COUR DE CHIMIE

POUR

SERVIR D'INTRODUCTION

à cette Science.

PAR

NICOLAS LEFEVRE

Professeur Royal en Chimie, & Membre de la Société Royale de Londres.

CINQUIEME EDITION,

Revue, corrige & augmentée d'un grand nombre d'Opérations, & enrichie de Figures,

PAR M. DU MONSTIER, Apothicaire de la Marine & des Vaisseaux du Roi ; Membre de la Société Royale de Londres & de celle de Berlin.

TOME PREMIER.

A PARIS.

Chez JEAN-NOËL LELOUP, Quay des Augustins, à la descente du Pont Saint Michel, à Saint Jean Chrysostome.

M. DCC. L I.

ꕥꕥꕥ

TABLE DES MATIERES.

LIVRE SECOND.

Du pur & de l'impur.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Des termes nécessaires, pour entendre & pour faire les opérations Chimiques.

ઙ઼

LIVRE SECOND.

Des Opérations Chimiques.

ꟾꟾꟾ

ADDITIONS AU TOME PREMIER.

ന്ദന്ദന്ദന്ദന്ദന്ദന്ദന്ദന്ദന്ദന്ദന്ദന്ദന്ദന്ദന്ദന്ദന്ദന്ദ

PREFACE DE L'EDITEUR

Des Chimies de le Fèvre de Glaser.

Si l'on avait la Médecine des simples, telle que l'ont eue les premiers hommes, ou que l'ont la plupart des animaux, on n'aurait recours ni à la Pharmacie, ni à la Chimie ; & le corps humain s'en trouverait beaucoup mieux. Mais il faut se soumettre au sort présent de l'humanité, & chercher à conserver la santé, lorsqu'on a le bonheur de la posséder, ou du moins à la rétablir lorsqu'on en est privé.

Il y a plus de huit cents ans que l'on s'applique à ces deux arts si utiles a l'homme. D'abord ils furent traités fort imparfaitement. Les Arabes embarrassèrent extrêmement la Pharmacie. Et la Chimie pratiquée par les anciens Egyptiens n'était pas tournée du côté de la santé ; ils avaient un tout autre objet. Mais depuis, on en a fait un usage plus légitime. La pratique & la réflexion, quelquefois même le hasard ont fait naître des découvertes. Par-là tout s'est perfectionné & se perfectionne encore tous les jours.

Les Allemands nous ont devancé dans ce genre de travail ; la plupart de leurs Médecins employés dans les Collèges des mines, occupent auprès de leurs fourneaux la meilleure partie de leur loisir, & ce qui fait honneur à cette science, est que les Princes même n'en dédaignent pas la connaissance. *Basile Valentin, Paracelse* & après eux *Dorneus*, *Diodore Enchyon, Ulstad & Gesner,* s'y sont appliqués avec succès, & ont donné lieu aux autres de suivre les mêmes traces. Et tous jusqu'aux premiers Médecins de leurs souverains, se font aujourd'hui un devoir d'état de se livrer à cette science, qui est très louable, quand on sait la contenir dans de justes bornes.

Ce n'est pas néanmoins que la Pharmacie ne soit bien pratiquée dans toute l'Allemagne par les Apothicaires. On est même étonné, lorsqu'on entre dans leurs magasins de voir l'abondance de leurs préparations, aussi bien que l'ordre & la propreté qu'ils ont soin d'y maintenir. Cela regarde surtout les villes Impériales, où le nombre des Apothicaires est très limité ; & il faut même y employer un bien considérable pour acquérir chez eux un fond de Pharmacie, & c'est précisément chez les Allemands que se vérifie l'axiome que *l'Apothicaire doit être riche.* Et l'on y trouve des boutiques de Pharmacie, qui montent quelquefois à plus d'un million de livres, ainsi qu'il s'en trouve à Strasbourg, où avec l'Apothicaire du Roi, il ne peut y en avoir que quatre pour toute la ville, quoique grande & très peuplée.

D'Allemagne la Chimie ne tarda guère à passer en Italie, où *Fioraventi*, *Fumanel*, *Fallope*, & même une illustre virtuose, c'est *Isabelle Cortesè,* s'y appliquèrent avec succès. Cette science vint presque dans le même temps en France, comme on le voie par le célèbre *Fernel* premier Médecin du Roi Henri II, qui en parle dans ses ouvrages. Jean *Liebaut*, Docteur en Médecine de l'Université de Paris écrivit beaucoup plus sur cette science, qu'il ne la pratiqua. On voit cependant qu'il en donne d'assez bons principes dans son Livre de la maison rustique. *Béeguin*, qui avait voyagé dans l'Allemagne & dans toute l'Autriche fut un des premiers, qui parmi nous en écrivit par principes. Son *Tïrocinium Chymicum* n'est pas néanmoins sans beaucoup de fautes, que ses Commentateurs, ou Latins ou Français, ont été obligés de corriger. Vint ensuite Guillaume *Davissone* Ecossais retiré en France qui s'y appliqua fort heureusement. Outre la nature qu'il avait bien étudiée, on trouve en lui un grand fond de raisonnement ; & quoiqu'il y ait quelques landes dans sa *Pyrotechnie*, on y voit des opérations utiles & singulières qu'on a négligées depuis. Après ces deux Artistes & presque en même temps que ce dernier, il s'en forma plusieurs autres parmi nous. Je ne parlerai néanmoins que des principaux.

Nicolas *le Fèvre* & Christophe *Glaser*, donc je fais paraître ici une édition nouvelle, sont presque les mêmes pour le fond des opérations. Je rapporte néanmoins en quoi ils diffèrent l'un de l'autre. Mais celui qui a le plus brillé pour l'usage ordinaire, a été Nicolas *Lémery*. Ce dernier qui a enseigné cette science à Paris pendant près de quarante ans. Depuis 1672, jusqu'en 1710, sert de guide aux commençants, & peut former un Apothicaire de Province, car ceux de Paris ont des lumières supérieures à celles de cet Artiste. Son cours de Chimie qui est fort méthodique, n'a pas laissé d'avoir de la réputation ; il a même été traduit soit en latin, soit en quelques-unes des langues vivantes de l'Europe. Cependant que de choses nécessaires, utiles & curieuses ne pourrait-on point ajouter à son travail, qui a besoin même d'être rectifié dans bien des occasions par une main habile ? C'est à quoi sans doute l'on travaille dans la nouvelle édition que l'on en prépare.

Outre sa Chimie, qui est son premier ouvrage & qui dans les trois premières éditions, ne formait qu'un fort petit Volume in-douze, nous avons encore de lui une *Pharmacopée* recueillie de tout ce qui a paru en ce genre, mais qui me paraît inférieure à celle de Charas. Il a donné de plus un *Dictionnaire universel des drogues* simples, assez curieux & plus exact que celui de Pomet. Un Traité qu'il a publié sur *l'antimoine*, s'est vu exposé à la critique de personnes mieux instruites que lui sur ce minéral. Je n'ai pas été peu surpris devoir avec quelle hardiesse il donne à des malades des préparations d'antimoine, qu'il imagine

ou qu'il hasarde pour la première fois. L'on sent néanmoins à sa lecture qu'il n'avait point vu ceux de Basile Valentin & de Suchten, tous deux Allemands, dont les ouvrages sont estimés des connaisseurs.

La Chimie de Lémery n'a point empêché des personnes habiles de parcourir la même carrière, avec moins d'étendue & de détail à la vérité, mais avec plus de lumières & de critique. C'est ce qu'on doit dire de M. de *Saulx* Médecin de l'Hôpital de Versailles, qui a donné dans ses *Nouvelles découvertes sur la Médecine*, beaucoup d'opérations chymiques également utiles & curieuses. Il n'a pas formé cependant un corps de principes, ce ne sont que des opérations particulières.

M. de *Senac* célèbre Médecin attaché à la maison de Saint-Cyr & à l'Hôpital de Versailles, a mérité l'approbation des plus savants Artistes & des plus habiles Philosophes par son nouveau cours de Chimie, dont on a publié en 1737, une édition nouvelle plus ample que celle de 1723.

M. *Rothe* Médecin Allemand, s'est mis pareillement sur les rangs, & son introduction à la Chimie a été traduite en notre langue en 1741, & par-là elle a été naturalisée française & se trouve décorée de plusieurs belles préparations. M. *Macquer,* après avoir donné la théorie de cette science en 1749, en a publié la seconde partie en 1750, qui contient un grand nombre d'opérations excellentes.

Enfin nous sommes satisfaits sur l'impatience avec laquelle nous attendions l'ouvrage d'un grand Maître en cet art, & que son profond savoir a porté M. le Chancellier à choisir pour Censeur royal des livres de Chimie. Il s'en acquitte avec beaucoup de discernement, d'exactitude & de diligence. C'est un témoignage que la vérité m'oblige de lui rendre, avec autant de justice que de plaisir, pour faire connaître le caractère franc, obligeant & juste, qui constitue l'honnête homme, & le bon citoyen. On voit bien que c'est de M. Malouin, Médecin célèbre dont je parle ici, des *leçons* duquel j'ai autrefois profité à Paris.

La *Chimie médicinale* que cet habile homme vient de faire paraître, fait voir qu'il n'est pas moins expert dans la pratique que dans la théorie de cette science. Tout y est marqué au coin d'un grand maître, toutes les opérations qu'il donne sont essentielles, extrêmement bien choisies & très-utiles. J'en aurais volontiers tiré quelques articles pour enrichir l'édition que je donne de le Fèvre & de Glaser. Mais tout en est à remarquer, tant pour le choix des opérations que pour la manipulation ; même pour cette manipulation délicate qui caractérise le grand Artiste, qui sait allier la pratique de la Chimie avec la connaissance intime & l'expérience de la Médecine.

Mais ce qu'on ne croirait pas si l'impression n'en faisait foi, un homme de condition de Bretagne, qui a pris du goût pour cette science, a donné lui-même du nouveau. C'est M. le Comte *de la Garaye*, dont la *Chimie hydraulique*, qui parut en 1745, est approuvée par les plus habiles Médecins de Paris. Elle fournit un moyen simple de tirer les sels essentiels dans les trois règnes des mixtes, par la seule trituration avec l'eau commune.

L'Angleterre & la Hollande ne l'ont pas voulu céder aux Français ni aux Allemands. A peine la Chimie eut commencé a être pratiquée par ces deux nations, qu'on l'y a portée aussi loin qu'elle pouvait aller. Cette science trouva chez les Anglais vers le milieu du dernier siècle le Chevalier *Digbi* Chancelier de la Reine d'Angleterre, femme de l'infortuné Charles I. Et ce Seigneur ne s'y appliqua point sans succès. Pour occuper son loisir, il avait donné dans quelques autres parties de la littérature. Mais le soulagement des malades & peut-être le soin de sa propre santé, lui inspirèrent le goût de la Pharmacie & de la Chimie, & nous possédons aujourd'hui une partie de ses préparations, imprimées d'abord en 1669, & réimprimées en Hollande en 1700, avec beaucoup d'opérations médiocres, qui ne sont pas du premier Auteur. On y a joint cependant son traité de la poudre de sympathie, remède qu'il a le premier fait connaître.

Le Chevalier *Boyle* qui vient après, remporta de beaucoup sur le Chevalier Digbi pour les opérations chimiques. Il y employa même pendant plus de quarante ans des sommes très considérables & y a formé d'habiles élèves. Les restes de son laboratoire qui sont passé chez Mrs Godefroy père & fils, en formeraient un fort complet d'un Artiste moins opulent. Les Œuvres du Chevalier Boyle fournissent des preuves d'un grand fond de raisonnement dans toutes les parties de la Philosophie, aussi bien que de son assiduité au travail & d'une sagacité peu commune. Toute la ville de Londres rend encore aujourd'hui un témoignage avantageux de l'ordre & de la fidélité des préparations de Mrs Godefroy, qui ont toujours fait gloire de témoigner qu'ils avaient travaillé sous les yeux & sous la direction du Chevalier Boyle. Quoique les Anglais pour l'usage commun de leurs Apothicaires aient traduit en leur langue le cours de Chimie de M. Lémery, ils n'ont pas laissé d'en donner un fort curieux, qui est dû aux soins & à l'application de M. Georges *Wilson*, imprimé à Londres en 1699.

Apres les deux *Van Helmont* père & fils, les Pays-bas, surtout la Hollande a produit dans Messieurs *Lemort*, *Barchusen* & *Boerhave*, trois des hommes les plus

habiles qu'ils aient eus en ce genre. Les deux derniers surtout ont donné chacun un cours de Chimie, Barchusen en 1718, & M. Boerhave en 1731.

Tous deux, mais principalement M. Boerhave fait voir la profonde connaissance qu'il avait dans la Médecine, la Philosophie & l'histoire naturelle. Le premier Volume de ses éléments de Chimie, est supérieur à tout ce qu'on avait donné jusqu'alors pour la théorie, mais le second Volume qui contient la pratique de cette science, ne répond point à l'idée qu'avait fait naître la première partie. Cependant il a mérité qu'on le réimprimât parmi nous. Peut-être le Libraire aurait-il mieux fait d'en procurer une traduction française avec les augmentations nécessaires pour perfectionner ce qui regarde les opérations Chimiques. Je passe beaucoup d'autres Ecrivains qui se sont appliqués à éclaircir seulement quelques parties de cette science, & je reviens sur mes pas pour dire un mot des deux Artistes célèbres que je fais réimprimer aujourd'hui.

Nicolas LE FEVRE qui était Français, fut élevé dans l'Académie protestante de Sedan, ainsi il paraît qu'il était de la religion prétendue réformée. Il étudia la Pharmacie & la Chimie avec tant de soin & de succès, qu'il fut choisi par M. Vallot premier Médecin du feu Roi Louis XIV, pour démonstrateur de Chimie au Jardin Royal des plantes au Fauxbourg saint Victor. Il avait ici beaucoup de réputation, était recherché & travaillait avec avantage. Mais Charles II, Roi de la Grande Bretagne, voulant établir la célèbre Société Royale de Londres, ferma un laboratoire de Chimie a Saint James, l'une de ses maisons royales près de Westminster. Nicolas le Fèvre y fut appelé pour en avoir la direction. Il ne crut pas devoir refuser cette marque de distinction de la part d'un grand Roi, qui lui faisait cet honneur. Se trouvant dans un pays d'opulence, où les particuliers n'épargnent rien pour se maintenir en santé, il eut occasion de faire beaucoup d'expériences. Et travaillant d'ailleurs aux dépends d'un Prince, il fit plus de préparations singulières en un an, qu'il n'aurait osé en tenter dans toute sa vie s'il était resté simple particulier à Paris. C'est ce qui lui donna lieu d'augmenter considérablement sa Chimie, dont la première édition parut à Paris en 1660, en deux Volumes in-octavo : deux autres en 1669, & une quatrième en 1674. Et ce fut vraisemblablement en 1664, qu'il fut appelé à Londres où il fit paraître en 1665 une dissertation sous ce titre, *Discours sur le grand Cordial du Sieur Walter Rauleigh,* in-12. Il y mourut & y avait connu M. Boyle, dont le goût était décidé pour la Chimie dans laquelle il a brillé si longtemps.

Il ne faut pas regarder le Fèvre comme un chimiste vulgaire, on doit le considérer comme un Philosophe naturaliste, qui ne se contente pas seulement d'extraire des mixtes en simple praticien, ce qui peut servir à la Pharmacie & à

ઊઌઊઌઊઌઊઌઊઌઊઌઊઌઊઌઊઌઊઌઊઌઊઌઊઌઊઌઊઌ

la Médecine. Il va plus loin, & pénètre même jusque dans la nature des êtres, dont il sait développer toutes les propriétés par un raisonnement juste & solide. C'est ce qui le distingue de tous ceux qui ont embrassé la même profession. On peut dire qu'on lui a l'obligation d'avoir un des premiers, réformé, rectifié & mis dans un meilleur ordre toute la Pharmacie, comme on le verra par le parallèle qu'il fait des anciennes préparations avec celles qu'il a publiées, & les Apothicaires qui aiment leur réputation & leur avantage, ne doivent pas se dispenser de le suivre pied à pied. Je sais qu'on a continué depuis le Fèvre, à perfectionner la Pharmacie & la Chimie, mais on l'a suivi comme lui-même avait suivi Zwelpher premier Médecin du feu Empereur Léopold. C'est ainsi que l'on arrive à la perfection, dès que chacun cherche à y contribuer de son côté.

Christophe GLASER, ne parut qu'après le Fèvre. Il a pour lui la clarté & la précision. Quant aux principes il ne diffère pas de le Fèvre, auquel il paraît avoir succédé dans l'emploi de démonstrateur de Chimie au Jardin Royal où il fut pareillement appelé par M. Vallot. Je n'ai pas crû devoir réimprimer toute sa Chimie, pour ne pas faire des répétitions inutiles. J'ai choisi seulement les préparations omises par le Fèvre, ou celles en quoi ils diffèrent l'un de l'autre. Glaser ne poussa point sa carrière aussi honorablement que l'avait fait Nicolas le Fèvre. Il fut impliqué dans l'affaire odieuse de la Dame de Brinvilliers en 1676, avec laquelle on trouva qu'il avait des relations trop intimes pour un honnête homme. Il ne trempait à la vérité dans aucun des forfaits de cette Dame : mais des soupçons toujours dangereux en matière de poison, lui firent souffrir quelque temps de Bastille. Il en sortit, mais il ne survécu pas longtemps à cette disgrâce ; & mourut dans le temps qu'il revoyait en 1678, son ouvrage pour en donner une édition nouvelle plus complétée & plus détaillée que les précédentes. Il en était à la troisième partie qui regarde les animaux : mais une main habile, ce fut le célèbre M, *Charas,* se chargea de conduire l'ouvrage à là perfection. Par-là le public n'y a rien perdu. Il y a même inséré un petit Traité de la Thériaque royale que j'emploie dans cette nouvelle édition.

Voyons maintenant ce que j'ai fait pour perfectionner celle que je donne de ces deux Auteurs. La Chimie de le Fèvre qui faisait originairement deux Volumes, en forme trois dans celle-ci, parce que la commodité des Lecteurs exigeait d'en grossir un peu le caractère, qui dans les dernières éditions était trop petit pour une lecture ordinaire. Mais pour rendre les Volumes égaux & d'une grosseur raisonnable, chacun d'eux contient des additions particulières, relatives aux matières qu'on y a traitées : ces additions placées à la fin de chaque Volume, sont tirées de tout ce que nous avons de bons Auteurs anciens & modernes. Et

comme ces additions ne suffisaient pas pour remplir mon objet, j'y ai joint deux Volumes de suppléments, savoir le quatrième & le cinquième, tirés tous deux soit d'Ethmuller, soit même des bons auteurs Allemands Italiens & Français.

Outre les préparations nécessaires & utiles, on en trouve quelques-unes qui sont curicuses & qui pourraient peut-être aller plus loin, & devenir de quelque conséquence. Quant aux Auteurs Français modernes, je les ai fait connaître pour rendre à chacun la justice qu'ils méritent ; & par-la me la rendre a moi-même. Il est louable, il est juste de faire connaître ceux à qui on est redevable de quelques remarques importances : c'est un devoir de reconnaissance.

Je n'ai pas manqué de mettre des Tables toujours nécessaires dans les Livres de détail ; en quoi j'ai suivi les grands Maîtres qui m'ont précédé ; cependant le Fèvre & Glaser y avaient manqué. Quand on a lu quelque Livre que ce soit, une bonne Table sert de répertoire pour en pouvoir faire usage. C'est l'âme de ces sortes d'ouvrages. Tous les Lecteurs ne sont pas en état ou même manquent du temps nécessaire pour faire des recueils ; & quelquefois on oublie dans ses recueils une matière qui d'abord semble peu importante, & qui cependant la devient ensuite dans le temps qu'on y pense le moins.

Les différences qui se trouvent entre le Fèvre & Glaser, ont été placées à la fin du Tome V. de cette Edition ; où l'on a pareillement mis les modèles des fourneaux insérés dans la Chimie de Glaser, & dont quelques-uns paraissent très bien imaginés, & sont plus utiles & même beaucoup plus Commodes que les fourneaux ordinaires.

AVIS DE NICOLAS LE FEVRE.

Quoique je sois séparé de la France, par un, grand trajet, & que j'ai consacré mes études & mon travail au Roi de la Grande Bretagne mon bienfaiteur, & aux peuples qui remplissent ses Royaumes : cependant je me sens obligé dans la conjoncture de la seconde Edition du Traité de Chimie *que j'ai donné au Public, de faire par à mes compatriotes des remèdes que j'ai faits & pratiqués depuis que j'ai quitté Paris. Et comme j'ai connu depuis que je suis en Angleterre, les divers accidents des maladies scorbutiques, aussi me suis-je appliqué à la recherche des remèdes spécifiques, & capables de combattre cette étrange maladie, qui attaque toute notre substance, qui altère & change la masse du sang, & qui cause des douleurs vagues & fixe, des lassitudes spontanées & les enflures qu'on attribue en France, aux fluxions & aux rhumatismes. Je communique très volontiers ce que le travail m'a fait découvrir de nouveau, & ce que j'ai appris par la fréquentation des plus doctes & des plus expérimentés Médecins, qui me font l'honneur de visiter le Laboratoire Royal, & de me recevoir en leur profitable conversation. Il y a des Remèdes tirés des végétaux, des animaux & des minéraux, que*

j'ai placés en leur propre classe, en attendant que je donne de nouvelles remarques & de nouveaux remèdes, tant pour ce qui concerne la théorie, que pour ce qui regarde la pratique. Adieu ami Lecteur, profite de mon travail & m en sais quelque gré.

Du Laboratoire Royal au Palais de S. James à Londres le 1662.

Par votre très humble & très acquis serviteur N. LE FEVRE.

PREFACE de la troisième Edition DE CHRISTOPHE GLASER.

L'Accueil favorable que le public a fait aux Editions précédentes de ce Livre, m'a fait entreprendre cette troisième, où j'ai tâché de m'accommoder entièrement au dessein de l'Auteur, puisque la première fois qu'il a mis cet ouvrage au jour, il ne l'a fait que dans la pensée d'être utile à tous ceux qui se plaisent à la Chimie, en leur donnant les éclaircissements des choses fort cachées, avec une manière très simple & très aisée de les pratiquer. Dans la seconde édition, non seulement il l'a enrichie de quelques figures, & l'augmenta de nouvelles expériences ; mais encore il l'accompagna d'une Epître Dédicatoire à Monsieur VALLOT, qui fut élevé à la charge de premier & très digne Médecin du feu Roi Louis XIV, lorsque par ses ordres il faisait les leçons & préparations publiques de la *Chimie* au Jardin du Roi ; où il a fait voir & sa sincérité, aussi bien par son travail que dans ses écrits, & le désir qu'il avait de reconnaître l'honneur qu'il recevait en satisfaisant à l'intention de son Bienfaiteur, & à l'inclination naturelle qu'il avait aux opérations de la Chimie, en quoi il se faisait un devoir & un plaisir de communiquer ses lumières à tout le monde. Il était d'autant plus estimable, que la méthode qu'il nous a laissé, est claire & facile pour pratiquer toutes les préparations qu'il enseigne dans ce petit ouvrage, où l'on trouve en peu de mots la substance entière de plusieurs grands Livres. Ceux qui prendront la peine de le lire & de le bien considérer, n'y remarqueront rien d'ennuyant ni de superflu, ni même rien d'omis de ce que l'on doit savoir. Et quoique l'on n'y trouve pas la préparation de toutes choses, on y trouvera pourtant des exemples suffisants pour les opérations les plus nécessaires de ce bel Art. On doit s'assurer qu'il ne donne pas la moindre opération, sans l'avoir auparavant pratiquée, & que l'on ne puisse faire après lui, en suivant les règles qu'il en a prescrites ; car loin de cacher aucun tour de main, il découvre sincèrement tous les moyens propres pour devenir bon Artiste, & toutes les circonstances nécessaires pour parvenir à des connaissances plus grandes en travaillant. Il ne parle que fort succinctement de la théorie, mais il en dit assez pour n'oublier rien de ce qu'il est besoin de savoir sur les opérations des minéraux & des végétaux. Pour la troisième Partie qui traite des animaux, nous avertissons le Lecteur que nous avons pris soin de le

servir utilement en cette Edition, & que secondant le zèle de l'Auteur, (lequel apparemment prévertu de la mort, n'avait pas mis la dernière main à cette section,) nous la lui présentons plus achevée & plus entière, soit par la communication que nous avons eue de ses papiers depuis son décès, soit par l'heureux secours que nous a prêté une personne aussi éclairée dans le plus profond de la Physique, & dans le plus fin de la Médecine, que bien intentionnée pour le bien public. Cette personne a bien voulu dérober quelques heures à ses études particulières, pour me dicter la meilleure partie de ce que l'on trouvera d'augmentations dans ce Traité, entre autre à l'occasion de la vipère : ce même curieux, c'est M. Charas, fait encore ici un présent gratuit à la postérité d'une Thériaque véritablement Royale, qu'il n'avait inventée & soigneusement recherchée que pour son usage, & qui pour ses bons effets doit l'emporter sur celle des anciens, qui n'était destinée que pour les Empereurs & les têtes Couronnées. Reçois donc, ami Lecteur, en bonne part tous mes soins que je consacre avec plaisir à ton utilité.

Approbation des Docteurs de la faculté de Médecine de Paris.

Nous soussignés Docteurs Régents en la Faculté de Médecine à Paris, avons lu ce Traité de Chimie composé par Christophe Glaser, où la plupart des opérations Chimiques sont décrites avec beaucoup de netteté & de jugement, & l'avons jugé digne d'être imprimé de nouveau. Cette troisième Edition étant enrichie de quelques observations nécessaires, & de plusieurs descriptions fort curieuses & fort utiles. Fait à Paris ce 25 Octobre 1672. LEVIGNON. DE BOURGES. POYLOM, *Doyen*.

Approbation de M. MALOIN, Censeur, Royal des Livres de Chimie.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Le Cours abrégé de Chimie de Christophe Glaser*, avec les additions qu'on y a jointes, dans lesquelles je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 9 Juin 1749. MALOUIN.

APPROBATION

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, j'approuvé *le Traité de Chimie de le Fèvre*, &c. fait à Paris, ce 2 Janvier 1749.

Pour duplicata MALOIN.

ঙ

PRIVILEGE DU ROI

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE :

A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT : Notre amé le Sieur DEBURE Nous a fait exposer qu'il désirerait faire réimprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre, *Traité de Chimie de le Fèvre* ; s'il Nous plaisait lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A ces causes, Voulant favorablement traiter l'exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire réimprimer ledit Livre en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes. Faisons défense à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi & tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, & de trois milles livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que la réimpression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le contre scel des Présentes, que l'impétrant se conformera en tout aux Règlements de la Librairie, & notamment il celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, l'Imprimé qui aura servi de copie & la réimpression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, le Sieur Daguesseau, Chancelier de France ; le tout à peine de nullité desdites Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayants cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il

leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés féaux Conseillers & Secrétaires soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le onzième jour du mois de Janvier, l'an de grâce mil sept cent quarante-neuf, & de notre Règne le trente-quatrième. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Je soussigné reconnais avoir cédé & transporté au sieur Jean-Noel Leloup, le Privilège en entier du Livre ci-dessus, qui a pour titre, *Traité de la Chimie de le Fèvre*, pour en jouir comme il lui appartenant. A Paris ce 28 Juillet 1749. JEAN DEBURE.

Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale le & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 106. sol. 90. conformément au Règlement de 1723. qui fait de sexse, art. 4. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite chambre huit Exemplaires prescrits par l'art. 108. du même Règlement. A Paris le 11 Mars 1749.

G. CAVELIER, Syndic.



TRAITE DE CHIMIE, EN FORME D'ABREGE.

PREFACE.

Ceux qui veulent aujourd'hui faire passer la Chimie pour une science nouvelle, montrent le peu de connaissance qu'ils ont de la nature & de la lecture des Anciens. Je dis premièrement, qu'ils ne connaissent pas la Nature, puisque la Chimie est la science de la Nature même ; que c'est par son moyen que nous cherchons les principes, desquelles les choses naturelles sont composées, & que c'est elle encore qui nous découvre les causes & les sources de leurs générations, de leurs corruptions, & de toutes les altérations auxquelles elles sont sujettes. J'ai dit secondement, qu'ils étaient ignorants de la lecture des Anciens, puisque c'est de là qu'ils ont pris occasion de philosopher, & que leurs faits & leurs écrits font voir évidemment que cet Art est presque aussi ancien que la Nature même : Ce qui se peut prouver par l'Ecriture Sainte, qui nous apprend, que dès le commencement du monde Tubalcaïn, qui était le huitième homme d'après Adam, du côté de Caïn, était forgeur de toutes sortes d'instruments d'airain & de fer, ce qu'il ne pouvait faire, sans avoir la connaissance de la nature minérale, & sans savoir que cette nature minérale contient la nature métallique, qui est la plus pure partie de son être. Or cela ne se peut apprendre que par le moyen de la Chimie, puisque c'est elle qui nous enseigne comment on peut tirer un corps métallique, ductile & malléable de ces corps minéraux, qui sont informes & friables. Ce qui nous fait conclure, qu'il avait reçu cet art scientifique de ses prédécesseurs ou que lui-même en a été l'inventeur, & qu'il l'a laissé à ses successeurs comme la portion la plus précieuse de leur héritage.

Ce que je viens de dire, peut être prouvé par les plus anciens Auteurs, & ceux qui sont les plus dignes d'être crûs. Ainsi nous voyons que Moïse prit le Veau d'or, Idole des Israélites, qu'il le calcina & le réduisit en poudre : qu'il fit boire à ces Idolâtres, pour servir de reproche à leur péché. Or il n'y a personne qui ne sache, que l'or ne peut être réduit en poudre par la calcination, que cela ne se

fasse, ou par la calcination immersive, qui se pratique par le moyen des eaux régales, ou par l'amalgamation qui se pratique par le moyen du Mercure, ou par la projection ; qui sont trois choses qui ne peuvent être comprises que par ceux, qui sont consommés dans la théorie & dans la pratique de la Chimie. Hippocrate même confirme cette vérité, quand il dit au Livre de la diète, *Artifices aurum molli igne liqutant.* Puisque tous les Artistes savent qu'il faut un feu très violent pour fondre l'or, & que de plus le feu purifierait l'or plutôt qu'il ne le détruirait, s'il n'est rendu traitable & volatil par le moyen de quelques sels, ou de quelques poudres, qui ne sont connues que de peu de personnes, qui l'ont appris par le seul travail de la Chimie. Nous pourrions encore rapporter l'autorité d'Aristote, que ses sectateurs d'aujourd'hui veulent employer pour combattre la Chimie, qui dit que les peuples d'Ombrie calcinaient des Roseaux pour en tirer le sel, qui était pour leur usage ordinaire, ce qu'ils ne pouvaient faire sans la Chimie, qui leur en avait appris le moyen, & qui leur avait fait connaître, que le sel était d'une nature incorruptible, qui ne pouvait périr par cette simple calcination.

Si nous parcourons tous les siècles depuis la création de l'Univers, nous n'en trouverons aucun qui n'ait fourni quelque excellent homme, qui se sera rendu recommandable à la postérité par le moyen de la Chimie. Témoin ce Mercure Egyptien, nommé Trismégiste, c'est-à-dire, trois fois grand, dont les œuvres rendent encore les plus savants de ce siècle confus. Témoin encore celui qui trouva l'invention du Verre, & cet autre beaucoup plus louable que lui, qui avait le secret de le rendre malléable, qui périt néanmoins avec son secret par la politique étrange & tyrannique de l'Empereur Tibère. Démocrite, Cléopâtre, Zozime, Synésius, & beaucoup d'autres du même temps, & après eux Raymond Lulle, Pierre d'Apono, Basile Valentin, Isaac Hollandais, & Paracelse, prouvent par leurs excellentes oeuvres, que la Chimie est la véritable clef de la nature ; que c'est par son moyen que l'Artiste découvre ses plus rares beautés, & que sans elle personne ne pourra jamais parvenir à la véritable préparation des remèdes nécessaires à la guérison de tant de différentes maladies qui affligent le corps humain tous les jours. Mais ce serait être ingrat à notre siècle, à la mémoire d'un très excellent & très charitable Médecin, & au travail d'un des plus habiles & des plus curieux Artistes qui aient jamais été, que de ne point nommer défunt M. de Helmont & M. Glauber qui vit encore ; puisque ce sont à présent comme les deux phares qu'il faut suivre pour bien entendre la théorie de la Chimie, & pour en bien pratiquer les opérations. Nous tirerons donc des œuvres de Paracelse, de Helmont & de Glauber, la théorie & la pratique de ce Traité de Chimie, que nous réduirons en forme d'Abrégé.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

Division de cet Ouvrage.

Nous le diviserons en deux parties. La première traitera de la Théorie, & la seconde de la Pratique. La première Partie aura deux Livres, dont le premier traitera des principes & des éléments des choses naturelles. Le second montrera les sources & les effets du pur & de l'impur.

La seconde Partie sera aussi divisée en deux Livres. Le premier contiendra les termes nécessaires pour bien faire & pour bien entendre les opérations de la Chimie, pour finir par le dernier, dans lequel nous donnerons le moyen & la description pour pouvoir anatomiser les mixtes que nous fournissent les Végétaux, les Animaux & les Minéraux, afin d'en tirer les remèdes nécessaires à la cure des maladies. Mais avant que d'entrer en matière, j'ai jugé nécessaire de traiter quelques questions qui concernent la nature de la Chimie.

AVANT-PROPOS.

Qui contient plusieurs Questions de la nature de la Chimie.

Il est quelquefois facile de traiter & d'enseigner une science ou un Art, mais il ne l'est pas toujours d'en discourir par principes. Le premier regarde l'Artiste même, au lieu que le second appartient à une science plus Haute & plus relevée ; puisqu'il il y a que la première Philosophie, qui puisse faire connaître avec la méthode requise, quel doit être l'objet, la fin & le devoir de la Science ou de l'Art. Nous suivrons donc ses règles dans cet Avant-propos, que nous diviserons par questions, qui éclairciront en peu de mots la plupart des difficultés qui se proposent sur cette matière.

QUESTION PREMIERE.

Des noms donnés à la Chimie.

Cette science, comme beaucoup d'autres, a reçu plusieurs noms selon ses divers effets. Le plus ordinaire est celui de Chimie, qui tire son étymologie, a ce qu'on dit, d'un mot Grec qui signifie suc, humeur ou liqueur, parce qu'on apprend à réduire en liqueur les corps les plus solides, par les opérations Chimiques, ou de la préparation de l'or & de l'argent, selon Suidas. On lui donne aussi le nom d'Alchimie, à l'imitation des Arabes qui ajoutent la particule Al, qui signifie Dieu & grand, lorsqu'ils veulent exprimer l'excellence de quelque chose. Les autres l'ont appelée Alchamie, présupposant que Cham, qui était un des fils de Noé, eût été après le déluge l'inventeur & le restaurateur des Sciences & des Arts, mais principalement de la Métallurgie. Quelquefois on l'appelle Spagyrie,

ce qui déclare ses plus nobles opérations, qui sont de séparer & de conjoindre. Et comme ses opérations ne se peuvent faire que par le feu extérieur qui excite celui du dedans des mixtes, on lui donne encore le nom de Pyrotechnie. Que si on l'appelle l'Art de Hermès ou Hermétique, ce nom témoigne son antiquité, comme le nom d'Art distillatoire signifie la plus commune de ses opérations. De tous ces noms, nous ne nous servirons que de celui de Chimie, comme le plus commun & le plus connu.

QUESTION SECONDE.

La Chimie doit-elle être appelée Art ou Science ? & sa définition.

Avant que de donner la définition de la Chimie, il faut chercher son genre & sa différence ; puisqu'il est nécessaire de savoir ces deux choses, pour en pouvoir donner une vraie définition. Il faut donc examiner, si c'est un Art ou une Science, afin d'en avoir le genre, & de chercher sa différence dans son objet, c'est même de cet objet qu'on la doit tirer. Mais pour ne point envelopper cette question de difficultés, disons en peu de mots la différence qui est entre l'Art & la Science, & comment on peut prendre le mot de Chimie en beaucoup de façons.

La différence qui est entre l'Art & la Science, se peut tirer de la différence de leurs fins. Comme la science n'a pour but que la seule contemplation, & que la fin n'est que la seule connaissance, dont elle se nourrit & se contente, sans aller plus avant : de même l'Art ne tend qu'à la seule opération, & il ne cesse point d'opérer qu'il n'ait exécuté ce qu'il s'était proposé de faire. D'où nous pouvons inférer que la Science n'est proprement que l'examen des choses qui ne sont pas en notre puissance : au lieu que l'Art s'occupe sur ce qui est en notre pouvoir.

Cela posé, il faut savoir, que comme la Chimie est d'une très grande étendue, aussi a-t-elle plusieurs fins. Dans toute la nature qu'elle a pour objet, il y a des choses qui sont tout à fait sous la puissance de ses disciples, comme il y en a d'autres qui n'y sont nullement soumises : outre ces deux sortes de sujets qui sont totalement différents, il y en a une troisième sorte qui sont en partie sous leur domination, & qui n'y sont pas aussi en partie. Ce qui fait qu'on peut dire qu'il y a trois espèces de Chimie, l'une, qui est tout à fait scientifique & contemplative, se peut appeler philosophique. Elle n'a pour but que la contemplation & la connaissance de la nature & de ses effets, parce qu'elle prend pour son objet les choses qui ne sont aucunement en notre puissance. Ainsi cette Chimie philosophique se contente de savoir la nature des Cieux & de leurs Astres, la Source des éléments, la cause des météores, l'origine des

minéraux, & la nourriture des plantes & des animaux, parce qu'il n'est pas en son pouvoir de faire aucune de toutes ces choses là, se contentant de philosopher sur tant d'effets différents.

La seconde espèce de Chimie se peut appeler Iatrochimie, qui signifie Médecine Chimique, & qui n'a pour son but que l'opération, à laquelle toutefois elle ne peut parvenir que par le moyen de la Chimie contemplative & scientifique : car comme la Médecine a deux parties, la théorie & la pratique, & que cette théorie n'est que pour parvenir à la pratique, ainsi cette Iatrochimie participe aussi de l'une & de l'autre, puisqu'elle ne contemple que pour opérer, & qu'elle n'opère que pour satisfaire les esprits de ses disciples sur la contemplation des choses, tant de celles qui ne sont pas, que de celles qui sont en notre puissance.

La troisième espèce s'appelle la Chimie Pharmaceutique, qui n'a pour but que l'opération : puisque l'Apothicaire ne doit travailler que selon les préceptes & sous la direction des Iatrochimiste, dont nous avons le véritable modèle en la personne de M. Vallot, choisi par Sa Majesté très Chrétienne pour son premier Médecin, qui possède très éminemment la théorie & la pratique des trois Chimies que nous avons décrites. Cette troisième Chimie a pour son objet les choses qui sont soumises à notre puissance, pour opérer dessus, & pour en tirer les parties différentes qu'elles contiennent. On peut conclure de tout ce que dessus, que la Chimie peut être dite Science & Art, eu égard aux espèces qu'elle contient sous soi, ce qui me fait dire qu'elle peut être appelée une science pratique.

Après avoir trouvé le genre, il faut aussi que nous trouvions la différence, pour en donner une exacte définition. Quelques-uns définissent la Chimie, l'Art des transmutations; d'autres, l'Art des séparations, & d'autres encore, l'Art des transmutations &des séparations. Mais comme la transmutation & la séparation sont des effets de la Chimie ; aussi ne peuvent-elles pas en établir la spécifique & véritable différence. Il y en a encore plusieurs autres qui la définissent de diverses façons, qui se rapportent toutes aux définitions que nous avons rapportées. C'est pourquoi il faut nécessairement que nous prenions sa différence de son objet, comme nous l'avons dit ci-dessus. Quelques Auteurs donnent, le corps mixte pour objet à la Chimie, mais ils se trompent : car les éléments qui font des corps simples, sont aussi sujets à cette science. D'autres veulent que ce soit le corps naturel : ceux-là se trompent aussi, puisque la Chimie parle & traite dé l'esprit universel, qui est dépouillé de toute corporéité. Je dis donc que la Chimie a pour objet toutes les choses naturelles que Dieu a tirées du chaos par la création.

Remarquez en passant que par les choses naturelles, j'entends non seulement les corps qu'on dit être composés de matière & de forme, mais aussi toutes les choses créées, quoique privées de tout corps : ainsi l'opposition des choses naturelles aux surnaturelles, mettra la différence entre le Créateur & les créatures, pour effacer le reproche qui se fait à ceux qui font profession de cette belle & noble science. C'est pourquoi je définis la Chimie une science pratique, qui travaille sur les choses naturelles. Elle est science, comme je l'ai déjà dit, parce qu'elle ne contemple pas seulement les choses naturelles, mais encore parce qu'elle passe de la contemplation à l'opération ; c'est de cette dernière partie qu'elle peut être appelée une science pratique, en un mot ce n'est autre chose que la Physique même, en tant quelle met la main à l'œuvre pour examiner toutes ses propositions par des raisonnements qui sont fondés sur les sens, sans se contenter d'une pure & simple contemplation.

Voici donc la différence qui est entre le Physicien Chimique, & le Physicien de spéculation ; qui est, que si vous demandez au premier de quelles parties un corps est composé, il ne se contentera pas de vous le dire simplement, & de satisfaire votre curiosité par vos oreilles, mais il vous le fera voir & connaître à vos autres sens en vous faisant toucher, sentir & goûter les parties qui composaient ce corps, parce qu'il sait que ce qui demeure après la résolution du mixte, était cela même qui faisait sa composition. Mais si vous demandez au Physicien de spéculation de quoi un corps est composé ; il répondra que cela n'est pas encore déterminé dans l'Ecole, que s'il est corps, il a de la quantité, & que par conséquent il doit être divisible, qu'il faut donc que le corps soit composé de choses divisibles ou indivisibles, c'est-à-dire de points ou de parties. Or il ne peut être composé de points, puisque le point est indivisible, & n'a aucune quantité, & que par conséquent il ne peut communiquer la quantité au corps, puisqu'il ne l'a pas lui-même, d'où on conclut qu'il doit être composé de parties divisibles. Mais on lui objectera, que si cela est, qu'il ait à marquer si la plus petite partie de ce corps est divisible ou non, si elle est divisible, ce n'est pas encore la plus petite partie, puisqu'elle peut être divisée en d'autres plus petites : & si cette plus petite partie est indivisible, ce sera toujours la même difficulté, parce quelle sera sans quantité, qu'ainsi elle ne pourra la communiquer au corps, ne l'ayant pas elle-même. On sait que la divisibilité est la propriété essentielle de la quantité.

Vous voyez que la Chimie rejette les arguments spéculatifs de cette nature, pour s'attacher aux choses qui sont visibles & palpables ; ce que nous ferons voir dans le travail : car si nous vous disons qu'un tel corps est composé d'un esprit acide, d'un sel amer & d'une terre douce, nous vous ferons voir, toucher,

sentir & goûter les parties que nous en tirerons, avec toutes les conditions que nous leur aurons attribuées.

QUESTION TROISIEME.

De la fin de la Chimie.

Il ne faut pas s'étonner si les Physiciens-ordinaires ont trouvé si peu de lumières pour la connaissance des corps naturels, puisqu'ils n'ont jamais eu d'autre but que la seule contemplation, n'ayant pas crû qu'ils fussent obligés de mettre la main à l'œuvre, pour s'acquérir une véritable connaissance des mixtes par le dépouillement & l'anatomie Chimique. Eux & leurs sectateurs se sont imaginés que ce serait faire tort à leur gravité, de se noircir les mains avec du charbon, ce que les Physiciens Chimistes n'ont pas appréhendé, quoiqu'ils eussent aussi bien qu'eux la contemplation pour objet : ils ont cru qu'il y fallait joindre l'opération, afin d'avoir un contentement entier, & de trouver des fondements stables & fermes pour soutenir leurs raisonnements, ne voulant pas bâtir sur les idées des opinions vaines, frivoles & fantastiques. Ce qui leur a fait prendre en gré, les frais, la peine & le travail, & qu'ils ne se sont pas rebutés pour les veilles ni pour les mauvaises odeurs. Mais ils se sont acquis une belle & entière connaissance des choses naturelles : ils ont trouvé par les expériences de leur travail, les causes de tant d'effets qui se voient dans la nature des choses : ce qui les distingue des Empiriques, qui confondent & mêlent toutes choses sans discernement & sans aucun raisonnement.

Disons donc que la fin générale de la Chimie est véritablement l'opération, car le Philosophe n'opère que pour mieux contempler ; l'Iatrochimie n'opère aussi que pour savoir par le moyen de l'opération, celle qui se fait dans l'intérieur de l'homme sain, afin qu'il puisse être capable de rétablir sa santé, lorsqu'elle est dérangée par la maladie. Enfin le Pharmacien Chimiste n'opère que pour fournir des remèdes bons & salutaires aux malades, selon l'ordre qu'il en recevra du Médecin savant & expérimenté.

Faut-il donc s'étonner si les Chimistes travaillent avec tant de soins pour acquérir cette belle science, puisqu'il est impossible de s'y rendre parfait, sans avoir premièrement anatomisé la plus grande partie des choses naturelles. Comme il est nécessaire de disséquer le corps humain, pour avoir la connaissance de ses organisations, il est également nécessaire d'ouvrir les choses composées, pour découvrir ce que la nature a renfermé de plus beau sons leur écorce, d'où il est aisé de recueillir qu'il est impossible de devenir bon Physicien, si l'on n'acquiert une parfaite connaissance de toutes les parties de la

Chimie, & qu'un homme ne peut être parfait Médecin, sans avoir acquis cette belle Physique, puisque la Physique est le fondement de la Médecine, & que sans elle personne ne se peut attribuer d'autre titre que celui d'Empirique. Ce n'est pas assez d'avoir du parchemin, des sceaux, une soutane, ni d'avoir pris ses degrés dans quelque fameuse Université, cela n'appartient, ni ne peut véritablement appartenir qu'à celui qui aura acquis une science solide, & qui se sera rendu bon praticien par une longue expérience fondée sur le raisonnement, avec un jugement mûr & parfait.

D'où il s'enfuit deux choses : la première, que la Chimie ne consiste pas simplement à savoir préparer quelques remèdes, comme quelques-uns se l'imaginent ; mais qu'elle consiste principalement à s'en bien servir avec toutes les circonstances & les dépendances des théorèmes de ce bel Art, qui est proprement la véritable Médecine.

La seconde, que celui qui se sert des remèdes Chimiques, sans avoir la véritable connaissance de sa théorie, ne peut avoir d'autre nom que celui d'Empirique, puisqu'il ignore les causes efficientes internes de leurs effets, & qu'il ne sait pas les raisons physiques, qui le portent à donner un tel remède dans telle ou telle maladie, n'ayant pas le fonds pour pouvoir connaître que ces rares médicaments n'agissent jamais par leurs qualités premières ni secondes ; mais qu'ils agissent toujours par des vertus qui leur sont spécifiques, comme nous le ferons voir dans la suite de ce Traité.



ꕥꕥꕥ

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Esprit universel.

Le titre de ce Chapitre montre que quelques-uns soutiennent à tort que le corps naturel est le seul objet de la Chimie, puisqu'elle traite de l'esprit universel, qui est une substance dépouillée de toute corporéité ; c'est pourquoi nous lui avons donné avec beaucoup plus de raison toutes les choses naturelles pour son objet, c'est-à-dire, toutes les choses créées, tant celles qui sont corporelles que les spirituelles, & les invisibles aussi-bien que les visibles, & cela parce que la Chimie ne montre pas seulement comment le corps peut être spiritualisé, mais elle montre aussi comment l'esprit se corporifie. Car après avoir fait l'anatomie de la nature en général & en particulier ; après avoir fouillé & pénétré jusque dans son centre, la Chimie a trouvé que la source & la racine de toutes choses, était une substance spirituelle, homogène & semblable à soi-même, que les Philosophes anciens ou modernes ont appelée de plusieurs noms différents. Ils l'ont nommée substance vitale, Esprit de vie, Lumière, Baume de vie, Mumie vitale. Chaud naturel, Humide radical, Ame du monde, Entelechie, Nature, Esprit universel, Mercure de vie ; ils l'ont encore nommée de beaucoup d'autres façons, qu'il est inutile de rapporter, puisque nous en avons donné les appellations principales. Mais comme nous voulons traiter en ce premier Livre des principes & des éléments des choses naturelles, il est raisonnable que nous traitions premièrement du premier principe, dont les autres sont principiés. Or ce principe n'est rien autre chose que la nature même, ou cet esprit universel, duquel nous traiterons en ce Chapitre.

Paracelse dit en son Livre des vexations, que *domus est semper mortua, sed eam inhabitans vivit* : il nous veut montrer par cette comparaison, que la force de la nature n'est pas dans le corps, mortel & corruptible, mais qu'il la faut chercher dans cette semence merveilleuse, qui est cachée sous l'ombre du corps, qui n'a de soi aucune vertu ; car tout ce qu'il en a & tout ce qu'il en peut avoir, vient médiatement de cet esprit séminal qu'il contient en soi, ce qui paraît manifestement en la corruption de ce corps, pendant laquelle son esprit interne s'en forge un nouveau, ou même plusieurs corps nouveaux par le débris du premier. C'est ce qui fait dire encore au même lieu à notre Trismégiste Allemand, que la force de la mort est efficace, parce qu'alors l'esprit se dégage

des liens du corps, dans lequel il paraissait être comme sans pouvoir, puisqu'il était prisonnier & qu'il commence à manifester sa vertu, lorsqu'on croyait qu'il le pouvait moins faire. Le grain de froment qui se pourrit en terre prouve cette vérité, c'est par cette pourriture que le corps étant ouvert, l'esprit interne séminal qui est enfermé dedans, pousse un tuyau au bout duquel il produit un épi garni de plusieurs grains, qui sont totalement semblables à celui qui se perd & qui se détruit en la terre.

Cette substance spirituelle, qui est la première & l'unique semence de toutes choses, a trois substances distinctes & non pas différentes en soi-même, car elle est homogène comme nous avons dit ; mais parce qu'il se trouve en elle un chaud, un humide & un sec, & que tous trois sont distincts entre eux, & non pas différents. Nous disons que les trois ne sont qu'une essence & une même substance radicale : autrement, comme la nature est une, simple & homogène, il ne se trouverait cependant en la nature, rien qui fut un, simple & homogène, parce que les principes séminaux de ces substances seraient hétérogènes, ce qui ne peut être à cause des grands inconvénients qui s'en suivraient ; car si le chaud était différent de l'humide, il ne pourrait en être nourri, comme il le nourrit nécessairement, parce que la nourriture ne se fait pas de choses différentes, mais de choses semblables. Si l'aliment était en son commencement différent de l'alimenté, il faudrait qu'il se dépouillât de toute nécessité de cette différence, avant qu'il pût être son dernier aliment. Or, il est très assuré que l'humide radical est le dernier aliment de la chaleur naturelle, ce qui fait qu'il ne peut être différent de cette chaleur ; de plus, s'ils demeuraient différents, chacun voudrait produire son semblable, & ainsi cette guerre intérieure empêcherait la génération du composé. Concluons donc que cette substance radicale & fondamentale de toutes les choses, est véritablement unique en essence, mais qu'elle est triple en nomination : car à raison de son feu naturel, elle est appelée soufre : à raison de son humide, qui est le propre aliment de ce feu, elle est nommée mercure : enfin à raison de ce sec radical, qui est le ciment & la liaison de cet humide & de ce feu, on l'appelle sel. Ce que nous ferons voir plus exactement, lorsque nous parlerons de ces trois principes en particulier, & que nous examinerons s'ils peuvent être transmués les uns aux autres.

Après avoir ainsi parlé de la nature & de l'essence de cet esprit universel, il faut que nous examinions quelle est son origine, & les effets qu'il produit. Pour le premier, il ne faut nullement douter que cet esprit n'ait été créé par la Toute-puissance de la première cause, lorsqu'elle fit éclore ce beau monde hors du néant, & qu'elle le logea dans toutes les parties de cette grande machine, comme l'a très bien reconnu le Poète, quand il dit :

CBEDCBEDCBEDCBEDCBEDCBEDCBEDCBEDCBEDCBEDCBEDCBEDCBEDCBEDCBED

Spiritus intus agit, totamque infusa per artus, Mens agitat molem.

D'autant que toutes les parties de cet Univers ont besoin de sa présence, comme nous le remarquons par ses effets ; car si on en a privé quelqu'une, il ne manque pas de revenir se loger chez elle, afin de lui rendre la vie par son arrivée. Ainsi nous voyons qu'après avoir tiré du vitriol beaucoup de différentes substances qu'il contient, si on expose la tête morte de ce vitriol à l'air, en quelque endroit qui soit à couvert des injures de l'eau, que cet esprit ne manque pas d'y reprendre sa place, parce qu'il est puissamment attiré par cette matrice, qui n'a point d'autre avidité que de se refournir de cet esprit, qui est celui qui fait la meilleure partie de tous les êtres ; car comme les choses ne sont que pour leurs opérations, elles ne peuvent agir aussi que par leurs principes efficients internes, c'est pourquoi Dieu qui ne veut pas créer tous les jours des choses nouvelles, a créé une fois pour toutes cet esprit universel, & l'a répandu par tout, afin qu'il se put faire tout en toutes choses.

Or, comme cet esprit eu universel, aussi ne peut-il être spécifié que par le moyen ; des ferments particuliers, qui impriment en lui le caractère & l'idée des mixtes, pour être faits tels ou tels êtres déterminés, selon la diversité des matrices, qui reçoivent cet esprit pour le corporifier. Ainsi, dans une matrice vitriolique, il devient vitriol, dans une matrice arsenicale, il devient arsenic, la matrice végétable le fait être plante, & ainsi de tous les autres. Mais remarquez ici deux choses s la première, que lorsque nous disons que cet esprit est spécifié dans telle ou telle matrice, que nous ne voulons entendre autre chose, sinon que cet esprit a été corporifié en tel ou tel composé, selon la diversité de l'idée qu'il a reçue par le moyen du ferment particulier, & que néanmoins on le peut retirer de ce composé, en le dépouillant, par le moyen de l'art, de ce corps grossier, pour le revêtir d'un corps plus subtil, & le rapprocher ainsi de son universalité ; & c'est alors que cet esprit manifeste ses vertus beaucoup plus éminemment & plus sensiblement qu'il ne faisait. La seconde chose que vous avez à remarquer est, que cet esprit ne peut retourner à sa première indifférence, ou à sa première universalité, qu'il n'ait perdu totalement l'idée qu'il a reçue de la matrice, dans laquelle il a été corporifié. Je dis qu'il faut qu'il ait tout à fait perdu cette idée, parce que quoique ces esprits aient été décorporifiés par l'art, cependant ils ne laissent pas de conserver encore pour quelque temps le caractère de leur première corporification, comme cela paraît manifestement dans un air empesté des esprits réalgariques & arsenicaux, qui voltigent invisiblement par tout ; mais lorsqu'il a perdu entièrement cette idée, il se rejoint alors à l'esprit universel, s'il se rencontre néanmoins quelque matrice fertile, étant encore un peu empreint de son idée, alors il se corporifie en plusieurs composés

différents, comme cela paraît par les plantes & par les animaux, qu'on voit être produits sans semence apparente, comme les champignons, les orties, les souris, les grenouilles, les insectes, & plusieurs autres choses qu'il n'est pas besoin de rapporter.

Voilà ce que nous avions à dire touchant cet esprit universel, nous réservons de parler des matrices qui le spécifient, qui le corporifient, & qui lui communiquent l'idée & le caractère d'un tel être déterminé, lorsque nous traiterons des Eléments.

CHAPITRE II.

Des diverses substances qui se trouvent après la résolution, & l'anatomie du composé.

Nous pouvons considérer les principes & les éléments qui constituent le composé, en trois différentes manières, savoir, ou avant sa composition, ou après sa résolution, ou bien lorsqu'il composent encore & qu'ils constituent le mixte. Nous avons montré au Chapitre précédent quelle était la nature des principes, avant qu'ils composassent le mixte : il faut que nous fassions voir en ce second Chapitre quels ils sont, après la résolution & pendant la composition : ce que nous ne traiterons que généralement & succinctement, parce que nous en parlerons plus amplement & en particulier dans les Chapitres qui suivent.

Nous avons dit ci-dessus que l'esprit universel, qui contient radicalement en soi les trois premières substances, était indifférent à être fait toutes sortes de choses, & qu'il était spécifié & corporifié, selon l'idée qu'il prenait de la matrice où il était reçu ; qu'avec les minéraux, il devenait minéral ; qu'avec les végétaux, il devenait plante, & qu'enfin avec les animaux, il se faisait animal. Nous parlerons ci-après, & de cette idée & des matrices qui la lui communiquent.

Pendant la composition du mixte, cet esprit retient la nature & l'idée qu'il a prise dans la matrice. Ainsi lorsqu'il a pris la nature du soufre, & qu'il en empreint de son idée, il communique au composé toutes les vertus & toutes les qualités du soufre. Je dis la même chose du sel & du mercure : car s'il est spécifié, ou s'il est seulement identifié en quelqu'un de ces principes, il le fait incontinent paraître par ses actions : ainsi les choses sont en leur composition fixes & volatiles, liquides ou solides, pures ou impures, dissoutes ou coagulées, & ainsi des autres, selon que cet esprit tient plus ou moins de sel, de soufre ou de mercure, & selon qu'il tient plus ou moins du mélange de la terrestréité & de la grossièreté des matrices.

ঔৣ೫ঔৣ೫ঔৣ೫ঔৣ೫ঔৣ೫ঔৣ೫ঔৣ೫ঔৣ೫ঔৣ೫ঔৣ೫ঔৣ೫ঔৣ೫ঔৣ೫ঔৣ೫ঔৣ೫

Mais après que ces principes sont séparés les uns des autres, aussi bien que de la terrestréité & de la corporéité qu'ils ont de leurs matrices, ils montrent bien par leurs puissants effets, que c'est en cet état qu'il faut les réduire, si on désire qu'ils agissent avec efficace, quoiqu'ils retiennent encore leur caractère & leur idée intérieure. Ainsi quelques goûtes d'esprit de vin feront plus d'effet qu'un verre entier de cette liqueur corporelle, en laquelle il était enclos. Ainsi une goûte d'esprit de vitriol fera paraître plus d'effet que plusieurs onces du corps du vitriol. Mais remarquez que ces grandes vertus, & ces grands & puissants effets ne demeurent en ces esprits qu'aussi longtemps que l'idée du mixte dont ils ont été tirés, leur demeure : car comme toutes choses tendent à leur premier principe, par une circulation continuelle qui se fait par la voie de la nature, qui corporifie pour spiritualiser, & qui spiritualise pour corporifier, aussi ces esprits tâchent continuellement de se dépouiller de cette idée qui les emprisonne, pour se réunir à leur premier principe, qui est l'esprit universel.

Après avoir éclairci ces choses, il faut que nous voyons combien la Chimie trouve de substances dans la résolution du composé, & quelles elles sont. Aristote dit, que la résolution des choses montre & fait voir les principes qui les constituent ; c'est sur cette même maxime que se fonde notre science, tant parce qu'elle est très véritable, qu'à cause que la Chimie ne reçoit pour principes des choses sensibles, que ce qui se peut apercevoir par les sens. Et comme l'Anatomiste du corps humain a trouvé un nombre certain de parties similaires, qui composent ce corps, auxquelles il s'arrête, la Chimie s'efforce pareillement de découvrir le nombre des substances premières & similaires de tous les composés, pour les présenter aux sens, afin qu'ils puissent mieux juger de leurs offices, lorsqu'ils sont encore joints dans le mixte, après avoir vu leurs effets & leurs vertus en cette simplicité. Et c'est de là que le nom de Philosophe sensible a été donné au Chimiste. Car comme l'Anatomiste se sert de rasoirs & d'autres instruments tranchants, pour faire la séparation des différentes parties du corps humain, ce qui est son principal but, c'est ce que fait aussi l'Artiste Chimique, qui se sert de l'instruction prise de la nature même, pour parvenir à sa fin, qui n'est autre que d'assembler les choses homogènes, & de séparer les choses hétérogènes par le moyen de la chaleur, car de lui-même il ne contribue rien autre chose que son soin & sa peine, pour gouverner le feu, selon que l'exigent les agents & les patients naturels, afin de résoudre les mixtes en leurs diverses substances, qu'il sépare & qu'il purifie ensuite : alors le feu ne cesse point son action, au contraire, il la pousse & l'augmente plutôt, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus trouver aucune hétérogénéité dans le composé,

Principes de la résolution des corps.

Après que la Chimie a travaillé sur se composé, elle trouve dans sa dernière résolution cinq substances qu'elle admet pour principes & pour éléments, sur quoi elle établit sa doctrine, parce qu'elle ne trouve aucune hétérogénéité dans ces cinq substances. Qui sont le *phlegme* ou l'eau, *l'esprit* ou le mercure, *le soufre* ou l'huile, le *sel* & la *terre.* Quelques-uns leur donnent, d'autres noms, car il est permis à un chacun de les nommer comme bon lui semble ; puisque cela n'est pas de grande importance, pourvu qu'on s'accorde & qu'on puisse convenir de la chose, sans se soucier du nom.

Or de même que l'intégrité des mixtes ne peut subsister, si on leur ôte quelqu'une de ces parties, aussi la connaissance de ces substances serait imparfaite & défectueuse, si on les séparait, parce qu'il les faut considérer tant absolument que respectivement. Trois de ces substances se présentent à nous par l'aide de l'opération Chimique en forme de liqueur, qui sont le phlegme, l'esprit & l'huile, & les deux autres en forme solide, qui font le sel & la terre. On appelle ordinairement & communément le phlegme & la terre, des principes passifs, matériels & moins efficaces que les trois autres, mais au contraire, on appelle l'esprit, le soufre & le sel, des principes actifs & formels, à cause de leur vertu pénétrante & subtile. Quelques-uns appellent le phlegme & la terre des éléments, & donnent le nom de principes aux trois autres.

Mais si la définition qu'Aristote a donnée aux principes, est essentielle, savoir que les principes *neque ex aliis, neque ex se invisem siunt* ; l'expérience nous fait voir que ces substances ne peuvent pas être appelées proprement principe ; parce que nous avons dit ci-dessus que le mercure se change en soufre, puisque l'humide est l'aliment du chaud, or l'aliment se métamorphose en l'alimenté. Voilà pourquoi là définition d'élément conviendrait plutôt à ces substances, puisque ce sont les dernières qui se trouvent après la résolution du composé, & que les éléments sont *ea quae primo componunt mixium, & in quae ultime resolvitur.*

Mais parce que les éléments sont considérés en deux façons, ou comme des parties qui composent l'univers, ou qui composent seulement les corps mixtes, cependant pour nous accommoder à la façon ordinaire de parler, nous leur donnerons le nom de principes, parce que ce sont des parties constitutives du composé, & nous retiendrons le nom d'élément pour ces grands & vastes corps, qui sont les matrices générales des choses naturelles.

CHAPITRE III.

De chaque principe en particulier.

SECTION PREMIERE.

A savoir si les cinq principes qui demeurent après la résolution du mixte, sont naturels ou artificiels.

La Chimie reçoit pour principes du composé les cinq substances, dont nous avons parlé ci-dessus, cette source étant tout à fait sensible, elle ne raisonne que sur ce que les sens lui font apercevoir, & cela parce qu'après avoir fait une très exacte anatomie d'un corps naturel, elle ne trouve rien au-delà qui ne réponde à l'une de ces cinq substances.

Mais on peut ici faire une question, qui n'a pas peu de difficulté ; savoir, si ces cinq substances sont des principes naturels, ou s'ils sont artificiels, & s'ils ne sont pas plutôt des principes de destruction & de désunion, que des principes de composition & de mixtion. On peut répondre à cela, qu'il y a véritablement de la difficulté pour savoir si ces principes sont naturels, parce que nous ne les voyons pas sortir du composé par une corruption, ou par une putréfaction naturelle, mais que cela ne peut être fait que par une corruption artificielle, qui se pratique par le moyen de la chaleur du feu. Si on veut cependant examiner la chose de près, il se trouvera qu'on ne peut à la vérité tirer ces substances que par le moyen de l'art chimique, elles sont néanmoins purement & simplement naturelles, puisque tout ce que fait ici l'Art est de fournir les vaisseaux propres à les recevoir, à cause que ces vaisseaux manquent à la nature, & sans le secours de ces vaisseaux, nous ne pourrions rendre ces principes palpables & visibles : ce qui fait qu'on ne doit pas trouver étrange que nous n'apercevions pas ces substances dans la corruption & dans la résolution naturelle du composé, car la nature qui travaille sans cesse, se sert de ces substances à la génération de plusieurs autres êtres, comme Aristote l'a très bien observé, quand il dit que *corruptio unius est generatio alterius.* Ainsi nous sentons quelque chose qui frappe, ou qui choque même notre odorat dans la putréfaction naturelle des choses, ce qui témoigne que l'air est plein d'esprits volatils, qui sont salins & sulfureux, par lesquels se fait la dissolution radicale du mixte : le sel se résout par le moyen du phlegme, & comme le sel est le lieu des deux autres principes, aussi ne peuvent, ils plus subsister dans le mixte, parce que la chaleur qui accompagne tomes les putréfactions, les subtilité & les emporte si bien, qu'il ne nous reste que ce qu'à y a de terrestre dans le composé. C'est pourquoi nous concluons que ces principes, quoique rendus manifestes & sensibles par les

seules opérations de la Chimie, néanmoins cela n'empêche pas qu'ils ne soient naturels. Parce que si la nature ne les avait pas logés en toutes les choses, on ne lès pourrait pas tirer indifféremment de sons les corps comme on le peut faire. D'où nous tirons cette conséquence, que ce n'est point par transmutation que ces substances sortent du mixte ; mais par une pure séparation naturelle, aidée de la chaleur des vaisseaux & de la main de l'Artiste.

Tous les êtres ne sauraient être transformés indifféremment & immédiatement en une seule & même chose. C'est pourquoi, il ne faut pas trouver étrange, lorsqu'on tire d'autres substances de ces mixtes, quand on travaille dessus, par d'autres voies que par la séparation des principes, comme sont les quintessences, les arcanes, les magistères, les spécifiques, les teintures, les extraits, les fœcules, les baumes, les fleurs, les panacées & les élixirs, dont Paracelse parle en ses Livres des Archidoxes ; puisque toutes ces différentes préparations tirent leurs diverses vertus de la diversité du mélange des principes, dont nous parlerons dans les sections suivantes, selon l'Ordre qu'ils tombent premièrement sous nos sens, où nous les considérons comme lorsqu'ils composent encore le mixte, & comme étant séparés de lui.

SECTION SECONDE.

Du Phlegme.

On donne le nom de phlegme à cette liqueur insipide, qu'on appelle vulgairement eau, lorsqu'elle est séparée de tout autre mélange. C'est la première substance qui se montre à nos yeux, lorsque le feu agit sur quelque mixte : on la voit premièrement en forme de vapeur, & lorsqu'elle est condensée, elle se réduit en liqueur. Sa présence est aussi utile dans la composition du mixte, que celle d'aucun autre principe.

Et nous ne sommes pas de l'opinion de ceux qui la regardent comme inutile ; mais il faut que la proportion & l'harmonie demeure dans les bornes, que requiert la nécessité des corps naturels ; car le phlegme est comme le frein des esprits, il abat leur acidité, il dissout le sel & affaiblit son acrimonie corrodante, il empêche l'inflammation du soufre, & sert enfin à lier & à mêler la terre avec les sels ; car comme ces deux substances sont arides & friables, elles ne pourraient pas donner beaucoup de fermeté & de solidité au corps sans cette liqueur. De-là vient qu'il cause la corruption & la dissolution par son absence, ce qui fait que quelques-uns l'appellent le principe de destruction, car il s'évapore facilement ; d'où il arrive que le mixte ne peut demeurer longtemps dans un même état & dans la même harmonie, à cause que cette partie

principiante s'exhale aisément & à toute heure, ce qui la rend sujette aux moindres injures qui arrivent, tant par les causes intérieures, que par les causes extérieures. C'est pourquoi, il faut que ceux qui travaillent à la conservations des mixtes, s'étudient à retenir ce principe dans le composé, parce que c'est lui qui retient tous les autres en bride. Il est de si facile extraction, qu'il ne faut qu'une chaleur lente & modérée, pour le séparer des autres principes, comme on le voit dans les opérations. Il souffre plusieurs altérations, qui ne changent pourtant pas sa nature ; car s'il nous parait en vapeurs, elles ne sont néanmoins essentiellement autre chose que le phlegme même.

Vous remarquerez ici que les vapeurs sont de différente nature ; les unes sont simplement aqueuses & phlegmatiques ; les autres sont spiritueuses & mercurielles, les autres sulfurées & huileuses, & il y en encore quelques autres qui sont mélangées des trois précédentes ensemble ; il faut encore observer que les sels mêmes & les terres minérales & métalliques peuvent être subtilisées & réduites en vapeurs, qui sont encore différentes des quatre précédentes, puisqu'il en résulte des esprits fixe & pesants, & des fleurs. On peut très bien rapporter toute la doctrine des météores ignés, aqueux ou aérés, à la différence de ces exhalaisons & de ces vapeurs ; car comme on voit que les vapeurs aqueuses se condensent facilement en eau dans les alambics, ce que ne font pas les spirituelles ni les huileuses, qui demandent beaucoup plus de temps & de rafraîchissement : on pourra aussi tirer de là plusieurs conséquences pour la Médecine, & particulièrement pour ce qui concerne les douleurs, qu'on croit provenir des vapeurs & des exhalaisons, qu'on appelle ordinairement météorismes du ventricule & de la rate ; car les aqueuses ne peuvent faire tant de distension, parce qu'elles sont plus promptement serrées & condensées, que celles qui proviennent des esprits, des huiles & des sels mélangés. Or, comme trop de phlegme éteint la chaleur naturelle, & ralentit le corps & toutes ses actions ; aussi le trop peu fait que le corps est comme brûlé ou rongé, lorsque le soufre, l'esprit fixe ou le sel gagne le dessus : ce qui prouve évidemment, que l'intégrité du mixte ne peut subsister que par l'harmonie & la juste proportion de toutes ses substances.

Pour conclure ce que nous avons dit de ce principe, vous observerez que le phlegme du mixte doit être ordinairement le menstrue le plus propre pour en tirer la teinture & l'extrait, parce qu'il garde encore quelque caractère de son composé & quelque idée de sa vertu ; mais principalement parce qu'il est accompagné le plus souvent de l'esprit volatile du mixte, qui le rend capable de le pénétrer plus facilement & d'en extraire la vertu, d'autant plus qu'il est

participant d'une nature mêlée d'un soufre & d'un mercure très subtils qui approchent le plus de l'universel.

SECTION TROISIEME.

De l'Esprit.

Quelques-uns appellent Mercure, la seconde substance qui nous parait visible, lorsque nous anatomisons le composé ; d'autres la nomment humide radical ; mais nous retiendrons le nom d'esprit, qui est le plus en usage. Cependant pour que vous ne vous abusiez point en ces appellations vulgaires des principes ; afin même que vous ne les confondiez pas avec les composés, il est nécessaire que vous sachiez qu'ils n'ont été nommés de la sorte, que par la ressemblance & la correspondance qu'ils ont avec eux : ne prenez donc pas le phlegme principié pour de la pituite, ni le mercure pour du vif-argent, ni le soufre pour ce soufre vulgaire, qui entre dans la composition de la poudre à canon avec le salpêtre, ni le sel pour ce sel commun que nous mettons sur nos tables, & moins encore la terre pont du bol d'Arménie, ou pour de la terre sigillée, puisque toutes ces choses sont des corps composés de ces mêmes principes, que nous désignons par ces noms là. Ainsi ce sont des noms communs, dont nous attachons l'idée à des substances particulières. L'esprit donc n'est autre chose que cette substance aérée, subtile, pénétrante & agissante, que nous tirons du mixte par le moyen du feu. D'où il faut conclure que ce principe est en soi un, simple & homogène, qui a pris son idée du caractère de sa matrice spécifique & particulière. Ce que nous éclairerons ci-dessous, lorsque nous traiterons des éléments & de leurs vertus.

Or, on considère cette substance, comme composante encore le mixte, ou comme en étant séparée. Hors du mixte cette substance est extrêmement pénétrante, elle incise, elle ouvre & atténue les corps les plus solides & les plus fixes ; cet esprit excite le chaud dans les choses en les fermentant ; il dénoue les liens du soufre & du sel, & les rend séparables ; il résiste à la pourriture, & cependant il peut la produire par accident ; il dévore le sel & se joint si étroitement avec lui, qu'à peine les peut-on séparer que par l'extrême violence du feu. Il a sa chaleur, comme il a aussi sa froideur ; car il n'agit pas par des qualités élémentaires, mais par celles, qui lui sont propres & spécifiques ; enfin nous manquons encore d'expressions propres à sa nature, puisque c'est un véritable Prothée, qui ne travaille que comme le soleil, qui humecte & qui dessèche, qui blanchir & qui noircir, selon la diversité des objets sur lesquels il agit. Ce même esprit communique beaucoup de belles qualités au phlegme ; car il empêche qu'il ne se corrompe, il le rend pénétrant, & lui prête presque tout ce

qu'il possède d'activité : le phlegme aussi par un devoir naturel retient la trop grande activité, & pour ainsi dire la furie de l'esprit, & le rend si traitable qu'il peut être utile en une infinité de manières.

Or pendant que cet esprit demeure dans l'harmonie, & qu'il n'outrepasse pas les termes de son devoir dans les mixtes, il leur rend de notables services, parce qu'il empêche l'accroissement des excréments, & de toute autre substance contraire à la nature du composé, & qu'il multiplie encore & fortifie toutes ses facultés, tant à l'égare des animaux, des végétaux, que des minéraux. Que si au contraire ce principe est contraint par quelque autre Agent, d'outre passer la condition & la constitution de son mixte, il change alors tout l'économie du composé, comme nous le ferons voir, lorsque nous traiterons des principes de destruction.

SECTION QUATRIEME.

Du Soufre.

On a qualifié ce principe de plusieurs noms, aussi bien que les autres ; car on lui donne le nom d'huile, de feu naturel, de lumière, de feu vital, de baume de vie & de soufre. Outre tous ces noms, les Artistes lui en ont encore donné plusieurs autres, dont nous ne remplirons point cette section : nous nous contenterons, selon notre coutume, d'examiner la nature de la choses & nous laisserons ce combat aux Ergotistes.

La substance que nous appellerons quelque fois soufre & quelques fois huile, est la troisième que nous tirons par la résolution artificielle du composé : nous la nommerons ainsi, parce que c'est une substance oléagineuse qui s'enflamme facilement, à cause qu'elle est d'une nature combustible, & c'est par son moyen que les mixtes sont rendus tels. On l'appelle principe aussi bien que les autres, parce qu'étant séparée du composé, elle est homogène en toutes ses parties, comme sont les autres principes. On considère aussi cette substance de deux manières ; car quand elle est déliée d'avec les autres, elle surnage le phlegme & les esprits, parce quelle est plus légère & plus aérée ; mais lorsqu'elle n'est pas absolument détachée du sel & de la terre, elle peut tomber au fond, ou bien nager entre les deux ; car le soufre supporte & soutient la terre & le sel, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait vaincu par leur pesanteur ; il ne reçoit pas facilement le sel, qu'il ne soit auparavant allié avec quelque esprit, ou que le sel ait été circulé avec l'esprit, avec lequel il a une grande sympathie ; & c'est alors qu'ils reçoivent ensemble le soufre fort facilement, ce qui est très remarquable, parce qu'on ne peut faire exactement sans cette connaissance, les panacées, les vrais

magistères, les essences, les arcanes, ni les autres remèdes les plus secrets qui ne sont point du district de la Médecine, non plus que de la Pharmacie Galénique : on sait que ceux qui sont profession de cette médecine, ne peuvent pas rendre raison des plus beaux effets de la nature, parce qu'ils attribuent ces effets aux quatre premières qualités.

Ce soufre est la matière des météores ignés, qui s'enflamment dans les diverses régions de l'air, aussi bien que de ceux qui se voient dans les lieux, ou les minéraux & les métaux sont engendrés. Il résiste au froid & ne se gèle jamais ; car il est le premier principe de chaleur, il ne souffre point de corruption, il conserve les choses qui sont mises dans son sein, à cause qu'il empêche la pénétration de l'air, il adoucit l'acrimonie du sel, il se coagule & se fixe par son moyen, il dompte l'acidité des esprits de telle façon, que même les plus puissantes eaux fortes ne peuvent rien sur lui, ni sur les composée où il abonde. Il aide à lier la terre, qui n'est que poudre, avec le sel dans la composition du mixte, il cause aussi la liaison des autres principes ; car il tempère la sécheresse du sel & la grande fluidité de l'esprit : enfin par son moyen, les trois principes causent ensemble une viscosité, qui s'endurcir quelquefois après par le mélange de la terre & du phlegme.

SECTION CINQUIEME.

Du Sel.

Le phlegme, l'esprit & le soufre, sont des principes volatiles qui fuient le feu, qui les fait monter & sublimer en vapeurs, ce qui fait qu'ils ne pourraient donner au mixte la fermeté requise pour sa durée, s'il n'y avait quelques autres substances fixes & permanentes. Il s'en trouve deux tout à fait différentes des autres dans la dernière résolution des corps. La première, est une terre simple sans aucune qualité notable, excepté la siccité & la pesanteur. La seconde, est une substance qui résiste au feu & qui se dissout en l'eau, à laquelle on à donné le nom de sel.

Ces deux substances qui servent de base & de fondement au mixte, quoiqu'elles se confondent par l'action du feu, sont néanmoins deux divers principes, auxquels on reconnaît des différences si essentielle, qu'il n'y a nulle analogie entre les deux. Le sel se rend manifeste par ses qualités qui sont innombrables, comme elles sont pleines d'efficace ; & bien autres que celles de la terre, qui est presque sans pouvoir & sans action en comparaison de cette autre substance.

Le sel étant exactement séparé des autres principes, se présente à nous en corps sec & friable, qu'il est aisé de mettre en poudre, ce qui témoigne sa sécheresse extérieure ; mais il est doué d'une humidité intérieure, comme cela se prouve par sa fonte. Il est fixe & incombustible, c'est-à-dire, qu'il résiste au feu dans lequel il se purifie, il ne souffre point de putréfaction, & se peut conserver sans être altéré. Cette substance est estimée de quelques-uns, le premier sujet & la cause de toutes les saveurs, comme le soufre celui des odeurs, & le mercure celui des couleurs ; mais nous ferons voir la fausseté de cette opinion, lorsque nous traiterons de cette matière.

Le sel se dissout facilement dans l'humide ; étant dissout, il soutient le soufre, & se joint à lui par le moyen de l'esprit. Il est utile à beaucoup de choses ; car il fait que le feu ne peut pas consumer l'huile aussi promptement qu'il ferait ; c'est pourquoi le bois flotté ne produit pas une flamme de longue durée, parce qu'il est privé de la plus grande partie de son sel : c'est aussi le sel qui rend la terre fertile , car il sert comme de baume vital avec l'huile pour les végétaux ; & de là vient que les terres qui sont trop lavées de la pluie, perdent leur fécondité : il sert aussi à la génération des animaux ; c'est encore lui qui durcit les minéraux ; mais remarquer que ces effets ne se produisent, que lorsqu'il est dans une juste proportion : car le trop empêche la génération & l'accroissement, parce qu'il ronge & ruine par son acrimonie ce que les autres substances peuvent produire.

Mais afin que vous ne soyez pas trompé par l'ambiguïté du mot de sel, il faut que vous sachiez qu'il y a un certain sel central, principe radical de toutes les choses, qui est le premier corps dont se revêt l'esprit universel, qui contient en soi les autres principes, que quelques-uns ont appelé sel hermétique, à cause d'Hermès qui en a, dit-on, parlé le premier ; mais on le peut appeler plus légitimement le sel hermaphrodite, parce qu'il participe de toutes les natures, & qu'il est indifférent à tout. Ce sel est le siège fondamental de toute la nature, avec d'autant plus de raison, que c'est le centre où toutes les vertus naturelles aboutissent, & que les véritables semence des choses ne sont qu'un sel congelé, cuit & digéré : ce qui parait véritable, en ce que si vous faites bouillir quelque semence que ce soit, vous la rendrez stérile à l'instant, parce que cette vertu séminale consiste en un sel très subtil qui se résout dans l'eau ; d'où nous apprenons que la nature commence la production de toute les choses par un sel central & radical, qu'elle tire de l'esprit universel. La différence qui est entre ces deux sels, est que le premier engendre l'autre dans le mixte, & que le sel hermaphrodite est toujours un principe de vie, & que l'autre est quelquefois un principe de mort. Mais comme nous traiterons ci-après des principes de mort & de destruction, nous ne nous étendrons pas ici sur les effets des uns ni des

autres, parce que la science des contraire étant une même science, ils apporteront beaucoup plus de lumière, lorsqu'ils seront respectivement opposés.

SECTION SIXIEME.

De la Terre.

La terre est le dernier des principes, tant de ceux qui sont volatils, que de ceux qui sont fixes : c'est une substance simple qui est dénuée de toutes les qualités manifestes, excepté de la sécheresse & de l'astriction ; car pour ce qui touche la pesanteur, nous en parlerons ci-après. Je dis manifeste, parce que cette terre retient toujours en soi le caractère indélébile de la vertu qu'elle a possédée, qui est de corporifier & d'identifier l'esprit universel. La première idée qu'elle lui donne, c'est celle de sel hermaphrodite, qui redonne par son action à cette terre ses premiers principes, si bien que le mixte est comme ressuscité, parce qu'on peut encore retirer de ce même corps les mêmes principes en espèce, qu'on en avait auparavant séparés par l'opération Chimique, comme nous le montrerons ci-après, lorsque nous examinerons cette matière.

Considérons maintenant les usages de cette substance, qui est très nécessaire dans le mixte, puisque c'est elle qui augmente la fermeté du composé ; car lorsqu'elle est jointe au sel, elle cause la corporéité, & par conséquent la continuité des parties ; étant mêlée avec l'huile, elle donne la ténacité, la viscosité & la lenteur ; elle donne donc avec le sel la dureté & la fermeté : car comme le sel est son friable de soi-même, il ne pourrait pas se joindre intimement à la terre, que par le moyen des substances liquides pour procurer la solidité. Les incommodités de ce principe se manifestent, lorsque le mixte requiert l'abondance des autres substances : car si la terre prédomine, elle rend le corps pesant, tardif, froid & stupide, selon la nature des composés dans lesquels elle abonde.

Remarquez néanmoins en passant, que ce n'est pas la terre seule qui cause la pesanteur du composé, comme cela est soutenu par certains Philosophes, qui se promènent plus qu'ils ne travaillent ; car on trouve plus de terre dans une livre de liège après sa résolution, quoique ce soit un corps qui parait très léger, qu'on n'en trouvera dans trois ou quatre livres de gayac ou de buis, qui sont des bois si pesants, que l'eau ne les peut presque soutenir contre la nature des autres bois. D'ou nous devons nécessairement conclure que la plus grande pesanteur provient des sels & des esprits, qui abondent dans ces bois, dont le liège est privé.

On voit aussi par expérience qu'une fiole pleine d'esprit de vitriol, ou de quelque autre esprit acide bien rectifié, pèsera plus que deux ou trois autres fioles de pareil volume remplies d'eau, ou de quelque autre liqueur semblable. Je sais qu'on m'objectera contre cette expérience, que la pesanteur du gayac vient de sa substance si compacte, qui ne laisse aucune entrée à l'air, & que la légèreté du liège est causée par la grande quantité de pores larges & amples, qui sont rempli de cet élément léger, ce qui fait qu'il nage sur l'eau, & que le contraire se voit au gayac & au buis. Mais cette réponse ne satisfait pas l'esprit : car si la légèreté & la pesanteur sont causées, l'une par la raréfaction, & l'autre par la condensation, il faudra que ces pores qui sont dans le liège, viennent de l'abondance de la terre & du manque des autres principes ; de-là on conclura de nécessité, premièrement que la terre est poreuse par soi-même ; & secondement, que c'est elle qui rend les corps poreux ; parce que *Nemo dat quod non habet, & propter quod unuinquodque est tale, illud ipsum est magis*, à ce que disent les Péripatéticiens, qui sont les philosophes ambulatoires ; d'où ils seront contraints d'avouer par leurs propres maximes, quoique ce soit néanmoins contre leurs principes mêmes, que la terre non seulement cause la légèreté des mixtes, mais aussi que la terre est légère de sa propre nature : ce qui est un monstre dans leur doctrine, & qui est en effet contraire à l'expérience ; car il n'y a pas de principes plus pesants que la terre, lorsqu'ils sont artistement & dûment séparés les uns des autres ; car elle tend toujours au fond du vaisseau, lorsqu'on les y mêle ensemble.

Il faut être nourri dans l'étude d'une plus haute Philosophie, pour sortir de ce labyrinthe, & se familiariser avec la belle Ariadne, qui est la nature elle-même, pour obtenir ce fil qui peut seul nous débarrasser de tant de détour : si nous le faisons, elle ne manquera pas de nous faire voir par les opérations de la Chimie, qu'il y a deux sortes de légèreté & de pesanteur ; savoir l'une qui est intérieure, & l'autre qui est extérieure ; que l'une se trouve dans les principes, lorsqu'ils composent encore le mixte, & l'autre, lorsqu'ils en sont séparés.

CHAPITRE IV.

Des Eléments, tant en général qu'en particulier.

SECTION PREMIERE.

Des Eléments en général.

La différence que mettent les Péripatéticiens entre le principe & l'élément, est, que les principes ne peuvent prendre la nature l'un de l'autre ; qu'ils ne

sauraient se métamorphoser, ni se transmuer l'un en l'autre ; mais que pour les éléments, ce sont des substances, qui sont elles-mêmes composées de principes, & qui composent après les mixtes, & qu'ainsi ces substances peuvent passer facilement en la nature d'une de l'autre : nous examinerons donc ci-après, si cela est vrai ou non.

Mais en Chimie, on prend les éléments pour ces quatre grands corps, qui sont comme quatre matrices, qui contiennent en elles les vertus, les semences, les caractères & les idées qu'elles reçoivent de l'esprit universel : avant néanmoins que d'entrer dans cette sorte de Philosophie, il faut qu'après avoir parlé de la nature des principes au Chapitre précédent, nous traiterons de celle des éléments en celui-ci. Nous y examinerons premièrement si les Galénistes ont raison de dire que les mixtes sont composés de ces éléments, & s'il ne se trouve pas davantage de substances dans leurs résolutions, que celles dont ils font mention dans leurs Livres.

Ils disent qu'on découvre manifestement quatre substances diverses, lorsque le bois est brûlé par le feu, & assurent que ce sont les quatre éléments, qui composaient le mixte avant sa destruction. Examinons s'ils ont tout vu, & s'ils nous ont privé du soin d'en chercher davantage.

Ils sondent leurs raisonnements sur l'expérience qui suit. Les quatre éléments, disent-ils, se manifestent à nos sens, lorsque le bois est examiné & consommé par le feu ; car la flamme représente le feu, la fumée représente l'air, l'humidité qui sort par les extrémités du bois représente l'eau, & la cendre n'est autre que la terre. D'où ils tirent cette conséquence, que puisque nous ne voyons que ces quatre substances, il n'y avait qu'elles qui composassent le mixte. Mais quoiqu'il soit vrai qu'on n'aperçoit rien autre chose dans cette grossière opération ; cependant si on prend la peine de la faire plus artistement, on ne manquera jamais d'y trouver quelque chose de plus : car si vous enfermez des copeaux, ou de la sciure de bois dans une retorte bien lutée, & que vous adaptiez un ample récipient au col de cette retorte, que vous donniez ensuite un feu bien gradué, vous trouverez deux substances, qui ne peuvent tomber sous nos sens sans cet artifice, & c'est sur cela que les Péripatéticiens & les Philosophes Chimiques sont en diffèrent. C'est pourquoi, je trouve qu'il est nécessaire de les accorder avant que de passer outre : pour cet effet avouons aux uns & aux autres, que les principes & les éléments se rencontrent dans les mixtes : mais voyons de quelle façon, lorsque les premiers disent que la fumée, qui sort du bois qui se brûle, représente l'air, nous disons qu'ils ont raison ; c'est uniquement par une sorte de ressemblance, que cette fumée se peut appeler air :

ce n'est donc pas de l'air en effet, mais il l'est seulement par dénomination, parce que l'expérience fait voir, que lorsque cette fumée est retenue dans un récipient, elle a des qualités bien différentes de celles de l'air, ce qui fait juger qu'elle ne peut être ainsi appelée que par analogie, & voici la différence qui est entre les uns & les autres touchant cette substance : c'est que les Péripatéticiens l'appellent air, & les Chimistes la nomment mercure. Lainons-les disputer des noms, puisque nous convenons ensemble de la chose.

Venons à l'autre élément des Péripatéticiens, qui est le feu, & à l'autre principe des Chimistes, qui est le soufre ; & voyons en quoi ils sont différents, & en quoi ils s'accordent. Les premiers disent que dans l'action qui brûle le bois, le feu se découvre manifestement à nos sens ; mais on leur répond à cette expérience sensible, que ce qui détruit le mixte, ne peut être principe de composition, mais que c'est un principe de destruction ; que s'ils disent que le feu n'est pas actuellement dans le mixte, mais qu'il y est seulement en puissance, c'est proprement en ce point que je les veux accorder avec les Chimistes, qui nomment soufre, ce feu potentiel des Péripatéticiens. Je décide donc leur différend, en disant que le feu que nous voyons sortir du bois qui brûle, n'est rien autre chose que le soufre du bois actué, parce que l'actuation du soufre consiste dans son inflammation. Pour ce qui est de prendre les cendres pour l'élément de la terre, le sel qui se tire de ces cendres par la lixiviation, doit persuader ces Philosophes, que les Chimistes ont autant ou plus de raison qu'eux, dans l'établissement du nombre de leurs principes.

Après avoir éclairci ces choses touchant le nombre des principes & des éléments, qui entrent dans la composition du mixte ; il faut que nous disions quelque chose du nombre & des propriétés des éléments, avant que de parler de chacun d'eux en particulier, aussi bien que de leurs matrices & de leurs fruits.

C'est une chose assez surprenante, que les sectateurs d'Aristote ne soient pas encore tombés d'accord du nombre des éléments, pendant le longtemps que ses Œuvres ont été en crédit : car quelques-uns d'eux affirment avec raison qu'il n'y a point de feu élémentaire ; je dis avec raison, lorsqu'on le prend de la façon qu'ils l'entendent : car à quoi sert d'admettre un élément du feu sous le Ciel de la Lune, puisqu'on ne lui donne aucun autre usage, que celui d'entrer dans la composition du mixte ; & qu'outre que cet élément est très éloigné du lieu où se font les mixtions, nous avons trouvé de plus, que le feu des mixtes n'est rien autre chose que le soufre du composé ; c'est pourquoi, je conclus ici avec

Paracelse, qu'il n'y a point d'autre feu élémentaire, que le ciel même & sa lumière.

Pour ce qui concerne les diverses propriétés des éléments, on demande premièrement s'ils sont purs, & en second lieu , s'ils peuvent être changés les uns aux autres. Quant à ce qui est de leur pureté, je dis que s'ils étaient tels, ils seraient absolument inutiles ; car une terre pure serait stérile, puisqu'elle n'aurait en soi aucune semence de fertilité : la salure de la mer & les diverses qualités de l'air, témoignent aussi ce que je dis.

Mais à l'égard de leurs changements mutuels, ils ne sont pas si aisés que la Philosophie commune se l'est imaginé, quoiqu'ils ne soient pas absolument impossible : car elle enseigne que la terre se change en eau, l'eau en air, l'air en feu, & finalement que le feu redevient terre par d'autres changements ; parce qu'encore que la terre ou l'eau prennent quelquefois la forme des vapeurs & des exhalaisons ; cependant ces vapeurs sont toujours essentiellement de la terre ou de l'eau, comme cela se voit par le retour de ces vapeurs en leur première nature. Ce changement ne se peut donc faire, qu'en cas que tel ou tel élément s'étant tout à fait spiritualisé, vint à quitter son idée élémentaire, & qu'après il se rejoignît à l'esprit universel, qui lui rendront ensuite l'idée d'un autre élément, duquel il aurait le corps, par le caractère que lui donnerait la matrice.

C'est pour cette raison que les Chimistes donnent deux natures aux éléments, lorsqu'ils en parlent, l'une qui est spirituelle, & l'autre qui est corporelle ; la vertu de l'une étant cachée dans le sein de l'autre. C'est ce qui fait, que lorsqu'il veulent avoir quelque chose qui agisse avec efficace, ils tachent, autant que l'art le peut permettre, de la dépouiller de son corps & de la rendre spirituelle. Car comme la nature ne nous peut communiquer ses trésors que sous l'ombre du corps ; nous ne pouvons aussi faire autre chose, que les dépouiller du plus grossier de ce corps par le moyen de l'art, pour les appliquer à notre usage : car si nous les poussons plus avant, & que nous les spiritualisions de telle sorte, qu'ils ne nous soient plus visibles ni sensibles, ils ont alors perdu le caractère & l'idée du corps, & ainsi ils se rejoignent à l'esprit universel, pour reprendre quelque temps après leur première idée, ou quelque autre, différence de celle qu'ils ont eue, par le caractère & le ferment de la matrice, enclose dans telle ou telle partie de tel ou tel élément.

Ce sont là les véritables effets des éléments, qui sont, comme nous avons dit, de corporifier & d'identifier l'esprit universel, par les divers ferments qui sont contenus dans leurs matrices particulières, & de lui donner les caractères, qui

sont gravés en elles : car, comme nous avons dit, cet esprit est indifférent à tout, & peut être fait tout en toutes choses. Ce qui arrive, parce que la nature n'est jamais oisive, & qu'elle agit perpétuellement ; & que comme c'est une essence finie, aussi ne peut-elle pas créer non plus que détruire aucun être : on sait que la création & la destructions demandent une puissance infinie. Mais comme ce discours est de trop longue haleine, nous le remettrons aux Sections suivantes, où nous traiterons des éléments en particulier, d'autant que ce sont les matrices universelles de toutes les choses, & nous parlerons aussi des matrices particulières qui sont en eux, qui donnent le caractère & l'idée à l'esprit, pour produire tant de diversités de fruits, dont nous nous servons à tout moment, par le moyen de diverses fermentations naturelles.

SECTION SECONDE.

De l'Elément Feu.

Puisque toutes les choses tendent à leur lieu naturel & à leur centre à, c'est un signe manifeste qu'elles y sont portées & attirée par une vertu propre qu'elles cachent sous l'ombre de leurs corps. Cette vertu ne peut être autre chose que la faculté magnétique que chaque élément possède, d'attirer son semblable & de repousser son contraire : car comme l'aimant attire le fer d'un côté, & qu'il le chasse de l'autre ; les éléments attirent de même par une pareille vertu les choses qui sont de leur correspondance, & chassent & éloignent d'eux celles qui sont d'une nature différente de la leur. Ainsi puisque le feu monte en haut, il ne faut pas douter que cet effet ne vienne de ce qu'il tend à son lieu naturel, qui est le feu élémentaire, où il est porté par son propre esprit, lorsqu'il se dégage du commerce des autres éléments.

Pour bien entendre cette doctrine, il faut qu'on sache premièrement, que l'élément du feu n'est pas enclos sous le ciel de la Lune, comme nous l'avons dit ci-devant ; & qu'ainsi on ne peut admettre d'autre feu que le ciel même, qui a ses matrices, & ses fruits comme les autres éléments. Car le grand nombre de diverses Etoiles que nous voyons qui se promènent dans ce vaste élément, ne sont rien autre chose que des matrices particulières, où l'esprit universel prend une très parfaite idée avant que de se corporifier dans les matrices des autres éléments ; & c'est de-là qu'on peut comprendre facilement la maxime de ce grand Philosophe, que plusieurs ne conçoivent que comme une chimère, à savoir, que *nihil est inferius, quod nonsic superius, & vice versa* ; & celle de Paracelse, qui assure que chaque chose a son astre ou son ciel : en effet, la vertu des choses vient des cieux, par la force de cet esprit dont nous vous avons tant parlé. Paracelse appelle Pyromancie, la connaissance de cette doctrine, &

ꕥꕥꕥ

principalement lorsqu'il traita de la théorie des maladies. Car nous voyons que les éléments sont comme les domiciles des choses qui ont quelque connaissance, soir intellective, soit sensitive, soit végétative, soit même minérale, que quelques-uns appellent les fruits des éléments ; il ne faut pas douter, suivant ces maximes, que comme les cieux sont très parfaits & très spirituels, ils ne soient aussi la demeure de ces substances spirituelles & parfaites, qu'on appelle intelligences.

Mais remarquer, que quand j'ai dit que le feu se dégage du commerce des autres éléments, lorsqu'il monte en haut, je n'ai parlé que du feu visible, dont nous nous servons dans nos foyers, qui n'est en effet qu'un météore, ou bien un corps imparfaitement mêlé de quelques éléments, ou de quelques principes, auxquels le feu ou le soufre prédominent, que la flamme n'est autre chose qu'une fumée huileuse & sulfurée, qui est allumée ; & lorsque le feu est rendu spiritualisé par ce dégagement, il ne cesse point, qu'il ne soit retourné en son lieu naturel, qui doit être nécessairement en haut & par-dessus l'air, puisque nous voyons qu'il est dans une action perpétuelle dans l'air même, afin de l'abandonner. C'est aussi par le moyen de ce feu, qui en tout temps cherche à retourner à son centre, que les nuages qui sont des vapeurs chaudes & humides, ou des météores qui sont composés de feu ou d'eau, montent jusqu'à la seconde région de l'air, où le feu quitte l'eau pour monter plus haut ; & ainsi l'eau n'ayant plus ce feu qui la soutenait en forme de vapeur, & venant à s'épaissir, est contrainte de retomber en forme de pluie.

Remarquez ici le cercle que fait la nature, par le moyen de cet esprit universel que nous avons décrit ; car comme sa puissance est bornée, & qu'elle ne crée ni ne produit rien de nouveau, aussi ne peut-elle créer ni détruire aucune substance : par exemple, les continuelles influences du ciel & de ses astres, produisent incessamment le feu ou la lumière spirituelle, qui commence à se corporifier premièrement en l'air, où il prend l'idée de sel hermaphrodite, qui tombe après dans l'eau & dans la terre, où il se revêt du corps de minéral, de végétal ou d'animal, par le caractère & l'efficace d'une matrice particulière, qui lui est imprimé par l'action du ferment ; & lorsque ce corps se dissout par le moyen de quelque puissant agent, son soufre, son feu ou la lumière corporifiée s'épure de manière, que les astres l'attirent pour leur nourriture, parce que les astres ne sont autre chose qu'un feu, qu'un soufre, ou qu'une lumière actuée qui est très pure ; il en est de même que de la mèche de la lampe, qui étant allumée, attire & élève continuellement l'huile pour l'entretien de sa flamme ; les astres attirent de même ce feu, qui est épuré par cette action, & le spiritualisent de nouveau pour l'influer derechef & pour le rendre à l'air, à l'eau

& à la terre, qui le recorporifient : ainsi vous voyez que rien ne se perd dans la nature, qui s'entretient par ces deux actions principales, qui sont, spiritualiser pour corporifier, & corporifier pour spiritualiser. C'est ce que nous avons déjà dit ; & ce sont comme deux échelles par où les influences descendent en bas, & qui ensuite remontent en haut ; car sans cette circulation, les vertus des deux ne seraient pas de si longue durée, & s'épuiseraient tous les jours par l'envoi perpétuel de tant de fertilités, à moins que nous n'admettions sans nécessité une création & une destruction continuelle des substances sublunaires, ce qui ferait établir de nouveaux miracles ; & comme cela est ordinaire, il se pourrait appeler miracle fans miracle, ce qui serait une contradiction manifeste.

Quelle source croyez-vous qui peut fournir de matière à ce grand embrasement du Mont Gibel, qui dure depuis tant de siècles, sans cette circulation de la nature. Et qui ferait couler depuis tant de temps les fontaines minérales, qui sont chaudes & acides, si ce n'est par le moyen de ces admirables échelles ? Voilà pourquoi il ne faut pas croire qu'il soit impossible de pouvoir faire passer tout un corps en esprit, & remettre ensuite ce même esprit en corps ; vous savez que l'art appliquant l'agent au patient, peur faire en peu de temps ce que la nature ne pourrait faire dans un très grand intervalle, et parce que la circulation artificielle, qui se faisait dans un sépulcre antique qui sur ouvert à Padoue au quatorzième siècle, représente assez bien la circulation naturelle, dont nous avons parlée ; il sera très à propos d'en rapporter l'histoire en peu de mots.

Appian dit dans son Livre des Antiquités, qu'on trouva un monument fort antique dans la ville de Padoue, dans lequel on vit, après l'avoir ouvert, une lampe ardente, qui avait été allumée plusieurs siècles auparavant, comme le témoignaient les inscriptions de ce monuments Or cela ne se pouvait faire que par le moyen de la circulation, comme il est facile de le conjecturer : il fallait que l'huile qui était spiritualisée par la chaleur de la mèche ardente dans cette urne, se condensât au haut & qu'elle retombât après dans le même lieu d'où elle avait été élevée, la mèche pouvait être faite d'or, de talc, ou d'alun de plume, qui sont incombustibles, & cette urne était si exactement & si justement fermée, que la moindre particule des vapeurs huileuses ne pouvoir s'en échapper.

SECTION TROISIEME.

De l'Elément de l'Air.

Les Philosophes ont douté fort longtemps s'il y avait un air, & si cet espace dans lequel les animaux se promènent, n'était pas vide de toute substance. Mais l'usage des soufflets, & la nécessité de la respiration, ont enfin aboli cette erreur.

C'est pourquoi les Chimistes & les Péripatéticiens n'ont aucune contestation entre eux sur existence & le lieu de cet élément ; mais ils ne sont pas d'accord sur ses usages : car les derniers font entrer l'air dans la composition des mixtes, ce que nient absolument les premiers, à cause qu'il ne tombe pas sous leur sens dans la dernière résolution du composé. Le principal usage que les Chimistes donnent à cet élément, est de lui faire servir de matrice à l'esprit universel, & c'est dans cette matrice qu'il commence à prendre quelque idée corporelle, avant que de se corporifier tout à fait dans les éléments de l'eau & de la terre qui produisent les mixtes qui sont les fruits des éléments. Et parce que nous ne voyons point d'élément qui ne produise ses fruits, quelques-uns ont voulu dire que les oiseaux étaient les fruits de l'air ; mais à tort, car quoique ces animaux soient volatils, cependant ils ne peuvent se passer de la terre pour leur génération, ni pour leur nourriture. Ceux qui soutiennent que les météores sont les vrais fruits de l'air, ont beaucoup plus de raison ; puisque c'est dans la région de l'air qu'ils prennent leur vraie idée météorique.

Quelques-uns appellent Chormancie, la doctrine & la connaissance de la nature de cet élément, de ses effets & de ses fruits mais elle doit être nommée Æromancie : car la Chormancie est quelque chose de plus universel & de plus général, puisque c'est la science du chaos, c'est-à-dire, de cette très grande matrice d'où le Créateur a tiré tous les éléments, c'est le tohu bohu ou le hylé des Cabalistes, qui est appelé eau dans l'Ecriture Sainte, lorsqu'il est dit que esprit de Dieu couvait les eaux, *Spiritus Domini incubat aquis*.

Mais on peut demander ici, si ce que nous avons dit ci-dessus, est vrai, savait que les éléments ne peuvent que très difficilement quitter leur nature pour se revêtir de celle d'un autre élément. Comment dit-on que l'air est l'aliment du feu, & qu'il lui est en effet si nécessaire, qu'il s'éteint aussitôt qu'on lui ferme le passage de l'air ? La réponse est aisée. Comme nous avons déjà montré que le feu de nos foyers n'est pas pur, puisque la matière allumée jette quantité de vapeurs & d'excréments fuligineux, qui nuisent à l'entretien du feu, c'est pourquoi il a besoin d'un air continuel, qui écarte toute cette matière fuligineuse, sans quoi elle étoufferait la flamme. Ainsi vous voyez en quel sens on doit prendre cette conversion, ou cette nourriture imaginaire, & même en quoi la vraie Philosophie diffère de la fausse.

On peut faire encore une question touchant la respiration des animaux : savoir, si l'air qu'ils aspirent, ne leur sert purement & simplement que de rafraîchissement, comme le disent communément les Philosophes, qui se

contentent de savoir ce que leurs Maîtres leur ont enseigné, & qui pour toute raison allèguent leur autorités.

Mais ceux qui examinent la chose de plus, près, disent que cet air a encore un autre usage, qui est beaucoup plus excellent & plus nécessaire, qui est d'attirer par ce moyen l'esprit universel, que les cieux influent dans l'air, où il est doué d'une idée toute céleste, toute spirituelle & remplie d'efficace & de vertu, il se métamorphose dans le cœur en esprit animal, où il reçoit une idée parfaire & vivifiante, qui fait que l'animal peut exercer par son moyen toutes les fonctions de la vie : car cet esprit qui est dans l'air que nous respirons, subtilise & volatilise tout ce qu'il peut y avoir de superfluités dans le sang des veines & des artères, qui sont la boutique & la matière des esprits vitaux & animaux. C'est par la force & par la vertu de cet esprit, que la nature se décharge des immondices des aliments, qui passent jusque dans les dernières digestions, par la transpiration qu'elle fait continuellement à travers des pores. Cela parait même dans les plantes, quoique ce soit assez obscurément ; car encore quelles n'aient point de poumon, ni aucun autre organe pour la respiration, cependant elles ne laissent pas d'avoir quelque chose d'analogue, qui est leur aimant attractif, que quelques-uns appellent leur magnétisme, par lequel elles attirent cet esprit qui est dans l'air, sans quoi elles ne pourraient faire leurs opérations, comme se nourrir, croître & engendrer : ce qui se voit manifestement, lorsqu'on les couvre de terre ; alors on leur ôte le moyen d'attirer cet esprit vivifiant qui l'anime ; ce qui fait qu'elles meurent incontinent comme suffoquées.

SECTION QUATRIEME.

De l'Elément de l'Eau.

Les plus habiles & les plus éclairés des anciens Philosophes ont crû que l'eau était le premier principe de toutes choses, parce quelle pouvait engendrer les autres éléments, selon leur opinion, par sa raréfaction ou par sa condensation. Mais comme nous avons montré que ce changement est impossible, il faut par conséquent philosopher d'une autre manière. Nous ne considérons pas en cet endroit l'eau comme un principe qui constitue & qui compose le mixte : car nous en avons parlé selon ce sens, lorsque nous avons traité du phlegme ; mais nous en parlerons comme d'un vaste élément qui concourt à la composition de cet Univers, qui contient en soi une grande quantité de matrices particulières, qui produisent une belle & agréable diversité de fruits : premièrement des animaux, qui sont les poissons, & toutes sortes d'insectes aquatiques : secondement : des végétaux, comme la lentille d'eau, de qui la racine est dans l'eau même, & finalement des animaux, comme les coquillage les perles & le sel

qu'elle charrie en abondance dans la terre pour la production des fruits de cet élément. L'eau est donc la seconde matrice générale, où l'esprit universel prend l'idée de sel, qui lui est envoyé de l'air, qui l'a reçu de la lumière & des cieux, pour la production de toutes les choses sublunaires. Paracelse appelle la Science de l'eau, Hydromancie.

SECTION CINQUIEME.

De l'Elément de la Terre.

Nous avons parlé dans la dernière Section du Chapitre précédant, de la terre, comme d'un principe qui faisait partie de la mixtion du composé, & qu'on voyait après sa dernière résolution : mais il faut que nous en traitions ici comme du quatrième & du dernier élément de cet Univers.

La terre est, à cet égard, comme le centre du monde, auquel aboutissent toutes ses vertus, ses propriétés & ses puissances. Il semble même que tous les autres éléments ont été créés pour l'utilité de la terre, car ce qu'ils ont de plus exquis, est pour son service : ainsi le Ciel court incessamment pour lui fournir l'esprit de vie, pour la dépense & pour l'entretien de sa famille ; l'air est dans un mouvement perpétuel pour la pénétrer jusque dans le plus profond de ses parties, & cela pour lui fournir le même esprit de vie qu'il a reçu du Ciel, & l'eau ne repose jamais pour l'imbiber, & pour lui communiquer ce que l'air lui donne. Tellement que tout travaille pour la terre, & la terre ne travaille aussi que pour ses fruits, qui sont ses enfants, puisqu'elle est la mère de toutes choses. Il semble même que l'esprit universel affectionne plus la terre qu'aucun autre des éléments, puisqu'il descend du plus haut des Cieux où il est en son exaltation, pour venir se corporifier en elle.

Or le premier corps que prend l'esprit universel, est celui de sel hermaphrodite, duquel nous avons parlé ci-dessus, qui contient généralement en soi tous les principes de vie : il n'est pas privé du soufre ni du mercure, car il est la semence de toutes les choses, qui se corporifient ensuite, & prend l'idée & la qualité des mixtes par la vertu des caractères des matrices particulières, qui sont encloses dans l'intérieur de ce grand élément. S'il rencontre une matrice vitriolique, il se fait vitriol ; dans celle du soufre, il devient soufre, & ainsi des autres, & cela par l'efficace des diverses fermentations naturelles. Dans la matrice végétale, il se fait plante ; dans une minérale, il devient pierre, minéral & métal ; & dans l'animale, vivante ou non vivante, il produit un animal, comme cela se voit dans la génération des animaux, qui sont produits par la corruption de quelque animal, ou de quelque autre mixte. Les abeilles, par exemple, sont engendrées

des taureaux, & les vers de la corruption de plusieurs fruits : or comme il y a un grand nombre de mixtes différents, aussi y a-t-il une grande variété de matrices particulières, ce qui occasionne souvent des transplantations en toutes les choses ; mais cela regarde plutôt la Physiologie Chimique que celle de ce Cours, où nous ne traitons les choses que généralement, parce que nous n'avons pas le temps de les particulariser.

On appelle Géomancie, la science particulière de cet élément & de ses fruits. Nous avons par cette science la connaissance de ce que la nature opère, tant dans ses entrailles, que sur sa surface : ses fruits sont les animaux, les végétaux & les minéraux ; si ces mixtes sont composés des principes de vie les plus purs, ils sont alors d'une longue durée, selon la nature & leur condition, & peuvent parvenir jusqu'au terme de leur prédestination naturelle, à moins que quelque cause occasionnelle externe ne les empêche d'aller jusqu'au bout de leur carrière ; mais lorsque le hasard mêle dans leur première composition, ou dans leur nourriture, quelqu'un des principes de mort ou de destruction, ils ne peuvent subsister longtemps, & ne peuvent achever la carrière qu'ils avaient à remplir, parce que ces ennemis domestiques les dévorent & les consument incessamment, comme nous le ferons voir, quand nous parlerons du pur & de l'impur : mais avant que d'entrer dans cette matière, il faut que nous disions quelque chose de ces principes de mort ou de destruction.

CHAPITRE V.

Des principes de destruction.

SECTION PREMIERE.

De l'ordre de ce Chapitre.

Comme nous avons à traiter du pur & de l'impur, dans le Livre qui suivra ce Chapitre, & que les principes de mort sont en quelque façon contenus sous ce genre, je trouve aussi très à propos de terminer ce premier Livre par le discours de ces principes, quoiqu'ils ne doivent pas, à proprement parler, être qualifiés de ce nom, car les principes doivent toujours composer, & ne doivent jamais détruire.

Nous avons montré que les principe pouvaient être considérés de trois manières, savoir, ou avant la composition du mixte, ou pendant la composition, ou finalement après sa dissolution & sa destruction. Nous pouvons dire ici des principes de mort, ce que nous avons déjà dit des principes de vie. Mais parce

que les contraires éclatent davantage, & font mieux connaître la différence de leur nature, lorsqu'ils sont opposés les uns aux autres ; nous dirons encore succinctement quelque chose des principes de vie avant la composition du mixte, afin de faire mieux connaître la condition des principes de mort, lorsque nous en parlerons dans la troisième section ; car nous réservons à parler de leurs effets, lorsqu'ils sont déjà corporifiés dans les mixtes, quand nous traiterons du pur & de l'impur.

SECTION SECONDE.

Des principes de vie avant la composition.

Nous avons dit souvent que l'esprit universel, qui est indifférent à devenir tel être particulier, n'est déterminé que par le caractère des matrices où il s'insinue ; & d'autant que chaque élément est rempli de ces matrices, chacun d'eux contribue aussi quelque chose du sien pour la perfection du composé. Le Ciel lui communique par ses astres, sa vertu céleste, spirituelle & invisible, qu'il envoie dans l'air, où elle commence à se corporifier en quelque façon ; l'air ensuite l'envoie dans l'eau ou dans la terre, où elle opère & se lie à la matrice pour se former un corps, par le moyen des diverses fermentations naturelle, qui causent les changements aux choses ; parce que cet esprit est le véritable agent & la véritable cause efficiente interne de ces fermentations, qui se font dans la matière, qui de soi est purement passive, d'autant que cet esprit en est l'archée & le directeur général. Car lorsqu'il est mêlé & uni dans le corps qui nous le couvre sous son écorce, il ne peut manifester, ni produire les merveilleux effets qu'il recèle en soi, parce qu'il est emprisonné, & qu'il ne pourra jamais exercer, ni montrer ses vertus, s'il n'est premièrement délivré des liens de la corporéité & de la grossièreté de la matière. C'est donc à quoi la Chimie travaille avec tant de peines, de soins & d'étude, pour faire connaître les belles vérités de cette science naturelle.

Or comme cet esprit universel est le premier principe de toutes les choses, que tout vient de lui, & que tout retourne à lui ; cela prouve évidemment qu'il doit être nécessairement le premier principe de la vie & de la mort de tous les êtres, ce qui n'enveloppe aucune contradiction, parce que cela se fait à divers égards. Comme la diversité des composés requiert une diversité de substances pour leur entretien, il y a aussi une diversité de matrices dans les éléments pour fabriquer ces diverses substances, & c'est de là que procède, que ce qui sert à la vie de l'un, est bien souvent la destruction & la mort de l'autre : par exemple, un principe corrosif sera la mort d'un mixte doux, & au contraire le principe doux sera la mort du corrosif, puisqu'il lui ôte son acrimonie, qui constituait son essence & sa différence.

Mais à parler absolument, il parait que ce premier principe idéifié de telle ou telle façon, ne peut être nommé principe de vie ou de mort : on ne le peut dire que respectivement, eu égard à tel ou tel mixte. Mais parce que la plus grande partie des choses douces servent à l'entretien de l'homme, parce qu'elles sont selon son goût, & qu'elles participent plus de quelques substances qui sont analogues à sa nature ; il est arrivé de-là que lorsque l'esprit universel est déterminé à cette douceur, il prend alors le nom de principe de vie ; comme au contraire il prend celui de principe de mort, s'il est fixé à une idée corrosive, qui nuise non seulement aux actions de l'homme, mais qui fasse pareillement tort à celles des mixtes, qui servent à sa nourriture, & dont il tire sa subsistance.

Ainsi il arrive que l'air est rempli d'influences & de vapeurs arsenicales, réalgariques & corrosives, qui souvent causent la mort des hommes par la nécessité de la respiration. Cependant, comme ces esprits ne sont pas influés à ce dessein, & cela ne se fait que par un pur accident ; aussi ne peuvent-ils être absolument appelés principes de mort, puisqu'ils sont envoyés par la nature pour la génération & pour l'entretien des arsenics, des réalgars & des autres mixtes corrosifs, qui font partie des êtres sublunaires, aussi-bien que l'homme, & qui ont été créés par la sagesse du souverain Maître de l'univers pour une meilleure fin, quoique plusieurs ne la reconnaissent pas ; car la nature & l'art se servent de ces mixtes, & les rendent utiles à l'homme. Il ne faut donc pas pour cela appeler la nature, marâtre envers l'homme, puisque Dieu lui a donné les moyens & la connaissance de pouvoir éviter ces mauvaises & malignes influences. Pour donc nous accommoder à la manière ordinaire de parler, nous dirons que les principes de vie ne sont autre chose avant la composition du mixte, que l'esprit universel, en tant qu'il aura pris l'idée des principes bénins à la nature humaine, & qu'il portera dans le centre de son sel hermaphrodite, un soufre modéré, un mercure tempéré, & un sel doux ; & au contraire les principes de mort ne sont que ce même esprit, qui porte en son même sel hermaphrodite un soufre âcre, un mercure mordicant, & un sel corrosif, comme nous le dirons en la section suivante.

SECTION TROISIEME.

Des principes de mort.

Je répète encore une fois, que quand nous disons que ces principes sont contre nature, nous n'entendons pas la nature en général, mais nous entendons seulement la nature humaine ; parce qu'il arrive souvent que ce qui est poison à une espèce, sert d'aliment à l'autre, ainsi la ciguë nourrit les étourneaux, & tue les hommes.

Cette maxime établie, je dis que toute chaleur, ou plutôt que toute substance chaude, âcre, mordicante & corrosive, qui détruit & qui consume, est telle, parce qu'elle contient en soi un soufre contre nature, & que c'est de ce soufre que découlent, comme de leur source, toutes les propriétés & les vertus du mixte, où ce soufre impur prédomine. Si la vie tire sa source d'un soufre tempéré, doux, naturel & vital ; si cette vie est suivie d'une longue conservation par les propriétés essentielles de ce soufre ; il faut conclure de-là nécessairement, que celui qui est d'une nature opposée, doit être suivi de la mort & de la destruction. Tous les arsenics, les réalgars, les orpins, les sandaraques, & tous les autres venins chauds & de nature ignée, quoiqu'ils soient célestes ou aériens, aquatiques ou terrestres, tous ces venins, dis-je, sont tels par les seules actions & par les seules propriétés de ce soufre contre nature.

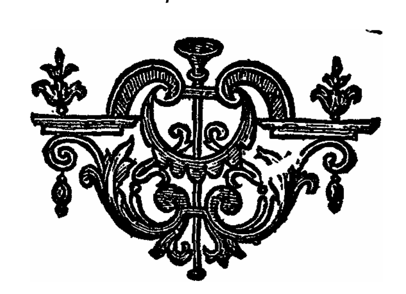
Notre but n'est pas de parler ici des principes, qui sont contraires à la nature humaine, lorsqu'ils sont déjà corporifiés, & qu'ils composent quelqu'un de ces mixtes venimeux, parce que nous réservons à nous en expliquer dans le Livre suivant. Nous ne traiterons ici de ces principes, qu'autant qu'ils sont encore spirituels, & qu'ils descendent des astres par le moyen de l'esprit universel. Quoique ce principe soit unique à cet égard, il a néanmoins trois dénominations différentes. Nous avons déjà marqué que le soufre, c'est-à-dire le chaud, ne peut être sans mercure, qui est l'humide, ni sans sel, qui sert de liaison à l'un & à l'autre : il s'ensuit de là qu'il faut un mercure mordicant, & un sel corrosif & caustique pour la subsistance d'un soufre qui est âcre ; comme il faut de même un mercure tempéré & un sel doux pour la conservation d'un soufre modéré. Ces trois principes sont toujours unis & joints très étroitement ensemble, soit qu'on les considère comme principes de vie, ou comme principes de mort. Si nous en parlons quelquefois séparément, ce n'est que pour en mieux faire comprendre la nature & les effets, parce qu'il y a toujours l'un de ces principes, qui se rend supérieur aux autres, & qui rend ses actions manifestes, cachant & rebouchant les effets & la vertu des deux autres, quoiqu'ils ne laissent pas d'agir par leur union avec celui qui prédomine : par exemple, quand le mercure de mort agit, le soufre contre nature & le sel corrosif ne cessent pourtant pas leur action, quoiqu'elle ne paraisse pas, à cause de celle du principe qui prédomine, car *a potiori sumitur denominatio*.

Or, de même que le soufre de mort se manifeste dans les arsenics, réalgars, orpins, &c. le mercure de mort se manifeste aussi dans tous les narcotiques ; & ce n'est pas sans raison que nous avons dit que ces poisons n'étaient pas seulement terrestres, mais qu'ils étaient aussi aériens : car il y a beaucoup de ce mercure malin dans tous les éléments, qui n'est pas encore spécifiée dans aucun

individu, mais qui voltige & qui demeure volatil ; & lorsqu'il surabonde, il cause un nombre infini de maladies épidémiques, pestilentielles & contagieuses. Que si les venins, qui sont individués, & qui sont déjà corporifiés, ne l'attiraient pour leur nourriture, cela causerait un grand dégât & un grand désordre dans le monde.

Or, comme le sel est le principe qui cause la corporification en toutes choses, & que c'est lui qui rend le soufre & le mercure visibles & palpables, à cause de l'alliage qu'il en fait ; le sel corrosif corporifie aussi les deux autres principes de mort, & les rend visibles par le moyen du corps qu'il leur donne : autrement ces substances demeureraient invisibles dans l'esprit universel, si elles n'étaient rendues visibles & corporelles par l'action du sel ; & c'est par ce moyen que nous trouvons véritable la maxime si importante de ce grand Philosophe, qui dit que, *quod est occultum, sitmanifestum, & vice versa*. La violence & la malignité de ce sel de mort ne se manifeste guère visiblement dans les choses naturelles : mais lorsque l'art a travaillé sur un ou plusieurs mixtes, c'est alors que l'action parait, comme cela se voit dans les sublimés corrosifs, dans les eaux fortes, dans le beurre d'antimoine & dans plusieurs autres choses, qui sont de cette nature. C'est par le moyen d'un sel de sembla nature que les cancers, les gangrènes, les écrouelles, & tous les autres ulcères rongeants, sont engendrés en l'homme : ce qui est contre le sentiment de ceux qui accusent de ces défauts les humeurs acres & mordicantes, qui n'ont qu'un fondement chimérique dans la nature des choses, comme nous le ferons voir dans le Livre suivant, où nous montrerons par quelle voie ces principes de mort entrent dans l'homme.

Fin du premier livre.



LIVRE SECOND.

Du pur & de l'impur.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qu'est le pur ou l'impur.

Les mots de pur & d'impur peuvent être pris en diverses façons ; car quelques-uns entendent par le pur, ce qui est utile & profitable à l'homme ; & par l'impur, ce qui lui est nuisible. D'autres veulent que ce qui est homogène, soit pur, & que tout ce qui est hétérogène, soit impur ; mais il se peut faire que l'hétérogène sera profitable, & que l'homogène sera nuisible. On peut recueillir de là que rien ne peut être dit pur ou impur, en parlant absolument, & que cela ne se peut dire que par comparaison d'une chose à l'autre. Car, comme nous avons déjà marqué ci-dessus, il se peut faire que ce qui sera nuisible à l'un, pourra profiter à l'autre. Par exemple, ne serait-ce pas une opinion bien absurde, de croire que les os des animaux fussent impurs, à cause que les hommes ne les mangent pas, & qu'il n'y eût que la chair qui fut pure, parce que les hommes en font leurs délices, quoique ces mêmes os soient absolument nécessaires aux animaux, sans quoi ils ne seraient pas ce qu'ils sont, puisque les os sont la plus solide partie de leur être ?

Nous ne prendrons pas ici le pur ni l'impur selon ces idées ; mais nous entendrons par le pur, tout ce qui dans le mixte peut servir à notre but & à notre dessein : comme au contraire, nous entendrons par l'impur, tout ce qui s'oppose à notre intention. Car quoiqu'il y ait beaucoup de parties dans les mixtes qui sont nuisibles à l'homme, cependant en parlant absolument ou respectivement, eu égard au même mixte, les parties de ce composé ne peuvent être dites impures, vu qu'elles sont de l'essence de ce mixte, ou qu'elles constituent son intégrité; de plus, ces parties-là ne peuvent être nuisibles à l'homme que conditionnellement, puisque rien ne l'oblige de s'en servir.

Le pur & l'impur sont considérés en ce sens, ou dans l'homme ou hors de l'homme. L'impur qui se trouve dans l'homme, trouble & empêche son intention, qui est de jouir d'une pleine & entière santé sans aucune interruption : ce qu'il fait aussi hors de l'homme, puisque nous posons qu'il faut qu'il entre nécessairement en lui. Voici donc la différence qui est entre l'un & l'autre de ces impurs, c'est que celui du dedans agit immédiatement par sa présence, & que l'autre n'est considéré que comme absent, qui cependant doit

être présent quelque jour ; parce que, comme l'homme a nécessairement besoin de respirer & de se nourrir ; aussi ne peut-il échapper l'action de l'impur, qui se rencontre dans l'air & dans les aliments, comme nous le ferons voir ci-après ; de sorte que nous montrerons que ce que quelques-uns appellent le pur, contient encore néanmoins en soi beaucoup d'impuretés.

CHAPITRE II.

Comment le pur & l'impur entrent dans toutes les choses.

Il y a un sel, un soufre, & un mercure dans chaque mixte, comme nous l'avons dit ci-dessus. Or tout mixte qui est parfaitement composé, est ou animal, ou végétable, ou minéral. De là nous recueillons, que comme les uns servent d'aliment aux autres, ce qui parait par le changement des minéraux en végétaux, & des végétaux en animaux, & même des animaux en végétaux & minéraux ; aussi y a-t-il en chaque mixte, un sel, un soufre & un mercure, qui est animal, végétable & minéral, qui leur vient de l'esprit universel. Car tout ce qui se nourrit, l'est par son semblable, & le dissemblable est chassé dehors comme un excrément ; que si la faculté expultrice n'est pas assez puissante pour cet effet, il demeure beaucoup d'excréments dans les composés, ce qui cause beaucoup de maladies minérales dans l'homme, que la médecine commune ne connaît pas, & qu'elle ne peut par conséquent traiter méthodiquement.

Or ce que je dis, se fait de cette sorte. Lorsque les aliments sont entrés en l'homme, & que la digestion a fait la séparation des différentes parties des mixtes qui servent à sa nourriture ; alors chaque partie attire de cet aliment & de ses principes animaux, ce qui est analogue & propre à chacune d'elles. Mais pour ce qui regarde les autres principes, qui ne peuvent pas être rendus semblables à notre substance, & qui ne substantent pas notre vie, la nature les chasse dehors par le service que lui tend la faculté expultrice ; mais si cette servante est affaiblie, ou surchargée par quelque cause occasionnelle externe, ou par quelque désordre interne de l'archée, directeur de notre vie & de notre santé ; alors ces excréments se coagulent, ou se volatilisent selon l'idée qu'ils prennent par la fermentation naturelle , qui est viciée par ce désordre, & c'est par ce défaut que toutes les minières des maladies sont engendrées. Ce qui fait que ces maladies ne peuvent être chassées que par ceux qui connaissent bien premièrement la nature du vice du ferment ; & en second lieu, qui connaissent aussi le remède propre & spécifique, qui peut remettre notre nature, & qui peut apaiser les irritations des esprits, qui sont causées ordinairement par la mauvaise fermentation. Car si le ferment ou le levain est coagulatif, il faut

connaître un dissolvant spécifique, qui ne blesse point le ventricule ; que s'il est dissolvant, & qu'il fasse une colliquation mauvaise des aliments & des parties, il faut aussi que celui qui veut guérir, connaisse le remède capable de réparer ce défaut & de corriger ce désordre. C'est de là que viennent les redoublements des fièvres & la suite des accès, nonobstant l'usage de beaucoup de remèdes, qui ne les peuvent empêcher, parce qu'on ne connaît pas les effets de la bonne ou de la mauvaise fermentation.

Que si nous avions le loisir de nous étendre ici sur plusieurs questions, qui sont belles & curieuses ; cette philosophie nous apprendrait encore la cause de plusieurs effets que les hommes ignorent. J'en donnerai pourtant un échantillon en passant, sur la question qui se fait d'ordinaire ; savoir pourquoi les hommes étaient beaucoup plus robustes, & vivaient sans comparaison beaucoup plus longtemps avant le déluge, qu'après cette inondation universelle. Nous pouvons rendre deux raisons, ou marquer deux causes de cet effet & de ce merveilleux changement, suivant ce que^ nous avons dit ci-dessus. La première est, que comme le monde était dans son commencement, aussi n'y avait-il encore aucune altération, ni aucun changement dans les choses ; cette altération n'est vertue, que par les divers mélanges & par les diverses mutations qui ont été introduites dans les composés, en suite de la malédiction que le péché mérita. La seconde raison se tire de ce que les eaux, qui sont les matrices universelles de plusieurs minéraux, & particulièrement celles des sels, n'avaient pas encore couvert toute la terre, & par conséquent n'avaient pas encore communiqué les semences minérales à la nourriture de la famille des végétaux, ce qui a vicié leur vertu, & a même changé en quelque façon leur première nature. Donc la famille des animaux a été rendue participante de ce défaut, à cause qu'ils se nourrissent des végétaux : comme cela parait principalement dans la vigne qui abonde en tartre, qui est son sel, & que ce tartre soit une espèce de minéral ; cela parait par son action, qui travaille puissamment sur les minéraux, & qui agit avec grande efficace sur les métaux, puisque toute action se fait par son semblable, & qu'il faut qu'il y ait quelque rapport de l'agent au patient ; mais afin de ne point donner lieu ici à beaucoup d'objections, je n'entends parler en cet endroit-ci, que d'une similitude générique.

Après avoir expliqué ces choses, il est facile d'entendre ce que c'est proprement que l'impur : ce sont des principes de différente nature, qui sont mêlés avec d'autres principes qui ne sont pas de leur famille, ni de leur catégorie : comme lorsque les minéraux s'unissent en quelque façon avec les animaux, ou avec les végétaux. Il est plus aussi très aisé de connaître comment le pur se fourre dans toutes les choses, par l'opposition qu'on fera de ce que nous avons dit de

l'impur. Mais à présent il est nécessaire de montrer, comment on peut retirer & chasser l'impur, puisque c'est un principe de mort & de destruction, comme le pur est un principe de vie, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus.

CHAPITRE III.

Comment on sépare l'impur de toutes les choses.

Nous avons dit que l'impur était ce qui pouvait interrompre la perfection des actions, qui conduisent le mixte jusqu'à sa prédestination naturelle ; il est donc très nécessaire de savoir le moyen de le délivrer de cet ennemi domestique, qui se glisse insensiblement dans les composés. Or comme les mixtes sont sous divers genres & sous des espèces différentes, & qu'il y a plusieurs sortes d'impur ; les hommes ont aussi inventé plusieurs Arts, pour ôter & pour corriger toutes les différences de ces impuretés. Et comme la Chimie a pour objet en général toutes les choses naturelles; aussi s'efforce-t-elle de montrer, comment on les pourra toutes garantir de ce qu'elles ont d'impur : mais parce que ce serait passer les bornes d'un abrégé, que d'entreprendre de particulariser toutes les parties de cette doctrine, nous nous contenterons seulement de parler des impuretés qui se rencontrent dans les opérations chimiques : car ce n'est pas notre dessein de traiter ici de l'Iatrochimie, ou Chimie médicale, qui seule pourrait remplir plusieurs volumes. Remarquez seulement en passant, qu'il y a deux voies pour chasser l'impur de toutes les choses. La première est universelle, & l'autre est particulière. La première, est une médecine universelle qui se tire, ou qui se peut tirer de plusieurs sujets, après les avoir réduits, autant qu'il est possible à l'art, à leur universalité, après leur avoir ôté leur spécification & leur fermentation naturelle, qui les avait fait être un tel ou tel mixte déterminé ; car dès que cette médecine est réduite au plus haut degré de son exaltation, par une digestion, par une coction & par une maturation requise ; elle est capable de faire sortir l'impur de tous les corps indifféremment, parce qu'elle consume insensiblement cet impur, tant par le moyen de la fixation, que par celui de la volatilisation. La seconde, est une médecine particulière, qui peut chasser par sa faculté & par sa vertu spécifique, une impureté particulière : ce qui n'est pourtant pas de peu d'importance, puisque ces secrets ne se trouvent que par ceux qui mettent la main à l'œuvre, & qui joignent un travail continuel à une étude sans relâche ; qui raisonnent sur les choses après les avoir faites, & qui ne les hasardent sur les malades, que par une expérience appuyée des théorèmes infaillibles de la belle philosophie & de la véritable médecine.

Pour revenir donc à nos opération nous avons déjà dit que l'Artiste sépara de chaque mixte par le moyen du feu, cinq substances, ou cinq principes différents, qui, quoique très purs, peuvent être néanmoins dits impurs à divers égards, soit à l'égard l'un de l'autre, soit à l'égard de notre intention.

Car si nous n'avons besoin que de l'esprit de quelque chose, & que cet esprit soit mêlé avec quelque portion du phlegme de ce mixte, nous disons que cet esprit est impur à cet égard, & ainsi des autres principes. Or, pour ce qui concerne le moyen particulier de séparer ces sortes d'impuretés, nous en traiterons au Livre suivant, & particulièrement au premier Chapitre du dernier Livre, auquel nous renvoyons pour cet effet.

CHAPITRE IV.

Des substances pures qu'on tire des mixtes.

On peut encore tirer des mixtes des essences, outre les cinq substances, ou les cinq principes que nous avons dit qu'on en tirait par le moyen du feu, & cela par la diversité des opérations Chimiques, qui changent en mieux les mêmes principes de ces mixtes, & qui les conduisent à leur pureté. Ces essences ne seront pas seulement d'un corps tout à fait dissemblable de celui du composé, dont elles sont tirées ; mais elles auront encore des qualités & des vertus beaucoup plus efficaces que celles dont leur corps était orné durant son intégrité ; elles en auront même beaucoup plus que pas un des principes de ce même composé, après sa dissolution & après la séparation artificielle qui en aura été faite. Mais quoique ces essences merveilleuses aient divers noms chez les Auteurs, qui les appellent arcanes, magistères, élixirs, teintures, panacées, extraits & spécifiques ; elles sont néanmoins comprises sous le mot général de pur. Cela se dit de la sorte, parce qu'après avoir tiré ces essences des mixtes, on rejette ordinairement le reste comme impur, Paracelse dit en son premier Livre des Archidoxes, que les six préparations suivantes ; à savoir, les essences, les arcanes, les élixirs, les spécifiques, les teintures & les extraits, sont contenus dans le mystère de nature, qu'il appelle le pur, & cela très savamment selon le mot grec Πυρ, qui signifie le feu ; comme s'il eut voulu insinuer que ces essences sont rapprochées, & comme rendues semblables à leur premier principe, qui est de la nature du feu, puisque la lumière qui n'est que feu, est le premier principe de tous les êtres. Il appelle aussi an même lieu le corps, l'impur, qui retient ce mystère en prison : c'est pourquoi il dit, qu'il faut dépouiller ce mystère de toute corporelle, si l'on veut en jouir, ce qui sera montré dans la seconde Partie de ce Traité. Mais il est nécessaire de remarquer

ici, que lorsque Paracelse dit qu'il faut dépouiller ce mystère de son corps, il prétend seulement qu'il lui faut ôter son corps grossier, dans lequel il est emprisonné, pour lui en donner un plus subtil, dont il se puisse dégager & spiritualiser aisément, afin qu'il soit capable de passer jusque dans nos dernières digestions, & de corriger tous les défauts que l'impur peut y avoir causés. On tire quelquefois ce mystère d'un seul mixte, comme le magistère ; on le tire quelquefois de plusieurs composés, comme l'élixir, ainsi que nous le montrerons ci-après.

Mais il ne sera pas hors de propos de faire un petit Traité des composés , tant parfaits qu'imparfaits, & de leur variété, parce que nous en avons souvent parlé dans ce Traité, & que nous en parlerons encore, puisque ces mixtes sont le sujet & la matière des opérations chimiques ; afin que cela puisse servir, comme pour la partie propre de la physique, à laquelle on pourra recourir pour bien savoir la catégorie de chaque corps. Nous traiterons dans le dernier Chapitre de ce Livre, de la génération & de la corruption naturelle corps & de leur variété.

CHAPITRE V.

De la génération & de la corruption naturelle des mixtes, & de leur diversité.

SECTION PREMIERE.

De l'ordre que nous tiendrons en ce Chapitre.

Pour bien entendre la nature des mixtes & de la mixtion, & pour comprendre comment ils sont engendrés purs ou impurs, il est nécessaire de savoir auparavant ce que c'est que l'altération, après quoi il faut savoir ce que c'est que la génération & la corruption. C'est pourquoi il est bon de dire succinctement quelque chose de la nature de l'altération, de la génération, de la corruption & de la mixtion, avant que de faire la liste de tous les mixtes, tant parfaits qu'imparfaits, qui sont les fruits de la nature, l'objet de la Chimie, & par conséquent le sujet de ses opérations.

SECTION SECONDE.

De l'altération, de la génération, & de la corruption des choses naturelles.

Si vous voulez vous arrêter à l'étymologie de ce mot d'altération, vous trouverez que ce n'est rien autre chose qu'un mouvement par lequel un sujet est fait ou rendu différent de ce qu'il était auparavant : ou même, c'est un mouvement par lequel un sujet est changé accidentellement dans ses qualités.

C'est en cela que l'altération diffère de la génération ; car la génération est un changement essentiel & substantiel, & l'altération n'est qu'un mouvement accidentel des qualités. Ainsi l'altération n'est qu'une disposition & une voie, pour parvenir à la génération ou à la corruption.

De là vient qu'il y a deux sortes d'altération. L'une qui est perfective, & l'autre qui est destructive. Dans l'altération perfective, toutes les qualités gardent une juste proportion, & une égale harmonie suivant la nature de leurs sujets, soit pour leur conserver cette nature, soit pour leur en faire prendre une plus parfaite. Mais dans l'altération destructive ou putréfactive, les qualités se dérangent si fort, qu'elles éloignent tout à fait le sujet de sa constitution naturelle : comme il arrive souvent aux corps fluides, qui ont une grande quantité de phlegme ; par exemple, dans le vin, lorsqu'il commence à se corrompre & à s 'éventer.

Voici donc la différence qui est entre altération & la génération ; c'est que l'altération ne fait acquérir au sujet aucune nouvelle forme substantielle ; mais ce qui est substance dans ce sujet, reçoit quelque qualité en soi, dont il était destitué auparavant ; par exemple, lorsque le froid ou le chaud s'engendre dans quelque plante, ou dans quelque animal. Mais la génération est un changement de substance, qui présuppose non seulement la production de nouvelles qualités, mais aussi celle de nouvelles formes substantielles, comme lorsque du pain, il s'engendre du sang : le sujet ou la matière de ce pain n'est pas seulement privée de la qualité du pain, mais elle est aussi privée de la forme essentielle & substantielle du pain, pour se revêtir de la qualité & de la forme du fang.

Remarquez néanmoins qu'on peut faire ici une question, à quoi il ne manqua point de réponse, lorsqu'on fait manger quelque herbe médicinale à une nourrice, pour communiquer la vertu de cette herbe à son lait : on demande, si c'est la même qualité numérique, qui était dans l'herbe qui se trouve dans le lait ; la réponse est que non, quoique ce soit la même qualité spécifique, ou plutôt la même qualité générique : car comme le lait & une plante sont de différents genres, la différence de leur qualité devrait aussi être tout à faits générique. Mais pour parler plus nettement de ces choses, disons plutôt avec Van Helmont, que la vertu de la plante était enclose dans sa vie moyenne, qui ne s'altère point, ni ne se corrompt pas par les digestions, & qu'ainsi elle a été portée jusque dans le lait : sans nous amuser d'avantage aux chicanes ordinaires de l'Ecole, qui produisent beaucoup plus de doutes qu'elles ne font concevoir de vérités dans la physique. Vous apprendrez d'ici, comment la

ଓଃଓଃଓଃ

génération d'une chose fait la corruption de l'autre ; & au contraire, de quelle manière la corruption fait la génération. C'est pourquoi nous ne dirons rien de la corruption, parce que qui entendra bien l'une de ces choses, n'ignorera pas l'autre : nous montrerons seulement en peu de mot, en quoi la génération & la corruption diffèrent de la création & de l'anéantissement ou de la destruction. La différence est, en ce que la génération & la corruption présupposent une matière, qui doit être le sujet de ces diverses formes ; mais la création & la destruction ne requièrent aucune matière ; car comme l'une est la production de quelque chose tirée du néant, l'autre est aussi réciproquement l'anéantissement de quelque chose créée. La génération & la corruption sont des mouvements de la nature, & d'une cause seconde & finie : mais la création & la destruction, ne peuvent venir que d'une cause infinie ; parce qu'il y a une distance infinie entre l'être & le non être, entre quelque chose & rien.

Ces choses ainsi expliquées, venons à la mixtion, qui est double ; savoir, l'une qui est impropre ou artificielle, & l'autre qui est propre ou naturelle. L'impropre se prend pour une approche locale des corps de diverse nature, qui sont confusément joints ensemble ; ainsi un monceau composé de froment & d'orge, est dit improprement mixte. Cette mixtion artificielle, dans laquelle les parties sont véritablement mêlées ensemble, mais sans altération, ni changement de toute la substance, est encore double ; savoir, celle qui se fait par apposition des parties, & celle qui se fait par la confusion. L'apposition se fait, lorsque les choses, qui sont mêlées ensemble, sont divisées en si petites parties, qu'à peine les peut-on apercevoir, comme lorsque les particules de l'orge & du froment sont mêlées ensemble, après avoir été réduites en farine.

La confusion se fait, lorsque les choses qui sont mêlées, ne sont pas seulement divisées en parties imperceptibles, mais qu'elles sont aussi tellement confuses entre elles, qu'on ne saurait les séparer facilement, comme lorsque les Chartiers mêlent de l'eau dans le vin, ou que les Apothicaires mêlent des drogues ensemble, qui se fondent de telle sorte, qu'on ne saurait plus en discerner aucune.

La mixtion naturelle & proprement dite, est une union étroite des substances, de laquelle il résulte quelque chose de substantiel, qui est néanmoins distinct des autres substances, qui la constituent par le moyen de leur altération. Car par la conjonction des principes, il s'engendre un mixte, duquel la forme principale est différente de celle de ses propres principes, comme on le voit par la résolution de ce mixte, suivant la maxime d'Aristote, qui dit que : *Quod est ultimum in resolutione, id suit primum in compositione*. Cette altération qui cause

l'unition, pour parvenir à l'union & à la mixtion, a été dépeinte, lorsque nous avons parlé de la fonction du sel & de l'esprit, de l'action du phlegme & du soufre, qui domptent l'acidité & l'acrimonie du sel & du mercure, & lorsque nous avons dit que la terre donne le corps & la solidité à toutes ces diverses substances ; c'est par le moyen de cette altération, de cette union & de cette conjonction, que se forme & que se fait le composé naturel. Si on objecte néanmoins que ces principes sont plutôt artificiels que naturels, on trouva la réponse dans la première Section du troisième Chapitre du Livre précédent.

SECTION TROISIEME.

De la différence des mixtes en général.

Après avoir assez amplement discouru des substances simples, pures & homogènes, que nous avons appelées du nom de principe ; après avoir éclairci leurs diverses altérations devant leur union & devant leur mixtion, qui achèvent la perfection du composé : il nous reste à parler des mixtes qui résultent de cette action. Les mixtes sont parfaitement ou imparfaitement composés, selon la force ou la faiblesse de l'union de leurs principes. Le corps qui est imparfaitement composé, est celui qui n'a qu'une légère coagulation de quelque principe, qui n'est pas de longue durée, & qui n'a point de maîtresse forme substantielle, qui le rende différent essentiellement de ses principes, comme la neige ou la glace, qui ne sont différentes de l'eau, que par l'adjonction de quelques qualités étrangères. Le mixte parfait au contraire, est celui qui a une forme substantielle principale, distincte des principes qui le composent en suite de leur union parfaite, & qui est par conséquent de plus longue durée, comme les minéraux, les végétaux & les animaux.

On appelle météores, les corps qui sont imparfaitement composés, dont la différence est grande, selon la diversité des principes, dont ils abondent ; car il y en a qui sont sulfureux, d'autres qui sont nitreux, & les troisièmes aqueux, & ainsi des autres : il faut que nous en disions quelque chose, avant que de parler des mixtes, qui sont parfaitement composés ; & en cela, nous imiterons la nature, qui ne produit jamais de mixte parfait, qu'elle n'ait fait passer ses principes par la nature météorique, comme nous le dirons ci-après, parce qu'elle ne doit, ni ne peut passer d'une extrémité à l'autre, sans passer par quelque milieu. Les météores sont appelés des corps imparfaitement mêlés, non qu'ils aient la nature & la forme des mixtes ; mais parce qu'en gardant en quelque façon la nature des principes, ils ne diffèrent pas néanmoins en quelque sorte de l'état naturel de ces principes ; & c'est pour cela qu'ils semblent être d'une condition & d'une nature moyenne entre les principes purs

& simples, & entre les corps qui sont parfaitement composés de ces mêmes principes. Ils sont aussi dits mixtes imparfaits, à cause de leur soudaine génération, aussi bien que pour leur soudaine dissolution ; car comme la coagulation, on la mixtion des principes est imparfaite dans ces corps, aussi ne peuvent-ils être durables ; mais ils repassent soudainement & facilement en la nature du principe, qui prédominait en eux. La cause matérielle éloignée de ces mixtes imparfaits, ou de ces météores, sont les principes, comme la plus prochaine, sont les fumées ou les esprits, auxquels ces mêmes principes sont volatilisés & spiritualisés, par la vertu de quelque cause efficiente.

Mais remarquer ici, qu'il y a deux espèces d'esprits ou de fumées, qui sont bien différentes l'une de l'autre : savoir, les vapeurs & les exhalaisons : la vapeur, est un esprit ou une fumée chaude & humide, & qui par conséquent est produite du phlegme, si elle est aqueuse ; de l'huile & du soufre, si elle est inflammable ; ou du mercure, si elle est venteuse & spirituelle. L'exhalaison, est une fumée chaude & séché, qui par conséquent est engendrée d'un corps terrestre & d'un principe de sel. Il faut aussi prendre garde, que la vapeur est dite chaude & humide, parce que l'eau est convertie en vapeur, & qu'elle est élevée en haut par le moyen du feu qu'elle a en elle, & pour cette raison elle est appelée météore, ou un corps imparfaitement composé de quelques principes. Pour ce qui regarde la doctrine des météores en particulier, ceux qui seront curieux d'en savoir le détail, liront les Auteurs qui en ont écrit expressément : car ce serait passer les justes bornes d'un abrégé, tel que nous l'avons proposé dans l'Avant-propos, d'en parler exactement dans ce Traité Chimique.

SECTION QUATRIEME.

De la diversité des mixtes parfaits.

Après avoir montré que la nature tend toujours à la corporification, & à la spiritualisation des mixtes & des principes, par le moyen de l'esprit universel, & par la vertu du caractère des matrices particulières ; ce qui se fait par l'opération du ferment, & par l'impression de l'idée une fois reçue : il faut aussi parler de ces mixtes, qui sont engendrés, comme nous l'avez déjà dit plusieurs fois, par le seul esprit universel, revêtu de quelque idée météorique ; comme on le voit en la résolution des métaux & des autres minéraux, qui sont convertis en fumées & en exhalaisons, avant que de s'éclipser à notre vue, pour se réunir à l'esprit universel, d'où nous recueillons qu'il faut aussi qu'ils aient gardé & observé ces mêmes degrés de production, dans leur génération, dans leur corporification & dans leur coagulation.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

Le corps qui est parfaitement composé, est animé ou inanimé ; le mixte animé, est celui qui est orné d'une âme ou d'une forme vivifiante, comme la plante, la bête & l'homme : au contraire, le mixte inanimé, est celui qui est privé de toute vie apparente, qui consiste au sentiment & au mouvement sensible.

Mais on demande, si les minéraux sont animés ou non : à quoi nous répondons brièvement, sans apporter les raisons ordinaires pour ne pas ennuyer, qu'encore qu'on n'aperçoive pas dans ces corps, qui sont les fruits du centre de la terre, des opérations vitales si manifestes, que celles qui se remarquent dans les plantes & dans les animaux, toutefois ils n'en sont pas entièrement dépourvus, puisqu'ils se multiplient par une continuelle perpétuation ; ce qui fait dire, que comme ils ont une forme multiplicative de leur espèce, aussi ont-ils de la vie. Quelques anciens ont reconnu cette vie, comme Pline le témoigne, lorsqu'il dit au dixième Chapitre, Livre troisième de son histoire naturelle : *Spumam nitri fieri, cum ros cecidisset, pragnantibus nitrariis, sed non parientibus*. Concluons donc que les minéraux vivent tant qu'ils sont attachés à leur racine & à leur matrice, puisqu'ils y prennent accroissement : mais lorsqu'ils en sont séparés, on les appelle justement des mixtes inanimés : de même que le tronc d'un arbre, qui est séparé de sa racine, s'appelle légitimement mort. Nous les appellerons dorénavant en ce sens, des corps inanimés, aussi-bien que beaucoup d'autres, quoique tirés des corps animés. De cette façon, il y a deux espèces de corps inanimés : les uns sont tirés de la terre, & les autres sont tirés des mixtes mêmes, soit animés ou inanimés. Ceux qui sont tirés des entrailles de la terre, sont appelés minéraux : il y en a de trois espèces ; savoir, les métaux, les pierres & les moyens minéraux, qu'on appelle aussi marcassites.

Le métal, est un mixte qui s'étend sous le marteau, & qui se fond au feu. Les marcassites sont fusibles au feu, mais ne s'étendent point sous le marteau, & les pierres ne s'étendent point sous le marteau, ni ne se sondent pas au feu.

Quant aux mixtes, qui ne se tirent pas de la terre, on les tire ordinairement des corps animés, par l'artifice humain ; comme les fruits, les semences, les racines, les gommes, les résines, la laine, le coton, l'huile, le vin & diverses autres parties extraites, & séparées des végétaux & des animaux, qui ne sont plus considérées cornue organiques : on se sert aussi des animaux tous entiers, lorsqu'ils sont privés de leur vie & de leur âme. Nous traiterons succinctement de tous ces mixtes, tant animés qu'inanimés dans les Sections suivantes.

ঙ

SECTION CINQUIEME.

Des moyens minéraux ou des marcassites.

Les moyens minéraux, sont des fossiles, qui ont une nature moyenne entre les métaux & les pierres, parce qu'ils participent en quelque chose de l'essence de ces deux corps : ils conviennent avec les métaux par leur fusion, ils répondent aussi aux pierres par leur friabilité. Les moyens minéraux sont la plupart des sucs métalliques, dissous ou condensés ; ou bien, ce sont des terres métalliques & minérales.

Les principaux sucs métalliques sont, premièrement le sel, qui est un corps fort friable, qui se résout à l'humide & qui se coagule au sec ; ce qui fait juger que le principe qui abonde en ce mixte, est le sel dont il tire son nom : on juge donc que puisque c'est un mixte, il n'est pas aussi par conséquent destitué des autres principes, comme on le voit par l'action du feu sur ce composé.

Les *sels*, sont naturels ou artificiels : la nature engendre les premiers, qu'on appelle des sels fossiles : l'art fait les sels artificiels ; c'est pourquoi il y en a de plusieurs espèces, comme le sel gemme, le sel armoniac, le salpêtre, ou le sel nitre, le sel de puits, le sel marin, le sel de fontaine, les alums & les vitriols, qui ont tous des qualités spécifiques, qui sont différentes les unes des autres, selon la nature des principes qui abondent en eux, & qui sont, ou fixes ou volatiles, ou qui sont dissolvants ou coagulants, comme cela se peut voir par la diversité des opérations, qu'on peut faire sur chaque espèce de ces sels.

Les *bitumes* suivent les sels, ils contiennent sous eux une grande diversité d'espèces, comme sont, l'asphalte, l'ambre ou le carabe, l'ambre gris, le camphre, le naphte, la pétrole & le soufre ; & remarquer que nous ne parlons pas ici du soufre principiel de toutes les choses ; mais seulement d'un suc minéral gras & fétide, qui a en soi une partie subtile, qui est inflammable, & une autre qui est terrestre & vitriolique, par laquelle il détruit les métaux, & s'éteint aisément si elle abonde.

Le *soufre* dont nous nous servons, est ou vif, c'est-à-dire, tel qu'il est tiré de la terre, & qui n'a point passé par l'examen du feu, par le moyen duquel il est préparé, tel que nous le voyons en forme de canons ou de magdaleons. L'art tire de ces mixtes bitumineux, plusieurs remèdes différents pour la Médecine, comme nous le ferons voir dans le dernier Livre de la seconde partie de ce Traité Chimique.

꧁꧂

L'*arsenic*, est ou naturel, ou artificiel : le naturel contient sous soi trois espèces, qui sont l'orpin, ainsi nommé de sa couleur or ; la sandaraque, qui est rouge, & le réalgar, qui est jaune. L'artificiel se fait par la sublimation du naturel avec le sel.

L'*antimoine*, est aussi naturel, qu'on appelle aussi minéral, ou artificiel, qui est celui que nous achetons, qui a passé par la fonte & qui est réduit en pains. Nous parlerons particulièrement du choix qu'on en doit faire, de ses parties constituantes , & des différentes sortes de ce minéral dans la pratique.

Le *cinabre*, est un corps minéral composé de soufre & de mercure, ou d'argent vif, qui sont coagulés ensemble jusqu'à une dureté pierreuse ; le naturel se tire des mines, qui est mêlé plus ou moins de sable ; l'artificiel se fait par la sublimation du soufre, & du mercure mêlés ensemble.

La *cadmie*, est naturelle ou artificielle, la naturelle est une pierre métallique, qui contient en soi le sel volatil & l'impur de quelque métal : il y en a une infinité d'espèces, qui sont différentes en couleurs, en vertus & en consistance. L'artificielle se trouve dans les fourneaux, où se fait la fonte des métaux ; & ce n'est rien autre chose que le sel volatil, ou la fleur des métaux, qui se sublime & s'attache aux parois du fourneau, ou qui s'élève comme une folle farine jusqu'au toit du lieu, où se sont les fontes métalliques ; il y en a aussi de différentes espèces, comme le pompholix, le spode & la turhie.

L'autre espèce de *marcassites*, sont les terres minérales, comme les bols, la terre de Lemnos, la terre de Silésie, la terre de Blois, la craie, l'argile & toutes les autres sortes de terres minérales. On pourrait encore ajouter les terres artificielles, comme les différentes sortes de chaux qui se font de diverses pierres, qui contiennent en elles un sel corrosif & un feu caché.

Mais avant que de commencer la Section des métaux, il faut éclaircir une difficulté qui se présente en cet endroit ; qui est, que puisque les sels sont mis entre les sucs métalliques, comment se peut-il faire que le sel armoniac, qui est un sel, & quelques espèces de terres métalliques, dont nous avons parlé, soient mises au nombre des marcassites, puisque les marcassites, ou les moyens minéraux ne s'étendent pas sous le marteau, mais qu'ils se fondent néanmoins car il est constant que le sel armoniac ne se fond pas ; au contraire, il se sublime, & encore que ces terres ne se fondent pas aussi, mais qu'elles se calcinent, ou se subliment en fleurs métalliques. A quoi il faut répondre, qu'il est vrai que si on met le sel armoniac tout seul dans un creuset, il ne se fondra pas, mais il se sublimera ; qu'il est vrai néanmoins que si on mêlait ce même sel avec d'autres

sels, il se fondrait avec eux : comme l'on voit aussi que si on mêle les terres métalliques seules au feu, elles se calcineront plutôt que de se fondre ; mais si on les allie avec quelque corps fusible, elles se fondront : comme lorsqu'on mêle la pierre calaminaire avec poids égal de cuivre de rosette, elle se fond avec ce métal, & le change en cuivre jaune qu'on appelle laiton, & l'augmente de cinquante pour cent. Il faut donc remarquer, que quand on divise les fossiles en métaux, en pierres & en marcassites, il ne faut entendre autre chose par les marcassites, ou par les moyens minéraux, que les corps qui ont quelque milieu, ou quelque relation avec la nature des pierres, ou avec celle des métaux, soit à raison de la fusibilité, soit à raison de l'extensibilité, soit pour celle de la dureté, ou de la mollesse. Ainsi ce beau mixte, qui semble être le chef-d'œuvre de l'Art qui est le verre, se doit rapporter selon ce sens aux marcassites puisqu il se fond aisément ; & cependant il ne se peut étendre sous le marteau, si vous n'en excepter celui qui fut rendu malléable à Rome, dont le secret est péri avec son Auteur & son Inventeur.

SECTION SIXIEME.

Des métaux.

Les métaux sont des corps durs engendrés dans les matrices particulières des entrailles de la terre, qui peuvent être étendus sous le marteau, & qui peuvent être fondus au feu. Le nombre des métaux est ordinairement septénaire, qu'on rapporte au nombre des sept Planètes, dont les noms leur sont appliqués par les Chimistes. On divise les métaux en parfaits & en imparfaits : les parfais, sont ceux que la nature a poussés jusqu'à une dernière fin. Les marques de cette perfection sont la fixation parfaite, une très exacte mixtion & union des parties constitutives de ces corps, qui est suivie de pesanteur, de son & de couleur, qui sont capables d'une longue fusion & d'une très forte ignition, sans altération de leurs qualités & sans perte de leur substance. Il y en a deux de cette nature, qui sont le Soleil & la Lune, ou l'or & l'argent. Les métaux imparfaits sont de deux sortes ; savoir, les durs & les mous ; les durs, sont ceux qui se mettent plutôt en ignition qu'en fusion, comme Mars & Vénus, ou le fer & le cuivre ; les mous, sont ceux qui se mettent plutôt en fusion qu'en ignition, comme Jupiter & Saturne, ou l'étain & le plomb. On met pour le septième métal, le Mercure, ou l'argent vif, qui est un métal liquide qu'on appelle à cette cause, fluide, comme on appelle les autres, solides. Cependant quelques-uns le rayent du nombre des métaux à cause de cette fluidité, & le mettent entre les choses qui ont de l'affinité avec les métaux, comme étant une espèce de météore qui tient le milieu entre eux : plusieurs veulent même qu'il en soit la première matière.

꧁

On partage les métaux & les minéraux en deux sexes, & l'on se sert de divers menstrues pour leur dissolution ; ainsi il n'y a que les eaux régales qui puissent dissoudre l'or, le plomb & l'antimoine, qu'on prétend être les mâles, & les eaux fortes simples, sont capables de dissoudre tous les autres qu'on croit être les femelles.

Avant que de finir cette Section, il faut éclaircir en peu de mots quelques questions qui se font sur la nature métallique. On demande premièrement, si lorsque plusieurs métaux sont fondus ensemble, il en résulte après ce mélange quelque espèce métallique, qui soit différente des métaux dont elle est composée. Il faut répondre négativement, parce que ce n'est pas une vraie mixtion, & encore moins une étroite union ; mais c'est plutôt une confusion, puisqu'on les peut séparer les uns des autres. Ou doute encore sur les métaux différent entre eux spécifiquement, ou s'ils ne diffèrent seulement que selon le plus & le moins de perfection. Scaliger répond à cette question, que la nature n'a pas plutôt produit les autres métaux pour en faire de l'or, que les autres animaux pour en faite des hommes ; de plus, on peut dire que Dieu a créé la diversité des métaux, tant pour la perfection & l'embellissement de l'univers, que pour les différents usages auxquels ils sont employés par les hommes. Il faut avouer néanmoins que les minéraux & les métaux imparfaits tiennent toujours de l'un ou de l'autre des deux métaux parfaits, & le plus souvent de tous les deux ensemble, comme cela se prouve par l'extraction qu'en font ceux qui ont le secret de cette séparation, soit après une digestion précédente, soit en les examinant par le véritable séparateur, qui est le feu externe, qui excite la puissance du feu intérieur des choses, & qui est le seul instrument des sages, pour faire paraître la vérité de ce que je viens de dire. Ce qui fait conclure, que ces métaux & ces minéraux imparfaits tendent continuellement à la perfection de leur destination naturelle, pendant qu'ils sont encore dans le ventre de leur mère ; ce qu'ils ne peuvent plus faire, lorsqu'ils sont arrachés de leurs matrices.

Cette question est ordinairement suivie de celle qui fait demander, si l'Art est capable de pouvoir changer un métal imparfait, pour le pousser par cette métamorphose jusqu'à la perfection de l'un des deux principaux luminaires. Il faut ici répondre affirmativement ; parce qu'il est vrai, que la nature & l'art peuvent faire de belles transmutations, en appliquant l'agent au patient ; mais la difficulté se trouve presque insurmontable, d'autant qu'il faut trouver précisément le point & le poids de nature ; & c'est ce travail qui a tourmenté depuis plusieurs siècles les esprits de tant de Curieux opiniâtres, qui leur a fait user leurs & corps & vider leurs bourses.

La dernière question qui se fait, est de savoir si l'or peur être rendu potable : c'est ce qu'on ne doit point révoquer en doute, parce que l'expérience montre qu'il peut être mis en liqueur ; mais le principal est de savoir si cette liqueur peut nourrir, comme plusieurs le prétendent ; c'est ce que je nie absolument, parce qu'il n y a nulle analogie, & nulle relation entre l'or & notre corps, ce qui néanmoins se doit trouver nécessairement entre l'aliment & le corps alimenté : or, il n'y a nulle proportion entre la nature métallique & la nature animale ; il ne faut pas toutefois douter que cette liqueur ne soit une médecine très souveraine, lorsqu'elle est faite avec un dissolvant qui soit ami de notre nature, & qui soit capable de volatiliser l'or de manière, qu'il ne soit pas possible à l'Art de le recorporifier en métal ; car quand il est réduit a ce point là, c'est alors qu'il passe jusque dans les dernières digestions, où il corrige tous les défauts qui s'y rencontrent ; & ainsi il altère & change notre corps en mieux, pourvu qu'on en sache bien l'usage & la dose, autrement ce serait plutôt un ennemi dévorant, qu'un hôte agréable & familier.

SECTION SEPTIEME.

Des pierres.

Les pierres sont des corps durs, qui ne s'étendent sous le marteau, ni ne fondent au feu ; elles sont engendrée dans leurs matrices particulières, d'un suc empreint de l'idée & du ferment lapidifique ; elles prennent leurs diverses couleurs des diverses mines, par où passe leur suc lapidifique & leur fumée, ou leur esprit coagulatif. Les pierres sont opaques on transparentes, les transparentes sont colorées ou sans couleur : ainsi on peut dire avec apparence, que l'esprit coagulatif de l'émeraude passe par une mine de vitriol ou de cuivre ; celui de l'opale par une mine de soufre, & celui du rubis & de l'escarboucle, par une mine d'or ; les grenats & quelques autres pierres de cette nature tirent leur couleur du fer, & cela se prouve par la pierre d'aimant qui les attire à soi, & ainsi des autres pierres ; mais l'esprit coagulatif du diamant & du cristal de roche, n'est qu'un pur & simple ferment pétrifiant, qui est privé de toute sulfuréité tingente, qui ne leur cause par conséquent que cette belle transparence qu'ils ont.

On remarque que les pierres opaques ou pellucides, ne s'engendrent pas seulement dans les entrailles de la terre ou dans les eaux, mais qu'elles s'engendrent aussi dans les entrailles & dans les viscères de toute sorte d'animaux, comme le prouvent les plus curieux Physiciens.

Cela soit dit brièvement touchant la nature des minéraux ; car pour ce qui concerne la doctrine de leur histoire particulière ; il la faut rechercher chez les Naturalistes qui en ont écrit expressément & exactement, comme Georgius Agricola & Lazarus Erlker ; car nous n'avons intention que de faire un abrégé des Catégories, auxquelles on peut rapporter tous les mixtes naturels qui en ressortiront.

SECTION HUITIEME.

Des autres mixtes, tant animés que des inanimés.

Nous avons dit qu'il y avait deux sortes de mixtes inanimés ; savoir, ceux qui se tirent du sein de la terre, & ceux qui n'en sont pas tirés ; c'est pourquoi, il ne reste plus qu'à vous parler des derniers, puisque nous avons suffisamment discouru des premiers, selon l'intention de cet Abrégé. Ceux qui sont de ce dernier ordre, sont les sucs & les liqueurs qui se tirent des plantes par expression ; aussi bien que des animaux médiatement ou immédiatement : comme le vin, l'huile, le vinaigre, les gommes, les résines, les fruits, les graisses, le lait, les cadavres & ses diverses parties, & plusieurs autres choses qui servent de remède, pour la conservation &la restauration de la santé des hommes.

Les mixtes animés, sont les végétaux ou les animaux ; les végétaux ou les plantes sont parfaites ou imparfaites ; les plantes parfaites, sont celles qui ont des racines une surface ; & les imparfaites, sont celles qui manquent ou de racine, ou de surface ; truffes sont de cette espèce, car toute leur substance est racine ; & les champignons, auxquels on ne voit point du tout, ou son peu de racine. Les plantes parfaites sont divisées en herbe, en arbrisseau & en arbre ; & chacun de ces genres, est encore subdivisé en une infinité d'espèces différentes, dont les botanistes donnent les noms & les propriétés. Les parties des plantes parfaites, sont principales ou moins principales ; les principales, sont celles qui servent d'âme végétative pour faire ses fonctions : elles sont similaires ou dissimilaires ; les similaires, sont liquides ou solides ; les liquides, sont les sucs & les larmes ; que si elles sont aqueuses, elles se coagulent en gommes ; & si elles sont sulfurées, elles se coagulent en résines, & c'est la raison pourquoi les gommes se dissolvent dans les liqueurs de la nature aqueuse, & que les résines ne peuvent erre dissoutes, que par les huiles ou par les liqueurs, qui leur sont analogues. Les parties solides, sont la chair & les fibres de la plante. Les parties dissimilaires, c'est-à-dire, celles qui contiennent en elle une diversité de substances, sont ou perpétuelles, ou annuelles ; les perpétuelles, & celles qui durent longtemps, sont la racine, le tronc , l'écorce, la moelle & les rameaux ; les

annuelles, sont celles qui renaissent tous les ans, comme les bourgeons, les fleurs, les feuilles, les fruits, les semences, &c.

De même donc que les plantes ont une grande diversité de parties, & qu'elles sont divisées en plusieurs espèces ; aussi les animaux qui ont des parties similaires & dissimilaires, sont divisés en une grande quantité d'espèces, car ils sont raisonnables ou irraisonnables ; les irraisonnables ou les bêtes, sont parfaites ou imparfaites ; les parfaites, sont celles qui n'ont point de césure, & qui engendrent du sang pour la nourriture de leurs parties ; les imparfaites, qui sont les insectes, sont celles qui n'engendrent point de sang, & qui sont divisées par césures. Toutes les bêtes, tant les parfaites que les imparfaites, sont ou gressiles, ou reptiles, ou naratiles ou volatiles. Si vous désirer de vous rendre savans dans l'histoire de ces animaux, il faut lire Aldrovandus, qui en a écrit très exactement Pour la connaissance de l'homme & de ses parties, il faut consulter les Anatomistes.



CHAPITRE VI.

Comment la Chimie travaille sur tous ces mixtes pour en tirer le pur, & pour en rejeter l'impur.

Vous voyez par le dénombrement de ces mixtes, combien l'empire de la Chimie est de grande étendue, puisque son travail s'occupe sur des composés si différents ; car elle peut prendre celui qui lui plait de tous ces corps, ou pour le diviser en ses principes, en faisant la séparation des substances dont ils sont composés ; ou elle s'en sert pour tirer le mystère de nature qui contient l'arcane, le magistère, la quintessence, l'extrait & le spécifique en un degré beaucoup plus éminent, que le corps duquel on le tire ; parce que ce corps est changé & exalté par la préparation chimique, qui sépare l'impur pour achever ce mystère, comme cela se verra au Livre des opérations : car il ne se faut pas contenter de l'étude & de la lecture des Œuvres de Paracelse, & principalement de ses Livres des Archidoxes, que je vous ai déjà recommandés ; mais il faut aussi mettre la main à l'œuvre, pour entrer dans Intelligence de ses énigmes, sans se rebuter pour le temps qu'on y doit employer, pour la peine qu'on y prend, ni pour les frais qu'on y emploie ; comme sont ordinairement ceux qui croient & qui s'imaginent pouvoir devenir habiles par la lecture de quelques Auteurs, qui ne se fondent que sur l'autorité de leurs prédécesseurs, & qui laissent en arrière

l'expérience & la recherche des secrets de la nature, quoique ce soit la principale colonne de toute la bonne philosophie naturelle, & par conséquent celle de la bonne médecine. Pour parvenir à notre but, nous finirons notre Théorie pour entrer dans la Pratique, afin que l'une fasse mieux entendre l'autre.





SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Des termes nécessaires, pour entendre & pour faire les opérations Chimiques.

PREFACE.

Nous avons montré dans la première Partie de ce Traité, les fondements sur lesquels toute la théorie de la Chimie est appuyée : mais parce que nous avons dit dans notre Avant-propos, que la Chimie est une Philosophie sensible, qui ne reçoit & qui n'admet que ce que les sens lui démontrent & lui sont paraître ; il est temps de venir à la pratique & aux opérations, pour examiner si tour ce que nous avons dit, est fondé sur les sens. Personne ne doit trouver étrange que la science mette la main à l'œuvre, puisque l'opération n'est que pour la contemplation, & que la contemplation n'est que pour l'opération ; ce qui fait que ces deux choses doivent être inséparables. Et s'il est vrai que toutes les doctrines & toutes les sciences doivent commencer par les sens, selon cette maxime qui dit : *Nihil esse in intellectu, quin prius non suerit in sensu* ; je trouve très à propos qu'on ait les sens bien informés & bien instruits de plusieurs expériences avant qu'on se puisse occuper théoriquement & contemplativement sur toutes les choses naturelles, de peur qu'on ne tombe dans les mêmes fautes de ces Philosophes superficiels, qui se contentent de philosopher sur les principes de quelque science, dont l'expérience découvre la fausseté. Par exemple, n'est-ce pas une erreur manifeste, de se persuader que la flamme ou la fumée, qui sort de quelque mixte par une violente résolution, soit un feu ou un air élémentaire, & quelque chose de bien simple ; puisque si on les retient dans un alambic, ou dans quelque autre récipient, l'expérience fera voir aux sens que cette flamme ou cette fumée, ne sont pas des démens purs, & que ce ne sont pas aussi des mixtes imparfaits ; mais que c'est quelquefois le corps même d'un mixte très parfait, comme il parait clairement par la sublimation du soufre, & par celle du sel armoniac ; aussi bien que par les fumées du mercure, qui est le vif argent, qui ne sont autre chose que le même mercure, qui prend toute sorte

de formes & de couleurs, comme le Prothée des anciens Poètes ; mais qui reprend néanmoins son premier être par la revivification ?

Ce que nous venons de dire, fait voir qu'il ne faut pas juger témérairement des choses ; comme de dire que toute fumée est air, pour quelque ressemblance qu'elle aurait avec l'air. Car quoique toute vapeur & toute exhalaison soient semblables à la vue, cependant elles sont d'une nature sort différente, comme cela se voit pat ceux qui les examinent à fonds, après les avoir logées dans leurs vaisseaux ; & c'est ce que nous serons voir par les opérations, dont nous traiterons dans la suite.

Mais parce qu'on rencontre dans la pratique de ces opérations plusieurs termes, qui sont essentiels à l'art Chimique, & qui sont assez difficiles à entendre, il est nécessaire de les expliquer avant que de commencer à parler de la pratique. Ainsi nous traiterons dans ce Livre, premièrement des diverses espèces de solutions & de coagulations, parce qu'une des principales fins de la Chimie, est de spiritualiser & de corporifier, pour séparer par ce moyen le pur de l'impur. Après quoi nous enseignerons les divers degrés du feu, par le moyen duquel on parvient avec l'aide de plusieurs fourneaux, & de beaucoup de vaisseaux dînerons à cène véritable exaltation, qui tire du mystère de la nature de chaque mixte, l'arcane, l'élixir, la teinture, ou quelque sublime essence, qui soit graduée jusqu'à un tel point, qu'une seule goutte, ou un seul grain de ces remèdes merveilleux, fasse plus d'effet sans comparaison, que plusieurs livres du mixte grossier & corporel, dont ces médicaments auront été tirés.

CHAPITRE I.

Des diverses espèces de solutions & coagulations.

Encore que la Chimie ait pour objet tous les corps naturels ; cependant elle travaille particulièrement sur le corps mixte, dont elle enseigne l'exaltation, par le moyen de la solution & de la coagulation, qui contiennent sous elles diverses espèce d'opérations, qui rendent toutes, ou à la spiritualisation, ou à la corporification des minéraux, des végétaux, ou des animaux ; de manière que l'exaltation de quelque mixte, n'est autre chose que la plus pure partie de ce même mixte, réduire à une suprême perfection, par le moyen de diverses solutions & coagulations qui auront été plusieurs sois retirées, pour parvenir à réduire quelque chose au point de son exaltation, il faut premièrement séparer le pur de l'impur, ce qui se fait matériellement ou formellement : matériellement, par la cribration, l'ablution, l'édulcoration, la détersion, l'effusion, la colation, la filtration & la despumation : formellement par la

distillation, par la sublimation, par la digestion, & par plusieurs autres opérations réitérées, dont nous parlerons ci-après.

Après avoir fait la séparation du pur & de l'impur, il faut rejeter l'impur pour parvenir à une exaltation parfaite, & mettre le pur, premièrement en solution, & puis en coagulation ; ce qui se fait, ou en le réduisant en fort petites parties, ou en liqueur ou en quelque corps solide, par le moyen des opérations qui suivent ; savoir, la limation, la rasion, la pulvérisation, l'alcoolisations, l'incision, la granulation, la lamination, la putréfaction, la fermentation, la macération, la fumigation qui est séché ou humide, la cohobation, la précipitation, l'amalgamation, la distillation, la rectification, la sublimation, la calcination, qui est actuelle ou potentielle, la vitrification, la projection, la lapidification, l'extinction, la fusion, la liquation, la cémentation, la stratification, la réverbération, la sublimation ou la détonation, l'extraction , l'expression, l'incération, la digestion, l'évaporation, la dessiccation, l'exhalation, la circulation, la congélation, la cristallisation, la fixation, la volatilisation, la spiritualisation, la corporification, la mortification & la revivification. Et c'est de tous ces termes différents, dont il faut que nous donnions une claire intelligence en ce Chapitre.

La *cribration*, est lorsqu'on passe la matière battue au mortier à travers le tamis ou par le crible ; l'une est la contusion parfaite, & l'autre, la grossière.

L'*ablution* ou la *lotion*, se fait lorsqu'on lave sa matière dans de l'eau, pour la nettoyer de ses impuretés les plus grossières. Et lorsque la matière est descendue au fond de l'eau par sa pesanteur, & qu'on verse l'eau par inclination, cela s'appelle *effusion*.

L'*édulcoration*, est l'opération, par laquelle on sépare les parties spiritueuses, salines & corrosives des préparations chimiques, qui se sont par la calcination actuelle ou potentielle.

On purge par la *détersion*, la matière qui ne peur souffrir l'eau, sans altération de ses qualités, ou sans déperdition de sa substance ; de sorte, que si la matière se met dans quelque liqueur convenable, & qu'on la passe grossièrement en suite, soit à travers un linge, ou à travers de quelque autre couloir de drap ou d'étamine, cela se nomme *colation* ou *percolation* mais si cette opération se fait à travers quelque chose de plus compact & de plus serré, cela s'appellera *filtration*, qui se fait par le drap, par le papier, ou par la languette ; celle qui se fait par le papier, est la plus exacte & la plus nette.

La *despumation*, n'est rien autre chose, que la séparation qui se fait de l'écume, ou des autres ordures qui surnagent au-dessus des matières, avec quelque instrument propre à cet effet.

La *limation*, est la solution de la continuité corporelle de quelque mixte par une lime d'acier, elle a son usage dans les trois familles des composés ; car on lime les os des animaux, les bois des végétaux, aussi-bien que le corps des métaux les plus durs & les plus solides.

La *rasion*, a beaucoup d'affinité avec la limation; mais elle se fait avec quelque instrument plus tranchant, comme avec un couteau, ou quelque autre chose de pareille nature : on la peut aussi rapporter en quelque façon à l'*incision*.

La *pulvérisation* ou la *contusion*, ne sont rien autre chose que la réduction de quelque mixte en poudre, par le moyen de la trituration dans un mortier, sur le marbre, ou sur le porphyre. Que si on réduit la matière en poudre très subtile, qui soit impalpable & imperceptible, cela s'appelle *alcoolisation*, qui se dit aussi quelquefois des choses liquides, comme on appelle l'*alcool* de vin, ou des autres esprits volatils & inflammables, lorsque ces esprit sont tellement dépouillés de leur phlegme, qu'ils brûlent & eux & la matière, qu'ils ont trempée, comme du linge, du papier ou du coton.

On met par la *granulation* les matières minérales & métalliques en grenaille ; & par la *limation*, la bat & l'étend en petites lames déliées, comme sont l'or, l'argent & le cuivre en feuilles.

La *putréfaction*, se fait, lorsque le mixte tend à sa corruption, par une chaleur humide sans aucun mélange : que si cela se fait par le mélange & l'addition de quelque levain, qui est le ferment, comme du tartre, du sel commun, de la levure de bière, du levain, ou du ferment ordinaire & de la lie de vin, cela prend le nom de *fermentation*.

La *macération*, est lorsqu'on met quelque matière en infusion dans un menstrue, qui n'est que quelque humeur, ou quelque liqueur convenable & appropriée à votre intention, pour extraire la vertu du composé sur lequel on agit : cette opération demande le temps propre & nécessaire pour l'extraction, selon le plus ou le moins de fixité du corps, sur lequel on travaille.

La *fumigation*, est une corrosion des parties extérieures de quelque corps, qui se fait par quelque vapeur, ou par quelque exhalaison âcre & corrodante : si c'est par une vapeur, comme par celle du vinaigre, c'est une fumigation humide ; & si c'est pat une exhalaison, comme par la fumée du plomb ou de l'argent vif,

c'est une fumigation sèche, qui calcine les métaux réduits en lames, & qui les rend si friables, qu'on les peut après réduire facilement en poudre.

La *cohobation*, se fait, lorsqu'il est nécessaire de rejeter souvent le menstrue, qui a été tiré d'un ou de plusieurs mixtes, sur les propres fèces ou le reste de ces mixtes, soit pour en tirer les vertus centriques, qui sont enfermées dans ces composés , soit pour faire que ces mêmes fèces se refournissent, & reprennent ce qu'elles avoient laissé volatiliser par le moyen de la chaleur dans la distillation, & c'est dans cette seule opération que la cohobation a lieu.

La *précipitation*, fait quitter le menstrue dissolvant, au corps que ce menstrue avait dissout, ce qui se fait par l'analogie, qui est entre les sels & les esprits ; car ce qui se dissout par les esprits, est précipité par les sels, & au contraire. Cette opération requiert une considération particulière de celui qui désire travailler, parce quelle donne beaucoup de lumières, pour bien comprendre la génération & la corruption des choses naturelles.

L'*amalgamation*, est une calcination particulière des métaux, que quelques Auteurs appellent la calcination philosophique, elle se fait par le moyen de l'union du mercure ou de l'argent vif dans les moindres particules des métaux ; ce qui les sépare de telle sorte, que cela les rend onctueux & maniables à la main ; si bien que faisant évaporer le mercure à la chaleur requise, les métaux sont réduits en une chaux très subtile, ce qui ne se peut faire par quelque autre moyen que ce soit.

La *distillation*, se fait, lorsque la matière, qui est enclose dans un vaisseau, pousse, chasse & envoie des vapeurs dans un autre vaisseau qui lui est uni, par le moyen & par l'activité du feu. Il y en a de trois espèces. La première est celle qui se fait, quand les vapeurs des choses distillées s'élèvent en haut. La seconde, quand ces mêmes vapeurs vont par le côté ; & la troisième, quand elles tendent en bas. Le tout se fait selon les matières propres à la distillation, & selon les vaisseaux convenables à cet effet.

La *rectification*, n'est autre chose que la réitération de la distillation, afin de rendre les vapeurs distillées, plus subtiles, ou pour priver quelque esprit de son phlegme, ou de ses parties les plus terrestres & les plus grossières, selon que ce sont des esprits ou acides fixes, ou que ce sont des esprits volatiles inflammables.

La *sublimation*, est une opération, par laquelle le feu fait passer en exhalaisons sèches tout un corps, ou quelqu'une de ses parties qui se condensent au haut du

vaisseau, en fleurs déliées & subtiles, ou en un corps plus dense, plus compact & plus serré : cette façon d'opérer est opposée à la précipitation.

La *calcination*, est une action violente, qui réduit le mixte en chaux & en cendres, elle est double, savoir, la calcination actuelle & la potentielle. Celle qui est actuelle, se fait par le moyen du bois enflammé, ou par celui des charbons ardents, qui sont le feu matériel ; & la calcination potentielle, est celle qui se fait par le moyen du feu secret & potentiel des eaux fortes, simples ou composées, & par les vapeurs, ou par les fumées corrosives, comme on le remarque dans la précipitation & dans la fumigation.

La *vitrification*, est le changement d'un métal, des minéraux, des végétaux, ou des pierres en verre ; ce qui se fait par le moyen de la projection après la fusion, ou par l'addition de quelques sels alcalis, on fixes & lixiviaux, qui pénètrent & qui purifient ces diverses substances, & les vitrifient en leur donnant la fusibilité & la transparence. Il y en a pourtant beaucoup qui sont opaques, qu'on appelle communément les émaux.

La *lapidification* se fait, lorsqu'on change les métaux en pierres & en pâtes, qui tiennent en quelque façon le milieu entre les verres métalliques & transparents, & les émaux, à cause qu'elles prennent un beau poli.

L'*extinction*, est la suffocation & le refroidissement d'une matière embrasée dans quelque liqueur, soit que ce soit pour tirer la vertu de cette matière & la communiquer à la liqueur, soit pour communiquer quelque qualité nouvelle à ce qu'on trempe ; comme on éteint la tutie & la pierre calaminaire dans de l'eau de fenouil ou dans du vinaigre, pour leur communiquer plus de vertu pour les yeux ; comme on trempe aussi tous les instruments qui se forgent du fer & de l'acier, pour leur donner le poli, la dureté & par conséquent le tranchant.

La *fusion*, se dit proprement des métaux & des minéraux ; elle se fait par une grande & violente ignition. Et la liquation ne se dit que des graisses des animaux, de la cire & des parties onctueuses, grasses & résineuses des végétaux, qui se fait par une chaleur tempérée.

On ôte par la *cémentation* les impuretés des métaux : elle sert aussi à leur examen, pour savoir s'ils sont vrais ou faux, comme on rétrécit aussi leur volume, par le resserrement de leurs parties, ce qui se fait par le moyen de la *stratification*, en faisant un lit de cément, puis un autre de lames métalliques ; & continuant ainsi, *stratum super stratum*, ou lit sur lit, jusqu'à ce que le vaisseau soit plein ; mais notez qu'il faut toujours commencer par le cément & finir par le

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

même ; en suite de quoi, il faut luter bien exactement le pot ou le creuset, pour donner après cela le feu de roue par degrés jusqu'à la fusion.

La *réverbération*, est une ignition, par laquelle les corps sont calcinés en un fourneau de réverbère à feu de flamme ; soit que cela se fasse pour en séparer les esprits corrosifs ; soit qu'il se fasse simplement, pour subtiliser & pour ouvrir ce même corps, par le moyen de cette opération.

La *fulmination* ou la *fulguration*, est une opération, par laquelle tous les métaux, excepté l'or & l'argent, sont météorisés, réduits & chassés en vapeurs, en exhalaisons & en fumées, par le moyen du plomb sur la coupelle ou sur la cendrée, avec un feu très violent, animé de quelque bon & ample soufflet.

Ou fait la *détonation*, pour séparer & pour chasser toutes les parties sulfurées & mercurielles, qui sont impures dans quelque mixte, afin qu'il ne demeure que la partie terrestre, qui est accompagnée du soufre interne & fixe, auquel réside principalement la vertu des minéraux : on fait cette opération par le moyen du salpêtre ou du nitre, comme cela se voit en la préparation de l'antimoine diaphorétique, qui se fait par détonation & par fusion.

L'*extraction*, est lorsqu'on tire l'essence ou la teinture d'un mixte, par le moyen d'un menstrue ou d'une liqueur convenable, que l'Artiste fait évaporer, s'il est vil & inutile, mais qu'il retire par distillation, s'il est précieux, & capable de pouvoir encore servir aux mêmes opérations ; ce qui demeure au fond du vaisseau, se nomme extrait.

L'*expression* se fait pour séparer le plus subtil du plus grossier, selon l'intention, qu'on a de garder l'un ou l'autre ; on se sert pour cela de la presse & des plateaux.

La *digestion*, est une des principales opérations, & une des plus nécessaires de la Chimie, parce que les mixtes sont rendus par elle traitables & capables de fournir ce qu'on en désire ; elle se pratique par le moyen d'un menstrue convenable, & d'une longue & longue chaleur : on la fait ordinairement dans quelque vaisseau de rencontre, qui sont deux vaisseaux qui s'embouchent l'un dans l'autre, afin qu'il ne se perde rien des esprits volatiles de la chose qu'on digère : on se sert ordinairement dans cette opération de la chaleur du bain aqueux, du bain vaporeux, de l'aérien, de la chaleur du fumier de cheval, ou de celle des cendres, ou du sable. La digestion a beaucoup d'affinité avec la *macération* : elles diffèrent néanmoins entre elles, en ce qu'il se fait en digérant une espèce de coction, ce qui ne se fait pas dans la macération.

On retire le menstrue, qui a servi à dissoudre, ou à extraire en vapeur, par le moyen de l'évaporation ; & par cette action, se produit la *dessiccation* ; mais par l'*exhalation* les esprits secs sont enlevés de la matière par le feu, & sont réduits en exhalaisons.

La *circulation*, est une opération, par laquelle les matières contenues au fond d'un pélican ou d'un vaisseau de rencontre, sont poussées en haut par l'action de la chaleur, puis elles retombent sur leurs propres corps, ou pour les volatiliser par le moyen des esprits, ou pour fixer l'esprit par le moyens du corps ; ce qui est très digne de la contemplation d'un homme qui veut être vrai Naturaliste.

La *congélation*, est la réduction des parties solides des animaux en gelée, par l'*élixation* avec quelque menstrue ; comme sont les gelées des cornes, des os, des muscles, des tendons & des cartilages ; mais notez que cette congélation ne se fait qu'à raison du sel volatil, qui abonde dans les animaux : comme la *cristallisation*, se dit aussi proprement des sels, lorsqu'on les purifie par diverses solutions, filtrations & cristallisations, après que la liqueur qui les contient a été évaporée jusqu'à pellicule.

Les choses volatiles sont rendues fixes par la *fixation*, comme au contraire, les fixes sont rendues volatiles par la *volatilisation*. On appelle *fixe* ce qui est constant & permanent au feu ; comme on appelle *volatile*, ce qui fuit & s'exhale à la moindre chaleur. Mais remarquer ici, que comme il y a une grande diversité de degrés de chaleur, aussi il y a-t-il beaucoup de sortes de choses fixes, & beaucoup de volatiles.

La *spiritualisation* change tout le corps en esprit, en sorte qu'il ne nous est plus palpable ni sensible ; & par la *corporification*, l'esprit reprend son corps, & se rend derechef manifeste à nos sens ; mais ce corps est un corps exalté, qui est bien diffèrent en vertu de celui dont il a été tiré, puisque ce corps, ainsi glorifié, contient en soi le mystère de son mixte.

Par la *mortification* les mixtes sont comme détruits, & perdent toutes les qualités & les vertus de leur première nature, pour en acquérir d'autres, qui sont beaucoup plus sublimes & beaucoup plus efficaces, par le moyen de la *revivification*. C'est cette opération qui a fait dire à Paracelse, que la force de la mort est efficace, puisqu'il ne se fait point de résurrection sans elle ; & comme dit l'Apôtre Saint Paul, il faut que le grain meure en terre, avant que de revivre, & de se multiplier dans l'épi qui en provient.

Empyreume & *empyreumatique*, terme tiré du Grec, est une odeur désagréable, que communique la violence du feu au mixtes que l'on distille.

CHAPITRE II.

Des divers degrés de la chaleur et du feu.

Le plus puissant agent que nous ayons sous le Ciel, pour faire l'anatomie de tous les mixtes, est le feu, qui a besoin pour son entretien, premièrement de matière combustible, huileuse & sulfureuse, soit minérale, comme le charbon de terre, soit végétable, comme le bois & le charbon, & les huiles des végétaux; soit enfin animale, comme les graisses, les axonges & les huiles des animaux. En second lieu, le feu a besoin d'un air continuel, qui chasse par son action les excréments & les fuliginosités des matières qui se brûlent, & qui anime le feu, pour le faire plus ou moins agir sur son sujet ; & c'est cette nécessité qui a fait assez improprement dire à quelques-uns, que l'air était la vraie nourriture & la véritable pâture du feu. Si nous voulons parler très exactement, on ne peut pas dire que le feu reçoive de soi, ni en soi du plus ou du moins, ou comme disent les Philosophes, qu'il puisse recevoir intention ou rémission ; cependant la matière sur laquelle il agit, peut recevoir plusieurs degrés de chaleur, selon l'approche ou l'éloignement du feu, ou l'interposition des choses qui peuvent recevoir l'impression de la chaleur. D'où il s'ensuit nécessairement, que le régime & la conduite de la chaleur, consiste en une juste & convenable quantité de feu, qui soit administrée par l'Artiste, selon les conditions de la matière sur quoi il travaille, & selon les moyens dont il se sert, auxquels il faut qu'il donne une distance proportionnée.

Pour accroître & augmenter le feu, il faut ou mettre une plus grande quantité de charbon dans le fourneau, ou s'il y en assez, & qu'il n'agisse pas selon la volonté de celui qui travaille, il faut donner entrée à un plus grand air, ou par la porte du fourneau par où on met le feu ; ou ce qui sera mieux, en le donnant par la porte du cendrier ; & même en ouvrant les registres, qui sont en haut ou aux cotés des fourneaux, pour donner issue aux exhalaisons & aux vapeurs fuligineuses, qui suffoquent ordinairement le feu ; ou encore, en soufflant avec des soufflets, qui soient amples, & qui soient capables de beaucoup de vent. Ce que je viens de dire, doit faire connaître qu'on peut affaiblir le feu par le contraire; comme de fermer les portes & les registres, pour empêcher l'entrée de l'air & la sortie des fuliginosités ; ou bien, on doit diminuer la matière combustible, ou couvrir le feu de cendres froides, ou d'une platine de fer, ou d'une brique, pour empêcher le désordre & les accidents qui arrivent dans les opérations.

Pour ce qui concerne la distance du vaisseau qui contient la matière, cela ne se peut juger que selon les moyens interposée & la nature de la matière même. On peut néanmoins recevoir pour règle générale, qu'il faut qu'il y ait une distance d'environ huit pouces, entre la grille ou le réchaud qui contient le feu, & le cul ou le fond du vaisseau qui doit recevoir la chaleur : car le feu agit sur les matières, médiatement ou immédiatement : immédiatement, lorsque le feu agit sans opposition sur la macère, ou sur le vaisseau qui la contient, soit que ce soit un creuset, une cornue ou quelque autre chose ; & c'est ce qu'on appelle communément le feu ouvert, le feu de calcination & le feu de suppression. Médiatement, lorsqu'il y a quelque chose qui est posée entre le feu & la matière, qui empêche son action destructive ; ce qui donne le moyen à l'Artiste de le gouverner, comme un habile écuyer, qui sait régir & dompter un cheval, par le moyen des rênes de la bride qu'il tient en sa main.

Nous comprendrons toutes les différences des degrés de la chaleur sous *neuf classes* principales, que l'Artiste pourra diversifier encore en une infinité de manières, selon son intention, & selon que le requiert la qualité du mixte sur quoi il opère ; ces différences sont celles qui suivent.

Nous prendrons le *premier degré* de la chaleur, par l'extrême & par le plus fort, qui est le feu de flamme, qui calcine & qui réverbère toutes les choses ; & c'est proprement celui qui est capable de faire passer en vapeur & en exhalaisons, les corps qui sont les plus solides & les plus fixes.

Le *second* est celui du charbon, qui sert proprement & principalement à la cémentation, pour la coloration & pour la purgation ; aussi-bien que pour le rétrécissement des métaux ; aussi bien que pour celle des minéraux, qui tiennent le plus de la nature métallique : on l'appelle quelquefois le feu de roue, & quelquefois le feu de suppression, selon que le feu est approprié dessus, dessous, ou à côté.

Le *troisième degré du grand feu* est celui de la lame de fer rougie au plus haut point qui est une chaleur, qui sert pour expérimenter & pour éprouver les teintures métalliques, aussi bien que le degré de fixation des remèdes minéraux.

Le *quatrième* prend pour son sujet la limaille de fer enfermée dans une capsule, ou dans un chaudron de même matière ; & cela, parce que ce corps étant une fois échauffé, conserve sa chaleur beaucoup plus longtemps que les autres, & qu'il la communique avec une plus grande activité au vaisseau, qui contient la matière qui doit être distillée ou digérée, ou qui doit être cuite.

Le *cinquième*, est celui de sable, pour servir de moyen interposé ; il tient une chaleur moindre que celle de la limaille de fer, parce qu'il s'échauffe plus lentement, qu'il se refroidit plutôt, & qu'il est plus aisé de le tenir en bride par le moyen des registres bien appropriés.

Le *sixième*, est la chaleur des cendre, qui commence d'être une chaleur tempérée à l'égard des autres degrés de feu, dont nous avons parlé ci-devant ; ce feu sert ordinairement pour les extractions des mixtes , qui sont de moyenne substance, soit de l'animal ou du végétable, & même pour leurs digestions & à leurs évaporations.

Le *bain-marie*, ou en parlant plus proprement, le bain marin, fait la *septième* de nos classes, & qui est la plus considérable de toutes les autres, comme étant celle qui fait la plus excellente & la plus utile pâme du travail de la Chimie ; parce que l'Artiste la peut conduire avec tant de jugement & avec tant de proportion, qu'il peut faire avec son aide une grande diversité d'opérations, qui sont impossibles par quelque autre voie imaginable ; car il peur être bouillant, demi-bouillant, frémissent, tiède, demi-tiède, & tenir encore le milieu entre tout ce que je viens de dire.

Le *huitième* degré du feu bien gradué, est le bain vaporeux ; car on peut mettre le vaisseaux simplement à la vapeur de l'eau, qui est contenue dans le bain marin ; & pour le *neuvième*, on peut mettre de la sciure de bois à l'entour du vaisseau, qui reçoit la vapeur, ou de la paille d'avoine, ou de la paille hachée menu ; parce que ce sont des corps qui attirent facilement cette vapeur & sa chaleur, & qui la conservent longtemps dans une grande lenteur, & dans une égalité presque parfaite.

Il y a encore le *feu de lampe* par-dessus tout ce que nous venons de dire, qui peut être gradué, selon l'éloignement & l'approche de la lampe, qui aura un ou plusieurs lumignons ; ces lumignons seront composés de deux, de trois, de quatre ou d'un plus grand nombre de fils, selon qu'on voudra plus ou moins échauffer la matière ; cette chaleur sert principalement à cuire & à fixer.

Les Chimistes ont encore inventé plusieurs autres sortes de chaleur qui ne leur coûtent rien : comme celle du Soleil, soit en exposant leurs matières à la réflexion des rayons de sa lumière, qui auraient été reçus par quelque corps, plus ou moins capable de les renvoyer ; soit en concentrant les rayons de cette même lumière, par le moyen du miroir ardent, qui est un instrument capable de donner de l'étonnement aux plus habiles, qui ne connaissent pas la sphère de

son activité ; puisque ces effets les moins considérables, sont de fondre les métaux, selon la coupe & la grande du diamètre de ces instruments admirables.

Mais ce qu'il y a de moins concevable, c'est que cette chaleur est un feu magique, qui est différent de tout autre feu ; puisque le dernier est destructif, & que ce premier est conservatif & multiplicatif, comme l'expérience le fait voir en la calcination solaire de l'antimoine, qui perd par cette opération son mercure & son soufre impur, qui s'exhalent en fumée ; ce qui devrait diminuer de son corps, & qui acquiert une vertu cordiale & diaphorétique, avec une augmentation de son poids, ce qui se prouve ainsi. Si on calcine dix grains de ce minéral au feu ordinaire, il diminue de quatre & par conséquent, il n'en reste que six, qui seront encore cathartiques & émétiques ; mais si vous en calciner autant à ce feu céleste, outre qu'il perd ses mauvaises qualités par l'exhalaison qui se fait de ses impuretés, qui ont du poids, & qui semblent avoir diminué les dix grains ; il se trouve qu'il y en a douze après que la préparation est achevée, qui sont doués d'une vertu toute admirable, & c'est ce qui cause avec raison, l'admiration des plus rares esprits : car il est augmenté de la juste moitié. Mais on cesse d'admirer, quand on a une fois connu & qu'on a bien compris, que la lumière est ce feu miraculeux, qui est le principe de toutes les choses naturelles, qui se joint & qui s'unit indivisiblement à son semblable, lorsqu'il le rencontre en quelque sujet ce soit.

Les Artistes se servent encore de la chaleur du *fumier de cheval*, qui est une chaleur putréfactive, que Paracelse recommande particulièrement, quand il s'agit d'ouvrir les corps les plus solides & les plus fixes, comme sont ceux des métaux & des minéraux ; afin d'en extraire plus aisément les beaux remèdes qu'il nous enseigne, on peut substituer à la chaleur du fumier, celle des bains & des fontaines minérales, qui sont chaudes naturellement ; aussi bien que celle du bain marin, qui est artificielle, pourvu qu'on la sache gouverner avec les proportions requises.

CHAPITRE III.

De la diversité des vaisseaux.

Comme on ne met pas souvent les matières sur quoi l'Artiste travaille sur le feu nu & à découvert, mais qu'il faut nécessairement qu'elles soient encloses dans des vaisseaux propres & convenables à l'intention de celui qui travaille, qu'on ajuste & qu'on pose artistement & avec un grand jugement sur le feu, qui agit médiatement ou immédiatement ; afin que ce qui en sortira, ne se perde pas inutilement, mais au contraire, qu'il soit soigneusement & curieusement

ᏣᏰᏕᏣᏰᏕᏣᏰᏕᏣᏰᏕᏣᏰᏕᏣᏰᏕᏣᏰᏕᏣᏰᏕᏣᏰᏕᏣᏰᏕᏣᏰᏕᏣᏰᏕᏣᏰᏕᏣᏰᏕᏣᏰᏕᏣᏰᏕᏣᏰᏕ

conservé : il faut donc que nous traitions dans ce Chapitre de la diversité de ces vaisseaux , & des différents usages où ils peuvent être employés utilement.

Or ces vaisseaux doivent être considérés, ou selon leur matière, ou selon leur forme, parce que ce sont deux parties essentielles, qui sont qu'on les emploie dans les opérations de la Chimie ; & leur différence est aussi grande, qu'il y a de différentes vues dans les esprits de ceux qui s'appliquent à ce travail. Et comme il y a plusieurs siècle qu'on recherche la perfection des opérations de cet Art, il faut aussi que nous tracions seulement en général la plus grande partie des instruments nécessaires, afin de laisser une liberté toute entière, à l'intention de ceux qui voudront travailler à ce bel Art, après qu'ils y auront été introduits, pour parvenir jusqu'aux connaissances les plus cachées des belles préparations, qui se font par son moyen.

On doit toujours choisir la plus nette matière pour la construction des vaisseaux ; il faut aussi quelle soit compacte & serrée, afin que les plus subtiles portions de la matière ne puissent pas transpirer, & que cette matière des vaisseaux ne soit pas capable de communiquer aucune qualité étrangère à la matière simple ou composée, sur quoi le Chimiste opère. Le verre est le corps, q'on doit employer exclusivement à tout autre, à cause de son resserrement & de sa netteté, s'il était capable de souffrir toutes les actions du feu ; mais sa fusibilité & les accidents qui le cassent, nonobstant toutes les précautions des Artistes, fait qu'il faut avoir de nécessité recours à d'autres matières qui soient capables de résider au feu, & qui ne se puissent rompre si facilement ; comme a la terre de potier, qui fournit à la Chimie un bon nombre de vaisseaux pour son service, selon la diversité de ces terres, & selon leur porosité : car si on dit qu'on les peut enduire de quelques vernis, minéral ou métallique, qui empêcheront la transpiration ; la réponse sera, que cela les rend de la même nature du verre, & qu'ainsi elle sera sujette aux mêmes accidents ; car outre leur frangibilité commune, il saut avoir encore égard à ne les pas exposer trop hâtivement du froid au chaud, ni du chaud au froid ; parce que la compression ou la raréfraction ne manquerait pas de causer la cassure des uns & des autres.

Nous avons aussi besoin de vaisseaux métalliques, pour faire beaucoup d'opérations de l'Art Chimique, qui seraient bien malaisées & presque impossibles sans ce secours ; tant à cause de l'action du feu, qui détruit & qui consume ce qui lui est soumis, qu'à cause des diverses matières sur quoi l'Artiste agit ordinairement. Car on a besoin de verre ou de terre vernissée, pour contenir les acides & les substances salines, nitreuses, vitrioliques & alumineuses. Au contraire, il faut avoir des vaisseaux métalliques, qui puissent

longtemps résister au feu ouvert, & qui contiennent beaucoup de matière, quand on doit tirer l'esprit du vin en quantité. On ne peut aussi tirer les huiles distillées des végétables sans ces vaisseaux ; parce que ces opérations ont besoin d'un feu violent & long, pour désunir les parties balsamiques & éthérées, de celles qui sont salines & terrestres ; ce qui ne peut être séparé qu'avec une grande quantité d'eau & par une grande ébullition. Mais observer de ne jamais vous servir d'aucun vaisseau, ni d'aucun instrument métallique, lorsqu'on travaillera sur le mercure, qu'on doit prendre dorénavant pour le vif-argent, parce que ce mixte s'allie & s'amalgame facilement avec la plus grande partie des métaux, avec les uns plus facilement, & avec les autres plus difficilement. Cela soit dit en passant, pour ce qui regarde la matière des vaisseaux.

Pour ce qui est de la diversité de la forme des vaisseaux, qui doivent servir aux opérations de la Chimie, on la varie selon les différentes opérations. Car on se sert de *cucurbites*, couvertes de leur chapiteau ou de leur alambic pour la distillation, aussi bien que de la *vessie de cuivre*, qui doit être couverte de la *tête de maure*, faite du même métal ou d'étain, de crainte que les esprits ou les huiles qu'on distille, ne tirent quelque substance vitriolique du cuivre ; serait aussi nécessaire, que tous les vaisseaux de cuivre, dont on se servira en Chimie, fussent étamés pour empêcher ce que nous venons de dire ; il faut aussi se servir de bassins amples & larges, sur quoi on posera une cloche d'étain proportionnée, pour la distillation des fruits récents, des plantes succulentes & des fleurs. Ces trois sortes de vaisseaux suffiront pour la distillation, qui se fait des vapeurs qui s'élèvent en haut.

Mais il faut avoir des *cornues* ou des *retortes*, & de grands & amples *récipients*, pour la distillation qui se fait des vapeurs, qui sont contraintes de sortir de coté, ce que les Artistes ont reconnu nécessaire ; parce que ces vapeurs ne peuvent pas être facilement élevées à cause de leur pesanteur : il est même quelquefois nécessaire d'avoir des *retortes ouvertes* par le haut, qui soient ou de métal, ou de terre ; comme aussi des récipients à deux & à trois canaux, ou à deux & à trois ouvertures, pour en ajuster d'autres à ce premier, afin de condenser plus facilement & plus subitement les exhalaisons & les vapeurs qui sortent de la matière ignifiée ; car si cela ne se faisait pas, il faudrait de nécessité, ou que le vaisseau qui contient la matière, se rompit, ou que le récipient sautât en l'air, s'il était seul, parce qu'il n'y aurait pas assez d'espace pour contenir, recevoir & tempérer l'impétuosité des fumées, que le feu envoie.

Il faut avoir des *matras* à long col, & qui soient d'embouchure étroite pour la digestion : on peut aussi se servir à cet effet de *vaisseaux de rencontre*, qui sont

deux vaisseaux, qui s'embouchent l'un dans l'autre, afin que rien ne puisse exhaler de ce qui est utile.

On se sert de *pélicans* pour la circulation, & même des *jumeaux*, qui sont deux cucurbites avec leurs chapiteaux, dont les becs entrent dans le ventre de la cucurbite opposée. Les rencontres peuvent aussi servit à cette opération ; mais elles ne sont pas si commodes, que les deux vaisseaux précédents.

Il faut se servir d'*aludels* pour la sublimation, ou de quelques autres vaisseaux analogues ; comme de mettre des pots de terre, qui s'embouchent les uns dans les autres, ou des *alambics aveugles*, c'est-à-dire, sans becs : on se sert aussi de papier bleu, qui soit sort & bien collé, pour en faire des cornets qui reçoivent les exhalaisons des matières sublimables, comme cela se verra, quand on sublimera les fleurs de benjoin.

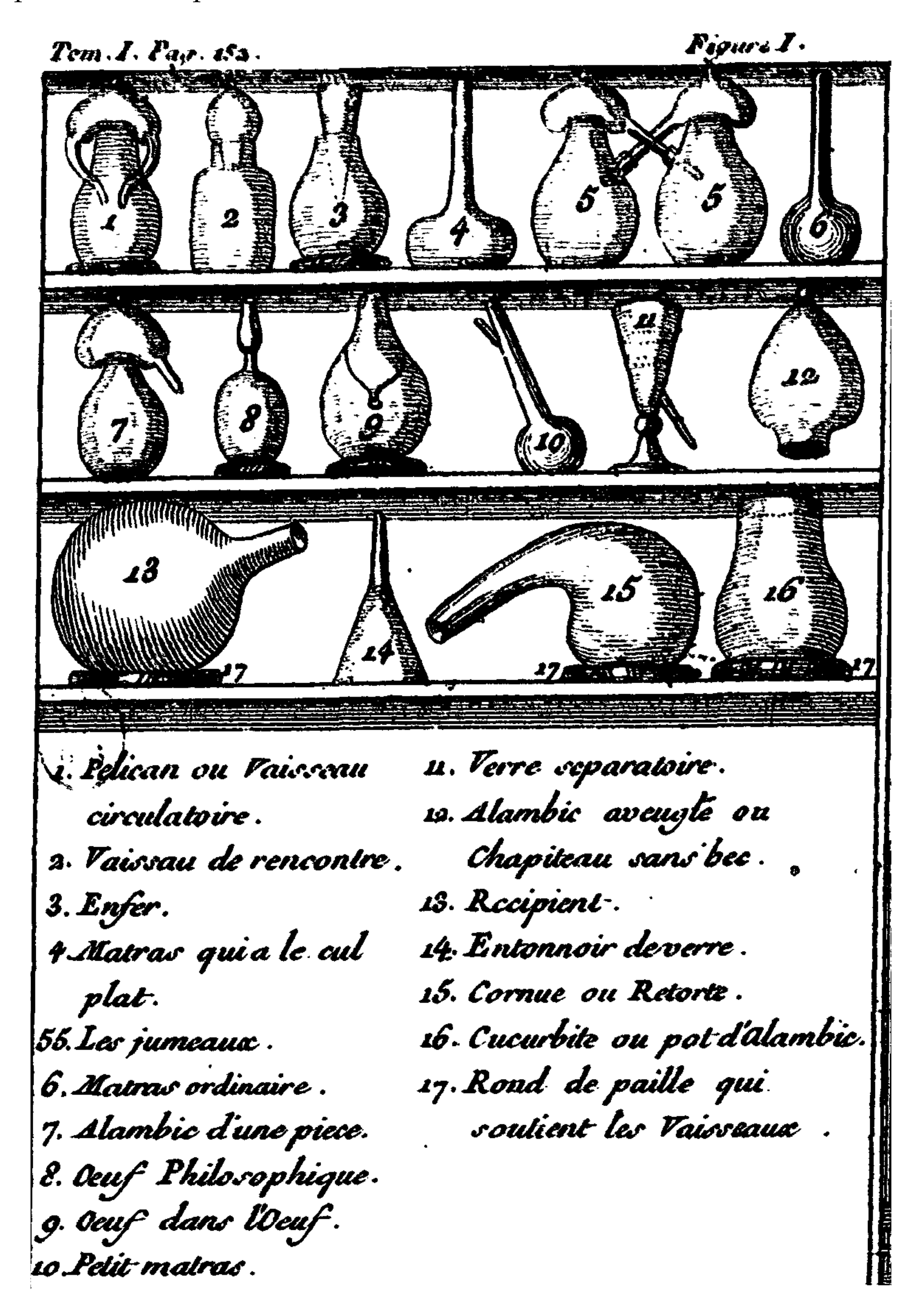
Pour la fonte ou pour la fusion, aussi bien que pour la cémentation & la calcination, il faut avoir des *creusets*, qui soient faits d'une bonne terre qui résiste au feu, qui soit capable de retenir les sels en fonte, & d'empêcher l'évaporation de leurs esprits, & même de tenir les métaux en flux ; il faut aussi avoir des couvercles pour les creusets, qui se puissent ôter & remettre avec les mollets, afin que les charbons, ou quelque autre corps étranger, ne tombent pas dans la matière qui est au feu ; ou qu'on puisse lutter ces couvercles bien exactement, comme cela se pratique dans les cémentations.

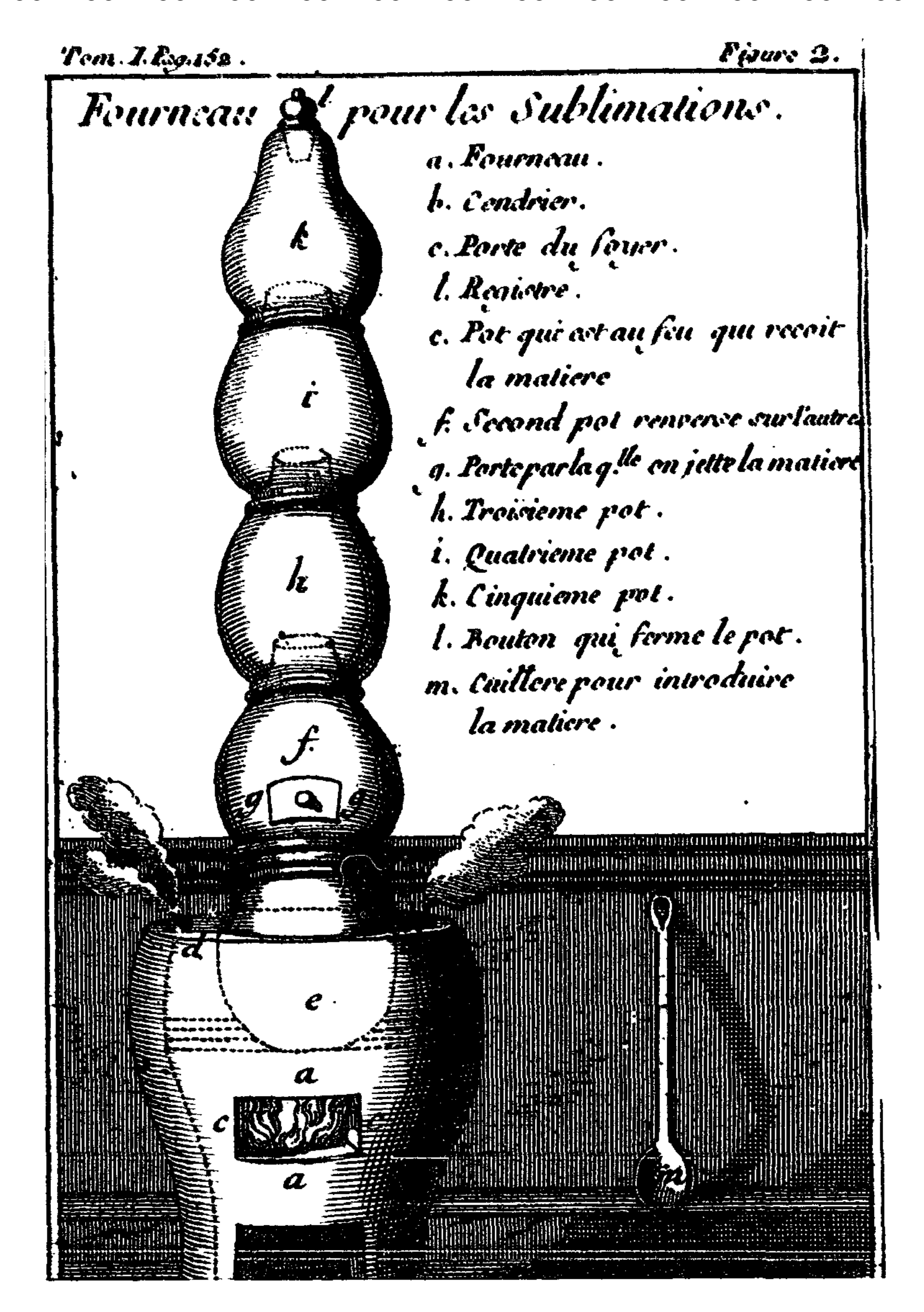
Il faut avoir finalement des *terrines* & des *écuelles*, des c*uillères* & des *spatules* de verre, de faïence, de grès, ou de quelque autre bonne terre, qui soit vernissée ou non vernissée, qui serviront pour les dilutions, les exhalations, les évaporation, les cristallisations, & particulièrement pour les résolutions à l'air.

Ceux qui voudront travailler aux véritables fixations, auront besoin des œufs philosophiques, ou d'un autre instrument qui est de mon invention, que je ne peut appeler autrement que du nom de l'œuf dans l'œuf, ou *Ovum* in *ovo* ; il participe de la nature du pélican, pour la circulation, & de celle de cet instrument, qu'on appelle un enfer, à cause que tout ce qu'on y met n'en peut jamais sortit : ce vaisseau sert à la fixation du mercure ; il a aussi la figure d'un œuf qui est enfermé dans un autre, si bien que c'est comme le raccourci & la véritable perfection de ces trois vaisseaux, qui peuvent servir à la fixation.

Or, comme la naïve description de tous ces vaisseaux ne peut être faite par écrit, & que la démonstration est beaucoup plus avantageuse que la lecture, on aura

recourt pour cet effet à la planche qui est à la fin de ce Chapitre, où l'on en verra la représentation, qui servira de modèle.





CHAPITRE IV.

De la diversité de toutes sortes de fourneaux.

Il ne suffit pas que le Chimiste ait de la chaleur & des vaisseaux, il faut qu'il ait aussi des fourneaux pour régler & pour gouverner sa chaleur & son feu, pour appliquer & ajuster les vaisseaux au degré de feu, qu'il jugera convenable à sa matière. Les fourneaux sont des instruments, qui sont destinés aux opérations qui se sont par le moyen du feu, afin que la chaleur puisse être retenue &

comme bridée, pour la pouvoir gouverner selon le jugement, l'habileté & l'intention de l'Artiste. On leur donne divers noms, selon la diversité des opérations auxquelles ils sont appropriés. Car ils sont fixes & immobiles, ou mobiles & portatifs. Nous ne parlerons ici que des fourneaux immobiles, puisque ce sont ceux qui servent plus utilement aux opérations de la Chimie ; & nous laisserons les autres à la fantaisie de ceux qui seront curieux de s'appliquer à ce bel Art. La matière des fourneaux est triple ; savoir, les briques, le lut, & les ferrements ; leur forme se prend de leur utilité.

Tous les *fourneaux* doivent avoir *quatre parties*, qui leur sont absolument nécessaires, de quelque forme qu'ils puissent être construits, qui sont premièrement, le *cendrier* avec sa porte, qui sert pour recevoir & pour retirer les cendres qui tombent du charbon : secondement, il y a la *grille*, qui reçoit & qui soutient le charbon. Il y a en troisième lieu, le *réchaud* ou le *foyer* avec sa porte, pour jeter le charbon sur la grille, qui doit avoir ses *registres* pour gouverner & pour régir la chaleur du charbon allumé, qui est contenu dedans. Il y a finalement l'*ouvroir* ou le *laboratoire*, qui doit contenir les vaisseaux & les matières sur quoi on travaille. Ce sont-là les remarques générales qui se doivent faire sur la matière & sur la construction des fourneaux. Il faut ensuite dire quelque chose de leur usage, & faire la description de leurs parties.

Il faut que nous commencions par le fourneau, qu'on appelle ordinairement ATHANOR, qui est un mot Arabe, ou plutôt dérivé du Grec, pour signifier que ce fourneau conserve une chaleur perpétuelle. On lui donne ce nom par excellence, parce que ce fourneau n'est pas seulement plus utile que tous les autres, pour une grande quantité d'opérations en même temps ; mais aussi parce qu'il épargne le charbon, qu'il soulage les soins & l'assiduité de l'Artiste, & que la chaleur qu'il communique, peut être régie avec une très grande facilité. Il faut que l'Athanor ait quatre parties. La première, est la tour qui contient le charbon. La seconde, est un bain-marie. La troisième, un fourneau de cendres. Et la quatrième, celui du sable. La tour doit avoir quatre ou cinq pieds de hauteur ou environ : un pied & demi de carrure en dehors, & dix pouces de diamètre de vide en dedans. Il faut qu'elle ait son cendrier & sa porte pour la communication de l'air, & pour retirer les cendres, & la porte du dessus de la grille, qui ne sert que pour la nettoyer, & pour ôter les terres & les pierrailles, qui se rencontrent quelquefois avec les charbons, qui boucheraient la grille, qui empêcheraient l'air, & qui par conséquent éteindraient le feu. Il faut aussi que cette tour ait trois ouvertures d'un demi-pied de haut, & de trois pouces de large aux trois autres faces, qui soient faites au-dessus de la grille, afin qu'elles communiquent la chaleur au bain-marie, au fourneau de cendres & à celui du

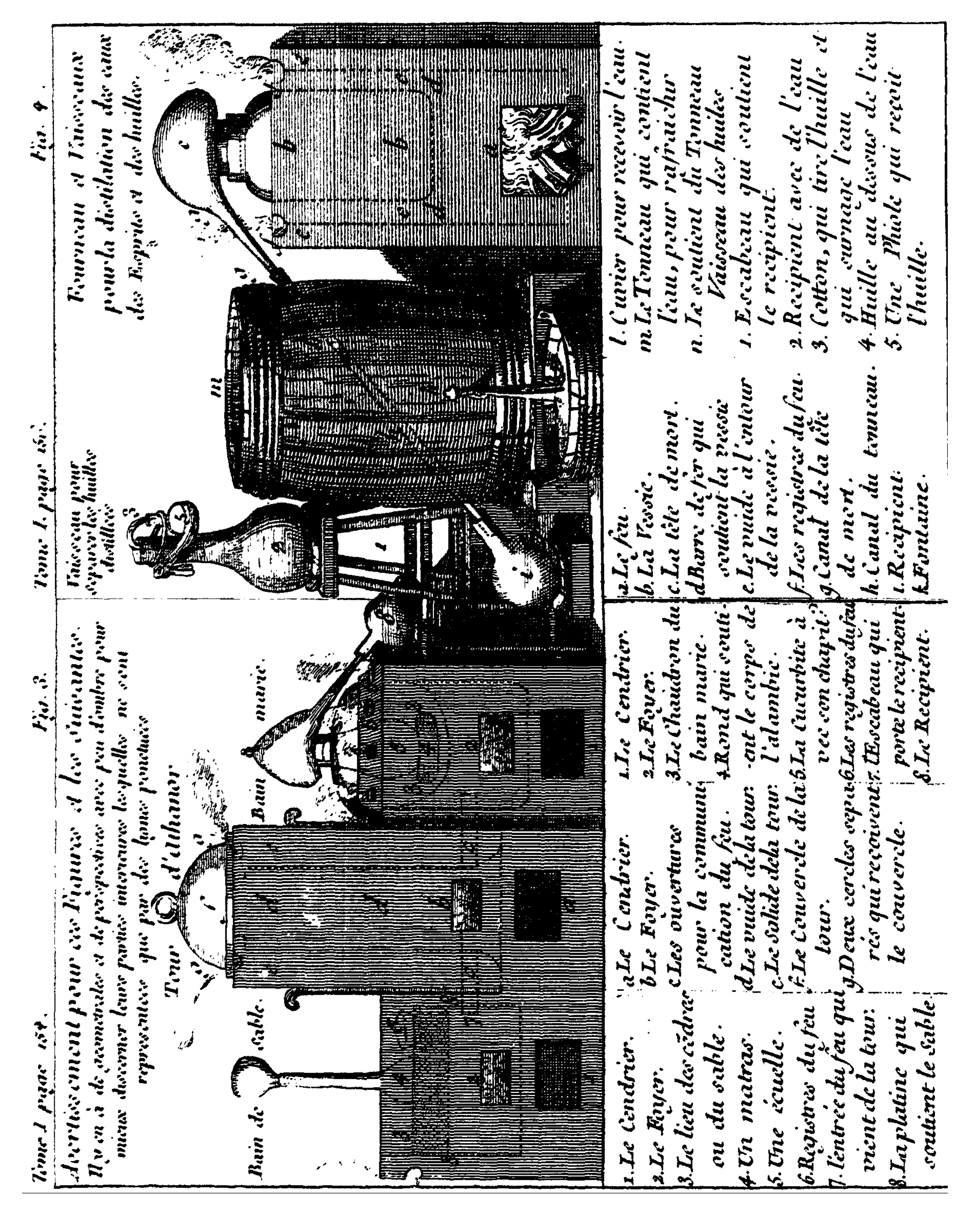
sable, qui doivent être bâtis contigus à cette tour, auxquels on fera aussi à chacun un cendrier & une grille avec sa porte, pour s'en servir en particulier sans la tour. Ces trous se doivent fermer avec des platines de fer, qui se hausseront & se baisseront, selon les degrés du feu qu'on voudra donner à l'un ou à l'autre de ces fourneaux. On peut aussi faire accommoder un chaudron quarré on rond, qui servira pour boucher le dessus de la tour, qui peut être utile à beaucoup d'opérations, & principalement aux digestions : ce chaudron s'emboîtera entre deux fers, dont l'un sera le bord du dedans de la tour, & l'autre celui du dehors : il faut aussi que le vide d'entre ces deux fers soit rempli de cendres, ce qui empêchera l'expiration de la chaleur par le haut de la tour; & ainsi le feu sera contraint de pousser son action par les côtés, y étant appelé par les registres, qui seront faits à chacun des trois fourneaux. Cela suffit pour comprendre la structure & l'usage de l Athanor ; car pour ce qui est de la forme & de la figure, elle dépend de l'Artiste.

On a encore besoin d'un fourneau distillatoire, dans lequel on enferme la vessie de cuivre, pour la distillation des eaux de vie, & pour celle des esprits ardents, qui se tirent par le moyen de la fermentation ; aussi-bien que pour l'extraction des huiles distillées, qu'on appelle improprement essences ; & après avoir couvert la vessie de la tête de maure, il faut avoir un tonneau qui ait un canal tout droit, ou qui soit fait en serpent, qui passe au-travers, qui reçoive les vapeurs que le feu chasse, & qui se condensent en liqueur dans ce canal, par le moyen de l'eau fraîche qui est contenue dans le tonneau.

Il faut que ceux qui veulent opérer sur les minéraux, & sur les métaux, aient un fourneau d'épreuve & de cémentation, qui n'est autre chose qu'un rond de briques d'un pied de diamètre en dedans, & haut le huit ou neuf pouces, auquel on laisse un trou pour le soufflet, après avoir fait le premier rang de briques, qui doivent être très exactement jointes & liées ensemble par un bon lut qui résiste bien au feu : ce fourneau peut aussi servir à coupeller & à calciner.

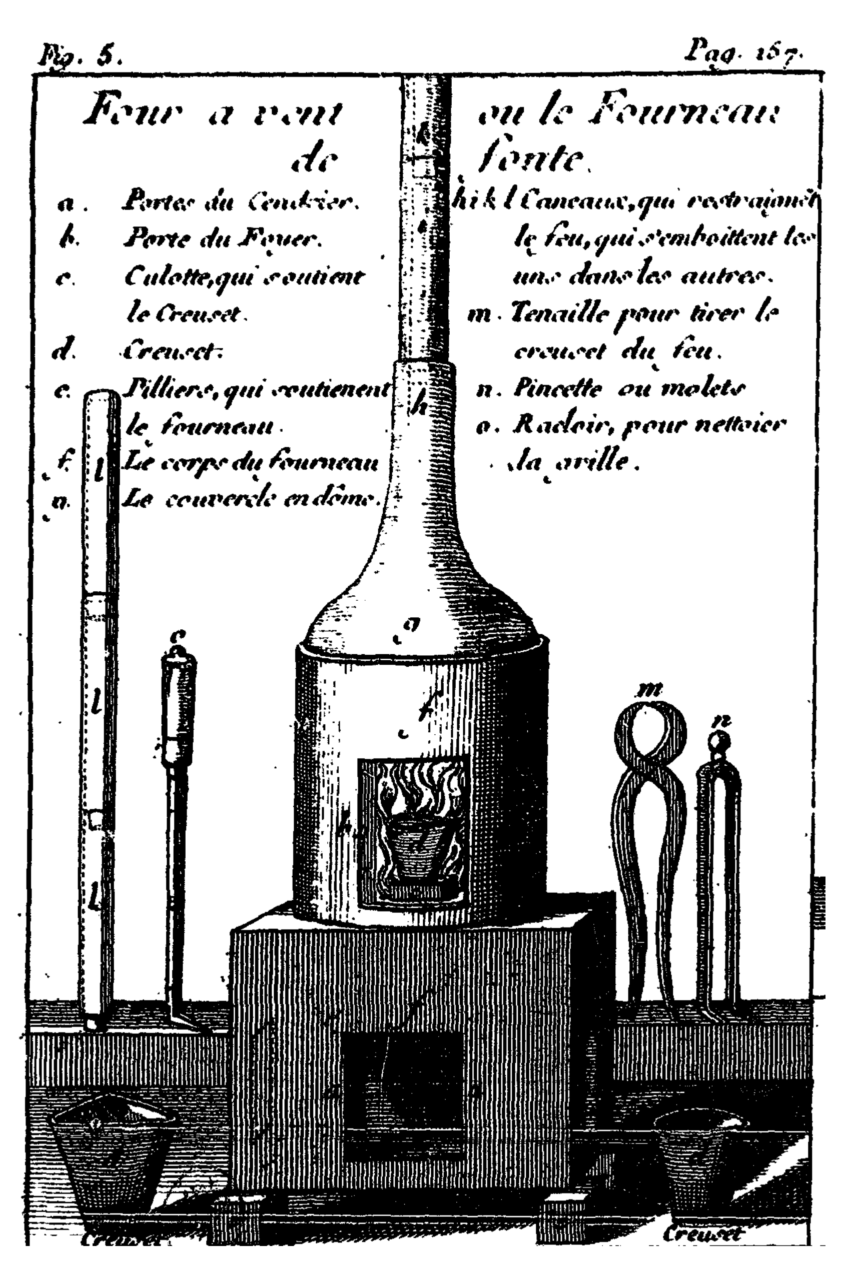
Un laboratoire ne peut être bien accompli, s'il n'est fourni d'un *fourneau de réverbère*, qui doit être clos ou ouvert. On appelle clos, celui dans lequel on peut distiller les eaux fortes & les esprits des sels, comme de nitre, de vitriol, du sel commun & des autres choses de pareille nature. Celui qu'on appelle ouvert, c'est celui dans lequel on peut réverbérer & calciner, par le moyen de la flamme qui doit passer sur la matière du derrière en devant, y étant attirée par une ouverture d'un demi-pouce de largeur, & de la longueur de tout le fourneau, qu'on laisse derrière la platine de fer, qui soutient les matières qu'on veut réverbérer ; & cette même flamme sort par une autre ouverture de pareille

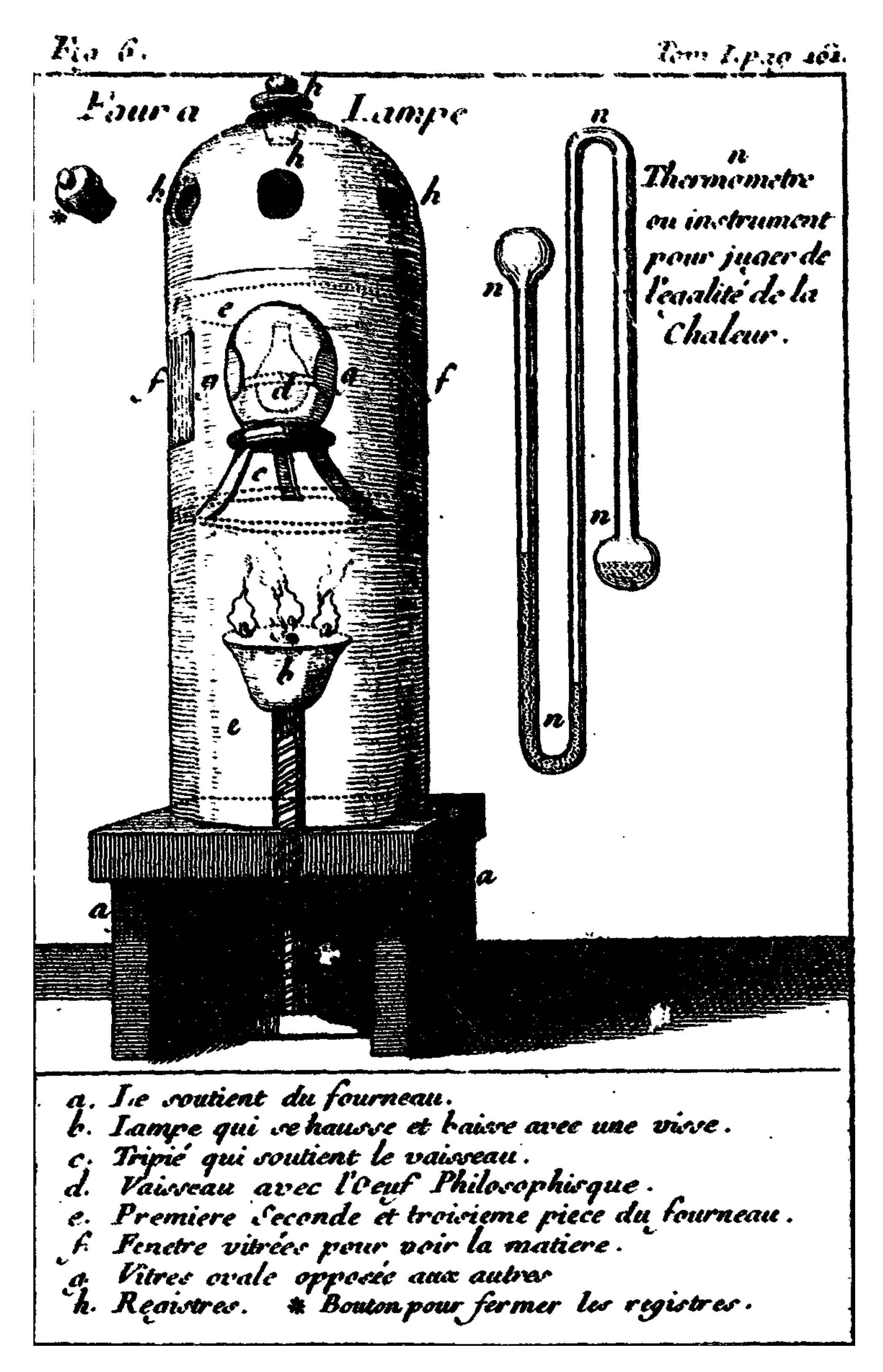
dimension, qui sera le long du haut du fourneau en devant, immédiatement au-dessous de son couvercle, qui doit être plat sans aucun autre registre que cette longue ouverture du devant.



Il faut finalement avoir un *fourneau à vent* pour les fontes minérales & pour les métalliques, pour les vitrifications & pour les régules. Il faut que la grille soit posée sur un quarré soutenu sur quatre piliers, afin que le vent & l'ait aient une libre entrée, & qu'ainsi ils servent de soufflets : il faut qu'il y ait une ouverture

d'un pied en quarré aux quatre faces de ce soubassement ; puis on bâtira une tour ronde de la hauteur de quinze pouces & de huit pouces de diamètre en dedans ; que la porte pour l'entrée des creusets, soit de sept ou huit pouces de largeur, & de dix de hauteur ; il est nécessaire de couvrir cette tour d'un couvercle qui soit en dôme, avec un canal au-dessus, qui soit percé d'un trou de trois pouces de diamètre, sur lequel on en emboîtera un autre de la hauteur de trois ou quatre pieds, afin de concentrer mieux l'action du feu à l'entour du creuset ou des autres vaisseaux, qui contiennent la matière qu'on veut fondre. Il faut boucher l'entrée des creusets avec une porte de bonne terre qui soit de trois pièces.





Mais comme ceux qui s'adonnent au travail de la Chimie, ne sont pas toujours sédentaires, & qu'ainsi ils ne peuvent être fournis de toutes les sortes de

fourneaux ; il faut que je donne la manière d'en bâtir un, qui pourra servir successivement à toutes les opérations de cet Art, pourvu qu'on ait les vaisseaux nécessaires, & qui soient de la même mesure du fourneau que je décrirai, ce qui se fait ainsi.

Il faut bâtir un fourneau d'un pied & demi en quarré, faire le fond du cendrier d'une brique plate, & continuer d'élever le mur d'alentour de deux briques, & laisser le vide au milieu avec la porte en devant de quatre pouces de haut, qui sont deux briques : couvrez ensuite la porte d'une brique, & achever le tour du quarré de la même égalité ; posez la grille qui soit de sept barreaux de fer de la grosseur du maître doigt, qui soient forgés carrément : il faut poser ces barreaux sur leur tranchant ou leur arrête, afin que les cendres puissent mieux couler, & qu'ainsi elles ne suffoquent pas le feu ; qu'il n'y ait que la distance de l'épaisseur du doigt indice entre chacun de ces barreaux ; puis après avoir égalé l'épaisseur de votre fer avec des tuileaux ou avec du carreau, qui est à peu près de la même épaisseur, & bien luté le tout ensemble, il faut commencer à bâtir en hotte, & ne laisser que six pouces de découvert de votre grille, faisant à chaque lit de vos briques une retraite de trois lignes, ce que vous continuerez jusqu'à dix pouces de hauteur, qui est un espace nécessaire, tant pour contenir le charbon, que pour le jeu du feu ; il faut aussi laisser une porte de la même grandeur, que celle du cendrier ; après avoir achevé cela , il faut poser de plat deux barres de fer de la grosseur d'un pouce, à la distance d'un demi-pied l'une de l'autre ; puis égaler le mur avec du gros carreau, ou avec quelque autre corps de pareille épaisseur ; & bâtir après cela tout à l'entour trois briques de côté, pour avoir plus d'espace pour poser les vais-seaux nécessaires aux opérations qui suivent.

Si on veut travailler au bain-marie, il faut avoir un chaudron rond, qui soit proportionné de diamètre au-dedans de votre fourneau, & qui n'ait qu'un pied de haut, afin de l'emboîter dans ce fourneau ; & l'espace qui sera dans les coins, servira pour faire des registres pour l'évocation, ou pour la rémission de la chaleur.

Il faut avoir aussi un autre chaudron, qui ait le fond de bonne taule ou de planche de fer, avec le contour qui soit de moindre épaisseur, qui soit approprié pour entrer dans le même fourneau, qui servira pour distiller & pour travailler aux cendres, au sable & à la limaille de fer : si ce chaudron était d'un bon fer de cuirasse, & qu'il fût forgé tout d'une pièce, il pourrait aussi servir de bain-marie.

ᏣᏨᏣᏨᏣᏨᏣᏨᏣᏨᏣᏨᏣᏨᏣᏨᏣᏨᏣᏨᏣᏨᏣᏨᏣᏨᏣᏨ

Que si on veut travailler avec la retorte, on peut poser un couvercle de pots de terre, renverse sur les barres, & mettre sur ce couvercle une poignée de sable, qui servira de lut pour empêcher que le verre ne se casse, & que le feu n'agisse trop promptement sur le vaisseau & sur la matière qu'il contient : après quoi, il n'y a plus qu'à couvrir le dessus du fourneau d'une terrine de terre non vernissée, qui soit percée au milieu, afin que ce trou serve de registre avec les quatre autres angles, pour la direction du feu.

Si l'Artiste désire de se servir de fourneau, à la fonte, à la calcination, à la cémentation, ou à la réverbération, il pourra le faire après avoir été le haut des briques qui sont bâties de côté, comme aussi les barres, afin qu'il puisse introduire ses vaisseaux & ses matières plus librement & plus facilement.

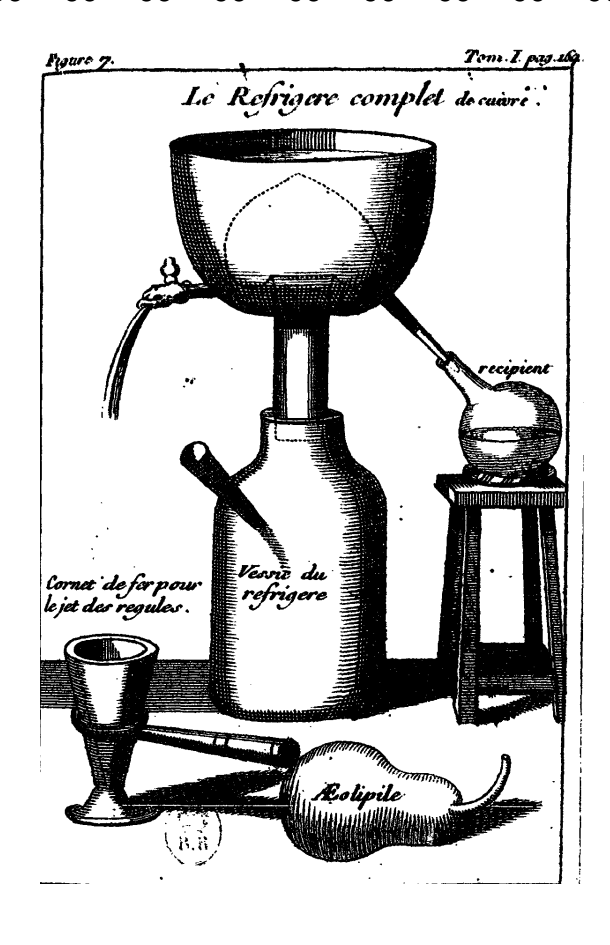
C'est ce que nous avions à dire des fourneaux, qu'on bâtit avec le lut & les briques, il ne reste plus qu'à dire quelque chose du *fourneau de lampe*, qui peut servit aux plus curieux à plusieurs opérations Chimiques. Ce fourneau doit êre fait d'une bonne terre boleuse, qui soit compacte, bien pétrie, bien alliée, & quelle soit bien cuite, afin que la chaleur de la lampe ne puisse transpirer ; & afin que cela n'arrive pas, on pourra faire un enduit au-dedans & au-dehors du fourneau, après qu'il sera cuit avec des blancs d'œuf, qui soient réduits en eau par une continuelle agitation.

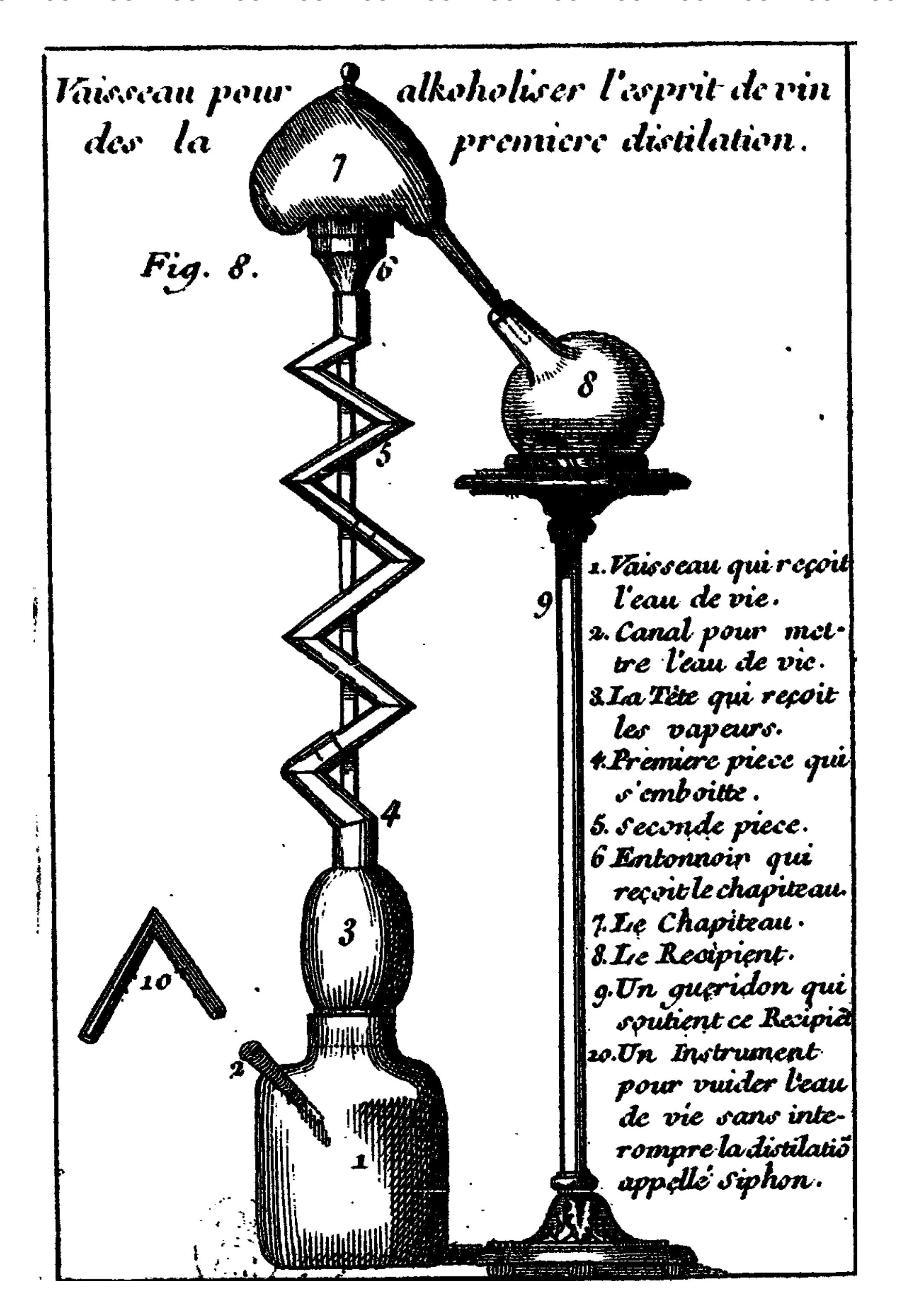
Ce fourneau doit être de trois pièces, qui fassent en tout la hauteur de vingt & un pouces, qu'il soit de l'épaisseur d'un pouce, & qu il ait en dedans huit pouce de diamètre. Il faut que la première pièce de ce fourneau qui est sa base, soit de la hauteur de huit pouces, qu'il soit percé par le bas de quatre pouces & demi de diamètre, afin que cette couverture serve pour l'introduction de la lampe, qui doit être de trois pouces de diamètre & de deux de profondeur, qu'elle soit ronde & couverte d'une platine qui soit percée au milieu d'un trou, qui puisse recevoir une mèche de douze fils au plus, & qu'il y ait encore six autres trous de pareille grandeur, qui soient proportionnés à une distance également éloignée de celui du milieu. La seconde pièce sera de sept pouces de haut, il faut qu'elle s'emboîte juste dans la première pièce, & qu'elle ait quatre pattes de terre qui soient d'un pouce hors œuvre, pour soutenir un vaisseau de terre ou de cuivre, qui aura six pouces de diamètre & de quatre de haut, qui servira de bain-marie & de capsule, pour les cendres ou pour le sable. Il faut aussi que cette seconde pièce soit percée de deux trous à l'opposite l'un de l'autre, qui soient d'un pouce & demi de diamètre, auxquels on ajustera deux cristaux de Venise. Ces deux trous se doivent faire entre la hauteur du quatrième pouce & du dernier de la hauteur, qui serviront de fenêtre, pour voir le changement des couleurs

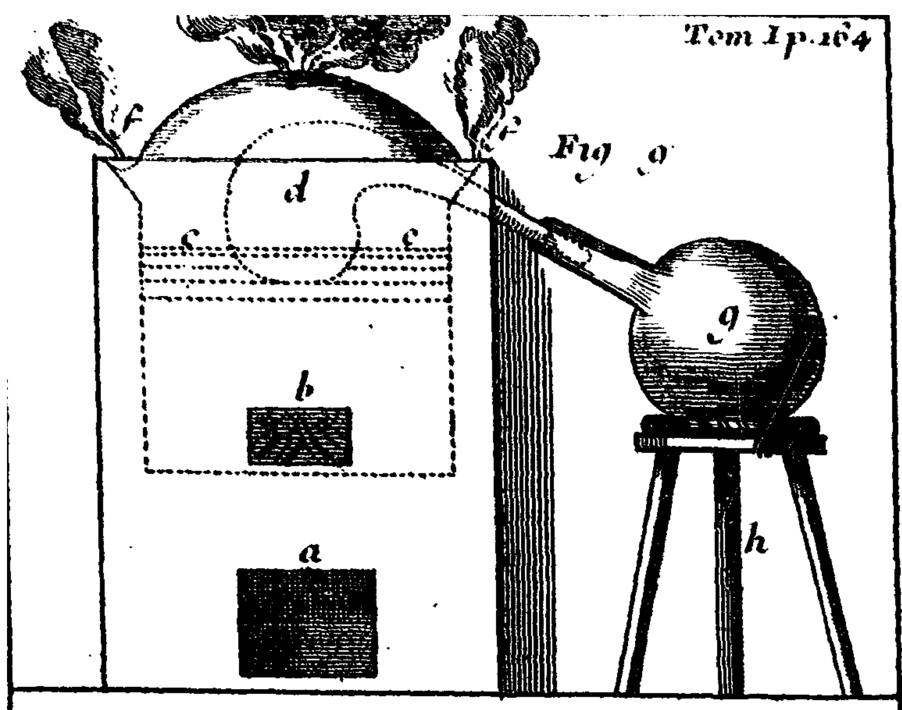
dans les opérations, comme aussi les dissolutions, en opposant une chandelle allumée d'un côté & regardant de l'autre, parce que le vaisseau & la matière qu'il contiendra, seront entre deux. La troisième pièce du fourneau doit être de six pouces, pour achever les vingt & un pouces de la hauteur entière, qui doit être faite en dôme ou en hémisphère, qui soit percée au haut, d'un trou d un pouce de diamètre, qui reçoive plusieurs pièces de trois lignes chacune, qui aillent toujours en rétrécissant jusqu'à un bouton fait en pyramide, qui fermera le dernier. Il faudra qu'il y ait encore quatre autres trous de la même façon, qui soient faits dans le troisième & quatrième pouce de la hauteur, & qui soient également distants les uns des autres : ce sont ces trous qui servent de registre au four à lampe, dont la chaleur est régie, pour l'augmentation ou pour la rémission de son feu, par l'éloignement & par l'approche de la lampe, qui doit être posée sur un rond de bois, qui soit ajusté sur un à vis qui l'élevé, ou qui l'abaisse autant qu'on voudra, comme aussi en augmentant le nombre des mèches, & en faisant ces mèches d'un ou de plusieurs fils, selon que les opérations le demanderont.

Mais ce qu'il y a de plus considérable pour la remarque du plus ou du moins de chaleur, se voit par le moyen du thermomètre, qui est un instrument de verre, dans lequel on met de l'eau, qui marque très exactement les degré de la chaleur, par l'abaissement & l'élévation de cette eau. On pourra rectifier les huiles, dont on se servira pour la lampe sur des sels fixes faits par calcination, afin qu'elles fassent moins de suie, & qu'elles agissent plus puissamment, puisque cette rectification leur ôte leur humidité excrémenteuse & leur superflu. Les mèches doivent être d'or ou d'alun de plume, ou d'amiantes, qui est un minéral qui se trouve dans l'Ile d'Elbe, auxquelles on pourra substituer la moelle interne de sureau ou de jonc, qui soit bien desséchée, qu'il faudra changer de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures, ce qui fait qu'il faut avoir deux lampes, qu'on substituera l'une à l'autre, afin qu'il n'y ait aucune intermission de la chaleur. Si on se sert de la mèche de moelle de sureau, il faut qu'il y ait une petite pointe de fer aiguë qui soit soudée au fond de la lampe, & qui réponde au milieu du trou du couvercle qui doit contenir la mèche.

La figure de tous ces fourneaux se verra dans la planche, qui est à la fin de ce Chapitre. Il faut seulement dire encore deux mots des instruments de fer qui sont nécessaires pour les fourneaux : car il faut avoir des tenailles pour tirer les creusets du feu, des mollets ou des pincettes, un racloir fait en crochet pour nettoyer les grilles, & une pelle de fer pour tirer les cendres. Il faut aussi avoir un cornet de fer, forgé & bien soudé pour le jet de régules, dont on verra aussi la figure avec les instruments de verre.


Figure 7.
Tom. I. pag.
Le Refrigere complet de cuivre.
recipient
Cornet de fer pour le jet des regules.
Vessie du refrigere
Æolipile


Vaisseau pour alkoholiser l'esprit de vin
des la premiere distilation.
Fig. 8.
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
1. Vaisseau qui reçoit l'eau de vie.
2. Canal pour mettre l'eau de vie.
3. La Tête qui reçoit les vapeurs.
4. Premiere piece qui s'emboitte.
5. Seconde piece.
6 Entonnoir qui reçoit le chapiteau.
7. Le Chapiteau.
8. Le Recipient.
9. Un gueridon qui soutient ce Recipiẽ
10. Un Instrument pour vuider l'eau de vie sans interompre la distilatiõ appellé Siphon.



CHAPITRE V.

Des lutations.

Après avoir fait la description de la variété des vaisseaux & de leurs usages, aussi-bien que de la diversité des fourneaux, il faut parler de toutes les lutations, tant du lut ou du mortier qui sert à la fabriqua des fourneaux, que du

☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧

lut qui sert à la conservation des vaisseaux, & à radouber & raccommoder leurs cassures, & même à leur mutuelle conjonction.

Le lut qui doit être employé à la construction des fourneaux, se doit faire avec de la terre argileuse, qui ne soit pas trop grasse, de peur qu'elle ne fasse des fentes, & qui ne soit pas trop maigre, ni trop sableuse, de peur qu'elle n'ait pas assez de liaison : il faut détremper cette terre avec de l'eau, dans quoi on aura détrempé de la crotte de cheval en bonne quantité & de la suie de cheminée, afin que cela communique à l'eau un sel, qui donne la liaison & la résistance au feu. Que si on se veut servir de ce même lut, pour enduire & pour lutter les vaisseaux de verre ou de terre qu'on expose au feu ouvert, & principalement pour les retortes, il y faudra ajouter du sel commun, ou de la tête morte d'eau forte, du verre pilé & des paillettes de fer, qui tombent en bas de l'enclume quand on forge ; & on aura un lut qui résistera si bien au feu, qu'il sera impénétrable aux vapeurs, jusque là qu'il sert de retorte, lorsque celles de verre sont fondues par la longueur & la grande violence du feu de flamme, qu'on donne sur la fin des opérations qu'on fait sur les minéraux. Quand nous avons parlé des vaisseaux, nous avons dit qu'il y en avait qu'on devait joindre ensemble pour une seule opération ; & que lorsque les substances sur quoi on travaille, sont subtiles, pénétrants & éthérées, il est nécessaire que les jointures des vaisseaux soient très exactement luttées. Il faut donc qu'il y ait trois sortes de luts, pour joindre les vaisseaux ensemble, lorsqu'ils ne sont pas exposés au feu ouvert ; le premier, est le lut, qui se fait avec les blancs d'œufs battus & réduis en eau par une longue agitation, dans quoi il faut tremper des bandelettes de linge, sur quoi il faut poudrer de la chaux vive, qui soit réduite en poudre subtile, puis poser une autre bande de linge mouillé, puis poudrer & continuer ainsi jusqu'à trois fois ; mais notez qu'il ne faut jamais mêler la poudre de la chaux vive avec l'eau des blancs d'œufs, d'autant que le feu secret de cette chaux les brûlerait & les durcirait, qui est pourtant une faute que beaucoup d'Artistes commettent : on peut aussi tremper de la vessie de porc, ou de celle de bœuf, dans l'eau de blancs d'œufs, sans se servir de la chaux, & principalement dans la rectification & dans l'alcoolisation des esprits ardents, qui se tirent des choses fermentées. Le second lut, est celui qui se fait avec de l'amidon, ou avec de la farine cuite & réduite en bouillie avec de l'eau commune : ce lut suffit pour lutter les vaisseaux, qui ne contiennent pas des matières si subtiles. Le troisième, n'est rien autre chose que du papier coupé par bandes plier & trempé dans l'eau, qu'on met à l'entour du haut des cucurbites, tant pour empêcher que le chapiteau ne froisse la cucurbite, que pour empêcher les vapeurs de s'exhaler : cette lutation n'a point de lieu, que lorsqu'on évapore

❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧

& qu'on retire quelque menstrue, qui ne peut être utile à quelque autre opération.

Il faut aussi faire un bon lut, pour les fissures des vaisseaux & pour les joindre ensemble, lorsqu'ils doivent souffrir une grande violence de feu. Il y en a de deux sortes. Le premier, est celui qui se fait avec du verre réduit en poudre très subtile, du karabé, ou du succin & du borax, qu'il faut détremper avec du muscilage de gomme arabique, qu'on appliquera aux jointures des vaisseaux ou à leurs cassures ; & après que cela sera bien séché, il faudra passer un fer rouge par-dessus, qui leur donnera une liaison & une union presque parfaite avec les vaisseaux. Mais si on ne veut pas tant prendre de peine, il faut faire simplement un lut avec du fromage mou, de la chaux vive & de la farine de seigle, & l'expérience fera voir qu'il est très excellent pour cet effet.

Que si vous adapter le col de la cornue au récipient, pour la distillation des eaux fortes & des esprits des sels, il faut prendre simplement du lut commun & de la tête morte de vitriol ou d'eau forte, avec une bonne poignée de sel commun, qu'il faut bien pétrir ensemble avec de l'eau, dans quoi on aura dissout le sel, & boucher avec ce lut l'espace qui joint le récipient & la cornue ensemble, & le faire sécher à une chaleur lente, afin qu'il ne fasse point de fentes ; que s'il arrivait qu'il se fendît, il faut avoir soin d'en bien refermer les fentes, à mesure qu'elles se font, parce que cela est de grande importance pour empêcher l'exhalaison des esprits volatils.

On peut encore ajouter légitimement a toutes ces lutations, le lut ou le seau de Hermès, qui n'est rien autre chose que la fonte du verre, dont le col du vaisseau est fait : il faut pour cet effet donner le feu de fusion peu à peu, & lorsqu'on voit que le col du vaisseau commence à s'incliner par la chaleur du feu qui fond le verre, il faut avoir des ciseaux qui soient forts, & couper le col de ce vaisseau à l'endroit où le verre commence à couler : cela fait une compression qui unit les bords du verre inséparablement. Que si on aime mieux le serrer en pointe, en tortillant le col du vaisseau peu à peu, il faut après mettre le petit bout à la flamme de la chandelle ou de la lampe, afin qu'il se forme un petit bouton, qui bouche bien exactement un petit trou, qui demeure ordinairement au bout du tortis, & qui est presque imperceptible.

Or, comme les vaisseaux ne sont pas toujours fabriqués selon que nous le désirerions, & qu'il en saut ôter souvent quelque partie, qui peut incommoder dans les opérations ; il faut aussi enseigner de quelle façon cela se pourra faire sans risquer le vaisseau, ce qui se fait en rompant & cassant le verre également en travers : on y procède de trois façons, savoir, ou en appliquant un fer rouge

pour commencer la fente ou la fissure, ou en faisant trois tours de fil soufré à l'entour du col du vaisseau, s'il est gros & épais, ou finalement en échauffant & tournant le vaisseau qu'on veut casser, à la flamme de la lampe ou de la chandelle, s'il est petit & mince ; & lorsque le verre est bien échauffé par l'un de ces trois moyens, il le faut essuyer, & jeter dessus quelques gouttes d'eau froide, qui feront une fente, qu'il faudra continuer & conduire jusqu'au bout avec de la mécher d'arquebuse allumée, en échauffant le verre en soufflant sur le charbon de la mèche, & ainsi on ne risquera jamais les vaisseaux.

CHAPITRE VI.

De l'explication des caractères & termes, dont les Auteurs se sont servi en Chimie.

Comme les anciens Sages cachaient les secrets de la nature sous des ombres & sous des obscurités, de peur que le vulgaire ignorant ne profanât la sacrée Philosophie ; les Philosophes hermétiques, qui sont les Chimistes, en ont usé de même pour ne pas rendre leur science commune, & pour ne pas profaner les mystères admirables qu'elle contient : c'est pourvoi ils se sont servis de marques & de caractères hiéroglyphiques, aussi bien que de quelques termes qui sont inusités aux autres, pour exprimer plusieurs choses, qui sont de l'essence de la théorie ou de la pratique de leur art. Ce qui fait que nous avons jugé à propos d'expliquer, autant que nous pourrons, ce que signifient ces marques & ces termes obscurs, afin que lorsque les curieux de la Chimie les rencontreront dans les Auteurs anciens ou dans les modernes, cela ne les rebute pas, & ne leur fasse commettre aucune faute : assurant que ce que nous en dirons, donnera assez de lumière aux nouveaux Chimistes, pour les introduire dans la claire intelligence de tous les livres, qui traitent de cette belle Physique.

Les Chimistes se servent encore, outre toutes ces marques, de plusieurs termes obscurs pour cacher leur science, qui semblent très étranges aux novices en cet art : c'est pourquoi il faut aussi que nous en expliquions quelques-uns des plus cachés, pour mieux faire connaître les autres. Ainsi ils ont appelle *Lili*, la matière pour faire quelque teinture excellente, soit de l'antimoine, ou de quelque autre chose ; l'eau forte, estomac d'Autruche ; le sel armoniac sublimé, l'aigle étendue ; la teintée d'or, le lion rouge ; celle du vitriol, le lion vert ; les deux dragons, le mercure sublimé corrosif & l'antimoine ; le beurre d'antimoine, l'écume envenimée des deux dragons ; la teinture de l'antimoine, sang de dragon ; & lorsque cette teinture est coagulée, ils l'ont nommée la gelée du loup. Ils appellent encore la rougeur qui est dans le récipient, quand on distille l'esprit du sel de nitre, le sang de la Salamandre. Ils ont appelé la vigne, le grand végétable ; & le tartre, l'excrément du suc du plan de Janus, &

beaucoup d'autres noms qui sont plus ou moins énigmatiques, que nous ne rapporterons pas ici, tant à cause que cela serait inutile & ennuyeux, que parce qu'ils peuvent être facilement conçus & entendus pat la lecture & par le travail, qui sont les deux fils qui peuvent faite sortir de ce labyrinthe. Ainsi nous finirons ce Chapitre & ce premier Livre, pour entrer par le second de notre deuxième partie, dans la description ingénue que nous donnerons du travail, de la préparation des remèdes, & des excellents usages auxquels ils peuvent être appliqués. Et les caractères sont expliqués dans la Table ci-jointe.

Acier fer ou mars
Aimant
Air
Alambic
Alun
Amalgame aaa
Ana, quantité égale
Antimoine
Aquarius ou Verseau, Signe Celeste
Argent ou lune
Argent vif ou mercure
Aries ou le Belier, Signe Celeste
Arsenic
Atrament, Couperose blanche
Bain B
Bain marie ou marin MB
Bain vaporeux VB
Balance, Signe celeste
Borax
Briques
Calciner
Camphre
Capricorne, Sig. Cel.
Cancer, Signe Celeste
Cendres
Cendres gravelées
Ceruse
Chaux C E
Chaux vive
Cimenter
Cinabre c'est le Vermillon
Cire
Coaguler
Creuset
Cristal
Cuivre calciné ou Es ustum
Digerer
Distiller
Eau
Eau forte
Eau regale
Eau de vie
Esprit SP
Esprit de vin
Estain ou Jupiter
Farine de briques
Feu
Feu de roue
Fixer
Filtrer
Fleur d'airain
Gomme
Heure
Huille
Jour
Jumeaux, Sig. Celeste II
Lion, Signe celeste
Lit sur lit ou stratum super stratum SSS
Luter
Marcassite
Mercure precipité
Mercure sublimé
Sept Meteaux
Mois
Minium
Nitre ou Salpetre
Nuit
Or ou Soleil
Orpiment
Plomb ou Saturne
Poissons, Sig. celeste
Poudre
Precipiter
Purifier
Q. S. quantité suffisante
Quinte essence Q E
R. c'est prenez
Realgar
Retorte, Cornuë
Sable
Saffran de Venus
Saffran de Mars

Sagittaire, Sig. Celeste ♐
Savon .... ◊
Scorpion, Sig. celeste... ♏
Sel alkali .... 🜼 8 🜽
Sel armoniac .... 🜹
Sel comun .... ⊖ ⊕
Sel gemme ....
Soude ....
Souffre .... 🜍
Souffre noir .... 🜏
Souffre vif ....
Souffre des Philosophes ....
Sublimer .... ♎ ☌
Talk X
Tartre .... 🜿
Taureau, Sig celeste ... ♉
Terre .... 🜃
Tête morte ....
Tutie ....
Verre ....
Vierge, Signe Celeste ♍
Verdet ou vert de gris ⊕
Verseau, Signe Cel. ... ♒
Vinaigre .... ✕ ✛
Vinaigre distillé ...
Vitriol .... ⊕
Urine ....

Poids en Chimie et medecine

ʃ Demi grain.

j Grain, c'est la pesanteur d'un grain de bled.

℈ ʃ. Demi Scrupule fait 12. grains.

℈ 1. Un Scrupule ou 24. grains; c'est le tiers d'une dragme.

ʒ ʃ. Demi Dragme ou demi gros, fait 36. grains.

ʒ 1. Une Dragme ou un gros fait 72. grains.

℥ ʃ. Demi once, faisant quatre dragmes ou gros.

Les Allemands comptent par Lot; et le Lot fait une demi once.

℥ 1. Une Once faisant huit dragmes ou gros.

Le Marc pese huit onces: on ne le dit gueres que pour la monnoie.

Jadis en Medecine la livre etoit de 12. onces; aujourdhuy elle est de 16. dans quelques provinces la Livre n'est que de 14. onces.

ঔ৶ঔ৶ঔ৶ঔ৶ঔ৶ঔ৶ঔ৶ঔ৶ঔ৶ঔ৶ঔ৶ঔ৶ঔ৶ঔ৶ঔ৶ঔ৶



LIVRE SECOND.

Des Opérations Chimiques.

CHAPITRE I.

Des observations pour la séparation & pour la purification des cinq premières substances, après qu'elles ont été tirées des composés.

Le feu est un puissant agent & une cause équivoque, qui élève facilement les substances évaporables, sublimables & volatiles, comme sont le phlegme, l'esprit & l'huile. Le phlegme est élevé le premier, à cause qu'il n'adhère pas beaucoup aux autres, & c'est pour cela qu'il ne faut qu'un feu lent pour son extraction, comme il faut aussi un feu plus fort pour faire sortir l'huile, à cause de sa viscosité & de son union avec le sel ; & l'esprit requiert encore un feu plus violent à cause de sa pesanteur, puisque les esprits ne sont que des sels ouverts, comme les sels ne sont que des esprits coagulés. Quelquefois le phlegme, l'huile & l'esprit montent confusément ensemble avec beaucoup de sel, par la grande violence & par la véhémence du feu ; & même on trouve souvent beaucoup de terre, qui s'est sublimée avec ces substances, comme on le peut voir en la suie des cheminées, dont ou peut faire aisément la séparation des cinq substances.

On peut donc séparer le *phlegme*, qui sort le premier à la chaleur du bain-marie, ou à quelque autre, qui lui soit analogue. On le sépare de l'*huile* par l'entonnoir, parce que l'huile surnage ; mais il le faut séparer de l'esprit par la chaleur tempérée du bain-marie, ou quelque autre semblable ; car cette chaleur est capable de faire monter le phlegme, & ne peut pousser l'*esprit* en haut à cause de sa pesanteur : il faut donc un feu plus fort pour sublimer l'esprit, comme celui des cendres, du sable ou de la limaille, ou même de quelque chaleur plus vive, selon la nature particulière de l'esprit.

Le *sel* & la *terre* n'ont pas une étroite liaison ensemble, c'est pourquoi on les peut facilement séparer par le moyen de quelque liqueur aqueuse, qui est le menstrue le plus propre pour dissoudre les sels, & pour les séparer de la terre : & comme la terre est d'une nature indissoluble, elle se précipite au fond par sa pesanteur. Après qu'on aura séparé le sel de cette manière, il faut filtrer la

lessive, & faire évaporer jusqu'à pellicule le menstrue dans des écuelles de verre, de faïence ou de grès, puis les exposer au froid pour faire cristalliser le sel, qu'il faut dessécher à une chaleur lente, puis le mettre dans des vases de verre, qui soient bien bouchés, afin d'empêcher qu'ils ne se résolvent par l'attraction de l'humidité de l'air.

Mais il faut remarquer que les *esprits ardents*, qui sont faits des choses fermentées, sont encore plus légers que le phlegme, & qu'ainsi ils moment les premiers ou dans leur distillation, ou dans leur rectification. L'exemple en est familier & remarquable dans la façon dont se fait le vin : car si on prend du moût pour le distiller, avant qu'il ait été fermenté, il ne montera que du phlegme ; car l'esprit demeurera lié & attaché avec le sel essentiel de ce suc, qui s'épaissira en un extrait fort doux & très agréable : au lieu que si l'on attend à distiller cette liqueur, après que la fermentation aura été faite dans les celliers, on tirera un esprit ardent le premier, le phlegme suivra, & il ne restera au fond qu'un extrait ingrat & mauvais, parce que ce sel essentiel du moût aura été volatilisé en esprit par l'action de la fermentation.

La différence des vaisseaux & les divers degrés du feu, servent aussi beaucoup à séparer & à rassembler ces diverses substances, après qu'elles sont déliées les unes des autres : car la liaison étant une fois rompue, chacune se retire à part ; mais lorsque le feu intervient, il met & réduit le tout en vapeurs & en exhalaisons, que les Artistes reçoivent en des vaisseaux divers, selon la diversité de ces substances. Ainsi on sépare facilement l'esprit de l'huile par l'entonnoir, soit qu'elle surnage comme des huiles des fleurs & des semences, soit qu'elle aille au fond, comme celle qui se tire des aromates & des bois. Mais on ne sépare le sel de l'esprit que par une grande & violente chaleur, à cause de la grande sympathie, qui est entre l'esprit & le sel : ce qui fait remarquer qu'il faut des sels pour fixer les esprits, & qu'il faut aussi réciproquement des esprits pour volatiliser les sels.

Chacun pourra recueillir de soi-même, sur ce que nous avons dit ci-devant, plusieurs autres belles considérations pour ce qui concerne les distillations des mixtes, qui sont abondants en sel, en esprit, ou en huile, ou en quelque autre substance moyenne entre ces trois ; mais il faut surtout remarquer généralement, que les animaux & leurs parties ne requièrent dans les opérations que l'on fait sur leur substance, qu'une chaleur très lente, à cause qu'ils sont composés d'une huile & d'un esprit, qui font très volatils, & que les végétaux & leurs parties demandent une chaleur d'un degré plus exalté, suivant le plus ou

le moins de fixité qu'ils ont en eux ; mais les minéraux, & surtout la famille des sels, demandent la chaleur la plus violente.

Lorsque les huiles, les esprits & les autres substances montent confusément ensemble, il les faut rectifier, c'est-à-dire, qu'on les purifie par une distillation réitérée. Or le feu lent & léger emporte & enlève facilement le phlegme d'avec le sel, le sel se cache dans le sein de la terre, & ne la quitte point, jusqu'à ce que l'esprit & l'huile en soient séparés par l'augmentation du feu, qui achève de désunit le composé par la violence de son action ; & cela étant achevé, il faut verser de l'eau sur la terre, qu'on appelle ordinairement & assez improprement tête morte ; & cette eau résout & dissout le sel, après quoi on évapore le menstrue, & le sel se trouve au fond du vaisseau, transparent & cristallin, si c'est un sel essentiel, qui est toujours de la nature du nitre, pourvu qu'on y laisse une portion du phlegme, afin que le sel se cristallise dedans : mais si le sel est un sel alcali, qui se fait par la calcination, il le faut évaporer à sec, & le sel se trouve au fond du vaisseau, en forme de pierre opaque & friable.

Toutes ces remarques sont très nécessaires dans la pratique, parce qu'on n'a souvent besoin que d'une de ces substances, qui soit séparée de toutes les autres : c'est pourquoi il faut la savoir tirer du mélange des autres, d'autant que quand les autres y sont encore jointes, l'effet que nous désirons, est empêché par la connexion & la présence des principes associés : car une partie du mixte peut être astringente & coagulative ; & l'autre sera dissolvante & incisive, selon la diversité des principes qui composent ce mixte : ces parties demeurant jointes ensemble, préjudicient l'une à l'autre, si bien que quand on a l'intention de dissoudre, il faut connaître & savoir séparer le principe dissolvant à part, comme il faut prendre le principe coagulatif pour coaguler.

Les premières dissolutions ont toujours quelques impuretés, & sentent ordinairement l'empyreume, & principalement celles qui sont faites sans addition de quelque menstrue avec grande violence de feu, comme les nulles qu'on tire par la retorte, qui sont crasses & remplies de quelque portion du sel volatil du mixte, & quelquefois du sel fixe, qui monte par l'extrême action du feu. C'est pourquoi il faut savoir le moyen de séparer ces différentes parties : car si l'huile qui aura été distillée, est remplie de ces impuretés, ou qu'elles ait acquis une odeur empyreumatique ; il faut la rectifier sur des sels alcali, comme sur le sel de tartre, ou sur des cendres gravelées, ou encore sur le sel des cendres de foyer : car la sympathie qu'il y a entre les sel, fera qu'ils se joindront ensemble, ou pour parler plus philosophiquement, les sels fixes tueront par leur action les sels volatils, qui sont ordinairement acides, & ainsi l'huile montera

claire, subtile, & sans avoir cette odeur de fumée, & que le sel volatil charrie avec soi comme une espèce de suie. Que si la première rectification n'est pas suffisante, il faudra la réitérer sur d'autres sels, ou sur le même sel dont on se sera déjà servi, pourvu qu'on l'ait auparavant fait rougir dans un creuset, pour lui faire perdre l'impureté & la mauvaise odeur, qu'il avait acquise dans la première rectification.

Il faut séparer les impuretés des esprits, par leur rectification sur des terres, qui soient privées de tout sel, ou sur des cendres dont on aura tiré le sel par les lessives : parce que si on les rectifiait sur des corps qui eussent du sel en eux, ce sel retiendrait une portion de l'esprit ; ou si l'esprit était plus puissant, il volatiliserait le sel, & le sublimerait avec soi, à cause de leur sympathie mutuelle, qui fait qu'ils se lient & qu'ils s'unissent très étroitement ensemble. Ceux qui ont ignoré l'action, la réaction & les diverses fermentations qui se font dans le travail de la Chimie, par le moyen & par le mélange des sels & des esprits, ont erré, & ont commis des fautes irréparables ; comme cela se peut remarquer par la lecture des Praticiens Chimiques.

On peut purifier les sels volatils, en les dissolvant dans leurs propres esprits, après quoi il les faut filtrer pour en séparer les hétérogénéités, ou matières étrangères, puis les pousser dans des cucurbites basses, ou dans des cornues, qui aient le col bien large ; ainsi on fera deux opérations à la fois : car on rectifiera l'esprit, & on sublimera le sel volatil, qui n'est autre chose qu'esprit coagulé, ou qu'une substance qui est d'une nature moyenne entre les sels & ses esprits, par le mélange dune petite portion du soufre interne du mixte dont il a été tiré.

Pour ce qui est des sels essentiels, comme font ceux qu'on tire des sucs des plantes vertes & succulentes, où le nitre & le tartre prédominent, qui contiennent en eux les principes, qui possèdent l'essence & la principale vertu du mixte ; il les faut purifier ou avec de l'eau de pluie distillée, ou dans l'eau qu'on aura tirée des sucs des plantes ; puis il faut passer ces dissolutions sur des cendres du foyer, ou sur celles qui auront été faites par la calcination du marc des plantes, qui auront été pressées, afin que cela serve comme de filtration, pour ôter les terrestréités & les viscosités, qui pourraient empêcher la cristallisation de ces sels : il faut ensuite évaporer ce qui aura été coulé, jusqu'à la réduction du quart de toute l'humidité, puis verser le reste dans une terrine qu'on mettra en lieu froid, pour laisser cristalliser la substance saline, qui est contenue dans la liqueur.

Quant aux sels alcali ou fixes, qui se font par la calcination, il les faut purifier en réverbérant les cendres jusqu'à ce qu'elles soient grises ou blanchâtres ; après cela il s'en fait une lessive qu'on filtre & évapore jusqu'à sec, si c'est le sel de quelque plante qu'on a distillée, il faudra réitérer la dissolution de ce premier sel dans l'eau propre de cette plante, afin que ce qui est spirituel & de sel essentiel dans cette eau, se joigne au sel fixe qui le retiendra, ce qui augmentera sa vertu : c'est même ce qui empêchera que ce sel ne se résoudre à l'air aussi facilement qu'il ferait. Si le sel a été ainsi préparé, on le peut exposer au froid pour le cristalliser, après avoir été évaporé jusqu'à pellicule ; mais si c'est une simple lessive, il la faut évaporer jusqu'à sec, après qu'elle aura été filtrée.

Tout ce que nous venons de dire, doit faire connaître qu'il ne faut épargner ni peine, ni travail, pour séparer & pour purifier toutes ces diverses substances ; puisque c'est une chose qui est absolument nécessaire, afin que l'une ne soit pas contraire à l'autre, & qu'ainsi on puisse se servir de ces beaux remèdes, selon les véritables indications de la Médecine : car ces substances étant jointes encore ensemble, nuisent quelquefois plus qu'elles ne soulagent, & ce mélange empêche que ce qui peut faire à notre intention, n'agisse selon toute l'étendue de la vertu du sel, de l'huile ou de l'esprit, parce que la faculté de l'une de ces choses est empêchée & rabattue par la viscosité, ou par la sécheresse de l'aautre.

Toutes ces remarques générales peuvent être appliquées à toutes les préparations Chimiques, qui se font non seulement sur les animaux & sur les végétaux ; mais aussi à celles qui se font sur les minéraux ; & autant pour ceux qui travaillent à la métallique, que pour ceux qui cherchent des remèdes pour exercer la Médecine, qui ne travaillent que pour contenter leur curiosité, & pour l'examen des vérités physiques.

CHAPITRE II.

Apologie des remèdes préparés selon l'art de la Chimie.

J'ai crû qu'il était nécessaire de décharger ceux qui font profession de la Chimie, des calomnies & des impositions que les ignorants de ce bel Art leur imputent, avant que de faire la description des préparations des remèdes, dont les véritables médecins se servent ; afin de précautionner de défenses, & de munir de raisons ceux qui s'adonnent à cette science, contre la faiblesse de leurs ennemis. Je dis que ces ennemis des Chimistes & de la Chimie sont ignorants, parce qu'ils n'ignorent pas seulement la vraie préparation & les véritables effets de ces remèdes, mais qu'ils ignorent encore de plus & la nature & ses effets, qui ne peuvent être découverts que par ceux qui travaillent sur les productions

naturelles, & qui anatomisent exactement & curieusement toutes les parties qu'elle contiennent en particulier.

Mais avant que d'alléguer les raisons que les Galénistes & les Chimistes peuvent apporter de part & d'autre dans le différend & le procès qui est entre eux, il faut trouver premièrement un juge compétent & capable de décider la question ; c'est-à-dire, qu'il faut que ce juge ait une exacte connaissance de la science & des opinions des uns & des autres. Car un Galéniste ne pourrait blâmer & réfuter légitimement la théorie & la pratique de la Chimie, s'il n'avait une parfaite connaissance des deux parties de cet Art. D'une autre part le Chimiste ne peut réfuter l'erreur des Galénistes, s'il n'a la connaissance de leur doctrine toute entière. Mais afin que personne ne se scandalise, il faut qu'on sache qu'il y a une grande différence entre les Galénistes & la doctrine de Galien, & que ce n'est pas contre cet Auteur que la Chimie déclame, parce qu'elle sait le désir extrême qu'il a eu de pouvoir être Chimiste ; puisqu'il a recherché avec une grande avidité une science qui lui apprît à séparer les diverses substances, dont les mixtes sont composés. Mais aujourd'hui tel se dit être Galéniste, qui n'a cependant jamais mis le nez dans les œuvres de Galien ; & tel se vante de suivre la doctrine d'Hippocrate, qui n'a toutefois jamais examiné sa pratique. Il faut donc appeler Galénistes, ces Médecins qui ne le sont que de nom seulement, & qui après avoir pris quelques écrits dans une Université, qui leur donne la créance que la Médecine n'est rien autre chose qu'une science du chaud & du froid, s'en vont après cela dans quelque ville pour y pratiquer, où tous leurs discours ne sont tissus que de la chaleur & de la froidure, tout leur entretien & toute leur science ne prêchent que le plus ou le moins de ces premières qualités. Mais le grand Fernel, qui a été l'ornement de son siècle, confesse & fait paraître, après avoir reconnu cette erreur, qu'il y a beaucoup d'autres vertus dans les mixtes, par-dessus ces premières qualités, comme il le fait voir évidemment sur la fin de son second Livre, *De abditis rerum causis*, où il montre comment il faut tirer la vertu séminale qui est contenue dans les choses, & qui est avec vérité le siège de toute leur activité.

Il faut donc établir la Philosophie Péripatéticienne pour juge de cette controverse, pourvu qu'elle soit imbue de la belle connaissance de la Médecine Galénique, aussi-bien que de celle de la Médecine chimique, afin qu'ainsi personne ne soit juge & partie. Pour cet effet il faut se dépouiller de tous les préjugés qu'on pourrait avoir pour l'un ou pour l'autre de ces deux Arts, pour les soumettre à l'examen de la raison, qui est la pierre de touche, qui découvre la bonté ou la fausseté de toutes les sciences.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

Les Galénistes, tels qu'ils ont été dépeints, blâment premièrement les remèdes, qui ont été préparés selon l'art de la Chimie, pour trois causes. La première est, parce que ces remèdes ne peuvent être faits que par le moyen du feu : la seconde, parce qu'on les tire des minéraux ; & la troisième, parce qu'ils agissent avec trop de violence.

C'est à quoi il faut répondre par ordre, & dire premièrement, que s'il fallait blâmer tout ce qui passe par le feu, & tout ce qui ne peut être fait sans ce moyen, les Cuisiniers qui apprêtent les aliments, & les Apothicaires même qui préparent les médicaments selon leurs règles, s'y opposeraient. Secondement, que tous les remèdes Chimiques ne sont pas tirés des minéraux, quoiqu'on leur puisse dire qu'ils s'en servent eux-mêmes dans leur pharmacie ; mais que la plus grande & la meilleure partie des plus excellents remèdes Chimiques sont tirés de la famille des animaux & des végétaux. Et pour la troisième raison, il faut dire, que s'il y en a quelques-uns qui agissent avec violence, & que le Médecin Chimique s'en serve avec jugement dans quelque maladie opiniâtre & désespérée, qu'il ne fait rien en cela qu'à l'imitation de ce grand Hippocrate, qui se servait de l'ellébore, qui est le plus violent de tous les végétaux. Que s'ils objectent que ce grand Médecin ne se servait de ce remède, que faute d'en avoir quelque autre ; on peut aussi leur répondre raisonnablement, que les Médecins Chimiques ne se servent de ces remèdes violent qu'aux extrêmes maladies, & cela, quia extremis *morbis extrema remedia*.

C'est être pourtant bien ignorant de la Chimie, de dire que tous les remèdes qu'elle produit, sont violents ; car elle travaille à les préparer d'une manière si belle & si nécessaire, qu'ils en sont plus agréables au goût, plus salutaires au corps, & moins dangereux dans leurs opérations. Et c'est proprement en cela que la Pharmacie Chimique diffère de la Galénique, qui prépare bien les médicaments, & qui prétend en corriger le vice & la violence ; mais elle ne le fait pas avec la perfection requise, puisqu'elle ne sépare pas le pur de l'impur, ni l'homogène de l'hétérogène. Car, qui est-ce qui ne confessera qu'un malade prendra plus gaiement quelques grains de magistère, de scammonée ou de jalap, ou quelque pilule d'un extrait panchymagogue, ou finalement une très petite portion d'une bonne préparation du mercure, qu'on peut envelopper dans des conserves agréables, ou dans des gelées délicates, ou bien encore les dissoudre dans quelque liqueur agréable, que d'avaler un bol de cinq ou six dragmes de casse ou de catholicum double ? Qu'il prendra de meilleur courage trois ou quatre grains de quelque sudorifique spécifique, comme du bésoard minéral, que d'avaler un verre de quelque dissolution de thériaque, ou d'opiate de Salomon. Qu'il répugnera moins à un bouillon dans quoi on aura dissout un

scrupule de tartre vitriolé, qu'à un grand verre d'apozème, ou de quelque sirop magistral fait à l'antique, dont les recipés sont ordinairement de la longueur d'un pied & demi.

Mais on dira de plus, que quoique les Chimistes se vantent de la douceur & ce l'agrément de leurs remèdes, il faut néanmoins qu'ils avouent qu'ils sont plus dangereux que les autres, à cause qu'ils sont tirés des minéraux. Il est vrai que la Chimie ne nie pas qu'elle ne tire beaucoup de remèdes de la famille des minéraux ; mais elle ne veut, ni ne peut avouer qu'ils soient ni vénéneux, ni contraires à la nature humaine, parce que c'est une très haute ignorance de l'affirmer de cette sorte. Car si les Anciens les ont mis en usage tous crus & sans aucune préparation, comme on le peut voir dans Galien même, dans Dioscoride, dans Pline & dans plusieurs autres Auteurs. Si les Galeristes modernes s'en sont aussi servis, comme Rondelet qui se sert du mercure cru dans ses pilules contre la vérole. Mathiole qui a pratiqué l'antimoine, qu'il appelle par excellence la main de Dieu ; si Gesnerus a employé le vitriol, Fallope la limaille d'acier, & Riolan & tant d'autres le soufre, pour les maladies du poumon ; pour quelle raison ne sera-t-il pas permis aux Chimistes de se servir de ces mêmes remèdes, lorsqu'ils les ont préparés & corrigés, & qu'ils les ont dépouillés de la malignité & du venin qu'ils contenaient, par la séparation du pur & de l'impur ; qui vaut beaucoup mieux que la prétendue correction des Galénistes, qui tachent de dompter le vice & la malignité des mixtes, dont les Anciens se sont servis, & dont ils se servent encore, par l'addition de quelque autre corps, qui peut avoir & qui a même en soi son vice particulier & ses impuretés, comme cela se prouve par l'ellébore, la thitimale, la scammonée, la coloquinte, l'agaric, & quelques autres qu'ils prétendent corriger par la simple addition du mastic, de la candie, du girofle, de la gomme tragacant & du gingembre ?

Mais pour montrer plus évidemment combien cette correction diffère de celle des Chimistes, on la compare ordinairement à un sot & à un ignorant Cuisinier, qui pour rendre les tripes qu'il voudrait apprêter, plus délicates & de meilleur goût, se contenterait de les faire bouillir avec des herbes odorantes & des aromates, sans les avoir lavées, & sans leur avoir ôté les ordures dont elles sont toujours pleines.

Les Galénistes poursuivront encore, & diront que les remèdes Chimiques sont à craindre à cause de leur acrimonie ; mais on leur répond à cela, que si l'usage des choses âcres doit être banni des médicaments, qu'il le doit être encore beaucoup plus raisonnablement des aliments, & qu'il faut par conséquent

exclure de la cuisine & des ragoûts le sel, le vinaigre, le verjus, l'ail, les oignons, la moutarde, le poivre & toutes les autres sortes d'épiceries, comme il faudrait aussi rayer beaucoup de médicaments de leurs antidoraires. Ils ne s'aperçoivent pas aussi qu'ils choquent Galien même par cet argument, qui a mis les cantharides au rang des médicaments, qui sont mortels à cause de la corrosion qu'elles exercent particulièrement sur la vessie : il les ordonne pourtant, & ses Sectateurs après lui en petite quantité, & les fait prendre dans quelque liqueur convenable, pour provoquer les urinés, & les tient fort souveraines pour cet effet.

C'est ce que font les Chimistes, qui donnent leurs remèdes âcres en petite quantité dans des liqueurs propres & spécifiques, pour faire produire les effets qu'ils tirent de leurs médicaments. Mais pour fermer tout à sait la bouche aux Galénistes, il faut leur prouver qu'ils se servent dans leur pratique, quoi qu'empiriquement, des remèdes Chimiques, soit qu ils soient naturels, ou qu'ils soient artificiels. Par exemple, ne se servent-ils pas de l'acier & du mercure cru, comme aussi de beaucoup d'autres mixtes naturels ? Ne se servent-ils pas aussi de l'esprit de vitriol, de l'aigre de soufre, du cristal minéral, de la crème & des cristaux de tartre, du safran de mars apéritif & de l'astringent, du sel de vitriol, & du sucre de Saturne ? Et quoique la plupart d'entre eux ne connaissent l'antimoine, ni ne sachent pas le temps, ni la vraie méthode de donner cet admirable remède, ils ne laissent pas néanmoins de le donner en cachette, le masquant ordinairement de quelque infusion de senné, ou de quelque petite portion de leurs pilules ordinaires ; car ils mêlent le vin émétique dans leurs infusions, & la poudre émétique dans leurs pilules. Mais ce qui est encore plus considérable & plus remarquable, c'est que les Galénistes envoient leurs malades aux bains & aux fontaines minérales, lorsqu'ils sont au bout de leur rollet, & lorsqu'ils ne trouvent plus dans leur méthode aucune chose, qui soit capable de déraciner le mal qu'ils n'ont quelquefois connu : cette pratique leur fait tacitement avouer qu'il y a dans les minéraux une vertu plus puissante, plus pénétrante & plus active, que dans pas un des autres remèdes dont ils s'étaient servis auparavant. Les remèdes dont les Chirurgiens se servent tous les jours, avec un très louable succès, témoignent encore la vérité de ce que je dis ; car ils sont tous composés des minéraux & des métaux, & principalement ceux qui agissent avec le plus d'efficace. Il est vrai que les Chimistes envoient aussi leurs malades aux eaux minérales, & leur en font pratiquer l'usage ; mais il y a cette différence entre eux &les Galénistes, que les premiers se servent de ces remèdes, parce qu'ils connaissent distinctement quel soufre, quel sel, ou quel esprit prédomine dans les eaux qu'ils ordonnent : ce que ne font pas les

derniers, qui ne connaissent que confusément la vertu, qui réside dans ces eaux ; & qui ne les prescrivent, qu'à cause que d'autres s'en sont servis avant eux, notant pas capables de raisonner sur les effets qu'elles produisent, & encore moins de prouver les causes efficientes internes de ces mêmes effets ; puisque cela n'appartient qu'au Chimiste, qui peut atomiser les eaux minérales, & qui peut aussi faire une démonstration de ce qu'elles contiennent de fixe ou de volatil. Que si l'Artiste ne trouve pas sa satisfaction dans l'examen qu'il fait de ces eaux, il cherchera de quoi se contenter par le travail qu'il fera sur les terres circonvoisines des fontaines minérales ; il tachera de découvrir quel métal abonde dans les marcassites, qui se forment ordinairement en ces lieux-là ; après l'avoir trouvé, il reconnaîtra quel sel & quel esprit est le plus propre pour dissoudre ce métal, afin de l'unir & de le mêler indivisiblement avec l'eau : son esprit étant instruit de cette sorte, il ne mandera pas de rendre des raisons pertinentes & démonstratives des effets & de la cause des vertus que produisent les eaux minérales. Que si quelqu'un dit que les Galénistes rendent aussi raison de ces effets, & que même ils les attribuent au sel, au soufre, ou à l'esprit qui prédomine dans ces eaux : je répons à cela, qu'ils ne satisfont jamais parfaitement sur ce sujet, par les raisonnements qu'ils auront tirés des connaissances qu'ils auront prises de l'Ecole ; mais qu'il faut qu'ils aient tiré ces lumières des Auteurs Chimiques; & qu'ainsi ce ne sera plus un Galéniste qui parlera, puisqu'il ne raisonnera que par l'organe des Chimistes. Concluons donc pour les remèdes Chimiques, & disons que ce sont les véritables armes, dont un Médecin se doit servir pour chasser & pour dompter les maladies les plus rebelles, & celles mêmes qui passent pour incurables, selon la pratique & les remèdes ordinaires de la médecine Galénique. Ainsi nous finissons cette Apologie, en disant que ces merveilleux médicaments agiront toujours *citius, tutius & jucundius*.

CHAPITRE III.

Des facultés des mixtes, & des divers degrés de leurs qualités.

IL faut que nous considérions, après tout ce que nous avons dit ci-dessus, quels fruits nous pouvons recueillir de la séparation des cinq principes qu'on peut tirer des composés, pour l'établissement des vertus & des facultés des médicaments, aussi bien que pour les degrés de leurs qualités. Quand donc on aura distingué la diversité des substances, que l'Artiste peut tirer des choses naturelles, & qu'on aura remarqué que quelques-unes d'elles abondent plus ou moins en soufre, en sel, en esprit, en terre ou en phlegme, & que cela se rencontre dans tous les mixtes des trois familles de la nature, qui sont les

animaux, les végétaux & les minéraux ; il semble qu'on peut déterminer légitimement quelque chose pour l'usage de la Médecine, pour faire reconnaître les vertus & les propriétés, qui sont spécifiques à chacune des parties qui ont ère tirées des mixtes. Car comme la Médecine ordinaire a tout attribué aux divers degrés des premières & des secondes qualités ; il faut aussi faire servir ce chapitre de quelque milieu, pour faire connaître le commencement de la vérité des vertus spécifiques de chaque principe du composé, afin que ce que nous dirons ici serve d'introduction, pour mieux pénétrer dans les pensées de tous les Auteurs qui en ont écrit jusqu'ici : car on peut dire assurément, que ce qui abonde en huile, tient aussi des qualités de l'huile ; & que ce qui abonde en esprit, tient de celles de l'esprit, & ainsi des autres parties constituantes ou séparées. On pourrait même insérer ici le catalogue de tous les mixtes, où le soufre prédomine, aussi bien que les composés où les autres principes abondent. On pourrait encore de plus anatomiser tous les corps naturels, pour savoir précisément en quelle dose ils sont participants de l'un ou de l'autre des cinq principes, & combien la nature en aura départi à chacun d'eux en particulier ; & après un travail de cette manière, on pourrait se vanter de connaître distinctement toutes les facultés des choses naturelles. Mais comme ce n'est pas seulement le travail de la vie d'un seul nomme, & qu'au contraire, celle de plusieurs Artistes n'y suffirait pas ; & qu'outre ces considérations, il faudrait plusieurs Volumes pour contenir les remarques qui seraient nécessaires à cet effet ; nous nous contenterons d'en dire quelque chose en passant, lorsque nous décrirons le travail qu'on peut faire sur chaque mixte, afin que nous ne passions pas les bornes que nous nous sommes prescrites, pour faire un Traité de la Chimie en forme d'abrégé.

Pour donc revenir aux divers degrés des qualités des mixtes, ou des cinq substances qu'on en peut tirer; disons premièrement que l'huile échauffe, ou qu'elle semble faire son opération par le moyen de la chaleur, qui est une qualité plus excellente que celle qu'on appelle élémentaire. Par exemple, nous voyons un effet sensible, & qui est connu de tous, qui est, que si on sépare du vin, son huile ou son esprit éthéré, qui est sa partie sulfurée & son sel volatil, exalté par la fermentation qu'on appelle vulgairement eau-de-vie ; que ce qui restera, ne sera plus propre pour échauffer, & encore moins pour communiquer la qualité que nous attribuons aux huiles & aux esprits ; que si on rejoint cette portion d'esprit ou d'huile éthérée à son phlegme, on lui redonnera aussi en même temps la même propriété d'échauffer, qu'il avait auparavant ; ce qui nous oblige de conclure, que plus un mixte abonde en huile éthérée & en esprit volatil, plus aussi il est capable d'échauffer, de fortifier & d'augmenter nos

esprits, comme étant le plus analogue & le plus approchant de la nature des esprits vitaux, comme aussi de celle des esprits animaux, à cause que c'est cette seule portion du mixte, qui peut passer jusque dans les dernières digestions.

Le même jugement se peut faire dans tout ce qui constitue le règne végétable ;

car on peut dire que les différentes parties des plantes ont divers degrés de qualités, selon qu'elles ont été plus ou moins fermentées, digérées & cuites par la chaleur extérieure du Soleil, & par celle qui leur est intérieure & essentielle, qui est contenue dans leur sel, qui est l'enveloppe de leur esprit fermentatif & digestif ; & selon que ce sel est exalté par les actions de ces deux causes efficientes ; ces parties des plantes en ont aussi plus ou moins d'efficace & de vertu. Ainsi la semence doit tenir le premier lieu, parce qu'elle est poussée jusqu'à sa perfection, & qu'elle contient en soi le germe & l'esprit spermatique, qui peut produire & se multiplier en son semblable ; & que c'est aussi dans le corps de la semence, que la nature a rassemblé, cuit, digéré & concentré tout ce qu'il y avait de sel, de soufre & d'esprit dans tout le corps de la plante, comme cela se prouve par la distillation des semences, dont on tire une grande quantité de sel volatil, qui n'est rien autre chose que ces trois principes volatilisés, & unis ensemble par la chaleur intérieure de la plante, & par la chaleur extérieure du soleil ; & c'est dans ce sel volatil que toutes les vertus des choses sont cachées, ce qui est cause que Helmont les appelle les Lieutenants Généraux des arcanes. Il faut ensuite descendre par degrés, pour reconnaître les divers degrés des qualités des autres parties des plantes, en leur appliquant le raisonnement que nous avons fait sur la semence ; car la fleur est moindre que la semence, & la feuille est moindre que la fleur en vertu ; le bois vaut moins que l'écorce, & le fruit vaut mieux que la feuille des arbres, & ainsi des autres parties du végétable, qu'on estimera toutes selon qu'elles abonderont en huile, en esprit, en sel essentiel ou en sel volatil.

Mais il faut ici faire une digression, & remarquer la différence qui est entre les plantes annuelles, & celle qui est entre les plantes perpétuelles ; car il y en a qui ont le siége de leur vertu dans la racine ; les autres l'ont dans la feuille, & la plupart l'ont dans la semence ; c'est pourquoi, il faut être exact observateur de toutes ces circonstances, afin d'en faire un jugement solide, & de les examiner par les sens extérieurs & par le raisonnement, pour en faire le choix nécessaire.

Tout ce que nous venons de marquer, se peut aussi appliquer aux autres principes pour la distinction des degrés de leur facultés ; car si on prive, par exemple, un mixte de son sel, il perdra la faculté dessiccative, détersive, coagulative, & toutes les autres propriétés qui proviennent du sel. Or, il se peut

faire qu'un mixte aura deux, trois, quatre ou cinq fois, plus ou moins de sel, d'esprit, de soufre, de phlegme ou de terre, en comparaison d'un autre composé, ce qui sera la raison & la règle de pouvoir subdiviser les degrés de ses facultés ; quand on aura découvert par le travail l'abondance, ou le défaut de ce qui produit la vertu dans les choses naturelles, parce que cela nous est encore caché par la négligence de ceux qui ont écrit, & par l'ignorance de ces Physiciens bâtards, qui ne connaissent ni leur mère, ni les enfants qu'elle a produits : car nous voyons que le suc de berberis, celui des oranges & des citrons, que le vin aigre & celui qui est distillé, que l'esprit de vitriol, celui du sel commun, du sel nitre, du tartre & celui de beaucoup d'autres semblables, méritât qu'on leur attribue divers degrés de qualités, à cause de l'éminence de leurs actions, qui proviennent de l'abondance ou du défaut de quelque principe, qui est plus ou moins épuré, ce qui fait connaître que les mixtes ont plus ou moins d'efficace, d'action & de vertu , selon le trop ou le peu des principes efficients. C'est pourquoi, on peut à bon droit tirer de la théorie & de la pratique de la Chimie quelque fondement véritable, pour orner & pour diversifier la Médecine, pour redresser la Pharmacie commune, qui est sur le penchant de sa ruine, & pour examiner à fond la pratique des Naturalistes ordinaires.

CHAPITRE IV.

De l'ordre que nous tiendrons dans la description des aérations Chimiques.

L'Ordre qu'on tient pour décrire les cinq principes, qui se tirent de tous les mixtes, par le moyen des opérations de la Chimie, se peut donner en deux façons : car on peut premièrement, assembler en un traité toutes les eaux simples, ou composées selon leurs espèces ; en un autre, tous les esprits : on pourrait aussi en faire un pour les huiles en particulier, & un autres pour les sels, & ainsi des autres principes. On peut aussi décrire secondement ces cinq substances, selon l'ordre qu'on les tire de chaque individu que nous fournit la nature. Ce sera ce dernier ordre que nous suivrons, comme celui qui satisfait mieux l'esprit, & où il y a moins de confusion : nous donnerons donc à chaque mixte en particulier un Chapitre à part, dans lequel nous ferons une exacte description de la nature de ce mixte, & de toutes les opérations Chimiques, qui sont utiles & nécessaires à la Médecine, sans oublier aucune chose de ce que l'Artiste doit observer, pour bien & curieusement anatomiser le mixte sur quoi il travaillera, jusqu'à ce qu'il en ait séparé toutes les différentes parties que la nature lui a données.

ന്ദ്ര ന്ദ്ര ന്ദ്ര

Et pour faire les choses avec quelque méthode, nous commencerons par les météores, où nous parlerons de la pluie, de la rosée, du miel, de la cire & de la manne. Ensuite de quoi, nous enseignerons les préparations qui se font sur les animaux & sur leurs parties. Nous continuerons sur les végétaux, où nous montrerons comment il faut anatomiser toutes les partie de cette ample & riche famille ; pour finalement achever par les minéraux, & par l'examen que nous ferons de ce que contiennent d'essentiel les pierres, les sels, les marcassites & les métaux, dont nous séparerons les parties les plus fixes & les plus dures, pour en tirer les remèdes merveilleux, qui sont enfermés dans le centre de ces véritables produits de la terre.

CHAPITRE V.

De la rosée & de la pluie.

Comme les Chimistes ne peuvent extraire ni dissoudre, sans quelque liqueur qui soit propre à ces deux actions, pour tirer la vertu des choses (ils appellent ordinairement la liqueur qui leur sert à dissoudre & à extraire un menstrue ; & ce sera de ce seul mot que nous nous servirons dans toutes les opérations que nous décrirons) : comme, dis-je, ils ne se peuvent passer de menstrue, aussi ont-ils recherché avec beaucoup de soin & de travail, pour en trouver un qui ne fut doué d'aucune qualité particulière, & qui fut propre à toutes sortes de mixtes ; quoique les menstrues particuliers qu'ils possèdent, soient destinés pour l'extraction & pour la dissolution de quelques composés. Les Artiste n'ont pas crû pouvoir mieux parvenir à leur but, que par le choix qu'ils ont fait de la substance la plus pure & la plus simple qui soit dans la nature, qui est l'eau de la rosée & celle de la pluie, qui font deux substances, qui contiennent en elles l'esprit universel, pour en tirer leur menstrue universel, qui soit capable d'extraire la vertu des choses, & d'en être retiré sans emporter aucune portion de l'excellence du mixte, pourvu que ces deux liqueurs soient bien & dûment préparées.

Il n'est pas nécessaire que nous répétions que la rosée & la pluie sont deux météores, puisque nous en avons parlé dans la première Partie de ce Traité de Chimie : il suffira que nous disions qu'il faut recueillir l'eau de pluie durant l'espace de nuit jours avant l'équinoxe de Mars & huit jours après, parce qu'en ce temps-là l'air est tout rempli des vraies semences célestes, qui sont destinées au renouvellement de toutes les productions naturelles ; & lorsque l'eau a été élevée de la terre, & qu'elle a été privée des divers ferments dont elle avait été remplie par les diverses générations, qui s'étaient faites dedans & dessus la terre par son moyen ; elle retombe en terre par l'air, où elle se refournit d'un

esprit pur, & qui est indifférent à être fait toutes choses. Cela suffit pour montrer la nécessité du temps de l'équinoxe, pour le choix de l'eau de pluie.

Qu'on prenne donc en ce temps-là une grande quantité d'eau de pluie, qu'on la mette dans quelque cuve de bois qui soit bien nette, en un lieu qui soit bien ouvert & où l'air soit bien perméable, & qu'on la laisse fermenter, afin qu'elle fasse un sédiment des impuretés les plus grossières, qu'elle pourrait avoir acquises des toits & des canaux qui la reçoivent & qui nous la fournissent ; elle jettera de plus une espèce d'écume en haut, qui achève de la dépurer tout à fait. Après cela, qu'on en emplisse des cruches de grès, des bouteilles, ou des barils, si on en veut garder comme elle est, vu qu'elle est déjà propre à beaucoup d'opérations, & qu'elle est plus utile que pas une autre espèce d'eau que ce puisse être, comme nous le ferons voir dans la suite de la pratique, à cause qu'elle est plus subtile que les autres eaux, & qu'elle abonde en un sel spirituel, qui est le seul agent capable de bien pénétrer dans les mixtes.

Mais si on veut rendre cette eau plus subtile & plus capable d'extraire les teintures & la vertu des choses, il faut la distiller dans la vessie avec la tête de maure & le canal, qui passe à travers du tonneau, & n'en retirer que les deux tiers de ce qu'on en aura mis dans le vaisseau, & réitérer cette distillation, jusqu'à ce qu'on ait réduit cent pintes à dix, qui serviront après à l'extraction des purgatifs.

On peut faire la même chose sur la rosée, qui est encore préférable à l'eau de pluie ; il la faut prendre au mois de Mai, parce qu'elle est alors beaucoup plus chargée de l'esprit universel, & qu elle est remplit de ce sel spirituel qui sert à la génération, à l'entretien & à la nourriture de tous les êtres.

CHAPITRE VI.

Du miel et de la cire.

Il ne faut pas trouver étrange qu'on mette ici le miel entre lés météores, puisque la rosée contribue beaucoup à sa génération : car elle s'épaissit sur les plantes, après qu'elle est dessus ; elle retient & condense en soi les vapeurs, que les plantes exhalent continuellement, ce qui se fait par la fraîcheur de la nuit ; & la chaleur du soleil digère & cuit le tout en miel & en cire, que les abeilles vont recueillit ensuite, & le portent dans leurs ruches pour leur servir d'aliment. On peut tirer une conséquence de ce que nous avons dit, pourquoi il y a plus de miel en une saison qu'en l'autre. Le meilleur miel est celui qui est d'un blanc jaunâtre, qui est agréable au goût & à l'odorat, qui n'est ni trop clair, ni trop

épais, qui est continu en ses parties, & qui se dissout facilement sur la langue. Celui des jeunes mouches est meilleur que celui des vieilles, on en fait l'eau, l'esprit, l'huile, le sel & la teinture. On tire de la cire, qui est une substance emplastique, du phlegme, de l'esprit, du beurre, de l'huile & une très petite portion de fleurs, qui ne sont rien autre chose que le sel volatil de ce mixte.

§. 1. *La manière de tirer les princes du miel.*

Il faut prendre du miel, & le mettre dans une cucurbite de verre, de faïence ou de grès, & mettre par-dessus environ deux onces de chanvre, ou d'étoupes, pour empêcher que le miel ne monte dans le chapiteau par son ébullition, & en luter les jointures avec deux bandes de papier, qui soient enduites de colle faite avec de la farine & de l'eau cuites ensemble. On mettra la cucurbite au sable, on l'échauffera lentement, afin de tirer l'eau par ce premier degré de feu ; puis on changera de récipient, & on augmentera le feu, pour faire monter une seconde eau, qui fera jaune, & qui contiendra l'esprit ; & augmentant encore le feu, il en sortira un esprit rouge avec l'huile, qu'il faudra séparer par l'entonnoir & rectifier l'esprit. Il faut calciner dans un réverbère ce qui reste au fond de la cucurbite, pour en tirer le sel avec son phlegme, qu'il faudra évaporer jusqu'à sec, ou jusqu'à pellicule, pour le faire cristalliser ensuite en quelque lieu froid.

L'une & l'autre des eaux du miel, savoir la claire & la jaune, sont très utiles pour déterger & pour nettoyer les yeux, & principalement pour en ôter les sussusions & les taches : elles servent aussi peut faire croire les cheveux ; l'esprit est un grand désopilatif, car étant pris depuis six jusqu'à quinze ou vingt gouttes, dans des eaux apéritives, ou dans de la décoction de racines d'ortie & de bardane, il ouvre les obstructions, pousse les urines, & chasse la gravelle, les colles & les glaires des reins & de la vessie. Si on circule l'huile de miel dans l'esprit de vin, l'espace de vingt ou trente jours, elle devient très douce & très agréable, elle sert admirablement pour guérir les arquebusades, & pour mondifier & nettoyer les ulcères rongeants & chancreux : c'est un excellent remède pour apaiser les douleurs de la goûte ; aussi bien que peut effacer les taches du visages, si on la mêle avec de l'huile de camphre.

§. 2. *Pour faire l'hydromel vineux & le vinaigre du miel.*

Il faut prendre une partie de très bon miel, & nuit parties d'eau de pluie dépurée, ou d'eau de rivière, qu'on aura laisse reposer quelques jours, afin de la dépouiller de ses impuretés ; & les faire bouillir lentement jusqu'à la consomption de la moitié, après l'avoir écumée très exactement. Il faut ensuite mettre la moitié de la liqueur dans un tonneau, à laquelle il faut ajouter sur un

tonneau de trente pintes une once de sel de tartre & deux onces de teinture de ce sel, pour aider à la fermentation, qui sera parachevée dans le mois philosophique, qui est de quarante jours : mais observer qu'il faut tous les jours remplir le tonneau, pour remplacer ce que l'esprit fermentatif pousse dehors : cela étant achevé, il faut mettre le tonneau dans la cave, & le boucher comme il faut ; puis on s'en peut servir de boisson, tant pour les sains que pour les malades.

Mais, quand on voudra faire du vinaigre du miel, il faut prendre dans le tonneau, dans quoi on aura mis le miel cuit à moitié avec l'eau, un nouet rempli de semence de roquette, qui soit battue grossièrement, puis mettre le tonneau dans un lieu chaud, si c'est en hiver ; mais si c'est en été, il faut l'exposer à la chaleur du soleil, jusqu'à ce que la liqueur cesse de bouillir & de fermenter, & cela se change par degré & doucement en un très bon vinaigre, qu'on peut distiller comme l'autre ; ce sera un excellent menstrue pour la dissolution des cailloux, & pour celle de toutes les autres pierres, quand même elles n'auraient pas été calcinées auparavant ; c'est ce que Quercetan appelle dans ses ouvrages, le vinaigre Philosophique. Il faut aussi remarquer que ce même Auteur fait souvent mention du miel dans ses œuvres sous les noms de rosée & de manne céleste

§. 3. *Pour faire la teinture du miel.*

Cette teinture n'est pas un des moindres remèdes qui se tirent de ce météore, tant à cause de la vertu particulière de ce mixte, que pour celle du menstrue, qu'on emploie pour l'extraction des facultés de cette manne céleste, qui contient beaucoup plus d'efficace, que ne se le sont imaginés ceux qui croient qu'elle se change facilement en bile, à cause de ce faux axiome de l'Ecole, qui leur fait passer pour véritable, que *omnia dulcia facile bilescunt* ; parce qu'ils ne comprennent pas que ces changements ne se font pas en nous par le mélange des humeurs, mais par les diverses fermentations, qui ont leur origine dans le ventricule, & que le levain qui les occasionne, est ou sain, ou malade, selon les idées bonnes ou mauvaises, que l'esprit de vie, qui est dans les hommes, aura conçue. Revenons donc à notre sujet, & disons que le miel est une des substances du monde, qui contient le plus de l'esprit universel, & que c'est aussi celle qui est la plus capable d'être réduite en la nature de cet agent général du monde, pour en tirer de beaux remèdes pour la Médecine ; pourvu que nous lui conservions quelque chose de sa spécification, qui nous le rende utile & sensible.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

Il faut donc choisir du meilleur & du plus beau miel qu'on puisse trouver, suivant les marques que nous en avons données, & en mêler une partie avec trois parties de sable le plus net & le plus pur qui se puisse avoir, dans un mortier de marbre, & les battre ensemble, tant qu'on en fasse une masse qui puisse être réduite en boulettes de telle grosseur qu'elles puisse entrer dans un matras à long col. Apres les avoir mis là-dedans, il faut verser dessus de l'esprit de vin très subtil, tant que le menstrue surpasse la matière de trois ou de quatre doigts ; puis il faut mettre un autre matras, qui entre dans le col du premier de deux travers de doigts ou environ, il faut lutter ensuite les jointures des vaisseaux de deux bandelettes de vessie de bœuf ou de porc, qui aient été trempées dans du blanc d'œuf, qu'on aura réduit en eau par une violente & fréquente agitation ; & que cette remarque & cette façon de lutter les jointures des vaisseaux suffise pour toutes les opérations qui suivront. Qu'on lie le matras au couvercle du bain-marie, pour le suspendre à la vapeur, & qu'on digère ainsi le miel avec son menstrue, jusqu'à ce que l'esprit de vin soit bien empreint, bien teint & bien chargé du soufre intérieur de ce mixte, que cet esprit attirera par l'analogie qui est entre lui & ce principe. Cela étant en cet état, il faut laisser refroidir les vaisseaux, puis les ouvrir & filtrer la teinture par le papier, & le retire dans une petite cucurbite, qu'on couvrira de son chapiteau ; on en luttera très exactement les jointures, & on adaptera un récipient propre, puis on retirera la moitié de l'alcool de vin à la très lente chaleur du bain-marie ; le bain étant refroidi, il faut ouvrir les vaisseaux & garder précieusement ce qui sera resté de teinture dans une fiole, qui ait l'orifice étroit, & qui soit bien bouchée avec du liège qui ait été trempé dans de la cire bouillante, pour en boucher les porosités & la couvrit d'une double vessie mouillée & d'un papier, afin que rien ne puisse exhaler de ce remède, à cause de ses parties, & qu'on s'en puisse servir au besoin.

L'usage de cette teinture, est presque divin dans les affections de la poitrine, qui sont causées par des sérosités lentes & visqueuses, qui sont amassées dans la capacité du thorax ; car elle a la vertu de les subtiliser & de les dissoudre, parce qu'elle fortifie suffisamment le malade pour lui faire cracher ce qui lui nuisait, où il le chasse & le met dehors par les urines, par les sueurs, ou par la transpiration insensible, qui sont les bons effets ordinaires que produisent les remèdes, qui approchent de l'universel. Ce sont ces rares médicaments, qui font voir la vérité de cette belle maxime, qui dit que *natura corroborata est omnium morborum medicatrix*. La dose de cette teinture, est depuis un quart de cuillerée jusqu'à une cuillerée entière, pour les personnes qui sont avancées en âge, & depuis cinq goûtes jusqu'à vingt pour les enfants. On peut la donner toute

seule, ou la mêler dans des décoctions, ou dans des eaux spécifiques & appropriées à la maladie, copine sont celles de fleur de tussilage, de racines de petasites, de marrube blanc & adorant, comme aussi dans celle des bayes de genièvre & des racines d'énula, parce que tous ces simples abondent en esprit pénétrant & volatil : on la peut encore donner dans des bouillons, ou dans le breuvage ordinaire du malade.

§. 4. *Pour tirer l'huile de la cire.*

On peut tirer de la cire, aussi-bien que de beaucoup d'autres mixtes un phlegme, un esprit acide, une nulle & des fleurs, que nous avons dit être son sel volatil. Mais comme les autres substances, excepté l'huile, ne sont pas de grande utilité dans la Médecine, nous ne nous arrêterons pas à leurs descriptions : nous nous contenterons seulement de donner une façon de faire l'huile de cire qui soit utile, facile & compendieuse.

Qu'on prenne une livre de cire jaune, qui soit bien odorante & bien nette de toute ordure ; qu'on la fasse fondre à chaleur fort lente, dans un bassin de cuivre, qui ait un couvercle qui le ferme juste ; & quand on a quelque autre opération au feu, il faut prendre des charbons tous rouges, & les noyer les uns après les autres dans la cire fondue, jusqu'à ce qu'ils soient bien imbus de la cire, & qu'ils en soient suffoqués & remplis ; il faut continuer ainsi jusqu'à ce que toute la cire soit entrée dans les charbons avec cette précaution néanmoins de couvrir le bassin toutes les fois qu'on y mettra des charbons ardents, afin d'éviter que la cire ne s'enflamme. Il faut près cela mettre les charbons en poudre grossière, & les mêler avec leur poids égal de sel décrépite ; qu'on mette ce mélange dans une cornue de verre, qui ait un tiers de sa capacité qui soit vide ; puis mettre la retorte au sable, & adapter à son col un récipient assez ample, qu'il faut luter exactement avec de la vessie & du blanc d'œufs : on laissera sécher le lut ; puis on donnera le feu par degrés, jusqu'à ce que les vapeurs cessent d'elles-mêmes, ce qui arrive ordinairement dans l'espace de quinze ou vingt heures : le tout étant refroidi, il faut séparer l'huile, qui est encore crasse & épaisse, comme un beurre de la liqueur aqueuse, & en réserver une partie en cette consistance, pour s'en servir extérieurement ; mais il faut rectifier le reste dans une basse cucurbite, & le mêler avec trois ou quatre livres de vin blanc & quatre onces de sel de tartre, mettre la cucurbite aux cendres, & distiller avec toute l'exactitude qui est requise, pour la rectification d'une huile très-subtile : on aura de cette manière une huile de cire aussi claire, aussi fluide & aussi pénétrante que l'esprit de vin, & qui possède des vertus très particulières, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur. On le donne

intérieurement depuis six gouttes jusqu'à douze dans quelque liqueur diurétique, pour la rétention de l'urine ; ainsi on la peut donner pour cet effet dans de l'eau de persil & dans celle du bois de sassafras, même dans la décoction du bois néphrétique. Elle est fort résolutive, quand on l'applique extérieurement, ce qui fait qu'elle est excellente pour dissoudre les tumeurs squirreuses & les œdémateuses. Elle est aussi très bonne pour redonner le mouvement aux membres perclus & paralytiques, & pour remédier à toutes les affections froides des parties nerveuses : on s'en sert aussi très heureusement contre la sciatique, & contre les goûtes froides des pieds & des mains.

Le beurre ou l'huile grossière, qu'on a réservé sans rectification, guérit les fissures des engelures ; il soude & cicatrice les fentes du bout de mamelles.

On peut rectifier la liqueur aqueuse, & l'on trouvera que le quart est un esprit de sel, qui n'est pas moins bon que celui qui se distille tout seul.

CHAPITRE VII.

De la manne.

Pline appelle la manne, avec raison, le miel de l'air, qui contient en soi une nature céleste, J'ai dit que c'était avec raison qu'il la nommait ainsi, parce que la manne n'est autre chose qu'une rosée, ou une liqueur agréable, qui tombe dans le temps des équinoxes, sur les rameaux & sur les feuilles des arbres ; de-là, sur les herbes, sur les pierres, & quelquefois sur la terre même, qui se condense en peu de temps, & qui paraît grumelée comme la gomme.

On choisit ordinairement celle qui est orientale, comme la Persienne ou la Syriaque ; mais on se peut légitimement contenter de celle qui vient de la Calabre, qui fait partie du royaume de Naples ; il faut qu'elle soit récente & blanche ; car quand elle roussit, c'est une preuve quelle commence à vieillir, & qu'elle a perdu la partie céleste & spiritueuse, en quoi consistait sa vertu .

Pour faire l'esprit de la manne.

Prenez autant que vous voudrez de manne bien choisie, mettez-là dans une cucurbite de verre, que vous couvrirez de son chapiteau, & les lutterez ensemble exactement, puis vous la mettrez aux cendres, & donnerez un feu très lent, après avoir adapté un récipient au bec de l'alambic, & il en sortira un esprit insipide, qui a des vertus très notables ; car c'est un excellent sudorifique, & qui se peut donner heureusement, tant dans les fièvres pestilentielles & malignes, que dans toutes les autres fièvres communes ; cet esprit fait suer

abondamment, & chasse les excréments des dernières digestions , comme on le peut remarquer par l'extrême puanteur de la sueur qu'il provoque. La dose, est depuis une demie cuillerée jusqu'à une entière.

Cet esprit a de plus une vertu toute particulière, qui est de dissoudre le soufre, dont on peut tirer par ce moyen une teinture jaune, qui n'est pas un des moindres remèdes pour la poitrine & pour les principales parties qu'elle contient ; car cette teinture est comme un baume restauratif, pour corriger le vice des poumons, & pour conserver leur action ; on en peut donner depuis deux goûtes jusqu'à douze, dans du suc d'ache dépuré & préparé, comme nous l'enseignerons au Chapitre des végétaux.

On peut encore faire une eau de manne qui sera laxative & sudorifique tout ensemble. Pour cet effet, il faut prendre une partie de manne bien choisie & deux parties de nitre bien pur ; puis les ayant mêlées ensemble, il les faut mettre dans une vessie de bœuf, ou dans celle d'un pourceau, qui soient bien nettes l'une ou l'autre; puis il faut lier bien exactement le haut de la vessie, & la suspendre dans l'eau bouillante, jusqu'à ce que le tout soit dissout : il faudra distiller cette dissolution de la même façon que nous avons dit de l'esprit ; & on aura une eau insipide, qui lâche le ventre, & qui fait aussi suer copieusement : la dose, est depuis une drachme jusqu'à six, dans un bouillon, ou dans quelque décoction pectorale. On peut se servir de ce remède, pour évoquer les sérosités superflues, qui causent ordinairement les rhumatismes.

CHAPITRE VIII.

Des animaux.

Le Traité des animaux, est une partie de la Pharmacie Chimique, qui contient les remèdes qui se tirent des animaux, & la façon de les préparer. Or, comme la Chimie a pour son objet toutes les choses naturelles ; aussi travaille-telle sur les animaux & sur l'homme même, qui est le plus parfait de tous. Mais comme l'étendue d'un abrégé ne souffre pas de faire un dénombrement très exact des animaux terrestres parfaits, ni celui des oiseaux, non plus que celui des poissons & des insectes, qui sont les quatre classes de cette grande, belle & ample famille des animaux ; aussi nous contenterons-nous de faire premièrement quelques observations sur la nature des animaux en général, & sur le choix que l'Artiste en doit faire, lorsqu'il en veut tirer les médicaments merveilleux qu'ils contiennent, pour le soulagement de la misère des hommes. De-là nous passerons aux opérations, qui se font sur quelques-uns de ces

ଔଊଔଊଔଊଔଊଔଊଔଊଔଊଔଊଔଊଔଊଔଊଔଊଔଊଔଊଔଊ

animaux, qui serviront d'exemple & de guide, pour travailler sur tous les autres qui sont de même nature.

Nous dirons donc en passant, que comme tous les animaux sont composés d'une substance plus volatile, plus subtile & plus aérée, que les végétaux dont ils se sont nourris ; qu'aussi n'ont-ils point en leur résolution artificielle tant de terre, ni tant de diversités de substance : si bien qu'on n'en peut tirer que trois médicaments, qui sont très efficaces, savoir l'esprit, le sel volatil & l'huile. Nous ne perdrons point de temps à disputer, si les formes de ces animaux sont spirituelles ou matérielles, parce que ce sont des disputes, qui sont plus curieuses qu'elles ne sont utiles. Nous dirons seulement, qu'il faut que l'Artiste choisisse les animaux les plus sains pour en tirer ses remèdes, qu'ils soient d'un âge médiocre, afin que les parties puissent avoir acquis la fermeté & la perfection qui est requise ; car on sait que les animaux meurent tous les jours en vieillissant, après qu'ils ont passé un certain point de perfection, qui est leur non plus outre, selon la nature prescrite à chacun d'eux pour leur durée. Il faut aussi que l'animal meure de mort violente, & principalement qu'il ait été étranglé, parce que cette suffocation concentre les esprits dans les parties, & qu'elle empêche leur dissipation ; & que c'est dans la conservation de cette flamme & de cette lumière vitale, que réside & que se fixe proprement la vertu des animaux & de leurs parties, comme cela se prouve par l'histoire que rapporte Bartholin dans ses centuries, de ce qui est arrivé à Montpellier : C'est qu'une femme ayant acheté de la chair d'un animal nouvellement tué, & qui était encore toute fumante, la pendit dans la chambre où elle couchait ; s'étant éveillée la nuit, elle fut surprise de voir une grande lumière dans sa chambre, quoique la Lune ne luisît point ; elle en fut effrayée, ne pouvant s'imaginer d'où cela pouvait provenir ; elle reconnut enfin que cela venait de la chair qu'elle avait pendue au croc, & en fit le lendemain récit à ses voisines, qui voulurent voir cette chose qui leur semblait incroyable ; mais leur vue confirma la vérité : un morceau de cette chair lumineuse fut porté à défunt Monseigneur le Prince, Lieutenant général pour Sa Majesté en la Province de Languedoc, en l'année 1641, qui perdit sa lumière peu à peu, comme elle approchait de sa corruption. Cette vérité ne peut être contredite dans cette chair morte ; & tous les Curieux éprouveront, quand il leur plaira, qu'il sort des étincelles de lumière des animaux vivants, s'ils prennent la peine de frotter le poil d'un chat à contre-poil dans un lieu bien obscur, ce qui n'est que trop suffisant pour vérifier de plus en plus, que la lumière n'est pas seulement le principe de composition dans toutes les choses, mais qu'elle est aussi le principe de leur conservation, & principalement de celle de la vie. L'histoire précédente me fait souvenir de la

plainte que faisaient des garçons Bouchers à Sedan, de ce qu'entrant de nuit dans le lieu où on tue les animaux, ils apercevaient des lueurs extraordinaires, ce qu'ils rapportaient superstitieusement à des apparitions de démons, & s'en effrayaient, dont je suis témoin oculaire ; mais lorsqu'il y avait de la chandelle allumée dans le lieu, la lueur disparaissait ; ce qui fait voir qu'elle ne provenait que de la chair des animaux, qui avait été nouvellement tués.

§. 1. *De l'homme.*

L'Artiste tire de l'homme, qui est ou mâle, ou femelle, diverses substances sur quoi il travaille, ou durant sa vie, ou après sa mort. On tire du mâle & de la femelle durant leur vie ce qui suit ; à savoir, les cheveux, le lait, l'arrierefaix, l'urine, le sang & la pierre de la vessie. On en tire aussi après leur mort, ou le corps entier, ou ses parties, qui sont les muscles ou la chair, l'axonge ou la graisse, les os & le crâne. C'est de ces différentes parties que l'Artiste tirera des remèdes, comme nous l'allons enseigner exactement l'un après l'autre, ce qui doit servir d'exemple pour le pareil travail, qui se peut faire sur les autres animaux & sur leurs parties. Il y a néanmoins encore plusieurs autres parties dans les animaux, qui sont utiles à la Médecine ; mais comme elles ne sont point soumises ordinairement aux opérations Chymiques, aussi n'avons-nous pas jugé nécessaire d'en faire le rapport en ce Chapitre, qui n'est qu'une petite partie de l'Abrégé de la Chimie.

§. 2. *Des cheveux.*

Pour tirer quelque remède des cheveux, il les faut distiller, afin de ne rien perdre ; car par cette opération, on en tire l'esprit & l'huile, & on en conserve la cendre, ce qui se fait ainsi. Prenez des cheveux du mâle ou de la femelle, comme on les trouve chez les Perruquiers, & en emplissez une cornue de verre, plutôt que de terre, à cause de la subtilité des esprits qui en sortent, & les mettez au fourneau, que nous appellerons fourneau de sable, à laquelle vous adapterez un ample récipient, dont vous lutterez exactement les jointures ; & lorsque le lut sera sec, vous commencerez à donner un feu modéré, que vous augmenterez peu à peu, jusqu'à ce que les vapeurs commenceront d'entrer en abondance dans le récipient ; alors continuez le feu selon ce même degré, jusqu'à ce qu'il ne sorte plus rien de la cornue, & que le récipient commence à devenir clair de soi-même ; poussez alors le feu avec plus de violence, afin que rien ne demeure, & que la calcination de ce qui reste dans la retorte s'achève parfaitement ; cessez alors le feu, & laissez refroidir les vaisseaux, vous trouverez dans le récipient deux substances différentes, qui sont l'esprit armoniac des cheveux, & l'huile qui n'est rien autre chose que la portion sulfurée de ce mixte, mêlée avec la plus

grossière du sel volatil. On pourra se servir de ces deux substances en Médecine, après les avoir séparées ; mais il sera pourtant nécessaire de les rectifier, à savoir l'esprit au bain-marie sur d'autres cheveux, qui soient coupés fort menus dans une petite cucurbite, couverte de son chapiteau avec toutes les précautions requises ; & l'huile sur ses propres cendres, mais à feu de cendres, donnant d'abord une chaleur modérée.

L'esprit des cheveux ne se donne point antérieurement, tant à cause de sa mauvaise odeur & de son mauvais goût, qu'à cause aussi que l'Art tire des autres partes de l'homme d'autres esprits, qui sont moins désagréables pour l'usage. On ne se sert donc de celui-ci que mêlé avec du miel, pour oindre les parties où les cheveux sont en trop petite quantité, ou celles dont ils font tombés. L'huile est excellente, pour extirper radicalement les dartres en quelques endroit qu'elles soient situées, si l'on en fait un limement avec un peu de sel de Saturne, & qu'on en applique dessus, après avoir purgé le patient avec quelque remède qui évacue les sérosités. La cendre étant mêlée en forme de cérat avec du suif de mouton, produit de beaux effets, pour radouber les luxations, & pour fortifier le membre démis ou disloqué. On peut encore ajouter, que les cheveux entiers sont un remède très prompt pour arrêter le flux de sang des plaies, du nez, & même le flux immodéré des femmes.

§. 3. *Du Lait*.

Le lait de femme est de soi-même un très excellent remède pour les yeux, soit pour en apaiser la douleur & pour en ôter l'inflammation, soit celle de la substance même de l'œil, ou celle qui provient des petits ulcères qui se font aux paupières, ou dans les coins des yeux : on peut substituer quelque autre sorte de lait, quand on ne peut avoir de celui d'une femme. Mais il a une eau vitriolée, qui se distille avec le lait de femme ou avec quelque autre lait, soit de celui de vache, d'ânesse ou de chèvre, qui peut être toujours prête, & qui fait des merveilles pour ôter les maux des yeux : elle se fait de cette façon.

Prenez du lait & du vitriol blanc en poudre, de chacun partie égale ; mettes les ensemble dans une cucurbite de verre, avec tout l'ajustement requis à la distillation ; puis tirez-en l'eau dans le fourneau des cendres avec une chaleur graduée, jusqu'à ce que les nuages blancs apparaissent : après quoi, il faut finir le feu, afin que l'eau ne devienne pas corrosive : cette eau corrige la rougeur des yeux, & en ôte les inflammation d'une façon merveilleuses.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

§. 4. *De l'arrierefaix*.

Peut préparer quelque remède de l'arrierefaix, il faut en avoir un qui vienne du premier accouchement d'un mâle, que la femme dont il sortira soit d'un âge médiocre, comme depuis dix-huit ans jusqu'à trente-cinq ; que la femme soit saine, de poil noir ou châtain ; il en faut excepter les rousses, que si on n'en peut avoir du premier, que ce soit toujours d'un mâle, s'il se peut ; mais si la nécessité presse, on pourra même se servir de celui qui suit une fille ; car à parler véritablement, le mâle & la femelle sont nourris d'un même sang & dans un même corps, il n'y a que la différence de la force & de la vigueur.

Prenez donc une arrierefaix avec les conditions requises, mettez-le dans une cucurbite de verre, & le distiller au B. M. jusqu'à sec, & en réservez l'eau dans une bouteille, qui soit bien bouchée d'un liège qui ait été trempé dans de la cire fondue. Que si ce qui reste au fond de la cucurbite, n'est pas assez sec pour être mis en poudre, il le faut sécher dans un triple papier à une chaleur modérée ; mais remarquez qu'il ne faut pas qu'il soit retourné en distillant non plus qu'en le desséchant, afin que les esprits & le sel volatil se concentrent, parce que c'est proprement ce sel qui constitue la vertu de la poudre qu'on en doit faire.

L'eau d'arrierefaix est un excellent cosmétique, qui déterge doucement la peau des mains & du visage, qui en unit aussi les rides & en efface les taches, pourvu qu'on y ajoute un peu de sel de perles & un peu de borax. Mais elle est aussi très excellente pour faire sortir l'arrierefaix, quand le travail de la femme a été long & difficile, & qu'il y a eu de la faiblesse, pourvu qu'on mêle avec cette eau le poids d'une demi-drachme de la poudre du corps dont elle a été tirée, ou le même poids d'un foie d'anguille desséché avec son fiel, qui est un remède qui ne manque jamais son effet.

La poudre de l'arrierefaix donnée au poids depuis un scrupule, jusqu'à deux ou à trois, est un souverain remède contre l'épilepsie, ou dans sa propre eau, ou dans celle de fleurs de pivoine , de fleurs de muguet, ou dans celle de fleurs de tillot, il en faut donner sept jours continuels à jeun dans le décours de la Lune.

Que si on calcine l'arrierefaix dans un pot de terre non vernissé, qui soit bien couvert & bien lutté ; les cendres seront un remède spécifique contre les écrouelles & contre les goitres, si on en donne durant le dernier quartier de la Lune, le poids de demi-drachme dans de l'eau d'auronne mâle tous les matins à jeun.

ଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓ

§. 5. *De l'urine.*

Quoique l'urine soit un excrément qu'on rejette tous les jours, cependant elle contient un sel qui est tout mystérieux, & qui possède des vertus qui ne sont connues que de peu de personnes. Il ne faut pas que son nom ou sa puanteur fassent peur à l'Artiste, qui aura connu ses propriétés ; cela n'est propre qu'à ceux qui se vantent d'avoir éminemment la connaissance de la Pharmacie & de ses préparations, sans oser se noircir les mains, ni séparer les différentes parties qui composent les choses. Et pour prouver généralement combien l'urine a de vertus médicinales, nous dirons seulement en passant, qu'elle dessèche la grattelle, lorsqu'on la lave avec cette liqueur nouvellement rendue ; qu'elle résout les tumeurs étant appliquée chaudement ; qu'elle mondifie, déterge & nettoie les plaies & les ulcères venimeux ; qu'elle empêche la gangrène ; qu'elle ouvre & lâche le ventre doucement & sans tranchées, si on la donne en clystères devant qu'elle soit refroidie ; parce qu'autrement, elle serait privée de son esprit volatil, en qui réside sa principale vertu ; qu'elle empêche, ou pour le moins qu'elle affaiblit les accès de la fièvre tierce, si on l'applique chaudement sur les pouls & en frontal ; qu'elle guérit les ulcères des oreilles, si on en verse dedans, qu'elle ôte la rougeur & la démangeaison des yeux, si on en distille dans leurs coins ; qu'elle ôte le tremblement des membres, si on les en lave, étant mêlée avec de l'esprit de vin ; qu'elle résout & dissipe la tumeur & l'enflure de la luette en gargarisme ; & qu'enfin, elle apaise les douleurs que causent les météorismes de la rate, si on l'applique dessus, étant réduite en cataplasme fait avec des cendres. Que si l'urine est comme un trésor pour les maladies du dehors, elle n'est pas moins efficace pour celles du dedans ; car elle est excellente pour ôter les obstructions du foie, de la rate & de la vessie du fiel, pour préserver de la peste, pour guérir l'hydropisie naissante, & pour ôter la jaunisse ; jusque-là même qu'il y en a qui ont observé que l'urine du mari est très spécifique, pour faire accouder la femme dans un travail long & difficile ; & que l'expérience fait voir qu'elle produit des effets surprenants pour la guérison des fièvres tierces, si on en donne un verre de toute nouvelle dès les premiers mouvements de l'accès.

Nous n'avons avancé tout ce qui est ci-dessus, que pour faire voir combien l'urine bien préparée & séparée de ses impuretés grossières, sera plus excellente & produira de meilleurs effets, que lorsqu'elle est encore corporelle ; comme aussi pour prouver de plus en plus, que tout ce que les mixtes ont de vertu ne provient que de leurs esprit & de leurs sels.

Ceux qui voudront se servir de l'urine, en prendront, s'ils peuvent, de celle des jeunes hommes, des adolescents, ou de celle des enfants de l'âge depuis dix ans jusqu'à quinze, qui soient sains & qui boivent du vin ; que si cela ne se peut, ils en prendront comme ils la pourront avoir, car l'urine a toujours ses esprits & son sel ; elle en aura pourtant moins & sera plus grossière ; mais l'expérience du travail fera voir qu'on y trouvera les mêmes remèdes, soit pour s'en servir de médicament en dehors ou en dedans, ou pour en faire les opérations qui suivent.

§. 6. *Pour faire l'esprit igné de l'urine & son sel volatil.*

Prenez trente ou quarante pintes d'urine, qui ait les conditions que nous avons dites, & la faites évaporer à lente chaleur, jusqu'en consistance de sirop ; mettez ce qui vous restera dans une cucurbite, qui soit haute d'une coudée, que vous couvrirez de son chapiteau & que vous lutterez très exactement, mettez votre vaisseau au bain-marie ou aux cendres, pour en tirer l'esprit & le sel volatil par la distillation : si c'est au bain-marie, il faut qu'il soit bouillant ; mais si c'est aux cendres, il faudra graduer le feu avec plus de précaution. Ainsi vous aurez un esprit qui se coagulera en sel volatil dans l'alambic, qui se coagule au froid, & qui se résout en liqueur à la moindre chaleur. Mais il saut noter qu'il ne faut évaporer l'urine, que lorsqu'elle est nouvelle ; car si elle avait été fermentée ou digérée, le meilleur s'évaporerait.

On peut aussi distiller l'esprit de l'urine dans un alambic au bain-marie bouillant sans l'évaporer; mais il faudra le rectifier.

On peut encore distiller l'esprit d'urine sans feu apparent, qui est une opération merveilleuse, ce qui se fait ainsi : il faut évaporer l'urine très lentement jusqu'aux deux tiers, après quoi mettez trois ou quatre doigts de haut de bonne chaux vive dans une cucurbite ; & verser votre urine évaporée sur cette chaux, couvrez prestement le vaisseau de son chapiteau, & lui adaptez un récipient; ainsi vous aurez de l'esprit d'urine en peu de temps & sans feu, qui sera très subtil & très volatil, qui ne cédera point aussi en bonté à celui qui aura été fait d'une autre manière : ceux qui auront la cornue ouverte de Glauber, le distilleront plus facilement & en plus grande quantité. Il est fort difficile de garder le sel volatil de l'urine, à cause de sa subtilité & de la pénétrabilité de ses parties ; c'est pourquoi, il est nécessaire de le digérer avec son propre esprit, & de les unir ensemble, pour les conserver dans une fiole qui ait l'embouchure étroite, qui n'ait point d'autre bouchon que de verre, & une double vessie mouillée par-dessus.

Cet esprit salin volatil, ou ce sel spirituel, a des vertus qui sont presque innombrables ; car il est premièrement très souverain pour apaiser les douleurs de toutes les parties du corps, & principalement celles des jointures, lorsqu'il est mêlé avec quelque liqueur convenable. Il ouvre plus que tout autre remède toutes les obstructions tartarées des entrailles & du mésentère ; c'est ce qui fait que son usage est admirable dans le scorbut & dans toutes les maladies hypocondriaques, dans les mauvaises fermentations qui se font dans l'estomac, & dans les deux sortes de jaunisse : il n'est pas moins bon pour atténuer & pour dissoudre le sable & les glaires, qui se forment dans les reins ou dans la vessie. On peut même en faire un remède très excellent contre l'épilepsie, l'apoplexie, la manie & contre toutes les autres maladies qu'on dit prendre leur origine du cerveau : mais il le faut préparer comme il suit.

Prenez du vitriol, qui ait été purifié par diverses dissolutions, filtrations & cristallisations faites avec de l'eau de pluie distillée, ou ce qui serait encore meilleur, avec de celle de la rosée ; imbibez-le d'esprit d'urine, jusqu'à ce qu'il surnage seulement la matière ; bouchez très exactement le vaisseau, & le mettez digérer durant huit ou dix jours ; après quoi mettez la matière digérée dans une haute cucurbite & la distillez aux cendres jusqu'à sec, & vous aurez un très excellent céphalique, qui guérit la migraine & les autres douleurs de la tête par le seul flair ; & qui concilie le sommeil, si on le tient quelque peu de temps sous le nez. Il faut mettre ce qui restera dans le fonds de la cucurbite, dans une retorte que vous mettrez au sable avec son récipient bien lutté, & vous en tirerez encore le sel volatil & une espèce d'huile brune, qui n'est pas méprisable dans la Médecine & dans la métallique ; vous pourrez aussi faire une dissolution de ce qui restera, que vous filtrerez, évaporerez & cristalliserez en un sel, qui sera un véritable stomachique pour chasser les viscosités & les superfluités nuisibles, qui s'attachent ordinairement aux parois de l'estomac, on le donne dans du bouillon ou dans de la bière chaude. La dose est depuis nuit grains jusqu'à vingt, & même jusqu'à une demi-drachme.

La dose de l'esprit d'urine, est depuis deux gouttes jusqu à douze ou quinze dans des émulsions, dans des bouillons, ou dans quelques autres liqueurs appropriées ; celle du sel volatil, est depuis deux grains jusqu'à dix, de la même façon que l'esprit.

§. 7. *Pour faire l'eau, l'huile, l'esprit, le sel volatil & fixe du sang humain*.

Prenez au mois de Mai une bonne quantité de sang de quelques jeunes hommes, qui se font ordinairement saigner en ce temps-là, & le mettez distiller aux cendres dans une ample cucurbite de verre ; mais il faut mettre deux ou

trois poignées de chanvre par-dessus le sang, pour empêcher son élévation dans le chapiteau, qu'il faudra lutter exactement, & y adapter un récipient : il faut graduer le feu avec jugement , & surtout empêcher que la masse qui restera, ne se brûle, mais qu'elle se dessèche seulement. Ainsi vous aurez l'eau & l'esprit, qu'il faudra rectifier au bain-marie ; l'eau servira pour extraire le sel de la tête morte calcinée ; l'esprit peut être gardé comme il est, pour s'en servir contre le mal caduc & contre les convulsions des petits enfants, la dose est depuis une demi-drachme jusqu'à une drachme entière ; il est aussi spécifique pour les mêmes maux, en y mêlant des fleurs de muguet & de lavande, pour en tirer la teinture. Il sera pourtant meilleur de le cohober par la retorte, sur ce qui sera resté dans la cucurbite, jusqu'à neuf fois, ou jusqu'à ce qu'il ait acquis une couleur de rubis, & que l'huile sorte sur la fin avec le sel volatil, qui adhérera au col de la cornue, ou aux parois du récipient, qu'il faudra mêler avec l'esprit, & les rectifier & joindre ensemble par la distillation que vous en ferez au bain-marie. C'est cet esprit empreint de son sel volatil, qui est tant vanté pour la cure de la paralysie, pris intérieurement depuis six gouttes jusqu'à dix, dans des bouillons, ou dans de la décoction de racine de squine, ou bien dedans du vin blanc.

Il faut achever de calciner au feu de roue, ce qui sera resté dans la cornue, puis en extraire le sel avec l'eau qu'on aura tirée du sang ; il faut filtrer la dissolution, l'évaporer & laisser cristalliser le sel, qu'il faut garder pour ce qui suit.

Prenez l'huile distillée du sang, & la rectifiez sur du colcotar au sable dans une retorte, jusqu'à ce qu'elle soit subtile & pénétrante ; mêlez le sel fixe avec cette huile & les digérez ensemble, jusqu'à ce qu'ils soient bien unis ; ainsi vous aurez un baume, qui fait des merveilles pour apaiser la douleur des gouttes des pieds & des mains, & pour en ôter l'enflure & la rougeur ; mais ce qui est de meilleur, c'est que ce remède amollit, dissipe & résout les tophes & les nœuds des goûteux ; comme aussi ceux des vérolés, pourvu qu'on les ait purgés auparavant avec de bons remède tirés du mercure ou de l'antimoine.

Il faudra pourtant ne s'arrêter pas toujours à la saison du printemps pour avoir du sang, car on en pourra prendre dans les autres saisons de l'année, si la nécessité le requiert. On peut aussi se servir du sang de cerf, de bouc, de celui de pourceau, de bœuf ou de mouton, qu'on pourra distiller de la même façon que le sang humain ; car leurs digestions se font de même que dans les animaux parfaits ; & leur sang est doué des mêmes facultés, sinon que celui des hommes est plus subtil, à cause de la délicatesse de ses aliments.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

§. 8. *Pour faire le sel & l'élixir de la pierre de la vessie.*

C'est une chose admirable, que ce qui cause tant de maux aux hommes, soit pourtant capable de leur servir de remède; cela se voit en la pierre de la vessie, qui peut être donnée sans autre préparation, que d'être mise en poudre, au poids depuis un scrupule jusqu'à une drachme dans du vin blanc, ou dans de la décoction de racines de bardane & d'ortie brûlante, pour dissoudre & pour faire sortir la gravelle & les glaires des reins & de la vessie ; mais les recèdes qu'on en tire par la préparation Chimique, ont beaucoup plus de vertu, & agissent avec beaucoup plus de promptitude.

Prenez donc une partie de pierres de la vessie, & les mettez en poudre, que vous joindrez avec deux parties de charbon de hêtre pulvérisé ; mettez-les ensemble en un creuset, que vous lutterez, & les calciner au feu de roue ou au feu de réverbère, cinq ou six heures durant ; & lorsque le creuset sera refroidi, broyez ce qui restera, & en faites une lessive avec quelque eau diurétique, ou avec du phlegme de salpêtre ou d'alun, que vous filtrerez & l'évaporerez jusqu'à pellicule, puis la mettrez cristalliser en un lieu froid, & continuerez ainsi jusqu'à ce que vous ayez tiré tout le sel ; que s'il n'était pas assez net, il le faut mettre dans un creuset, puis le faire rougir au feu sans le mettre en fusion ; il le faut purifier par plusieurs dissolutions, filiations, évaporations & cristallisations. Il faut mettre ce sel bien desséché dans une fiole, qui doit être bien bouchée, de peur qu'il ne soit humecté par l'attraction de l'air. La dose de ce sel, est depuis quatre grains jusqu'à huit dans des liqueurs appropriée, pour faciliter l'excrétion de l'urine ; comme aussi pour dissoudre & pour faire sortir le sable & les glaires, qui sont ordinairement la cause occasionnelle de la génération & de la fermentation de la pierre dans les reins, ou dans la vessie.

Mais si vous en voulez faire une essence ou un élixir, qui soit encore plus efficace que ce sel, il faudra que vous calciniez la pierre avec son poids égal de salpêtre très pur dedans un bon creuset, au feu de roue durant l'espace de six heures ; puis il faut extraire le sel de la masse avec de l'esprit de vin simple, qu'il faut filtrer, évaporer & cristalliser ; & lorsque les cristaux seront desséchés, il les faut mettre digérer durant douze jours dans un vaisseau de rencontre à la vapeur du bain-marie, avec de l'esprit de vin rectifié ; après quoi mettez un chapiteau sur le vaisseau, & retirer l'esprit de vin à la chaleur de l'eau du bain, & le cohobez tant de fois, que vous réduisiez le sel en une liqueur subtile & claire, que vous garderez précieusement. Il en faut donner depuis cinq gouttes jusqu'à dix, pour les mêmes maux & dans les mêmes liqueurs que nous avons dites ci-dessus.

Il ne faut pas que l'Artiste fasse aucune difficulté de se servir du nitre, pour calciner le calcul, de peur que son sel ne se joigne à celui de cette pierre : car outre que tout ce qu'il y a de volatil, d'âcre & de corrosif dans le nitre, s'évanouit par la calcination ; c'est que ce qui reste avec la pierre calcinée, étant réduit à la nature universelle par l'action du feu, cela ne peut qu'augmenter la vertu de ce remède, plutôt que de la diminuer.

Après avoir achevé de traiter des choses qui se tirent de l'homme durant sa vie, il faut que nous achevions ce Chapitre, par l'examen que nous ferons de celles que nous en tirons après sa mort ; & nous commencerons par la chair, qui nous fournit beaucoup de belles préparations, ainsi que la suite le fera voir.

§. 9. *De la chair humaine & de ses préparations*.

La mumie qu'on prépare avec la chair du microcosme, est un des plus excellents remèdes qui se tirent des parties de l'homme. Mais parce que la mumie est en horreur à quelques-uns, & qu'elle n'est ni connue, ni conçue des autres ; il n'est pas à de propos de dire quelque chose de ses différences, avant que de venir à la description de sa véritable préparation.

Ceux des Anciens qui ont le plus doctement écrit de la mumie, n'en marquent que quatre sortes. La première, est celle des Arabes, qui n'est rien autre chose qu'une liqueur, qui est sortie des corps qui ont été embaumés avec de la myrrhe, de l'aloë & du baume naturel, qui ont été mêlés, dissous & unis avec la substance des chairs du corps embaumé, qui contenaient en elles l'esprit & le sel volatil, qui sont la partie mumiale & balsamique, qui composent avec la myrrhe, l'aloë & le baume, cette première sorte de mumie des Ancien, qui véritablement ne serait point à rejeter, s'il était possible de la recouvrer : mais on n'en trouve point du tout à présent.

La seconde est la mumie des Egyptien, qui est une liqueur épaissie & séchée, sortie des corps, qui ont été confits & remplis d'un baume, qu'on appelle ordinairement Asphalte ou Pissasphalte. Or, comme les soufres sont d'une nature incorruptible c'est aussi par leur moyen & par leur faculté balsamique, que les corps morts sont préservés de la corruption : cette seconde n'approche pas de la première, & n'est propre que pour l'extérieur ; parce qu'elle n'a pu tirer du cadavre les vertus de la vie moyenne, qui était restée dans ses partie, à cause de la solidité compacte & du resserrement des partie de ces bitumes sulfurés, qui sont secs & friables.

La troisième, est tout à fait ridicule & méprisable, parce que ce n'est rien autre chose que du pissasphalte artificiel, c'est-à-dire, de la poix noire mêlée avec du bitume, & bouillie avec de la liqueur qui sort des corps morts des esclaves, pour lui donner l'odeur cadavéreuse ; & c'est cette troisième sorte qu'on trouve ordinairement chez les Epiciers, qui la fournissent aux Apothicaires, qui sont trompés par l'odeur de cette drogue falsifiée & sophistiquée. J'ai appris ce que je viens de dire d'un Juif d'Alexandrie d'Egypte, qui se moquait de la crédulité & de l'ignorance des Chrétiens.

La quatrième sorte de mumie, & celle qui est la meilleure & la moins sophistiquée, est celle des corps humains, qui se trouvent avoir été desséchés dans les sables de la Libye : car il y a quelquefois des caravanes entières, qui sont ensevelies dans ces tables, lorsqu'il souffle quelque vent contraire, qui élève le sable, & qui les couvre inopinément & en un instant, j'ai dit que cette quatrième était la meilleure, parce qu'elle est simple, & que cette suffocation subite concentre les esprits dans toutes les parties, à cause de la surprise & de la peur que les Voyageurs conçoivent, qui selon le dire de Virgile :

Membra quatit gelidusque coit formidine sanguis.

Et que de plus, l'exsiccation subite qui s'en fait, soit par la chaleur du sable, soit par l'irradiation du Soleil, communique quelque vertu astrale, qui ne se peut donner par quelque autre façon d'agir que ce soit. Ceux qui auront de cette dernière mumie, s'en serviront pour faire les préparations qui suivront : mais comme on ne trouve pas toujours de ces corps morts ainsi desséchés, & que les remèdes qu'on en tire sont très nécessaires ; l'Artiste pourra substituer une cinquième sorte de mumie, qui est celle que Paracelse appelle *mumiam patibuli*, & qu'on peut légitimement appeler la mumie moderne, qu'il préparera de cette sorte.

§. 10. *Préparation de la mumie moderne.*

Il faut avoir le corps de quelque jeune nomme de l'âge de vingt-cinq ou trente ans, qui ait été étranglé, duquel on dissèquera les muscles, sans perte de leur membrane commune ; après les avoir ainsi séparés, il les faut tremper dans de l'esprit de vin, puis les suspendre en un lieu, où l'air soit perméable & bien sec, afin de les dessécher, & de concentrer dans leurs fibres ce qu'il y a de sel volatil & d'esprit, & qu'il n'y ait que la partie séreuse & inutile qui s'exhale. Que si le temps est humide, il faut suspendre ces muscles dans une cheminée, & les parfumer tous les jours trois ou quatre fois avec un petit feu fait du bois de genièvre, qui ait ses branches avec ses feuilles & ses baies, jusqu'à ce qu'ils

soient secs, comme la chair du bœuf salée, de laquelle on charge les navires qui sont employés aux longs voyages. Ainsi vous aurez une mumie, qui ne cédera nullement à la quatrième en bonté, & que j'estime même davantage, parce qu'on est assuré de sa préparation ; qu'on peut de plus en avoir plus facilement, & qu'il semble que les esprits, le sel volatil & la partie mumiale & balsamique, y doivent avoir été mieux conservés, parce que les chairs n'ont pas été séchées avec une si grande chaleur.

§. 11. *Pour faire le baume de la mumie des modernes.*

Prenez une livre de la cinquième mumie, concassez-la dans le mortier avec un pilon de bois, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en fibres très déliés, qu'il faut couper fort menu avec des ciseaux, puis la mettre dans un matras à long col, & verser dessus de l'huile d'olive empreinte de l'esprit de térébenthine, qui est proprement son huile éthérée, jusqu'à ce qu'elle surnage de la hauteur de trois ou quatre doigts ; scellez le vaisseau hermétiquement, & le mettez digérer dans le fumier, ou dans de la sciure de bois à la vapeur du bain, durant l'espace d'un mois philosophique qui est de quarante jours, sans discontinuer la chaleur. Après quoi ouvrez le vaisseau, verser la matiez dans une cucurbite, que vous mettrez au bain-marie sans la couvrir, & laisser ainsi exhaler la puanteur qu'elle aura contractée,& que toute la mumie soit dissoute ; alors coulez le tout par le coton, & mettez digérer au bain-marie cette dissolution dans un vaisseau de rencontre, avec partie égale d'esprit de vin rectifié, dans quoi vous aurez dissout deux onces de vieille thériaque, & mêlé une once de chair de vipères en poudre, pendant l'espace de trois semaines ; au bout de ce temps, vous ôtez l'alambic aveugle, & couvrirez la cucurbite d'un chapiteau à bec, & retirerez l'esprit de vin à la très lente chaleur du bain, & coulerez ce qui restera par le coton ; ainsi vous aurez un heaume très efficace, de quoi vous pourrez vous servit au-dedans & au-dehors.

C'est un très excellent remède intérieur contre toutes les maladies venimeuses, & particulièrement contre les pestilentielle & toutes celles qui sont de leur nature. Il est aussi très bon d'en donner à ceux qui sont tombés & qui ont du sang caillé dans le corps, aux paralytiques, à ceux qui ont des membres contracts & atrophiés, aux pleurétiques & à toutes les autres maladies, où la sueur est nécessaire : c'est pourquoi, il est à propos de bien couvrir les malades, auxquels on en donnera. La dose est depuis une drachme jusqu'à trois, dans des bouillons, ou dans de la teinture de sassafras, ou de baie de genièvre.

Mais on ne peut assez exalter les beaux effets qu'elle produit pour le dehors ; car c'est un baume, qui est même préférable au baume naturel, pour apaiser toutes les douleurs externes qui proviennent du froid, ou de quelque vent enclos dans les espaces des muscles ; comme aussi contre celles qui sont occasionnées par des foulures & des meurtrissures ; il en faut oindre aussi les membres paralytiques, les parties contractes & atrophiées, c'est-à-dire, qui ne reçoivent point de nourriture ; il en faut encore frotter les endroits du corps, qui sont douloureux, où néanmoins on ne voit aucune enflure ni rougeur ; mais notez qu'il en saut donner en même temps intérieurement, afin que la chaleur interne coopère avec l'externe ; car il faut couvrir le malade, & le laisser en repos quelques heures, afin de provoquer la sueur, ou que ce qui cause la douleur & le vice des parties, s'exhale insensiblement.

§. 12. *Comment il faut préparer & distiller l'axunge humaine.*

L'axunge ou la graisse humaine, est de soi, sans autre préparation, un remède extérieur qui est très considérable ; car elle fortifie les parties faibles & dissipe leur sécheresse extérieure ; elle apaise leurs douleurs, résout leurs contractions, & redonne l'action & le mouvement des parties nerveuses, adoucit la dureté des cicatrices, remplit les fosses, & rétablit l'inégalité de la peau, qu'a laissée le venin de la petite vérole.

La *première préparation*, est simple & commune ; car il faut seulement la découper & la faire bouillir avec du vin blanc, jusqu'à ce que les morceaux soient bien frits, & que l'humidité du vin soit évaporée ; puis la presser entre deux platines d'étain, qui aient été chauffées, & garder cette axunge pour la nécessité.

La *seconde préparation*, est lorsqu'on en veut faire un liniment anodin, résolutif & réfrigérant, dont on peut très utilement se servir aux enflures, aux inflammations, aux duretés, & aux autres accidents, qui arrivent ordinairement aux plaies & aux ulcères, ou par l'intempérance du malade, ou par l'impéritie & la négligence du Chirurgien mal expérimenté. Pur le faire, prenez du phlegme de vitriol ou d'alun, qui soient empreints de leur esprit acide, environ une demie livre ; mettez-la digérer au sable avec environ deux onces de litharge lavée & séchée, qu'il faudra remuer souvent ; & lorsque la liqueur sera bien chargée, il la faudra filtrer, & en faire le liniment en forme de nuiritum. Que si vous le voulez rendre plus spécifique, il y faudra joindre à mesure qu'on l'agitera, quelque portion de la teinture de myrrhe & d'aloë, faite avec du très bon esprit de vin.

La *troisième* & la dernière *préparation* de la graisse humaine, que je tiens la plus exacte & la meilleure, est la distillation, ce qui se pratique ainsi. Prenez une partie d'axunge humaine, & deux ou trois parties de sel décrépite, que vous pisterez & mêlerez bien ensemble ; vous mettrez ce mélange dans une cornue de verre, que vous placerez au sable avec son récipient, qui soit lutté très exactement; puis vous donnerez le feu pat degrés, jusqu à faire rougir le fond de la retorte, ce qui ne requiert qu'environ huit heures de temps ; ainsi vous aurez une huile d'axunge humaine qui sera très subtile, qui est un remède souverain pour ranimer & pour dégourdir les membres paralytiques, qui sont ordinairement refroidis & atrophiés, & cette huile vaut mieux que le corps dont elle a été tirée, pour s'en servir à tout ce à quoi nous avons dit ci-dessus qu'elle était propre. Que si on veut rendre cette huile plus pénétrante & plus subtile, il la faudra circuler au bain-marie avec partie égale d'esprit de vin durant quelques jours, puis la rectifier en la distillant aux cendres dans une cucurbite de basse coupe ; elle deviendra par ce moyen si pénétrante & si subtile, qu'à peine la peut-on conserver dans le verre, vu qu'elle devient imperceptible, aussi-tôt qu'elle est appliquée, tant elle est pénétrante.

Les préparations que nous venons de décrire, serviront d'exemples pour toutes les autres nulles, beurres, graisses & axunges, qu'on rendra par ce moyen plus efficaces & plus pénétrantes.

§. 13. *Pour faire l'esprit, l'huile & le sel volatil des os & du crâne humain.*

La préparation du crâne ne sera point différente de celle des os ; c'est pourquoi, nous ne perdrons pas le temps pour en faire deux descriptions : l'une & l'autre préparation se fait ainsi.

Prenez des os humains, qui aient été pris d'un homme qui soit fini de mort violente, & qui n'aient point été enterrés ni bouillis, ni mis dedans de la chaux vive, & les faites scier par morceaux d'une grosseur convenable, qui puissent entrer dans une cornue, qui soit luttée, & qui ne soit remplie que jusqu'aux deux tiers ; vous la mettrez au réverbère clos à feu ouvert ; & après lui avoir adapté & lutté bien exactement son récipient, vous couvrirez le réverbère, & laisserez au-dessus un trou d'un pouce & demi de diamètre, qui servira de registre pour gouverner le feu, qui doit être gradué modérément, jusqu'à ce que tous les nuages blancs soient passes ; alors il faut changer de récipient, ou vider la matière qui sera contenue dans le premier, puis le lutter exactement, & continuer & augmenter le feu, pour faire sortir l'huile & le sel volatil avec le reste de l'esprit ; ce qu'il faut poursuivre jusqu'à ce que le récipient devienne

clair de soi-même ; ce qui arrive dans l'espace de douze heures, depuis le commencement de l'opération.

Mais notez qu'il faut garder la sciure des os, ou en faire limer ou râper ; afin que cela serve à la rectification de l'esprit, de l'huile & du sel volatil. Il faut aussi calciner & réverbérer jusqu'à blancheur à feu ouvert, entre des briques, les morceaux qui sont restés dans la cornue, afin qu'ils servent pour arrêter & fixer en quelque façon le sel volatil, qu'on ne peut garder autrement, à cause de sa subtilité, comme nous en donnerons la description en parlant de la distillation & de la rectification de ce qui se tire de la corne de cerf.

Je ne saurais passer sous silence une expérience, que j'ai vue en la personne d'un Cornette, qui avait été blessé d'une mousquetade à la cuisse, proche du genoux, qui avait la jambe & le genoux en si mauvaise situation après sa guérison, que le talon approchait de la fesse, ce qui le rendait presque inutile à sa charge. Mais leur Chirurgien Major, qui était Allemand, entreprit de lui rendre le mouvement du genoux ; & pour parvenir à ses fins, il lui fit prendre tous les jours dans des bouillons, six semaines durant, le poids d'une drachme de la poudre des os de la jambe & de la cuisse d'un homme, qui avait été disséqué quelques années auparavant ; ce qui lui redonna non seulement le mouvement pliant du genoux, mais qui le mit de plus en état avant les six semaines achevées, de faire des armes, de jouer à la paume & de monter à cheval. Ce qui doit faire remarquer, que cette poudre ne peut avoir produit un si rare effet, qu'à cause du sel volatil, spirituel & pénétrant quelle contenait, puisque la partie matérielle ne pouvait jamais passer jusque dans les derrières digestions, je n'ai rapporté cette Histoire, que pour mieux faire croire & pour mieux faire comprendre les effets, que produisent les remèdes qu'on tire des os & du crâne humain, par la distillation qui sépare le pur de l'impur. On donne l'esprit & le sel volatil du crâne humain, pou la cure de l'épilepsie dans de l'eau de fleurs de tillot, de muguet ou de pœone. Celui des os se donne aussi avec heureux succès, pour réhabiliter les membres raccourcis & desséchés, pourvu qu'on les frotte aussi du baume de la mumie moderne. L'huile du crâne & celle des os ne s'applique qu'extérieurement, pour nettoyer & pour guérir les ulcères vilains & rongeants, pourvu qu'on y mêle un peu de colcotar en poudre, & qu'on donne des potions vulnéraires & purgatives au malade de deux jours en deux jours. La dose de l'esprit, est depuis trois gouttes jusqu'à dix ; & celle du sel volatil arrêté, depuis quatre grains jusqu'à huit.

ɞɞ

§. 14. *La manière de bien préparer les remèdes qui se tirent de la corne de cerf.*

Quoique nous ayons donné le modèle de faire toutes les opérations Chimiques, pour tirer les remèdes des parties des animaux ; cependant comme il y en a plusieurs qui auraient de l'aversion de travailler sur les parties de quelques animaux, qui sont en quelque façon différentes de celle-là, & qui ont en elles une plus grande portion de ce qui peut être utile à la cure des maladies : j ai cru qu'il était nécessaire de décrire exactement les bons remèdes, qui se dirent de la corne de cerf, qu'on peut légitimement substituer à ceux qu'on prépares des parties de l'homme. Car il faut avouer qu'il y a quelque chose de très beau & de merveilleux dans la production annuelle du bois de cerf, qu'il renouvelle tous les printemps, comme une espèce de végétation. Et pour faire voir cette vérité, il faut remarquer que les armes de cet animal, ne lui deviennent inutiles & insupportable, que lorsqu'il est tombé en pauvreté, comme disent les veneurs, qui est une façon de parler qui est assez physique ; car ils veulent dire qu'ils manquent de bonne & de suffisante nourriture durant l'hiver, lorsque la terre est longtemps couverte de neige ; & qu'ainsi, ces pauvres animaux n'ont plus d'esprit naturels, ni d'humide radical en assez grande quantité, pour pousser jusque dans leur bois, vu qu'ils n'en ont pas même assez pour les sustenter & pour entretenir leur vie, puisqu'ils sont en ce temps là maigres & langoureux. Mais lorsque la riche saison du printemps leur donne la pointe de l'herbe & les bourgeons des arbrisseaux des taillis, ils sont comme ranimés d'un nouveau feu si abondamment, que la sublimation des esprits pousse jusqu à leur tête, & leur donne des démangeaisons qui font qu'ils mettent bas leur vieille ramure, qui est toute rare, spongieuse & privée de sa meilleure & de sa principale partie, qui est son sel volatil spirituel, en quoi consiste toute la vertu médicinale, qu'on désire en tirer : après quoi, ils poussent un nouveau bois, qui est au commencement mol & tout rempli d'un sang très subtil, qui se durcit peu à peu, & qui acquiert toute la perfection requise. Ce qui fait juger de la nécessité du choix qu'on doit faire du bois de cet animal ; car il ne faut pas prendre pour vos opérations de ce qui aura été mis bas ; il ne faut pas aussi le prendre avant qu'il ait acquis sa fermeté requise ; il faut même encore négliger celui qui approche de l'hiver : mais le vrai temps de le prendre en sa perfection, est entre les deux Fêtes de Notre-Dame d'Août & de Septembre : c'est en ce temps qu'il est suffisamment fourni d'esprit, de sel volatil & d'huile, pour en faire les médicaments que nous allons décrire, il faut que le cerf ait été tué, ou pris par les chiens ; mais il faut avant que d'en venir là, montrer comment il faut distiller l'eau de tête de cerf, lorsqu'elle est encore tendre & qu'elle est couverte de son poil, parce que cette eau est de grande vertu, & qu'elle n'échauffe pas tant que les outres remèdes

que nous décrirons, à cause que ses esprits ne sont encore qu'embryonnés, & qu'ils ne sont pas, ni cuits, ni digérer jusqu'à leur dernière perfection.

§. 15. *Comment il faut distiller la corne de cerf, qui est encore molle pour avoir l'eau de tête de cerf.*

Il faut prendre ce nouveau bois du cerf pour le distiller, depuis le quinzième de Mai, jusqu'à la fin de Juin ; il le faut couper par rouelles, de l'épaisseur de la moitié d'un travers de doigt, & les poser l'un sur l'autre en échiquier, dans le fond d'une cucurbite de verre qu'il faut mettre au bain-marie ; & lorsque tout sera prêt, il faut donner le feu jusqu'à ce que l'eau commence à distiller, & continuer la même chaleur jusqu'à ce qu'il en sorte plus rien : on pourra de plus mettre la cucurbite aux cendres, pour achever de tirer l'humidité qui resterait, afin que les morceaux soient plus secs, & se puissent mieux conserver. Il y en a qui ajoutent du vin, de la cannelle, du macis & un peu de safran à cette distillation, pour rendre l'eau plus efficace ; tant pour faciliter les accouchements difficiles, que pour faire sortir l'arrière-faix, quand les femmes ont perdu leurs forces ; comme aussi pour faire nettoyer la matrice des sérosités, dont ses membranes ont été imbues durant la grossesse, qui causent avec le sang qui reste, les tranchées qui tourmentent les femmes accouchées. L'Apothicaire curieux pourra faire la simple & la composée, afin qu'il puisse satisfaire aux intentions des Médecins qui les voudront employer. La dose de la simple, est depuis une demie jusqu'à une & deux cuillerées entières : on peut même passer plus avant, parce que cette eau fortifie sans altérer & sans échauffer ; outre qu'elle est bonne aux femmes en travail, elle n'est pas moins excellente à toutes les maladies qui participent du venin. Ceux qui la voudront conserver longtemps, ajouteront une dragme & demie de borax en poudre à chaque livre de cette eau ; ce qui la rendra encore meilleure, puisque le borax est de soi un spécifique, pour faciliter l'accouchement. La dose de l'eau composée, doit être moindre ; car il ne faut pas aller au-dessus de deux dragmes ; c'est un vrai contrepoison dans toutes les fièvres malignes & pourpreuses, & principalement dans la rougeole & dans la petite vérole.

Il ne faut pas rejeter les morceaux, qui sont restés au fond du vaisseau ; il les faut au contraire employer en poudre très subtile au poids, depuis un demi scrupule jusqu'à une demie dragme, pour tuer les vers des enfants, même pour en empêcher le séminaire ; il leur faut faire boire cette poudre dans de la décoction de râpure de corne de cerf & d'ivoire : cette poudre n'a delà vertu qu'à cause que la chaleur du bain-marie n'a pas été capable d'élever le sel volatil, qui était dans les plus solides parties de ces morceaux.

ꕥꕥꕥ

§. 16. *La préparation philosophique de la corne de cerf.*

Il y a beaucoup d'Artistes, qui croient qu'on ne peut rendre la corne de cerf tendre & friable, pour la pouvoir aisément mettre en poudre, sans la calciner : mais : comme cette calcination la prive de ses esprits & de son sel, les plus expérimentés ont trouvé le moyen d'en faire une espèce de calcination philosophique, qui lui conserve sa vertu ; ce qui doit faire remarquer l'extrême différence qu'il y a entre l'ancienne Pharmacie, & celle qui est éclairée des lumières de la Chimie.

Prenez-donc de la corne de cerf bien choisie, & qui soit en son vrai temps ; sciez-la par morceaux de la longueur d'un empan vers les extrémités ; puis mettes deux bâtons en travers du haut de la vessie, qui sert à la distillation des esprits & des eaux, auxquels vous suspendrez avec de la ficelle les morceaux des andouillettes du cerf, lorsque vous distillerez quelques eaux cordiales comme sont celles de chardon bénit, d'ulmaria ou de petite centaurée ; ou ce qui vaudrait encore mieux, lorsque vous distillerez quelques matières fermentées, qui doivent avoir par ce moyen des vapeurs plus pénétrantes & plus subtile, il faut couvrit la vessie & donner le feu, comme pour la distillation ordinaire de l'eau de vie ; & les vapeurs pénétreront la corne de cerf jusque dans son centre, & la rendront aussi friable, que si elle avait été calcinée à feu ouvert, & qu'elle eût été broyée sut le porphyre ; mais il faut continuer la distillation quatre ou cinq jours consécutifs, sans ouvrir le vaisseau ; ce qui est cause qu'il faut que la vessie soit percée en haut sur le coté, afin d'y pouvoir mettre de l'eau chaude à mesure qu'elle diminue par la distillation, & qu'il ne faut pas que la liqueur approche de demi-pied de la matière qui est suspendue. Que si on objecta que les vapeurs peuvent enlever avec elles la portion la plus subtile des esprits de la corne de cerf, nous répondons que cela se peut ; & qu'ainsi les eaux cordiales & sudorifiques, ou les esprits distillés de la fermentation des baies de genièvre, ou de celle de sureau, n'en auront que plus de vertu : mais que cette chaleur vaporeuse n'est pas suffisante pour en emporter le sel volatil, qui est retenu dans la matière par la liaison très étroite qu'il a avec l'huile ou le soufre, qui ne peut être désuni que par une chaleur beaucoup plus violente.

Cette corne de cerf ainsi préparée, est encore plus excellente, que celle qui est restée de la distillation précédente, tant pour fortifier & pour être diaphorétique, que pour en donner aux enfants pour tuer les vers, & pour empêcher toutes les corruptions qui se font ordinairement dans leur petit estomac. La dose, est depuis un demi-scrupule jusqu'à une demie dragme &

deux scrupules, dans des eaux cordiales & sudorifiques, ou dans quelque conserves spécifique, contre toutes les maladies pestilentielles & venimeuses.

§. 17. *La façon de préparer l'esprit, l'huile & le sel volatil de la corne de cerf.*

Prenez autant qu'il vous plaira de corne de cerf, qui soit de la condition qui est requise ; sciez-la, ou la faites scier par rouelles ou par talleoles, de l'épaisseur de deux écus blancs ; emplissez-en une cornue de verre, qui soit luttée ; mettez-la au réverbère clos à feu nu ; & graduer le feu jusqu'à ce que les gouttes commencent à tomber les unes après les autres dans le récipient, qui soit bien lutté avec de la vessie mouillée, & que vous puissiez compter quatre entre l'intervalle que les gouttes feront en tombant ; continuer & régler le feu de cette même égalité, jusqu'à ce que les gouttes cessent ; alors ôtez le récipient & le videz, puis remettez-le, lutter avec de bon lut salé comme il faut ; & augmenter le feu d'un degré, jusqu'à ce que l'huile commence à distiller, avec encore quelque peu d'esprit ; & le sel volatil commencera de s'attacher aux parois du col de la cornue, & de là passera en vapeurs dans le corps du récipient, où il s'attachera en forme de cornes de cerf & de branchages des arbres, qui sont chargés de petite gelée ou de neige, qui est une opération qui est très agréable à voir ; car il tombe même de ce sel volatil en forme de neige au fond du récipient, qui se joint à l'esprit qui est au-dessous de l'huile. Continuer le dernier degré du feu, jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus rien, & que le récipient paraisse clair sans aucune vapeur.

Or, ce n'est pas assez d'avoir tiré ces diverses substances de la corne de cerf ; il faut les savoir rectifier, tant pour en ôter, autant qu'on le peut faire, l'odeur empyreumatique, que pour en séparer la grossièreté : & pour commencer par la premiers substance qui en est sortie, qui est l'esprit, il faut la rectifier aux cendres à feu lent dans une cucurbite de verre, dans laquelle on aura mis la hauteur de trois ou quatre doigts, de la sciure ou de la râpure de corne de cerf ; & cet esprit sortira beau, clair, net, & privé de la plus grande partie de sa mauvaise odeur ; celui qui vient le premier, est préférable au dernier, parce que c'est un esprit volatil, de qui la nature est de monter toujours le premier ; il faut rejeter le reste comme inutile, & mettre cet esprit rectifié dans une fiole d'embouchure étroite, qui soit bien bouchée. C'est un remède excellent, pris intérieurement ou appliqué au-dehors ; car il nettoie & rectifie toute la masse du sang des superfluités séreuses, par les urines & par la sueur, aussi-bien que par la transpiration insensible ; c'est pourquoi, il est très spécifique contre le scorbut, contre la vérole & contre toutes les autres maladies, qui tirent leur origine de l'altération du sang ; enfin cet esprit volatil peut être dignement

substitué à celui qu'on pourrait tirer de toutes les parties des autres animaux, pour servir d'excellent médicament à tout ce que nous avons dit que les autres étaient propres. Mais son usage est aussi merveilleux au-dehors, car il nettoie comme par miracle tous les ulcères malins, rongeants, chancreux & fistuleux ; si on les en lave, ou qu'on le seringue dedans : il sert aussi pour les plaies récentes, soit de feu, de taille ou d'estoc ; car il empêche qu'il n'arrive aucun accident : il est ami de la nature, ce qui fait qu'il aide cette bonne mère à la réunion des parties ; & comme ce n'est pas son intention de faire suppurer, ni de faire une colliquation des chairs & des parties voisines ; c'est aussi ce que cet esprit empêche : mais remarquer qu'il en faut aussi donner en dedans, depuis six gouttes jusqu'à douze dans des potions vulnéraires, ou dans la boisson du malade. Enfin, cet esprit n'est rien autre chose qu'un sel volatil, qui est en liqueur, comme le sel volatile n'est qu'un esprit ferme & condensé ; ce qui fait qu'on les peut donner l'un pour l'autre, si ce n'est que la dose du sel volatil doit être un peu moindre que celle de esprit ; si bien que les vertus que nous attribuerons à l'un, peuvent être attribuées à l'autre.

Nous n'avons point d'autre observation à donner, pour rectifier le sel volatil & l'huile, sinon qu'il faut que l'opération se fasse dans une retorte sur de la râpure de corne de cerf, & avec les mêmes circonstances pour le règlement du feu. Ainsi vous aurez l'huile belle, claire & d'un beau rouge de rubis, qui surnagera le sel volatil qui sera allé dans le récipient, ou qui sera sublimé dans le col de la cornue ; il faut dissoudre le sel avec son propre esprit rectifié, par une dissolution faite à la chaleur de l'eau tiède pour le séparer de l'huile ; il faudra filtrer cette dissolution par le papier, qu'il faut humecter de l'esprit, avant que de rien verser dedans, & vous aurez l'huile à part & le sel dans son propre esprit, qui n'en est que meilleur, & qui se conserve mieux que s'il était seul, si ce n'est qu'on l'arrête & qu'on le fixe, comme nous l'enseignerons ci-après. Pour cet effet, il faut mettre la dissolution de l'esprit & du sel dans une cucurbite au bain-marie, pour redistiller l'esprit & pour sublimer le sel dans le chapiteau, ou si on veut par la cornue : il est impossible de conserver ce sel, tant il est pénétrant & subtil, c'est pourquoi il le faut arrêter de cette sorte.

Prenez les rouelles qui sont restées de la distillation, qui sont très noires, & les calciner à feu ouvert jusqu'à blancheur ; mettez-en une partie en poudre, que vous mêlerez avec son poids égal de sel volatil, que vous sublimerez ensemble, & recommencerez ainsi avec de la nouvelle corne de cerf calcinée en blancheur jusqu'à quatre ou cinq fois, & vous aurez un sel volatil arrêté que vous pourrez garder, transporter & envoyer avec moins de risque que l'esprit : néanmoins je

conseille de se servir plutôt de l'esprit rempli & cornue saoulé du sel volatil, à tout ce que nous allons dire.

On pourrait véritablement appeler ce remède une panacée, ou une Médecine universelle, par les merveilleux effets qu'il est capable de produire ; car il est très excellent contre l'épilepsie, l'apoplexie, la léthargie, & généralement contre toutes les maladies qu'on dit tirer leur origine du cerveau : il ôte toutes les obstructions du foie, de la rate, du mésentère & du pancréas. Il résiste à tous les venins, à la peste & à toutes les sortes de fièvres, sans en excepter aucune. Il nettoie les reins & la vessie, dont il évacue toutes les limosités & les glaires, qui sont les causes de la pierre. Il corrige tous les vices du ventricule, & principalement ses indigestions, qui valent la puanteur à la bouche ; c'est un spécifique pour le poumon, si on le digère avec du lait de soufre. Il apaise le flux de ventre immodéré, comme aussi celui des femmes, parce qu'il évacue les sérosités superflues qui en sont la cause ; mais ce qui est de plus merveilleux & de moins concevable, c'est qu'il ouvre le ventre constipé, & qu'il provoque les purgations lunaires, parce qu'il remet toutes les forces naturelles en leur état, & qu'il ôte toutes les matières terrestres & grossières, qui en empêchaient l'effet. Je ne doute pas que je ne me rende ridicule à tous ceux qui ne conçoivent pas la puissance & la sphère d'activité des sels volatils ; mais je sais d'ailleurs, que ceux qui sauront avec moi, que ce sel est la dernière enveloppe de l'esprit & de la lumière, ne trouver pas étrange que j'aie attribué tant de beaux effets à ce remède admirable.

Mais il faut que je fasse concevoir ce mystère, autant que je le pourrai, par la description de ce qui se fait tous les jours dans la cuisine, pour les personnes saines, aussi-bien que pour les malades. Ne sait-on pas que les Cuisiniers ne sauraient faire une bisque, ni un bon ragoût, s'ils ne se servent du bouillon & du jus des meilleures viandes ? Or, ce n'est que par le sel volatil des chairs, que cet agrément & ce chatouillement du palais se communique. Ne fait-on pas aussi des gelées, des pressis, des jus de viandes & des consommés pour les malades, dont on jette les restes qui sont matériels & terrestres, & qui sont épuisés de ce sel qui demeure dans les gelées, & qui est l'unique principe de congélation. On donne ces choses au malade, afin que son estomac réduise plutôt les puissances de ces aliments en acte, & que cela passe plus subitement dans la substance des parties par la facilité des digestions. C'est ce que l'Artiste fait, quand il prépare les sels volatils, qui sont capables de faire voir leurs vertus, d'autant qu'ils pénètrent toutes les parties de notre corps, & qu'ils charrient avec eux cette merveilleuse puissance, que nous leur avons attribuée.

Ne voit-on pas aussi que toute la Médecine , tant l'ancienne que la moderne, a fait entrer la corne de cerf dans toutes les compositions cordiales qu'elle a prescrites ; qu'elle a fait un grand état de l'os du cœur du cerf, & qu'on fait encore tous les jours de la gelée de corne de cerf, qui sert plutôt à fortifier le malade qu'à le nourrir ? Mais laissons tout cela à la vérité de l'expérience, qui est le véritable fondement de tout le raisonnement que nous avons avancé.

§. 18. *Pour faire la teinture du sel volatil de la corne de cerf.*

Prenez le sel volatil rectifié, mettez-le dans un vaisseau de rencontre, ou ce qui serait encore mieux, mettez-le dans un pélican ; verser deux fois son poids d'alcool de vin par-dessus, & les mettez extraire & digérer ensemble à lente chaleur de la vapeur du bain durant douze ou quinze jours ; si néanmoins tout le sel n'était pas dissout, il faudra retirer ce qui est teint par inclination & reverser de l'alcool dessus, pour achever l'extraction & la dissolution. Ainsi vous aurez une teinture, qui sera plus exaltée que les remèdes précédents, qui est bonne à tout ce que nous avons dit ; mais qui de plus, est un remède très excellent & très présent dans les apoplexies, par sa subtilité qui est si grande, qu'à peine le peut-on garder dans les fioles les mieux bouchées.

On peut faire la même chose du sel volatil arrêté & comme fixé ; mais il ne se dissoudra pas tout : la teinture n'en sera pas aussi, ni si efficace, ni si pénétrante ; mais elle sera beaucoup plus agréable, & n'aura pas une odeur si mauvaise. La dose de la première, est depuis trois gouttes jusqu'à huit ou neuf. Et celle de la seconde, est depuis six gouttes jusqu'à douze.

§. 19. *La manière de faire élixir des propriétés, avec l'esprit de la corne de cerf.*

Après avoir connu par des expériences redoublées, les admirables vertus de ce grand remède, que Paracelse appelle par excellence *Elixir proprietatis* au singulier ; nous avons néanmoins crû le devoir appeler, Elixir des propriétés au pluriel, puisqu'il est très vrai qu'il les possède sans nombre ; & particulièrement celui que j'ai fait, depuis que je suis en Angleterre, où je me suis servi de l'esprit rectifié de la corne de cerf, chargé & rempli de son sel volatil, autant qu'il en peut dissoudre, en la place de l'esprit, ou de l'huile de soufre ; ce qui se fait ainsi.

Prenez de très-bon safran, du plus fin aloë succotrin & de la myrrhe, la plus récente & la mieux choisie ; de chacune de ces choses balsamiques trois onces : couper le safran fort délié & menu, & mettez les deux autres en poudre fine ; mettez-les dans un marras à long col, qui soit large de deux pouces de diamètre

; verser dessus dix onces d'esprit de corne de cerf bien rectifié chargé de son sel volatil, autant qu'il en peut dissoudre, & vingt onces d'esprit de vin alcoolisé sur le sel de tartre ; boucher exactement votre vaisseau avec un vaisseau de rencontre, & le lutter avec du blanc d'œuf & de la farine, & une vessie mouillée par-dessus ; placer cela à la vapeur du bain-marie un peu plus que tiède, & le digérez durant trois jours naturels : le quatrième jour ôtez la rencontre, & appliquer un alambic ou chapiteau proportionné au col du matras ; luttez très soigneusement les jointures, adapter un récipient au bec, & en retirer lentement environ quinze onces de la liqueur ; & si le sel volatil s'est sublimé dans le chapiteau, dissolvez avec l'esprit distillé, rejetez le tout dans le marras, & le digérez encore trois jours ; réitères la distillation jusqu'à vingt onces, que vous remettrez encore sur vos matières en digestion durant trois jours : pur la dernière fois, laisser refroidir & filtrez votre élixir par le coton dans un entonnoir couvert, oui soit posé sur une fiole à col étroit, pour empêcher qu'il ne s'évapore, & ainsi le garder au besoin dans cette même fiole bien bouchée.

C'est sans hyperbole, qu'on peut attribuer à ce noble & grand remède des vertus & des facultés comme rénovatrices ; car le safran, l'aloë & la myrrhe extraits & exaltés par le sel volatil de la corne de cerf, & par l'esprit de vin alcoolisé sur le sel de tartre, ne peuvent que produire de très bons effets, tant pour la conservation que pour la restauration. C'est pourquoi, ce remède est très bon dans les maladies, qui altèrent la masse du sang, comme sont le scorbut, la jaunisse & les pales couleurs, dans toutes les obstructions du corps, contre la paralysie, la contraction des nerfs & les atrophies ; mais surtout, il est sans pareil contre rouies les irrégularités &les météorismes de la matrice & de la rate. Il faut le prendre à jeun dans du vin blanc, la dose est depuis cinq gouttes jusqu'à trente : on peut déjeuner deux heures après.

§. 20. *Des préparations qui se font des vipères*.

Nous fermerons le Chapitre de la prestation Chimique des animaux, par l'examen des divers remèdes, qui se tirent des vipères par le travail de la Chimie : car ce reptile possède un sel volatil très subtil & très efficace pour la guérison de plusieurs maladies très opiniâtres. Galien même rapporte plusieurs histoires de la guérison des ladres, pour avoir bu du vin, ou des vipères avaient été suffoquées. Cardan prouve aussi cette vérité dans une consultation, qu'il envoya à Jean, Archevêque de S. André, en Ecosse, en ces mots : Je vous dirai un très grand secret qui guérit radicalement les tabides, les ladres & les véroles, qui les engraisse & qui les rétablit contre toute espérance : c'est qu'il faut prendre une vipère bien choisie, lui couper la tête & la queue, l'écorcher, jeter

les entrailles & garder la graisse à part : coupez-la par tronçons comme une anguille ; faites-la cuire dans une quantité suffisante d'eau, avec du benjoin & du sel, & y ajouter sur la fin des feuilles de persil : lorsqu'elle sera bien cuite, il faut couler le bouillon, & faire cuire un poulet dans ce bouillon ; donner du pain trempé dans ce jus au malade, & lui faites manger le poulet : continuer sept jours consécutifs ; mais il faut que le malade soit dans une étuve, ou dans une chambre bien chaude, & qu'on l'oigne avec la graisse de la vipère le long de l'épine & les autres jointures, comme aussi les artères des pieds & des mains & la poitrine. Par ce moyen on guérit les ulcères des poumons ; car ils sont poussés jusqu'à l'extérieur du cuir en tubercules & autres irruptions qui surviennent. Quercetan parle aussi très avantageusement des vipères dans sa Pharmacopée dogmatique. Plusieurs autres Auteurs ont suivi les précédents ; mais il faut avouer qu'ils ont tous choqué contre un même écueil, puisque tous ont cru que la vipère était de soi, ou venimeuse toute entière, ou qu'elle l'était pour le moins en quelques-unes de ses parties. Mais l'expérience que rapporte Galien, doit confondre les Anciens & les Modernes, puisque la vipère était & vive & entière, quand elle fut suffoquée dans le vin qui guérit les ladres. Les Dames Anglaises font honte aux Médecins, puisqu'elles ne font pas de difficulté de boire du vin, dans lequel on a suffoqué des vipères vives & entières, pour se conserver l'embonpoint & l'enjouement, pour empêcher les rides & pour se conserver en santé. Mais ce qui est encore de plus remarquable, c'est que les plus fameuses Courtisanes Italiennes se préservent de la maladie vénérienne & de ses accidents, en prenant au printemps & en automne des bouillons de volaille, avec de la chair de vipères & de la squine. Il n'y a eu que le célèbre Potier, & le très docte & très-subtil Médecin & Philosophe Helmont, qui aient bien expliqué dans quoi consiste le poison des vipères, qui ne réside que dans l'aiguillon de la colère, qui imprime une idée empoisonnée dans l'imagination de l'animal. Fabricius Hildanus, & plusieurs autres Auteurs graves, doctes & célèbres, autorisent par leurs observations la vérité des effets ; mais il n'y a eu que les deux précédents, qui nous aient enseigné le siège du poison, qui ne peut être que dans l'esprit de la vie de l'animal, comme l'enseigne le proverbe Italien, qui dit que, *morta la bestia, morto il veneno*, vu que l'homme même, le chien, le cheval, le loup, le chat, la belette & plusieurs autres animaux, n'impriment aucun venin par leurs morsures, que lorsqu'ils sont en colère, & que leur imagination est empestée du désir de la vengeance & de la rage.

Cela soit dit en passant, pour vérifier de plus en plus, que toute la vertu des choses est logée dans les esprits & dans la vie, qui ne sont rien autre chose

qu'une portion de l'esprit universel & de la lumière corporifiée. Venons ensuite aux préparations qui se sont sur les vipères & sur leurs parties.

§. 21. *La façon de dessécher les vipères, pour en faire la poudre & les trochisques*.

Le choix des vipères ne consiste qu'à les prendre quelque temps après qu'elles sont sorties de leurs trous, afin qu'elles soient mieux nourries ; n'importe qu'elles soient mâles ou femelles, pourvu que la femelle ne soit pas pleine ; il faut les prendre en un lieu qui soit haut & sec, & rejeter celles des marais & des autres lieux aquatiques.

Prenez autant de ces vipères que vous voudrez, ou que vous pourrez ; écorchez-les & les videz de leurs entrailles ; réservez le cœur & le foie : mettez-les dans une cucurbite de verre qui soit ample, afin de les pouvoir arranger sur des petits bâtons, pour qu'elles ne se touchent pas l'une l'autre : ajuster la cucurbite au bain-marie, & desséchez ainsi les vipères après les avoir poudrées d'un peu de nitre bien pur, & d'un peu de fleurs de sel armoniac ; réserves l'eau qui en sortira, pour les usages que nous dirons ci-après. Notez qu'il faut retourner les vipères de douze heures en douze heures, afin de les dessécher également. Ainsi, vous aurez de quoi faire une véritable poudre de vipères, qui ne sera point par filaments, qu'on pourra donner dans sa propre eau, dans du vin , ou dans de l'eau de cannelle, ou de sassafras, depuis un scrupule jusque une drachme, dans toutes les fièvres, & particulièrement dans celles qui sont pestilentes & contagieuses ; dans la peste, & même contre l'épilepsie & contre l'apoplexie : mais les autres préparation qui suivront sont préférables à cette poudre.

Que si vous en voulez faire des trochisques, il faut prendre d'autres vipères, que vous écorcherez & viderez de leurs entrailles ; coupez-les par tronçons, & les faites cuire avec l'eau, que vous aurez retirée de la distillation, au bain-marie bouillant, dans une cucurbite qui soit couverte de son chapiteau, jusqu'à ce que ce bouillon soit en consistance de gelée ; c'est avec cette gelée qu'il faut pister la poudre des vipères dans un mortier de marbre & la réduire en pâte, que vous formerez en trochisques avec les mains ointes de baumes du Pérou, d'huile de girofles, & de celle de noix muscades faite par expression ; ceux qui voudront faire la thériaque comme il faut, se serviront de ces trochisques, au lieu de ceux que demandent les dispensaires anciens, qui ne sont que de la mie de pain & de la chair de vipères, privée de toutes ses facultés, qui ne résident que dans sons sel volatil. La poudre de ces trochisques est préférable à la simple poudre, parce qu'ils sont empreints de la propre substance & de la vertu des vipères, outre

que les trochisques se corrompent moins que la poudre. La dose est depuis un demi jusqu'à deux scrupules, dans les eaux que nous avons dites ci-dessus.

§. 22. *Comment il faut faire l'esprit, l'huile, le sel volatil, le sel volatil fixé, la sublimation de ce sel fixé & le sel fixé des vipères.*

La justice me défend de m'attribuer la façon de toutes les opérations susdites, puisqu'elle est trop légitimement due à M. Zwelfer, Médecin de l'Empereur Léopold, qui est encore vivant, & qui s'est immortalisé par les belles, les doctes & les admirables remarques qu'il a faites sur la pharmacopée d'Ausbourg, dans lesquelles il a corrigé les défauts de l'ancienne Pharmacie & de la moderne, avec un jugement si net & avec une expérience si confirmée, que tous ceux qui suivent & qui suivront le travail de la belle Pharmacie, lui en seront éternellement obligés.

Je dirai simplement en passant, que je suis l'inventeur de l'opération, qui revolatilise le sel volatil des vipères, après qu'il aura été comme fixé par un acide ; & comme cet excellent homme a voulu mettre ses expériences au jour pour obliger la postérité, aussi n ai-je pas voulu cacher le secret de cette opération, puisqu'elle sera très-utile aux pauvres malades, quoique cette invention ne soit pas commune, & qu'elle me soit particulière.

Prenez des vipères bien nourries, sans distinction du sexe ; videz leurs entrailles, séparez-en le cœur & le foie ; faites-les sécher dans une étuve ou dans un four, qui ait été médiocrement échauffé ; & lorsqu'elles seront bien sèches, il les faut mettre en poudre grossière, & en emplir une retorte de verre, que vous mettrez au réverbère clos sur le couvercle d'un pot de terre renversé, sur lequel vous aurez mis deux poignées de cendres ou de sable, pour servir de lut à la retorte & pour empêcher la première violence du feu ; couvrez le réverbère, adapter un ample récipient au col de la cornue, & donner le feu par degrés, jusqu'à ce que la retorte rougisse, & que le récipient s'éclaircisse durant même la violence du feu, qui est un signe très évident, que toutes les vapeurs sont sorties ; cela se fait en moins de douze heures. Le tout étant refroidi, vous trouverez trois différentes substances dans votre récipient, qui sont le phlegme & l'esprit mêlés ensemble, l'huile noire & puante, & le sel volatil, qui sera adhérent aux parois du récipient. Il faut dissoudre le sel volatil, qui est à l'entour du vaisseau avec la liqueur spiritueuse qui est au bas ; puis il faut séparer cette liqueur de son huile par le filtre : mettes la liqueur empreinte du sel volatil dans une haute cucurbite que vous couvrirez de son chapiteau, dont vous lutterez exactement les jointures, & vous y ajusterez un petit matras pour

récipient ; mettez votre vaisseau au sable ou aux cendres, & ménagez bien le feu, de crainte que l'eau amère & puante, qui a dissout le sel volatil, ne monte avec lui : lorsque la sublimation sera achevée, il faut curieusement séparer le sel & le garder dans une fiole, qui ait un bouchon de liège ciré, sur lequel il faut verser du soufre fondu, si vous voulez conserver ce sel ; autrement, il s'évaporera dans peu de temps, à cause de la subtilisé & de la pénétrabilité de sa substance volatile & aérée.

C'est ce sel volatil, qui possède tant de beaux effets & tant de rares vertus ; car il empêche routes corruptions qui se font en nous : il ouvre toutes les obstructions eu corps humain, il résout & emporte toutes sortes de fièvres, & principalement la quarte, si on le donne depuis six grains jusqu'à dix dans de l'eau de sassafras, ou dans celle de grains de genièvre ou de sureau, une heure ou deux avant l'accès : on le donne de plus dans la peste & dans rouies les autres maladies contagieuses, dans des émulsions faites avec les semences d'ancolie, de raves & de chardon bénir, auxquelles on joint les amandes & les pignons, du sucre, & un peu d'eau de roses ou de cannelle. Il fait encore des merveilles contre l'épilepsie & contre l'apoplexie : car c'est un furet, qui pénètre jusqu'au plus profond des moelles ; il le faut donner pour ces maladies, dans des émulsions faites avec les eaux de muguet, de fleurs de pœone ou de tillot, les semences de pœone, les amandes des noyaux des cerises, des pêches & des abricots. La dose est toujours depuis six grains jusqu'à douze.

Mais à cause que ce sel est d'une odeur très-ingrate & d'un goût tout à fait désagréable, on a depuis longtemps cherché le moyen de le dépouiller de ces deux qualités ; comme aussi celui de l'urine, celui du succin, celui de la corne de cerf & celui des parties du microcosme : mais personne n'a pu parvenir à cette perfection, sans priver ces sels volatils de leur subtilité, & par conséquent de leur vertu pénétrante & diaphorétique. Il n'y a eu que le très-docte & le très-expérimenté M. Zwelfer, qui air bien réussi dans cette opération utile & curieuse, après avoir inutilement tenté beaucoup d'autres voies différentes. Mais l'augmentation de la dose de ce sel fait connaître que cette purification le fixe en quelque façon ; & quoiqu'il soit arrêté, & qu'il soit même plus agréable, néanmoins il est moins efficace. Et comme ce grand & charitable Médecin provoque les Artistes à produire ce qu'ils auront découvert, pour le revolatiliser & lui ôter l'acide qui le fixe : j'ajouterai après la préparation qu'il en a donnée, celle que le travail & l'étude des choses naturelles m'ont apprise.

꧁꧂

§. 23. *Comment il faut arrêter, fixer & purifier les sels volatils.*

Prenez tel sel volatil qu'il vous plaira, mettez-en quatre onces dans une haute cucurbite, que vous couvrirez de son chapiteau, qui ait un trou par le haut de la grosseur du tuyau d'une plume d'oie, lutez exactement les jointures, & insérez dans le trou du haut du chapiteau, un tuyau de plume, que vous arrêterez avec de la cire d'Espagne, ou avec de la laque ; mettez un petit récipient au bec de l'alambic, puis verser goutte à goutte & très lentement du bon esprit de sel commun, bien rectifié sar le sel volatil ; & continuer ainsi, jusqu'à ce que le bruit & le combat de l'esprit acide & du sel volatil sulfuré soit passé ; alors vous verrez qu'il s'est fait une union de ces deux diverses substances, qui seront converties en liqueur, qu'il faudra filtrer, si elle paraît impure ; sinon, il faudra seulement boucher le trou du haut du chapiteau avec un bouchon de verre, qu'on couvrira d'une vessie trempée dans du blanc d'œuf : il faut ensuite accommoder le vaisseau au bain-marie, & retirer l'humidité jusqu'aux deux tiers, si on veut avoir du sel en cristaux ; sinon, on retirera toute l'humidité jusqu'à sec, & vous trouverez quatre onces de sel arrêté & aucunement fixé au fond de la cucurbite ; & si vous avez remarqué le poids de votre esprit de sel, vous trouverez autant de liqueur insipide, & qui sent l'empyreume dans le récipient. Le sel est de bonne odeur, d'une saveur aigrelette & d'un goût salin, dont la dose est depuis un demi-scrupule jusqu'à un scrupule entier ; il a la vertu de pénétrer jusque dans les parties les plus éloignées des premières digestions, sans aucune altération de sa vertu ; il purifie le sang & résout tous les excréments, qui semblent avoir déjà été comme appropriés à nos parties, & principalement aux goûteux : il chasse les urines, le sable, la gravelle & les viscosités des reins & de la vessie ; il évacue toutes les matières, qui causent les affections mélancoliques ; il résiste mieux que tout autre remède à la pourriture, il ouvre routes sortes d'obstructions, il guérit toutes les fièvres ; c'est le vrai préservatif & le vrai curatif de la peste ; & pour achever en un mot le reste de ses vertus, il efface toutes les mauvaises impressions & les mauvaises idées, qui ont donné leur caractère à l'esprit de vie, qui est le véritable siége de la santé & de la maladie. La dose peut aussi être augmentée ou diminuée selon l'âge, les forces, & la nature du malade & de la maladie. Mais comme M. Zwelfer a connu le moyen de fixer le sel volatil, par le moyen d'un acide, pour ôter la mauvaise odeur & le mauvais goût ; il faut que nous enseignions le moyen de retirer cet acide, & de resublimer le sel volatil, lui rendre sa première subtilité, & augmenter par conséquent sa vertu pénétrante, sans qu'il acquiert derechef aucune mauvaise odeur, ni aucun mauvais goût.

ꕥ

§. 24. *Le moyen de resublimer le sel volatil fixé*.

Prenez quatre onces de sel volatil arrêté, & le mêlez avec une once de sel de tartre, fait par calcination & qui soit bien purifié ; mettez-les dans une petite cucurbite aux cendres, couvrez la cucurbite de son chapiteau, adaptez-y un récipient, si le chapiteau à un bec ; car s'il est aveugle, il ne sera pas nécessaire ; lutter exactement les jointures, & donner le feu par degrés, jusqu'à ce que la sublimation soit achetée : ainsi vous aurez le sel volatil le plus subtil qui soit en toute la nature , & qui a une véritable analogie & une sympathie particulière avec nos esprits, qui sont le sujet de notre chaleur naturelle & de notre humide radical. Mais remarquer en panant, que tous les alcalis ont cette propriété de tuer les acides, & de ne point nuire aux substances volatiles. La dose de ce sel ne peut être que depuis deux grains jusque huit, à cause de son extrême subtilité qui est telle, qu'il est impossible de le conserver sans être mêlé avec sa propre liqueur, ou sans être réduit en essence, comme nous l'enseignerons ci-après. Il est propre à toutes les maladies que nous avons énoncées, & principalement celui de la corne de cerf & celui de vipères, qui doivent être considérés comme une des clefs de la Médecine.

§. 25. *Comment il faut faire l'essence des vipères, avec leur vrai sel volatil*.

Prenez environ cinquante ou soixante cœurs & foies de vipères, qui auront été desséchés comme nous l'avons dit ci-dessus, mettez-les en poudre, & les jetez dans un vaisseau de rencontre, jetez dessus de l'alcool de vin, jusqu'à ce qu'il surnage de six pouces ; couvrez le vaisseau & le lutez exactement, puis vous le mettrez digérer au bain vaporeux trois ou quatre jours durant à une chaleur de digestion, afin d'en extraire toute la vertu ; cela passe, mettez-le tout dans une cucurbite au bain-marie, afin de distiller l'esprit à une chaleur lente, cohobez trois fois, & à la quatrième, distillez jusqu'à sec ; mettez dans chaque livre de cet esprit, une once & demie du vrai sel volatil de vipères, une drachme d'ambre gris essencifié, comme nous le dirons ci-après, une demie drachme d'huile de cannelle, & autant de la vraie essence de la pellicule extérieure de l'écorce de citron récente : mettez toutes ces choses dans un pélican, & les circuler ensemble durant huit jours ; ensuite de quoi mettez cette véritable essence dans des fioles convenables à ce précieux remède, que vous boucher avec toutes les précautions requises. On peut attribuer très légitimement à ce noble médicament toutes les vertus que nous avons donné au sel volatil seul : il a même cela de meilleur, qu'il est plus agréable, & qu'il peut être mieux conservé que le sel volatil : il y a seulement à dire de plus, que c'est un des plus grands & des plus assurés contrepoisons qui soit au monde, & qu'il est digne du cabinet

des plus grands Princes. La dose est depuis un demi-scrupule jusqu'à deux scrupules, dans du vin, dans des bouillons, ou dans d'autres liqueurs appropriées.

§. 26. *La manière de faire le sel thériacal simple, qui soit empreint de la vertu alexitaire & confortative des vipères.*

Les Anciens, & Quercetan après eux, ont parlé de ces sels, & en ont fait une estime très particulière ; mais la préparation ancienne & la correction qu'en a faite ce célèbre Médecin, sont plutôt dignes de compassion que d'imitation, quoique le dernier soit digne de louange, d'avoir excellé en son temps, & d'avoir recherché la vérité autant qu'il a pu ; mais comme nous sommes montés sur ses épaules, & que le travail des Médecins modernes, qui s'appliquent à la recherche des secrets de la nature, & notre propre expérience, nous ont appris à mieux faire, il est juste que nous en fassions part aux autres.

Prenez donc deux livres de sel marin, qui soit blanc & net, ou bien autant de sel gemme ; dissolvez-les dans dix livres d'eau de rivière bien clarifiée, puis ajoutez-y deux douzaines de vipères écorchées avec leurs cœurs & leurs foies ; faites-les bouillit ensemble au sable, jusqu'à ce que les vipères se séparent très facilement de leurs os ; pressez-le tout, clarifiez-le & le filtrez, puis évaporez-le à la vapeur du bain bouillait jusqu'à sec, & le réservez à ses usages dans une bouteille bien bouchée. C'est de ce sel qu'il faut faire manger aux sains & aux malades, aux uns pour préservatif, & aux autres pour restauratif. C'est principalement dans les maladies chroniques, où il est besoin de purifier la masse du sang, & de réparer le vice des digestions, que ce sel est très nécessaire. Ceux qui le voudra tendre encore plus spécifique & plus stomacal, y ajouteront des huiles distillées de cannelle, de girofle & de fleur de muscades, qui est le macis, jointes avec un peu de sucre en poudre, qui leur servira de moyen unissant pour les bien mêler avec le sel ; il faut une drachme de chacune de ces huiles, avec autant de bon ambre gris essencifié pour chaque livre de sel : car cela étant ainsi, ce sel aura beaucoup plus d'efficace. Sa dose sera depuis dix grains jusque une demie drachme dans des bouillons le matin à jeun, pour nettoyer l'estomac de toutes les superfluités précédentes, qui sont ordinairement les causes occasionnelles de nos maladies.

§. 27. *La préparation d'un autre sel thériacal, beaucoup plus spécifique que le précédent.*

Prenez du scordium & de la petite centaurée récente, de chacune de ces herbes une demie livre, des racines d'angélique, de zédoaire, de contrayerva & d'esclepias, de chacune deux onces ; couper les barbes & mettes les racines en

ଔ❀ଔ❀ଔ❀ଔ❀ଔ❀ଔ❀ଔ❀ଔ❀ଔ❀ଔ❀ଔ❀ଔ❀ଔ❀ଔ❀

poudre grossière, faites-les bouillir ensemble au bain-marie dans un vaisseau de rencontre, dans dix livres des eaux distillées de chardon bénit, & de celle du suc de bourrache & de buglosse : cela étant refroidi, couler la décoction, puis la remettes dans son vaisseau ; ajoutez-y une douzaine & demie de vipères nouvellement écorchées avec leurs cœurs & leurs foies, comme aussi des sels alcali, d'absinthe, de chardon bénit, de petite centaurée & de scordium, de chacun huit onces ; fermer le vaisseau &le lutter, puis le faites bouillir durant un demi jour ; & après que le tout sera refroidi, il le faut clarifier, le filtrer, & l'évaporer à la vapeur du bain dans une cucurbite couverte de son chapiteau jusqu'à sec ; ainsi vous aurez un sel rare & précieux, & une eau qui sera douée de beaucoup de vertus ; c'est un recède capable de déraciner toutes les fièvres, & c'est un vrai spécifique dans toutes les maladies épidémiques, contagieuses & malignes. La dose est depuis un scrupule & une demie drachme, jusqu'à une drachme entière. On pourra encore ajouter à ce sel les mêmes nulles distillées & l'ambre gris essencifié, comme nous l'avons dit dans la préparation du sel thériacal précédent ; c'est par cette opération que nous finissons le Chapitre de la préparation chimique des animaux.

§. 28. *De l'éponge & de sa préparation chimique*.

Nous plaçons l'éponge entre les animaux & les végétaux, à cause qu'elle participe de la nature des uns & des autres, puisqu'elle a comme une espèce de sensation, qu'elle se dilate & qu'elle se restreint en soi-même, lorsqu'elle est dans la mer, où elle jouit d'une vie obscure, qui tient de l'animal & de la plante, de sorte qu'on la peut légitimement appeler, zoophyte ou plantanimal. Nous prouverons ce que nous venons d'avancer, par la distillation de l'éponge, qui nous fournira un esprit, une huile & un sel volatil, du même goût, de la même odeur, de la même couleur, & de la même figure, que nous les fournissent les animaux & leurs parties.

§. 29. *Comment il faut distiller l'éponge*.

Prenez autant d'épongés que vous voudrez, coupez-les menu avec les ciseaux ; mettez-les dans une cornue de verre, que vous placerez au réverbère clos ; adaptez-y un récipient que vous lutterez exactement : donner le feu par degrés, comme pour la distillation du tartre, que vous continuerez en l'augmentant peu à peu, jusqu'à ce que les nuages blancs & huileux viennent, & que vous aperceviez que le sel volatil se sublime, & s'attache aux parois intérieures du récipient, continuer le feu du même degré tant que cela durera ; & lorsque le récipient deviendra clair de soi-même, c'est un signe manifeste, qu'il n'y a plus

rien à prétendre, c'est pourquoi il faut cesser le feu ; & lorsque le tout sera refroidi, il faut séparer les vaisseaux & retirer l'esprit & le sel volatil ensemble, & en séparer l'huile par l'entonnoir, ou avec du coton, & la mettre à part dans une fiole ; mettez l'esprit & le sel dans une cucurbite basse & d'entrée étroite, & les rectifier au sable & les garder l'un avec l'autre ; garder aussi dans une boite l'éponge calcinée, qui est demeurée au fond de la retorte, après la distillation, à cause qu'elle a aussi ses usages dans la pratique. Il ne faut pas douter que l'esprit, le sel volatil & l'huile des éponges, ne soient excellents pour ouvrir, pour atténuer & pour résoudre, puisqu'ils sont très subtils. C'est pourquoi on les peut beaucoup plus raisonnablement employer pour la résolution des bronchoceles ou des boëtes, que l'éponge simplement calcinée, ou séchée & mise en poudre. Mais afin de faire cadrer tout ensemble, on se servira de tout pour la guérison de cette maladie : il faudra donc premièrement purger le malade avec de la résine de jalap & de scammonée ; puis ensuite, il faut faire des tablettes de quatre onces de sucre en poudre, avec deux drachmes d'éponge calcinée par la distillation, trois drachmes d'écorces de mars astringent, & une drachme de poivre long ; il faut réduire tout en masse, & en former des tablettes du poids d'une drachme & demie, qu'on laissera sécher ; il faut en faire mâcher une tous les matins à jeun, & faire boire au malade par-dessus, après l'avoir avalée, un petit verre de vin rouge un peu vert, dans lequel on aura mis depuis dix jusqu'à vingt gouttes de l'esprit d'éponge empreinte de son sel volatil : il faut continuer trois ou quatre semaines, & on verra diminuer très sensiblement ces tumeurs incommodes & malséantes, qu'il faudra frotter soir & matin, avec un liniment fait avec de l'huile de laurier & quelques gouttes de l'huile distillée d'éponge, & les tenir couvertes d'un emplâtre fait avec l'oxycroceum, & surtout empêcher d'avoir froid aux parties gutturales, & avoir soin que le parient ait le ventre libre ; sinon, on lui donnera de deux jours l'un, une demie dragme de pilule de rave en se couchant.

CHAPITRE IX.

Des végétaux & de leur préparation Chimique.

C'est en ce Chapitre que nous ferons voir, que les persécuteurs de la Chimie ont tort de blâmer ce bel Art, & que les reproches qu'ils font aux Artistes, sont aux, puisque les préparations que nous décrirons, sont capables de faire rentrer les envieux en eux-mêmes, & feront avouer aux plus opiniâtres, que la Pharmacie ancienne n'a jamais rien produit de pareil. C'est sur les diverses parties de cette noble, de cette agréable, & de cette ample famille des végétaux, que le véritable Pharmacien trouvera toujours de quoi s'occuper, pour admirer de plus en plus

les œuvres du Créateur. Mais comme le dessein de notre Abrégé ne permet pas que nous fassions l'examen & la résolution de tous les végétaux & de leurs parties, nous nous contenterons de donner un ou deux exemples du travail qui se peut faire, ou sur le végétale entier, ou sur ses parties, qui sont les racines, les feuilles, les fleurs, les fruits, les semences, les écorces, les bois, les gaines ou les bayes, les sucs, les nulles, ^s larmes, les résines & les gommes. Nous donnerons une Section à chacune de ces parties, afin de mieux faire comprendre le travail, & d'agir avec moins de confusion.

Mais avant que d'entrer en matière, j'ai jugé nécessaire de dire quelque chose des abus, que commettent tous les jours les Apothicaires, qui ne sont pas éclairés des lanières de la Chimie, & qui ne sont conduits que par des aveugles, qui souffrent & qui admirent tous les défauts de leur mauvaise préparation, pour ne connaître pas la nature des choses, & n'avoir pas bien compris la physique, qui est la véritable porte de la médecine. Ce qui fait qu'on ne s'étonne pas, si des aveugles qui font conduits par d'autres aveugles, tombent ensemble, & font tomber journellement avec eux tant de personnes dans la fosse. Et comme l'Allemagne a M. Zwelfer, Médecin de l'Empereur, qui a réformé la Pharmacie dans les belles & doctes remarques qu'il a faites sur la Pharmacopée d'Ausbourg : aussi avons-nous en France M. ballot, très digne Premier Médecin de notre invincible Monarque, qui a travaillé & qui travaille encore tous les jours à défricher le champ de la Médecine & celui de la Pharmacie ordinaire, pour en bannir les épines & les chardons, que par l'ignorance de la Chimie on n'a que trop cultivés jusqu'à présent.

Je veux faire paraître cette vérité par l'exemple des eaux distillées, & par celui des sirops ; parce que je sais très certainement que c'est principalement en ces deux choses, que les Apothicaires ordinaires pèchent le plus souvent, ou par ignorance, ou par malice, ou par avarice, au déshonneur de la Médecine & des Médecins : au mépris de leur profession, & ce qui est encore pis, au grand dommage de la République.

§. 1. *Premier discours des eaux distillées.*

Si les choses ne sont bien connues, il est impossible de pouvoir jamais bien réussir en leur préparation, puisque c'est de cette connaissance que dépend absolument la belle manière de travailler. Que si cela est nécessaire dans tous les travaux de la Chimie, il l'est encore beaucoup d'avantage dans les opérations, qui se font sur les végétaux, & principalement en ce qui concerne la façon de les distiller, sans qu'on les prive de leur vertu ; ce qui fait que j'ai été

qu'il fallait donner une idée générale de la nature des plantes, avant que de parler de leur préparation particulière.

Nous ne parlerons pas ici des plantes selon le goût de plusieurs, parce que nous ne suivrons pas à la piste les Auteurs Botanistes, qui ne nous ont presque tous laissé que la peinture extérieure des plantes, & les divers degrés de leurs qualités, sans qu'ils se soient mis en peine de nous apprendre les différences de la nature intérieure de ces mêmes plantes, & encore beaucoup moins la véritable façon de les anatomiser, pour en séparer & pour en tirer tout ce qui peut aider, & en écarter ce qui est inutile.

Pour commencer avec méthode, il faut que nous fassions connaître la nature des plantes par elles-mêmes, par la division que nous en faisons, selon les degrés de leur accroissement & de leur perpétuation : car elles sont vivaces ou annuelles ; les vivaces, sont celles dont les racines attirent à elles aux deux équinoxes l'aliment universel. A l'équinoxe du printemps, elles attirent ce qui leur est nécessaire pour pousser & pour végéter, jusqu'à la perfection de la plante, qui finit par sa fleur & par la semence ; & à celui de l'automne, elles attirent ce qui leur est nécessaire, pour se refounir de l'épuisement de toutes leurs forces, que la chaleur du Soleil & des autres Astres en avaient tirées.

Or, nous n'avons pas fait cette remarque inutilement, puisqu'elle est absolument nécessaire pour faire connaître à l'Artiste le temps de prendre la plante avec sa racine, ou de la laisser comme inutile ; car s'il a besoin de la plante, un peu après qu'elle sera sortie hors de la terre, il faut qu'il médite en soi-même, & qu'il fasse une réflexion judicieuse, que cette plante n'est pas encore fournie de cet aliment spirituel & salin, dont le principe est enclos dans la racine, & qu'ainsi son travail sera inutile sur cette plante ; puisque ce qu'il en tirera, n'aura pas la vertu que le Médecin désire, & moins encore celle qui est requise pour agir sur la maladie. Il aura donc recours à la racine qui contient le sel volatil, qui est l'âme de toute la plante, & qui possède en soi la vertu séminale de son tout. Mais s'il désire de travailler sur cette même plante, lorsqu'elle sera montée à peu près au point de sa perfection, il faut qu'il connaisse que la racine a tout donné à cette plante, & qu'elle ne s'est réservé qu'une petite portion de sa vertu, qui lui fournit encore une vie languissante, jusqu'à ce qu'elle se soit refournie de vertu, de force & de nouvelle vie au temps de l'équinoxe de l'automne, afin de se pouvoir conserver en hiver, & de renaître encore au renouveau.

Ce qui fait voir, que lorsque la plante est en son état, comme on parle ordinairement, il faut que l'Artiste la prenne entre fleur & semence, s'il désire d'en avoir la vertu toute entière ; car lorsqu'elle est parvertue à ce point, la tige, la feuille, les fleurs & la première semence, sont encore remplies de vigueur & de vertu, qu'elles communiquent à la liqueur qu'on en tire par la distillation, qui sont un sel volatil mercuriel, & un soufre embryonné, qui contiennent toute la vertu de la plante car ce qui se tire d'elle, est une eau spiritueuse, qui se conserve longtemps avec le propre goût & la propre odeur de son sujet sur laquelle il surnage une huile éthérée & subtile, qui est ce soufre embryonné, mêlé de son mercure. Mais si l'Artiste attend que la plante ait poussé toute sa vie jusque dans la semence, & que ce soufre, qui n'était qu'embryonné, soit actué & parfaitement mûr ; il doit alors rejeter la racine, la tige & la feuille, à cause qu'elles n'ont plus en elles-mêmes cette vertu qu'elle avaient auparavant.

C'est ici que l'Artiste doit méditer de nouveau, & qu'il doit consulter la façon d'agir de la nature ; car la semence étant une fois parfaite, elle n'a plus cette humidité mercurielle & saline, qui faisait qu'on pouvait extraire sa vertu plus facilement : au contraire, tout est réuni comme en son centre, & toutes les belles idées que l'esprit de la plante avait expliquées durant les divers temps de sa végétation, sont réunies & renfermées sous l'écorce du noyau & de la semence ; & de plus, ces semences sont de trois genres différents : car les *unes* sont *mucilagineuses* & glaireuses ; dans ces premières, le sel mercuriel & le soufre sont plus fixes que volatils, & ainsi ces semences ne donnent leur vertu que par le moyen de la décoction ; car comme elles sont tenaces & gluantes, cette vertu ne monte point en la distillation. Les *autres* sont *laitées*, d'une substance blanche & tendre, dont on peut tirer de l'huile par expression, si elles sont bien mûres & bien séchées ; mais leur meilleure vertu ne se peut tirer, que lorsqu'on en extrait l'émulsion ou le lait ; car cette seconde sorte de semence, est également mêlée de sel volatil & de soufre, qui se communiquent facilement à l'eau. L'Artiste ne doit pas espérer de tirer la vertu de cette sorte de semence par la distillation, non plus que de la première. Mais il y a la troisième sorte de semence, qui est tout à fait *oléagineuse* & sulfurée, qui ne communique à l'eau aucun mucilage, ni aucune viscosité ni lenteur, non plus que de blancheur : au contraire, leur substance est compacte, aride & resserrée par un soufre, qui prédomine par-dessus le sel. L'Artiste distillera ce genre de semences, ou seules ou avec addition ; seules, si c'est pour l'extérieur ; avec addition, si c'est pour donner intérieurement au malade le remède qu'il en tirera.

Ces trois semences différentes, font bien voir qu'il faut que l'Apothicaire Chimique soit bien versé dans la science naturelle, afin de faire les observations

nécessaires sur les parties fixes ou volatiles, des matières sur lesquelles il opère, afin de ne point confondre inutilement son travail.

Il faut appliquer les mêmes théorèmes & les mêmes remarques aux plantes annuelle, qui ne se conservent pas par leur racines, mais qu'il faut renouveler chaque année parleur semence. Or, ces deux sortes de plantes, soit les vivaces, soit les annuelle, sont aussi bien que les semences de trois genres différents. Savoir, celles qui sont inodores ; & de celles-là, il y en a qui sont comme insipides, ou qui sont acides ou amères, ou mêlées de plusieurs façons de ces deux saveurs, ou d'autres encore qui ont un goût séparé, qui est piquant & subtil ; toutes ces sortes de plantes sont vertes & tendres, & leur vertu parait dès le commencement de leur végétation, parce qu'elles abondent en suc, qui contient en soi un sel essentiel tartareux, qui s'épaissit avec le temps & la chaleur en un mucilage, duquel il est bien difficile de les dégager ; c'est pourquoi il faut les prendre, lorsqu'elles sont encore succulentes & tendre, en sorte que leur tige se rompe & se casse facilement en les voulant plier.

Le *second genre* des plantes, est tout à fait opposé au premier ; car la plante n'a que peu ou point de vertu au commencement qu'elle sort hors de la terre, & encore beaucoup de temps après ; lors donc qu'elles sont encore vertes & tendres, elles n'ont presque point de goût ni d'odeur, elles ne sentent proprement que l'herbe, parce que l'humidité superflue prédomine encore, & que leur vertu ne réside pas en un sel essentiel & tartareux ; mais cette sorte de plante charrie avec son aliment naturel un sel spiritueux & volatil, mêlé d'un soufre embryonné très subtil, qui n'est pas réduit de puissance en acte, & qui ne parait ni au goût, ni à l'odeur, qu'après que cette humidité superflue est cuite & digérée par la chaleur ; alors la vertu de ces plantes commence à se faire connaître par leur odeur & par leur goût, mais principalement par leur odeur. On doit travailler sur cette seconde sorte de végétaux, lorsque le bas de leur tige commence à se sécher, qu'ils sont encore couverts de fleurs, & qu'ils commencent de faire voir quelque peu de leur semence.

Le *troisième genre* des végétaux, est mêlé des deux premiers, car ils ont du goût dès le premier moment de leur végétation ; mais ils n'ont point d'odeur, & même ils n'en acquièrent guère, lorsqu'ils sont en leur perfection, ou s'ils en ont, elle ne paraît que lorsqu'on les presse, qu'on les broie, ou qu'on les frotte, parce que leur soufre est surmonté par une viscosité lente & crasse, qui contient beaucoup de sel, qui se déclare par un goût amer & piquant ou par une saveur mielleuse & sucrée : la vertu de cette dernière sorte ne peut être bien extraite, que la digestion ou la fermentation n'ait précédé : on doit cueillir ces plantes,

lorsqu'elles sont encore en fleur, si elles sont amères & inodores ; mais si elles portent du fruit, des bayes, ou des grains, il faut attendre leur maturité, parce que ce sont ces parties-là qui contiennent la principale vertu de leur tout, & que c'est dans le centre du mucilage mielleux & sucré, que ces fruits ont en eux-mêmes, que l'Artiste doit chercher la vertu de ces mixtes admirables.

Or, ce ne serait pas assez d'avoir donné ces notions générales, si nous n'en faisions quelques applications particulières, qui serviront 'exemple & de conduite, qu'on fera sur chacun de ces genres, des plantes entières ou de leurs parties. Nous parlerons donc premièrement des plantes succulentes nitreuses, c'est-à-dire, de celles qui participent d'un sel qui est de la nature du salpêtre, ou de ce sel de la terre, qui est le premier principe de la végétation, & qui semble n'avoir encore reçu qu'une très petite altération dans le corps de ces plantes, sinon qu'il commence de participer de quelque portion du tartre & de sa féculence. Les plantes qui sont de cette nature, la *pariétaire*, la *sumeterre,* le *pourpier*, la *bourrache*, la *buglosse*, la *mercuriale*, la *morelle*, & enfin généralement toutes les plantes succulentes, qui ne sont ni acides, ni amères au goût ; mais qui ont seulement une saveur mêlée d'un peu d'acerbe, d'acide & d'amer tout ensemble, qui est un goût qui approche tout à fait de celui du salpêtre.

§. 2. *La préparation des plantes succulentes nitreuses, pour en tirer le suc, la liqueur, l'eau, l'extrait, le sel essentiel nitro-tartareux, & le sel fixe.*

Prenez une grande quantité de l'une de ces plantes, dont nous avons fait mention ci-dessus, qu'il faut battre par parcelles au mortier de pierre, de bois ou de marbre, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en une espèce de bouillie, c'est-à-dire que les parties de la plante soient bien désunies & confondues ; en sorte que tout ce qu'elle aura d'humeur ou de suc, puisse être totalement tiré en la pressant à force dans un sac de crin, d'étamine, ou d'une toile neuve claire. Lorsque le tout sera battu & pressé, il faut couler tout le suc à travers d'un couloir de toile un peu plus serrée, puis le laisser rasseoir, jusqu'à ce qu'il ait été en quelque façon dépuré de soi-même ; ensuite de quoi, il faut verser ce suc doucement par inclination dans des cucurbites, ou des pois d'alambics de verre, que vous placerez au bain-marie, si vous voulez avoir un bon extrait & une eau faible, parce que la chaleur du bain-marie n'est pas capable d'élever le sel essentiel nitreux de la plante ; ce qui fait que ce sel demeure au fond du vaisseau mêlé avec le suc épaissi, qu'on appelle improprement extrait, lorsqu'il est réduit en une consistance un peu plus épaisse.

Mais si vous voulez une eau qui dure longtemps, & qui soit animée de son sel spiritualisé, il faudra placer vos cucurbites au sable, parce que ce degré de

chaleur est capable d'élever & de volatiliser la plus pure & la plus subtile portion du sel, & de les faire monter sur la fin de la distillation parmi les dernières vapeurs aqueuses : néanmoins il faut surtout prendre garde de bien près, que la chaleur ne soit pas trop violente sur la fin, & que la matière ne se dessèche pas tout à fait au fond de la cucurbite, & encore beaucoup moins qu'elle vienne à s'attacher & à brûler. Mais avant que de venir à la fin de l'opération, il faut avoir soin de bien prendre garde à l'entité dessiccation de votre suc ; car il se fait deux séparations, lorsque la chaleur du bain-marie ou celle du sable, a fait la séparation de la substance radicale du suc de la plante d'avec la lie, qui s'affaisse au bas du vaisseau, & de l'écume qui s'élève au-dessus, c'est pourquoi, il faut couler ce suc ainsi dépuré, à travers le couloir de drap, qu'on appelle ordinairement blanchet dans les boutiques.

Ensuite de quoi, lorsque le suc est ainsi séparé de toutes ses hétérogénéités & du mélange étranger de la terre, il faut continuer la distillation au bain-marie ou au sable, suivant l'intention de celui qui travaillera, jusqu'à ce que ce suc soit réduit en consistance de sirop, qu'il faudra mettre en une cave fraîche, ou en quelque autre lieu pareil, jusqu'à ce que le sel essentiel nitro-tartareux soit cristallisé & séparé de la viscosité du suc épaissi, qu'il faut retirer en le versant doucement par inclination, puis le remettre au bain-marie ou au sable, & l'achever d'évaporer en extrait, qui contiendra encore beaucoup de sel, s'il a été fait au bain-marie, & qui pourra servir à mettre dans des optâtes, suivant l'indication que voudra prendre le savant & l'expert Médecin ou l'Artiste même, lorsqu'ils s'en voudront servir dans quelque maladie , selon la nature & la vertu de la plante, sur laquelle on aura travaillé. Et voilà toutes les remarques nécessaires pour la purification du suc des plantes succulentes, pour la distillation de leur eau, & pour la façon d'en avoir le sel essentiel & l'extrait.

Venons à présent à la préparation de leur sel fixe : il faut faire sécher pour cet effet, le marc ou le résidu de l'expression du sac, puis ensuite le bien calciner & le bien brûler, jusque ce que le tout soit réduit en cendres grisâtres & blanchâtres, dont il faudra faire une lessive avec de l'eau commune de pluie ou de rivière, qu'il faudra filtrer à travers du papier brouillart, qui ne soit guère collé, afin que le corps de la colle n'empêche pas la liqueur de passer bien claire en peu de temps. Après que la première lessive qui est empreinte du sel des cendres de la plante est filtrée, il saut verser de la nouvelle eau dessus les cendres, pour achever de tirer le reste du sel, & continuer ainsi de lessiver & d'extraire le sel, jusqu'à ce que l'eau en sorte insipide comme on l'y aura versée, ce qui est un signe manifeste & évident qu'il n'y a plus aucune portion de sel dans les cendres, qui ne sont plus qu'une terre inutile à ce qu'il semble, ou

comme quelques-uns les nomment, la tête morte de la plante sur laquelle on aura travaillé.

Mais il faut pourtant que je prouve le contraire par l'histoire de ce qui m'est arrivé à Sedan, après avoir travaillé sur le fenouil : car comme je croyais avec les autres, que ces cendres dépouillées de leur sel, étaient tout a fait inutiles, je les fis jeter dans une cour où l'on tenait ordinairement du fumier & d'autres immondices ; je reconnus par ce qui arriva l'année suivante, que je m'étais trompé, car il crut une grande abondance de fenouil dans cette cour, dont je tirai beaucoup d'huile distillée, après qu'il fut venu à sa perfection ; ce qui me fit reconnaître, avec cet excellent Philosophe & Médecin Helmont, que la vie moyenne des choses ne périt pas si tellement qu'on se l'imagine, & que selon cet axiome de Philosophie, *forma rerum non perunt* parce que l'Art & l'Artiste ne font que suivre la bonne mère nature de bien loin, & que cela nous fait bien connaître que nous ne comprenons pas le moindre de ses ressorts, & encore beaucoup moins ceux qu'elle emploie secrètement pour arriver à ses fins.

Revenons à notre sujet, après une digression que j'ai cru devoir faire, puisque c'était son propre lieu. Après donc qu'on aura assemblé toutes les lessives bien filtrées, il les faut évaporer dans des écuelles de grès sur le sable, jusqu'à pellicule, c'est-à-dire jusque ce qu'on aperçoive que la liqueur commence à faire une petite croûte au-dessus, à cause quelle est trop chargée de sel ; il faut alors commencer d'agiter & de remuer doucement la liqueur avec un bistortier, ou avec une spatule, jusqu'à ce que le sel soit tout dépêché. Il faut mettre après cela ce sel dans un creuset pour le réverbérer au four à vent entre les charbons ardents, jusqu'à ce qu'il devienne rouge de tous les côtés, sans que néanmoins il vienne à fondre, & c'est à quoi il faut bien prendre garde. Ce travail étant achevé, il faut tirer le creuset du feu, le laisser refroidir, & puis dissoudre le sel dans l'eau qu'on aura tirée de la plante, d'où provient le sel, pour le filtrer encore une fois, afin de le purifier & de lui rendre la portion du sel volatilisé dans la distillation. Ensuite de quoi il faut mettre cette dissolution dans une cucurbite de verre, qu'il faut couvrir de son chapiteau, & retirer l'eau de ce sel au sable, jusqu'à pellicule, alors il faut cesser le feu & mettre le vaisseau en lieu froid pour faire cristalliser le sel, & continuer ainsi de retirer l'eau au sable, & de faire cristalliser le sel, jusqu'à ce que tout le sel ait été retiré, & vous aurez un sel pur & net, dont on sic pourra servir au besoin ; mais il sert principalement pour en mettre une portion dans l'eau qu'on a tirée de sa plante, afin de la rendre non seulement plus active & plus efficace, mais aussi afin de la rendre plus durable, & qu'elle se conserve plusieurs années sans aucune perte de sa vertu. On en peut mettre deux drachmes pour chaque pinte d'eau distillée. La

faculté générale des sels fixes des plantes, qui ont été faits par calcination, évaporation, réverbération , dépuration & cristallisation, est de lâcher doucement le ventre, d'évoquer les urines, & d'ôter les obstructions des parties basses : leurs autres vertus particulières peuvent être prises de la plante, dont ils ont été tirés.

Et comme nous avons donné la manière de purifier les sels fixes, aussi faut-il que nous donnions celle de retirer & de séparer une certaine limosité visqueuse & colorée, qui se trouve mêlée parmi les sels essentiels nitro-tartareux dans leur première cristallisation. Cela se fait de la sorte ; il saut les dissoudre dans l'eau commune, & les couler trois ou quatre fois sur une portion des cendres de la plante dont on les a tirés. Ce qui se fait pour deux fins intentionnelle ; car il ne faut pas que l'Artiste travaille sans être capable d'entendre raison pourquoi il fait une chose, ou pourquoi il ne la fait pas. La première intention est, afin que le sel essentiel, qui n'est pas encore pur, & qui même se trouve ordinairement mêlé parmi l'extrait, sans avoir pu prendre l'idée ni le caractère de sel, à cause de l'empêchement de la viscosité des sucs épaissis, prennent en passant au travers des cendres le sel fixe de son propre corps, qui l'imprime de l'idée saline & qui fait qu'il se cristallise facilement après l'évaporation de la liqueur superflue. La seconde intention est, afin que les cendres retiennent les corps épais & visqueux de l'extrait en elles, & qu'ainsi l'eau qui s'est chargée du sel essentiel & du sel fixe des cendres, passe plus nette & plus pure par la percolation réitérée.

Lorsque cela est achevé, il faut évaporer lentement votre eau dans une terrine de grès au sable, non pas jusqu'à pellicule, comme nous l'avons dit en parlant des sels fixes, mais en faisant évaporer les deux tiers ou les trois quarts de la liqueur, qu'il faudra verser chaudement dans une autre terrine qui soit bien nette, & cela bien doucement sans troubler le fond ; afin que s'il s'était fait quelque résidence de quelques corpuscules par l'action de la chaleur, ils ne se mêlassent point parmi la liqueur claire, pour empêcher la pureté de la cristallisation du sel. Il faudra retirer l'eau qui surnagera les cristaux, & réitérer l'évaporation, jusqu'à la consomption de la moitié de la liqueur, & continuer ainsi jusqu'à ce que vous ayez retiré tout votre sel en cristaux.

Que si l'artiste n'est pas satisfait de cette purification, & que les cristaux n'aient pas toute la netteté & la transparence désirée, il les mettra tous dans un creuset, qui soit fait de la terre la moins poreuse qu'il se pourra, & qu'il fasse fondre son sel dans le four à vent, afin que le feu de la fonte consume tout ce qui peut empêcher la cristallisation avec toute la netteté & la diaphanéité requise ; après

que ce sel est fondu, il le faut verser dans un mortier de bronze, qui soit net & qui ait été chauffé auparavant, afin que la trop grande chaleur du sel fondu ne le fasse pas fendre ; lorsqu'il sera refroidi, il le faut dissoudre dans une quantité suffisante de l'eau qui aura été distillée de l'herbe même dont on a tiré le sel ; mais il ne faut pas que la quantité de l'eau surpasse celle du sel, autrement il en faudra retirer le tiers ou la moitié par distillation ou par évaporation ; après quoi il faut mettre le vaisseau en un lieu frais, & les cristaux se feront beaux & clairs, qui auront les aiguilles d'une figure approchante de celle du salpêtre, & qui auront à peu près le même goût ; il faudra continuer d'évaporer & de cristalliser, jusqu'à ce que l'eau ne produise plus de sel. Il faut sécher ce sel essentiel entre deux papiers, puis le mettre dans une fiole bien bouchée pour le garder au besoin. Ce sel est capable de conserver l'eau distillée de la plante, aussi bien que le sel fixe ; & de plus il la rend diurétique, apéritive & réfrigérante, beaucoup mieux que le cristal minéral commun, qui est fait avec le salpêtre. On le peut donner dans des bouillons ou dans de la boisson ordinaire du malade, ainsi que le prudent & savant Médecin le jugera nécessaire. La dose est depuis dix grains jusqu'à un scrupule.

§. 3. *La préparation des plantes succulentes qui ont en elles un sel essentiel volatil, pour en tirer l'eau, l'esprit, le suc, la liqueur, le sel essentiel volatil, l'extrait & le sel fixe.*

Après avoir montré la façon de travailler sur les plantes qui ont un sel nitro-tartareux, & avoir fait voir de quelle façon l'Artiste les doit préparer, il faut continuer d'enseigner ce qu'il y a de changement d'opération en celles qui sont aussi succulentes, mais qui ont un goût âcre, piquant & aromatique, qui possèdent en elles une grande abondance de sel essentiel volatil ; comme sont tous les genres des *cressons*, le *sium*, le *sysymbrium*, les *roquettes*, la *berle*, le *coch'earia*, la *moutardelle*, toutes les *moutardes*, & généralement toutes les autres plantes de cette nature, qu'on appelle communément anti-scorbutiques.

Mais comme nous nous sommes amplement & suffisamment étendus sur la préparation des plantes succulentes, qui ont en elles un suc nitro-tartareux, & que les opérations que nous avons décrites, doivent servir de règle & d'exemple pour toutes les autres plantes succulentes ; nous avons néanmoins jugé nécessaire d'ajouter ici quelques remarques, qui concernent les rature de ces plantes, le temps de les cueillir pour en avoir la vertu propre, & d'ajouter encore la manière de faire les esprits de ces plantes par l'aide de la fermentation, parce que nous n'en avons point parlé ci-devant.

Il faut donc premièrement observer que ces plantes aquatiques ou cultivées, participent dès leur naissance d'une grande tendance de sel essentiel, qui est

d'une nature très subtile, pénétrante & volatile, & qu'ainsi l'Artiste doit travailler sur celles-ci avec plus de précaution & de diligence que sur les précédentes. La raison est, que les autres n'avaient pas en elles cet esprit salin, subtil & volatil, qui s'évapore & qui s'envole facilement, si on ne prend son temps pour le conserver ; car si on demeure trop longtemps à travailler sur ces plantes après qu'elles ont été cueillies, cet esprit s'échauffe facilement, & lorsque la chaleur l'a volatilisée, il s'envole, & le corps de la plante demeure pourri ou inutile. Il faut donc prendre cette sorte de végétable, lorsqu'il est monté nouvellement, & qu'il commence à former les ombelles de ses fleurs, car c'est en ce vrai temps que le sel essentiel de la plante est suffisamment exalté, & qu'il a acquis toute la vertu qu'on en espère, car si on attendait davantage, toute cette efficace se concentrerait en peu d'espace dans la semence, à cause de la chaleur de la plante & de celle de la saison, comme cela se remarque évidemment dans la culture du cresson alenois. Cela suffit pour servir d'avertissement à l'Artiste, de prendre garde à soi, lorsqu'il travaillera sur des plantes de cette nature ; pour le reste, il n'aura qu'à se conduire, ainsi que nous l'avons enseigné ci-devant ; sinon qu'il doit avoir égard aux circonstances précédentes, & surtout de ne point mettre le sel essentiel volatil de ces plantes au creuset, autrement tout ce sel s'évanouirait, à cause de son principe, qui est très subtil & très volatil, & qui tient plus du lumineux & du céleste, que de l'eau ni de la terre, de qui tient celui qui est nitro-tartareux.

§. 4. *Comment il faut faire l'esprit des plante succulentes, qui ont un sel essentiel volatil.*

Après avoir donné toutes les observations nécessaires pour bien travailler sur les plantes de cette nature, il faut que nous achevions le discours que nous avons commencé, par la façon de bien faire leur esprit volatil par le moyen de la fermentation, ce qui se doit exécuter ainsi.

Prenez autant qu'il vous plaira de l'une de ces plantes, & la mondez de tout ce qu'il y aura de terrestre & d'étranger ; battez-la dans un mortier de marbre, de pierre ou de bois, & la mettez aussitôt dans un grand récipient de verre, qu'on appelle ordinairement un grand ballon, & verser dessus de l'eau qui soit entre tiède & bouillante, que les Cuisiniers appellent de l'eau à plumer, jusqu'à l'éminence d'un demi-pied, & puis boucher le col du ballon avec un vaisseau de rencontre : on laissera reposer cela environ deux heures, après quoi il y faut ajouter de la nouvelle eau, qui ne soit qu'amortie, afin de tempérer la chaleur de la première, jusqu'à ce que l'Artiste n'aperçoive pas, que le doigt puisse sentir la chaleur de la liqueur ; & c'est ce que les plus expérimentés en la théorie &

dans la pratique de la Chimie, appelle chaleur humaine, & le vrai point de la fermentation.

C'est ici proprement où l'Opérateur Chimique a besoin de son jugement, & qu'il doit bien prendre le temps de cette douce & amiable chaleur, parce que si ce degré de chaleur excède, il volatilise trop subitement l'esprit & les parties subtiles de la plante sur laquelle on travaille, qui s'envole & qui s'évanouit facilement, quelle précaution qu'on y apporte, car le tout se convertit ensuite en un acide ingrat, qui n'a plus aucun esprit volatil en foi. Que si aussi cette chaleur est moindre qu'elle ne doit être, elle n'aide pas suffisamment au levain ou au ferment, pour dissoudre & pour diviser les parties les plus solides de la plante, qui contiennent encore en elles un sel centrique, qui contribue beaucoup à la perfection de l'esprit qu'on prétend tirer de cette plante, & que de plus, elle n'aide pas aussi à la désunion de la viscosité du suc de la plante, qui contient en soi la principale portion du sel essentiel volatil, qui est celui qui fournit l'esprit : néanmoins il vaut mieux manquer au moins, que de pécher au plus. Lorsque les choses sont en cette température, il faut avoir de la levure de bière, de son ferment ou de son ject, si on est en lieu pour cela ; sinon il faut faire lever de la farine dissoute & mêlée dans de l'eau un peu moins que tiède, avec environ une demie livre de levain ou de ferment, dont on se sert par toute la terre, pour faire lever la pâte dont on fait le pain, & lorsque ce levain a bien enflé la liqueur, & qu'il a fait monter la farine au haut, il faut prendre garde, lorsque cela vient à *se* fendre par le haut ; car c'est le vrai signe que l'esprit fermentait est suffisamment excité pour être réduit de puissance en acte, & pour être introduit dans la matière, qui sera prête pour être fermentée.

Mais notez qu'il ne faut pas que votre vaisseau soit plus qu'à demi, autrement tout sortirait & fuirait à cause de l'action du ferment, qui élève les matières, & qui les agite par un mouvement intérieur, en quoi consiste la puissance de la nature & celle de l'Art. Lorsque cette violence est passée, il faut laisser agir doucement le levain, jusqu'à ce que l'Artiste aperçoive, que ce que le mouvement de i esprit fermentatif avait élevé en haut, comme une croûte de tout ce qu'il y avait de corporel & de matériel, afin de lui servir comme d'un rempart & d'une défense contre l'évasion & l'évaporation des esprits, qui sont en action, que cette matière, dis-je, commence à s'abaisser & à tomber en bas de soi-même, à cause qu'elle n'est plus soutenue par l'activité des esprits. Cela se fait ordinairement à la fin de deux ou de trois jours en été, & de quatre ou de cinq en hiver.

C'est encore ici qu'il faut que l'Artiste prenne le temps à propos ; car il faut qu'il distille sa matière fermentée, aussitôt que ce signe lui est apparu, à moins qu'il ne veuille perdre par fa propre négligence, ce que la nature & l'art lui avoient préparé ; car cet esprit fermenté s'évanouit très facilement en ce temps-là, & ce qui reste n'est plus qu'une liqueur acide, inutile & mauvaise. Mais lorsque l'Artiste prendra bien son temps, & qu'il mettra sa matière fermentée dans la vessie qu'il couvrira de la tête de maure, qu'il en luttera bien exactement les jointures, tant celle de la tête que celle du canal, qu'il aura soin que l'eau du tonneau qui sert de réfrigère, pour condenser les vapeurs qui s'élèvent, soit entretenue bien fraîche, & qu'il donnera le feu par degrés, jusqu'à ce que les gouttes commencent à tomber & à se suivre de près, & que lorsque cela ira de la sorte, il aura le jugement de fermer les registres du fourneau, & de boucher exactement la porte du feu ; alors il aura par ce moyen un esprit volatil, très subtil & très efficace : il ne cessera le feu, que lorsqu'il goûtera que ce qui distille, n'a plus de goût ; ce qui sera le vrai signe qui lui fera finir son opération. S'il veut rectifier cet esprit, il le distilla derechef au bain-marie : mais s'il a procédé avec la méthode que nous avons décrite, il n'aura pas besoin de rectification, parce qu'il pourra séparer le premier esprit à part, & ainsi le second & le troisième, qui seront différents en vertu & en subtilité, à cause qu'ils seront plus ou moins mêlés de phlegme.

Les vertus de cet esprit sont merveilleuses dans toutes les maladies, qui ont leur siège dans des matières fixes, crues & tartarées, parce qu'il dissout ces matières, qu'il les résout & les volatilise avec une grande efficace ; mais par-dessus tout, l'esprit de cochlearia, comme aussi son sel volatil qui se tire de son suc, de la même façon que celui des plantes nitro-tartarées : car ce sont les deux plus puissants remèdes, que les Savants aient trouvé contre les maladies scorbutiques, qui règnent dans les régions maritimes, & dont il y a peu de personnes qui se puissent garantir durant les longs voyages sur la mer. Et quoique ces maladies soient presque inconnues en France, cependant la plupart des mauvais rhumatismes, qui proviennent de l'altération de la masse du sang, dont toute la substance est viciée & dégénérée en sérosité crasse & maligne, dont le venin imprimé dans les parties membraneuses & nerveuses, cause les lassitudes, les douleurs vagues, les enflures & les taches au cuir, qui sont toutes les marques du scorbut. Or, comme ces maladies ne se guérissent que par les diaphorétiques & par les diurétiques, il faut avoir recours aux esprits & aux sels volatils des plantes anti-scorbutiques, dont nous venons de parler. La dose de l'esprit est depuis six gouttes, jusqu'à vingt dans du bouillon, ou dans la boisson ordinaire du malade : celle du sel volatil est aussi depuis cinq, jusqu'à

quinze ou vingt grains dans les mêmes liqueurs, ou ce qui vaut encore mieux, dans de l'eau de la même plante.

§. 5. *Manière particulière de faire l'eau anti-scorbutique Royale.*

Cette eau a produit tant de beaux effets, pour le rétablissement de plusieurs personnes de tout âge des deux sexes, que j'ai crû nécessaire de la communiquer à mes compatriotes, qui ressentent tous les jours des douleurs scorbutiques, sans en connaître ni la source, ni les remèdes, qui sont capables de les déraciner & de les guérir.

Prenez donc une demie livre de racine de moutardelle, qui s'appelle *raphanus rusticanus* ; après qu'elle sera bien nette, il la faut couper en petites tranches fort minces & les mettre dans une grande cucurbite de verre, & y ajouter trois livres de cochlearia marine & de celle des jardins, une livre & demie de cresson alenois & de cresson d'eau, & une livre de cette espèce de scabieuse, qu'on appelle mors-diable ou sucisa, que les plantes soient hachées fort menu ; versez dessus douze livres de lait tout nouveau, & quatre livres de vin du Rhin, ou de quelque autre vin blanc clair & subtil, distiller le tout au bain-marie, jusqu'à ce qu'il ne distille plus rien. Gardez cette eau bien bouchée dans des fioles à col étroit, afin que l'esprit volatil qui la rend efficace, ne s'évapore point ; c'est pourquoi il saut avoir le soin de couvrir les bouteille avec la vessie mouillée. Cette eau Royale est admirable pour rectifier la masse du sang, & pour tempérer les chaleurs du bas ventre & des hypocondres ; elle chasse par les urines & par la transpiration sensible & par l'insensible ; elle rétablit les fonctions du ventricule & donne de l'appétit, ce qui montre qu'elle est spécifique contre le scorbut & contre les obstructions. On en prend depuis deux onces jusqu'à six, le matin à jeun, & autant l'après-midi, environ les quatre ou cinq heures : on peut boire & ranger deux heures après l'avoir bue. Mais comme nous avons joint à l'usage de cette eau, celui des tablettes & des pilules spécifiques contre le scorbut, il est aussi nécessaire que nous en donnions la description.

§. 6. *Tablettes anti-scorbutiques.*

Prenez une demi-once d'antimoine diaphorétique, six drachmes d'écorce superficielle de citron récent, & une drachme & demie de macis ou neuf de muscade, deux onces d'amandes pelées, & une once de pistaches mondées ; coupez ces quatre choses en très petits carreaux, & broyer bien le diaphorétique : puis cuisez une livre de sucre fin en sucre rosat, avec de l'eau de roses & de cannelle ; après cela, rompez un peu votre sucre, & y ajouter les espèces, mêlez

le tout également ; & lorsque vous serez prêt de jeter vos tablettes, versez dedans le poêlon une demie drachme de teinture d'ambre gris ; coupez les tablettes du poids de deux ou trois drachmes : il en faut manger une le matin & une autre le soir, après avoir avalé l'eau ci-dessus.

§. 7. *Pilules anti-scorbutiques.*

Prenez deux drachmes de rhubarbe très bien choisie, trois drachmes d'aloë succotrin très fin, deux drachmes & demie de myrrhe récente & pure, deux drachmes de gomme ammoniaque en larmes, une drachme de safran pur & odorant, quatre scrupules de sel de tartre de senné : mettez chaque chose en poudre à part, puis les mêlez & les réduisez en masse, en ajoutant goutte à goutte, & l'un après l'autre, autant qu'il faudra d'élixir de propriété avec l'esprit de corne de cerf, & de la liqueur de la pierre hématite, dont la préparation est au Traité des pierres. La dose de ces pilules, est depuis un demi scrupule jusqu'à une drachme ; vous en formerez quarante pilules à la drachme, afin qu'elles se dissolvent plus facilement : il les faut prendre avant le repas du soir, ou en se couchant, elles ne troublent pas la digestion, & ne donnent aucunes tranchées ; mais elles purgent bénignement : on en peut prendre de deux jours l'un, ou de trois en trois jours.

§. 8. *Comment il faut faire l'esprit & l'extrait de cochléaria.*

Comme il y a des personnes délicates, qui ne peuvent pas prendre de l'eau anti-scorbutique en quantité ; j'ai trouvé à propos de donner le procédé, pour bien faire l'esprit & l'extrait de cochléaria, qui sont deux excellents remèdes contre le scorbut, & qui sont aisés à prendre, à cause que l'un se donne dans le vin blanc, & l'autre se donne en forme de bol dans du pain à chanter : ils se font ainsi.

Prenez quatre livres de racines de moutardelle coupées en tranches bien minces, six livres de semence de cochléaria de jardin, huit livres de cochléaria marine, & dix livres de celle de jardin ; il faut écraser la semence dans un mortier de bronze, & hacher les herbes bien menu, & mettre le tout dans la vessie de cuivre étamé ; puis versez dessus du bon vin du Rhin, ou d'autre vin blanc subtil, jusqu'à ce que les espèces nagent dedans aisément ; couvrez la vessie de sa tête de maure, lutez les jointures exactement ; adaptez un récipient commode, & donner le feu comme pour distiller l'esprit de vin ; ayez égard que l'eau du réfrigère soit toujours fraîche, & la changez, si elle s'échauffe. Séparez ce qui distille de temps en temps, & le goûter ; & lorsque l'esprit commencera à ne plus être bon & fort, tant au nez qu'à la langue, alors ne le mêlez plus ; mais continuez le feu, jusqu'à ce que les gouttes soient tout à fait insipides ; puis

cessez le feu, & gardez cette eau spiritueuse à part, qui servira comme elle est, & se donnera en plus grande quantité que l'esprit, sinon elle servira pour une autre distillation.

On prendra donc le premier esprit, qui est très fort dans du vin blanc, depuis dix gouttes jusqu'à trente & quarante gouttes ; il purifie la masse du sang, par la sueur & par la transpiration insensible & par les urines ; mais comme cet esprit pénètre jusque dans les dernières digestions, & qu'il va fureter par sa subtilité jusque dans les derniers capillaires des veines, des artères & des vaisseaux lymphatiques, pour en tirer & pour corriger ces sérosités subtiles, âcres & malignes, qui causent les douleurs & les éruptions scorbutiques ; il est aussi nécessaire de nettoyer le bas ventre, & surtout la rate & le pancréas des matières terrestres & grossières, par les selles, ce qui se fera facilement avec l'extrait qui suit.

§. 9. *Extrait de cochléaria*.

Après que vous avez fini la distillation de l'esprit & de l'eau spiritueuse, il faut ouvrir la vessie, & tirer tout ce qui sera dedans ; puis vous passerez la liqueur dans un tamis, & vous presserez la matière autant que faire se pourra, sécher l'expression que vous brûlerez, & en tirerez le sel selon l'art. Clarifiez ensuite la liqueur pressée avec des blancs d'œufs, & l'évaporez au sable lentement, jusqu'en consistance d'un sirop fort épais ; & lorsque vous voudrez purger les scorbutiques spécifiquement, prenez depuis une demie drachme jusqu'à trois, & jusqu'à une demie once de cet extrait, auquel vous aurez joint le sel que vous aurez tiré des matières calcinées, & y ajoutez de la poudre de bonne rhubarbe & de celle de senné, depuis dix grains jusqu'à une drachme, que vous mêlerez bien ; puis le ferez prendre en bol avec du pain à chanter, & vous ferez boire un petit trait de vin blanc par-dessus, & deux heures après un bouillon, ou un bon trait de ce qu'on appelle Posset en Angleterre, qui est du lait bouilli avec des pommes de reinette coupées en rouelles, & dont on a séparé le fromage, en y versant un verre de vin blanc. Cela purge très doucement, & détache les viscosités des parois du ventricule, ôte les obstructions de la rate, du mésentère & du pancréas, par le moyen du sel essentiel, qui est dans cet extrait, comme son goût le manifeste très sensiblement.

Il ne sera pas nécessaire de faire un grand discours à part, pour faire comprendre comment on distillera la *petite centaurée*, l'*absinthe*, la *rue*, la *mélisse*, la *menthe*, l'*herbe à chat*, la *fleur du tillot*, & les autres plantes de cette nature, qui n'ont en elles aucune humidité, lorsqu'elles sont en état d'être cueillies avec leur propre vertu. Il faut seulement les piler grossièrement au mortier, après les

avoir coupées, & ajouter dix livres d'eau pour chaque livre de la plante, qu'on voudra fermenter & distiller pour en tirer l'esprit, & procéder au reste, comme nous avons dit ci-dessus, avec toutes les règles & toutes les remarques, qui sont essentiellement nécessaires à bien faire réussir la fermentation. Mais si on ne veut simplement tirer par la distillation, que l'huile éthérée & l'eau spiritueuse de la plante, il faut seulement distiller cette plante hachée & coupée bien menu avec dix livres d'eau, pour une livre de la plante, sans aucune préalable infusion, macération , & encore moins sans fermentation.

Il y a pourtant encore un autre moyen de conserver les plantes de cette nature & les fleurs mêmes, & de les faire fermenter sans aucune addition, & c'est encore ici où l'Artiste a besoin de beaucoup de circonspection : car il ne faut pas omettre aucune des circonstances que nous allons décrire, à moins que de vouloir perdre son temps & sa peine ; ceci se fait donc de la manière qui suit.

Il faut cueillir la plante ou la fleur, lorsqu'elles sont en leur perfection, il faut pour cela que la plante soit entre fleur & semence ; & si c'est simplement une fleur, il faut qu'elle soit dans la vigueur de son odeur, & que les feuilles tiennent fermement à leurs queues : mais il y a outre cela la principale remarque, qui est de cueillit ces choses un peu après le lever du soleil, afin qu'elles ne soient pas chargées de la rosée, ce qui les ferait corrompre ; il ne faut pas aussi les prendre, lorsqu'il a plu le jour précédent, à cause qu'elles auraient de l'humidité superflue, qui causerait le même accident. Lorsqu'on aura ces plantes ou ces fleurs, ainsi conditionnées, il faut en emplir de grandes cruches de grès, qui soient bien nettes & bien sèches, & les presser très fort, jusqu'à ce que la cruche en soit toute remplie, & qu'il ne reste du vide que pour y placer un bouchon de liège qui soit fort juste, & qu'on aura trempé dans de la cire fondue, pour en boucher la porosité ; cela étant fait, il faut verser de la poix noire fondue sur le bouchon de liège, & en enduire tout l'entour de l'embouchure de la cruche, la mettre à la cave sur un ais, afin que la terre ne communique pas trop de fraîcheur, & que cela n'altère pas la plante ou la fleur ; ainsi vous conserverez des années entières des plantes & des fleurs, qui seront fermentées par elles-mêmes, & qui seront prêtes pour être distillées à tous les moments qu'on en aura besoin, en y ajoutant dix livres d'eau pour chaque livre de fleurs, ou de plantes entières fermentées d'elles-mêmes ; & vous en tirerez un esprit & une eau, qui seront vraiment remplis & doués de l'odeur & de toutes les vertus de la plante, comme nous en avons donné les exemples sur des plantes ainsi digérées & fermentées en elles-mêmes & par elles-mêmes, par les ordres de M. Vallot, Premier Médecin du Roi, qui a toujours commandé de faire ces démonstrations en public, afin de mieux faire connaître la vertu des choses & la plus excellente

façon de les distiller, & qu'on puisse légitimement confesser, que c'est de lui qu'on tiendra dorénavant cette belle & savante manière de travailler.

Nous n'avons à présent rien autre chose à dire touchant les règles générales, & les observations communes que l'Artiste doit faire sur le végétable en général & sur ses parties en particulier, sinon qu il faut que nous donnions les moyens de faire les liqueurs des plantes entières ou de leurs parties, & même de purifier ces liqueurs, & de les exalter de plus en plus, jusqu'à ce qu'on les ait remises en la nature de leur premier être, qui ne laissera pas de posséder très éminemment les vertus centrales de leur mixte, parce que la nature & l'art ont conservé dans ce travail toutes les puissances séminales qu'il possédait : ainsi que le prouve & l'enseigne très doctement notre très grand & très illustre Paracelse, dans le Traité qu'il intitule, de *renovatione & restauratione*.

§. 10. *De la manière de faire les liqueurs des plantes, & leurs premier êtres*.

Toutes les plantes ne sont pas propres à cette opération, à cause qu'elles n'ont pas également en elle une proportion suffisante de sel, de soufre & de mercure, pour communiquer à leurs liqueurs & à leurs premiers êtres, la vertu de renouveler & de restaurer ; & Paracelse même ne nous en recommande que deux entre toutes, qui doivent servir de règle & d'enseignement pour toutes les autres sortes de plantes, qui sont à peu près de la nature de ces deux, qui sont la *mélisse* & la *grande chélidoine*, entre celles qui approchent de ces deux, nous y pouvons légitimement comprendre la *grande scrophulaire*, la *petite centaurée* & les plantes vulnéraires, comme le *pyroha*, la *consolida saracenica*, la *verge dorée*, le *mille pertuis*, l'*absinthe*, & généralement toutes les plantes alexitères, comme le *scordium*, l'*asclepia*, la *gentiane* & les *gentianelles*, la *rue*, le *persil*, l'*ache* & beaucoup d'autres que nous laisserons au choix & au jugement de l'Artiste, qui les préparera toutes de la sorte que nous le dirons ci-après, & lorsqu'il en aura tiré la liqueur ou le premier être, il s'en servira dans les occasions, selon la vertu de la plante.

Il faut cueillir celle de ces plantes, qu'on voudra préparer, lorsqu'elle est en son état, c'est-à-dire, lorsqu'elle est tout à fait fleurie ; mais qu'elle n'est pas encore en semence, au temps que Paracelse nomme *balsamiticum tempus*, le temps balsamique, qui est un peu devant le lever du Soleil, parce qu'on a besoin dans cette opération de cette douce & agréable humeur, que les plantes attirent de la rosée durant la nuit, par la vertu magnétique & naturelle qu'elles ont de se fournir de l'humidité dont elles ont besoin, tant pour leur subsistance & pour leur vie, que pour résister aussi à la chaleur du Soleil, qui les suce, & qui les dessèche durant le jour.

Lorsque vous aurez une quantité suffisante de la plante que vous voulez préparer, il la faut battre au mortier de marbre, & la réduire en une bouillie impalpable, autant que faire se pourra ; puis il faut mettre cette bouillie dans un matras à long col, qu'il faut sceller du sceau de Hermès, & le mettre digérer au fumier de cheval durant un mois philosophique, qui est l'espace de quarante jours naturels, ou bien mettre le vaisseau au bain vaporeux, & qu'il soit enfermé dans de la sciure de bois ou dans de la paille coupée, durant le même temps, & à une chaleur analogue à celle du fumier de cheval. Ce temps étant expiré, il faut ouvrir votre vaisseau pour tirer la matière qui sera réduite en liqueur, qu'il faut presser & séparer le pur de l'impur par la digestion au bain-marie à une lente chaleur, afin qu'il se fasse une résidence des parties les plus grossières, que vous séparerez par inclination, ou ce qui sera mieux, en filtrant cette liqueur à travers du coton par l'entonnoir de verre : il faut mettre cette liqueur ainsi dépurée dans une fiole, afin d'y joindre le sel fixe qu'on tirera de l'expression de la plante, ou de la même plante desséchée : ce qui servira pour augmenter sa vertu, & pour la rendre de plus longue durée, & même comme incorruptible.

Mais lorsque l'Artiste veut pousser plus loin son travail, qu'il veut purifier cette liqueur au suprême degré & la réduire en premier être, il y procédera de la sorte. Il faut prendre parties égales de cette liqueur & de l'eau de sel, ou de sel résout, dont nous enseignerons la pratique au Traité des sels, & les mettre dans un matras, qu'il faudra sceller hermétiquement, & l'exposer au Soleil six semaines durant, & ainsi, sans aucun autre travail, cette liqueur saline séparera toutes les hétérogénéités & les limosités, qui empêchaient la pureté & l'exaltation de ce noble médicament ; mais à la fin de ce temps, on verra trois séparations différentes, qui sont les fèces de la liqueur de l'herbe, le premier être de la plante, qui est vert & transparent comme l'émeraude, ou clair & rouge comme le grenat oriental, selon la qualité & la quantité du sel, du soufre où du mercure, qui auront prédominé dans la plante qu'on aura ainsi préparée.

Je sais qu'il y en aura plusieurs qui diront que la pratique de cette opération est facile, & que la plupart ne croiront jamais que la liqueur des plantes, ni leur premier être, puissent posséder les vertus que nous leur attribuions après Paracelse. Je souhaiterais néanmoins que chacun en fut persuadé par des expériences légitimes & très assurées, comme je le suis, afin que les Artistes se missent à travailler à ces rares préparations, avec une confiance de n'être point frustrés du bien qui leur en peut revenir en particulier, & de celui qu'ils procureront à la société civile, par la santé qu'ils conserveront, ou qu'ils répareront dans les sujets particuliers qui la composent.

ꟲꟳꟲꟳꟲꟳꟲꟳꟲꟳꟲꟳꟲꟳꟲꟳꟲꟳꟲꟳꟲꟳꟲꟳꟲꟳꟲꟳ

§. 11. *De la vertu & de l'usage de la liqueur des plantes*.

Ce mot de liqueur ne se prend pas ici simplement pourrie suc, ou pour l'humidité de la plante ; mais on le donne ici à cette espèce de remède par excellence, parce qu'il contient en soi tout ce que la plante dont il provient, peut avoir d'efficace &d e vertu. Ce qui fait qu'il n'est pas difficile de faire concevoir à quoi ces liqueurs bien préparées peuvent & doivent être employées. Car si la liqueur est faite d'une plante vulnéraire, on la peut donner plus sûrement que la décoction de pas une des plantes de cette nature, dans les potions vulnéraires ; on la peut mêler dans les injections, on la peut faire entrer dans les emplâtres, dans les onguents & dans les digestifs, qui serviront pour les appareils des plaies ou des ulcères ; mais avec cette condition, que le corps de ces remèdes soit composé de miel, de jaune d'œufs, de térébenthine, de myrrhe ou de quelque autre corps balsamique, qui prévienne plutôt les accidents des parties qui sont blesser, que d'en faire une colliquation & une suppuration inutile & douloureuse ; ce qui n'est jamais selon la bonne intention de la nature, & encore beaucoup moins selon les vrais préceptes de la belle & de la docte Chirurgie.

C'est dans cette excellente partie de la Médecine, que notre Paracelse a principalement excellé, comme cela se prouve sans contredit, par les deux excellents Traités, qu'il intitule, *la grande & la petite Chirurgie*. De plus, si la liqueur est tirée d'une plante thorachique, on la pourra mêler dans les juleps & dans les potions qu'on fera prendre aux malades, qui seront travaillés de quelque affection de la poitrine. Si elle est faite d'une plante diurétique ou anti-scorbutique, on l'emploiera pour ôter les obstructions de la rate, du mésentère, du pancréas, du foie & des autres parties voisines ; ou bien, on la fera servir contre le calcul, contre la suppression de l'urine & contre les autres maladies des reins & de la vessie. Enfin si cette liqueur tire sa vertu de quelque plante alexitaire, cordiale, céphalique, hystérique, stomachique ou hépatique, on s'en servira avec un très heureux succès contre les venins & contre toutes les fièvres, qui tirent leur origine de ce venin, si la plante est alexitaire. On la donnera aussi contre toutes sortes de faiblesses en général, si la plante est cordiale. Que si aussi elle est céphalique, cela montre que la liqueur est utile contre l'épilepsie, contre les menaces de l'apoplexie, contre la paralysie & contre toutes les autres affections du cerveau. Si elle est hystérique, elle fera des merveilles contre les suffocations de la matrice, contre ses soulèvements, contre ses convulsions, & encore contre toutes les autres irritations de ce dangereux animal, qui est contenu dans un autre. Si elle est stomachique, ce sera le vrai moyen pour empêcher toutes les corruptions qui s'engendrent dans le fond du ventricule, soit qu'elles proviennent du défaut de la digestion, à cause de la superfluité, ou

ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙

à cause du vice & de la mauvaise qualité des aliments ; soit aussi qu'elle soit occasionnée par une mauvaise fermentation. Enfin, si la liqueur a la vertu d'une plante hépatique, s'il est vrai que ce soit le foie, qui soit le magasin & la source du sang ; on donnera ce remède dans toutes les maladies qu'on attribue au vice & au défaut de ce viscère ; mais principalement dans les hydropisies naissantes, & même dans celles qu'on croira confirmées.

La dose de ces liqueurs, ou de ces teintures vraiment balsamiques & amies de notre nature, est depuis un demi-scrupule jusqu'à une drachme, & jusque deux drachmes , selon l'âge & les forces de ceux à qui le Médecin les croira propres & utiles. Ajoutons pourtant encore un petit avis, afin que ceux qui prépareront ces liqueurs, les puissent aussi conserver longtemps, sans aucune altération & sans aucune diminution de leur force, de leur vertu, ni de leur efficace : c'est qu'il faudra qu'ils y mêlent seulement quatre onces de sucre en poudre pour une livre de liqueur, si c'est pour s'en servir intérieurement ; ou quatre onces de miel cuit avec le vin blanc & écume, si c'est pour s'en servir extérieurement en la Chirurgie.

§. 12. *De la vertu & de l'usage du premier être des plantes.*

On pourra se servir du premier être des plantes dans tous les cas où nous avons dit que leurs liqueurs étaient utiles. Mais il doit y avoir cette notable différence, que comme ces beaux remèdes sont beaucoup plus purs & plus exaltés, que les liqueurs qui sont plus corporelles ; ce qui fait qu'on doit nécessairement diminuer leur dose de beaucoup, de manière que ce qui se donnait par drachmes avant ce haut degré de préparation, ne se donne plus que par gouttes. La dose en est donc depuis trois goutta jusqu'à vingt, en augmentant par degrés : on peut prendre ce remède dans du vin blanc, dans un bouillon, ou dans quelque décoction ou quelque eau, qui pourront servir de véhicule au médicament, pour le faire agir & le faire pénétrer par la subtilité de ses parties jusque dans nos dernières digestions, pour en chasser le mauvais & l'inutile, y rétablir les forces, & finalement remettre la nature dans son véritable état, pour la direction de la santé du sujet dans lequel elle agit.

Mais il faut que nous montrions que ce n'est pas sans raison, que Paracelse parle de la préparation des premiers êtres dans le Traité, que nous en avons cité ci-dessus, qui est celui de *renovatione & restauratione*, c'est-à-dire, du renouvellement & de la restauration ; car ce grand homme, conclut ce Traité, par la façon de faire les premiers êtres de quatre matières différentes ; savoir, le premier être des animaux, celui des pierres précieuses, celui des plantes & celui des liqueurs, qui est celui des soufres ou des bitumes ; il ne s'est pas voulu

contenter de faire le discours théorique de la possibilité du renouvellement & de la restauration de nos manquements intérieurs & extérieurs ; mais il a voulu de plus donner la pratique de travailler sur diverses matières pour en tirer les premiers êtres, & conclut enfin par la manière de s'en servir pour se pouvoir renouveler.

Il dit donc qu'il faut simplement mettre autant de cette précieuse liqueur dans du vin blanc, qu'il en faudra pour le colorer de la couleur approchante de celle du remède, & qu'il en faut boire ou faire boire un verre tous les matins à jeun à celui, ou à celle qui aura quelque défaut d'âge ou de maladie. De plus, il donne les signes du commencement & du progrès de ce renouvellement, & le temps auquel il faut cesser l'usage de ce médicament admirable ; car il n'a pas crû devoir dire les signes, ni les observations qu'on doit faire lorsqu'on le prend pour quelque maladie sensible, puisqu'il s'ensuit nécessairement qu'on en doit continuer l'usage, jusqu'à ce qu'on en ressente du soulagement, ou jusqu'à ce que le mal diminue, & c'est alors qu'il faudra cesser l'usage du remède.

Mais pour les signes du renouvellement, il les met d'une suite judicieuse, comme s'il voulait prévenir l'incrédulité de ceux qui ne connaissent pas la puissance, ni la sphère d'activité de la vertu & de l'efficace que Dieu a mise dans les êtres naturels, lorsqu'il sont réduits par le moyen de l'Art à leur principe universel, sans perte de leur bonté séminale ; ou bien encore pour prévenir l'étonnement de ceux qui s'en serviront, puisque ce qui arrive, ne cause pas une petite surprise, lorsque la personne qui se sert de ces remèdes voit premièrement tomber ses ongles des pieds & des mains ; qu'ensuite de tout cela, tout le poil du corps lui tombe & les dents ensuite ; & pour le dernier de tous, que la peau se ride, & se dessèche peu à peu & tombe aussi de même que le reste, qui sont tous les signes & les observations qu'il donne du renouvellement intérieur par ce qui se fait en l'extérieur.

C'est comme s'il vouloir nous insinuer & nous faire comprendre qu'il faut de toute nécessité, que le médicament ait pénétré par tout le corps, & qu'il l'ait rempli d'une nouvelle vigueur, puisque les parties extérieures qui sont insensibles, & comme les excréments de nos digestions, tombent d'elles-mêmes sans aucune douleur ; mais remarquez qu'il fait cesser l'usage du remède, lorsque le dernier signe apparaît, qui est la sécheresse de la peau, ses rides & sa chute ; parce que c'est un signe universel, que l'action du renouvellement s'est étendue suffisamment par toute l'habitude du corps, que la peau couvre généralement, & qu'ainsi il a fallu que cette vieille écorce tombât, & qu'il en revint une autre, parce que la première n'était plus assez poreuse ni assez

perméable, pour faire que la chaleur naturelle qui est renouvelée, pût chasser au-dehors toutes les superfluité des digestions, qui sont les causes occasionnelles internes & externes de la plupart des maladies du corps humain.

Je sais que ce remède & les vertus renovatives & restauratives qu'on lui attribue, passeront pour ridicules parmi le vulgaire des Savants, & même parmi ceux qui se prétendent Physiciens. Tant à cause que la Philosophie du cabinet, n'est pas capable de comprendre ce mystère de nature ; que parce qu'ils ne sont pas aussi convaincus, ni les uns ni les autres par aucune preuve, ni par aucune expérience. Mais il faut que j'entreprenne de les convaincre par deux exemples, l'un tiré de ce qui se fait naturellement tous les ans, par le renouvellement de quelques animaux en une certaine saison seulement ; & l'autre de l'histoire très véritable que je rapporterai, de ce qui arriva à un de mes meilleurs amis, qui prit du premier être de mélisse ; à une femme plus plus que sexagénaire, qui en prit aussi ; & enfin de ce qui arriva à une poule qui mangea du grain, qu'on avait abreuvé de quelques gouttes de ce premier être.

Pour ce qui est du premier exemple, il n'y a personne qui ne sache le renouvellement de la tête ou du bois du cerf, comme aussi la dépouille de la peau des serpents & des vipères, sans parler de celui des alcyons, puisque Paracelse en fait l'histoire dans le traité que nous avons cité ci-devant ; mais de tous ceux qui savent que cela se fait, il y en a peu qui sachent, ou qui se mettent en peine de savoir & de connaître comment, par quel moyen & pour quelles raisons cela se fait. Car premièrement, pour ce qui est des serpents en général, il faut considérer qu'ils demeurent cachés sous terre, ou dans les creux des arbres & des rochers, ou logés parmi des pierrailles, depuis la fin de l'automne jusque bien avant dans le printemps ; & qu'ainsi durant ce temps , ils sont comme assoupis & comme morts, que leur peau devient épaisse & dure, que même elle perd sa porosité pour la conservation de l'animal qu'elle couvre ; car s'il se faisait une expiration continuelle, il se ferait aussi une déperdition de la substance de cet animal : or après que les serpents sont sortis de leurs trous au printemps , & qu'ils ont commencé à paître & à prendre pour leur nourriture la pointe des herbes, qui ont la vertu de renouveler : aussitôt cet animal étant excité par une démangeaison qu'il sent vers le contour de sa tête, à cause de la chaleur des esprits, qui sont échauffés par ce remède naturel, il se frotte & se glisse jusqu'à ce qu'il se soit dépouillé la tête de sa vieille peau. Ce qu'il continue le reste du même jour, jusqu'à ce qu'il ait jeté cette dépouille, qui lui était non seulement inutile ; mais qui même l'eût fait suffoquer, faute d'être poreuse & transpirable, & alors il paraît tout glorieux de son renouvellement ; ce qui se remarque par la différence du mouvement lent & paresseux de ceux

qui ne sont pas renouvelés, d'avec l'action vive de ceux qui sont dépouillés, dont le mouvement est si prompt & si léger, que même ils se dérobent facilement à notre vue ; & de plus, la peau des uns est vilaine & de couleur de terre, & l'autre au contraire est unie, belle, luisante & bien colorée.

Pour ce qui est de l'exemple du cerf, cela se fait d'un autre manière & pour une autre raison, que ce qui arrive aux serpents ; car cet animal ne se cache point en terre, ni ne renouvelle pas toutes ses parties extérieures, puis qu'il n'y a que ses cornes, sa tête ou son bois, qu'il met bas au printemps ; mais la raison est, que ce pauvre animal est privé durant l'hiver d'une nourriture, qui soit suffisante pour nourrir & entretenir cette production merveilleuse qu'il a sur la tête, puisque même il n'en a pas assez pour sa propre subsistance & pour sa vie ; alors les Veneurs disent que les bêtes sont tombées en pauvreté ; ce qui se reconnaît, non seulement par leur maigreur & par leur faiblesse, mais aussi principalement par leur bois, qui devient aride, spongieux & sec, parce que cet animal n'a pas une vigueur assez abondante pour pousser un aliment spiritueux & salin jusque dans ce bois, à cause du défaut de l'aliment, comme nous le disions à ce moment.

Or, c'est de cet aliment que vient la force, la vigueur & la subsistance au bois du cerf ; ce qui fait qu'il est contraint de mettre bas, lorsqu'un aliment bon & succulent lui revient au printemps, qui l'anime, qui l'échauffe, & qui fait végéter de nouveau, s'il faut dire ainsi, la tête de l'animal. Nous ne dirons rien davantage de ce renouvellement, ni de la vertu qui est contenue dans le nouveau bois du cerf, comme dans celui qui est une fois durci & comme parfait, parce que nous en avons amplement fait mention au Chapitre de la préparation Chimique des animaux & de leurs parties.

Mais venons à présent à la preuve du renouvellement, qui a été commencé de l'usage d'un premier être, par le récit de l'histoire que nous avons promise, & qui se passa de la sorte. Après qu'un de mes meilleurs amis eut préparé le premier être de la mélisse, & que tous les changements & toutes les altérations, que Paracelse requiert, eurent succédé selon son espérance & selon la vérité, il crut ne pouvoir être pleinement satisfait en son esprit, s'il ne faisait l'épreuve de ce grand arcane, afin d'être mieux persuadé de la pure vérité de la chose, & de renonciation de l'Auteur qu'il avait suivi ; & comme il connaissait que l'expérience est ordinairement trompeuse en autrui, il la fit sur soi-même, sur une vieille servante, qui avait près de soixante & dix ans, qui servait en la même maison, & sur une poule qu'on nourrissait au même lieu. Il prit donc près de quinze jours durant, tous les matins à jeun, un verre de vin blanc coloré de ce

꧁꧂

remède ; & dès les premiers jours, les ongles des pieds & des mains commencèrent à se séparer de la peau sans aucune douleur, & continuèrent ainsi, jusqu'à ce qu'ils tombèrent d'eux-mêmes. Je vous avoue qu'il n'eut pas assez de constance pour achever de faire cette expérience toute entière, & qu'il crut d'être plus que suffisamment convaincu par ce qui lui était arrivé, sans qu'il fut obligé de passer plus avant sur sa propre personne.

C'est pourquoi, il fit boire de ce même vin tous les matins à cette vieille servante, qui n'en prit que dix ou douze jours ; & avant que ce temps fut expiré, ses purgations lunaires lui revinrent avec une couleur louable & en assez grande quantité, pour lui donner de la terreur, & pour lui faire croire que cela la ferait mourir, puisqu'elle ne savait pas qu'elle eût pris quelque remède capable de la rajeunir ; cela fut cause aussi que mon ami n'osa passer plus loin, tant pour la peur qui avoir saisi cette pauvre femme, qu'à cause de ce qui lui était arrivé. Après avoir ainsi fait l'épreuve très certaine des effets de son médicament sur l'homme & sur la femme ; il voulut savoir s'il agirait aussi sur les autres animaux, ce qui fit qu'il trempa des grains dans le vin, qui était empreint de la vertu de ce premier être, qu'il fit manger à une vieille poule à part, ce qu'il continua quelque huit jours, & vers le sixième la poule fut déplumée peu à peu , jusqu'à ce qu'elle parut toute nue ; mais avant la quinzaine les plumes lui repoussèrent ; & lorsqu'elle en fut couverte, elles parurent plus belles & mieux colorées qu'auparavant, sa crête se redressa & pondit des œufs plus qu'à l'ordinaire. Voilà ce que j'avais à dire là-dessus, & d'où je tire les conséquences qui suivent.

Je crois qu'il n'y a personne, dont le sens soit assez dépravé pour ne pas concevoir facilement, que puisque la nature nous enseigne par toutes les opérations, qu'il faut entretenir la porosité dans les corps vivants pour les faire vivre, avec toutes les fonctions nécessaires aux parties qui les composent : qu'aussi faut-il de toute nécessité, que l'art qui n'est que l'imitateur de la nature, fasse la même chose, pour entretenir & pour restaurer la santé des individus, qui sont commis à son soin & à sa tutelle.

Ce qui fait que je dis conséquemment, qu'il faut que le Médecin & l'Artiste Chimique travaillent incessamment à découvrir, par l'anatomie qu'ils feront des mixtes naturels, cette partie subtile, volatile & pénétrante & agissante, qui ne soit point corrosive ; mais au contraire, qui soit amie de notre nature, & qui aide simplement à la faire enfanter sans la contraindre. Et comme je sais qu'il n'y a que les sels volatils sulfurés, qui puissent avoir la puissance d'agir de la manière que nous avons dite, aussi faut-il qu'ils étudient de toute leur

puissance, à détacher cet agent amiable, & qui est néanmoins très efficace, du commerce du corps grossier & matériel, s'ils veulent être les vrais imitateurs de la nature, qui se sert toujours de ce même agent, pour conduire tous les corps animés à la perfection de leur prédestination naturelle, si elle n'en est empêchée par quelque cause occasionnelle externe ou interne, qui interrompent ordinairement l'ordre, l'économie & la conduite des ressorts, qui maintiennent une agréable harmonie dans tous les composés animés. Or, c'est ce que Paracelse a fait, en nous apprenant la façon de préparer les liqueurs & les premiers êtres, parce que cette opération sépare le subtil du grossier, qu'il conserve & qu'il exalte les puissances séminales du composé, jusqu'à ce qu'elle l'ait rendu capable de réparer les défauts des fonctions naturelles ; afin qu'à l'exemple de ce grand Naturaliste, & que suivant les idées que nous avons données dans ce discours que nous avons tracé, avant que de venir au détail des parties des végétaux & de toutes les opérations, auxquelles ils sont soumis parle travail de la Chimie, que tous ceux qui s'adonnent particulièrement à ces belles préparations, soient prévenus d'une connaissance générale de leurs parties subtiles ou grossières, ils puissent aussi conduire & régler leur jugement & leurs actions, selon les théorèmes & les notions que nous avons données, qu'ils approprieront par la direction de leurs intentions à chaque végétable en particulier ; & qu'ainsi l'Artiste puisse satisfaire à soi-même, à l'illustration & à l'ennoblissement de sa profession, & encore ce qui doit être son principal but, à l'entretien & au recouvrement de la santé de son prochain.

SECOND DISCOURS.

Des sirops.

Nous avons, ce me semble, assez insinué la diversité de la nature des plantes, & la différence de leurs parties dans le discours précédent, pour préparer l'esprit de l'Artiste à reconnaître la vérité de ce que nous avons à dire dans celui que nous commençons, pour réprimer & pour ôter, s'il est possible, l'abus & la mauvaise préparation que la plupart des Apothicaires pratiquent, lorsqu'ils travaillent à leurs sirops, qui sont simples ou composés, & qui ne sont rien autre chose que du sucre, ou du miel cuits en une certaine consistance liquide, ou avec des eaux distillées, ou avec des sucs, ou encore avec les décoctions des plantes entières, ou avec celle de leurs parties, comme sont les feuilles, les fleurs, les fruits, les semences & les racines. Or, comme nous avons enseigné ci-devant la diversité de la nature de ces choses, pour y avoir égard, lorsque l'Artiste les veut distiller ; c'est aussi à cette instruction, que nous renvoyons l'Apothicaire, qui veut devenir Chimiste, pour acquérir même connaissance,

lorsqu'il voudra bien faire les sirops simples & les composée. Néanmoins comme je sais que tous les dispensaires commettent les mêmes fautes en ce qui concerne les sirops, & qu'il n'y a eu qu'un Médecin Chimique, qui ait osé entreprendre de les corriger ; je me sens obligé de suivre l'exemple de M. Zwelfer, Médecin de l'Empereur Léopold, qui a fait des remarques très doctes sur tous les défauts de la Pharmacie ancienne ; mais comme il écrit en latin, & que de plus il raisonne en Chimiste, j'ai crû que j'étais obligé de mettre au bon chemin ceux qui n'y entrent pas, faute d'être Chimistes, & de ne savoir pas assez de latin, pour entendre & pour suivre un Auteur si admirable ; & de plus, d'exhorter ceux qui savent le latin,& qui croient être Chimistes, de ne point enfouir leur talent ; mais au contraire, de le faire valoir pour le bien des malades, pour l'honneur du Médecin & de la Pharmacie, à l'acquit de leur conscience, & à leur profit particulier.

Il faut pourtant que nous mettions ici quelques exemples des fautes qu'on a commises par le passé, & que nous prouvions qu'on a failli, faute de n'avoir pas connu les choses comme il faut, & que nous enseignions enfin le moyen de mieux faire, & que nous donnions les raisons positives, & qui aient leur fondement dans la chose même & dans la manière de travailler, pourquoi on aura mieux fait, & pourquoi on aura réussi.

Avant que de venir à la preuve, à laquelle nous nous sommes engagés, il est nécessaire que nous fassions voir a nu le but qu'ont eu les Anciens & les Modernes dans la composition des sirops simples & des composés, dont ils nous ont laissé les descriptions dans leurs antidotaires & dans leurs dispensaires. Tous les vrais amateurs de la Médecine ont crû de tout temps, qu'il fallait que les remèdes eussent trois conditions ; à savoir, qu'ils fussent capables d'agir promptement, sûrement & agréablement : *cito, tuto & jucunde*. De plus, ils ont aussi travaillé pour faire que ce qu'ils préparaient, se pût conserver quelque temps avec sa propre vertu, afin qu'on y eut recours au besoin. Voilà pourquoi ils ont composé tous leurs sirops & les autres remèdes, qui sont approchants de cette nature, avec du miel & avec du sucre, ou avec tous les deux ensemble. Ils se sont donc servis de ces deux substances, comme de deux sels balsamiques, propres à recevoir & à conserver la vertu des eaux distillée; comme celle de l'eau de roses dans leur sirop ou jalep Alexandrin ; celle des sucs de plantes ou des fruits ; comme celles du vin, du vinaigre, du suc de coings, de citrons, d oranges, de grenades & de beaucoup d'autres choses, dans les sirops qu'ils ont voulu que les Apothicaires tinssent dans leurs boutiques. Celle des infusions des bois, des racines, des semences & des fleurs, dont ils ont ordonné de faire les sirops ; & enfin, celle des décoctions d'un bon

nombre de toutes ces choses mêlées ensemble, comme les aromates, les fleurs, les fruits mucilagineux, les semences laitées, les racines glaireuses & celles qui sont douées de sels volatils, dont ils nous ont donné la méthode, pour en faire les sirops composés.

Mais, comme la plus grande partie de ceux qui jusqu'ici ont prétendu vouloir, & pou voir enseigner la Pharmacie & le *modus saciendi* aux Apothicaires, n'ont pas eux-mêmes connu la différence des matières, ni même n'ont pas su les divers moyens d'extraire leur vertu sans aucune perte, parce qu'ils ignoraient la Chimie ; aussi ne faut-il pas s'étonner, si les Apothicaires qui les ont suivis, & qui les suivent encore tous les jours, ont péché & ont failli beaucoup plus lourdement qu'eux ; puisque pour l'ordinaire ils ne sont pas même exactement ce qu'ils trouvent dans leurs Livres.

Il faut donc avoir recours à la Physique Chimique, qui nous prescrira les règles qui empêcheront dorénavant les Médecins & les Apothicaires de commettre des fautes pareilles, s'ils prennent la peine de les suivre ; & s'ils profitent des exemples & des enseignements que nous allons faire suivre, pour apprendre à bien méthodiquement faire les sirops simples & les composés, sans que l'Apothicaire perde aucune portion de la vertu qui réside dans le sel volatil sulfuré, & dans le fixe des mixtes qui entrent en leur dispensation.

Nous commencerons par les sirops simples, & cela par degrés, & premièrement par ceux qui sont composés des sucs, qui sont déjà dépurée d'eux-mêmes, ou qui se peuvent séparer, sans crainte que la fermentation leur nuise, comme sont les sucs acides. Après cela, nous parlerons des sirops, qui se font avec les sucs qui se tirent des plantes, qui sont de deux natures ; les uns sont inodores, & participent d'un goût vitriolique tartareux ; & les autres, ont de l'odeur & participent d'un sel volatil sulfuré : ces deux sortes de sucs ont besoin de l'œil & de l'industrie de l'Artiste pour en séparer les impuretés, sans aucune perte de leurs facultés, avant que d'en faire les sirops ; & c'est ce que l'Apothicaire ne fera jamais, qu'en suivant les préceptes de la Chimie. Ensuite de cela, nous finirons par la démonstration des fautes qu'on a faites jusqu'ici, lorsqu'on a travaillé aux sirops composés, dont nous donnerons quelques exemples, afin que le tout soit rendu plus sensible à celui qui se voudra rendre plus éclairé & plus exact en son travail.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

§. 1. *La manière de faire le sirop acéteux simple ou le sirop de vinaigre, à la façon ordinaire & ancienne.*

Prenez cinq livres de sucre clarifié, quatre livres d'eau de fontaine, & trois livres de bon vinaigre de vin blanc. Cuisez le tout selon l'art en consistance de sirop.

Il semble à voir cette nue & simple description, qu'elle est toute ingénue, toute nette, & toute selon la nature & selon l'an ; mais il faut que notre examen Chimique fasse voir qu'il y a plus de fautes qu'il n'y a de mots, & qu'elle est entièrement remplie d'absurdités, qui sont indignes d'un apprentif Apothicaire Chimiste, & par conséquent encore beaucoup plus indignes de ce célèbre & renommé Médecin Arabe, Mesué, auquel on attribue l'invention de ce sirop.

Mais avant que de commencer à faire les remarques de cette mauvaise façon de faire, il faut que nous fassions connaître quelles vertus Mesué & ses Sectateurs, ont attribué à ce sirop & à l'oxymel simple, & pour quelles maladies ils les ont employés, parce que cela ne servira pas peu à faire reconnaître les mauvaises indications qu'ils ont prises, faute d'avoir bien connu la nature des choses & le travail de la Chimie.

Ils attribuent à ce sirop, & non sans raison, la vertu & la faculté d'inciser, d'atténuer, d'ouvrir & de mondifier : aussi-bien que celle de rafraîchir & de tempérer les chaleurs qui proviennent de la bile, celle de résister à la pourriture & aux corruptions, & finalement celle de chasser par les urines, & de provoquer la sueur. J'avoue que tout cela est possible, lorsque ce sirop est bien fait ; mais qu'il n'aura jamais toutes ces belles vertus, s'il n'est préparé comme nous le dirons ci-après.

J'ai pris la description de ce sirop de la Pharmacopée d'Ausbourg, comme de la plus correcte qui se voit aujourd'hui ; car je l'avais pris de celle de Bauderon, ou de quelque autre encore plus ancien, j'y ferais remarquer des absurdités beaucoup moins tolérables que celles que nous allons faire voir. Qu'y a-t-il, je vous prie, de plus mal digéré, que de commander de cuire cinq livres de sucre avec quatre livres d'eau à un feu de charbons allumés, enflammés, & d'écumer incessamment, jusqu'à la consomption de la moitié, sans l'avoir clarifié auparavant ; & puis d'y ajouter trois ou quatre livres de vinaigre, pour achever de cuire le tout en sirop, vu que le vinaigre possède aussi ses impuretés & son écume, & qu'ainsi c'est à recommencer. Voilà néanmoins ce que commande Bauderon.

Les autres n'ont pas mieux réussi avec leur sucre clarifié, & ne méritent pas moins d'être repris. Car l'expérience même répugne à ce qu'ils prétendent : cet axione qui dit, que *frustra su per plura, illud, quod aque bene, vel melius sueri potest per panciora,* montre évidemment que c'est très mal fait de mettre quatre livres d'eau avec le sucre & le vinaigre, pour les réduire en sirop : puisque outre que l'eau est ici tout à fait inutile, je dis même qu'elle y est absolument nuisible pour deux raisons : la première , parce que l'ébullition de cette eau cause la perte de beaucoup de temps, qui doit être précieux à l'Artiste ; & la seconde, qui est encore beaucoup plus considérable, elle l'est à cause que l'eau enlève avec soi en bouillant longtemps, les parties les plus subtiles, les volatiles & les salines du vinaigre, qui sont celles qui constituent la vertu incisive & apéritive, qui est le propre & spécifique de ce sirops Car je souhaiterais de grand cœur, qu'on me pût dire à quoi quatre livres d'eau peuvent servir à ce sirop, quelle vertu elles lui peuvent communiquer : car si on me dit que c'est pour servir à la dépuration du sucre, & que c'était la pensée de Bauderon ; je demanderai la raison pourquoi la Pharmacopée d'Ausbourg y demande aussi quatre livres d'eau, puisqu'elle prescrit de prendre du sucre clarifié, tellement que je trouve que les uns ni les autres n'ont aucune raison. C'est pourquoi, il faut que ceux qui voudront faire ce sirop comme il faut, avec toutes les vertus & les puissances qui sont nécessaires, pour suivre l'intention des Médecins, le fassent de la manière qui suit.

Prenez une terrine de faïence, de terre vernissée ou de grès, que vous placerez sur un chaudron plein d'eau bouillante, que nous appellerons le bain-marie bouillant : mettez dans cette terrine deux livres de sucre fin en poudre très subtile, sur quoi vous verserez dix-huit onces de vinaigre distillé dans une cucurbite de verre au sable, & rectifié au bain-marie, pour en tirer toute l'aquosité ou le phlegme, comme nous l'enseignerons, lorsque nous traiterons du vinaigre ; agiter le sucre & le vinaigre distillé ensemble, avec une spatule ou avec une cuillère de verre, jusqu'à ce que le tout soit dissout & réduit en sirop, qui sera d'une juste consistance, qui sera de longue durée, & qui aura toutes les vertus qu'on désire dans le sirop acéteux simple. Je laisse à présent le jugement libre & le choix aussi de faire ce sirop à l'antique ou à la moderne, & je sais que ceux qui connaîtront les choses, suivront toujours la raison & l'expérience qui conduisent à faire *cuius, tutius, & jucundius*, c'est-à-dire, plus promptement, plus sûrement & plus agréablement ; afin de faire voir que la Chimie est & sera toujours l'unique école de la vraie Pharmacie. Pour la fin de cet examen, notez en passant, que neuf onces de liqueur claire de soi-même ou clarifiée, selon les préceptes de l'an, sont suffisantes pour réduire une livre de sucre en

consistance de sirop, par une simple dissolution à la chaleur du bain vaporeux ; afin que cela serve de remarque générale, lorsque nous parlerons des autres sirops simples ou composés.

§. 2. *La façon générale de faire comme il faut les sirops des sucs acides des fruits, comme ceux du suc de citrons, d'oranges, de cerises, de grenades, d'épine-vinette, de coings, de groseilles, de framboises, de pommes, &c.*

Nous n'avons pas beaucoup de remarques à faire sur ces sirops, parce que ce sont ceux où la Pharmacie ordinaire pèche le moins ; cependant comme il y a quelque petite observation que nous jugeons nécessaire à l'instruction de notre Apothicaire Chimique, nous ne l'avons pas voulu négliger.

Prenez donc celui qu'il vous plaira de ces fruits, dont vous tirerez le suc artistement, selon la nature de chacun d'eux en particulier, avec cette précaution de ne se servir d'aucun vaisseau métallique pour les recevoir ; & qu'on ait aussi grand soin de séparer les grains & les semences de ces fruits, tant parce qu'il y en a qui sont amers, que parce qu'il s'en trouve qui ont la semence mucilagineuse & glaireuse, & qu'ainsi cela ferait acquérir un goût étranger aux sucs, ou une viscosité qui nuirait à la perfection du sirop. Et pour les fruits qui doivent être râpés pour en tirer le suc, il faut avoir des râpes d'argent, ou de celles qui sont faites d'un fer blanc, qui soit bien net & bien étamé ; car le fer communique très facilement son goût & sa couleur à la substance du fruit acide, ce que font aussi le cuivre, l'airain ou le laiton. Tout cela ayant été observé avec exactitude, il faut laisser dépurer les sucs, qui sont liquides d'eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils aient déposé une certaine limosité, & des corpuscules ou des atomes, qu'on séparera par la filtration. Mais pour ce qui est des sucs des fruits, qui sont d'une substance molle, lente & visqueuse ; il faut laisser affaisser & comme fermenter leurs sucs en quelque lieu frais, & séparer après le suc, qui devient le plus clair de soi-même, & qui surnage dessus le reste, parce que si on fait autrement, on fera plutôt une gelée qu'un sirop.

Après que toutes ces sortes de sucs seront bien & dûment préparées, comme nous venons de le dire, il faut les mettre dans une cucurbite de verre au bain-marie, & les évaporer jusqu'à la consomption du tiers, ou même de la moitié. Or, on ne doit pas craindre que cette façon d'agir fasse perdre quelque portion de l'acidité du suc ; puisqu'au contraire cela l'augmentera, en ce que l'acide demeure toujours le dernier, & qu'il ne s'évapore que le phlegme ou l'aquosité inutile ; & de plus, cette opération servira pour séparer ce qui pourrait y rester de féculence dans le suc ; car on doit remarquer que deux heures de digestion au bain-marie dépureront plutôt un suc, que trois jours d'insolation du même

suc ; mais ce qui est encore de plus notable, c'est que les sucs qui sont dépurée de cette façon, ne se moisissent que très rarement, & qu'on les peut conserver beaucoup plus longtemps que les autres, sans aucune altération.

Pour ce qui est de la préparation du sirop, il faut suivre le *modus saciendi*, que nous avons donné ci-devant au sirop acéteux ; savoir, de prendre neuf onces de suc bien préparé, pour une livre de sucre en poudre, ou pour le même poids de sucre, qui soit cuit en électuaire solide ou en sucre rosat, & les faire dissoudre à la chaleur du bain vaporeux, dans des vaisseaux de terre vernissée ou dans du verre, sans jamais se servir d'aucun vaisseau de métal, lorsqu'on maniera des acides.

§. 3. *Comment il faut faire les sirops des sucs qui se tirent des plantes, tant de celles qui sont inodores, que de celles qui sont odorantes, avec les remarques nécessaires à leurs dépurations*.

Nous avons ici trois sortes de planta à considérer, & par conséquent trois sortes d'exemples à donner pour en bien faire les sirops, avec la conservation de leur vertu propre & essentielle, ce que nous partagerons en trois classes.

La *première*, sera des plantes inodores succulentes, telles que sont les espèces d'*oseille*, la *chicorée*, la *sumeterre*, la *mercuriale*, le *pourpier*, la *bourrache*, la *buglosse*, le *chardon bénit* & les autres de pareille nature.

La *seconde*, sera de celles qui sont aussi inodores, & quelquefois ont aussi de l'odeur ; mais dont le suc est rempli d'un esprit & d'un sel volatil très subtil, telles que sont les plantes anti-scorbutiques, comme le *cochlearia*, les *cressons*, les espèces de *sium*, de *moutarde* & de *moutardelle*, la *berle* & le *pourpier aquatique*, qu'on appelle *beccabunga*.

Et la *troisième*, sera des plantes qui sont odorantes & succulentes, telles que sont la *bétoine*, l'*hyssope*, le *scordium*, l'*ache*, le *persil*, l'*eupatoire*, & les autres de même catégorie.

§. 4. *Comment on fera les sucs & les sirops des plantes de la première classe.*

Il faut prendre la plante dont vous voudrez tirer le suc, que vous couperez menu, puis la battrez au mortier de marbre ou de pierre, vous la presserez avec tout le soin & les observations, que nous avons marquées dans le discours que nous avons fait ci-devant sur les eaux distillées de ces mêmes plantes ; & lorsque le suc sera bien dépuré au bain-marie, & qu'on en aura tiré une suffisante quantité de phlegme ou d'eau, qui est de trois parties en tirer deux

par la distillation ; alors il faut mêler une livre & demie de sucre, avec une livre de ce suc ainsi dépuré & distillé, & les cuire ensemble, jusqu'en consistance de sucre rosat, qu'il faudra décuire & réduire en sirop, avec six ou sept onces de l'eau que vous aurez retirée du suc par la distillation au bain-marie ; ainsi vous aurez un sirop, qui sera doué de toutes les vertus de la plante ; & lorsque vous voudrez faire des apozèmes ou des juleps, vous mêlerez une once ou deux de l'un de ces sirops avec trois ou quatre onces de son eau, que vous appliquerez aux maladies, selon les vertus & les qualités qu'on attribue à cette plante : notez qu'on peut garder ces sucs, ainsi dépurés par la distillation une ou deux années, sans aucune corruption, à cause qu'ils font suffisamment chargés du sel essentiel nitro-tartareux de ces plantes ; mais qu'il faut néanmoins les couvrir avec de l'huile, pour empêcher la pénétration de l'air, qui est le grand altérateur de toutes choses, & qu'il faut aussi les tenir en un lieu qui ne soit ni trop humide, ni trop sec.

§. 5. *Comment on fera les sucs & les sirops des plantes de la seconde classe.*

Il faut tirer le suc de ces plantes avec les mêmes précautions que nous avons enseignées, lorsque nous avons parlé des esprits des plantes, de leurs eaux distillées & de leurs extraits, où nous renvoyons l'Artiste, pour éviter la répétition inutile & ennuyeuse. Mais comme nous avons déjà dit plusieurs fois, que les plantes anti-scorbutiques étaient composées de parties subtiles, & qu'elles avaient en elles un esprit salin, qui est volatil, mercuriel & sulfuré, qui s'évanouit & qui s'envole facilement ; aussi faut-il que l'Apothicaire Chimique travaille soigneusement & diligemment à leur préparation, lorsqu'il aura une fois commencé, afin qu'il ne perde point par sa négligence, ce qu'il doit conserver avec étude, & qui ne se peut plus recouvrer, lorsqu'il est une fois échappé. Voici donc la seule différence qu'il y a de la préparation de ces sucs & de ces sirops avec les précédents. C'est que lorsque l'on les distille au bain-marie, il faut avoir un égard très judicieux, de recevoir à part cinq onces de la première eau, qui montera de chaque livre de suc ; parce que ces cinq onces auront enlevé avec elles la portion de l'esprit & du sel volatil d'une livre de suc : vous continuerez ensuite la distillation, jusqu'à ce que vous ayez retiré la moitié de l'humidité de votre suc ; alors vous cesserez & mettrez une livre de ce suc, avec une livre & demie de sucre, que vous cuirez en sucre rosat, & que vous réduirez en sirop, par une simple dissolution à froid , avec six ou sept onces de l'eau spiritueuse & subtile, qui est montée la première, & que vous aurez réservée à cet effet ; ainsi vous aurez un sirop rempli de toutes les vertus de son mixte, comme cela se prouvera manifestement par l'odeur & par le goût; mais principalement par les effets merveilleux qu'il produit dans toutes les

maladies scorbutique, soit que vous le donniez seul, soit que vous le mêliez avec la seconde eau que vous aurez réservée. Vous pourrez aussi garder de ces sucs, pour en être fourni dans la nécessité, pour le temps que les plantes ne sont pas en vigueur, en y apportant néanmoins les précautions requises à cet effet.

§. 6. *Comment on fera les sucs & les sirops des plantes de la première classe.*

Nous ne ferons pas ici de répétitions inutiles, puisqu'il suffit que nous disions qu'il faut que l'Artiste prépare son suc, comme il le doit, pour en faire ce qui va suivre. Lorsque vous aurez le suc de quelqu'une de ces plantes odorantes, il faut le mettre au bain-marie, pour le dépurer par une simple & lente digestion, afin d'en séparer les fèces & l'écume qui surnage. Après avoir coulé ce suc à froid par le blanchet, il faut en prendre quatre livres, & les mettre dans une cucurbite qui ait un chapiteau aveugle, ou un vaisseau de rencontre qui joigne bien exactement ; il faut mettre dans ce suc une livre & demie des sommités & des fleurs de la même plante, qui ne soient point laitues au mortier, mais qui soient simplement coupées fort menu avec des ciseaux ; puis il faut fermer les vaisseaux & les lutter avec de la vessie trempée dans du blanc d'œuf battu, & la placer au bain-marie, aune chaleur lente vingt quatre heures durant ; après quoi, il faut ôter le dessus du vaisseau, & y appliquer un chapiteau qui ait un bec, afin de tirer de ce suc empreint de la nouvelle vertu de sa plante, vingt onces d'une eau spiritueuse très odorante : cela étant fini, il faut cesser le feu, & pousser ce qui reste au fond de la cucurbite, & le garder jusqu'à ce que vous ayez fait ce qui suit.

Mettez les vingt onces d'eau odorante dans un vaisseau de rencontre ; à ces vingt onces, vous ajouterez encore dix onces de nouvelles sommités de la plante sur laquelle vous travailler, que vous luttera & ferez digérer à la lente chaleur du bain, pendant un jour naturel. Vous laisserez refroidir & presserez doucement le tout, afin qu'il ne soit pas trouble, & le garderez jusqu'à ce que vous ayez fait bouillir ce qui vous était resté avec le marc de l'expression , & que vous l'ayez clarifié avec des blancs d'œufs, & cuit avec trois livres de sucre, en consistant de tablettes : ensuite il le faudra décuire à froid, ou seulement sur l'eau tiède, avec les vingt onces de votre eau odoriférante, qui contient la vertu mumiale & balsamique de la plante, & vous aurez un sirop auquel il ne manquera rien de ce qu'il doit avoir, pour suivre nettement l'intention de la nature & celle de l'art.

Mais il me semble que j'entend la plupart des Apothicaires, qui diront que c'est allonger la méthode de faire les sirops, & que personne ne voudra récompenser la peine qu'ils se donneront à bien faire : que de plus, ils seront obligés de faire

ઉଛଉଛଉଛଉଛଉଛଉଛଉଛଉଛଉଛଉଛଉଛଉଛଉଛଉଛଉଛ

les frais d'un bain-marie & des vaisseaux de verre, qui sont nécessaires à la digestion & à la distillation : que ces vaisseaux sont fragiles, & qu'ainsi tout cela joint ensemble, augmentera le prix du remède : que même, il y en aura d'autres qui ne seront pas si circonspects, qui donneront leurs sirops au prix commun : que le peuple court au meilleur marché, sans connaître la bonté de la chose, & que par ce moyen la boutique se déchalandera.

Il faut répondre à toutes ces objections, qui ne sont pas sans quelque fondement : premièrement, pour ce qui est du bain-marie, il n'étonnera que par son nom, ceux qui ne savent ce que c'est ; car ce n'est qu'un chaudron, qui leur pourra servir à toutes les nécessités de la boutique. Secondement pour les vaisseaux, ne sont-ils pas obligés d'en avoir pour d'autres distillations, s'ils se veulent acquitter dignement de leur vocation, ou au moins en faire le semblant. Que s'ils en appréhendent la rupture, ils pourront avoir des cucurbites de grès & de faïence pour les acides, & de celles de cuivre étamé pour les autres matières ; il y aura néanmoins encore un inconvénient, qui est, qu'ils ne pourront pas juger de la dépuration des matières, ni de la quantité qui demeure, non plus que de la consistance, à cause de l'opacité des vaisseaux. Mais la dernière considération doit l'emporter par-dessus toutes les autres : car chacun est obligé par le serment qu'il a prêté lors de la Maîtrise, de faire sa profession avec toute l'exactitude requise, & à l'acquit de sa conscience. Il faut donc que ce dernier but l'emporte sur tout le reste, & qu'il serve d'aiguillon & d'attrait à bien faire : car ceux qui le feront de la sorte, trouveront le support de Messieurs les Médecins, qui recommanderont leurs boutiques ; & lorsque les honnêtes gens seront informés de leur candeur & de leur assiduité au travail, ils contribueront de grand cœur à récompenser la vertu de ceux qui travailleront aux médicaments, qui sont capables de conserver leur santé présente, & de faire renouveler celle qui sera perdue ou altérée.

Continuons donc à faire voir le défaut de l'ancienne pharmacie, & ne nous contentons pas de prouver qu'on a mal fait; mais enseignons comme il faut mieux faire.

Pour cet effet, il faut que nous donnions encore trois exemples des sirops simples, qui seront ceux des fleurs odorantes, des écorces de même nature, & ceux des aromates ; afin que quand les Apothicaires cuiront des sirops de cette sorte, on ne sente point leurs boutiques de trois ou quatre cents pas, ce qui témoigne la perte de la vertu essentielle des parties volatiles & sulfurées des substances des fleurs, & des écorces odorantes & celle des aromates : si ce n'est que ces Apothicaires veuillent faire sentir leurs boutiques de bien loin, par une

ଓଃଓଃଓଃ

vaine politique, qui néanmoins est très dangereuse & très dommageable à la société civile. Et comme les contraires paraissent beaucoup mieux, lorsqu'ils sont opposés : nous dirons premièrement, comment on a mal fait ; secondement, pourquoi on a mal fait : pour enseigner & faire comprendre ensuite les moyens de mieux travailler.

§. 7. *La façon ancienne de faire le sirop de fleurs d'oranges*.

Prenez une demie livre de sieurs d'oranges récentes : faites-les infuser dans deux livres d'eau claire & nette, qui soit chaude, durant l'espace de vingt-quatre heures : après quoi, faites-en l'expression ; & réitérer encore la même infusion deux fois, avec une demie livre de nouvelles fleurs à chaque fois. L'expression & la colature faites, cuisez vingt onces de cette infusion en sirop avec une livre de sucre très blanc. Notez ici une fois pour toutes, que je n'entends pas ici le poids médicinal ; mais que j'entends le poids ordinaire des Marchands, qui est ce seize onces à la livre.

Avant que de faire voir le défaut de ce récipé, il faut que nous disions les vertus qu'on attribue au sirop qui en provient, afin que nous fassions mieux connaître qui a tort ou qui a droit. On dit donc que ce sirop réjouit merveilleusement le cœur & le cerveau, que c'est un restaurant des esprits, qu'il provoque les sueurs ; qu'il est par conséquent très salutaire contre les maladies malignes & pestilentes, parce qu'il chasse & qu'il pousse ce qui est infecté de ce venin, du centre à la circonférence, & en fait paraître les taches & les marques. Tout cela peut être vrai, si ce sirop est bien fait : mais on est frustré de ces nobles effets, par la mauvaise façon que nous venons de décrire. Parce qu'il ne reste à ce sirop qu'une amertume ingrate, qui lui vient de son sel matériel & grossier : au lieu de cette pointe agréable au goût, & de ce fumet subtil & délicat, qui se discerne par l'odorat, qui est proprement la marque que ce sirop n'est pas privé de son sel volatil sulfuré, dans lequel résident toutes les vertus qu'on en espère. Mais la coction de ce sirop, qui ne se peut faire sans bouillir, emporte toute cette vertu subtile, ce qui est cause qu'il ne répond pas aux indications du savant & de l'expert Médecin, & encore moins à l'espérance du malade.

§. 8. *La façon de faire chimiquement & comme il fut de sirop de fleurs d'oranges*.

Prenez une livre & demie de fleurs d'oranges, qui auront été cueillies un peu de temps après le lever du Soleil ; mettez-les dans une cucurbite de verre, & les arroser de douze onces de bon vin blanc, & d'autant d'excellente eau de roses ; couvrez le vaisseau de son chapiteau, dont vous lutterez très exactement les jointures ; placez-les au bain-marie, & en retirez par la distillation faite avec un

feu, que vous augmenterez par degrés, huit onces d'esprit ou d'eau spiritueuse, qui sera très odorante & très subtile, que vous garderez à part : continuez le feu & tirez une seconde eau, presque jusqu'à la sécheresse de vos fleurs ; après cela cessez le feu, & faites bouillir les fleurs qui vous sont restées dans deux livres d'eau commune, jusqu'à la consomption d'une livre ; pressez cette décoction, qui est remplie de l'extrait & du sel fixe des fleurs ; clarifiez la avec les blancs d'œufs, & la cuises en consistance de sucre rosat avec une livre de sucre, que vous décuirez après avec les huit onces d'eau spiritueuse, & cela à froid ; & vous aurez le vrai sirop de fleurs d'oranges, pleinement rempli de toutes leurs vertus.

La seconde eau que vous aurez tirée servira d'eau cordiale & alexitaire pour y mêler le sirop, lorsque le Médecin l'ordonnera. Cette préparation servira de modèle pour faire les sirops des autres fleurs, qui sont ou qui approchent de la nature des fleurs d'oranges. Suivons à présent par l'exemple du sirop des écorces odorantes, & prenons celle du citron.

§. 9. *L'ancienne façon de faire le sirop de d'écorce du citron.*

Prenez une livre de l'écorce extérieure des citions récents, deux drachmes de graine d'écarlate ou de Kermès, & cinq livres d'eau commune ; faites cuire & bouillir le tout ensemble, jusqu'à la consomption de deux parties ; couler ce qui reste, & y ajoutez une livre de sucre, que vous réduirez à la juste consistance de sirop, que vous aromatiserez avec quatre grains de musc. Voilà leur manière d'ordonner & de faire, qui est tour à fait indigne d'un bon & d'un vrai Physicien, comme nous le ferons voir par les vertus qu'ils attribuent à ce sirop, & par la confession ingénue qu'ils font, que la bonne odeur lui est tout à fait nécessaire pour l'élever & le faire parvenir jusqu'au haut point des vertus qu'ils lui attribuent. Qui sont telles, de fortifier l'estomac & le cœur, de passer au-dehors & de corriger les humeurs pourries, corrompues & puâmes du ventricule, d'ôter la mauvaise haleine, de résister aux maladies venimeuses & pestilentes, de remédier à la palpitation ou aux battements du cœur, & de dissiper la tristesse. Toutes ces vertus sont propres & essentielles au sel volatil sulfuré de l'écorce du citron, comme le témoigne très bien son odeur & son goût si agréable.

Mais voyons, je vous prie, comment ces prétendus Maîtres s'imaginent de pouvoir introduire & conserver ce goût & cette odeur dans le sirop, dont il est question, ou dans un julep de sucre & d'eau, cuits ensemble en consistance de sirop. Ils ordonnent de mettre dans l'un ou dans l'autre une quantité judicieuse de l'école extérieure du citron, sans dire si ce sera à chaud ou à froid, vu que

ঔ৩ঔ৩ঔ৩ঔ৩ঔ৩ঔ৩ঔ৩ঔ৩ঔ৩ঔ৩ঔ৩ঔ৩ঔ৩ঔ৩

quand même ils auraient eu cette précaution, encore ne servirait-elle de rien : car si c'est à chaud qu'on y met l'écorce, son fumet & son esprit volatil s'évanouiront aussitôt, & ne laissera qu'une odeur & qu'un goût de térébenthine ; & si c'est à froid, la viscosité & la lenteur du sirop qui est chargé de l'amertume & de l'extrait de l'écorce précédente, ne pourra pas recevoir, ni ne sera capable d'extraire cette puissance qu'on y veut introduire, quoiqu'elle soit très subtile de soi-même. Ils auraient néanmoins beaucoup mieux fait, s'ils avaient prescrit à l'Apothicaire de presser entre ses doigts des restes d'écorce de citron, & de faire entrer cette humidité spiritueuse & oléagineuse dans du sucre très fin réduit en poudre très subtile, jusqu'à ce qu'il commençât à se fondre, & alors achever la dissolution de ce sucre avec un peu de suc de citrons bien filtré, & ainsi aromatiser leur sirop tout cuit avec cette agréable liqueur. Mais cette manière d'agir n'est pourtant pas encore digne d'un Artiste ou d'un Apothicaire Chimiste, il y procédera donc de la manière qui suit.

§. 10. *La manière de faire artistement le sirop d'écorces du citron.*

Prenez une demie livre de l'écorce extérieure & mince des citrons nouveaux, hachez-la fort menu avec des ciseaux ou avec un couteau ; mettez-la dans une cucurbite de verre, & l'arroser avec une livre & demie de bon vin blanc, ou ce qui sera encore mieux, avec autant de bonne malvoisie ou de bon vin d'Espagne ; tenez cela quelque peu de temps en digestion, retirez par la distillation que vous ferez avec les précautions que nous avons dites, dix ou douze onces d'eau spiritueuse, ou d'esprit très subtil & très odorant, sans autre addition ; si c'est pour les femmes, à cause de la matrice, qui ne peut souffrir l'odeur du musc, ni le goût de l'ambre. Mais si c'est pour des hommes, ou pour des femmes qui ne soient pas sujettes aux passions hystériques, mettez dans le bec du chapiteau, qui servira à cette distillation, un nouet de toile de soit crue, qui contiendra une demie once de graine de Kermès, qui ne soit, ni surannée, ni vermoulue ; huit grains d'ambre gris & quatre grains de musc ; & ainsi les premières vapeurs qui sont très subtiles, très pénétrantes & très dissolvantes, étant condensées en liqueur qui distillera par ce bec, emporteront avec elles, la teinture, la vertu, l'essence & l'odeur de ces trois corps, dont tout le reste sera empreint & parfumé. Mettez ensuite en digestion à froid encore trois onces d'écorce de citron, qui ne soit que superficielle, mince & subtile, & qui soit coupée bien menu, dans l'eau spiritueuse que vous avez tirée de la première : coulez cette macération à travers un linge net & fin sans expression, & le garder dans une fiole qui soit bien bouchée, jusqu'à ce que vous ayez fait bouillir dans deux livres d'eau commune l'écorce, qui vous est restée de la distillation, & même celle de l'expression, tant que la liqueur soit réduite à la moitié, que vous

presserez, clarifierez & cuirez en sucre rosat, avec une livre de sucre très blanc, qu'il faut après cela décuire en consistance de sirop, avec la quantité requise de l'eau spiritueuse essencifié. Il faut garder ce sirop avec soin, parce qu'il est autant ou plus utile durant la santé, que pendant la maladie ; car une cuillerée de ce sirop mêlée avec du vin blanc, ou avec du sucre & de l'eau, composent ensemble une limonade très agréable & très odoriférante ; ceux qui voudraient rendre cette boisson d'une agréable acidité, pourront y joindre du jus de citron, ou bien quelques gouttes d'aigre de soufre ou d'esprit de vitriol, si c'est dans la maladie, pourvu que ce soit de l'ordre d'un bon Médecin. Ce sirop donnera aussi l'exemple de faire comme il faut celui de l'écorce d'orange, qui n'est pas moins utile que le précédent, & principalement pour les femmes, & pour ceux qui sont sujets aux indigestions & aux coliques. Continuons notre troisième exemple des sirops des aromates.

§. 11. *Comment on a fait communément le sirop de cannelle.*

Prenez deux onces & demie de cannelle fine & subtile, c'est-à-dire, qui ait un goût pénétrant & piquant ; mettez-la en poudre grossière, & la digérez en un lieu chaud dans une cucurbite de verre, avec deux livres de très bonne eau de cannelle l'espace de vingt-quatre heures, que le vaisseau soit si bien bouché, que rien ne puisse expier. Ce temps passé, faites-en la colature & l'expression ; puis remettez deux autres onces & demie de nouvelle cannelle en infusion, autant de temps que la précédente que vous garderez ; & continuer ainsi jusqu'à quatre fois ; garder cette infusion empreinte des vertus de la cannelle à part ; puis prenez la cannelle qui reste des expressions, & versez dessus une livre de malvoisie, ou de quelque autre vin généreux & fort ; faites-en aussi l'infusion, puis en tirez toute la liqueur par une forte expression, que vous joindrez à l'infusion précédente, avec deux onces de très odorante eau de roses & une livre de sucre, & les cuirez ensemble en sirop dans un pot de terre bien couvert.

Je sais qu'il n'y a personne qui connaisse tant soit peu la cannelle, & les parties qui fournissent & qui contiennent ses vertus, comme aussi celles des autres aromates, & principalement celles du girofle; qui ne s'étonne & qui ne hausse les épaules de pitié, lorsqu'on lira cette sotte & cette absurde description d'un des plus nobles sirops & des plus excellents qu'un Apothicaire puisse faire, ou puisse tenir dans sa boutique, & que ses Auteurs destinent à la récréation & au rétablissement des esprits vitaux, à réveiller & à ramener la chaleur & la vie au cœur & à l'estomac, lorsqu'elle en a été chassée par quelque froidure mortelle, qui corrige aussi la puanteur de la bouche & celle du ventricule, qui aide à la

digestion, & qui enfin est capable de réparer & conserver universellement toutes les forces du corps. Je sais, dis-je, que pour peu qu'une personne soit versée dans la distillation, & dans l'extraction de la substance éthérée des aromates & particulièrement de la cannelle ; il est impossible qu'elle n'ait une secrète horreur de voir des manquements si grossiers, dans un dispensaire, où tant de graves Docteurs ont mis la main. Toutes les vertus qu'on attribue au sirop de cannelle, sont vraies & réelles, pourvu qu'elles y soient conservées ; mais examinons un peu, je vous prie, & voyons de quelle belle & judicieuse précaution les Auteurs se servent pour cet effet. Ils ordonnent à l'Apothicaire de cuire ce sirop dans un pot de terre qui soit exactement bouché : mais considérez, qu'en même temps qu'ils prescrivent la clôture du vaisseau, qu'ils veulent qu'on fasse cuire ce qu'il contient en consistance de sirop, ce qui ne se peut faire que par l'évaporation lente de la liqueur superflue, ou par son ébullition. Que si le couvercle du pot dans lequel on le cuira, a un rebord qui entre en dedans & qui soit juste, qu'il ferme exactement ce pot, & que les jointures en soient bien lutées, afin qu'il ne se puisse faire aucune expiration ; l'Artiste ou l'Apothicaire ne parviendront jamais à leur but, qui est de faire un sirop, comme on le leur a ordonné, puisqu'il se fera une circulation perpétuelle des vapeurs du bas au haut ; car ce qui s'élèvera du bas se condensera au haut du couvercle & retombera, sans espérance d'acquérir par ce moyen la consistance d'un sirop. Il faut donc nécessairement qu'il se fasse de l'expiration, voire même de l'ébullition, pour consumer deux livres & demie de liqueur surabondante pour la consistance du sirop. Or, ne serait-ce pas un grand dommage & une perte très considérable, de laisser aller en l'air inutilement deux livres & demie & davantage d'une eau spiritueuse, d'une odeur très agréable, d'un goût très délicieux & d'une très grande efficace ? Il n'y a pourtant que la Chimie, qui soit capable de réparer ces défauts, puis qu'elle nous fait connaître que la cannelle possède en soi, aussi bien que les autres aromates, un sel volatil sulfuré si subtil, que la moindre chaleur est capable de l'extraire & de le chasser, si l'Artiste n'observe avec exactitude de boucher comme il faut, non seulement les jointures de l'alambic , mais aussi celles du bec, à l'endroit qu'il se joint à l'embouchure du récipient ; autrement il perdra le plus subtil & le plus efficace de l'esprit salin de la cannelle, qui est accompagné de celui de la malvoisie, ou de celui de quelque autre vin qu'on y aurait substitué.

Poursuivons à faire voir, jusqu'où va l'imperitie des Artistes, qui ont fait cette description, par l'addition de deux onces de très bonne eau de roses sur dix onces de cannelle, sur deux livres de très-bonne eau de cet aromate, & sur une

livre de malvoisie ; & ce qui est encore plus ridicule, c'est qu'il faut que l'odeur de cette eau se perde avec la partie subtile & volatile des autres. Mais on pourra m'objecter que le sucre qui est un sel végétable, de la nature moyenne entre le fixe & le volatile, sera capable de retenir à soi l'esprit & le sel volatil de le cannelle, & qu'ainsi c'est à tort que je déclame contre ce sirop, puisque ce moyens unissant, est capable de conserver la vertus de ce qui entre dans sa composition.

Cet argument semble avoir de la force & en a même beaucoup. Nous ferons pourtant voir la vérité sans la déduire, & cela par la distinction qui suit. Nous distinguons donc entre le sucre chaud & entre le sucre froid. Car nous confessons bien que le sucre réduit en poudre subtile, est capable de recevoir en soi les huiles éthérées des aromates, & encore toutes les autres huiles distillées, qu'il est même capable de les unir & de les mêler indivisiblement, avec les esprits & avec les eaux, ce qui n'est pas un des moindres secrets de la Chimie ; mais nous nions absolument que cette union & ce mélange se puissent faire à chaud, non pas à la moindre chaleur ; & par conséquent encore beaucoup moins à celle qui est nécessaire à la cuite d'un sirop, où il faut évaporer plus de deux livres de liqueur superflue. Nous avons été obligés d'entrer dans la discussion de tout ce que dessus, pour faire voir la vérité de plus en plus, & pour faire connaître très évidemment la belle & l'absolue nécessité de la Chimie, puisqu'il n'y a que cette seule Maîtresse, qui puisse enseigner à bien faire toutes les préparations de la pharmacie.

§. 12. *Comment il faut faire le sirop de cannelle selon les préceptes de la Chimie*.

Ce sirop servira de règle pour bien faire tous les autres sirops des aromates, dont il n'est pas besoin de donner les recettes, puisque la présente servira pour tous.

Prenez dix onces de très bonne cannelle que vous coupera menu, & la mettrez dans une cucurbite de verre, sur laquelle vous verserez trois livres de bon vin d'Espagne ou de malvoisie, ou même de quelque autre vin qui soit fort & généreux, & une livre de très-bonne eau de roses ; couvrez la cucurbite de son chapiteau, dont il faut lutter exactement les jointures ; mettez-là au bain-marie, & lui adapter un récipient, que vous lutterez aussi avec le bec de l'alambic ; donner un petit feu de digestion durant douze heures ; puis donner le feu de distillation, en sorte que les gouttes se suivent l'une l'autre, sans néanmoins que le chapiteau s'échauffe trop : mais qu'on y puisse souffrir la main sans peine ; continuer ainsi tant que la cannelle paroisse sèche ; cesser alors, & métier cette cannelle à part. Réitérez ce que vous aurez fait avec autant de cannelle, versant

dessus l'eau que vous aurez retirée, & distiller comme auparavant, faites cela la troisième fois ; & quand vous aurez achevé, mettez votre eau dans une bouteille, que vous boucherez avec du liège ciré, & la couvririez avec de la vessie mouillée, afin qu'elle n'exhale pas le meilleur & le plus subtil de sa vertu.

Prenez ensuite toute la cannelle qui vous est restée ; mettez-la dans la cucurbite, & verser dessus quatre livres d'eau commune ; couvrez-la de son chapiteau, lutter & distillez au sable, & en retirez une livre & demie, afin que s'il était resté quelque substance volatile & virtuelle dans la cannelle, vous la retiriez sans la perdre : cette dernière eau servira dans le laboratoire pour la dernière lotion des magistères & des précipités , aussi bien qu'à l'extraction de quelques teintures, faites bouillir ensuite la cannelle au sable sans chapiteau, parce qu'il n'y a plus rien à espérer. Couler & pressez toute la liqueur, qui est empreinte de l'extrait & du sel fixé de la cannelle ; clarifiez-la & la cuisez en tablettes avec deux livres de sucre fin, qu'il faudra décuire à froid avec une livre de l'eau spiritueuse que vous aurez réservée : il faut mettre aussitôt ce sirop dans une bouteille qui soit bien bouchée, afin qu'il ne perde pas ce qu'on aura conservé avec tant de travail.

C'est un trésor dans toutes sortes de faiblesses ; mais principalement dans les accouchement longs & difficiles, où les femmes sont épuisées de leurs forces ; & où par conséquent, elles sont privées de la meilleure partie de leurs esprits & de leur chaleur naturelle, si bien qu'il est nécessaire de refournir ces pauvres languissantes de nouveaux esprits & de chaleur ; & comme il n'y a point de végétable qui en possède davantage que la cannelle, & principalement lorsqu'elle est animée de l'esprit du vin, tout cela se trouve concentré dans ce sirop avec un agrément admirable, si bien qu'il est capable de produire tous les effets que nous lui avons attribués.

La dose est depuis une demie jusqu'à une & deux cuillerées. Ceux qui désireront rendre ce sirop encore plus excellent, mettront dans le bec du chapiteau un scrupule d'ambre gris mêlé avec une drachme de vrai bois d'aloë réduit en poudre, & repasseront une demie livre de leur excellente eau de cannelle par la distillation, dont ils feront le sirop, qui sera beaucoup plus efficace.

Il faut que nous achevions ce discours des sirops, par les remarques & les observations que nous ferons sur les sirops composés ; parce que comme ils sont destinés à différents usages, aussi sont-ils composés de différentes matières, qui demandent aussi une manière différente de les préparer.

Mais avant que d'entrer en matière, il faut que nous disions quelque chose qui puisse frapper l'esprit du lecteur, afin qu'il nous puisse mieux entendre, & que cela soit aussi plus capable d'instruire ceux, qui se consacrent à l'être de la belle pharmacie. Et pour commencer, je dirai que les Philosophes naturalistes, qui sont ceux qui jugent le plus sainement des choses, assurent que tout ce qui reçoit, le fait a sa façon de recevoir, & non pas à la façon de celui qui est reçu, & qui doit introduire quelque qualité nouvelle dans celui qui reçoit. Si cet axiome philosophique est vrai en soi, comme personne d'un jugement sain n'en doutera ; c'est ici particulièrement que nous en ferons voir la vérité : parce que l'Apothicaire ne peut faire aucun sirop composé, qu'il ne fasse l'extraction de la vertu & des teintures de diverses choses, qui doivent être reçues dans quelque liqueur, qui est ce que les Chimistes appellent ordinairement *Menstrue*. Or, de quelque nature que soit ce menstrue ou cette liqueur, elle ne se peut charger ni s'empreindre de la teinture, ou de l'essence de quelque végétable, de quelque animal, ou de quelque minéral que ce soit, que selon sa manière de recevoir, qui ne peut être autre que selon le poids de nature, qui n'est autre chose que la portée & la quantité suffisante de la matière la plus subtile du corps qu'on extrait, dont le menstrue est chargé ; & lorsqu'il en est ainsi saoulé & rempli, soit à froid ou à chaud, il est impossible à l'art de lui en faire prendre davantage ; parce que, comme nous avons dit, il est chargé selon le poids de nature, qu'on ne peut outre-passer, si on ne veut tout gâter, ou qu'on ne perde inutilement les choses ; car

Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quod ultra, citraque nequit consistere rectum.

Pour exemple, prenez quatre onces de sel ordinaire, faites-les dissoudre dans huit onces d'eau commune à chaud, & vous verrez que l'eau ne se chargera que des trois onces de ce sel, & qu'elle laissera la quatrième ; & quoique vous fassiez bouillir l'eau, & que vous l'agitiez avec le sel ; cependant elle n'en recevra pas davantage, parce que s'il parait dissout à la chaleur, il se décharge au fond & se coagule, lorsque l'eau est refroidie. Mais pour une preuve plus manifeste, que l'eau est chargée suffisamment & naturellement ; il faut avoir une assez grande quantité de cette eau chargée de sel, pour y mettre un œuf dedans, qui fera connaître visiblement, si l'eau est chargée selon le poids de la nature ; car si elle en a autant qu'elle en peut recevoir, l'œuf surnagera sans qu'il aille au fond ; & si elle n'en est pas assez chargée, l'œuf ne manquera pas d'aller au fond, parce que l'eau n'est pas suffisamment remplie du corps dissout pour l'en empêcher.

Cela se prouve encore dans la cuite de l'hydromel ; car lorsque l'eau n'est pas encore assez chargée du corps du miel, l'œuf ne surnagera jamais ; mais au contraire, il va tout aussitôt au fond : mais lorsque par diverses tentatives, on est venu à ce point que l'œuf puisse surnager ; alors c'est le vrai signe de la cuite parfaite de l'hydromel, & que l'eau est chargée de la substance du miel autant qu'elle le doit être, pour faire un breuvage agréable & vineux après sa fermentation ; au lieu que s'il est chargé davantage, ce breuvage est gluant & attachant aux lèvres, à cause du trop de miel ; & s'il ne l'est pas assez, il n'a pas assez du corps du miel en soi, pour lui donner le goût & la force qu'il doit avoir, parce que les esprits du miel, qui causent sa bonté, n'y sont pas assez abondamment introduis pour faire une légitime fermentation.

Nous disons aussi la même chose de l'esprit de vin, de l'eau de vie, du vinaigre simple & du distillé, des esprits corrosifs du sel, du nitre, du vitriol, des eaux fortes & généralement de toutes les liqueurs, ou de tous les menstrues qui sont capables d'extraire ou de dissoudre quelque corps, soit animal, soit végétable, soit minéral. Par exemple, mettez du corail en poudre grossière dans un matras & verser dessus du vinaigre distillé, jusqu'à l'éminence de trois ou de quatre doigts peu à peu ; aussitôt vous verrez son action, & vous entendrez un certain bruit dans son ébullition, que fait la dissolution du corps du corail ; mais lorsque cette ébullition & ce bruit est cessé, filtrez la liqueur qui surnage, & la mettez sur du nouveau corail en poudre, & vous verrez qu'il ne se fera plus aucune action, ni aucun bruit ; ce qui prouve évidemment que cette liqueur est suffisamment remplie de ce corps, & qu'elle n'en peut recevoir davantage. Prenez aussi de l'eau, de l'eau-de-vie, ou de l'esprit de vin, & en mettez sur du safran, jusqu'à ce qu'elle soit exaltée en très haute couleur ; prenez ensuite du nouveau safran & verser cette teinture dessus, & vous verrez que cette liqueur n'extraira plus, & que votre safran demeurera de la même couleur que vous l'aurez mis dans le vaisseau. Il en est de même de tous les corps végétables, qui entrent dans la préparation des sirops composés, comme les herbes, les fleurs, les fruits, les semences & les racines. Tous ces corps ont en eux un sel, qui, quoiqu'il soit de différente nature, ne laisse pas de charger de sa substance plus ou moins visqueuse, le menstrue dont l'Apothicaire se sert, selon le dispensaire qu'il suit, du poids de nature ; & lorsque ce menstrue est une fois empreint de la vertu & de l'essence de quelqu'une de ces choses, jusqu'à la concurrence du poids de nature, il est impossible qu'il puisse attirer à soi la teinture & la vertu des autres corps qu'on y ajoute ensuite, sans qu'il se fasse quelque perte ; car la vertu de ces corps sera ou fixe ou volatile ; si elle est fixe, le menstrue est déjà chargé de quelque chose de même nature, & ainsi ce corps ne communiquera

point sa vertu à la décoction du sirop, qui est suffisamment chargée ; mais si la vertu de ce corps est volatile, elle s'évaporera inutilement pendant l'ébullition de la liqueur superflue dans la cuite du sirop.

Tout ce que nous avons dit ci-devant, fait voir que nous avons besoin de donner les remarques que nous avons promises sur les sirops composés, & les exemples de la division des matières qui entrent dans ces sirops, afin d'en tirer l'essence & la vertu, selon la diverse nature qu'elles ont en elles, soit qu'elle réside dans la partie fixe, soit qu'elle se trouve dans celle qui est volatile.

Nous nous servirons donc de l'exemple de six sirops, qui sont de six différents usages, & par conséquent qui sont composés de différentes matières, & qui sont extraits avec des menstrues différents, afin de faire mieux voir la vérité de toutes les manières possibles. Ces sirops sont, premièrement un sirop stomacal, qui est le *sirop d'absinthe* composé. Secondement, un sirop apéritif qui est le sirop *acéteux*, ou le sirop de vinaigre composé. Le troisième, un sirop hystérique ou pour la matrice, qui est le sirop d'*armoise* composé. Le quatrième, un sirop cholagogue & hépatique, qui est le sirop de *chicorée*, composé avec la rhubarbe. Le cinquième, est un sirop thorachique ou pectoral, qui est destiné aux maladies de la poitrine, qui est celui d'*hyssope*. Le sixième, un sirop purgatif & phlegmagogue, qui est le sirop de *carthame*, ou de safran bâtard. Nous donnerons premièrement leur dispensation ancienne, & des remarques sur leurs manquements ; après quoi nous montrerons comment il les faut faire à la moderne, c'est-à-dire, chimiquement & sans défauts.

§. 13. *L'ancienne façon de faire le sirop d'absinthe composé.*

Prenez une demie livre d'absinthe pontique, ou de l'absinthe romain, deux onces de roses toutes, trois drachmes de nard indic : mettez macérer cela réduit en poudre grossière dans un vaisseau de terre vernissé durant vingt-quatre heures, avec du bon vin vieil qui soit clairet, & du suc de coings bien dépuré, de chacun trois livres & quatre onces ; après cela faites bouillir le tout & le coulez, & en faites un sirop, selon les règles de l'art, avec deux livrer de sucre.

Ce sirop n'est pas un des moindres de la boutique d'un Apothicaire, pourvu qu'il soit bien & dûment préparé : car il est composé de choses qui peuvent produire les effets que les Auteurs lui attribuent, pourvu qu'on ne perde point par une ignorance grossière, & qui n'est nullement pardonnable, les choses qui constituent sa vertu ; qui sont l'esprit du vin clairet & l'essence volatile, odorante & subtile de l'absinthe, des roses & du nard indic. Mais nous avons déjà suffisamment dit ci-devant les raisons pour lesquelles on avait mal fait,

lorsque nous avons parlé des sirops simples ; c'est pourquoi nous nous contenterons de dire simplement ici, que personne ne peut cuire l'infusion de ce sirop en consistance avec deux livres de sucre, qu'on ne fasse premièrement évaporer par la coction & par l'ébullition cinq livres & plus, de la liqueur superflue ; ce qui ne se peut faire qu'on ne perde l'esprit du vin & le sel volatil sulfuré des ingrédients, & ainsi il ne restera que l'acide du suc de coings, & l'extrait grossier & matériel du reste. Il faut donc que nous donnions une autre dispensation de ce remède, & la manière de le bien faire sans aucune perte de ses bonnes qualités.

§. 14. *Comment il faut bien faire le sirop d'absinthe composé.*

Prenez six onces d'absinthe récente, trois onces de menthe, une once de galanga, deux onces de calamus aromatique, une once & demie de roses rouges, & une demie once de nard indic, que vous couperez bien menu, & mettrez dans une cucurbite de verre, avec quatre livres de bon vin clairet ; vous mettrez le tout au bain-marie avec les précautions requises au travail & à la distillation, & en retirer, après qu'ils auront été vingt-quatre heures en infusion, dix-nuit onces d'eau spiritueuse & odorante, que vous mettrez dans un vaisseau de rencontre, & jetterez dedans encore deux onces & demie de sommités d'absinthe, deux drachmes de girofles, une demie once de noix muscade, & deux drachmes de mastic choisi, le tout réduit en poudre subtile ; & après que cela aura été deux jours en infusion au bain vaporeux, vous le presserez à froid, & filtrerez la liqueur que vous garderez dans une fiole, jusqu'à ce que vous ayez fait bouillir ce qui vous est resté de votre distillation, & de l'expression dans un pot de terre vernissé, jusqu'à la réduction de la moitié, que vous clarifierez & cuirez en consistance de tablettes, pour le décuire après en sirop, avec l'eau essencifiée de la vertu stomachale de l absinthe & des aromates ; si vous le voulez encore rendre plus agissant & plus prêt à suivre vos indications ; vous y pourrez ajouter de l'esprit de vitriol, ou de celui de sel, jusqu'à ce qu'il ait acquis une agréable acidité, qui vaudra beaucoup mieux que l'acide, qui vous serait demeuré du suc de coings, après une si longue & si inutile ébullition.

§. 15. *Comment les anciens on fait le sirop acéteux ou le sirop de vinaigre composé.*

Prenez des racines de fenouil, de celles d'ache & de celle d'endive , ou de chicorée, de chacune trois onces : des semences d'anis, de fenouil & d'ache, de chacune une once, de celle d'endive une demie once, faites bouillir le tout haché, & réduit en poudre grossière dans dix livres d'eau de fontaine, a un feu lent, jusqu'à la diminution de la moitié, que vous cuirez en sirop selon l'art,

dans un vaisseau de terre vernissée, avec trois livres de sucre & deux livres de vinaigre très fort.

Nous avons encore à nous plaindre ici des mêmes erreurs, dont nous avons si souvent parlé ci-devant : car, je vous prie, qui ne voir une absurdité manifeste, de faire bouillir des semences & des racines, qui sont composées de parties subtiles & volatiles, à un feu lent avec dix livres d'eau ; & de plus, de joindre deux livres de vinaigre à cinq livres de liqueur, afin de lui faire perdre ce qu'il a de plus pénétrant & de plus actifs, & d'où dépend toute la vertu incisive & apéritive de ce sirop ? Nous rendons pas pourtant ennuyeux à répéter si souvent une même leçon ; disons seulement le moyen de mieux faire, puisque nous nous sommes suffisamment expliqués là-dessus dans nos remarques précédentes sur le sirop acéteux simple.

§. 15. *Pour faire chimiquement le sirop acéteux composé.*

Prenez des racines d'acné, de chicorée ou d'endive, & de fenouil, de chacune trois onces ; des semences d'anis, de fenouil & d'ache, de chacune une once ; de celle d'endive une demie once : il faut battre les semences grossièrement, & hacher les racines bien menu, puis les mettre dans une cucurbite de verre, & verser dessus deux livres de vinaigre distillé, qui soit bien déphlegmé ; distillez le tout au bain-marie, jusqu'à ce que vous ayez retiré tout le vinaigre, & que les espèces soient sèches dans le vaisseau. Garder dans une fiole le vinaigre distillé, qui est empreint du sel volatil des racines & de celui des semences, qui lui communiquent sa principale vertu d'ouvrir les obstructions. Tirez le reste de la cucurbite, & le faites bouillir dans trois livres d'eau commune, jusqu'à ce qu'il ne reste que le tiers que vous clarifierez & ferez cuire en consistance de tablettes avec trois livres de sucre fin, & que vous décuirez à la chaleur tiède du bain en consistance de sirop, avec le vinaigre que vous aurez retiré par distillation. Ce sirop est excellent pour nettoyer le ventricule de ceux qu'on appelle pituiteux, qui est ordinairement farci de glaires & de mucilages, qui enduisent ses tuniques intérieures, qui empêchent la digestion & l'appétit, & qui sont les causes occasionnelles des fièvres bâtardes ; il est aussi très bon pour ouvrir les obstructions des reins, du foie & de la rate, à cause de la subtilité du tartre qui a été volatilisé dans le vinaigre distillé, qui est aidé de la vertu subtile & pénétrante du sel volatil & pénétrant des racines & des semences.

§. 16. *Comment les Anciens ont fait le sirop d'Armoise.*

On donne ordinairement ce sirop en chef-d'œuvre aux jeunes Apothicaires, qui sont aspirants à la Maîtrise. Je crois pourtant que c'est plutôt pour sonder s'ils

connaissent les plantes, que pour éprouver s'ils seront capables de bien faire ce sirop, avec la conservation de la vertu de ses ingrédients, qui sont véritablement capables de produire de merveilleux effets, puisqu'il est composé d'herbes, de racines, de semences & d'aromates, qui concourent tous à une même fin, & qui sont tous spécifiques dédiés à la matrice, tant pour ôter la suppression des mois, que pour nettoyer, & comme balayer la matrice de toutes les ordures dont elle pourrait être infectée, & la délivrer des douleurs que les vents causent en cette partie, qui l'irritent le plus souvent jusqu'aux convulsions, & jusqu'à la suffocation & aux syncopes.

Mai tout cela ne se fera pas, si on ne retient par le moyen de la Chimie, toute la vertu subtile & pénétrante de ce qui entre dans ce sirop.

§. 17. *La description du sirop d'Armoise*.

Prenez deux poignées d'armoise, lorsqu'elle est montée & qu'elle est encore en fleur, du pouillot royal, du calament, de l'origan, de la mélisse, du dictamne de Crète, de la persicaire, de la sabine, de la marjolaine, du chamœdrys, du millepertuis, du chamœpythis, de la matricaire avec sa fleur, de la petite centaurée, de la rue, de la bétoine & de la buglosse, de chacun une poignée ; des racines de fenouil, d'ache, de persil, d'asperges, de bruseus, de pimpernelle, de campane, de cyperus aromatique, de garance, d'iris & de pœone, de chacun une once ; des baies de genièvre, des semences de levêche, de persil, d'ache, d'anis, de nielle romaine ; des racines de cabaret, de pyrethre, de valériane, du costus amer, du carpobalsamum, ou des cubebes, du cardamome, du cassia lignea aromatique, & du calamus de même nature, de chacun une demie once. Il faut couper les herbes & les racines récentes, & mettre en poudre grossière tout ce qui est sec ; puis les mettre macérer & infuser durant vingt-quatre heures dans dix-livres d'eau pure ; après cela, il les faut cuire & faire évaporer jusqu'à la consomption de la juste moitié, puis ôter la bassine du feu ; & lorsque la décoction sera tiède, il faut frotter & manier les espèces avec les mains, puis en faire une exacte colature, qu'il faudra cuire en sirop avec quatre livres de sucre. Notez qu'ils recommandent encore itérativement d'avoir grand égard à ce que la décoction soit coulée, & recoulée bien nettement avant que de la cuire avec le sucre, ou qu'autrement le sirop se rancira, & se troublera facilement, parce qu'ils prétendent de ne le point clarifier, de peur que les blancs d'œufs n'attirent à eux la vertu de la décoction ; & que de plus, ils ordonnent de ne mettre les aromates que sur la fin de l'ébullition, afin que la vertu de ces substances volatiles ne se perde par une trop longue coction. Voilà qui fait bien voir que ces gens-là ne pèchent que pour n'avoir pas été initiés aux mystères de

la Chimie, qui leur aurait appris à raisonner plus judicieusement, & à travailler avec plus de circonspection.

Mais venons à l'examen, & aux marques qui sont nécessaires pour l'instruction de l'Apothicaire Chimique, & nous n'en ferons que trois, qui feront assez connaître l'imperfection de leur façon de faite. Et premièrement, à quoi est nécessaire, je vous prie, cette friction & ce maniement des espèces, puisqu'il les faut presser, pour retirer par cette violence toute la liqueur, dont les espèces sont imbibées. Et a quoi encore cette double & triple colature, puisqu'elle ne purifiera jamais la décoction, & qu'il est absolument nécessaire de la clarifier avec les blancs d'œufs, pour en faire un sirop qui soit agréable à la vue & à la bouche ? La seconde, c'est qu'ils veulent & ordonnent de ne mettre les aromates que sur la fin de la décoction ; de peur, disent-ils, que leur vertu qui consiste en une grande subtilité ne s'évapore ; & ils ne considèrent pas, que quoique la décoction puisse avoir reçu quelque vertu des aromates, à cause que l'ébullition ne s'en serait pas ensuivie ; cependant qu'il faudrait que cette vertu s'évanoui, lorsqu'on cuira cette même décoction avec le sucre, & qu'ainsi leur précaution est peu judicieuse, pour ne pas dire ignorante.

Mais pour la troisième, qui est qu'il ne faut avoir égard qu'aux aromates dans la façon de faire ce sirop ; puisque toutes les plantes, toutes les racines, tous les fruits & toutes les semences qui entrent en sa composition, sont toutes odorantes, & par conséquent remplies d'un sel, d'un esprit, & d'un soufre très subtils, qu'il faut aussi-bien conserver que la vertu des aromates ; puisque ce sont ces seules choses, qui donnent l'efficace & la puissance à ce sirop d'apaiser, comme on le prétend, toutes les irritations & les exorbiraiions de la matrice.

Il n'est pas nécessaire que nous donnions une méthode particulière de faire ce sirop selon les règles de la Chimie, puisque nous avons assez de fois enseigné & répété la manière de le pouvoir faire dans les autres que nous avons décrits ci-devant, & principalement en parlant du sirop acéteux composé : ceux qui feront ce sirop avec les précautions, & avec la méthode chimique que nous avons insinuée ci-devant, pourront alors se vanter qu'ils auront fait un chef-d'œuvre de Pharmacie ; puisqu'il ne suffit pas de connaître les matières, & d'en faite une démonstration pompeuse, pour négliger ensuite la conservation de la vertu des choses qui entrent dans la dispensation, dont on fait ordinairement parade devant les Maîtres Apothicaires.

ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙ঔৣ☙

§. 18. *Comment on fait ordinairement le sirop de chicorée avec la rhubarbe.*

Messieurs les Médecins se servent de ce sirop avec une raison très valable, puisqu'elle a son fondement dans la nature de la chose, & dans l'expérience de ses vertus : car il n'entre rien dans ce sirop, qui ne soit capable de seconder leurs bonnes intentions, & de produire les bons effets qu'ils en espèrent, pourvu qu'on le fasse avec les sucs dépurés des plantes chicoracées qui le composent, qui témoignent par leur goût amer l'abondance de leur sel essentiel nitro-tartareux, qui est apéritif & diurétique : de plus, les racines apéritives possèdent en elles un sel qui est analogue à celui des plantes ; mais ce qui constitue sa principale venu, est la rhubarbe, qui est la racine d'un espèce de lapathum ou de patience, qui cache en soi un sel volatil, subtil & très efficace, un soufre balsamique & conservatif des facultés de l'estomac ; ce qui se prouve par son goût, par son odeur & par sa couleur tingente, qui se communique non seulement aux excréments & aux urines, lorsqu'elle est bien conditionnée ; mais qui fait même voir la pénétration de sa teinture, jusqu'aux yeux & aux oncles. Ce serait donc un grand dommage de perdre les belles vertus de cette admirable racine, ou de ne point enseigner à les bien extraire & à les bien conserver.

On fait servir ce sirop contre les obstructions, contre la jaunisse, contre les maux de la rate, contre la cachexie & l'impureté des viscères, contre la faiblesse du ventricule, contre l'épilepsie, ou le mal caduc en général, mais principalement contre celles des enfants ; & finalement on l'emploie pour chasser par les selles & par les urines, tout ce qui peut être vicié en nous ; & tout cela est vrai, parce que ce sirop doit être rempli de sel essentiel des plantes & du sel volatil des racines, qui est accompagné du foutre balsamique de la rhubarbe, qui corrige tous les défauts de la rare & de l'estomac, qui sont les deux parties qui causent tous les désordres que ce sirop peut apaiser & remettre comme il faut.

§. 19. *Comment on fait ordinairement le sirop de chicorée, composé avec la rhubarbe.*

Prenez de l'endive domestique & de la sauvage, de chacune deux poignées & demie ; de la chicorée & du pissenlit, de chacun deux poignées ; du laitteron, de l'hépatique, de la laitue, de la sumeterre & du houblon, de chacun une poignée ; de l'orge entier deux onces ; des capillaires, de chacun deux onces & deux drachmes ; du fruit d'alkekange, de la réglisse, du ceterach & de la cuscute, de chacun six drachmes ; des racines de fenouil, d'ache & d'asperges, de chacune deux onces. Il faut hacher les herbes & les racines, & les faire bouillir dans trente livres d'eau, jusqu'à la réduction de la moitié ; puis vous cuirez cette

꧁꧂

décoction avec dix livres de sucre clarifié en sirop, auquel vous ajouterez en bouillant un nouet de linge clair, dans lequel il y aura sept onces & demie de rhubarbe excellente, coupée fort délié, & deux scrupules de nard indic : il faudra presser le nouer de temps en temps ; & lorsque le sirop sera cuit en consistance, & qu'on l'aura mis dans son pot, il y faut suspendre le nouer avec la rhubarbe & le spicnard, pour mieux entretenir sa vertu.

Ce que nous avons dit ci-dessus, est l'ordre commun de faire ce sirop ; mais ils ont jugé nécessaire d'y joindre quelques observations pour le faire mieux, qui néanmoins ne valent pas mieux que le reste ; car quoiqu'ils croient avoir mieux rencontré qu'auparavant, ils ne font pourtant qu'hésiter & tâtonner, sans qu'il puissent trouver le vrai chemin, parce que le flambeau de la Chimie ne les éclaire pas. Ils disent donc qu'il faut macérer durant vingt-quatre heures l'orge, les racines & les choses sèches de cette composition dans la quantité d'eau qu'ils demandent, & puis qu'on fasse bouillir tout le reste ensemble, jusqu'à la diminution de la moitié. Qu'il faut ensuite couler la décoction & en prendre une portion, dans laquelle on fera infuser durant l'espace de douze heures pour le moins, les sept onces & demie de rhubarbe & le spicnard, pour en extraire la teinture & la vertu ; après quoi, il faut les faire un peu bouillir, puis les exprimer doucement ; & qu'il ne faut joindre cette teinture au reste, que lorsque l'autre partie de la décoction sera cuire en parfaite consistance de sirop, & y mettre aussi la rhubarbe & le nard indic dans un nouet de toile, afin qu'ils communiquent leur venu au reste du sirop, parce qu'autrement on ne reconnaîtrait pas que la suspension de ce même nouet dans le sirop, pourrait contribuer à sa vertu ; & lorsque le tout sera joint, il faut épaissir lentement ce sirop jusqu'à la consistance requise.

Il semble par-là que ces Messieurs aient eu grand soin de réformer la préparation de ce sirop ; mais c'est très grossièrement : car ne jugent-ils pas que cette décoction est chargée du corps des racines & de celui des herbes, & qu'ainsi elle ne se peut charger davantage, ni ne peut extraire comme il faut la rhubarbe, qui est la base & le fondement de la vertu de ce remède. Encore s'ils avaient ordonné de clarifier cette décoction auparavant, afin de la dépouiller du corps grossier que la colature ne lui peut ôter ; ils auraient fait voir quelque étincelle de jugement, qui pourtant serait encore fort imparfait, puisque cela pourrait mieux extraire ; mais ils ne conserverait pas le volatil de la rhubarbe, ni l'odeur du spicnard, parce qu'il faut nécessairement consumer & faire évaporer plus de dix ou onze livres d'humidité superflue pour en faire un vrai sirop, qui ne se peut faire que par le moyen que nous allons donner.

§. 20. *Comment on fera bien le sirop de chicorée composé avec la rhubarbe.*

Prenez suffisamment de toutes les plantes succulentes qui entrent dans ce sirop, pour en avoir huit livres de suc ; hachez-les & les battez au mortier de pierre ; tirez-en le suc, que vous mettrez au bain-marie dans une cucurbite de verre couverte de son chapiteau, pour en faire la dépuration convenable ; réservez l'eau qui en sera sortie, coulez votre suc par le blanchet, & le mettez au bain-marie, & y ajouter les racines mondées & les capillaires, vous en retirerez quatre libres d'eau que vous joindrez à la première. Mettez la quantité de rhubarbe & le nard indic que vous destiner à votre sirop : je présuppose une demie drachme pour once de sirop, qui fait une once pour livre dans un matras, & verser dessus de l'eau que vous avez retirée de vos sucs, jusqu'à ce qu'elle surnage de trois doigts, digères au bain vaporeux durant douze heures pour en faire l'extraction ; coulez & pressez doucement cette première impression, remettez la rhubarbe au matras avec de la nouvelle eau, & continuer ainsi jusqu'à trois fois, & vous aurez toute la teinture de la rhubarbe, que vous purifiez par résidence au bain-marie à cause de l'expression, qui fait toujours passer quelque corps grossier & matériel : cela fait, cuisez le reste de votre suc, après l'avoir coulé & clarifié avec le sucre, & le réduisez en consistance de tablettes, que vous cuirez avec votre teinture de rhubarbe en un vrai sirop, qui aura toutes les vertus qu'on en espère, & qui se conservera longtemps sans perte de ses facultés, à cause de l'abondance des sels des plantes & du vrai soufre balsamique de la rhubarbe. Notez qu'une demie once de ce sirop, fait mieux qu'une once entière de celui qui est fait à l'ordinaire.

§. 21. *La manière de faire le sirop d'hyssope composé selon la méthode des Anciens.*

Prenez de l'hyssope médiocrement sèche, des racines d'ache, de fenouil, de persil & de réglisse, de chacun dix drachmes ; de l'orge mondé une demie once, de la gomme tragacanth, des semences de mauve & de coings, de chacune trois drachmes ; des capillaires, six drachmes ; des jujubes & des sebestes, de chacune au nombre de trente ; des raisins secs, dont on aura ôté les pépins, une once & demie ; des figues & des dattes qui soient grasses, de chacune dix en nombre : il faut faire cuire le tout dans huit livres d'eau, jusqu'à ce qu'il n'en reste que quatre, qu'il faut réduire en consistance de sirop, après l'avoir pressé avec deux livres de sucre pénide.

Si nous avons remarqué quelque chose d'impropre & de mal digéré dans les recettes des sirops précédents ; celle-ci néanmoins fait encore beaucoup plus paraître l'ignorance de la vraie Pharmacie en ceux qui l'ont faite. Car si nous prenons la peine d'examiner à fond les ingrédients qui la composent, nous n'y

ꕥꕥꕥ

trouvons qu'un abîme d'abus & d'erreurs ; ce que j'y trouve même de pis, c'est que la Chimie est ici poussée à bout, sans qu'elle puisse sauver ni rhabiller les manquements de cette pratique : car les racines & les herbes donnent déjà d'elles seules une décoction assez crasse : les fruits la rendent lente & visqueuse ; mais la gomme & les semences la rendront tout à fait mucilagineuse, si bien qu'il sera impossible d'en pouvoir jamais faire un sirop. Que si quelqu'un se vante de le pouvoir faire :

Talem vix repperit unum, Millibus è multis hominum consultus Apollo.

Car s'il prétend faire sa décoction superficiellement, sans que les racines, les fruits, les semences & la gomme soient bien cuits, il frustrera l'intention de l'Auteur, & privera le sirop de la prétendue vertu qu'on lui attribue ; que si encore il les fait cuire comme il faut, il perdra le volatil des racines, & principalement celui de l'hyssope & des capillaires ; & s'il clarifie sa décoction par les blancs d'œufs, ils retiendront la gomme & les mucilages.

Je sais encore que les Apothicaires, qui font ce sirop, prétendent s'être acquittés de leur devoir, lorsqu'ils ont fait bouillir les substances mucilagineuses parmi la décoction dans un nouet, qu'ils retirent après sans le presser, & ainsi leur décoction est dépouillée de ce qu'on y demande. De plus, qu y a-t-il de plus ridicule, que de substituer le sucre pénide au sucre commun ? car je ne peux m'imaginer aucune autre raison de cette prescription, sinon que c'est seulement pour rehausser le prix du sirop, & pour abuser le commun & les ignorants. Comme donc ce sirop est impossible, nous le laisserons comme inutile, puisqu'il ne peut avoir les vertus qu'on lui attribue, d'être bon aux maladies froides de la poitrine, où il est besoin de dételer & d'atténuer la matière crasse & lente qui l'obsède, d'ôter les obstructions, d'alléger les douleurs des hypocondres, & d'être salutaire à ceux qui sont travaillés de la gravelle. Or, il n y a personne qui connaisse tant soit peu les matières qui entrent dans ce sirop, qui ne voit que c'est une absurdité manifeste d'espérer ouvrir les obstructions avec des glaires & avec des colles, qui les produiraient plutôt, que d'être en aucune façon capables de les pouvoir ôter. C'est pourquoi, quiconque voudra avoir un bon sirop pectoral, qu'il le fasse de la manière qui suit.

§. 22. *Sirop pectoral d'hyssope très excellent.*

Prenez de l'hyssope récente quatre onces, des racines d'ache, de fenouil, de persil & de réglisse, de chacune deux onces. Il les faut hacher & battre grossièrement, puis les mettre dans une cucurbite de verre, & verser dessus une livre de suc d'hyssope, douze onces de suc de fenouil, & une demie livre de suc

de lierre terrestre ; distillez le tout au bain-marie, jusqu'à ce que les espèces paraissent presque sèche : mettez de nouveau en infusion durant un jour naturel dans votre eau une once & demie d'hyssope récente, & autant de squille non préparée : une once de racine de fenouil, & autant de sommités de lierre terrestre, couler, pressez & filtrez cette infusion, & la garder à part. Faites ensuite bouillir ce qui vous est resté de la distillation & de l'expression, dans quatre libres d'eau, qu'il n'en reste que la moitié que vous presserez, coulerez & clarifierez ; puis les cuirez en consistance de tablettes avec deux livres & demie de sucre, qu'il faudra cuire en sirop avec l'eau essencifiée de la teinture & du sel des plantes pectorales. Ainsi vous aurez un sirop qui vous servira avec utilité.

§. 23. *Comment on a fait communément le sirop de carthame.*

Il semble que les Médecins anciens, & même les modernes, aient prétendu faire croire qu'ils étaient très savants dans la théorie, & très expérimentés dans la pratique, lorsqu'ils ont fait des assemblages inutiles d'une vaine quantité de maties, pour la composition des eaux, des électuaires & des opiates ; mais principalement dans les descriptions qu'ils nous ont données de leurs sirops magistraux. Celui de carthame, ou de safran bâtard, dont nous entreprenons l'examen, nous en fournit un exemple suffisant ; car je ne sais quel coup de Maître ces Messieurs prétendent avoir fait, de mêler quelquefois des drogues les unes avec les autres, qui sont tout à fait différentes, & qui contredisent le plus souvent leurs intentions : or, cela ne se fait qu'à cause qu'ils ne connaissent pas la différence des sels, ni celle des esprits, & encore beaucoup moins l'action & la réaction des uns sur les autres, comme elle se voit tous les jours, dans le laboratoire de ceux qui s'adonnent à l'anatomie des corps naturels, pour apprendre par ce moyen les opérations de la nature, afin de la suivre de près dans les choses que l'art nous prescrit ; car ceux qui ont fait, ou qui font encore de ces recettes compliquées, n'ont assurément, ni bien conçu, ni bien connu par aucune expérience, que comme la nature est une & simple, aussi agit-elle très simplement ; & qu'ainsi, il faut nécessairement que les Médecins, qui n'en sont que les ministres & les singes, étudient à connaître la vertu simple & spécifique des produits naturels, afin de s'en servir avec la même simplicité, & d'être les vrais imitateurs de la nature.

Or, ils ne se sont pas contentés de faire une rapsodie inutile ; mais ils ont de plus ordonné le *modus saciendi*, d'une manière si confuse, & si peu capable d'extraire la vertu de toutes ces choses différentes mêlées ensemble, que cela donne de l'horreur & fait pitié. Et comme ces sirops sont encore en pratique en plusieurs endroits, quoiqu'ils soient dorénavant retranchés de la pratique des

꧁꧂

Médecins, qui sont les plus éclairés : nous avons crû nécessaire de conduire à la vraie méthode de bien faire ces sirops, les Apothicaires qui n'ont pas connaissance des lumières de la Chimie ; mais disons auparavant la façon commune de le faire.

Prenez donc pour ce sirop purgatif composé, du vrai capillaire, de l'hyssope, du thym, de l'origan, du chamedrys, du chamepytnis, de la scolopendre & de la buglosse, de chacune une demie poignée ; de la cuscute, du fruit d'alkekange, des racines d'angélique, de réglisse, de fenouil, d'asperges, de chacune une once ; du polypode de chêne, une once & demie ; de l'écorce de tamarisc, une demie once ; des semences d'anis, de fenouil, d'ammi, de daucus, de chacune une once ; de celle de carthame légèrement pilée, quatre onces ; des raisins sols, dont on aura ôté les pépins, deux onces : faites bouillir tout cela haché & battu grossièrement, dans six livres d'eau claire, que vous réduirez au tiers ; il faut couler cette décoction, & y mettre chaudement en infusion une once & demies de senné mondé, une demie once d'agaric en trochisque, six drachmes de rhubarbe choisie, & une drachme de gingembre : il les faut laisser en macération une nuit entière, & le lendemain en faire une fortes expression, & la colature, qu'il faudra cuire en sirop avec une livre de sucre fin, & y ajouter des sirops violât solutif, rosat solutif, & de l'acéteux simple de chacun deux onces. Ils destinent l'usage de ce sirop à la guérison des fièvres invétérées, des quotidiennes & des quartes, pour ouvrit les obstructions, qui proviennent de la lenteur & grossièreté de ce qu'on appelle pituite, & pour chasser par les voies du ventre les sérosités dommageables.

Je demande à présent, s'il est possible qu'une décoction qui est chargée de la substance des premières matières de ce sirop, & qui de plus est réduite au tiers : je demande, dis-je, si elle est capable de recevoir, ni encore de pouvoir extraire la vertu des purgatifs ; & de plus, à quoi bon, je vous prie, l'addition de deux onces de chacun des sirops qu'on demande, puisqu'on y peut mettre du sucre en la place, & ajouter en leur lieu de l'infusion de violettes, de celle de roses, & un peu de vinaigre simple & ordinaire, ou de celui qui sera distillé, comme nous le dirons ci-après ? Mais ce n'est pas encore tout ; car il faut outre cela considérer la perte très importante des sels volatils & sulfurés des herbes, des racines & des semences, qui s'envolent & qui s'évaporent par la coction. Disons donc comme on le fera mieux ; & que le sirop qui suivra, serve de règle pour tous les autres sirops purgatifs qui sont composés.

§. 24. *La vraie façon de faire le sirop de carthame*.

Prenez le vrai capilaire, l'hyssope, le thym, l'origan, le chamedris, le chamepithis, la scolopendre, la racine d'angélique, les semences d'anis, de fenouil & d'ammi ; couper les plantes & les racines, & mettez les semences en poudre grossière ; ajustez le tout dans une cucurbite au bain-marie, avec deux livres d'eau & quatre onces de suc ou d'infusion de roses, autant de celle de violettes, & une once de vinaigre distillé ; couvrez la cucurbite de son chapiteau, & en retirer une demie livre d'eau spiritueuse & odoriférante que vous réserverez. Ajoutez à cette première décoction la buglosse, la cuscute, les grains d'alkécange, les racines de réglisse, de fenouil, d'asperges & de polipode de chêne, l'écorce de tamarise, la semence de carthame & les raisins mondés, & y ajouter encore trois livres d'eau ; faites bouillir le tout jusqu'à la consomption du tiers ou de moitié ; couler & presser le reste des ingrédients ; clarifier cette décoction avec des blancs d'œufs, & faites infuser à chaleur lente en cette clarification, le senné, l'agaric en trochisques, la rhubarbe & le gingembre, durant l'espace de vingt-quatre heures ; au bout desquelles, vous les ferez un peu bouillir ensemble, puis vous les coulerez. Garder la colature à part, & faites bouillir encore une fois les espèces purgatives dans une livre de nouvelle eau commune, afin d'achever d'en extraire toute la vertu : coulez & presser cette dernière décoction, que vous joindrez à la première extraction des purgatifs, que vous clarifierez & cuirez en consistance d'électuaire avec deux livres de castonade ; ensuite de quoi, vous réduirez votre sirop en vraie consistance avec l'eau spiritueuse & aromatique, que vous aurez tirée par la distillation. Vous aurez en cette manière un sirop purgatif composé, qui sera fort agréable, qui aura toutes les vertus des choses qui entrent en sa composition, & qui se gardera plusieurs années, sans aucune altération, pourvu qu'on le tienne, comme aussi tous les autres sirops, dans un lieu modéré, qui ne soit ni chaud, ni frais ; parce que ce sont ces deux qualités, qui sont ordinairement les causes occasionnelles de leur fermentation, qui les rend acides, ou de leur moisissure , qui les corrompt & qui les gâte.

Voilà ce que nous avions à dire sur les plantes, & les remarques que nous avons jugées nécessaires pour ceux, qui veulent bien faite les eaux distillées & les sirops. Ce que nous avons dit, est suffisant pour bien apprendre, non seulement ce qui est utile à ces deux préparations : mais on le peut encore employer avec très grande raison, pour bien faire toutes les macérations, les infusions, les décoctions, les digestions & les ébullitions, de tout ce que Messieurs les Médecins ordonnent aux Apothicaires, pour les apozèmes, pour les juleps &

pour les potions qu'ils prescrivent pour le bien des malades ; & je sais qu'après que les Apothicaires auront connu ce qui se peut évaporer de bon par les actions de la chaleur, qu'ils étudieront à le conserver ; afin de faire tout au bien de leur prochain, à l'acquit de leur conscience & à l'honneur de la Pharmacie ; & de plus, ils reconnaîtront qu'ils n'ont pu recevoir ces lumières d'ailleurs, que par les dogmes de la Pharmacie Chimique.

Or après avoir ainsi donné une idée générale des végétaux entiers & de leurs parties constituantes, de ce qu'ils contiennent de fixe & de volatil ; & après avoir donné les marques nécessaires, pour faire que l'artiste chimique ne perde rien de ce qu'il doit conserver : il est temps de passer aux parties, que la nature & l'art nous fournisse de cette ample famille, & que nous donnions une section à chacun des quatorze genres subalternes, qui se tirent du genre végétable principal ; afin que l'exemple que nous donnerons du travail chimique, qui se doit faire sur l'espèce de même nature de ce genre subalterne, serve de phare & de guide, pour être capable de travailler sur toutes les autres espèces qui lui ressemblent.

Ces genres subalternes sont comme nous l'avons déjà dit, les *racines*, les *feuilles*, les *fleurs*, les *fruits*, les *semences*, les *écorces*, les *bois*, les *graines* ou les *baies*, les *sucs*, les *huiles*, les *larmes*, les *résines*, les *gommes-résines* & les *gommes*.

Nous donnerons une Section à chacun de ces genres en particulier, afin que si ce genre, quoique subalterne, a pourtant encore quelque subordination sous soi, que nous en fassions la subdivision, pour donner par ce moyen plus de lumière à l'artiste, parce qu'il se rencontre de la variété & de la différence entre les parties d'un même genre, qui demandent par conséquent une différente manière de les travailler. Nous commencerons le *Tome second* par les racines.

ADDITIONS AU TOME PREMIER.

I. *Préparation particulière d'un Hydromel fort sain, & dont le goût est peu différent de celui du vin d'Espagne, ou de la Malvoisie.*

Les avantages que quantité de personnes tirent de l'usage de l'hydromel chez les Nations étrangères, ont rendu depuis peu cette liqueur si recommandable en France, parmi les gens qui ont quelque soin de leur santé, que plusieurs ayant témoigné qu'on les obligerait, si on leur en voulait donner une préparation exacte, on n'a pas voulu les priver de cette satisfaction ; & on la leur donne d'autant plus volontiers, qu'on a une parfaite connaissance de l'utilité qu'on en reçoit, en s'en servant pour boisson ordinaire.

Mettez bouillir sur un feu modéré, environ vingt pintes d'eau de pluie, ou à son défaut, autant d'eau commune bien pure, dans une grande poêle de cuivre étamée en dedans, & dont la capacité soit telle, que l'eau n'en remplisse que les deux tiers. Délayer dans cette eau bouillante cinq ou six livres de miel nouveau, le plus pur & le plus blanc que vous pourrez trouver, comme est celui de Narbonne ; & faites-le cuire, en l'écumant souvent, jusqu'à ce que la liqueur ait acquis assez de consistance, pour soutenir un œuf frais sans tomber au fond du vaisseau.

Pendant cette opération, vous ferez bouillir à part, dans un pot de terre vernissé, une demie livre de raisins de damas coupés en deux, avec quatre pintes d'eau, jusqu'à la diminution de la moitié de la liqueur ; puis l'ayant passée par un linge blanc en pressant un peu les raisins, vous la verserez dans la grande poêle avec l'autre liqueur ; & laissant encore le tout sur le feu, vous y enfoncerez une rôtie de pain trempée dans de la nouvelle levure de bière : après quoi, l'ayant écumée de nouveau, vous la tirerez du feu, & la laisserez reposer jusqu'au clair, que vous séparerez de son sédiment, pour la verser dans un baril de bois de chêne, sur une once de sel de tartre bien pur & bien blanc dissout dans un verre d'esprit de vin, tant que ce baril soit plein, que vous exposerez ensuite tout débondé sur des tuiles à la chaleur du Soleil de midi, en été, ou sur le four d'un boulanger, en hiver, tant que la liqueur ne bouillant plus, elle ne jette plus d'écume. Alors l'ayant rempli de la même liqueur claire, vous le bonderez, & le mettrez à la cave, pour le percer dans deux ou trois mois après.

Que si l'on souhaite que cet hydromel ait quelque odeur aromatique, vous mettrez cinq ou six gouttes d'essence de cannelle dans l'esprit de vin, qui sert à dissoudre le sel de tartre, ou vous y mettrez infuser des restes d'écorce de citron nouvelle, ou bien des fraises ou framboises, selon votre goût, observant de passer cet esprit, & d'en séparer les fruits incontinent après l'infusion, avant que d'y faire dissoudre le sel de tartre ; & par ce moyen, vous aurez un hydromel vineux d'un goût & d'une odeur très-agréables, que l'expérience a fait connaître avoir les propriétés suivantes.

Cette liqueur étant prise à l'ordinaire au lieu de vin, fortifie l'estomac, aide à la digestion, purifie le sang, conserve l'embonpoint, fait cesser les douleurs de tête, abaisse les vapeurs, guérit la phtisie, l'asthme, & toutes les autres maladies des poumons, lève les obstructions du bas ventre, & conserve tous les viscères dans une si bonne constitution, que son usage fait jouir longtemps d'une parfaite santé, & d'une vie longue & tranquille.

ଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓ

II. *Quintessence de miel.*

Vous prendrez deux livres de miel blanc, qui ait une bonne odeur & un bon goût. Vous le mettrez en une grande cucurbite de verre, dont les trois quarts soient vides. Vous la couvrirez de sa chape à bec bien lutée, à laquelle vous appliquerez un grand récipient pareillement luté. Faites un feu doux de cendres, jusqu'à ce que vous voyez monter des vapeurs blanches ; & pour les condenser en esprit, vous appliquerez sur la chape & sur le récipient des linges mouillés en eau froide, & il en sortira une liqueur qui sera rouge comme sang. Après la distillation, vous mettrez cette liqueur en un vaisseau de verre bien bouché, tant que la liqueur soit bien clarifiée & de couleur de rubis. Après quoi vous distillerez sept ou huit fois, jusqu'à ce que sa couleur rouge soit convertie en un jaune doré, & prendra une odeur très douce & très agréable. Cette quintessence dissout l'or en chaux, & le rend potable. Deux ou trois dragmes de cette liqueur prises intérieurement, font revenir à eux ceux qui sont à l'extrémité : elle fortifie même ceux qui jouissent de la santé, guérit la toux, les catarrhes & la rate ; appliquée sut les plaies & ulcères, elle les guérit incontinent, Fioraventi rapporte en avoir donné à des personnes dans les approches de la mort, & qu'il rappelait ainsi a la vie, pour leur donner au moins le temps de mettre ordre à leurs affaires. Distillée vingt fois avec argent fin, & donnée pendant quarante-six jours à un paralytique, il en a été guéri : c'est ce que Fioraventi marque avoir éprouvé lui-même. Sur quoi ce Médecin fait une remarque fort sensée à ce sujet, que Dieu n'a jamais promis dans l'Ecriture sainte, ni scammonée, ni casse, ni turbith, ni rhubarbe ; mais bien du froment, du vin, de l'huile, du lait & du miel.

III. *Huile de miel.*

Vous prendrez ce que vous voudrez de bon miel blanc bien choisi, que vous mêlerez avec son double poids de sable bien net. Mettez-le dans une retorte, ou en une cucurbite, distiller à feu de degrés. Il en sortira d'abord un phlegme, puis une huile noire qui deviendra d'un beau rouge, après qu'elle aura été exposée au soleil trente ou quarante jours. Distiller plusieurs fois cette huile, & elle devient couleur d'or.

IV. *Fermentation du miel, pour en faire vin, eau de vie, & esprit.*

Tous les Chimistes savent qu'il faut un levain, pour la fermentation des matières, qui naturellement ne fermentent pas seules, comme il en faut pour faire lever la pâte, aussi-bien que pour la bière. Mais quoique tout levain végétable fasses fermenter un autre végétable, il y a cependant de la différence

d'un levain à l'autre. Tout levain est une végétation de son espèce ; & par conséquent un levain peut altérer la nature & l'essence d'une autre espèce avec laquelle il fera mêlé ; comme une autre qui est confermentée avec le tronc sur lequel elle est jointe, dont il vient des fruits mixtes, qui participent des deux espèces. Ainsi les Bergamotes d'Italie en sont la preuve. Elles ont la figure, la couleur & l'odeur d'une poire ; & quand on les coupe, on y trouve le dedans d'une orange.

II faut donc que dans la fermentation, rien ne puisse dégénérer, si on veut que la vertu du mixte ne soit point altérée, & qu'elle demeure dans son erre pur, naturel & séminal, autrement elle ne produit pas l'effet qu'on en doit attendre. D'où il paraît que les levains de boulangers, de bière, de vin & de cidre, ne sont pas propres pour faire la fermentation du miel, dont elles altèrent la vertu, parce qu'ils font d'une espèce différente. Il faut donc faite fermenter le miel par lui-même. C'est une substance produite par l'esprit universel. C'est un commencement de corporification & de coagulation des esprits de l'air & de l'eau, qui s'unissent avec les vapeurs de la terre, d'où il se tire une substance onctueuse, qui sert d'aliment aux végétaux, & qui leur donne le premier mouvement de fécondité.

Sur ce principe, faites dissoudre un poids de miel dans quatre poids d'eau chaude de rivière très pure & très claire. Vous tiendrez cette dissolution dans des étuves échauffées jour & nuit par un poêle, qui soit au milieu de l'étuve. Le degré de chaleur doit être tel, que l'on puisse demeurer dans l'étuve sans en être incommodé. Au bout de trois ou quatre jours, sans avoir besoin d'aucun levain étranger, la dissolution du miel se met en fermentation. Et quand elle est en bonne fermentation, c'est-à-dire, un jour ou deux après qu'elle est commencée, on peut y ajourer des raisins de damas écrasés, deux onces par livre de miel, avec un demi gros de cannelle. Le tout étant bien mêlé, on laisse finir la fermentation qui n'est achevée, que quand vos raisins & votre cannelle sont tombés au fond. On les mêle encore une fois ou deux, & s'ils retombent, la fermentation est entièrement finie.

Après cette fermentation, votre liqueur aura un goût vineux, & vous la pourra garder dans des vaisseaux propres pour votre usage ; ou si vous la voulez pousser plus loin, vous en distillerez l'eau-de-vie au réfrigératoire, comme on distille l'eau-de-vie : pour cela, vous mettrez toute votre matière, suc & marc, dans l'alambic. La distillation étant faite, on la rectifie plus ou moins, si l'on veut, pour en tirer un esprit qui tient lieu d'esprit de vin, & qui est un dissolvant bien plus naturel & plus homogène des plantes & des simples, que

tout autre ; & par ce moyen, on pourra faire les opérations que nous allons marquer.

V. *Manière de faire bonne eau de Mélisse par l'esprit de miel*.

Prenez une livre de miel blanc quatre livres, ou deux pintes d'eau claire de rivière, que vous ferez un peu chauffer, pour y dissoudre le miel, dans la proportion que nous marquons pour travailler en grand volume. Mettez le tout fermenter en lieu chaud dans un vaisseau de bois, comme un petit cuvier, que vous couvrirez légèrement d'un linge.

Si au bout de quatre jours la matière n'entrait pas en fermentation, on pourrait y ajouter de la levure de bière pour la faire fermenter plus vite. Quand elle commencera à fermenter, il faut y joindre de la mélisse, coupée & bien broyée en un mortier , jusqu'à consistance de bouillie. La proportion est de mettre deux livres, ou la valeur d'une pinte de cette mélisse, ainsi en marmelade, pour chaque livre de miel dissout ; & laisser fermenter, jusqu'à ce que toute la mélisse soit tombée au fond du vaisseau.

Après quoi, il faut survider la liqueur, qui forme un hydromel vineux, rempli de l'esprit de mélisse. On peut en réserver une partie en bouteille ; mais il faut perfectionner le reste, pour en tirer encore l'esprit ; après néanmoins qu'on aura presse le marc, qui est resté au fond du vaisseau, voici ce qu'il faut faire.

Broyez derechef de la nouvelle mélisse, & la mettez en une espèce de marmelade ; joignez-en la valeur d'une chopine dans chaque pinte de votre hydromel. Laisser les digérer ensemble deux ou trois jours ; puis les mettez en alambic, pour en tirer une eau-de-vie de mélisse faite par son hydromels. Cette eau-de-vie sera encore plus parfaite que ne l'est l'hydromel ; mais pour aller plus avant, faites ce qui suit.

Ayez de la mélisse, que vous aurez fait un peu sécher à l'ombre cinq ou six jours, vous en joindrez environ une bonne poignée dans chaque pinte de votre eau-de-vie, avec la pelure d'un citron & le quart d'une noix muscade, que vous ferez digérer environ deux jours, après quoi vous en tirerez l'esprit par l'alambic, & vous aurez un esprit de mélisse excellent, & qui est très bon pour la conservation & le rétablissement de la santé.

Comme ce dernier esprit est trop fort pour être bu seul, on le peut mêler avec un sirop fait avec eau & sucre, & clarifié avec blanc d'œufs battus ; & pour lors, on la dose comme on juge convenable; ou bien, on peut en mêler avec le premier hydromel que l'on a réservé. Mais pour s'en servir à l'extérieur, il faut

prendra l'esprit sans le mélanger, & en frotter les parties douloureuses ou affligées.

Tous les marcs que l'on a eu de la mélisse, ne doivent pas être jetés ; mais il faut les calciner & réduire en cendre autant que l'on pourra. Etant bien calcinés, faites-en une lessive avec eau bouillante ; filtrez-la par le papier, puis l'évaporée, & il vous restera un sel, que vous ferez fondre dans de nouvelle eau chaude ; faites évaporer pour en tirer le sel, qui sera plus blanc que le premier. Mettez une demie once de ce sel dans chaque pinte de votre esprit de mélisse, & sa force & vertu seront augmentées ; ou bien, au lieu le calciner la mélisse, vous la prendrez & en joindrez de nouvelle, & la triturerez avec de l'eau clarifiée, ainsi que le pratique M. le Comte de Garraye dans la Chymie hydraulique

VI. *Manière de faire la véritable eau de la Reine de Hongrie, par l'esprit de miel.*

Cette eau qui a tant de réputation, ne se doit pas faire avec l'esprit de vin de vignes, comme on le pratique ordinairement : mais avec l'esprit de vin de romarin fermenté par le miel, qui multiplie la quantité & la vertu de la plante, sans en altérer la simplicité.

Il faut donc pour faire cette eau, prendre une livre de miel blanc, quatre livres d'eau de rivière bien clarifiée, & les faire fermenter avec une livre de romarin, fleurs, feuilles & tige pilées, & broyées comme nous avons dit qu'il fallait pour l'eau de mélisse. Le miel, qui est une substance homogène aux fleurs & aux plantes, est un dissolvant tiré de l'esprit universel, & bien plus propre à en faire la quintessence, que ne serait l'esprit de vin, qui est d'une espèce différence. Quand la fermentation est finie, le marc tombe au fond, & il reste une espèce d'hydromel vineux, qu'il faut tirer au clair, presser les fèces pour en avoir ce qui s'en peut exprimer : ce premier travail ne dure pas plus de huit jours. Prenez de nouvelles fleurs de romarin, feuilles & tiges, pilez & mettez avec votre hydromel en une grande cucurbite, pour distiller à feu doux, comme on fait l'eau-de-vie : vous prendrez la liqueur distillée, & vous y joindrez quantité suffisante de fleurs de romarin ; laisser digérer & distiller à feu doux, & vous aurez la véritable eau de la Reine de Hongrie, dans laquelle se trouve toute la substance de la plante, & qui se peut prendre intérieurement, en petite quantité cependant.

Mais pour l'usage extérieur, on pourrait fortifier cette eau par le propre sel de la plante calcinée, & dont on fait une lessive. On tire de cette lessive par évaporation le sel de la plante, que l'on joint avec son esprit, & que l'on fortifie même avec un huitième ou sixième d'esprit de sel ammoniac ; alors cette eau de

la Reine de Hongrie est excellente pour les rhumatismes, gangrènes, ulcères putrides, contusions & sang extravasé, en étuvant la partie plusieurs fois le jour : ce qui a été éprouvé plus d'une fois.

On peut tirer le même esprit & par la même voie de toutes les plantes aromatiques, comme sauge, rhue, lavande, impéraroire, absinthe, hyssope, & de celles qui abondent en sels volatils , dont la vertu est infiniment exaltée par cette opération.

VII. *Electuaire de grande cousoude très utile pris intérieurement, de Fioraventi*.

La grande consoude, est une herbe à laquelle on a imposé ce nom, pour la vertu qu'elle a de consolider les plaies & lieux séparés en la chair : elle aide aussi beaucoup, prise par la bouche, pour les ruptures d'en bas ; elle est utile à toutes les plaies, qui pénètrent dans le corps, aux ulcères du poumon, dessèche la taie, & fait d'autres effets semblables. Mais afin qu'on puisse s'en servir facilement, on en compose un électuaire, qui est tel.

Prenez une livre de racine de grande consoude, & la faites cuire en eau jusqu'à ce qu'elle soit consommée ; & l'ayant bien pilée en un mortier & passée par le tamis, vous y ajouterez autant de miel blanc que vous avez de liqueur passée, & les ferez bouillir à petit feu, jusqu'à ce qu'ils soient cuits en forme d'électuaire ; & quand ils se tout cuits, vous y ajouterez ce qui s'ensuit.

Girofle. Safran, de chacun une dragme. Cannelle fine, deux dragmes. Musc de Levant dissout en eau rose, un carat. Incorporer le tout, étant encore chaud, & il sera sait. Voilà l'électuaire de cousoude fait, de la composition de Fioraventi, duquel avant que d'en user, il est besoin que le malade soit premièrement bien purgé, & qu'il fasse grande diète, si on veut en tirer du secours. Il guérit toutes les maladies internes, comme j'ai dit. On peut aussi en faire emplâtres sur les blessure & fractures des os, en faire prends par la bouche ; & ainsi le malade guérira en peu de temps sans aucun dégoût, avec l'aide de Dieu premièrement, & la vertu d'un tel médicament. Avec ce remède, j'ai vu guérir des hommes de grand âge, lesquels étaient rompus en bas, ou qui avaient des plaies qui passaient de part en part, des os rompus, des meurtrissures & autres blessures, qu'on ne croirait pas, si je les disais même conformément à la vérité.

VIII. *Emplâtre excellent fait par le miel*.

L'onguent suivant, est pour servir dans les maux, qui ne souffrent pas les choses grasses & onctueuses. Prenez quatre onces de miel très pur, douze onces de suc de plantin exprimé & dépuré, & deux onces de vitriol doux de Vénus;

faites cuire doucement jusqu'à ce que le tout s'épaississe ; alors ajoutez-y demie once de safran oriental bien broyé ; & pour que le tout soit plus efficace, ajoutez-y un peu de baume d'antimoine. Les vertus de ces deux remèdes, comme l'a éprouvé Juncken & moi-même, l'emportent de beaucoup sur tout autre remède, dans les plaies & les ulcères les plus mauvais : cela paraît même par le simple emplâtre de vert-de-gris, réduit en emplâtre avec la cire qui amollit merveilleusement les tumeurs dures des mamelles. *De Saulx*.

IX. *Sirop pectoral, qui convient dans toutes sortes de toux, ou les crachats sont visqueux*.

Prenez feuilles sèches de bourrache, de buglosse, & fleurs de pas-d'âne, de chacune une poignée ; mélisse, hyssope, aigremoine, de chacune une demie poignée, bien épluchées & nettoyées ; des dattes, des figues, des jujubes, des sebestes, de chacun deux onces ; écorce de citron fraîche, une once. Faites bouillir le tout dans six pintes d'eau, réduites à la moitié; ajoutez-y sur la fin une once de réglisse battue ; retirer le coquemar du feu ; passer le tout par une étamine, avec expression : clarifiez cette décoction avec le blanc d'œufs, & mettez ensuite dans la colature une livre de sucre candi brun. Faites-le bouillir derechef, jusqu'à ce qu'il soit réduit en consistance de sirop.

Le malade en prendra de trois heures en trois heures une demi-cuillerée, battue dans un verre d'eau chaude, & le continuera jusqu'à ce que la toux soit apaisée. Ce sirop est universellement bon dans toutes sortes de rhumes, & de toux invétérées.

Le malade en peut faire sa boisson ordinaire, mêlant trois ou quatre cuillerées de ce sirop dans une pinte d'eau bouillante, & ensuite la laissent refroidir.

Quand on ne peut recouvrer ces différents ingrédients, on augmente à proportion de ceux qui manquent, la quantité de ceux qu'on emploie. Avec les mêmes simples, on peut faire toutes sortes de tisanes & de bouillons.

Les personnes les moins aisées, au lieu de sucre, peuvent user de miel commun blanc, & bien choisi : elles peuvent s'en servir partout, où le sucre est nécessaire. *Méthodes d'Helvétius*.

X. *Pour faire le sirop laxatif de Fioraventi par le miel, & la manière de le pratiquer en plusieurs maladies*.

Les sirops laxatifs faits par décoction, sont fort salutaires, surtout contre les crudités des humeurs ; parce qu'ils disposent la matière, & l'évacuent avec une

très grande facilité, sans fatiguer le parient. Ainsi, qu'on fasse prendre de ce sirop laxatif à qui on voudra, cela n'empêchera point que ce jour-là, il ne puisse sortir sans aucun danger, & il ne laissera pas de bien opérer, ce qui est fort commode aux malades qui ont besoin de ces sortes de sirops. Or la manière de le faire, est de prendre :

De la Sauge, Rue, Romarin, Alornier, Chicorée, Charbon bénit, Ortie, Origan, de chacun de ces herbes une poignée. Figues, Dattes, Amandes douces, Sel gemme, de chacun quatre onces. Aloès hépatique, Cannelle, Mirobolants citrins, de chacun deux onces. Miel commun deux livres.

Toutes ces choses soient pilées grossièrement, & mises ensemble en infusion en dix-huit livres d'eau commune : puis bouillies tant qu'elles reviennent à la moitié ; pressez la décoction, qu'il faut clarifier par le filtre, & l'aromatiser avec deux carats de musc & une livre d'eau rose, & il sera fait.

Il faut garder cette décoction dans un vaisseau de verre bien bouché. Elle sert à toutes maladies comme j'ai dit, en prenant de quatre jusqu'à six onces assez chaud, l'hiver, l'automne & le printemps, tiède ; & l'été, froid. Elle purge les humeurs grossières, & ne corrompt point la viande. On peut continuer à en prendre pour les fièvres, quatre ou cinq jours de suite, & elles seront guéries. Mais pour les maladies qui sont causées par des humeurs crues, & même au mal de Naples, gouttes, catarrhes, douleurs de jointures, & autres semblables qui sont sans fièvre, on en pourra prendre dix ou quinze jours durant ; car il ne peut faire aucun mal, & purge le corps parfaitement. Il se peut prendre pour la toux, flux d'urine, douleur de tête, pour la carnosité de la verge, pour les hémorroïdes ; enfin, il est bon pour toutes les maladies causées par des humeurs corrompues, étant de telle vertu, qu'il purge les parties externes, & évacue aussi les humeurs internes du corps. J'ai fait une infinité d'expériences de ce sirop, sur des personnes presque abandonnées des Médecins, & qui avaient perdu l'appétit, qui en ont incontinent été rétablies.

XI. *Elixir de propriété de Paracelse.*

Prenez *myrrhe d'Alexandrie*, *Aloès hépatique*, *safran Oriental*, ana quatre onces. Pulvériser ensemble, & les mettez après dans un vaisseau de verre, les humectant de bon esprit de vin alcoolisé : cela fait, il faut y ajouter l'huile de soufre rectifié, & fait par la cloche. Je dis néanmoins en passant, que pour avoir plus d'huile de soufre, il la faut distiller en temps de pluie, ayant choisi le plus jaune ou grisâtre. Il faut que ladite huile surnage le reste à l'éminence de trois ou quatre doigts, & incontinent vous mettrez le tout en digestion l'espace de

deux jours, le circulant souvent, & la teinture ne manque point à se faire, laquelle il faut séparer par inclination.

Quant à la matière qui reste au fond, elle doit être arrosée avec de bon esprit de vin, & laissée en digestion l'espace de deux mois, la circulant tous les jours, afin qu'elle rende toute sa teinture, laquelle sera retirée & mêlée avec la première, pour la distiller lentement. Les fèces doivent aussi être distillées ; & ce qui en sort le premier, mêlé à la première teinture ; & par ce moyen, il ne sentira pas si fort le feu qu'à la façon ordinaire de distiller.

Il faut prendre garde d'arroser la matière avec l'esprit de vin, afin qu'elle se puisse mettre en pâte ; après quoi, il faut y mettre de l'huile de soufre ; car sans cela, toute la matière se brûlerait & deviendrait noire comme charbon, ce que Paracelse a caché fort subtilement.

Ses forces & son usage.

C'est le baume des Anciens, selon le rapport de Paracelse, échauffant les parties faibles, & les conservant de putréfaction.

C'est enfin un élixir très parfait ; car en lui sont toutes les vertus du baume naturel, avec la vertu conservatrice, principalement pour ceux que l'âge a amenés jusqu'à la cinquantième ou soixantième année.

Il fait des merveilles aux affections de l'estomac & des poumons. Contre la peste & l'air envenimé. Il chasse les humeurs diverses du ventricule. Il conforte l'estomac & les intestins, & les préserve de douleur. Il mondifie la poitrine, & soulage les hétiques, catarrheux, & ceux qui sont oppressés de la toux. Il n'est pas moins profitable au refroidissement de la tête & de l'estomac. Il guérit de l'hémicranie, ou migraine, & même les étourdissements, qui arrivent souvent aux personnes faibles. Il est utile contre la chassie des yeux. Il fortifie le cœur & la mémoire. Il soulage dans les douleurs de côtés, & peu à peu la démangeaison, qui souvent arrive au corps. Il rompt le calcul des reins. Guérit la fièvre quarte. Il préserve de la paralysie & goûte. Il subtilise & épure l'entendement, & tous les autres sens nature. Il chasse la mélancolie & procure la joie. Il résiste à la vieillesse, & empêche que l'homme ne devienne sitôt vieux, & décrépité. Il prolonge la vie, qui par débauches de boire & manger excessivement, aurait été raccourcie. Il guérit les plaies & ulcères internes en peu de temps. Et enfin toutes les infirmités, tant chaudes que froides, reçoivent du soulagement & même la santé désirée.

ଔ଼ഈଔ଼ഈଔ଼ഈଔ଼ഈଔ଼ഈଔ଼ഈଔ଼ഈଔ଼ഈଔ଼ഈଔ଼ഈଔ଼ഈଔ଼ഈଔ଼ഈଔ଼ഈ

Dose dudit sel liquide.

La dose est depuis six, à dix ou douze gouttes, selon la nécessité du malade, jetées dans le vin, ou eaux convenables.

Fin du Tome premier.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

COUR DE CHIMIE

POUR

SERVIR D'INTRODUCTION

à cette Science.

PAR

NICOLAS LEFEVRE

Professeur Royal en Chimie, & Membre de la Société Royale de Londres.

CINQUIEME EDITION,

Revue, corrige & augmentée d'un grand nombre d'Opérations, & enrichie de Figures,

PAR M. DU MONSTIER, Apothicaire de la Marine & des Vaisseaux du Roi ; Membre de la Société Royale de Londres & de celle de Berlin.

TOME DEUXIEME.

A PARIS.

Chez JEAN-NOËL LELOUP, Quay des Augustins, à la descente du Pont Saint Michel, à Saint Jean Chrysostome.

M. DCC. L I.

꧁꧂

TABLE DES MATIERES.

CHAPITRE IX.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

SECTION CINQUIEME.

SECTION SIXIÈME.

SECTION SEPTIÈME.

ΩΩΩΩΩΩΩΩΩΩΩΩΩΩΩΩΩΩΩΩΩΩ

ଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓ

ADDITIONS POUR LE TOME SECOND.

ঙ্গ



TRAITE DE CHIMIE EN FORME D'ABREGE.

CHAPITRE IX.

SECTION PREMIERE.

Des Racines.

Les racines, sont les parties inférieures ou les plus basses des végétaux ; c'est comme le lieu & la boutique de leur première digestion. Or la digestion, est la volatilisation ou spiritualisation d'un aliment, qui était en quelque manière fixe. Il semble donc que c'est avec raison, que quelques-uns on dit que les racines étaient plus fixes que les autres parties des plantes, parce qu'elles sont nourries d'un aliment moins digéré que le reste. Cela semble vrai à l'égard de plusieurs racines ; mais non pas à l'égard de toutes : car il y en a qui possèdent en elles la vertu de toute la plante ; en sorte qu'il y a quelques plantes, dont il n'y a que la seule racine qui entre dans l'usage de la Médecine, à cause que les Naturalistes ont reconnu par expérience & par le raisonnement, que le sel, le soufre & le mercure de ces plantes, avaient leur siège principal dans la racine, comme leur goût & leur odeur en font foi. Et comme il y a des racines qui sont ligneuses, nerveuses & noueuses, aussi y en a-t-il qui sont rares, molles & spongieuses : il y en a qui font mucilagineuses & glaireuses, comme il y en a pareillement qui sont laitées & moelleuses : il y en a qui sont amères, & d'autres qui sont douces : il y en a qui sont aigres & agréables au goût ; comme au contraire, il y en a qui sont âcres, corrodantes & même corrosives : enfin les unes sont d'une odeur agréable, & les autres sentent très mal, & blessent le cerveau & la poitrine ; au lieu que les premières les récréent & les fortifient.

Nous n'avons fait ici le dénombrement de toutes ces différences, que pour faire mieux comprendre à l'Artiste, qu'il ne faut pas qu'il travaille d'une même façon sut toutes sortes de racines, sans avoir au préalable mûrement & judicieusement examiné de quelles parties elles sont composées, & ce quelles ont de fixe ou de volatil ; afin qu'après qu'il aura bien conçu leur nature par l'aide des sens extérieurs, il conclue après cette connaissance de quelle manière

ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼

il pourra faire l'extraction de leur vertu. Et comme nous entrons dans le détail des opérations, qui se font par le moyen de la Chimie sur les végétaux & sur leurs parties, il faut faire suivre les exemples du travail, qui se doit faire selon la diversité des racines.

PREMIER EXEMPLE.

§. 1. *De la préparation des racines odorantes qui abondent en esprits & en sel volatil*.

Nous prendrons pour le premier exemple de ces racines celle de l'angélique, qu'on nous apporte de dehors, & qui est sèche ; car comme cette racine a beaucoup de vertu, & qu'elle est un des meilleurs alexitères : nous l'avons choisie pour servir de règle pour le travail qui se peut faire sur les racines de calamus aromatique, de la carline, de petasites, de la valériane, de celle de l'impéraroire, & des autres de pareille nature, ou qui en sont en quelque façon approchantes, ou par l'odeur ou par le goût.

Prenez donc six livres de racine d'angélique de Bohême, qui soit bien conditionée, c'est-à-dire, qui ne soit ni trop sèche, ni cariée ; hachez-la & la mettez en poudre grossière, que vous mettrez digérer à chaleur lente dans un vaisseau de rencontre, avec douze livres d'eau de pluie distillée & autant de vin blanc, durant l'espace de quatre jours naturels : ensuite de quoi il faut mettre le tout dans la vessie, & donner le feu graduellement, jusqu'à ce que les esprits commencent à monter, & qu'ils commencent à se condenser & à dégoutter ; alors il faut continuer le feu dans une égalité bien réglée, jusqu'à ce qu'on ait tiré toute l'eau spiritueuse ; ce qui se connaîtra, lorsque ce qui sortira, n'aura plus ni goût, ni odeur.

Ceux qui voudront séparer l'esprit de l'eau, feront la rectification de cet esprit au bain-marie à chaleur lente ; ainsi ils auront un esprit très subtil, & qui sera rempli du sel volatil de la racine d'angélique, qui est d'une très rare vertu dans toutes les maladies pestilentielles, & dans toutes les affections de la matrice : cet esprit est diaphorétique, diurétique & alexitères ; la dose est depuis un demi-scrupule jusqu'à une drachme, dans du vin, dans du bouillon, ou même dans sa propre eau.

Lorsque le premier esprit est sorti, il faut augmenter le feu, & tirer l'eau spiritueuse, qui suivra jusqu'à ce qu'elle sorte sans goût & sans odeur; il faut jeter ce qui reste, car il est inutile, & conserver cette eau pour y mêler son propre esprit, ou pour y dissoudre l'extrait de la racine dont elle a été tirée ; la dose est depuis une demi-once jusqu'à quatre.

ꟹꟹ

Or, il surnage ordinairement une huile éthérée sur la première distillation qu'on a faite par la vessie, qu'il faut séparer par le coton, ou par l'entonnoir, & la garder soigneusement ; car c'est une excellente essence, pour en faire du baume potable & dissoluble dans les liqueurs, ou pour en faire un baume préservatif en temps de peste. Mais comme il arrive quelquefois que cette huile s'affaisse au fond du vaisseau, qui a reçu l'eau ; parce que la violence de l'ébullition fait, que cette huile s'est chargée d'une portion du sel fixe de la racine ; il faudra aussi la séparer avec soin, car elle ne sera pas de moindre efficace que celle qui surnage ; mais elle sera néanmoins un peu moins subtile & un peu moins active.

Revenons à présent à ce qui est resté dans la vessie après la distillation, qui contient en soi le sel fixe de la racine & une portion de son soufre, qui lui tient toujours une bonne & fidèle compagnie, à cause de l'alliance & de la liaison mutuelle qu'ils ont ensemble. Cette proposition se justifie par la couleur de la liqueur qui reste & par son goût ; ce qui prouve que ce serait une grande imprudence, & un défaut de jugement & de connaissance dans l'Artiste, s'il laissait perdre par sa négligence & par son ignorance, ce que la nature & ses propres sens extérieurs lui font non seulement paraître bon, mais aussi qui l'est véritablement en soi. C'est pourquoi, il faut que l'Apothicaire Chimique reconnaisse que cette vertu ne peut être concentrée que dans ce qu'il appelle un extrait, qu'il faut faire de la manière qui suit.

Il faut presser & couler le tout, puis le clarifier avec des blancs d'œufs, puis les couler par le blanchet, ou à travers de la chausse, & faire évaporer cette liqueur claire très lentement, jusqu'en la consistance d'extrait, qui est celle qu'on peut dire entre une masse de pilules & celle d'un d'électuaire liquide, afin qu'on le puisse donner en bol, ou en pilules, lorsque le Médecin l'ordonnera, ou qu'on le puisse plus promptement dissoudre dans quelque liqueur appropriée à l'intention, pour laquelle on s en sert. Or avant que de déterminer la dose de cet extrait, il faut dire en passant, que tous les extraits qui se font de cette manière, sont fort amis de l'estomac, & qu'ils lâchent doucement le ventre, sans troubler l'économie de la digestion, ni faire aucune colliquation superflue & nuisible ; que ceci serve donc de remarque générale pour tous les extraits, qui se font ès végétaux sulfurés & volatils, après qu'on en a tiré l'esprit, l'huile & l'eau. La dose de cet extrait comme des autres de même nature, est depuis une demi-drachme, jusqu'à une demi-once, ou seul, ou dissout, & mêlé dans son eau, ou dans quelque autre liqueur analogue, & cela afin d'ouvrit doucement le ventre du malade, sans aucune crainte des bouleversements, qui arrivent à cause de l'irritation & de la violence des purgatifs ordinaires.

Et comme il ne faut rien perdre de ce qui possède quelque vertu, il faut faire sécher le marc de l'expression, qu'on calcinera dans un creuset, ou dans un pot de terre non vernissée, jusqu'à ce que la matière soit réduite en cendres grisâtres, dont on fera la lessive, avec de l'eau de pluie distillée, qu'on filtrera & qu'on évaporera jusqu'à sec, pour retirer le sel des racines ; qu'il faudra mettre après cela dans un creuset & le faire rougir entre les charbons ardents, sans qu'il se fonde, puis le dissoudre dans la dernière eau qu'on aura tirée, le filtrer & l'évaporer jusqu'à pellicule, le laisser cristalliser au froid, en retirer le sel pur & net, & continuer ainsi, jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus aucune cristallisation. Vous pourrez mêler une portion de ce sel dans son eau, pour la rendre moins susceptible d'altération ; vous en pourrez mettre aussi une autre partie dans l'extrait, & il augmentera la vertu stomachique & cathartique d'icelui. Le reste vous le garderez, afin que si vous voulez réunir toutes les vertus fixes & volatiles de la racine d'angélique en un seul corps, pour en faire le *Clyssus*, qui est proprement ce qui contient en soi, comme en raccourci, toutes les vertus d'une chose, dont on a séparé & dépuré les parties ; vous fassiez l'assemblage de l'esprit rectifié & de l'huile éthérée, par ce moyen en unissent le sel fixe, sans lequel on ne pourrait jamais parvenir à faire l'union de l'huile & de l'esprit, à cause qu'ils sont d'une nature diverse, & qu'ils surnagent toujours l'un sur l'autre ; mais lorsque vous aurez alcalisé l'esprit subtil & rectifié avec le propre sel alcali de la plante ; alors vous y joindrez inséparablement l'huile, ce qui produit une essence merveilleuse. Mais pour le *Clyssus*, il n'est pas nécessaire de tant de raffinement, il faut seulement mêler une partie du sel fixe purifié, avec deux parties de l'huile distillée, & trois parties de l'esprit très subtil, & les digérer ensemble à la vapeur du bain dans un vaisseau circulatoire, jusqu'à ce que le tout soit joint & uni indissolublement ensemble; ce qui arrive pour l'ordinaire dans le temps du mois philosophique, qui est de quarante jours naturels, ou l'espace que nous disons de six semaines. Ce remède étant ainsi achevé, peut être légitimement donné en la place de l'esprit de l'huile, de l'extrait & du sel, puisqu'il a toutes les propriétés essentielles de ces quatre ensemble. La dose est depuis six grains jusqu'à un scrupule, dans toutes les maladies auxquelles les Médecins emploient le corps de la racine d'angélique, dont il a été parlé.

§. 2. *Comment il faut faire le baume potable & dissoluble de l'huile de la racine d'angélique.*

Quoique cette opération ne soit pas mystérieuse à ce qu'il semblera à ceux qui liront ceci, elle est digne cependant de considération, puisque c'est toujours pour faire voir de plus en plus la vérité de ce que nous avons dit tant de fois ;

savoir que les sels sont des esprits fermés, & qu'ils ont en eux un soufre caché, & par conséquent qu'ils possèdent une nature moyenne entre les liqueurs aqueuses & les huiles, qui ne se peuvent assembler & encore moins s'unir sans la médiation du sel, qui rend l'huile dissoluble & unissable avec l'eau & avec toutes les liqueurs qui sont de sa nature, ce qui n'est pas un des moindres secrets de la Chimie, quoiqu'il semble en quelque façon méprisable, à cause de sa simplicité ; mais que personne ne méprise cette louable simplicité, puisque ceux qui la suivront se pourront vanter de suivre la nature, dont les beautés & les ressors les plus admirables ne se rencontrent jamais dans l'embarras & dans le mélange imparfait, que pour produire des monstres.

Or, comme il faut étudier à rendre les choses agréables & faciles, & que ceux qui ont besoin de ces beaux remèdes, ne sont pas toujours en lieu où il y ait des fourneaux & des vaisseaux, pour unir le sel fixe avec l'huile de son sujet ; & de plus, ce sel étant ordinairement désagréable, à cause de son goût lixivial & urineux : j'ai jugé plus commode & moins ingrat de prendre du sucre très fin en poudre impalpable ou réduit en alcool, dont on emplira une boite d'ivoire ou d'argent doré, sur lequel on fera tomber goutte à goutte de l'huile distillée des racines d'angélique ou de quelque autre, jusqu'à ce que le sucre en soit suffisamment imbu, & qu'il soit réduit en une consistance, qui puisse être contenue dans la boite, lors même qu'elle sera renversée. Ainsi vous aurez un baume admirable, que vous pourrez prendre en temps de peste par précaution & pour préservatif, en moindre dose néanmoins que si on le prenait pour remède curatif. La dose est depuis la grosseur d'un poix, jusqu'à celle d'une noisette, dans du vin le matin à jeun pour préservatif, ou dans son esprit ou dans son eau pour remède curatif.

Que personne ne s'étonne que le sucre rende les huiles mêlables & dissolubles avec l'eau ; car le sucre est un sel végétable qui est capable de faire cette union, parce que c'est un sel mêlé de soufre & de mercure ; ce qui le rend capable de recevoir l'huile, & de la changer tellement de nature, qu'elle se dissout & s'unit très facilement avec l'eau, à cause de la substance saline du sucre. C'est proprement ces baumes que vous trouverez dans les Auteurs modernes, sous le nom d'*Eleosaccharum*.

§. 3. *Comment il faut faire le baume onctueux de l'huile de la racine d'angélique.*

Pour faire ce baume, il faut avoir un corps incorruptible, inodore & sans couleur, qui soit capable de recevoir l'huile & d'en conserver l'odeur & la vertu. Or ceux qui se sont adonnés à ce travail, se sont beaucoup fatigués, avant que d'avoir pu rencontrer une substance qui ne contractât aucune couleur, aucune

odeur, & qui ne se corrompît pas avec le temps. On s'est servi durant quelques années de la cire blanche & de la moelle, du suif de chevreau, & de la graisse de porc, bien préparés & bien lavés, pour faire le corps des baumes odorant & onctueux ; mais tout cela n'a pas eu de durée, parce qu'ils devenaient rances, de mauvaise odeur & jaunes.

Enfin les Chimistes ont raffiné là-dessus, & se sont servis de l'huile qui se tire de la noix muscade par expression, pour en faire le corps de ces baumes, sans néanmoins perdre la vertu subtile éthérée, & odorante e la noix muscade. Ce qu'ils font ainsi, prenez quatre onces d'huile de noix muscade, qui soit bien pure & sans aucun mélange étranger ; mettez-la dans un matras à long col, ou dans un vaisseau de rencontre, & verser dessus de l'esprit de vin tartarisé, jusqu'à l'éminence de quatre doigts, & les mettez digérer & extraire au bain-marie à une chaleur modérée ; & lorsque l'esprit sera bien empreint de la teinture de l'huile, retirez-le par inclination & en reverser de l'autre, & cela jusqu'à ce que l'esprit ne tire plus de teinture. Alors il faut mettre tout ce qui vous reste dans une écuelle de faïence, & le laver avec de l'eau bouillante, jusqu'à ce que toute la masse soit inodore & blanche, & c'est ce qui fait le corps de tous les baumes onctueux, qui ne contracte aucune mauvaise qualité, & qui s'empreint facilement de l'odeur & de la vertu des huiles odorantes & aromatiques.

Mais comme il faut plaire à la vue aussi-bien qu'à l'odorat, on donne la couleur verre aux baumes des plantes, avec le suc de quelque plante inodore, dans lequel on fait bouillir le corps des baumes, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment chargé de la couleur verte ; puis on s'en sert pour tous les baumes, auxquels on veut donner cette couleur. On colore aussi les baumes des huiles des racines & des aromates, qui sont de leur couleur, avec un peu de terre d'ombre, & ceux des fleurs, avec un peu de fine laque des Peintres. Or, comme ce corps des baumes est desséché, à cause de l'extraction qu'on a fait de son huile subtile & onctueuse, par le moyen de l'esprit de vin tartarisé, il n'y a plus rien à faire, sinon de le refournir d'une quantité proportionnée de l'huile de la racine d'angélique, ou de quelque autre huile aromatique, pour en faire le baume onctueux, duquel on se sert pour frotter les narines & les tempes, aussi-bien que le dessus de la main, pour empêcher que les puanteurs n'attaquent le cerveau, & pour corriger la malignité des esprits empestés & malins, qui sont dans l'air en temps de contagion, ou lorsqu'on est obligé de passer & de converser en des lieux où il sent mauvais, ou en ceux où il y a des malades.

Mais avant que d'aller plus avant, il ne faut pas oublier de dire ce que l'Artiste fera de l'extraction qu'il aura faite de l'huile de muscades, avec l'esprit de vin ; il retirera l'esprit au bain-marie, jusqu'en consistance de miel cuit, & ainsi il aura l'extrait de la noix muscade rempli du meilleur de son essence corporelle, & un esprit doué de son huile, de son esprit & de son sel volatil : s'il veut, il pourra garder une portion de son extraction ; car cela tiendra le milieu entre l'extrait & l'esprit qu'on en aura retiré, & pourra être employé aux mêmes usages, parce qu'il possède la même efficace & la même vertu de l'extrait, de l'esprit & de la teinture, réjouit l'estomac, le cerveau & la matrice, elle dissipe les ventosités, aide à la digestion, corrige la mauvaise haleine, fortifie l'embryon, est bonne contre la syncope & contre la palpitation du cœur, ouvre & dissipe les obstructions de la rate, arrête le flux de ventre & le vomissement.

Et comme je suis témoin de la vertu vulnéraire de la noix muscade, je me sens obligé pour le bien commun, de mettre ici ce que j'ai vu dans les Armées d'Allemagne, en la personne d'un Capitaine de Cavalerie, qui était tout percé de coups, soit de ceux de feu, ou de ceux d'épée, & qui néanmoins n'avait jamais eu la fièvre dans tout le temps du traitement de ses plaies, non pas même lorsque la suppuration se faisait. Cela semblera sans doute étrange & paradoxe ; mais lorsqu'on saura que ce Gentilhomme portait toujours sur soi des noix muscades, & qu'il en mangeait une entière aussitôt qu'il se sentait blessé, l'admiration cessera, puisque la vertu balsamique de la muscade, qui réside dans son huile & dans son sel volatil, était poussée par la chaleur de l'estomac dans toutes les parties, qui corrigeait la sérosité maligne, qui est la cause occasionnelle des douleurs, des inflammations, & par conséquent de la fièvre & de la mon, de la plupart de ceux qui sont bleues dans quelque partie considérable. Il ne faut donc pas que les Chirurgiens appréhendent les potions vulnéraires, & encore moins l'usage de cet aromate, dans les bouillons de leurs blessés, à cause de la prétendue chaleur qu'ils contiennent : au contraire, ceux qui seront les plus sensés y auront toujours recours, comme à un asile très assuré & qui ne leur manquera jamais ; mais principalement s'ils se servent intérieurement & extérieurement de la teinture qu'on aura tirée, comme nous l'avons dit ci-dessus. Qu'on ne m'allègue pas ici que j'apporte un exemple personnel, puisque la même chose est arrivée à plusieurs de ses amis, quoiqu'ils fussent de différent tempérament, comme on parle, & qu'ils eussent été très mal dans la cure de diverses autres blessures, à cause qu'ils ne s'étaient pas servis de la noix muscade.

Je crois que cette digression ne déplaira pas, puisqu'elle est utile au général & au particulier : mais il faut que nous fassions voit que la Chimie ne se contente

pas du coloris des baumes onctueux, dont nous venons de faire mention, parce qu'elle a trouvé le secret de colorer le corps des baumes, avec le magistère des mêmes plantes dont on veut faire le baume, ce qui serait ainsi.

Prenez de la rhue ou de la marjolaine, ou même quelque autre plante odorante & balsamique, autant que vous voudrez, lorsqu'elles sont dans la vigueur de leur verdure ; faites-les bouillir dans de l'eau qui soit suffisamment empreinte d'huile de tartre par défaillance, ou de sel de tartre résout ; couler la décoction, versez-y de la dissolution d'alun de roche, faite dans de l'eau de pluie distillée, & la matière se précipitera au fond en forme d'une bouillie verte : séparer la liqueur qui surnage, par le filtre, puis lavez la matière filtrée avec de l'eau commune au commencement, & avec de la propre eau odorante de la plante sur la fin, jusqu'à ce que vous l'ayez privée de tout le goût salin, qu'elle peut avoir acquis du sel de tartre & de l'alun : évaporer ensuite à une chaleur très lente ce magistère, jusqu'en consistance d'une bouille fort épaisse, avec laquelle vous teindrez le corps blanc & inodore de la noix muscade, que vous sécherez à l'air doucement, pour le garder & en faire le baume, où vous y ajouterez sur-le-champ l^huile distillée de la plante, & le baume sera parfait, & il se conservera en odeur & en couleur, aussi longtemps qu'on le peut désirer. Mais il faut observer qu'on ne doit pas dessécher entièrement le magistère des fleurs ou des herbes, avant que de colorer le corps du baume, autrement il ne se ferait aucune union ni aucune liaison, & par conséquent il n'y aurait aucune légitime coloration.

On peut faire la même chose que nous venons de dire avec les fleurs de roses, de pœone, de pavot rouge, des iris, & de la graine d'écarlate ou de kermès, pour en faire les magistères, qui serviront à donner la couleur aux baumes des fleurs sans aucun mélange étranger.

Mais avant que de quitter ce que nous avons commencé des baumes, nous voulons bien enseigner encore après le très docte Sennert, le moyen de faire les baumes pour l'intérieur, d'une autre façon qu'avec le sucre, qui ne seront pas si agréables ; mais qui auront néanmoins autant ou plus de vertu, & qui contiendront comme en raccourci l'efficace du mixte, duquel ils seront composés.

Pour les faire, prenez une once de l'extrait de la plante de la racine, de la fleur ou de la semence, auquel vous ajouterez deux drachmes de manne choisie, mêlez-les ensemble à une chaleur lente ; & lorsque le mélange sera refroidi, ajoutez-y une drachme & demie de l'huile distillée de son mixte, & ainsi on

aura un baume qui se pourra donner en bol, ou qu'on pourra mêler dans des bouillons, ou dans d'autres liqueurs appropriées à la maladie & au remède.

SECOND EXEMPLE.

§. 1. *De la racine d'année ou de campane en latin : Enula campana.*

Cette racine mérite bien que nous parlions de sa préparation, & que nous fassions les remarques nécessaires pour l'instruction de l'Artiste ; car outre qu'elle est remplie de beaucoup de vertu & de propriétés très particulières, c'est que de plus nous ferons voir tout d'une suite ce que l'Apothicaire Chimique doit faire, selon le jugement & l'expérience, pour tirer de cette racine, qui nous est domestique, plusieurs bons remèdes pour orner & pour fournir sa boutique, afin que Messieurs les Médecins y aient recours, lorsqu'ils en auront besoin, pour le bien des Malades.

Commençons par le choix du temps auquel il faut arracher cette racine de terre, afin qu'elle soit abondamment fournie de ce que nous y cherchons, qui est un sel volatil, spirituel & sulfuré, qui se manifeste par son goût & par son odeur. Disons donc qu'il faut arracher cette racine au commencement du printemps, lorsqu'on commence à voir pousser les œilletons, ou les pointes aiguës qu'elle pousse hors de terre en ce temps-là ; car si on attend davantage, cette vertu qui est concentrée dans la racine, & qui est l'âme de la végétation, s'explique soi-même & se pousse au-dehors, pour faire paraître le caractère visible de l'idée invisible, qui lui a été donnée par le Créateur de la nature ; & ainsi la racine s'épuise soi-même de sa vertu séminale, pour fournir à la beauté de la végétation parfaite.

Lorsque vous aurez une bonne quantité de campane de cette qualité, qu'elle soit encore tendre & succulente, en sorte qu'on la puisse couper en tranches en long ou en rouelle ; il la faut bien laver, puis couper les racines les mieux faites & les plus tendres en morceaux, de la longueur du doigt indice & de la grosseur du petit doigt ; & les autres, il les faut couper par taléoles ou par rouelles de l'épaisseur d'un écu blanc ; ensuite de quoi, il les faut mettre dans une cucurbite de verre au sable, avec une suffisante quantité d'eau nette ; il faut couvrit la cucurbite de son chapiteau, y adapter un récipient, & en lutter exactement les jointures ; puis y donner le feu par degrés, & distiller en augmentant le feu jusqu'à faire bouillir ce qui est dans le vaisseau, afin de cuire les racines. Par cette opération, vous faites plusieurs choses à la fois ; car lorsque la racine est cuite, en sorte qu'elle se trouve molle sous les doigts, on peut cuire du sucre avec la décoction, qui reste dans la cucurbite en sucre rosat, afin d'y plonger les

morceaux longuets, après qu'ils auront jeté leur eau superflue dessus un tamis renversé ; & ainsi on aura de la confiture liquide de campane, qui se gardera longtemps. Si on redouble la cuite du sucre, & que la racine y soit mise encore une fois, & qu'elle soit séchée dans l'étuve, on aura de la confiture solide, pour ceux qui vont en campagne. Mais de plus, on peut battre au mortier de marbre les taléoles, après qu'elles auront été égouttées, & les passer à travers un tamis pour en tirer la pulpe, que l'on confira aussi avec du sucre cuir en tablettes, & ce sera une conserve qui sera très bonne seule à ses usages, mais qui servira de plus de corps pour recevoir d'autres remèdes pour la rate & pour la poitrine, & en former ainsi des opiates & des électuaires, qui seront excellents.

Mais nous avons réservé le meilleur pour le dernier, qui est l'eau spiritueuse & le sel volatil sulfuré, qu'on a tiré par la distillation, durant le temps de la cuite de la racine, & qui auraient été perdus, si cette cuisson avait été faite dans un chaudron, ou dans une bassine à feu nu, qui serait une perte très grande, & qui ferait connaître dans l'Artiste un défaut de jugement, de connaissance & d'expérience : car cette eau distillée a le propre goût & la propre odeur de la racine, & par conséquent elle possède la meilleure portion de sa vertu, parce qu'elle est remplie d'un sel volatil excellent & très subtil, qui monte dans le chapiteau en forme de neige & qui s'attache à ses parois, lorsque la chaleur fait pénétrer l'eau jusque dans le centre de la racine, & que ce sel étant dégagé du mucilage de son corps, est sublimé dans le chapiteau par l'action du feu : il est vrai qu'il n'y demeure pas longtemps, à cause que les vapeurs aqueuses le dissolvent aussitôt, & l'emmènent avec elles dans le récipient, & c'est ce sel qui communique à l'eau son goût, son odeur & sa vertu.

Que ceux qui ne me croiront pas, travaillent comme je viens de le dire ; & qu'ils prennent garde très exactement, lorsqu'ils verront que le chapiteau deviendra plein de nuages blancs, & qu'il s'attachera quelque chose au-dedans d'icelui ; qu'alors ils aient un autre chapiteau pareil, qu'ils délutent le premier, & qu'ils substituent le second en sa place, & alors ils se trouveront convaincus par leurs propres sens de la vérité que je marque : car l'esprit de ce sel leur remplira le nez & le cerveau de la vraie odeur de la campane ; & s'ils mettent un peu du sel qui sera sublimé, sur la langue, ils avoueront que la plante même n'a jamais eu un goût si subtil, si pénétrant, ni si efficace, & qu'ainsi ce serait un dommage irréparable & une ignorance grossière, de laisser perdre ce qui est le principal, & la vertu la plus efficace du sujet sur lequel on travaille.

Ceux qui voudront faire l'extrait de la racine d'aunée, la feront sécher un peu plus qu'à demi ; puis ils la battront en poudre grossière, & la mettront dans un

vaisseau de rencontre avec du vin blanc subtil, tant qu'il surnage de quatre doigts ; ils feront digérer & extraire à la lente chaleur des cendres, jusqu'à ce que le vin soit chargé du goût, de l'odeur & de la couleur jaunâtre de la racine ; alors ils retireront ce qui sera chargé, & y en remettront du nouveau, jusqu'à ce qu'il ne tire plus rien ; puis ils feront l'expression du tout, qu'ils mettront dans une cucurbite au bain-marie avec les précautions requises, pour en tirer l'esprit & l'eau spiritueuse, jusqu'à ce que ce qui sortira, n'ait plus ni goût, ni odeur. Clarifier ensuite ce qui reste au fond du vaisseau, & l'évaporez dans une terrine au sable, jusqu'à la consistance d'extrait, qui aura en soi toute la vertu de ce qu'il y a de fixe dans cette racine, & qui n'est pas méprisable, parce qu'il ouvre le ventre & fortifie l'estomac. La dose est depuis une drachme, jusqu'à une demi-once : cet extrait est très efficace pour dissoudre & pour évacuer les substances fixes, gluantes & tartarées du ventricule, de la rate & de la poitrine ; mais principalement dans la cure des asthmes périodiques, pourvu qu'on y mêle du diaphorétique d'antimoine & du sel volatil de carabe, qui ne manqueront pas de fortifier le ventricule, & d'apaiser les mouvements & les gonflements météoriques de la rate, qui presse ordinairement le diaphragme, qui est un des principaux organes de la respiration, & qui cause l'oppression de la poitrine & le défaut de la respiration.

Cet extrait servira de règle pour faire ceux des racines de *valériane*, de celles de l'*impératoire*, de la *carline*, & principalement du *contrayerva*, qui est une racine qui vient du Pérou, & qui est un des plus souverains remèdes contre le poison, mais principalement dans toutes les maladies pestilentielles & malignes, comme dans les fièvres d'armée, dans le pourpre, dans la rougeole & dans la petite vérole ; parce qu'elle dégage puissamment le venin, & qu'elle chasse subitement les sérosités dangereuses, par la voie des sueurs & par celle de l'urine. Elle fait aussi des merveilles contre les corruptions de l'estomac, & particulièrement contre les vers. Il y en a même qui croient que son usage est capable de dissiper le charme & le poison des filtres amoureux. La dose de la racine en poudre, est depuis un demi-scrupule jusqu'à une drachme entière dans du vin, ou dans des eaux cordiales & sudorifiques, comme sont celles de reine des prés, de chardon bénit & de sassafras. Mais son extrait fait avec exactitude, & l'esprit qui en est tiré par la distillation, sont sans comparaison beaucoup mieux que le corps matériel de la racine, & leur dose est moindre de la moitié. Je n'ai pu m'empêcher de parler en passant de cette digne racine, parce que je sais qu'elle est encore cachée à la plupart des Apothicaires Français ; & je veux croire que ceux qui la mettront en usage, par l'ordre de Messieurs les Médecins, trouveront que les effets répondront aux vertus que je lui ai attribuées.

ଔ෴ଔ෴ଔ෴ଔ෴ଔ෴ଔ෴ଔ෴ଔ෴ଔ෴ଔ෴ଔ෴ଔ෴ଔ෴ଔ෴

§. 2. *De la racine de la grande consoude, & de celle du satyrion*.

Après avoir parlé des racines odorantes, aromatiques, & qui ont beaucoup de goût & de sel volatil sensible ; il faut que nous parlions ensuite de celles qui sont mucilagineuses & qui sont presque insipides ; mais quoiqu'elles paraissent n'avoir aucune saveur, cependant elles possèdent de la vertu en assez grande abondance, pourvu que l'Artiste sache délier la viscosité & la lenteur de leur substance, afin de faire paraître le sel & l'esprit qu'elles contiennent, dont la pointe & l'efficace sont emprisonnées & arrêtées par les liens de cette substance gluante, qui les empêche de produire au-dedans de nous les beaux effets qu'elles retiennent dans leur centre. Or, cela ne se peut pratiquer que par le travail de la Chimie, qui rend visibles les vertus cachées, & qui manifeste le mystère que chaque mixte possède. Nous commencerons par la préparation de la racine de la grande consoude, qui, quoique visqueuse & insipide, ne laisse pas néanmoins de produire de très beaux effets au-dehors & au-dedans des corps. Car elle est merveilleuse pour résoudre toutes les contusions, elle fortifie les parties nervales des jointures dans toutes les espèces de luxations ; mais elle est encore plus admirable en cataplasme, avec de la poudre de la pierre nommée *Osteocolla*, tant pour empêcher les accidents des fractures, que pour engendrer le calus, qui est nécessaire pour la réunion des os rompus.

Cette racine qui produit des effets si notables pour l'extérieur, n'est pas moins admirable pour arrêter le crachement du sang, causé soit par la rupture de quelque veine, soit qu'il procède de l'érosion de ces mêmes vaisseaux, qui se fait ordinairement en la poitrine & en la gorge : de plus, son usage continué guérit les hernies de diverses espèces, pour vu qu'on ait soin en même temps de tenir la partie sujette avec un bon bandage, & d'appliquer tous les trois jours un cataplasme fait avec la même racine, du crocus de mars astringent, & de la terre douce de vitriol. Or, nous n'avons avancé ce que dessus, que pour faire mieux comprendre que cette racine recolle une puissante vertu, & que pourvu que l'Apothicaire Chimique soir capable de la digérer & de l'extraire pour en séparer les hétérogénéités nuisibles, & qui empêchent cette puissance cachée d'être réduite en acte, pour faire paraître le mystère de la nature, que chaque individu cache profondément en son centre. Et pour y parvenir, il y procédera de la manière qui suit.

ꕥꕥꕥ

§. 3. *Comment on fera l'extrait ou le sang des racines de la grande consoude & de celles du satyrion*.

Quoique cet extrait ou ce sang se puisse faire avec la seule racine de la grande consoude, & qu'il aurait beaucoup de vertu : cependant je trouve non seulement à propos, mais aussi très nécessaire, d'y joindre les racines, les feuilles & les fleurs de la consoude sarrasine, celles du bugle qui est la consoude moyenne, de celles du prunella ou de la petite consoude, & de la semence de millepertuis ; parce que le sel balsamique des feuilles & le soufre embryonné des fleurs & de la semence, contribueront infailliblement à la perfection du remède que nous allons décrire.

Prenez deux livres de racines de la grande consoude, & autant des racines, des herbes & des fleurs des trois autres espèces, qu'il faut soigneusement monder & laver ; puis battez-les au mortier de marbre avec un palon de bois, tant que le tout soit réduit en bouillie, à laquelle vous ajouterez une demie livre de semence de millepertuis, qui aura aussi été réduite en bouillie dans le même mortier, en l'arrosant peu à peu avec du vin blanc ; joignez au tout une livre de mie de pain de seigle, & autant de celle de pain de froment : mêlez tout cela comme il faut ensemble, & l'imbibez encore d'un peu de bon vin blanc, jusqu'à ce qu'il soit converti en une forme de bouillie claire, que vous mettrez dans un matras à long col, que vous boucherez avec un autre matras, dont le col entrera dans le premier jusqu'à la longueur de quatre pouces; luttez-en les jointures très exactement avec du blanc d'œufs battu, du linge, de la vessie & de la chaux vive, comme nous l'avons enseigné dans le Traité des lutations. Suspendez le vaisseau dans le bain vaporeux, ou le mettez digérer à la chaleur du fumier, ou à quelque autre qui lui soit analogue, & donner une chaleur lente & digestive, tant & si longtemps que la matière soit changée en une espèce de chile, qui soit rouge & coloré comme le sang. Alors laisser refroidit le fourneau, tirez-en les vaisseaux, coulez la matière au travers d'un couloir de linge neuf, pressez ce qui reste fortement : mettez cette expression rouge & colorée au bain vaporeux, afin d'en faire la seconde digestion & une purification plus exacte ; car la liqueur se clarifiera beaucoup mieux, & les lies ou les restes de l'impureté feront un sédiment au bas du vaisseau, qu'il faudra séparer en versant doucement par inclination ce qui sera clair, d'avec ce qui est féculent ou bourbeux ; continuez cette digestion & cette séparation du pur d'avec l'impur, jusqu'à ce que la liqueur soit claire, rouge & transparente, en sotte qu'il ne se fasse plus aucun sédiment d'impureté : mettez alors cette liqueur, ainsi dépurée dans une cucurbite au bain vaporeux ou au bain-marie, & en retirez par la distillation

ଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓ

environ les deux tiers, & il restera au fond du vaisseau le vrai extrait balsamique de ces racines vulnéraires, qu'on nomme assez proprement, le sang de la grande consoude, qui est merveilleux contre toutes les espèces de hernies, avec les précautions que nous avons dites : il est aussi très excellent, pour aider à consolider les ulcères du dedans, & principalement ceux de la poitrine : il est aussi très bon pour en mêler dans les injections, qui se font dans les plaies, comme aussi pour en tremper les plumaceaux qu'on applique à leur orifice. La dose est depuis un demi-scrupule jusqu'à une drachme, dans l'eau qu'on en aura retirée par la distillation dans du vin blanc, ou dans quelque autre liqueur convenable, comme dans les potions vulnéraires ; mais il faut continuer plusieurs jours tous les matins à jeun ; & même dans les maux in-vétérés, il faut en prendre durant le temps du mois philosophique, qui est de quarante jours.

Il faut suivre cette préparation de point en point, pour faire l'extrait ou le sang des racines de satyrion ; hormis qu'il n'y faut faire aucune autre addition que celle du pain & du vin, avec une drachme de très bon ambre gris pour chaque livre de matière qu'on mettra digérer. La dose est aussi la même que l'extrait précédent, tant pour fortifier la matrice, que pour la rendre fertile & propre à la génération. C'est aussi un spécifique très assuré, pour remettre en leur devoir toutes les parties qui sont destinées au coït, & à tout ce qui s'en suit. Ceux qui voudront ajouter une de-mi'once de chair de vipères desséchées au bain-marie, à chaque livre des racines de satyrion, avant que de les digérer avec le pain & le vin, rendront ce remède beaucoup plus efficace. Notez qu'il faut prendre ces racines au commencement du printemps, & qu'il ne faut prendre que le testicule qui est lisse & plein, & rejeter celui qui est ridé & flasque : la signature de cette racine témoigne très évidemment, que la nature l'a fournie des vertus nécessaires aux parties dont elle représente la figure.

§. 4. *De la racine de la fougère femelle.*

Quoique cette racine soit commune, cependant elle n'est pas assez en usage, eu égard à ses belles vertus. Or, ce qui est cause que Messieurs les Médecins ne peuvent faire des observations légitimes sur la vertu particulière & spécifique des choses, c'est qu'ils les confondent ordinairement les unes avec les autres, ce qui fait qu'ils ne peuvent proprement déterminer, à laquelle de ces choses ils attribueront les effets des remèdes qu'ils ont ordonnés. Mais la Chimie & ses Sectateurs, y procèdent d'une autre manière ; & comme ils reconnaissent que la nature est une & simple, aussi veulent-ils suivre cette bonne mère le moins mal qu'il leur est possible. Et comme ils ont connu par les sens, que la racine de la fougère femelle a quelque viscosité coagulée en elle, qui témoigne qu'elle a

beaucoup de sel volatil sulfuré, qui est d'une rare vertu, qui se connaît par son amertume qui est mêlée de quelque astriction, mais que cette vertu était cachée sous l'ombre du corps ; aussi ont-ils trouvé nécessaire de la retirer de sa prison, par le moyen de la fermentation de la manière qui suit.

Prenez quarante ou cinquante livres de cette racine, qui aura été cueillie au commencement du printemps, & lors seulement qu'elle commence à faire paraître une petite production jaunâtre hors de la terre, afin qu'elle n'ait encore rien perdu de sa substance interne par la végétation : lavez-la, & la nettoyez de toute la terre qui la couvre, & sa séparez de tout ce qu'il y aura de superflu, sans ôter néanmoins ce qu'elle avait commencé de pousser à la superficie de la terre ; coupez-la, puis la battez grossièrement au mortier de pierre ou de marbre, mettez-là dans un tonneau de quinze ou vingt sceaux, & versez dessus douze sceaux d'eau chaude, comme pour plumer, & les agiter bien ensemble ; puis mettez-en deux sceaux en levain ou en fermentation, avec de la levure de bière ou avec un peu de levain ordinaire du pain & un peu de farine de seigle ; & lorsque la liqueur commencera à s'élever & à bouillir, versez-la dans le tonneau, pourvu que la liqueur qu'il contient soit d'une chaleur tempérée, qu'on y puisse souffrir la main sans aucune incommodité ; couvrez le tonneau & laisser agir le ferment, après avoir bien agité le tout. Après quoi vous distillerez la liqueur fermentée à diverses fois par la vessie, deux jours après que l'action de la fermentation aura été passée. Lorsque le tout sera distillé, & que la distillation aura continué jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucun goût spiritueux & salin, il faut remettrez tout ce qui aura été distillé dans la vessie, & rectifier l'esprit ; il faudra mettre à part celui qui viendra le premier, comme le plus efficace & le plus pénétrant, & ainsi le second & le troisième, jusqu'à ce qu'il ne sotte plus qu'un phlegme inodore & insipide. Cet esprit est apéritif & désopilatif, qui est destiné pour ouvrir les obstructions des viscères en général, mais spécialement celles de la rate & celles de la matrice. La dose est depuis une demi-drachme jusqu'à deux drachmes, même jusqu'à une demi-once dans la dernière eau qu'on en a retirée par la rectification, ou dans des bouillons, aussi bien que dans du vin blanc. Il faut que la fermentation de cette racine & sa distillation, servent d'exemple pour toutes les autres racines qui sont de la même nature, ou qui en approchent en quelque façon.

§. 5. *Des racines de Jalap & de méchoacan*.

Comme nous nous sommes proposés de donner des exemples des racines qui sont d'une nature différente, nous avons jugé nécessaire de proposer celle de jalap & celles de méchoacan, à cause que ce sont deux racines qui sont

purgatives, & qui purgent même toutes deux les sérosités, & néanmoins elles sont très différentes entre elles ; car l'une est résineuse, qui est le jalap, & l'autre est mucilagineuse, qui est mêlée de résine & d'une substance saline insipide, dans laquelle réside en partie fa faculté purgative, pourvu qu'elle soit bien extraite, qui est le méchoacan : ce qui oblige l'Artiste de se servir de préparations diverses & de menstrues différents, pour extraire la vertu de ces racines, afin de les donner en moindre dose, & de les faire agir avec moins de violence.

§. 6. *Pour faire le magistère ou résine du jalap.*

La racine du jalap nous est venue des Indes, elle est plus ou moins remplie de vertu, selon qu'elle participe plus ou moins de la résine, qui n est autre chose qu'une substance volatile sulfurée, plus cuite & plus exaltée que le sel volatil, qui se rencontre ordinairement dans les autres racines ; & comme c'est dans cette partie résineuse & grasse, que réside la vertu purgative du jalap, & qu'il n'y a que les esprits éthérés, volatils & sulfurés, qui soient capables d'extraire & de dissoudre cette résine ; les Chimistes se servent ordinairement de l'esprit de vin rectifié pour cette extraction, ce qui se fait ainsi.

Prenez une livre de racine de jalap, qui soit bien choisie, c'est-à-dire, qui ait des cercles noirâtres de distance en autre, jusque dans son centre, qui soit massive compacte & serrée, & qui soit luisante dans son intérieur, lorsqu'on l'a rompue ; mettez-la en poudre qu'on passera par le tamis ; versez cette poudre dans un matras, & verser dessus du très bon esprit de vin, qui ne soit participant d'aucun phlegme ; digérez cela quelques jours aux cendres, & lorsque le menstrue sera bien chargé de couleur, retirez-le par inclination & le filtrez ; continuer cette extraction, jusque ce que l'esprit de vin ne se teigne plus. Mettez toutes vos teintures filtrées dans une cucurbite, & retirer au bain-marie par la distillation les trois quarts de l'esprit, qui servira encore à des opérations semblables ; après cela tirez votre cucurbite du bain, & versez sur la liqueur qui vous reste, environ une pinte d'eau bien claire, qui précipitera la résine du jalap au fond du vaisseau, parce que l'eau affaiblit l'esprit de vin, qui avait dissout cette résine, & qui la tenait en liqueur ; ce qui fait qu'elle gagne le fond, à cause qu'il n'y a plus d'esprit assez subtil pour la tenir en dissolution. Remettez votre cucurbite au bain, & retirez le reste de l'esprit de vin qui est mêlé avec l'eau, & cela pour deux raisons, la première, afin que vous ne perdiez pas cette portion d'esprit de vin, qui est toujours utile ; & la seconde, à cause que par ce moyen vous faites encore comme une seconde précipitation de résine, parce que l'esprit de vin en retenait encore quelques peu avec soi, comme la blancheur

ଔൟଔൟଔൟଔൟଔൟଔൟଔൟଔൟଔൟଔൟଔൟଔൟଔൟଔൟଔൟଔൟ

lactée de l'eau le témoigne évidemment. Tirez la résine de la cucurbite, & la mettez dans une écuelle de grès ou de faïence, & la lavez trois fois avec de l'eau simple, pour lui ôter l'odeur & le goût de l'esprit de vin, qui n'est pas également agréable à tous ; mais il la faut laver la quatrième fois avec de l'eau de roses & de celle de cannelle, mêlées ensemble, puis il la faut faire sécher lentement aux cendres & la garder au besoin.

La dose de cette résine est depuis trois grains jusqu'à quinze, en bol dans des conserves, ou dans de la gelée de coings ou de groseilles ; on peut encore la broyer sur le marbre avec trois fois autant de crème de tartre, jusqu'à ce que le tout soit réduit en poudre impalpable, puis en dissoudre une dose dans de l'eau ou dans un bouillon : mais il faut avoir une précaution bien exacte, lorsque l'on donne de cette résine & de toutes les autres qui lui ressemblent, & principalement de celles qui sont purgatives ; parce que comme leur substance n'est pas dissoluble dans les liqueurs aqueuses, & qu'au contraire elles se rassemblent en corps, lorsqu'on pense les avoir parfaitement mêlées ; & que de plus l'estomac est ordinairement rempli de quelque humidité, on doit appréhender légitimement que cette résine ne se rassemble, & ne s'attache aux parois du ventricule, au passage du pylore, ou dans le *duodénum*, ce qui est la cause ordinaire des super-purgations : ce qui n'est pas proprement un mauvais effet du remède ; mais ce n'en est qu'un accident, qui arrive pour n'avoir pas bien connu la nature de la chose ; car lorsque ces médicaments sont bien dissous, & qu on les a alliés & joints à la liqueur aqueuse, par le moyen de quelque corps neutre, il n'y a plus rien à craindre. Il faut donc se servir du jaune d'œuf pour dissoudre les résides purgatives, afin de les allier avec la tisane, ou avec le bouillon, dans lequel on les fera prendre au malade ; car il n y a jamais eu que les accidents qui aient fait craindre ces sortes de remèdes, qui ne sont aucunement dangereux en leur opération, que lorsqu'ils ne sont pas bien dissous & bien unis avec la liqueur aqueuse ; c'est néanmoins un très bon avis que nous avions à donner à cause des maux qui en arrivent tous les jours.

§. 7. *Pour faire le vrai extrait du méchoacan.*

Prenez une livre de méchoacan, qui soit bien choisi, qui ne soit point carié, & qui ne soit point mêlé de racine de brione, ce qu'on connaître facilement par la vue & par le goût. Par la vue, parce que la racine de méchoacan a des cercles, depuis le centre jusqu'à la circonférence, ce que celle de brione n'a pas : de plus, le goût découvre encore mieux la vérité ; car celle de méchoacan n'a qu'un goût farineux insipide, mais celle de brione pique la langue & le gosier, lorsqu'elle a été tenue longtemps dans la bouche : il faut donc prendre le méchoacan le plus

blanc, & celui qui se casse facilement sans jeter de la poussière, qui témoigne qu'elle est altérée & cariée. Mettez cette racine bien choisie en poudre subtile, que vous jetterez dans une cucurbite de verre, & vous verserez dessus de l'esprit de vin, qui ne soit point rectifié, jusqu'à l'éminence de quatre doigts & plus ; couvrez la cucurbite de sa rencontra, & luttez-en les jointures ; digérez le tout à la chaleur des cendres, jusqu'à ce que le menstrue soit bien coloré, que vous retirerez par inclination, & y en remettrez du nouveau, tant & si souvent qu'il ne tire plus aucune teinture ; presser la racine fortement, filtrez toutes les extractions, & les distiller au bain-marie, pour retirer l'esprit de vin de l'eau-de-vie, qui a servi de menstrue, jusqu'à ce qu'il n'ait plus aucun goût ; cessez alors le feu, & retirez la résine qui nagera dans ce qui reste dans le vaisseau, & la faites sécher lentement au sable dans une petite écuelle : mettez cette liqueur qui contenait la résine dans une terrine vernissée ; ajoutez-y une drachme de sel de tartre ; & mettez dedans le marc de l'expression, que vous ferez bouillir ensemble, jusqu'à la consomption de la moitié ; clarifiez cette décoction avec des blancs d'œufs, & la couler par le drap ; évaporez-la doucement au sable en consistance d'extrait liquide, auquel vous ajouterez la résine que vous aurez mise en poudre très subtile, avec trois ou quatre amandes pelées & deux drachmes de sucre ; puis vous conserverez cet extrait pour le dissoudre, lorsqu'on en aura besoin, ou pour le donner en pilules.

Notez en panant, que ce n'est pas sans raison que j'ai dit qu'il fallait ajouter des amandes & du sucre, lorsqu'on triturera la résine ; car il ne faut pas croire que ce soit simplement pour empêcher qu'elle n'adhère au mortier ou au porphyre, quoique cela y soit utile : mais c'est de plus, afin que ces deux substances servent de moyens unissant, pour joindre intimement la résine avec son extrait, & même pour en faciliter la dissolution dans les liqueurs aqueuses. Cet extrait est merveilleux, pour évacuer les sérosités superflues de toutes les parties du corps : il est vrai qu'il est moins actifs & moins violent que la résine de jalap, dont on se sert aux mêmes effets que de ce remède. Il est surtout spécifique pour purger la tête, les parties nerveuses & celles de la poitrine. C'est pourquoi, ce médicament fait très bien dans toutes les affections catarrheuses, dans l'hydropisie, & dans toutes les douleurs arthritiques, mais plus particulièrement encore dans la vérole. La dose est depuis six grains jusqu'à trente, soit qu'on le prenne en pilules ou dissout.

§. 8. *Les racines dont on tire les fécules.*

Nous ne pouvons assez admirer l'abus qu'ont pratiqué si longtemps les plus censés & les plus expérimentés Médecins touchant les fécules ; & je m'étonne

que des personnes qui ont tant de fois avoué, confessé & enseigné, que toute la vertu des choses ne réside en aucune autre substance, que dans les sels qu'elles contiennent & principalement les végétables : je m'étonne, dis-je, que ces Physiciens Chymiques se soient servis des fécules, & leur aient attribué la vertu d'ouvrir, de dissoudre, & de pouvoir pénétrer jusque dans les digestions les plus éloignées. Pour prouver la véritable raison de mon étonnement, il faut qu'on sache que les fécules ne sont rien autre chose, que la partie farineuse & insipide de la racine, qui n'est à proprement parler que de l'amidon : or, il n'y a personne qui ne connaisse que l'amidon coagule une grande quantité d'eau, & que par conséquent elle fera le même effet dans l'estomac, lorsque les fécules y seront introduites, & que la chaleur naturelle agira dessus, comme la moindre chaleur fait sur l'amidon. Mais pour mieux faire connaître cet abus, il faut que je dise la façon de faire le plus exactement & le plus artistement les fécules, afin de faire voir aux moins intelligents, que je n'ai rien avancé contre la vérité, & que ce n'est qu'avec l'appui de la raison & de l'expérience, que je les ai condamnées.

§. 9. *Comment il faut faire les fécules.*

On fait ordinairement les fécules de cinq racines principales, qui sont celles d'*arum* ou de *pied de veau*, d'*iris*, de *pœone*, de *brione* & de *grande serpentaire*. Or, il suffira de donner l'exemple de l'une de ces cinq, qui servira de modèle pour les autres, & pour toutes celles qui leur ressemblent. Il faut premièrement avoir égard au temps auquel on doit arracher la racine, lorsqu'on en veut faire la fécule, qui est celui auquel la plante commence seulement de pousser le moindre petit bourgeon, autrement on ne ferait rien qui vaille.

Prenez donc de la racine de brione au point que nous avons dit, & la lavez exactement ; ratisser l'extérieur de l'écorce de la racine, & la râpez bien nettement ; presser fortement ce qui sera râpé ; puis laisser affaisser au bas de la terrine ce qu'il y a de féculente blancheur, jusqu'à ce que le suc soit éclairci, qu'il faut retirer doucement par inclination ; & comme il y a une substance mucilagineuse & jaunâtre, qui est au-dessus de la farine blanche qui est au bas, il faut y verser un peu d'eau claire qui soit tiède, pour en faire la séparation en faisant une agitation lente & circulaire : lorsque cela est achevé, il faut mettre cette farine ou cet amidon dans un mortier de marbre, & l'agiter avec de l'eau claire, jusqu'à ce qu'elle soit blanche comme du lait ; alors il faut passer cette eau blanche dans une étamine neuve & qui soit un peu serrée, afin que ce qui serait trop grossier demeure dedans, il faut couvrir la terrine & laisser affaisser la fécule au bas ; il faut réitérer cette agitation avec de la nouvelle eau, jusqu'à trois ou quatre fois ; ensuite de quoi, il faut en séparer l'eau par une douce &

lente inclination ; puis couvrit la terrine d'un papier blanc, auquel on fera plusieurs petits trous avec une aiguille ; puis on l'exposera au Soleil, jusqu'à ce que la fécule soit séché, qui sera blanche comme du vrai amidon, si on y procède exactement & nettement.

Telle est la manière de faire artistement les fécules ; mais il serait à souhaiter qu'elles eussent les belles vertus qu'on leur attribue : car il n'y a personne de sain jugement & qui soit tant soit peu initié aux mystères de la Chimie, qui ne conçoive facilement que cette portion terrestre & féculente, qui se sépare de son suc par sa pesanteur, ne soit plutôt un excrément de la racine, qu'une substance qui en contienne la vertu. Car il n'en est pas dans la famille des végétaux, comme dans celle des minéraux & des métaux, vu que les végétaux ne possèdent qu'une substance saline & volatile, qui contient leur vertu ; au lieu que les minéraux & les métaux sont fixes en quelque façon, & que c'est dans cette substance fixe, & dans leur centre matériel & serré que loge leur principale vertu. Or, cette substance saline est assurément dans le suc de la plante, puisque c'est le propre des sels de se dissoudre dans l'eau ; que s'il en restait quelque portion parmi les fécules, les lotions qu'on fait avec de l'eau simple pour les purifier, emportent sans doute le reste de leur vertu, si bien qu'il ne demeure qu'une terre subtile, ou un amidon pur & simple. Il serait donc beaucoup plus à propos de se servit des racines, dont on tire les fécules, lorsqu'elles auront été séchées, ou entières ou coupées par rouelles ; car on est assuré que leur vertu saline & mucilagineuse s'est concentrée dans leur propre corps, par l'exsiccation, & qu'il ne s'est évaporé que la substance aqueuse, phlegmatique & inutile. J'assure même que ce qu'on jette de l'expression de ces racines, vaut sans comparaison mieux que les fécules qu'on en tire : il est donc plus avantageux de couler le suc & le dépurer, puis l'évaporer au bain-marie en consistance de suc épaissi ou d'extrait, afin de s'en servir au besoin ; puisqu'il aura la vertu de la racine, & qu'il produira les effets qu'on en espère. Je finis avec cela l'exemple des racines, pour passer aux autres selon leur rang & selon leur ordre.

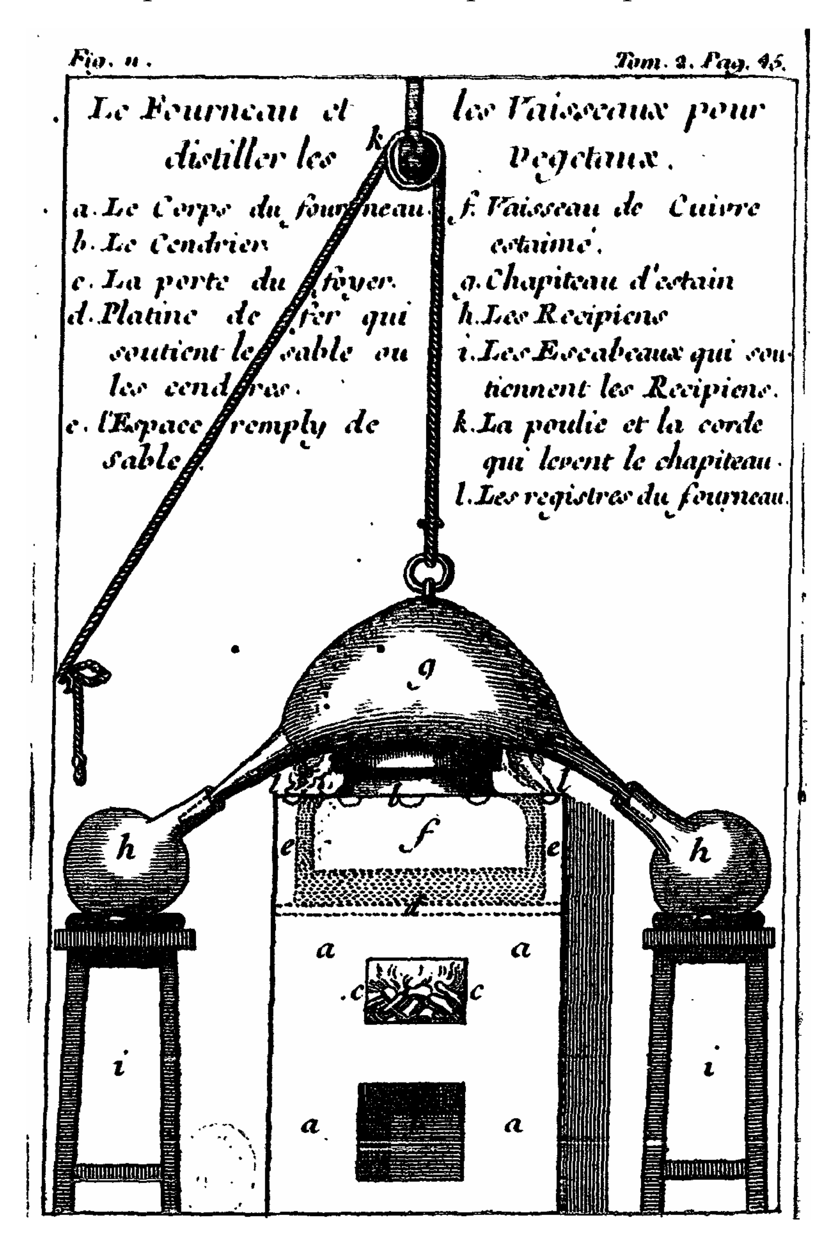
SECTION SECONDE.

Des Feuilles.

Quoique nous ayons amplement & généralement parlé des feuilles des végétaux, lorsque nous avons parlé de leur préparation & de leur différence au commencement de ce Chapitre des végétaux : nous avons néanmoins encore beaucoup de choses à y ajouter, tant pour la distillation de leurs eaux simples, que pour celle de leurs esprits & de leurs nulles ; car pour leur extraction &

pour leur réduction en sel, nous en avons assez parlé ci-devant, nous en dirons pourtant encore quelque chose de plus particulier.

Nous avons suffisamment instruit l'Artiste pour tout ce qui concerne les plantes odorantes, les plantes aigrettes & succulentes, & celles que nous avons appelées anti-scorbutiques, qui sont succulentes & piquantes, à cause du sel volatil qu'elles contiennent, pour en tirer diverses préparations ; mais il faut encore enseigner ici le moyen de distiller les plantes, pour le général de la boutique de l'Apothicaire Chimique, selon la classe à laquelle elles peuvent être réduites.



Pour cet effet, l'Artiste aura recours à la figure, qui est peinte à côté de cette

page, afin de se fournir d'un vaisseau & d'un fourneau, qui soit capable de lui servir à distiller les plantes qui n'ont point d'odeur & qui ne sont pas acides, comme sont l'alchimille ou le pied de lion, la bourrache, la buglosse, le chardon bénit, l'euphraise, la fumeterre, la laitue, la mercuriale, la morelle, la primevère, le pourpier, le pissenlit ou taraxacon, la verveine, & toutes les autres plantes qui sont de cette classe, ou qui en approchent. Pour se servir de ce vaisseau avec utilité, il faut que nous disions en peu de mots le moyen de s'en servir, & les raisons pourquoi on le préfère aux autres. Ceux qui se sont servis jusqu'ici, & qui se servent encore de la cloche de plomb & du pot de dessous, pour la distillation des eaux des plantes & des fleurs, n'ont pu éviter jusqu'ici que leurs eau, n'aient senti le brûlé, qui est ce qu'on appelle empyreume, à cause qu'ils n'ont pas eu la patience requise, ni le soin pour bien gouverner leur feu ; & aussi parce qu'ils ne se sont pas servis de quelques moyens interposés, pour empêcher l'action trop violente du feu sur une matière si peu fixe qu'est la végétable. Or, comme les Chimistes ont reconnu ce défaut, ils ont étudié ce qu'il y aurait à faire pour empêcher un si mauvais effet. Et pour y parvenir, ils ont trouvé la construction du fourneau que nous avons fait représenter, & celle du vaisseau distillatoire qu'il contient, dont voici la description.

Il faut premièrement bâtir un fourneau rond, qui ait deux pieds & demi de diamètre, & deux pieds & demi de hauteur, auquel on laissera un cendrier & un foyer pour contenir les charbons ; il faut approprier un pied au-dessus de la grille du foyer, un chaudron de taule ou de plaque de fer, qui ait nuit pouces de profondeur, & qui ait de chaque côté un pouce moins de largeur, que n'en a le diamètre du dedans du fourneau, afin qu'il reçoive la chaleur de toutes parts ; il faut aussi que ce chaudron ait un bord plat en haut, qui soit large de trois pouces, afin de l'appuyer sur le bord du fourneau, & qu'il soit soutenu par-dessous de deux barres de fer mises en travers : ce bord doit être percé de huit trous d'un pouce de diamètre, également distants l'un de l'autre, qui se puissent ouvrir & fermer avec une lunette de même matière que le chaudron, afin que ces trous servent de registres pour augmenter, diminuer & supprimer le feu. Il faut que ce vaisseau ait au fond deux pouces de sable ou de cendre, afin de poser là-dessus le second chaudron qui sera de cuivre étamé, qui soit d'un demi-pouce moins large de chaque côté, que celui qui est de fer, & qui le doit recevoir, & de la hauteur de cinq pouces & demi ; c'est ce vaisseau qui doit recevoir la plante, le fruit ou la fleur qu'on voudra distiller, ou même quelque liqueur, pourvu qu'elle ne soir pas acide. Ce second vaisseau doit être couvert de son chapiteau, qui soit ample & relevé en dôme avec deux canaux, par lesquels sortira l'eau qui aura été condensée dans ce chapiteau : on pourra

mieux concevoir les proportions du reste de la figure, qui est ci-dessus page 45, que de la décrire : mais il faut que nous parlions ensuite de son utilité.

Le principal but qu'a eu l'Artiste dans la construction de ce fourneau & de son vaisseau distillatoire, a été sans doute d'empêcher l'odeur empyreumatique, qui se contracte ordinairement par l'action trop prochaine du feu sur le vaisseau, qui contient la plante qu'on distillera : or cela ne peut arriver ici pour les raisons suivantes, qui sont premièrement, que le feu n'agit pas immédiatement sur le vaisseau, qui contient le sujet qu'on distille, puisqu'il rencontre le fond du chaudron de fer qui fait la première résistance ; ensuite le sable ou les cendres font la seconde, parce que l'une de ces deux substances rompt l'action & la violence de cet agent dévorant ; & ainsi le fond du vaisseau de cuivre ne reçoit qu'une chaleur tempérée, & qui est néanmoins suffisante, pour faire monter toute l'humidité de la matière qu'on distille dans le chapiteau, qui s'y convertit en eau, qui est reçue dans les récipients appropriés, & n'est pas obligé à un si grand soin ni à une attache si ennuyeuse : car lorsqu'il a une fois mis sa distillation en train, il peut emplit le foyer de charbons, sans craindre aucun mauvais accident, pourvu qu'il ait le soin de boucher exactement les portes du cendrier & du foyer, & de ne laisser aucune expiration d'air à ses registres, ou qu'il en laisse si peu, que cela soit simplement capable de nourrir & d'entretenir le feu dans le degré où il est lorsque les deux becs de son chapiteau vont goutte à goutte sans aucune intermission : alors il est assuré qu'il n'aura pas besoin d'avoir aucun égard au gouvernement du feu de plus de nuit ou dix heures. Mais ce qui est encore le plus avantageux & le plus considérable, est que les eaux qui ont été distillées de cette manière, ont en elles toute la vertu requise, qui consiste dans le sel essentiel, ou dans le sel volatil de la feuille, ou de la plante entière avec sa fleur ; mais il faut observer qu'on doit retourner & remuer de quatre heures en quatre heures la matière qu'on distille, si elle est solide, en levant doucement le chapiteau avec la corde qui est soutenue de la poulie pour une plus grande facilité. Et lorsque la plante sera tout à fait desséchée, on la trouvera privée d'odeur, friable & séché de façon, qu'on la peut facilement mettre en poudre avec le bout des doigts sans néanmoins qu'elle soit aucunement brûlée : au contraire, elle est encore d'un vert, qui sera plus ou moins brun ou noirâtre, selon que la plante aura été succulente.

Ce vaisseau ne sert pas feulement à la distillation des herbes ; il sert aussi à celle de leurs sucs, pourvu qu'ils aient été dépurés au bain-marie avant que d'être mis dans le bassin, afin que l'odeur herbacée qui provient des fèces des plantes, ne se communique pas à leur eau : ainsi on aura une très bonne eau, & le suc épaissi ou l'extrait improprement dit de la plante. Il sert encore à la distillation

des fruits comme pour faire l'eau de noix vertes, de pommes, des melons, des concombres, & de quelques autres fruits semblables. On y peut aussi distiller le lait, le sperme des grenouilles, & la bouse de vache, dont on tire l'eau qu'on appelle de mille fleurs. Enfin on y peut mieux distiller que dans pas un autre vaisseau, les fleurs de nénuphar, celles de pavot rouge, celles de sureau, celles des rêves, & celles de chèvrefeuille. Et pour conclure en un mot, c'est un vaisseau dont le laboratoire chimique, ou la boutique d'un Apothicaire curieux de la distillation, ne peuvent être privés.

On peut facilement calciner les plantes qu'on aura distillées de cette façon, parce qu'elles sont son sèches, & ensuite en tirer le sel, afin de le joindre à l'eau de la plante, & ainsi la rendre non seulement plus virtuelle & plus efficace ; mais aussi faire qu'elle se conservera beaucoup mieux & plus longtemps, sans aucune altération, qui est le profit de l'Apothicaire, la satisfaction des Médecins & le bien des malades.

Nous avons encore à parler ici des plantes odorantes, qui sont mercurielles & sulfurées, & qui ne sont pas au vrai point de leur vertu, que lorsque la chaleur du Soleil & leur archée intérieur a cuit & digéré l'humidité superflue, qui empêchait leur perfection. Cette sorte de plante, est pourtant celle qui nous fournit la plus ample & la plus belle moisson, pour garnir les boutiques, & pour employer le temps avec utilité & avec un grand agrément. Les plantes qui sont de cette classe, sont l'*absinthe*, l'*auronne mâle* & *femelle*, l'*aneth*, l'*anis*, le *cerfeuil*, la *coriandre*, le *fenouil*, l'*hyssope*, la *marjolaine*, la *matricaire*, la *mélisse*, le *pouillot royal*, le *persil*, la *rhue*, la *sabine*, le *scordium* ou l'*herbe à l'ail*, la *tanaisie*, & toutes les autres plantes odorantes qui ont quelque analogie, ou quelque correspondance à celles qui sont de cette classe. Le vrai temps de cueillir ces plantes pour en tirer ce qu'on en espère, c'est lorsqu'elles sont tout à fait en fleur, & que la semence commence à se former dans leurs épies ou dans leurs ombelles : car c'est le vrai point auquel la racine est tout à fait épuisée, & que la nature est dans l'intention de concentrer & d'unir dans la semence ce qui se trouve alors encore épars & diffus dans la tige, dans les feuilles, dans les fleurs & dans cette semence embryonné. Or, il faut nécessairement empêcher que cette concentration ne se fasse & ne s'accomplisse, autrement il ne serait plus possible d'extraire la vertu de ces plantes, par le moyen de la distillation avec de l'eau, comme elle se sait par la vessie. La raison est, à cause que tout ce qui est encore volatil, & de la nature saline & volatile, se digère, se cuit & se fixe en quelque façon par la maturité, & par l'union de cette substance spirituelle en une huile grasse, visqueuse & lente, qui ne se communique plus si facilement à l'eau, que par le moyen de la désunion de ses parties & de leur défermentation,

s'il est permis de parler ainsi ; mais il n'est pas nécessaire de travailler inutilement, puisque nous pouvons prendre ces plantes dans le temps que la nature n'a pas encore poussé ce végétable au vrai point de sa destination naturelle, c'est-à-dire, à la perfection de la semence, qui est la source de la perpétuation & de la multiplication des êtres.

Lorsque vous aurez l'une de ces plantes, qui aura été cueillie le matin un peu après le lever du Soleil, lorsqu'elle est en l'état que nous venons de dire ; il la faut couper fort menu avec des ciseaux, & la mettre dans la vessie, qu'on emplira jusqu'à demi pied près d'être pleine : vous y verserez de l'eau jusqu'à la même hauteur, vous couvrirez la vessie de la tête de maure, lutterez les jointures avec des bandes de papier enduite de colle faite avec de la farine & de l'eau ; donner le feu, & tenez la porte du fourneau & les registres ouverts, jusque ce que les gouttes commencent à tomber dans le récipient, & que vous ne puissiez plus empoigner le canal, qui est entre la tête de maure & le tonneau, sans vous brûler ; il faut alors fermer exactement la porte & les registres, afin que la matière ne monte pas en corps jusque dans la tête de maure, par une trop violente ébullition ; mais que les vapeurs en soient seulement élevées & poussées jusque dans le canal, qui passe à travers du tonneau qui contient de l'eau froide, qui les condense en une liqueur mêlée d'eau, d'esprit & d'huile éthérée & subtile, comme cela se voit clairement dans le récipient, où l'eau spiritueuse soutient l'huile qui surnage au-dessus. Il faut continuer le feu dans ce même degré, jusqu'à ce que l'eau qui en sort, soit insipide & inodore. Après quoi, il faut ouvrir la vessie & retirer ce qu'elle contient, qu'il faut couler & presser l'herbe, la faire sécher & la brûler pour en tirer le sel ; mais il faut clarifier la décoction & l'évaporer en consistance d'extrait, qui contiendra ce que la plante a de plus fixe : car ce qui en est sorti par la distillation, est de nature volatile. Il faut laisser reposer le récipient, qui contient la première partie de ce qu'on a tiré par la distillation, afin que toute la substance oléagineuse se sépare avec le temps de la substance spiritueuse & aqueuse, & qu'elle s'assemble au-dessus ; lorsque cela sera de la sorte, il faut faire la séparation de l'huile & de l'eau, par le moyen du coton, qui la tirera à soi, & la fera couler dans la fiole qu'on aura liée au haut du col du récipient, comme on verra en la figure, a côté de celle de la vessie & du tonneau ; (vous en trouver la figure au Tome I.) & lorsque le coton ne tire plus rien, à cause que l'huile est abaissée, il la faut faire monter, en y versant doucement de la même eau de la plante, dont on aura tiré l'huile, & continuer ainsi jusqu'à ce que toute l'huile soit épuisée & séparée de l'eau. Lorsqu'on a travaillé sur une bonne quantité de plantes, & qu'on a beaucoup d'eau spiritueuse, on peut la rectifier, afin d'avoir l'esprit à part, qui

est ce qui sortira le premier, & continuer ensuite la distillation, jusqu'à ce que l'eau n'ait plus d'odeur, & garder-le tout au besoin.

Voilà le vrai moyen d'anatomiser les plantes, qui sont de cette dernière classe, pour en tirer toute leur vertu & tout ce qui est utile à la Médecine : c'est aussi la vraie méthode de s'instruire, pour connaître à fond la vertu des plantes ; car selon qu'elles abonderont en nulle, en sel volatil ou en sel fixe, en mercure ou en esprit : on prendra les indications de les employer aux maladies fixes ou volatiles, c'est-à-dire, ou il y a des obstructions ou des colliquations ; je sais qu'assurément on y trouvera mieux son compte, que de raisonner simplement sur les premières, ou sur les secondes qualités, que les Anciens & les modernes leur ont attribuées si vainement jusqu'ici : ce qui fait voir qu'il n'y a que la Chimie, qui soit la véritable clef pour ouvrir les corps naturels, afin de découvrir les vertus des corps, & les appliquer ensuite aux usages, auxquels ils ont été destinés par la providence du Créateur, pour le soulagement & la guérison des maux, auxquels nous sommes assujettis.

Nous ne pouvons nous étendre ici sur les vertus des esprits, des huiles ou des essences, des extraits, ni des sels de ces sortes de plantes ; parce que nous n'en avons donné le travail que sur le général, sans nous attacher au particulier ; que celui qui s en voudra servir avec utilité, consulte là-dessus la très docte & très excellente Pharmacopée du très savant & très expérimenté Médecin M. Schroder, Physicien ordinaire de la ville de Francfort sur le Mein, où il trouvera dans un très beau raccourci l'ingénue description de la vertu des plantes, comme aussi celle de tous les autres produits naturels, qui sont tous décrits avec un ordre & une méthode véritablement digne de ce grand homme, auquel la République de la Médecine & de la Pharmacie chimique encore mieux que la Galénique, sera toujours très obligée.

Il faut que nous achevions cette Section, par la description du travail, qui se doit faire sur les plantes pour en tirer l'huile, le sel volatil, l'esprit & le sel fixe, sans aucune addition ; ce qui se fait par la cornue à feu ouvert, dans le fourneau de réverbère clos : nous prendrons pour exemple de ce travail, la plante qu'on appelle vulgairement tabac. Si nous étions en un temps auquel cette herbe fut moins connue, nous serions obligés d'en dire l'origine ; mais il y a si peu de personnes qui ne sachent qu'elle vient des Indes, que ce serait se rendre importun d'en dire quelque chose de plus. Disons seulement en passant quelques-uns de ses noms, à cause que les Auteurs qui en ont parlé, l'ont diversement nommée. Les Indiens l'appellent *Petum* ou *Petechenune*, d'où nous vient aussi le nom de petun ; & à cause que ce fut Jean Nicot, qui était

Ambassadeur de France en Portugal, qui en envoya le premier de la semence à la Reine Catherine de Médicis, on la nomma l'herbe à la Reine & Nicotiane ; d'autres l'appellent de plus l'herbe Sainte, à cause des merveilleux effets qu'elle produit. Quoiqu'on cultive cette plante en France, en Angleterre, en Allemagne & dans les Pays-bas, & qu'on l'ait même cultivée en France, & qu'elle y vienne bien ; cependant celle qui vient des Indes toute séchée & préparée, est toujours préférable à celle qui croit en notre climat ; car le Soleil n'a pas assez de chaleur ici, pour digérer l'humidité qu'elle contient ; & pour lui faire acquérir le sel volatil & le soufre balsamique, qui constituent les principales vertus des remèdes qu'on en tire. Ce n'est pas qu'on ne se puisse servir du tabac récent, qui croît en nos quartiers pour en faire l'onguent, l'emplâtre, le sirop, le miel & le baume simple, dont on trouva les descriptions dans les dispensaires modernes, aussi bien que de beaucoup d'autres remèdes ordinaires, qui sont dans les Auteurs qui nous ont laissé la louange de cette herbe admirable ; mais comme nous voulons anatomiser cette plante sans aucune addition, & faire connaître ce qu'elle recèle de meilleur en soi ; nous sommes d'avis de prendre du tabac bien conditionné, tel que celui qu'on apporte de la Virginie, Province des terres Anglaises dans les Indes Occidentales. Et je ne puis m'empêcher de témoigner mon étonnement sur ce que les Médecins & les Chirurgiens n'ont pas continué la pratique & l'usage de cette plante, tant pour le dedans que pour le dehors ; puisqu'elle produit des effets, qui sont au-dessus de l'attente de ceux qui savent bien employer les remèdes qu'elle fournit ; mais afin qu'elle ne demeure pas davantage ensevelie dans l'oubli, il faut la distiller de la sorte.

Prenez trois ou quatre livres de tabac de Virginie, qui ne soit ni sophistiqué ni corrompu ; hachez-le grossièrement, & le mettez dans une cornue de verre, que vous placerez au four de réverbère dans une capsule, qui soit soutenue sur deux barres de fer ; mettez une poignée de cendres ou de sable dans la capsule, ce qui servira pour empêcher que la terre ne casse le verre, & le couvercle servira de lutation à la cornue, & de moyen entreposé pour rompre la violence de l'action du feu : couvrez le fourneau, & adaptez le récipient au col de la cornue ; luttez-en les jointures avec un bon lut salé, que vous laisserez sécher lentement : donnez le feu par degrés & l'augmenter peu à peu, jusqu'à ce que le récipient s'emplisse de nuages & de vapeurs, alors entretenez l'égalité du feu, jusqu'à ce qu'il commence à s'éclaircir, & donner alors le dernier & l'extrême degré du feu, qui est celui de la flamme, afin que la matière se calcine, & qu'il ne reste aucune substance saline volatile, ou oléagineuse, il faut cesser l'opération, lorsqu'on voit que le récipient devient clair de soi-même, & que

quoique le feu agisse, il ne sort néanmoins aucune vapeur, ni aucune liqueur de la cornue.

Lorsque le tout sera refroidi, il faut délutez les vaisseaux, & verser ce qui sera dans le récipient dans une bouteille, afin que l'esprit & l'huile se séparent l'une de l'autre ; il faut ensuite filtrer l'esprit par le papier, & l'huile demeurera dans l'entonnoir avec le papier, qu'il faut percer au fond & faire couler l'huile dans une fiole, il faut rectifier l'esprit, afin d'en séparer le phlegme. On peut garder l'huile sans la rectifier, pour l'usage extérieur ; mais si on s'en veut servir intérieurement, il le faut aussi rectifier par la cornue au sable ou aux cendres ; & pour y bien procéder, il faut mêler cette huile avec le reste de ce qui est demeuré dans la cornue après la distillation du tabac, jusqu'à ce que le tout soit réduit en une masse, dont on puisse former des boulettes, qui puissent entrer dans une cornue qui soit nette, afin de la mettre après au sable, & en retirer l'huile par une seconde distillation qui sera subtile & claire, dont on se pourra servir en dedans aux usages que nous dirons ci-après.

Cela étant fait, vous mettrez tout ce qui sera resté de la première & de la secondes distillation dans un pot de terre non vernissé ou dans un creuset afin de le calciner au feu de roue, jusque ce qu'il soit réduit en cendres grisâtres & blanchâtres, qu'il faudra mettre digérer aux cendres dans un matras, avec une quantité suffisante du phlegme, qu'on a retiré lorsqu'on a rectifié l'esprit, afin de dissoudre le sel que ces cendres contiennent ; filtrez cette première dissolution, & remettez de la liqueur sur les cendres, & continuer jusqu'à ce que l'eau en sorte insipide comme on l'y aura mise : joignez ensemble tout ce que vous aurez filtré, & le faites évaporer dans une terrine de grès, jusqu'à pellicule à la vapeur du bain bouillant ; puis le mettez cristalliser au froid, ou achevez de le dessécher à la même vapeur, en l'agitant doucement avec une petite spatule de bois ; & lorsqu'il sera bien sec, il le faut mettre dans une fiole qui soit bien bouchée, pour le conserver à ses usages.

Nous ne cherchons pas à décrire ici les vertus générales du tabac : tant d'Auteurs Modernes en ont amplement traité, selon les régies de la méthode ordinaire, que cela serait superflu : je suis seulement obligé de dire, que je m'étonne de ce que ces Messieurs, qui ne connaissent le tabac que par son écorce, & par ses qualités premières & secondes, donnent la torture aux passages qu'ils tirent d'Hippocrate & de Galien, pour les faire venir à leur sens ; & de ce qu'ils font agir ces deux grands Génies de la Médecine, pour & contre le tabac, sans qu'ils l'aient jamais connu, ni par sa figure, ni par ses effets. Agitions d'une autre manière, & faisons voir que les Physiciens Chymiques ne se

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

contentent pas de la superficie des choses ; mais qu'au contraire, ils les ouvrent pour pénétrer jusqu'à leur centre, afin de découvrir ce qu'elles contiennent de bon, pour l'approprier ensuite aux maladies extérieures & intérieures, auxquelles ils ont trouvé qu'il était propre par les expériences redoublées, qui ont été remarquées avec un jugement solide.

L'esprit du tabac est tellement rempli de sel volatil, que cela doit insinuer son usage & sa vertu, puisque c'est le propre de ce sel de déterger, d'atténuer & de dissoudre tout ce qui est contre nature, de quelque qualité qu'il soit & en quelque partie qu'il soit contenu : c'est pourquoi, on se peut servir heureusement de cet esprit dans l'asthme, & dans les autres oppressions de la poitrine & des parties qu'elle contient, qui proviennent ordinairement des pituites glaireuses & des matières tartarées, dont cet esprit est le vrai spécifique dissolutif : on le prend dans de l'Hydromel, dans du vin blanc, dans du bouillon, dans des eaux distillées ou dans des décoctions incisives, atténuantes ou pectorales. La dose est depuis trois gouttes jusqu'à quinze ou vingt, selon l'âge & les forces des malades qui en auront besoin. Il agit principalement par les crachats, par les urines & par les sueurs ; il provoque même quelquefois le vomissement, s'il rencontre l'estomac du malade rempli de quelque madère mucilagineuse, à cause que cet esprit agit aussitôt dessus, qu'il élève & fermente cette matière nuisible, & qu'ainsi il chasse toute impureté au-dehors. *Qua data porta ruit*.

Si cet esprit est profitable en dedans, son usage n'est pas moins merveilleux pour le dehors ; car il n'est rien de meilleur pour mondifier les ulcères qui sont sinueux & chancreux ; surtout, il fait très bien dans les fistules : il excelle aussi par-dessus les autres remèdes pour les plaies récentes & pour les contusions, si on en mêle avec de l'urine pour en laver les parties, & en appliquer ensuite un peu chaudement sur la partie blessée. Disons pour la dernière louange de cet esprit, que Hartman, célèbre Médecin Allemand, aussi renommé pour la théorie que pour la pratique, n'a trouvé aucun autre remède contre la cristalline, qui est le plus pernicieux & plus dangereux de tous les accidents véroliques, que le seul esprit de tabac, qui apaise comme miraculeusement les extrêmes doubleurs de cette méchante maladie, qui résout puissamment l'horrible venin qui les cause, & qui empêche en très peu de temps les suites mauvaises & mortelles qui l'accompagnent toujours.

Nous avons dit qu'il fallait garder une partie de l'huile qu'on a tirée du tabac par la distillation, sans la rectifier, & cela avec beaucoup de raison ; parce que comme on ne destine pas cette huile aux usages intérieurs, aussi n'est-il pas

꧁

nécessaire de la purifier avec tant d'exactitude. Il y a néanmoins une autre raison plus pressante, qui est que la rectification priverait cette huile de la plus grande partie du sel volatil qu'elle contient, & qui est intimement joint à son soufre : or on ne se sert de cette huile extérieurement, que pour consolider les plaies récentes, pour mondifier & pour guérir tous les mauvais ulcères, & pour ôter les accidents des contusions ; parce qu'elle résout puissamment le sang extravasé, & qu'ainsi elle empêche la chaleur & l'inflammation qui précédent toujours la suppuration, que ce sang extravasé présuppose nécessaire. Mais ce n'est pourtant jamais l'intention de la nature, pourvu qu'elle soit aidée dans le temps convenable par quelque remède balsamique, tel qu'est l'huile de tabac non rectifié. On s'en sert aussi pour apaiser la douleur des dents, & pour dissiper les tophes & les nodus, qui proviennent des gouttes & de la maladie vénérienne. Or, comme c'est le sel volatil & l'huile, qui produisent conjointement tous ces bons effets ; cela montre évidemment qu'il est nécessaire de s'en servir, sans avoir été rectifiée. Mais lorsqu'on veut se servir de cette huile intérieurement, il faut en quelque façon corriger son odeur empyreumatique, qui est désagréable & qui fait soulever l'estomac, ce qui ne se peut faire que par la rectification : on peut l'employer avec un très heureux succès contre la suffocation & contre l'étranglement de la matrice, contre les gonflements & contre les irritations de la rate, qui causent la courte haleine, à cause de la compression du diaphragme. On en peut aussi donner contre les fièvres intermittentes un peu avant l'accès, dans les eaux de petite centaurée & de chamedris ; mais je conseille plutôt qu'on se serve à cet effet du clyssus, dont nous parlerons ci-après. Pour les affections de la matrice, il s'en faut servir dans l'eau de pouillot royal, ou dans celle de sabine ; & pour la rate, dans celle de sassafras, ou dans celle de suc de cerfeuil. Cette huile est un bon anti-épileptique, pourvu qu'on la donne sur le déclin de la Lune dans de l'esprit thériacal camphré, ou dans de l'esprit volatil de corne de cerf, mêlé avec l'eau de muguet & de mélisse. La dose est depuis deux gouttes jusqu'à dix ; mais il faut remarquer qu'il faut rendre cette huile dissoluble avec du sucre en poudre, avant que de la joindre aux liqueurs aqueuses.

Il ne nous reste plus que le tel fixe du tabac, qui possède aussi des vertus particulières : car outre que c'est un escarotique mondifiant, qui est très bénin, lorsqu'on l'applique sur les chairs baveuses des ulcères, & sur les bords calleux qui empêchent la réunion ; c'est que de plus il lâche doucement le ventre, si on en prend dans des bouillons ; il est aussi ennemi des vers & de toutes les mauvaises générations, qui se font au fond de l'estomac, & dans les intestins. De plus, il est diurétique & désopilatif, il ôte toutes les obstructions des parties

qui sont voisines du ventricule, & principalement celles du mésentère & celles du pancréas. Il nettoie toutes les impuretés de la matrice, s'il est pris intérieurement, & qu'on mette incontinent après la femme sur une chaise percée, & qu'on mette dessous elle un parfum des feuilles du tabac, en forme de bain vaporeux ; il faut que le tabac ait bouilli dans de l'urine & dans du vin blanc. La dose du sel est depuis quatre grains, jusqu'à quinze & vingt grains, dans des décoctions, ou dans des eaux qui soient appropriées à la maladie, pour laquelle on s'en servira.

Mais si l'Artiste prend la peine de faire le *clyssus* des trois principes du tabac, qui sont l'esprit ou le mercure, l'huile ou le souffre & le sel, qui soient mêlés ensemble, avec la proportion telle que nous l'avons enseignée ci-devant, & qu'il les fasse digérer ensemble, jusqu'à ce que l'union inséparable en soit faite, ce sera un remède qui vaudra mieux sans comparaison, que l'un de ces trois principes séparés ; mais la dose en doit être moindre de la moitié.

Peut-être que beaucoup de personnes s'étonneront de ce que j'attribue tant de belles & de différentes vertus aux remèdes qu'on tire du tabac : mais je sais que leur étonnement cessera, lorsqu'ils prendront la peine de faire réflexion sur les différents usages, auxquels le commun du peuple, les Chirurgiens & les Médecins même en appliquent la plante récente, ou ses feuilles apprêtées & séchées ; car on s'en sert en fumée, en masticatoire & en poudre pour faire éternuer, donc les effets sont différents, selon la diversité de la constitution des personnes qui s'en servent : car il enivre les uns, il désivre les autres ; il en fait vomir , dormir & veiller ; enfin il semble (comme il est vrai) que cette plante ait quelque chose d'universel, pour ne pas dire divin. Il faut aussi que l'on considère qu'il y a quelque mystère chimique, qui est caché sous la préparation de cette feuille : car quoique ceux qui l'apprêtent, ne soient pas capables de rendre raison de leur façon de faire, cependant le Naturaliste trouve beaucoup à philosopher là-dessus ; d'autant plus qu'il faut faire choix des grandes feuilles du milieu, rejeter celles du bas, & tronquer tous les surgeons des côtés du tronc de la plante, avec les boutons ou les commencements de leurs fleurs, & couper le haut de la tige & toutes les petites feuilles qui croissent deçà & delà par les intervalles des grandes feuilles & de la tige, afin de concentrer l'aliment spirituel & salin de la plante, & de l'arrêter pour la nourriture des dix ou douze principales feuilles qui sont vers le milieu.

Il y a de plus un point de constellation, qui est d'une observation très nécessaire pour cueillir le tabac, aussi bien que pour le semer ; si on prétend en faire quelque chose au-dessus du vulgaire, la semence du tabac est dédiée à la

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

planète du Verseau & à celle de Mars. On le sème au croissant de la lune d'Avril, qui est quelque peu avant l'entrée du Soleil en Ariès, & cela très prudemment, parce qu'il a besoin d'eau & de chaleur modérée dans son commencement ; ce qui ne se rencontre pas si particulièrement tempéré en toute autre saison de l'année. On le cueille au déclin de la lune d'Août, lorsque le soleil est dans le Lion, qui est une constellation de dignité, de force & de vertu, & en une saison qui peut par sa chaleur, digérer comme il faut, l'humidité superflue des feuilles du tabac. Mais ce qui est encore plus considérable, c'est que les feuilles, les bourgeons, les boutons & les fleurs naissantes n'en sont point inutiles ; au contraire tout cela sert de baume & de liqueur préparante & conservative, sans laquelle les feuilles les mieux conditionnées perdraient leur vigueur, leur force & leur vertu, ou par leur trop prompte exsiccation, on par leur subite corruption & leur pourriture.

On tire le suc de ces parties qu'on a cueillies & coupées, après les avoir battues au mortier de bois on de pierre, puis on les fait bouillir avec du vin d'Espagne qui soit douçâtre, qu'on appelle du vin cuit ou avec de la malvoisie, jusqu'à ce que le tout soit bien & curieusement écumé, après quoi il faut y ajourer du sel, jusqu'à ce que la liqueur ait acquis le goût & la salure approchante de celle de l'eau de la mer ; & sur la fin il y faut jeter & mêler de l'anis & du gingembre en poudre subtile, & laisser reposer cette liqueur, afin qu'elle se dépure & qu'elle dépose des féculences au fond vaisseau ; lorsque cela est fait, il faut la mettre dans des vaisseaux bien bouchés, autrement toute sa vertu s'évanouirait. C'est avec cette liqueur qu'on embaume les feuilles du tabac, lorsqu'elles sont cueillies ; car on les trempe les unes après les autres dans un baquet rempli de cette sauce, qui est un peu plus que tiède, car si elle était bouillante, sa vertu s'en irait en l'air, à cause de la volatilité : & de plus, la chaleur trop violence cuirait la feuille qu'on y tremperait, & la rendrait inutile. Il faut ensuite entasser ces feuilles, ainsi préparées les unes sur les autres, & les couvrir de tous les côtés, afin qu'elles se mitonnent, qu'elles se digèrent & qu'elles se fermentent en quelque façon, jusqu'à ce que la liqueur les ait pénétrées en toutes leurs parties, & qu'elles commencent à s'échauffer. Alors il faut prendre une de ces feuilles, l'étendre & l'exposer à la clarté, afin de voir si elle a changé de couleur, qui doit être roussâtre ou rougeâtre : cela étant ainsi, il faut promptement découvrir le tabac, séparer les feuilles, les enfiler & les exposer en un lieu couvert, mais qui soit ouvert de tous les côtés à un air perméable ; en sorte qu'on le puisse toujours fermer du côté du Soleil & de celui de la pluie, & laisser ainsi sécher tempérément ces feuilles, jusqu'à ce qu'on les file, ou qu'on les presse toutes entières dans des caisses bien enveloppées de leurs mêmes feuilles, & d'autres

enveloppées encore à l'entour, afin d'empêcher que leur vertu subtile & volatile ne s'exhale, ce qui s'appelle par le commun, du tabac éventé, qui n'est propre à aucune chose, s'il n'est refourni de force & de vertu par la décoction de quelque portion de bon tabac faite dans du vin d'Espagne. Il y en a même qui n'y emploient que de la bière avec un peu d'aromates ; & c'est ce qu'on appelle du tabac rhabillé ou raccommodé.

J'ai voulu décrire cette préparation, afin de faire voir la nécessité du choix du tabac, pour en tirer de bons remèdes, & pour faire d'autant plus admirer les merveilles que le Créateur a placées dans cette planté, de laquelle on ne se sert pas au légitime usage, pour lequel sa bonté l'a produite, qui est pour le recouvrement & pour l'entretien de la santé ; au contraire, on en abuse tous les jours avec des excès qui offensent sa Majesté divine, qui blessent & qui ruinent la santé, & qui détruisent les familles & la société civile.

SECTION TROISIÈME.

§. 1. *Des fleurs*.

Entre le grand nombre de fleurs que la famille des végétaux nous fournit, avec une si belle, une si agréable & une si divertissante profusion, la nature ne nous a pas témoigné plus de soin que pour la *rose*, qu'on peut en quelque façon appeler la reine des fleurs, tant à cause de la beauté & de l'agrément de son coloris & de son odeur, que parce qu'elle est de toutes les fleurs celle qui fournit à la Médecine & à la Pharmacie le plus beau travail. Car un des Auteurs qui a recherché avec le plus d'exactitude tout ce que les Anciens & les Modernes ont tiré de simple & de composé de la rose, compte jusqu'à trente-sept différents sujets, que cette noble fleur prête à la Médecine & à la Pharmacie. Ce qui fait que je m'étonne que les Grecs aient donné le nom de fleur, qui est ανθος en leur langue, à la fleur du *romarin,* par une façon de parler de Rhétorique, comme qui dirait la fleur par excellence, puisque cette fleur ne fournit pas un si grand nombre de remèdes que la rose. Néanmoins comme la fleur de romarin possède aussi bien que la rose, beaucoup d'excellentes vertus, & qu'elle est même plus balsamique, nous nous servirons de ces deux fleurs dans cette Section, pour apprendre aux Artistes comment il faut travailler sur les fleurs ; afin que ce que nous en dirons, leur serve d'exemple pour celles qui seront de la nature approchante de la leur ; car pour les autres sortes de fleurs, nous avons assez insinué comment il fallait travailler sur elles, lorsque nous avons parlé généralement des plantes dans les discours que nous avons ci-devant faits au commencement du Chapitre des végétaux.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

§. 2. *De la rose & des préparations que la Chimie en tire.*

Avant que d'entrer dans le détail des opérations, que l'Artiste peut faire sur la rose, il est nécessaire que nous disions quelque chose de ses différences, & du choix que l'Artiste en doit faire, pour parvenir à la fin qu'il se proposera dans son travail ; car les roses possèdent des vertus différentes, selon le plus ou le moins de leur coupleur, de leur goût & de leur odeur. Par exemple, les roses de Provins sont plus colorées que toutes les autres, & ont un goût plus austère ; leur substance même est plus compacte, moins altérable, & moins corruptible que celle des autres ; ce qui marque un alliage bien proportionné de leur soufre & de leur sel ; c'est pourquoi elles sont plus céphaliques & plus stomachiques : ce qui fait que les Médecins se servent de celles-là plutôt que des autres, pour la conserve & pour le vinaigre ; mais principalement pour en tirer la teinture après qu'elles sont sèches, comme nous le dirons ci-après. Les roses pâles, qui sont celles qu'on appelle les roses communes entre celles qui sont cultivées, sont d'une odeur plus pénétrante & plus subtile que les précédentes ; elles abondent en suc, & sont plutôt fanées & altérées, jusque-là même qu'à peine les peut-on sécher ; elles ont aussi un goût plus amer & plus salin, qui témoigne leur faculté purgative & colliquative, comme les effets qu'elles produisent, le vérifient ; c'est pourquoi on les emploie à la distillation, aux sirops & aux miels, à cause de l'abondance de leur mercure, de leur soufre & de leur sel, qui sont surmontés par une humidité, qui les rend capables d'une prompte fermentation, & qui fait qu'elles communiquent facilement leur vertu aux sujets, qui tiennent de l'un des crois principes qui abondent en elles.

Il y a une troisième sorte de roses, qui sont celles qu'on appelle roses de damas ou roses muscates, qui sont d'une odeur agréable, qui ne choque pas le cerveau si violemment que les roses pâles, qui ne font pas une colliquation si grande, quand on les emploie à la purgation, & qui n'irritent pas si facilement la matrice des femmes qui sont sujettes à ses passions. Ce qui, est cause qu'on les préfère pour en faire les sirops purgatifs simples ou composés ; mais comme on ne trouve pas de ces roses muscates par tout, & qu'il n'y a que les curieux qui les cultivent, plutôt pour le plaisir de la vue & de l'odorat, que pour l'usage de la Médecine ; on substituera légitimement en leur lieu les roses sauvages, qui feront le même effet qu'on espère de celles-là, pourvu qu'elles soient cueillies à propos.

La quatrième sorte de roses que la Médecine emploie, sont les roses blanches, qui ne servent ordinairement que pour les yeux & pour les femmes, à cause des raisons alléguées. Nous ne passerons pas ici le temps inutilement à décrire

ଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓ

toutes les préparations ordinaires que la Pharmacie tire de la rose ; nous dirons seulement ce que nous jugerons être nécessaire pour l'instruction de l'Apothicaire Chimique, afin qu'il puisse tirer de cette aimable fleur ce qu'elle contient de plus pur & de meilleur, sans perte d'aucune de ses vertus.

Mais avant que de rien particulariser, il faut que nous disions en deux mots le temps auquel il faut cueillir les roses, afin qu'on y trouve en leur perfection ce que la nature y a logé. Pour y parvenir, il faut que celui qui veut travailler sur les roses, ait le soin de les faire cueillir un peu après le point du jour, lorsqu'elles ont encore en elles un petit reste de cette humidité balsamique, que la fraîcheur de la nuit a comme rassemblé & comme concentre au-dehors & au-dedans de ces fleus, surtout il ne faut pas qu'il ait plu le jour précédent ; mais principalement lorsqu'on veut employer ces fleurs pour en faire de la conserve ou pour les sécher ; il ne faut pas aussi les cueillir longtemps après le lever du Soleil, à cause que cet Astre suce très avidement le baume & le nectar de toutes les fleurs, qui sont d'une substance délicate & éthérée : or en toutes les fleurs, il n'y en a guère qui soient plus délicates que les roses ; c'est pourquoi il faut que ceux qui travailleront sur elles, prennent le temps à propos, comme nous venons de dire.

§. 3. *Comment il faut frire la teinture des roses rouges.*

Lorsqu'on aura fait cueillir des roses rouges, qu'on nomme ordinairement de Provins, avec les précautions requises ; il les faut monder de leurs ongles, lorsqu'elles ne sont pas encore épanouies, & qu'elles sont seulement en boutons bien enflés : de plus, que ce ne soit pas des roses doubles, que ce soit seulement des simples & des ordinaires ; il les faut ensuite faire sécher à l'ombre entre deux papiers, afin que rien n'exhale que l'humidité superflue ; & que ce qu'il y a d'odeur & de couleur, soit concentré par une exsiccation lente & modérée ; car c'est en cela proprement que réside la vertu que Mrs les Médecins requièrent en la teinture de ces roses qui se fait ainsi.

Prenez une once de roses ainsi desséchées, & les mettez dans une terrine de grès ou de faïence, versez dessus autant d'eau bouillante qu'il en faut pour les humecter, & lorsque l'eau les aura bien pénétrées, il faut verser dessus goutte à goutte en remuant toujours les roses, quatre scrupules de bon esprit de vitriol, ou autant de bon aigre de soufre, ou encore le même poids d'esprit de sel, selon l'indication qu'on aura prise du remède & de la maladie ; après quoi, il faut verser là-dessus quatre livres d'eau bouillante, & couvrir le vaisseau jusqu'à ce que la liqueur soit refroidie, qu'il faut couler par le blanchet ou la filtrer : on y

pourra ajouter une once ou deux de sucre pour livre de teinture, si le Médecin le prescrit, & s'il agrée au malade.

Cette teinture est un excellent remède, pour corriger tous les défauts de l'estomac, & principalement lorsqu'il est dévoyé par les vomissements & par les flux de ventre, & même lorsque la digestion est dépravée, & qu'il y a défaut d'appétit naturel, à cause de quelque relâchement des fibres du ventricule, ou par la dilatation de ses membranes. Surtout, c'est un spécifique dans la maladie, qu'on appelle *Colera morbus,* trousse-galant ou dévoiement haut & bas, pourvu que le malade en boive à grands traits : car la vertu balsamique de la rose, qui est aidée de l'acide stomachique du vitriol, du soufre ou du sel, remet admirablement toutes ces agitations & ces tempêtes, dans un calme agréable & très utile dans toutes les fièvres ardentes, soit qu'elles soient intermittentes ou continues.

Comme la plus grande partie de ces fièvres proviennent de quelque corruption qui s'est faite dans l'estomac, il s'ensuit une altération au ferment de la digestion, qui ne manque pas d'introduire la malignité de l'idée, qu'il a conçue dans les aliments que prend le malade. Ces aliments mal digérés chassent continuellement leur venin dans les veines & dans les artères, ce qui cause l'effervescence des esprits, & par conséquent une suite de la fièvre & de ses redoublements.

Or comme cette maxime de la Médecine est très vraie, que *sublata causa, tollitur effectus*, qui est que lorsque la cause est ôtée, il saut aussi de nécessité, que l'effet qui en provient, cesse, & que ces fièvres dans le commencement ne sont que les produits & les suites de la corruption qui s'est faire dans le ventricule ; il s'ensuit nécessairement que si cette cause est ôtée, assurément la fièvre cessera, puisqu'elle n'en est que l'effet ; & comme nous avons dit ci-devant, que la teinture de roses remettait l'estomac de ses fonctions en leur devoir ; c'est aussi d'elle qu'on doit faire la boisson ordinaire des malades, lorsqu'ils seront attaqués de ces sortes de fièvres. Ce breuvage n'est pas moins nécessaire contre la dysenterie, & contre la lientérie, & généralement contre toutes les espèces de flux du ventre, qui causent aux malades une soif & une sécheresse de bouche très importune, que cette teinture apaise & humecte comme par miracle.

§. 4. *La façon de tirer l'eau, l'huile, l'esprit & le sel des roses*.

Nous ne répéterons pas ici les raisons qui nous font prendre des roses pâles ou communes, ni le choix du temps pour les cueillir, parce que nous l'avons enseigné au commencement de cette Section. Disons seulement comment

l'Apothicaire Chimique procédera pour en tirer ce qu'elles contiennent. Pour commencer, il faut prendre huit livres de roses pâles, qu'il faut éplucher pour désunir les feuilles de leurs queues, qu'il ne faut pourtant pas rejeter comme on le fait à l'ordinaire ; au contraire, il les faut laisser avec les roses, parce que ce qu'il y a de jaune au milieu de la rose, contient une huile matérielle, qui monte en la distillation en forme de beurre qui nage sur l'eau, qui tire à soi l'huile subtile & éthérée des feuilles de la rose, & qui l'arrête si bien, que cette manière de travailler fait que l'artiste aura le double on le triple d'huile davantage ; mettez les roses dans une vessie, dont la tête de maure & le canal du tonneau qui rafraîchit, soient d'étain, ou à tout le moins de cuivre qui soit nouvellement étamé, parce qu'autrement l'huile tirera du goût & de la couleur verte du cuivre, à cause de son sel volatil qui est très pénétrant & très actif ; versez sur les roses qui ne doivent être aucunement contuses, le quadruple d'eau de pluie, s'il se peut, ou de celle de rivière, puis distillez selon que nous l'avons déjà dit assez de fois. Ne cessez point le feu que vous n'aperceviez par la vue, par le goût & par l'odorat, que l'eau qui sort, n'est plus chargée d'huile, qu'elle n'a plus de goût, ou qu'elle ne sent plus rien. Lorsque cela est ainsi, ouvrez la vessie, videz-la dans un tonneau dont on ait ôté nouvellement la lie, & recommencez la distillation avec des roses nouvelles, afin de ne point interrompre & de ne point perdre la chaleur du fourneau qui est en train ; il faut continuer & réitérer jusqu'à ce que vous ayez suffisamment d'huile pour en faire ce que nous dirons ci-après. Lorsque vous aurez assemblé toutes vos eaux distillées en un grand ballon, il faut les laisser reposer, afin que l'huile s'assemble au-dessus, pour la pouvoir tirer avec une cuillère d'argent ; ou ce qui est encore mieux, il faut couler toutes vos eaux au travers d'un linge bien net, qui soit tendu au-dessus d'un carlet, & toute l'huile demeurera sur le linge, que l'on mettra dans une fiole qui soit bien bouchée, à cause de la subtilité de ses parties. Si vous voulez conserver votre eau comme elle est, vous le pouvez, car elle est bonne ; néanmoins vous la pouvez rendre meilleure & beaucoup plus efficace, si vous la cohobez deux fois fur huit livres de roses battues au mortier de marbre.

Que si on demande la raison, pourquoi nous avons dit ci-dessus qu'il les fallait laisser entières, & pourquoi nous disons à présent qu'il les faut battre au mortier ; il faut répondre que dans la première distillation, nous n'avons eu l'intention que de tirer l'huile, sans nous soucier beaucoup de la perfection de l'eau ; & que comme l'artiste doit savoir que l'huile se confond avec le sel & avec l'esprit, par le mélange & la contusion qui s'en fait au mortier, ce qui empêcherait qu'elle n'en pût être dégagée par l'action du feu dans la

distillation, à cause que l'esprit & le sel la tiennent avec eux invisiblement dans l'eau : ce qui fait voir la raison pourquoi nous avons ordonné de battre les roses dans la seconde distillation, qui n'est que pour améliorer l'eau, & lui communiquer plus de vertu.

Revenons à présent aux restes des distillations qu'on a mises dans le tonneau, qu'il faut couler à travers d'un couloir de linge grossier, & presser tout ce qui restera dessus, afin de faire sécher le marc de l'expression pour le calciner, & en tirer le sel, qu'il faudra purifier & cristalliser comme nous l'avons dit ci-devant, lorsque nous avons parlé des sels fixes des végétaux.

Mais comme nous voulons mettre la liqueur, qui a été coulée en fermentation avec des roses nouvelles, on pourrait demander pourquoi nous avons fait presser les roses distillées avant la fermentation ; & comme cette demande n'est pas sans fondement, il y faut répondre avec des raisons pertinentes, qui fassent connaître que nous ne l'avons point avancé sans une nécessité absolue : car si la substance des roses avait été fermentée auparavant, ce qu'il y a de sel fixe en elle, aurait été dissout par l'action du ferment, & aurait été volatilisé, en force que presque toute cette substance saline aurait passé en esprit, au lieu que la première distillation n'a été capable que de faire l'extraction de l'huile éthérée & d'une partie du sel volatil de cette fleur.

Il faut chauffer modérément ce qui aura été coulé, & le mettre en fermentation avec vingt on trente livres de nouvelles roses entières, soit par le moyen du levain ordinaire, soit par celui de la levure ou du ject de la bière, avec toutes les observations & toutes les précautions requises à cette opération, qui sont amplement décrites au commencement de ce Chapitre, auquel nous renvoyons l'artiste pour ce sujet, aussi-bien que pour la distillation & pour la rectification de l'esprit qu'on en aura tiré.

§. 5. *Le moyen de faire la véritable essence des roses.*

L'exemple que nous allons donner, n'est pas un des moindres mystères de la Chimie ; c'est pourquoi nous le décrirons le plus exactement qu'il sera possible, afin que l'artiste s'en puisse servir avec utilité & avec plaisir. Pour y parvenir, il faut prendre quatre onces de sel de roses & les mettre dans une petite cucurbite ; puis verser dessus une demie livre du meilleur esprit de roses qu'on aura tiré ; il faut couvrir la cucurbite de son chapiteau & en luter très exactement les jointures, & retirer l'esprit à la chaleur lente du bain-marie, afin que l'esprit devienne alcoolisé, c'est-à-dire, bien déphlegmé ; car il n'y aura que la pure & seule substance spiritueuse & éthérée qui montera, & le sel retiendra tout ce

qu’il y avait du phlegme.

Mais ce n’est pas encore assez de cette subtilisation de l’esprit ; car il faut outre cela, que cet esprit soit empreint de la plus pure & de la plus subtile partie du sel fixe, sur lequel il a été distillé, & c’est ce que les Chimistes appellent de l’esprit alcalisé, comme qui dirait un esprit qui participe du sel alcali de sa plante, qui est le nom que les Artistes donnent à tous les sels tirés des végétaux ou de leurs parties, par le moyen de la calcination & lixiviation. Il faut donc mettre le sel qui a servi à l’alcoolisation de cet esprit, dans un creuset, & le sécher au feu par degré, jusqu’à ce qu’il rougisse, & prendre surtout bien garde qu’il ne se fonde ; & lorsqu’il sera modérément refroidi, il le faut mettre dans la cucurbite & l’esprit par-dessus, & distiller comme auparavant, & continuer ainsi trois fois, desséchant le sel & distillant l’esprit, afin de l’acuer & de le fournir de la portion suffisante de son propre sel, qui lui servira de moyen suffisant pour se joindre & pour se mêler indivisiblement ensemble, pour en former une essence admirable, tant pour son parfum que pour ses vertus médicinales, qui surpassent de beaucoup toutes les autres opérations qu’on a pu faire sur les. Végétaux.

Or le principal de tout ce mystère, est l’alcalisation de l’esprit ; c’est pourquoi l’artiste aura très exactement égard à la travailler avec la ponctualité requise. Pour faire le mélange de ces deux corps avec proportion, il faut mettre une partie de l’huile éthérée très pure & très subtile, & verser dessus trois parties de l’esprit alcalisé, & vous verrez qu’il s’en fera en un instant une union admirable, & qu’ainsi vous aurez une essence qui se mêle avec toutes sortes de liqueurs, & qui recrée parfaitement les sens par sa bonne odeur. Que si on y joint de l’essence de très bon ambre gris & de celle d’écorce de citron, ce sera un cordial & un céphalique, qui n’aura point son pareil au monde, tant à cause de l’excellence de son odeur, qu’à cause des vertus subtiles & efficaces des choses qui le composent, qui sont très pénétrantes, & qui sont capables de réveiller les esprits assoupis ou exténués, par les affections soporeuses, qui attaquent ordinairement le cerveau, & qui en abâtardissent les fonctions, aussi bien que dans toutes les faiblesses & les autres passions du cœur, soit qu’on donne ces essences dans du bouillon, dans du vin ou dans quelque eau cordiale, ou même qu’on se contente seulement d’en laisser couler quelques gouttes entre les dents, si elles sont serrées, & d’en introduire dans les narines avec une plume ou avec un peu de cotton. La dose ordinaire de ces essences, est depuis deux gouttes jusqu’à six, huit & dix gouttes, dans l’une des choses que nous avons dites.

On pourra de cette même manière faire les essences de tous les végétaux, qui produisent de l'huile éthérée, & qui peuvent être fermentés pour en avoir l'esprit, soit que ces plantes aient une odeur agréable ou non. Car celles qui ne nous semblent pas agréables, ne laissent pas d'être utiles, & d'avoir leurs vertus spécifiques pour quelques parties du corps humain. Mais comme il y a des choses simples qui ont été tirées des végétaux, ou de quelque autre substance, qui donnent néanmoins des huiles qui ont beaucoup de vertu, mais qui en auraient néanmoins beaucoup plus, & elles étaient converties en essences, comme sont celles des gommes, des résines, & celle du succin ; il faut que nous disions en peu de mots, qu'on se pourra servir de l'esprit de vin alcalisé pour les essencifier, ou bien prendre de l'esprit de quelque autre plante, qui aura du rapport avec la maladie ou avec la partie qui souffre.

§. 6. *Du romarin.*

Ceci doit suffire pour la rose, passons au romarin, duquel on pourra faire la même chose ; & ainsi nous n'avons rien à ajouter, sinon la préparation de l'eau d'Elisabeth, ou d'Isabelle Reine de Hongrie, qui est véritablement un très digne remède.

§. 7. *Pour faire l'eau de la Reine de Hongrie avec des fleurs de romarin.*

Prenez vingt onces de fleurs de romarin, qui aient été cueillies un peu après le lever du Soleil ; mettez-les dans un vaisseau de rencontre, & versez dessus trente onces d'esprit de vin alcoolisé ; lutez exactement les jointures de la rencontre, & mettez le tout digérer & extraire à la très lente chaleur du bain vaporeux durant l'espace de trois jours naturels : laissez refroidir le vaisseau avant que de l'ouvrir, après cela tirez la teinture, & pressez les fleurs ; filtrez le tout, & gardez à part une partie de cette teinture balsamique, afin de s'en pouvoir servir intérieurement & extérieurement ; car elle a autant ou plus de vertu que l'eau qu'on en tire, mais elle n'est pas si agréable ni si subtile.

Il faut distiller l'autre partie au bain-marie à une chaleur si bien graduée, que le chapiteau ne s'échauffe aucunement, & que l'artiste puisse compter deux ou trois entre les gouttes qui tombent, & continuer ainsi, jusqu'à ce que vous ayez réduit la teinture en consistance d'extrait. Il faut boucher bien exactement la bouteille où sera cette eau, car elle est extraordinairement subtile.

Zapata, qui était Médecin & Chirurgien Italien, attribue aux remèdes qui se tirent du romarin, des vertus presque innombrables, & cela avec beaucoup de raisons car cette plante est remplie de sel & de soufre volatils, qui sont les deux

principaux agents de la nature ; mais particulièrement lorsque leur vertu est animée de la subtilité de l'esprit de vin, qui pénètre en un moment du centre de l'estomac à la circonférence du corps, & qui influe une nouvelle vigueur à toutes les fonctions de la vie. A peine peut-on assez dignement décrire toutes les facultés de cette teinture balsamique, de cette eau & de cet extrait. Car qu'y a-t-il, je vous prie, de plus étonnant & de plus beau, que le rétablissement de la Reine de Hongrie par le moyen de cette eau ? Elle était paralytique, goûteuse & tellement infirme, qu'elle n'avait aucun mouvement libre, & cela à l'âge de soixante & douze ans ; néanmoins cet esprit subtil & balsamique eut une si noble éradiation de vertu, qu'elle fut rétablie en un si haut point de santé & de vigueur, qu'elle ne paraissait pas avoir plus de vingt-cinq ans, jusque là même que le Roi de Pologne la fit demander en mariage, tant elle était belle & vigoureuse.

Voilà un effet pour l'intérieur, que nous tenons de l'histoire : il faut que je raconte aussi une autre cure extérieure, pour prouver de plus en plus la belle & l'excellente vertu de cette eau, par ce qui arriva à une servante chez moi : elle s'était fait une contusion au front en tombant sur le gond d'une porte ; & comme elle avait fait à l'instant la répercussion de la tumeur qui s'était élevée, par le moyen d'une compresse trempée dans de l'eau, au milieu de laquelle elle avait mis une pièce d'un écu, cela fit qu'il ne parut rien au-dehors ; mais les accidents qui arrivèrent, firent bien connaître qu'il y avait du sang épanché sous le péricrane : car elle devint pesante & endormie ; elle chancelait comme si elle eût été ivre y & ne parlait que comme en rêvant, sans néanmoins qu'elle sentît de douleur violente, ni qu'il parût rien au-dehors ; ce qui fut cause que je lui fis mettre une compresse en quatre, qui était trempée dans de l'eau de la Reine de Hongrie, sur l'endroit où avait été la contusion, & je lui en fis aussi avaler une bonne cuillerée, qui l'endormit environ l'espace d'une heure ; & lorsqu'elle se réveilla, elle dit qu'elle était guérie, & marcha incontinent fermement & raisonna de même ; mais ce qui fit beaucoup mieux paraître qu'elle était véritablement guérie, c'est que tout son front, le nez & le contour des yeux, parurent comme de couleur de papier marbré, parce que le sang qui avait croupi sous le péricrane, & qui causait tous les accidents, avait été digéré & dissout par la vertu subtile & pénétrante de cette eau admirable ; si bien qu'après cela, elle n'eut plus besoin que d'une seconde compresse, qui acheva le reste de la cure, sans qu'elle s'en soit jamais sentie depuis.

J'ai encore beaucoup d'autres observations des beaux effets de cette eau ; mais il suffit que nous disions en général les vertus & les doses de la teinture, de l'eau & de l'extrait. Ce sont véritablement des remèdes spécifiques, & qui sont

principalement consacrés au cerveau, à la matrice & à toutes les maladies qui en proviennent, comme sont l'apoplexie, la paralysie, l'épilepsie, les vertiges & autres maladies semblables. Ils fortifient la vue & corrigent la mauvaise odeur de l'haleine ; ils confortent l'estomac, ôtent les obstructions du foie, de la rate & de la matrice ; ils sont admirables contre la jaunisse & pour remédier aux fleurs blanches ; enfin ils réjouissent le cœur & toutes ses fonctions, renouvellent la mémoire débilitée, & entretiennent en une vigueur égale tous nos sens intérieurs & extérieurs, soit qu'on les applique en, dehors, ou qu'on les prenne en dedans. La dose de la teinture & celle de l'eau, est depuis un scrupule jusqu'à quatre, dedans du vin blanc, dans des bouillons ou dans quelque autre liqueur qui soit appropriée à la maladie ; mais il faut remarquer que si on fait prendre ces remèdes dans du bouillon, il faut attendre de les mêler, lorsque le bouillon sera de la chaleur tempérée pour être avalé, autrement tout se perdrait & s'évanouirait à cause de la subtilité.

La dose de l'extrait, est depuis un demi scrupule jusqu'à une drachme, ou seul ou mêlé avec quelque conserve, ou dissout dans du vin blanc ou dans quelque eau distillée. Ce remède est si nécessaire, à cause des accidents qui arrivent à toute heure dans une famille, comme de se blesser, de se brûler, de se fouler & de s'enrhumer, qu'il faudrait en avoir toujours chez soi, afin de prévenir par un secours prompt & sûr, les malheurs & les douleurs qui suivent ordinairement les commencements de ces maux.

Principiis obsta, sero medicina paratur, Dum mala per longas involuere moras.

D'ailleurs, nous avons donné à la fin du tome I, une autre manière de faire l'eau de la Reine Hongrie, par le miel fermenté, & qui est beaucoup plus efficace que celle-ci.

SECTION QUATRIEME.

§. 1. *Des fruits.*

Les fruits sont des parties des végétaux, qui sont le moins employées dans la Pharmacie Chimique ; c'est pourquoi nous n'aurons pas beaucoup de choses à dire de leur préparation, puisqu'il n'y a que la coloquinte que nous trouvons capable de nos remarques & de notre travail. Et comme c'est un purgatif qui est employé, & qu'on a manqué jusqu'ici à sa vraie correction, nous ne produirons que ce que le raisonnement & l'expérience nous ont appris là-dessus.

Quoique les plus célèbres Auteurs Chimiques aient prescrit de faire l'extrait de coloquinte avec l'esprit de vin, cependant je ne suis pas de leur sentiment en

ⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰⲰ

cela ; parce que le fruit de la coloquinte est volatil, & qu'il a un sel subtil & nuisible en soi, qui fait des colliquations étranges, & qui fait aussi des érosions à l'estomac & aux intestins, comme cela se voit évidemment, lorsque ce mauvais remède a causé des hypercatharses ou sur-purgations. Or, l'esprit de vin ne tire de la substance de la coloquinte, que le sel volatil & nuisible, sans toucher à sa partie fixe, qui est celle qui purge véritablement les sérosités, les glaires & les mucosités de tout le corps : de plus, l'esprit de vin subtilise & atténue tellement la coloquinte, qu'elle est charriée dans les veines & dans les artères, d'où elle attire jusqu'au meilleur & au plus pur sang. Il faut donc que l'artiste trouve quelque moyen de corriger & d'extraire ce fruit purgatif, afin qu'il purge sans aucun danger, comme il en est capable.

Il saut donc que ce soit un menstrue, qui soit d'une nature différente de l'esprit de vin, afin qu'il fixe en quelque façon ce qu'il y a de volatilité maligne, qui prédomine dans ce fruit, & qui cause tous ses mauvais effets ; c'est pourquoi il faut nécessairement que ce soit le vinaigre distillé qui soit le menstrue & le correctif de la coloquinte, pourvu qu'il soit animé & aidé d'un sel fixe qui soit pénétrant & subtil, qui puisse agir sur ce volatil, & le changer de nature ; ce sel est celui de tartre préparé selon Sennert, comme nous l'enseignerons, lorsque nous travaillerons sur le tartre. Car nous n'avons ici aucun égard à cette prétendue correction des Pharmacopées anciennes ou nouvelles, qui se contentent de la pulvérisation & de la mixtion des aromates ou de la gomme tragacanthe, pour empêcher les mauvais & pernicieux effets de la coloquinte. On fera donc le vrai extrait de ce fruit comme il suit.

§. 2. *Comment il faut bien faire l'extrait de coloquinte.*

Prenez de la coloquinte qui soit bien blanche & bien légère ; séparez la semence, que la pulpe ou la chair de la coloquinte desséchée contient, parce qu'il y en a qui craignent sa violence ; mais comme ce ne peut être qu'à cause de son sel volatil sulfuré, dans lequel consiste tout son venin, qu'on prétend qu'il faut rejeter cette semence, nous enseignons cependant le vrai moyen de le fixer & de le corriger, ainsi nous en prendrons la moitié plus que de la pulpe pour faire cet extrait. Mettez le tout en poudre grossière, que vous verserez dans un matras, & l'imbiberez peu à peu avec de très bon vinaigre distillé, qui soit empreint d'une demi-once de sel de tartre de Sennert pour chaque livre de vinaigre ; & lorsque le tout sera bien abreuvé, versez de ce même vinaigre jusqu'à l'éminence de quatre doigts, & mettez digérer aux cendres à une chaleur moyenne durant l'espace de huit jours, à condition que vous agiterez le vaisseau trois ou quatre fois par jour pour le moins : observez néanmoins que le vaisseau ne soit rempli

qu'à la moitié ; parce que ce fruit ayant été resserré par l'exsiccation, il reprend son volume ordinaire dans le menstrue, & renfle extraordinairement ; ainsi il serait capable de faire casser le vaisseau, lorsqu'on y penserait le moins, & serait perdu : lorsque les huit jours seront expirés, coulez & pressez le tout, puis remettez encore le marc en digestion comme auparavant ; filtrez la liqueur simplement par un linge ; & s'il y a du corps qui reste, joignez-le à la digestion, coulez, prenez, filerez, & digérez ainsi aux cendres trois fois de suite, & vous serez assuré d'avoir tiré tout ce qui était de bon dans la coloquinte, & d'avoir corrigé ce qu'il y avait de malin : évaporez ensuite toutes vos extractions jusqu'en consistance d'extrait, dont vous garderez la moitié pour en donner dans les maladies vénériennes, avec quelque bonne préparation de mercure ; aussi bien que dans l'hydropisie & dans les douleurs arthritiques, pourvu que vous ayez à faire à des corps robustes. La dose est depuis deux grains jusqu'à un demi-scrupule, & un scrupule entier : si on le donne sans mercure, il faut faire prendre par-dessus trois doigts de malvoisie, de bon vin d'Espagne, d'hydromel vineux, ou de quelque autre vin fort & vigoureux ; mais s'il y a du mercure qui soit incorporé avec l'extrait, il faut faire prendre un petit bouillon par-dessus, dans lequel on aura mêlé dix grains de sel de corail & autant de macis en poudre.

Mais si vous voulez donner l'extrait de coloquinte en plus grande dose & sans crainte qu'il puisse faire aucun mal, il faut poursuivre & achever de faire la due préparation de cet extrait : il faut donc mettre cet extrait dans un matras, & y mêler pour chaque drachme d'extrait un scrupule de magistère dissoluble de corail, & le circuler un mois dans le matras de rencontre qui soit bien luté, après qu'on y aura versé de l'esprit de vin tartarisé, jusqu'à l'éminence de quatre doigts : il faut que la circulation se fasse à la lente chaleur du bain-marie ; & lorsqu'elle sera achevée, il faut verser le tout dans une cucurbite de verre, & y ajouter le poids d'une drachme d'huile de ; noix muscade exprimée, qui aura été unie ; & bien mêlée avec deux drachmes de sucre en poudre : mettez cette cucurbite au bain-marie, & retirez l'esprit de vin par la distillation ; & lorsqu'il ne sortira plus d'esprit, augmentez un peu le feu, & évaporez tout ce mélange en consistance d'un extrait, qui se puisse mettre en pilules : alors vous aurez un extraie purgatif, qui sera corrigé parfaitement, & duquel vous pourrez vous servir assurément en toutes les maladies, où les Auteurs recommandent la coloquinte ; mais principalement dans toutes les maladies du cerveau, des nerfs, des jointures & du poumon ; c'est pourquoi il ne faut aucunement feindre de donner de cet extrait ou de ce magistère ainsi préparé aux apoplectiques, aux épileptiques, à ceux qui ont des vertiges ou des

ꞶꝐꞶꝐꞶꝐꞶꝐꞶꝐꞶꝐꞶꝐꞶꝐꞶꝐꞶꝐꞶꝐꞶꝐꞶꝐꞶꝐꞶꝐ

tournoiements de tête, & surtout en tous les accidents de la vérole. La dose est depuis six grains jusqu'à un scrupule & à une demi-drachme, dans la moelle de pomme cuite, ou dans quelque gelée délicieuse : on le pourrait aussi dissoudre dans du vin d'Espagne, mais on appréhende son amertume ; c'est pourquoi on fera prendre de ces liqueurs vineuses ou du bouillon par-dessus, selon les personnes auxquelles on aura à faire & selon la maladie.

Mais comme ceux qui s'adonnent à la Médecine Chimique, & par conséquent à la lecture des Auteurs qui en traitent, & qu'ils trouveront dans Rullandus & dans plusieurs autres, qu'ils font mention d'un esprit spécifique contre plusieurs maladies opiniâtres, auquel on donne le nom de *spiritus vitae aureus Rullandi,* & que néanmoins on n'en trouve point la description dans l'Auteur même, & que les autres n'en parlent que par conjecture : j'ai cru nécessaire de soulager l'esprit des Artistes sur ce sujet, & de leur dire l'opinion des autres & la mienne.

Ceux qui soutiennent que cet esprit est fait de coloquinte, disent qu'il purgeait sans faire vomir, & qu'ainsi ce remède ne pouvoir provenir que de ce fruit, qui est le seul purgatif végétable, qui se donne en la moindre dose, & principalement lorsqu'il est exalté par le moyen de l'esprit de vin ; car si ce médicament eût été vomitif & purgatif tout ensemble, ils eussent tous unanimement attribué ses vertus à quelque préparation, qui aurait été tirée de l'antimoine. Or, comme il n'est point émétique, les plus sensés ont crû que c'était de l'esprit de vin empreint par une longue digestion & par une longue circulation des vertus des trochisques alhandal, qui ne sont rien autre chose que la coloquinte préparée. Il y en a d'autres qui soutiennent le contraire, entre lesquels un des principaux est *Franciscus Antonius*, Médecin de Londres : car ils veulent que ce soit une préparation d'or potable, ou quelque teinture tirée de ce noble métal, & disent pour leurs raisons, que la coloquinte, qui est un végétable, ne peut avoir une vertu si ample, que celle dont les effets sont rapportés dans les Centuries des Observations de Rullandus, & qu'il n'y a qu'un remède minéral ou métallique, qui soit capable de cette universalité d'actions ; & de plus, que ce n'est pas sans raison & sans mystère, que cet Auteur lui donne le nom d'esprit de vie doré ou auré : car il semble qu'il veuille insinuer par cette dénomination ce qu'il n'a pas voulu déclarer dans ses écrits.

Quoiqu'il semble que les raisons des uns & des autres soient valables, cependant je suis contraint de souscrire à la première opinion, pour la coloquinte ; parce que je sais par le récit de plusieurs Médecins très anciens & dignes de foi, qui disent le savoir du jeune Rulland, que l'esprit donc son père

s'était servi, & dont il rapportait les histoires dans ses Centuries, n'était autre chose que la teinture des trochisques alhandal ; mais qu'il y avait le temps à observer, le menstrue, le poids des trochisques & leur préparation. Et comme ce remède est rempli de belles vertus, j'ai crû le devoir mettre ici, quoiqu'il ne soit pas si bien corrigé que le dernier extrait, dont nous avons donné la description, parce que l'esprit acide & fixatif n'a été employé que pour la préparation des trochisques, & que le sel qui l'accompagne, est un sel alcali, qui tue & qui détruit l'action maligne du sel volatil de la coloquinte. Il faut pourtant considérer que le menstrue, qui sert pour faire l'esprit de vie auré, est empreint de la plus pure partie de ce sel alcali, puisque ce doit être l'esprit de vin alcalisé, qui extraira les trochisques alhandal, & que par conséquent il en corrigera la malignité par le moyen de ce sel & par la longueur & la réitération de la digestion, ce qui se fait ainsi.

§. 3. *La façon de faire l'esprit de vie auré de Rullandus*.

Prenez de la coloquinte bien légère & bien blanche, mondez-la de toute sa semence bien exactement, & la hachez & coupez menu avec des ciseaux autant que faire se pourra ; ensuite mettez-la en poudre, après que vous aurez oint le mortier & le palon avec de l'huile de noix muscade exprimée, ou avec celle qui aura été tirée du mastic par la distillation ; passez la poudre par le tamis, & la réduisez en pâte dans un mortier de marbre avec un palon de bois parle moyen de très-bon vinaigre distillé ; formez cette masse en pastilles ou en trochisques, ayant les mains ointes de l'une des huiles susdites. Faites sécher ces trochisques à l'ombre entre deux papiers, & les remettez en poudre, & les pistez pour la seconde fois avec le même menstrue formé & séché ; réitérez cela pour là troisième fois, & ainsi vous aurez des trochisques alhandal, qui serviront à toutes les compositions, avec beaucoup moins de hasard que ceux qui se font à l'antique, avec le mucilage de la gommé tragacanth.

Prenez une once de ces trochisques réduits en poudre très subtile, & les mettez dans un vaisseau circulatoire, ou dans un vaisseau de rencontre ; versez dessus une livre d'esprit de vin alcalisé, fermez exactement les jointures des vaisseaux, & mettez votre opération en digestion & en extraction, à la réverbération des rayons du Soleil l'espace de quinze jours : ce temps achevé, ouvrez le vaisseau & y ajoutez encore une demie once de ces trochisques en poudre, refermez & le mettez encore digérer autant de temps qu'auparavant; ouvrez derechef votre vaisseau, & y ajoutez pour la troisième & dernière fois deux autres drachmes des mêmes trochisques pulvérisés, & continuez encore la digestion durant quinze jours. Cela étant achevé, il faut couler la liqueur & presser la matière qui

reste, puis filtrer la teinture par le papier, & vous aurez l'esprit de vie auré de Rullandus en sa perfection, que vous pourrez employer aux maladies, dont vous trouverez l'histoire dans ses Centuries, ou encore à tous les maux à quoi nous avons dit que l'extrait était utile.

La dose est depuis une drachme jusqu'à six, & même jusqu'à une once, si on s'en sert en liqueur; mais si on retire l'esprit de vin, & qu'on réduise cette liqueur en extrait , la dose sera depuis six grains, jusqu'à vingt & vingt-quatre grains.

Nous aurions, encore pu ajouter à cette Section des fruits, beaucoup d'autres opérations qui se rirent de ces mixtes, comme l'esprit ardent des poires & des pommes, & de beaucoup d'autres fruits de cette même nature ; mais comme personne n'ignore que les sucs de ces fruits se fermentent d'eux-mêmes, & que l'art n'y apporte rien du sien que la distillation pour en tirer l'esprit : j'ai crû qu'il n'était pas nécessaire d'en donner ici la manière, puisque nous en donnerons l'exemple, lorsque nous enseignerons l'anatomie du vin dans la Section des sucs.

Il semble aussi que nous aurions été obligés de mettre dans cette Section comment il faut faire les esprits ardents des grains de sureau & de ceux d'hieble, des cerises noires, des fraises, des framboises, des groseilles & de tous les autres fruits semblables ; mais comme nous réservons l'exemple de toutes leurs fermentations, au temps que nous décrirons celle des grains du genièvre, nous y renvoyons l'artiste ; il y a seulement cet avertissement à donner pour ces fruits, qui est que nous dirons qu'il en faut distiller les baies de genièvre avant la fermentation, à cause qu'elles ont en elles une bonne quantité d'huile éthérée, qu'il en faut extraire avant que de les fermenter ; mais que comme ces autres fruits sont simplement succulents & sans aucune portion d'huile, sinon celle qui est concentrée dans leur semence, aussi n'est-il pas nécessaire de les distiller avant la fermentation.

SECTION CINQUIEME.

§. 1. *Des racines ou des baies & des semences.*

Nous avons déjà donné une idée générale de la composition des semences & de leur différence, lorsque nous avons traité des végétaux en général : nous avons aussi comme insinué la manière de les distiller, pour en extraire la vertu qu'elles contiennent ; mais comme nous connaissons par notre propre expérience, que ces dogmes généraux ne spécifient pas assez le travail : nous

avons crû devoir particulariser les opérations, selon la division que nous ferons de ce genre universel en quatre autres genres subalternes, qui seront les semences insipides & inodores ; celles qui sont odorantes & aromatiques ; celles qui sont inodores, mais qui ont un goût subtil & piquant ; & finalement, celles qui n'ont presque point d'odeur, si elles ne sont frottées ou pressées, & qui ont un goût mielleux, mêlé de quelque saveur balsamique & aromatique.

Pour le *premier*, nous prendrons le *froment*, le *seigle* & *l'orge*, dont nous ferons l'anatomie, pour en extraire la vraie eau-de-vie. Pour le *second*, nous prendrons les semences d'*anis*, de *fenouil* ou de *persil*, dont nous tirerons l'eau spiritueuse & l'huile éthérée. Pour le *troisième*, nous prendrons la semence de *moutarde* ou celle de *cresson d'allenois*, que nous mettrons en fermentation pour en distiller l'esprit volatil, & que nous distillerons aussi sans addition par la retorte, afin d'en tirer le sel volatil, l'huile grossière & l'esprit acide, piquant & mercuriel. Pour le *quatrième*, nous emploierons les bayes de *genièvre*, dont nous préparerons plusieurs remèdes différents, & qui sont très utiles à la Médecine & à la Pharmacie.

Je ne doute pas qu'il n'y en ait plusieurs qui croiront que c'est traiter une chose fort commune, que d'insérer ici l'anatomie du froment ou du blé, celle du seigle & même celle de l'orge ; parce que comme ces semences sont très communes, il semblerait aussi que je devrais avoir apporté quelques autres sujets plus rares, afin d'en faire l'anatomie ; mais que ceux qui le croiront de la sorte, considèrent sérieusement & fassent une due réflexion sur les choses dont ils vivent tous les jours, afin qu'ils ne trouvent pas mauvais qu'on leur apprenne la portion de l'esprit de vie, qui est contenue dans le pain qu'ils mangent, & dont ils ne peuvent aucunement se passer. Et quoique par leur babil quelques-uns, qui se disent Philosophes jusqu'aux oreilles, & qui croient avoir examiné en détail toute la nature, fassent beaucoup de bruit, & qu'ils croient être assez satisfaits d'avoir dit, que la digestion se fait par la chaleur propre de l'estomac, sans faire voir de quelle façon cette chaleur agit sur les matières qu'elle doit digérer ; que de plus, cette digestion produit un chile qui est blanc, comme une espèce de crème, sans toucher en aucune manière par quels moyens cela se fait, & qu'ils infatuent par ces paroles creuses les esprits de ceux qui se consacrent à la Médecine & à ses parties ; il est de notre devoir & de l'intérêt public, de faire connaître que tous ces défauts ne sont produits, qu'à cause qu'ils ignorent la Chimie, qui leur aurait appris, comme nous l'allons faire voir, que la fermentation qui se fait au grain par le moyen de l'art, n'est qu'une imitation de celle qui se fait dans le ventricule, & que par conséquent l'artiste chimique en peut faire une démonstration réelle & véritable, sans qu'il soit besoin d'ouvrir

aucun animal vivant, pour en être plus certain. Car nous ferons connaître par l'action de la fermentation & par l'esprit que nous retirerons, que c'est à tort que l'on déclame si souvent sur le chaud & le froid, sur la chaleur & sur la froidure ; enfin sur les premières & sur les secondes qualités des mixtes, qui ne sont proprement que des chimères, qui remplissent l'esprit humain de termes inutiles, qui abâtardissent la lumière naturelle, & qui empêchent beaucoup de personnes de s'adonner à la recherche des vérités physiques, qui leur ferait acquérir la connaissance de plusieurs beaux remèdes, qui seraient profitables à tous ceux qui composent la société civile. Cette vérité parut, il y a deux ans, au Jardin Royal établi pour la culture des plantes médicinales, & pour les leçons théoriques de la Chimie ; & la démonstration de ses opérations que je faisais alors, par les ordres de M. Vallot, premier Médecin : car lorsque je vins à parler de la fermentation & de ses merveilleux effets, & que je voulus prouver la vérité de mes raisonnements, par l'opération que je fis sur quelques semences, la plus grande partie des assistants qui avaient été imbus d'une doctrine, qui se contenté des paroles sans y joindre les effets, se récria, comme si ce que je disais & ce que je démontrais, eut été quelque chose de trivial & de trop familier, quoique eux tous n'entendissent en aucune façon cette manière de philosopher, ni ne comprissent les hauts mystères que la nature nous a voulu révéler, lorsqu'elle nous a fait voir les fermentations naturelles, qui doivent servir de vrais modèles pour parvenir à, bien faire les artificielles, comme nous l'allons faire voir dans la suite.

§. 2. *Du ferment & de son action, & comment il faut faire la fermentation du blé, du seigle ou de l'orge, pour en tirer l'esprit ardent.*

Quoique le métier de faire le pain & celui de faire la bière, semblent à présent être vils & abjects; il y a néanmoins beaucoup de personnes savantes, & même de ceux qui veulent passer pour Naturalistes, qui boivent de la bière & qui mangent du pain, sans avoir jamais fait une réflexion judicieuse, pourquoi ces aliments les entretiennent & les sustentent, & encore beaucoup moins, quelle portion de ces aliments passe dans leur substance pour l'entretien de leur vie. Et c'est pourtant cette étude y qui devrait être le plus sérieux emploi de ceux qui se veulent ingérer de traiter de la nature & de ses produits ; & comme nous avons dit si souvent, qu'il n'y a que la seule Chimie qui puisse introduire les hommes dans le sanctuaire de la nature, pour en découvrir les beautés à nu ; c'est principalement ici qu'il faut que nous fassions voir cette vérité plus essentiellement qu'ailleurs, par la description que nous donnerons de l'introduction du levain ou du ferment dans les choses qui nous nourrissent, qui nous fait paraître par son action la portion qu'il y a de substance vitale,

spiritueuse & céleste, dans les matières que nous employons tous les jours pour nous conserver la vie.

Or, il faut nécessairement recourir à l'inventeur du levain, si nous en voulons trouver l'origine ailleurs que de le faire dériver de Dieu, de la nature, de la lumière & des esprits, puisque l'action du ferment est toute divine & toute céleste ; c'est proprement ce feu du Ciel, que les anciens Poètes ont feint que Prométhée avait dérobé, & qui depuis a servi d'instrument pour l'exercice de tous les arts, puisque c est le seul qui aiguise les esprits, qui les illumine & qui les guide dans les plus belles connaissances. Car si quelqu'un veut attribuer la connaissance du levain à la tradition, il faut avoir recours au premier de qui on l'aura reçue, qui ne peut être que notre premier père, qui avait la science infuse. Que si on la veut attribuer au hasard, il faut que le premier qui l'aura découverte, ait rencontré fortuitement quelque madère fermentée qui lui ait fait concevoir, que ce qui agissait dans ce corps fermenté, l'ouvrait, le dilatait, lui faisait acquérir beaucoup de qualités, par l'altération que le levain y avait causée, qui faisait qu'il reconnaissait de nouvelles productions & comme de nouvelles générations dans le sujet fermenté. Or un homme ne peut faire toutes ces considérations, ni tous ces discernements, si son esprit n'a point reçu quel-que teinture de la Philosophie naturelle, ou de la Philosophie acquise. Et ainsi l'une ou l'autre de ces deux Philosophies lui auront fait examiner par ses sens extérieurs, ce que les intérieurs lui avoient fait concevoir ; ou, ce qui est encore plus vrai, son odorat & son goût l'auront obligé de méditer là-dessus, puisqu'il n'y a aucune fermentation, qui ne donne une odeur spiritueuse, subtile & pénétrante, qui fait penser que c'est un agent céleste & d'une nature ignée, qui produit cela : de plus, le goût y rencontre une certaine acidité piquante, qui n'est ni austère, ni corrosive ; mais au contraire, qui est agréable, & qui fait connaître qu'il y a quelque esprit subtil qui est cache là-dedans : ce qui aura sans doute obligé celui qui le premier a mis le levain en usage, de faire l'essai de cette matière fermentée, par le mélange qu'il en aura fait avec d'autre matière, qui avait de la disposition naturelle au ferment, & qu'ainsi il en aura reconnu l'effet, qui s'est communiqué depuis lui à la postérité.

Néanmoins de quelque manière que les hommes aient reçu la connaissance du ferment & de son action, il en faut pourtant toujours rapporter l'honneur & la gloire au Créateur de la nature, & de tous les produits naturels ; puisque ceux qui ont fait la recherche du ferment & du moyen de son action, ont bien reconnu que cela provenait d'une source qui était au-dessus de la nature même, & que tout ce que les plus sublimes esprits en ont pu dire, n'a jamais bien exprimé son essence : ils se sont seulement contentés de marquer, que comme

Dieu & ses attributs sont une même chose, dont l'esprit humain ne peut rien concevoir que son existence, & dont il ne peut aussi rien affirmer que par négation : de même, les plus profonds de tous les Philosophes reconnaissent bien le ferment & son action, mais ils n'ont jamais pu parvenir jusqu'à pouvoir définir ce que c'est, ni comment il agit. Car nous trouvons dans les Livres sacrés, que Moïse ne s'est servi d'aucun autre terme, que du FIAT, *que la chose soit*, pour exprimer la pensée & la volonté de Dieu, qui faisait sortir les choses de soi, comme l'a très bien remarqué un des plus savants Physiciens du siècle, lorsqu'il dit que Dieu s'est ouvert & s'est expliqué dans l'ouvrage de la création, comme un livre, dans lequel il s'est peint en très beaux & en très visibles caractères, comme si Dieu s'était logé soi-même dans tous les êtres, afin qu'ils fussent participants de sa honte.

Or, comme les choses devaient durer & se perpétuer par une suite de générations, Dieu logea le ferment ou le levain dans la masse confuse du chaos, pour introduire là-dedans, par sa toute puissance, les semences de toutes les choses sublunaires, dont il avait eu les idées en soi-même de toute éternité. Ce qui nous fait connaître que le ferment n'est rien autre chose qu'une étincelle de la lumière céleste & divine, qui est logée dans tous les individus, qui ne parait pourtant pas aux sens intérieurs & encore beaucoup moins aux sens extérieurs, qui ne laisse pourtant pas d'agir incessamment, & de réduire de puissance en acte toutes les choses, afin de les conduire au point de leur destination naturelle. Nous n'avons à présent rien autre chose à dire là-dessus, sinon que notre ignorance cause l'admiration, & qu'il faut quitter la contemplation, pour nous réduire à faire selon les connaissances que Dieu nous a permises, qui sont de pouvoir imiter, quoique de bien loin, les mystères des fermentations naturelles par les artificielles.

Pour parvenir à faire comme il faut cette belle opération, il faut préparer une portion de la semence que l'on veut fermenter, afin qu'elle reçoive une disposition toute entière à recevoir le levain, & que de plus, elle soit capable de l'introduire dans une grande quantité d'une semence semblable, qui n'aura pas été préparée ; ce qui se pratique ainsi.

Il faut choisir le temps de l'équinoxe du printemps, pour faire cette préparation, parce qu'en ce temps-là la nature est comme en mouvement, pour faire germer & pour faire pousser toutes les choses en ce renouveau : c'est pourquoi elle emploie toutes les astrations à son dessein, qui fécondent la terre par le moyen de l'eau de la pluie vernale, qui est remplie d'un esprit & d'un sel très subtil & très efficace, qui la rend perméable & pénétrante, plus qu'en toute autre saison.

Prenez donc alors cinquante livres de blé, de seigle ou d'orge, que vous mettrez tremper dans un cuvier de bois dans de l'eau de la pluie de l'équinoxe, ou dans de l'eau de rivière, si la saison du printemps est sèche ; faites en sorte qu'il n'y ait pas davantage d'eau qu'il en faudra pour bien humecter votre grain ; laissez-le ainsi durant vingt-quatre heures, puis faites écouler l'eau superflue par un trou qui doit être sous le cuvier ; ensuite de quoi, tirez votre grain du cuvier, & le mettez en un lieu aéré, mais qui ne soit point exposé aux vents ; faites-en un monceau qui soit de la hauteur d'un demi-pied, couvrez-le d'un linceul & d'une couverture de laine par-dessus, & le laissez ainsi mitonner & échauffer doucement, jusqu'à ce que vous trouviez, lorsque vous y regarderez, que le grain a commencé de germer & de pousser un petit filet qui est blanc & subtil, comme de la soie blanche ; il faut alors découvrir le grain, parce que le filet témoigne que la chaleur a déjà suffisamment excité l'esprit intérieur & fermentatif du grain, pour le réduire de puissance en acte, par le moyen de la substance spiritueuse qu'il avait tirée de l'eau, qui avait réveillé cet esprit interne qui était assoupi & concentré en soi-même ; parce que si on le laissait encore couvert, il se fermenterait tout à fait & passerait à la putréfaction, qui gâterait tout ce qui serait dans le milieu, & qui le convertirait en une masse confuse & informe qui dégénérerait en terre ; & cette terre ne ferait que servir de soutien & de nourriture au grain germé qui serait à la superficie, qui croîtrait en peu de temps, & qui pousserait tout en herbe, à cause de l'abondance de l'eau, & de la précipitation de la chaleur.

Or, pour éviter tous ces accidents, il faut étendre le grain germé dans un lieu bien aéré, & qui soit perméable aux vents ; il ne faut pas qu'il y en ait plus de la hauteur d'un demi-travers de doigt, afin qu'il se puise sécher plus promptement ; ainsi le hâle & l'air dissiperont la chaleur & l'humidité superflue, & concentreront cette puissance spermatique & vitale, qui se serait évanouie & perdue par l'excès du chaud & de l'humide.

Lorsqu'on aura reconnu que le grain commence à sécher à la superficie, il le faut remuer souvent, afin de hâter la dessiccation, & que l'esprit qui était en action se renfonce & se reconcentre en son propre corps, qui ne laisse pourtant pas de retenir en soi une disposition beaucoup plus prochaine à la production de son esprit, que tout autre grain, qui n'aura pas été ainsi apprêté.

Et comme j'ai dit que le grain avait sucé de l'eau ce qu'il y avait de subtil & de spiritueux, qui lui servait de sel conservatif ; il faut que nous expliquions ce mystère, afin de te mieux faire comprendre à ceux qui n'auront pas connaissance des belles actions de la nature & des ressorts qu'elle fait agir, vu

même que cela servira d'éclaircissement à ce que nous avons dit ci-devant du ferment & de son action. Pour mieux concevoir cela, il faut remarquer que la nature a placé dans chaque individu naturel un aimant, qui lui fait attirer avec une avidité prompte & subite, ce qu'il y a l'analogue à son esprit interne dans les choses avec lesquelles on l'assemble. Or, cet esprit interne est renfermé comme invisible, dans le corps visible du sel volatil sulfuré, que le noyau ou le grossier de la semence contient, qui est à proprement parler, l'âme & la vie de la chose ; si bien que quand le grain trempé dans cette eau de l'équinoxe, qui est remplie des semences invisibles de toutes les choses, il attire puissamment & avidement à soi ce qui lui est propre & analogue, pour pousser à la perfection à laquelle la nature l'avait destiné. Et lorsqu'il en est engrossé, il s'échauffe en soi-même & se fermente, afin de produire le germe, qui est le principe de toute végétation ; ce qu'il ne manque pas de faire, & pousserait encore plus avant, si l'artiste n'arrêtait & ne repoussait cette puissance ébranlée, qui nécessairement se réduirait en acte.

Mais la plus belle preuve & la plus naturelle que nous puissions donner, que le grain a attiré la portion spiritueuse & saline de l'eau, est que cette eau se corrompt en très peu de temps, & qu'elle contracte une puanteur différente de tontes les autres, qui choque & qui irrite le cerveau & les organes de la respiration, en sorte qu'il semble qu'on suffoque. Ceux qui passent devant les logis des Brasseurs de bière aux mois de Mais & de Septembre, peuvent rendre témoignage de cette vérité : car c'est en ces deux saisons qu'ils font tremper une grande quantité de grains pour en faire la bière, & comme ces eaux croupissent dans leurs logis & dans la rue, elles produisent une puanteur exécrable.

Or ceux qui ont travaillé avec de l'eau de l'équinoxe, & qui en ont conservé des tonneaux pleins, savent qu'elle ne se corrompt point, & qu'elle se conserve des années entières, ce que ne fait pas l'eau de pluie des autres saisons. Ce qui fait voir évidemment que cette longue conservation ne peut provenir que de l'esprit salin, que les astres avaient dardé dans cette eau par leurs influences ; & que comme le grain l'a tiré à soi par son magnétisme pour germer, aussi l'eau n'a pu se conserver sans altération, sans corruption & sans putréfaction» parce qu'elle était privée de Ion sel.

Prenez douze livres & demie de ce grain germé & sec, & le mêlez avec trente-sept livres & demie de bled, de seigle ou d'orge, ou de tous les trois ensemble, & les faites moudre grossièrement, comme les Brasseurs font moudre le grain qui est préparé pour en faire de la bière. Lorsque vous aurez votre farine, mettez-en la moitié dans un muid, dont on ait tiré le vin nouvellement, &

autant dans un autre pareil ; versez dessus de l'eau à demi bouillante par seaux, & remuez incessamment votre farine avec un palon de bois & avec une fourche, qui soit à quatre fourchons de bois, afin de la bien humecter & de faire comme une dissolution de la substance interne du grain ; & lorsque vous y aurez mis huit ou dix seaux d'eau chaude au degré que nous avons dit, & que la farine sera bien détrempée & bien mêlée, il faut ajouter de l'eau froide, jusqu'à ce que le tout soit réduit à une chaleur si modérée, qu'on y puisse souffrir la main sans aucune incommodité. Après quoi, il faut mêler dans chaque tonneau un demi-sceau de levure ou de jet de bière, qui servira de levain & de ferment, parce que ce jet n'est rien autre chose que de la farine fermentée ; que l'action de l'esprit fermentant jette hors du tonneau comme inutile, superflu & féculent, & qui a encore conservé en soi la puissance fermentative, qu'elle est capable d'introduire dans la matière que l'on veut fermenter.

Après avoir diligemment & exactement agité & mêlé le levain avec la matière, il faut couvrir les tonneaux avec des couvercles de bois, & mettre par-dessus un linceul plié en quatre & une couverture de lit, & regarder de temps à autre, si la fermentation commence ; ce qui se remarquera par l'élévation du plus grossier du grain au-dessus de la liqueur, & par un arrondissement qui se fait au-dessus en hémisphère. Lorsque cela est en cet état, il faut prendre garde, que la matière ne surmonte, & qu'elle ne fasse une trop prompte ébullition, ce qui témoigne trop de chaleur ou le trop de levain ; que si cela arrive, il en faut ôter deux sceaux, ou y verser un sceau d'eau froide, puis laisser agir. Mais ce qu'il y a de plus physique & de plus admirable dans l'action de cette fermentation, c'est que lorsque cette hémisphère est formée, le ferment élevé le corps le plus grossier du grain jusqu'à la superficie, ce qui témoigne la sagesse de la providence de celui qui est le Maître des fermentations : car ce même corps sert de rempart & de défense contre l'éruption des esprits, qui agissent sur la matière depuis le centre jusqu'à la circonférence ; & ces esprits agissent sous cette croûte, jusqu'à ce qu'ils aient dissout & volatilisé toutes les parties du corps sur lequel ils agissent, hormis les écorces qui sont au-dessus de cet encroûtement. Alors on voit par intervalles une crème blanche comme la neige qui se forme au-dessous, qui se dilate & qui produit des ampoules, qui se crèvent ensuite, & qui poussent à l'odorat des assistants une vapeur spiritueuse, pénétrante, subtile & piquante, qui chatouille le nez, & qui enivrerait & stupéfierait en très peu de temps, si on tenait la tête au-dessus du tonneau, ni plus ni moins que ferait la vapeur volatile & narcotique qui transpire du vin, lorsqu'il commence à fermenter dans la cuve.

Or comme nous avons dit que par la fermentation que nous enseignerions, nous ferions connaître celle qui se fait dans l'estomac humain, il faut que nous ça fassions le parallèle en peu de mots, afin de mieux faire paraître la vérité de ce que nous avons avancé : car comme on voit que le pur se sépare de l'impur, & que les substances qui semblaient hétérogènes, deviennent homogènes par l'action du ferment, qui dissout la substance du grain, & qui l'allie avec l'eau pour la changer de goût & d'odeur, & pour en donner l'esprit ; cela se fait aussi dans le ventricule, où tout ce que nous avalons de liquide & de solide, se mêle & s'allie ensemble pour ne faire qu'une masse, qui est de même nature ; quoiqu'il semblât d'abord que ce que nous avons pris fut d'une nature différente, comme le dur & le mou, le salé & le doux, l'âcre, l'épicé, le gras & l'huileux, l'acide & toutes les autres choses qui se rencontrent dans l'estomac : tout cela, dis-je, forme un chile uniforme par le moyen de l'esprit volatil, qui se rencontre dans le fond de l'estomac, & qui est acide, comme l'est toute autre sorte de levain.

Mais ce qui fait encore plus nettement paraître cette conformité de fermentation ; c'est l'odeur que les éructations produisent & rapportent à la bouche & au nez quelques heures après le repas, qui font connaître le goût & l'odeur de ce qu'on a mangé & de ce qu'on a bu, & principalement lorsqu'on a bu du vin nouveau ou de la bière nouvelle, les rapports que l'on sent, rendent par leur exhalaison un esprit fermentatif & chatouillant, comme celui dont nous avons fait mention ci-dessus ; ce qui ne se peut comprendre autrement, que par la comparaison de ces ampoules qui se forment dans la plus pure partie du chile de notre fermentation du grain, qui envoient cet esprit subtil & chatouillant qui picote le nez. Il en arrive de même dans l'estomac ; & lorsque l'éruption de ces ampoules se fait, on est contraint de souffrir des rapports, & alors on sent le goût & l'odeur de ce qui prédomine dans le chile.

Tout ce que nous venons de dire, fait voir combien il importe au Médecin de bien connaître la bonne fermentation & ses effets, puisque c'est d'elle que dépend la conservation de la santé. Il faut aussi qu'il connaisse le contraire, qui est ordinairement la cause occasionnelle interne de toutes les maladies. Ce qui se confirme par le grand Hippocrate, lorsqu'il dit dans ses aphorismes, que les éructations acides des malades convalescents sont de bon augure. Ce qui n'est dire autre chose, sinon que l'estomac commence à se remettre, & que la digestion se fait bien ; parce que l'acide fermentatif naturel a repris le dessus, ce qui lui fait conclure avec raison que tout ira de bien en mieux.

Revenons à notre fermentation que nous avons laissé agir pendant cette

digression, qui n'était pas de peu d'importance, & disons que quand l'artiste voit que ce qui s'était élevé par l'action de l'esprit, est retombé au fond du tonneau, & qu'il connaît par le goût que la liqueur qui surnage, a acquis un goût qui est entre doux, acide & piquant ; & que de plus, son odorat lui fait aussi remarquer que cette liqueur a une odeur vineuse & spiritueuse, qui recrée les sens & qui est subtile (cela arrive ordinairement le quatrième ou le cinquième jour) il faut alors oindre le fond de la vessie, qui sert à la distillation des esprits ardents avec un morceau de lard, afin d'empêcher que la matière du fond ne s'y attache & ne soit cause qu'elle se brûle, ce qui communiquerait un goût empyreumatique & mauvais à l'esprit ; après cela il faut agiter la fermentation avec le palon de bois, pour faire que ce qui est au fond, se mêle également avec la liqueur, de laquelle il faut emplir la vessie à demi pied près de son bord, & agiter perpétuellement cette liqueur, jusqu'à ce que le feu l'ait assez échauffée, pour faire monter tout le corps en haut ; alors il n'y aura plus de péril de fermer la vessie avec la tête de maure, de luter les jointures & de pousser le feu, jusqu'à ce que l'artiste ne puisse plus endurer la main au canal de la tête de maure sans se brûler. Alors il faut fermer exactement la porte du fourneau & les registres avec grande précaution, & attendre ainsi patiemment que les esprits commencent à s'élever, en vapeurs dans le canal, où ils se condensent en liqueur spiritueuse ardente, qui tombe goutte à goutte dans le récipient. Il faut entretenir le feu dans cette modération, jusqu'à ce que la liqueur qui sortira soit tout à fait insipide ; alors il faut ouvrit la vessie, retirer la matière & la remplir & continuer ainsi, jusqu'à ce qu'on ait distillé tout ce qui aura été fermenté.

Cela étant fait, il faut mettre dans la vessie ce qu'on aura distillé, & jeter dedans un pain de deux livres qui soit tout chaud, ou en faire rôtir & l'y mettre ; parce que ce pain attire à soi & retient tout ce qu'il peut y avoir de mauvais goût dans la première distillation : il faut couvrir la vessie, donner le feu avec jugement & règle, jusqu'à ce que l'esprit commence à distiller, comme nous avons dit ci-devant, & continuer tant que le phlegme vienne à paraître, ce qui ce distinguera facilement au goût. Ainsi on trouvera qu'on aura après cette rectification une eau-de-vie de fort bon goût & de bonne odeur, & qui ne cédera guère à celle qu'on tire du vin, quoique le grain soit insipide & fade de soi-même ; ce qui fait d'autant mieux remarquer les admirables effets de la nature & de l'art, & qui éclaircit véritablement ce que dit le docte Philosophe Romain Morienus : *Quod est occultum, sit manifestum, & è contra* ; ce qui ne se peut jamais faire que par le moyen du ferment, qui pénètre jusque dans le centre des mixtes, & qui nous y

fait trouver ce que notre intelligence, ni nos sens ne nous auraient jamais fait apercevoir.

Ceux qui voudront subtiliser cet esprit par une troisième distillation, le pourront faire, & y ajouteront un sceau de lie de vin sur le tout ; alors il deviendra si subtil & si délicat, que les plus habiles seront bien empêchés de le discerner d'avec l'esprit du vin, ni par le goût, ni par l'odorat. On s'en peut alors servir à toutes les opérations, où l'eau-de-vie & l'esprit de vin sont nécessaires ; ce qui sera très utile à ceux qui travailleront en Chimie, dans les lieux où il n'y a point de vignobles, & où l'eau-de-vie est fort chère. Je conseille néanmoins de se servir de l'esprit de vin dans les opérations délicates, parce qu'il est toujours plus agréable, plus subtile & plus pénétrant ; mais lorsqu'on n'en aura pas, on lui peut légitimement substituer cet esprit dans la composition de tous les remèdes, où l'eau-de-vie est nécessaire. Nous ne mettrons pas ici les vertus de cet esprit, parce qu'outre que le vulgaire même sait qu'il échauffe, qu'il restaure & qu'il fortifie ; c'est que de plus, nous nous réservons d'en parler, lorsque nous traiterons de l'esprit de vin.

Il faut pourtant que nous ajoutions encore quelque chose en faveur des artistes curieux, qui voudront faire cet esprit, & qui sont néanmoins dans des pays où on ne sait ce que c'est que la bière, & par conséquent où il n'y a pas de levure, ni de ject de cette liqueur, pour mettre la farine en fermentation. Or, il n'y a point de lieu au monde où on ne fasse du pain, & par conséquent il faut qu'il y ait du levain ou du ferment, qui sert à faire lever la pâte dont on fait le pain ; c'est pourquoi ils prendront une demie livre de levain ordinaire, qu'ils mêleront avec deux livres de farine dans quinze ou vingt livres d'eau tiède ; ils couvriront ensuite le vaisseau qui contiendra ce mélange, & se donneront la patience que cette liqueur commence à fermenter ; ce qu'ils connaîtront, lorsque la farine s'élèvera au-dessus, & que la liqueur s'enflera ; alors ils introduiront cette liqueur dans la matière qu'ils voudront fermentera les mêmes symptômes que nous avons dits, arriveront ; mais non pas si promptement que si c'était avec du levain de la bière.

Nous n'avons plus qu'une remarque à faire, qui est qu'on peut mettre la farine des grains en fermentation, sans en ajouter de celui qui aura été préparé ; mais il faut qu'on sache que l'artiste ne tirera pas tant d'esprit, qu'il ne sera pas si subtil ni si délicat, qu'il n'aura pas si bon goût ; & que de plus ce qui est le plus important, est que les fermentations, ne réussiront pas si bien, que lorsque ce grain accompagne l'autre, qui le rend beaucoup plus propre à la fermentation ; & que lorsqu'elle a bien réussi par son moyen, toutes les distillations réussissent

ᏣᏰᏍᏣᏰᏍᏣᏰᏍᏣᏰᏍᏣᏰᏍᏣᏰᏍᏣᏰᏍᏣᏰᏍᏣᏰᏍᏣᏰᏍᏣᏰᏍᏣᏰᏍᏣᏰᏍᏣᏰᏍᏣᏰᏍ

aussi beaucoup mieux ; parce que ce grain qui a été ouvert par sa préparation, s'élève facilement en haut, & attire à soi l'autre qui n'a point été préparé.

Que si on me demande pourquoi je n'ai pas dit qu'il fallait employer du grain préparé tout pur. La réponse est, que ce serait trop du tout, parce que le ferment se volatiliserait trop promptement, & qu'ainsi la plus subtile partie de l'esprit s'évaporerait i & se perdrait avant qu'on le pût distiller ; & que de plus, la matière monterait trop facilement dans la tête de maure, par sa prompte ébullition, & passerait en corps & non pas en vapeur spiritueuse, comme cela arrive souvent à ceux qui ne sont pas encore assez expérimentés & bien versés dans la distillation des matières fermentées.

§. 3. *Comment on fera l'eau spiritueuse & l'huile éthérée des semences d'anis, de fenouil, de persil & de leurs semblables.*

Il faut prendre l'une de ces semences la plus récente qu'on la pourra avoir, & en mettre quatre, six ou nuit livres en poudre grossière, qu'on jettera dans la vessie, selon sa grandeur & la quantité d'eau qu'elle peut contenir, & on versera dessus de l'eau de pluie ou de rivière, jusqu'à un demi-pied près du bord du vaisseau qu'on fermera, & l'on donnera le feu jusqu'à ce que les gouttes tombent dans le récipient. Alors il faut boucher le fourneau & continuer la distillation, jusqu'à ce que l'eau soit sans odeur, & qu'on ne voit plus aucune oléaginosité par-dessus ; après quoi, il faut cesser le feu, ou bien ouvrir la vessie, & tirer ce qui y est, pour y substituer de la même matière, pendant que le fourneau est en feu ; mais il faut avoir séparé auparavant l'huile de l'eau, afin de la reverser sur de la nouvelle semence ; car on aura par ce moyen beaucoup plus d'huile dans la seconde distillation que dans la première ; & comme on distille ordinairement ces semences plutôt pour leur huile que pour avoir leur eau, il faut aussi y avoir plus d'égard. On séparera les huiles avec le coton, selon la figure dont on trouvera la description à côté de celle de la vessie, qui se trouvera au Chapitre des vaisseaux, ci- dessus Tome I.

Mais si l'huile n'était pas fluide & qu'elle fût congelée, comme cela arrive à l'huile d'anis, il faut couler l'eau à travers un linge net, & l'huile demeurera dessus, comme nous l'avons dit ci-devant, en parlant de l'huile de roses. Il faut seulement remarquer en passant qu'il y a des Auteurs, qui veulent qu'on fasse digérer ces semences avant que de les distiller, & prétendent que l'artiste en tirera beaucoup plus d'huile, parce que le corps de la semence sera plus ouvert. Mais ils ne remarquent pas que ces semences abondent en sel volatil, qui est d'une nature moyenne, & qu'ainsi l'eau la peut attirer à soi par la longueur de la digestion : ce qu'elle ne fera pas, si on distille aussitôt après avoir mêlé l'eau

& la semence. Il est vrai que si la digestion précède, l'eau en sera plus spiritueuse & beaucoup plus efficace que sans digestion ; mais aussi on aura davantage d'huile, si on fait comme nous l'avons prescrit. Nous ne dirons rien de la vertu de ces huiles & de ces essences improprement dites, non plus que de leur dose ; car il y en a tant d'autres qui en ont amplement traité, que ce serait faire des répétitions inutiles.

§. 4. *Comment on travaillera sur les semences du cresson alenois, de la roquette, de la moutarde & de celles qui leur sont analogues*.

Quoique ces semences aient en elles une grande abondance de sel volatil, très subtil & très pénétrant, comme leur goût le témoigne, cependant la fermentation ne leur fait pas produire un esprit ardent, comme à beaucoup d'autres végétaux ; mais elle les ouvre néanmoins, & les raréfie de telle sorte, que tout le sel & l'huile que ces semences ont en elles, & qui sont le siège de leur vertu, passent en vapeurs & en esprits qui se condensent en liqueur & tombent dans le récipient, avec une odeur si subtile & si pénétrante, quelle prend au nez & aux yeux, & pousse jusque dans tons les conduits du cerveau, aussi subitement que peut faire l'esprit d'urine volatil le plus sabra.

Il n'est pas nécessaire que nous répétions ici comment il faudra procéder dans la façon de la fermentation & dans celle de la distillation, il nous suffira seulement de donner les précautions nécessaires au travail ; parce que ces semences sont d'une nature différente des autres, à cause de la subtilité de leur sel volatil. Il faudra donc surtout avoir égard que le vaisseau, où la fermentation se fera, ne soit plein qu'à demi, afin que la matière ne s'enfle pas trop dans l'action du levain. Il faut avoir la même précaution de ne mettre la vessie qu'à demi, de luter exactement, & de conduire le feu avec un jugement net & une assiduité bien réglée, autrement tout monterait en substance dans la tête de maure. On pourra rectifier ces esprits au bain-marie, si on les désire plus nets & plus subtils que par la vessie : ce sont de vrais remèdes diurétiques & apéritifs, surtout pour ôter les obstructions de la rate : ce sont aussi de vrais spécifiques contre le scorbut, dont la vertu & la dose a été mise ci-dessus, lorsque nous avons parlé des plantes anti-scorbutiques, où nous renvoyons l'artiste pour en être informé.

Mais comme les huiles & les esprits de ces semences se peuvent faire sans addition ; & que de plus, il est nécessaire de les distiller de la sorte, pour les employer aux usages du dehors : disons qu'il faut emplir une cornue de verre jusqu'aux deux tiers de l'une de ces semences, mais particulièrement de celle de moutarde, à cause des rares vertus de son huile : puis il la faut poser au

fourneau sur une capsule garnie de sable qui lui servira de lut ; il faut ensuite couvrir le fourneau & adapter un ample ballon, ou récipient au col de la cornue, & le luter avec de la chaux vive & des blancs d'œufs, & donner le feu par degré, jusqu'à ce que les gouttes commencent à tomber ; il faut l'entretenir ainsi jusqu'à ce que l'huile commence à paraître. Alors augmentez le feu peu à peu, & le poussez jusqu'à ce que le récipient qui était trouble, redevienne clair de soi-même ; ce qui est un signe manifeste, que l'action du feu a chassé dans le récipient tout ce que la semence contenait de vapeurs, & que par conséquent il n'y a plus rien à espérer. Cette opération dure ordinairement douze heures.

Après que tous les vaisseaux font refroidis, il faut déluter le récipient d'avec la cornue, puis séparer les substances qui se trouveront dedans, qu'on pourra rectifier si on veut. Mais comme on ne les applique qu'extérieurement, cette rectification ne sera pas fort nécessaire : si néanmoins on les rectifie, il faut laisser l'huile & l'esprit ensemble, & les verser dans une basse cucurbite, qu'il faut couvrir de son chapiteau, & placer cet alambic aux cendres, & donner le feu par degré, jusqu'à ce que le sel volatil & l'esprit commencent à se faire apercevoir dans le chapiteau ; alors il faut seulement entretenir le feu dans l'égalité, jusqu'à ce que le phlegme commence, ce qui se connaîtra par le goût : car l'esprit volatil, qui est accué du même sel, est extraordinairement piquant, subtil & pénétrant, & le phlegme est d'un goût simplement acide & presque insipide. Cela étant fait, changez de récipient & fortifiez le feu, afin de faire monter l'huile, & continuez ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien ; séparez l'huile du phlegme, mettez les matières distillées ou rectifiées dans des fioles, qu'il faut boucher exactement, à cause de la subtilité de cet esprit & de son sel volatil.

L'esprit fait des merveilles, lorsqu'il est appliqué sur des membres atrophiés, avec de l'esprit de vin & de l'urine humaine nouvellement rendue ; & lorsque le membre a été bien fomenté, il faut faire un liniment avec l'onguent *martiatum*, l'axonge humaine & l'huile de la semence de moutarde qu'on appliquera dessus, qui réveillera la chaleur naturelle dans la partie, & qui y attirera les esprits des autres parties plus éloignées ; ce que le malade sentira dans peu de temps, à cause des friaments & des démangeaisons qui précéderont la guérison entière. On peut de-là conclure, qu'il doit être souverainement bon dans tous les assoupissements des nerfs, leur restriction ou leur relâchement, qui causent ou la paralysie ou la contraction, pourvu qu'on fasse prendre de l'esprit de cette semence fait par fermentation au malade, & qu'on le fasse suer ensuite.

L'huile qui n'aura pas été rectifiée, mondifie, déterge & incarne les ulcères les plus vilains & les plus malins' : elle dissout tes nodosités & les trophes des goûteux & des véroles ; mais il faut faire agir en même temps & auparavant, les remèdes intérieurs, comme sont ceux que nous enseignerons de tirer du mercure & de l'antimoine.

Nous ne parlerons pas ici de la dose, ni des belles vertus de l'esprit qu'on aura tiré par la fermentation de cette sorte de semences, parce que nous en avons assez instruit l'artiste, lorsqu'il a été parlé des vertus & de la dose de l'esprit de ta plante nommée cochléaria. Il me reste seulement à dire que ceux qui n'auront pas du cochléaria, pourront substituer l'esprit de la semence de cresson alénois, qui leur servira dans les mêmes maladies avec les mêmes effets ; mais il serait pourtant meilleur de distiller la plante toute entière, lorsqu'elle est seulement entre fleur & semence.

§. 5. *Le moyen de tirer des grains ou des baies de genièvre tout ce qu'elles contiennent de bon & utile, pour l'usage de la Pharmacie Chimique*.

Quoique cette plante soit commune, elle mérite néanmoins des éloges, qui ne sont pas ordinaires, à cause des excellents remèdes qu'elle prête à la Médecine par le secours de la Chimie : car qui voudra se donner la peine de considérer cet arbrisseau avec des yeux & des pensées de naturaliste, sera sans doute contraint de reconnaître, qu'il y a quelque chose en lui qui surpasse l'ordinaire, tant par ce qu'il résiste aux injures des hivers & de toutes ses tempêtes, qu'à cause du longtemps que la nature emploie à mûrit sa graine ; il faut nécessairement croire, qu il y a un baume intérieur dans ce végétable, qui le maintient & le conserve, & qui néanmoins a de la peine à se produire dans son fruit, puisqu'il faut que le Soleil fasse deux fois son cours naturel, avant que le grain du genièvre puisse être cueilli dans son état de perfection : nous ferons donc l'anatomie de toutes les parties que nous fournit cette admirable plante, puisque les bons remèdes qu'elles contiennent nous y convient, quoique nous soyons obligés de parler d'autre chose que des semences, qui sont le vrai sujet de cette Section.

Nous parlerons donc *premièrement* de *son bois*, qui fournit un esprit acide, une huile & un sel. *Secondement*, nous parlerons de ses *baies,* qui donnent avant la fermentation une eau spiritueuse, une huile éthérée, & un extrait cordial & alexitaire ; & après la fermentation, elles donnent un esprit ardent, & un extrait purgatif & diurétique, pour ensuite enseigner à faire la vraie teinture ou l'élixir des baies de genièvre ; & finir en *troisième* lieu par sa gomme, qui fournit une huile nervale & un baume anodin.

ꕥꕥꕥ

§. 6. *Bois de genièvre*.

Il faut prendre le bois de genièvre avec ses feuilles ou ses épines, & ses baies mûres ou non mûres, & les hacher en pièces menues ; en sorte qu'il puisse entrer dans une retorte de terre qui soit ample, que vous placerez au fourneau de réverbère clos ; & après avoir accommodé le récipient avec toutes les précautions requises & nécessaires, il faut donner le feu par degrés, & le continuer ainsi, jusqu'à ce que le feu ait chassé ce que le bois contenait d'esprit ou d'huile, dont la marque certaine est lorsque le récipient s'éclaircit de soi-même : le temps de l'opération dure douze ou quinze heures au plus.

Les vaisseaux étant refroidis, il faut séparer l'huile de l'esprit ; l'esprit sera rougeâtre, parce qu'il est chargé de la teinture de l'huile, qui s'y est communiquée, à cause du sel volatil de la plante. Si on veut le rectifier au sable ou aux cendres, vous aurez un esprit acide très pur, qui est sudorifique & diurétique. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une drachme, dans du vin ou dans quelque décoction convenable : il a autant ou plus de vertu que l'esprit de gayac, pour les accidents de la vérole ; mais il est surtout recommandable contre la morsure des vipères, des serpents & d'autres animaux vénéneux, si on le donne en la même dose, & qu'on en lave la morsure mêlé avec de l'urine nouvelle.

Il n'est pas nécessaire de rectifier l'huile qu'on a tirée du bois, parce qu'elle ne sert pas intérieurement ; elle est excellente pour empêcher les accidents de la coupure des nerfs, & ceux qui peuvent survenir après les morsures des animaux qui sont en colère, parce que le sel volatil qu'elle contient, pénètre jusqu'au plus profond de ces plaies, où il corrige la mauvaise impression du venin, & empêche par ce moyen qu'il ne puisse pénétrer plus avant ; mais il faut en même temps faire prendre au blessé de l'esprit du bois de genièvre dans du vin chaud, avec cinq grains de muscade râpée. Cette huile est de plus très excellente pour apaiser la douleur des dents cariées : elle égale aussi la vertu de celle du gayac, pour la guérison des vieux ulcères ; surtout s'ils sont situés proche des jointures, où il aboutit beaucoup de nerfs, de tendons & de cartilages, qui abreuvent ordinairement les ulcères de glaires, de baves & de sérosités superflues, qui empêchent la consolidation ; or cette huile digère & consume toutes ces substances contre nature, & régénère un bon fonds, qui remplit ensuite l'ulcère, & qui procure par conséquent la guérison.

ЖЖЖ

§. 7. *Baies de genièvre.*

Après avoir travaillé sur le bois, il faut continuer sur le fruit, qui sont les baies, qui contiennent la semence qui est renfermée dans un corps mielleux & visqueux, qui est couvert & enveloppé d'une pellicule extérieure noire & lisse, lorsque la baie est en sa parfaite maturité ; ce qui arrive la seconde année de sa production, vers le temps de la Notre-Dame de Septembre, qui est la vraie saison où on les doit cueillir ; savoir lorsque le Soleil est dans le signe de la Vierge ; car si on anticipait ce temps-là, ce grain ne serait pas encore assez mûr, & n'aurait pas en soi cette douce amertume mielleuse & balsamique, qui contient son sel volatil & par conséquent son esprit.

Lorsque vous aurez une suffisante quantité de ces baies ainsi conditionnées, c'est-à-dire, bien noires & lisses, odorantes, si on les frotte & presse, & qui fassent paraître de l'huile sur l'ongle & à l'odorat dans cette légère expression, qu'elles aient une substance intérieure, mielleuse & visqueuse, qui ait des petits grains en soi qui en sont la semence, & que lorsqu'on mâche cette baie, elle ait au commencement un goût doux & balsamique, qui dégénère peu à peu en une amertume qui n'est pas trop désagréable.

Il semblera peut-être que nous nous serons trop étendus sur les qualités que doit avoir ce fruit ; mais comme sa vertu dépend de la bonté du sujet qu'on préparera, aussi a-t-il été nécessaire de les déclarer au long, afin que l'artiste ne consume pas le temps & les matières inutilement, comme il n'arrive que trop souvent.

Prenez huit livres de baies de genièvre, qui soient de la nature marquée au-dessus ; battez-les au mortier de bronze avec un gros pilon de bois, jusqu'à ce qu'il vous paraisse qu'elles sont toutes écrasées & en pâte molle ; mettez-les dans la vessie, & y versez de l'eau de pluie ou de celle de rivière, jusqu'à demi pied près de son embouchure ; couvrez & lutez, donnez le feu avec jugement, & distillez l'eau spiritueuse & l'huile éthérée qui surnagera ; avec cette remarque, qu'il ne faut pas que l'artiste abandonne de vue son récipient, lorsque l'eau & l'huile commencent à monter dans le col du récipient ; car comme cette distillation ne se fait que pour tirer l'huile, il la perdrait par sa faute, parce que l'eau venant à surmonter l'huile, serait toute perdue ; & pour éviter cette perte, il faut être assidu pour substituer un autre récipient, lorsque l'huile approche de trois ou quatre doigts de l'orifice du premier récipient, & continuer la distillation jusqu'à ce qu'il ne paraisse plus d'huile sur l'eau y lorsqu'on recevra ce qui distille dans une cuillère. On continuera cette opération de la même sorte,

jusqu'à ce qu'on ait achevé ce qu'on a de baies, en remettant toujours l'eau distillée sur les distillations, après qu'on en aura séparé l'huile par le cotton.

Que si on veut faire l'extrait simple, le miel ou la thériaque des Allemands de ces grains, il faut couler & presser chaudement une partie de ces distillations, & les évaporer lentement jusqu'en consistance d'un sirop fort épais ou d'un extrait liquide : mais si l'on dit que l'huile en est déjà séparée, & que par conséquent cet extrait n'aura pas tant de vertu ; la réponse est aisée, car il suffit de considérer que cette huile se serait évaporée pendant la cuisson & l'évaporation, comme le témoigne son odeur, qui s'étend fort loin, lorsque l'extrait se fait avant la séparation de l'huile.

Prenez ce qui reste de toutes les distillations sans en rien séparer, & y joignez le marc de l'expression de l'extrait ; faites-en chauffer plein la vessie, afin d'échauffer le reste que vous aurez mis dans un tonneau, au point qui est nécessaire pour la fermentation ; introduisez-y le levain avec les circonstances & avec les précautions requises, & le laissez ainsi quatre on cinq jours, après quoi vous le distillerez à diverses fois, jusqu'à ce que vous ayez achevé de tirer tout l'esprit, que vous rectifierez dans la même vessie, avec six livres de nouvelles baies de genièvre choisies & concassées, & vous aurez un esprit ardent, qui a des vertus très excellentes & très-particulières : vous séparerez le premier esprit à part, comme aussi le second & le troisième, afin de les employer aux usages que nous dirons ci-après.

Et afin de faire voir que la Chimie ne perd rien de ce qui est utile, il faut couler & presser les restes de la distillation fermentée, & le passer chaudement au travers d'une chausse à hippocras ou d'un blanchet, puis les évaporer en consistance d'un extrait liquide, qui est un des plus doux & des plus bénins purgatifs, dont on puisse se servir : cette vertu purgative causera, peut-être, & avec raison, l'étonnement de quelques-uns ; mais il faut ôter ce scrupule & faire connaître, que l'action de la fermentation a dissout & uni avec l'eau la meilleure partie du sel fixe de ces baies ; & comme les sels fixes lâchent le ventre, c'est aussi celui qui prédomine dans cet extrait & qui cause sa vertu purgative.

Il faut après cela, faire sécher le marc des expressions & le calciner ensuite, afin d'en faire la lessive & de tirer le sel, selon la méthode que nous avons ci-devant enseignée, lequel il faut après réverbérer au creuset sans le fondre, le dissoudre dans de la dernière eau distillée du genièvre, afin de le filtrer, de l'évaporer à pellicule & de le faire cristalliser, pour le réserver à ses usages. Voilà ce que nous avions à dire sur les baies de genièvre : il ne nous reste plus qu'à marquer la vertu & les doses des belles préparations que cette semence nous fournit, &

de donner la description d'un élixir ou d'une teinture des baies de genièvre, qui est un remède très accompli, auquel nous dirons aussi les propriétés & l'usage.

Nous donnerons aux baies de genièvre en général, les vertus qu'elles méritent, avant que de venir aux propriétés particulières de chacun des remèdes qu'on en à tirés, afin que cette application générale serve pour en pouvoir mieux faire les remarques, lorsqu'on voudra se servir de ces médicaments. Et premièrement, disons que le principal usage de ces baies est d'inciter, d'atténuer & de dissiper en général ; mais on s'en sert particulièrement, pour provoquer l'urine & la sueur, pour évoquer les purgations lunaires, pour ôter les obstructions de la rate, contre les affections du cerveau, des nerfs, de la poitrine & contre la toux, pour dissiper les ventosités du bas ventre, contre la colique, & surtout pour dissoudre & pour évacuer les glaires, & le sable des reins & de la vessie : elles sont aussi très utiles pour servir de préservatif en temps de contagion, soit qu'on les mange, soit qu'on s'en serve en parfum, pour corriger le venin & la malignité de l'air.

Il est à présent fort aisé a appliquer leur vertu à chacun de ces remèdes ; car elle leur est commune à tous, puisqu'ils ont été tirés de ce corps qui les contenait en soi, sinon le dernier extrait qui est purgatif, à cause des raisons que nous en avons alléguées. L'*huile éthérée* de genièvre, est un souverain remède pour faire uriner & pour apaiser les douleurs de la colique ; c'est aussi un excellent topique dans les affections froides des nerfs, & même dans leur picure & dans leur coupure, à cause de la qualité pénétrante, & principalement pour sa vertu balsamique. La dose est depuis trois jusqu'à quinze, ou vingt gouttes, dans du vin blanc ou dans sa propre eau. L'eau spiritueuse qui se tire en même temps que l'huile, est diurétique & diaphorétique. La dose est depuis une once jusque quatre & cinq ; mais elle agit tout autrement, lorsqu'elle est exaltée avec quelques gouttes de ton huile, qui aient été mêlées avec du sucre en poudre pour les rendre dissolubles.

Pour l'*extrait* qui a été fait avant la fermentation, c'est un remède très bon de soi-même, pour fortifier la poitrine & l'estomac, c'est un bon diurétique & un très sur alexitaire ; c'est pourquoi il est employé au lieu du miel commun cuit & écumé, pour recevoir les poudres qui constituent cet excellent antidote qu'on appelle *Orviétan* : c'est aussi un corps qui est merveilleux pour la composition & l'assemblage de ce qu'on destine, pour former des opiates on des électuaires liquides, contre la peste, contre toutes les autres maladies ; contagieuses, & contre la vérole & ses dépendances. La dose est depuis une demi-drachme jusqu'à une demi-once

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

Mais *l'esprit* est un agent qui surpasse tout ce que nous venons de dire ; car il pénètre comme en un instant tout le corps ; si bien qu'on le peut employer en toutes les maladies auxquelles les baies sont utiles ; & pour donner une preuve manifeste de sa vertu pénétrante & balsamique, c'est que pour peu qu'on en avale, il est très assuré que la première urine qu'on rendra, aura une odeur agréable d'iris ou de violette. La dose est depuis une demi-drachme jusqu'à deux dans des bouillons, dans du vin blanc on dans sa propre eau : on peut augmenter la dose des autres esprits non rectifiés, du second & du troisième, à proportion de la subtilité de leurs parties.

L'*extrait* purgatif est admirable pour recevoir en soi les autres remèdes purgatifs, soit les résines ou les magistères, les extraits ou les poudres, afin d'en faire quelque électuaire composé, qui conserve & qui aide par sa faculté purgative la vertu des choses qu'on y a mêlées. La dose de cet extrait seul, est depuis deux drachmes jusqu'à une once, soit qu'on le dissolve ou qu'on le fasse prendre en bol ; sa quantité ne peut nuire, comme celle des autres médicaments purgatifs, parce qu'il ne causera jamais aucune hypercatharse, qui est la sur-purgation, & parce qu'il ne fait aucune colliquation dangereuse ; mais il lâche simplement & doucement le ventre, par une détersion naturelle de tous les excréments qui sont contenus dans les intestins, ce qui est une vertu extrêmement requise dans plusieurs constipations opiniâtres & rebelles.

Il ne reste plus que le *sel fixe*, qui est diurétique & laxatif, aux poids depuis un scrupule jusqu'à une drachme, dans des bouillons ou avec son eau, on ce qui est encore meilleur, dans l'extrait purgatif en bol. Ce sel est aussi capable de conserver longtemps la vertu de son eau, si on en dissout une drachme ou deux dans chaque pinte.

§. 8. *Pour faire l'élixir des baies de genièvre.*

Prenez des baies de genièvre bien mûres & bien lisses, faites le choix des plus grosses & des plus polies jusqu'au poids d'une livre, que vous concasserez au mortier de marbre avec un pilon de bois ; mettez-les dans une cucurbite de rencontre, & versez dessus de l'eau de suc de pariétaire & de celle de virga aurea, de chacune deux livres, couvrez le vaisseau de sa rencontre, & digérez-le tout au bain-marie durant trois jours ; puis ôtez la rencontre, & faites la colature & l'expression, des matières que vous distillerez au bain lentement, jusqu'à ce qu'il vous reste un extrait de consistance moyenne, que vous mettrez dans un pélican, ou dans quelque autre vaisseau circulatoire avec une livre du meilleur esprit des baies de genièvre, que vous luterez & ferez digérer & circuler durant huit jours à la chaleur du bain vaporeux : ce temps expiré, laissez refroidir les

vaisseaux, puis filtrez la liqueur très purement, & vous aurez la vraie teinture ou l'élixir de genièvre, qui est un souverain remède, soit préservatif, soit curatif, dans la peste & dans les autres maladies pestilentielles & malignes ; mais cet élixir est particulièrement destiné aux reins & à la vessie, non seulement pour en évacuer ce qu'il y aurait de visqueux & de graveleux, mais encore pour en ôter le séminaire, & pour empêcher par un usage continuel de ce bon remède, qu'il ne s'en fît plus aucune génération : c'est aussi un spécifique stomachique & hystérique, qui dissipe par sa chaleur & par sa vertu alexitères, balsamique & cordiale, tout ce qui peut causer de mauvaises altérations dans le ventricule ou dans la matrice. La dose est depuis une demi-cuillerée jusqu'à une & deux cuillerées entières.

§. 9. *Gomme de genièvre.*

Il ne nous reste plus rien du genièvre que sa gomme ou résine, qui est très bonne en parfum pour toutes les fluxions du cerveau : on en reçoit la fumée dans les cheveux & autour du col, comme lorsqu'on a le nez bouché, le maniement du col empêché, & lorsqu'on a les amygdales enflées, & qu'on a la difficulté d'avaler : il faut aussi en parfumer les linges qu'on met à l'entour du col & ce qui doit couvrir la tête. Mais ce qui est de meilleur, c'est que cette résine, qu'on appelle communément vernis ou gomme de genièvre, donne une huile par le moyen de la distillation, qui est merveilleuse pour l'usage extérieur, pour les maladies des nerfs, contre le froid & l'impuissance des parties qui ont souffert quelque résolution ou paralysie, contre les contractions des membres, & généralement contre toutes les douleurs froides de toutes les parties du corps, dont on ne peut donner aucune cause apparente, & qui ne font remarquer aucune enflure ni aucune rougeur à l'extérieur. Elle est aussi très efficace pour dissiper ; les œdèmes froids. Elle se fait ainsi.

Prenez de la gomme de genièvre, du charbon & du sel décrépite de chacun parties égales, mettez-les en poudre grossière, & les mêlez bien ensemble ; introduisez ce mélange dans une cornue de verre, & la placez au réverbère clos ; adaptez-y le récipient, que vous luterez très-bien ; couvrez le fourneau, & donnez le feu par degrés & le poussez peu à peu, jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus rien, & que le récipient s'éclaircisse, ce qui arrive d'ordinaire dans l'espace de douze ou quinze heures. Il faut séparer les deux substances qui sont dans le récipient ; car l'une est aqueuse & acide, qui provient du sel & du sel volatil de la gomme du genièvre, avec une petite portion de son esprit mercuriel, qui sont aussi acides ; & l'autre substance est oléagineuse, inflammable & sulfurée, qui est encore un peu lente & grossière ; c'est pourquoi, il faut rectifier cette huile

au sable dans une retorte de verre avec du sel de tartre, & ainsi on aura une huile, claire, subtile & pénétrante, qui sera capable de tous les beaux effets que nous lui avons attribués.

SECTION SIXIÈME.

§. 1. *Des Ecorces*.

Nous n'aurons ici que deux exemples i donner sur les écorces en général, donc l'un sera sur les *écorces de citron* & sur celle» *d'orange*, qui sont volatiles, & qui doivent être distillées d'une façon particulière, & avec des remarques qui sont de grande importance & que l'artiste doit considérer avec soin : l'autre sera sur *l'écorce du gayac*, qui est plus dense & plus fixe, afin que ces deux extrêmes, étant opposés, fassent concevoir les choses avec beaucoup plus de lumière & de vérité.

Pour mieux entendre les raisons qui nous obligent à distiller ces écorces volatiles, tour autrement que les fleurs qui font si volatiles ; il faut faire la remarque du goût & de l'odeur de ces deux écorces, lorsqu'elles sont encore tendres, récentes & lisses, & les comparer avec le goût & l'odeur de ces mêmes écorces, lorsque le fruit a été gardé, que l'écorce en est flétrie, ridée & demi desséchée : car on trouvera que ces écorces ont un goût & une odeur agréable, qui pousse subitement au cerveau, & qui le recrée & le fortifie, lorsque l'écorce est récente ; mais on trouve tout le contraire, lorsque le fruit est suranné, & que son écorce est rétrécie en soi-même, leur goût est ingrat & amer, pique trop, & leur odeur n'a plus cette vivacité & ce famée agréable qu'on y remarquait auparavant ; c'est néanmoins cet agrément qu'il faut nécessairement conserver, si on prétend réussir avec les remèdes qu'on en prépare.

Pour y parvenir, il faut prendre le temps auquel on a les citrons & les oranges récentes en abondance & à bon marché, & en couper l'écorce fort déliée, jusqu'à ce qu'on en ait deux ou trois livres, qu'il faut hacher menu, & la mettre dans une cucurbite de verre avec de l'eau simple, jusqu'à l'éminence d'un demi-pied, & distiller au sable avec un feu modéré d'abord, qu'on augmentera peu à peu, jusqu'à ce que ce qui distille n'ait plus de goût ni d'odeur, & qu'il n'appareille aucune oléoginoisité au-dessus de l'eau qui tombe. Ainsi vous trouverez une huile subtile & éthérée, qui aura toutes les vertus & l'agrément de l'écorce de citron ou de celle d'orange, que vous garderez au besoin dans des fioles qui soient bien exactement bouchées.

On pourrait m'objecter ici que je fais au contraire des Auteurs, qui ont ci-devant donné la façon de distiller ces huiles, puisque je désire qu'on les distille aussitôt après que l'écorce est séparée du fruit, au lieu que les autres prescrivent de les digérer & de les fermenter, afin d'en avoir une plus grande quantité. A quoi nous répondons, qu'il n'est pas ici question de la quantité, à laquelle il ne faut pas que l'artiste ait jamais égard, lorsqu'il se fait un changement en la chose, & que la vertu en est diminuée : car comme nous avons remarqué ci-dessus, que le fumet des écorces est si subtil, qu'à peine se peut-il conserver avec son propre sujet ; qu'ainsi à plus forte raison, il s'évanouira beaucoup plutôt, lorsqu'il en est séparé, & quoiqu'il soit vrai que la quantité de l'huile distillée soit plus grande, lorsque l'écorce a été digérée & fermentée durant quelque temps ; néanmoins une drachme de celle qu'on aura distillée à notre mode, vaudra sans comparaison mieux pour sa subtilité & sa vertu, que des onces entières de celle qui aura été faite autrement. Ceux qui voudront avoir encore moins d'huile, mais qui voudront avoir aussi en même temps un excellent esprit des écorces susdites, les distilleront avec du vin blanc bien subtil, & ainsi ils auront l'esprit qui ne vaudra guère moins que l'huile, duquel nous avons fait mention, lorsque nous avons parlé des sirops de ces écorces, ce qui fait que nous n'en dirons rien davantage.

§. 2. *Pour faire l'élixir des écorces de citron & de celles d'orange*.

Prenez la pellicule extérieure de l'un de ces deux fruits, que vous mettrez dans un vaisseau de rencontre, après l'avoir coupée très déliée au poids de deux onces ; ajoutez-y un scrupule d'ambre gris & six grains de musc de Levant, qu'il faut avoir broyés avec deux drachmes de fin sucre ; versez sur cela du plus pur esprit, que vous aurez retiré de dessus l'une de ces écorces avec le vin blanc ; bouchez & lutez bien les jointures, & mettez ce vaisseau en digestion à la vapeur du bain l'espace de trois jours naturels, à une chaleur lente ; au bout de ce temps laissez refroidir le vaisseau, coulez & pressez ce qu'il contient, & le filtrez dans un vaisseau couvert, afin qu'il ne s'évapore rien de sa vertu ; conservez cet élixir précieusement, car c'est un remède cordial, qui n'a guère de semblable dans les grandes faiblesses, dans les palpitations de cœur, & principalement dans tout ce qui peur arriver à l'instant, après avoir fait quelque exercice violent, ou dans des douleurs vives & aiguës.

Tous deux sont excellents aux hommes & aux femmes avec l'ambre & avec le musc, honnis à celles qui sont sujettes aux passions hystériques ; ce qui fait qu'il faut en avoir qui soit privé d'ambre & de musc, à cause de la matrice. L'élixir des écorces d'orange, est beaucoup plus efficace que celui de celles de citron,

pour les femmes, auxquelles on ne le saurait assez recommander, à cause d'un bon & prompt secours qu'elles en peuvent espérer dans le temps de leurs accouchements. La dose de ce remède est depuis un scrupule jusqu'à une drachme entière, ou seul, ou mêlé dans du vin, dans du bouillon ou dans quelque eau distillée, qui soit propre à la maladie ou au remède.

§. 3. *Comment il faut faire l'esprit, l'huile & le sel, l'extrait, la teinture, & le magistère de l'écorce de gayac*.

Prenez de l'écorce de gayac la plus pesante, la plus compacte & la plus marquée de raies noires que vous pourrez ; mettez-la en poudre grossière, & l'introduisez dans une cornue de grès, que vous placerez au fourneau de réverbère clos, auquel nous avons donné le nom de fourneau commun, & au col de laquelle vous adapterez un ample récipient, dont vous luterez les jointures avec du lut salé ; couvrez le fourneau, & laissez sécher le lut ; donnez le feu par degrés, jusqu'à ce que vous voyiez que les vapeurs blanches paraissent, & que vous aperceviez des gouttelettes d'huile rougeâtres, qui se mêlent dans les veines que l'esprit fait au-dedans du récipient ; alors augmentez le feu auquel vous joindrez même la flamme, jusqu'à ce que le récipient s'éclaircisse de soi-même.

Il faut attendre au lendemain pour ouvrir les vaisseaux, & on trouvera dans la cornue les restes de l'écorce qui seront convertis en charbon, qu'il faudra calciner & réverbérer dans un pot non vernissé à feu ouvert, afin de les réduire en cendres, desquelles il faudra tirer le sel par élixiviation, par filtration & par évaporation, selon la manière que nous avons déjà tant de fois enseignée. On doit mêler toujours de ce sel dans tous les purgatifs qu'on donne à ceux qui sont atteints du mal vénérien ; car outre qu'il aide à la vertu de ces purgatifs, c'est que de plus, il purge de soi-même, & que ce sel est un des spécifiques anti-vénériens.

On trouve dans le récipient deux substances, une aqueuse mercurielle & acide, qui est l'esprit de cette écorce ; & l'autre, une huile crasse & pesante, qui est au-dessous de l'esprit, à cause de l'abondance de sel volatil qui se joint intimement au soufre de l'huile, & aussi à cause d'une portion du sel fixe qui a été volatilisé par la violence du feu, qui est aussi confondu dans cette huile ; il faut séparer l'huile de l'esprit, en filtrant l'esprit à travers du papier sur l'entonnoir, & l'huile demeurera sur le papier, qu'il faudra crever au fond pour faire couler l'huile dans la bouteille qui lui est destinée.

On peut se servir de cet esprit & de cette huile pour l'extérieur, sans qu'il soit

besoin de les rectifier ; car on peut mettre un peu de cet esprit dans les fomentations liquides, donc on lavera les ulcères chancreux, baveux, fistuleux, rongeants, & principalement ceux qui sont causés par le venin de la vérole, afin d'y appliquer après de l'huile, soit seule ou mêlée avec quelque autre corps onctueux, qui énerve & adoucisse un peu sa pointe, qui causerait trop de douleur. On ne saurait assez prêcher les dignes vertus de cette huile, pour la guérison le tous les vieux ulcères, &pour dissiper les nodus ; mais surtout, pour hâter & pour bien faire l'exfoliation des os, pourvu qu'on y mêle un peu de l'huile distillée d'euphorbe.

Mais si on veut se servir de cet esprit & de cette huile intérieurement, il les faudra rectifier au sable, l'esprit dans un alambic ; & comme c'est un esprit acide, il faut que l'artiste soit averti, que le phlegme monte le premier, & que l'esprit qui est acide & piquant, monte le dernier; c'est pourquoi il séparera le phlegme, & substituera un autre récipient, lorsque le goût lui fera connaître que les goûtes qui tombent sont acides. Cet esprit résiste puissamment au venin de la vérole, qu'il combat partout ou il le rencontre, & le chasse par la voie des urines, par les sueurs ou par une insensible transpiration, pourvu qu'il soit empreint de son huile, qui a la meilleure & la plus ample portion du sel volatil de notre écorce, & duquel il ne la faut pas dépouiller, si on désire lui conserver sa vertu : pour cet effet, il la faut rectifier par la cornue avec les cendres, qui seront restées de l'extraction du sel, & l'huile montera belle & claire & subtile, qui sera dépouillée de la plus grande partie de l'odeur empyreumatique, qu'elle avait contractée dans sa première distillation : car ces cendres qui seront mêlée arec l'huile, retiendront en elles tout l'impur & le grossier, & ne retiendront pas le sel volatil, qui est le principe actif & virtuel, non-seulement de cette huile, mais qui l'est aussi de l'efficace & de la vertu de toutes les substances sublunaires ; parce que c'est la dernière enveloppe & le dernier lien du ferment & du feu interne de tous les mixtes, en qui réside la puissance & l'énergie de toutes leurs actions : c'est pourquoi il ne faut pas que les artistes trouvent étrange, que nous leur répétions si souvent les vertus de ce sel, & que nous leur recommandions sa conservation avec tant d'empressement, puisqu'ils doivent considérer que nous ne faisons pas cette remarque par une vaine ostentation, ni par le vice des répétitions inutiles, qui ne sont jamais contre la bienséance, lorsqu'elles sont absolument nécessaires, comme elles le sont en cet endroit.

Les vertus générales de cet esprit & de cette huile, sont de provoquer abondamment les urines & la sueur, & de mondifier & dépurer par ce moyen la masse du sang de toutes ses impuretés, de résister à la corruption des parties & d'en conserver l'usage, comme on en voit les effets dans les maladies des

jointures, dans les goûtes vagues, dans l'hydropisie, dans tous les catarrhes, & dans toutes les autres maladies qui tirent leur origine de la viscosité & de la lenteur des matières tartarées & fixes : ce sont surtout des spécifiques contre la vérole & contre toutes ses dépendances. La dose de l'esprit est depuis un scrupule, jusqu'à une drachme dans de l'eau de sassafras, ou dans de la décoction de la racine de salsepareille & de squine.

Celle de l'huile est depuis deux jusqu'à six & huit gouttes, qu'il faut allier avec le sucre avant de la mêler avec l'esprit & avec les autres liqueurs. Il y en a qui croient que l'huile de gayac, est celle que Rullandus nomme Heraclée, dans les Centuries de ses Observations, dans lesquelles il en rapporte tant de bons effets : ce que je croirais véritable, puisqu'un Tailleur d'habits nommé le Cerf, s'est acquis de la vogue & du crédit dans Paris, par l'usage de la seule huile de gayac. D'autres emploient cette huile pour la cure de l'épilepsie, aussi bien que pour faciliter les accouchements difficiles, & faire sortir l'enfant vif ou mort, de même que l'arrière-faix : il ne faut pas surtout oublier que cette huile apaise à l'instant la douleur des dents cariées : car le sel volatil pénètre en un moment jusqu'au petit nerf, qui est à la racine de la dent, & le stupéfie & le cautérise en quelque façon, & lui ôte enfin la sensibilité. Outre les vertus médicinales de l'esprit, il est encore utile au trayait de la Chimie, pour la dissolution des perles, du corail, des pierres d'écrevisses & d'autres choses semblables ; mais ce qui fait qu'on ne l'emploie pas, est qu'il laisse toujours quelque goût empyreumatique.

§. 4. *Pour faire l'extrait de l'écorce de gayac & la teinture.*

Prenez de la meilleure écorce de gayac que vous pourrez avoir, réduisez-la en poudre subtile, & la mettez dans un matras, & versez dessus de l'alcool de vin jusqu'à ce qu'il surnage de quatre pouces ; digérez, aux cendres & faites l'extraction ; séparez ce qui sera teint, & continuez ainsi avec de nouvel esprit, tant qu'il ne tire plus de couleur, filtrez toutes les teintures & en retirez la moitié du menstrue à la vapeur du bain, gardez à part une livre de cette teinture, qui est un très bon & très prompt sudorifique. La dose est depuis une demi-cuillerée, jusqu'à une & deux cuillerées dans du vin chaud ou dans de l'eau de sassafras. Prenez, la moitié de ce qui reste, & le précipitez avec de l'eau commune, & vous aurez une résine que vous préparerez comme celle du jalap. La dose est depuis dix grains jusqu'à vingt en bol dans son extrait, c'est un spécifique contre la vérole, qui agit insensiblement. Il faut évaporer le reste au bain-marie en consistance d'extrait, dont la dose est depuis un scrupule jusqu'à une drachme : il produit les mêmes effet & que la résine ou le magistère.

ଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌ

SECTION SEPTIÈME.

§. 1. *Du Bois.*

Les bois dont on se sert en Médecine, sont différents, au nombre desquels nous mettrons aussi toutes les espèces qui sont ordinairement employées pour en faire des ; infusions & des décoctions, selon les diverses intentions de ceux qui s'en servent : mais la Pharmacie chimique travaille d'une manière différente sur les bois, selon la diversité de leur nature : car les uns sont gommeux, résineux, serrés & compacts, & les autres sont plus salins, & par conséquent de plus facile extraction : on en tire par le moyen des opérations spagyriques, les extraits, les eaux, les esprits, les huiles, & les sels, dont il faut que nous donnions des exemples, selon la diversité de leur substance, plus ou moins compacte & serrée.

Nous travaillerons pour cet effet sur le *bois d'aloès,* sur le *bois de roses,* qu'on appelle dans les boutiques, *lignum rhodium,* sur le *bois néphrétique* & sur le *sassafras,* parce que ces quatre exemples suffiront pour tout le reste : car pour ce qui est du gayac, du buis & des autres semblables, nous en avons donné la méthode dans la distillation de ceux du buis, de genièvre, & dans celle de l'écorce du gayac, où on aura recours pour le travail, & aux Auteurs qui en ont traité, pour leur vertu.

§. 2. *Comment on fera l'extrait & l'essence du bois d'aloès.*

Nous avons dit ci-dessus que les bois étaient de différente nature, & que c'était la raison pour laquelle nous étions obligés d'en donner des exemples divers : c'est ce que nous allons faire voir par la due préparation & l'extraction du bois d'aloès, qui est un des plus excellents de ceux qui se trouvent dans les boutiques, jusque-là que les Allemands lui donnent le nom de bois de Paradis, à cause des belles & suprêmes vertus qu'il possède : il servira donc d'exemple pour faire tous les extraits & les essences des bois précieux & aromatiques, à cause que ces deux préparations se font sans aucune perte des vertus de ce bois.

Pour faire l'extrait, il faut prendre une demi-livre de vrai bois d'aloès, dont les marques sont, que ce bois soit noirâtre & pourpré, entremêlé de veines, d'un gris cendré, qu'il soit pesant & amer, & le principal, que lorsqu'on en met un petit morceau sur un charbon ardent, qu'il jette une humeur gommeuse & résineuse, dont la fumée ait une odeur un peu piquante au nez à l'abord, mais qui se termine en une odeur suave & agréable, comme celle du benjoin & du baume du Pérou ; & de plus, qu'il laisse avec son charbon, après qu'il est brûlé,

quelques marques d'une espèce de liquidation : il faut râper ce bois grossièrement, & le mettre dans une cornue, & l'arroser d'un peu d'esprit de vin ; puis placer la retorte aux cendres, adapter le récipient y le luter, donner le feu avec jugement & proportion, pour éviter l'empyreume, & tirer ainsi doucement l'huile éthérée & subtile de ce bois, qui montera avec l'esprit de vin ; lorsque les veines manqueront dans le récipient & qu'il sera sec, il faut cesser le feu, & mettre ce qui reste dans un matras de rencontre, & verser dessus de l'alcool de vin, afin d'extraire toute sa résine ; lorsque le bois est bien ouvert par cette digestion, il faut verser-le tout dans une cucurbite & distiller avec les précautions requises environ le tiers de l'esprit à part ; ensuite de quoi il faut finir le feu, & filtrer l'esprit qui reste, afin d'en remettre d'autre, jusqu'à ce qu'il ne tire plus de goût ni de couleur ; alors il faut couler & presser le tout & le filtrer, pour en retirer l'esprit jusqu'en consistance d'un extrait liquide, qu'il faut garder à part, & faire bouillir le bois qui reste dans de l'eau de rosée, ou dans celle de pluie distillée, & presser la décoction qu'il faut clarifier avec des blancs d'œufs, & l'évaporer aussi en consistance d'un extrait liquide ; il faut chauffer les deux extraits & les joindre ensemble, afin d'en retirer encore un peu d'humidité, & les réduire en une masse d'extrait plus solide, auquel on joindra la moitié de l'huile qu'on & tirée la première, après l'avoir rendue capable d'être mêlée & dissoute avec du sucre en poudre. Il faut garder cet extrait à ses usages dans une boite d'argent, qui soit tournée & qui se ferme à vis, afin que ce qu'il possède de subtil & de virtuel, ne se puisse exhaler.

Prenez l'esprit que vous avez réservé de la distillation de l'extraction du bois ; mettez-y encore une once du meilleur bois d'aloès, réduit en poudre subtile, que vous digérerez & extrairez à la vapeur du bain durant six jours naturels dans un matras de rencontre ; après cela coulez & pressez à froid la liqueur, & la filtrez dans un entonnoir couvert, il faut joindre à cette liqueur, le reste que vous avez réservé de l'huile de ce bois, qu'on aura jointe avec deux fois autant du sel, qu'on aura tiré du bois d'aloès sur lequel on a travaillé, ou avec autant de sel de tartre préparé selon Sennert, donc nous avons déjà dit quelque chose, & ainsi vous aurez la vraie essence du bois d'aloès, qui sera empreinte de toutes les vertus & de toutes les puissances du mixte dont elle a été tirée.

La *dose de l'extrait,* est depuis quatre grains jusqu'à dix en bol, ou dissout dans quelque esprit ardent spécifique : car outre qu'il ne se dissoudrait pas bien dans une liqueur aqueuse ; c'est que de plus, il n'aurait pas tant de vertu, & que quand même il s'y dissoudrait, il s'y ferait une précipitation de la substance résineuse, qui ne se mêlerait aucunement avec l'eau, qui affaiblirait le remède au lieu de l'exalter.

La *dose de l'essence,* est depuis quatre goûtes, jusqu'à dix, qu'il faut donner au malade, dans des esprits ardents de genièvre, de cerises noires, ou dans de l'élixir de vie de Mathiol, & non point dans des liqueurs aqueuses, à cause des raisons sus-alléguées ; mais comme il y a beaucoup de personnes délicates, qui ne peuvent souffrir le goût & la force de ces esprits, on pourra mêler l'extrait ou l'essence avec une cuillerée de sirop convenable, qui soit de consistance un peu épaisse : car le sucre redent l'eau & l'empêche d'agir sur la substance résineuse de l'extraction de l'essence.

Ces deux remèdes sont des confortatifs spécifiques de toutes les parties principales qui sont contenues dans le ventre inférieur, dans le moyen & dans le supérieur. Ils recréent les esprits vitaux & les animaux du cerveau & de la matrice ; c'est pourquoi ils sont excellents contre toutes les faiblesses de ces deux parties : ils sont aussi excellents pour fortifier la faculté digestive de l'estomac, pour tuer par l'amertume de leur sel & de leur esprit les vers qui sont dans le ventricule, & pour en effacer tout à fait le séminaire, tant pour les personnes âgées, que pour les jeunes enfants, sinon qu'il faut avoir égard à la dose.

§. 3. *Pour faire l'eau & l'huile du bois de roses.*

Nous donnons l'exemple de ce bois, afin de faire connaître que l'artiste chimique doit savoir travailler sur toutes sortes de choses, pour en tirer ce qu'elles contiennent, sans perte de leur agrément : car il serait fort facile, de distiller ce bois par la cornue à feu ouvert ; mais on perdrait sa bonne odeur ; & de plus, l'esprit & l'huile qu'on en tirerait, n'auraient pas les mêmes propriétés que celles qu'auront l'eau & l'huile, qu'on en tirera par la façon que nous allons enseigner.

Or comme se bois de roses est un bois pesant, gras & serré, il faut l'ouvrir avant que d'en pouvoir extraire par la distillation ce qui est dans son centre ; c'est pourquoi il en faut faire râper quinze ou vingt livres, & les mettre tremper durant six semaines dans de l'eau de pluie, avec quatre livres de tartre en poudre, afin de volatiliser en quelque façon les parties les plus fixes de ce bois ; après ce temps, il faut mettre le quart de cette infusion avec le quart du bois dans la vessie, & y verser encore de l'eau de pluie ou de rivière, jusqu'à demi-pied près de sa hauteur, couvrir & donner le feu, & distiller dans un récipient assez grand, jusqu'à ce que l'eau qui tombera, ne paraisse plus chargée d'huile. Nous avons dit qu'il fallait que ce fut un ample récipient, à cause que le peu d'huile qui vient sur la fin se perdrait dans des nouveaux récipients, au lieu que

dans un grand récipient, la dernière huile se joint & s'unit à celle qui est sortie la première.

Mais on doit remarquer, qu'il faut que ce qui distille, soit un peu chaud, ce qui est tout le contraire de ce qui doit être pratiqué dans la distillation des esprits ardents, & dans celle des esprits volatils : car ses huiles doivent être séparées de leurs corps par une forte ébullition, qui chasse l'huile en haut, & qui l'élève avec les vapeurs aqueuses ; mais: il faut une chaleur plus tempérée, de peur que le phlegme ne monte en trop grande abondance avec l'esprit, & de plus au lieu qu'il faut tenir l'eau du tonneau qui rafraîchit, toujours fraîche, lorsqu'on distille les esprits, il ne faut pas la renouveler, lorsqu'on distille les huiles. Nous avons voulu mettre ces deux remarques tout au long, parce qu'elles sont absolument nécessaires au travail.

Il faut séparer l'huile d'avec l'eau qui sera belle, jaune, & qui aura fort bonne odeur : il faudra continuer ainsi la distillation, jusqu'à ce que le tout soit achevé. L'huile est excellente pour les parfums à l'extérieur : on s'en peut aussi servir intérieurement, en la réduisant en sucre-huile ou *Elaeosaccharum,* pour la dissoudre dans son eau, ou dans quelque eau diurétique, pour nettoyer les reins & la vessie, de glaires & de sable. On s'en peut aussi servir heureusement en gargarisme, pour déterger & pour guérir les ulcères de la bouche, & pour laver & mondifier ceux des autres parties, & particulièrement ceux des parties destinées a la génération.

§. 4. *Pour faire l'extrait du bois néphrétique*.

Le bois néphrétique vient de la nouvelle Espagne y il est tendre & sec, quoiqu'il soit pesant, ce qui témoigne qu'il est plus salin qu'huileux, aussi communique-t-il sa couleur & sa vertu très facilement à l'eau, qu'il teint de couleur jaune-brune en décoction, & qui paraît bleue au-dessus. Il y en a qui croient que c'est une espèce de frêne. Nous avons choisi ce bois, afin de faire voir sa différence avec d'autres bois ; car quoiqu'il soit inodore & sans goût, il a cependant beaucoup de vertus & chasse puissamment par les urines, soit en simple infusion à froid, dans l'eau pour en boire la colature, ou seule ou mêlé avec du vin blanc, soit qu'on en fasse la décoction, qui n'a que peu ou point de goût. De cette façon, il fait beaucoup de bien à ceux qui sont tourmentés de la gravelle, & de la difficulté d'uriner ; mais il est surtout considérable dans les décoctions contre la vérole & contre le scorbut, car il dégage avec efficace le venin de ces deux maladies ; mais comme ce bois ne se trouve point partout, nous avons jugé à propos d'enseigner son extraction, afin qu'elle serve de règle a l'artiste pour tous les bois qui seront de ce genre.

Il faut donc râper six livres de bois néphrétique, & en faire une décoction avec des racines d'arrête de bœuf & de chardon Rolland ou à cent têtes, de chacune trois livres, & une livre de virga aurea dans trente livres d'eau de pluie ou de rivière, jusqu'à la réduction de la moitié ; puis couler & presser, & faire encore une seconde décoction du marc de l'expression dans vingt livres de nouvelle eau, puis couler & presser, & continuer ainsi jusqu'à ce que la décoction ne le colore plus ; après quoi, il faut clarifier toutes les décoctions & les couler par la chausse, & les évaporer à chaleur lente sans bouillir, jusqu'à la consistance d'un extrait liquide, auquel il faudra joindre le sel qu'on aura tiré des restes de l'extraction.

Cet extrait est un excellent diurétique & apéritif, dont on peut donner depuis un scrupule jusqu'à une drachme dans des bouillons, dans du vin blanc, ou dans de la décoction du bois néphrétique, lorsque ceux qui sont tourmentés de la gravelle, de la difficulté d'uriner, ou de la colique néphrétique, sont dans le demi-bain ; mais avec cette précaution, qu'ils aient auparavant reçu & rendu un lavement avec de la térébenthine.

§. 5. *Pour faire l'eau spiritueuse & l'huile du sassafras.*

Le bois de sassafras ou pavame, vient de la Floride, qui est encore d'une toute autre nature que les précédents, car il est très odorant, & pour peu qu'on l'échauffe en le frottant, il pousse des esprits qui frappent agréablement l'odorat, & qui témoignent que cet arbre est rempli très abondamment de sel volatil, ce qui fait qu'il est rempli de beaucoup de vertu. Il faut choisir pour la distillation le plus menu sassafras, & qu'il soit garni de son écorce, & même s'il était possible, il faudrait que ce fût de la racine qui eût aussi son écorce, parce que l'écorce possède plus d'huile éthérée, de sel volatil & d'esprit, que la substance intérieure du bois, qui est légère & spongieuse ; ce que l'écorce témoigne aussi par son goût subtil & aromatique, qui représente celui du fenouil. Et comme nous avons dit qu'il fallit ouvrir le bois de roses pour le volatiliser, il faut faire ici le contraire ; car il faut distiller le sassafras aussitôt qu'il est haché en morceaux, il le faut distiller par la vessie avec de l'eau de pluie, mais si on veut avoir une eau excellente & peu d'huile, il faut le distiller avec du vin blanc ; mais si on désire l'huile qui est très excellente, il ne faut que de l'eau. L'huile de sassafras va au fond de l'eau, comme celle de tous les aromates.

L'*eau spiritueuse* est excellente contre toutes sortes d'obstructions, & principalement contre celles de la rate, qu'elle décharge mieux que pas un autre remède. C'est aussi un excellent stomachique, qui fortifie la chaleur digestive, &

qui corrige ce que la crudité des aliments pourrait avoir causé de mauvais : elle est excellente pour guérir les coliques venteuses. C'est un sudorifique ou un diurétique infaillible, car il ne manquera jamais son effet par l'une de ces deux voies naturelles ; parce que si le malade ne peut souffrir d'être couvert, & qu'ainsi la sueur soit concentrée, la vertu du médicament ne manquera jamais de se manifester par les urines, parce que l'action des esprits & des sels volatils ne peut jamais être empêchée. C'est pourquoi cette eau spiritueuse est très spécifique dans les maladies vénériennes, aussi bien que dans les scorbutiques. La dose de ce remède est depuis une once jusqu'à six, ou seule ou mêlée avec du vin blanc.

La *teinture* que l'artiste tirera du sassafras avec le vin blanc, au bain-marie dans un vaisseau de rencontre, peut être légitimement substituée à l'eau spiritueuse, lorsqu'il sera pressé de s'en servir : il ne faut qu'une demi-once de sassafras pour une livre de vin ; mais il faut que la dose soit le double de celle de l'eau.

Or comme l'*huile* est plus subtile que l'eau, parce qu'elle n'est composée que d'un peu de soufre très subtil, & que tout le reste n'est que du sel volatil, aussi en doit-elle être moindre ; car il n'en fait donner que depuis trois goûtes jusqu'à dix, réduites en dissolution avec du lucre en poudre, soit qu'on la donne dans sa propre eau, dans celle de cannelle, dans du vin blanc ou dans du bouillon, pour toutes les maladies que nous avons dites ci-dessus ; mais surtout dans les accouchements difficiles, soit que l'enfant soit mort ou en vie, même pour faire sortir l'arrière-faix, & pour purger l'accouchée sans beaucoup de tranchées ; car cette huile fortifie la matrice, & fait qu'elle évacue plus facilement & en moins de temps les sérosités, dont elle était remplie pendant la grossesse. Enfin on peut donner légitimement cette louange au sassafras, que c'est comme une vraie panacée végétable ; puisqu'on peut donner les remèdes qu'on en tire à toutes sortes de maladies ; & que de plus, son usage continuel peut rendre second l'un & l'autre sexe ; mais principalement la femme : car il échauffe & fortifie doucement & naturellement toutes les parties internes, mais principalement celles qui servent à la génération.

§. 6. *Teinture du bois de sassafras.*

J'ai reconnu par une expérience journalière, que la teinture de ce bois agit avec beaucoup d'efficace, & qu'elle a même autant ou plus de vertu que son eau spiritueuse. C'est pourquoi je me suis senti obligé de la mettre ici, afin qu'on en profite en général & en particulier, d'autant plus que tous ne sont pas capables de bien distiller ce noble bois, ni ne sont pas fournis des vaisseaux, ni des fourneaux propres à cet effet. Elle se fait ainsi.

Prenez deux onces de copeaux ou de râpure de bon sassafras ; mettez-les dans une bouteille, ajoutez-y une drachme de macis, deux drachmes de cannelle, & trois drachmes de sel de tartre de Sennert, dont la description est au Chapitre du vin & de ses parties ; puis versez dessus trois livres de vin de Rhin, ou de quelque autre vin blanc subtil & agréable ; bouchez-bien la bouteille, & laissez extraire la teinture durant deux jours naturels avant de vous en servir. Lorsque vous en voudrez donner, il en faut couler une partie par le blanchet, ou par la chausse. La dose est depuis une once, jusqu'à six & nuit onces. On se peut servir de cette teinture dans tous les accidents, contre lesquels nous avons dit que l'esprit du sassafras était utile ; mais il faut l'employer particulièrement dans les maladies cachectiques, où l'acier se donne en substance ou préparé, comme dans l'ictéritie, dans les pâles couleurs, dans les obstructions du bas ventre & de ses parties, & même dans le commencement des différentes sortes d'hydropisies.

SECTION HUITIEME.

Des végétaux, & de leur préparation chimique.

§. 1. *Des Sucs.*

Le suc qui est l'aliment des plantes convient aux végétaux, comme le sang convient aux animaux ; or comme il y a des superfluités inutiles ou maladives, qui résultent de l'élaboration & de l'assimilation du sang, lorsqu'il est approprié à la substance des animaux, comme les excréments, les urines, la sueur, la graisse, les glaires, les pierres & les sucs vitriolés, nitreux, alumineux, acides, amers, acres ; aussi-bien que de ceux qui sont de quelque autre nature mêlée, desquels l'animal se décharge, ou doucement & naturellement, ou par force : ainsi il y a dans les végétaux des sucs qui sont de diverses saveurs, qui répondent analogiquement à ces excréments, comme sont les huiles, les résines, les gommes, les viscosités, les tartres & les sels. Il y a pourtant cette différence, que les animaux ont des conduits appropriés à la décharge de leurs superfluités : ce que les plantes n'ont pas, si ce n'est qu'on veuille leur attribuer la porosité, par laquelle elles exhalent la bonne & la mauvaise odeur, comme le plus subtil & le plus volatil de ce qu'elles contiennent, & que le plus grossier demeure dans le corps végétable, ce qui est cause qu'elles ont besoin de la main & du travail de l'ouvrier pour les en séparer : il semble pourtant qu'il y a quelques-unes de ces substances, qui cherchent à sortir. On voit en effet, que dès qu'on a fait quelque incision a leur écorce, elles en font une abondante éruption ; & de cela il y en a de quatre espèces, qui sont premièrement les substances aqueuses qui sont les sucs, comme sont celui du bouleau & celui de la vigne. Secondement les

terrestres qui sont les gommes. Troisièmement les sulfurées qui sont les huiles, les baumes, les résines & les gommes-résines ; & en quatrième lieu, les substances salines, qui sont le sucre & le tartre.

Mais comme tout ce que nous venons de dire, fait voir que toutes ces choses font naturellement partie des plantes, auxquelles nous avons destiné une Section à chacune particulière, pour enseigner ce que l'Apothicaire chimique pourra faire sur leur substance ; nous ne prétendons parler dans celle-ci, que des sucs que la nature & l'art nous fournissent, qui sont leur vin, leur vinaigre & leur tartre. L'opium qui est le suc condensé du pavot ; & l'élatérium, qui est le suc du concombre sauvage : ces trois exemples suffiront, parce qu'il y aura des remarques suffisantes sur ces matières en général, & sur le travail qui se fera dessus en particulier, pour instruire l'artiste sur tout ce qui leur peut ressembler.

§. 2. *L'anatomie du vin*.

Le vin est le suc du fruit de la vigne, qui est exalté par la fermentation, que Paracelse nomme le sang de la terre, le suc du Prince de tous les végétaux, le souverain cordial : il y en a qui croient que c'est le suc de la grande lunaire de Raymond Lulle : d'autres l'appellent encore le suc du plan de Janus & celui du grand végétable ; mais laissons toutes ces allégories pour venir à l'anatomie de la chose & à ses parties. Le vin donne donc *premièrement*, par le moyen de la distillation, une essence très subtile & incorruptible, qu'on appelle vulgairement eau-de-vie, eau ardente, esprit de vin, soufre céleste, soufre bézoardique végétable, menstrue céleste, eau cœlique, le ciel de Raymond Lulle, la clef des Philosophes, un corps éthéré composé de feu & d'eau, le baume volatil de la liqueur catholique ou universelle, & finalement la quintessence du vin. *Secondement,* on en sépare une grande quantité d'eau insipide & corruptible, qu'on appelle phlegme. En *troisième* lieu, il en sort un certain esprit fumeux, qui n'est rien antre chose que la plus grossière partie du sel volatil du vin, qui est réduit & qui monte en fumée blanchâtre. Il suit en *quatrième* lieu, une certaine huile qui est grasse, onctueuse & combustible, mais qui est en très petite quantité. Pour le *cinquième,* on tire de la substance crasse & noire qui est restée, un sel lixivial, pénétrant, subtil & fixe, après qu'elle a été calcinée. Et finalement pour *sixième*, après l'extraction du sel, il reste une terre limoneuse & inutile.

Nous avons dit que le vin n'est tel que par le bénéfice de la fermentation, & c'est aussi ce qu'il faut prouver, ce que nous ferons sans peine. Il n'y a personne qui ne sache que le moût ne fut jamais vin, & que personne aussi ne lui donne le nom de vin qu'après une parfaite fermentation. Mais il y a une autre preuve qui

est plus philosophique, qui satisfait pleinement l'esprit de l'artiste chimique, qui connaît que tout ce qui est vin, & qui est appelle tel, donne son esprit avant le phlegme ; & que s'il distille du moût, qu'on appelle improprement du vin doux avant sa fermentation, on n'en tirera que de l'eau pure & insipide comme celle de la pluie, ce qui est une preuve convaincante, puisqu'elle tombe en démonstration : car il reste après la distillation un extrait agréable, qui est doux & sucrin, qui contient en soi le sel essentiel & volatil du moût ;

Se ton soufre céleste» qui n'est plus en puissance d'agir, à cause qu'il est trop resserré, & qu'il n'a pas suffisamment d'humidité, pour réduire sa puissance en acte. Mais si on lui rend une portion d'eau suffisante, & qu'on sache y introduire adroitement une étincelle de lumière, par le moyen d'un levain, qui lui soit propre, il agira dans peu de temps, & fera paraître visiblement qu'il n'y a que la seule fermentation qui puisse faire le vin : car le tout fermentera, & la liqueur acquerra par ce moyen le goût, la force, l'agrément & toutes les autres perfections du vin ; ce qui fait voir évidemment, que l'art est capable d'imiter en quelque façon la nature, & qu'entre tous les arts, il n'y a que la seule Chimie, qui soit capable de la théorie & de la pratique de cette fermentation artificielle.

Or il ne suffit pas d'avoir dépeint les six parties qui se tirent du vin en général, si nous ne venons à l'anatomie particulière du vin. Ceux qui voudront se satisfaire par la vue, distilleront du bon vin bien clair & subtil, qui soit généreux & fort, au bain-marie dans une grande cucurbite de verre, afin qu'ils puissent faire l'examen de tout ce qui montera à l'œil : car lorsque le pur esprit monte, à peine voit-on paraître les veines dans le chapiteau, tant elles sont subtiles ; & lorsqu'elles sont tout à fait privées de phlegme, elles ne sont pas droites ; mais elles sont sinueuses, tordues & vont en serpentant, mais lorsque le phlegme commence à s'y mêler, elles se font droites & plus visibles, à cause de la pesanteur de l'eau qui le corporifie plus visiblement. Lorsque cela arrive, il faut mettre la cucurbite au sable, qui soit un peu échauffe, mais il faut avoir ôté l'humidité des vaisseaux en les essuyant, & continuer le feu par degrés, pour faire ainsi l'anatomie entière du vin, afin de se satisfaire l'esprit. Mais à cause que cela va trop lentement, & qu'il faut que le laboratoire de l'Apothicaire chimique soit fourni d'une grande quantité d'esprit de vin de toutes les sortes, parce que c'est le principal menstrue de tous & le plus analogue à notre nature, pour venir à bout des plus belles opérations ; il faut que nous enseignions une méthode plus prompte & plus abrégée de distiller le vin, pour dire ensuite tout le travail qu'on fera dessus, afin de le rendre utile à toutes les préparations que l'artiste voudra entreprendre.

ↀↀↀ

§. 3. *Pour faire l'esprit de vin.*

Pour y bien réussir, il faut prendre d'un bon vin, fort & puissant, qui soit bien dépouillé de sa lie, & emplir la vessie jusqu'à demi pied près de son haut ; couvrir, luter, donner le feu doucement & l'augmenter peu à peu, jusqu'à ce que les gouttes commencent à tomber, & qu'on ne puisse plus endurer la main au canal de la tête de maure sans se brûler. Alors il faut boucher le fourneau de tous côtés, & entretenir l'eau du tonneau toujours froide, & conduire son feu si modérément & si judicieusement, que ce qui coule dans le récipient, tombe toujours froid. Si on le fait ainsi, on épargne une rectification, parce que le phlegme ne peut facilement monter m se mêler avec l'esprit. Lorsque la chaleur est bien proportionnée, il faut toujours mettre le premier esprit à part, comme le plus pur & le plus subtil, & continuer la distillation, jusqu'à ce que la liqueur qui sort n'ait plus de goût : il faudra reverser cet esprit phlegmatique y qui sort le dernier, avec le premier vin qu'on distillera, & continuer ainsi jusqu'il ce que vous ayez assez d'eau-de-vie, pour en faire une rectification dans la même vessie.

Mais c'est ici qu'il faut sur toutes choses avoir égard au feu, afin de le gouvernée délicatement, & aussi d'entretenir l'eau froide & la changer souvent, parce qu'elle s'échauffe facilement, & que les vapeurs de ces esprits ardents sont beaucoup plus chaudes, que celles des corps plus grossiers, il ne faut pas jeter ce qui reste après la distillation du vin ; au contraire, il le faut évaporer en consistance d'un extrait noir & gluant comme de la poix, qu'il faudra distiller par la cornue à feu ouvert, & on en tirera un esprit acide, un esprit volatil, & une huile noire & pesante : tout cela sent très fort l'empyreume, mais il faut achever de calciner ce qui reste dans la cornue, dans un creuset, ou dans un vaisseau de terre non vernissé, jusqu'à la blancheur, & en faire ensuite la lessive, qu'il faut filtrer, évaporer & dessécher en sel, qu'il faut réverbérer au creuset, jusqu'à faire rougir le creuset & la matière qui est dedans sans la fondre, puis l'exposer à l'air pour le faire résoudre, pour le rendre plus subtil, & il se dépouillera encore de beaucoup de féculences visqueuses, qu'il faut séparer par filtration. Retirez l'eau de ce sel aux cendres, jusqu'à sec, mettez-le encore au creuset pour le faire rougir sans le fondre ; exposez-le à l'air, jusqu'à ce qu'il soit résout, filtrez, évaporez & desséchez, & continuez ainsi jusqu'à sept fois, ou ce qui serait encore mieux, jusqu'à ce que le sel ne laisse plus aucunes impuretés dans le filtre, & lorsque vous retirerez l'humidité au bain-marie jusqu'au quart, qu'alors il se cristallise en un sel clair, blanc & transparent. Alors vous pourrez vous vanter d'avoir un véritable sel de vin, qui sera une des clefs, qui servira à un artiste diligent, curieux & intelligent, pour ouvrir tous les

corps naturels, lorsqu'il sera accué de son esprit, & qu'il sera capable de voler avec lui. Alors ils pénétreront ensemble non seulement dans l'animal & dans le végétable en général ; mais de plus, ils agirons aussi sur les minéraux & sur les métaux même, pourvu qu'ils aient été détruits, & qu'on les ait mis en état de pouvoir être extraits par le moyen de ce noble menstrue, que nous recommandons sur toutes choses à ceux, qui voudront réussir dans des travaux aussi utiles que curieux.

§. 4. *Pour faire l'alcool de vin.*

Il faut que le laboratoire chimique, qui est la vraie boutique d'un Apothicaire, soit bien garni d'esprit de vin très subtil & très pur, qui est celui que les Auteurs appellent *Alcool* de vin ; & comme il faut beaucoup de temps & beaucoup de frais pour arriver à ce point de perfection, j'ai donné le modèle d'un vaisseau, qui est capable de faire cette opération d'un seul coup & à peu de frais, sans qu'il soit besoin de tant de distillations réitérées, qu'il fallait faire avant cette belle invention, pour y bien réussir, à cause que les vaisseaux, dans lesquels on faisait les cohobations pour la rectification & l'alcoolisation, étaient trop bas, ce qui était cause que le phlegme se trouvait toujours mêlé avec l'esprit ; mais dans le vaisseau que nous donnons, il est impossible qu'il puisse jamais monter, quand même on donnerait une chaleur bien violente, ce qui se connaît sur la fin de la distillation de l'esprit de vin qu'on a mis dans la vessie, car lorsque le phlegme commence à dominer sur l'esprit, à cause qu'il est en plus grande quantité, l'artiste est obligé de doubler & de tripler le feu, afin de faire monter le reste de l'esprit, qui ne laisse pourtant pas d'être aussi pur & aussi subtil que le premier, comme les épreuves & les marques en font foi. (*Voyez. tome I.*)

Ces preuves sont, lorsque cet esprit est enflammé dans une cuillère d'argent ou de quelque autre métal, il brûle & se consume tout, sans qu'il reste aucune goutte de phlegme, ni même aucune humidité dans le fond de la cuillère. La seconde marque est, lorsqu'on trempe un morceau de linge, de papier ou de coton dans cet esprit, & qu'on l'enflamme, qu'il ne se consume pas seulement entièrement, mais que de plus, il enflamme & allume le corps qu'il avait humecté, pourvu qu'il ait été bien séché auparavant. La troisième & la meilleure marque, & celle qui est infaillible, c'est lorsqu'on imbibe de cet esprit de la fine poudre à canon, qui soit bien sécher, & qu'on met le feu à l'esprit, & sur la fin qu'il enflamme & qu'il consume la poudre. Alors c'est un vrai signe concluant, qu'il n'y reste aucune portion de phlegme : car pour peu qu'il y en ait, la poudre ne prendra jamais feu ; ce qui fait que cette opération épargne beaucoup de temps & de peine ; car lorsque tout l'esprit de ce que l'artiste aura mis dans

la vessie, est monté, il n'aura qu'a remplir le siphon d'eau, & l'introduire dans le vaisseau par le petit canal qui est à côté & il videra la vessie jusqu'au fond, sans qu'il soit besoin de déluter aucune des parties de cette machine, & il remplira la vessie de nouvelle eau-de-vie, avec un entonnoir par le même canal ; ainsi son travail continuera presque sans peine jour & nuit, pourvu qu il ait besoin d'y mettre du feu, lorsqu'il se retirera.

Et lorsque l'artiste désirera de faire de l'esprit de vin encore plus subtil, plus pénétrant & plus actif que le précédent, il faut qu'il mette au fond de la vessie de notre machine une livre de sel de tartre, qui soit bien sec, & qu'il verse son esprit de vin rectifié par la vessie dessus ce sel ; qu'il lute les jointures de toutes les pièces, qui s'emboîtent l'une dans l'aune, avec de la vessie de porc ou de bœuf, qui soit trempée dans du blanc d'œuf battu, puis qu'il donne le feu, jusqu'à ce qu'il ait retiré tout l'esprit pur, qui sera d'un goût & dune odeur plus agréable que le précédent, & qui sera propre pour en faire les imprégnations & les imbibitions du sel, duquel nous avons parlé ci-dessus, comme aussi pour l'extraction de plusieurs belles & excellences teintures. Il y en a qui appellent cet esprit, ainsi alcoolisé sur le sel de tartre, de l'esprit de vin tartarisé, mais mal à propos : car le vrai esprit de cette nature ne peut être autre, que celui dans lequel on a fait passer la plus subtile & la plus pure partie du sel de vin, qui est une opération très laborieuse, & qui mérite le travail de ceux qui sont consommés dans la Chimie, plutôt que l'impatience & l'incapacité de ceux qui commencent à travailler aux belles opérations de cet art.

Il ne nous reste plus qu'à expliquer les belles & admirables vertus de ce noble esprit, que personne n'estimera jamais assez, quoique le vain babil de ceux qui ne le connaissent pas, puisse dire au contraire : car c'est un esprit très pénétrant & incorruptible, qui résiste puissamment à la pourriture & à toutes les injures de la gelée. Considérez, je vous prie, si cet esprit n'est pas capable de conserver les corps vivants & leurs parties, lorsqu'il est bien & dûment administré, puisqu'il conserve les corps morts ; ceux qui conservent des *fœtus* dans cet esprit durant plusieurs années, en peuvent rendre témoignage, ce que feront aussi les Chirurgiens qui s'en servent avec tant d'utilité & de succès y pour empêcher les gangrènes & les autres accidents, qui occasionnent la corruption des parties. Il réveille les facultés vitales & les animales ; c'est pourquoi, il produit des effets tout à fait surprenants dans les apoplexies, dans les léthargies, dans les épilepsies, & dans toutes les autres actions soporeuses, où les passages des esprits sont arrêtés par quelque viscosité lente & crasse qui bouche les nerfs, qui sont les organes du sentiment & du mouvement, car cet esprit pénètre en un moment comme la lumière, qui résout & qui incise ce qui

causait l'obstruction, ce qui fait reluire aussi la vie & toutes ses fonctions, qui étaient comme ensevelies & suffoquées.

Mais s'il est considérable pour l'intérieur, il est aussi très estimable pour l'extérieur ; car il résout & dissipe par sa vertu ignée & céleste, les tumeurs froides & schirreuses : il ouvre les pores, & fait pénétrer & exhaler les vents, qui sont quelquefois contenus entre les espaces des muscles, qui causent des douleurs vives : il empêche la coagulation du sang dans toutes les contusions, & ainsi prévient tous les accidents qui suivent ordinairement, comme l'enflure, la douleur, la corruption de ce sang extravasé, qui se corrompt nécessairement sans ce secours, & qui suppurerait ensuite, si cet esprit n'empêchait tous ces mauvais effets. Surtout, cet esprit est un spécifique miraculeux contre toutes forces de brûlures, dont il apaise les douleurs, & en retire le feu étranger avec un secours si subit & si prompt, qu'il ne se fait aucune pénétration, ni aucune mauvaise impression dans les parties brûlées, non pas même des ampoules, pourvu qu'il ait été appliqué avant que la peau ait été élevée, & avant tout autre remède ; mais les paroles manquent pour pouvoir exprimer les dignes vertus de ce baume divin : c'est pourquoi nous laissons le reste à l'expérience de ceux qui s'en serviront, lesquels je peux assurer avec vérité, qu'ils n'y seront jamais trompés.

Or, comme les artistes pourraient prendre lourdement le change sur le mot d'esprit de vin alcoolisé, qu'on prononce & qu'on écrit alcoolisé par abréviation, & sur celui d'esprit de vin alcalisé ; il est nécessaire d'en marquer les différences, & d'enseigner aussi le moyen de faire le dernier autant ou plus artistement, que pas un autre qui l'ait décrit. Mais avant que d'en donner la description, il faut dire la différence de l'un à l'autre, qui est que l'esprit de vin alcalisé, n'est autre que cet esprit pur & privé, de tout phlegme, que nous avons décrit ci-devant ; mais l'esprit de vin alcoolisé, est un esprit de vin qui est empreint de son propre sel ; ce qui se fait de deux manières : la première, par le moyen de son sel essentiel, qui est le tartre ; & celui-là ne se peut bonnement appeler esprit alcalisé, parce que le mot alcali signifie un sel fixe, qui est fait par calcination ; & lorsque l'artiste a été capable d'empreindre l'esprit de vin de son alcali, c'est proprement alors qu'il l'appellera esprit de vin alcalisé : car celui qui se fait avec le tartre, est beaucoup mieux nommé, esprit de vin accué de son tartre ou tartarifié ; mais je ne peux passer sous silence l'erreur de ceux qui prétendent pouvoir unir l'esprit de vin très pur, & son alcali purifié ensemble par une simple dissolution, pour en faire leur esprit de vin alcalisé ; puisque ceux qui connaissent la nature des alcali & celle de l'alcool de vin, savent qu'ils n'agissent pas l'un sur l'autre, pourvu que le sel soit très sec, & que l'esprit soit

très pur ; mais si le sel a tant soit peu d'humidité, ou que l'esprit ait encore quelque petite portion de phlegme, il se fera quelque dissolution du sel ; mais il ne se fera aucune union du sel avec l'esprit, parce qu'ils sont tout à fait différents, puisque l'un est éthéré & combustible, & que l'autre est un sel qui se dissout à l'eau : ceux qui savent ce que c'est que la vraie philosophie chimique, jugeront sainement de ce que nous venons de dire, & confesseront que cela devoir être éclairci, pour ne point faire de tort aux artistes.

§. 5. *Pour faire esprit devin tartarisé.*

Prenez deux livres d'esprit de vin de la première distillation ; versez-le dans une cornue de verre, dans laquelle il y aura une once de tartre blanc très pur & très net, réduit en poudre grossière ; mettez la cornue au bain-marie, qui soit rempli de sciure de bois humectée, & qu'il n'y ait que quatre doigts d'eau au fond du bain, dont la vapeur puisse entretenir la chaleur & l'humidité de la sciure : donnez le feu lentement, en sorte que les goûtes qui tomberont dans le récipient, qui sera bien exactement luté, se suivent doucement & sans chaleur, tellement qu'il y ait le temps de quatre pulsations, ou celui de compter lentement quatre entre chaque goutte qui tombera. Il faut cesser aussitôt qu'on reconnaît que le phlegme commence à sortir ; que s'il en était passé quelque peu, il le faudra séparer par la rectification. Il faut répéter cette opération trois fois, en prenant toujours une once de nouveau tartre, avec l'observation de la même gradation de la chaleur.

Pour la fin, desséchez bien les trois onces de tartre qui vous ont servi à la distillation ; mettez l'esprit que vous avez distillé dans la retorte, & y ajoutez ces trois onces de tartre en poudre ; qu'il soit sur toutes choses bien sec ; adaptez aussitôt le récipient & le lutez exactement ; distillez aux cendres lentement, jusqu'à ce que vous voyez que les gouttes finissent ; augmentez alors le feu peu à peu, & même jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus rien du tout. Alors, vous aurez l'esprit de vin tartarisé ou accué de son tartre, qui est apéritif & diurétique, mais qui est un très excellent menstrue, pour l'extraction de plusieurs belles & excellentes teintures médicinales.

Or il surnage ordinairement au-dessus de chacune de ces distillations, une petite portion d'huile qu'il faut séparer à chaque fois, parce que c'est la vraie essence ou la, vraie huile de vin, qui est un grand cordial. Mais pour parvenir à faire un esprit qui soit encore plus pénétrant, plus actif & plus subtil que ce dernier, il faut calciner le tartre qui est resté de ces distillations, avec encore douze onces de nouveau tartre bien pur, dans un pot de terre non vernissé, au feu de roue, jusqu'à ce qu'il ait acquis une couleur mêlée de bleu, de blanc & de

rouge, qu'il faut mettre, lorsqu'il sera encore chaud, en poudre dans un mortier de bronze qui ait été échauffe, comme aussi le pilon de fer, & jeter aussitôt la poudre dans un vaisseau de rencontre, & l'imbiber de l'esprit de vin tartarisé peu à peu, & lorsque l'esprit aura bien pénétré toute la masse, il faut y en verser jusqu'à l'éminence de quatre ou de cinq doigts, & boucher la rencontre & la luter très exactement avec de la vessie, du blanc d'œuf & de la chaux vive, & mettre cette rencontre en digestion au bain-marie avec de la sciure de bois, durant six semaines entières à une chaleur humaine : ce temps expiré, il faut ôter le dessus de la rencontre, & y appliquer subitement le chapiteau, qu'il faut luter & continuer le feu d'un degré un peu plus fort, & distiller jusqu'à sec, & donner bon feu sur la fin ; & alors vous pourrez vous vanter que vous aurez un esprit de vin tartarisé, & en quelque façon alcalisé, qui a une odeur douce & agréable, comme celle de la vigne en fleur. Il a aussi un goût qui est moins fort & moins piquant que l'alcool de vin à cause que le soufre interne du sel calciné a rebouché & comme amorti la pointe de cet esprit, qui est très excellent pour tirer les teintures & les extraits de tous les purgatifs, desquels il corrige l'immaturité ou la crudité, & toutes les autres mauvaises qualités ; parce qu'il les digère & qu'il les change en mieux, par le moyen du feu céleste qu'il a dans son intérieur ; ce qui fait aussi qu'il est capable de conserver les vertus & les facultés des animaux, des végétaux, des minéraux & des métaux. C'est un grand arcane dans la pratique de la Médecine, & principalement dans les maladies tartarées qui proviennent des obstructions d'un sel fixe & tenace, qui se forment par le manque de coction de cet esprit subtil, volatil & énergique, qui est capable ou de les faire transpirer insensiblement, ou de les évacuer par les urines & par les sueurs : c'est pourquoi cet esprit est très puissant pour la guérison du scorbut, de toutes les maladies de la rate & des hypocondres, de l'asthme & de la cachexie de tous les viscères. Il concilie aussi le sommeil, si on en donne avec un peu de teinture de safran. La dose est depuis un demi-scrupule, jusqu'à une drachme entière dans du vin, dans des bouillons, dans des décoctions, ou dans quelques autres liqueurs appropriées selon l'intention du Médecin.

Nous laissons les autres préparations qui se peuvent faire sur le vin & sur son esprit à la recherche & à la curiosité de l'artiste, il suffit que nous ayons insinué les méthodes nécessaires qui lui servent de règles, pour ne point errer dans ses commencements ; comme aussi celles de pousser plus loin, lorsqu'il voudra satisfaire son esprit sur les belles opérations, qu'il rencontrera dans les plus célèbres Auteurs.

§. 6. *Pour faire l'esprit du vin philosophique spécifique, contre le scorbut & contre*

toutes les fièvres, tant intermittentes que continue.

Assurément que ceux qui ne connaissent pas les actions & les réactions des alcalis fixes, un alcali volatil, & des acides les uns sur les autres, s'étonneront des changements de l'odeur & du goût, qui se font sentir dans la succession du travail, qui se pratique dans la distillation de cet esprit merveilleux. Mais ceux qui sont éclairés de la belle connaissance des sels, & de celle des esprits qu'on en tire, qui ont remarqué autant qu'ils ont pu la sphère de leur activité, & qui ont appris par leur propre expérience, combien les digestions & les cohobations altèrent, mûrissent & perfectionnent ce qui n'était presque qu'ébauché par la nature, trouveront sans doute de la satisfaction dans l'opération qui suit.

Prenez six onces d'huile de vitriol, qui ait toutes les qualités requises, qui sont le poids, la couleur & la faculté corrosive ; mettez-la dans une cornue assez haute de corps, & qui ait un col long & proportionné ; versez dessus, une livre & demie d'esprit de vin alcoolisé, mais faites votre effusion doucement & par degrés, & agitez doucement les matières ; placez la cornue aux cendres, adaptez un récipient à son col, & lutez-en les jointures très exactement. Donnez le feu lent d'abord, en sorte que les gouttes se suivent en comptant trois entre deux ; continuez ainsi, en augmentant le feu par degrés, à mesure que les gouttes ne se suivront pas de la sorte, jusqu'à ce que vous ayez retiré tout l'esprit de vin & une partie de l'huile de vitriol. Lorsque la retorte sera refroidie, cohobez ce qui en est sorti, avec les mêmes précautions & observations que la première fois ; & continuez la distillation de la même manière jusqu'à sept fois, en augmentant successivement toutes les fois le feu sur la fin, afin de faire monter l'huile de vitriol. Que si ce n'est pas assez de sept fois, il faut continuer tant que vous ayez joint & uni l'huile & l'esprit ensemble, qui changent si fort d'odeur & de goût, que cela donne du plaisir à l'artiste ; car l'odeur en est si agréable & si subtile, qu'elle réjouit les esprits, fortifie le cœur & le cerveau, & remplit agréablement tout le laboratoire.

Cet admirable & merveilleux esprit pénètre du centre & du fond du ventricule jusqu'à la circonférence, tout le corps, & charrie avec soi un soufre & un alcali volatil, qui tue & qui change l'acide contre nature, qui se rencontre d'ordinaire dans le superflu des digestions, & qui est la véritable cause occasionnelle des lassitudes spontanées, des douleurs & des inquiétudes, qui jettent enfin les personnes dans les fièvres, dans le scorbut & dans les autres maladies qui les affligent. Ce remède est diurétique, diaphorétique & anodin. La dose est jusqu'à ce qu'il communique un goût agréable à la liqueur, dans lequel on le mêle, comme les bouillons, les juleps, la boisson ordinaire des malades ou autres

telles choses, selon l'indication de la maladie & l'intention du Médecin. C'est aussi un menstrue capable de tirer les teintures des animaux, des végétaux & des minéraux, selon que l'artiste le voudra spécifier à telle ou telle maladie ; & je suis sûr, si on y procède régulièrement, que personne ne se repentira jamais d'avoir employé les frais & sa peine à faire cet esprit philosophique.

§. 7. *L'anatomie du vinaigre.*

Le mot de vinaigre témoigne assez que ce doit être du vin aigri : néanmoins l'usage a voulu qu'on donnât le nom de vinaigre à toutes les liqueurs aigres, qui se tirent des fruits ou des grains, comme sont les liqueurs aigres, qui se font de la bière, du cidre & du poiré. Il faut pourtant se servir toujours du vinaigre de vin dans toutes les opérations de la Chimie, comme plus excellent que tous les autres vinaigres, parce qu'il vient de l'altération du suc du prince des végétaux, qui abonde le plus en un sel vitriolique & acide, qui est le tartre ; & lorsque le vin est privé de la plus pure partie de son soufre spirituel & igné, alors le tartre qui prédomine, change toute la liqueur qui reste en vinaigre : ce qui est de très grande importance, & qui est digne de très haute considération : car Paracelse se sert de la comparaison de la sphère d'activité du ferment vinaigrifique, dans les Livres des Archidoxes, pour prouver la vertu & la force des teintures transmutâmes ; & le très docte Helmont ne saurait mieux prouver l'action cachée & la puissance interne du feu, de la lumière & du ferment interne des mixtes, que par la comparaison qu'il fait de ce levain, avec celui du pain & avec celui de l'estomac, mais il rapporte de plus une histoire de la force & de la puissance des esprits, qui sont empreints du ferment du vinaigre, qui est, que si on emplit d'eau de rivière un tonneau de chêne qui soit sec, dans lequel il y ait eu durant quelque temps du très bon vinaigre de vin, & qu'on expose ce tonneau aux rayons du soleil durant les jours caniculaires, alors l'esprit fermentatif du vinaigre transmuera & changera par sa vertu magistériale, tingente & transmutative toute cette quantité d'eau en vinaigre ; ce qui est plus que faisable, si on fait réflexion qu'une livre ou deux de pâte qui ont en elles le principe du levain, sont capables de réduire cent livres de farine pétrie, non seulement en levain, mais de les convertir & transmuer en esprit, en animaux & en eau. Or le tonneau est fait de planches de chêne, qui est un arbre tout vitriolique, & dont on tire un acide très puissant par la distillation ; mais ce qui fait le tout, c'est que les pores de ce bois sont remplis du plus subtil esprit & du sel du vinaigre qu'il avait contenu, qui retient toujours avec soi & en soi, le caractère & la puissance de convertir en vinaigre les liqueurs qu'on mettra dans le vaisseau, pourvu qu'il soit aidé de la chaleur du soleil, ou de quelque autre chaleur continuelle, qui puisse suppléer au défaut de celle-là. Mais ce qu'il

remarque de plus admirable, c'est que ce vinaigre d'eau était tout spirituel, car au lieu que le vinaigre de vin pousse le phlegme le premier, lorsqu'on le distille, & ne donne son esprit que sur la fin : au contraire, ce vinaigre d'eau pousse toujours de l'esprit également, depuis le commencement de la distillation jusqu'à la fin, & toujours avec la même force & la même vertu dissolutive.

§. 8. *La façon de distiller le vinaigre.*

Il faut choisir du plus fort & du meilleur vinaigre qui se puisse trouver, & en mettre dans des cucurbites de verre jusqu'à moitié, il les faut placer au sable, & les couvrir de leurs chapiteaux, qu'il faut simplement luter avec une bande de papier mouillé ; puis donner le feu, & le phlegme montera le premier : ce qui prouve évidemment que le vinaigre n'est autre chose, qu'un vin qui a été fixé par le sel & par l'esprit acide, qui a prédominé sur le soufre éthéré & subtil. Il faut goûter de temps à autre les gouttes qui tombent, afin de changer de récipient, lorsque les gouttes deviendront acides ; & pousser ainsi le feu également, jusqu'à ce qu'on ait tiré tout l'esprit du vinaigre, qu'on appelle communément vinaigre distillé.

Il saut remarquer de ne point continuer le feu, lorsqu'il n'y a plus guère de vinaigre ; autrement ce qui serait au fond de la cucurbite se brûlerait, ce qui communiquerait une mauvaise odeur empyreumatique à l'esprit du vinaigre ; mais pour obvier à cet accident, il faut faire chauffer du vinaigre pour en remettre dans la cucurbite, ce qui sert à trois fins, à exhaler premièrement une partie du phlegme du vinaigre : secondement, la chaleur empêchera que le vaisseau qui est de verre, ne se rompe ; & pour la troisième, le nouveau vinaigre dissoudra le grossier qui est au fond de la cucurbite : ainsi la distillation continuera, sans qu'il se communique aucun empyreume, & sans perte de temps ni de chaleur des fourneaux ; mais ceux qui voudront faire un vinaigre très fort pour travailler à la métallique, n'ont pas besoin de ces précautions, parce qu'il est même besoin de faire passer le sel qui se trouve dans les restes du vinaigre en esprit, pour pouvoir mieux pénétrer dans les corps ou dans les chaux des métaux, c'est pourquoi il ne faudra pas feindre de pousser le feu sur la fin, jusqu'à ce que les vapeurs rougeâtres soient toutes passées, avec cet égard néanmoins, qu'il faut avoir bien luté les vaisseaux, auxquels on veut donner le feu si violent, parce que les derniers esprits sont très pénétrants & très subtils.

Or comme le vinaigre distillé est un menstrue, qui est fort employé dans les opérations de la Chimie ; il faut aussi que la boutique de l'artiste soit bien garnie de ces trois sortes, qui sont le phlegme acide, l'esprit du vinaigre sans

empyreume, & de ce dernier qui a été poussé avec violence, afin qu'il ait toujours de quoi préparer des remèdes, & même de quoi contenter sa curiosité, & pour faire les épreuves philosophiques, qu'il est obligé de faire tous les jours pour contenter son esprit, afin de voir si l'expérience répond à son raisonnement, & pour savoir si tout ce que les Auteurs nous ont laissé, est vrai ou faux.

Le vinaigre distillé n'est guère employé dans la Médecine, que pour servir de dissolvant pour la préparation d'autres remèdes, si ce n'est pour en faire des sirops, comme nous l'avons dit ci-dessus, aussi bien que pour en faire des vinaigres bézoardiques & contre la peste : car il a cette vertu de pénétrer, d'inciser & d'atténuer : c'est pourquoi, il est diurétique, apéritif & sudorifique ; il est même alexitères, car il guérit les morsures des serpents, parce qu'il tue par la subtilité de son esprit acide, le sel volatil de la bave de l'animal : il produit aussi ce même effet sur les sucs condensés, qui sont censés vénéneux & malins : c'est pourquoi les Chimistes l'emploient comme le vrai correctif des remèdes qu'on en prépare.

§. 9. *Pour faire le vinaigre radical vinaigre alcalisé.*

Prenez cinq ou six livres de très fort vinaigre distillé, qui soit bien déphlegmé, dans lequel vous ferez dissoudre une livre de cristaux de vinaigre, qui ne sont autre chose que son tartre bien purifié, que quelques-uns appellent son sel essentiel, & les autres, son sel volatil, mais assez improprement ; digérez-les ensemble durant quinze jours dans un vaisseau de rencontre, à la chaleur du bain vaporeux, dans de la sciure de bois ou dans de la paille coupée : cela étant fait, mettez-le tout dans une retorte, & distillez au sable jusqu'à sec, augmentant le feu sur la fin, afin que les esprits de ce tartre subtil & acide se joignent au vinaigre distillé : calcinez à blancheur ce qui sera resté dans la cornue, & y joignez encore une demie livre de sel de tartre bien pur ; mettez ces sels calcinés dans une cornue, & les distillez tant de fois là-dessus, en cohobant toujours au sable, que l'esprit du vinaigre enlève avec soi la plus grande partie du sel fixe ; cela n'arrive ordinairement qu'à la dixième ou la douzième cohobation. Alors vous aurez un vrai vinaigre alcalisé, qui sera capable de dissoudre en très peu de temps toutes les pierres & tous les coquillages, aussi bien que d'extraire & de pénétrer les minéraux & les métaux : ceux qui se donneront la peine de le faire, & qui s'en serviront adroitement, éprouveront de plus en plus à combien de beaux effets cet esprit est propre.

ଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓ

§. 10. *Un autre esprit* de *vinaigre très subtil.*

Il faut distiller au bain-marie quinze livres de très bon vinaigre, qui soit bien clair, & en extraire doucement jusqu'à douze livres de phlegme ; il faut mettre ce qui reste dans une cornue & le distiller au sable, & donner le feu par degrés, jusqu'à ce que la matière qui restera soit bien séché ; il faut cohober le même esprit qui a été reçue dessus ses fèces, jusqu'à quatre ou cinq fois : après quoi il faut faire une pâte d'une demie livre de cristaux du tartre du vinaigre, & de quatre onces de sel de tartre, avec trois livres de bol en poudre & un peu de très bon vinaigre distillé, & réduire cette pâte en boulettes, qui puissent entrer dans une cornue de verre ou de grès, qu'il faut placer au réverbère clos, & y adapter le récipient, où est le vinaigre qu'on a distillé le premier, avec les cristaux par cohobation, & donner le feu graduellement, jusqu'à ce que tous les esprits en soient sortis par la forte expression du feu : il faut ouvrir les vaisseaux après que le tout sera refroidi, & rectifier le tout au sable, & on aura un esprit de vinaigre qui ne cédera point au précédent ; mais au contraire, qui sera encore plus subtil, & par conséquent plus capable de produire tous les effets qu'on en espère.

§. 11. *Pour faire les cristaux du vinaigre, ou son tartre subtil.*

Faites évaporer à la vapeur du bain-marie quarante ou cinquante pintes de fort vinaigre bien pur & bien net, jusqu'en constance de miel cuit, que vous mettrez ensuite cristalliser en lieu froid ; retirez dans quelque temps la liqueur par inclination, & la laissez couler lentement, jusqu'à ce que les cristaux en soient déchargés ; dissolvez le jus épais & noirâtre, qui reste dans du phlegme acide de vinaigre ; passez cette dissolution au travers du blanchet, afin d'en ôter les fèces ; puis évaporez la colature encore une fois à la vapeur du bain en la même consistance qu'auparavant, & faites cristalliser pour la seconde fois ; séparez le superflu, qui n'est propre que pour être calciné avec du tartre pour en tirer le sel. Joignez vos cristaux, & les dissolvez à la lente chaleur du bain, dans une quantité suffisante de bon vinaigre distillé ; filtrez la dissolution chaudement, puis la mettez cristalliser au froid ; continuez d'évaporer & de cristalliser, jusqu'à ce que vous ayez retiré tout ce sel essentiel, qu'il faut dissoudre, filtrer & cristalliser ainsi jusqu'à trois ou quatre fois, afin de l'avoir bien pur & bien net : ce sel sert pour faire le vrai vinaigre radical ; & de plus, c'est un tartre très pur & très subtil, dont on peut donner dans des bouillons, pour nettoyer l'estomac des impuretés glaireuses qui sont dans son fond, & qui enduisent ses parois, ce qui cause le défaut de l'appétit : il est aussi bon pour ouvrir, désopiler & nettoyer les conduits de l'urine, qu'il provoque doucement, & facilite même

la sueur. La dose est depuis un demi-scrupule, jusqu'à deux scrupules & à une drachme.

§. 12. *Du tartre & des préparations qu'on en tire.*

Paracelse & les Auteurs qui l'ont suivi, ont tant parlé du tartre dans leurs Livres, que cela est quelquefois capable de brouiller l'esprit de ceux qui les lisent, parce qu'ils confondent le tartre microcosmique, le tartre des aliments & le tartre remède. Il faut donc que nous disions en trois mots la différence qu'il y a de l'un à l'autre, afin de soulager l'artiste dans son étude & dans son travail. On appelle tartre dans la Médecine Paracelsique, la chose qui est capable de se coaguler en pierre, ou qui est déjà coagulée : on entend néanmoins principalement par le tartre microcosmique, ou par celui qui s'engendre en l'homme, qui est appelé le petit monde, une matière lente & visqueuse, qui se forme en nous par le défaut des digestions, qui a en soi une prochaine puissance de se durcir ou de se coaguler, & par conséquent de causer des obstructions, à cause du défaut d'un esprit fermentant, qui soit capable de les pousser par les émonctoires naturels du centre du corps à sa circonférence, & de là le chasser sensiblement ou insensiblement par les pores, puisque c'est le défaut de transpiration y qui cause la plus grande partie des maladies internes, comme il cause aussi les externes. Car il ne faut pas attribuer au vice des aliments, les maux & les accidents, dont nous avons le seminere en nous, comme le prouve très bien le très docte Helmont dans le Traité qu'il intitule, *Alimenta tartari insomia*. Or la pensée des Paracelsiques est cause qu'on a donné le nom de tartre au sel terrestre & essentiel, qui se tire de quelques plantes, soit qu'il se sépare de soi-même de leurs sucs, ou que cela se fasse par artifice. Nous avons enseigné ci-devant au commencement du Chapitre des végétaux, la façon de séparer les tartres ou les sels essentiels des plantes : mais comme nous ne pouvons comprendre celui qui se fait de soi-même qu'intellectuellement, par le raisonnement & par la comparaison ; il faut que nous fassions connaître ce que nous en pensons, avec les Auteurs les plus sensés.

Pour pouvoir mieux concevoir & mieux comprendre l'origine du tartre, duquel nous avons à parler, il faut que l'artiste se représente que les principes des choses sont indigestes & crus dans leur origine, & qu'ils sont comme simples & homogènes dans cette disposition de leur chaos ; mais qu'après cela, il se fait une séparation des parties grossières de celles qui sont subtiles par la maturation. Les parties qui sont grossières, penchent naturellement à l'état élémentaire, qui est aqueux & terrestre ; mais celles qui sont subtiles, s'exhalent, & pour parler proprement, se spiritualisent elles-mêmes par la force & par la

puissance de leur archée intérieure, c'est-à-dire, de leur âme principe, qui contient en soi le ferment & l'esprit, qui les réduit aussi à l'état élémentaire, qui est aérée & ignée, c'est-à-dire, qui est de la nature éthérée & céleste. Si cette considération & cette méditation philosophique peut être appliquée à quelque sujet, on ne la peut appliquer plus légitimement qu'au vin : car lorsque le moût est nouvellement tiré des raisins, c'est un vrai chaos, jusqu'à ce que l'archée interne ait excité l'esprit fermentant, qui fait la séparation du subtil & du grossier & qui ne cesse point sa fonction, jusqu'à ce qu'il ait conduit les choses au plus sublime état de leur destination naturelle, qui est la partie spirituelle, ignée & céleste du vin ; & celle qui est grossière, retourne, par une sorte de réincrudation, à la nature aqueuse, terrestre & saline qui fait le tartre, qui est un sel essentiel, permanent & incorruptible de soi-même, mais qui peut recevoir beaucoup de diverses altérations, par le moyen de l'art & du feu, parce qu'il contient en foi des forces & des puissances insignes & merveilleuses, qui approchent fort de celles des esprits, par le moyen de son sel & d'un soufre qu'il possède très abondamment. Mais passons de la théorie à la pratique, qui nous enseigne la purification du tartre, sa distillation, sa salification, & l'extraction de la teinture du soufre interne de son sel.

§. 13. *La purification du tartre*.

On peut purifier le tartre en le lavant simplement avec de l'eau chaude, pour en ôter la poudre & une partie de la lie terrestre, dont il est toujours accompagné dans sa coagulation. Pour la bien faire, il faut mettre du tartre d'Allemagne ou de celui de Montpellier en poudre, que l'artiste mettra dans une terrine, & versera dessus de l'eau plus que tiède, jusqu'à l'éminence d'un demi-pied ; il agitera le tartre en poudre avec un bistortier, afin que l'eau se charge du limon du tartre ; il laissera rasseoir la partie saline, & versera l'eau par inclination ; il continuera cette lotion trois fois avec de l'eau chaude, & trois autres fois avec de l'eau froide ; ainsi il aura un tartre assez pur, dont il se pourra servir dans les décoctions, dans les infusions & dans les macérations, où il en aura besoin, soit pour son travail, soit par l'ordre des Médecins.

Mais cette purification est grossière ; elle sert plutôt la Pharmacie commune que la Chimie, qui doit séparer totalement le pur de l'impur : ce que l'artiste fera de la sorte, pour en faire ce qu'on appelle dans les boutiques, de la crème & des cristaux de tartre, qui ne sont à vrai dire, que du tartre bien purifié. Il faut mettre en poudre subtile trente ou quarante livres de bon tartre, qui soit bien étincelant en le rompant, compact, cristallin & pesant. Faites bouillir deux cent livres d'eau de pluie ou de celle de rivière, qui soit bien nette, & y jetez le tartre

en poudre peu à peu, il s'y dissoudra presque tout en un moment, coulez aussitôt toute la liqueur au travers de deux grandes chausses à hypocras, qui soient suspendues au-dessus d'un grand cuvier, qui soit bien net ; & lorsque le tout sera coulé, agitez continuellement la liqueur avec des bistortiers, jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait refroidie ; laissez-la reposer ensuite, & vous trouverez quelques heures après, que le tartre pur & net sera affaissé au fond du cuvier, en une poudre impalpable & étincelante, de laquelle on se servira sans aucun scrupule, au lieu du cristal de tartre, & de ce qu'on appelle improprement de la crème de tartre, parce qu'il y en a qui se sont imaginés que là croûte, qui se fait au-dessus de la liqueur coulée, était plus subtile que les cristaux qui se forment au bas & aux parois du vaisseau, quoique ce soit la même chose ; puisque cette croûte ou cette crème prétendue, n'est que la coagulation du tartre purifié à la superficie de l'eau par l'air froid.

Mais outre tout cela, il y a encore une bien plus forte raison de préférer ce tartre, ainsi purifié à la crème ou au cristal de tartre, qui se trouve ordinairement chez les Droguistes & chez les Epiciers, qui est que ceux qui purifient le tartre dans les lieux où il abonde & où il est à vil prix, mettent de la chaux vive avec leur tartre dans l'eau qui le doit dissoudre, & cela pour deux taisons. La première afin que le tartre se dissolve plutôt & plus facilement. La seconde, afin que la chaux précipite au fond, & attire avec soi toute la lie & toutes les limosités visqueuses, qui font l'impureté du tartre, & qui empêchent que les cristaux n'en soient ni si blancs, ni si purs. Mais ceux qui font cela, ne considèrent pas le grand mal qui en doit arriver & qui en arrive tous les jours : car outre que la chaux, fixe en quelque façon le sel essentiel du tartre, & qu'elle le rend moins dissoluble dans des bouillons & dans les autres liqueurs ; c'est que de plus, elle imprime à ce sel une qualité maligne qui blesse l'estomac, & qui échauffe extraordinairement la poitrine & même toute l'habitude de ceux qui en prennent souvent ; si bien, que la bonne intention de Messieurs les Médecins n'est pas suivie : car au lieu qu'ils prétendent donner un apéritif & un désopilatif, on donne quelquefois un remède coagulatif & fixatif, à cause de l'idée pétrifiante qui est inséparable du sel de la chaux, qui est mêlé & uni avec celui du tartre. Cela soit dit en passant, afin que les Apothicaires prennent la peine de préparer eux-mêmes les remèdes, dont ils sont responsables à Dieu, à l'honneur des Médecins & leur prochain.

Les vertus de ce tartre purifié, sont premièrement & principalement de dissoudre, & d'atténuer les humeurs grossières & tartarées, qui causent les obstructions de la première région du ventre : c'est pourquoi on s'en peut servir avec utilité, pour ouvrir celles du foie, de la rate, du mésentère, du pancréas &

des reins ; il est surtout recommandable dans les maladies mélancoliques & dans toutes les affections des hypocondres. Tous les Auteurs assurent que c'est un digestif universel, c'est aussi pour cela qu'ils le font toujours précéder de la purgation, afin qu'il prépare & qu'il atténue ce que le purgatif doit évacuer. C'est aussi un remède fort convenable pour ceux qui sont naturellement constipés ; car il ouvre & lâche doucement le ventre, sans nuire aucunement à l'estomac, ni à sa faculté digestive. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une & deux drachmes, dedans des bouillons, on dans quelque décoction apéritives & digestive. Mais comme ce remède est destiné pour ouvrir les obstructions de la rate & du foie, & que le mars ou le fer, est un des plus excellents spécifiques, dont on puisse se servir à cet effet, les Chimistes ont trouvé le moyen de marier & d'unir le mars & le tartre ensemble, par l'action qui se fait de l'un sur l'autre dans leur dissolution ; ce qui se pratique ainsi.

§. 14. *Pour faire le tartre martial ou chalybé.*

Prenez une livre de tartre purifié comme nous venons de renseigner, avec lequel vous mêlerez deux onces de limaille d'aiguilles, qui soit pure & nette. Faites bouillir dans un pot de terre vernissée huit livres d'eau de pluie, qui soit bien claire, ou même de celle qui a été distillée ; & lorsqu'elle sera en cet état, versez-y doucement le mélange du tartre & de l'acier, faites les bouillir ensemble autant de temps qu'il en faut pour cuire un œuf mollet : coulez aussitôt à travers un blanchet, & agitez la liqueur jusqu'à ce qu'elle soit refroidie, & vous aurez une poudre de tartre martial ou chalybé, qui sera verdâtre & étincelante, lorsqu'elle sera séché, qui est sans comparaison plus apéritive, que le tartre purifié qui a précédé : car elle a en sot le vitriol du mars, que l'acide du tartre a tiré, comme la couleur verdâtre le témoigne : on la donne dans les mêmes liqueurs ; mais la dose en est moindre : celle-ci n'excède pas depuis un demi-scrupule jusqu'à une drachme, dans toutes les maladies & toutes les obstructions, auxquelles nous avons dit que l'autre était propre.

§. 15. *La distillation du tartre pour en tirer l'esprit & huile.*

Prenez six livres de tartre purifié par la dissolution & par la transcolation, mettez-les dans une retorte de verre qui soit lutée ; ajustez-la au réverbère clos ; adaptez à son col un ample récipient ou ballon, dont vous luterez les jointures avec de la terre salée, ou mêlée avec un peu de la tête morte d'eau forte, laissez sécher le lut, puis donnez le feu par degrés, jusqu'à ce que vous voyez que le récipient s'emplir de nuages blanchâtres, & qu il se forme des veines rougeâtres dans le contour intérieur du ballon ; alors augmentez le feu, &le continuez même avec la flamme d'un bois qui soie bien sec, jusqu'à ce que le récipient

devienne clair de soi-même, dans la plus grande & dans la plus forte expression du feu. Lorsque les vaisseaux & le fourneau feront refroidis, il faut déluter le récipient peu à peu, en versant de l'eau chaude sur la terre ; puis ôter le récipient & séparer les matières, dont l'une est aqueuse, mercurielle, subtile & spiritueuse, qui a un goût acide & pénétrant, qui témoigne son sel volatil ; & l'autre est une huile noire & pesante, qui est d'une odeur empyreumatique aussi bien que l'esprit, & qui a un goût acre & mordicant, quoiqu'elle soit inflammable comme les autres huiles distillées ; ce qui témoigne aussi que cette huile contient en soi beaucoup de sel volatil, qui ne s'est point séparé de son soufre, par l'étroite union qui est entre eux : cette réparation se fait de la même sorte que celle que nous avons dite ci-devant.

Il faut après cela rectifier l'esprit aux cendres, avec cette remarque, que comme le tartre est un sel qui provient du vin, qu'aussi l'esprit qui s'en tire, est de la nature approchante de la sienne ; c'est-à-dire, que l'esprit du tartre n'est pas de la nature des esprits acides, qui poussent leur esprit le dernier : car au contraire, il a deux esprits en soi, dont le premier & le meilleur monte d'abord, qui est son esprit volatil ; le phlegme vient après ; & pour le dernier, il fort un esprit acide, qui n'a pas eu jusqu'ici beaucoup d'usages en la Médecine.

On peut garder l'huile sans la rectifier ; pour s'en servir extérieurement ; mais si on la veut rendre plus pénétrante, plus dissolutive & plus résolutive, il la faut aussi rectifier sur une partie de ce qui sera resté de la distillation ; & l'on aura une huile capable de produire les effets que nous lui attribuerons ci-après.

Après tout cela, il faut rejoindre ce qui reste de la rectification de l'huile de tartre, à ce qui est demeuré dans la cornue après sa distillation, & les calciner encore à feu ouvert dans un pot de terre non vernissé, jusqu'à ce que le tout soit blanchâtre, qu'il faut dissoudre avec de l'eau chaude, & en faire la lessive trois ou quatre fois, jusqu'à ce que l'eau n'en tire plus aucune saveur, il faut filtrer toutes ces élixiviations, & les faire évaporer peu à peu, sans aucune violente ébullition, jusqu'à ce que le dessus commence à se couvrir d'une pellicules alors il faut commencer d'agiter la matière qui reste, comme il faut aussi avoir un grand soin de rassembler ce qui s'en attache de toutes parts, & empêcher aussi qu'elle ne se coagule au fond du vaisseau, parce qu'on aurait trop de peine à l'en retirer : il faut continuer ce soin assidu, jusqu'à ce que le tout soit converti en un sel blanc & sec, qui est le vrai sel fixe du tartre, qu'il faut mettre dans une bouteille bien séchée, & la bien boucher avec un bouchon de liège, qui aura été trempé dans de la cire, afin qu'il ne se résolve pas en une liqueur qu'on appelle improprement huile de tartre par défaillance, *oleum tartari per deliquium*, qui

n'est rien autre chose que la liqueur du sel de tartre résout, & selon notre grand Paracelse, l'eau de tartre ou la liqueur de tartre. Mais comme on a besoin de cette huile de tartre ou de ce sel résout, il en faudra laisser la moitié à l'air dans une terrine de grès, ou dans un vaisseau de verre, à cause que ce sel est le plus pénétrant de tous les sels calcinés ou alcali, qui pénètrent même au travers du vernis des vaisseaux de terre : c'est pourquoi j'ai voulu donner cet avertissement, afin que l'artiste ne s'y trompe pas.

On s'étonnera peut-être de ce que nous avons prescrit de prendre du tartre bien purifié pour en faire la distillation : vu que tous les autres Auteurs se contentent du tartre, comme il se tire du tonneau, pourvu qu'il soit pur & net : il faut satisfaire à cet étonnement, & faire voir que nous n'avons pas dit cela sans raison.

Nous avons fait voir ci-devant, pourquoi il était nécessaire de dépurer le tartre, à cause de la lie, de la terre, & de quelques autres corps étrangers, qui se trouvent toujours dans cette matière : or toutes ces saletés se calcinent dans la distillation, & communiquent leur mauvais goût & leur mauvaise odeur à l'esprit du tartre, qu'on attribue ordinairement à l'empyreume : ce qui est la cause qu'on se sert rarement de cet esprit pour l'intérieur, quoique se soit un des meilleurs remèdes de la Médecine. Que ceux qui n'en seront pas persuadés, fassent la comparaison du goût pénétrant & subtil de l'esprit de tartre purifié avec celui qui est impur, & ils connaîtront que c'est avec grande raison que nous avons été obligés de corriger cet abus, qui cause quelquefois beaucoup plus de mal qu'on ne pense, à cause que ces hétérogénéités ont en elles quelque malignité, qui ne se communique pas seulement à l'esprit, mais qui se mêle intimement avec le sel, & qui lui imprime une mauvaise idée, qui ne peut être corrigée dans les remèdes que l'artiste est obligé de faire ; ce qui cause quelquefois des accidents pernicieux, sans que le Médecin puisse soupçonner d'où ils procèdent.

§. 16. *Vertus de l'esprit, de l'huile, du sel & de l'huile de tartre par défaillance.*

Venons à présent aux vertus de l'esprit de tartre, de son huile distillée & inflammable, de son sel & de l'huile par défaillance ou du sel résout. Lorsque cet *esprit* est fait, comme nous l'avons enseigné, & qu'il a encore été rectifié au bain-marie dans un vaisseau bien net, c'est un des meilleurs remèdes que fournisse la Chimie : il a la force & l'efficace d'inciser, d'atténuer, de résoudre tout ce qui cause les obstructions des viscères s il est de plus capable de pénétrer jusque dans les parties les plus éloignées, à cause de sa grande subtilité : car il chasse tout ce qu'il y a de superflu dans les digestions, par les urines &

par la sueur : c'est pourquoi on le peut employer très utilement dans les hydropisies, dans les douleurs des goûtes & dans toutes les malades arthritiques, dans la paralysie, dans le scorbut, dans la vérole, contre la grattelle & la galle, contre les démangeaisons & contre la contraction des membres. La dose est depuis un demi-scrupule, jusqu'à jeux scrupules & même jusqu'à une drachme entière, dans des bouillons, dans du vin blanc, ou dans quelques décoctions appropriées selon la maladie, & selon l'indication de l'expert & de l'habile Médecin.

Nous avons dit qu'on pouvait garder une partie de l'*huile distillée* sans rectification, ce que nous n'avons pas fait sans raison : car cette huile a beaucoup de sel en foi qui demeure au fond du vaisseau, lorsque la rectification se fait : or c'est ce sel qui cause par sa vertu pénétrante & active les beaux effets que cette huile produit, dans la guérison de la teigne, & des dartres malignes & corrodantes. Car comme nous avons dit que les sels volatils sont antipathiques, avec les sels acres & rongeants, qui causent la teigne & les dartres ; c'est aussi le sel volatil qui est joint au soufre de l'huile, qui tue l'acide, & qui dessèche & remet la peau en son état naturel. Ce n'est point ici la seule utilité de cette huile, elle fait encore de petits miracles pour la résolution des tophes, & des nodus des goûteux & des véroles, pourvu qu'on les ait auparavant purgés avec quelque bonne préparation de mercure joint à un bon extrait de coloquinte bien corrigé. L'*huile* qui aura été *rectifiée*, doit être employée au-dehors avec précaution, à cause de sa pénétrabilité & ce sa grande activité ; mais on la peut mêler dans les onguents qu'on préparera pour guérir la galle simple, celle qu'on appelle galle de chien, & contre toutes sortes de galle vérolique. Pour le dedans, on en donne contre les coliques venimeuses dans du vin chaud, & dans de l'esprit de grains de sureau contre la suffocation de matrice. La dose est depuis deux gouttes jusqu'à six.

Le *sel de tartre* est un puissant agent de soi-même, & dont on verrait des effets tout à fait surprenants, si ce n'était son mauvais goût lixivial & urineux : car c'est le plus subtil & le plus pénétrant de tous les sels fixes, tant comme remède, que pour servir d'un moyen très utile & très propre pour la préparation de beaucoup d'autres excellents médicaments ; ceux qui s'en voudrons servir sans autre correction, en pourront donner depuis six grains jusqu'à trente, dans des bouillons ou dans des décoctions, afin de faire évacuer par les selles & par les urines, toutes les matières qui causent le prurit & les éruptions du cuir, la grattelle, la galle & la teigne, pourvu qu'on se serve en même temps de quelque onguent, où il y ait de l'huile de tartre distillé & un peu de sel de saturne ; mais il faudra que nous donnions la manière d'ôter le mauvais goût à ce sel, de le

rendre purgatif, ce qui de soi servira d'un très bon remède, & sera aussi un instrument pour faire beaucoup d'autres belles opérations, entre les mains des artistes qui le connaîtront & qui pénétreront, par le moyen de l'étude & du travail, jusque dans les mystères qu'il possède.

L'*huile* de tartre par *défaillance*, sert admirablement pour l'extraction de tous les végétaux purgatifs : car lorsque les menstrues qu'on emploie, sont empreints & aiguisés d'un peu de cette liqueur, ils pénitent jusque dans le centre des corps, font l'extraction de leur vertu, & corrigent tout ensemble la malignité qu'ils ont en eux, & c'est par le moyen de ce feu céleste & magique, que le sel de tartre a tiré de la lumière & de l'air. Cette huile se peut aussi donner intérieurement de la même façon & pour les mêmes maladies que le sel. La dose est depuis quatre goûtes jusqu'à vingt. C'est aussi un des principaux agents du laboratoire chimique, pour faire les précipitations, & pour en faire le tartre vitriolé.

§. 17. *Pour faire le tartre vitriolé ou le magistère de tartre.*

Prenez une livre d'huile de tartre par défaillance qui soit bien claire & bien nette, notez, lorsque le sel est très pur, & que la résolution a été faite en un lieu net, & que la liqueur a été bien filtrée, cette huile est d'une couleur verdâtre : mettez-la dans une cucurbite qui soit haute d'une coudée, & qui soit étroite d'embouchure ; versez dessus goutte à goutte de l'huile de vitriol, ou de son esprit très bien rectifié, jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus d'ébullition ni de bruit. Le poids de l'huile ou de l'esprit de vitriol, peut être déterminé à une demie livre ou environ ; mais le meilleur est de faire comme nous avons dit : mettez un chapiteau sur la cucurbite, & retirez toute l'humidité qui surnage le magistère, jusqu'à consistance de bouillie un peu épaisse, après quoi il faut mettre cette bouillie dans un vaisseau de grès ou de faïence, & achever de la sécher tout à fait à la vapeur du bain bouillant, en l'agitant continuellement avec une spatule de verre & non pas de métal ; car ce sel en tirerait le goût & la teinture. Mettez ce magistère dans une fiole, qui soit bouchée bien exactement, c'est le meilleur digestif qui se puisse donner pour préparer les malades à la purgation, car il dissout toutes les matières tartarées, qui causent les obstructions du corps humain ; surtout, il est efficace contre celles des hypocondres & celles des veines mesaraïques, contre toutes sortes de fièvres & surtout contre la quarte : pour accélérer les purgations lunaires, & pour les procurer, lorsqu'elles sont tout à fait supprimées.

ꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥ

§. 18. *Pour faire l'huile de tartre, de Sennert, ou le sel* de *tartre purgatif.*

Prenez deux livres de sel de tartre bien par & net ; mettez-le dans une cucurbite de verre ; versez dessus deux pintes ou quatre livres de vinaigre distillé qui soit bien déflegmé ; agitez le tout jusqu'à ce que tout le sel soit bien dissout ; placez la cucurbite aux cendres, & en retirez la liqueur qui sera insipide comme l'eau de pluie : continuez de dissoudre peu à peu votre sel, avec deux pintes de nouveau vinaigre distillé, & de retirer aux cendres tant & si longtemps, que vous goûtiez que le vinaigre en sortira avec la même force que vous l'y aurez versé, ce qui arrive environ la vingtième fois.

Le sel qui vous restera après tout ce travail, est extrêmement noir ; mais il n'a plus de goût lixivial, âcre, mordicant, ni urineux : au contraire, il est d'une saveur qui n'est pas désagréable ; car elle tient du salé & de l'acide. Le changement du goût de ce sel prouve la vérité de ce que nous avons dit ci-devant, que les acides & les alcalis se changeaient l'un l'autre en un être neutre, qui n'est plus ni l'un ni l'autre, & qui néanmoins a la vertu plus excellente, & beaucoup moins nuisible que les corps qui les ont composés, comme l'exemple s'en voit évidemment dans le tartre vitriolé : car l'huile de vitriol est un corrosif très fort ; c'est comme un feu qui consume tout, & l'huile de tartre est d'un goût âcre, piquant, & d'un goût urineux très désagréable, & néanmoins il en, résulte des deux un magistère agréable par son acidité, qui ne participe plus en aucune manière, des qualités de l'un, ni de l'autre des corps dont il a été fait, hormis sa faculté pénétrante, subtile & dissolvante : cela se voit encore ici, où le vinaigre perd toute son acidité, & passe en eau insipide, & ce sel volatil acide de vinaigre combat & émousse la pointe, & change le mauvais goût du sel de tartre, pour en faire un très bon remède : il faut donner le feu un peu sort à ce sel, la dernière fois qu'on en retirera le vinaigre, afin qu'il n'y reste aucune humidité.

Faites dissoudre ce sel dans de l'alcool de vin, & le filtrez pour en séparer les noirceurs qu'il a contractées ; mettez-le au bain-marie, & en retirez doucement l'esprit de vin jusqu'à sec, dissolvez, filtrez & reniez ainsi jusqu'à quatre fois ; mais à la cinquième, mettez votre vaisseau aux cendres, & cohobez derechef l'esprit de vin dessus, & continuez ces cohobations, en donnant toujours le feu de plus en plus fore sur la fin, jusqu'à ce que le sel soit devenu blanc : mettez-le après cela en lieu humide & net dans un vaisseau de verre, & il se résoudra facilement en une liqueur rouge, qu'il faut filtrer & la garder une partie en liqueur, & évaporer l'autre en sel, qui soit sec, & qui soit mis dans une fiole d'orifice étroit & qui soit très bien bouché, si on le veut conserver sans qu'il se résolve.

Nous ne pouvons assez recommander ce sel à tous ceux qui pratiquent la Médecine, à cause des merveilleux effets qu'il est capable de produire : car il n'a point d'égal pour ouvrir les obstructions de toutes les parties du corps, & pour évacuer doucement toutes les matières qui surchargent la nature, & principalement dans toutes les maladies chroniques & déplorées, à cause qu'il purge doucement & sans violence par tous les émonctoires. La dose est depuis cinq grains jusqu'à vingt, s'il est sec ; & depuis dix gouttes jusqu'à trente, s'il est en liqueur & résout : il le faut faire prendre dans du bouillon de volaille & de veau, qui soit altéré avec des racines de scorsonère & de celles de persil, ou dans du vin blanc, dans lequel on ait fait tremper des raisins de Damas & peu de très bonne cannelle. Le remède doit être pris le matin à jeun, & si la nécessité le requière, on le peut réitérer environ les cinq heures après-midi.

§. 19. *Pour faire la teinture de tartre.*

Prenez une livre de sel de tartre bien pur, que vous mettrez dans un creuset d'Allemagne, afin qu'il puisse résister au feu de fonte très violent : placez le creuset au milieu du four à vent sur une culotte de terre ; couvrez le creuset d'un couvercle qui soit fait exprès, & emplissez le fourneau de charbons jusque par-dessus le creuset ; & lorsque le feu sera une fois allumé, ouvrez les portes du four à vent les unes après les autres, & placez les canaux au-dessus du dôme du fourneau, afin de concentrer le feu pour fondre ce sel, qui demande une chaleur plus violente que l'or ; & lorsque vous apercevrez que le sel est en pleine fonte, & qu'il flue dans le milieu des flammes comme de l'eau, il faut ôter le couvercle, & continuer le feu tant & si longtemps qu'il ait acquis une couleur bleue, & qu'il commence à se charger de rouge & de vert : alors c'est le vrai signe que le soufre interne de ce sel admirable, est ouvert & comme tiré de son centre par l'extrême action du feu, & il faut souvent faire l'épreuve de la couleur du sel avec une spatule de fer, qui soit bien nette & bien sèche, parce que s'il y avait la moindre humidité, cela ferait sauter le sel en l'air & ferait péter le creuset ; il faut donc avoir grand égard de faire chauffer la spatule, avant que de l'introduire dans le sel fondu.

Or, dès que l'artiste aura connu par la couleur, que le sel est suffisamment ouvert, il le jettera dans un mortier de bonze qui soit bien net & bien chaud, autrement l'extrême chaleur du sel fondu le ferait fendre ; & lorsqu'il est coagulé, il faut réduire la masse en poudre avec un pilon chaud, mettre la poudre dans un matras qui ait été aussi chauffé & séché, & verser dessus peu à peu de l'alcool de vin, jusqu'à ce qu'il ait pénétré jusqu'au fond, & qu'on n'aperçoive plus aucune portion du sel qui soit séché : cela fait, il faut achever

d'y mettre de l'alcool de vin, jusqu'à ce qu'il surnage de quatre doigts, & couvrir le matras avec un autre qui soit plus petit, & dont le col entre dans le plus grand jusqu'à trois pouces en dedans ; lutez la jointure avec de la vessie trempée dans du blanc d'œuf, & mettez le matras dans une capsule au sable qui soit déjà chaud, & lui donnez le feu jusqu'à ce que l'esprit de vin commence à bouillir ; continuez le feu de la même sorte trois ou quatre jours, & l'esprit de vin se chargera d'une couleur de rubis d'Orient, & acquerra une odeur agréable & suave, comme celle de la vigne en fleur ; filtrez la liqueur & y en remettrez d'autre, & continuez ainsi jusqu'à ce que l'alcool de vin ne se colore plus ; mettez toutes les teintures filtrées dans une cucurbite, & en retirez les trois quarts du menstrue, & il vous restera une teinture réelle & véritable du sel fixe du tartre, dont la couleur vient du soufre interne de ce sel qui lui communique des vertus très efficaces contre plusieurs maladies opiniâtres & comme désespérées.

Cette teinture fortifie toutes les facultés naturelles, & les remet dans le juste devoir de leurs actions, donc elles avaient été dérangées par la malignité & par la longueur de la maladie : elle tient le ventre libre, elle provoque abondamment les urines & la sueur : c'est pourquoi son usage continué fait des merveilles dans toutes les maladies mélancoliques & hypocondriaques, dans le scorbut, dans l'hydropisie, & généralement pour ôter toutes les obstructions du foie, de la rate, du mésentère, du pancréas & des veines mesaraïques. Surtout, elle fait connaître sa vertu & sa force, dans les corps de ceux qui ont la masse du sang infecté du venin vérolique : car elle ne fortifie pas seulement les facultés vitales & animales, que ce venin attaque & ruine peu à peu ; mais elle empêche aussi de plus, qu'il ne gagne plus avant, & rectifie la masse du sang des sérosités impures & malignes, qui causent tous les mauvais effets de cette pernicieuse maladie.

Il en faut user pour l'ordinaire durant l'espace du mois philosophique, qui est de quarante jours. La dose est depuis quatre gouttes jusqu'à vingt dans du bouillon, dans du vin, ou dans quelque décoction convenable à la maladie ; mais il faut éviter surtout de la mêler parmi les acides, parce qu'ils tueraient le volatil, qui est celui qui produit ses meilleurs effets.

§. 20. *Comment il faut faire le verre dissoluble du tartre, & comme on en tirera la teinture.*

Nous avons montré dans l'opération précédente, comment il fallait faire l'extraction du soufre central du sel de tartre, auquel nous avons attribué beaucoup de belles qualités ; mais nous avons jugé nécessaire de faire voir que

les sels alcalis sont non seulement les dissolvants des soufres, mais qu'ils en sont aussi les extracteurs, nous prendrons pour l'exemple de cette démonstration, la calcination, la vitrification & l'extraction des cailloux, par le moyen du sel de tartre & de l'alcool de vin. Or il faut que nous fassions connaître quelle sorte de cailloux il faut prendre, pour en tirer le soufre solaire embryonné qu'ils contiennent, & que le sel tire à soi pour le communiquer ensuite à l'esprit de vin, ce qui n'est pas un petit mystère de la Chimie.

Pour venir à bout de cette opération, il faut avoir des cailloux qui se trouvent dans les ruisseaux qui dérivent des montagnes, qui contiennent des rochers & des bois, & surtout que la terre voisine contienne quelque veine métallique, & que les ruisseaux de ces lieux abondent en truites, qui soient couvertes de taches rouges, pourprées & très hautes en couleur : car ce sera un signe infaillible, que les cailloux qui se trouvent dans ces ruisseaux ou dans les terres prochaines, contiennent en eux des métaux embryonnés, qui se découvrent avant & après la calcination ; avant, par les marques extérieures, qui sont des veines rouges, vertes, bleues, pourprées & mêlées de quelques autres couleurs, qui témoignent la teinture métallique ; & après, parce qu'on y trouve même au-dedans, non seulement des taches & des couleurs superficielles, mais on rencontre aussi dans quelques-uns des paillettes & des petits grains de métal parfait, comme de l'or & de l'argent pur, qui marque sur la pierre de touche, comme j'en ai fait l'expérience plusieurs fois sur des cailloux, qui venaient d'auprès de Sedan en Champagne.

Pour commencer l'opération, il faut prendre un grand creuset, l'emplir de semblables cailloux, & les mettre au four à vent, afin de les faire entièrement rougir. Lorsqu'ils sont bien ignifiés, il les faut jeter dans un bassin à demi plein d'eau fraîche, ce qui les rend cassants & friables, & les met en état d'être facilement réduits en poudre dans le mortier, pour les triturer ensuite sur le porphyre ou sur l'écaille de mer, jusqu'à ce qu'ils soient réduits en alcool, c'est-à-dire, en poudre impalpable. Il faut la sécher exactement, & la mêler dans un mortier chaud, avec cinq fois autant de sel de tartre qui soit très sec & très pur ; il faut une livre de ce mélange dans un grand creuset d'Allemagne, afin que la moitié ou les deux tiers restent vides, à cause de l'élévation & du gonflement de la matière, lorsqu'elle se fond à l'extrême chaleur du four à vent. Il faut avoir soin, lorsque tout est en fonte, de tirer souvent un peu de la matière avec une pointe de fer, pour voir si elle est réduite en une forme de verre jaune, verdâtre, clair & transparent ; mais il faut sonder le creuset jusqu'au fond, afin de savoir si la poudre des cailloux est toute fondue & toute unie avec le sel : si cela est, il faut aussitôt tirer le creuset & jeter le verre dans un mortier bien chaud, & le

mettre aussitôt en poudre avec un pilon qui ait été chauffé : car si on laissait seulement refroidir ce verre, il se résoudrait aussitôt en une liqueur visqueuse, qui renfermerait le soufre & qui empêcherait que l'alcool de vin ne pût agir dessus.

Chauffez le matras avant que d'y mettre la poudre de ce verre résoluble, & jetez dessus du très subtil esprit de vin peu à peu, jusqu'à ce qu'il soit humecté & pénétré de toutes parts ; alors versez de ce même esprit jusqu'à l'éminence de trois ou quatre doigts au-dessus de la matière : mettez le vaisseau au sable qui soit déjà chaud, & y donnez le feu jusqu'à faire frémir l'esprit, il faut que les vaisseaux soient couverts & bouchés avec les mêmes précautions qu'à la teinture précédente. Lorsque l'extraction sera faite, & que l'alcool de vin sera chargé d'une belle couleur rouge ; il faut le retirer & le filtrer, puis y en remettre du nouveau, & continuer ainsi de digérer, extraire & filtrer, jusqu'à ce que l'esprit ne se colore plus ; joignez alors toutes les teintures, & en retirez l'esprit au bain-marie par une chaleur très lente, jusqu'à ce que vous voyiez une teinture très rouge, d'une odeur agréable & d'un goût igné y pénétrant & perçant ; cessez alors le feu & tirez la teinture, que vous mettrez dans une fiole qui ait l'orifice très étroit, qu'il faut boucher, s'il se peut, avec un bouchon de verre qui entre juste, on avec du liège qui ait été trempé dans de la cire fondue, & une double vessie mouillée par-dessus ; cette belle & excellente teinture conserve sa couleur & sa vertu beaucoup plus longtemps, que celle qui se tire du simple sel de tartre réverbéré, parce que le sel a tiré des cailloux le soufre métallique, qui est de la nature solaire : or le sel ne peut retenir ce soufre, lorsqu'il est en digestion avec l'esprit de vin pur, parce que le soufre se communique aussitôt à l'esprit de vin, qui est un soufre éthéré & volatil, qui l'extrait & le tire hors du centre des moindres particules du sel, par l'analogie & par la sympathie qu'ils ont ensemble.

Cette' teinture a une vertu plus générale & plus diffuse, que la précédente : c'est pourquoi on peut la donner non seulement dans toutes les maladies, auxquelles nous avons dit que l'autre était utile ; mais on peut de plus en donner dans toutes les lèvres intermittentes, & principalement dans la quarte, aussi-bien que dans toutes les maladies chroniques, qui se proviennent ordinairement à cause de la dépravation des facultés internes, que ce remède répare & rétablit peu à peu, & comme par miracle. Surtout il faut s'en servir dans les obstructions des reins & de la vessie, soit quelles proviennent des glaires ou du sable, soit aussi que le mal soit occasionné par l'irritation de l'archée de ces parties, qui s'apaise aussitôt par l'éradiation de la vertu de ce soufre solaire, qui reluit dans cette teinture.

Ce ne serait jamais fait, si nous voulions rapporter ici tout ce que les Auteurs anciens ou modernes ont fait sur le tartre, & ce que notre propre expérience en a tiré ; il suffit que nous ayons donné à l'artiste des lumières suffisantes pour se conduire dans la théorie & dans la pratique de ce sel merveilleux, qui recèle & qui cache en soi la plus grande partie des mystères de la nature & de l'art ; ce qu'on ne manquera pas d'y trouver & de l'en tirer, pourvu qu'on apprenne à bien connaître le vin, le vinaigre, & le tartre, & qu'on soit assidu à l'étude & au travail, qui sont les deux appuis de la curiosité Chimique.

§. 21. *La manière de faire un esprit de tartre vitriolique, désopilatif & diurétique, & un bon tartre vitriolé.*

Les deux remèdes que nous ajoutons ici y sont de si grande vertu, & produisent de si beaux & de si bons effets dans les maladies chroniques, que nous aurions crû faire tort au Public, si nous manquions de lui communiquer la vraie méthode de les bien préparer, principalement à cause que ces médicaments sont plus agréables & plus propres, que beaucoup d'autres qu'on emploie, contre les obstructions du bas ventre & de ses parties. Vous les ferez ainsi.

Prenez trois livres de vitriol martial, qui se tire du pays de Liège, qui ait été desséché en blancheur dans une étuve ou dans quelque autre lieu chaud, pourvu que ce ne soit pas au soleil, & trois livres de bon tartre de Montpellier, qui soit purifié ; mettez-les en poudre chacun à part, puis les mêlez exactement, & les mettez dans une ample cornue de verre, que vous placerez au réverbère clos ; joignez-y un très grand récipient, dont vous luterez les jointures avec soin ; donnez ensuite le feu par degrés, jusqu'à ce que les vapeurs & les nuages paraissent. Alors entretenez le feu dans cette égalité avec soin & circonspection, mais lorsque les vapeurs diminueront, augmentez alors votre feu, & commencez à donner le feu de flamme, pour les continuer, & pour tirer de la matière tout ce qu'elle est capable de donner, par l'activité de la chaleur & de la calcination ; car il ne faut pas abandonner ni cesser l'opération, que vous n'ayez tenu la retorte dans une rougeur perpétuelle durant douze heures entières. Alors laissez refroidir les vaisseaux & le fourneau ; mettez la liqueur du récipient dans une nouvelle cornue, & la mettez aux cendres, avec un récipient médiocre qui joigne bien, qu'il faut luter avec de la vessie mouillée ; donnez le feu doucement, pour en retirer le phlegme qui sera chargé d'un esprit volatil. Mais notez qu'il faut goûter par intervalles les goûtes qui distillent, afin de substituer un autre récipient. Lorsque vous les trouverez acides & piquantes, réservez ce phlegme spiritueux dans une bouteille bien bouchée, & continuez la rectification de l'esprit jusqu'à sec ; s'il y a quelque portion d'huile qui surnage, séparez-la par l'entonnoir, & la gardez à part, aussi bien que l'esprit.

Le phlegme spiritueux est bon pour les enfants, qui ont des convulsions, avec un peu de vin blanc, ou d'eau de fleurs de tillot. La dose est depuis un demi-scrupule jusqu'à deux drachmes : on en peut aussi donner dans l'épilepsie naissance, aux enfants & à ceux qui sont avancés en âge, l'esprit se donne aussi depuis cinq gouttes jusqu'à quinze, & vingt gouttes dans des bouillons, dans des juleps ou dans des eaux appropriées, contre l'hydropisie en son commencement, contre les obstructions & contre le scorbut & les douleurs

vagues des rhumatismes.

§. 22. *Le tartre vitriolé.*

Dès que la retorte est à peu près refroidie, il la faut tirer du fourneau, la casser, & mettre la matière contenue dans de l'eau de pluie distillée, qui soit plus que tiède, dans une grande terrine de grès, & la laisser dissoudre ; puis il la faut agiter avec an pilon de bois, afin que l'eau pénètre jusque dans les moindres parties, pour en tirer le sel : filtrez cette première liqueur, & reversez de la nouvelle eau dessus jusqu'à ce qu'elle soit insipide : mettez toutes vos liqueurs filtrées dans une cucurbite au sable ; couvrez-la de son chapiteau, & retirez l'eau par distillation, jusqu'à ce qu'il se fasse une pellicule à la surface de la liqueur ; placez la cucurbite en un lieu froid, quelque temps après avoir cessé le feu ; séparez le lendemain le sel de la liqueur que vous sécherez en une écuelle à la chaleur modérée des cendres, après que vous aurez couvert votre écuelle d'un papier percé de plusieurs trous ; continuez la distillation de la liqueur qui reste, & achevez de tirer & de sécher tout le sel, que vous réserverez dans une fiole bien bouchée avec un bouchon de liège trempé dans de la cire fondue.

La dose de ce sel est depuis six grains jusqu'à une demi-drachme, dans des bouillons, dans des apozèmes, ou dans quelque électuaire digestif & purgatif, car il déterge, incise, atténue, mondifie & évacue doucement & bénignement les glaires, viscosités & autres superfluités de la digestion, & rebouche & modifie le ferment acide contre nature & trop exalté, qui tient son siège dans le ventricule, qui est la source & la cause de plusieurs maladies.

§. 23. *Pour faire le tartre dissoluble & purgatif.*

Ceux qui se sont servis de la crème de tartre ou de ses cristaux, savent la difficulté & même l'impossibilité qu'il y a de dissoudre ni l'un ni l'autre de ces deux à froid, dans aucune liqueur potable, quoique réduits en poudre très subtile : ils savent aussi qu'il faut que le bouillon ou l'eau, dans lesquels on les donne, doivent être bouillants pour les dissoudre, & que dès aussitôt que ce degré de chaleur est passé, alors le tartre tombe au fond du vaisseau, si bien qu'il ne reste à la liqueur qu'une faible aigreur de ce remède. De sorte que comme il est utile & même nécessaire pour l'entretien & pour le recouvrement de la santé, j'ai cherché le moyen de le rendre dissoluble à froid par son propre sel, & de le rendre d'un goût agréable, puisque l'acide de tartre change & corrige le goût urineux, lixivial & mauvais de son alcali : ce qui se fait ainsi.

Prenez deux livres de tartre de Montpellier bien purifié, mettez-le en poudre très subtile ; ayez aussi deux livres de liqueur de sel de tartre, qu'on appelle improprement huile de tartre par défaillance, mettez-la au sable dans une terrine de grès, & l'échauffez jusqu'à ce que vous ne puissiez plus y souffrir le doigt ; alors mettez votre tartre en poudre dans un petit tamis, & en faites tomber environ une once à la fois par l'agitation dans la terrine, ce qui causera une ébullition fermentative, par l'action de l'acide sur l'alcali, agitez doucement avec une spatule de bois ; & lorsque le bruit est cessé & la dissolution faite, continuez ainsi jusqu'à ce que vous ayez employé toute la pondre de tartre ; donnez ensuite le feu doucement, & faites évaporer le superflu de l'humidité jusqu'à sec.

Prenez le quart de ce qui vous reste, & le dissolvez dans de l'eau de pluie distillée, douze parties contre une ; mettez digérer cette dissolution durant deux jours naturels au bain-marie ; puis filtrez-la par le papier ou par la languette ; évaporez cette liqueur à sec aux cendres à une chaleur modérée, & vous aurez un tartre dissoluble & purgatif, qui est bon dans les cachexies, & particulièrement, lorsqu'on se sert de mars ; car ce sel déterge, vide & emmène avec soi, hors de l'estomac & des intestins, ce que l'acide contre nature avait dissout de la substance du mars, qui donne cette teinture noire aux excréments, que la plupart de ceux, qui ignorent la Chimie & ses mystères, attribuent à l'évacuation de l'humeur mélancolique, qu'ils dépeignent de cette couleur.

La dose de ce tartre est depuis un demi-scrupule jusqu'à une drachme.

Il faudra distiller les trois quarts qui restent de ce sel, de la même manière que nous avons dit ci-dessus, lorsque nous avons donné la façon de distiller l'esprit de tartre vitriolique ; il y a seulement cette différence dans la rectification, qu'il faut séparer l'huile & la dissoudre avec l'alcool de vin, ou d'esprit de vin très pur, jusqu'à ce qu'elle lui soit intimement unie ; alors rectifiez l'esprit à part, & en tirez jusqu'à ce que vous n'y trouviez plus le goût subtil & piquant qu'il possède, que vous joindrez à la dissolution de l'huile, que vous rectifierez ensemble & cohoberez tant de fois, que l'huile & l'esprit fassent un seul & même corps.

Prenez cet esprit, qui a un goût aromatique & très subtil, pour le lieutenant de l'esprit volatil du sel de tartre, & vous en servez confidemment à tous les maux auxquels nous avons dit ci-devant, que l'esprit & la teinture de tartre étaient propres. Mais assurez-vous que c'est un spécifique admirable contre les fièvres intermittentes, de quelque qualité qu'elles soient. La dose est depuis cinq jusqu'à vingt & trente goûtes.

§. 24. *De l'opium, qui est le suc condensé du pavot.*

L'opium est une des principales pierre, d'achoppement de ceux, qui suivent la pure Médecine Galénique, & qui n'ont pas voulu mettre le pied dans le sanctuaire de la Chimie : or cette aversion ne peut venir que du manque de connaissance des choses naturelles, & de l'expérience de leurs vertus, car, *ut ignoti nulla cupido*, *ita nec cura* ; & comme il n'y a que la nature elle-même & la Philosophie naturelle pratique, qui est la Chimie, qui puissent avoir fait connaître, par le travail & par des expériences redoublées, que l'opium n'est pas à craindre, soit cru, comme on l'apporte du Levant, soit préparé, selon les préceptes de la Chimie ; il ne faut pas qu'on s'étonne si ceux qui se disent Médecins, & qui néanmoins n'ont jamais été Physiciens, blâment tous les jours ce qu'ils n'ont jamais connu, que par le discours & l'enseignement de quelque Professeur, qui aura lu que l'opium ne valait rien, & que son usage était condamné par Pline & par Galien : ce qui est une autorité trop authentique, selon eux, pour être condamnée par des gens qui font une profession ouverte, & comme un cas de conscience, de suivre aveuglément leurs Maîtres, & de jurer, comme on dit, *in verba Magistri*.

Mais ce qui est encore beaucoup plus étonnant, c'est que ces gens-là veulent être crûs comme une autorité souveraine, sans être obligés de prouver par les effets, que ce qu'ils défendent, ne vaut rien ; & ce qui est encore pis, c'est qu'ils se répandent en injures contre ceux qui ne sont pas de leur sentiment, quoique ces derniers, anciens ou modernes, soient appuyés d'un vrai & solide raisonnement, fondé sur l'expérience. Car ce ne doit pas être assez au Philosophe chimique, de dire que l'opium, pour être corrigé & préparé de telle sorte, puisse être pris intérieurement, puisque ce serait avouer tacitement, qu'il est mauvais & dangereux de soi-même : au contraire, il faut que le vrai Naturaliste cherche les choses jusque dans leur source, afin d'examiner si la cause qui produit l'effet, qui est en controverse, est de soi mauvaise ou non. Or tous ceux qui sont versés dans l'histoire des plantes, savent que le pavot qui fournit l'opium, est une plante qui a été employée de tout temps en Médecine, aussi bien que l'opium, comme cela se prouve sans contredît, par les sirops qu'on en a faits, par la semence qu'on en a mise dans les émussions, & par l'opium qui entre dans aucune préparation convenable, dans la composition des plus remarquables électuaires de tous les dispensaires, d'où ils ont retenu le nom d'opiates. Ce qui fait connaître que le pavot a été reçu de tout temps parmi les remèdes, dont les meilleurs Praticiens se sont servis.

Pour examiner ce point un peu plus à fond, je prie ceux qui sont désintéressés, de considérer que le sirop de pavot blanc, celui des fleurs du pavot rouge, & toutes les espèces de *Diacodium*, ne sont que des extraits ou des sucs du pavot, qui sont mêlés avec du sucre pour les réduire en sirops, dont on se sert tous les jours dans toutes les maladies, avec un heureux succès. Or lorsqu'on voudra faire une réflexion judicieuse & sans aucune prévention suc l'opium, qui est le *Maslac* des Turcs, ou sur le méconium ; on trouvera que ce que ces deux sucs condensés ont de puissance & de vertu, ne leur vient que de la même source, d'où les sirops & les diacodium les ont tirés. Car soit que l'eau tire la vertu des têtes du pavot, qui contiennent sa semence imparfaite, & que cette vertu soit concentrée dans le sirop : c'est aussi la même vertu, qui est extraite de ces têtes de pavot par leur simple incision, d'où il coule des larmes, qui condensent peu à peu, & qui forment ce suc épaissi & ferme, qui est le vrai opium ou le maslac des Turcs, soit que l'expression tire aussi cette vertu du suc que l'on extrait des feuilles & des têtes du pavot encore tendres, d'où vient le méconium ou l'opium grossier. Il faut pourtant reconnaître, ou que tout pavot & ses préparations doivent être bannies de la Médecine ; ou que si les décoctions, les sirops & les diacodes demeurent dans l'usage, on n'en peut pas légitimement bannir l'opium, ni même le méconium, puisqu'ils viennent d'une même plante, & que ces sucs condensés & épaissis, n'ont en raccourci que ce que les remèdes susdits contiennent dans une plus grande étendue de matière.

Nais si quelqu'un objectait, que la décoction & le sucre ne se chargent que de ce qu'il y a de bon dans le pavot, & que le mauvais demeure dans ce qui reste, il faut recourir à l'anatomie de la plante, pour répondre à cet argument, & dire que cette plante est composée de parties grossières & de parties subtiles ; que les grossières sont l'herbe & le suc qui s'en tire facilement & en quantité ; que ce suc contient invisiblement en soi les parties subtiles, qui est un soufre extérieur & matériel, qui est indivisiblement mêlé avec un autre soufre interne, & avec un sel volatil mercuriel & sulfuré, qui sont tous deux enveloppés & renfermés dans la masse grossière & tenace de ce qui constitue l'opium, qui a beaucoup de sel grossier & de parties terrestres en soi, & principalement le méconium.

Or, comme le pavot n'est pas encore mûr ni bien digéré, lorsqu'on s'en sert pour en faire les sirops, l'opium & le méconium, & qu'ainsi le soufre ne peut encore être assez concentré dans la semence, pour empêcher qu'il ne soit prédominé par le sel, qui est mêlé de telle manière, qu'il est encore embryonné, pour être dissout & uni à l'eau qu'on y ajoute, pour la décoction ou par l'eau de son propre suc : cela prouve très évidemment, que la même vertu qui est diffuse dans la décoction, de laquelle on fait les sirops & toutes les sortes de

ৎঌৎঌৎঌৎঌৎঌৎঌৎঌৎঌৎঌৎঌৎঌৎঌৎঌৎঌৎঌ

diacodes, se trouve plus resserrée & plus unie dans le suc, qui sort naturellement par les incisions des têtes de pavot qui fait l'opium, ou qui en est extrait par l'expression, par laquelle on fait le méconium.

Nous n'avons avancé tout ceci, que pour montrer que c'est faire tort à la science & à l'art, de vouloir employer avec autorité & avec éloge, les remèdes communs qui se tirent du pavot, par des préparations grossières, & qui dégoûtent ordinairement le malade, par leur quantité & par leur désagrément, & de condamner avec opiniâtreté ceux que les Médecins Chimiques ont inventés ; qui de plus ont séparé le pur de l'impur, & qui ont corrigé avec tant de jugement & avec tant d'art, tons les défauts qu'on pourrait attribuer à l'opium : outre qu'ils le font donner en très petite dose, ils l'ont aussi de plus tellement changé de goût & d'odeur, que ceux qui le blâment, sans le connaître, seraient fort empêchés de pouvoir jamais le reconnaître, s'ils n'en étaient avertis, ou s'ils ne le soupçonnaient, à cause de quelque légère teinture de la Chimie qui le leur aurait enseigné.

Mais pour autoriser encore mieux ce que nous avons dit, il faut joindre l'expérience au raisonnement. Cette véritable pierre de touche nous fera voir qu'il y a des Nations entières, qui se servent tous les jours, sans interruption, de l'opium ou du maslac très pur, pour les plus aisés, & que le commun se sert du méconium, & cela uns aucune préparation préalable & en une dose qui est excessive, puisqu'ils en prennent depuis un demi-scrupule au moins, jusqu'à une drachme entière, sans que cela leur nuise en aucune façon, & que ce suc leur cause seulement un certain étourdissement, comme s'ils étaient ivres ; ce qui a fait tourner le proverbe en reproche de dire ; Vous avez pris de l'opium ; de même que si on disait ici : Vous êtes ivre.

Nous avons pour garants de ce que nous avons dit, les plus célèbres histoires de ceux qui ont fait le voyage des Indes & du Levant, & surtout parmi les Mahométans, qui croient, tous que l'opium augmente leur courage, qu'il les rend plus hardis, & qu'il leur fait mépriser les périls. Les Indiens le prennent pour empêcher que le chagrin & la tristesse ne les ronge, & même pour être plus capables de contenter plus longtemps l'humeur luxurieuse des Indiennes. Il est vrai que les mêmes Auteurs nous racontent, que si ceux qui n'y sont pas habitués, en prennent d'abord autant, que ceux qui y sont accoutumés, cela est capable, de leur apporter des accidents bien fâcheux & même la mort ; mais cela ne doit pas être cause de la condamnation de l'opium, puisque le mal qu'on lui impute, ne vient que de l'excès de ceux qui s'en servent, sans en avoir pris l'habitude peu à peu ; comme si le vin serait mauvais, à cause qu'on en aurait

abusé, ou par la quantité, ou à cause qu'on n'y serait pas accoutumé. Ne voyons-nous pas que le tabac en fumée, en masticatoire & en sternutatoire, cause de très mauvais & très surprenants symptômes à tous ceux qui n'y sont pas habitués, qu'il les étourdit, qu'il les fait vomir, & qu'il les met dans des sueurs froides, comme s'ils étaient prêts à mourir ? néanmoins, lorsqu'ils ont tourné cela en habitude, il s'en trouve qui sont tellement acharnés à cet usage, qu'il leur est absolument impossible de s'en passer.

Voilà pourquoi il ne faut jamais juger des mauvais effets que l'excès des choses produit, autrement il faudrait condamner les meilleures choses, qui sont affectées & établies pour la conservation de notre vie, ce que prouve très bien cet Axiome de Médecine qui dit, *omniis repletio mala, panis vero pessima*. C'est ce que nous avions à dire pour l'opium, & pour ceux qui s'en servent tous les jours très heureusement dans leur pratique, pour dompter les maladies, & pour en corriger les plus fâcheux accidents.

Avant que de venir à la pratique, disons encore quelque chose, qui est très considérable ; c'est que je crois avoir trouvé la raison, pourquoi l'opium ne fait pas tant d'impression sur les peuples Orientaux, qu'il en serait à mon avis & suivant mon raisonnement, sur les Européens. Qui est que les uns boivent du vin ordinairement, ou quelque autre boisson fermentée, comme du cidre ou de la bière, & que les autres n'en boivent point. Or les liqueurs fermentées exaltent le soufre narcotique & soporifique de l'opium, & le charrient par le moyen de la subtilité de leurs esprits, jusque dans les veines & dans les artères ; là il fait, ou du moins il est capable de faire beaucoup de mauvaises impressions, lorsqu'il est pris en trop grande dose, ou que même il n'est pas préparé avec toute l'exactitude nécessaire.

Je conclus donc ce discours théorique de l'opium, par la protestation que je fais d'en avoir donné de bien préparé, selon l'ordonnance des plus célèbres, des plus doctes & des plus renommés Praticiens d'aujourd'hui, plus qu'aucun Apothicaire de France, depuis plus de trente ans, sans que j'en ai jamais vu arriver aucun mauvais accident : au contraire j'en ai vu tant d'effets admirables & si louables, que je ne cesserai de ma vie de louer & de remercier ceux de qui je tiens la connaissance de ce remède divin, duquel nous allons faire suivre la préparation, telle que l'étude, le travail & l'expérience me l'ont donnée.

§. 25. *Préparation simple de l'opium.*

Je ne doute pas qu'il ne se trouve quelque Critique qui dira, que j'ai omis dans le discours précédent, la dispute qui se fait ordinairement dans l'Ecole, entre

ceux qui soutiennent que l'opium est froid, à cause que les anciens l'ont crû de la sorte ; & les autres qui affirment qu'il est chaud, parce que leurs sens & l'expérience de ses effets les obligent à le croire de la sorte par les doux liens de la vérité. Nous aurions agité cette question pour & contre, si nous ne faisions point profession de la Philosophie Chimique, qui nous ordonne de nous arrêter aux choses & non pas aux mots, & de ne pas juger de la vertu des choses, par les divers degrés imaginaires de leurs qualités, mais de puiser la connaissance de l'essence intérieure des mixtes de l'anatomie qu'on en peut faire ; c'est-là ce qui donne une véritable lumière, c'est ce qui découvre le principe qui prédomine dans les corps naturels, afin de puiser de là l'indication de leurs propriétés particulières & des usages, auxquels elles doivent être appliquées.

Pour bien faire ce que nous venons de dire, il faut commencer par le choix de l'opium ou du méconium : car ce serait dommage que l'artiste employât mal son temps & ses matières ; c'est pourquoi il faut qu'il soit capable de discerner le bon d'avec le mauvais, & le sophistiqué & adultéré d'avec le légitime : *Nam bonum a malo, salsum à vero discernere periti est artificis*. Or, comme on ne peut recouvrer que fort rarement & à grands frais le vrai maslac des Turcs, qui a une odeur forte & ingrate, qui est de la couleur d'un jaune tirant sur le roux fauve du poil du lion, qui est très amer, piquant & igné au palais & à la langue, si bien qu'il semble l'enflammer, qui est ramassé & uni en un monceau, comme un petit gâteau composé de plusieurs grains de diverses couleurs ; parce qu'en recueillant les goûtes qui coulent des incisions, qu'on a faites aux têtes du pavot, il s'y mêle toujours quelques grains de la semence avec la liqueur qui en sort : il faut donc que nous donnions les marques de pouvoir au moins choisir le meilleur & le plus pur de celui qu'on appelle méconium, qui se tire par l'expression du suc des têtes du pavot contuses & broyées, ou encore par le mélange du suc des feuilles du même pavot.

Il serait à souhaiter que ceux qui nous l'envoient, se contentassent de cette grossière préparation, sans y ajouter d'autres sucs pour l'augmenter : car les tourteaux d'opium qu'on tire de la Natolie, ne pèsent ordinairement que quatre onces, ou une demi-livre tout au plus ; au lieu que ceux qui nous viennent d'Alexandrie, d'Egypte, de Venise & de Marseille, pèsent toujours environ une livre, ce qui fait connaître que ceux qui en font le trafic, l'augmentent de près de moitié. Or on le sophistique de trois façons. La *première*, avec du suc à glaucium ; mais cette supercherie se reconnaît à la dissolution avec un peu d'eau, qui devient aussitôt jaune comme de la teinture de safran. La *seconde,* avec du suc d'endive & de laitue sauvage ; mais cela se connaît aussi, parce que lorsqu'on casse ou qu'on coupe les tourteaux d'opium, ou de méconium, le dedans en est

plus rude & plus âpre, & qu'il a une odeur plus mêlée, plus obscure & plus difficile à discerner. La *troisième* & dernière sophistication se fait avec de la gomme, ce qui se découvre aussi facilement : car il en est plus cassant & plus luisant ; & de plus il est le pire de tous, car il en a beaucoup moins de force & de vertu. Ce qui fait connaître que les marques du vrai opium ne peuvent être autres que celles que nous lui avons déjà données ; sinon que le méconium, qui est celui qui nous est le plus commun, est plus compact & plus serré, plus noir & plus fort en odeur ; mais il n'est ni si amer, ni si âcre & mordicant à la bouche, à cause des autres parties du pavot qui ont été mêlées, qui ne sont pas encore exaltées & cuites en sel volatil, comme le suc qui se tire de la tête seule, ou par les incisions, ou par les expressions.

Lorsque l'artiste aura choisi de l'opium tel qu'il est obligé de l'avoir, il le coupera par tranches très déliées, qu'il arrosera de vinaigre rosat dans une poêle de fer, jusqu'à ce que l'opium soit réduit en bouillie avec le vinaigre, par l'agitation qu'il fera avec une spatule de fer ; il faut après cela mettre la poêle sur un très petit feu, & dessécher ainsi l'opium peu à peu, sans augmenter le feu & sans le brûler, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait sec ; en sorte qu'il ne soit plus en masse, mais qu'il soit tout à fait réduit en poudre, & qu'il ne fume plus.

L'artiste fait par cette pure & simple opération *deux choses*, qui sont néanmoins très considérables. La *première,* qu'il chasse par cette exhalaison lente & modérée, & par l'agitation continuelle, le soufre extérieur, impur & indigeste de l'opium ; soufre, qui cause tous les désordres qu'on en peut appréhender. Et *la seconde*, qu'il corrige & qu'il fixe en quelque façon le sel volatil du même opium, par le moyen de l'acide du vinaigre ; & que de plus, il change aussi son amertume & son mauvais goût. L'Apothicaire Chimique gardera cet opium, ainsi corrigé dans sa boutique, pour s'en servir à la composition de tous les remèdes ordinaires, où cette drogue est requise, comme aussi pour en faire les préparations plus exactes & plus philosophiques, selon la description que nous en allons donner ci-après.

§. 26. *Pour faire l'extrait d'opium simple.*

Il faut mettre quatre onces d'opium préparé, comme nous venons de le dire, en poudre très subtile, que vous mettrez dans un matras ; & vous verserez dessus du très bon vinaigre distillé jusqu'à l'éminence de quatre doigts ; il faut bien agiter les matières, & mettre le matras en digestion au sable ou aux cendres, afin de faire l'extraction de la teinture de l'opium, qui se séparera de ses parties grossières & terrestres, qui contiennent la plus grande portion de son soufre impur & infect. Lorsque le vinaigre distillé sera bien empreint de la couleur

d'opium, il faut le retirer par inclination sans rien troubler, & en reverser du nouveau ; agiter, extraire & continuer ainsi, jusqu à ce que l'esprit du vinaigre en sorte de la même couleur qu'on l'y aura versé. Filtrez ces teintures, & mettez à part ce qui restera dans le filtre, & le faites sécher pour en faire ce que nous dirons incontinent : évaporez doucement au sable toutes les teintures, jusqu'en consistance de miel cuit en un sirop épais, que vous conserverez : prenez alors le reste de l'extraction de l'opium, faite par le vinaigre distillé, que vous aurez desséché ; mettez-le dans un matras, & versez dessus de l'esprit de vin rectifié, qui soie accué d'une drachme de sel de tartre de Sennert pour quatre onces d'esprit, afin que ce menstrue ainsi animé, achève d'extraire le soufre interne de l'opium, ce que l'esprit du vinaigre n'a pu faire, & qu'il fasse en même temps la digestion de son immaturité, ou crudité fâcheuse ; continuez ces extractions au bain-marie, jusqu'à ce que l'esprit ne se colore plus ; filtrez les teintures, & retirez l'esprit de vin au même bain (qui servira de nouveau à des opérations semblables) jusqu'en consistance de miel cuit ; alors vous joindrez les deux extraits ensemble, & achèverez de les évaporer jusqu'à la véritable consistance d'un extrait solide, qui se puisse former en pilules.

Ainsi vous aurez un corps d'extrait d'opium, qui est dépuré & corrigé, qui vous servira pour faire tous les autres extraits d'opium qui sont composés, qu'on nomme par excellence *Laudanum,* comme qui dirait un remède qui ne se peut assez louer, & qui est même au-dessus de toutes les louanges, comme les beaux & les admirables effets, qu'il produit tous les jours entre les mains des plus habiles & des plus excellons Praticiens le démontrent. On peut même en quelque façon donner déjà le nom de laudanum à cet extrait général de l'opium, puisqu'il est la base & le fondement de tous les autres, & qu'on peut même s'en servir sans aucun scrupule, ni sans aucun danger en beaucoup d'occurrences, & principalement, lorsque l'Apothicaire Chimique ne sera pas encore fourni des autres espèces de laudanum, qui; sont plus exaltées, & qui reçoivent d'autres choses dans leur composition, à quelque maladie, ou au soulagement de quelque partie en particulier.

Avant que d'attribuer aucune vertu à cet extrait d'opium ou laudanum simple, il faut que nous prouvions qu'il n'est capable d'aucun des mauvais effets, que les plus retenus & les moins hasardeux appréhendent de l'usage de l'opium. Ces mauvais effets sont, à ce qu'on dit, que l'opium suspend & supprime l'excrétion des excréments & des urines, qu'il engourdit & qu'il énerve les membres, qu'il change le coloris naturel en une couleur plombée, qu'il excite des sueurs froides, qu'il cause la courte haleine, & qu'il rend la respiration difficile, qu'enfin il cause par succession de temps une aliénation des sens & de

l'esprit, & qu'il assoupit & stupéfie toutes les facultés animales & vitales. Or nous avons fait voir que des Nations entières se servent de l'opium tout cru & sans aucune correction, sans que la plupart de ces accidents leur surviennent, hormis l'étourdissement, dont ils sont aussi libres après l'effet, que le sont ceux qui sont enivrés de bière, de vin, ou d'eau-de-vie. Ce qui fait voir que nous pouvons dire, avec beaucoup plus de raison, que l'opium bien dépuré & bien corrigé, comme nous l'avons enseigné, ne sera capable de produire aucun des maux qu'on en appréhende, pourvu que ceux qui le prescriront aux sains & aux malades, n'outrepassent pas la dose judicieuse, qui d'abord doit toujours être petite, afin de n'être pas surpris par les accidents que le trop peut occasionner, & que de plus on peut toujours y ajouter ; mais qu'on n'en peut rien diminuer, lorsqu'il est une fois dans l'estomac. Cela soit dit en passant, sur les précautions de la dose, qui doit être depuis un demi-grain, jusqu'à quatre & six grains.

Ajoutons à présent les excellences vertus de ce beau remède, qui sont *premièrement* d'apaiser les irritations, les séditions, les mouvements violents, les inquiétudes, les rages, la furie & la folie de *l'archée,* qui est le directeur principal des esprits de la vie, & par conséquent de la santé & de la maladie ; en sorte qu'il remet la paix & la concorde entre le moteur & les mouvements, si bien qu'après avoir doucement apaisé les douleurs, il concilie un sommeil doux & agréable, qui remet la nature en son entier, & qui rétablit les forces des pauvres malades, qui sont faibles & langoureux, à cause de la douleur, des inquiétudes & des veilles ; ce qui assurément fait au moins la moitié de la cure de la maladie, de quelque qualité qu'elle puisse être, car *sommus réparas vires, fessaque membra levat,* ce qui fait conclure que *Natura corroborata, est uranium morborum medicatrix*. Ce que je prouve par le texte même de Paracelse, au Livre septième des Archidoxes, an Chapitre de l'anodin spécifique. Il y a plusieurs causes, dit-il, qui nous ont aussi obligés de parler de cet anodin spécifique, parce que nous avons traité certaine sorte de maladies, où tous nos arcanes nous ont abandonnés, hormis le seul anodin spécifique, qui a produit les effets miraculeux, que nous n'avons pas néanmoins admirés, parce que nous savons que l'eau éteint le feu, & que l'anodin éteint les maladies de la même manière, & cela pour plusieurs rairons que nous laissons à part. Car qui repose & qui dort, ne pèche point même naturellement.

Si donc le paroxysme dort, on ne le sent pas ; s'il ne dort pas, son opération s'achève & se fait sentir. Nous avons en ceci sujet de nous consoler, que le dormir ôte & fait passer beaucoup d'ennui, de chagrin & de mélancolie. Mais il faut remarquer en ce lieu, qu'il n'est pas nécessaire que ce soit l'homme qui dorme, mais il faut que ce soit la maladie même. C'est pourquoi nous

composons un spécifique qui combat contre la maladie seule, & non pas contre l'homme tout entier, comme cela s'entend des fièvres, où il est besoin de s'en servir. Car y a-t-il des choses qui soient nuisibles à l'homme entier, & qui soient divisibles dans l'homme malade. Ce qui fait que nous attaquons la maladie, & que nous préparons le spécifique de telle façon, qu'il ne puisse faire aucune opération sur le corps. Voilà les mots de ce grand & admirable Théophraste, qui donne ensuite la préparation du laudanum qui suit.

§. 27. *Laudanum, ou spécifique anodin de Paracelse.*

Prenez de l'opium corrigé une once, du jus d'oranges aigres & de celui de coings, qui soient bien dépurés, de chacun six onces ; de la cannelle & du girofle, de chacun une demi-once : mettez le tout en poudre, & les mêlez ensemble dans un vaisseau de rencontre, & digérez au soleil ou au fumier de cheval l'espace d'un mois : cela fait, pressez les espèces, & remettez la liqueur dans le vaisseau circulatoire, à laquelle vous ajourerez un demi-scrupule de musc, quatre scrupules d'ambre gris, une demi-once de safran, une demi-drachme de sel de corail & autant de celui de perles : remettez encore le tout en digestion à la même chaleur durant un mois ; ensuite de quoi ouvrez le vaisseau, pressez le tout & le réduisez en extrait liquide, auquel vous ajouterez sur la fin un scrupule & demi de quintessence d'or ou de sol ; achevez l'évaporation & l'exsiccation de l'extrait en une masse dont on puisse former des pilules, dont la dose est depuis un demi-grain jusqu'à trois & quatre grains, ce qui est, ajoute-t-il, le vrai spécifique anodin, qui ôte & qui apaise toutes sortes de douleurs intérieures & extérieures, en sorte qu'aucun des membres n'en est plus en aucune façon tourmenté.

Vous voyez que Paracelse se sert de liqueurs acides, pour la dissolution & pour la digestion de l'opium, qui est la base de ce remède admirable, auquel il avait recours dans les plus urgentes & les plus difficiles maladies. Je ne peux m'empêcher de mettre encore ici ce qu'il dit à la louange des anodins & des somnifères en général, lorsqu'il parle dd soufre embryonné au premier Livre des choses naturelles. Que l'arcane le Médecin doit-il plus ardemment soulager, que celui qui peut apaiser toutes les douleurs & éteindre toutes les ardeurs ? Car celui qui en jouira, ne possède pas moins de science, qu'Apollon, que Machaon & Podalyre. C'est une façon de parler dont il se sert, pour élever jusqu'aux nues les louanges des remèdes somnifères & anodins.

Quoique le laudanum précédent soit propre & convenable à l'homme & à la femme indifféremment, il est cependant nécessaire de donner une description d'un laudanum hystérique pour les femmes, qui sont sujettes au mal de mère,

& qui soit privé du musc principalement : car l'ambre gris ne leur est bien contraire, ni nuisible, si le musc on la civette ne l'accompagne, quoiqu'il y en ait plusieurs qui soient persuadés du contraire. Ce laudanum se fait ainsi.

§. 28. *Laudanum hystérique, ou pour les femmes*.

Prenez deux onces de karabé blanc ou d'ambre blanc, celui dont on fait les chapelets, une demi-once de myrrhe très fine, deux drachmes de safran, une drachme de la substance interne & dissoluble du castor ; mettez le tout en poudre, & en faites l'extraction à la chaleur du bain-marie, dans un vaisseau circulatoire avec de l'esprit de vin alcalisé ; & continuez d'extraire avec de nouveau menstrue, jusqu'à ce que vos espèces demeurent sans aucune couleur, filtrez toutes les teintures, & en retirez l'esprit à la vapeur du bain, jusqu'à consistance de sirop ; vous le circulerez l'espace de quinze jours avec deux onces d'esprit de vertus, tiré de la manière que nous l'enseignerons, lorsque nous traiterons des métaux : retirez l'esprit aux cendres ; puis joignez à ce qui reste une once d'extrait d'opium simple, qui ait été dissout dans trois onces de suc d'oranges bien dépuré ; mettez évaporer aux cendres à un feu fort lent, jusqu'à ce que le tout soit réduit en un extrait solide, qui puisse être manié & formé en pilules ; il faut garder la masse de toutes les sortes de laudanum dans de la vessie, qui ait été ointe d'huile ou d'essences aromatiques, comme de celles de girofles, de cannelle & de muscade, pour le laudanum simple & pour celui de Paracelse ; & avec celles de succin ou de pouillot royal, pour le laudanum hystérique, & mettre la masse ainsi enveloppée dans une boite d'étain ou d'argent.

On peut donner librement de ce laudanum aux femmes & aux filles, sans craindre aucune irritation de la matrice : au contraire, ce remède corrigera tout ce qu'il y aura de mauvais & d'impur dans cette partie ; il est aussi spécifique en l'un & en l'autre sexe, contre toutes les maladies du cerveau, de quelque cause qu'elles proviennent : mais principalement, il est très recommandable pour ôter les idées maladives & malignes des épileptiques, & principalement pour empêcher les accidents de l'épilepsie, qui est occasionnée par les météorismes de la matrice ; & que personne n'appréhende aucunement que ce médicament retienne les purgations lunaires, ou qu'il suspende les vidanges des femmes qui sont en couche : au contraire, il ne manquera jamais de les faire suivre, après qu'il aura remis les fonctions naturelles en leur devoir, par le repos qu'il aura procuré, après avoir apaisé les douleurs & avoir aussi concilié le sommeil. Mais ce qui est ici de plus surprenant & de moins concevable, c'est que cet extrait arrête aussi sans aucun danger le flux immodéré des femmes,

sans aucune peine, parce que s'il provient de quelques sérosités acres & malignes, ce qui le compose, les adoucit & les tempère de telle sorte, que ce remède ne manque jamais de satisfaire l'espérance du Médecin & de soulager le malade. Il est aussi merveilleux dans routes les autres hémorragies, de quelque cause interne ou externe qu'elles proviennent, comme j'en suis témoin oculaire en diverses rencontres. La dose est depuis un grain jusqu'à quatre au plus ; mais il faut noter qu'il agira mieux & plus vite dissout, qu'en pilules.

§. 29. *Laudanum, contre la dysenterie & contre toutes les espèces de flux de ventre immodérés, & contre les fièvres.*

Prenez des racines d'asclépias, de contrayerva, d'impératoire, d'angélique, de carline, de scorsonère qui ait été séchée à l'ombre, de zédoaire, de bistorte & de tormentille, de chacune deux drachmes, de la chair de vipères, trois drachmes, du sang de dragon très fin ou en larmes, une drachme & demie ; du camphre, une drachme ; de l'écorce de quinquina & du gui de chêne, de chacun une demie once : mettez le tout en poudre, que vous digérerez au bain-marie dans un vaisseau de rencontre avec de l'alcool de vin, tant qu'il surnage de quatre doigts. Lorsque l'esprit sera bien teint, versez-le par inclination & en remettez du nouveau, & continuez ainsi les extractions, jusqu'à ce que toute la teinture & la vertu des espèces soient extraites ; pressez-les ensuite & filtrez les teintures, auxquelles vous ajouterez une once d'extrait d'opium simple, une drachme d'extrait de safran, quatre scrupules de magistère dissoluble de corail rouge, autant de celui de perles, & une demi-drachme de très bon Ambre gris, dissout avec deux scrupules d'huile de macis faite par expression, qui auront été unies ensemble, à une drachme de sucre fin en poudre très subtile : mettez le tout dans une cucurbite à la vapeur du bain, le chapiteau mis & les jointures bien exactement lutées : on donnera le feu modérément, afin d'en retirer un esprit sudorifique, cardiaque & alexitères, qui n'a presque point son pareil : réduisez peu à peu le tout en une masse, que vous garderez au besoin dans la vessie ointe d'huile de girofles.

Ce laudanum est un trésor pour ceux qui le posséderont dans les lieux où la dysenterie, la lientérie, & les flux de ventre malins régneront, comme cela se voit ordinairement dans les armées. De plus, c'est un souverain cordial & alexitères dans toutes les fièvres malignes, aussi bien dans les intermittentes, que dans les continues, dans les veilles immodérées, dans les douleurs & dans les picotements importuns & lassants du tenesme. Il ne faut pas que ceux qui emploieront ce digne remède, craignent de s'en servir avant la purgation, de peur, comme on dit, d'enfermer le loup dans la bergerie ; parce qu'il faut

toujours avoir plus d'égard au soulagement des douleurs & au repos du malade, qu'à la malignité de ce qui pèche en qualité ou en quantité, vu même qu'après cela le patient souffre beaucoup plus gaiement la purgation, à cause qu'il a reposé, & que ses forces sont augmentées. Ce laudanum produit aussi de merveilleux effets dans toutes les coliques universellement, & particulièrement dans celle qu'on appelle *Convolvulus,* qui n'est rien autre chose qu'un mouvement des intestins, qui se fait contre nature de bas en haut, au lieu que le mouvement naturel, qu'on appelle péristaltique ou consécutif, se fait de haut en bas ; & comme cela n'est occasionné que par l'irritation des esprits ou par la malignité des matières retenues, ce remède remédie à l'un & à l'autre en même temps, quoique cela passe pour incroyable dans l'esprit de ceux qui condamnent cette pratique : *Sed canes allatrant lunae, nec luna movetur.* Il est aussi très utile & très excellent dans toutes les fièvres, parce qu'il les fait critiquer par la sueur & par les urines ensuite du repos, & que de plus, il fortifie le ventricule & sa faculté digestive, qui est toujours dépravée dans les fièvres, & principalement dans les lièvres tierces, doubles tierces, quartes & doubles quartes, qui durent ordinairement trop longtemps pour les pauvres malades, ce qui les jette le plus souvent d'un gouffre en l'autre, c'est-à-dire, de la fièvre dans l'hydropisie.

La dose est depuis un grain jusqu'à quatre, avec cette remarque de faire toujours précéder un lavement simple avec de l'urine nouvellement rendue, à ceux à qui on en donnera qui auront la fièvre, & d'éviter aussi de le donner le jour du paroxysme ou de l'accès, sinon dans les fièvres continues & dans toutes les fièvres malignes : il y a néanmoins cette réserve, qu'il faudra anticiper les redoublements, s'il en arrive tous les jours.

§. 30. *De l'élatérium ou suc des concombres sauvages, qui est condensé.*

L'élatérium est un suc très amer, qui se tire du fruit du concombre sauvage, avant qu'il se soit crevé, & qu'il ait jeté sa semence, qui est proprement dire, un peu avant qu'elle soit mûre ; ce suc ensuite a été évaporé & condensé en un extrait grossier, qu'on dit être celui de tous ces sucs, qui se conserve le plus longtemps avec son goût & sa vertu : car il y en a qui croient qu'il dure plus de cent ans, avant que de perdre aucune de ses facultés. Ce que nous avons dit de l'immaturité de l'opium, doit faire conjecturer que ce suc ne manque pas d'avoir aussi ses défauts, puisqu'il est tiré d'un fruit qui n'était pas encore arrive à sa perfection, & qu'ainsi il est nécessaire de le corriger, si on le veut rendre capable de produire quelque effet non nuisible par sa vertu purgative, qui est très violente, jusque-là qu'elle est capable de perdre le *fœtus* mais comme

cette violence & son immaturité peuvent être corrigées, & que c'est un remède qui est capable de produire beaucoup de bons effets, pour évacuer les sérosités véroliques, & pour vider les eaux des hydropiques ; nous avons jugé nécessaire de donner premièrement le moyen de purifier ce suc condensé ; puis en second lieu, d'enseigner comment on en pourra faire un extrait légitime, dont on pourra se servir sans aucun danger dans plusieurs maladies opiniâtres ; parce que ce remède a en soi un sel volatil très abondant, & un soufre, qui le conservent sans aucune corruption, & qui lui communiquent la vertu colliquative & purgative.

§. 31. *La dépuration de l'élatérium.*

Il faut que l'artiste dissolve autant qu'il voudra de ce suc dans une quantité suffisante de phlegme de vitriol, qui soit rendu aigrelet avec une portion de son esprit acide, puis les digérer ensemble à la chaleur du bain, durant le temps de six semaines, & lorsque ce temps sera expiré, il faut presser & couler la dissolution & la filtrer, pour en séparer toutes les grossièretés & toutes les hétérogénéités. Faites évaporer ensuite la filtration aux cendres à un feu modéré, jusqu'en consistance d'un extraie, qui sera l'élatérium dépuré & en partie corrigé, à cause de l'acide du vitriol, qui aura émoussé la vertu trop active de l'élatérium, qui est déjà capable d'entrer dans les pilules qu'on donnera pour la vérole, pourvu que les corps qu'on voudra purger soient bien robustes, & que l'on joigne quelques drogues aromatiques, qui empêcheront qu'il ne nuise à l'estomac & aux parties voisines. La dose est depuis un grain jusqu'à six ; mais il faut travailler d'une autre façon, plus capable d'agir sur le soufre de ce suc, & sur son sel terrestre & indigeste, afin de le mûrir, & de rendre ce médicament utile à ceux qui en auront besoin : ce qui se fait de la manière suivante.

§. 32. *Comment il faut faire l'extrait de l'élatérium.*

Il faut pour cet effet mettre autant qu'on voudra de l'élatérium dépuré dans un vaisseau de rencontre, & verser de l'esprit de vin très pur, qui soit accué d'un scrupule de sel de Sennert, pour chaque once d'esprit, jusqu'au milieu du vaisseau, qu'il faut luter avec exactitude, & le placer au bain vaporeux dans de la sciure de bois à une chaleur modérée, durant trois semaines entières. Ce temps expiré, l'artiste doit ouvrir le vaisseau & filtrer la teinture, à laquelle il faut joindre un scrupule de magistère dissoluble de corail, & un demi-scrupule d'huile de noix muscade exprimée, broyée avec du sucre en poudre, pour chaque once d'élatérium ; puis retirer l'esprit au bain vaporeux, jusqu'en consistance d'un extrait mou, qu'il faut après cela mettre dans une écuelle de

grès ou de faïence, & l'évaporer aux cendres lentement en une masse, dont on puisse faire des pilules, qu'on doit garder dans une vessie ointe d'huile de girofles.

Cet extrait est un grand remède pour évacuer toutes les sérosités superflues & malignes, qui infectent les parties nerveuses & membraneuses : c'est pourquoi, on le donnera avec succès dans toutes les maladies des jointures, dans les atrophies, la leucophlegmatie, les goûtes, la vérole, l'hydropisie & toutes autres affections semblables ; mais principalement, lorsqu'on y mêle quelque bon arcane, qui soit tiré du mercure, ainsi que nous l'enseignerons ci-après. La dose est depuis deux grains jusqu'a douze, à condition que le malade prendra le soir du jour de la purgation un julep, avec quatre onces d'eau du suc de chicorée, une once & demie de sirop d'œillets, & cinq ou six gouttes de très bon esprit volatil de Vénus.

SECTION NEUVIEME.

§. 1. *De l'Huile.*

Les Médecins qui ont écrit de la Pharmacie, se sont toujours servis du simple mot d'huile, ou de celui d'huile commune, lorsqu'ils ont parlé de l'huile qui se tire des olives par expression : ce nom lui appartient légitimement, parce qu'elle n'est pas seulement d'un très grand usage dans la Médecine, pour l'extérieur, mais aussi à cause qu'elle sert d'aliment & de remède, pour l'intérieur. Or comme cette Section est destinée à traiter de l'huile, nous n'en choisirons pas d'autre, que celle que les Anciens & les Modernes ont mise en usage. Et comme la Chimie ne travaille sur des produits naturels, que pour corriger leurs défauts & pour les exalter en vertu : aussi n'aurons-nous aucune autre chose à faire ici sur l'huile, sinon d'en séparer quelque humidité grossière & indigeste, qui empêche sa pénétration, & de la rendre plus subtile & plus active : car l'huile d'olives n'est à proprement parler, que le soufre imparfait & indigeste de ce fruit, qui participe de beaucoup de sel volatil mêlé d'une viscosité lente, comme le témoigne sa congélation, sa gruméfaction au froid, & son inflammation.

Nous n'en ferons donc que deux préparations, qui serviront de type pour travailler sur toutes les autres sortes d'huiles, lorsque l'artiste les voudra rendre plus pures, plus pénétrantes & plus subtiles. La *première* sera l'opération qui produit l'huile, qu'on appelle des Philosophes, & cette dénomination convient bien à cette opération : car il faut avouer que celui qui l'a inventée, a été imbu de la belle Philosophie, puisqu'il a joint la pratique à la théorie, & qu'il nous a laissé pour marque de son étude & de son travail, la façon de faire une huile qui

est admirable pour sa vertu. La *seconde* opération, ce sera la distillation de l'huile commune, afin de la rendre plus durable & moins fuligineuse, afin qu'elle serve aux lampes que les Chimistes emploient pour donner la chaleur au four à lampe, & même pour s'en servir en diverses occasions, où elle peut être utile pour les maux du dedans & pour ceux du dehors.

§. 2. *Comment il faut faire l'huile des Philosophes*.

Il faut prendre des vieilles tuiles ou des vieilles briques & les rompre par morceaux, de la grosseur d'une petite noix, & les mettre en un creuset dans le four à vent avec du charbon, *stratum super stratum*, ou lit sur lit, en sorte néanmoins que le premier & le dernier lit soient de charbon, auquel il faut mettre le feu, & faire ainsi rougir les morceaux de brique ; & lorsqu'ils seront tellement rouges, qu'on ne les pourra plus distinguer d'avec la braise, il faut avoir cinq ou six livres de vieille huile d'olive qui soit claire, & la mettre dans un bassin de cuivre ou d'étain, qui ait un couvercle qui soit juste, pour le fermer & éteindre la flamme, lorsqu'on y mettra les morceaux de tuile ou de brique rougis au feu ; il faut donc ensuite prendre les morceaux avec des molettes hors du feu, & les éteindre les uns après les autres dans l'huile, & continuer ainsi jusqu'à ce que toute l'huile soit absorbée. Après cela, il faut mettre ces morceaux imbus de l'huile, en poudre, & y mêler leurs poids égal de sel décrépite, ou autant de la tête morte de l'eau forte, ou de colcotar ; il faut mettre la matière dans une cornue de verre qui soit lutée, la placer au fourneau de réverbère clos, lui adapter un ample récipient qui soit bien luté, couvrir le fourneau, puis donner le feu graduellement, jusqu'à ce que les gouttes commencent à suivre les unes après les autres, & que l'huile pousse en vapeurs & en nuages obscurs dans le récipient. Alors il faut augmenter le feu, & le continuer même avec la flamme d'un bois qui soit bien sec, jusqu'à ce que le récipient devienne clair de soi-même, il faut alors cesser le feu & laisser refroidir le tout ; & lorsque les vaisseaux seront ouverts, on reconnaîtra que ce qui était presque inodore & insipide, a bien changé de nature : car le sel volatil de l'huile est tellement exalté & changé, qu'à peine peut-on souffrir le nez sur le récipient, à cause de la subtilité des esprits de ce sel, & cette huile distillée a acquis une odeur qui n'est nullement agréable.

On peut mettre à part la moitié de l'huile distillée, sans la rectifier ; car elle pourra servir en beaucoup de rencontres, où il n'est pas nécessaire qu'elle soit si subtile. Prenez ensuite l'autre moitié, & la mêlez avec des cendres du foyer & du colcotar, jusqu'à ce que le tout soit réduit en une pâte, dont vous formerez des boulettes, & les mettrez dans une cornue de verre, de laquelle il faut bien

nettoyer le col en dedans, & la placer au sable avec son récipient, puis donner le feu par degrés, & continuer jusqu'à ce que vous ayez retiré toute l'huile qui sera très subtile & fluide, & qui pénétrera avec une activité admirable. Ces deux huiles sont bonnes pour être employées au-dehors ; mais si on désire s'en servir intérieurement, il faut que l'artiste prenne une demie livre de l'huile rectifiée, & qu'il la mêle avec autant de sel de tartre, & avec deux livres de vin blanc, qu'il mette tout ce mélange dans une basse cucurbite, dont le chapiteau joigne juste, & qu'il soit bien exactement luté, & qu'il donne le feu jusqu'à ce que les vapeurs s'élèvent, qui seront mêlées d'huile, d'eau & d'esprit ; il faut continuer le feu jusqu'à ce qu'il ne monte plus aucune portion d'huile : on doit séparer l'huile qui restera dans la cucurbite, & la joindre à celle de la première distillation, qui n'a pas été rectifiée : ainsi vous aurez la véritable huile qu'on appelle des Philosophes, & qui mérité bien ce nom, lorsqu'elle est réduite à ce haut point de subtilité, à cause des rares & des beaux effets qu'elle produit, tant au-dedans qu'au-dehors.

La *première* huile qui a été tirée, & qui n'a point été rectifiée, dissout, digère, mûrit & amollit toutes les duretés schirreuses, & principalement celles qui sont indolentes : elle résout puissamment les œdèmes flatueux & froids, & toutes les autres tumeurs dures & froides, en quelque partie du corps qu'elles puissent être situées, & particulièrement celles qui sont vers les jointures, dont elles empêchent les actions. *La seconde* qui a été rectifiée, est aussi très utile à tout ce que dessus ; car elle digère beaucoup plus promptement : surtout elle fait merveille pour dissiper les tophes & les schirres, ou les nodosités des goûtes froides, si on la mêle avec un peu d'esprit de sel & avec de l'esprit de vin très subtil ; ce mélange est aussi très salutaire à ceux qui ont quelque membre atrophié ou paralytique : car il s'insinue dans les parties, & consume les glaires qui empêchaient l'illustration des esprits dans la partie, par leurs obstructions ; ou bien, ils raniment la vie & les esprits dans la partie, lorsqu'elle en est privée & comme demi-morte.

Mais il n'y a point de comparaison de la première, ni de la seconde avec la troisième ; car elle est si subtile, qu'elle pénètre en un instant comme la lumière : c'est pourquoi il faut que ceux qui s'en serviront, agissent avec jugement & avec proportion, car si on la donne intérieurement contre la peste & contre les coliques venteuses, il ne faut pas outrepasser huit goûtes au plus, & la donner contre la peste dans de l'eau distillée, avec du vin blanc des racines de petasites, & contre la colique dans celle de sassafras. Il faut aussi user de précaution, lorsqu'on s'en servira extérieurement : car si on s'en sert aux goûtes froides, il y faut dissoudre du camphre, & ne l'appliquer sur la partie qu'avec une plume, &

ne la passer que trois fois au plus en un même endroit : ce n'est pas néanmoins encore son plus excellent usage ; car il semble que cette huile soit particulièrement dédiée à la matrice, dont elle apaise les irritations, si on la donne intérieurement dans de l'eau de sabine ou de matricaire : elle en ôte aussi toutes les obstructions & en chasse toutes les ordures, si on en introduit dans son orifice, où elle se volatilise aussitôt, & cause l'ouverture de l'utérus, pour en faire sortir ce qui est nuisible. On peut aussi la faire pénétrer jusque dans le corps de la matrice, avec un instrument qui ait une boule au-bas qui se monte à vis, avec un canal proportionné au col de la matrice, qui soit bien rond par le bout, & qui soit percé de plusieurs petits trous ; afin que lorsque cette huile subtile se volatilisera par l'action de la chaleur, que la matrice en reçoive la vapeur, qui en corrigera tous les défauts : c'en est assez pour les personnes de l'art ; car il n'est pas nécessaire ni même permis d'en dire davantage. J'achèverai en disant, que cette huile mûrit en très peu de temps, les abcès, & surtout le bubon pestilentiel, si on l'applique dessus en même temps qu'on en aura donné intérieurement au malade, & qu'on l'aura couvert pour provoquer la sueur.

§. 3. *La défécation de l'huile.*

Il faut mêler huit livres d'huile qui soit bien claire, avec deux livres de sel de tartre dans une cornue de verre, qu'il faut placer au sable, & la distiller lentement à une chaleur graduée, jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus rien : alors il faut retirer le sel de la cornue avec de l'eau chaude, le filtrer & l'évaporer jusqu'à sec, puis le faire rougir dans un creuset ; & lorsqu'il sera presque refroidi, il faut le mettre en poudre dans un mortier chaud, & le mêler derechef dans la cornue avec l'huile, qui aura été déjà distillée, & réitérer au sable comme auparavant : ce qu'il faudra faire encore pour la troisième fois, afin d'avoir une huile subtile qui dure beaucoup à la lampe, qui ne s'éteint point, pourvu qu'on ait soin des mèches, & qui ne pousse pas une fumée si grossière, ni si noire, & par conséquent qui ne fait pas tant de suie : mais elle n'est pas seulement propre à cela, elle est de plus très bonne pour résoudre & pour amollir comme la précédente ; c'est pourquoi on la pourra en quelque façon substituer, lorsqu'on en aura besoin pour les maux externes, lorsqu'on traitera quelques personnes délicates, qui ne pourront pas souffrir l'odeur ingrate de l'huile des Philosophes ; mais elle n'est pas si pénétrante ni si efficace : on peut aussi s'en servir pour la cuite des emplâtres & des onguents, à cause qu'elle ne participe plus de cette humidité excrémenteuse, qui cause ordinairement de la pourriture & de la colliquation dans les plaies & dans les ulcères.

ଔ৩ଔ৩ଔ৩ଔ৩ଔ৩ଔ৩ଔ৩ଔ৩ଔ৩ଔ৩ଔ৩ଔ৩ଔ৩ଔ৩ଔ৩

SECTION DIXIÈME.

§. 1. *Des larmes ou des résines.*

Les larmes ou les résines, sont des substances qui proviennent des végétaux, qui sont grasses & oléagineuses, & qui en sortent d'elles-mêmes, ou après qu'ont fait quelque incision à la plante : elles sont de consistance différente : car il y en a qui sont molles & les autres sont dures. Les molles sont toutes les espèces de térébenthine & la poix liquide. Les dures sont l'élémi, l'animé, le tacamaca, l'oliban & toutes les autres pareilles. Nous donnerons deux exemples de la distillation, l'un d'une résine liquide, & l'autre d'une résine solide, qui seront la térébenthine commune & celle de Venise, & la résine élémi, afin que le travail que nous ferons là-dessus serve d'instruction pour opérer sur le reste.

§. 2. *La distillation de la térébenthine commune.*

Nous prenons plutôt la térébenthine commune qu'une autre qui serait plus subtile, parce qu'elle est en quelque façon plus naturelle, & qu'elle possède plus amplement les parties mercurielles & balsamiques que les autres espèces. C'est celle que Paracelse appelle *resina de botin ;* & quoiqu'il y en ait qui croient qu'elle est inférieure, & moindre en vertu que celle de Chypre ou de Venise, nous ne sommes pourtant pas de ce sentiment. Car quoique les autres soient plus nettes, & plus claires, celle-ci toutefois a quelque sel volatil mercuriel, qui ne se trouve pas si abondamment dans les autres : il faut donc y procéder de la sorte.

Il faut mettre six livres de térébenthine commune, qui est celle du larix, dans une grande & ample retorte de verre, qui ne soit occupée de la matière, que jusqu'au tiers de la capacité, ou un peu plus, à cause que la chaleur fait élever la térébenthine, & qu'ainsi elle sortirait en corps par le col de la cornue, au lieu de s'élever simplement en vapeurs ; mais pour éviter cela, il faut mettre dans le vide de la cornue au-dessus de la térébenthine une bonne poignée de filasse, afin qu'elle empêche l'ébullition & l'élévation de la matière, placez la cornue au sable, & lui adaptez un récipient qu'on lutera avec du papier & de la colle faite avec de la farine ; donnez d'abord le feu lentement, jusqu'à ce que les gouttes de l'esprit acide & mercuriel commencent à tomber ; il le faut entretenir de la sorte, tant que l'artiste aperçoive que l'huile éthérée & subtile commence aussi à dégoutter, & à paraître en une petite vapeur nuageuse & blanche, qui se condense en une huile subtile dans le récipient : alors il faut augmenter le feu peu à peu, jusqu'à la cessation des gouttes & du nuage blanc, ce qui est un signe que l'huile jaune commencera bientôt ; alors changez de récipient, afin d'avoir

toutes ces substances séparément : continuez le feu en augmentant, jusqu'à ce que les gouttes qui tombent, commencent à être d'un jaune foncé, ce qui témoigne qu'il faut encore changer de récipient ; & alors vous donnerez le dernier degré du feu, afin de faire passer tout le corps de la térébenthine en vapeur, qui se condenseront en une huile balsamique, qui sera un peu lente & rouge comme du sang.

Ainsi vous aurez fait passer toute la substance de cette résine en quatre liqueurs différentes, non seulement en couleur, mais aussi en vertu ; car il y a la liqueur aqueuse qui se trouve au-dessous de l'huile éthérée & subtile, qu'on appelle ordinairement esprit de térébenthine ; mais c'est improprement : car les Chimistes n'appellent jamais esprit, ce qui est gras, onctueux & inflammable : cet esprit n'est proprement que le sel volatil & mercuriel do h térébenthine, car il est acide ; c'est un dissolvant philosophique des cristaux, des pierres & des coquillages selon quelques-uns : mais comme il y en a beaucoup d'autres qui le surpassent en dignité & en vertu pour cet effet, nous ne sommes pas de ce sentiment. Mais nous pouvons dire avec vérité, que cet esprit est pourtant en quelque façon estimable, à cause de son astriction balsamique, qui ne nuit point aux parties nerveuses & membraneuses, comme sont tous les autres acides, qui ne participent point de cette vertu balsamique : car, quoique les Dogmatiques prétendent corriger la térébenthine avec leur prétendue lotion, ils en ôtent pourtant ce qu'elle a de meilleur & de plus énergique, pour déterger & pour mondifier. Comme l'huile éthérée & subtile, que la térébenthine contient en soi, lenit & adoucit par sa qualité balsamique, ce sel subtil & détersif agit aussi en même temps, parce qu'il déterge & mondifie puissamment, & qu'il sert comme de précurseur à l'autre, qui lenit & qui tempère ce que le premier avait comme presque irrité. De-là l'artiste doit conclure que cet esprit est bon, pour nettoyer les viscosités, les impuretés & les autres mauvaises dispositions des reins, des uretères, des vaisseaux spermatiques, des prostates & des parastates, lorsqu'il s'est fait quelque irritation & quelque vilenie, qui s'est logée dans la sinuosité de ces parties, qui ne peuvent être ni ôtées, ni corrigées que par le moyen des remèdes mondifiants & balsamiques, qui soient capables de garder & de conserver leur verni sans aucune altération, afin de la pouvoir charrier avec eux jusque dans les parties qui ont besoin de leur secours.

II faut faire une remarque générale, qui est de grande importance pour la Médecine, qui doit prendre indication de l'effet des remèdes, & principalement de ceux qui sont employés pour les reins & pour la, vessie : car tous les médicaments qui sont doués d'un sel sulfuré, volatil & balsamique, conservent leur vertu inviolable dans la digestion même, & la poussent jusque dans les

parties malades, ainsi que l'odeur de l'urine le témoigne, ce que fait aussi sa couleur ; ce qui prouve évidemment qu'il ne s'est fait aucune mauvaise altération ; mais au contraire, que le remède est demeuré vainqueur, puisqu'il a passé par tant de lieux, sans avoir été corrompu, & qu'au lien de cela, il s'est perfectionné par l'action de la chaleur interne. Car l'urine de ceux qui ont pris de la térébenthine ou de son huile éthérée, sent la violette ou l'iris, & pour une preuve plus convaincante, il faut qu'on sache que ce n'est pas la térébenthine seule, qui produit cette bonne odeur ; car la noix muscade, le macis, le girofle, les baies de genièvre, les racines de persil, de fenouil, de *daucus*, que nous appelions carottes, & les panais ou *pastinaca sativa*, donnent une odeur de violette à l'urine, à cause de leur vertu balsamique & sulfurée volatile, qui s'exalte & se perfectionne par le moyen de l'esprit & du sel de l'urine : ce qui est un mystère qui n'est pas peu considérable pour ceux, qui se donnent la peine d'examiner les remèdes par l'effet des digestions naturelles, afin de connaître jusqu'où peut aller la sphère de leur activité.

Mais ce qui est encore plus admirable, est que la térébenthine qui est dissoute dans un lavement, pénètre par la vertu de son huile éthérée, au travers de toutes les parties membraneuses & nerveuses, où elle imprime le caractère de son efficace. Et de-là je prouve cette vérité, par l'agréable odeur, de violette que l'urine en reçoit : ce qui fait connaître qu'il ne faut aucunement craindre de donner dé la térébenthine ou des remèdes qui en font tirés, aux bleues, ou par la bouche, on dans les lavements, à cause que l'effet n'en peut jamais être que très heureux pour le bien du malade, pour la réputation du Médecin & pour celle du Chirurgien. Il faut aussi qu'on reconnaisse que comme les choses, qui s'exhalent en bonne odeur, témoignent par-là le bien qu'elles peuvent apporter ; qu'au contraire celles qui dégénèrent en mauvaise odeur, & qui troublent l'économie des reins & de la vessie, témoignent quelque mauvaise qualité, qui doit être évitée ; comme l'autre doit être mise en usage. C'est ce que nous avons cru devoir dire, pour déraciner de plus en plus les préjugés de ceux qui craignent toujours le chaud & le froid, sans considérer la vertu spécifique du mixte qu'ils veulent employer.

La vertu de l'huile éthérée de térébenthine qu'on appelle vulgairement essence ou esprit de térébenthine, mais improprement, est grande : car elle pénètre subtilement, elle incise, résout & atténue les mucilages, & les glaires tartareuses des reins & de la vessie, & provoque l'urine. Elle est aussi excellente contre la toux & contre les affections des pommons, qui proviennent de quelque matière tartarée ; contre, les obstructions de la rate & de la matrice ; contre la strangurie & la difficulté d'uriner, pour chasser le sable des reins & de la vessie ; contre les

chaude pisses & les gonorrhées ; & enfin contre les ulcères du col de la vessie & de toutes les autres parties qui fervent au déduit, lorsqu'elles sont infectées du venin vérolique. La dose est depuis quatre gouttes jusqu'à vingt dans les liqueurs appropriées.

L'huile jaune & le baume, qui n'est rien autre chose que l'huile rouge, ne sont pas beaucoup différentes en vertu ; c'est pourquoi on les pourra employer ou conjointement, ou séparément : car elles échauffent, atténuent, mondifient & consolident également. Ce qui fait qu'elles sont très utiles, & qu'on peut s'en servir avec un heureux succès, pour les membres qui ont été endommagés du froid & de la gelée, pour les tumeurs schirreuses, pour les vieux ulcères baveux & pourris, contre la gangrène, contre les engelures des pieds qu'il guérit & qu'il réunit parfaitement, mais le baume plutôt que l'huile.

Mais parce que l'huile éthérée, qui se tire de la térébenthine commune, n'est pas si subtile, ni si agréable à l'odorat ni au goût, que celle qu'on distille de celle de Venise par la vessie : il faut que nous enseignions comment il faut que l'artiste fasse bien & exactement cette opération. Pour cet effet, il faut qu'il prenne huit livres de térébenthine de Venise de la plus claire, de la plus coulante & de la plus odorante : car toutes ces marques-là témoignent qu'elle est nouvelle, & qu'elle est par conséquent meilleure ; qu'il la mette dans la vessie, qu'il verse dessus douze pintes d'eau de roses, & huit pintes de vin blanc ; qu'il ajoute aussi trente citrons coupés par rouelles ; qu'il couvre la vessie, & qu'il donne le feu comme pour distiller de l'eau-de-vie, & ainsi il fera trois opérations d'un seul coup : car il tirera premièrement une huile éthérée très subtile, très efficace & de très bonne odeur : secondement, il aura un esprit diurétique très excellent ; & pour le troisième, une eau qui lui servira, pour donner l'huile après l'avoir mêlée avec du sucre en poudre, & qui peut toujours servir à la même distillation.

Sans doute qu'il y en aura qui diront que c'est faire beaucoup de frais, pour avoir de l'huile de térébenthine, & qu'il n'est pas nécessaire de prendre tant de peine, puis-qu'on en peut avoir à meilleur marché une livre entière, que ne coûte la térébenthine de Venise. Mais que ceux qui raisonnent de la sorte, rentrent en eux-mêmes, & qu'ils considèrent l'odeur & la vertu de l'une & de l'autre ; qu'ils en fassent les épreuves, & ils connaîtront alors quelle différence il y a de l'une à l'autre : c'est pourquoi j'exhorte l'Apothicaire Chimique de ne regarder jamais aux frais ni au travail, parce que l'un & l'autre de ces ménagements chargeront sa conscience, & diminueront sa réputation.

Il faut que l'artiste ait soin de changer de récipient, lorsqu'il y aura environ quatre ou cinq livres de liqueur dedans, afin de n'avoir pas la peine de rectifier l'esprit ; & lorsque la distillation sera achevée & que les vaisseaux seront refroidis, il trouvera la colophone dans le fond de la vessie, qui n'est rien autre chose que la térébenthine, qui est privée de son huile éthérée ; il la faut fondre lentement dans l'eau, pour la couler à travers un linge ou une étamine, afin de la purifier & de la séparer d'avec les tranches de citron. Or comme la colophone n'est qu'une portion des résines, aussi lui peut-on légitimement attribuer les mêmes vertus, hormis que la colophone n'est ni si pénétrante ni si active : car elle échauffe & dessèche ; elle agglutine & consolide ; & comme elle se fond & se lie bien avec les choses onctueuses & grasses, aussi est-ce son principal usage d'entrer dans la composition des emplâtres & des onguents. On peut aussi s'en servir dans les opiates, au lien de la térébenthine cuite : mais je conseille plutôt de se servir de la térébenthine qui n'ait été ni bouillie, ni distillée, afin qu'elle soit encore fournie de ses facultés balsamiques.

§. 3. *Comment il faut distiller la résine élémi.*

Ce qu'on appelle dans les boutiques, gomme élémi, c'est la larme ou la résine d'une espèce de cèdre qui croît en Ethiopie. La meilleure est celle qui est claire & blanchâtre, qui est mêlée de quelques petites particules jaunes, qui est réduite en masse, & qui, lorsqu'elle est enflammée pousse une odeur qui n'est point désagréable. Il faut mettre l'élémi en poudre, & le mêler avec trois parties de farine de briques & une partie de sel décrépité, & mettre le tout dans une retorte, qu'il faut placer au réverbère clos sur une bonne capsule de terre, & sur laquelle il y ait du sable : puis il faudra y adapter un récipient & couvrir le fourneau, & donner ensuite le feu par degrés, jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus rien : on pourra garder une partie de cette huile sans la rectifier ; mais il faut distiller l'autre, en la mêlant avec trois fois autant de sel décrépité : il faut mettre ce mélange dans une cornue de verre, & faire la rectification de cette huile au sable.

L'une & l'autre de ces huiles ne se donnent point intérieurement ; mais elles sont spécifiques pour toutes les maladies des nerfs, & principalement contre la paralysie & contre les contractions des nerfs, qui rendent les parties estropiées & inhabiles. Elles atténuent, résolvent & dissipent toutes les matières catarrheuses, flatueuses & douloureuses ; elles amollissent les duretés des contusions, & fortifient néanmoins les relaxations des parties, qui sont affaiblies par quelque abondance d'une matière indigeste & froide, car cette résine est fort balsamique. On peut distiller de la même façon les huiles du tacamaca, de

l'animé & du caranna, parce que ce sont des résines qui sont approchantes de celle de l'élémi.

SECTION ONZIEME.

§. 1. *Des gammes résines, & des gommes*.

Les gommes résines participent de la nature des résines & de celle des gommes, en ce qu'elles ne sont autre chose que les larmes de certains arbres, qu'on peut dissoudre dans l'huile avec beaucoup de facilité, & aussi dans l'eau, mais beaucoup plus difficilement ; parce qu'elles participent davantage de la substance sulfurée, huileuse & inflammable, que de la saline, qui est celle qui est dissoluble dans l'eau. Celles qui sont de cette classe, ou qui en approchent, sont le camphre, le mastic, le laudanum, le benjoin, le styrax, la myrrhe, & quelques autres qu'il n'est pas nécessaire de rapporter. Nous enseignerons le travail qui le peut faire sur les principales & les plus utiles.

Les gommes, proprement dites, ne sont tien autre chose que des liqueurs concrètes, qui se dissolvent facilement dans l'eau ou dans les autres menstrues aqueux, comme sont le vin & le vinaigre : elles sont de deux sortes : les *premières* sont composées d'un sel volatil, qui prédomine, & qui est un peu sulfuré & d'un suc gommeux & visqueux ; celles-là proviennent des plantes, des arbrisseaux & des arbres férulacés, comme l'ammoniac, le galbanum, l'opoponax, l'euphorbe, le sagapenum, l'assa fœtida & plusieurs autres. Les *secondes* sont purement gommeuses & mucilagineuses ; elles proviennent aussi de quelques plantes & des arbres fruitiers, qui sont la gomme arabique, celle des pruniers & des cerisiers & la gomme tragacanthe. Celles-ci ne peuvent être distillées, parce qu'elles n'ont que peu ou point de sel, ni de soufre.

§. 2. *La distillation du Laudanum*.

Quoique le laudanum ne soit pas beaucoup en usage, il a cependant beaucoup de belles propriétés, & je puis assurer que ce n'est que le défaut de l'avoir anatomisé, & d'en avoir fait les expériences, qui fait qu'on l'a trop négligé : car il est impossible que ceux qui le connaîtront, ne s'en servent pas. C'est une gomme résine qui se tire de dessus les feuilles d'un Arbrisseau, qui s'appelle *Cistus ledon*, le meilleur est celui qui est d'un noir verdâtre, qui est friable, & qui néanmoins se réduit facilement en pilules entre les doigts, qui est inflammable, & qui donne une odeur douce & agréable, lorsqu'il est allumé. Mais il y a cela de considérable, que quoique le laudanum soit inflammable, cependant il ne s'allie pas facilement avec les huiles, ni avec les autres choses grasses &

onctueuses. La raison est, qu'il a beaucoup de sel volatil & une portion d'extrait herbacée, qui empêche cette union, & qui est cause qu'il se grumelle ; & c'est ce qui marque sa vertu principale, parce que ce sel sulfuré passe par la distillation en une huile qui est spécifique à beaucoup de maux. Elle se fait ainsi.

Prenez une livre de laudanum qui est en rouleaux, & non pas de celui qui est en masse ; mettez-le en poudre, & le mêlez avec trois livres de bol, qu'il faut réduire en masse avec de l'eau-de-vie ; il en faut former des boulettes & les mettre dans une cornue, après qu'elles auront été séchées lentement : mettez ensuite la retorte au sable, adaptez-y le récipient qui soit bien luté, donnez le feu par degrés, & le continuez jusqu'à ce que toute la liqueur soit sortie ; & lorsque les vaisseaux seront refroidis, il faut tirer ce qu'il y aura dans le récipient, & séparer l'huile de l'esprit par l'entonnoir, & les réserver à leurs usages.

On peut donner depuis deux gouttes de l'huile & de l'esprit, jusqu'à douze gouttes dans un peu de vin chaud, pour ouvrir & tout atténuer les matières grossières qui causent les catarrhes : c'est aussi un bon remède contre la dysenterie ; mais c'est un vrai spécifique pour apaiser les irritations de la matrice, si on en donne la même dose dans de l'eau d'armoise, ou dans celle de pouillot royal.

§. 3. *Le travail qui se doit faire sur le benjoin*.

Le benjoin est une des plus excellences gommes-résines, que le régner végétable fournisse, tant à cause de son odeur agréable & douce, qu'on emploie aux parfums pour le dehors, que pour des vertus essentielles qu'il a en soi-même, qui proviennent de l'abondance de son sel volatil sulfuré, ce que nous prouverons amplement par les opérations qui vont suivre : car on pourrait dire, à proprement parler, que le benjoin est un vrai baume sec. On le tire de la Samarie & de Sion, d'un grand arbre, duquel on ouvre l'écorce au temps convenable, afin d'en faire sortir cette larme précieuse. Le meilleur, est celui qui est en quelque façon transparent, qui est mêlé de grains & de raies blanches dans une masse jaune rougeâtre, qui est friable, qui n'est pas trop pesant, qui se fond facilement, & qui a une odeur très douce & très agréable. Nous en ferons les opérations qui suivent, qui seront la *teinture,* le *magistère*, les *fleurs,* l'*huile,* la *manne* ou le *cristal*, l'*esprit acide* mercuriel, & le *baume* ou l'huile grossière.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

§. 4. *Pour faire la teinture & le magistère du benjoin.*

Prenez deux onces de benjoin, qui soit de la meilleure marque ; mettez-le en poudre très-subtile, qu'il faut passer par le tamis de soie, afin d'en séparer toutes hétérogénéités ; mettez cette poudre dans un matras, & versez dessus six onces d'alcool de vin qui ait été préparé sur le sel de tartre, à cause que s'il y avait tant soit peu de phlegme, l'opération ne réussirait pas bien. Agitez promptement la matière, & tenez le matras dans un peu d'eau tiède, & la dissolution se fera en très peu de temps, ce qui témoigne manifestement que cette résine est composée d'un sel volatil sulfuré très pur & très subtil : car si elle tenait d'un soufre grossier & onctueux, l'alcool de vin n'en ferait qu'une simple extraction sinon une dissolution entière ; & si elle tenait d'un mucilage grossier & terrestre, cela ne conviendrait nullement ni de proportion, ni de matière, avec la netteté & avec la subtilité de notre esprit vital, non plus qu'avec celle de l'alcool de vin. Car comme on emploie les remèdes qui se tirent du benjoin, pour les maladies de la poitrine & pour celles des poumons, il faut nécessairement que la matière dont on les tire, soit composée de parties subtiles, volatiles & balsamiques, afin qu'ils puissent être conduits & appropriés par l'*archée*, jusqu'aux digestions des parties malades, en conservant toujours sa force & sa vertu curative.

Il saut filtrer la dissolution qui sera rouge & transparente, dans une fiole qui soit bien séché : car s'il y avait la moindre humidité aqueuse, cela blanchirait la teinture d'abord, parce qu'elle la précipiterait en magistère. Gardez la moitié de la teinture a part, dans une fiole qui soit exactement bouchée, afin de s'en servir à ses usages. Ceux qui voudront avoir du benjoin bien dépuré, précipiteront l'autre partie de la dissolution dans de l'eau commune qui soit bien claire ; & lorsqu'on aura retiré l'esprit de vin dans une petite cucurbite à la vapeur du bain, le prétendu magistère se trouvera au fond : il faut retirer l'eau par inclination, & laver ce pur benjoin avec de l'eau de roses, puis le sécher lentement. Nous lui laisserons néanmoins le nom de magistère, quoique improprement, pour ne pas contredire les Auteurs qui l'appellent de la sorte. Mais il est beaucoup plus utile de garder la dissolution que de la précipiter, parce qu'elle peut servir plus utilement que le magistère.

La teinture n'est pas mieux nommée ; car ce n'est proprement qu'une dissolution, dont la vertu est pourtant augmentée, à cause de la noblesse & de l'excellence du menstrue : c'est pourquoi on la peut légitimement employer *au-dehors* & *au-dedans.*

Pour le dehors, c'est un excellent cosmétique, qui déterge très bien la peau des mains & du visage, qui en efface les taches, & qui digère & dessèche les bourgeons, les boutons, les bubes & les rougeurs du cuir, parce qu'il résout puissamment les sérosités âcres & malignes, que l'air empêche de sortir, parce que le visage n'est pas couvert comme les autres parties ; & comme la matière est retenue encre cuir & chair, cela cause tous les vices de la peau. Pour se bien servir de cette teinture, il en faut appliquer le soir en se couchant, sur les endroits qui en ont besoin ; & le lendemain, il les faut laver avec de l'eau d'orge & de veau, qu'il faudra rendre blanche comme du lait, avec quelques gouttes de la teinture de benjoin, puis s'essuyer le visage ou les mains doucement avec un linge fort doux. Mais outre cet usage extérieur pour réparer ces défauts, c'est que si ceux qui se font raser, se font ensuite laver avec de l'eau blanchie avec cette teinture, ils ne seront jamais sujets aux engelures, ni aux rougeurs qui arrivent ordinairement, à cause de la mauvaise préparation du savon, & du sel lixivial, qui le compose, qui est toujours un peu caustique.

Pour l'usage *intérieur*, on en peut donner aux asthmatiques, aux phtisiques, & à ceux qui ont des toux invétérées, depuis deux goûtes jusqu'à dix ou douze gouttes, dans un œuf mollet, ou dans une cuillerée de sirop d'hyssope, qui soit fait selon la description que nous en avons donné ci-dessus : on en peut donner le matin à jeun & le soir deux heures avant le repas.

Pour le magistère, on en pourra donner aussi dans des œufs frais, ou dans quelque conserve thorachique, depuis quatre grains jusqu'à quinze & vingt grains, pour ceux qui ne pourront pas souffrir l'odeur, ni le goût de l'esprit de vin ; on en peut aussi mêler dans des électuaires & dans des tablettes. Ceux qui voudront faire de bonnes savonnettes, & qui ne causeront jamais aucun mauvais accidents au visage de ceux à qui ils feront le poil, prépareront & laveront curieusement leur savon, afin d'en ôter la qualité maligne du sel lixivial, & qu'il ne lui reste que celle gui est simplement mondifiante & détersive, lorsqu'il sera réduit à ce point-là ; il faut le laver & le nourrir longtemps avec de la teinture de benjoin, & y ajouter une demi-once de magistère pour chaque livre de savon, ensuite de quoi, ils formeront leurs savonnettes de la grosseur de deux onces, & les laisseront sécher lentement. Que s'ils y veulent ajouter un peu de muse & d'ambre gris, ils se pourront vanter d'avoir des savonnettes plus excellentes pour le parfum, & plus utiles pour l'entretien & pour la netteté du cuir des mains & du visage, que celles de Bologne dont on fait tant de cas.

§. 5. *Pour faire les fleurs de benjoin.*

Comme les fleurs de benjoin sont excellentes en vertu, il faut aussi que l'artiste soit curieux de les bien préparer : c'est à cause de cela que nous en donnerons deux moyens ; le premier sera le plus simple, parce qu'il se peut faire à tous moments selon la nécessité ; & le second sera réservé, lorsque nous parlerons de la distillation du benjoin. Pour cette première manière de faire les fleurs, il faut simplement prendre un bon creuset d'Allemagne, qui soit rond & un peu haut, dans lequel il faut mettre deux onces de benjoin en poudre, il le faut placer dans une petite capsule avec du sable, & le couvrir avec un haut cornet d'un bon double papier bleu, qui soit bien fort & bien collé, & que le cornet soit proportionné d'entrée à l'orifice du creuset : après quoi il faut donner le feu par degrés, & lorsque l'artiste sentira que les vapeurs du benjoin s'élèvent, il ôtera le cornet, & y en substituera un autre de la même matière & de la même proportion, afin d'avoir le temps d'ôter avec une plume les fleurs qui seront sublimées dans le premier cornet, & de ne perdre pas celles qui s'évanouiraient pendant que le creuset serait découvert : il faut continuer ainsi, jusqu'à ce que tout le sel volatil sulfuré du benjoin ait été élevé en fleurs.

La dose est de trois grains jusqu'à douze de la même façon, & pour les mêmes maladies que la teinture & le magistère. C'est par cette opération que l'artiste connaîtra clairement que le benjoin possède un sel volatil sulfuré, qui est très subtil & très pénétrant : car dès que la chaleur est suffisance pour le pousser hors de son sujet, il se fait sentir au nez, aux yeux & à la poitrine, qu'il irrite & qu'il picote de telle façon, qu'il excite l'éternuement, les larmes, la toux, par la pointe subtile & spiritueuse de ce sel, dans lequel réside tout ce que le benjoin a d'activité & de puissance.

§. 6. *La distillation du benjoin.*

La distillation du benjoin produit beaucoup de belles préparations tout à la fois, pourvu que l'artiste soit adroit & vigilant, & qu'il n'épargne point tout ce qui est nécessaire pour en bien venir à bout ; car il ne faut pas que l'Apothicaire Chimique se persuade faussement, comme il y en a beaucoup qui l'ont crû & qui le croient encore, qu'il se faut contenter de prendre les restes du Droguiste ou celui de leur boite, pour travailler aux opérations, parce que c'est une très grande absurdité de le penser de la sorte : car outre que les matières ne peuvent donner ce qu'elles n'ont pas, à cause que le sel & l'esprit résident toujours dans le plus pur ; il s'ensuit encore que ce qu'il y a de bon, serait surmonté & absorbé par ce qu'il y aurait d'impur & d'hétérogène. Il faut donc que ceux qui seront curieux de se bien acquitter de leur devoir dans la Pharmacie spagyrique,

fassent un choix des matières, sur lesquelles ils veulent travailler, comme si c'était pour un chef d'œuvre ; parce qu'outre qu'ils perdraient la matière distillable, c'est que de plus, ils consumeraient inutilement le dans, le feu & les vaisseaux.

Cela soit dit en passant pour une seule fois, mais principalement en cet endroit, où il est absolument nécessaire que la matière soit nette, afin qu'elle pousse hors de soi quelque chose de pareil. Car on tirera premièrement un esprit de vin, qui sera chargé d'une portion du sel volatil sulfuré & spirituel du benjoin : secondement, il en sortira ce sel volatil le plus pur qui s'attachera au col de la retorte : pour le troisième, une matière butyreuse, qui n'est rien autre chose que la partie la plus grossière du sel & du soufre : en quatrième lieu, il en distillera un peu d'esprit acide mercuriel ; en cinquième lieu, un peu d'huile jaune de couleur d'hyacinthe, qui sera de bonne odeur ; & pour la fin, lorsqu'on donnera le dernier feu, il en sortira un baume épais & noirâtre.

Pour faire artistement & méthodiquement cette ample distillation, il faut choisir une livre de benjoin qui soit du plus excellent y le mettre en poudre & le faire digérer à la vapeur du bain dans un vaisseau de rencontre, avec quatre livres d'alcool de vin durant l'espace de cinq jours naturels ; au bout de ce temps, il faut verser-le tout dans une grande cornue de verre dans laquelle on aura mis une livre de sable pur & net, & une demie livre de paillettes de fer qui tombent de l'enclume, en sorte que la matière ne surpasse de guère le tiers du vaisseau, qui doit avoir un col qui soit long & large, & que la bouche en soit d'un pouce de diamètre ; il la faut placer aux cendres mêlées de sable, y adapter un moyen récipient qui soit net & sec, dont on lutera la jointure avec une simple vessie trempée dans de l'eau, afin de pouvoir l'ôter plus facilement, lorsqu'on sera obligé de changer de récipient. Tout cela étant exactement observé, il faut donner le feu lentement par degrés, en sorte que les gouttes se suivent doucement les unes après les autres, sans que le récipient s'échauffe, & ne se point hâter davantage ; autrement, on ne ferait rien qui vaille : car comme dit notre très expérimenté Paracelse : *Omnis precipitatio a diabolo*. Il faut donc sur toutes choses que l'artiste soit patient & judicieux, à moins qu'il ne le veuille devenir à ses dépends & à sa confusion, après en avoir été bien & dûment averti.

Lorsqu'il jugera que l'esprit-de-vin est à peu près tout sorti, il doit avoir une attention particulière à augmenter un peu le feu, & remarquer lorsque les fleurs ou le cristal commenceront à se coaguler dans le col de la cornue, afin de changer de récipient, qui ne doit point être luté, parce qu'il le faut ôter fort

souvent, ou pour prendre les cristaux & les fleurs qui se forment à son entrée, ou pour les retirer du dedans du col de la retorte avec un bâton fait exprès, de peut qu'elles ne le bouchent tout à fait, ce qui ferait crever la cornue, à cause de l'abondance des vapeurs qui n'auraient pas un libre passage. Lorsque toutes les premières fleurs, qui sont les plus subtiles & les plus blanches, seront tirées, & que la substance butyreuse commencera à paraître, il faut alors luter derechef la cornue au récipient avec de la vessie, & augmenter un peu le feu, afin que toute la liqueur acide & mercurielle suive le beurre : cela étant passé, il faut changer encore de récipient pour recevoir la vraie huile de benjoin, qui sera d'un jaune couleur d'hyacinthe, mais il y en aura peu & de très bonne odeur : c'est pourquoi il faut que l'artiste prenne garde au changement de la couleur : car lorsque les gouttes paraissent rouges, c'est le vrai temps de substituer un nouveau récipient, pour recevoir un baume épais & noirâtre par la dernière expression du feu.

Il ne nous reste plus à présent qu'à dire les vertus, & les usages des diverses substances, que le benjoin nous aura fournies par la distillation, & pour commencer par l'esprit, nous dirons qu'il peut servir de cosmétique excellent tout seul, sans y ajouter davantage de notre gomme résine, puisqu'il est déjà empreint, & charge d'une partie du sel volatil, qui est proprement le sujet en quoi réside la force & la vertu détersive, mondifiante & résolutive du benjoin ; il a même-plus de faculté de pénétrer que la teinture, & cela parce que la teinture est chargée du corps onctueux du benjoin, qui bouche les pores & qui dessèche le cuir. Cet esprit est aussi plus capable de bien tirer la teinture véritable du benjoin ; ce ne sera pas néanmoins du benjoin corporel, mais de celui qui est dépouillé de son huile subtile & grossière, & de son esprit acide : car il faut prendre deux drachmes des fleurs ou des cristaux de benjoin, & une demi-once de la matière butyreuse qu'il faut mettre dans une rencontre, & verser dessus trois onces de l'esprit ci-dessus, & les digérer ensemble quelque temps, & l'esprit se chargera d'une couleur jaune, qui ne sera que l'addition & l'extrait du sel volatil & du soufre, qui sont gradués & exaltés au suprême point de perfection ; il faut filtrer la liqueur, & il reste au fond du vaisseau une gomme blanche, qui peut être employée dans les parfums. Cette teinture a toutes les belles vertus du benjoin en raccourci. La dose est depuis deux gouttes jusqu'à douze dans de l'eau de sassafras, dans du sirop d'hyssope, ou dans quelque conserve en bol, pour toutes les maladies de la poitrine que nous avons ci-devant énoncées.

Mais comme nous avons dit que nous donnerions ici le moyen de faire des fleurs de benjoin en plus grande quantité & en moins de temps que celles qu'on

peut faire par la sublimation dans le creuset, il en faut enseigner la méthode, qui n'est autre que de dissoudre dans de l'eau bouillante, une once du premier beurre du benjoin & du plus blanc, qui sort immédiatement après les cristaux ou les fleurs, & filtrer la liqueur très promptement par le papier, & les fleurs se coaguleront à l'instant sous la main & comme en un clin d'œil ; il faut ensuite retirer l'eau blanchâtre par inclination, & la laisser affaisser, & on aura au fond un magistère, qui est de pareille efficace que celui qui est fait par la précipitation de la teinture ou de la dissolution grossière : vous laisserez sécher les fleurs & le magistère très lentement entre deux papiers, afin de les garder ensuite à leurs usages.

Les cristaux qui sont proprement les fleurs & le vrai sel volatil du benjoin, sont sudorifiques & sont un grand spécifique contre la vérole, si on en donne depuis six grains jusqu'à vingt, dans un verre de teinture de sassafras faite avec le vin blanc, on encore dans un verre de la décoction de salsepareille, de squine & d'écorce de gayac ; car c'est un furet qui pénètre en un instant tout le corps : on le peut aussi donner en moindre dose, comme les premières fleurs qui ont été sublimées. L'huile en est un excellent vulnéraire & un excellent parfum. Le baume noirâtre, qui est lent & visqueux, en est fort bon pour mondifier les ulcères ; c'est pourquoi on le peut mêler dans les onguents & dans les emplâtres. Il y en a qui le mêlent parmi le baume du Pérou, pour le falsifier & pour l'augmenter, & c'est la sophistication qui est la plus malaisée à connaître. Le benjoin donne si peu de l'esprit acide, que cela ne vaut pas la peine de dire son utilité ; néanmoins on s'en peut servir aux mêmes usages, auxquels nous avons dit que celui de térébenthine était propre,

Ceux qui voudront avoir la curiosité de faire un beau & bon mélange d'un parfum onctueux, qui servira pour des peaux & pour des gans, peuvent dissoudre le beurre de benjoin & une partie de ses fleurs dans de l'huile de ben, ce qui leur servira d'un corps pour recevoir le musc, l'ambre gris & la civette, selon la proportion de la bonté qu'ils voudront donner à leurs peaux.

§. 7. *Pour faire une excellente eau d'ange & la masse qu'on appelle d'Espagne.*

Prenez quatre onces de benjoin très pur, deux onces de styrax en larmes, une once de bons clous de girofles, deux drachmes d'ambre gris, une drachme de musc de Levant, & un scrupule de civette très fine : mettez toutes ces choses en poudre fort subtile, que vous triturerez ensuite ensemble dans un mortier de marbre ; joignez-y la râpure superficielle & subtile de l'écorce de douze citrons ; mettez tout ce mélange dans un vaisseau de rencontre, & versez dessus une livre & demie de très excellente eau de roses, & autant de vin muscat bien clair

ou de quelque autre vin blanc, qui soit clair, odorant & subtil ; couvrez la rencontre de son alambic aveugle, & la placez au bain-marie, auquel vous donnerez le feu de digestion durant huit jours, si c'est en hiver ; ou vous exposerez ce même vaisseau au réverbère des rayons du soleil, si c'est en été.

Cela étant fait, ouvrez le vaisseau, & retirez à part l'eau qui sera colorée & d'une très excellente odeur pour parfumer le linge de table, de nuit ou de jour, & même pour faire une cassolette vaporeuse, en faisant exhaler un peu de cette eau pour parfumer le lieu où on mangera, où on couchera, ou celui où on voudra recevoir le monde. Mais il faut faire chauffer la masse de part qui est au fond, afin de la mêler & de la malaxer avec les mains ointes des huiles de jasmin, ou de fleur d'oranges, de celle de girofles ou de cannelle, selon l'odorat qui agréera le mieux à ceux qui s'en voudront servir ; car en cette matière, il y a autant de caprice que pour le goût ; on peut aussi avoir égard à l'intention du Médecin & à celle du malade, parce qu'il y a des odeurs qui choquent les uns & qui restaurent les autres, & principalement en ce qui regarde les femmes ; c'est pourquoi on y pourra toujours ajouter, comme on en peut aussi retrancher. Lorsque la masse est rendue traitable & ductile par la malaxation, il faut en former des brasselets, des pommes de senteur, ou des cassolettes perpétuelles, qui se font de la manière qui suit.

Il faut avoir une boite d'argent qui ait un double fond, que l'un soit éloigné de l'autre d'un pouce de hauteur, qu'il y ait au-dedans ou au-dehors de la boite, un canal qui pénètre au travers du second fond, afin de pouvoir faire entrer telle eau qu'on voudra, dans le vide d'entre les deux fonds. Cette boite étant ainsi construite, il la faut emplir de la masse odorante de la hauteur d'un pouce puis la fermer avec un couvercle qui soit fait en dôme, & qui soit percé de tous les côtés, afin de pousser plus facilement l'odeur. Lorsqu'on voudra faire agir cette cassolette, il faut emplir le fond d'eau de roses ou de vin, ou d'eau simple, selon qu'on voudra frapper doucement on fortement l'odorat ; puis la poser sur un feu médiocre, qui agira doucement sur la masse de senteur, & qui l'excitera doucement & peu à peu à jeter une odeur agréable & continuelle, qui n'a point sa pareille. On peut aussi dissoudre de cette masse dans tous les parfums qu'on fera avec l'huile de benjoin, auxquels on donnera la couleur qui agréera le plus, comme aussi le plus & le moins de mélange, de force & de douceur.

Qu'on ne pense pas ici que ce soit sortir de notre texte, que d'avoir enseigné le mélange & la dose des parfums ; au contraire, on doit croire qu'ils sont totalement de l'essence de notre Traité, puisqu'il y a plusieurs accidents de la vie, auxquels on ne peut remédier que par le moyen de l'odorât, tellement que

les exemples que nous avons donnés de ceux qui sont utiles & agréables, pourront servir d'instruction & de règle, pour faire ceux qui ne serviront qu'au seul usage de la Médecine pour les malades.

§. 8. *Du camphre.*

Plusieurs ont crû que le camphre était un bitume ; mais ceux qui nous rapportent la véritable histoire de leurs voyages des Indes Orientales & de la Chine, nous apprennent que c'est une larme résineuse, ou une gomme-résine, dont la plus excellente vient de l'Ile de Bornéo ; & la seconde en bonté, du Royaume de la Chine, de la Province de Chincheo ; elle distille goutte à goutte d'un grand arbre, qui ressemble à nos noyers, dans le tronc duquel elle s'assemble. Les Médecins Indiens ne sont pas du sentiment de ceux qui en appréhendent l'usage, à cause du froid qu'on lui attribue ; car ils l'emploient avec un très heureux succès, comme un remède divin : aussi faut-il reconnaître le camphre, comme une des productions naturelles les plus merveilleuses & les plus approchantes de la nature lumineuse : car comme nous avons dit tant de fois, que le sel volatil est la dernière enveloppe de l'esprit, que ce n'est rien autre chose qu'une concrétion de la lumière, & que la lumière n'est autre chose qu'un feu invisible & la véritable émanation de la Divinité : aussi pouvons-nous dire que le camphre est la seule production naturelle, où la main de la nature a le plus excellemment fait paraître une de ses plus nobles opérations, en la séparation qu'elle fait d'un pur sel volatil sulfuré hors d'un sujet, qui semble en être incapable ; & ce qui est de plus admirable, c'est que toute l'adresse des plus habiles artistes ne saurait imiter que de loin cette préparation naturelle, puisque tout ce qu ils peuvent faire de plus parfait dans leur art, ce sont les sels volatils qu'ils comparent ordinairement au camphre, lorsqu'ils ont crû les avoir réduits au plus haut point de leur perfection ; mais ils n'approchent jamais de la subtilité, de la transparence, ni de la blancheur de ce mixte non pareil. Il semble même que la nature veuille avoir seule toute la gloire de sa beauté, de sa perfection & de ses vertus : car, lorsque les Chimistes ont tâché de vouloir élever & exalter cette gomme en huile, ou en quelque autre liqueur analogue, elle s'est toujours recorporifiée, toujours évanouie, ou elle a toujours perdu le plus pur & le plus excellent de ses forces & de son efficace. Il faut donc que l'artiste soit ici plutôt admirateur qu'opérateur, puisqu'il n'y a rien à corriger, & que le camphre est de soi-même assez pur, assez subtil & assez volatil, pour être réduit de puissance en acte, sans qu'il se fatigue inutilement à vouloir corriger, par une témérité ignorante, ce que Dieu a créé, & que la nature a produit avec tant de perfections.

Pour prouver ce que nous venons de dire, il faut donner les marques du vrai camphre, enseigner un de ses plus beaux usages, & faire quelques remarques sur ce mixte, avant que de venir à quelqu'une des opérations qui se pratiquent sur cette belle résine. Il faut donc que le camphre soit très blanc & transparent comme le cristal ; qu'il soit très pur, sans tache & sans mélange étranger, qu'il ait une odeur subtile & pénétrante, qu'il soit friable entre les doigts, & qu'il ne se puisse presque pas éteindre, lorsqu'il est une fois allumé ; car il brûle dans l'eau même ; & pour mieux découvrir s'il est sophistiqué, il faut avoir un pain de seigle qui sorte immédiatement du four, l'ouvrir & faire un trou dans le milieu, y mettre un morceau de camphre de la grosseur d'une noix, puis recouvrir le pain & le laisser encore un peu de temps chaudement : cet essai fera paraître évidemment la vérité ; car si le camphre est pur, il s'évanouira tout & se fondra ; mais s'il est mélangé de quelque matière hétérogène, il se brûlera ; ou pour mieux dire, le camphre se dissipera, & la matière grossière qui le falsifiait, se trouvera en corps dans le pain toute séché & comme rôtie.

Et pour mieux faire voir la volatilité de ce mixte & sa vertu pénétrante & subtile ; nous dirons que c'est un remède approuvé contre les fièvres tierces, pourvu qu'on en mette du très pur selon l'âge, depuis un demi-scrupule jusqu'à quatre scrupules dans un nouet de taffetas, qu'il faut pendre au col du malade, & faire descendre le nouet jusque sur le creux de l'estomac, qui en est l'orifice supérieur, où se font les premières sensations de la joie & de la douleur ; il faut porter ce nouet neuf jours continuels, & le neuvième jour il faut jeter le nouet sans regarder dedans ce qu'il y reste, dans une eau courante, & cela sans y manquer, si on en veut recevoir la guérison.

Mais quelqu'un pourra dire ici, que ce nombre de neuf jours est superstitieux » comme aussi de ne point regarder dans le nouet, & de le jeter dans une eau courante. Il faut que l'artiste réponde à cela que toutes ces observations sont nécessaires, purement naturelles & convenables à la nature du remède & à la maladie. Car quoique le camphre soit fort volatil, cependant il faut une chaleur plus violente, que la chaleur humaine pour le volatiliser en moins de temps que de neuf jours : or il faut qu'il se volatilise pour produire son effet, qui se fait par l'odorat du malade qui le respire continuellement, & ainsi ce sel volatil fait une impression dans les esprits naturels, qui chassent peu à peu par une transpiration sensible ou insensible, ou par les urines, ce qui faisait le levain de la fièvre, & qui détruit par cette opération lente son action & sa violence.

Pour ce qui est de regarder dans le nouet & de le jeter dans l'eau courante, c'est une observation qui dépend d'une plus haute philosophie, qui fait connaître

que comme le camphre a effacé le caractère & l'idée de la fièvre, par l'éradiation de sa vertu magnétique ; aussi l'esprit de vie a-t-il imprimé l'idée & le caractère de la maladie au nouet, d'où le remède est sorti, & qu'ainsi il faut éloigner autant qu'on pourra cette idée de la personne qui a été malade, de crainte que l'éradiation & l'écoulement des esprits subtils, qui fluent continuellement des corps, ne soit cause que ces esprits ne soient derechef atteints du venin & de la contagion de l'idée de la maladie, que l'eau entraîne avec elle, & qui la perd & la détruit, en sorte que le malade en est exempt tout à fait, sans appréhension de récidive : car il n'y a personne qui ne sache, qu'une chandelle nouvellement éteinte, se rallume très facilement par l'approche d'une autre qui est allumée, quoiqu'elle en soit encore loin, & qu'elle n'en touche aucunement la flamme ; & c'est ce qui arrive à ceux qui regardent dans le nouet, après l'avoir ôté de leur col, & qui ont négligé de le jeter dans le même instant dans l'eau courante. Nous pourrions avoir encore ici recours à la force de l'imagination du malade : mais quoique cela puisse y faire beaucoup, il n'est pas nécessaire, puisque nous prouverons ci-après, que les remèdes qui sont faits avec le camphre, font le même effet, lorsqu'ils sont pris intérieurement.

Il faut venir à présent aux remarques, qui sont nécessaires pour la preuve de ce que nous avons dit ci-devant ; car l'examen du camphre dans le pain & la cure de la fièvre tierce, sont des signes infaillibles de sa subtilité & de sa prompte pénétration. Ce qui fait voir que ceux qui le croient froid, sont imbus d'une fausse & vaine philosophie, qu'ils ont prise des anciens qui n'en avaient aucune expérience, mais qui se fondaient sur des oui-dire, comme font aussi quelques-uns de leurs Disciples. Mais, disent-ils, le camphre ne peut être que froid, parce qu'il empêche la génération, & que même il empêche l'érection & tontes les autres irritations nécessaires à l'acte vénérien ; cela ne fait rien pour eux ; car supposé que cela soit vrai, ce qui pourtant est très-faux, il ne s'ensuit pas que le camphre doive être froid ; & je veux même que quelqu'un en voulut faire l'expérience, par un long usage au-dedans & au-dehors, & que l'effet de l'impuissance & la privation de la conception suivît : cela prouverait beaucoup plutôt sa chaleur & la subtilité de ce sel volatil sulfuré, qui tiendra toujours les pores ouverts, & qui résoudra continuellement insensiblement, ou sensiblement les exhalaisons spiritueuses, qui sont absolument nécessaires à l'acte vénérien & à la conception.

Les anciens Romains connaissaient mieux que ces Philosophes chimériques, que les choses qui ont une odeur subtile & pénétrante, énervaient, puisqu'ils défendaient à leurs soldats par une des lois des douze tables : *menhiham in bello nec edito, nec cedito* : ne voit-on pas aussi que la rhue & l'agnus castus diminuent

la semence & empêchent l'érection & les aiguillonnements, par la même raison que le camphre, quoiqu'on les tienne pour des remèdes chauds ? Ce qui prouve plus qu'invinciblement le peu de solidité de cette fausse doctrine, qui s'attache toujours aux apparences & aux effets, sans faire réflexion & sans avoir recours à la cause. Il n'y a que la Chimie qui les puisse connaître, & qui soit capable de ce juste discernement ; & c'est aussi ce qui a obligé les Médecins Chimiques de se servir du camphre dans les maladies malignes & pestilentielles, comme aussi dans les fièvres, soit qu'ils le donnent intérieurement, ou qu'ils l'appliquent extérieurement en épithèmes ou en frontaux. Mais surtout on s'en sert avec un succès surprenant dans les suffocations de la matrice, si on en fait brûler un scrupule, une demi-drachme, ou une drachme entière dans un verre d'eau de mélisse, ou même dans un verre d'eau simple ; ce qui fait voir clairement que c'est la seule vertu du camphre qui agit. Nous n'avons pu nous empêcher de faire voir la vérité dans ce discours, afin de lever le scrupule de ceux qui craignent de se servir du camphre. Car comme je suis persuadé de ses bonnes vertus par l'expérience, j'ai crû être obligé d'en persuader l'usage, afin que la société civile ne soit pas frustrée du bien qu'elle en peut recevoir.

Lorsque nous avons dit que l'artiste ne pouvait beaucoup agir sur le camphre sans le perdre, nous avons dit la vérité : car il ne peut rien ajouter à sa perfection, & ne peut que gâter beaucoup de sa substance, qui est toujours utile & remplie de vertu : il y a pourtant quelque sorte d'opération, qui est nécessaire pour le réduire en liqueur & pour le mêler indivisiblement avec les autres choses, qui ne le peuvent retenir facilement, si l'artiste n'agit avec circonspection & avec méthode. Or à cause qu'il y en a qui ont crû jusqu'ici, qu'il était impossible d'en faire de l'huile, il faut néanmoins montrer que *labor improbus omnia vincit* ; mais ce sera en petite quantité. Nous en donnerons deux exemples, l'un d'une huile de camphre, sans addition d'autre huile ; & l'autre qui se fera avec addition de deux huiles nécessaires, pou augmenter sa vertu de plus en plus.

§. 9. *Comment il faut faire l'huile de camphre simple.*

Prenez une demie livre de camphre, qu'il faut mettre en poudre, & le mêler avec une livre & demie de bol ; puis mettez ce mélange dans une cornue de verre, & en faites la distillation au sable avec un feu bien gradué, & le camphre en sortira en forme de beurre. Il faut ensuite retirer cette substance butyreuse, & la mêler avec le double de son poids de tartre très bien calciné ; vous mettrez ce mélange dans une cucurbite & verserez dessus de l'esprit de vin, jusqu'à l'éminence de trois ou quatre doigts, & en ferez la distillation au bain-marie

avec toutes les précautions requises. Mais il faut surtout que l'artiste ait l'œil au guet, pour bien prendre garde, lorsque le camphre commencera à se sublimer : car dès qu'il le verra paraître dans le chapiteau, il doit aussitôt retirer le feu & laisser refroidir les vaisseaux. Il faut mettre l'esprit de vin, qui sera dans le récipient, dans une bouteille qui ait l'embouchure étroite, & verser de l'eau de pluie distillée, jusqu'à ce que le mélange des deux soit blanc comme du lait ; ainsi l'esprit de vin étant affaibli par le moyen de l'eau, on verra aussi que l'huile de camphre, qui était mêlée & unie à cet esprit éthéré, s'élèvera & surnagera la liqueur. Il continuera de la même manière à verser de l'esprit de vin sur la matière qui est restée dans la cucurbite, & distillera avec les mêmes circonspections qu'auparavant, jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus aucune séparation de l'huile. L'artiste pourra garder de cet esprit de vin, qui est empreint de l'huile de camphre ; car c'est le véritable esprit de vin camphré, & non pas celui dans lequel on a simplement dissous le camphre. On ne tire ordinairement que la huitième partie du camphre ça huile.

L'huile de camphre est un très excellent remède ; car elle résiste à la putréfaction & aux venins : c'est pourquoi on en peut donner dans la peste, dans les maladies malignes, & dans les fièvres continues & intermittentes. La dose est depuis une goutte jusqu'à six dans quelque liqueur appropriée. L'esprit de vin camphré a les mêmes vertus, mais la dose en est plus grande, car on en peut donner depuis un demi-scrupule jusqu'à une drachme ; mais leur usage extérieur est aussi admirable ; car l'huile & l'esprit arrêtent la gangrène & apaisent la douleur des dents, aussi-bien que celle des goûtes, & particulièrement la sciatique.

Notez qu'il ne faut pas perdre l'esprit de vin, qui sera mêlé avec l'eau de pluie distillée : car il doit être retiré par la distillation au bain-marie, parce qu'il pourra servir encore ou à cette même opération, ou à quelques autres. Il ne faut pas aussi perdre le sel de tartre qui demeure dans la cucurbite ; il suffit seulement de le dissoudre avec de l'eau chaude, le filtrer, l'évaporer & le dessécher, pour s'en servir à toute autre chose comme auparavant.

§. 10. *La façon de faire l'huile de camphre composé.*

Mettez de l'esprit de nitre dans un matras environ une livre ; mettez aussi dans le même matras six onces de camphre ; bouchez le matras avec un autre matras, en sorte que le col de l'un entre dans celui de l'autre ; lutez les jointures avec de la vessie & du blanc d'œuf, faites digérer à la vapeur du bain, jusqu'à ce que le camphre soit résout en huile, qui surnagera l'esprit ; séparez après cela cette huile, & la mêlez avec quatre onces d'huile de succin rectifiée & autant d'huile

de genièvre ; digérez-les ensemble, afin d'en faire l'union, & les distillez aux cendres par la retorte trois fois de fuite ; après quoi vous en ferez la rectification sur du colcotar de vitriol, jusqu'à ce que l'huile sorte, belle, claire & fluide, & que le camphre soit totalement décorporifié & passe en huile.

C'est un sudorifique qui est très-sur pour chasser la malignité de la peste, des fièvres malignes & celle du poison même. C'est aussi un remède préservatif en temps de contagion, pour l'intérieur & pour l'extérieur : si c'est pour l'intérieur, il faut réduire cette huile en baume dissoluble avec du sucre en poudre, & en prendre tous les matins trois gouttes dans un peu de vin. Mais pour l'extérieur, il en faut frotter les tempes & les poignets à l'endroit des artères, & ainsi cela agira concurremment en dedans & au dehors : car ce noble remède fortifiera suffisamment les esprits, de sorte qu'ils ne pourront être infectés du venin de la peste.

On ne saurait assez recommander l'usage de cette huile, pour les personnes sujettes aux passions hystériques : car ce remède pénètre comme en un instant, & apaise toutes les irritations de la matrice. La dose est depuis deux gouttes jusqu'à six & huit ; mais il faut observer de plus, que cette huile est un spécifique très notable dans l'épilepsie des jeunes & des vieux, & principalement dans celle qui provient de la matrice.

§. 11. *La façon de distiller la gomme ammoniac.*

Nous prenons la gomme ammoniac pour l'exemple de la distillation des autres gommes, parce qu'elle est douée de beaucoup de belles propriétés médicinales, & aussi parce qu'elle abonde plus que les autres en esprit & en huile. Cette gomme provient d'une plante ferulacée, qui croît en la région où fut autrefois le Temple de Jupiter-Ammon, au milieu de la Libye ; ce qui lui a donné le nom de gomme ammoniac. Pour en tirer une huile & un esprit qui soient excellents, il faut qu'elle soit bien choisie. Les bonnes marques de l'ammoniac sont, qu'il soit jaune au-dehors & blanc au-dedans, qu'il soit en grumeaux ou en grains, comme l'oliban ; qu'il est l'odeur approchante de celle du castor ; qu'il soit amer au goût, & qu'il s'amollisse facilement, lorsqu'on le manie quelque temps avec les doigts.

Il faut mettre de cette gomme ainsi bien choisie dans une cornue de verre, jusqu'au tiers de sa capacité, & placer cette retorte dans une marmite, de fer cru, qui soit ajustée dans le fourneau, en sorte qu'il y ait des registres dans les encoignures : il ne faut pas que le cul de la cornue touche au fer ; mais elle doit être soutenue par trois morceaux de terre, qui serviront comme de trépied, afin

ꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥ

que l'huile & l'esprit ne contractent aucune odeur empyreumatique, s'il se peut : couvrez la marmite de son couvercle & lutez, en sorte qu'il n'y ait que l'air chaud qui entoure la cornue, afin de faire sortir les vapeurs dans le récipient, qui doit être exactement luté avec des bandes de linge trempées dans du blanc d'œuf & poudrées de chaux vive. Il faut graduer le feu comme il est requis, & continuer la distillation, jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus rien ; & lorsque le tout sera refroidi, il faut séparer l'huile de la liqueur acide, & les rectifier aux cendres chacun à part, pour ensuite les appliquer à leurs usages.

L'huile & l'esprit peuvent être pis intérieurement, depuis quatre gouttes jusqu'à quinze & vingt, dans du vin blanc ou dans de l'eau de sassafras, ou de petite centaurée, pour ouvrir les obstructions des parties du ventre intérieur, & particulièrement celles de la rate. C'est aussi un remède spécifique, pour résoudre & pour évacuer par les selles & par les urines, les glaires & tes viscosités tartarées, qui causent les douleurs des articles ; c'est pourquoi, on en peut faire user librement à ceux qui sont sujets à la goûte & aux rhumatismes, comme aussi à ceux qui ont la poitrine chargée de colles & de vilenies épaisses, qui empêchent la liberté du mouvement des poumons. L'esprit est surtout recommandable pour purger la matrice de ses impuretés, aussi-bien que pour nettoyer les reins & la vessie de glaires & de sable. L'huile en est aussi très excellente, pour appliquer extérieurement sur la région de la rate, afin de l'amollir & de la remettre en son état naturel, lorsqu'elle est devenue schirreuse. Elle est aussi très efficace pour résoudre les tophes, les duretés & les callosités des pieds & des mains, de ceux qui ont été tourmentés de la podagre & de la chiragre. C'est aussi un des meilleurs médicaments qu'on puisse appliquer aux écrouelles, pourvu qu'on purge en même temps le malade alternativement avec quelque bon remède antimonial & mercuriel.

Ainsi nous finissons ce Chapitre des végétaux, dans lequel nous croyons avoir donné à l'artiste de quoi se conduire dans le travail qu'il sera obligé d'entreprendre, sur les choses qui composent cette belle & ample famille de la nature, soit par une simple curiosité, pour se rendre plus savant & plus expert, soit aussi pour les remèdes dont il se pourra servir pour l'utilité publique. Il faut continuer les mêmes règles & les mêmes instructions sur les minéraux ; ce que nous ferons, Dieu aidant, dans le Chapitre qui suit, avec toute l'attention & toute la ponctualité requises & possibles.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

CHAPITRE X.

Des minéraux, & de leur préparation Chimique.

Nous sommes enfin parvenus au dernier Chapitre de notre Traité Chimique, qui contiendra les opérations que l'artiste doit avoir pour modèle, de ce qu'il voudra entreprendre sur quelqu'une des parties de la famille des minéraux, qui est selon quelques-uns, l'objet propre de la, Chimie. Car quoique nous ayons fait voir combien cet art peut tirer de beaux & utiles remèdes des animaux & des végétaux, il semble pourtant que tout cela ne soit qu'un jeu à l'égard des opérations qu'il faut entreprendre, pour ouvrir & pour désunir ce que la nature a si fortement lié & comme fixé dans les êtres, qui composent les minéraux. C'est ce qui paraîtra plus évidemment, lorsque nous en parlerons en particulier : car quoique nous ayons traité de leur génération dans la théorie de ce Traité, il est néanmoins nécessaire que nous fassions la subdivision de cet ample genre, & que nous énoncions les divisions subalternes qu'ils contiennent, aussi-bien que les espèces qui les composent ; & que nous fassions aussi une description de leur origine ; que nous donnions leur définition & la description de leurs parties constituantes, afin de faire mieux concevoir la vérité des choses, la beauté & même la difficulté du travail, qui doit rendre étonnés & confus ceux qui se prétendent Naturalistes, & qui néanmoins n'ont aucune connaissance des plus belles & des plus nobles actions de la nature. En effet que pourrait-elle produire de plus parfait & de moins corruptible que l'or, de plus blanc que la perle, de plus lumineux & de plus éclatant que le rubis & le diamant, de plus miraculeux que l'aimant, & enfin de plus surprenant pour tous ces Philosophes putatifs, que tout ce qui compose la famille des minéraux. Mais ce qui est étrange & qui néanmoins est le propre de l'ignorance, c'est que ces Messieurs ne se contentent pas de négliger l'anatomie & l'examen des minéraux, ils passent au mépris & aux injures contre les vivants & contre les morts, qui se sont adonnés & qui s'adonnent encore à un travail si nécessaire à la belle Médecine ; & ils croient avoir assez fait d'hasarder que tous les corps minéraux n'ont aucune correspondance, ni aucune analogie avec l'homme, ni avec les maux qui l'affligent. Mais nous prouverons le contraire dans la suite, si Dieu le permet, où nous ferons voir très évidemment qu'il n'y a que l'ignorance de la belle physique & l'inhabilité au travail, qui ont occasionné leurs contradictions, dont la vanité est palpable, puisque la Médecine, la Pharmacie & la Chirurgie, ne se peuvent passer des beaux remèdes qui se tirent des minéraux par le moyen des opérations de la Chimie.

Le règne minéral contient sous soi plusieurs familles, ou plusieurs genres subalternes, qui sont premièrement les terres rangées sous plusieurs espèces ; mais principalement celles dans lesquelles on a reconnu de tout temps quelque vertu particulière. Celles qu'on appelle proprement terres minérales & médicinales, sont toutes les espèces de bol, comme d'Arménie ou d'Orient, & le bol commun. Tontes les terres sigillées ou scellées, comme celle de Turquie ou de Lemnos, celle de Silésie & celle de Blois ; la craie, le plâtre, l'ocre, la terre rouge & le tripoli.

Ce règne contient ensuite les pierres minérales, divisées en précieuses & en moins, précieuses. Les précieuses sont l'améthyste, la cornaline, la topaze, le grenat, l'hyacinthe, le rubis oriental, le saphir & l'émeraude, auxquelles on ajoute, quoique assez improprement, la perle, le corail, & le bésoard oriental & l'occidental. Entre toutes celles que nous avons nommées, la Médecine & la Pharmacie appelle les cinq fragments précieux par excellence, le grenat, l'hyacinthe, le saphir, l'émeraude & la cornaline. Les moins précieuses, sont la pierre d'aigle, l'albâtre, l'amiante, ou l'alun de plume, la pierre arménienne, la pierre calaminaire, le cristal de roche, l'hématite ou la sanguine, la pierre judaïque, le Lapis, ou la pierre d'azur, la pierre de lynx, l'aimant, le marbre, la pierre néphrétique, l'ostéocolle, la pierre de ponce, l'ardoise, la pierre serpentine, le caillou, l'émeri, la pierre spéculaire ou luisante, la pierre d'épongé & le talc.

Il y a en troisième lieu les métaux, avec les choses qui ont quelque affinité avec eux, & les excréments naturels ou artificiels des métaux. Les métaux sont, l'or, l'argent, le cuivre, le fer, l'étain & le plomb. Les choses qui ont de l'affinité avec les métaux, sont le mercure ou le vif argent, le cinabre ou le vermillon & l'antimoine. Les excréments naturels des métaux, sont les marcassites ou les moyens minéraux, comme le zinc, le bismuth, le cobolt & la cadmie métallique & naturelle. Ceux qui sont artificiels, sont les deux espèces de litharge, le pompholix & la tutie.

Les sels tiennent le quatrième rang dans le règne minerai, dont il y en a de deux sortes, qui sont les naturels & les artificiels. Les naturels, sont le sel commun, le sel gemme & le vitriol ; les artificiels sont, les aluns, le sel armoniac & le salpêtre, qui se peut aussi appeler naturel.

Dans le cinquième & dernier rang sont, les minéraux, qui contiennent sous eux les mixtes sulfurés ; savoir les soufres, l'arsenic, l'orpiment le réalgar, l'ambre gris, le karabé ou le succin, le sperme de baleine, l'asphalte, le naphte, le pétrole

ou l'huile de pierre naturelle, le charbon de terre & le jayet, que quelques-uns prennent pour le karabé noir.

Nous choisirons dans chacune de ces familles subalternes, ce qu'il y aura de plus considérable : nous donnerons à chacun des sujets une Section à part, dans laquelle nous expliquerons, autant que nous le pourrons, la nature de la chose ; comme nous donnerons aussi la façon de faire sur ces produits naturels, les plus belles & les principales opérations que l'étude & l'expérience nous a fait acquérir, afin que la connaissance de la chose & celle du travail, servent aux artistes de règle & de conduite, tant pour leur aider à la connaissance extérieure & intérieure des matières minérales, que pour leur servir de modèle pour toutes les opérations médicinales & Chimiques, qui sont nécessaires pour en tirer les beaux & riches remèdes que Dieu & la nature y ont logés : car pour ce qui est des opérations mécaniques & vulgaires, qui se font sur les mines des métaux & des minéraux, ceux qui en sont curieux, les trouveront dans les Auteurs qui en ont traité fondamentalement. Qu'on ne pense pas aussi trouver ici des sophistications, des blanchiments, m des rubification : outre que cela n'est pas du Traité de la Chimie médicinale & pharmaceutique ; c'est qu'il suffit à l'artiste d'en savoir assez, pour se garder de la fourberie ordinaire de ceux qui s'en mêlent, dont le nombre n'est aujourd'hui que trop grand : mais de plus, ce serait faire tort à la société civile d'enseigner des choses que les méchants ne pratiqueraient que trop, pour surprendre & tromper les bons qui savent s'en abstenir.

SECTION PREMIERE.

Des terres.

Nous commençons par la terre, comme le sujet de toutes les générations physiques : car la terre est la mère commune, non seulement des animaux & des végétaux, mais encore plus proprement des minéraux, puisque son sein leur sert comme de matrice, dans le centre de laquelle ils sont engendrés & procréés. Nous ne prétendons point parler ici de la terre, comme d'un élément simple, qui ne peut être conçu qu'intellectuellement ; nous n'en voulons pas aussi traiter, comme de cette terre qui est empreinte de l'âme du monde, & qui, quoique morte de soi-même, vit néanmoins d'une vie invisible, que l'esprit universel y verse incessamment, pour lui faire produire les minéraux au-dedans, les végétaux à la surface, & les animaux qui semblent être les maîtres de tout le reste : car nous avons traité de cette belle & ample matrice, dans la partie théorique qui fait le commencement de ce Traité. C'est pourquoi nous consacrons cette Section aux terres minérales, qui sont douées de quelque vertu

médicinale, afin d'enseigner le moyen spagyrique d'en tirer cette vertu & de la séparer par les opérations de la Chimie, ou même, si cette vertu ne peut être séparée sans altération de son sujet, ou des seules propriétés essentielles, de les y conserver, & de plus, de les augmenter par l'addition de ce qui peut concourir à l'intention & à l'indication de l'artiste qui s'en veut servir.

Ces sortes de terres ont été nommées diversement pour trois raisons principales : la première, par le lieu de leur origine ; la seconde, par la matrice qui les a fournies, & la couleur qu'elle leur a donnée ; & la troisième, pour certains caractères ou certaines figures qu'on leur a imprimées. Ainsi on dit la terre Lemnienne, celle de Malte & celle de Turquie. Ainsi la mine ou la terre aurée ou solaire, la mine ou terre lunaire, la vénérienne, saturnienne, &c. & finalement la terre sigillée, ou la terre marquée, selon les lieux d'où on nous l'apporte.

Nous ne parlons pas ici des terres minérales ou des mines des métaux, non plus que des marcassites, des moyens minéraux, ou des terres vitrioliques & sulfurées, parce que nous serons obligés d'en parler, lorsque nous traiterons des métaux & de leur origine dans les Sections suivantes : nous ne parlerons donc ici que des bols, ou des terres proprement dites, afin que ce que nous en dirons, serve de lumière & d'enseignement pour toutes les autres espèces de terres qui auront quelque rapport avec elles.

§. 1. *De la terre sigillée.*

Avant que de marquer le choix de ces terres, & de désigner particulièrement les indices de leur bonté & de leur vertu, il faut que nous fassions une petite réflexion sur ce qui peut être la cause principale de la vertu qu'elles contiennent. Nous avons déjà dit plus d'une fois, que la lumière est la source de toutes les bonnes impressions, ainsi nous n'insisterons pas davantage là-dessus, puisqu'il faut de toute nécessité que ce soit cette lumière qui ait transmis ses rayons, jusqu'au centre de ces terres, puisqu'on y rencontre une vertu cardiaque, céphalique, hépatique, stomacale, ce qui ne peut être, à moins que cette terre ne soit empreinte de quelque vitriol, ou de quelque soufre solaire, martial ou lunaire, qui ne sont pourtant qu'embryonnés en elle, comme nous le ferons voir dans la suite : car comme ces sortes de terres ne se trouvent que dans les lieux, d'où l'on tire des métaux parfaits ou imparfaits, aussi sont-elles plus ou moins pures, plus ou moins efficaces & remplies de vertu, selon qu'elles participent de la pureté ou de l'impureté du vitriol & du soufre, qui sont les principes des métaux, qui se trouvent aux lieux de leur origine.

La plus excellente de toutes ces terres, est celle qui se tire dans l'Ile de Lemnos y par les ordres du Grand Seigneur, d'où elle est portée à Constantinople, & de-là distribuée selon ses intentions. Celle qui tient le second rang, se trouve proche d'une Ville de Silésie nommée Striga, où l'on a commencé de la sceller, elle porte la marque de deux montagnes ; il y en a qui l'appellent la graisse ou l'axonge de l'or, ou du soleil, à cause qu'elle est empreinte d'un foutre solaire, & celle-là est rougeâtre : il y en aussi une seconde espèce, qui est grise ou blanchâtre, qu'ils appellent la graisse ou l'axonge de la Lune, parce qu'elle est empreinte d'un soufre lunaire. Celle qui est solaire, est dédiée au cœur & à ses maladies, comme celle qui est lunaire, est destinée au cerveau & au foie. La troisième sorte de terre en bonté, est celle de Blois, & toutes les autres espèces qui lui ressemblent.

Le choix des unes & des autres dépend de deux remarques principales. Il *premièrement* qu'elles adhèrent subitement à la langue, lorsqu'elles en sont touchées. *Secondement*, il faut que la salive qu'on met dessus ou quelque autre humidité que ce soit, s'élève aussitôt en vessie, & fasse comme une petite ébullition, & lorsqu'on les jette dans l'eau, qu'elles la fassent bouillonner subitement. Or comme nous avons dit que ces terres participaient de la vertu solaire & de la lunaire, à cause du soufre minéral embryonné qu'elles ont en elles, aussi peut-on dire que ce sont des remèdes purement naturels, & qui sont capables de faire paraître leurs vertus en sortant des mains de la nature, sans qu'il soit besoin que l'art y produise rien du sien ; au contraire, il semble que l'art ferait ici du tort à la nature, puisque ces terres ont beaucoup plus de vertu avant la préparation commune, que la Pharmacie ordinaire en prétend faire, qui sont de les laver & de les triturée sur le marbre ou sur le porphyre ; ce qui n'est proprement faire autre chose, sinon de leur ôter cette portion vitriolique embryonnée, en quoi cependant consistent leur efficace & leur vertu. Mais il y a la préparation spagyrique, qui est capable d'en tirer ce qu'elles contiennent de meilleur, & qui se peut donner aux malades plus agréablement & en moindre dose.

Les vertus générales & particulières des terres & des bols, sont de dessécher, d'être astringents, de résister à la pourriture & au venin, de résoudre le sang caillé, de fortifier le cœur & le cerveau, & de purifier la masse du sang par le moyen de la sueur : c'est pourquoi on les peut donner avec une grande utilité dans la peste, dans les fièvres malignes, dans la diarrhée, dans la dysenterie, & contre les morsures des animaux vénéneux. Leur usage extérieur est, qu'on les peut appliquer sur les plaies malignes & envenimées, & pour arrêter les hémorragies.

ꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥ

§. 2. *La distillation de la terre sigillée.*

Prenez cinq ou six livres de terre de Silésie, qui est marquée de deux montagnettes, & qui ait toutes les marques de bonté que nous avons rapportées, rompez les rotules en trois ou quatre morceaux, & les mettez dans une cornue de verre, que vous placerez au réverbère clos ; adaptez-y un ample récipient, lutez-en exactement les jointures, couvrez le fourneau & donnez le feu par degrés, durant l'espace de vingt ou trente heures, ou jusqu'à ce qu'il ne paraisse plus aucun nuage, & que vous voyiez qu'il se sera fait une sublimation, non seulement au col de la cornue, mais qu'elle soit aussi passée jusque dans le corps du récipient : car alors c'est la vraie marque que la terre a donné tout ce qu'elle contenait en soi de sel & de soufre, & quoique cela ne paraisse pas par sa quantité, cependant ce qui en est sorti, est très estimable, à cause de ses rares vertus & de son agrément ; car la liqueur est d'une petite acidité fort agréable : il faut soigneusement joindre ce qui s'est sublimé à la liqueur qui est dans le récipient, qu'il faut mettre dans une fiole & la garder à ses usages. Il n'est pas nécessaire de la rectifier, car elle ne contient rien qui ne soit pur & utile.

On s'en peut servit au lieu du corps de la terre dans toutes les maladies, auxquelles nous avons dit qu'elle était convenable ; il y a pourtant encore ceci de plus, que cette liqueur est excellente pour apaiser les douleurs des goûtes vagues, & pour corriger la malignité de la grattelle & de toutes les autres éruptions de la peau. La dose est depuis quatre jusqu'à quinze ou vingt goûtes, dans du bouillon, dans du vin, ou dans quelque eau distillée, qui soit appropriée à la maladie. Mais il faut remarquer que la terre, qui est demeurée dans la cornue après la distillation, ne s'attache plus à la langue, ni ne fait plus bouillonner la liqueur ou la salive, lorsqu'elle en est humectée, quoiqu'elle ait pourtant encore sa figure & sa couleur, ce qui témoigne évidemment, que son humide radical & son feu intérieur qui faisaient l'astriction & le bouillonnement, sont passés dans le récipient, & qu'il n'y a par conséquent que cela qui faisait le principal de sa vertu.

DU BOL.

Le bol est une espèce de terre qui est rougeâtre, qui participe & qui est empreinte des vapeurs de quelques mines ou veines de fer, qui est le mars, & qui tient aussi quelque peu de la nature solaire. On l'appelle ordinairement dans les boutiques du bol d'Arménie, ou du bol oriental & fin, parce qu'il vient des parties orientales de l'Arménie. Le meilleur est celui qui est pur, qui n'est point mêlé de sable, qui s'écoule insensiblement comme la chaux, lorsqu'il a été humecté, & qui se fond comme du beurre dans la bouche, qui est fort

꧁꧂

astringent, & qui s'attache facilement & promptement aux lèvres & à la langue.

Ses vertus principales sont, de dessécher fortement, d'être astringent & de fortifier : c'est pourquoi il est très utile pour arrêter les fluxions, pour empêcher les colliquations, pour résister à la pourriture & aux venins. Ce qui fait qu'il est convenable aux diarrhées, à la lientérie & à la dysenterie, au flux des femmes, soit au rouge ou au blanc, au crachement de sang, au saignement du nez, & pour arrêter le sang des plaies. On le peut aussi mêler dans les cataplasmes & dans les onguents, & parmi les poudres astringentes pour l'usage extérieur. On peut distiller le bol de la même façon que la terre sigillée, & l'appliquer aux mêmes usages.

Mais comme le bol est excellent de soi, il faut enseigner comment l'Artiste le pourra encore améliorer, non pas en faisant la séparation de ses parties ; mais plutôt en y ajourant quelques substances, qui augmentant sa vertu, selon l'indication qui obligera de s'en servir ; car comme cette terre à aride & sèche, aussi attire-t-elle avidement à soi les esprits & les sels des liqueurs dont elle est abreuvée, & qu'elle retient en soi pour les rendre, lorsque la chaleur de l'estomac du malade en fait la séparation : nous en donnerons quatre descriptions diverses, afin qu'on en puisse faire autres à leur imitation.

La *première* sera pour le rendre plus astringent, & plus capable de produire son effet plutôt, & plus sûrement pour l'extérieur. *La seconde* sera pour le rendre plus efficace, pour dissoudre le sang caillé & coagulé dans le corps, afin de fortifier la nature, & de faire évacuer ce sang ainsi dissout, par la sueur ou par les urines. La *troisième* le rendra plus astringent pour l'intérieur, afin qu'il arrête plutôt le flux de ventre, la dysenterie, & le flux immodéré des femmes. La *quatrième* lui fera produire des effets très notables dans les maladies pestilentielles & dans toutes les fièvres malignes, où les forces défaillent par l'excès du venin, qu'il faut faire accessoirement transpirer & le chasser du centre du corps du malade, à la circonférence & au-dehors par le moyen de cette terre préparée, qui aura retenu en soi le plus subtil & le plus excellent de la liqueur dont elle aura été abreuvée.

§. 1. *La préparation du bol pour le rendre plus astringent pur le dehors*.

Cette préparation ne se peut faire qu'une fois l'année au mois de Mars, à cause qu'on ne peut avoir du frai de grenouilles qu'en cette seule saison, qui est le commencement du printemps. Il faut prendre en ce temps-là un demi seau de sperme de grenouilles, qu'il faut mettre dans un sac de toile, qui soit un peu claire, avec un demi cent d'écrevisses pilées au mortier de pierre ou de marbre,

jusqu'à ce qu'elles soient réduites en bouillie : le tout étant mêlé ensemble, il faut suspendre le sac au-dessus d'une terrine, qui recevra la liqueur qui distillera du sac ; lorsqu'il y aura environ quatre livres de cette liqueur, il faut la purifier par la colature, & y mêler du salpêtre purifié & cristallisé & de l'alun de roche, de chacun une once & demie : après quoi, il faut mettre une livre de bol fin en poudre, qu'il faut humecter de cette liqueur & le faire sécher ensuite, & continuer ainsi d'humecter & de sécher, jusqu'à ce que le bol ait été abreuvé de toute la liqueur ; & c'est de ce bol ainsi préparé qu'il le faut servir pour l'extérieur, tant pour arrêter le sang, que pour empêcher l'inflammation, & les autres accidents qui suivent ordinairement les contusions & les plaies. Il le faut aussi employer dans les emplâtres, dans les onguents & dans les cataplasmes.

§. 2. *La préparation* du *bol pour résoudre le sang* caillé *intérieurement*.

Prenez de l'ache, de l'oseille & du plantain, de chacune de ces plantes récentes, une livre ; battez-les au mortier de marbre, & les pressez fortement pour en avoir le suc, que vous mettrez dans une cucurbite au sable, avec quatre onces de racines mondées des mêmes plantes, & deux poignées de chardon laitté ou de nôtre-Dame, trois poignées de cerfeuil & quatre poignées de pinpernelle ; il faut couvrir le vaisseau de sa rencontre, & faire bouillir le tout durant six heures, puis en faire la colature, la plus nette que faire se pourra, de laquelle il faudra abreuver une livre de bol fin en poudre & la laisser sécher, & continuer ainsi d'humecter & de dessécher jusqu'à ce que toute la colature soit achevée, & garder ce bol ainsi préparé, pour en donner à ceux qui sont tombés de haut, & qui ont quelque quantité de sang épandu dans la poitrine, ou dans le bas du ventre : on en donne depuis dix grains jusqu'à quatre scrupules, mêlé avec autant de noix muscade en poudre dans des bouillons, ou dans quelque décoction vulnéraire, faite avec le bugle, le sanide, le pyrola & la consoude Sarrasine, ou même on le peut donner en bol, & faire boire par-dessus.

§. *3. La préparation du bol contre la dysenterie* & *les diarrhées*.

Prenez deux racines de bistorte, d'oseille, de langue de chien ou cynoglosse, de patience aiguë ou étroite, ou *lapathum acutum,* de plantain & de tormenrille, de chacune une once & demie ; des herbes récentes de plantain, de mille-feuilles, de pyrola & des feuilles récentes des extrémités des branches de chêne, de chacune deux poignées : il faut éplucher le tout, le laver & le hacher, puis le faire bouillir dans un pot de terre au sable, avec une livre de phlegme de vitriol & trois livres d'eau de renouée, & réduire cela jusqu'à un tiers ; il faut presser & couler le plus nettement qu'on pourra, & arroser & humecter de cette liqueur une demie livre de bol fin, & continuer ainsi d'abreuver & de dessécher, jusqu'à

ꟷ

ce que toute la décoction soit employée ; & ainsi on aura un bol qui est admirable, pour arrêter la dysenterie & toutes les espèces de flux de ventre immodérés, sans qu'on puisse craindre d'enfermer, comme on dit en proverbe, le loup dans la bergerie : car ce remède agit en fortifiant, il corrige simplement l'irritation ou la faiblesse & le relâchement du pylore, & remet le ventricule en état de retenir les aliments & de les digérer.

La dose est depuis cinq grains jusqu'à deux scrupules, avec la moitié d'autant de sel de corail en bol, dans de la conserve de roses, vitriolée ou mêlée dans quelque décoction stomacale, ou dans du bouillon : mais il vaut beaucoup mieux le donner en bol, afin qu'il séjourne plus longtemps dans l'estomac, & qu'il y puisse mieux imprimer le caractère & l'éradiation de sa vertu.

§. 4. *La préparation du bol contre les maladies contagieuses.*

Prenez du scordium & de la rhue, de chacune de ces herbes deux poignées ; des écorces superficielles d'oranges & de citrons, de chacune deux onces ; de la racine Angélique, de carline & de celle de contrayerva, de chacune une once : hachez menu les plantes & les écorces, & mettez les racines en poudre grossière ; mettez-les dans un matras avec une livre & demie de vin d'Espagne, que vous boucherez avec un autre matras de rencontre, & le mettez digérer an bain vaporeux l'espace de trois jours naturels ; après quoi laissez refroidir les vaisseaux, puis pressez fortement les espèces & filtrez la liqueur, dont il faudra humecter une demie livre de bol oriental en poudre en quatre portions égales ; mais comme ce serait dommage de perdre l'eau, qui s'en irait en l'air par une simple exsiccation, il faudra retirer l'eau au bain-marie jusqu'à sec, dans une cucurbite couverte de son chapiteau, & cela jusqu'à ce qu'on ait par quatre diverses fois humecté le bol, qu'il faut garder en poudre dans une bouteille qui soit bien bouchée : on doit aussi garder l'eau très curieusement ; car comme le bol a retenu l'extrait & la vertu centrique des choses, qui augmentent sa vertu cardiaque & alexitères, aussi l'eau a-t-elle en soi ce qu'elle contenait de spiritueux & de volatil, qui n'est pas de moindre conséquence que le reste. On peut donner de ce bol anti-pestilentiel, depuis cinq grains jusqu'à trente, avec la moitié d'autant de chair de vipères, dans une cuillerée ou deux de l'eau qu'on a retirée de la préparation, dans toutes les maladies malignes, mais principalement contre la peste ; & même on peut donner de cet admirable remède contre tous les poisons.

Ce sont là les quatre sortes de préparations que nous avons crû devoir marquer, afin qu'elles servent de modèles pour en faire d'autres, selon les indications que prendront les Médecins, qui seront curieux du salut de leurs malades. L'Artiste

Chimique pourra distiller le bol de la même manière que nous avons dit qu'il fallait distiller la terre sigillée, & approprier ce qu'il en tirera, selon les vertus que possède le bol, avec les mêmes observations & la même dose que celle des remèdes qu'on aurait tirés de la terre sigillée, comme nous l'avons assez fait connaître ci-dessus.

SECTION SECONDE.

Des Pierres.

Avant que de donner la définition des pierres, & décrire les opérations qui se font sur quelques-unes d'entre elles, nous avons jugé nécessaire de dire deux mots de l'essence ou de l'esprit minéral, qui domine dans la terre, dans le sein de laquelle elle commence & achevé la génération des pierres, & celle de tous les autres corps minéraux, or cette essence ou cet esprit ne peut agir, s'il n'est aidé de l'eau qui lui sert de véhicule, pour le porter & le charrier dans son corps mol & fluide, jusque dans les entrailles de la terre. Cette essence minérale ne semble être rien autre chose, que l'esprit universel ou l'esprit du monde engrossi par la lumière de toutes les idées minérales qu'elle imprime & qu'elle communique à l'eau, afin qu'elle produise les fruits du règne minéral dans les diverses matrices de la terre, selon le genre & l'espèce de cette essence, qui est différente en nomination, quoiqu'elle soit une essence : car selon qu'elle est métallique, pétrifique, saline, bitumineuse & terrestre, elle produit aussi la diversité des substances de chacun de ces genres subalternes ; & selon le caractère & l'idée qui prédomine, les choses minérales sont pures ou impures, fixes ou volatiles, & ainsi de toutes les autres propriétés de ces mixtes.

Cela étant ainsi, il n'est pas malaisé de concevoir que les pierres en général ne sont rien autre chose que des corps terrestres, durs, inductiles & friables, qui ont été coagulés par la force du ferment lapidifique. Nous avons dit d-dessus la différence & la diversité des pierres, nous n'avons plus à présent qu'à faire le choix de celles que nous voulons donner pour l'exemple au travail des opérations, qui se peuvent faire sur toutes les autres en général. Nous prendrons donc pour les sujets des préparations, qui se font sur les pierres, premièrement l'*émeraude*, secondement le *cristal,* troisièmement le *corail*, en quatrième lieu la *pierre judaïque,* en cinquième le *talc*, & finalement la *chaux.*

Mais comme i! y a des observations générales, qu'on peut donner pour toutes les pierres en général, il en faut dire quelque chose, à cause que cela servira beaucoup à l'artiste, pour faciliter l'intelligence de tout ce que nous dirons ci-après, non seulement des pierres, mais aussi de tous les autres minéraux & des

métaux mêmes. Ceux qui voudront avoir une exacte connaissance des pierres, doivent recourir au docte Livre qu'en a écrit *Boëtius* à Boodt, Médecin de l'Empereur Rodolphe second, & il trouvera son esprit très satisfait sur toutes sortes de pierres : car nous ne prétendons faire ici que l'anatomie de celles que nous avons nommées, parce qu'elles suffiront pour l'instruction de l'Apothicaire Chimique, pour travailler sur toutes les autres qui ont quelque relation avec elles.

Nous disons donc premièrement, qu'il faut que l'artiste considère, que comme le corps des pierres précieuses ou non précieuses, sont plus fixes & plus durs que ceux des animaux & des végétaux ; il faut aussi qu'il entreprenne leur anatomie d'une toute autre façon, & qu'il se serve de menstrues différents, pour les extraire & pour les dissoudre ; de plus, que ces menstrues n'agiraient pas le plus souvent sur des corps si fixes, si on ne les calcine auparavant, ou seuls, ou mêlés avec le sel ou avec le soufre, pour pénétrer la dureté de leurs corps & les rendre poreux, afin que les liqueurs dont on se servira pour l'extraction, ou pour la dissolution, puissent agir plus facilement & plus utilement.

Or la calcination est une des principales opérations qui se fasse sur les pierres, soit pour les rendre capables de servir en Médecine, soit aussi pour les ouvrir & pour les disposer aux plus exactes préparations Chimiques. La calcination dispositive est triple, car elle est simple ignition, comme quand on fait la chaux commune : il y a secondement l'ignition avec extinction de la matière en quelque liqueur, afin de la désunir par cette action réitérée, & ainsi de la réduire en poudre ou en chaux ; & la troisième calcination se fait avec le sel commun, avec le salpêtre pu avec le soufre. La solution suit la calcination, elle se fait avec plusieurs menstrues différents, selon le plus ou moins de fixité qui se trouve dans les corps dissolubles. Les principaux qu'on emploie, sont le vinaigre distillé, simple on alcalisé, l'esprit de vinaigre térébenthine & le vinaigre de miel, l'esprit de vitriol, celui de sel & l'huile de soufre qui a été faite par la campane ; mais il y a l'esprit de Vénus qui surpasse en activité & en vertu tous les susdits menstrues, pour extraire ou pour dissoudre toutes sortes de pierres calcinées ou non calcinées : nous en donnerons le procédé dans la Section des métaux.

Ensuite de la dissolution, on vient à la coagulation, qui se fait de deux manières, ou en retirant le menstrue par évaporation ou par distillation, & alors ce qui reste, est un sel ; ou elle se fait par précipitation, & la poudre qui demeure, s'appelle improprement un magistère. Il y a de plus, l'édulcoration & la purification, qui se font par les ablutions, par les solutions & par les

coagulations plusieurs fois réitérées ; & enfin pour la dernière opération, il y a la liquation ou la solution des sels, qui ont été tirés des pierres, en une liqueur qu'on appelle ordinairement l'huile par défaillance : elle se fait en quelque lieu humide sur quelque table de verre ou de marbre ; & la couronne de tout le travail, c'est la volatilisation de la liqueur ou du sel d'une pierre, par le moyen de quelque bon menstrue cordial : elle ne se peut faire que par le moyen de la digestion & de la distillation réitérée ; car il monte toujours à chacune de ces opérations une portion du sel avec le menstrue. Mais si on laisse le menstrue empreint de ce sel, on l'appelle l'élixir de la pierre ; & si on retire le menstrue à une chaleur douce & bénigne, ce qui demeure au fond du vaisseau en forme d'huile, s'appelle l'essence de la pierre.

Ainsi par cette gradation d'opérations, on convertit les pierres en sel, en magistère, en liqueur, en élixir & en essence ; mais avant que de finir ces remarques générales, il faut que nous donnions un procédé général sur toutes sortes de pierres, pour les réduite en sel & en essence avec moins de travail ; ce qui se fera comme nous l'allons dire.

Réduisez en poudre impalpable telle sorte de pierre qu'il vous plaira, par l'une des trois calcinations que nous avons marquées ; broyez cette poudre très subtile sur le porphyre, ou sur une écaille de mer avec son poids égal de sel marin bien desséché ; mettez ce mélange dans un creuset, que vous couvrirez de son, couvercle qui soit juste, & que vous luterez ensemble bien adroitement. Lorsque le lut sera sec, vous le mettrez dans le fourneau d'un potier au même temps qu'il commence à donner le feu pour cuire ses vaisseaux ; laissez-le là durant vingt-quatre heures ; ce temps expiré, retirez votre vaisseau & l'ouvrez ; dissolvez la matière que vous y trouverez avec de l'eau de pluie distillée qui soit chaude, dans une terrine vernissée, agitez & triturez fortement la matière avec un pilon de verre ou de bois ; versez ce qui sera dissout & trouble dans une autre terrine, qui soit aussi vernissée, & continuez ainsi de broyer, d'agiter & de dissoudre avec de la nouvelle eau chaude, jusqu'à ce que la chaux de la pierre demeure indissoluble au fond ; il faut la faire sécher, & réitérée le même travail avec du sel desséché, jusqu'à ce que tout le corps de la chaux soit passé en limon gras & collant avec l'eau chaude. Lorsque le tout sera affaissé, il faut séparer, par inclination, l'eau claire qui surnage le limon, mettre toutes ces eaux dans une cucurbite au sable, donner le feu & en retirer la moitié par évaporation ou par distillation ; puis verser sur la liqueur qui reste dans la cucurbite, de l'huile de tartre par défaillance goutte à goutte, tant que cette liqueur devienne blanche comme du lait, afin d'en séparer ce qui aura été

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

précipité, & continuer de précipiter & de filtrer jusqu'à ce que l'eau demeure claire.

Joignez alors toute la limosité des terrines, avec celle qui est demeurée dans le filtre, & les lavez avec de l'eau de fontaine tiède, jusqu'à ce que l'eau en sorte insipide comme on l'y aura versée, ce qui sera un vrai signe que toute la matière qui reste, sera privée de tout sel ; séparez-en l'eau le plus exactement que vous pourrez ; puis mettez cette matière dans une cucurbite, & versez dessus de très bon vinaigre distillé, jusqu'à l'éminence de quatre doigts ; mettez le tout digérer aux cendres, jusqu'à ce que le vinaigre ait perdu son acidité & qu'il soit devenu doux, retirez-le alors par inclinaison, & en reversez d'autre jusqu'à la même hauteur, & continuez ainsi, tant que le vinaigre distillé ne change plus de goût ; joignez toutes les extractions & dissolutions ; filtrez-les & les évaporez au sable lentement jusqu'à sec, mais sans bouillir ; & il vous restera le sel de la pierre de couleur grisâtre, qu'il faut broyer & mettre dans un matras, & verser dessus de l'esprit de vin tartarisé, jusqu'à la hauteur de quatre doigts ; il faut boucher le vaisseau avec un autre matras de rencontre, & en tirer la teinture au bain-marie ; & lorsque l'esprit sera coloré, il le faut séparer & en remettre d'autre, jusqu'à ce qu'il ne se colore plus ; filtrez toutes les teintures, & en retirez doucement l'esprit à la vapeur du bain, jusqu'à ce que l'essence de la pierre demeure au fond en consistance d'un sirop clair.

Voilà le moyen général de travailler sur les pierres de quelque qualité & vertu qu'elles soient, & lorsque l'artiste aura fait quelque essence de cette nature, il aura recours aux Auteurs qui ont traité de ces pierres en particulier & de leurs vertus ; par-là il sera capable de les appliquer à leurs usages : on peut seulement ajouter la dose générale de ces nobles remèdes, qui est depuis une ou deux gouttes jusqu'à huit ou dix le matin à jeun, dans du bouillon, dans du vin, dans quelque décoction ou dans, quelque eau distillée, qui soit spécifique à la maladie & au remède : cela soit dit en passant touchant les pierres en général, venons maintenant au détail des opérations que nous faisons servir d'exemple en particulier.

§. 1. *De l'émeraude & de sa préparation chimique.*

L'émeraude est une pierre précieuse transparente, qui est très estimée pour sa belle couleur verte, & qui est plus tendre & plus cassante que toutes les autres. Les plus excellences émeraudes sont les orientales, tant parce que leur couleur verte est plus chargée & plus agréable, que parce qu'elles ont plus de vertu. Les moindres, sont celles qui viennent du Pérou & celles qui se trouvent en Europe. Lorsque les fragments de l'émeraude ont été simplement calcinés par l'ignition

& par l'extinction, dans de l'eau de suc de buglosse, & qu'elle est ensuite triturée en alcool sur le porphyre, avec la même eau & séchée ; on la peut donner en bol avec de la conserve de fleur de souci, depuis quatre grains jusqu'à, dix, contre toute sorte de flux de ventre & de flux de sang, mais principalement contre la dysenterie, soit qu'elle provienne de l'érosion des intestins, ou quelle ait sa cause dans quelque matière maligne : elle est aussi capable de remédier aux morsures des bêtes venimeuses, à la peste, aux fièvres pestilentielles & à toutes les autres fièvres malignes.

On attribue encore beaucoup d'autres vertus à l'émeraude entière & sans préparation ; mais ce n'est que par l'application extérieure, comme de la pendre au col contre le mal caduc, de la lier à la cuisse pour faciliter l'accouchement, de l'appliquer sur le ventre pour empêcher l'avortement, de pouvoir arrêter le saignement du nez en la tenant dans la bouche, aussi-bien que le flux de sang du ventre, & celui des hémorroïdes, appliquée en teinture sur les reins. On dit aussi qu'elle réjouit les sens intérieurs & les extérieurs, étant portée au doigt ; qu'elle chasse la peur & les mauvaises visions, jusque-là qu'il y a des Auteurs qui rapportent qu'elle se casse quelquefois, lorsque celui qui la porte, se livre trop au plaisir vénérien. Nous avons bien voulu rapporter tout cela en raccourci, pour faire connaître ce que l'expérience a pu faire remarquer d'efficace dans les pierres précieuses, qui toutes ont en elles quelque portion d'un soufre métallique très pur, qui leur communique des vertus beaucoup plus étendues, que n'ont les animaux & les végétaux.

Or ce soufre n'est que la plus pure partie de la lumière condensée, qui fait une éradiation continuelle de sa vertu, sans qu'elle diminue aucunement, à cause de la vertu magnétique de la pierre, qui attire perpétuellement son semblable du plus haut des Cieux. Comme l'exemple s'en voit encore au saphir oriental, qui est miraculeux contre la peste ; en sorte que si le malade a plusieurs charbons sur le corps, il n'y en aura pourtant pas un qui suppurera, ni qui sera escarre, que celui à l'entour duquel on aura fait une circonscription avec le saphir en touchant la peau, & si de plus, l'escarre ne passera jamais les bornes, qu'il semble que la vertu de la pierre lui a prescrites.

Venons à la préparation chimique de l'émeraude, pour en tirer le sel, la teinture & l'élixir ou l'essence.

§. 2. *La préparation chimique de l'émeraude.*

Prenez des fragments d'émeraudes les plus verts & les plus nets que vous les pourrez recouvrer ; mettez-les en poudre dans un mortier d'acier, & passez-en

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

la poudre à travers d'un fin linge dans une boite, ce qu'on appelle cicotriner dans les boutiques ; mais il vaut autant les triturer en poudre impalpable, qu'il faut mettre dans un matras, & verser dessus de l'esprit volatil d'urine, qui ait encore du phlegme en soi, afin d'en tirer la couleur ; cela étant suffisamment coloré, il le faut retirer & en remettre d'autre, jusqu'à ce qu'il ne se colore plus ; ensuite de quoi, il faut filtrer les teintures par le coton, & les mettre dans une cucurbite, afin d'en retirer l'esprit jusqu'à consistance d'extrait, sur lequel il faut verser de très bon esprit vin ; fermez le vaisseau de sa rencontre, lutez & faites extraire, digérer & circuler à la vapeur du bain, jusqu'à ce que l'esprit soit teint d'une haute couleur verte : il faut ensuite retirer la moitié ou les deux tiers de l'esprit à une chaleur fort lente, & il restera un élixir ou uns essence d'émeraude, qui est un souverain remède contre la dysenterie, & contre toutes les autres espèces de flux de ventre, du flux rouge & blanc des femmes, du flux hémorroïdal & contre les hémorragies.

Il n'est pas moins profitable contre toutes les affections du cerveau, & contre les maladies du cœur & principalement contre la syncope, les faiblesses & la palpitation, & même contre la mélancolie, la frénésie & les hébétations des fonctions des esprits, lorsqu'elles sont arrivées à la suite de quelque grande & périlleuse maladie. Car outre le soufre centrique & lumineux, d'où toutes ces belles vertus dérivent, c'est que de plus il demeure dans cet élixir une certaine portion du sel volatil de l'urine, qui se joint à ce soufre par le moyen de l'esprit de vin, qui forment ensemble une essence douée de toutes les propriétés que nous lui avons attribuées.

La dose est depuis deux gouttes jusqu'à dix, dans des liqueurs appropriées aux maladies de la tête, à celles du cœur & à celles du ventre inférieur.

§. 3. *Du cristal, & de sa préparation chimique*.

Le cristal est une pierre transparente, qui ressemble proprement à de l'eau congelée, & réduite en glace lucide & diaphane. Si bien que ce que les Grecs appellent cristal, nous le nommerons congelé. Nous ne nous amuserons pas ici à faire une longue dispute, pour prouver que le cristal n'est pas une simple eau congelée, puisqu'il suffit de dire pour détruire la fausseté ce cette opinion, que le cristal ne se fond pas ; mais qu'il se calcine en chaux & en sel, par la force de l'esprit, duquel il a été coagulé d'une terre très pure & d'un peu d'eau, qui a dissout la terre par la vertu du feu qu'elle charriait avec elle, & qui avait en soi l'idée & le ferment pétrifiant. Nous ne parlerons pas aussi de sa figure hexagone, que le dehors du cristal représente ; nous dirons seulement que la figure circulaire est la plus parfaite de toutes, & que l'hexagone en approche

plus près que pas une autre ; & que comme le cristal est une des substances les plus pures & les plus parfaites, c'est aussi pour cela qu'elle approche le plus de la figure sphérique ou circulaire.

Le cristal se trouve en Portugal, en l'Ile de Chypre, en Allemagne, en Hongrie & en Bohême. Le choix que l'artiste en doit faire, n'est pas malaisé, à cause de la lucidité de la matière : il faut donc qu'il choisisse celui qui est le plus serré, le plus pur & le plus transparent.

Pour le préparer un peu mieux qu'on ne fait communément, il faut le mettre en poudre grossière, & le faire rougir dans un creuset au four à vent ; & lorsqu'il est tout à fait ignifié, il le faut verser dans de l'eau de raves ou de racine d'arrête-bœuf, qui soit rendue aigrelette avec un peu d'esprit de sel, & continuer cette ignition & extinction jusqu'à trois ou quatre fois; il faut ensuite le broyer sur le porphyre en poudre impalpable, avec la même eau qui a servi à son extinction, & lorsqu'il sera desséché, il le faut garder pour ses usages, qui sont les suivants.

Le cristal a la vertu astringente, c'est pourquoi il est bon contre le flux de ventre & contre la dysenterie, contre la colique, contre le *colera morbus*, contre le flux blanc & rouge des femmes, & contre les gonorrhées & les chaudes-pisses. Il augmente le lait aux femmes, & chasse & dissout le tartre contre nature de toutes les parties du corps : surtout il dissout & résout les tophes & les duretés des membres des goûteux ; mais son principal usage est pour chasser les glaires & le sable des reins & de la vessie, afin d'empêcher la coagulation de la pierre.

La dose en est depuis un demi-scrupule jusqu'à deux en bol, dans la conserve du fruit de l'églantier, ou dans de l'eau de persil, si c'est pour les affections néphrétiques, & ainsi dans d'autres conserves ou dans d'autres eaux, qui seront appropriées par le Médecin prudent & expérimenté, selon les maladies auxquelles il le voudra faire servir.

§. 4. *La préparation chimique du cristal*.

Avant que de venir à l'exacte & parfaite préparation de l'élixir & de l'essence du cristal, il faut que nous fassions précéder une opération instantanée à l'égard de l'autre, afin que l'artiste puisse être toujours prêt pour donner du soulagement à ceux qui en auront besoin & selon l'ordre des Médecins. Pour cet effet, il faut prendre égales parties des eaux de persil, d'ortie, de raves & d'arrête-bœuf, & les accuer avec de l'esprit de vitriol, ou avec de l'huile de soufre faite par la campane, il faut mettre ces eaux dans une bonne terrine

vernissée, & faire rougir dans un creuset au four à vent, autant d'onces de cristal qu'il y aura de pintes de ces eaux ; il faut que le cristal soit seulement battu grossièrement, & lorsqu'il sera bien ignifié, il faut l'éteindre dans les eaux susdites, & recommencer ainsi dix ou douze fois, afin que les eaux attirent à elles une bonne partie du sel du cristal : cela fait, il faut filtrer la liqueur qui reste, & y ajouter deux onces de sucre candi blanc en poudre, pour chaque livre, & ainsi vous aurez un remède tout prêt, pour en donner à ceux qui sont persécutés des douleurs de la gravelle.

La dose est depuis une demi-once jusqu'à trois onces dans des bouillons, où dans de la décoction des racines d'ononis & de la plante qu'on appelle *Virga aurea,* qui soit faite dans des parties égales de vin blanc & d'eau. Remarquez qu'il faut que le malade soit dans le demi-bain, lorsqu'il avalera le remède, & qu'il air pris & rendu un lavement avec de la térébenthine, avant que d'y entrer.

§. 5. *Pour faire le sel du cristal*.

Il faut faire sécher ce qui reste de l'opération précédente, & le broyer en poudre très subtile sur le porphyre, puis faites fluer dans un creuset autant pesant de salpêtre très pur ; & lorsqu'il sera tout à fait en flux, vous y jetterez peu à peu la poudre de cristal qui soit bien sèche, & les laisserez durant cinq heures ; cela fait, il faut dissoudre ce qui reste dans le creuset avec de l'eau de pluie distillée, pour en ôter le salpêtre qui reste ; puis dessécher la chaux lentement, & la mettre dans un matras ; verser dessus de très bon vinaigre distillé, qui ait été cohobé trois fois sur des orties brûlantes, & continuer de dissoudre jusqu'à ce que le vinaigre ne tire plus rien ; alors il faut filtrer toutes les dissolutions & les évaporer jusqu'à sec, & on aura au fond du vaisseau un sel grisâtre, que l'on dissoudra de nouveau avec le même menstrue, filtrera & évaporera pour le purifier. On le gardera sec comme un sel, ou on le fera résoudre à la cave en liqueur, qui sera ce qu'on appelle improprement huile de cristal.

La dose du sel est depuis quatre grains jusqu'à seize, dans les liqueurs appropriées & avec les précautions requises ; mais celle de la liqueur est un peu plus forte, à cause de l'humidité que le sel a tirée à soi, qui la réduit en liqueur. Il faut avoir recours à ce que nous avons dit des vertus du cristal préparé, pour savoir celles du sel & de sa liqueur, avec cette remarque pourtant, qu'ils servent principalement contre les maladies podagriques, & spécifiquement contre celles des reins & de la vessie.

§. 6. *Comment il faut faire l'élixir ou l'essence de cristal.*

Prenez du plus pur cristal de roche, mettez-le en poudre grossière, & en emplissez un creuset que vous placerez au four à vent, & le ferez bien rougir ; ayez une terrine vernissée qui soit à moitié pleine de très bon vinaigre distillé ; éteignez le cristal rougi dans ce vinaigre, & réitérez cette ignition & extinction jusqu'à sept fois ; ou ce qui est encore mieux, jusqu'à ce que le cristal s'en aille de soi-même en chaux comme du sable. Alors il faut sécher cette chaux & la mêler avec poids égal de fleur de soufre, & les calciner ensemble dans un creuset, jusqu'à ce que tout le soufre soit consommé : il faut faire la même calcination trois fois, puis mêler ce qui restera dans le creuset avec le double de son poids de très fin salpêtre, qu'il faudra faire fluer dans un très bon & très fort creuset, & les calciner ainsi ensemble l'espace de douze heures, mais ayez attention au creuset, de crainte qu'il ne vienne à fendre ou à percer, afin d'en substituer un autre aussitôt. C'est pourquoi il faudra en avoir un tout prêt & tout recuit, qui soit chaud sous la grille du four à vent, pour qu'il soit prêt à être mis au feu violent sans aucun risque.

Lorsque le temps est passé, & que la calcination est achevée, il faut broyer la matière qui reste sur le porphyre, quatre onces à la fois, & y ajouter peu à peu du très bon vinaigre distillé jusqu'à dix onces, & continuer ainsi, jusqu'à ce que vous ayez une livre de matière broyée ; alors mettez le tout dans un matras assez ample, & versez encore par-dessus huit livres de nouveau vinaigre distillé, qui soit pur & fort, bouchez le vaisseau avec un matras de rencontre, de la chaux vive & du blanc d'œuf battu, puis le mettez digérer au bain-marie durant deux jours naturels à une chaleur modérée : ce temps expiré, on trouvera le vinaigre coloré d'un rouge de sang ; cela étant fait, il faut ouvrir les vaisseaux & filtrer la liqueur, la mettre dans une cucurbite au bain-marie, & en retirer route l'humidité jusqu'à sec ; ensuite tirez la matière & la mettez sur une table de verre à la cave, ou en quelque autre lieu humide, afin de la faire résoudre en liqueur rouge, qu'il faudra recevoir dans une écuelle de verre, & avoir soin de regarder souvent si les gouttes qui tombent, sont encore rouges parce que ce sont les seules qui possèdent l'essence du cristal : car lorsqu'elles changent de couleur, c'est un signe manifeste, que c'est le sel fixe du salpêtre qui se résout, c'est pourquoi on gardera la première liqueur à part, sans se soucier de la dernière.

Il faut laisser affaisser la liqueur rouge durant quelques jours, & retirer par inclination le pur de l'impur, qu'il faut garder dans une forte fiole ; & lorsqu'on s'en voudra servir, il en faut prendre une once, & la mêler avec une autre once

ƆƷƆƷƆƷƆƷƆƷƆƷƆƷƆƷƆƷƆƷƆƷƆƷƆƷƆƷƆƷƆƷ

de bon vin blanc dans une fiole & les agiter ensemble, puis les laisser reposer durant vingt-quatre heures, & il se fera encore une nouvelle défécation ; versez ce qui sera clair & rouge sans le troubler, dans trois livres de vin blanc, auquel cette liqueur se joindra fans aucune séparation d'impureté : il faut donner de ce mélange tous les jours trois fois à ceux qui sont tourmentés de la pierre, de la gravelle ou de la néphrétique, & à ceux aussi qui ont déjà quelque disposition aux goûtes, & qui sentent quelque inhabilité dans les membres ; mais principalement à ceux qui ont des tophes & des duretés, à cause du tartre qui s'est coagulé vers les extrémités.

La prise ou la dose, est d'un verre de quatre ou cinq onces, la première doit être prise le matin à jeun, la seconde à trois ou quatre heures après-midi, & la troisième, lorsque le malade sera prêt de se mettre au lit. Il en faut continuer l'usage durant le temps du mois philosophique, qui est de quarante jours pour la guérison entière ; s'il arrivait durant cet intervalle que le ventre fût paresseux, il ne se faut servit d'aucun purgatif, il suffira que le malade prenne alternativement de deux jours en deux jours un simple lavement d'urine nouvellement rendue, sans aucune addition, & l'autre jour un scrupule de la liqueur du sel de tartre de Sennert, dans un bouillon de veau & de volaille, qui soit altéré avec la racine de persil & avec celle de scorsonère. Mais si quelqu'un veut prendre de ce vin essencifié seulement par précaution, un verre le matin à jeun suffira durant quinze jours, deux fois par an, savoir huit jours avant les deux Equinoxes de Mars & de Septembre, & en finir l'usage huit jours après ; & ceux qui le feront, ne seront pas privés du succès de leur espérance.

§. 7. *Du corail & de sa préparation chimique.*

Nous mettons le corail & sa préparation au rang des pierres, tant à cause de l'analogie de sa substance pierreuse, que parce que les opérations qui se font sur le corail, ont beaucoup de rapport avec celles qui se font sur les pierres, soit à raison du travail, soit aussi pour les menstrues que les artistes emploient pour le dissoudre & l'extraire. Le travail que nous enseignerons sur le corail, servira d'exemple pour les perles, pour toutes les pierres des animaux & pour les coquillages : car ce serait repérer inutilement une même chose, puisque le travail & les menstrues, qu'on emploiera sur le corail, servent aussi pour tous ces autres corps.

Nous ne nous amuserons pas ici à faire de vaines disputes sur le sentiment des anciens & des modernes sur la génération du corail, pour savoir s'il a été bois ou d'une tige tendre, avant que d'être hors de l'eau de la mer, parce que cela ne sert de rien à notre intention, il suffira seulement que nous disions à peu près ce

que c'est, que nous en donnions tes différences, & que nous en enseignions le choix, mais principalement la belle façon de le réduire en bons remèdes.

Le corail n'est rien autre chose qu'un arbrisseau pierreux, qui se trouve attaché à des pierres au fond de la mer. Il y a plusieurs différences de corail, tant à cause de la diversité des couleurs, que pour le plus ou le moins de dureté. Mais sans insister là-dessus, nous ne prétendons parler ici que du corail rouge, qui soit serré, compact, sec & dur, haut en couleur, & qui soit pur & net, comme celui qui a le plus de vertu, & qui possède en soi comme en raccourci, tout ce que les autres sortes de corail peuvent avoir en elles d'efficace & de propriétés essentielles.

Mais quelqu'un pourrait demander pourquoi le rouge est préféré à tous les autres ? La réponse n'est pas difficile, puisque cette rougeur est un signe extérieur de la vertu intérieure du soufre minéral, qui est un des principes du corail, & qui est celui qui lui fournit ses principales vertus, parce qu'il est de la nature solaire ; & c'est aussi ce qui fait que les artistes ont recherché de tout temps avec une grande diligence, & beaucoup d'étude & de soin, le moyen de tirer la teinture véritable du corail, parce que c'est un des principaux, remèdes de la Médecine Chimique : car s'il y a quelqu'un qui pense être capable de rendre les raisons de cette rougeur, par les premières & les secondes qualités des choses, assurément il s'y trouvera trompé ; puisqu'on ne peut avoir recours pour cela qu'à la volonté du Créateur, qui a orné les choses de telles couleurs qu'il lui a plu, & qui les a si sagement placées dans leurs séminaires, que leur archée intérieur on leur esprit archi-tectonique naturel & inné, ne peut aucunement s'en déranger, ni les changer que par une erreur, ou par l'inaptitude de la matière, qui sont ordinairement la cause des monstres, qu'on attribue à grand tort à quelque erreur de la nature.

§. 8. *La préparation chimique du corail.*

Comme le corail est rempli de beaucoup de belles & nobles vertus, aussi les artistes ont cherché de tout temps les moyens possibles de l'ouvrir avec une grande diversité de menstrues, afin de tâcher de tirer du centre de ce mixte les beaux remèdes que la nature y a placés. Je peux même dire qu'il n'y a point de produit naturel, sur lequel on ait essayé tant de différentes liqueurs végétables ou minérales ; & pour prouver cette vérité, je marquerai seulement les principales, qui sont toutes les sortes de vinaigres distillés, les sucs de berberis, de citron, de coings, d'oranges, l'esprit de rosée & celui du miel, l'esprit acide de la térébenthine, la liqueur du bois de bouleau, les esprits des bois de gayac, de buis, de genièvre, des sommités de l'aulne, du sorbier sauvage, ceux du

꧁

tartre, du sel, du vitriol & du soufre, l'eau tempérée ou l'esprit de vin accué de ces sels, le propre esprit ardent des coraux, leur vinaigre ou leur esprit acide, & enfin l'esprit & le phlegme de Saturne ; mais surtout, celui qui est le plus agissant & le plus efficace, qui est l'esprit de Vénus, duquel nous avons déjà parlé ailleurs, & donc nous donnerons la description dans la Section des métaux.

J'ai voulu faire connaître ces différents menstrues, afin de faire mieux concevoir combien de différentes opérations on a commencé & fini sur le corail ; & qu'ainsi lorsque l'Apothicaire Chimique cherchera dans quelques-uns des Auteurs qui en ont traité, & qu'il trouvera une si grande différence, il ne saura auquel parti se ranger parmi tant de diversités : c'est pourquoi, pour lui servir de guide, & le conduire comme par l'expérience que nous en avons faite, nous donnerons des exemples pour bien faire les sels de corail & le faux magistère : après quoi l'artiste fera le vrai magistère, qui doit être dissoluble : pour le troisième, nous donnerons le moyen d'en extraire la teinture ; & pour le dernier, comment il en fera le véritable sirop. Et afin qu'il ait une ample & véritable idée des vertus du corail, & qu'il la puisse attribuer à l'un de ces quatre remèdes, selon leur corporéité ou leur spiritualité, & selon leur dose, nous avons jugé nécessaire de faite précédée les vertus générales & particulières, que les anciens & les modernes ont attribuées au corail, qui sont telles.

Les vertus générales du corail sont d'être astringent, de rafraîchir & de dessécher, de fortifier le cœur, le ventricule & le foie, & de purifier la masse du sang. Ce qui fait qu'il est bon contre la peste, contre les venins & contre les fièvres malignes. Il réjouit les sens intérieurs, aussi-bien que les extérieurs : il arrête toutes sortes de flux du ventre, de la matrice & de la verge. Paracelse dit que le corail, qui est haut en couleur & luisant, étant porté en amulette, garantit de l'épouvante du sortilège, de l'enchantement, du poison, de l'épilepsie, de la mélancolie, des insultes des dénions & de la foudre.

§. 9. *Comment il faut bien faire le sel de corail*.

Il faut que l'artiste prenne autant qu'il voudra de corail rouge bien choisi, qui soit sec, dur & d'un rouge haut en couleur, qu'il le mette en poudre grossière au mortier de bronze qui soit bien net, aussi-bien que le pilon, qu'il en mette quatre onces dans un matras, & qu'il verse dessus peu à peu du vinaigre distillé, qui soit très pur & très fort. J'ai dit peu à peu, parce que s'il en versait trop à la fois, il se ferait aussitôt une ébullition subite, par l'action du dissolvant sur le corps dissoluble, & par-là il perdrait une partie de sa dissolution : c'est pourquoi il faut qu'il agisse avec prudence & avec patience, jusque ce que la

violence de l'action de l'esprit soit passée ; alors il peut continuer à verser tout à la fois du vinaigre distillé sur le corail, jusqu'à l'éminence de quatre doigts : on placera le matras aux cendres ou au sable, & on le remuera souvent, jusqu'à ce que le vinaigre n'agisse plus, ou que le même vinaigre soit devenu tout à fait insipide ; ce qui prouve évidemment, que toute son, acidité s'est perdue par l'action qu'elle a faite sur la substance du corail. Il faut après cela retirer cet esprit empreint & chargé du corail par inclination, & en remettre du nouveau pour extraire & continuer ainsi à digérer, extraire & retirer, jusqu'à ce que toute la substance dissoluble du corail soit enlevée. Filtrez ensuite toutes les dissolutions à froid, parce que si on faisait la filtration, lorsque la dissolution est encore chaude, la chaleur ferait pénétrer de petits corpuscules terrestres au travers du filtre, qui empêcheraient la pureté & la dissolubilité du sel : il faut mettre toutes les dissolutions filtrées dans une cucurbite au sable, & retirer l'humidité à une chaleur modérée, jusqu'à ce qu'il se fasse un bord blanc autour du vaisseau, alors il faut cesser le feu, parce que c'est un signe que la liqueur est trop chargée ; il ne faut pas toucher au vaisseau, que tout ne soit refroidi, parce que cela empêcherait que le sel ne fasse une espèce de cristallisation, qui le rend de plus facile dissolution & plus agréable à la vue : il en faut séparer par inclination la liqueur qui reste, afin de continuer l'évaporation dans une écuelle jusqu'à sec ; mais ce dernier sel ne sera jamais si beau, ni si agréable que le premier.

Mais on pourrait dire que l'évaporation du menstrue se ferait plus promptement dans des écuelles ou dans une terrine, que dans une cucurbite couverte de son chapiteau : je l'avoue, mais elle ne se ferait pas si nettement : car il serait impossible que l'artiste pût empêcher que ce sel ne fut gâté par la poudre du charbon, qu'il manie continuellement dans son laboratoire : or il faut que l'Apothicaire Chimique s'étudie à la netteté : il y a pourtant encore une autre raison philosophique, qui le doit obliger à retirer le menstrue dans une cucurbite couverte de son chapiteau, qui est *premièrement*, qu'il connaîtra par ce moyen que l'esprit du vinaigre est tout à fait changé, & que ce qui distille, est insipide comme de l'eau de pluie : de plus, cette eau qu'il retirera, n'est pas inutile, puisqu'elle est beaucoup meilleure que beaucoup d'autres eaux distillées, pour en faire des juleps dans les fièvres ardentes : car il y a dans cette eau un esprit imperceptible au goût, qui est très subtil, & qui est capable de faire beaucoup de bien aux malades : *secondement*, le sel de corail en sera plus beau & plus pur, il en sera même meilleur, parce que par cette lente distillation, il se subtilise de plus en plus, ce qui fait qu'il en est plus capable de produire son effet & sa vertu.

Il faut ici résoudre une difficulté importante, presque tous les Auteurs qui ont traité de la pratique de la Chimie, veulent que le sel de corail, & tous les autres qui ont été faits avec le vinaigre distillé, soient édulcorés par diverses dissolutions & évaporations, avec de l'eau de pluie distillée, parce qu'ils appréhendent, que l'acidité qui reste dans ces sels, ne soit nuisible aux malades. Or il faut avouer qu'ils ont grand tort : car ce sel qu'il prétendent ôter, est absolument nécessaire ; & je dis même que s'il se pouvait ôter par ce moyen qu'ils enseignent, ce qui demeurerait, serait absolument inutile, pour ne point dire nuisible. Car comme le vinaigre n'est rien autre chose qu'un vin fixé, par la prédomination du sel tartareux acide sur l'esprit volatil sulfuré du vin, il faut reconnaître que c'est uniquement un tartre liquide, qui est encore enveloppé de beaucoup d'impuretés ; mais lorsque le vinaigre est distillé, ce tartre liquide est plus épuré & plus subtilisé, & ne peut être mauvais de soi, non plus que la crème de tartre, qu'à cause de son phlegme : or lorsque cet esprit a dissout le corail, & que l'artiste attire ce phlegme, le tartre subtil du vin fixé s'arrête avec le corps du corail & forme ce qu'on appelle sel de corail, qui n'a de vertu qu'à cause de l'union de ce tartre volatilisé, qui est arrêté par le corail, parce que ç'est ce sel qui charrie le corail, jusque dans les dernières digestions de notre corps, & qui chasse par la transpiration sensible & insensible & par les urines, tout ce qui est mauvais & contre nature dans la masse du sang. Mais pour une preuve plus évidente, il faut que nous faisions comme toucher au doigt cette vérité, dans le faux magistère de corail qui suit.

§. 10. *Commun il faut faire le faux magistère de corail.*

Pour faire ce magistère, il faut dissoudre le corail dans le vinaigre distillé, de la même manière que nous l'avons dit pour le sel, & filtrer la dissolution, dont il faut retirer les deux tiers du menstrue par la distillation, & lorsque les vaisseaux sont refroidis, mettez la liqueur qui reste dans une écuelle de verre ou de faïence, & versez dessus goutte à goutte du sel de tartre résout, qu'on appelle improprement huile par défaillance ; & vous verrez qu'il se fera un caillé blanc, qui n'est rien autre chose que la recorporification du corps terrestre & pierreux du corail, qui se sépare de son dissolvant, qui est ce sel du vinaigre qui est acide : or tous les sels lixiviaux qui sont faits par calcination, tuent les acides, ce qui fait que les dissolvants quittent le corps qu'ils avaient dissout, & qu'ainsi ce corps est recorporifié & précipité en bas, n'ayant plus ce sel subtil qui le rendait visible dans la liqueur. Il faut ensuite verser ce qui surnage cette matière blanche, & mettre de l'eau nette dessus, afin de l'édulcorer & continuer ainsi, jusqu'à ce que l'eau en sorte insipide, comme on l'y aura versée : faites sécher lentement ce corps blanc, & vous aurez ce qu'on prétend être le magistère de

corail, & qui n'est néanmoins en effet qu'une terre fixe & astringente, qui vaut beaucoup moins que le corail préparé, ou mis purement & simplement en poudre subtile.

Mais à ceux qui diront que ce faux magistère est utile an flux de ventre, & qu'il fortifie l'estomac relâché, & que par conséquent il ne doit pas être proscrit du nombre des remèdes, nous répondons qu'il faut considérer la cause efficiente des flux de ventre & du relâchement de l'estomac, qui est ordinairement une sérosité âcre, acide & maligne, qui fait une colliquation mauvaise, non seulement des aliments, mais aussi de la substance même des parties : or le corail en poudre sera plus capable de remédier à cela que le prétendu magistère, parce que cet acide contre nature agira dessus & le détruira, comme on voit par expérience que le corail adoucit le vinaigre, & qu'ainsi la cause étant ôtée, l'effet cédera. Mais il vaut beaucoup mieux se servir du sel de corail partout où on aura besoin de remède, parce qu'outre qu'il corrigera cet acide malin, c'est que de plus il évacuera par les sueurs & par les urines, les choses qui ont été altérées & fondues, & par conséquent l'effet que le Médecin désire, ne manquera, jamais de suivre.

Mais ce prétendu magistère ne peut aucunement servir en cette rencontre, parce qu'il est fixe, & que le vinaigre distillé, ni même les esprits corrosifs n'agissent aucunement dessus, ce qui fait connaître qu'il n'est pas capable de tuer, ni de changer l'acide contre nature, qui cause les flux de ventre & le relâchement de l'estomac, c'est pourquoi il est tout à fait inutile en Médecine.

On me dira peut-être qu'on re peut aussi précipiter avec l'esprit de vitriol, avec son huile, avec celle de soufre, ou avec l'esprit de sel, & qu'il en sera meilleur ; & c'est encore ce que nous nions, parce que s'il y avait quelque chose de bon à espérer de ces magistères, ce serait de celui qu'on précipité avec la liqueur du sel de tartre, plutôt que de celui qu'on précipiterait avec ces esprits, parce qu'il serait encore beaucoup plus fixe que l'autre, & par conséquent moins capable d'agir. Mais il ne faut point parler de cela davantage, puisque Paracelse dit au sixième Livre des Archidoxes, qu'il faut que le magistère pénètre tout notre corps presque en un instant, par la subtilité de ses parties : ce qui fait voir manifestement, qu'il faut que ce soit toute autre chose que ces terres fixes, qui ne sont capables d'aucune action & encore moins de pénétration, parce quelles sont privées de tout sel & de tout esprit, de l'activité desquels dépendent toutes les actions & toutes les puissances. C'en est assez sur ce sujet, il faut passer à la vraie façon de faire un magistère qui ne démente pas son nom, c'est-à-dire, que ce soit un maître remède, ou un remède de maître,

ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼

§. 11. *Comment il faut faire le magistère de corail.*

Nous ne nous servirons pas en cette opération d'un simple vinaigre distillé, non plus que du corps de quoique sel, pour ouvrir & pour pénétrer le corps du corail, sans diminution de ses puissances & de ses facultés séminales : au contraire, nous les conserverons & les augmenterons plutôt par le moyen d'un esprit volatil, pénétrant, actif, & qui n'agit point comme les corrosifs, qui font bien la dissolution des matières, mais qui en changent & qui en éteignent les vertus. Ce sera de cet admirable esprit de Vénus, que nous prendrons pour faire un vrai magistère pénétrant & dissoluble : car ce véritable vinaigre philosophique réduira le corail, comme dans son premier être, ou en suc spermatique, sans que néanmoins il altère en rien la bonté de son soufre principal, parce qu'on retire ce noble dissolvant avec le même goût, la même vertu & la même puissance dissolutive qu'il avait avant son action sur le corail, & qu'il peut être encore employé à une pareille opération ou à quelque autre que ce soit, ce qui n'est pas un des moindres mystères de la nature & de l'art, dont nous avons l'obligation à cet admirable Médecin Allemand M. Zwelfer, qui nous a découvert ce beau secret, & qui nous a de plus enseigné le moyen de s'en servir.

Pour parvenir à bien faire le magistère, il faut choisir quatre onces du plus beau corail rouge qui se pourra trouver, & le mettre en poudre. Vous l'introduirez dans un ample matras y & verserez dessus peu à peu, crainte de l'ébullition violente, vingt onces d'esprit de Vénus bien rectifié ; & lorsque toute l'action est cessée, vous mettrez le matras en digestion au bain vaporeux l'espace d'un jour naturel : ce temps expiré, filtrez toute la liqueur, & vous trouverez que tout le corail est dissout, & que ce qui reste dans le filtre, n'est rien autre chose qu'une terre grasse & limoneuse y qui sont les impuretés & les fèces du corail ; il faut mettre ce qui est filtré dans une cucurbite au bain-marie, la couvrir de son chapiteau, & retirer votre esprit à une chaleur tellement proportionnée, que les gouttes se suivent l'une après l'autre, & continuer ainsi jusqu'à ce que la matière demeure au fond du vaisseau, comme à demi séché ; il faut alors cesser le feu, mettre l'esprit dans une fiole, car il est aussi bon qu'auparavant. Ensuite il faut laver ce qui est resté dans le filtre, dans huit onces d'eau de scorsonère d'Espagne, mêlée avec autant de la seconde eau de cannelle, car il y a encore quelque chose du magistère qui se dissoudra dans ces eaux ; filtrez-les, & y dissolvez aussi la substance qui est demeurée dans la cucurbite : si cette quantité d'eau ne suffisait pas, vous en prendrez encore une demie livre, afin d'achever la dissolution qu'il faut filtrer nettement, & mettre toutes les

filtrations dans une cucurbite, que vous couvrirez & mettrez au bain-marie, & retirerez toutes les eaux jusqu'à sec.

Ainsi vous aurez une eau cordiale & céphalique, qui sera excellente contre l'épilepsie, & contre les convulsions des petits & des grands ; & vous aurez au fond de votre vaisseau un vrai magistère, qui se dissout subitement dans la bouche & dans toutes sortes de liqueurs, & qui a des vertus presque innombrables. La dose en est depuis cinq grains jusqu'à vingt, dans des bouillons, dans du vin, ou dans de l'eau qu'on en a retirée. C'est un des plus souverains cordiaux, & un spécifique contre la mélancolie & contre la manie ; c'est aussi un excellent anti-scorbutique, parce qu'il purifie toute la masse du sang, par tous les émonctoires naturels, & presque insensiblement. Enfin c'est un vrai préservatif contre les maladies malignes, parce qu'il fortifie si merveilleusement le ventricule, qu'il en empêche le séminaire ; & comme la vérole ne provient & n'a son siège que dans la corruption du sang, qui infecte ensuite toutes les parties, à cause du venin que les sérosités charrient avec cet aliment universel ; aussi n'y a-t-il rien qui la retarde & qui l'empêche mieux que cet admirable magistère, parce qu'il corrige & qu'il évacue sensiblement ou insensiblement tout ce qui fomente & entretient la corruption de la masse du sang.

§. 12. *De la teinture du corail.*

Il n'y a rien de si commun dans la bouche des Artistes Chimiques & dans leurs écrits, que la teinture de corail ; il n'y a pas un de ceux qui s'en sont mêlés, qui ne se soit vanté d'en avoir le plus assuré procédé, & qui n'ait dit en avoir fait des miracles : mais il y a une grande différence entre les paroles & les effets ; car il est aisé de parler, mais très difficile de prouver cette vérité par les effets. Or comme tous les Auteurs, & principalement Paracelse, attribuent des vertus extraordinaires à ce remède, il est raisonnable de ne se point laisser surprendre par ceux qui se vantent de la savoir faire, & qui disent néanmoins que cela leur est particulier, & que c'est un secret qu'ils se réservent, sans vouloir s'ouvrir en aucune manière sur la façon de l'extraction, & encore moins sur la matière dont ils tirent le menstrue, dont ils se servent pour l'extraction de cette teinture.

Véritablement le doute de leur capacité n'est pas sans fondement, car ceux qui se vantent de savoir faire cette teinture, ne savent pas quelquefois ce que c'est que teinture, & ce que c'est que menstrue : or il faut que ceux qui s'en voudront mêler, sachent que la plupart de ces teintures prétendues ne sont que des dissolutions du corps du corail, s'il est entier & sans calcination préalable, ou que ce n'est que l'exaltation & la rubification du menstrue, qu'on emploie sur

les coraux calcinés par une simple réverbération, ou avec l'addition de quelques sels ; car les sels calcinés & réverbérés se communiquent aux liqueurs qu'on emploie pour l'extraction, & ainsi exaltent & rougissent le sel volatil du menstrue, ce qui trompe la plupart de ceux qui ont cru jusqu'ici avoir fait la vraie teinture du corail ; mais la vérité se découvre par la précipitation ou par l'évaporation, parce que par ces deux actions on découvre le sel ou le corps du corail, qui était épars invisiblement dans le menstrue.

Or il faut que la teinture du corail soit exempte de toutes ces impositions, il faut qu'elle soit pure & simple, sans être chargée d'aucun corps, parce que les soufres internes des choses ont une grande éradiation de vertu, mais à peine sont-ils compréhensibles par leur corporéité. Il faut de plus que les menstrues premiers ou seconds qu'on emploie, ne puissent acquérir d'eux-mêmes aucune couleur, quoiqu'on les tienne longtemps en digestion, sans aucune addition. Lorsque l'artiste sera assuré de tout cela, & qu'il tirera par ce moyen de la teinture du corail, il sera très assuré qu'elle sera vraie, & qu'elle aura les effets que les Auteurs lui attribuent. Je n'en peux pas donner une description plus philosophique & meilleure que celle qui suit.

§. 13. *Procède véritable de la teinture du corail.*

Pour arriver à la perfection d'un si noble médicament, il faut employer du temps & des matières ; & de plus, il ne faut pas que ce soit un Apprenti en Chimie qui se mêle d'en venir à bout du premier coup ; car il faut être capable de distiller, de digérer, de cohober, de rectifier & d'extraire, & tout cela avec jugement & proportion. C'est pourquoi nous commencerons par la préparation des menstrues nécessaires pour la première & pour la seconde extraction ; & il faut que l'artiste chimique considère bien ces deux menstrues, car ils ne sont pas sans mystère.

§. 14. *Le premier menstrue.*

Prenez quatre livres de tartre de Montpellier, qui soit nettoyé & purifié, comme nous l'avons dit en la préparation du tartre, qu'il faut mettre en poudre subtile, & le mêlée exactement avec une livre de vitriol verdâtre, qui soit de la nature martiale ; il faut mettre ce mélange dans un bon matras assez ample, & verser dessus trois livres de phlegme de vitriol, qui soit empreint de son esprit sulfuré volatil ; cela fait, il faut boucher le vaisseau avec un matras de rencontre, le luter exactement, & le mettre en digestion à la vapeur du bain dans de la paille coupée, l'espace de sept jours naturels à une chaleur moyenne. Après quoi il faut avoir une cucurbite qui soit lutée jusqu'à moitié d'un bon lut, qui puisse

résister au feu, & qui soit bien séché, laquelle il faut accommoder au four de réverbère, & laisser quatre registres aux coins du fourneau pour gouverner le feu ; versez ce qui a été digéré dans cette cucurbite ; couvrez-la aussitôt de son chapiteau, que vous luterez comme il faut, & y adapterez un récipient dont les jointures soient aussi lutées ; donnez alors le feu par degrés doucement & modérément, jusqu'à ce que les gouttes commencent à se suivre ; entretenez le feu dans cette médiocrité, jusqu'à ce que les gouttes cessent tout à fait ; lorsque cela est ainsi, augmentez le feu de plus en plus, jusqu'à ce que toutes les vapeurs soient passées, & que le chapiteau s'éclaircisse de soi-même, cessez alors le feu & laissez refroidir le tout. Séparez de la liqueur distillée l'huile de tartre par la filtration, & rectifiez l'esprit aux cendres jusqu'à sec, & ainsi vous aurez le premier menstrue pour extraire les coraux, sans aucune préalable calcination.

Mais avant de passer plus avant, il faut que nous avertissions l'artiste, qu'il ne perde pas ce qui reste au fond de la cucurbite après la première distillation : au con-traire, il faut qu'il le dissolve dans de l'eau de pluie distillée, qu'il le filtre & qu'il l'évapore lentement jusqu'à sec, & il aura un tartre vitriolé, qui n'est pas à mépriser ; car c'est un grand désopilatif pour toutes les obstructions du bas ventre. La dose est depuis six grains jusqu'à un scrupule, dans des bouillons, dans du vin blanc pu dans quelque décoction de scolopendre, & des racines de chicorée & de persil.

§. 15. *Le second menstrue*.

On appelle ordinairement ce menstrue *Aqua temperata*, l'eau tempérée, & aussi l'esprit de sel doux ou dulcifié : car il se fait de parties égales d'esprit de vin alcoolisé très pur, & d'esprit de sel très bien déflegmé, qu'il faut mêler peu à peu ; puis les distiller ensemble & les faire passer par le bec de l'alambic aux cendres quatre ou cinq fois ; ou ce qui est mieux, jusqu'à ce qu'ils soient inséparablement joints & unis par la distillation réitérée. Alors vous aurez un très bon remède préservatif & curatif de la peste & de toutes les maladies contagieuses, parce qu'il empêche toute corruption, & qu'il conserve les parties naturelles dans la vigueur & dans l'égalité nécessaire : c'est aussi le menstrue qui servira pour recevoir en soi le soufre interne du corail, que le premier menstrue cachait encore sous l'ombre du corps.

§. 16. *Comment on fera la teinture an corail*.

Prenez autant du plus beau & du plus rouge corail que vous pourrez recouvrer, & le pulvérisez très subtilement ; vous le mettrez dans un matras, & verserez

dessus du premier menstrue environ une once ou deux à la fois; vous l'agiterez subitement, puis recommencez de verser & d'agiter, jusqu'à ce que vous ayez mis du menstrue sur la matière, jusqu'à l'éminence de quatre pouces; bouchez le vaisseau de sa rencontre, & le mettez en digestion au bain vaporeux dans de la paille hachée, durant l'espace de trois semaines à une chaleur un peu plus que tiède, après quoi ouvrez les vaisseaux, retirez la teinture rouge par inclination, & la gardez dans une fiole ; puis reversez du nouveau menstrue sur le corps du corail qui reste, & continuez la digestion & l'extraction, jusqu'à ce que le menstrue ne se colore plus : joignez alors toutes les teintures, & les filtrez ; mettez-les dans une cucurbite au sable, & en retirez la liqueur jusqu'à sec à une chaleur modelée, & vous trouverez au fond du vaisseau une poudre rouge, qui cache dans son centre le soufre interne du corail, qui est celui qui constitue sa couleur & sa vertu.

Mettez cette poudre dans un vaisseau circulatoire, qu'on appelle un pélican ; & versez dessus du second menstrue, qu'on appelle eau tempérée, jusqu'à la hauteur de six doigts ; lutez exactement l'orifice supérieur du vaisseau, après l'avoir bouché avec un bouchon de verre ; placez-le dans le bain, & le tenez en digestion l'espace d'un mois philosophique, & ce menstrue doux & agréable tirera lentement à soi ce soufre admirable, & se chargera d'une couleur très agréable. Cela fait, il faut cesser le feu, ouvrir le vaisseau & filtrer la teinture, pour en séparer la féculence qui se trouve au fond du pélican : mettez la filtration dans une cucurbite, & en retirez les deux tiers ou la moitié du menstrue, & gardez précieusement ce qui reste, comme un des principaux remèdes de la boutique spagyrique.

Que l'artiste ne présume pas d'abréger le temps de quarante jours, quoiqu'il voie que le menstrue soit coloré : car il faut que la circulation fasse l'extraction, l'exaltation & l'union, ce qui ne se peut faire en moins de temps : il faut que l'Apothicaire Chimique, qui désire réunir dans ses opérations, suive la nature, qui ne travaille que lentement, & qu'il se souvienne de ce que dit notre grand Maître Paracelse, que *omnis praecipitatio à diobon*, & qu'il aura toujours assez tôt fait, lorsqu'il aura bien fait.

Nais avant de donner la dose & les vertus de cette teinture, il est bon de prévenir les esprits, qu'elle n'est pas seulement bonne par opinion, mais qu'elle l'est en effet. Pour cet effet, il faut faire une réflexion judicieuse sur la matière & sur les menstrues. Il n'y a personne qui ne reconnaisse que le corail a beaucoup de belles vertus, jusque-là que les anciens & les modernes ont reconnu tous unanimement, que cette vertu résidait dans sa rougeur, & ont tous désiré de la

ꕥꕥꕥ

pouvoir extraire, avec quelque liqueur qui fut, analogue à notre nature,. C'est ici que cela se voit ; car ce que nous avons employé pour la distillation du premier menstrue, est bon de soi, chacun à part : mais il s'en fait de plus une union mystique & philosophique, par la distillation & par la digestion qui l'a précédée ; si bien que le vitriol a été modéré & adouci par le tartre, par leur action & réaction de l'un sur l'autre, & ainsi de ce mariage il en résulte un esprit qui est ami de la nature, & qui n'a rien de corrosif, c'est pourquoi on ne doit point appréhender qu'il ait altéré les principes séminaux du corail : au contraire, il les a seulement dégagés du commerce de la matière qui les tenait enfermés, & les a plutôt perfectionnés qu'il ne les a avilis. Pour ce qui est du second menstrue, je crois qu'il n'y a personne qui ose rien dire à l'encontre, puisque l'esprit de vin & celui de sel, sont deux vrais baumes conservatifs, non seulement des corps vivants, mais aussi des corps morts, lorsqu'ils sont encore séparés : mais qui n'admirera les admirables ressorts de la nature & de l'art, oui sont capables de faire l'union du plus subtil & du plus volatile de tous les esprits avec un des plus fixes, & d'en faire un esprit neutre, qui ne tient plus du goût, ni d'aucune des qualités d'aucun des deux en particulier. D'où je conclus que cette teinture ne peut être qu'un des plus excellents remèdes que la Chimie puisse fournir.

Aussi a-t-elle cette prérogative d'être le premier & le principal de tous les remèdes pour purifier la masse du sang de toutes les impuretés dont elle puisse être attaquée, soit de lèpre, de vérole ou de scorbut, elle fortifie le cœur, réjouit les sens, chasse la mélancolie, empêche le songes fâcheux, arrête les hémorragies, apaise les douleurs internes, fortifie l'estomac, apaise les irritations de la matrice, corrige les météorismes de la rate, ôte les obstructions du foie, du mésentère & du pancréas, provoque & arrête les purgations lunaires, purge & nettoie les reins & la vessie, & fortifie le cerveau & toutes les fonctions du corps & de l'esprit : enfin je n'aurais jamais fait, si je rapportais tout ce que tes anciens & les modernes disent à la louange de cette teinture. Aussi faut-il avouer qu'on le peut légitimement promettre des merveilles de tous les remèdes qui sont faits des esprits volatiles, animés de la force & de la vertu des soufres internes des choses, & principalement de celles qui font de la nature solaire, parce que ces nobles médicaments pénètrent comme la lumière en un instant jusque dans nos dernières digestions, & impriment en passant dans toutes les parties, le caractère & l'idée de leur vertu balsamique, ce qui est cause qu'elles se déchargent de toutes les impuretés que le vice des digestions y avoir laissées.

Il faut se servit de cette teinture pour préservatif le matin & le soir dans du bon vin ou dans de l'hydromel vineux, dans du bouillon ou dans quelque eau appropriée au sujet pour lequel on s'en servira : sa dose est depuis une goutte jusqu'à quatre. Et pour un remède curatif, il en faut faire prendre au malade dans les maladies ordinaires ou dans les maladies chroniques, depuis une goutte jusqu'à dix dans des menstrues analogues à leur mal, & cela durant le temps de quarante jours, parce que cet espace est capable de renouveler tout le corps dans les maladies les plus opiniâtres, & ainsi à proportion au-dessous de ce terme selon l'exigence du mal : c'est pourquoi cela dépendra du jugement du Médecin.

Mais comme tous ne sont pas capables de faire ce remède, & que notre nation ne se peut donner la patience requise pour parvenir à la possession des teintures & des arcanes ; j'ai jugé nécessaire d'enseigner ici la façon de faire un sirop de corail, dont la préparation sera prompte & facile, qui pourra suppléer à cette teinture ; mais ce sera de très loin, encore ne sais-je si les Apothicaires voudront se donner la peine de faire les frais nécessaires à la confection de ce sirop, quoiqu'à dire le vrai, ce serait la plus excellente pièce de leur cabinet : j'espère pourtant que ceux qui seront curieux du bien de leur prochain & de l'acquit de leur profession, s'adonneront à l'un ou à l'autre de ces bons remèdes,

§. 17. *Pour faire le vrai sirop de corail.*

On se sert ordinairement de ce sirop pour fortifiée les facultés vitales & les animales, & comme c'est son principal emploi, aussi en donnerons-nous une description qui suivra par son contenu l'intention du Médecin. Cela n'empêche pourtant pas qu'on ne puisse substituer quelque autre liqueur, lorsqu'on le voudra particulariser & spécifier à quelque autre usage moins général, comme l'eau de cannelle, le suc de grenades & celui de coings, le suc de mélisse & celui de cochléaria, & ainsi de beaucoup d'autres, selon l'indication que prendra l'Artiste. On pourra néanmoins se servir de celui-ci en la place de tous les autres ; parce que comme il fortifie généralement la nature & ses fonctions ; aussi est-il capable d'en corriger tous les vices particuliers.

Pour cet effet, prenez de l'écorce superficielle de citron & d'orange, de chacune trois onces ; coupez-les fort menu & les mettez dans une cucurbite, versez dessus une livre & demie de très bon vin d'Espagne ou de quelque autre vin fort & généreux, mettez ensuite dans le bec de l'alambic un nouet de toile de soie, dans lequel vous aurez mis deux drachmes de graine de kermès qui soit bonne & récente, une drachme du meilleur safran & une demi-drachme de très

bon ambre gris en poudre & qui aura été exactement mêlé avec les deux autres corps : couvrez la cucurbite de ce chapiteau, lutez-en les jointures très exactement, aussi-bien que celles du récipient que vous y adapterez, placez le vaisseau au sable, & y donnez le feu par degré & fort lentement, jusqu'à ce que vous en ayez retiré environ douze on quinze onces d'esprit. Après cela prenez doux onces de magistère dissoluble de corail & les dissolvez dans dix onces de l'esprit que vous aurez distillé, & y ajoutez une livre de sucre très fin, qui soit réduit en poudre impalpable, agitez le tout ensemble, puis le mettez dans un vaisseau de rencontre qui soit bien luté, placez-le à la très lente chaleur du bain vaporeux autant de temps qu'il en faudra pour faire la dissolution ; laissez refroidir le vaisseau, & mettez le sirop dans une fiole qui soie bien bouchée, & vous aurez un remède souverain contre toutes les faiblesses de l'estomac, contre toutes les maladies de la rate, & surtout qui réjouit & qui recrée le cœur & le cerveau. On peut avoir recours aux vertus que nous avons attribuées au corail, à son sel, à son vrai magistère & à sa teinture, pour voir les beaux usages auxquels on peut employer ce noble sirop : la dose en est depuis une drachme jusqu'à une once, ou seul ou dans quelque liqueur convenable.

Nous ne donnerons pas d'autres exemples de travailler sur les perles que celles que nous avons donnés de travaillée sur le corail : car pour peu que l'Artiste soit éclairé, il ne manquera jamais de reconnaître la différence qu'il y aura pour travailler sur cette précieuse matière, que s'il a affaire de quelque autre préparation, il consultera ceux qui en ont écrit plus précisément.

§. 18. *De la pierre judaïque &* de *sa préparation Chimique*.

La pierre judaïque est de la forme & de la grosseur d'une olive, elle est tendre & friable, elle a des raies en long qui sont également distantes les unes des autres, comme si elles avaient été faites au tour, elle est de la couleur de blanc cendré. On l'appelle pierre judaïque, parce qu'on la trouve en Judée, on en trouve aussi en Silésie. Quelques-uns la veulent distinguer en mâle & femelle, & destinent la femelle à la vessie & le mâle aux reins, mais tout cela n'est que pure chimère, c'est pourquoi nous ne nous y amuserons pas, afin de passer à quelque chose de plus utile, qui est la préparation qui servira d'exemple & de modèle pour celle qui se fera sur la pierre de linx & sur celle des éponges.

Il faut donc prendre autant que vous voudrez de la pierre judaïque, & la mettre en poudre grossière & la mêler avec son poids égal de soufre battu ; il faut mettre le tout dans un pot de terre non vernissé ou dans un creuset, & le calciner au feu de roue peu à peu, jusqu'à ce que le soufre s'enflamme & qu'il soit tout à fait consommé ; après cela mettez la matière calcinée dans un matras,

& versez dessus de l'esprit de vinaigre de miel, jusqu'à l'éminence de quatre pouces, & faites digérer & dissoudre aux cendres & agitez souvent le vaisseau, & lorsque le menstrue sera bien chargé, il faut le retirer par inclination & en remettre de nouveau jusqu'à trois fois, afin de tirer le sel que la matière contient ; filtrez ensuite les dissolutions, mettez-les dans une cucurbite & les faites évaporer lentement au sable jusqu'à sec, & ainsi vous aurez le sel de la pierre judaïque, qu'il faudra purifier par plusieurs dissolutions, filtrations, évaporations & coagulations, jusqu'à ce qu'il soit pur & net : mais notez que si l'Artiste aiguise le menstrue, avec lequel il fera la purification, avec un peu d'esprit de sel, qu'il en viendra bien plutôt à bout, & que même le sel en aura plus de vertu & meilleur goût.

On peut garder ce sel à ses usages, on sec ou résout, & c'est la résolution qu'on appelle improprement l'huile de la pierre judaïque : si on la donne sec dans des bouillons, dans du vin blanc ou dans quelque eau ou quelque décoction diurétique, la dose est depuis quatre grains jusqu'à douze ; & si on en donne la liqueur résoute dans les mêmes menstrues, la dose en doit être double, à cause de l'humidité que le sel a tiré.

La vertu du sel & de la liqueur est de remédier à la difficulté d'urine, qui provient des obstructions causées par des matières tartareuses, mucilagineuses, graveleuses & pierreuses qui se rencontrent aux reins, dans les uretères ou dans la vessie. Ces remèdes chassent aussi le sable & le calcul de toutes les parties où cela s'engendre ordinairement.

§. 19. *Du talc & de sa préparation chimique.*

Il y en a qui ne mettent point de différence entre la pierre spéculaire ou resplendissante, que les anciens appelaient sélénite ou lunaire, & le talc mais ils se trompent : car c'est une pierre qui est différence de l'autre par sa friabilité, par la couleur verdâtre & par sa fixité. Il y a de deux sortes de talc, qui sont le blanc & le coloré : le blanc est encore différent d'espèce : car il y a celui qui vient de Venise ; qui est verdâtre & qui se lève par écailles, qu'on estime le meilleur & le plus pur. Il y a de plus celui qui vient de Moscovie qui n'est pas si estimé que celui de Venise, mais il ne laisse pas d'être bon, quoiqu'il semble être moins pur. La seconde sorte de talc est le coloré, qui est le rouge, & le noir, dont Paracelse fait mention dans la chronique de la Carinthie ; les Auteurs Chimiques appellent quelquefois énigmatiquement le talc, l'étoile de la terre.

Nous donnerons un exemple des opérations qui se peuvent faire sur le talc qui est coloré & sur celui qui ne l'est pas, afin qu'on ne puisse pas nous reprocher

ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼

que nous ayons négligé une pierre dont la préparation a tant tourmenté & tourmente encore si violemment la cervelle de ceux qui se sont peinés pour en tirer de l'huile, qui a toujours été l'idole des plus fameuses Courtisanes, à cause du secours qu'elles prétendent en tirer pour l'entretien & pour l'augmentation de leur beauté. Je suis pourtant plutôt de l'opinion de ceux qui croient que l'huile de talc des anciens Philosophes est une opération qui se fait sur la Lune ; ou même que c'est le grand œuvre au blanc, qui possède le plus haut éclat de blancheur qui se puisse jamais voir, & qui doit infailliblement être capable de faire ce qu'on espère de cette huile de talc, que l'on a tant vantée jusqu'ici.

La principale opération qui se fasse sur le talc, est la calcination ; car comme cette pierre est extraordinairement fixe, ce doit être le but principal de l'Artiste de l'ouvrir par cette première préparation. Or ceux qui ont tenu le talc de Venise en morceaux assez massifs, six semaines entières dans un feu de verrerie, sans aucun changement en son poids, en sa couleur, ni en sa friabilité, sont capables d'étonner ceux qui mettent la main à l'œuvre, pour le réduire en quelque matière onctueuse, pour en faire ce beau blanc que les Dames recherchent avec tant de curiosité & avec tant de frais, & comme il n'y a pas un de ceux qui se disent Chimistes, qui ne se vante d'avoir quelque secret là-dessus, nous confesserons néanmoins ingénument que nous croyons que cette matière est trop fixe pour en prétendre tirer quelque chose sans l'aide de quelques sels, qui soient capables de pénétrer cette pierre : car je n'ai aucune expérience ni aucun raisonnement qui me puisse persuader du contraire, après avoir éprouvé la fixité invincible du vrai talc, lorsque j'en ai voulu faire la calcination sans aucune addition. Mais lorsqu'on se servira de quelques sels ou de quelques esprits, je ne nie point qu'on ne puisse en faire un bon cosmétique qui détergera, qui nettoiera & qui blanchira la peau : mais c'est que le soufre de cette pierre retient toujours avec soi une portion de la graisse du sel ou de l'esprit salin qui sera recorporifié ; c'est pourquoi il faut se servir de ces choses avec grande précaution & avec grand jugement, de crainte qu'on ne vienne à user & à ulcérer la peau, au lieu de la rendre déliée, délicate & blanche.

§. 20. *La préparation chimique du talc de Venise.*

Prenez du vrai talc de Venise, qui soit pur, net & verdâtre, mettez-en une demie livre en poudre très subtile dans un mortier de fer, qui soit presque rouge par le moyen du feu, comme aussi le bout du pilon duquel on se servira, ou bien ce qui serait mieux, il le faut limer subtilement en poudre avec une lime douce, il faut mêler diligemment cette demie livre de talc en poudre avec une livre de sel de tartre qui soit très blanc & très sec, il faut mettre ce mélange dans un creuset

au four à vent, & le calciner à feu du dernier degré, durant l'espace de douze ou quinze heures, & lorsque ce temps sera passé, il faut mettre la masse en poudre dans un mortier chaud, puis mettre la poudre à la cave dans une terrine de grès ou de faïence, afin de faire résoudre le sel de tartre en liqueur, qui coulera dans une écuelle par le bec de la terrine : après que tout le sel en est séparé, vous dessécherez ce qui reste, & le mettrez avec quatre fois son poids de salpêtre très pur, que vous mettrez dans un nouveau creuset, qui soit d'une bonne matière, qui puisse bien soutenir la violence du feu, placez ce creuset au four à vent & lui donnez le feu peu à peu, jusqu'à ce que vous veniez jusqu'au plus haut degré de la violence du feu, & ainsi votre talc se fondra en une masse qui sera blanche & comme transparente. Cette masse sera mise en lieu frais & humide, & elle se résoudra avec le temps en une liqueur onctueuse & glutineuse. C'est de cette liqueur dont on se servira pour ôter & pour effacer toutes les taches, les âpretés & les excroissances de la peau du visage, de celle des épaules & du sein, & encore de celle des bras & des mains ; mais il faut appliquer cette liqueur discrètement avec un pinceau & fort superficiellement ; & surtout empêcher qu'elle ne fasse pas un long séjour sur la partie, qu'il faudra laver aussitôt avec de l'eau de lis blancs, avec celle de fleurs de fèves, ou avec celle de fleurs de nénuphar, qu'il faut avoir blanchies avec quelques gouttes de teinture de benjoin.

Mais lorsqu'on voudra se servir de cette liqueur onctueuse sans crainte d'aucun danger, il en faut mettre une partie dans un matras & verser dessus de l'esprit de vin alcoolisé, & les digérer ensemble à la chaleur du fumier ou à celle du bain vaporeux, l'espace de trois semaines, puis en retirez l'esprit par distillation au même bain, & en faites la cohobation jusqu'à vingt fois au moins, en y ajoutant à chaque fois quatre onces de nouvel esprit de vin, ainsi vous tuerez toute la corrosion qui était en cette liqueur, & vous aurez de quoi décrasser & de quoi blanchir la peau plus avantageusement qu'avec quelque autre chose que ce soit, pourvu que les mains & le visage ou les autres parties aient été bien & dûment nettoyées avec quelque bonne pâte, avant que de faire aucune autre application.

§. 21. *Pour faire une crème de talc, moins difficile à préparer que la précédente.*

Prenez autant que vous voudrez de talc en poudre très subtile, que vous arroserez deux ou trois fois avec du très excellent vinaigre distillé dans une écuelle de verre, & cela, jusqu'à ce qu'il soit réduit comme en bouillie, qu'il faut agiter deux ou trois heures durant avec une spatule de verre ; augmentez le vinaigre peu à peu, jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour y faire nager le talc en

bouillant ; mettez cette écuelle au sable, & y donnez le feu par degrés, jusqu'à ce que la matière bouille, alors il s'élèvera peu à peu une écume grasse au-dessus, qu'il faut recueillir avec grand soin avec une écumoire, & continuer ainsi, jusqu'à ce qu'il ne s'élève plus rien : il faut ensuite évaporer doucement l'humidité superflue du vinaigre, & garder ce qui reste pour s'en servir comme d'un des meilleurs cosmétiques du monde.

Si on s'en veut servir pour laver le visage ou les autres parties, il en faut résoudre & mêler une partie avec du phlegme de l'esprit de sel, & aussitôt après appliquer de la pommade faire avec la moelle des pieds de mouton, la nature de baleine, la cire grenée & un peu de graisse de porc, qui soit bien lavée dans cette pommade ; il y faut mêler de cette crème de talc & un peu de fleurs de benjoin, & l'éclat, la netteté & la blancheur dureront plus de quinze jours.

§. 22. *La préparation chimique du talc rouge.*

Il ne suffit pas d'avoir enseigné quelque préparation sur le talc blanc, qui ne sert que pour l'embellissement du dehors, il faut aussi que nous donnions le moyen de faire un bon remède intérieur avec le talc rouge ; car comme cette pierre a dans son centre un soufre minéral qui est de la nature solaire, aussi faut-il travailler à son extraction par le moyen des sels qui sont capables d'ouvrir les corps & de les pénétrer, pour y chercher la vertu qui s'y trouve resserrée & comme emprisonnée. Pour cet effet, prenez quatre onces de talc rouge, qu'il faut mettre en poudre subtile dans un mortier chaud, mêlez cette poudre avec autant de sel de tartre préparé selon Sennert, ainsi que nous l'avons enseigné ci-devant ; mettez ce mélange dans un creuset & le faites calciner au four à vent l'espace de douze heures ; après quoi, pulvérisez ce qui se trouvera dans le creuset dans un mortier chaud, mettez la matière pulvérisée dans un matras, versez dessus de l'esprit de vin tartarisé jusqu'à l'éminence de quatre doigts, digérez-les ensemble au bain vaporeux, jusqu'à ce que l'esprit ait acquis une couleur très rouge, tirez-le par inclination a & en remettez du nouveau, en continuant ainsi à digérer & extraire, jusqu'à ce que l'esprit ne se colore plus ; filtrez ensuite toutes les teintures, & les mettez dans une cucurbite, afin d'en retirer les trois quarts de l'esprit à la lente chaleur du bain, & ainsi vous aurez une teinture qui sera chargée du soufre interne du talc rouge, qui est un remède préservatif & curatif de la peste & de toutes les autres maladies malignes.

On donne cette teinture depuis trois gouttes jusqu'à douze, dans du vin ou dans du bouillon pour préservatif ; si on la donne aux malades, on en peut augmenter la dose de juste moitié, & la donner dans de l'eau de petite centaurée, dans celle de scordium ou dans celle de racine de petasites : c'est un

souverain cordial, un céphalique & un stomachique admirable, qui ne laisse aucune impureté du reste des digestions, mais il les chasse par insensible transpiration, par les urines ou par les sueurs.

§. 23. *De la chaux qui se fait des pierres, & de sa préparation chimique*.

La préparation de la chaux vive, qui se fait par la calcination violente des pierres ordinaires des carrières, ou par celle des cailloux, est si commune & si connue, à cause de la nécessité qu'on a pour bâtir, qu'il serait inutile & superflu d'en parler fort au long. Il suffit de dire en passant, qu'elle n'est guère employée dans la pharmacie qu'après quelque autre préparation que la simple calcination : car la chaux vive n'a point d'autre vertu pour l'extérieur que d'être d'une nature ignée, caustique & corrosive : mais lorsqu'elle est préparée comme nous l'enseignerons ci-après, elle devient capable de fournir des remèdes tout à fait hors du commun, tant pour le dedans que pour le dehors.

§. 24. *Comment il faut faire l'eau de la chaux vive & la chaux préparée.*

Prenez quatre livres de bonne chaux vive qui soit bien calcinée & en morceaux bien entiers, c'est-à-dire qui n'ait point été éventée, & qui soit sans aucune impression de l'air & de l'eau, mettez-la dans un grand bassin d'étain & versez dessus de l'eau de pluie ou de celle de rivière jusqu'à l'éminence d'un demi-pied, laissez-la résoudre doucement & l'agitez de temps, en temps avec une spatule de bois, & lorsque l'eau sera bien chargée & bien empreinte du sel de la chaux, il faut la filtrée & la garder pour le besoin. Continuez ainsi avec de nouvelle eau jusqu'à trois fois, qu'il faut filtrer & réserver séparément à leurs usages. Mettez ensuite la chaux qui reste sur le filtre en trochisques, & la faites sécher, c'est ce qu'on appelle dans les Boutiques la chaux préparée, qui a la vertu de dessécher doucement sans aucune mordacité : c'est pourquoi elle est fort bonne pour la guérison & la cicatrisation des ulcères malins & principalement de ceux qui tiennent du venin vérolique ; elle est aussi très utile pour guérir les brûlures, c'est pourquoi on la peut faire servir dans les liniments, dans les onguents, dans les emplâtres & dans toutes les poudres épulotiques & dessiccatives, qu'on emploie pour la cure des ulcères qui sont d'une réunion difficile.

La première, la seconde & la troisième eau de chaux vive qu'on a réservées chacune à part, peuvent être aussi employées chacune à part selon l'exigence des cas : car ce sont les fondements des eaux contre la gangrène, & de celle contre les maladies des yeux. On s'en peut très utilement servir sans aucune addition, pour laver les ulcères putrides, sordides & rongeants, il dépendra du

jugement & de l'expérience du Chirurgien de se servir de la première, de la seconde ou de la troisième, selon qu'il connaîtra la malignité de l'ulcère par les signes qui lui paraîtront.

§. 25. *Pour faire l'eau simple contre la gangrène & contre les accidents qui l'accompagnent*.

Il faut avouer que cette eau est un des meilleurs remèdes que possède aujourd'hui la Chirurgie pour prévenir les funestes ravages que produit la gangrené & ses suites; & comme ce remède est tout à fait nécessaire au public, il ne le faut pas tenir davantage dans le silence, quoique cela n'agréera peut-être pas à plusieurs qui l'ont tenu & qui le tiennent encore pour un très grand secret, mais comme ce noble médicament n'a été connu que par le moyen: de la Chimie, il est raisonnable que ce soit le traité de la même Chimie qui le communique nettement & ingénument à tous les membres de la Chirurgie, qui n'en sont point encore participants, afin qu'il soit employé charitablement pour la santé & pour la guérison des pauvres malades : car c'est un grand don de Dieu, qui ne coûte presque rien & qui se trouve partout, c'est pourquoi on en doit être libéral dispensateur envers les pauvres qui en ont besoin.

Tout le secret ne consiste qu'à mêler beaucoup ou peu de mercure sublimé corrosif dedans l'une des trois eaux de la chaux vive, selon qu'on voudra l'avoir plus ou moins forte & violente, & ainsi la dose du mélange dépend du jugement du Chirurgien qui s'en voudra servir pour prévenir les accidents de la gangrène, ou pour l'arrêter & en empêcher le progrès, lorsqu'elle a déjà mortifié quelque partie : car les esprits & le feu caché qui sont dans cette eau, raniment la chaleur naturelle, rappellent les esprits évanouis & bannis par le commencement de la mortification, & séparent par leur subtilité & par leur prompte pénétration le mort du vif.

Mais en ces occurrences, il faut très diligemment observer de mêler dans cette eau miraculeuse deux ou trois onces d'excellent esprit de vin qui soit privé de tout phlegme, parce que cela sera à deux fins très considérables. La première, afin de rendre cette eau plus pénétrante & plus active, lorsque la nécessité presse & que le péril est éminent : & la seconde, afin que l'esprit de vin s'unisse aux sels & aux esprits de la chaux vive & du sublimé corrosif, & qu'il les tempère & les mortifie de telle sorte qu'ils ne puissent nuire aucunement aux parties nerveuses, tendineuses & membraneuses, qui se trouvent nues & découvertes dans l'action & après l'action du remède : or il n'y a que ceux qui connaissent les actions & réactions des esprits & des sels les uns sur les autres qui puissent rendre une raison pertinente des effets que produit ce remède

admirable après le mélange de l'eau de la chaux vive, du sublimé & de l'esprit de vin. Or cette eau ainsi composée n'est pas seulement utile à ce que nous avons dit ci-devant ; elle est aussi très bonne dans tous les coups de feu où il y a fracas d'os, & où il y a grande chaleur & fort douloureuse, pourvu qu'on y ajoute dans le commencement le suc d'une douzaine d'écrevisses de rivière pilées toutes vives & arrosées d'un peu de phlegme d'alun.

Mais il y a encore une autre eau contre la gangrené, contre les ulcères & contre les maladies des yeux, outre celle que nous avons enseignée, donc il faut que nous donnions aussi la description en faveur des Chirurgiens & des malades, quoiqu'elle soit tenue très secrète par ceux qui s'en servent tous les jours avec succès. Après quoi, nous donnerons la façon de faire l'eau ophtalmique, & celle de la distillation du vrai esprit de la chaux vive, qui n'est pas un des moindres chefs d'œuvres de l'Art.

§. 26. *L'admirable & véritable eau contre la gangrené.*

Prenez vingt livres d'eau de pluie ou de rivière, mêlez-les dans un grand bassin d'étain, & y jetez quatre livres de bonne chaux vive qui ne soit aucunement altérée, & la laissez éteindre doucement par une ébullition lente sans aucune agitation, & lorsqu'on apercevra que l'extinction est parachevée, & que le bouillonnement & l'action sera cesse, il y faut ajouter deux onces d'arsenic en poudre & une once de bon mastic bien choisi qui soit aussi réduit en poudre ; agitez-le tout avec une spatule de bois, afin qu'il se mêle comme il faut, alors laissez-le rasseoir jusqu'à ce que la matière soit bien assemblée au fond & que l'eau qui surnage soit bien claire : cela étant ainsi il faut verser par inclination ce qui se pourra tirer sans troubler le reste, & filtrer ce qui restera pour les joindre ensemble dans une terrine de grès, afin d'y ajouter deux onces de mercure sublimé corrosif en poudre, six onces de très bon esprit de vin sans aucun phlegme & deux drachmes de bon esprit de vitriol : il faut mettre ce mélange, lorsqu'il est encore trouble, dans des bouteilles & le réserver à ses usages.

Si on se sert de cette eau pour d'autres maladies que pour celles des yeux, il la faut troubler, & rejoindre ce qui est au fond à ce qui fera clair, ainsi on s'en servira contre la gangrené & ses accidents, pour la cure des vieux ulcères humides chancreux, sinueux & malins ; contre toute sorte de chaleur étrangère & douloureuse & contre toutes les inflammations externes, contre les phlegmons, les érysipèles, les brûlures, & même contre toutes les douleurs arthritiques qui sont chaudes, & enfin contre l'inflammation & la douleur des plaies. Si on la juge trop violente, on la tempérera par l'addition d'une plus grande quantité d'esprit de vin ou par celle du phlegme de vitriol ou de celui

d'alun. Mais si on s'en veut servit aux ophtalmies & aux ulcéruscules des coins des yeux ou à ceux des paupières, on la pourra tempérer avec de l'eau du suc de plantain ou avec celle de grande chélidoine, ou même encore avec le phlegme d'alun : mais il faut surtout bien prendre garde que l'eau qu'on emploiera pour les yeux, ait été bien filtrée, & qu'il n'y ait aucune portion de la résidence qui se fait au bas de la bouteille. On applique ordinairement cette eau avec des compresses, des plumaceaux de charpie ou de linge, & je puis assurer que ceux qui s'en serviront, réussiront contre tous les maux que nous avons dit, avec un succès admirable & comme inespéré.

§. 27. *La façon de faire l'eau ophtalmique*.

Prenez une partie de la première eau de la chaux vive, deux parties de la seconde & trois parties de la troisième, mêlez-les ensemble & y faites dissoudre une drachme de sel armoniac, pour chaque livre d'eau, mettez cette dissolution dans une bassine de cuivre ou d'airain, & l'y laissez l'espace de douze ou quinze heures, ou jusqu'à ce qu'elle soit teinte de la couleur du saphir oriental ; alors il la faut filtrer exactement & la garder dans une bouteille au besoin. Cette eau n'a presque point sa pareille, pour toutes les maladies des yeux, sans s'enquérir de quelle cause elles aient tiré leur origine : car le sel de la chaux joint avec le sel volatile de l'urine qui constitue la vertu du sel armoniac, tirent un vitriol subtil du cuivre & de l'airain, qui se trouvent unis inséparablement dans l'eau & qui lui communiquent la vertu réfrigérante, mondificative & dessiccative.

Je dirai bien davantage, c'est que ces trois sels ainsi unis sont capables d'amortir & de détruire toute la malignité des sels âcres, corrosifs & mordicants, qui sont mêlés dans la sérosité du sang, & qui sont la véritable cause occasionnelle non seulement de la douleur, de l'inflammation & des ulcères des yeux, mais qui le sont aussi des toutes les autres démangeaisons, de toutes les éruptions & de tous les ulcères, qui se sont & qui se forment au dehors des parties du corps humain : c'est pourquoi on peut & on doit se servir de cette eau non seulement contre les maladies des yeux, mais aussi contre les démangeaisons, les grattelles & les ulcères. Que si elle était trop chargée de ces sels, à l'égard des personnes délicates, & pour la sensibilité & la délicatesse des parties » on pourra l'adoucir & la tempérer par l'addition de l*eau d'euphraise, de celle de fenouil, de roses ou de plantain.

§. 28. *Pour faire l'esprit ou le vrai magistère de la chaux vive.*

Prenez autant qu'il vous plaira de la meilleure chaux vive qui se pourra trouver, mettez-la en poudre très subtile & la broyez sur le porphyre jusqu'en alcool, c'est-à-dire impalpable, puis la mettez dans une cucurbite & versez dessus peu à peu du plus subtil & du plus pur alcool de vin autant que la chaux en pourra boire : car il faut bien prendre garde de ne point noyer la chaux, mais qu'il y ait seulement de cet esprit, autant qu'elle en peut tirer à soi sans être humectée, ni que la liqueur paraisse aucunement au-dessus de la matière ; couvrez la cucurbite de son chapiteau, lutez-en les jointures très exactement avec une triple vessie humectée avec du blanc d'œuf, & poudrée de chaux vive, joignez de même le récipient ; placez le vaisseau au bain-marie & retirez-en l'esprit à une chaleur très lente jusqu'à sec, laissez refroidir les vaisseaux, ouvrez les après, & reversez le même esprit sur la chaux, qui est au fond de la cucurbite, & continuez de distiller & de cohober avec les mêmes précautions jusqu'à dix fois, afin que par ces diverses imbibitions on augmente & on exalte le feu interne dans lequel réside l'esprit, l'arcane ou le magistère de la chaux : & afin que personne ne se trompe, il est absolument nécessaire d'observer toutes les choses que nous avons dites, autrement on perdra le temps, les vaisseaux & les matières.

Après que les dix cohobations seront achevées, il faut prendre la chaux qui est dans le vaisseau & la broyer très subtilement, sèchement & sans relâche sur le porphyre, & y ajouter la dixième partie de son poids de sel de tartre très pur & très sec, & encore autant de la tête morte du tartre, qui reste après qu'on en a tiré le sel par élixiviation : mais il faut que cette tête morte ait été nouvellement séchée & chauffée avant que de la mêler avec les autres matières : lorsque le mélange aura été prestement & exactement fait, il faut mettre le tout dans une cornue qui soit bien lutée, & que la matière ne passe pas le tiers de la capacité de la cornue ; placez cette cornue au fourneau de réverbère clos, & adaptez à son col un récipient, qui ait un canal gros comme le doigt, & long de quatre pouces vers le milieu de son canal qui reçoit la cornue, en sorte que le bout de la cornue soit justement placé au-dessus de ce petit canal, afin que les gouttes de phlegme qui tomberont, puissent entrer directement dans le petit récipient qu'on appropriera à ce petit canal : mais notez qu il faut avoir mis deux ou trois onces d'esprit devin alcoolisé & privé de tout phlegme dans le corps du grand récipient avant que je le luter.

Lorsque les vaisseaux feront bien lutés les uns avec les autres, aussi exactement qu'il se pourra, & que le lut sera bien sec, il faut commencer à donner le feu par

degrés, jusqu'à ce que le peu de phlegme qu'il y a soit sorti, & lorsque l'Artiste apercevra qu'il ne tombe plus de gouttes, & qu'il verra paraître une vapeur blanche qui sortira peu à peu du col de la cornue, & qui coulera comme une petite nuée le long au haut du canal du grand récipient, ou elle est attirée par l'esprit de vin qui est au fond du récipient comme par un aimant, alors il faut augmenter & presser le feu vivement de plus en plus, jusqu'à ce que toutes les vapeurs soient passées. Lorsque les vaisseaux seront refroidis, il faut les déluter & les ouvrir, puis jeter le phlegme comme inutile & réserver l'esprit qui est dans le grand récipient pour le rectifier, afin d'en séparer l'esprit de vin, si faire se peut : mais s'ils sont tellement unis, qu'ils montent également ensemble, il faut mettre cet esprit dans une écuelle de verre qui soit un peu épaisse & qui ait été échauffée auparavant, puis y mettre le feu avec un peu de papier allumé, l'esprit de vin se consumera & l'esprit de la chaux vive restera dans l'écuelle, qu'il faut garder très soigneusement, comme un des plus merveilleux agents que la nature & l'art aient pu fournir, ainsi que le dit très doctement Basile Valentin, lorsqu'il parle de la chaux vive.

Cet esprit est le meilleur, le plus prompt & même le plus sur remède que l'on puisse donner contre toutes les espèces de goûtes : car il résout & consume insensiblement toutes les matières tartarées qui ont été coagulées en quelque endroit du corps que ce soit, par la puissante vertu & par la pénétration que produit le feu interne qu'il contient ; on en donne depuis une goutte jusqu'à cinq dans trois doigts de vin chaud le matin à jeun, puis on en attend doucement l'effet dans le lit, afin que si la nature détermine son action par les urines ou par la lueur, le malade soit en état d'aider à la nature & au remède, autrement il agit ordinairement par insensible transpiration.

On fait aussi avec cet admirable esprit un remède très efficace contre la pierre & la gravelle, avec une partie de pierre d'écrevisses & deux parties de chaux de cristal de roche, qu'il faut digérer & dissoudre dans six fois leur poids d'esprit de chaux vive & les distiller & cohober tant de fois à la chaleur des cendres que tout ou la plus grande partie soit passée en liqueur ; de laquelle il faudra donner aussi dans un petit verre de vin chaud, depuis une goutte jusqu'à cinq le matin à jeun, pour guérit radicalement tous ceux qui se trouveront être atteints de ces maladies : car il nettoie tellement tous les passages des urines de ce mauvais levain, qu'il ne s'y en peut plus faire dans la suite aucune génération.

Cet esprit dissout & réduit en liqueur toutes les pierres de quelque dureté qu'elles soient ; & tout au contraire, il fixe par l'action & par la vertu de son feu

les esprits les plus volatiles. Si bien que ceux qui s'en serviront pour remède ou pour dissolvant s'étonneront de ce que la nature a caché de si hauts mystères, dans un sujet si vil & si méprisable que la chaux vive ; ce qui a fait dire à Paracelse par un acte de réflexion & de grande admiration, que tel jette & chasse du pied une pierre ou un caillou, qui lui vaudrait mieux qu'une vache, s'il connaissait ce que Dieu & la nature y ont logé de mystérieux.

ADDITIONS POUR LE TOME SECOND.

1. *Liqueur d'Angélique des religieuse Anglaises*.

Prenez de la lie du plus fort vin-blanc ou clairet que mettrez en un alambic ordinaire. Vous y ajouterez suffisante quantité d'angélique, tige & racine que vous broierez, avec un peu de baume ou menthe ; deux cuillerées de grains de coriandre & une cuillerée d'anis vert, l'un & l'autre concassés. Distillez votre eau que vous ferez passer sur un nouet de safran mis dans le bec de l'alambic ; vous y mettrez un peu de sucre : mais ne distillez pas jusqu'à siccité. Cette eau est éprouvée contre tous les maux d'estomac.

2. *Eau de Mélisse*.

Il faut prendre deux bonnes poignées de mélisse que vous ferez bouillir dans six livres d'eau de fontaine (ou plutôt de rivière) jusqu'à ce que votre eau ait une couleur ; ajoutez-y deux bonnes poignées de fleurs de roses rouges ; une poignée de fleurs de romarin ; demi-once de cannelle concassée ; quatre onces de sucre ou plus. Quand le sucre sera dissout, tirez du feu & le couvrez : filtrez-le par la chausse, ajoutez-y de l'huile de vitriol jusqu'à une agréable acidité, filtrez par le papier gris, & vous en ferrez à boire une ou deux cuillerées tous les jours, & vous rétablirez votre estomac.

3. *Esprit de roses ou de Mélisse par la fermentation avec le sucre*.

Prenez de la cassonade ou sucre le plus commun une livre, que vous dissoudrez dans six livres d'eau : versez la dissolution sur quatre livres de mélisse séchée lentement à l'ombre, ou sur des roses quoique salées. Faites un peu chauffer & refroidir l'infusion, de manière qu'elle ne soit qu'un peu tiède ; jetez-y quelques cuillerées de levure de nouvelle bière ; faites fermenter en un lieu tempéré, & elle commencera à fermenter. Au bout de trois ou quatre jours que la matière aura fermenté, mettez-la en une cucurbite & la distillez jusqu'à ce que vous voyiez des stries dans le chapiteau. Cessez la distillation, laissez-la reposer, & rectifiez cet esprit sur de nouvelles plantes de même espèce, & vous aurez un esprit de mélisse qui aura toute l'odeur de la plante. *Rothe*.

ଔଓ

4. *Eau impériale de Montpellier*.

Vous prendrez trois livres d'eau rose, cinq onces d'écorces de citron & orange séchées à l'ombre ; quatre onces de chaque, savoir noix muscade avec girolle, cannelle que mettrez en infusion dans votre eau rose pendant quinze jours : graine de chardon bénit, & semence de lavande, quatre onces de chaque, roses rouges, une livre cueillies de deux ou trois jours sommités de fleurs & tiges de romarin deux pincées & une pincée de feuilles de laurier, avec deux pincées d'hyssope, deux poignées de marjolaine & autant de mélisse, de roses d'églantier ou sauvages & de lavande : faites infuser quelques jours avec six livres de bon vin blanc, & distillez au bain-marie, & il en sortira une eau dont vous vous servirez au besoin.

Elle purifie le mauvais air, conserve la santé, est un préservatif dans le temps & les lieux pestiférés ; donne les règles exactement aux femmes, bonne pour les maux de tête & d'estomac en s'en frottant, aussi bien que pour la diarrhée en buvant environ deux cuillerées : fait mourir les vers des petits enfants, leur en donnant une cuillerée ; excellente contre la paralysie en frottant les parties affligées & en buvant.

Le marc de l'eau Impériale n'est pas moins souverain ; sur lequel vous mettrez du vinaigre distillé que vous ferez digérer au soleil dix ou douze jours. Vous le coulerez & conserverez pour le sentir contre le mauvais air, mal de tête, fièvres & autres accidents, s'en frottant. Bon même pour l'estomac le mettant dessus.

5. *Eau de Santé*.

Vous! prendrez au mois de Mai des fleurs de sauge jeune, c'est-à-dire, les petites cimes tendres qui commencent à boutonner; prenez de même de celles de romarin trois poignées de chacune. Coupez-les fort menues & les mettez infuser dans de fort vin blanc pendant trois jours sur cendres chaudes en une bouteille assez grande & convenable à la quantité que vous en voudrez faire. Après quoi, pressez bien le tout pour en tirer toute la substance, dont le marc sera mis à part, & lavez en de bonne eau de vie autant que vous avez mis de vin, & que ce soit en un vaisseau à part. Jetez le marc, mêlez vos deux infusions & les mettez dans un alambic, où vous les ferez distillée. Après la distillation ajourez-y autant d'eau de roses qu'avez mis d'eau de vie & du sucre candi quatre onces par pinte ; distillez le tout au bain-marie jusqu'à sec.

Prenez deux cuillerées de cette eau le matin à jeun : elle purifie le sang de toute humeur maligne & superflue, est bonne contre l'hydropisie, raffermit les nerfs

& tout mouvement, fortifie l'estomac & le cerveau, réveille les sens & les esprits, chasse les fluxions, & son usage soutient & rappelle la santé.

6. *Eau Cordiale.*

Vous broierez les graines suivantes, galanga, gingembre, noix muscade, graine de paradis, clous de girofle, anis, semence de caravaye, de chacun une dragme. Prenez ensuite, sauge, menthe, roses rouges, thym, pellitoire, romarin, pullegium, regale, montanum, camomille, scolopendre, lavande, œillets, de chaque une poignée.

Faites infuser le tout dans quatre pintes de bon vin blanc l'espace de vingt-quatre heures, en remuant de temps en temps. Distillez le tout dans un alambic de verre, & recevez la première eau à part.

Cette eau fortifie les esprits, conserve la jeunesse, est bonne en diverses maladies d'affaiblissement ou d'humeurs froides, pour la paralysie, apoplexie & contraction des nerfs. Aide à la conception, apaise la goûte froide : soulage dans la pierre gravelle, douleurs de reins & de dents ; elle se perfectionne, si on la met au soleil tout l'été.

7. Eau impériale & céleste du grand Duc de Florence.

Turbith blanc & gommeux, 2 onces. Santal citrin, 2 onces, Mastic en larmes, Clous de girofle, Galanga, Noix de muscades, Cannelle, Cubebes, de chacun demi-once. Réduisez en poudre grossière & mêlez en une cucurbite de verre ou de terre vernissée. Joignez 2 onces de bonne térébenthine, Miel blanc, 2 livres. Esprit de vin du meilleur, 4 livres.

Bouchez bien le vaisseau, & laissez en digestion au bain-marie trois ou quatre jours avec un vaisseau de rencontre ; puis distillez au même bain, d'abord il sort une eau fort claire, & quand l'eau claire ne distille plus, mettez dans le vaisseau demi once de casse nouvelle, autant de spica nardi, & portez votre vaisseau au feu de cendres gradué, & il sortira une eau blanche que vous conserverez à part. Mais à un feu plus fort vous tirerez une eau rougeâtre & oléagineuse, qui sert à l'extérieur seulement pour bassiner les plaies, soulage dans les hémorroïdes, apaise les douleurs de la goûte froide.

La première eau est très claire & très spiritueuse, & l'on en peut prendre une demi-cuillerée dans de l'eau pure une heure avant le repas pour être préservé d'indigestions, maux d'estomac ; cette eau purifie le sang, dissipe les vents, guérit toute opilation du foie on de la rate, abat les fumées de la matrice, apaise

les fluxions de cerveau & la goûte qui vient de la pituite a rappelle les esprits dans les syncopes.

L'eau seconde s'applique extérieurement aussi bien que la troisième & pour les mêmes usages. Mais cette eau seconde mêlée avec la première la rend encore plus efficace, surtout si on y ajoute du sel de corail & de perles, de chacun une demi-once & une once de cristal de tartre.

8. *Quinquina.*

Cette écorce de l'arbre *quinquina*, qui nous vient du Pérou, est un fébrifuge assez sûr, duquel on se sert contre les fièvres intermittentes depuis environ 60 ans. Mais on a bien perfectionné la manière de le prendre : on l'a pris d'abord en substance mis en poudre, après néanmoins que le malade a été bien & suffisamment purgé : on l'a pris ensuite en tisane, puis en extrait ; on a même introduit de le donner en lavement ; on le mêle aussi avec des purgatifs, avec lesquels il fait assez bien.

Un usage plus moderne est de le donner en teinture faite avec eau de vie ou esprit de vin, dont on met depuis douze jusqu'à trente-six gouttes dans une liqueur appropriée, comme eau de petite centaurée, d'absinthe, de baie de genièvre ou même dans du vin. On peut faire même un rossolis fébrifuge, avec de l'infusion de coriandre & de cannelle, où l'on fait dissoudre du sucre : c'est ce qu'on pratique pour satisfaire les différents goûts & s'accommoder à la répugnance des malades.

La teinture se doit faire avec de l'eau de vie, ou de l'esprit de vin en un matras bien fermé & placé sur les cendres chaudes. Cette infusion étant tirée au clair peut se réitérer avec la même poudre de quinquina, tant qu'il donnera teinture. Après quoi, on pourra faire l'extrait de cette même poudre avec de l'eau de noix distillée, qu'il faudra filtrer & mêler, si l'on veut, avec la teinture.

Mais depuis quelques années M. le Comte de la Garraye Gentilhomme de Bretagne, a trouvé moyen de tirer le sel essentiel de quinquina par la trituration faite avec de l'eau chaude ; il prend donc une demie livre de bon quinquina en poudre impalpable, qu'il triture ou broie avec trois pots d'eau pendant un jour entier. Il filtre cette liqueur, qu'il laisse encore reposer pendant une nuit pour l'avoir plus claire ; après l'avoir vidée on la met fur des assiettes de faïence pour faire évaporer à un feu extrêmement doux ; l'évaporation étant à moitié faite, s'il reste encore quelque sédiment, on verse par inclination pour avoir le sel plus clarifié : on continue à faire évaporer, tant que l'on ait des cristaux très

clairs & très purs ; on le purifie même de nouveau si l'on veut, en le faisant fondre, filtrer & évaporer pour l'avoir plus beau & plus parfait.

Une demie livre de bon quinquina donne six gros de sel très pur, on peut en prendre deux gros chaque jour, dissout dans une pinte d'eau ou de tisane faite avec chiendent & réglisse. On purge avant de prendre le sel de quinquina ; on peut aussi adoucir cette tisane avec un peu de sirop capillaire. La dose pour les enfants est de quinze à vingt cinq grains, pour les enfants qui ont depuis 6. jusqu'à 12 ans, & ainsi en augmentant à proportion de l'âge. Le tout suivant l'ordonnance du Médecin.

9. *Extrait fébrifuge & cordial de quinquina.*

Faites bouillir pendant une heure, une livre de bon quinquina, subtilement pulvérisé dans une grande terrine vernissée, avec huit pinces d'eau de rivière, pesant seize livres ; exprimez après le tout fortement à travers une toile. Gardez votre expression à part ; faites ensuite bouillir le marc avec six pintes de bon vin rouge pendant une demi-heure. Faites-en une nouvelle expression, que vous mêlerez avec la première, faisant bouillir de nouveau le marc avec six nouvelles pintes de vin rouge pendant demie heure, & en faisant une nouvelle expression, que vous ajouterez aux deux premières. Vous goûterez ensuite le marc, & en cas que vous y reconnaissiez encore de l'amertume, il en faudra faire une nouvelle coction, & une nouvelle expression comme ci-devant. Faites évaporer ensuite vos colatures, par le moyen d'un bon feu que vous diminuerez à mesure que la liqueur s'évaporera, vous y ajouterez, lorsqu'il n'en restera environ que deux pintes, quatre onces de sirop de kermès, diminuant alors le feu, & ayant le soin de remuer la liqueur jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance de sirop épais, afin d'éviter par-là que la partie résineuse du quinquina ne se rôtisse ; ce qui arriverait immanquablement, s'il était trop solide, & ce qui priverait le malade des bons effets qu'il en doit attendre. Laissez refroidir à demi votre extrait un peu liquide, & le gardez dans un pot de faïence bien bouché.

La dose ordinaire de cet extrait est depuis un demi gros jusqu'à un gros ; & dans les occasions pressantes, où il est besoin de réprimer promptement la violence de la fièvre, on peut en donner jusqu'à deux gros, & ajouter à chaque prise de la confection d'alkermès, de la poudre de vipère de chacun dix grains, & du bézoard oriental cinq grains, sans néanmoins appréhender que la quantité surcharge l'estomac, ou y cause des désordres, comme il arrive fort souvent dans l'usage du quinquina pris en substance. On continue l'usage de cet extrait jusqu'à ce que la fièvre ait cessé, & même quelques jours par delà, si on le juge à propos. *Meth. d'Helvet.*

10. *Du vin & des remèdes, qu'on en tire en plusieurs manières*.

Le vin est une liqueur nécessaire à toute l'humanité & principalement à toute la chrétienté, laquelle en est nourrie, & de tout temps le vin a été en grande réputation entre les peuples. L'on y trouve de grands remèdes, comme bains, étuves, décoctions, & choses semblables. Du vin on en tire la quintessence qui est un remède excellent ; car étant bien circulée, elle devient céleste. On peut faire beaucoup de remèdes avec ladite quintessence, car elle apaise toutes les douleurs, & résout presque toutes sortes de maladies, mêmement quand elle est accompagnée en la manière qui s'en suit, il savoir.

De ladite quintessence quatre parts. D'huile de soufre & de vitriol, de chacun une part. Julep violât, soixante parts mêlées ensemble.

Cette composition sera de telle vertu, qu'en donnant une dragme par la bouche à un moribond, il le fera revenir à soi, parce qu'il fortifie l'estomac, fait venir l'appétit, guérit toutes sortes de fièvres & conserve en jeunesse tant les hommes que les femmes, ce que j'ai fait & vu faire assez souvent. *Fioraventi*.

11. *Manière de faire la Quintessence végétale de très-grande vertu, de Fioraventi*.

La quintessence végétable est une essence de grande vertu. C'est une substance tirée des quatre éléments sans corruption de ces éléments ; elle se fait en cette manière.

Il faut avoir du vin le plus puissant qu'on puisse trouver, crû en lieu montueux ou bons coteaux, qui soit bien mûr, & le mettre en une cucurbite avec son alambic & récipient, & en distiller l'eau de vie, ayant attention de tenir ordinairement des linges mouillés en eau froide sur la chape de l'alambic, & les changer souvent. C'est le moyen pour faire que l'eau monte avec sa quintessence &ne se perde point. Il faudra continuer cette distillation, tant que l'eau qui en sortira prendra feu & brûlera : car si l'eau ne prenait plus feu, il faudrait cesser la distillation. L'eau qui fera distillée se rectifiera par trois fois dans une cucurbite couverte de son alambic au bain-marie, laissant à chaque fois bonne quantité de flegme au fond de la cucurbite, alors vous aurez votre eau bien préparée pour faire la quintessence : laquelle se fait ainsi.

Mettez ladite eau de vie dans un fort matras de verre, & l'enterrez dans le fumier chaud de cheval ; vous couvrirez votre matras d'un vaisseau de rencontre, bouchez bien le tout ; il faut que le matras soit de manière enterré, que le col & le vaisseau de toute la petite rencontre soient à découvert. Laissez circuler le tout, jusqu'à ce que venant à découvrir votre matras, vous trouviez

les fèces de couleurs blanches précipitées en bas & séparées de la quintessence, qui sera de couleur céleste, & d'odeur très agréable Et quand vous trouverez tels signes, alors vous pourrez séparer votre quintessence de ses fèces, & la garder dans un vaisseau de verre bien bouché, car avec cette quintessence on pourra faire des choses admirables. On peut encore tirer la quintessence du miel de la même manière. La quintessence du miel est une chose admirable, & je ne craindrais pas d'en faire trop d'éloges. Ces quintessences se peuvent donner ou seules, ou avec d'autres médecines & sirops au poids de vingt grains & moins, selon la grandeur de la maladie. C'est un médicament simple qui aide dans toutes maladies, & ne nuit à aucune. J'ai fait sur cela une infinité d'expériences, qui m'ont fait admirer de tout le monde.

12. *Méthode d'un bon vinaigrier pour faire de fort vinaigre*.

Comme on a besoin à tout moment pour les opérations chimiques du vinaigre de vin, en voici la préparation la plus certaine. Prenez une livre de bon levain de seigle que vous manierez tant qu'il soit bien dissout en fine bouillie dans un chaudron avec une pinte de fort vinaigre que vous aurez fait chauffer auparavant dans le même chaudron à y pouvoir tenir la main, pour le pouvoir manier & détromper ; puis remettes ce chaudron sur le feu, & remuez cette composition avec un bâton de coudrier, comme si vous vouliez faire une bouillie qui s'épaissit bientôt, puis versez-y deux pintes de vin, mesure de Paris, & continuez à remuer jusqu'à ce que la matière s'élève comme fait le lait sur le feu, en prenant bien garde qu'elle ne surmonte par-dessus le chaudron, car elle s'enflammerait comme l'eau-de-vie, & mettrait le feu à la cuisine ; puis ajoutez-y pareille mesure de même vin, ou poiré ou cidre, suivant le pays, & remuez sans cesse, faisant comme il est dit, par quatre imbibitions, c'est-à-dire en remettant quatre fois en tout, deux pintes de vin ou d'autre liqueur ; & lorsque votre composé sera monté bord à bord de votre chaudron à la quatrième fois, descendez-le promptement de dessus le feu, le mettant en belle place & y jetez aussitôt pareille quantité de vin en remuant pour bien mêler le tout que vous passerez tiède à travers un linge de lessive blanc & net, puis vous l'entonnerez sur une vingtaine de pintes de vin, cidre on poiré, lequel est plus fort & plus vineux que le cidre qui est plus gras & moins spiritueux, après cela remuez votre tonneau, & achevez de l'emplir à demi-pied près du bondon, & le laissez travailler pendant trois ou quatre jours, puis tirez-en deux ou trois pintes que vous reverserez par le bondon, ce qu'il faut faire sept fois de deux jours en deux jours ; puis huit jours après tirez-en une grosse bouteille pour votre usage, car il est fait. Versez sur le restant pareille quantité de vin, si vous voulez, parce que le levain étant fait, il est capable de fermenter telle quantité que vous voudrez

lui en donner de la même liqueur,

Ce vinaigre travaille bien mieux sous les tuiles ou ardoises en été, ou bien étant placé dans un lieu où l'on fait du feu, qui échauffe l'air, en chantier assez haut de terre dont la fraîcheur ne raccommode point ; ainsi il se perfectionnera mieux, plus le lieu est chaud & sec ; souvenez-vous de faire un bon trou au haut de la futaille du côté où il y a plus d'air & de chaleur.

Après cela vous ferez des bouteilles de vinaigre à l'ail, rosat, d'œillet, à l'estragon, au sureau, &c. Il faut pour cela sécher doucement toutes ces choses dans un sac de papier, que l'on exposera au plancher ou au soleil pour les déflegmer, afin de ne pas ôter la force du vinaigre. Quinze jours après avoir fait le susdit vinaigre, je confis de fore gros cornichons avec barons de pourpier, estragon & passe-pierre, dans un grand pot de grès, dans lequel ce vinaigre fit son devoir en moins de quinze jours.

Pour le colorer aussi rouge que l'on voudra, il ne faut que des bayes de sureau en maturité que l'on met dans un four à la sortie du pain pour les déflegmer ; puis les mettre dans une cruche ou grande bouteille, & y verser dudit vinaigre, qui en tirera une très belle teinture.

Ce secret du Vinaigre m'a été enseigné sous la foi du silence par un des plus habiles vinaigriers du Royaume, lequel par sa mort m'a laissé la liberté d'en disposer comme je fais. *Le Crom.*

13. *Laudanum liquide de Sydhenam*.

Coupez de l'opium en parties minces, deux onces. Safran, une once. Cannelle, une dragme. Girofle, une dragée. Le tout étant bien mêlé, vous le mettrez en un matras sur lequel vous verserez une livre de vin d'Espagne. Faites digérer la matière au bain-marie pendant deux ou trois jours, le vin se colorera ; vous le décanterez & filtrerez. C'est le laudanum liquide. C'est un calmant qu'il faut donner selon l'ordre du Médecin. *Senac.*

14. *Autre Laudanum ou eau somnifère*.

Vous prendrez de bon opium, & ail mondé, deux onces de chaque. Semence de jusquiame & de pavot noir, une once de chaque. Incorporez le tout avec eau de laitue en forme de pâte, que vous distillerez aux cendres selon l'art. Il faut tremper un linge dans cette eau, & en frotter les narines & les tempes, si l'on dormait trop, il faut les frotter de vinaigre. Remède éprouvé par le Médecin Joseph Quinti, Vénitien.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

15. *Huile de Briques ou de Tuiles.*

Cette huile excellence se fait avec des briques ou tuiles nouvellement cuites, qui n'aient pas été mouillées ou imbibées d'eau depuis qu'elles sont faites. Prenez-en une quantité suffisante que vous concasserez en morceaux gros à peu près comme des noisettes ou un peu moins. Faites les rougir en un creuset, & les jetez dans une quantité suffisante d'huile d'olive la plus vieille & la plus claire que pourrez trouver. Que votre huile soit mise en un vaisseau de terre verni, & comme le feu y prend en y versant la brique ou l'huile rouge de feu, couvrez-la aussitôt pour l'éteindre : laissez les reposer ainsi huit ou dix jours ; après quoi vous les mettrez dans une cucurbite que vous couvrirez de fa chape à bec, ou vous appliquerez un récipient ; distillez à petit feu d'abord, puis plus fort sur la fin.

On rectifie cette huile en prenant de nouvelles & pareilles tuiles ou briques que vous mettrez en poudre & ferez pareillement rougir, & le jetterez sur votre même huile, & distillerez derechef à feu de cendres on de sable un peu fort ; on peut même réitérer cette distillation jusqu'à quatre fois ; on connaît que cette huile est bien faite, lorsqu'on y jetant une goutte d'huile d'olive, celle-ci se précipite au fond comme plus pesante. Et le même volume d'huile de briques est beaucoup moins pesant que celui d'huile commune. Elle a une odeur très forte & est de couleur rougeâtre : une seule goutte mise sur la main s'étend & s'évanouit aussitôt, tant elle est volatile. Un fer frotté de cette huile & approché du feu, s'enflamme sur-le-champ. Ne délutez les vaisseaux que quand tout sera refroidi, & la conservez précieusement en une bouteille bien bouchée avec de la cire.

On rapporte beaucoup de vertus de cette huile pour les maladies froides, tant intérieures qu'extérieures. 1°. On peut en frotter les membres refroidis par quelque accident que ce soit, si on les frotte de ladite huile. 2°. Guérit les plaies, si l'on y fait bouillir en matras bien fermé quelque simple ou herbe convenable à la plaie. 3°. Elle réunit & ferme les crevasses des pieds & des mains, produites par le froid ou la gelée. 4°. Elle fortifie les nerfs froissés & travaillés par la goutte ou autre cause. 5°. Arrête le tremblement de la tête & des mains. 6°. Apaise les goûtes des pieds & jointures ; les douleurs & contractions du col. 7°. Bue de temps en temps & appliquée par friction, elle rompt & diminue le gravier des reins & de la vessie. 8°. Employée intérieurement & extérieurement, elle dessèche les ulcères de la vessie, ce qui se connaît par une humeur mordicante qui sort avec l'urine. 9°. Remédie à la difficulté & aux rétentions d'urine. 10°. Remédie aux incommodités d'oreilles provenant de catarrhes ou

causes froides, en y mettant un peu de coton imbibé de cette huile. 1l°. Apaise les grandes tranchées du ventre. 12°. Même les douleurs de la matrice à tout âge, de la goûte sciatique, des reins & de l'épine du dos, en y ajoutant cependant les fleurs, herbes & racines convenables, comme sauge, pouliot, absinthe, serpolet, origan, bétoine, hyssope & dictame. 13°. Soulage beaucoup dans les douleurs des abcès, mûrit ceux qui ne le sont pas encore, & fait percer ceux qui sont mûrs ; & pour les dissiper & guérir, mettez dans quelques gouttes de cette huile racine d'ivraie, le jaune d'un œuf & un oignon blanc, ces trois derniers cuits sous la cendre, & du tout faites un onguent pour appliquée sur l'abcès. 14°. Amollit la dureté de la rate causée par un trop grand froid, l'humecte & réchauffe doucement. 15°. Soulage dans l'épilepsie ou mal caduc en frottant les narines du malade. 16°. Remédie aux obstructions du cerveau & du nez provenant de cause froide, en prenant quelques gouttes intérieurement & frottant les parties affectées. 17°. Sert beaucoup pour fortifier la mémoire, s'en frottant le derrière de la tête. 18°. Apaise les douleurs des dents, en appliquant quelques gouttes sur les gencives. 19°. Réchauffe la matrice refroidie, & provoque les mois trop tôt retenus, en prenant quelques gouttes, ou s'en frottant intérieurement ou extérieurement la matrice. 20°. Fait sortir du ventre de la mère l'enfant mort, en ouvrant les orifices des conduits. 21°. Résout le sang caillé occasionné par quelques coups. 22°. Dessèche les mauvaises humidités des femmes stériles. 23°. Apaise la toux froide. 24°. Décharge la plénitude des poumons en prenant intérieurement quelques gouttes, & s'en frottant la poitrine. 25°. Est bonne pour la toux sèche ou poitrine embarrassée. 26°. Dissout les flegmes & viscosités de la poitrine & ouvre les conduits des poumons. 27°. Dessèche les yeux larmoyants, s'en frottant les paupières. 28°. Résout les enflures des yeux, apaise leur douleur, en dissipe l'enflure surtout celle qui vient d'abondance de sang. 29°. Souveraine contre les morsures des scorpions, araignées, guêpes, mouches à miel & serpents ; frottant seulement l'endroit offensé. 30°. Spécifique contre les syncopes, défaillances & maux d'estomac, en prenant quelques gouttes dans du vin. 31°. Sert très utilement pour la pêche du poisson de rivière, en oignant de cette huile les filets & hameçons avant que de pêcher ; l'odeur attire à soi le poisson. 32°. Utile à ceux qui ont pris de l'opium ou de la jusquiame. 33°. Apaise la douleur du mésentère, en le frottant autant qu'on peut le faire. 34°. Fait mourir les vers, ou bue ou s'en frottant l'estomac. 35°. Arrête le crachement & flux de sang. 36°. Résout le sang caillé par blessure à la tête, & prévient les abcès, frottant la partie offensée. 37°. Consolide les ruptures & hernies, mêlée avec jus d'absinthe. 38°. Excellente contre la teigne dure & séché de la tête par la friction, comme pour les fistules. 39°. Prise intérieurement avec jus ou décoction de saxifrage, de

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

semence de milium solis, ou gremil on herbe perlée, semence, de persil, fenouil, sang de bouc, rompt la pierre des reins & de la vessie. 40°. Remédie à stérilité, en la faisant bouillir avec poivre long, graine de paradis, piretre, de chacun une dragme, & de castorium demie dragme, s'en frottant où il est nécessaire. 41°. Une chandelle ou bougie, dont la mèche est trempée dans cette huile brûlera même dans l'eau, & ne pourra s'éteindre ni au vent ni à la pluie.

16. *Emplâtre singulier pour l'estomac.*

Storax, une once, que vous pilerez seul. Aloès succotrin, une once, pilé & broyé en poudre fine.

Faites bouillir ensemble en un demi-septier d'eau rose, & remuez pour les mieux incorporer. Quand l'eau rose est consommée, laissez refroidir : puis y mettez du miel rosat pour en faire une pâte, que vous étendrez sur un morceau de cuir suffisamment large pour être mis sur l'estomac ; cette pâte est très odoriférante & incorruptible. Elle fortifie extrêmement l'estomac, dissipe les flegmes & la pituite, conserve la chaleur naturelle & non la superflue. Ce remède a sauvé la vie à plusieurs personnes qui étaient mourantes a rendu à quelques-unes même l'usage de la parole.

17. *Préparation de l'eau de Goudron.*

1. Versez quatre pintes d'eau froide sut deux pintes de goudron liquide, remuez & mêlez bien le tout ensemble avec une cuillère de bois ou un bâton plat, durant l'espace de cinq à six minutes ; après quoi laissez reposer le vaisseau exactement bouché pendant trois jours & crois nuits, afin que le goudron ait tout le loisir de se précipiter au fond. Ensuite l'ayant écumé avec soin, versez ce qu'il y a de clair, & le tenez dans des bouteilles bien bouchées pour votre usage. Par cette méthode vous aurez une liqueur plus forte que celle qu'on donne ordinairement. Elle n'aura rien de dégoûtant, pourvu qu'on l'écume avec soin. C'est-là en général la bonne règle ; mais comme les estomacs & les tempéraments varient, elle admet quelque modification, en mettant moins d'eau & remuant davantage, on rend la liqueur plus forte. Ce sera le contraire, si l'on remue moins, & que l'on augmente la quantité d'eau. (*)

(*) Notez que chaque gallon ou mesure de quatre pintes, qu'on ajoute dans le même vaisseau, demande cinq ou six minutes de plus qu'on doit employer à remuer l'eau ; en sorte que deux gallons d'eau sur quatre pintes de goudron exigent d'être remuées pendant dix a douze minutes.

2. Le goudron dont on s'est servi de la sorte, si on l'emploie une seconde fois,

ଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓ

n'a plus la même vertu ; mais il n'en est pas moins propre aux usages ordinaires. Donner ici du goudron qui aura déjà servi pour du goudron frais, ce serait une fraude très préjudiciable. Pour la prévenir, il n'y a qu'à prendre garde que le premier est d'un brun plus clair que l'autre. Le seul dont on doit faire usage, est celui des colonies Anglaises, du Nord de l'Amérique & celui de Norvège ; ce dernier est moins épais, & se mêle plus aisément avec l'eau, & il parait avoir plus d'esprit. Si l'on se sert du premier, comme je sais qu'on l'a fait avec succès, la liqueur demande d'être plus longtemps remuée.

3. La bonne eau de goudron n'est pas plus pâle que le vin blanc de France, ni d'une couleur plus foncée que celui d'Espagne, & elle est toute aussi claire. Si vous n'y apercevez pas sensiblement en la buvant une certaine force, vous pouvez conclure qu'elle ne vaut rien. Si vous la voulez avoir bonne, faites-la préparer sous vos yeux. Ceux qui commencent par la prendre faible, & en petite quantité, parviendront en s'y accoutumant, à en prendre davantage, & à la boire plus forte. Selon la saison ou le goût du malade, il la peut boire froide ou chaude. Dans les coliques, je crois que cette dernière manière vaut le mieux. Si à la prendre chaude, elle dégoûte, essayez de la boire froide, & au contraire : supposé qu'à quelques personnes délicates, elle cause d'abord un peu de mal à l'estomac, ou des nausées, on peut en réduire la dose & la qualité : en général ces légers inconvénients peuvent être ou prévenus, ou surmontés sans beaucoup de peine. L'usage de ce remède n'assujettit à aucune précaution gênante, soit pour l'air ou pour l'exercice, on la manière de se vêtir, ou le régime : on peut également en user dans tous les temps de l'année.

4. Par rapport à la dose dans les maladies chroniques ordinaires, une pinte d'eau de goudron par jour peut suffire prise à jeun, a deux ou à quatre reprises ; c est à savoir soir & matin, deux heures après le déjeuner & après le dîner ; ceux qui ont l'estomac meilleur, en prendront davantage. En général les altératifs pris en petite dose & souvent, se mêlent mieux avec le sang. Chacun doit consulter sa propre expérience pour savoir en quelle quantité, & dans quel degré de force son estomac peu supporter ce remède. Mais ceux qui sont travaillés de maladies considérables & invétérées, doivent le prendre en plus forte dose, au moins deux pintes en vingt quatre heures, en quatre, six ou huit fois ; suivant que cela s'accordera le mieux aux circonstances & à la nature du mal. Tous les buveurs de cette classe doivent s'armer de patience & de persévérance dans l'usage de ce remède, comme dans celui de tous les autres, qui bien qu'infaillibles & sûrs, ne peuvent par la nature même des choses opérer que lentement la cure des maladies chroniques invétérées. Dans les maladies aiguës, comme dans les fièvres de toute espèce, on doit boire l'eau de

goudron en se tenant chaudement au lit, & la boire en grande quantité ; la fièvre disposant toujours le malade à boire, & jusqu'à une pinte par heure ; ce que j'ai vu produire des cures surprenantes. Mais cette eau à un effet si prompt, & ranime si bien les malades, qu'ils se croient souvent guéris avant que la fièvre les ait tout à fait quittés. Ils doivent donc n'être pas trop impatiens de quitter le lit, ni se remettre trop-tôt à leurs affaires & à leur manière de vivre accoutumée.

5. Bien des gens pourront croire qu'un altérant tel que je le propose, qui n'agit qu'avec lenteur dans les maladies chroniques, n'est nullement propre dans les fièvres & les maladies aiguës, qui requièrent un soulagement prompt : mais j'ose assurer que ce même remède qui en qualité d'altérant, n'agit qu'avec lenteur dans les maladies chroniques ; je l'ai toujours trouvé, en le prenant copieusement, d'une efficace très prompte dans les maladies aiguës & inflammatoires. On regardera sans doute comme une témérité de l'avoir essayé dans les fièvres & les pleurésies les plus dangereuses, sans y joindre la saignée, qui, selon la pratique ordinaire, passe pour indispensable. Là-dessus je puis dire qu'il m'est tombé entre les mains des malades qui refusaient absolument la saignée, ce qui m'a obligé d'essayer de les guérir par le seul usage de l'eau de goudron, & que cela m'a toujours réussi. Elle se trouve donc être à la fois un altérant qui opère insensiblement, & un prompt fébrifuge. Si le Lecteur est surpris de ce que j'avance, j'avoue que je ne le suis pas moins. Mais la vérité, de quelque part qu'elle vienne, doit être favorablement reçue.

6. Je ne prétends point faire ici valoir l'autorité. Je compte la mienne pour rien. C'est la raison que je réclame, bien commun, auquel tous les hommes en naissant ont un droit égal. Chacun est maître d'imaginer mes motifs tels qu'il lui plaira. Mais il eût été certainement d'un très mal honnête homme, dans le cas où je me suis trouvé, c'est-à-dire, après s'être convaincu pleinement par une longue expérience des vertus & de l'innocence du remède en question, de n'en pas user comme j'ai fait tous les hommes font, je ne dirai pas simplement autorisés, mais obligés de concourir à l'utilité commune. C'est dans cette vue que je publie ce qu'en conscience je ne pouvais tenir caché.

7. Comme la prise du matin est celle qui répugne aux estomacs faibles, ceux qui sont dans le cas, peuvent en diminuer la dose, ou même l'omettre au commencement, ou plutôt la remettre jusqu'après le déjeuner, & prendre une plus forte dose le soir. L'intervalle après le repas n'a pas besoin d'être plus long que d'une heure pour les estomacs ordinaires, lorsque la liqueur est bien clarifiée & écumée. L'huile qui flotte à la superficie, & qu'on a eu soin d'enlever, doit être mise en réserve pour servir aux ulcères & aux maux extérieurs. Vu la

grande variété des cas & des tempéraments, il est bon qu'il y ait différentes manières de préparer & de prendre l'eau de goudron. L'expérience fera choisir celle qui conviendra le mieux. C'est à celles qu'on aura occasion de tenter à l'avenir, de déterminer s'il faut mettre quelque différence entre le vieux goudron & le nouveau, aussi-bien qu'entre la différence des arbres qui le produisent, ou les endroits du monde où on le recueille.

8. J'ai fait une seconde sorte d'eau de goudron pour s'en servir extérieurement en lotion, pour la grattelle, la gale, les ulcères, les écrouelles, la lèpre & d'autres maux de cette nature ; j'en ai vu de très grands succès, & le recommande à l'expérience des autres. Pour les maux invétérés de cet ordre, il en faut boire deux, pintes toutes les vingt-quatre heures, en quatre, six on huit verres ; après l'avoir fait au moins durant quinze jours, il faut appliquer cette eau chaude extérieurement, en faire des fomentations & des bains à diverses fois dans les vingt-quatre heures pour guérir & sécher les ulcères, en continuant toujours la boisson. Cette eau pour l'usage extérieur, se fait de la manière suivante. Versez quatre pintes d'eau bouillante sur deux de goudron, remuez, battez bien fort le tout ensemble avec un bâton ou cuillère, durant un bon quart d'heure ; laissez-le reposer pendant six heures, puis versez-le & le gardez exactement couvert pour l'usage. On peut faire cette eau plus faible ou plus forte suivant le besoin.

9. Ce que je viens d'observer touchant les lotions, me fait penser que dans les maladies obstinées de la peau, dans la lèpre, dans une faiblesse de membres, il serait bon d'essayer un bain d'eau de goudron, mettant dix gallons d'eau bouillante sur un de goudron, & remuant les ingrédients une bonne demi-heure, laissant reposer le vaisseau huit ou dix heures avant que d'en tirer l'eau, & prenant ensuite ce bain un peu plus que tiède. L'expérience se peut faire sur différences proportions de goudron & d'eau. Il peut se présenter à Dublin beaucoup d'occasions d'en faire l'épreuve, qui ne se rencontrent pas dans les provinces.

10. Mes expériences ayant roulé sur une grande diversité de cas & de personnes, je ne sais nul doute que les vertus de l'eau de goudron ne se manifestent bientôt plus pleinement ; puisque cette eau est déjà devenue d'un usage fort général, quoiqu'elle ait rencontré dans son chemin ces oppositions qu'éprouve ordinairement toute nouveauté. La grande objection que je vois faire à ce remède, c'est qu'il promet trop. Quoi ! se disent ses adversaires, prétendez-vous nous donner une panacée ? chose absurde, chimérique, contraire à l'opinion, à l'expérience de tout le genre humain. Hé bien, pour parler net, & répondre en forme à cette question, j'avouerai franchement que je

soupçonne l'eau de goudron d'être une panacée. Je puis me tromper, mais cela vaut bien la peine qu'on en vienne à l'épreuve. Dans l'espérance d'obtenir pour le genre humain un si précieux avantage, j'essuierai volontiers les railleries qu'excite la proposition due j'en fais. Et comme cet ancien Philosophe, qui du haut des toits criait à ses concitoyens : songez à bien élever vos enfants ; je voudrais me pouvoir placer assez haut, & avoir la voix assez forte pour crier à tous les infirmes qu'il y a sur la terre, buvez de l'eau de goudron.

11. Après avoir ainsi de bonne foi avoué la dette, je dois ajouter que par panacée, l'on n'entend pas une médecine qui guérisse tous les malades sans exception, ce qui ne s'accorde point avec notre condition mortelle ici bas ; mais une médecine qui guérisse ou soulage tontes les différentes espèces de maladies. Et je vous prie, s'il est vrai que Dieu nous ait accordé un si grand bien, s'il est vrai qu'il ait voulu qu'un remède dont la matière est si abondante & si commune par tout, ait en même temps une efficace si universelle pour adoucir les misères de la vie humaine, faudra-t-il que les hommes n'osent s'en servir, de crainte qu'on ne se moque d'eux, lors surtout qu'ils ne courent aucun risque à en faire l'essai. Or je puis affirmer avec vérité ne lui avoir jamais vu produire d'autres mauvais effets, que d'exciter quelques nausées ; ce que même on n'aura pas lieu d'appréhender, pourvu que la liqueur soit tirée au clair, écumée & mise en bouteilles.

12. J'avoue que je n'ai point eu occasion d'appliquer ce remède à toutes les maladies, & je ne prétends nullement démontrer *à priori* que l'eau de goudron est une panacée. Cependant il ne me manque pas, ce me semble, de raisons probables qui, jointes à tout ce que j'ai pu observer de faits, fortifient chez moi cette conjecture.

13. Je savais qu'on se servait de goudron pour préserver le bétail de la contagion ; & l'on peut croire que c'est là ce qui a donné naissance à la pratique de boire de l'eau goudronnée, en qualité de préservatif contre la petite vérole. Mais comme celle dont on se servait pour cet usage était composée d'un mélange de goudron & d'eau par portions égales, c'était une potion fort dégoûtante. Outre cela, comme pour chaque verre qu'on en tirait, on y remettait un verre d'eau pure, réitérant cela pendant plusieurs jours, sans substituer de nouveau goudron, il en résultait que l'eau n'était point également imprégnée de son esprit volatile, quoique également remplie de ses particules grossières.

14. Ayant donc trouvé que cette potion dégoûtante était très bonne contre la petite vérole, pour tous ceux qui pouvaient gagner sur eux d'en faire usage, je commençai de faire attention à la nature du goudron. Je fis réflexion que c'est

un baume qui découle du tronc âgé de ces espèces d'arbres qui conservent une éternelle verdure, qu'il résiste à la putréfaction, qu'il a les vertus de la térébenthine, que l'on sait en médecine être efficaces & en grand nombre : mais j'observai en même temps, combien les térébenthines ou les baumes sont difficiles à prendre. Je considérai donc distinctement les diverses parties dont le baume est constitué, quelles sont au contraire celles qu'on doit regarder comme une matrice visqueuse qui reçoit, arrête & retient les particules les plus volatiles & les plus actives. J'en conclus alors, que si ces derniers pouvaient une fois se séparer & se dégager des parties les plus grossières, & venir à imprégner une liqueur claire qu'on pût boire sans peine, une telle liqueur pourrait être un remède de grande efficace & d'un usage général. Je considérai que la nature est le meilleur Chimiste du monde pour préparer les remèdes, & que l'odeur agréable & la force senteur du goudron, y décèle des qualités & des vertus très actives.

15. J'ai depuis longtemps dans l'esprit une idée conforme aux sentiments de beaucoup d'anciens Philosophes ; c'est que le feu peut être regardé comme l'esprit animal de ce monde visible. Et il me paraît qua l'attraction & la sécrétion de ce feu dans les divers pores, tubes & conduits des végétaux, est ce qui communique à chacune de leurs espèces, les vertus qui leur sont propres ; que ce feu ou cette lumière est la cause immédiate, c'est-à-dire, instrumentale & physique, du sentiment & du mouvement, & en conséquence de la vie & de la santé des animaux. Et c'est par ce feu ou lumière solaire, que Phœbus dans l'ancienne mythologie fut regardé comme le Dieu de la médecine. Comme cette lumière s'introduit doucement, & se fixe dans le suc visqueux des vieux pins & des sapins ; aussi quand on le dégage en partie, & qu'on change son véhicule visqueux, dans un autre plus volatile, qui se mêle avec l'eau, & introduit abondamment par ce moyen & sans aucun danger cet esprit igné on lumineux dans toute l'habitude du corps, on rend un service infini à la médecine, service qui s'étend à tous les cas, d'autant que toutes les maladies ne sont réellement qu'un combat entre le principe de la vie & le miasme ou impureté particulière, levain morbifique ou *fomes morbi*, & que rien ne fortifie tant la nature, & ne lui prête plus de secours, qu'un cordial qui n'échauffe point.

16. La lumière du soleil étant attirée en grande quantité, durant l'espace d'un grand nombre d'années successives, & se trouvant retenue dans le suc de quelques vieux arbres, se loge dans une huile si déliée & si volatile, qu'elle se mêle très bien avec l'eau, traverse légèrement les premières voies, & pénètre dans toutes les parties, & jusque dans les plus petits vaisseaux capillaires, lorsqu'on l'a une fois dépouillée de la résine grossière, qui n'était propre qu'à

soulever le cœur. Supposé qu'instruit des vertus médicinales de la térébenthine en tant de différentes maladies, pour lesquelles des Médecins anciens & modernes la vantent, on vienne ensuite à penser aux dégoûts, aux nausées qui sont inséparables de ce remède, & qui empêchent qu'il ne produise sur le corps humain tout son effet ; si dis-je, on réfléchit sur tout cela, il sera bien naturel d'en conclure, que pourvu qu'on parvienne à écarter cet obstacle, on pourra réussir à la cure d'un très grand nombre de maladies.

17. La grande difficulté était jusqu'ici de savoir comment séparer les particules actives d'avec la substance pesante & visqueuse qui les attire & les retient, & de ménager si bien les choses, que ce qui doit servir de véhicule à l'esprit, ne fût pas d'un côté assez volatile pour s'échapper, ni de l'autre, assez épais pour causer de la répugnance. C'est ce que j'ai trouvé le moyen d'exécuter par la voie la plus simple & la plus aisée, qui donne une liqueur qu'on boit sans peine, aussi claire & aussi fine que le meilleur vin blanc ; cordiale, stomacale, qu'il faut garder en bouteilles, puisqu'elle est sensiblement remplie d'esprit, quoiqu'ils ne soient pas fermentés.

18. Après avoir essayé diverses expériences sur la quantité d'eau, sur le temps qu'il faut mettre à la remuer & à la laisser reposer, afin qu'elle s'imprègne mieux de l'esprit du goudron, & se clarifie ensuite ; je me suis enfin fixé à la recette mentionnée ci-dessus, comme étant la plus propre à faire que cette salutaire liqueur soit bien imprégnée, que les estomacs ordinaires la puissent supporter, & qu'elle puisse être bue avec plaisir par un grand nombre de gens. Là les particules les plus médicinales & les plus actives, c'est-à-dire les premiers sels, & l'huile volatile du baume étant débarrassée, & séparée de l'huile grossière & de la résine visqueuse, forment par leur mutuelle combinaison un savon végétal, fin & balsamique, qui, non seulement peut s'introduire dans l'estomac & dans les premières voies, mais qui s'insinue aussi jusque dans les plus petits vaisseaux capillaires, & pénètre sans obstacle toute l'économie animale ; & cela dans la mesure & la juste proportion que requiert chaque maladie, & chaque constitution particulière.

19. Les considérations générales que je viens d'indiquer, m'ont conduit à faire des expériences sur quantité de maux de différence nature, auxquelles je n'aurais jamais pensé sans cela ; & le succès a répondu a mon attente. Des principes philosophiques m'ont conduit à faire des épreuves sûres, & c'est sur ces épreuves que j'ai fondé l'opinion que j'ai des vertus de l'eau de goudron. Ces vertus rétablissent sur des expériences & sur des faits, sans dépendre d'aucunes théories, ou d'aucune chaîne des principes spéculatifs. Ces théories

néanmoins, comme j'ai déjà dit, ont étendu mes vues à l'égard de ce remède ; elles m'ont conduit à faire une plus grande variété d'essais, & m'ont fait naître le soupçon, & m'y ont confirmé, que ce pourrait bien être une panacée. Je me suis un peu étendu sur ces détails, dans l'espérance que tous ceux qui viendront à les peser & à les examiner de bonne foi, ne regarderont point la haute estime, que j'ai conçue de ce remède, comme l'effet d'uns vaine précaution, ou d'une aveugle témérité d'empirique, mais plutôt d'une recherche libre, dégagée de préjugés, & fondée sur tout ce que la raison, le discernement & l'expérience m'ont pu fournir de lumière. On crie beaucoup à la vérité contre l'injustice du siècle, mais quoiqu'il en soit, il y a lien d'espérer que les pilules & les gouttes des charlatans ne feront pas condamner l'eau de goudron, qui a des épreuves sûres sans aucun inconvénient.

20. Ceux qui ont uniquement à cœur l'avantage du genre humain, donneront un libre cours à ce remède. Si quelqu'un agir par d'autres motifs, le public le regardera de mauvais oeil, & se tiendra sur ses gardes. Pour rendre à l'eau de goudron & à ceux qui en boivent, la justice qui leur est due, il faut faire grande attention au degré de vigueur, & à l'état particulier de chaque malade : les maladies graves & invétérées ne doivent point se traiter comme les maux ordinaires. J'en ai guéri une terrible ; la gangrène dans le sang qui s'était manifestée au dehors par divers ulcères, & qui menaçait d'une prompte mort, j'en suis venu à bout en obligeant le malade à ne boire d'aucune autre liqueur que celle-là, & plusieurs semaines de suite, & à en boire autant & si souvent que son estomac le pouvait su-porter. Le sens commun suffit pour indiquer dans d'autres cas la conduire qu'il convient de prendre relativement aux circonstances. Mais on doit s'en remettre là-dessus aux lumières & à la discrétion, tant de ceux qui donnent les remèdes, que de ceux qui les prennent.

21. Après tout ce qu'on en peut dire, il faut certainement avouer que l'idée de panacée a quelque chose d'étrange. Ce mot seul choque l'oreille de beaucoup de gens, & révolte la plupart des esprits accoutumés à ranger la médecine universelle au même rang que la pierre philosophale, & là quadrature du cercle. Leur principale raison, ce me semble, si ce n'est même la seule, consiste en ce qu'il leur paraît incroyable qu'une même chose produise des effets contraires ; ce qui doit arriver pour guérir des maladies opposées. Cependant il n'y a rien en cela que l'expérience ne vérifie tous les jours. Le lait, par exemple, resserre les uns, & lâche les autres. Ceci regarde la possibilité d'une panacée en général. Pour ce qui est en particulier de l'eau de goudron, je ne dis pas que ce soir une panacée, seulement je la soupçonne de l'être. Le temps & l'expérience nous apprendront ce qu'il en faut croire.

22. Mais je suis très sincèrement persuadé, après ce que j'ai déjà vu par moi-même, que l'eau de goudron peut se boire en toute sûreté & avec succès, pour la cure ou le soulagement d'un grand nombre de maladies, comme des ulcères, de la galle, de la teigne, de la lèpre, des maladies secrètes & de toutes celles qui ont leur source dans la corruption du sang ; de toutes les espèces de scorbut, des maux de poumon, d'estomac, & d'entrailles, de douleurs de rhumatisme, de goûte & de néphrétique, des migraines, maux de tête invétérés, pleurésies, péri-pneumonies, érésipèles, petite vérole & fièvres de toutes les sortes, coliques, maux de nerfs, hydropisies, maux de langueur & autres maladies.

Non seulement cette eau salutaire a le don de guérir, elle a celui d'entretenir la santé. C'est un préservatif contre l'infection, & jusqu'à certain point contre la vieillesse, en tant qu'elle redonne de nouveaux esprits, & qu'elle ranime le sang. La nature & l'analogie des choses, aussi-bien que les succès étonnants dans les fièvres de toutes les sortes, me portent même à croire que l'eau de goudron doit être très efficace contre la contagion, soit comme antidote, soit comme remède.

* Observez que dans les fièvres intermittentes ou la doit boire chaude & souvent, à petits verres, durant & après l'accès, & la continuer l'espace de plusieurs jours, pour prévenir le retour.

23. Mais j'appréhende fort qu'aucune médecine ne soit capable d'arrêter les ravages de cette horrible peste des eaux distillées ; la chaleur de l'alambic communiquant aux esprits qui s'y distillent, une qualité caustique & coagulante, quelque puissent être les ingrédients, & la base de ces sortes d'eaux, elles agissent comme un poison lent, pour dessécher les parties nobles, & pour détruire à la fois la force & la santé du corps avec celle de l'âme. J'apprends que cette peste du genre humain se répand de plus en plus dans ce pays (il parle ici de l'Irlande), qui n'est déjà que trop clair-semé d'habitants.

OBSERVATION.

La préparation précédente me donne lieu de rapporter ici ce que j'ai lu dans le fameux Leonardo Fioraventi au Livre 4. du *tésoro della vita hnmana, cap.* 32. où il dit en Italien ce que je rapporte ici en Français. « Le pin est un arbre incorruptible par lui-même, & sa gomme a de grandes vertus ; ce qui paraît, parce qu'elle conserve en leur entier les corps que l'on y met. Etant bien préparée, elle est très utile contre diverses infirmités du corps humain, pourvu qu'on sache en faire usage ; surtout pour les vents de l'estomac, & autres douleurs ; mais surtout extérieurement pour les plaies. » Quoique ce Médecin n'ait point marqué la préparation de ce végétal, on voit néanmoins qu'il en

ƠƔƠƔƠƔƠƔƠƔƠƔƠƔƠƔƠƔƠƔƠƔƠƔƠƔƠƔƠƔƠƔƠƔƠƔ

connaissait il y a 100 ans les vertus, sinon telles, du moins à peu près pareilles à celles que nous venons de marquer.

18. *Huile de térébenthine & huile dessicative & pénétrante.*

Prenez de la térébenthine pure & claire une livre & demie, cire jaune de bonne odeur une livre, noix muscade, clous de girofles de chacun une once, cendres communes six onces, mettez les dans une retorte bien lutée, & distillez à petit feu. Versez la distillation dans la cucurbite, couverte de son chapiteau & garnie de son récipient : jetez dans cette liqueur distillée poudre de brique quatre once, distillez derechef & aurez une huile de couleur de rubis, qui est admirable aux plaies des nerfs, catarrhes froids, aux toux, si l'on en frotte la poitrine & plusieurs autres infirmités. *Fallop Médecin, en ses remèdes.*

Fin du Tome II.

COUR DE CHYMIE

POUR

SERVIR D'INTRODUCTION

à cette Science.

PAR

NICOLAS LEFEVRE

Professeur Royal en Chimie, & Membre de la Société Royale de Londres.

CINQUIEME EDITION,

Revue, corrige & augmentée d'un grand nombre d'Opérations, & enrichie de Figures,

PAR M. DU MONSTIER, Apothicaire de la Marine & des Vaisseaux du Roi ; Membre de la Société Royale de Londres & de celle de Berlin.

TOME TROISIEME.

A PARIS.

Chez JEAN-NOËL LELOUP, Quay des Augustins, à la descente du Pont Saint Michel, à Saint Jean Chrysostome.

M. DCC. L I.

ଔ߷ଔ߷ଔ߷ଔ߷ଔ߷ଔ߷ଔ߷ଔ߷ଔ߷ଔ߷ଔ߷ଔ߷ଔ߷ଔ߷ଔ߷

TABLE DES MATIERES.

SECTION TROISIEME.

ଓ୪ଓ୪ଓ୪ଓ୪ଓ୪ଓ୪ଓ୪ଓ୪ଓ୪ଓ୪ଓ୪ଓ୪ଓ୪ଓ୪ଓ୪ଓ୪

SECTION QUATRIEME.

ઉ

ઉઊઉઊઉઊઉઊઉઊઉઊઉઊઉઊઉઊઉઊઉઊઉઊઉઊઉઊઉઊ

SECTION CINQUIEME.

SECTION SIXIEME ET DERNIERE.

ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼ઉ઼

ADDITION POUR LE TOME TROISIEME.

꧁꧂



TRAITE

DE CHYMIE EN FORME D'ABREGE.

SECTION TROISIEME.

Des Métaux.

Les métaux sont des corps durs ductiles & malléables, qui proviennent d'un suc salin & mercuriel, qui a été coagulé dans la terre par la force de la propre chaleur de son soufre. Or comme nous avons déjà dit que toutes les choses prenaient leur origine de la lumière, qui par son éjaculation & son éradiation imprimait l'idée & le caractère de sa vertu dans l'eau comme dans une matrice générale & commode, pour la rendre ensuite capable de fournir de matière & de forme, de corps & d'esprit, de sel, de soufre & de mercure à toutes les générations physiques. Aussi nous pouvons faire à prêtent comprendre plus énergiquement & plus particulièrement la génération des métaux. Nous dirons donc que l'eau étant une fois empreinte de la lumière, de l'esprit & du sel qui fluent d'une même source, le soufre interne travaille aussitôt à cuire, à digérer & à mûrir les choses qu'il a commencées, soit animales, soit végétables, soit minérales. Or l'eau qui se trouve, fournie de ce principe fermentant & génératif, qui est encore indiffèrent à être fait toutes choses, est charriée & poussée dans toutes les matrices générales & particulières, qui la déterminent & la modifient selon l'idée & le caractère de leur destination naturelle dans la création.

Et comme Dieu a une fois créé tous les êtres, aussi leur a-t-il donné la suite & le moyen de se perpétuer & de se conserver, qui est ce que nous appelons *nature.* Or dès que l'eau est reçue dans une matrice métallique ou dans un lieu propre & destiné par la nature à la génération des Métaux, l'esprit tel qui est dans l'eau, qui était encore indiffèrent & général, reçoit l'impression, le caractère & l'idée vitriolique qui est sa première détermination à la nature métallique. Alors le soufre interne de ce vitriol embryoné travaille sans aucune interruption à la digestion, à la maturation, à la cuisson & à la coagulation de l'eau qu'il a engrossée ; de manière que le premier principe visible des Métaux est, un vitriol, qui est plus ou moins pur, & plus ou moins mêlé des semences métalliques, selon que la matrice, l'eau & le sel auront été purs ou mêles.

Ainsi l'archée qui dirige les productions métalliques, les conduit & les guide doucement & par une gradation tout à fait admirable & surprenante, jusqu'au point de leur destination naturelle : car il altère &change le vitriol en souffre de la nature métallique, c'est ce qui se prouve par l'examen des marcassites, qui paraissent déjà comme métalliques par leur poids, par leur dureté & par leur couleur, & qui ne sont néanmoins encore en elles-mêmes qu'un vitriol changé & modifié par les actions du feu de son soufre, ce qui se prouve par leur anatomie qui se fait par le moyen de l'air & du feu, par l'aide duquel l'Artiste les décuit & les ramène à leur première matière visible, qui n'est que du soufre & du vitriol.

Ces marcassites ne laissent pas néanmoins de contenir des métaux embryonnés, ce qui se prouve par la digestion & par la maturation qu'on en fait avec l'aide du feu des Sels & des esprits, après quoi on en tire des métaux de diverse nature, & ainsi *illud quod erat occultum, fit manifestum* ; si bien qu'on peut plausiblement & légitimement appeler les marcassites, les rudiments & les semences imparfaites des métaux. Ceci me fait dire qu'il serait à souhaiter qu'on pût recouvrer de pures, vraies & légitimes marcassites de tous les métaux en particulier, afin que l'Artiste chimique pût les ouvrir & les anatomiser avec beaucoup plus de facilité, avant que la nature les ait poussées jusqu'au dernier point de leur perfection, qui est leur coagulation, leur endurcissement & leur fixation : cela sauverait beaucoup de peines & de frais, parce qu'on ne serait pas obligé de faire la réincrudation des corps métalliques, afin de chercher jusque dans le centre de leurs principes secondaires, la vertu que Dieu & la nature y ont placée.

Voilà ce que nous avons jugé nécessaire de dire pour servir de préliminaire à la description de chaque métal en particulier, & des opérations que nous enseignerons sur chacun d'eux, qui serviront de guide & de modèle aux Artistes, pour philosopher & pour travaillée plus exactement sur la famille des métaux.

§. 1. *Division des Métaux*.

On divise avec raison les métaux en trois classes, tant à cause de la conformité & de la disparité de leur dureté, qu'à cause de la ressemblance qu'il y a dans leurs préparations. La première classe contient les métaux les plus nobles, qui sont l'*or* & l'*argent,* ou le Soleil & la Lune, à cause de la grande correspondance qu'il y a entre ces deux puissants luminaires & ces deux nobles métaux. Car ce que sont le Soleil & la Lune dans le Ciel, ce que sont le cœur & le cerveau dans les animaux, tels sont aussi l'or & l'argent parmi les minéraux & les métaux.

La seconde classe contient les deux métaux les moins nobles & les plus durs, qui sont le *cuivre* & le *fer*, ou Vénus & Mars, à cause de l'analogie qu'il y a, dit-on, entre ces deux planètes & ces deux métaux, & aussi par l'amitié qu'il y a de ces deux astres l'un envers l'autre. Vénus préside sur les parties destinées à la génération & à toutes les fonctions des reins & de la vessie ; & Mars influe ses astérismes sur le foie & sur la vésicule du fiel, sur la rate & sur les parties adjacentes du ventricule.

ᏣᎦᏣᎦᏣᎦᏣᎦᏣᎦᏣᎦᏣᎦᏣᎦᏣᎦᏣᎦᏣᎦᏣᎦᏣᎦᏣᎦ

La troisième classe contient les deux autres métaux moins nobles, mais les plus doux & les moins durs, qui sont le *plomb* & *l'étain*, ou Saturne & Jupiter, à cause de la ressemblance que l'on prétend trouver entre ces astres & ces deux métaux qui président à la rate du peut monde & à la matrice. Nous parlerons plus amplement de tout cela, lorsque nous traiterons de chacun d'eux en particulier. Il est seulement nécessaire de joindre ici en général toutes les opérations qui se font ordinairement sur les métaux pour les rendre utiles à la Médecine.

La première préparation que l'Artiste est obligé d'entreprendre sur le corps des métaux, est leur *purification.* La seconde est leur *calcination,* qui se fait de cinq façons ; la première est celle qu'on appelle immersive, qui se fait par les menstrues, ou dissolvants appropriés. La seconde est celle qu'on appelle vaporeuse ou illinitive, qui est lorsqu'on se contente de la vapeur ou de l'illinition ou aspersion du dissolvant. La troisième est celle qu'on appelle ; amalgamatoire, qui se fait par le mélange du métal avec le vif argent ou le mercure. La quatrième est celle qu'on appelle cémentatoire, qui se fait lorsqu'on met les métaux dans un creuset lit sur lit avec des matières salines & sulfurées, ou pour corriger leur défaut, ou pour les resserrer ou les ouvrir. La cinquième est celle qu'on appelle reverbératoire, qui se fait par le feu de flamme, jusqu'à ce que le métal soit réduit en une chaux capable de servir aux intentions de l'Artiste.

La troisième préparation des métaux est *l'extraction*, on pour mieux dire, la *maturation* ou l'exaltation de ce qu'il y à de plus pur, de plus cuit & de meilleur dans le soufre interne des métaux d'où proviennent les teintures. La quatrième est la *volatilisation*, qui n'eu autre chose que de changer tellement la nature métallique, que l'Artiste soit capable de les subtiliser de telle sorte, qu'il les fasse voler, c'est-à-dire, qu'il les fasse passer en esprit où en huile, qui soient irréductibles en corps de métal, ce qui n'est pas la moindre des opérations de la chimie. La cinquième est la *sublimation*, par laquelle les métaux sont météorisés & réduits en vapeurs qui s'attachent en fleurs dans les vaisseaux qui les reçoivent : il y en a qui croient que ce travail est capable d'améliorer &de mûrir les métaux ignobles, & cela n'est pas sans fondement. La sixième est la *salification* des métaux qui est la réduction des corps métalliques en sel, ce qui néanmoins n'est pas si facile que beaucoup d'Artistes se le sont imaginés. Il y en a qui croient avoir assez fait, s'ils ont dissout les métaux avec quelque menstrue salin, pour les coaguler & cristalliser en une substance dissoluble, qui n'est proprement que le vitriol des métaux qui s'est joint à la substance saline de l'esprit donc on s'est servi pour leur dissolution, & qui s'est corporifié avec la chaux du métal. Il y a pour la septième préparation la mercurification des métaux, ou la prétendue réduction de ces corps solides en un vif-argent ou en mercure coulant, pareil au vulgaire. Ce qui est encore à mon avis un abus entre les Artistes qui ne s'est glissé parmi eux, que pour n'avoir point entendu les Auteurs comme il faut : car ils prétendent que lorsque les anciens ont dit qu'il

fallait réduire les corps des métaux en sel, en soufre & en mercure, qu'on devait les réduire par conséquent en argent-vif coulant ; mais les anciens Philosophes n'ont entendu, selon mon sens, par la réduction des corps en mercure, sinon de les rapprocher de leur universalité, c'est-à-dire, de les réduire en un esprit qui approchât de la nature des sels volatiles sulfurés, qui sont les dernières enveloppes de l'esprit invisible de soi & de la lumière coagulée. Car comme le sel volatile des semences végétables contient en soi le principe séminal & toute la vertu de la plante, ainsi le mercure ou le vrai esprit des corps métalliques contient en loi le sperme de ce corps, son ingrès & si sa teinture, & par conséquent tout ce qu'il a possédé de vertu, de puissance & d'activité depuis le premier moment de sa coagulation jusqu'au vrai de sa fixation. C'est pourquoi le vrai but de l'Artiste doit être de tâcher par son étude & son travail de réduire le roi des métaux jusqu'à cette sublimité de perfection, afin de l'appliquer ensuite à la cure des plus opiniâtres maladies. Mais il faut qu'il rejette bien loin ces prétendus chercheurs de mercure coulant, parce qu'outre que cette recherche est impossible & inutile, de plus elle consume le temps & le bien de ceux qui s'y amusent, & leur fait perdre l'occasion de découvrir beaucoup d'autres choses utiles à eux en particulier, à leur prochain & à la société civile. [*Cependant on verra dam les additions que cette mercurification des métaux est très réelle.]*

DE L'OR

§. 2. *De l'or & de sa préparation Chimique*.

L'or est le plus noble, le plus solide & le plus fixe de cous les métaux ; il est de couleur jaune, compact & d'une union presque indivisible en sa substance ; ce qui fait connaître qu'il est composé d'un sel, d'un soufre & d'un mercure, qui sont parvenus au plus haut point de digestion, ce qui fait que tous ses principes sont très fixes & très unis. Les Chimistes lui donnent le nom de soleil, & le dépeignent par le caractère & par l'hiéroglyphe qu'on donne au soleil ; parce que, selon eux, il a de la sympathie & de la correspondance, tant avec le soleil du macrocosme ou grand monde, qu'avec celui du microcosme, qui est le cœur ; aussi lui attribuent-ils la vertu de guérir toutes les maladies du cœur, & d'en écarter toutes les faiblesses & tous les vices. Finalement ils le croient le vrai & légitime restaurateur des facultés du baume & de la chaleur naturelle, & le souverain remède contre les défauts & le manquement des esprits & de l'humide radical.

Mais il y a de l'abus dans la pharmacie, que les Arabes ont introduit, qui est de mêler de l'or en feuille dans les confections & dans les poudres cordiales,

comme si la chaleur digestive de l'estomac & l'humidité du chile imparfait, étaient capables d'altérer en aucune façon la solidité de ce noble métal : car outre que rien de pareil à l'eau régale ne se rencontre dans le ventricule pour dissoudre l'or, c'est que si cela se faisait par quelque mauvaise fermentation de quelque superfluité des aliments, il en naîtrait des douleurs mortelles, & il se ferait des ulcérations & des colliquations tellement contre nature, qu'elles produiraient infailliblement la perte & la ruine du sujet qui les souffrirait, plutôt que l'amélioration & la restauration prétendue de toutes les facultés vitales & animales.

On objectera peut-être, que quand même l'or ne se dissoudrait pas dans le ventricule, il ne laisserait pas de faire beaucoup de bien par les éradiations & les écoulements de vertu qu'il envoie au cœur, à cause de leur mutuelle sympathie. A quoi je répons, qu'il sera donc amplement nécessaire de le porter extérieurement sur soi, & même en plus grande quantité qu'on n'en avale ; & ainsi il apporterait beaucoup plus d'utilité, que s'il était pris au-dedans en petite quantité : de plus, il ne s'en ferait aucune perte. Ce qui fait conclure que si l'or n'est préparé & ouvert de- manière, que notre chaleur digestive soit capable de s'en approprier la vertu avec l'aide des sels volatils sulfurés, qui sont mêlés dans les aliments ou secs ou humides. Ou même il faut que l'art ait déjà tellement réduit ce métal en médecin, par le moyen des sels & des esprits analogues aux aliments & qui ne soient point corrosifs ; alors il est capable d'être conduit & poussé par le directeur des fonctions naturelles jusque dans nos dernières digestions, afin de corriger tous les défauts qu'il y rencontrera, & de purifier par l'impression de sa vertu cordiale & solaire, toute la masse du sang vénal & artériel ; autrement il n'en faut espérer aucun bien, au contraire, il en faut plutôt attendre quelque mauvais effet, parce qu'il ne peut rien, produire que de mauvais, s'il a été préparé avec des sels ou avec des esprits corrosifs : au lieu que s'il n'est pas dissout ni ouvert, il n'est capable d'aucune vertu.

Ceux qui veulent faire choix de l'or pour les préparations Chimiques, doivent prendre de celui qui est le plus pur & le moins allier : car de faire de la différence entre celui des Indes, celui d'Arabie, celui de Hongrie & celui de Bohême ou d'Allemagne, cela n'est aucunement nécessaire, puisqu'on le peut mettre au plus haut point de bonté & de pureté par les purifications qu'on a coutume de faire sur ce métal, qui sont les suivantes.

§. 3. *Purification de l'or.*

Il y a premièrement la purification de l'or qui se fait pour en ôter les ordures, qui sont à la superficie. Secondement, il y a celle qui se fait pour en ôter quelque

ೲೲೲೲೲೲೲೲೲೲೲೲೲೲೲೲೲೲೲೲೲೲ

portion d'un ou de plusieurs métaux imparfaits, qui ont été mêlés ou dans les monnaies ou par les Orfèvres, ou finalement-dû mélange de son origine.

Pour la première purification, il faut laver l'or dans de la lessive crue, ou dans de l'eau qui soit empreinte de tartre & de sel commun, qu'on appelle-le bouillitoire, ou bien encore le taire bouillir & le laver dans de l'eau forte qui soit faible de soi-même, ou qui soit mêlée du phlegme de l'alun ou de celui du salpêtre ou du vitriol, ces trois lotions suffisent à cette première intention.

Mais lorsque l'or est mêlé de quelque portion des métaux imparfaits, on ne peut en faire la séparation que par la division d'un des métaux d'avec l'autre, où l'on ne peut arriver que par la dissolution qu'on appelle la calcination immersive, ou par la destruction du métal imparfait, comme quand on fait passer l'or par l'antimoine ou par le plomb : ou lorsqu'on en fait la cémentation avec des matières capables de ronger & de détruire les métaux imparfaits qui sont mêlés avec l'or.

Pour la dissolution, qui est la calcination immersive, elle se fait avec deux, trois ou quatre parties d'eau régale, de laquelle nous enseignerons la préparation, lorsque nous traiterons des sels : car l'eau régale dissoudra l'or seulement, & les autres métaux demeurent au fond du vaisseau, & principalement il l'argent prédomine, parce que l'eau régale ne touche aucunement à l'argent : lorsque la dissolution est faire, il la faut filtrer ou la verser doucement par inclination, puis la précipiter avec de l'huile de tarire par défaillance ou avec de l'esprit de sel armoniac volatile, ou avec celui d'urine, ou bien encore en y jetant de l'argent-vif qui rassemble à soi l'or qui était diffus dans la solution, ou même par l'évaporation de la liqueur dissolvante : enfin de quelque façon qu'on ait réduit l'or en chaux, il n'y aura plus après cela qu'à le fondre dans un creuset avec un peu de borax, & le jeter en lingot, & on aura de l'or qui sera très pur.

Que si vous voulez mettre l'or simplement à la coupelle avec le plomb pour en séparer les métaux hétérogènes, il faudra faire cela sur une cendrée avec trois ou quatre parties de plomb, qu'il faut chasser à force de feu & de soufflets, ainsi que nous en parlerons plus amplement, lorsque nous traiterons de la purification de l'argent. Mais comme la coupelle n'ôte pas entièrement le soupçon, qu'il n'y ait encore quelque petite portion d'argent fin, qui soit intimement mêlée avec l'or ; les Artistes n'ont pas trouvé de moyen qui fut meilleur pour le rendre très-pur que de le passer à l'antimoine, à cause que le soufre de ce minéral ronge & détruit absolument, non seulement tous les métaux imparfaits qui pourraient être mêlés avec l'or, mais à détruit même totalement l'argent le plus fin en quelque petite quantité qu'il y puisse être, pourvu néanmoins qu'on réitère cette purification jusqu'à trois fois. Après quoi, on peut dire que l'or est très pur, & qu'il ne saurait-y en avoir de plus fin : ce qui se fait ainsi.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

Prenez autant qu'il vous plaira d'or & y ajoutez quatre, cinq ou six parties d'antimoine cru y mettez-les ensemble dans un bon creuset &, les faites fondre dans le four à vent, & lorsque le tout sera en flux, jetez-y environ une once de salpêtre qui soit pur & sec, mêlé avec deux ou trois drachmes de limaille de fer, & quand ce mélange sera bien en fonte & qu'il sera, comme on dit, d'œil de perdrix, il faut jeter la matière dans le cornet au régule, qui soit chaud & qui ait été graissé avec un morceau de cire jusqu'au fond & puis frapper avec un marteau sur le bord, du corner jusqu'à ce qu'il se soit fait une croûte au-dessus de la matière, ce qui aide beaucoup à faire descendre le régule au bas & à le séparer des fèces on des scories ; séparez le régule des scories, après qu'il sera refroidi, puis broyez les scories, & les mêlez encore une fois avec deux parties d'antimoine cru en poudre, & les faites fondre comme auparavant : vous jetterez encore sur la fin de la fonte un peu de salpêtre & de limaille de fer, afin de séparer le reste du régule de ces scories qui pourraient avoir retenu quelque partie de l'or en soi ; on pourra même réitérer cette opération jusqu'à la troisième fois, afin qu'il n'y reste aucune portion de régule, & qu'on soit assuré qu il n'y sera rien resté de l'or.

Alors mettez votre régule solaire en poudre grossière dans un bon creuset que vous placerez au four à vent, & lui donnerez le feu dessous, à côte & par-dessus, afin de faire fumer l'antimoine ; on peut y ajouter aussi l'aide des soufflets, afin d'avoir plutôt fait, & ainsi donner le feu & continuer de souffler, jusqu'à ce que toute la substance de l'antimoine soit exhalée en vapeurs, & que l'or soit pur & net au fond du creuset, qu'il faut après cela jeter en lingot, il faut répéter cela jusqu'à trois fois pour l'avoir très pur. Ceux qui ne voudront pas se donner tant de travail, pourront se servir du régule d'antimoine tout fait pour purifier leur or : mais la première façon vaut mieux, parce que le régule est déjà dépouillé de la plus grande partie de son soufre externe, qui est celui qui sert le plus à la corrosion des métaux imparfaits, qui sont mêlés avec l'or.

Il reste la troisième manière de purifier l'or, qui est la cémentation qui se fait en mettant l'or forgé en lames d'une épaisseur convenable, qu'il faut placer lit sur lit ou f. f. f. dans un creuset ou dans un pot de terre non vernissé, qui soit de grandeur convenable, avec du cément vulgaire ou commun, ou avec du cément royal, & lorsque cela est ainsi préparé, il faut donnée le feu de roue peu à peu trois ou quatre heures durant, puis l'augmenter de plus en plus durant encore l'espace de six heures, en sorte que le pot ou le creuset rougissent sur la fin de l'opération du feu. Ainsi on trouve les lames de l'or qui sont purgées de ce qu'elles pouvaient avoir en elles de métal imparfait, parce que la matière du ciment a détruit, brûlé & calciné le métal ; il faut broyer la masse & laver les lames pour les purifier après par la fonte avec un peu de salpêtre & de borax, ou avec un peu de sublimé corrosif.

ઉଷઉଷઉଷઉଷઉଷઉଷઉଷઉଷઉଷઉଷઉଷઉଷઉଷઉଷ

§. 4. *Pour faire le ciment commun ou vulgaire.*

Prenez quatre onces de la farine de briques & deux onces de sel desséché & deux drachmes de salpêtre, qui soit sec & pur & autant de verdet ou vert de gris. Il faut mettre le tout en poudre chacun à part, puis les mêler ensemble pour en faire la cémentation ordinaire. Mais observez qu'il faut toujours commencer par la poudre du ciment à faire le premier lit, & puis mettre du métal & continuer ainsi jusqu'à ce que le pot, la boite ou le creuset soient pleins, & finir aussi par le cément, puis couvrez le vaisseau d'un couvercle, qui soit bien approprié ; qu'on doit luter d'un bon lut, qui ne fende pas & qui soit bien séché avant que de mettre le vaisseau sur le feu.

§. 5. *Pour faire le cément royal, auquel il n'y a que l'or qui résiste.*

Prenez quatre onces de farine de briques, du sel armoniac, du sel gemme & du sel commun desséché, de chacun une once ; mêlez-les ensemble, lorsqu'ils seront en poudre & en faites une pâte avec de l'urine, dont vous ferez la cémentation en la mettant lit sur lit, avec le métal en lames.

Il y a encore beaucoup d'autres sortes de céments, qui sont plus on moins corrodant, il y en a aussi qui sont simplement resserrants & fixatifs : mais comme ils ne sont pas de notre sujet, & qu'ils n'ont aucune relation à la préparation de l'or pour la médecine, c'est ce qui fait que nous ne les mentons pas, laissant à la curiosité de ceux qui en auront besoin de les chercher chez ceux qui traitent à fond de la métallurgie.

§. 6. *De la calcination de l'or afin de l'ouvrir.*

Il ne suffit pas à l'Artiste d'avoir purifié l'or & de l'avoir séparé de toute hétérogénéité, parce que l'or étant un corps solide, compact serré & fixe, il faut l'ouvrit, afin que ce qu'on emploiera pour le dissoudre & pour l'extraire soit capable de faire ce qu'on désire. C'est ce qui ne se peut faire que par la calcination amalgamatoire, la cémentatoire & la dissolutive, qui le préparent & le réduisent en poudre & en chaux, pour être mise en suite à la calcination réverbératoire. Nous en traiterons le plus distinctement que faire se pourra, afin d'instruire l'Artiste avec moins de confusion.

La calcination qui se fait par l'amalgamation de l'or avec le mercure ou l'argent vif, n'est point suspecte d'aucune corrosion violente, qui puisse imprimer ou laisser à l'or quelque espèce de corrosion cachée, comme on l'appréhende de tous les sels & de tous les esprits corrosifs. Il faut avouer néanmoins, que les esprits ni les sels ne sont pas capables d'imprimer aucune mauvaise qualité à l'or, & ne peuvent lui ôter le caractère de corps métallique, si ce ne sont des esprits ou des sels extraordinaires, & dont la connaissance n'est pas encore

venue jusqu'aux Auteurs qui nous en ont laisse quelque chose par écrit, ou s'ils en ont dit quelque chose, ça été avec des énigmes très embarrassées, qui font voir ou qu'ils n'ont pas voulu être entendus, ou qu'ils ne se sont peut-être pas entendus eux-mêmes : car il n'y a pas un Artiste qui ne sache que l'eau & le feu peuvent ôter à la chaux de l'or les impressions des sels & des esprits corrosifs, ou par la lotion ou par la réverbération. C'est pourquoi cela doit ôter tout sujet de crainte à ceux qui en feraient quelque scrupule, parce que tout ce que les Artistes ont fait par le passé & font encore à présent, ne tend à autre dessein qu'à ouvrir l'or & à le rendre capable d'être dissous & extrait sans aucun corrosif. Nous donnerons dans ce qui suivra ce qui est venu de plus sûr à notre connaissance par l'étude & par le travail, & nous laiderons le reste à la recherche de ceux qui voudront pousser plus loin.

§. 7. *L'amalgamation de l'or & du mercure.*

Il faut faire battre de l'or qui aura passé trois fois par l'antimoine en lames très déliées, que vous couperez menu avec des cisoires ou des ciseaux. Vous mettrez une pâme d'or dans un petit creuset pour le faire rougir, & mettrez en même céans six parties de mercure cru dans un autre creuset que vous placerez aussi au feu, jusqu'à ce qu'il commence à fumer ; alors il le faut verser dessus l'or qui est chaud, & agiter & remuer les deux madères ensemble avec un petit morceau de bois, & lorsque le tout est bien uni, vous le jetterez dans une écuelle qui soit à demi pleine d'eau, cela fait, jetez cette première eau & en remettez de la nouvelle sur l'amalgame & le maniez dedans & le lavez, afin d'en séparer toute la fuliginosité & toute la noirceur : continuez ainsi jusqu'à ce que l'eau en sorte aussi nette qu'on l'y aura versée. Cela étant fait, mettez cet amalgame qui est maniable & comme onctueux dans une petite cornue, au col de laquelle on adaptera un récipient avec de l'eau, placez la cornue entre quatre briques & lui donnez le feu à nu par degrés, jusqu'à ce que tout le mercure soit passé dans le récipient, & que l'or demeure pur & ouvert au fond de la cornue ; mais cela ne se peut faire ni à la première ni à la seconde fois : au contraire, il faut réitérer l'amalgamation & la distillation jusqu'à vingt ou trente fois, ou même jusqu'à ce que l'or se trouve ouvert, spongieux & capable d'être réduit en poudre de soi-même.

Or comme cela est d'un très long travail & fort ennuyeux, les Artistes ont inventé le moyen de pouvoir discontinuer les parties de l'or après l'amalgamation en moins de temps & avec beaucoup plus de progrès, ce qui se fait par la cémentation avec le sel commun desséché ou avec le soufre en poudre : car comme on broie l'amalgame avec le double de son poids de sel ou de soufre, cela discontinue & désunit ses parties en des particules ou en des atomes si petits,

ଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓ

que cela est cause que le feu & les matières le calcinent beaucoup plus facilement. Ainsi on le réduit beaucoup plutôt en poudre subtile & bien ouverte » qui est ensuite capable d'être réverbérée, & poussée par la seule action du feu jusqu'au point de raréfaction & de spongiosité requise, cela se fait ainsi.

§. 8. *La cémentation calcinatoire de l'or.*

Quoique nous ayons parlé ci-devant de la cémentation de l'or, l'Artiste se souviendra que ce n'a été que pour enseigner à l'éprouver & à le purifier : mais ce que nous allons enseigner, est nécessaire pour le calciner & l'ouvrir, comme nous l'avons déjà dit. L'Artiste y procédera de la sorte ; il prendra de l'amalgame, lorsqu'il aura été bien lavé & bien séché avec un linge net, en sorte qu'il n'y ait plus aucune humidité, & le pressera autant qu'il pourra au travers d'un morceau de chamois, afin d'en séparer le mercure superflu, il pèsera ensuite le reste & le broiera sur le porphyre avec le double de son poids de soufre vif en poudre, & cela jusqu'à ce que l'amalgame & le soufre soient tellement unis & confondus, qu'on n'y puisse rien apercevoir de distinct. Alors il faut mettre cette poudre dans un creuset un peu grand, afin de ne rien perdre de l'or par le pétillement du soufre, il faut aussi couvrir le creuset avec un couvercle qui soit juste & qui ait un trou au haut, gros comme le tuyau d'une plume à écrire : vous luterez le couvercle & mettrez le creuset au feu de roue peu à peu, jusqu'à ce qu'il commence à rougir & que le soufre s'enflamme & s'évapore par le trou du couvercle. Cela étant achevé, ce qui se connaîtra par la cessation de la flamme, il faut tirer le creuset du feu & l'ouvrir ; on y trouvera l'or haut, élevé & tellement discontinué qu'il semblera que ce soit une éponge : après quoi, broyez-le avec le triple de son poids de sel commun bien desséché, ou le mettez simplement lit sur lit dans un creuset qu'il faut couvrir d'un couvercle sans trou & le luter, puis le mettre au feu de roue & lui donner le feu jusqu'à faire rougir le creuset. Alors faites cesser le feu & laissez refroidir le creuset, puis l'ouvrez & broyez la matière qu'il contient dans un mortier de marbre afin de dissoudre le sel, & on aura l'or en chaux ou en poudre qui sera déjà assez subtile. Il faut continuer cette amalgamation & les deux cémentations avec le soufre & avec le sel jusqu'à sept fois chacune, qui sont en tout vingt & une opérations, & ainsi on aura une poudre ou une chaux d'or, qui sera capable d'être exposée à la réverbération, comme nous l'allons enseigner.

§. 9. *La réverbération de l'or.*

Prenez la chaux de l'or préparé, comme nous l'avons dit ci-devant, & la mettez sur une tuile plate ou sur un carreau capable de bien souffrir le feu, couvrez l'or d'une moufle, qui est un instrument dont les Orfèvres se servent pour parfondre les ouvrages qu'ils chargent d'émail,

couvrez la moufle de bon charbon, qui soit bien sonnant & bien sec, de tous les côtés hormis par le devant, où il faut simplement avoir une petite platine de fer, afin de l'ôter quand on voudra remuer l'or avec une petite verge de fer, qui soit nette & polie, il faut allumer le feu & le continuer ainsi jusqu'à ce que la chaux de l'or soit extrêmement subtilisée & ouverte, & qu'elle soit exaltée en couleur d'un rouge pourpre : alors on pourra dire qu'on aura une vraie chaux d'or, qui sera capable d'être extraite & d'être dissoute, lorsqu'on aura acquis la vraie connaissance des menstrues doux & bénins, qui ont quelque analogie & quelque sympathie avec nos esprits naturels & avec notre humide radical : car jusqu'à ce qu'on soit parvenu à cette véritable dissolution & extraction radicale du sol, je ne donne aucune croyance à tous les prétendus remèdes qu'on tire de l'or par quelque autre voie, qu'on appelle ordinairement or potable, teinture d'or, &c. parce que je n'en ai pas encore vu, dont la liqueur ou la substance n'aie été réductible en corps de métal, ce qui eu absolument contraire aux sentiments des Anciens, qui ont traité de cette madère ; ce n'est pas que je nie la possibilité de l'extraction & de la dissolution du sol : mais j'aime mieux me servir d'autres remèdes cordiaux & corroborants, jusqu'à ce que j'aie été persuadé de la vérité par ma propre expérience, ou par la communication de quelque autre qui aura été plus heureux & plus expérimenté que moi, ou par sa propre étude, ou par l'instruction de quelque ami.

Mais comme il y a quelques préparations, qui sont belles & curieuses pour la dissolution, pour la précipitation & pour l'extraction de l'or, qui sont capables de bien instruire l'Artiste, & d'élever son esprit à l'étude & à la recherche de quelque chose de meilleur, & que ces préparations entrent dans quelques remèdes fort recommandables, j'ai cru nécessaire d'en donner ici le procédé, aussi bien que celui d'une sublimation du sol que quelques-uns admirent, & dont on prétend faire une bonne teinture. *Cependant après des Artistes très habiles, nous donnons diverses préparations d'or potable, qui ne sont point a mépriser.*

§. 10. *Pour faire le crocus & la teinture de for de Zwelpher.*

Prenez une demi-once d'or passé par l'antimoine, & le faites battre en lames ou en feuilles très déliées ; mettez-les dans une cucurbite de verre avec dix onces de très-bon salpêtre bien affiné, huit onces d'alun de roche & cinq onces de sel commun très pur, versez là-dessus quatre ou cinq livres d'eau de pluie distillée, placez la cucurbite au sable, & lui donnez le feu pour la faire bouillir, continuez ainsi jusqu'à ce que tout l'or soit dissout, ce qui se remarquera à la couleur de l'eau qui se charge d'un beau jaune. Ainsi lorsqu'on ne verra plus de substance dissoluble au fonds de la cucurbite, il faut continuer le feu un peu plus lentement & évaporer l'eau jusqu'à sec, & il restera au fond une masse colorée, qui contient en soi le sol qui est dissout & diffus par toute la substance des sels. Prenez la moitié de cette masse, mettez-la en poudre, que vous introduirez dans un marras, & verserez dessus de l'esprit de vin alcoolisé jusqu'à l'éminence de trois doigts, mettez un matras de rencontre dans le col de celui qui contient les matières, & le placez aux cendres, donnez-lui le feu de digestion & d'extraction, & en peu de temps l'esprit se

chargera d'une couleur jaune très agréable ; lorsque cet esprit aura été en direction durant trois jours, il le faut filtrer & en remettre d'autre à la même éminence, & continuer la digestion jusqu'à la même couleur du premier esprit qu'on a retiré, & continuer ainsi de digérer & d'extraire jusqu'à trois ou quatre fois, ou jusqu'à ce que l'esprit ne se colore plus. Cela étant fait, il faut joindre ensemble toutes vos teintures filtrées, que vous mettrez dans une cucurbite bien nette & bien sèche, qu'on placera au bain-marie, afin d'en retirer par la distillation à chaleur lente les trois quarts de l'esprit, & on aura au fond une teinture jaune qui aura en soi la meilleure partie de l'or, qui a été extrait & dissout par les sels & dans les sels. Cet or est tellement ouvert & uni à cet esprit, qu'il ne s'en sépare point que pour se coaguler en un sel jaunâtre, lorsque l'esprit en est trop chargé : car cette coagulation n'empêche pas qu'il ne soit toujours coloré, & qu'il n'ait une amertume & une acerbité, qui témoigne que l'or a été décorporifié jusqu'à le réduire en quelque chose qui est analogue à son principe vitriolique, puisqu'il en conserve la saveur.

Je ne nie pas néanmoins qu'on ne puisse recorporifier cet or en quelque façon : mais je nie qu'on le puisse recorporifier tout ; & puisque l'esprit de vin très pur a été capable de l'extraire hors des sels, qui l'avaient dissout par le seul moyen de l'eau de pluie, il faut nécessairement qu'une partie de cet or ait été changée de celle façon qu'il ait été comme remis au chemin de sa première matière. C'est pourquoi je ne rejette pas tout à fait l'usage intérieur de cette teinture d'or, quoiqu'elle n'ait pourtant pas encore toute la perfection que doit avoir la vraie teinture de l'or ou le vrai or potable ; car comme j'en suis convaincu par l'expérience de plusieurs de mes amis & par la mienne en particulier, je ne puis aller au contraire, vu même que nous nous servons tous les jours des dissolutions & des sels des autres métaux avec un très heureux succès, quoiqu'ils soient encore réductibles en corps de métal, comme cela se voie aux remèdes que l'on tire du mars & du saturne, qui ont aussi en eux la saveur vitriolique douce ou austère, selon la nature de chacun d'eux, comme l'or a aussi son amertume.

Cependant la saveur des préparations qui se font sur le mars & sur le saturne, nous sont d'ordinaire des signes évidents de leur vertu par lestions effets que nous en espérons. Ce qui fait que je ne répugne pas a l'usage de cette teinture, pourvu qu'on la donne en temps convenable dans un menstrue approprié, & qu'on observe une dose qui soit exacte selon l'âge, les forces & l'exigence de la maladie. La dose sera depuis une demie goutte jusqu'à trois & quatre gouttes, dans du vin, dans des bouillons ou dans les eaux de racine de scorzonere, dans celle de tête de cerf, ou dans celle de mélisse : les maladies où l'on en peut donner, sont toutes celles qui ont quelque venin ou quelque malignité compliquée, & toutes celles où les forces & les esprits défaillent : il faut que le malade soit couvert après l'avoir pris, & qu'il attende le plus doucement & le plus patiemment qu'il pourra, l'effet du remède, qui arrive ordinairement par les sueurs, & quelquefois par les urines & par les selles : car comme ce remède fortifie toutes les fonctions naturelles, aussi chasse-t-il tout ce qu'il trouve de mauvais ou d'hétérogène dans le corps, par les émonctoires que la nature a fournis, lorsqu'ils sont trop matériels, & qu'ils ne

peuvent pas pénétrer du centre à la circonférence, par la transpiration sensible ou par l'insensible.

§. 11. *Pour faire le crocus de l'or*.

Prenez le reste de la masse qui vous est restée après l'évaporation de la dissolution de l'or avec les sels ci-dessus, & la faites dissoudre à une chaleur lente avec autant d'eau de pluie distillée qu'il en faudra pour la dissoudre, filtrez la dissolution par le papier, & en faites la précipitation avec une quantité suffisante d'huile de tartre par défaillance, qu'on versera goutte à goutte, jusqu'à ce que l'or soit précipité au fond : il le faut laisser affaisser & rasseoir, puis il faut séparer la liqueur qui surnage, par inclination & édulcorer le crocus de l'or avec de l'eau de pluie distillée, puis le sécher bien lentement. On doit aussi précipiter de nouveau la liqueur qu'on a séparée de dessus le crocus avec de l'esprit d'urine, afin que s'il y restait encore quelque portion d'or, qu'on la retirât. Apres quoi, il faut pareillement édulcorer ce qui aura été précipité & le dessécher, afin de le joindre au premier crocus, & de les réverbérer durant l'espace d'un quart d'heure dans un creuset à une chaleur médiocre ; & ainsi on aura un safran ou un crocus de sol qui sera très ouvert, & qui sera d'une belle couleur de pourpre violet, qui est un très bon sudorifique & un cordial qui n'est pas à mépriser. La dose en est depuis un demi grain jusqu'à cinq & six grains dans quelque conserve, ou dans quelque gelée cordiale. On en peut aussi faire une poudre confortarive & diaphorétique a qui est excellente.

§. 12. *Poudre cordiale diaphorétique solaire*.

Prenez du crocus de sol une drachme, de très bon safran deux scrupules, du bézoard minéral quatre scrupules, de la chair de vipères trois drachmes, du magistère dissoluble de perles & de celui de corail, de chacun deux drachmes, de l'ambre gris allié avec un peu d'huile de cannelle & avec un peu de celle de l'écorce extérieure de citron, puis broyez avec une drachme de sucre un scrupule de musc de Levant dissout avec l'esprit de roses dix grains. Il faut triturer chacune de ces choses à part, puis les mêler ensemble & les garder dans une boite d'argent, qui se ferme à vis, ou dans une fiole de verre qui soit bien bouchée, afin de s'en servir comme d'un souverain cordial & d'un sudorifique admirable, dont la dose est depuis six grains jusqu'à vingt-quatre dans des conserves dans des gelées, dans des eaux cordiales ; dans du vin, ou finalement dans du bouillon, selon qu'il conviendra le mieux a la maladie & à l'agrément du malade. C'est un remède sans égal dans toutes les maladies pestilentielles, dans les fièvres malignes, dans la rougeole & dans la petite vérole : & outre cela il est généralement bon par tout où il est besoin de fortifier.

ƆƐƇƆƐƇƆƐƇƆƐƇƆƐƇƆƐƇƆƐƇƆƐƇƆƐƇƆƐƇƆƐƇƆƐƇƆƐƇƆƐƇƆƐƇƆƐƇƆƐƇƆƐƇ

§. 13. *Pour faire la sublimation du sol.*

Pour parvenir à bien faire cette opération, il faut avoir de la bonne eau régale, ainsi que nous enseignerons de la faire, lorsque nous parlerons du salpêtre. Il en faut prendre trois onces dans un matras qui soit assez ample, faites dissoudre une demi-once d'or en lames ou en feuilles déliées, qui ait passé à l'antimoine & qui soit découpé fort menu. Placez ce matras au feu de cendres, afin de faire la dissolution de l'or, & lorsqu'elle sera achevée, versez la dissolution dans une petite cornue & la placez au sable, adaptez-y un récipient, & en retirez doucement environ la cinquième partie ou même le quart du menstrue. Puis faites cesser le feu & reversez sur ce qui reste au fond de la cornue, trois onces de nouvelle eau régale, & retirez de nouveau par la distillation au sable partie du dissolvant, & continuez ainsi avec de la nouvelle eau régale, jusqu'à quatre fois. Mais à la quatrième, il faut que le cul de la cornue soit si proche du cul du vaisseau qui contiendra le sable, qu'il n'y ait que la moitié d'un travers de doigt de sable entre deux, pour donner meilleur feu sur la fin de l'opération, afin de faire la sublimation d'une portion du sol avec le sel armoniac de l'eau régale. Lorsque tout le menstrue liquide est passé, la violence du feu que l'Artiste donne sur la fin élève les sels de l'eau régale, que l'or avait arrêtés & recorporifiés avec soi an fond de la cornue, qui se subliment au col d'icelle & qui enlèvent avec eux la portion de l'or qui était la plus ouverte.

Quelques-uns prennent cette sublimation pour le soufre ou pour l'âme de l'or, ce qui il est pourtant pas, parce qu'on le peut encore remettre en corps de métal, mais non pas tout : c'est pourquoi, il y a aussi quelque vertu à prétendre de la teinture de ces cristaux ou de ces fleurs rouges, comme safran qui se trouve au haut de la cornue & dans son col, si l'Artiste a bien observé ce qui est nécessaire à cette opération, qui est très curieuse, & très belle à voir. Or le sel armoniac qui se sublime dans cette préparation, est d'une nature volatile sulfurée, & enlevé par conséquent avec soi la plus subtile partie du soufre de ce qui se remarque par la haute couleur de la sublimation & par la portion de l'or, qui se le retrouve pas.

Il faut prendre tout ce qui a été sublimé & le mettre dans un petit matras, & verser dessus de l'esprit de vin tartarisé jusqu'à l'éminence d'un pouce : cet esprit se chargera aussitôt d'une belle couleur jaune, ensuite mettez le matras bouché avec un autre matras de rencontre au bain vaporeux en digestion, afin qu'il achève d'extraire la plus pure portion de ce qui a été sublimé, ce qui se fait en trois jours naturels, il faut filtrer cette teinture & la garder au besoin. Pour ce qui est du corps qui est demeuré au fond du matras ou dans le filtre, il faut le rejoindre à l'or, qui est demeuré dans la cornue après la sublimation, & les fondre & assembler dans un creuset avec un peu de sel de tartre ou de borax, alors on pourra juger par le poids, de la diminution de l'or, qu'il faut conserver à d'autres usages à cause de sa pureté.

Pour la teinture on peut la mettre légitimement en pratique dans la Médecine,

parce qu'elle n'a rien en soit qui ne soit recevable : car si on considère de près ce qui est monté en la sublimation, on connaîtra que ce n'est que la plus pure partie du sel armoniac, qui était entré en la composition de l'eau régale, qui est en soi un sel volatile sulfuré, ami de la nature, qui est diurétique, désopilatif & sudorifique, & qui de plus est animé & chargé du soufre solaire qu'il a enlevé avec foi. De plus, le menstrue qui sert à la dissolution & à l'extraction, est un vrai baume conservatif & le plus subtil de tous les esprits, qui est capable de faire agir & de faire pénétrer les deux autres substances, jusque dans nos dernières digestions pour en corriger tous les défauts, & pour chasser de l'habitude du corps ce qu'il y a d'impur & de superflu, qui sont ordinairement les causes occasionnelles de nos maladies. C'est pourquoi on en peut donner depuis une goutte jusqu'à six dans toutes les maladies malignes, & principalement en celles qui requièrent un prompt secours par la transpiration insensible, parles sueurs & par les urines.

C'est un remède très particulier dans la lèpre, dans la vérole & dans le scorbut, & toutes ses dépendances. Il réjouit le cœur & en chasse toutes les faiblesses. Que si on veut se servir de ce médicament pour prévenir les maladies, lorsqu'on se sent lourd & pesant, que l'on a des démangeaisons, de la plénitude, & des lassitudes spontanées, on en peut prendre une dose qui réponde à l'âge, au sexe & à la force de la personne, dans du bouillon, dans du vin chaud on dans quelque eau cordiale ; puis se faire bien couvrir & attendre doucement la sueur, qui ne manquera pas de venir. Ou si on ne se peut contenir, cette teinture ne manquera pas aussi de chasser les sérosités superflues par les urines : car il n'y a que cette superfluité & cette surabondance de sérosités qui gonflent les veines & les artères, d'où viennent les picotements aux bouts des doigts & les douleurs de la tête & des autres membres inférieurs, parce qu'elles irritent & causent une grande tension aux parties membraneuses & nerveuses.

§. 14. *Autre sublimation de l'or par la fulmination.*

Nous n'avons pas trouvé jusqu'ici de meilleure manière d'ouvrir l'or, pour en tirer la teinture, que celle qui suit. Prenez une demi-once d'or passé par l'antimoine, faites-le battre en lames fort minces, coupez-le en lames fort menues, qu'il faut recuire dans un creuset, puis les mettre dans un matras, & versez dessus trois onces & demie d'eau régale, faite avec de l'eau forte, de deux parties de vitriol & une partie de salpêtre : puis mettez dans une livre de cette eau forte six onces de sel armoniac pur & net réduit en poudre. Agitez plusieurs fois le tout, afin que l'eau forte se charge suffisamment du sel armoniac, mettez le vaisseau sur les cendres à chaleur lente, jusqu'à ce que tout l'or soit dissout ; cela sait, ajoutez à votre dissolution une demi-once d'eau de pluie distillée, afin d'affaiblir le dissolvant & que la précipitation se fasse mieux.

Mettez votre dissolution solaire dans une grande écuelle de faïence, versez dessus peu a peu de l'huile de tartre par défaillance, jusqu'à ce que l'or soit précipité en un limon jaune, & que l'eau devienne claire ; séparez-la doucement par inclination, & versez dessus goutte à goûte de l'esprit volatil d'urine, afin d'achever de précipiter le peu d'or qui pourrait être resté de la première action avec la liqueur du sel de tartre. Joignez ce qui a été différemment précipité & le lavez, jusqu'à ce que l'eau qui surnage, soit insipide. Alors retirez l'eau, & séchez très lentement ce qu'on appelle ordinairement or pétillant, ou or fulminant.

Placez ensuite dans un petit fourneau une cucurbite d'argent haute d'un pied de Roi qui font douze pouces, jusqu'à la moitié, garnissez tout le circuit de lut, afin de retenir le feu ; il faut que la cucurbite ait un canal rond & vide qui soit aussi d'argent, de deux pouces & demi de long, & d'un pouce de diamètre qui soit soudé dans son corps à la hauteur de neuf pouces, que le canal soit un pouce & demi en dedans & un pouce en dehors. Il faut encore avoir deux petites lanternes d'argent proportionnées au diamètre intérieur du canal, qu'elles y entrent juste de la longueur de deux pouces jusqu'au manche, qui doit être garni d'argent, & qu'il ferme exactement le pouce du canal qui sort en dehors. Nous avons donné le nom de lanterne à cet instrument, à cause qu'il doit être fait comme les lanternes, avec lesquelles on charge le canon, & qui doit avoir la longueur du canal qui entre dans la cucurbite.

Cela étant ainsi, il faut mettre le feu au fourneau & chauffer la cucurbite, qu'il faut couvrir d'un chapiteau de verre blanc, & lorsqu'on ne pourra plus endurer la chaleur de la cucurbite en la touchant de la main, il faut mettre dans une des lanternes environ une demi-drachme de l'or pétillant qui soit bien sec, & introduire cette lanterne dans le canal, jusqu'à ce que le tout joigne juste pour bien fermer ; puis frapper doucement sur le derrière de la lanterne avec quelque chose de dur, & ne faire tomber à la fois qu'environ un, deux ou trois grains de la poudre fulminante, qui pétera d'abord, si le fond de la cucurbite est assez chaud ; si elle ne pète pas, il faut augmenter un peu le feu & faire l'épreuve jusqu'à ce qu'on entende le bruit de l'escopèterie philosophique. Surtout prenez garde de ne pas faire tomber trop de poudre à la fois, autrement la violence du coup enlèverait & casserait le chapiteau, & craquerait le fond de la cucurbite.

Il faut avouer que cette opération est agréable & fort divertissante, pourvu qu'elle soit bien conduite ; car à mesure que le bruit de la fulmination se fait, il s'élève des vapeurs brunes & pourprées, qui montent dans le chapiteau, qui l'obscurcissent & enfin s'attachent en poudre impalpable dans sa capacité & aux parois internes de la cucurbite, il se forme même quelque liqueur, mais en petite quantité, qui se condense & coule par le bec du chapiteau dans le récipient ; ce qui n'est autre chose que le plus pur & le plus fixe du sel de tartre, que l'or avait

retenu à soi, nonobstant toutes les lotions précédentes, & c'est là proprement ce qui cause la fulmination, les goûtes qui coulent sont bleues comme l'azur, à cause qu'elles ont tiré la teinture de l'argent étant en vapeur. Il faut substituer une lanterne chargée, aussitôt que l'antre est vide, & entretenir le feu égal, jusqu'à ce qu'on ait fulminé & sublimé tout son or. Et lorsque les vaisseaux sont refroidis, il faut retirer les fleurs ou la poudre solaire avec une plume autant qu'un pourra, tant du chapiteau que de la cucurbite ; que s'il y en reste, qui soit attachée, il la fasse délaver avec de l'eau nette, puis filtrer l'eau, & la poudre demeurera dans le papier, qu'il faudra sécher lentement & la joindre à l'autre : c'est un or très ouvert, dont ou peut tirer la teinture avec plusieurs menstrues volatiles, desquels nous avons fait mention en plusieurs endroits de ce Livre.

Il y en a qui donnent de cet or depuis deux grains jusqu'à dix, dans quelque conserve, ou dans quelque confection cordiale, dans les maladies malignes, & font boire par-dessus des eaux sudorifiques simples & composées, ils assurent qu'il produit la sueur avec succès ; pour moi j'aime mieux la teinture, à cause qu'elle est plus efficace & plus analogue à notre nature.

DE L'ARGENT.

§. 15. *De l'Argent et de sa préparation chimique*.

L'argent est le second métal en noblesse, mais il est moins fixe que l'or, parce que son vitriol principiel n'est pas digéré ni cuit jusqu'à la parfaite union & fixation avec son souffre, ce qui est cause qu'il est dissout plus facilement que l'or par les menstrues nitreux, vitrioliques & alumineux, par rapport à ce reste de vitriol indigeste qui est en lui. Les Chimistes le nomment Lune ou cerveau, parce qu'il a, dit-on, de la sympathie avec la Lune céleste & avec le cerveau humain : c'est pourquoi on dédie les remèdes qu'on en tire, à fortifier la tête & les esprits animaux, si bien qu'on dit que c'est un spécifique pour la cure des principales affections du chef, comme sont l'apoplexie, l'épilepsie, la manie & les autres maladies qui tirent à ce qu'on prétend leur origine du cerveau.

Le choix de l'argent n'est pas important pour le travail chimique, parce qu'il s'en trouve très-peu qui soit pur dès son origine, ce qui fait qu'on a même besoin de la Chimie pour en séparer les impuretés ou l'alliage. Il n'est pas assez pur, ni chez les Orfèvres, ni chez les Monnayeurs : car pour ce qui concerne le nettoiement de l'argent de ses impuretés extérieures, il ne faut que le faire bouillir dans de l'eau qui soit empreinte de tartre & de sel commun, après qu'il aura été rougi au feu, puis le jeter dans l'urine & dans de l'eau, & il sera très pur à l'extérieur ; mais lorsqu'il en faut séparer l'alliage & le remède, on doit avoir recours à la dissolution, qui est la calcination immersive & à la fonte par la coupelle avec le plomb, qui ne servent l'une & l'autre que pour la purification de l'argent, avant de le soumettre aux autres calcinations. Ces

purifications doivent précéder les préparations de ce métal, pour le mettre en état d'être dissous, afin d'en faire la teinture. Les trois principales sont, la calcination immersive, l'amalgamatoire & la cémentatoire : car on va rarement jusqu'à la calcination réverbératoire, à cause que l'argent étant moins fixe que l'or, n'a pas besoin d'une longue & puissante action du feu pour être suffisamment ouvert.

Pour la première séparation des impuretés & des métaux qui sont dans l'argent, il faut le dissoudre dans trois ou quatre parties d'eau forte, qui soit faite avec le vitriol & le Salpêtre, ainsi que nous l'enseignerons ci-après ; puis précipiter l'argent en chaux ou en poudre avec de l'eau salée, c'est-à-dire avec de l'eau dans laquelle on aura dissout du sel commun, autant que l'eau est capable d'en porter, qui est ce qu'on appelle aussi chez les Artistes, de l'eau marine, ou bien il faut mettre des lames de cuivre rouge dans la dissolution de l'argent, & affaiblir l'eau forte avec de l'eau commune, & le cuivre attirera & assemblera autour de soi, tout l'argent en forme d'une poudre blanche : mais de quelque façon que l'on ait fait cette précipitation de l'argent, il faut ensuite édulcorer la poudre ou la chaux par diverses lotions avec de l'eau simple, puis la sécher.

Mais comme cette chaux n'est pas encore exempte de tout mélange, il est nécessaire de la mettre à la coupelle avec trois ou quatre fois autant de plomb, & le chasser sur la cendrée qui sera couverte d'une pièce de bois qui soit sèche & proportionnée à la coupelle & avec du charbon arrangé comme il faut, à force de feu & de soufflets, jusqu'à ce que le plomb ait emporté avec soi en vapeurs, ou entraîné dans la cendrée les impuretés & le mélange métallique hétérogène de l'argent, ou que le même plomb soit au-dessus converti en une écume ou en un excrément du plomb calciné, qui est ce qu'on appelle litharge, qui est plus ou moins rouge, selon qu'elle a plus ou moins souffert la chaleur du feu. Ce qui est de plus remarquable dans cette opération, est que lorsque l'argent est une fois affiné & qu'il est pur, il se durcit dans le milieu du feu le plus violent, quoiqu'on peut auparavant il fut coulant & fluant comme de l'eau, lorsque le plomb y dominait encore, & qu'il y avait quelque reste d'impureté.

L'argent qui est ainsi resté sur la coupelle, est très pur, & ne peut être soupçonné d'aucun mauvais mélange, c'est celui qu'on appelle de l'argent très fin ou de coupelle ; il faut donc en prendre autant qu'on voudra le faire mettre en lamines déliées ou en limaille subtile, puis le mettre dans un matras & verser dessus trois fois son poids de bonne eau forte, ou ce qui serait encore mieux trois fois autant de bon esprit de nitre. Le marras doit être mis en digestion aux cendres ou au sable, afin d'accélérer la dissolution, & lorsqu'elle est achevée, versez-la par inclination dans une petite cucurbite, afin de séparer ce qui pourrait être d'impur au fond du matras. Il faut après cela retirer la moitié du menstrue aux cendres, puis laisser refroidir le vaisseau, & le lendemain on trouvera l'argent réduit en cristaux, qu'on appelle vitriol d'argent, selon quelques-uns. On les doit dessécher lentement & les garder dans une fiole bien bouchée, pour en donner à ceux qui sont affligés de quelque maladie céphalique pour les purger, on en

꧁꧂

donne depuis deux grains jusqu'à dix, dans des bouillons ou dans quelque décoction apéritive & céphalique, ils purgent fort doucement, & déchargent puissamment la tête de ce qui lui nuit.

Il faut ensuite précipiter la liqueur qui surnageait les cristaux avec de l'eau salée, afin de faire la chaux de la Lune ou de l'argent, qu'il faudra édulcorer & sécher, pour en faire les préparations qui suivront, c'est ce qu'on appelle chez les Auteurs, de l'argent calciné ou de la chaux de Lune. Nous donnerons trois exemples de l'extraction de la teinture de l'argent qu'on appelle de la Lune ou de l'argent potable, afin de faire mieux comprendre aux Artistes la manière de travailler, parce que les menstrues sont différents aussi bien que la façon d'opérer.

§. 16. *La première préparation de la teinture de la Lune*.

Pour parvenir à la perfection de cette teinture, il faut premièrement préparer un menstrue pour son extraction, qui se fera comme nous l'allons enseigner. Pour cet effet, il faut prendre une partie de sel armoniac très pur & deux parties de minium, c'est le plomb calciné, & réverbéré en rougeur, que vous mêlerez ensemble, & le mettrez dans une retorte que l'Artiste placera au sable ; & après avoir adapté & luté exactement le récipient, il donnera le feu par degrés, qu'il faudra continuer jusqu'à ce que les gouttes & les vapeurs soient passées. Mais ayez soin que le col de la cornue soit large de plus d'un bon pouce de diamètre, afin que s'il se faisait quelque sublimation, la matière puisse entrer dans le récipient, & qu'elle ne bouche pas le col de la cornue, ce qui la ferait casser. Les vaisseaux étant refroidis, il faut verser ce qui sera distillé dans une cucurbite, & rectifier cet esprit aux cendres, afin qu'il soit plus pur.

Après cela, prenez une partie de chaux de Lune, qui soit faite avec l'esprit de nitre, précipitée avec l'eau salée, édulcorée & séchée, mettez-la dans un vaisseau de rencontre, é versez dessus six parties de l'esprit susdit, & le mettez digérer au bain vaporeux à une chaleur lente, & vous verrez que cet esprit le chargera dans peu de temps d'une belle couleur bleue : lorsqu'il fera haut en couleur, il faut le verser pat inclination & en remettre d'autre, & continuée ainsi jusqu'à ce que le menstrue ne se teigne plus : alors joignez toutes les teintures & les filtrez, puis retirez le menstrue au bain-marie jusqu'à sec, & vous aurez au fond du vaisseaux une poudre qui sentira l'urine, sur laquelle il faut verser de l'eau de pluie distillée jusqu'à la hauteur de trois doigts, & la retirer par distillation, & continuer ainsi avec de nouvelle eau de pluie distillée, jusqu'à ce que la poudre de la Lune ait perdu tout à fait cette mauvaise odeur & le mauvais goût d'urine que l'esprit du sel armoniac y avait imprimé. Et lorsque la poudre sera en cet état, & qu'elle sera bien sèche, il la faut mettre dans un vaisseau circulatoire, & verser dessus de l'esprit de vin très alcoolisé à la hauteur de trois pouces, puis boucher le vaisseau très exactement, & le faites circuler à la très lente chaleur du bain vaporeux, jusqu'à ce qu'il soit d'une couleur bleue qui soit fort haute en couleur ; cessez alors le feu, filtrez la teinture & en retirez au bain la moitié du menstrue ; gardez le reste précieusement : car c'est la vraie essence de l'argent, qui est très excellente contre toutes les affections du cerveau, & particulièrement contre la manie, la folie, l'apoplexie, l'épilepsie *8c* la paralysie, si on en donne depuis une goutte

jusqu’à six, sept & huit dans des liqueurs convenables, comme dans l’esprit des cerises noires, ou dans celui qui est fait des grains de sureau.

§. 17. *La seconde préparation de la teinture de la Lune*.

Le procédé de cette teinture est de beaucoup plus philosophique que le précédent : c’est pourquoi il faut que l’Artiste le fasse avec attache & avec jugement, & comme nous avons parlé ci-devant de la calcination cémentatoire de la Lune, aussi avons-nous réservé d’en enseigner la meilleure manière pour cette opération, comme nous réservons l’amalgamatoire pour celle qui suivra.

Prenez de l’argent de coupelle, faites-le battre en lamines déliées, & les mettez dans un creuset ou dans une boite à cémenter, lit sur lit, ou f. f. f. avec du tartre vitriolé qui soit bien sec, & qui ait été préparé avec du sel de tartre très-pur & de l’huile de vitriol bien rectifiée, il faut commencer la stratification par le sel & la finir de même, lutez ensuite le creuset ou la boite & laissez sécher le lut, puis placez le vaisseau au feu de roue, que vous commencerez lentement & le continuerez ainsi durant l’espace de quatre heures, après quoi, augmentez-le fortement quatre autres heures, ce temps passé, laissez refroidir le creuset, puis l’ouvrez pour en retirer l’argent qui le trouvera calciné & rompant de couleur verte : il faut le mettre en poudre, & s’il y en encore qui ne soit pas assez calciné, il faut réitérer la cémentation avec de nouveau sel, & joindre le tout ensemble.

Il faut mettre cette poudre verte dans une cucurbite, & verser dessus du très bon vinaigre distillé jusqu’à l’éminence de quatre doigts, puis mettre le vaisseau aux cendres à une chaleur médiocre, & le laisser ainsi huit ou dix jours à cette chaleur continuelle, afin qu’il dissolve & qu’il fasse l’extraction de la Lune, & lorsque l’esprit du vinaigre sera chargé d’un beau vert d’émeraude, il le faut séparer & y en remettre du nouveau, jusqu’à ce que cet esprit ne se charge plus de la couleur verte : alors il faut joindre toutes les teintures ensemble & les filtrer. Il reste au fond du vaisseau un limon jaunâtre, qui est le reste de l’argent, ou sa terre privée de son soufre.

Mettez toutes les extractions filtrées dans une cucurbite au bain-marie, & en retirez le menstrue par la distillation à une chaleur graduée jusqu’en consistance d’un sirop bien épais, sur lequel il faut verser de l’esprit de vin qui a été rectifié deux fois sur le sel de tartre à la hauteur de quatre doigts, couvrez la cucurbite de sa rencontre, & mettez circuler les matières au bain vaporeux dans la sciure de bois à une chaleur de digestion proportionnée à celle de l’estomac humain, durant l’espace de quarante jours naturels, qui est le mois philosophique. Après cela tirez le vaisseau, & s’il s’est fait quelque défécation au fond, séparez l’impur par inclination, ou filtrez l’esprit de vin qui est chargé du soufre, central de la Lune, & qui est d’une couleur verte très agréable : mettez la filtration dans une cucurbite au bain, & en retirez les deux tiers on les trois quarts de l’esprit, & il restera le vrai élixir de la Lune en liqueur verte, qu’il faut garder dans

une fiole bien bouchée à ses usages. Ils sont semblables & même plus excellents & plus étendus que ceux de l'essence précédente; car c'est un rare remède pour faire évacuer insensiblement l'enflure des hydropiques ; la dose est depuis une goutte jusqu'à huit, dans des bouillons, dans des eaux céphaliques & apéritives, ou même dans de bon vin blanc.

§. 18. *La troisième préparation de la teinture de la Lune*.

Nous avons réservé à cette troisième teinture, de parler de la calcination amalgamatoire de l'argent, pour ne pas faire de redites inutiles, & afin que l'Artiste puisse mieux concevoir tout d'une suite le travail de ce dernier procédé sur la Lune. Il faut prendre de l'argent très fin réduit en feuilles, vous le mettrez dans un creuset, & le ferez chauffer entre les charbons ardents assez médiocrement, & vous aurez en même temps autant de mercure coulant que l'argent pèse, (ou plutôt trois ou quatre fois son poids) dans un autre creuset, & le mettre aussi chauffer jusqu'à ce qu'il commence à fumer, alors il faut joindre les deux ensemble & les agiter avec un bâton jusqu'à ce qu'ils soient réduits en un amalgame bien uni & comme onctueux. Ajourez le quart d'autant qu'il pèsera, de sel commun desséché, puis le remettrez dans le creuset, qu'il faut placer au feu de roue, & lui donner le feu par degrés, en l'augmentant peu à peu jusqu'à ce que tout le mercure soit exhalé. Lorsque le creuset sera refroidi, broyez ce que vous y trouverez dans un mortier de marbre, & le lavez avec de l'eau de pluie distillée, afin d'en séparer le sel, puis faites sécher la chaux qui reste après la lotion, pesez-la & la mettez dans un matras dans lequel vous verserez trois fois autant d'esprit de nitre, & les digérez ensemble au sable jusqu'à l'entière dissolution. Cela fait, il faut verser la liqueur dans une petite cucurbite, & en retirer le menstrue aux cendres jusqu'à sec, puis versez de l'eau de pluie distillée sur ce qui reste, retirez-la par distillation, & réitérez ainsi avec de nouvelle eau jusqu'à ce que la chaux de la Lune ait tout à fait perdu l'acrimonie qu'elle avait retenue de son dissolvant.

Lorsque cela est fait, & que cette chaux est bien sèche, il faut la mettre dans un matras & verser dessus de l'esprit de Vénus jusqu'à la hauteur de quatre doigts, & le mettre digérer & extraire aux cendres à une chaleur lente. Notez qu'il faut que le matras soit bouché avec un autre matras de rencontre, & qu'il soit luté à cause de la subtilité de l'esprit : il faut qu'il demeure ainsi en digestion l'espace de quinze jours sans discontinuer la chaleur, puis filtrez la teinture qui sera bleue, continuez la digestion & l'extraction jusqu'à ce que le menstrue ne se colore plus, & lorsque toutes les teintures sont achevées & filtrées, il les faut mettre au bain-marie dans une cucurbite, afin de retirer le menstrue jusqu'à la consistance d'un sirop épais, après quoi il faut verser sur ce sirop de l'esprit de vin accué de la sixième partie de son poids de sel volatil d'urine, & mettre une rencontre sur la cucurbite & la luter très exactement ; puis la placez au bain vaporeux ; & lui donnez une chaleur fort douce durant l'espace de trois semaines, & l'esprit se teindra d'une couleur bleue très agréable par l'extraction qui se fera du soufre centrique de la Lune.

Cela fait, il faut filtrer la teinture, s'il y a quelque impureté qui se soit séparée, il en faut retirer les deux tiers du menstrue au bain-marie à une très lente chaleur, & il restera une vraie essence antiépileptique & le vrai spécifique contre toutes les maladies du cerveau que nous avons déjà énoncées : la dose en est depuis une goutte jusqu'à huit & dix, dans l'eau de fleur de tilleul ou dans une émulsion faite avec cette eau & la semence de peone ou dans quelque autre véhicule approprié à la maladie & au goût du malade.

DU FER.

§. 19. *Du fer & de sa préparation chimique*.

Le fer est l'un des deux métaux de la seconde classe, qui est celle des moins nobles & des plus durs. Il est composé d'un mercure & d'un soufre qui sont les moins fusibles & les plus cru, ou encore si on veut, le fer est composé d'un mercure, d'un soufre & d'un sel qui sont mêlés de beaucoup de parties terrestres & très crues ; en un mot il n'y a point de métal qui abonde tant en vitriol que le fer ou le mars qui est ainsi nommé, à cause de l'analogie qu'il a avec est autre, comme nous l'avons déjà dit ci-dessus.

Le mars est un des métaux qui fournit le plus de remèdes à la boutique de l'Artiste chimique, & l'un de ceux qui produisent les meilleurs effets & les plus pathétiques. Nous enseignerons ici la façon de faire ceux qui sont les plus utiles à la santé des pauvres malades, & les plus nécessaires à l'instruction de l'Artiste. Comme sont premièrement la perfectibilité gradatoire qui purifie le fer de toutes impuretés, & qui le change en ce que nous appelions acier, qui n'est à proprement parler, qu'un fer bien resserré & bien épuré. Secondement nous le calcinerons pour en faire le crocus de mars astringent & celui qui est apéritif. Troisièmement nous le dissoudrons pour en faire le vitriol, le sirop & le sel. En quatrième lieu nous en ferons l'extraction, qui fournira la teinture astringente & la teinture apéritive. Et pour le cinquième & dernier, nous donnerons la façon de faire les cristaux de Mars, qui seront empreints de l'âme interne de l'acier : ce qui se verra par la couleur rouge de son soufre, dont ces cristaux seront doués.

§. 20. *Comment on purge & resserre le fer pour en faire l'acier*.

Prenez des verges de fer battu de la grosseur du maître doigt, & les stratifiez dans un vaisseau propre avec une poudre grossière, faire avec une partie de charbon de saule ou de celui de hêtre, & deux parties de cornes de bœuf râpées, il faut luter les jointures de la couverture du vaisseau, & le mettre dans un four à vent qui soit bâti exprès, & lui donner le feu de charbon de tous les cotés durant l'espace de cinq ou six heures, & lorsque le tout sera refroidi, on trouvera le fer plus pur, plus resserré & plus compacte à cause que le sel volatile & l'huile de la corne de bœuf a pénétré les verges de fer & les a beaucoup corrigées & adoucies ; de sorte qu'il en est moins poreux & moins terrestre, il en est aussi plus ductile & plus malléable avant la trempe, & en est beaucoup plus dur & plus tranchant, après qu'il a été trempé ; mais comme cela n'est pas

de notre sujet, nous nous contenterons de dire, que puisque l'acier est plus pur & mieux corrigé que le simple fer, que c'est aussi par conséquent l'acier qui doit être pris par l'Artiste pour le travail des opérations Chymiques.

Ceux qui se serviront de limaille, prendront de celle que font les Maîtres qui font les aiguilles, s'ils sont en lieu pour cela, sinon ils prendront du plus pur & du meilleur acier qu'ils pourront & le feront mettre en limaille subtile. Nous n'avons mis ici cette opération que pour faire comprendre de plus en plus à l'Artiste que les sels volatiles servent toujours à améliorer les sujets sur lesquels on les emploie, afin qu'il les estime d'autant plus, & qu'il y mette la principale confiance qu'il puisse avoir en pas un autre remède.

§. 21. *Pour faire le crocus de Mars astringent.*

Nous donnerons deux moyens de faire le crocus, l'un par la réverbération pour l'intérieur, & l'autre par la dissolution pour l'extérieur. Pour le premier, il faut prendre parties égales de limaille d'acier & de sel commun & les broyer sur le marbre ensemble jusqu'à ce qu'ils soient bien mêlés, étendez ce mélange sur une tuile qui ait un rebord, & la placez au réverbère & y donnez le feu de flamme qui lèche la matière par-dessus durant l'espace de trente heures : cela passé, il faut laver la matière réverbérée avec de l'eau de pluie distillée & la sécher, pour la remettre encore au réverbère, afin de la subtiliser & de l'ouvrit de plus en plus, & tant que la limaille soit changée en une poudre légère & rouge qui est astringente, qui est ce qu'on appelle du crocus ou du safran de Mars, à cause que les Chimistes ont donné ce nom aux préparations des métaux & des minéraux qui sont réduits en une poudre rouge par la dissolution ou par la réverbération.

Lorsque ce crocus a été bien ouvert par l'action du feu, il le faut broyer sur le porphyre avec de l'eau de suc de plantin ou d'alchimille, jusqu'à ce qu'il soit réduit en alcool, puis le mettre en petits trochisques sur le papier, afin de le sécher nettement & de le garder à ses usages. On emploie ce crocus de Mars intérieurement, quand on a besoin d'un remède astringent & dessiccatif : comme dans la dysenterie, lienterie, chaude pisse, gonorrhée & dans le crachement de sang : la dose est depuis quatre grains jusqu'à une demi-drachme dans de la conserve de roses en bol, ou avec de la racine confite de grande consoulde ou dans de la décoction de plantin, de virga aurea, ou d'alchimille, avec un peu de sirop de roses sèches ou avec un peu de celui de berberis.

Pour le second crocus de Mars astringent, qu'on emploie extérieurement, il se fait avec toute sorte de liqueur corrosive ou acide, comme avec l'eau forte vulgaire, l'esprit de nitre, de sel, de vitriol, d'alun & de sel armoniac ; nous ne nous servirons pour notre exemple que de l'eau forte faite de parties égales de vitriol & d'alun, pour y dissoudre la limaille d'acier. Il faudra donc prendre quatre onces de cette limaille, & la verser par demi-drachmes dans une livre de cette eau forte : car si on versait le menstrue sur la limaille, il se ferait une ébullition & une si subite

caléfaction de la matière & du vaisseau, que l'une se perdrait, ou l'autre se casserait, si aussi on mettait trop de limaille à la fois dans le menstrue cela pousserait des vapeurs soudaines & mauvaises, qui causeraient la suffocation de poitrine à l'Artiste : c'est pourquoi il faut que le menstrue soit dans une cucurbite un peu haute, afin qu'il ne se perde rien par l'ébullition qui se ne peut empêcher par aucun autre moyen, que par le peu de limaille qu'on y met à la fois : lorsque l'Artiste aura achevé de mettre les quatre onces de limaille, il peut y en ajouter autant qu'il voudra, si le menstrue n'est pas tout à fait absorbé, car il faut y en mettre jusqu'à ce que la limaille ait réduit le menstrue en une pâte de médiocre consistance, qu'il faut mettre dans un matras qui ait le col un peu large, que l'Artiste placera sur une culotte de terre ou sur un morceau de brique avec un peu de lut, au feu de roue, & donnera le feu peu à peu, pour faire exhaler le menstrue : il faut ensuite augmenter le feu jusqu'à ce que le matras rougisse de tous les côtés, & après qu'il sera refroidi, on y trouvera un crocus de Mars astringent, qui sera d'un rouge fort haut en couleur, qui est très-bon pour l'extérieur, pour dessécher les plaies & les ulcères & pour arrêter les hémorragies : c'est toujours de ce crocus qu'il faut mettre dans les emplâtres, dans les onguents & dans les liniments.

Nous avons pourtant encore ceci à dire de plus, que si l'Artiste ne met qu'une once de limaille d'acier sur six onces d'eau forte, & qu'il en fasse l'évaporation au sable dans un matras jusqu'à sec, il aura un crocus qui sera résoluble à la cave ou en quelque autre lieu humide & frais, en une liqueur rouge, qui est un souverain remède pour mondifier les ulcères baveux & rongeants, comme aussi ceux qui ont des bords calleux & qui ont des superfluités d'une chair spongieuse & mauvaise ; car il consomme tout ce qui est contre nature, par l'action des esprits des sels qui sont résous, & rend l'ulcère capable de cicatrisation, qu'il procure par la faculté astringente qu'il a de Sa terre vitriolique.

§. 22. *Comment il faut faire le crocus de Mars apéritif.*

Il faut que nous donnions deux manières de faire ce crocus de Mars apéritif, comme nous en avons donné deux de faire le crocus astringent. Pour la première façon de le faire, vous prendrez une livre de limaille d'aiguilles qui soit bien nette, & la mettrez dans une terrine de grès qui soit plate, puis il la faut humecter peu à peu avec de l'eau de rosée, si cela se fait en Mai, ou avec de l'eau de l'équinoxe de Mars, jusqu'à ce que la limaille commence à se grumeler, & ne point passer outre, de peur de la noyer ; car lorsqu'elle est seulement humectée en une forme de pâte ou en grumeaux, elle se fermente & s'échauffe de soi-même avec l'eau, comme on le remarque par le tact & par l'odorat : car il y a un certain esprit salin qui est caché dans ces eaux qui pénètre le Mars & qui le dissout insensiblement : c'est pourquoi il le faut faire sécher aussitôt au soleil, & lorsqu'il est sec, on le broiera sur le marbre, & on l'humectera derechef sans le noyer, & en moins de trois ou de quatre jours toute la limaille sera convertie en une poudre noire, qui commencera à changer en violet à sa surface, & qui témoignera par un petit goût âcre ou vitriolique, que l'eau commence à faire la réincrudation du métal en ses principes séminaux,

qui sont le soufre & le vitriol ; car lorsque l'on y mêle l'eau, il donne une odeur de soufre, & le vitriol se manifeste au goût.

Notez qu'il faut broyer le Mars sur le marbre toutes les fois qu'il a été desséché : si l'Artiste est vigilant, il peut faire trois exsiccations par jour, & avoir achevé l'opération en trois semaines ; sinon il faudra pour le moins un mois ou six semaines, avant qu'il puisse avoir réduit le corps de ce métal en une poudre impalpable qui est colorée d'un brun violet, que l'Artiste mettra dans un chaudron de fer cru, qu'il posera sur le feu ouvert & le réverbérera ainsi, jusqu'à ce qu'il rougisse dans le chaudron en l'agitant toujours avec une spatule de fer, & dès qu'il commence à rougir, il le faut ôter, & l'on aura le crocus de Mars apéritif réverbéré en une belle couleur rouge brune. Mais il est beaucoup plus expédient de ne le point réverbérer, parce que cette chaleur est capable de faire exhaler le vitriol qui a commencé de se former dans le crocus, & c'est néanmoins ce sel vitriolique qui constitue sa vertu apéritive.

La dose de ce crocus est depuis trois grains jusqu'à vingt & trente grains, pourvu qu'on le donne par degrés & qu'on y accoutume l'estomac peu à peu ; on le donne dans des opiacés ou dans des conserves, ou mêlé parmi des poudres aromatiques, il faut que ce soit à jeun, trois ou quatre heures avant aucun repas, & que le malade se promène doucement & lentement dans quelque lieu égal & agréable, après la promenade il pourra prendre un bouillon de veau & de volaille qui soit altéré avec les racines de persil & celles de scorsonère d'Espagne. Les maladies chroniques, la cachexie, la leucophlegmatie & toutes les autres maladies qui proviennent des obstructions de la rate, du foie, du mésantère & du pancréas, ont besoin de ce remède ; mais il y en a d'autres qui se tirent du Mars qui sont beaucoup plus prompts & plus efficaces, comme nous l'enseignerons ci-après.

La seconde façon de faire le crocus de Mars apéritif, est qu'il faut prendre une barre de bon acier & le faire chauffer à la forge d'un Maréchal ou à celle d'un Serrurier, jusqu'à ce qu'il soit rouge & étincelant de tous les cotés, qui est ce qu'ils appellent chaud à souder, qui est une espèce de demi-fonte, & lorsqu'il est réduit en cet état, il faut avoir une terrine pleine d'eau, & tenir la bille d'acier au-dessus de la terrine, & appliquer fortement contre l'acier un grand magdaleon de soufre, qui fondra l'acier & le fera tomber goutte à goutte en grenaille dans l'eau qui est au-dessous, il faut continuer ainsi jusqu'à ce que vous ayez suffisamment de cet acier en grenaille, qu'il faut séparer du soufre qui a filé dans l'eau & le broyer au mortier de fer en poudre qu'on passera par le tamis de soie, & après le préparer sur le porphyre ou sur une écaille de mer avec quelque eau apéritive, jusqu'à ce qu'il soit réduit en alcool, dont on formera la moitié en trochisques pour les sécher & garder : c'est ce qu'on appelle, acier préparé. Il faut prendre l'autre partie & le réverbérer dans le chaudron de fer cru, comme nous l'avons dit ci-devant, jusqu'à ce qu'il soit devenu de couleur rouge pourpre, sans qu'il faille avoir peur de

consommer sa faculté vitriolique : au contraire on l'ouvrira de plus en plus, à cause que ce crocus a été préparé d'une autre façon que le précédent. La dose est pareille à l'autre avec les mêmes précautions & pour la cure des mêmes maladies, il y en a même qui le préfèrent au précédent, mais je ne suis pas e ce sentiment.

§. 23. *Comment il faut faire le vitriol de Mars*.

Prenez de la limaille d'aiguilles qui soit bien nette, mettez-la dans une cucurbite de verre, & versez dessus peu à peu du bon esprit acide de vitriol, qui ne soit pas tout à fait déphlegmé, jusqu'à ce que la limaille en soit bien imbue, agitez cela comme il faut avec une spatule de fer, sans néanmoins casser la cucurbite, puis versez dessus aussitôt de l'eau de pluie distillée, ou de celle de l'équinoxe sans avoir été distillée, qui soit presque bouillante, jusqu'à l'éminence de quatre bons doigts, placez la cucurbite au sable qui soit déjà échauffée, & l'y laissez en digestion & en dissolution durant douze heures : cela passé, filtrez chaudement la liqueur & la mettez évaporer lentement, jusqu'à la moitié à la vapeur du bain bouillant, puis la mettez cristalliser en un lieu froid, & vous trouverez le lendemain que le vitriol de Mars sera formé au fond & au tour du vaisseau en cristaux beaux & verts, qu'il faut mettre entre deux papiers, & les sécher à une chaleur fort lente : si on en veut avoir davantage, il faut poursuivre le même travail sur la limaille qui est restée avec l'esprit du vitriol, puis avec l'eau chaude, filtrer, évaporer & cristalliser, jusqu'à ce que tout la corps du métal soit passé en vitriol ou en une terre qui demeure en petite quantité, si la limaille était pure : mais la quantité du vitriol surpasse de beaucoup le poids de la Limaille, il va même quelquefois jusqu'au triple, ce qui doit faire remarquer à l'Artiste que ce n'est qui la recorporification de l'esprit de vitriol, qui a repris son idée & ton caractère vitriolique par le moyen du Mars, comme dans un corps qui a été autrefois vitriol : mais il faut pourtant avouer que ce vitriol est beaucoup plus excellent que le vitriol commun, dont on avait distillé l'esprit qu'on a employé : car les esprits recorporifiés ont une grande sphère d'activité & agissent beaucoup plus puissamment, que les matières purement & simplement naturelles.

Ce vitriol a plus d'efficace, & agit avec beaucoup plus de vitesse que le crocus apéritif, dans toutes les maladies que nous avons énoncées ci-devant : mais la dose en est beaucoup moindre : car on commence à en donner par degrés depuis un grain jusqu'à huit, dix & douze grains, ou en bol, dans quelque conserve ou dans des bouillons ; mais il faut remarquer que l'usage des remèdes qui sont tirés du Mars, doivent être continués longtemps, & toujours en les augmentant d'un grain ou deux, jusqu'à ce qu'à la fin ils commencent à

dire soulever l'estomac & à causer quelque nausée, alors il faut rétrograder de deux grains ou même d'un peu davantage, à cause que c'est un signe que la nature est au vrai point de faire agir le remède sans beaucoup de violence, si on ne l'augmente pas ; il faut encore remarquer, qu'il faut être soigneux de purger de quatre en quatre jours ceux qui se servent du Mars, si le remède ne tient pas le ventre libre, & de leur ouvrir aussi le ventre tous les deux jours, avec un lavement qui soit simple, & qui ne reçoive autre chose que de l'urine nouvellement rendue : car comme le mars a son vitriol qui désopile & qui ouvre, aussi a-t-il sa terre qui constipe & qui dessèche. C'est pourquoi, il faudra faire infuser tous les quatre ou cinq jours deux drachmes de senné avec un scrupule de tartre vitriolé dans un bouillon de veau & de volaille, afin de balayer, & d'entraîner hors du corps les matières, que le remède aura rendues capables d'être évacuées.

Ceux qui voudront faire un crocus de Mars très-beau & très-utile, calcineront quatre onces de ce vitriol de Mars dans un creuset à feu ouvert, jusqu'à ce qu'il soit converti en une poudre belle, subtile &' rouge, qui n'a point de dégoût, & qui peut être donnée aux plus délicats, en bol, en tablettes ou en opiate, depuis cinq grains jusqu'a trente, avec les mêmes observations & les mêmes précautions que ci-devant.

§. 24. *Pour faire l'extrait ou le sirop de Mars.*

Prenez une demie livre de limaille d'aiguilles, qui soit pure & nette, mêlez-la avec deux livres de bon tartre blanc de Montpellier qui ait été mis en poudre très subtile, puis mettez une marmite ou un chaudron de fer cru au feu qui contienne un sceau d'eau, mettez-y de l'eau jusqu'au tiers, mais que ce soit de l'eau de rosée, de celle de l'équinoxe de Mars ou de l'eau de pluie distillée ; faites-la bouillir, & lorsqu'elle sera en cet état, versez-y peu à peu le Mars & le tartre qui sont mêlés, n'en mettez pas plus d'une once à la fois, à cause de l'ébullition & du gonflement qui se fait, lorsque la dissolution de la matière commence. Le tout étant dans le vaisseau, il faut remuer continuellement au fond avec une cuillère de fer, afin d'élever dans le bouillon ce qui s'affaisse au bas, & ainsi d'en faciliter & hâter la dissolution ; il faut aussi avoir auprès du même feu, de l'eau semblable à celle qui fait la dissolution dans un cocquemart, afin de la remettre toute chaude en la place de celle qui s'évapore par l'action du feu, qu'il faut rétablir au même point de temps à autre, de peur que le tartre ne se coagule trop, faute de liqueur, & qu'il ne se brûle au fond ou à l'entour du vaisseau, & encore afin que le menstrue soit en suffisante quantité pour bien dissoudre le tartre, qui par l'action de son acide, agit sur le mars & le dissout ; il faut continuer le feu en agitant sans cesse, & en remettant de la nouvelle eau chaude, jusqu'à ce que l'Artiste voit que la liqueur que contient la marmite ou le chaudron sera changée tout à fait, & qu'elle sera devenue épaisse & de la couleur d'un gris blanchâtre, qui fait au-dessus des veines brunes & noirâtres, & si de plus, la matière acquiert une odeur comme

du soufre de Mars, qui est peu agréable & cause des nausées : mais le dernier signe & le plus concluant de la fin de l'opération & de la dissolution du mars, est le goût ; car il faut en filtrer un peu, lorsque les premiers signes apparaissent, & si la liqueur est rouge brune & qu'elle ait le goût d'encre & vitriolique entre acide & amer, il faut alors remplir le vaisseau tout à fait, avec de l'eau bouillante, & en faire la filtration chaudement, que vous mettrez, à mesure qu'elle sera filtrée, dans un autre vaisseau de fer & la faire évaporer lentement uns bouillir, & continuer ainsi de filtrer & d'évaporer jusqu'à ce que le tout soit réduit en consistance d'un sirop ou d'un demi extrait, ce qui se connaîtra, lorsqu'il se fera une pellicule au-dessus de ce que l'Artiste fait évaporer. Il faut retirer le vaisseau du feu, & la matière étant refroidie, vous la mettrez dans un pot de terre de faïence pour vous en servir au besoin.

Nous n'aurons pas beaucoup de peine à persuader aux moins expérimentés, que cet extrait ou ce sirop est un des plus excellents remèdes que la Chimie fournisse ; car tous savent que le tartre est ami de notre nature, & que ce sel est de soi-même un grand apéritif & un grand désopilatif, il n'y en a guère aussi qui ne connaissent que les Médecins se sont servis de tout temps de l'acier préparé, ou de son crocus pour ouvrir tes obstructions & pour la guérison des maladies chroniques & opiniâtres, qui ont leur siége vers la région qui contient le ventricule, le foie, la raye & les autres parties adjacentes.

Mais je puis dire très sincèrement que tout ce que nous avons dit ci-devant, doit céder à cet extrait martial : car lorsque le tartre est une fois uni intimement au mars, & que l'un l'autre ont agi & réagi de telle façon que l'un a perdu son grand acide, & l'autre sa corporéité métallique, comme cela se fait en cette opération, il en résulte un tiers qui a toute la puissance nécessaire pour agir suivant l'intention du Médecin, *Cito, tuto, & jucunde :* car cet admirable remède ne pourra jamais nuire & fera toujours du bien, comme nous en avons l'expérience par la cure de plusieurs grandes & fâcheuses maladies, qui ont été guéries par la due administration de ce noble médicament, qui se donne très heureusement & avec un succès surprenant & comme inconcevable, dans le commencement des enflures des hydropiques, contre les tumeurs schireuses de la rate, contre toutes les obstructions des parties : du ventre inférieur, contre les maux des reins & de la vessie, contre les mauvaises fermentations de l'estomac, contre les vers des jeunes & des vieux, dont il efface & détruit le séminaire radicalement, contre les fièvres intermittentes & principalement celles qu'on appelle fièvres de l'estomac, & généralement contre toutes les coagulations des matières tartareuses en quelque partie du corps qu'elles aient leur siége. La dose est depuis cinq gouttes jusqu'à soixante, dans du bouillon, dans des décoctions apéritives, ou dans des eaux spécifiques contre la maladie qui domine le plus évidemment.

§. 25. *Pour faire le sel de Mars.*

Prenez une demie livre de limaille d'aiguilles bien subtile & bien nette, & la mettez dans une terrine de grès, arrosez-la de très-bon vinaigre distillé jusqu'à ce qu'elle soit réduite en pâte,

qu'il faut ensuite faire sécher à la vapeur bouillante du bain-marie, & lorsqu'elle sera sèche, il faut la broyer sur le marbre, puis l'humecter derechef avec du même vinaigre, puis dessécher, broyer & humecter tant de fois de suite qu'on commence à connaître par le goût un sel douçâtre qui domine dans le corps du mars : alors il faut mettre la poudre dans une cucurbite & verser dessus du phlegme de vinaigre jusqu'a l'éminence d'un demi pied, & placer la cucurbite au sable & faire bouillir la liqueur, afin de mieux faire l'extraction du sel de Mars : mais il faut substituer toujours du nouveau phlegme de vinaigre tout chaud à celui qui s'exhale en bouillant.

Lorsqu'on connaît que le menstrue est suffisamment chargé, il faut en faire la filtration à froid, afin qu'elle soit plus pure : mettez la liqueur filtrée au bain-marie ; & en retirez les deux tiers ou les trois, quarts à la chaleur du bain-marie, puis mettez la cucurbite en lieu froid, afin de faire cristalliser le sel ; il faut séparer la liqueur qui surnage les cristaux & évaporer encore & cristalliser, & continuer ainsi jusqu'à ce qui ne se forme plus de cristaux, il les faut sécher tous, & lorsqu'ils seront secs, on les mettra en un y vaisseau de rencontre, & l'on versera dessus de l'alcool de vin jusqu'à la hauteur de trois doigts. Bouchez & lutez la rencontre, & les mettez digérer ensemble à la lente chaleur du bain vaporeux durant le temps de sept jours naturels. Cela étant passé, il faut déboucher la rencontre & mettre un chapiteau, afin de retirer l'esprit I de vin à la même chaleur, & on aura au fond du vaisseau un sel de Mars qui sera très agréable, & qui n'a guères de pareil pour ôter les obstructions & principalement pour les personnes faibles & délicates. Il est généralement bon contre toutes les maladies mélancoliques & contre celles des reins & de la vessie ; mais il et particulièrement dédié au secours des pauvres hydropiques, aussi bien qu'aux obstructions de la matrice. La dose est depuis quatre grains jusqu'à vingt dans du bouillon ou dans des décoctions ou des eaux appropriées selon la maladie.

§. 26. *Pour faire la teinture astringente du Mars*.

Prenez quatre onces de limaille d'aiguilles qui soit très pure & très nette, mettez-la ans une cucurbite de verre, & versez dessus de l'esprit de vénus tant qu'elle en soit humectée & qu'elle commence à s'assembler, couvrez la cucurbite de son chapiteau & lui donnez la chaleur lente aux cendres jusqu'à sécheresse, cohobez ce que vous en avez retiré, s'il a du goût, sinon humectez derechef le mars avec de l'esprit de vénus nouveau & desséché comme auparavant, & continuez ainsi trois fois, ou jusqu'à ce que le mars toit changé en un crocus subtil & rouge. Lorsque cela est ainsi, il faut broyer ce crocus sur le porphyre & le remettre dans la cucurbite, & verser dessus du même esprit de vénus jusqu'à l'éminence de quatre doigts ; puis bouchez avec la rencontre & mettez extraire au bain-marie, jusqu'à ce que l'esprit soit devenu très rouge, séparez la teinture & y remettez du nouveau menstrue, & continuez ainsi tant qu'il se chargera de couleur ; cela fait joignez toutes ces teintures & les filtrez, retirez l'esprit de vénus au bain jusqu'à la consistance d'un sirop épais, sur lequel il faut verser | de l'esprit de vin jusqu'à la

hauteur de trois doigts, qu'il faut digérer à la vapeur du bain & laisser extraire, puis filtrer & extraire avec le même menstrue jusqu'a ce que vous ayez tout extrait, filtrez les teintures & en retirez les trois quarts de la liqueur, & il vous restera une teinture de mars astringente, qui n'est pas un petit secret dans la médecine & qui est digne du cabinet d'un Artiste curieux.

Cette teinture se donne par gouttes » depuis quatre Jusqu'à quinze & vingt dans de la décoction de plantain ou dans de l'eau de son suc : on la peut aussi donner dans de l'eau aigrie avec le suc de grenade. Elle a la vertu d'arrêter toutes sortes de flux de ventre immodérés, de corriger & apaiser les sueurs & les irritations du pylore, elle guérit la dysenterie & la lientérie, aussi bien que le flux rouge & blanc des femmes & le flux hémorroïdale ; enfin elle dessèche la gonorrhée & la chaude pisse, & étanche toutes les hémorragies.

§. 27. *Pour faire la teinture apéritive du Mars.*

Prenez deux onces de vitriol de mars, fait comme nous l'avons enseigné ci-devant, mettez-le en poudre & le mêlez avec son poids égal de sel de tartre de Sennert, qui soit aussi réduit en poudre dans un mortier de marbre, & vous serez tout étonné que ce sel admirable tirera en un moment l'âme ou le soufre du mars du centre de son vitriol, car quoique ce sel soit blanc & le vitriol aussi, la surprise est agréable de voir prédominer en un instant une rougeur plus haute que celle du safran : il faut agiter cette masse qui se réduit bientôt en bouillie, & l'exposer à l'air humide, afin que le tout se refonde en liqueur, qui est déjà de soi un remède apéritif & désopilatif, qu'on peut donner contre toutes sortes d'obstructions & contre la coagulation du tartre microcosmique, depuis six gouttes jusqu'à quinze dans des bouillons, ou dans des décoctions apéritives.

Mais cela est encore trop grossier, il faut faire voir que la Chimie est capable de pousser les choses jusqu'au dernier point de leur perfection & au dernier degré de leur subtilité. Pour cet effet, il faut peser la matière rouge, lorsqu'elle a été mêlée dans le mortier de marbre & marquer son poids. Vous là pèserez après sa résolution à l'air, afin d'en retirer par la distillation au bain-marie le poids de l'humidité qu'elle aura attiré de l'air, pour verser dessus autant d'esprit de vénus que cette humidité pèse, digérez-les ensemble au bain vaporeux dans une rencontre durant vingt-quatre heures, cela passé, il faut retirer l'esprit avec le chapiteau jusqu'en consistance d'un sirop épais, sur lequel il faut verser de l'esprit de vin tartarisé jusqu'à l'éminence de quatre doigts & fermer la rencontre, puis digérer durant trois jours naturels, au bouc desquels il faut filtrer la teinture à froid, & en retirer la moitié ou les deux tiers du menstrue au bain à lente chaleur, & ainsi vous aurez le plus noble remède que la nature & l'art puisse jamais fournir, amant & plus pour sa vertu, que pour son agrément au goût des malades.

Cette noble teinture consomme & résout tout le tartre du corps humain qui causait les obstructions en quelque partie qu'il soit coagulé : c'est pourquoi on le peut donner sûrement dans toutes les maladies, où il est nécessaire d'ouvrir & de chasser ce qu'il y a de superflu. Mais

ce qu'il y a de plus admirable, est qu'il n'est pas pesant à l'estomac, comme sont ordinairement tous les autres remèdes qui se tirent du mars : au contraire, il fortifie le ventricule & le purifie des glaires & des viscosités qui ôtent ordinairement l'appétit. C'est de plus un grand antiscorbutique, parce qu'il dégorge la rate, & qu'il purifie la masse du sang de ces impuretés grossières & terrestres qui causent tous les accidents de cette mauvaise maladie. La dose est depuis cinq gouttes jusqu'à vingt & trente dans les liqueurs appropriées que nous avons déjà tant de fois répétées.

§. 28. *Comment on fera les cristaux rouges du Mars.*

Faites premièrement une bonne eau forte avec partie égale de vitriol & de salpêtre, dont nous donnerons la description aux chapitres des sels. Prenez-en une livre, & dissolvez dedans quatre onces de salpêtre très-pur & bien sec : après quoi, mettez six onces d'acier en morceaux entiers, gros comme le doigt & longs de deux pouces, au fond d'une cucurbite qui soit placée aux cendres, versez l'eau forte dessus & la laissez agir : mais notez qu'il faut que la cucurbite soit grande, & ce n'est pas sans raison que nous avons dit qu'il fallait mettre de l'acier entier & non pas de la limaille, la raison est, que le vaisseau s'échaufferait trop soudainement, & qu'il se ferait une ébullition trop subite, quelque précaution que l'Artiste pût prendre. Mais lorsqu'il est en corps, le dissolvant ne le peut pénétrer, & ne peut agir dessus que doucement & par mesure. Nous changeons ainsi les manières d'agir, afin de munir le jugement de l'Artiste contre les accidents qui arrivent dans le travail : il faut donner une chaleur lente aux cendres pour hâter la dissolution, & lorsque toute l'action du dissolvant sera passée, il faut verser dans la cucurbite deux livres & demie de bon vinaigre distillé qui soit chaud : mais il le faut verser peu à peu, & agiter doucement ce qui est au tond de la cucurbite : mais si par hasard il y était resté quelque petit morceau d'acier au bas, il le faut ôter avant que du verser le vinaigre ; il faut ensuite digérer cette solution trois jours entiers au bain-marie, & elle deviendra très-rouge, après cela il la faut filtrer au travers du papier, & la faire évaporer au bain-marie, pour en retirer les deux tiers du menstrue pat la distillation au bain, puis mettez la cucurbite en un lieu froid, & il se formera des cristaux rouges qui participent encore de quelque impureté, mettez-les à part, & achevez d'évaporer le reste de la liqueur, pour en tirer ce qui se peut cristalliser : joignez tous les cristaux ensemble & les dissolvez dans une quantité suffisante de vinaigre distillé, filtrez la solution & en retirez la moitié du menstrue à la lente chaleur du bain-marie, puis faites cristalliser au froid, continuez ainsi de dissoudre, filtrer, distiller, & cristalliser jusqu'à ce que les cristaux soient beaux, rouges & transparents, & qu'il ne se fasse plus aucun sédiment ni aucune séparation d'impureté an fond du vaisseau où se fait la cristallisation. Séchez les cristaux à une chaleur lente entre deux papiers, & les mettez dans une fiole pour les garder à leurs usages.

Ce sel est un apéritif très subtil & très agréable, qui se donne dans des bouillons ou dans des apozèmes, ou même qui peut être donné comme un vrai tartre martial, sans qu'il y ait rien à craindre, quoique l'eau forte ait servi de dissolvant : car il faut que l'on sache que toute la

corrosion des esprits de l'eau force s'est émoussée & tuée par son action sur le mars, comme cela se peut connaître par le goût agréable des cristaux qui en résultent. La dose est depuis six grains jusqu'à vingt & trente grains. Que si l'Artiste eu curieux, il peut prendre deux onces de cristaux & autant de très beau sel armoniac, & les broyer & mêler ensemble, puis les mettre dans un matras qui soit luté, qu'il faut placer an sable proche de la platine de fer d'un travers de doigt, & donner le feu par degrés, jusqu'à le donner si fort que le sel armoniac se sublime, & qu'il enlève avec soi le soufre du mars ; ainsi il aura des fleurs de mars, qui seront très rouges & très efficaces pour servir d'un bon sudorifique & diurétique contre les fièvres intermittentes, & principalement contre la fièvre tierce & contre la quarte. Que s'il a fait cette sublimation en quantité, il peut dissoudre une partie de ces fleurs de mars dans de l'eau chaude, afin d'en séparer le sel par édulcoration & lotion, & il aura le vrai soufre de mars en sa pureté, dont il pourra se servir de diaphorétique. La dose des fleurs est depuis deux grains jusqu'à douze, & celle du soufre depuis un grain jusqu'à six en bol, ou dans des liqueurs convenables.

DU CUIVRE.

§. 29. *Du Cuivre & de sa préparations chimique.*

Le cuivre est l'autre métal moins noble & dur de la seconde classe, il est composé, selon Paracelse, d'un soufre pourpré, d'un sel rouge & d'un mercure jaune. Mais ce que nous avons dit du fer, nous pouvons le dire du cuivre, qu'il a beaucoup de vitriol en soi, & qu'il a moins de terre que le fer, & moins d'impureté par conséquent. On l'appelle Vénus entre les Chimistes, à cause qu'il reçoit, dit-on, les influences de cet astre, & qu'il a de la relation avec les parties qui sont destinées à la génération.

Les vertus générales du cuivre, sont de fortifier les parties spermatiques & génératives, tant au mâle qu'à la femelle ; jusque là que les anciens & Hippocrate même & ses successeurs après lui, en ont fait grande estime, & s'en sont servis fréquemment, quoique ç'ait été très grossièrement, parce qu'ils n'étaient pas éclairés des lumières de la Chimie, qui tire des remèdes admirables de ce métal, & particulièrement cet esprit merveilleux de vénus, duquel nous avons tant parlé ci-devant, & auquel nous sommes enfin parvenus.

Nous pourrions bien mettre ici toutes les manières de calciner le cuivre, ou par la dissolution, ou par l'illination, ou par la cémentation, mais comme toutes ces opérations regardent plutôt la métallique que la médecine, nous ne nous y arrêtons pas, afin de suivre incessamment l'intention que nous avons de découvrir les beaux remèdes que les métaux nous fournissent. Nous parlerons donc premièrement de la préparation du verdet ou du vert-de-gris, qui est plus philosophique & plus mystérieuse qu'on ne se l'imagine, quoique cette opération soit commune, & qu'il n'y ait que les femmes & les filles qui la fassent à Montpellier.

ઊ৩ઊ৩ઊ৩ઊ৩ઊ৩ઊ৩ઊ৩ઊ৩ઊ৩ઊ৩ઊ৩ઊ৩ઊ৩ઊ৩ઊ৩ઊ৩

§. 30. *La préparation du Verdet.*

Le verdet n'est, à proprement parler, que la volatilisation du cuivre en vitriol fort subtil par le moyen du tartre qui est contenu dans le marc de l'expression du vin. Mais on ne saurait faire cette opération par tout où il croît du vin, c'est pourquoi il faut que l'Artiste chimique philosophe là-dessus, & qu'il en recherche la cause dans les matières qui produisent le verdet, qui sont le cuivre & le marc du raisin. Or tout raisin a son marc après l'expression, & néanmoins toute expression de raisin n'est pas capable de réduire le cuivre en vert de gris ou en verdet, comme est celui qui vient de Montpellier, & par conséquent il faut qu'il y ait quelque chose dans le raisin de Montpellier & des environs, qui soit capable de ronger ou d'extraire plutôt le vitriol du cuivre sans corrosion : ce qui ne se peut faire que par le moyen d'un tartre subtil & actif, qui pénètre le cuivre & le change en verdet, & ce tartre est encore imperceptible dans le marc des raisins. Mais lorsque l'on a stratifié le cuivre avec cette expression, & qu'on l'a mis en lieu propre, le feu intérieur & l'esprit fermentatif de ce marc de raisins, excite une chaleur qui le réduit de puissance en acte, & qui volatilise le tartre contenu dans ce marc, & le change en un esprit subtil qui n'est pas tout à fait vineux. Néanmoins il n'est pas encore vinaigre ; il possède les qualités volatiles sulfurées, & ne laisse pourtant pas d'avoir en soi un esprit salin mercuriel & acide, qui agit sur le cuivre, & qui le change en une substance que nous appelons vert-de-gris ou verdet, qui est la base & le fondement de notre esprit de vénus.

Or ce n'est pas sans raison que nous avons fait ce discours sur le verdet, qui se fait avec l'expression du vin des environs de Montpellier, car il est tout à fait différent de celui qui se fait par le vinaigre & le cuivre enfermés dans des barils. Nous savons que le vin de Languedoc & de Provence, & principalement celui des environs de Montpellier, fournit une grande abondance de tartre qui est très pur & très-excellent, tant pour en faire des remèdes, que pour le travail de la Chimie : or ce n'est que le plus subtil de ce qui est destiné à être fait tartre qui se volatilise, & qui agit sur le cuivre sans une corrosion violente. Cela se fait par une espèce de dissolution amiable : mais le vinaigre agit plus violemment, & ne se joint pas ni ne s'unit pas à la substance du cuivre comme fait cet esprit moyen, ce que prouvera très évidemment l'extraction que nous enseignerons, sa cristallisation & sa distillation, ce que seront aussi les discours que nous y joindrons pour une ample instruction des Artistes curieux.

§. 31. *Pour faire le vitriol volatil de Vénus.*

Nous avons fait voir ci-dessus que le verdet n'est rien autre chose qu'un cuivre qui à été ouvert, dissout & comme volatilisé par le moyen de l'esprit fermentatif tartareux des restes de l'expression du vin, & nous avons dit ailleurs, lorsque

ଔ଼ୠଔ଼ୠଔ଼ୠଔ଼ୠଔ଼ୠଔ଼ୠଔ଼ୠଔ଼ୠଔ଼ୠଔ଼ୠଔ଼ୠଔ଼ୠଔ଼ୠଔ଼ୠଔ଼ୠ

nous avons parlé du vinaigre & de sa distillation, que son esprit n'était aussi qu'une espèce de tartre rendu subtil, spirituel &volatilisé. Cela posé, nous n'aurons pas beaucoup de peine à faire comprendre aux Artistes que l'extraction du verdet que nous allons enseigner, ne soit une suite pour pousser cet agent & ce patient jusqu'à la volatilisation la plus subtile, afin qu'après avoir converti le verdet en un vitriol clair, bleu & subtil & comme déjà tout volatile, nous puissions ensuite le faire passer par la distillation en un esprit le plus subtil & le plus admirable qui ait jamais été employé, soit en la médecine pour la cure des maladies, soit en la Chimie, pour servir de dissolvant & de moyen unissant pour faire l'union & la conjonction de plusieurs sujets qui semblent tout à fait hétérogènes & incapables de pouvoir être unis ensemble, sans ce merveilleux esprit qui provient du vitriol volatile du verdet qui le fait ainsi.

Prenez quatre livres de bon verdet de Montpellier, mettez-le en poudre subtile, que vous mettrez dans une cucurbite de verre, & verserez dessus du très bon vinaigre distillé, jusqu'à l'éminence de six pouces ; agitez la matière souvent avec une spatule de bois, après avoir placé la cucurbite au sable, & lorsque le menstrue sera chargé d'un vert haut en couleur, retirez la liqueur qui surnage la matière par inclination, & y remettez du nouveau vinaigre que vous digérerez & agiterez comme auparavant, & retirerez après qu'il sera bien chargé de couleur : vous continuerez ainsi quatre fois, & si le menstrue n'est pas fort chargé la quatrième, vous ferez bouillir le tout dans un chaudron de cuivre rouge, jusqu'à ce qu'il ait extrait & dissout ce qu'il pourra tirer du reste du verdet. Enfin vous continuerez ainsi avec de nouveau vinaigre distillé, jusqu'à ce que vous ayez dissout tout le verdet, duquel il ne restera pas plus de quatre ou cinq onces de matière terrestre & féculente, qui n'a aucune qualité métallique en soi : il est vrai qu'on y trouve quelques petits morceaux de lames de cuivre, qui sont restés parmi le verdet, par la négligence de ceux qui radent la substance qui a été dissoute par la fermentation, mais tout le reste n'est que pure terre.

Il faut mêler & assembler toutes les teintures & les filtrer à froid par le papier, & mettre évaporer la filtration dans une terrine de grès à la vapeur du bain-marie à une chaleur lente : il faut ensuite digérer encore ce qui sera resté après la filtration dans de nouveau vinaigre distillé, le filtrer & le joindre à l'autre teinture, & continuer ainsi jusqu'à ce que tout soit passé par le filtre à froid en une liqueur claire & transparente comme l'émeraude. Et lorsque vous verrez que la teinture qu'on évapore commencera à faire une petite pellicule au-dessus, il faut mettre la terrine en lieu froid, & l'y laisser reposer jusqu'au lendemain, & vous trouverez au fond & aux parois du vaisseau des cristaux

꧁꧂

d'un beau vitriol bleu, qu'il faut mettre entre deux papiers & les faire sécher à une chaleur très lente & très modérée : car le soleil est même capable de dépouiller ce vitriol de son meilleur esprit, tant il est volatile : c'est pourquoi il faut que l'Artiste y prenne garde, s'il ne veut devenir sage & prudent à ses dépens. Il faut continuer l'évaporation, la cristallisation & l'exsiccation, jusqu'à ce que toute la teinture soit passée en vitriol cristallisé.

Si les derniers cristaux, ou même les premiers n'étaient pas assez beaux, bleus & transparents, il faut les dissoudre derechef dans de nouveau vinaigre distillé, & qu'il n'y en ait que la quantité qu'il en faudra pour les dissoudre à froid : il faut laisser reposer la dissolution durant vingt-quatre heures, afin que s'il y a quelques atomes de matière féculente qui soient séparés & formés durant la première évaporation, qu'il s'en fasse la résidence. On retirera la teinture claire très doucement par inclination sans troubler le fond, & lorsqu'on en approchera, on filtrera le reste par le papier : que s'il y a quelque substance considérable dans le filtre, on la dissoudra dans du nouveau vinaigre distillé, on en filtrera la teinture qu'on joindra avec le reste, qu'il faut faire évaporer à moitié aussi lentement que faire se pourra, puis mettre cristalliser, & on trouvera les cristaux en leur perfection, qu'il faut faire sécher avec les précautions, que nous avons dites, & achevée le reste de même.

Après que tout sera séché, on trouvera autant de vitriol qu'on aura dissout de verdet ; si l'Artiste a été exact, on en doit même trouver davantage : car toute la substance acide, saline & tartareuse du vinaigre, s'est jointe au vitriol & a même causé sa cristallisation, & toute la vapeur qui s'exhale, a bien quelque odeur de vinaigre, mais elle n'a non plus de goût que de l'eau de pluie, lorsqu'on la reçoit dans un récipient par le bec de l'alambic. Si bien que ceux qui voudront encore mieux réussir, sont obligés de continuer la dissolution de leurs cristaux dans de nouveau vinaigre distillé, jusqu'à ce qu'ils puissent connaître par l'épreuve qu'ils en feront par la distillation au bain-marie ou tout au plus aux cendres, si le vinaigre monte encore insipide : car si cela est ainsi, il faut continuer la dissolution, la filtration, l'évaporation & la cristallisation, jusqu'à ce que le vinaigre en sorte avec la même acidité qu'on l'y aura versé.

Cela étant ainsi, on sera parvenu au vrai point de la perfection requise à ce noble vitriol, qu'il faut sécher très lentement entre deux papiers pour en faire l'esprit, comme nous l'allons enseigner, après qu'on l'aura digéré trois diverses fois avec de très bon esprit de vin alcoolisé, qu'il surnage de trois doigts dans un vaisseau de rencontre durant vingt-quatre heures, & qu'on aura retiré cet esprit toutes les fois au bain-marie, afin de l'ouvrir de plus en plus, pour lui faire

acquérir les perfections & les vertus qui paraissent dans l'esprit qu'on en tire, ainsi qu'on va le voir.

§. 32. *La dissolution de l'esprit de Vénus*.

C'est en cette opération où l'Artiste chimique a besoin de toute sa patience & de son jugement, s'il veut réunir en la distillation présente, qui lui doit servir de règle & de modèle pour toutes les autres qu'il entreprendra, à cause de l'extrême volatilité de la matière dont il s'agit. Il faut donc qu'il prenne son vitriol, lorsqu'il sera bien sec, & qu'il le réduise en poudre dans un mortier de marbre, qu'il le mette dans une cornue qui ait le col long & large d'embouchure : lorsque toute la madère sera dedans, il aura le soin de bien nettoyer le haut de la cornue & le col entier avec une plume liée à un bâton, afin qu'il ne vienne pas à croire que la verdeur qu'il verra paraître aux gouttes qui distilleront, aient été colorées par la poudre du vitriol qui pourrait y être restée en la versant dans la cornue. Après cela, il placera sa cornue au fourneau du réverbère clos, & y laissera quatre registres aux coins de la couverture du fourneau & un autre au milieu, afin de pouvoir gouverner le feu plus modérément ; c'est pourquoi il faut que ces registres soient fournis de bouchons qui ferment juste.

Ensuite il adaptera un ample ballon ou récipient de verre bien net & bien sec au col de la cornue, & il mettra de la vessie mouillée entre le col de la cornue & celui du récipient, afin d'en fermer mieux les jointures, & il luttera de plus ces mêmes jointures avec de la chaux vive & du blanc d'œuf, comme nous l'avons répété tant de fois, & lorsque le lut sera sec, il commencera à donner le feu avec jugement, & lentement, & ne se hâtera nullement ; au contraire il attendra avec une patience exemplaire, que la matière pousse peu à peu ses vapeurs qui se condenseront dans le col de la cornue & tomberont par gouttes limpides & claires dans le récipient, car il faut que le bec de la retorte avance pour le moins de quatre doigts jusque dans le corps du récipient, afin qu'il puisse distinguer la diversité des couleurs des gouttes qui tomberont moins pour contenter sa curiosité, quoiqu'il y ait du plaisir, qu'afin aussi que cela lui serve de règle pour le régime du feu, qui est de la plus grande importance dans cette opération, parce que pour peu qu'il augmente le feu sans nécessité, cela est capable de faire tout perdre & de rompre les vaisseaux. Ce qui le doit obliger d'avoir l'œil attentif, afin de ne rien faire qui lui puisse préjudicier, ce qu'il doit aussi observer régulièrement dans toutes les autres distillations des sels, dont il prétendra tirer des esprits.

Nous avons voulu dépeindre ce travail avec toute la ponctualité imaginable, afin que quand l'Artiste viendra à manquer par sa précipitation, il ne puisse pas nous en imputer la faute. Il continuera ce même régime tant que les gouttes claires tomberont, & ne pressera aucunement le feu : car les gouttes tomberont assez vite, si on compte lentement jusqu'à six entre le temps d'une goutte à l'autre. Mais lorsque les gouttes deviendront vertes, & que les vapeurs blanches commenceront à paraître dans le récipient qui se condenseront en esprit & en une liqueur subtile qui formera des stries & des veines sinueuses tout à l'entour dudit récipient, (ce qui

témoigne que l'esprit volatile commence à se manifester en abondance, & qu'il faut aller doucement & ne rien précipiter,) alors le récipient s'échauffe par la chaleur de la vapeur & par l'affluence des esprits. Les gouttes claires durent environ quatre ou cinq heures, les verres & les premières vapeurs volatiles autant. Lorsque cela est passé, il faut commencer à pousser le feu, & le récipient s'emplira tout à fait de vapeurs très blanches, ce qui durera en augmentant toujours le feu de plus en plus encore environ cinq ou six heures, & sur la fin il en sortira par l'extrême action du feu des gouttes jaunes qui se convertiront peu à peu en rougeur, ce qui témoigne nettement la fin de l'opération, qui dure ordinairement de douze à quinze heures, selon le plus ou le moins de la matière qu'il y a dans la cornue.

Lorsque les vaisseaux seront refroidis, il faut déluter le récipient d'avec la cornue, & verser l'esprit qui sera jaunâtre & qui sentira le soufre très fort dans une cucurbite, que l'Artiste placera au bain, & lutera dessus un chapiteau avec exactitude, comme aussi le matras qu'il appliquera au bec de l'alambic ; il donnera le feu proportionnément à la volatilité de la matière, car cet esprit monte aussi facilement que l'esprit de vin ; mais il faut pousser un peu le feu davantage sur la fin, & le tout montera jusqu'à Sec en un esprit volatile, subtil & non corrosif, mais igné, subtil & pénétrant, qui possède plus de vertus en soi qu'on ne le peut exprimer, soit pour s'en servir simplement de remède, soit aussi qu'on l'emploie à la préparation d'autres médicaments, parce que ce noble esprit ouvre & dissout les corps, sans les corroder ni sans altérer leurs puissances séminales. Et ce qui est tout à fait surprenant & merveilleux, c'est que cet esprit admirable a la même vertu en médecine & la même puissance dissolvante, après qu'il a servi à la dissolution & à la préparation de beaucoup de matières différentes, soit pierres, soit métaux. Nous ne voulons pourtant pas assurer que cet esprit demeure inaltérable : mais nous pouvons dire que notre expérience ne nous a pas encore poussé jusqu'à lui avoir vu perdre sa puissance active : au contraire, après l'avoir retiré par la distillation, il a toujours agit par nos mains avec la même vigueur qu'il avait fait auparavant ou sur de la même matière ou sur quelque autre, comme l'éprouveront très certainement ceux qui l'emploieront à leurs opérations.

C'est un remède souverain contre l'épilepsie de quelque espèce qu'elle soit, contre l'apoplexie, contre toutes les irritations de la matrice, contre toutes les maladies mélancoliques & hypocondriaques, contre les maux de tête, qui sont invétérés, & contre les maladies scorbutiques ; on le donne depuis une goutte jusqu'à dix dans des liqueurs appropriées : mais la dose la plus judicieuse est dans toutes les liqueurs jusqu'à une agréable acidité. Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici les paroles de Zwelfer Médecin de sa Majesté Impériale, dans l'appendice, ou il nous a découvert ce trésor ; il achève les louanges qu'il donne à cet esprit par ces mors ; *& ut summatim dicam, tanquam expertus in multis affectibus, qui Herculea etiam remedia rident & contemnunt, ad hunc spitum tanquam asylum, si quis accurrerit, medicamentum reperiet, quovis pretio*

redimendum. Hoc fruere, lector amice, secreto, & favore mei pro fideli communicatione benevola persevera. Voilà ce qu'en dit en peu de mots cet expert & savant Médecin : c'est pourquoi j'insiste encore après lui, & conseille aux Médecins & aux Artistes de ne point négliger la pratique du remède & du dissolvant, qui ne sont qu'une seule & même chose.

Or quoique nous ayons enseigné le plus sublime remède qui se puisse tirer du cuivre, il est nécessaire néanmoins d'apprendre le travail de quelques préparations qui sont utiles en la médecine & en la chirurgie, afin que si l'Apothicaire chimique les trouve dans quelque Auteur, il les puisse faire, & que le Médecin les puisse employer au salut des malades, lorsqu'il le jugera à propos.

§. 33. *Pour faire le vitriol de Vénus, son soufre narcotique & son crocus*.

Entre les préparations qui se font sur le cuivre, il n'y en a point qui comprenne tant de travail pour la manière d'opérer, ni tant de remèdes utiles tout à la fois, que celle que nous allons enseigner : c'est pourquoi nous l'avons choisie, afin de mieux informer l'Artiste de ce qu'il peut faire sur les métaux, pour les réduire en leurs principes par une gradation d'opérations : car comme nous avons dit que les métaux ont été vitriol, aussi ont-ils été soufre avant que d'être tout à fait coagulés & durcis en corps métallique : ce qui fait qu'il faut que l'art se serve du soufre qui tient le milieu pour décorporifier les métaux, afin de les pouvoir réduire en vitriol, ce qui se pratique ainsi.

Prenez du cuivre en platine, faites-le couper en morceaux, qui se puissent agencer & stratifier dans un grand creuset avec du soufre en poudre, il faut commencer par un lit de soufre, & puis mettre du cuivre & continuer ainsi lit sur lit ou f. f. f. & finir par le soufre. Lorsque le creuset sera plein, qu'il faut couvrir d'un couvercle qui soit percé au milieu de la grosseur d'un tuyau de plume à écrire, il faut luter le tour du creuset & du couvercle d'un bon lut qui ne fende pas & le laisser sécher lentement : lorsqu'il sera bien sec, il le faut placer an feu de roue, & lui donner le feu peu à peu durant une heure, afin que le soufre se fonde doucement & pénètre les lamines du cuivre avant qu'il s'enflamme, parce qu'il le calcinera beaucoup mieux de cette façon.

Après une heure de temps, il faut approcher le feu plus près du creuset & l'augmenter de degré en degré, jusqu'à ce que le soufre s'enflamme & qu'il commence à sortir en une flamme pyramidale par le trou du couvercle ; il faut alors approcher le feu tout à fait, & le faire monter jusqu'au haut du creuset sans y en remettre davantage, car cela serait inutile, à cause que la flamme du soufre venant à cesser, l'opération qui est la première calcination, est achevée, c'est pourquoi il n'y a plus rien à faire qu'à laisser refroidir le creuset pour en tirer le cuivre qui est renflé & cassant comme du verre, & qui est rouge lorsqu'il est en poudre : ceux qui voudront

faire un crocus de vénus grossier prendront ce cuivre calciné, qu'on appelle *Æs ustum* dans les boutiques, le mettront en poudre & le feront réverbérer durant trois fois vingt-quatre heures, & ils auront une poudre rouge qui sera fort ouverte, & qui sera bonne pour entrer dans les onguents & dans les emplâtres : car nous enseignerons ci-après la vraie façon de faire le crocus de vénus. Mais il y une remarque à faire, qui ne doit pas être oubliée ni négligée, qui est qu'il faut faire rougir trois fois les lamines de cuivre dans un creuset au four à vent, & les éteindre dans de l'urine autant de fois, parce que cela les ouvre & les prépare à la calcination, en sorte que tout le reste de l'opération en est beaucoup plus facile.

Prenez ensuite le cuivre calciné & le mettez en poudre, & y ajoutez pour chaque livre une once & demie ou deux onces de soufre pulvérisé, qu'il faut exactement mêler, puis accommoder un pot de terre non vernissé sur le dessus d'un fourneau, en sorte qu'il soit ferme & stable, & qu'il puisse être échauffé par-dessus avec modération & augmentation du feu : il y faut mettre la poudre & donner le feu par degrés & remuer continuellement avec un racloir de cuivre ou de fer, afin que la poudre ne s'attache point au pot, & bien prendre garde de faire consommer tout le soufre : que s'il arrive que la matière se mette en grumeaux, il faut cesser le feu & la broyer après qu'elle sera refroidie, puis y mêlée encore le même poids de soufre, & continuer ainsi cette calcination sept fois de suite, ou ce qui sera encore meilleur, autant qu'il sera nécessaire, jusqu'à ce que l'Artiste reconnaisse par son goût, que la poudre du cuivre calciné est tout à fait vitriolique, & que lorsqu'on en a fait l'essai avec de l'eau de pluie distillée, cette eau se charge de la couleur & du goût du vitriol.

Cela étant ainsi, il faut mettre toute la poudre dans une terrine de grès, & verser de l'eau de pluie distillée bouillante dessus peu à peu, & l'agiter sur-le-champ & longtemps avant que de la mettre en digestion au sable pour en extraire tout le vitriol, autrement la poudre se durcirait & se grumellerait, en sorte qu'on ne pourrait pas la mêler avec l'eau & l'extraction, ou la dissolution du vitriol ne se ferait pas, & ainsi ce serait à recommencer. Lorsque l'eau est teinte d'une belle couleur bleue, il faut la filtrer & l'évaporer jusqu'à pellicule ; puis il faut mettre le vaisseau en lieu froid & le laisser là jusqu'à ce que les cristaux de vénus se soient formés. Séparez la liqueur qui surnage& l'évaporez encore, & continuez ainsi à cristalliser, jusqu'à ce qu'il ne se forme plus de cristaux ; faites sécher lentement ceux que vous aurez, & les gardez pour les préparations qui suivent.

On peur néanmoins employer ce vitriol en petite dose contre les vices de l'estomac & du cerveau, il tue les vers & fortifie le cerveau contre les convulsions & contre les insultes des épilepsies naissantes, il est aussi spécifique pour nettoyer la matrice : il y en a qui font un grand secret d'en dissoudre un peu dans de l'eau contre l'ardeur & l'intempérance des parties spermatiques & des autres parties voisines, & de s'en servir pour en faire injection, & véritablement ils ont raison, mais ils ne doivent pas priver le Public ni la Médecine & la Chirurgie de ce remède, qui produit de beaux effets, à cause que ce vitriol possède en soi une

bonne portion de ce soufre de vénus, qui est capable d'apaiser les irritations des parties, & que son sel est un grand & puissant détersif & réfrigératif.

La dose pour l'intérieur, est depuis trois grains jusqu'à quinze, & pour l'injection il en faut mettre le poids d'une drachme dans une livre d'eau de plantin mêlée avec un peu de suc clarifié de joubarbe ou de grand sempervivuro.

§. 34. La *préparation du soufre narcotique du vitriol de Vénus.*

Prenez une demie, livre de vitriol de venus & quatre onces de limaille d'acier qui soit très pure, mêlez-les ensemble par une longue trituration dans un mortier de fer ; mettez la poudre dans un matras qui soit bien égal de verre & qui soit fort, humectez cette matière peu à peu avec de très bon vinaigre distillé, jusqu'à ce que toute la masse en soit bien imbue, sans néanmoins que l'humidité surnage, il faut que le matras ait le col un peu large, à cause qu'il se doit faire évaporation de l'humidité.

Placez le matras au sable, & ne laissez qu'un demi doigt de sable entre la platine de fer & le cul du vaisseau, donnez le feu & faites exhaler lentement le menstrue, puis augmentez le feu, en sorte que le cul du matras rougisse, si faire se peut : cessez alors le feu & laissez refroidir le vaisseau qu'il faut casser & en retirer la masse qui sera d'un rouge brun, il la faut mettre en poudre subtile & la verser dans un matras plus ample, & jeter dessus du bon vinaigre distillé peu à peu en agitant toujours la matière, jusqu'à ce qu'il surnage de quatre doigts, il faut le mettre en digestion & en extraction au sable & le remuer souvent, & il deviendra beau & rouge : lorsqu'il est bien teint séparez-le, & y en remettez d'autre, & continuez ainsi jusqu'à ce qu'il ne se colore plus, alors filtrez toutes les teintures, & tes évaporez lentement à la vapeur du bain jusqu'à la réduction d'un tiers, qu'il faut précipiter avec de l'huile de tartre par défaillance, jusqu'à ce que tout le soufre en soit séparé : car le sel de tartre attire à soi, & se joint dans la liqueur avec le sel du vitriol, & le soufre n'étant plus mêlé avec son sel, se précipite & se sépare de l'humidité & tombe au fonds du vaisseau, laissez rasseoir le souffre & retirez par inclination ce qui surnagera, & versez sur le soufre de l'eau de pluie distillée qui soit tiède afin de l'édulcorer, & continuez ainsi jusqu'à ce que l'eau en sorte insipide ; après cela il faut sécher ce soufre très lentement & le garder dans une fiole pour le besoin.

On peut donner de ce souffre en bol ou en dissolution dans quelque eau hystérique ou antiépileptique, depuis un grain jusqu'à six contre toutes les passions de l'utérus & contre l'épilepsie sympathique & idiopathique. C'est ce soufre qui entre dans le laudanum sans opium du célèbre Hanmanus. Mais la teinture de ce soufre est tout autrement efficace que lorsqu'il est en corps, elle se fait ainsi.

ಡಬಡಬಡಬಡಬಡಬಡಬಡಬಡಬಡಬಡಬಡಬಡಬಡಬಡಬ

§. 35. *La teinture du soufre du vitriol de Vénus.*

Prenez une once de soufre du vitriol de vénus, broyez-le & le mettez dans un matras & versez dessus de l'esprit volatile de Vénus jusqu'à la hauteur de quatre doigts ; fermez le matras de sa rencontre & le mettez digérer au bain-marie à une chaleur lente, jusqu'à ce qu'il soit bien chargé de la teinture de ce soufre, séparez la teinture & continuez l'extraction jusqu'à ce que cet esprit ne se colore plus ; filtrez le tout & en retirez le menstrue jusqu'à la consistance d'un extrait liquide, sur lequel vous verserez de l'esprit de graines de sureau alcoolisé, la hauteur de trois pouces, couvrez & lutez le vaisseau, de rencontre ou le pélican, placez-le à la lente chaleur du bain vaporeux & l'y laissez circuler, digérer & extraire sept jours durant sans interruption de la chaleur, & toute la teinture de ce soufre sera communiquée à cet esprit, qui est déjà de soi un spécifique hystérique. Il faut filtrer cette essence à froid & en retirer au bain la moitié du menstrue, ainsi on aura le vrai soufre de vénus volatilisé, qui est propre contre les maladies du cerveau & contre celles de la matrice. La dose est depuis une goutte jusqu'à huit, dix, & douze, dans des bouillons ou dans des liqueurs ; appropriées.

§. 36. *Pour faire le crocus du vitriol de Vénus.*

Prenez une livre de ce vitriol, mettez-le dans une cornue que vous placerez au réverbère clos, & lui adapterez un ample récipient, que vous luterez exactement, donnez le feu par degrés & le continuez durant quarante-huit heures avec le charbon : mais il faut après cela se servir de bois qui soit bien sec, afin de donner le dernier degré du feu de flamme douze heures entières. Et ainsi vous serez assuré d'avoir tiré le phlegme, l'esprit volatile, l'esprit acide & l'esprit corrosif ou l'huile improprement dite, du vitriol de vénus, & que vous aurez au fond de la cornue un crocus astringent, léger & subtil, que quelques-uns appellent la tête morte de ce vitriol. Or il y en a qui prescrivent de mettre ce vitriol dans un creuset, afin de le calciner & de le réduire en crocus ; mais je ne suis pas de leur sentiment & ne puis souffrir que l'Artiste perde ce qu'il y a de bon & de virtuel dans les matières, sur lesquelles il travaille : car si la calcination se fait dans un creuset, il faut de nécessité, que tout ce qui se trouve condense dans le récipient après la distillation, s'exhale & se perde inutilement : or il ne faut pas que cela soit, puisque le crocus qui se trouve dans la cornue n'est pas moins bon : mais au contraire, il est plus net & meilleur que celui qui se fait dans le creuset. Si on rectifie toute la liqueur qui a été distillée aux cendres ou au sable jusqu'à sec sans aucune distinction, c'est un esprit spécifique contre les maladies céphaliques & utérines, si on en mêle dans des juleps ou dans des apozémes jusqu'à une agréable acidité, ou qu'on en mette aussi dans la boisson ordinaire des malades.

Pour ce qui est du crocus, c'est un remède infaillible pour étancher le sang & pour dessécher & cicatriser les ulcères & les plaies. C'est de plus un spécifique

intérieur en opiate & extérieur en injection, pour la cure des gonorrhées & pour celle des chaudes pisses. C'est aussi un remède excellent contre les flux de ventre immodérés, contre la dysenterie, la lientérie, & contre le crachement de sang, si on en donne depuis quatre grains jusqu'à quinze ou vingt dans de la conserve de roses, pourvu qu'on ait purgé si malade avant que d'en user avec une bonne teinture de rhubarbe faite avec de l'eau de suc de chicorée.

C'est aussi de ce vitriol que se fait la vraie poudre de sympathie, qui est capable de guérir beaucoup de plaies sans y mettre d'autre appareil qu'une simple compresse qui soit trempée dans de l'eau commune, pourvu qu'on ait du sang ou du pus de la plaie, & qu'on mette le linge qui l'aura reçu dans une boite qui ferme juste, où il y ait de ce vitriol doucement à l'air chaud, ou dans un lieu qui soit capable de le priver insensiblement de son phlegme & de le faire réduite en poudre de soi-même : il arrête aussi toutes les hémorragies, si on fait les mêmes observations que nous avons remarquées pour les plaies.

Il y a aussi des Auteurs qui croient qu'on peut sublimer ce vitriol avec du sel armoniac pour le réduire en mercure coulant, & qui veulent cuire & précipiter ce mercure sans addition, pour en faire un remède spécifique & tout à fait extraordinaire contre fa vérole & contre toutes les dépendances. Ceux qui voudront en faire les essais, en trouveront les procédés chez les Auteurs qui en ont traité, il suffit que nous ayons insinué la manière de bien travailler sur le cuivre, étant assurés que celui qui pourra faire ce que nous avons enseigné, ne manquera jamais à faire les autres opérations qu'il entreprendra sur ce métal.

DU PLOMB.

§. 37. *Du Plomb & de sa préparation chimique*.

Nous arrivons enfin à la troisième & dernière classe des métaux, qui contient ceux qui sont les moins nobles & les moins durs, qui sont le plomb ou Saturne & l'étain ou Jupiter. Nous parlerons d'abord du plomb, parce que toutes les opérations qui se font sur le plomb, peuvent servir de règle pour celles qui doivent se faire sur l'étain ; car on se sert du même menstrue & de la même façon de travailler.

Le plomb est le plus vil & le plus abject de tous les métaux, il est composé d'un soufre indigeste, d'un sel alumineux plus que vitriolique, & d'un mercure qui approche fort de la nature de l'antimoine. On l'appelle saturne, à cause du rapport qu'il a, dit-on, avec cette planète céleste, aussi bien qu'avec la rate, qu'on appelle le saturne du microcosme ou du petit monde, à laquelle il est consacré. Le plomb est généralement réfrigérant, astringent, incrassant, &c. Il incarne les plaies & les ulcères & les cicatrise ; il rabat le caquet de ceux qui sont trop amoureux, il apaise les douleurs & la chaleur des ulcères & résout les tumeurs qui sont occasionnées par les

sérosités qui sont retenues entre le cuir & la chair. Mais tout cela n'est rient en comparaison des vertus qu'il acquiert, lorsqu'il est bien & artistement ouvert & préparé par le moyen des opérations de la Chimie, comme nous le ferons voir dans la suite.

§. 38. *Les préparations générales pour ouvrir le Plomb.*

Comme nous avons toujours commencé par la purification des mixtes sur lesquels nous avons voulu travailler, aussi faut-il que nous fassions plus particulièrement la purgation dit plomb, puisque c'est le plus grossier & le plus impur des métaux : c'est pourquoi il faut que les Artistes qui voudront l'employer en leurs opérations, le fassent fondre auparavant dans un pot de fer, lorsqu'il sera bien fondu, il faut jeter dessus, de temps en temps de petits morceaux de cire, qui se consumeront peu à peu, & lorsqu'ils verront que le plomb a un bel œil & bien clair au-dessous de la pellicule superficielle qu'ils ôteront, ils le jetteront dans de l'eau nette, & s'en serviront après à ce qu'ils voudront.

Or il faut réduire ce plomb ainsi purifié en chaux, si on en veut extraire la vertu : car quoique ce métal soit mou & de facile fusion, cependant il le faut calciner afin de l'ouvrir, pour hâter non seulement l'opération des menstrues qu'on emploiera, mais aussi afin que ce qu'on en tirera ait beaucoup plus d'efficacité & de vertu. Cette calcination se fait de diverses façons : car il y a *l'incinératoire* qui réduit le plomb en cendres grisâtres, qui se fait en agitant du plomb fondu dans un pot de terre qui a été rougi au feu. Il y a de plus la calcination *réverbératoire,* qui est lorsqu'on réverbère cette première chaux dans un réverbère au feu de flamme, en sorte néanmoins qu'elle ne fonde pas, & lorsque la chaux a changé de couleur & qu'elle est jaune, c'est de quoi les Peintres se servent & qu'ils appellent du massicot ; mais si elle passe jusqu'à la couleur du rouge orangé c'est ce qu'on appelle du minium dans les boutiques. La *troisième* calcination, est celle qui se fait en la purification de l'or & de l'argent par la coupelle, où le plomb qui ne s'envole point en vapeurs, est calciné & changé comme en une écume jaune, rouge ou blanche, qu'on appelle litharge. La *quatrième* est la calcination cémentatoire, qui se fait en calcinant le plomb en tables coupé par morceaux, avec du soufre en le stratifiant & le calcinant après, comme nous l'avons enseigné du cuivre, & lorsque ce plomb calciné est lavé, séché & réduit en poudre, c'est ce qu'on appelle dans les boutiques *plombum ustum* ou du plomb brûlé ou calciné. La *cinquième* & dernière calcination du plomb, est celle qu'on appelle calcination vaporeuse, qui se fait en suspendant les lamines de plomb du dessus d'un esprit ou d'une liqueur acide, dont la vapeur calcine le plomb peu à peu & le réduit en ce qu'on appelle blanc de

plomb ou céruse.

L'Artiste doit choisir celle qui lui plaira de ces chaux de plomb, pour en faire les remèdes qui suivront : mais il ne doit pas hésiter à prendre celles qui sont les plus ouvertes par l'action du feu, comme sont le minium & la litharge, & il parviendra beaucoup mieux à son but. Nous enseignerons premièrement à bien faire la liqueur & le sel de Saturne, qu'on appelle aussi son sucre, à cause de sa douceur alumineuse, comme aussi le faux & le vrai magistère : la crème, le beurre ou le nutritum de saturne : le baume de saturne, l'esprit, l'huile jaune & l'huile rouge de saturne, dont il faut que nous donnions tous les procédés les uns après les autres.

§. 39. *Pour faire le sucre ou le sel de Saturne*.

Prenez une demie livre de minium & autant de litharge, mettez-les en poudre subtile, & les mettez dans une cucurbite de grès ou de verre, & versez dessus du très bon vinaigre distillé jusqu'à l'éminence de quatre ou cinq pouces, placez la cucurbite au sable, ordonnez le feu jusqu'à faire bouillir le vinaigre ; mais notez qu'il faut agiter continuellement la matière avec une spatule de bois : aussitôt que vous y aurez mis le vinaigre, ou autrement elle s'affaissera trop subitement au fond du vaisseau, & s'y formera en une masse pierreuse & compacte, qui ne se pourra plus délayer & qui bouchera les pores du fond du vaisseau, ce qui sera cause qu'il se cassera par l'action de la chaleur qui trouvera le passage fermé. Il faut faire bouillir ces chaux de saturne huit ou dix heures durant, & y substituer toujours du nouveau vinaigre distillé qui soit chaud, à mesure que le premier s'évaporera.

Au bout de ce temps il faut filtrer toute la dissolution & toute la matière chaudement, & mettre à part le quart de la liqueur filtrée, qui est ce qu'on appelle la liqueur de saturne. Mais il faut verser le reste dans un bassin d'étain qui soit net, & le mettre en lieu froid ou frais durant vingt-quatre heures, & on trouvera que toute cette liqueur est presque toute changée en un sel blanc cristallin, qui d'abord est doux, puis vitriolique sur la fin : séparez la liqueur superflue par inclination, & l'évaporez à moitié, puis la mettez aussi dans l'étain, & continuez ainsi jusqu'à ce que la liqueur ne se veuille plus cristalliser : il faut mêler ce qui reste avec la liqueur, qu'on a déjà réservée si elle est nette, sinon il la faut couler à travers un linge, & les mêler & digérer ensemble afin de les mieux unir. Faites ensuite sécher le sel de saturne entre deux papiers à une chaleur tempérée & le gardez au besoin.

Si on demande la raison pourquoi nous faisons mettre la dissolution du plomb dans un bassin d'étain, nous répondons que c'est à cause que l'étain a en soi un esprit aigre & coagulatif, qui fait que tout ce qui est cristallisable dans cette liqueur se fige & se corporifie mieux & plus vite que dans pas un autre vaisseau, comme l'expérience le fera voir à ceux qui l'éprouveront.

C'est une chose étrange que tous les Auteurs anciens & même la plupart des modernes, se soient si fort contredits sur la vertu de ce sel de saturne : car ils

veulent que ce sel soi froid, lorsqu'il est pris en dedans & qu'il empêche l'acte vénérien ; & néanmoins ils attribuent à l'esprit qui se tire de ce sel par la distillation, une vertu active, subtile & pénétrante, qui chasse par les sueurs la malignité des maladies pestilentielles & venimeuses : ils disent de plus, que c'est un spécifique contre la vérole, ce qui ne se peut nullement accorder : mais tout cet abus & cet embarra ne procède que de ce que les anciens ont tous unanimement dit que le plomb était fort terrestre, & par conséquent froid, de plus, on emploie du vinaigre pour sa préparation, qui est froid aussi selon eux : mais les anciens & les modernes devraient avoir conçu que le plomb est un métal qui a beaucoup de soufre, & qu'on l'appelle *aurum leprosum,* l'or lépreux, & que quoiqu'il ait beaucoup d'immaturité & de terrestréité, cependant il a toujours en soi, quelque mauvais qu'il soit, quelque portion des deux plus nobles métaux, qui ont mêlés indivisiblement parmi la matière chaotique & indigeste du plomb, ce qui lui donne & lui communique beaucoup de vertu : il faut aussi considérer que le feu externe qu'on emploie pour la calcination du saturne, excite puissamment son feu interne, qui cuit & qui digère tontes les immaturités prétendues, qui chasse ce qu'il y a d'impur, & qui exalte & perfectionne de plus en plus les semences du pur qui s'y trouvent enfermées.

Ce qui fait que je puis dire hautement ; que le sel de saturne est un très bon médicament contre toutes les fièvres, ou continues, ou intermittentes ; c'est aussi un spécifique contre les maladies de la rate, & contre tous les théorisines qu'elle engendre : on le peut aussi donner contre les maladies de la poitrine, si on le dissout dans l'eau du suc de scabieuse avec on poids égal de nitre purifié, les cristaux qui en proviennent, sont très recommandables contre l'asthme.

La dose du sel de saturne est depuis deux grains jusqu'à vingt dans des liqueurs appropriées, ou en bol dans quelque conserve, ou dans quelque gelée. La dose du sel de saturne nitreux, est depuis quatre crains jusqu'à une demi-drachme. Mais si le sel de plomb est si efficace pour les maladies du dedans, il ne l'est pas moins pour celles du dehors : car on ne peut assez estimer cette admirable mumie métallique, ce baume & ce sel doux qui tue tous les sels corrosifs, âcres & mordicants, qui causent les douleurs des plaies & des ulcères qui en excitent la douleur & l'inflammation, & de qui découlent tous les autres accidents. Il résout & amollit les tumeurs dures & squirreuses, il efface la couleur mauvaise des contusions & empêche que le sang extravasé ne se corrompe & ne vienne à suppuration. C'est un remède sans pareil pour ôter la démangeaison & les inflammations des yeux. On le mêle pour tous les beaux effets qu'on en espère, dans les onguents, dans les liniments, dans les emplâtres & dans lu collyres.

§. 40. *L'usage de la liqueur de Saturne, & la façon d'en faire le faux magistère, & la crème, le beurre ou le nutritum.*

Nous avons dit ci-dessus, que l'Artiste devait mettre à part une portion de la dissolution de la chaux du plomb, afin de l'employer à divers usages, qui sont très considérables ; car on peut se servir de cette liqueur en la mêlant avec de l'eau commune pour en faire un exicrat saturnien, qui a des vertus merveilleuses. pour résoudre, pour dessécher, pour tempérer & pour rafraîchir toutes les parties externes qui souffrent ; si on trempe des compresses dans cet oxicrat, & qu'on en enveloppe les membres après qu'ils ont été pensés & accommodés par le Chirurgien. Cela empêche toutes les inflammations & résout toutes les enflures, si bien que je conseille au Chirurgien qui sera curieux du bien de ses blessés & de sa réputation, de n'être jamais sans cette liqueur.

Que si on met de cette liqueur dans une écuelle, & qu'on verse dessus de l'huile de tartre par défaillance, il se fera aussitôt une précipitation de sel de Saturne en une poudre très blanche, qui est ce qu'on appelle improprement le magistère de saturne, & qui n'est, à proprement parler, qu'une céruse fort subtile : car lorsque le sel du vinaigre qui est acide & qui tient le plomb en dissolution, vient à perdre cette acidité, où est sa force dissolutive par l'action du sel de tartre, qui est lixivial, il faut que le plomb tombe de toute nécessité, parce qu'il n'a plus rien qui le soutienne. Il faut laver ce précipité dans de l'eau commune jusqu'à ce qu'il soit doux, puis le laver la dernière fois avec de la bonne eau de roses & le sécher lentement : c'est un beau blanc pour les pommades, on s'en peut aussi servir dans des onguents & dans les collyres, car c'est un très bon dessiccatif qui agit doucement.

Pour faire la crème, le beurre ou le nutritum de saturne, il faut simplement broyer dans un mortier de bronze, de la liqueur de sature avec de l'huile d'olive, ou avec de l'huile rosat, en mettant un peu de chacune de ces substances l'une après l'autre, & les agitée subitement & fortement ensemble, jusqu'à ce que le tout s'unisse & forme une substance pareille a de la crème ou à du beurre, qu'on appelle nutritum dans les boutiques. Si on s'est servi de l'huile d'olive, ce liniment sera très blanc, mais si on a pris de l'huile rosat, il sera jaune, à cause que l'acide a ressuscité en quelque façon la couleur de la rose, qui était cachée & ensevelie sous la verdeur de l'huile.

C'est un souverain remède contre les écorchures, les démangeaisons, la grattelle, les inflammations des phlegmons & des érésipèles ; car outre qu'il dessèche puissamment, c'est que de plus il mortifie le mauvais ferment qui est dans la partie, qui en cause toutes les irritations & tous les accidents ; il fait des merveilles contre les brûlures, & pour apaiser les-douleurs des gouttes chaudes, sans qu'on puisse avoir sujet d'appréhender que cela renvoie au-dedans par la prétendue frigidité qu'on lui attribue, au contraire il s'en faut servir avec assurance, car tous les remèdes qui viennent du plomb, agissent par la subtilité de leurs parties & en résoudent tout ce qui est superflu, comme ils tuent & mortifient toute l'acidité &

ꕥꕥꕥ

l'acrimonie maligne & contre nature, qui cause la tension, l'inflammation & la douleur des parties.

§. 41. *Pour faire le vrai magistère de Saturne*.

Prenez deux onces de céruse, mettez-la en poudre subtile & la jetez dans un matras, versez dessus six onces d'esprit de vénus peu à peu & les agitez ensemble, afin que l'esprit aille jusqu'au fond, placez le matras au bain-marie, & l'y tenez chaudement en digestion durant douze heures, après cela filtrez chaudement la dissolution, & laissez reposer au froid la filtration durant une nuit & vous la trouverez prise & coagulée en cristaux blancs : il faut séparer la liqueur superflue & en retirer l'esprit au bain par la distillation jusqu'à sec, & vous aurez au fond du vaisseau le magistère de saturne dissoluble dans toutes les liqueurs, qui est pareil en vertu au premier qui est en cristaux, qu'il faut faire sécher à une chaleur lente entre deux papiers.

On peut donner de ce magistère dans toutes les maladies, auxquelles nous avons dit que le sel de saturne était bon & convenable, & l'on y rencontrera des effets beaucoup meilleurs & plus prompts que ceux que nous avons attribué au sel de saturne, qui a été fait avec le vinaigre : mais la dose n'en est pas si simple, car il ne faut donner de ce magistère que depuis deux grains jusqu'à douze. *Notez* que l'esprit de vénus dont on s'est servi & qu'on a retiré par la distillation, est encore bon à la même opération & à toute autre à laquelle on le voudrait employer, car il ne perd pas son action, ni rien de sa vertu pour la médecine, ni de sa puissance pour la dissolution ou pour l'extraction des teintures.

§. 42. *Pour faire le baume de Saturne*.

Prenez deux onces de bon sel de saturne qui soit en cristaux subtils & légers, mettez-les en poudre que vous jetterez dans un matras, & verserez dessus quatre onces d'huile éthérée de térébenthine, qu'on appelle ordinairement essence, qui soit distillée comme nous l'avons enseigné, & non pas de cette mauvaise huile de goudron que l'on vend chez les Epiciers : faites digérer ces deux matières aux cendres à une chaleur modérée, & les agitez cinq ou six fois par jour, jusqu'à ce que l'huile soit chargée d'une belle couleur rouge, alors ajoutez-y une demi-once de camphre & les laissez encore en digestion ensemble durant vingt-quatre heures, ou jusqu'à ce que le camphre soit dissout & bien uni a cet excellent baume, qu'il faut filtrer dans un entonnoir de verre au travers d'un peu de coton & le garder dans une fiole pour s'en servir. Ce baume a de très-grandes vertus, ce qui le rend digne du cabinet des Artistes Chimiques & de la pratique des plus habiles Chirurgiens, car il guérit les ulcères les plus invétérés, dissout & résout toutes les tumeurs, il ranime & réhabilite les membres atrophiés, guérit les plaies récentes & en empêche les accidents, il fait des merveilles-dans les fistules, au cancer naissant & à la morphée : enfin c'est un des bons & un des excellents remèdes dont se servent les plus habiles Médecins & Chirurgiens Allemands.

ᏟᏰᎮᏒᏟᏰᎮᏒᏟᏰᎮᏒᏟᏰᎮᏒᏟᏰᎮᏒᏟᏰᎮᏒᏟᏰᎮᏒᏟᏰᎮᏒᏟᏰᎮᏒᏟᏰᎮᏒᏟᏰᎮᏒᏟᏰᎮᏒᏟᏰᎮᏒᏟᏰᎮᏒ

§. 43. *Pour faire l'esprit, l'huile jaune & l'huile rouge du sel de Saturne*.

Prenez une livre de sel de Saturne qui soit bien cristallin & bien subtil, dissolvez-le sept fois de suite avec du plus excellent vinaigre distillé, & l'évaporez aussi autant de fois, après la septième évaporation, mettez-le résoudre durant les jours caniculaires dans une cave bien fraîche en liqueur ; mettez cette liqueur dans une cornue, qui soit posée au fourneau de réverbère sur une capsule de terre, & qu'il y ait un bon pouce de sable ou de cendres sur le couvercle avant que d'y poser la cornue : adaptez à son col un très ample récipient, donc vous luterez les jointures avec toute l'exactitude imaginable. Lorsque le lut sera bien desséché, il faut donner le feu avec les mêmes précautions & le même régime que nous avons prescrit pour la distillation de l'esprit de vénus ; & lorsque l'Artiste verra qu'il tombera des gouttes pesantes & rouges, & que le récipient s'éclaircira soi-même, il cessera le feu : il faut ordinairement vingt ou vingt-quatre heures pour-cette opération. Ce qui se trouve dans le récipient après la distillation, contient quatre liqueurs, à savoir un esprit volatile & subtil, une huile jaune, un phlegme & une huile rouge, il en faut faire la rectification & la séparation dans une retorte de verre qui soi bien nette, au bain-marie ou aux cendres, il faut changer de récipient pour en faire la séparation suivant les marques qui suivent.

L'esprit éthéré & volatile passe au travers du col de la cornue sans y former aucune veine ; l'huile jaune suit après, qui forme des veines obliques & sinueuses, c'est pourquoi il faut changer de récipient dès que ce signe paraît. Le phlegme suit l'huile jaune qui forme des veines droites, & l'huile rouge & lente demeure au fond de la retorte.

L'esprit volatile de saturne est un sudorifique admirable, c'est pourquoi il est excellent contre la peste, contre la manie, la paralysie, l'épilepsie, & les restes d'apoplexie simple qui affligent le corps ou l'esprit, & quelquefois tous les deux ensemble, comme aussi dans les fièvres malignes & ardentes, & dans la vérole : La dose est depuis quatre goûtes jusqu'à vingt dans des décoctions ou des eaux convenables aux maladies.

Il faut digérer l'huile jaune sur de la chaux d'or qui soit bien ouverte, ou sur du crocus du sol à la chaleur lente du bain vaporeux dans un vaisseau circulatoire, qui soit scellé hermétiquement, & elle deviendra rouge comme du sang. C'est un grand arcane contre toutes les maladies du cœur & du cerveau, si on en donne depuis une demie goutte jusqu'à quatre, dans de l'esprit de muguet ou dans du bon vin d'Espagne.

L'huile rouge est un baume miraculeux, s'il est circulé avec parties égales d'huile de camphre & de d'esprit de vin tartarisé durant quinze jours, au bout desquels, il faut retirer l'esprit de vin à la lente chaleur du bain, & il reste une essence balsamique, qui guérie les plaies simples d'un jour à l'autre, si on les en frotte seulement avec une plume fort légèrement. On le peut employer à la guérison de tous les maux, auxquels nous avons dit que le baume de saturne était propre ; car c'est le véritable baume &la mumie chargée du soufre de saturne.

L'ETAIN.

§. 44. *De l'étain & de sa préparation chimique.*

L'étain est le second métal de la dernière classe, il est un des moins nobles, quoiqu'il ait beaucoup de bonnes choses en soi pour la médecine & pour la métallique. C'est un métal qui est mou, blanc, qui a une lueur mêlée de quelque obscurité noirâtre, qui est composé d'un mercure qui est plus pur que celui des métaux durs, mais qui est plus mou & plus volatile : il est pourtant plus fixe que celui de plomb, & d'un soufre blanc, indigeste & non mûr, ce métal a très-peu de sel, qui est ordinairement le moyen d'union entre le mercure & le soufre, ce qui est cause de sa porosité & de son aigreur. Les Philosophes hermétiques l'appellent Jupiter, à cause de la relation qu'ils lui donnent avec cet astre qu'on appelle Jupiter dans le grand monde, & de la sympathie virtuelle qu'il a par les remèdes qu'on en tire avec le foie & la matrice, auxquels il est particulièrement dédié.

Il n'est pas nécessaire que nous répétions inutilement ici les procèdes de faire le sel, le faux & le vrai magistère de Jupiter, puisqu'ils sont semblables à ceux que nous avons enseignés sur le saturne, nous avons seulement à faire remarquer à l'Artiste, qu'il faut faire réverbérer la chaux d'étain, qu'il achètera des potiers d'étain, durant deux jours pour l'ouvrir comme il faut, autrement il n'en tirera presque rien.

Le sel & le vrai magistère sont des remèdes spécifiques & très excellent contre les suffocations de la matrice, qu'il apaise par une espèce de miracle, soit qu'on le fasse prendre intérieurement ou qu'on l'applique en dehors. Ce sont aussi des topiques admirables pour la cure des ulcères puants, sinueux, fistuleux & chancreux, & contre les estiomenes. La dose pour l'intérieur est depuis un grain jusqu'à six en bol, dans quelque conserve de mélisse ou de fleurs de pouillot royal, dans l'esprit de grains de sureau, ou dans celui de karabé. Mais que l'Artiste prenne bien garde à purger celles qui en auront pris avec quelque remède qui n'irrite point la matrice, autrement c'est à recommencer. C'est pourquoi il aura beaucoup d'égard à ne point effaroucher ce dangereux animal, lorsqu'il est une fois apaisé & assoupi par l'éradication de la vertu des soufres métalliques ou minéraux : & comme il reconnaît que la vertu anodine vient de cette famille, il faut aussi qu'il se serve des remèdes purgatifs, diurétiques & sudorifiques qu'elle fournit si abondamment, qui n'ont aucune odeur ni aucune saveur, qui puissent irriter de nouveau.

§. 45. *La distillation de l'Etain, d'où sortent beaucoup de beaux remèdes contre les maux intérieurs & extérieurs.*

Nous sommes obligés de donner ici une opération sur le Jupiter, qui contient beaucoup de bons remèdes, & de très-belles observations, soit sur le travail, soit sur les matières qui sont

employées, & qui serviront d'instructions à l'Artiste pour pénétrer plus avant dans la connaissance de beaucoup d'autres choses.

Prenez donc quatre onces de limaille d'étain qui soit fort déliée, mêlez-la dans un mortier de marbre avec douze onces de mercure sublimé corrosif : mettez cette poudre dans une cornue qui ait le col fort ample, la placez au sable, qu'il n'y ait qu'un demi-pouce d'intervalle entre la platine & le cul de la retorte, donnez-y le feu & vous en retirerez premièrement un esprit qui fume continuellement. Il en sortira ensuite un beurre ou une espèce d'huile glaciale corrosive, & en troisième lieu le mercure le revivifiera en abondance, à cause qu'il n'est plus arrêté ni coagulé par les esprits des sels qui l'ont abandonné pour agir sur le corps de l'étain. Cela étant fait, il faut augmenter le feu par en bas & donner celui de suppression, & toute la substance de l'étain montera dans le col de la cornue, en la forme d'une gomme grise & qui sera fort dure, si bien qu'il ne restera dans le fond que très-peu de fèces rouges. Il faut pulvériser aussitôt cette gomme, autrement elle s'humecterait à l'air subitement, & en mettre la poudre à la cave sur une platine de fer blanc qui ait un rebord & un bec, afin que lorsque l'humidité & la fraîcheur de la cave la résoudront en une huile jaune, elle soit reçue dans une écuelle de verre ou de grès, qu'on mettra au-dessous du bec de la platine pour servir de récipient.

Cette huile est un médicament admirable en chirurgie, poux manger les chairs baveuses & les bords calleux des ulcères malins : mais il faut que le Chirurgien manie cette huile avec dextérité & avec jugement : car il ne la faut appliquer qu'avec un pinceau bien légèrement, à cause de la subtilité de sa pénétration : elle n'est pointant pas si corrosive que le beurre qui en est sorti après l'esprit, qui est un vrai caustique, duquel il se faut aussi servir avec discrétion, lorsqu'on l'appliquera pour arrêter le cours de quelque dangereuse mortification, & pour faire des cautères sur-le-champ, comme aussi pour hâter l'exfoliation des os & la séparation des parties cariées & les exostoses que le nodus de la vérole ont causés.

Mais on peut faire un excellent diaphorétique jovial de cette huile ou de ce beurre, en le dissolvant avec de l'eau de pluie distillée : car à mesure que l'Artiste fera l'agitation, & que l'eau résoudra les sels du sublimé corrosif qui tenaient l'étain en dissolution, aussitôt l'étain tombera & se précipitera en poudre blanche au fond du vaisseau, qu'il faut édulcorer & sécher, & ce sera un diaphorétique qui n'est point méprisable, qui se peut donner depuis deux grains jusqu'à huit dans des conserves ou dans des confections, ou même dans des eaux appropriées ou dans des esprits, à ceux qui sont incommodés de sérosités superflues, & principalement dans les accidents de la vérole ; mais particulièrement aux femmes qui ont la matrice relâchée & trop humide.

Et comme nous avons dit souvent, que l'Artiste chimique ne doit perdre aucune des choses qu'il prépare, mais au contraire, il faut qu'il les connaisse à fond autant qu'il pourra, afin de les employer utilement selon la vertu qu'elles possèdent ; c'est pourquoi il est obligé de prendre ce qui est resté dans la cornue après la distillation qui est rouge, & le joindre avec ce qui reste

après la résolution de la gomme à la cave sur la plaque de fer blanc, qui ne sont rien que le soufre & le sel du mercure & de l'étain, dont il fera la séparation par le moyen de l'eau de pluie distillée, qui dissoudra le sel, & le soufre s'en ira en bas ; on en doit séparer la liqueur, qu'il faut filtrer & évaporer en sel, puis la dissoudre de nouveau, la filtrer & coaguler jusqu'à ce que le sel soit clair, beau & vert comme l'émeraude. Pour le soufre il le faut édulcorer & sécher lentement, & le réserver à ses usages.

Le sel est diurétique & apéritif, on le donne depuis un grain jusqu'à quatre dans des bouillons ou dans du vin blanc, pour nettoyer la matrice & les parties, qui ont quelque relation avec elle. Le soufre est un bon sudorifique & anodin, la dose en est depuis un demi-grain jusqu'à trois grains dans des émulsions faites avec les semences de citron, de chardon-bénit & de pavot blanc, avec les eaux cordiales, c'est un remède spécifique pour les femmes qui sont tourmentées des maux de la matrice. L'esprit qui fume toujours, qui a été tiré le premier, est aussi un étrange compagnon : car outre qu'il ne peut être contenu dans aucun vaisseau, sans qu'il exhale continuellement des vapeurs blanches sans diminution sensible de son poids ni de sa vertu ; c'est qu'il est tellement subtil & tellement actif & pénétrant, qu'il arrête & qu'il remédie même, non seulement à la gangrène & à l'estiomene, si on en frotte seulement les parties offensées, mais il peut encore empêcher le progrès à la sphacèle ; ou il est même au-dessus de l'eau de chaux que nous avons enseignée.

Outre tout ce que nous venons de dire, il y a encore une belle préparation à faire avec cet esprit, qui est de prendre autant qu'on voudra de cet esprit fumant & le mettre dans un matras qui ait le col large, puis verser dessus peu à peu à diverses fois de la teinture du sel de tartre, aussitôt il s'élèvera une fermentation avec des ampoules, qui crèveront avec bruit & produiront de la fumée, il faut continuer à verser de cette teinture jusqu'à ce que le bruit & les ampoules cessent : placez ensuite le vaisseau aux cendres chaudes, & la matière se convertira en un coagulé noir comme de la poix, auquel il faut donner le feu de sublimation, & il s'élèvera des cristaux blancs qui se fondent comme de la cire, qui guérissent les ulcères scrophuleux & chancreux, aussi bien que les véroliques, parce qu'ils cautérisent presque sans douleur jusqu'au fond & causent la séparation d'un escarre, qui laisse un ulcère sans malignité, qu'on achève de remplir avec le baume de soufre & avec l'emplâtre *diasulphuris* de Ruland. Avec cela nous finissons les métaux pour passer aux minéraux qui sont le plus approchons des métaux.

SECTION QUATRIEME.

Des demi-Métaux & moyens Minéraux, qui sont ceux qui approchent le plus des Métaux.

Nous faisons suivre dans cette section les choses qui ont le plus de proximité & le plus de correspondance avec les métaux, que quelques-uns appellent les demi-métaux, les moyens minéraux & quelquefois aussi marcassites, mais ce

dernier nom ne peut convenir qu'à l'antimoine & non pas au vif-argent : or ce sont le vif-argent & l'antimoine qui sont la matière de cette section : car nous ne parlerons pas du cinabre minéral à part puisque nous en dirons un mot, lorsque nous parlerons ci-après du cinabre ou du vermillon artificiel, qui est une sublimation du mercure & du soufre.

DU MERCURE

§. 1. *Du vif-argent ou mercure, & de sa réparation chimique.*

Le mercure est une liqueur minérale ou métallique qui est volatile, qui s'attache avidement aux métaux & surtout a l'or. L'argent-vif ou le mercure se trouve quelquefois tout coulant & pur dans les mines, mais cela est rare, parce qu'on le tire ordinairement par la revivification, qu'on fait d'une terre minérale, qu'on appelle ordinairement cinabre. Le choix est recommandable en cette matière, parce qu'elle n'est pas également bonne ; mais elle est plus ou moins utile & bonne au travail de la Chimie : car le mercure peut tenir quelque chose de l'impureté de sa matrice, qui est le lieu de son origine, ou à raison des ordures, des terrestréités & des autres immondices qui le gâtent, ou enfin pour quelque mélange impur, & quelque amalgamation & sophistication des Marchands qui le débitent.

Pour ce qui est du choix qu'on en doit faire à raison de son origine, il faut toujours prendre de celui qui est proche des mines des métaux les plus purs & les plus nobles, & principalement de celles de l'or & de l'argent. C'est pourquoi on préfère toujours celui d'Espagne & celui qui vient du Royaume d'Hongrie. Les matières qui altèrent le mercure naturellement, sont l'arsenic, l'antimoine, le plomb & la cadmie : mais il y a de plus une sophistication artificielle, qu'il est bien difficile de discerner ni à la vue ni au poids : car on le mêle de quelque portion de plomb & de bismuth, de telle manière que le tout passe au travers du cuir sans y rien laisser. Mais il y a deux épreuves qui peuvent découvrir cette fraude : la première est la distillation par la cornue : car s'il ne demeure aucune impureté dans le fond, c'est un signe que le vif-argent est pur : la seconde est lorsqu'on le fait évaporer dans une cuillère d'argent au feu nu : car si le mercure ne laisse qu'une tache jaune ou blanchâtre, c'est un signe de sa pureté : mais s'il laisse une tache brune, noire ou obscure, c'est un signe de son impureté & de la sophistication. Il y a néanmoins encore d'autres façons de le dépurer entièrement : & nous les mettons au nombre des préparations du mercure.

Les vertus générales du mercure ne se peuvent bien décrire, à cause qu'elles n'ont pas encore été éprouvées : car on peut dire véritablement que personne ne les a jamais connues à fond : on doit néanmoins assurer que le mercure est un vrai mondificatif intérieur de toute la masse du sang, & qu'il en chasse tout ce

ଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓ

que la dépravation des digestions, & tout ce que la mauvaise fermentation peut y avoir mêlé de mauvais, & particulièrement il nettoie le corps du venin vérolique ; il tue & chasse les vers, accélère & avance l'accouchement difficile : mais pour l'extérieur, il guérit toute sorte de galle & de grattelle, tue & chasse toute sorte de vermine, & résout les duretés & les tumeurs. Si on le pend au col, il préserve de la peste, & il y en a même qui disent qu'il est capable d'empêcher les enchantements & les sortilèges. Enfin on peut dire avec beaucoup de raisons qu'il n'y a rien sous le soleil, excepté l'antimoine, qui ait tant de vertu, ni qui fournisse tant de différents remèdes contre les maladies : car il nous donne le vomitif, le purgatif, le diaphorétique & le lénitif, comme cela paraîtra, lorsque nous donnerons les diverses descriptions & les divers procédés par le moyen desquels on le prépare.

Mais il faut avertir l'Artiste que le vif-argent est appellé mercure, à cause de la correspondance que ce demi-métal peut avoir avec cet astre, & que comme Mercure est un astre inconstant & changeant, qui est bon avec les bons, & mauvais avec les mauvais, de même notre minéral se fait tout en tous, chaud avec les chauds, froid avec les froids & ainsi des autres. Quelques-uns le font présider aux poumons, & d'autres au ventre inférieur aussi bien qu'à celui du milieu : mais je tiens une opinion plus universelle, & dis que le mercure agit universellement sur tout le corps humain, & qu'il en chasse généralement tous les maux de quelque nature qu'ils soient ; puisque nous voyons que les remèdes tirés du mercure, guérissent la lèpre & la vérole qui sont des maladies de toute la substance. Je laisse néanmoins le jugement libre à ceux qui ne seront pas de mon sentiment.

Les préparations générales qui se font sur le mercure, sont, la *purification*, la *calcination*, & la *précipitation*, la *sublimation*, la *distillation*, l'*extraction*, la *liquation*, la *résolution* en liqueur & la *salification*. Il faut que nous donnions quelques exemples du travail que toutes ces opérations générales demandent, afin qu'elles servent de modelé & d'instruction à l'Artiste, pour entrer par ce moyen dans l'ample moisson des remèdes que le mercure fournit à ceux qui en font l'anatomie. Car comme c'est un Prothée, qui reçoit & qui prend toutes forces de formes & toutes sortes de couleurs, ce ne serait jamais fait si nous voulions rapporter ce que la lecture, le travail & les observations de la pratique nous ont fait acquérir de lumière là dessus.

§. 2. *La purification du Mercure.*

Nous ne nous amuserons pas ici à faire une longue description de toutes les lotions & de toutes les frictions & agitations, avec lesquelles il y en a qui ont

prétendu purifier le mercure de ses impuretés naturelles ou de la sophistication qu'on peut y avoir faite, parce que ce ne sont pas les vrais moyens de le priver de tout ce qu'il y a de mauvais, il suffira seulement que nous enseignions le moyen de le revivifier & de le tirer hors du cinabre artificiel par le moyen de la limaille de fer puisque c'est le plus sûr moyen d'avoir du mercure bien pur & bien net, pour s'en servir ensuite à toutes les préparations que l'Artiste voudra entreprendre. *Nous ne laisserons pas de donner dans* les additions quelque autre purification du mercure.

§. 3. *La revivification du cinabre en mercure contant.*

Prenez une livre de vermillon ou de cinabre artificiel, qui n'est rien autre chose que la sublimation du vif argent avec le soufre, broyez-le dans un mortier de marbre avec un pilon de bois ou de verre, & le mêlez avec son poids égal de limaille de fer, mettez ce mélange dans une petite cornue, en sorte qu'elle en soit remplie à un pouce près de son haut, mettez la cornue sur un morceau de brique avec un peu de lut dessous, & adaptez à son col un récipient qui soit à moitié plein d'eau : lutez-le & faites un rond de briques autour du corps de la cornue à quatre doigts de distance, remplissez l'espace vide de charbons noirs deux pouces de haut, puis y en mettez qui soient à demi allumez en quatre endroits également distants, & achevés de couvrir la cornue de charbons noirs jusqu'au haut ; laissez allumer le feu lentement, afin d'échauffer la retorte peu à peu, & tout votre cinabre' passera en mercure coulant, en vapeurs ou en corps dans le récipient, honnis le soufre qui s'était sublimé avec lui, lorsqu'on a fait le cinabre. Ce soufre se joint au fer qui reste demi calciné & à demi ouvert dans la cornue & qui est propre pour en faire le crocus apéritif ou astringent, afin de ne rien perdre. Il faut après cela déluter le récipient, jeter l'eau & sécher le mercure en le passant souvent dans du linge blanc & sec, puis il le faut passer deux ou trois fois par le chamois, & le mettre dans une fiole pour s'en servir aux opérations chimiques comme d'un mercure bien net & bien pur. Car outre qu'il a déjà été purifié par la première opération qui est la sublimation avec le soufre, que nous enseignerons ci-après, c'est que par le moyen de cette revivification il se nettoie & se purifie encore beaucoup mieux, parce que le fer, en retenant avidement le soufre avec soi, retient aussi ce que le soufre pourrait avoir élevé d'impur dans la sublimation précédente.

§. 4. *La calcination & la précipitation du Mercure.*

Quoiqu'on appelle ordinairement la calcination du mercure une précipitation, c'est néanmoins très improprement ; car on ne peut dire qu'une chose est précipitée que quand elle a été dissoute & qu'on l'a recorporifiée par l'infusion ou l'injection de quelque sel ou de quelque esprit, & alors le dissolvant quitte ce qu'il avait dissout, qui tombe & qui se précipite au fond du vaisseau : mais comme l'usage a prévalu & qu'on appelle le mercure cuit, digéré & calciné, un précipité ; nous nous servirons de cette appellation qui se trouve dans tous les Auteurs. Cette précipitation se fait du mercure seul ou avec l'addition de l'un de deux luminaires, ou avec tous

les deux ensemble, qui sont le soleil & la lune ou l'or & l'argent, nous en donnerons l'exemple, aussi bien que de quelques autres précipités qui se font après la dissolution dans quelque menstrue.

§. 5. *Pour faire le précipité du mercure sans addition.*

Prenez un enfer qui soit plat & large par le bas, jetez dedans deux, trois ou quatre onces de mercure, purifié comme il est enseigné ci-dessus, bouchez le haut de l'enfer avec un simple papier, & le placez au sable bien également dans son équilibre, en sorte que le mercure soit également étendu sur toute la surface du fond du vaisseau, & qu'il ne soit pas plus épais en un endroit qu'en l'autre, afin que le feu puisse agir également sur toute la substance du mercure en même temps. Il faut commencer lentement le feu & le continuer de degré en degré, jusqu'à ce que tout le mercure soit changé, calcine ou précipité en une poudre qui soit rouge comme le cinabre minéral, & qui est belle & étincelante à voir. Il la faut digérer durant trois semaines avec de l'alcool vin, & ensuite l'enflammer sept fois dessus, ce qui achèvera de le cuire & de le fixer.

C'est un remède mercuriel universel contre toutes les fièvres : mais surtout c'est un vrai spécifique contre la vérole qu'il guérit radicalement. Si on en donne au malade jusqu'à sept fois, pour le faire suer : car ce médicament est un sudorifique infaillible, il tue aussi les vers de l'estomac & ceux qui s'engendrent dans les intestins, La dose en est depuis deux grains jusqu'à huit dans quelque conserve, dans quelque confection ou dans quelque extrait cordial : il faut que le malade soit au lit lorsqu'il le prendra, qu'il se fasse couvrir & qu'il attende la sueur patiemment, qui ne manquera pas de venir & d'apporter le soulagement qu'on espère.

Mais il faut que l'Artiste ne se lasse pas en cette opération, car elle est de longue haleine, il faut de plus qu'il gouverne le feu avec jugement & avec règle, autrement ce sera toujours à recommencer, à cause que les vaisseaux se cassent si, le feu n'est réglé comme il faut. Cette opération est lente & ennuyeuse à cause de sa longueur : car elle ne se peut achevée en moins de six semaines, de deux, de trois ou de quatre mois, selon que l'Artiste aura le soin de bien ou mal préparer son mercure & de bien & assidûment réglée & gouverner le feu.

§. 6. *Pour faire le précipité solaire ou lunaire.*

Il n'est pas besoin que nous répétions ici la façon du vaisseau : nous ferons seulement remarquer que l'Artiste peut faire cette opération, comme la précédente dans un simple matras, sans employer un enfer : car comme ces vaisseaux sont rares, il semblerait que ce serait rendre le travail impossible : mais il faut pourtant que le matras ait le dessous plat & uni, & qu'on lui bouche l'entrée avec une simple cheville de bois que l'Artiste puisse ôter facilement : afin de faire retomber le mercure qui se sera sublimé en corps jusque dans le col du vaisseau.

Nous n'avons à mettre ici que les doses des métaux qu'on voudra joindre au vif argent, afin de lui communiquer quelque autre vertu, que celle qu'il a déjà de soi : car comme nous avons dit,

on peut ajouter de l'or ou de l'argent ou de tous les deux ensemble. Si c'est de l'or tout seul, il faut amalgamer une partie d'or qui aura été passé trois fois à l'antimoine avec huit parties de mercure purifié, & mettre cet amalgame dans le vaisseau & le cuire comme il a été enseigné ci-devant. Si c'est de l'argent tout seul, on en peut mettre deux parties sur huit : mais il faut que ce soit de l'argent très fin de coupelle qui soit en feuilles ou en chaux bien subtile, afin de le pouvoir mieux amalgamer avec le mercure & le cuire ensuite dans le vaisseau comme il a été dit. Que si l'Artiste a l'intention de communiquer au mercure les propriétés des deux luminaires, il amalgamera une partie d'or & deux parties d'argent qui auront été fondues avec six parties de régule d'antimoine très pur & très net, qu'il amalgamera avec douze parties de mercure purifié, qu'il fera cuire selon l'art.

Le précipité solaire se donne depuis un grain jusqu'à six dans les mêmes choses que nous avons dites & pour les mêmes maladies, sinon qu'il a encore cela de plus qu'il est spécifié pour fortifier le cœur & pour en chasser toutes les faiblesses & toutes les incommodités. Le précipité lunaire est aussi spécifié & destiné aux maladies de la tête, outre les vertus générales qu'il a de soi. Mais ni l'un ni l'autre n'égalent point en force, ni en vertu le dernier, qui reçoit en son mélange l'or, l'argent, l'antimoine & le mercure : car c'est un remède universel & une vraie panacée : si bien qu'un des plus savants & des plus renommés des Auteurs Chimiques ne feint point de lui donner le nom, d'or des Médecins, & l'appelle aussi la consolation des malades.

La dose du précipité lunaire est depuis trois grains jusqu'à dix. Et celle du précipité général & universel, est depuis un grain jusqu'à douze. Ceux même qui voudront s'en servir pour prévenir les maladies, lorsqu'ils se sentiront chargés de sérosités impures qui proviennent de la superfluité des digestions, en prendront quatre grains à jeun, & se feront bien couvrir afin de suer. Que s'ils se sentaient faibles durant la sueur, ils se feront donner un bon bouillon ou du biscuit trempé dans du vin, puis ils se feront bien essuyer, ensuite ils garderont la chambre pour ce jour là, & ils se trouveront changés & tellement soulagés, qu'il leur semblera être plus léger de la juste moitié.

Voilà ce que nous avions à dire sur ces précipités sans addition des sels ni d'esprits : mais comme ces premiers précipités sont longs à préparer, & que tous les Artistes ne sont pas styles à ces hautes opérations, il est nécessaire que nous donnions la description de quelques autres précipités du mercure qui se peuvent faire en moins de temps, & qui ne manquent jamais il est vrai qu'ils n'auront pas une verni si ample ni si étendue ; ils pourront néanmoins être substitués en quelque façon aux précédents, pourvu que la dose en soit plus circonspecte, & que l'usage en soit redoublé & réitéré plus souvent.

§. 7. *Pour faire un précipité fixe qui est très excellent.*

Prenez trois onces de mercure purifié, deux onces de soufre jaune & une once & demie de sel armoniac qui soit très pur, mêlez & broyez-le tout dans un mortier de marbre tant & si

longtemps, qu'il ne paraisse plus rien du mercure en le frottant sur la paume de la main, mettez ce mélange dans une fiole ou dans un matras au sable & lui donnez le feu pour sublimer ; la sublimation étant achevée, il faut casser le vaisseau & séparer nettement ce qui sera sublimé, puis le triturer derechef & le bien mêler avec ce qui sera demeuré au fond du vaisseau, recommencer ensuite la sublimation & réitérer ainsi quatre fois ; mais à la quatrième il faut donner bon feu sur la fin, jusqu'à ce que le cul du matras ou de la fiole rougisse : c'est pourquoi il faut que l'Artiste laisse moins de sable au-dessous que les autres fois. Le tout étant refroidi, il gardera ce qui sera au fond du vaisseau & le conservera comme un très bon médicament, qui est capable de chasser du corps sain ou malade, par la transpiration insensible ou sensible, tout ce qui peut nuire : on le donne depuis quatre grains jusqu'à vingt, dans de la thériaque ou dans de l'extrait des grains ou bayes de genièvres.

§. 8. *Pour faire le précipité qu'on appelle l'arcane corallin.*

Prenez trois onces de mercure purifié, mettez-le dans un matras & versez dessus quatre onces & demie d'esprit de nitre, faites-le dissoudre à la lente chaleur des cendres, & lorsque tout le mercure sera dissout, il faut mettre le vaisseau au sable sous une cheminée : mais il faut que le col du matras ait été coupé & qu'il soit court, afin de faciliter l'évaporation de l'esprit, il faut donner le feu graduellement jusqu'à ce que le mercure soit sec, alors il faut cesser le feu & laisser refroidir le matras, s'il est rompu ou cassé, il faut retirer la masse & la broyer dans un mortier de marbre, puis verser la poudre dans un nouveau matras : mais si celui duquel on s'est servi est encore entier, on peut s'en servir pour y continuer l'opération ; car il n'y a qu'à verser encore autant d'esprit de nitre qu'auparavant dedans l'un des deux vaisseaux & le mettre digérer aux cendres, jusqu'à ce que la poudre ou la masse soit dissoute, puis le remettre au sable & faire évaporer l'esprit de nitre jusqu'à sec. Cela étant fait il faut recommencer encore pou la troisième fois avec autant d'esprit de nitre, & placer le vaisseau au sable après la dissolution, & lorsque l'Artiste connaîtra que tout l'esprit sera évaporé, il doit pousser le feu, & le continuer jusqu'à ce que le mercure soit changé en une poudre rouge : mais s'il en veut être mieux assuré, il prendra la masse qui se trouve dans le matras après l'évaporation de l'esprit de nitre & la broiera dans un mortier de marbre, il mettra la poudre dans un creuset qu'il fera rougir peu à peu dans le feu nu, & lorsqu'elle sera devenue d'un beau rouge couleur de corail, & qu'elle sera insipide, alors il tirera le creuset du feu & laissera refroidir la poudre, qu'il mettra après dans le mortier de marbre & l'humectera d'esprit de vin alcoolisé jusqu'à ce qu'il surnage d'un demi-doigt : il y faut mettre le feu & le faire exhaler jusqu'à sec, ce qu'il faut continuer jusqu'à sept fois, & alors on est sûr d'avoir un précipité purgatif, qui est capable de beaucoup de bons effets & qui n'a nulle corrosion.

La dose est depuis deux grains jusqu'à dix, dans des extraits purgatifs, ou dedans un peu de la masse des pilules angéliques. C'est un vrai arcane contre la vérole & toutes ses dépendances : car il purge également & universellement tout ce qui est nuisible & superflu ; c'est pourquoi il

est bon contre l'hydropisie, contre la goutte, contre les venins, contre la peste, contre les fièvres & pour résoudre les catarrhes. Pour l'extérieur il n'y en a guère de pareil pour la cure des ulcères malins & corrosifs, & principalement pour celle des ulcères qui proviennent du venin vérolique : il est aussi excellent contre la galle, contre la grattelle & contre toutes les éruptions du cuir, si on en mêle une demi-drachme ou deux scrupules parmi de la pommade, & qu'on en frotte les pouls du bas & du haut deux ou trois fois seulement.

Nous ne nous amuserons pas ici à décrire les précipités blancs, rouges, incarnats, jaunes, verts & de beaucoup d'autres couleurs qui se font avec l'esprit de nitre, l'eau régale, l'eau forte, l'esprit de sel & avec des autres dissolvants, & qu'on précipite avec l'eau de sel ou l'eau marine, avec l'esprit d'urine, avec l'urine, avec la teinture de l'émeri & avec beaucoup d'autres choses, parce que cela ne requiert pas grand artifice ni beaucoup d'observations ; c'est pourquoi nous renvoyons l'Artiste à l'expérience qu'il aura déjà acquise ou à la simple lecture des Auteurs, qui ont amplement traité du mercure, il nous suffit d'avoir enseigné ce qu'il y a de plus beau, & digne de faire les meilleurs précipités.

§. 9. *La sublimation du Mercure*.

Ce mot de sublimation peut être prit généralement pour toutes sortes de distillations, puisqu'il ne signifie autre chose que l'élévation des vapeurs & des exhalaisons des matières en haut : mais on le prend ici en un sens plus resserré ; car il ne veut dire autre chose que l'élévation du corps du mercure en vapeurs ou en exhalaisons qui se condensent & s'épaississent en un corps dur & serré en haut & aux parois des vaisseaux, dans lesquels on met le mercure après avoir été dissout, mêlé ou comme uni avec des sels, avec des esprits ou avec du soufre. Nous donnerons des exemples de ce travail, afin que l'Artiste puisse le pratiquer ponctuellement & avec connaissance selon toutes les observations requises.

§. 10. *Pour faire le sublimé corrosif*.

Prenez une demi-livre de mercure purifié, faites-le dissoudre dans un matras avec douze onces d'eau forte qui soit bonne, mettez le matras au sable & faites évaporer l'eau forte doucement jusqu'à sec, cessez alors le feu & cassez le vaisseau après qu'il sera refroidi, pesez la masse & la broyez au mortier de marbre avec autant pesant de vitriol calciné à blanc & autant de sel desséché, mettez ce mélange dans une cucurbite, dans un matras ou entre deux pots de terre, & vous placerez votre vaisseau, au sable proche de la platine. Si c'est une cucurbite & qu'elle soit basse, couvrez-la de son chapiteau, si c'est un marras, il le faut boucher avec du papier simplement, & si ce sont deux pots de terre, que celui qui sera le cul en haut sur l'autre, ait un trou au milieu, pour évaporer l'humidité des sels, & lorsque le trou pousse des vapeurs sèches & blanches, il le faut aussi boucher avec du papier : donnez le feu de sublimation par degrés, jusqu'à ce que toute la substance du mercure soit montée, qui se coagule en une matière

cristalline au haut des vaisseaux, & qui contient en soi beaucoup des esprits corrosifs des sels qu'on a employés.

Si on veut avoir un sublimé très-pur & corrosif, il faut broyer ce qui sera sublimé avec encore douze onces de sel desséché & quatre onces de vitriol calcine à rougeur, & le sublimée pour la seconde fois, & continuer la troisième avec autant de sel desséché sans addition de vitriol, & pour la dernière fois il le faut encore broyer seul & le sublimer au sable dans une fiole ou dans un matras. Ainsi on aura un mercure sublimé corrosif, qui sera très pur & propre par conséquent pour faire non seulement le mercure sublimé doux, mais qui peut aussi servir à beaucoup d'autres belles préparations Chimiques. Or il faut que l'Artiste ait le soin de faire lui-même le sublimé corrosif qu'il emploiera, & qu'il ne se fie pas à celui qui se vend chez les droguistes, qui est encore trop impur, & qui même est quelquefois mêlé de substances arsenicales, à cause qu'elles coûtent peu au lieu où se font ces sortes de sublimé en gros : mais il y a pourtant des marques pour le connaître, qui sont une odeur puante d'arsenic, qui s'attache fortement aux doigts pour l'avoir simplement touché, & de plus il y a encore la revivification ; mais on a aussitôt fait d'en faire foi-même pour être tout à fait hors de soupçon ; c'est pourquoi je conseille à l'Artiste de ne s'y point fier absolument,

§. 11. *Pour faire le sublimé doux.*

Avant que de donner la manière de travailler cette opération, il faut que nous fassions concevoir autant que nous le pourrons, comment l'adoucissement du corrosif se fait, afin que l'Artiste puisse mieux raisonner sur son travail, & qu'ainsi il ne fasse aucune faute, dont il ne se puisse rendre raison à soi-même & aux autres. Pour cet effet, il faut qu'il considère que ce qui a rendu le mercure corrosif, qui ne l'est pas de soi, ce sont les esprits au sel, du vitriol & du nitre, qu'il a employés pour mortifier & pour sublimer le mercure. Or aussi longtemps que ces esprits demeureront joints au mercure, ils sont en puissance d'agir à cause de leur acrimonie ; mais si on leur donne quelque chose à ronger, qui les absorbe & les énerve, ils perdent alors cette activité qu'ils avaient, & laissent le mercure insipide, comme il l'était avant que ces esprits y eussent été joints. Cela paraît évidemment par la revivification du sublimé corrosif, par le moyen de la chaux vive & du sel de tartre : car ces sels qui sont des alcalis, tuent & changent la nature des autres sels qui sont acides, âcres & corrosifs, ainsi ces esprits ne pouvant plus retenir le mercure, il est élevé par l'action du feu, & tombe en sa première nature d'argent-vif coulant & insipide dans le récipient.

Mais cela se fait d'une autre façon dans la sublimation : car l'acrimonie de ces sels spiritualisés & recorporifiés avec le mercure, achèvent une partie de la sphère de leur activité sur le mercure vif, qu'on ajoute au sublimé corrosif car ils agissent dessus pour le mortifier & pour l'éteindre, & en le mortifiant ils se mortifient eux-mêmes, & s'il en reste encore quelque partie, le feu achève de la chasser par son action durant les trois sublimations qu'on pratique ordinairement pour achever de l'adoucir, ce qui se fait ainsi.

Prenez douce onces de sublimé corrosif, broyez-le dans un mortier de marbre, & lorsqu'il sera en poudre, ajoutez-y peu à peu huit onces de mercure purifié, agitez & triturez le tout ensemble, jusqu'à ce que le mercure soit mortifié & éteint, de manière qu'il n'en paraisse aucun atome de vif, mettez la poudre dans une fiole ou dans un matras au sable, qu'il n'y ait qu'un pouce de sable sous le vaisseau, donnez le feu par degrés huit ou dix heures durant, ou jusqu'à ce que l'Artiste voit que le mercure est tout à fait monté & sublimé au haut du vaisseau, alors il faut cesser le feu & laisser refroidir le vaisseau, qu'on doit casser étant froid, & en séparée le mercure qui sera sublimé en une substance compacte, serrée & cristalline, qui a déjà presque perdu toute sa faculté corrosive, pour les raisons dites ci-devant. Broyez-le derechef & le sublimez pour la seconde fois ; & continuez ainsi une troisième fois ; alors vous aurez ce qu'on appelle mercure doux, sublimé doux, l'aigle douce & mitigée & le dragon apprivoisé, qui est ce célèbre panchymagogue de Quercetanus ; enfin c'est un remède qui est si connu, qu'il n'est pas nécessaire de dire qu'il est bon contre toutes les maladies vénériennes, on le donne même aux petits enfants pour tuer les vers.

La dose est depuis quatre grains jusqu'à une demi-drachme, sans aucune, crainte de salivation qu'il provoque assez facilement ; mais si on le mêle avec des purgatifs, comme les électuaires, les gelées ou les extraits, & qu'on fasse prendre aussitôt au malade un bouillon clair, ou un verre de tisane aussitôt après l'avoir avalé, on ne doit plus appréhender que cet accident arrive. Mais il faut que l'Artiste remarque, qu'il ne faut jamais broyer le mercure ni même aucune de ses préparations dans des mortiers de métal ni avec des pilons de métal, parce qu'il s'allie facilement avec les métaux. Il ne faut pas aussi faire mâcher les optâtes ou les électuaires où il y aura du mercure ; mais ils faut les faire avaler en bol avec du pain à chanter ou dans quelque conserve ou confiture, afin qu'il n'en reste point dans la bouche ou dans la gorge, parce que c'est là ce qui occasionne la salivation : c'est aussi pour la même raison qu'il ne faut pas dissoudre ni mêler les remèdes mercuriels dans des liqueurs pour les faire boire aux malades, à cause qu'ils demeurent ordinairement au fond du vaisseau par leur pesanteur, ou bien leur substance s'arrête & s'attache dans la bouche, dans la gorge, ou le long de l'œsophage, & ainsi cause la salivation.

§. 12. *Pour faire la sublimation du Cinabre ou Vermillon.*

Nous avons dit ci-devant que nous dirions un mot en cet endroit du cinabre minéral : & afin que l'Artiste ait l'esprit satisfait là-dessus, il faut qu'il sache que ce cinabre minéral n'est autre chose que le mercure qui a été élevé & sublimé dans les mines par la chaleur interne de la terre, qui a fait monter avec lui une portion du soufre minéral embryonné qui dominait dans cette même mine : or selon la pureté de la terre, de la pierre, du sable ou du lieu où ce mercure & ce soufre sont élevés & coagulés en cinabre, ce mixte en est aussi plus ou moins pur, comme on le prouve par le cinabre minéral de Carinthie qui est beaucoup plus pur, & qui a beaucoup plus de vif-argent en soi que celui d'Hongrie, qui a beaucoup plus de terre, de pierre & de sable que de

mercure & de soufre. Or le mercure qui se tire de ce cinabre, n'est pas plus pur que celui qu'on tirera du cinabre artificiel, si ce n'est à raison de ce qu'il provient des lieux qui abondent en mines or : mais si l'Artiste n'en peut pas avoir, il ne doit pas s'y arrêter, pourvu qu'il ait le soin de le bien purifier : or la première purification se fait par la sublimation avec le soufre commun. Ce qui le fait ainsi.

Prenez une demie livre de soufre, faites-te fondre à un feu modéré dans une terrine de terre qui soit vernissée, & lorsqu'il sera tout à fait fondu, faites passer dix onces de vif-argent ordinaire à travers d'un morceau de chamois, afin d'en discontinuer les parties & que cela fasse comme une pluie fort subtile, qu'il faut mêler subitement avec un pilon de bois dans le soufre fondu, & continuer la pluie du mercure & l'agitation jusqu'à ce que tout le mercure ait été englouti par le soufre. Tout étant refroidi, ce sera une masse noire, qu'il faut broyer & mettre en poudre entre deux pots de terre, qui soient lutés exactement bouche contre bouche, & que celui d'en haut ait un trou gros comme un tuyau de plume au milieu. Placez ce pot au feu de roue sur deux petites barres de fer, afin de pouvoir lui donner le feu par-dessous, qu'il faut commencer par degrés & boucher légèrement le trou du pot d'en haut avec du papier, & lorsque l'Artiste verra que la vapeur ou l'exhalaison qui s'attache au papier, commence à changer de jaune en rouge, alors il bouchera le trou plus exactement, & donnera bon feu durant trois ou quatre heures que l'opération finit. On laissera refroidir les vaisseaux, & on trouvera dans le pot le mercure sublimé en une masse rouge & luisante, qui est ce qu'on appelle le cinabre artificiel, qui peut servit à donner le parfum pour provoquer le flux de bouche, car son usage n'est pas propre à l'intérieur, mais nous l'avons décrit pour faire mieux comprendre à l'Artiste l'action de la sublimation, qui se fait dans la terre, & pour lui apprendre le travail avec le soufre, aussi bien que celui qui se fait avec les sels.

§. 13. *Pour faire les fleurs argentées & perlées du Mercure.*

Quoique cette opération soit longue & laborieuse, elle mérite cependant d'être enseignée, non seulement à cause de la vertu de ces fleurs mercurielles, mais aussi pour en donner le procédé, qui est capable de bien instruire l'Artiste & de le conduire à la patience qu'il doit avoir pour la préparation des arcanes, qui se tirent du mercure, & que Paracelse recommande si souvent.

Pour venir à bout de cette opération, il faut premièrement prendre une livre de sel commun & autant de salpêtre, qu'il faut mettre en poudre & les mêler avec six livres de bol commun aussi en poudre, ajoutez l'eau commune peu à peu à ce mélange, afin de le pister en une masse, qui soit de la consistance propre, pour en former des boulettes, qu'il faut faire bien sécher au soleil ou sur un four où l'on cuit du pain tous les jours. Après cela tirez une eau régale ; comme nous enseignerons an chapitre des sels. Il faut dissoudre dix onces de mercure bien purifié dans une livre de cette eau régale, puis en tirer les deux tiers ou les trois quarts du menstrue aux cendres, & lorsque le vaisseau sera refroidi, on ôtera le chapiteau & l'on trouvera le mercure changé en

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

cristaux au fond de la cucurbite, qu'il faut séparer de la liqueur & les édulcorer, puis les mettre dans un vaisseau de rencontre & verser dessus de l'esprit de vin tartarisé jusqu'à l'éminence de trois doigts ; il faut luter le vaisseau très exactement & le mettre en putréfaction au bain-marie durant l'espace de quarante jours, qui est le mois philosophique.

Lorsque ce temps est expiré, versez tout se qui est dans le vaisseau en une cornue, qu'il faut placer au sable, & en retirez l'esprit de vin à une chaleur fort lente, & lorsqu'il sera tout passé, il faut augmenter le feu durant quatre ou cinq heures, & une partie du mercure se sublimera, & l'autre partie demeurera au fond de la cornue en un précipité rouge : vous casserez le vaisseau, & joindrez ces deux substances ensemble en les broyant dans un mortier de marbre, & en mettrez la poudre dans un matras, fixe laquelle il faut verser de très bon vinaigre distillé jusqu'à l'éminence de deux doigts ; vous mettrez ce matras en digestion au bain-marie ou même aux cendres ou au sable, & donnerez le feu par degrés durant vingt-quatre heures, ou jusqu'à ce que la substance de ce sublimé & de ce précipité soit dissoute, qu'il faut filtrer chaudement dans un vaisseau de verre qui soit bien net, & aussitôt le menstrue s'éclaircira & la substance mercurielle se coagulera en fleurs qui seront semblables à de la soie plate, blanche & éclatante, ou à du coton & à des flocons de neige, de couleur d'un bel argent brillant & bruni. Séparez ces fleurs avec une cuillère de verre, & les mettez sécher sur du papier à filtrer, qui soit en quatre doubles, sans les presser, afin de les sécher sans qu'elles perdent leur éclat. Continuez la même dissolution, avec de nouveau vinaigre & la matière qui sera restée, puis la filtrez & la faites coaguler, jusqu'à ce qu'elle soit toute passée en fleurs.

C'est un très bon remède purgatif, contre tontes les maladies vénériennes, contre les vers, contre les fièvres intermittentes, la lèpre & toutes sortes de galle & de grattelle : la dose est depuis deux grains jusqu'à huit, il faut le réduire en pilules avec de l'extrait de réglisse, pour le faire avaler aux malades, & leur faire boire par-dessus quelque verre d'une décoction qui soit appropriée à la maladie, ou leur faire prendre aussitôt un bouillon par-dessus.

§. 14. *La distillation du Mercure*.

Presque tous les Auteurs mettent la distillation du beurre d'antimoine au rang de la distillation du mercure, mais ils ont tort car quoique le sublimé corrosif serve à cette distillation, on sait que le beurre qui en sort, n'est rien autre chose qu'un antimoine dissout & épuré par le moyen des esprits salins, qui avaient coagulé le mercure en sublimé, mais ce qui prouve invinciblement cette vérité, c'est que lorsque le beurre d'antimoine est privé de ses esprits salins par l'effusion de l'eau, il se précipite en une poudre qu'on remet facilement en régule par la fonte avec un peu de tartre, & qu'aussi le sublimé se remet en mercure coulant, si on fait le beurre avec du régule : ou il se sublime en cinabre, si c'est avec de l'antimoine cru, à cause qu'il a encore son soufre extérieur & grossier. Mais ici nous voulons traiter simplement de la distillation du vif-argent sans avoir été préparé, ou après qu'il a été préparé, pour en tirer beaucoup d'excellents remèdes, qui servent à la cure des maladies les plus opiniâtres & les plus enracinées.

§. 15. *La distillation de l'esprit du Mercure sans addition*.

Cette opération est plus difficile que celles qui suivent, parce qu'en celle-ci les parties du vif-argent ne sont ni discontinuées, ni ouvertes par l'assemblage & par l'addition des sels ou des esprits, & de plus, il n'a encore reçu aucune impression de leurs mélanges ; ce qui fait que plusieurs estiment cet esprit simple beaucoup plus que les suivants, & croient qu'il a plus de vertu & plus d'efficace. Il se fait ainsi.

Premièrement ayez un fourneau, sur lequel il faut ajuster un creuset, en sorte qu'il soit un demi-pied au-dessus de la grille du fourneau, lutez au-dessus de ce creuset une cucurbite de grès haute d'un pied & demi, qui soit percée haut & bas également, en bas pour recevoir le bord du creuset en dedans, & en haut afin de placer dessus un grand chapiteau de verre : il faut aussi qu'il y ait une petite ouverture carrée deux ponces au-dessus du bord qui reçoit le creuset, qui ait un bouchon qui ferme juste, afin de pouvoir jeter le mercure dans le creuset. Lutez très-exactement les jointures du creuset & du bas de la cucurbite avec un bon lut qui ne fende pas, & la jointure du chapiteau avec de la vessie & du blanc d'œuf. Après quoi donnez le feu peu à peu pour commencer à échauffer les vaisseaux & l'augmenter toujours jusqu'à ce que le cul du creuset soit rouge : cela étant, il faut avoir auprès de soi du mercure purifié & en verser environ deux drachmes à la fois dans le creuset par l'ouverture carrée de la cucurbite, qu'il faut boucher aussitôt, & le mercure passera dans le chapiteau en vapeurs, qui se réduiront partie en corps de mercure coulant, & partie en une liqueur claire qui sera en petite quantité, il faut continuer ainsi à verser & mettre du mercure, jusqu'à ce que vous ayez assez de cet esprit pour votre usage. Notez qu'on peu ôter le récipient & en substituer un autre en la place, afin d'en retirer la liqueur distillée & d'en séparer le vif-argent, pour continuer la distillation avec ce mercure qui est aussi bon que d'autre qui il aura, pas été employé.

Il faut rectifier cet esprit au bain-marie ou aux cendres & le garder an besoin, c'est un furet qui pénètre tout le corps, & qui en chasse toutes les impuretés par la transpiration sensible ou par l'insensible & principalement par les sueurs. On en peut aussi laver les ulcères malins & sordides & particulièrement ceux qui proviennent du venin vérolique. Nous en ferons encore une application plus particulière, lorsque nous aurons donné la description des deux esprits suivants.

§. 16. *Pour faire l'esprit blanc & diaphorétique du Mercure*.

Il y en a qui donnent le nom d'huile à ces préparations, mais c'est improprement, parce qu'on ne peut légitimement appeler huile que ce qui est gras & inflammable, & non ce qui est aqueux : c'est pourquoi nous avons mieux aimé retenir le nom d'esprit, comme celui qui exprime le mieux la nature de la chose. Cet esprit se fait donc ainsi.

Prenez une livre de sublimé corrosif préparé comme nous l'avons enseigné ci-dessus, mettez-le en poudre très subtile sur le marbre, puis le mêlez avec trois fois autant d'argile rouge, & pistez-le tout avec un peu d'eau de pluie distillée en une masse, dont on puisse former des boulettes qui puissent entrer dans le col d'une cornue de verre, faites-les entièrement sécher à l'ombre, puis les mettez dans la retorte, que vous placerez au sable & lui adapterez un ample récipient qui soit bien luté. Mais notez qu'il tant que le col de la cornue soit large de plus d'un pouce de diamètre à son entrée, tant pour faciliter l'entrée des boulettes, que pour mieux faire réussir l'opération, qui court hasard de manquer, si la sublimation venait à boucher le col de la cornue, avant que toutes les vapeurs aqueuses soient sorties, ce qui ferait casser la retorte & peut-être le récipient.

Lorsque le lut sera bien sec, donnez le feu par degrés durant deux ou trois heures, & il en sortira un esprit excellent, qu'il faut mettre à part ; s'il s'est sublimé du mercure, il faut de nouveau le mêler & pister avec de la nouvelle argile & procéder comme auparavant, jusqu'à ce que vous ayez réduit tout le sublimé en esprit, qu'il faut mêler, puis le rectifier & le garder au besoin dans une fiole très bien fermée : nous en donnerons les vertus & la dose avec celui qui suit.

§. 17. *Pour faire l'esprit rouge & diaphorétique du Mercure.*

Comme cet esprit est de plus grand travail que le précédent, aussi a-t-il beaucoup plus de vertu, & je dis même que s'il y avait quelque crainte de se servir de ces remèdes, qu'il y en aurait néanmoins beaucoup à rabattre en l'usage de celui dont nous allons enseigner la pratique, parce que le mars ou le fer, donc on se sert mortifie beaucoup l'acrimonie des esprits du sublimé : mais il ne doit y avoir aucun doute pour l'usage de ces bons médicaments, qui sont corrigés par le feu & qui se donnent en si petite dose, à cause de la subtilité de leur pénétration, que personne n'en doit aucunement appréhender les effets, qui ne peuvent être que profitables & louables. Il se fait ainsi.

Prenez une livre de bon sublimé corrosif, & autant de limaille d'aiguilles qui soit pure, nette & subtile, broyez le sublimé très subtilement & y ajoutez la limaille, mettez-en le mélange à la cave ou en quelque autre lieu frais sur une table de verre qui ait un rebord & un bec, sous lequel il faut mettre une écuelle pour recevoir une liqueur jaune qui vient de la résolution de ces deux substances, que vous garderez soigneusement, & lorsque la résolution sera achevée, prenez le reste & le mettez dans une cucurbite de verre, versez dessus de l'eau de pluie distillée, jusqu'à ce qu'elle surnage d'un demi-pied pour en tirer le sel, digérez cela aux cendres, & agitez souvent les matières : au bout de trois jours filtrez la dissolution & l'évaporez en sel, qu'il faut redissoudre, filtrer, évaporer & cristalliser, jusqu'à ce qu'il soit bien pur ; faites-le sécher & le mettez en poudre, qu'il faut mêler avec la liqueur jaune que vous avez gardée, & elle deviendra rouge comme du safran, versez le tout dans une basse cucurbite de verre, sur laquelle vous ajusterez un chapiteau qui ait un bec court & gros, auquel vous adapterez on récipient proportionné, lutez les jointures & faites la distillation au sable en donnant le feu par degrés, il

en soutira premièrement un phlegme, & lorsque l'Artiste verra que des vapeurs jaunes commenceront à paraître, il changera de récipient & augmentera le feu, & cette vapeur jaune se condensera en une liqueur rouge, qui tombera en partie dans le récipient, & le reste qui sera trop épais, s'attachera dans le corps du chapiteau & dans son bec.

Cela étant fait, laissez refroidir les vaisseaux & ôtez le chapiteau, afin de pouvoir laver avec le phlegme qui est sorti le premier, les parois & le bord de la cucurbite, où il le sera attaché quelque chose de cette substance rouge, qu'il faut reverser sur lu tête morte qui est au fond de la cucurbite, si elle n'est pas cassée, sinon il en faudra prendre une autre : mais il faut laisser ce qui est dans le chapiteau & dans son bec, parce que lorsqu'on aura luté & commencé le feu pour réitérer la distillation, dès que l'alambic sera échauffé, & que les vapeurs commenceront à l'élever, ce qui est dans le chapiteau se résoudra en liqueur & coulera dans le récipient. Aussitôt que toute la liqueur rouge est montée & passée, il faut changer de récipient, afin de recevoir le phlegme, ensuite duquel il montera encore de la liqueur rouge, qu'il faut recevoir à part & la joindre à l'autre, il faut réitérer ces distillations & cohobations jusqu'à ce qu'il ne monte plus rien de rouge.

Il faut mettre toute la liqueur rouge dans un vaisseau de rencontre & verser dessus de l'alcool de vin jusqu'à l'éminence de trois doigts & les digérer & circuler ensemble au bain vaporeux durant trois semaines ; après quoi il faut ôter l'alambic aveugle & en remettre un à bec, & retirer l'esprit de vin à la chaleur très lente du bain-marie, & garder l'esprit rouge qui restera dans une forte fiole bien bouchée comme un des meilleurs remèdes du mercure.

L'un & l'autre de ces esprits sont de très grand & de très louable usage dans la Médecine : mais celui qui est rouge est beaucoup plus recommandable que pas un des autres. Tous poussent également par les sueurs tout ce qui nuit au corps & qui empêche l'économie de la vie & de la santé : ils remédient même à plusieurs maladies, qui n'ont pu céder à beaucoup d'autres remèdes. On peut dire avec vérité que ces esprits, & principalement le rouge y sont les vrais spécifiques contre les véroles invétérées, ce qui se connaîtra par leur usage : car les pustules s'évanouissent & tombent d'elles-mêmes ; les nodus & les duretés diminuent insensiblement : les douleurs nocturnes cessent, & les ulcères puants & ouverts se mondifient & se consolident, sans que l'on se serve d'aucun remède extérieur.

La dose est depuis une goutte, jusqu'à quatre au plus, dans de l'eau thériacale, dans de l'esprit thériacal camphré, dans de l'esprit de vie de Paracelse, dans de l'esprit de gayac, dans de l'esprit *Diatrion* ou *mixtur a simplex* du même Paracelse, ou même dans de la teinture île sassafras & de squine qui soit faite avec le vin j blanc.

Je sais que la plus grande partie de ceux qui liront ceci, auront un tout aune sentiment que le mien, & croiront que j'expose des impossibilités ; ils diront que je suis la piste de tous les autres, à cause des vertus que j'attribue aux préparations du mercure qui est passé en esprit, ce qui ne

m'étonne pas, parce que ceux qui en jugeront de la sorte, ne connaissent pas l'action subtile & fermentative du mercure & de ses remèdes. Quel changement ne fait-il pas au corps humain, lorsqu'il est simplement employé en frictions, en parfum & en emplâtres ? Que ne fait-il point par le moyen des bains ? Quels étranges effets ne produit-il pas en pilules, & tout cela lorsqu'il est seulement en corps, ou qu'il est simplement altéré par le moyen des sels & des esprits. Ainsi que n'en doit-on pas espérer, lorsqu'il est perfectionné, & qu'il est passé en une substance spiritueuse liquide qui se mêle avec les liqueurs potables : car alors il est capable d'être volatilité par la chaleur naturelle & poussé du centre à la circonférence, & ainsi il pénètre toutes les parties & entraîne avec soi par la sueur tout ce qu'il rencontre d'impur & de mauvais, soit que ce soit une matière corrompue ou que ce soit simplement la superfluité des digestions.

Mais afin de fermer la bouche aux médisants & aux incrédules, je suis obligé de rapporter l'histoire d'une personne de condition qui a un emploi considérable & qui est encore en vie, qui a été aveugle confirmé, & qui a été guéri par un remède mercuriel, qui était encore en poudre, & qui n'était pas poussé jusqu'en esprit. Ce qu'il y a de plus considérable dans cette cure, c'est qu'on lui souffla simplement un grain & demi de ce mercure préparé dans chacune des narines avec un tuyau de plume ; ce qui produisit en peu de temps des effets tout à fait surprenants : car la tête lui enfla extraordinairement, puis il cracha, bava, pleura, moucha, éternua, vomit, pissa, fut copieusement à la selle & sua de même ; & cela en moins de huit heures de temps ; après quoi les accidents cédèrent & relâchèrent peu à peu. Mais ce qui est de plus merveilleux, c'est que dès le lendemain il commença de voir, mais très confusément, & de jour en jour il parvint à distinguer les objets, & fut enfin entièrement guéri, & eut une vue la meilleure & la plus assurée qu'homme puisse avoir, & ensuite il a rendu des services très importants à la France. La même personne qui le traita, guérissait aussi les véroles les plus perdus avec le même remède, en la même quantité & en le soufflant dans le nez. Où est, je vous prie, le médicament qui puisse produite un effet pareil, ni même qui en approche de bien loin ?

Ce que je rapporte est si véritable que j'en pourrais produire des témoins dignes de foi en très bon nombre. C'est pourquoi je crois que personne ne trouvera plus étrange que j aie attribué aux préparations précédentes des effets qui sont beaucoup au-dessous de ce que nous avons rapporté. C'est pourquoi je suis contraint de dire avec une profonde admiration de la souveraine sagesse, & du mépris de l'ignorance humaine, que l'âge de l'homme est trop court, pour pouvoir anatomiser le mercure, pour en tirer tous les beaux remèdes que Dieu & la nature ont logé dans ce mixte hétéroclite & neutre, qui n'a rien qui lui soit pareil, ni qui approche de son essence, dans tous les autres êtres sublunaires.

§. 18. *Pour faire une huile douce du Mercure*.

Nous avons encore deux distillations du mercure à décrire, à cause que les procédés en sont différents des autres, & que les menstrues en sont aussi différents, afin que l'Artiste soit mieux instruit & qu'il puisse mieux concevoir tout ce que les plus experts & les plus savants des

Anciens, nous ont laissé dans leurs œuvres pour la préparation des grands arcanes. La première se fait ainsi.

Il faut prendre autant qu'on voudra de sublimé corrosif, qui ait été fait avec le sel, le vitriol & le salpêtre, & qui ait été sublimé trois fois avec du nouveau vitriol & du sel qui ait été en flux ou en fonte, & prenant toutes les fois moitié de la tête morte qui reste après la sublimation & moitié de nouvelle matière. Mettez ce sublimé en poudre subtile, & versez dessus du très bon vinaigre distillé jusqu'à l'éminence de trois doigts, digérez-les ensemble, & les faites dissoudre ; séparez ce qui sera dissout, & y remettez du nouveau vinaigre, & continuez ainsi jusqu'à ce que tout le sublimé soit dissout, mettez toutes ces dissolutions dans une cucurbite, & en retirez le menstrue au sable à un feu bien gradué jusqu'à sec.

Tirez la matière & la mettez dans un vaisseau de rencontre, & versez dessus de l'esprit de vin très alcoolisé, fermez la rencontre & la lutez exactement, & la faites digérer au bain vaporeux l'espace de trois semaines, ou jusqu'à ce que la matière s'ouvre & qu'elle devienne lente & visqueuse ; retirez alors l'esprit de vin à une chaleur proportionnée à sa nature : puis mettez le vaisseaux au sable & distillez au plus haut degré de feu que vous puissiez donner, & il en sortira une liqueur qui sera blanche comme du lait, cohobez ce qui est sorti sur la matière qui est restée au fond, & réitérez la distillation, & vous aurez une huile douce, qui sent bon, & qui ne participe d'aucune faculté corrosive.

Ceux qui connaissent l'action & la réaction des sels & des esprits, ne trouveront pas ce changement de corrosif en doux impossible : car ces mélanges, ces actions, ces digestions, ces dissolutions & ces distillations produisent des êtres nouveaux que l'Artiste n'eût jamais espéré, comme le dit très bien le profond Philosophe & Médecin Helmont. *Distillatio parit novum ens.*

Cette huile ou cette liqueur guérit tous les ulcères internes & chasse toutes les impuretés qui causent les maladies par les sueurs ; surtout c'est un spécifique admirable contre les ulcères de la gorge, contre ceux des reins & contre ceux de la vessie. La dose est depuis une goutte jusqu'à trois dans quelque liqueur appropriée. Mais si l'Artiste veut achever un vrai magistère ou un élixir de mercure, il faut qu'il fasse digérer de la chaux d'or qui soit bien ouverte dans cette huile durant six semaines entières dans un vaisseau circulatoire, & il aura un remède sans prix, qui sera beaucoup exalté en vertu, & dont la dose ne passe pas depuis un demi-grain jusqu'à deux tout au plus.

§. 19. *Pour faire l'astre du Mercure.*

Prenez une demie livre de mercure vif, qui ait été sublimé sept fois avec le sel, le salpêtre & le vitriol, & qui ait été revivifié autant de fois avec la chaux vive, mettez-le dans une cucurbite & versez dessus douze onces de très bon esprit de nitre : couvrez la cucurbite de sa rencontre, & les mettez dissoudre à la lente chaleur des cendres, s'il en est besoin, sinon placez la cucurbite

au sable après l'entière dissolution du mercure & en retirez l'esprit jusqu'à sec : après cela pulvérisez bien la masse qui reste dans un mortier marbre ; mettez la poudre dans une nouvelle cucurbite, versez dessus de très bon vinaigre jusqu'à l'éminence de quatre pouces ; couvrez la cucurbite de sa rencontre & la mettez au sable, faites digérer & bouillir les matières ensemble, durant vingt-quatre heures ; après quoi ôtez la rencontre & mettez on chapiteau, retirez le vinaigre jusqu'à sec, réitérez cela trois fois. Mettez la masse en poudre, & distillez sept fois de l'eau de pluie distillée dessus, ou jusqu'à ce que la masse ne sente plus aucunement le vinaigre ; alors il la faut mettre en pondre & la faire digérer pour la dernière fois dans un vaisseau de rencontre avec son poids égal de véritable alcool de vin ; il faut couvrir la rencontre & la bien luter, puis la placer au bain vaporeux dans de la paille coupée, & la faire digérer durant six semaines à une chaleur égale & continuelle.

Cela passé, versez le tout dans une cornue & les distillez aux cendres mêlées de sable à une chaleur graduée, jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus rien par l'augmentation du feu. Ouvrez les vaisseaux après qu'ils seront refroidis, & versez ce qui sera dans le récipient dans une cucurbite, retirez-en l'esprit de vin à la lente chaleur du bain-marie, & vous aurez au fond du vaisseau une huile ou une liqueur, qui est précieuse & qui sent bon, qui est ce qu'on appelle l'astre du mercure, qui ne se donne aux malades que depuis une demie goutte jusqu'à trois dans des liqueurs appropriées. Nous en dirons les vertus après que nous aurons enseigné l'extraction du sel du mercure, à cause qu'il a les mêmes propriétés & la même efficace.

§. 20. *Pour faire le sel du Mercure*.

Prenez ce qui est resté après la distillation de l'astre du mercure, mettez-le dans un vaisseau de rencontre & versez dessus l'astre du mercure, faites-les digérer ensemble aux cendres à une chaleur modérée durant huit jours ; au bout de ce temps, séparez l'extraction par inclination, afin qu'il n'y ait rien d'impur, versez dessus une bonne quantité d'esprit de vin très subtil, circulez-les ensemble durant quinze jours dans un vaisseau, qui soit bien bouché, après cela retirez l'esprit de vin au bain-marie ; puis faites monter l'huile aux cendres, & vous aurez le précieux sel du mercure au fond du vaisseau, gardez ces deux excellents remèdes à leurs usages.

L'un & l'autre sont un remède très secret & très spécifique pour mondifier & rectifier toute la masse du sang : c'est pourquoi ils sont merveilleux pour la cure de la lèpre & de la vérole. Ils guérissent aussi toutes sortes d'ulcères, quelque malins & invétérés qu'ils soient, & emportent & nettoient très facilement toutes sortes de teignes, de galle & de grattelle ; la dose du sel est pareille à celle de la liqueur. Ils agissent par la transpiration & pat les sueurs.

Nous ne parlerons pas de la liquation ou de la résolution du mercure, quoique nous en ayons promis ci-devant un exemple, parce que cette opération se rapporte aux deux dernières

distillations que nous avons décrites : c'est pourquoi il ne nous reste plus que l'extraction pour avoir le soufre du mercure : puisque nous avons montré comment il en faut faire le sel.

§. 21. *Teinture du Mercure, qu'on appelle son soufre.*

Prenez une partie de ce précipité rouge qui ait été fait avec l'esprit de nitre, broyez-le dans un mortier de marbre avec deux parties de sel desséché & trois parties de vitriol desséché à blancheur ; mettez ce mélange dans un matras, & en faites la sublimation au sable à feu violent sur la fin. Mettez ce sublimé dans une rencontre & versez dessus de bon vinaigre distillé, jusqu'à ce qu'il surnage de quatre doigts, couvrez la rencontre & la mettez digérer aux cendres durant trois semaines, & le vinaigre se chargera d'une couleur jaune ; il le faut retirer par inclination & en mettre de l'autre, & continuer ainsi l'extraction par la digestion avec de nouveau menstrue, jusqu'à ce qu'il ne se colore plus. Filtrez toutes les teintures & les versez dans une cucurbite, que vous placerez au sable, & vous en retirerez par la distillation toute la liqueur jusqu'à sec, & vous trouverez au fond de la cucurbite le soufre du mercure en une poudre rouge, qu'il faut mettre dans une fiole de verre & le garder à ses usages.

Paracelse donne de grands éloges à ce soufre, & lui attribue la vertu de guérir la goûte, l'épilepsie & la maladie vénérienne radicalement & sans aucune crainte de récidive, ses effets sensibles sont les urines & les sueurs, autrement il agit par une transpiration naturelle, douce & insensible. La dote est depuis un grain jusqu'à, trois, dans quelque conserve ou dans quelque confection cordiale, ou même dans l'extrait de genèvre.

Quoique nous ayons averti les Artistes dans la théorie de ce Traité, de ne se point servir des remèdes Chimiques, qu'ils ne les aient préparés eux-mêmes, ou qu'ils ne connaissent bien l'expérience, la science & la conscience de ceux de qui ils les prendront. Cependant nous nous sentons encore obligés d'en dire ici quelque chose ; principalement à cause des pernicieux accidents que nous avons vu arriver à plusieurs personnes de toutes les conditions, pour avoir été traitées avec des remèdes tirés du mercure qui n'étaient pas bien prépares : c'est pourquoi il vaut beaucoup mieux se passer de leur administration & de leur usage, que d'avoir sujet de s'en repentir toute sa vie, ou en sa personne, ou en celle de ceux qu'on a fait souffrir par un mauvais & dangereux remède. Ce qui est cause que je conseille à ceux qui ne sont pas encore assez instruits dans la théorie & la pratique de la Chimie, de ne point entrer dans la préparation des grands remèdes, qui se tirent du mercure, qu'ils n'aient acquis une suffisante connaissance des matières qu'ils emploieront, & une assez longue & assez heureuse expérience des remèdes qu'ils auront faits : puisque le grand Hippocrate recommande, que l'expérience se fasse sur un sujet vil, lorsqu'il s'agit d'une racine ou d'une plante ; à combien plus forte raison doit-on être réservé, lorsqu'on veut se servir des remèdes qui sont tirés des minéraux & des métaux, & qu'on n'a pas encore l'entière connaissance de leur vertu & de leur activité ? Il faut donc aller ici à tâtons & sonder le gué, afin qu'on ne fasse pas naufrage de sa réputation & du salut du malade. Car quoique les procédés semblent ingénus & faciles à pratiquer, cependant le mauvais

choix des matières, l'action du feu, le manque de vaisseaux, quelque inadvertance, quelque négligence ou l'impatience de l'Artiste, qui est assez ordinaire à notre nation, changent la nature des choses, & leur impriment d'autres facultés, que celles que nous en, avec conscience, & avec une très longue patience, si on veut parvenir à la possession des grands remèdes que fournissent à la Médecine le mercure & l'antimoine, duquel nous allons parler.

DE L'ANTIMOINE.

§. 22. *De l'antimoine et de sa préparation chimique*.

Comme l'antimoine est la pierre d'achoppement de plusieurs pour ceux qui font profession de la Médecine, et que ceux qui ne le connaissent pas, le veulent faire passer pour la vaine idole des Chimistes et de la Chimie, il faut aussi que nous tâchions de tout notre possible de faire voir, que si les Artistes font cas de l'antimoine, que c'est avec une juste raison, puisque c'est par la connaissance exacte qu'ils en ont, et qu'ils ne se sont pas contentés de son écorce, comme ceux qui le blâment ; mais ils l'ont ouvert et l'ont anatomisé, afin d'en tirer les admirables remèdes, dont on voit tant de beaux effets tous les jours, à la louange de la Chimie, et au mépris de ceux qui font profession publique de crier contre et de déchirer par leurs invectives et par leurs calomnies ridicules, ceux qui s'en servent tous les jours avec science, avec connaissance, avec méthode et par conséquent avec succès.

Mais pour mieux éclaircir cette vérité il faut que nous découvrions en peu de mots ce que c'est que l'antimoine et de quoi il est composé, afin de faire comprendre aux moins entendus, que ceux qui l'ont en horreur, ne le condamnent que faute de le connaître, non plus que ses préparations dont nous parlerons dans la suite.

L'antimoine n'est autre chose qu'une marcassite ou un moyen minéral, destiné par la nature au genre métallique, mais qui est demeuré en chemin, parce qu'il n'avait pas en soi les dispositions nécessaires pour parvenir jusqu'à cette perfection, ou même parce qu'on l'a prématurément arraché de sa matrice, comme un fruit qui n'est pas mûr, que l'on détache de son arbre ; ou enfin à cause de l'impureté terrestre de son mélange, et de la disproportion et de l'indigestion de ses principes.

Mais pour faire mieux comprendre ce que nous venons de dire ; il faut que l'Artiste sache que l'antimoine est composé *premièrement* d'un soufre minéral, qui est en partie très pur et de la nature de celui de l'or ; qui a son fondement dans sa rougeur et qui est fixe, et c'est dans le centre de ce soufre solaire que résident les merveilles de l'antimoine ; et l'autre partie de ce soufre est impur, inflammable et volatile, comme le soufre commun, et c'est à ce soufre qu'on attribue ordinairement la violence de ses opérations, lorsqu'il n'est pas suffisamment corrigé ou qu'il n'est pas bien séparé. *Secondement* ce minéral est fait d'un mercure métallique abondant, qui est néanmoins indigeste et fuligineux, mais qui est pourtant plus cuit et plus coagulé que le

vif argent commun, à cause qu'il participe de la nature saturnienne. Enfin la *troisième* partie qui constitue notre antimoine, est une substance : crasse et terrestre et qu'il tient de sa matrice, qui contient fort peu de sel sensible, quoique le sel l'ait produit le premier : mais il a changé de nature ; à cause des diverses altérations et des divers changements qui se sont faits par la cuire et par la digestion de son feu centrique.

On voit donc par la description que nous venons de donner de l'antimoine et de ces parties constituantes, que c'est l'assemblage d'un vitriol, d'un soufre et d'un mercure de la nature du plomb, et que par conséquent il ne peut être condamnable en soi, puisqu'on se sert tous les jours de ces trois choses séparément dans la Médecine, ou crues et naturelles ou préparées ; pourquoi donc ne se serviront-on pas aussi de l'antimoine cru et du préparé ?

Mais on m'objectera que les plus célèbres Auteurs qui ont traité de l'antimoine, le nomment un poison, et disent qu'il participe de quelque mélange d'arsenic et de réalgar : à quoi nous répondons, que le plomb, le mercure et le soufre participent aussi de ce même mélange, et néanmoins on ne les bannit pas du commerce de la Médecine : puisqu'on se sert même de l'arsenic et du réalgar, lorsqu'on a corrigé la malignité de leur soufre et de leur sel par le moyen du feu et des esprits qui en sont capables, en sorte qu'on en peut donner intérieurement, et qu'ils fournissent les plus excellents remèdes topiques contre tous les ulcères malins.

Mais il en va tout autrement de l'antimoine, qui se donne tous les jours tout cru par la bouche sans aucun accident et même aux enfants à la mamelle : et que de plus on le met bouillir jusqu'au poids d'une demie livre dans les décoctions contre la vérole, et qu'on le met de même en infusion à froid dans de l'eau pour ouvrir le ventre et pour ôter les obstructions des viscères. Que l'Artiste sache donc que lorsque les anciens ou les modernes, qui ont traité de l'antimoine, ont dit qu'il était un poison, que ce n'a été que par la comparaison qu'il y a des simples préparations de l'antimoine, qui ne sont pas encore assez corrigées, et qui purgent et font vomir avec grande violence, avec celles qu'ils décrivent, qui n'ont aucun mauvais effet, mais qui fortifient ; seulement la nature et l'aident à chasser insensiblement ce qui lui est nuisible. C'est pourquoi fermons ce petit avant-propos de l'antimoine par les paroles de Monsieur Zwelfer, qu'il met dans l'appendice qu'il a ajouté aux savantes remarques qu'il fait sur la Pharmacopée d'Ausbourg, à la louange de ce noble minéral et contre les ignorants qui le méprisent. « Puisque l'antimoine est si fort décrié par les ennemis de la belle chimie et par les ignorants, qu'à peine un praticien ose en prononcé le mot sans ce voir exposé à être rayé du nombre des médecins, et a être traité d'empoisonneur, un jugement si désavantageux à l'antimoine, ne saurait sortir que d'un jugement peu solide et d'une cervelle mal timbrée. Il n'y en a point qui ose risquer d'en parler plus désavantageusement, que ceux qui manquent de lumières et de connaissance. Ainsi sans m'étonner de ces criailleries, je continue toujours dans les mêmes sentiments et j'ose assurer que l'antimoine est une des principales colonnes de toute la Médecine. C'est une espèce de prothée tant pour la diversité de ses préparations, que pour la

multitude des médicaments salutaires qu'on en tire, soit alexitères, antivénériens, diaphorétiques et purgatifs, soit qu'on en fasse un émétique doux, fort pour purifier la masse du sang, et même pour les plaies tant intérieures qu'extérieures, aussi bien que pour la poitrine, enfin pour en tirer une panacée universelle. On ne trouve pas même dans les végétaux un émétique qui se puisse donc avec moins de danger que l'antimoine artistement préparé : car il ne cause aucune colique nulle convulsion, point de superpurgation, pas même de colliquation extraordinaire des humeurs, quand il arriverait qu'on bût de l'eau froide par-dessus. »

Nous croyons qu'il serait superflu d'en dire davantage : c'est pourquoi il faut passer au choix de l'antimoine, et aux diverses dénominations que lui ont données ceux qui en ont voulu cacher la préparation et les mystères, afin que cela serve à l'Artiste pour l'intelligence de leurs énigmes et pour l'explication de leurs hiéroglyphes.

Les Philosophes chimiques nous dépeignent ce minéra1 avec un caractère qui représente le monde avec la croix au-dessus, pour signifier que comme le magistère de la croix purifie et fauve l'âme de toutes ses souillures spirituelles, aussi l'antimoine et ses remèdes bien et dûment préparés, purifient et délivrent le corps de toutes les impuretés, qui causent et qui entretiennent les maladies qui l'affligent. Ils le nomment de plusieurs noms énigmatiques, comme le loup, à cause qu'il consomme et dévore tous les métaux, à l'exception de l'or ; d'autres l'ont nommé Prothée, parce qu'il reçoit toutes fortes de formes, et qu'il se revêt de toutes les couleurs par le moyen de Vulcain qui est le feu d'autres l'appellent la racine des métaux, tant à cause qu'on en trouve proche de leurs minières, que parce qu'il y en a qui croient qu'il est la racine et le principe des métaux : c'est selon d'autres le plomb sacré, celui des Philosophes et des Sages, à cause qu'il a quelque rapport à la nature de Saturne, qui dévorait, dit-on, ses enfants comme il dévore les métaux ; et comme il y en a qui le prennent pour le sujet du grand œuvre des Philosophes et de leur quintessence, Basile Valentin l'appelle le lion oriental, Paracelse le nomme le lion rouge, et Glauber nous le décrit comme le premier être de l'or.

Tous les Auteurs sont d'accord qu'il faut choisir l'antimoine de Hongrie ou celui de Transylvanie, pour en faire les plus belles et les lus hautes opérations ; parce qu'il est le plus pur, et qu'il participe d'avantage de la nature solaire, et qu'ainsi son soufre interne en est beaucoup plus exalté. On en trouve néanmoins en beaucoup d'autres endroits, et particulièrement en Allemagne, et notre France en possède aussi qui n'est point à mépriser. Si bien ne ceux qui n'en pourront pas avoir de celui qui se tire près des mines d'or, prendront et choisiront pour leur travail un antimoine qui soit clair, net et brillant ni ait des faces ou des glaces claires et luisantes, si c'est du minéral, qui soient mêlées d'une certaine couleur ondoyante et changeante, comme est celle des gorges de pigeons, de l'opale on de l'arc-en-ciel ; ce qui témoigne l'abondance de son soufre : mais si c'est de l'antimoine ordinaire qui ait été fondu, il faut choisir celui ni a les plus longues aiguilles qui soient brillantes et claires, et qui ait aussi les marques et le coloris que nous venons de remarquer en l'autre. Ceux qui le voudront

éprouver pour en être plus certains, prendront une drachme d'antimoine, et le mettront en pondre très subtile, et l'arroseront avec de très excellent esprit de vinaigre, puis ils le mettront sécher et évaporer lentement au feu sur une petite planche de fer, on sur un petit morceau de pot de terre, en forte néanmoins qu'il ne flue pas, ni ne se fonde au feu : car si la poudre demeure d'une couleur rouge, c'est un signe assuré de la bonté et de l'abondance de son soufre. Mais nous croyons que la meilleure épreuve de l'antimoine est sa réduction en régule par le moyen du mars et du nitre, sans aucun mélange du tartre, à cause de son alcali qui dissout les souffres, car celui qui donnera le plus de régule et le plus net, est le meilleur, puisque le régule n'est: autre chose qu'un antimoine bien purifié.

§. 23. *Les préparations générales de l'antimoine*.

Avant que de donner le détail des opérations qui se font sur l'antimoine, nous avons jugé nécessaire de présenter une idée générale des préparations qui se font sur ce noble minéral parce que la moisson est si ample, que qui voudrait d'écrire ce que les anciens et les modernes en ont remarqué et ce que notre propre expérience nous a confirmé, il faudrait faire des volumes sans fin, aussi bien que pour les vertus de l'antimoine qui font inépuisables et sans fond, comme nous le ferons voir par la suite. Nous donnerons donc seulement, selon notre coutume, des exemples de chacune des opérations générales, qui serviront de régie et de conduite à l'Artiste pour toutes les autres que la nécessité des malades, on la seule curiosité, l'obligeront d'entreprendre, afin qu'il ne manque pas à recevoir ou à donner la satisfaction qu'il espère.

Les préparations générales qui se font sur l'antimoine sont : *premièrement*, la calcination, *secondement*, la sublimation, en *troisième* lieu, la distillation, en *quatrième* la liquation ou la résolution, en *cinquième*, l'extraction, *sixième* l'infusion, en *septième*, la salification ; quelques-uns y ajoutent la *huitième*, qui est la mercurification, mais nous n'en parlerons point, parce que nous en avons fait cent épreuves différentes, qui ne nous ont pas convaincus de la vérité ; c'est pourquoi nous nous en abstenons pour les mêmes raisons que nous avons alléguées, lorsque nous avons parlé des mercures, des métaux et de plus, que nous connaissons que Paracelse et les autres n'entendent par le mercure d'antimoine autre chose que son régule bien préparé, sans aucune diminution de son soufre solaire et centrique nous n'en nions pourtant pas l'impossibilité, mais nous ne voulons surprendre personne, ni faire perdre le temps inutilement à des procédés qui n'ont pas réussi et qui ne peuvent réussir selon moi.

La *calcination* est double, la sèche et l'humide, la sèche fournit les verres, les crocus ou les safrans, les diaphorétiques et les régules, La calcination humide donne les précipités. La *sublimation* fait les fleurs et le cinabre ou le vermillon, la *distillation* tire les vinaigres, les huiles et les esprits. L'*extraction* communique les soufres et les teintures. L'infusion donne les vins émétiques et les eaux ophtalmiques, et la *salification*, le sel.

LES PREPARATIONS PARTICULIERES DE L'ANTIMOINE.

§. 24. *Comment il faut faire le verre d'antimoine par la calcination simple.*

Il y a tant de manières de faire le verre d'antimoine, que les Artistes sont bien empêchés de choisir celle qui est la meilleure, mais comme nous savons par la théorie et par la pratique, que celui qui est sans addition, est le meilleur, nous donnerons l'exemple du travail de celui-ci, parce que quiconque le pourra faire exactement, ne manquera jamais au travail des autres, dont la fonte, la clarification et la diaphanéité est beaucoup plus facile, à cause de la jonction des sels qui en rendent le flux plus prompt et plus net. Ce verre sans addition se fait ainsi.

Prenez de bon antimoine bien choisi, mettez le en poudre très subtile, que vous calcinerez dans une larde capsule de terre non vernissée, au-dessus d un feu lent, en l'agitant continuellement avec une spatule de fer, il faut que cette calcination se fasse en un lieu perméable à l'air, et que l'Artiste fait au-dessus du vent, afin que les vapeurs qui exhalent du soufre impur de l'antimoine, ne l'incommodent point et n'attaquent pas la poitrine. Il doit surtout prendre garde de ne point donner trop de feu a autrement on se chasserait trop soudainement l'humidité excrémenteuse de ce minéral, qui emporterait aussi avec soi l'humidité radicale, ce qui empêcherait la fonte et la réduction en verre. Lorsque l'Artiste aura tenu l'antimoine trois ou quatre heures dessus du feu, et qu'il verra qu'il commencera de se grumeler et de s'assembler, il faut qu'il retire le vaisseau du feu, et qu'il verse la matière sur le porphyre, afin de la remettre en alcool après qu'elle fera refroidie ; puis il recommencera la calcination avec un peu plus de feu que la première fois, et continuera ainsi jusqu'à trois ou quatre fois, en augmentant toujours le feu à chaque fois qu'il aura rebroyé l'antimoine ; alors il aura une chaux d'antimoine, qui fera d'un gris blanchâtre, qui lui servira pour en aire le verre et pour en faire aussi un diaphorétique excellent contre la peste et contre les fièvres malignes.

Pour y parvenir, il tant qu'il réverbère une partie de cette chaux dans un creuset à feu nu, jusqu'à ce qu'elle soit changée de blanche en jaune ; mais si la chaux venait à se grumeler pendant la réverbération, il faut aussitôt la tirer du feu et la rebroyer, et continuer ainsi jusqu'à ce que tout le soufre externe soit évaporé, et que l'interne commence à se manifester par la couleur jaune qu'il communique. Lorsqu'il est en cet état, il faut le mettre dans un matras, et verser dessus de très bon esprit de vin et les digérer ensemble durant quinze jours ; cela passé, il faut enflammer de ce même esprit jusqu'à sept fois sur le diaphorétique, afin de le mieux fixer. La dose est depuis quatre grains jusqu'à douze dans de la conserve de fleur de souci.

Mais pour la vitrification, il faut prendre une demie livre de la chaux que l'Artiste aura préparée, et y ajouter une demi-once d'antimoine cru en poudre, afin d'en faciliter la fonte, qui se fera au feu du four à vent dans un creuset qui fait d'une bonne matière permanente au feu ;

et lorsque l'Artiste verra que la matière, qui est dans le creuset est en flux beau et net, il en fera l'épreuve avec un petit stylet ou verge de fer qui soit net, il opposera le verre à la lumière, et s'il est rouge et transparent comme le rubis ou le grenat, il le versera dans un bassin d'airain, ou sur une platine sur quoi on sèche le linge, qui ait été bien écurée et qui air été chauffée avant que de jeter le verre dessus, et ainsi on aura un verre beau, rouge et transparent, duquel on se servira à beaucoup de très belles et très salutaires opérations, que nous mettrons en leur rang selon la classe de leur réparation générale ; c'est pourquoi il faut que l'Artiste en soit toujours fourni.

§. 25. *Pour faire le crocus ou le safran d'Antimoine, qu'on appelle le Crocus des métaux*.

Nous donnerons trois descriptions de cette opération, l'une qui sera légère, commune et facile, une autre qui sera un peu plus embarrassante, et *la troisième*, qui requiert plus de travail, Comme ces travaux sont différents et faits pour des raisons diverses, aussi l'Artiste sera instruit de l'un et de l'autre, pour en pouvoir rendre raison aux autres et à soi-même.

Le premier crocus metallorum.

Nous avons toujours recommandé à l'Artiste le choix et la pureté des matières : mais il faut qu'il soit encore plus circonspect que jamais dans les opérations qui se font sur l'antimoine, parce que la réussite bonne ou mauvaise dépend de sa prudence et de sa connaissance.

Voilà pourquoi il faut qu'il prenne de l'antimoine bien choisi et du salpêtre bien dépuré, pour faire toutes les préparations qui suivront : car comme on appelle le nitre le savon des sages, il faut aussi qu'il soit pur et net pour faire l'action et la dépuration que les Auteurs en espèrent.

Prenez donc de l'antimoine bien choisi et du salpêtre bien purifié de chacun parties égales, broyez-les en poudre chacun à part, puis mêlez les et les mettez dans un mortier de bronze que vous couvrirez d'un couvercle de pot de terre, ou d'une tuile arrondie, qui ait un trou de la grandeur d'un bon pouce de diamètre, afin d'y pouvoir mettre le feu avec un petit charbon bien allumé ; il faut que cette opération, qu'on appelle fulmination, fulguration et détonation, soit faite dans un lieu découvert, et se mettre au-dessus du vent, afin de ne point être englouti par la fumée puante et maligne de ce minéral, et à cause de la corrosion de l'es rit du nitre et de l'inflammation du soufre externe de l'antimoine. Lorsque le mortier sera refroidi, il faut en tirer la matière, qui sera de deux fortes : l'une qui est au-dessus, qui participe du salpêtre et du soufre de l'antimoine, et l'autre qui est au-dessous en une masse compacte et serrée comme du foie ce qui fait qu'on l'appelle *Hepar antimonii* ou le foie de l'antimoine, qui n'est à proprement parler, qu'une vitrification instantanée, imparfaite, et opaque de l'antimoine, par la calcination que le salpêtre en fait en un moment.

Il faut mettre ces deux matières ensemble dans un mortier de bronze et les triturer en poudre subtile, donc il faut faire la lotion avec de l'eau chaude, afin d'en séparer le sel et mettez la

première lotion à part, pour en faire ce que nous dirons ci-après, et continuez la trituration, la lotion et l'effusion de la liqueur chargée de la plus subtile poudre, jusqu'à ce que tout le corps du foie d'antimoine soit passé en poudre impalpable avec l'eau ; il en faut séparer l'eau et le faire sécher lentement, et on a ce qu'on appelle ordinairement *Crocus metallorum*, ou le safran des métaux.

Si on filtre la première lotion, et qu'on précipite cette eau claire avec du vinaigre distillé, il se fait une poudre rouge, qu'on appelle *Sulphur auratum diaphoreticum* le soufre autre diaphorétique, mais cela très improprement ; parce que ce n'est rien autre chose qu'une portion du soufre externe de l'antimoine, que le sel fixe du nitre tenait dissout et caché en soi, et qui a été rendu visible et corporel par le moyen du vinaigre distillé ; par la raison que tout ce qui est dissout par les alcalis, est précité n a par les acides ; et au contraire, tout ce qui a été dissout par les acides, est précipité par les alcalis. Mais qu'on ne s'imagine pas que ce prétendu soufre auré soi diaphorétique, et qu'an ne se fie pas sur cela à la parole des Auteurs : car on s'y trouvera trompé, si on le donne en très petite dose qui n'agira point, au lieu que si on augmente, la dose il fera vomir avec beaucoup de violence : car ce n'est rien autre chose que du *crocus metallorum* fort subtil dont plusieurs font leur vin émétique

Le second crocus metallorum, qu'on croit être celui de Rullandus

Cette seconde préparation n'est pas différente quant à la matière, elle l'est seulement quant au travail, qui est un peu plus long : car il faut prendre une demie livre de nitre et le faire fondre dans un creuset, et lorsqu'il sera fondu, il faut le tirer du feu, et éprouver avec une petite portion d'antimoine en poudre, s'il ne prendra pas feu, lorsqu'on l'y mettra ; si cela arrive, il faut attendre encore un peu, car il ne faut qu'il s'enflamme ; mais aussitôt que l'Artiste aura reconnu par l'essai, que le mélange se peut faire sans inflammations, il faut y verser peu à peu une demie livre d'antimoine en poudre, et le bien mêler avec le nitre fondu avec une spatule de fer, jusqu'à ce que le tout soit bien mélangé ; lorsque cela sera fait, il faut y mettre le feu avec un charbon allumé comme à l'autre, et il se fera la même chose.

Or ce mélange et cette observation se font à cause que le nitre en flux se mêle, s'unit et pénètre beaucoup mieux l'antimoine, que le nitre froid et en poudre, et qu'ainsi la conflagration emporte beaucoup mieux le soufre impur de l'antimoine, ce qui rend *le crocus metallorum* beaucoup moins violent dans son opération, puisque tout ce qu'on appréhende de mauvais de l'antimoine, provienne de ce mauvais soufre auquel on attribue, quoi qu'assez légèrement, les vapeurs arsenicales et vénéneuses.

Le troisième crocus metallorum

Le travail de cette troisième préparation est tout à fait différent des deux précédents, mais il n'en est pas moins estimable : car il se fait une plus longue calcination, et par conséquent une

plus exacte et meilleure maturation des parties indigestes de l'antimoine, par le moyen des sels et du feu. Ce qui se fait ainsi. Prenez de l'antimoine bien choisi, du salpêtre bien dépuré et du sel commun bien net et bien desséché de chacun parties égales, mettez les en poudre chacun à part, puis faites en le mélange, que vous mettrez dans un creuset luté et couvert avec un couvercle qui ait un trou au milieu qui soit grand comme le bout du petit doigt, qui servira de passage aux exhalaisons. Il faut placer le creuset sur un culot au four à vent, et l'entourer de charbons noirs et vifs jusqu'au haut du couvercle, afin de l'échauffer peu à peu, et lorsqu'il est une fois échauffé que les vapeurs des sels et du soufre de l'antimoine commencent à pousser par le trou, il faut augmenter le feu et ouvrir toutes les portes du four à vent, et même y joindre l'air des soufflets, s'il en est besoin, afin de bien faire fluer les matières dans le creuset et continuer ainsi jusqu'à ce que les fumées cessent, et même l'augmenter encore durant un bon quart d'heure, puis laisser refroidir le creuset et le casser après, et vous y trouverez l'antimoine réduit en une espèce de régule rouge comme du vermillon, au-dessous des sels qui ont surnagé au-dessus comme des scories ; il le faut casser avec un marteau, le mettre en poudre sans aucune lotion et le garder au besoin, comme un des meilleurs *crocus metallorum* pour en faire le vin émétique : on lui attribue la faculté, d'agir plus par bas que par haut ; il ne laisse pourtant as de faire vomir, mais c'est avec moins de violence.

On peut se servir de ces trois crocus également au défaut l'un de l'autre, puisqu'ils ont les mêmes vertus, sinon qu'ils agissent plus ou moins violemment, à quoi on peut remédier en diminuant la dose. Ils ont la vertu d'ôter toute la douleur de tête, qui provient des impuretés de l'estomac, même de soulager les épileptiques, les pleurétiques, les mélancoliques, les maniaques, et ceux qui ont des douleurs vagues et des lassitudes spontanées. Ce sont aussi de très bons remèdes dans toutes les fièvres, soit dans les continues soit dans les intermittentes. Ils font merveille contre la peste, contre les douleurs arthritiques, contre la coagulation du sang. On ne les donne point en substance, mais on en tire la vertu par infusion ou par ébullition, si on est pressé, avec quelque liqueur fermentée, comme le vin, l'hydromel, le cidre et la bière. La dose est depuis trois jusqu'à huit, dix et douze grains. Ce sont de plus des remèdes admirables dans les lavements, si on en met l'infusion depuis un scrupule jusqu'à quatre dans du bouillon de viande ou dans quelque décoction émolliente ou carminative.

Voilà ce que nous avions à dire sur ce qu'on appelle crocus, à cause de la ressemblance de la couleur qu'ils ont avec le safran, qui a une teinture solaire : mais ils ne sont pas analogues en vertu à ce noble aromate des Philosophes : s'est pourquoi c'est improprement qu'on les appelle les safrans des métaux : car les vrais Artistes ne donnent ce beau nom qu'à cette belle et excellence préparation des métaux, par laquelle ils sont réduits en une poudre safranée douce et agréable, qui est leur pur soufre volatile, qui est capable de toutes les vertus que safran, savoir de concilier le sommeil, d'apaiser les douleurs, de fortifier le cœur et toutes les fonctions de la vie, d'ouvrir les obstructions, d'être un baume consolidatif, et d'empêcher les accidents des plaies, de mûrir et de résoudre les duretés et les nodus : or on attribue tous ces effets au safran

végétale, quoique faiblement : mais le vrai safran des métaux, qui est le vrai *crocus* philosophique, possède éminemment et parfaitement toutes les vertus que nous avons énoncées : car il provoque le sommeil et apaise toutes les douleurs, parce qu'il calme toutes les irritations de *l'Archée*, et qu'il en corrige toutes les erreurs, il fortifie toutes les faiblesses naturelles, ôte toutes les obstructions de tous les viscères très efficacement et en peu de temps arrête aussi et apaise toutes les colliquations et les flux immodérés enfin il guérit en dedans et en dehors toutes sortes d'ulcères malins, chancreux, fistuleux et pour le dire en un mot, remédie à tous les maux auxquels la nature humaine est sujette, parce que c'est un vrai soufre volatile, qui consomme et qui chasse doucement par la puissance de sa chaleur et de sa lumière interne tout ce qu'il y peut être resté de mauvais dans les superfluités des plus extrêmes digestions.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'en dire davantage, nous avons seulement voulu faire connaître à l'Artiste, qu'il sera capable de chercher ce noble et divin *Crocus*, lorsqu'il se sera adonné tout de bon à l'amour de son Créateur, afin que par le moyen de sa lumière, il puisse pénétrer jusqu'au profond du cabinet des mystères de la nature et de l'art, qui sont contenus dans le vrai Crocus des Philosophes.

§. 26. *Comment il faut faire l'antimoine diaphorétique*.

Si nous avons recommande la purification du salpêtre pour les crocus metallorum, nous la recommandons encore davantage pour la préparation du diaphorétique, car comme ce remède est excellent, aussi faut que l'Artiste s'étudie de tout son pouvoir à le faire avec toutes les circonstances requises. Or le principal de cette opération dépend de la bonté, de la pureté et de la siccité du nitre, parce que c'est lui qui doit chasser le soufre impur de l'antimoine et qui doit digérer, mûrir et fixer l'indigestion de son mercure, comme nous le ferons voir dans la suite de l'opération qui se fait ainsi.

Prenez deux parties de salpêtre très pur et très sec, et une partie d'antimoine bien choisi, mettez-les en poudre subtile chacun à part, puis les mêlez ensemble ; accommodez un pot de bonne terre non vernissée ou un bon creuset sur un culot dans le four à vent, et le couvrez ; entourez-le de charbons noirs et allumés, et jusqu'à peu près du haut, afin d'échauffer ce vaisseau par degrés, et lorsqu'il sera rouge de tous côtés, il faut souffler dedans pour en faire sortir les ordures, s'il y en a, puis y verser une demi-cuillerée de ce mélange, et couvrir le pot avec un couvercle qui soit juste ; aussitôt que la matière touche le pot, elle s'enflamme, et le salpêtre enlève impétueusement avec soi le soufre impur de l'antimoine, et ce qui reste après cette détonation ou fulguration se fixe au bas du vaisseau par l'action du sel fixe du nitre et par celle du feu. Il faut continuer ainsi jusqu'à ce qu'on ait achevé la calcination de l'antimoine, en le mettant ainsi peu à peu.

Cela étant fait, ajoutez encore une partie de nitre très sec à ce qui est dans le pot, afin qu'il flue avec la matière, et qu'il en achève la cuite et la fixation par la pénétration et l'action des esprits

ঔষঔষঔষঔষঔষঔষঔষঔষঔষঔষঔষঔষঔষঔষঔষঔষ

du nitre, qui s'insinuent par leur subtilité jusque dans les moindres atomes du corps de l'antimoine, et ainsi le cuisent, le lavent et le fixent en une substance blanche et friable après qu'elle est édulcorée et séchée, il faut encore continuer le feu durant une heure ou deux après qu'on a mis la dernière partie de salpêtre, puis il faut finir et laisser refroidir les matières et le vaisseau, il faut bien ôter toutes les impuretés qui, pourraient être autour du pot, avant que de le mettre tremper dans une terrine, qui soi pleine d'eau bouillante, qui dissoudra peu à peu le nitre fixe qui forme la masse qui est dans le pot avec le diaphorétique, et cette masse étant dissoute tout à fait, vous agiterez ce qui sera au fond du vaisseau avec bistortier, et lorsque l'eau sera blanche comme du lait, il faut la verser dans une autre terrine, après quoi il faut rendre ce qui restera dans la terrine, et le triturer dans le mortier de marbre, et achever de le laver toujours avec la même eau, jusqu'à ce que toute la substance antimoniale soit passé en alcool, comme nous l'avons enseigné en la préparation du *crocus metallorum*.

Que si on veut avoir plutôt fait, il faut casser le pot au sortir du feu et en retirer la matière, qu'il faut broyer au mortier de marbre, et la laver avec deux ou trois livres d'eau seulement, jusqu'à ce que le tout soit passé en alcool. Il faudra retirer cette première eau par inclination aussitôt qu'elle sera reposée et la mettre à part, et en verser de la nouvelle sur ce qui reste et continuer jusqu'à ce que l'eau en sorte insipide, après quoi il faut faire sécher le diaphorétique et le garder à ses usages.

Nous n'avons pas dît fans raison qu'il fallait mettre la première eau qui a fait la dissolution du nitre fixe à part, parce que ce sel a changé de nature par le soufre de l'antimoine, et qu'il est devenu de la nature des alcalis et des sels lixiviaux, qui sont d'une nature et d'une essence subtile, pénétrante et ignée plutôt que corrosive, ce qui est cause qu'il a dissout la plus pure partie du régule de l'antimoine, qui est chargée de son soufre fixe et solaire, qui est bien cuit et bien digéré par l'action du nitre et du feu ; et quoique cette eau paraisse claire, cependant elle est pesante : c'est pourquoi il faut précipiter cette eau avec du vinaigre distillé, et aussitôt elle devient blanche comme du lait, parce que le diaphorétique qui se trouvait en dissolution dans cette eau, se manifeste, et n'a pas l'odeur désagréable : au contraire, il sent la crème et le lait aigrelet, lorsqu'on en fait l'édulcoration, et après la dessiccation, pour s'en servir au besoin.

Or comme nous avons dit que la précipitation de ce diaphorétique sentait bon à cause de la fixité de son soufre interne, il faut aussi que nous fassions voir, que celle que l'on fait du soufre auré prétendu, dont nous avons parlé ci-devant, avec du vinaigre distillé, sent très mauvais, parce que ce n'est que le soufre externe, impur et volatile que le sel avait attiré à soi, à cause qu'il n'était pas suffisant pour l'enlever ni le chasser, et moins encore pour le fixer, puisqu'il n'y avait que partie égale de nitre et d'antimoine pour faire le *crocus metallorumm* ; au lieu que dans la préparation du diaphorétique, il y a d'abord deux parties de nitre contre une d'antimoine, et que de plus on en ajoute encore une après que la fulguration ou détonation est faite, qui achève de mûrir et de fixer ce qu'il pouvait y avoir encore de cru, et d'indigeste.

Nous avons jugé à propos d'ajouter ceci, afin de faire d'autant mieux connaître à l'Artiste que ce qui doit fixer, doit toujours être au triple de ce qui doit être fixé, et au contraire, que ce qui doit être volatilisé, doit être moindre de trois parties que ce qui doit volatiliser : et même on va jusqu'à quatre contre un, comme quatre onces d'esprit pour volatiliser une once de sel, et quatre onces de sel pour fixer une once d'esprit, ce qui passe pour un axiome fondamental en Chimie.

La dose du diaphorétique corporel et grossier, est depuis quatre grains jusqu'à trente ; et celle de celui qui a été précipité est depuis trois grains jusqu'à vingt. La vertu de tous les deux est très recommandable dans la Médecine : car quoique nous les appelions fixes, ce n'est pourtant que par comparaison, à cause des remèdes antimoniaux, qui font vomir et qui purgent avec violence : mais le diaphorétique agit par une éradiation de vertu et d'efficace qui est presque inconcevable, parce qu'il fortifie doucement et naturellement l'Archée, qui est le directeur principal de toutes les fonctions de la vie, soit durant la santé, soit dans la maladie ; c'est pourquoi il en faut continuer l'usage durant le temps du mois philosophique, parce que durant ce terme, il est capable d'altérer et de changer en mieux tout ce qui nuit et empêche la liberté des actions de cet archée principal.

Mais si on en fait l'application et l'appropriation aux maladies particulières, et aux parties du corps, nous dirons que le diaphorétique d'antimoine est un remède sans pareil pour résister à la corruption qui se peut faire au corps, qu'il mondifie et qu'il rectifie route la masse du sang, qu'il est capable d'ouvrir les obstructions les plus invétérées du foie, de la rate, du mésentère, du pancréas et celles même de toutes les autres parties : qu'il remédie à la rétention des mois et aux pâles couleurs, à l'hydropisie, à la mélancolie hypochondriaque, à la vérole et à ses accidents ; qu'il mondifie et qu'il guérit les ulcères internes et externes, qu'il rompt les abcès du dedans sans danger, et qu'enfin il est très bon contre les fièvres malignes, contre le pourpre, contre la rougeole et contre la petite vérole.

Quoique le diaphorétique soit un remède presque général, cependant il y en a qui croient le particulariser et le spécifier à quelques parties et à quelques maladies en joignant des métaux, comme l'or, l'argent, l'étain, le cuivre ou le fer à l'antimoine, ou à son régule avant de le calciner avec le nitre, et prétendent ainsi le rendre cordial, céphalique, stomachique, splénetique ou hépatique : mais nous croyons que ces métaux ne font pas assez ouverts par cette simple fonte avec l'antimoine pour communiquer si facilement leur vertu qui réside proprement dans un soufre centrique qui ne se tire pas facilement, et comme l'antimoine est un minéral qui à un soufre moins lié et moins fixe, il se faut contenter de ce que la nature et l'art nous fournissent si libéralement avec une vertu si ample et si étendue.

§. 27. *Du Régule d'antimoine.*

Nous avons déjà dit ci-devant que le régule d'antimoine n'est rien autre chose qu'un antimoine dépuré, comme le cristal de tartre n'est qu'un tartre purifié ; mais il faut que cette purification se

fasse sans tartre, à cause que l'alcali qui se forme de la calcination du tartre et du nitre, est un sel mêlé, qui extrait et qui dissout les soufres les plus fixes et les plus intimes des mixtes, comme cela parait par les fèces qui surnagent le régule qui est fait avec le tartre, qui sont hautes en couleur, et par le peu de régule qu'on en tire par ce moyen.

Mais, on pourra dire que l'Artiste ne doit pas tant rechercher la quantité que la qualité, et que quoiqu'il en trouve davantage avec une autre façon de travailler, il doit cependant se, tenir à celle qui en donne le moins, parce qu'on le croit plus pur et plus ouvert. Pour répondre à cet argument, il faut que nous posions premièrement que nous nous servions du mars pour faire le régule, afin d'établir que le fer ou l'acier sont des agents capables d'attirer à soi le soufre impur et combustible de l'antimoine, à cause de la sécheresse, de la porosité et de la terrestréité du mars qui est avide de se fournir de ce donc il a besoin, et qu'il le tire à soi par tout où il le rencontre : comme nous en avons donné une preuve, lorsque nous avons décrit-la purification du fer pour le convertir en acier par le moyen du soufre gras, volatile et onctueux des cornes de bœuf. De plus le nitre cause une inflammation subite et une fusion qui élève par une ébullition et comme par une fermentation instantanée tout le mars, les impuretés terrestres et le soufre externe de l'antimoine ; de force que la seule partie réguline et mercurielle de l'antimoine demeure en flux au fond du creuset, qui possède en soi son soufre fixe et solaire, qui a tiré à soi par sympathie et par analogie de substance l'âme du mars, qui est son soufre pur. Ainsi l'Artiste doit considérer que nous conservons dans cette opération le plus pur de l'antimoine, et que nous en chassons seulement l'impur, et que de plus, nous joignons encore à ce pur un autre soufre qui n'est pas de moindre efficace que celui qu'il contient en soi : au lieu qu'avec le tartre on ne manque jamais de dissoudre et d'extraire le pur et son soufre, qu'il faut nécessairement conserver si on veut réussir à bien faire des autres opérations qui en résultent avec la vertu qu'on y désire, qui peut venir que de ce pur mercure et de son soufre. Tout cela nous fait conclure à donner la description du régule qui va suivre.

§. 28. *Comment il faut bien faire le régule d'antimoine*.

Prenez une demie livre de pointes de clous à ferrer les chevaux, ou une demie livre de limaille de fer ou d'acier qui soit bien nette, mettez-la dans un bon creuset qui soit un peu grand et profond, placez le sur le culot au four à vent ; couvrez-le d'un morceau de brique et l'ensevelissez de charbon noir mêlé de charbons vifs, afin qu'ils s'allument peu à peu, et que cela serve de recuite au creuset, et lorsque le feu sera bien allumé que l'Artiste verra que le mars est en une ignition rouge, et claire, en sorte qu'elle tire sur le blanc, il faut alors y ajouter une livre d'antimoine bien choisi en poudre, puis recouvrir le creuset de la brique et de charbons, afin de hâter la fonte et l'union des deux matières, et lorsque cela se connaîtra par la fréquente inspection de l'Artiste, il apprêtera le cornet à régule, s'il en a le tiendra chaud et le frottera de cire jusqu'au fond, puis il jettera dans le creuset trois ou quatre onces de nitre, qui soit réduit en poudre grossière, et qui fort très sec et un peu échauffé, afin qu'il s'enflamme plutôt avec le

ଔ଼ଔ଼ଔ଼ଔ଼ଔ଼ଔ଼ଔ଼ଔ଼ଔ଼ଔ଼ଔ଼ଔ଼ଔ଼ଔ଼ଔ଼ଔ଼

soufre de l'antimoine, et que la fusion en soit plus prompte et plus nette, car dès que le nitre est dans le creuset, il se fait une ébullition des matières avec un bruit et des étincellements qui viennent de l'air du nitre, et du mélange du soufre avec le mars ; mais il faut que l'Artiste prenne bien garde d'être prêt avec des tenailles pour tirer le creuset et verser les matières dans le cornet, aussitôt que l'ébullition est passée, autrement il se ferait une croûte au-dessus qui en empêcherait le jet, et qui se fond aussi très difficilement.

Aussitôt que les matières sont dans le cornet, il faut frapper sur son bord avec un pilon ou avec un marteau pour mieux faire la séparation du régule ; mais si l'Artiste n'est pas fourni de cet instrument, il se contentera de tirer aussitôt le creuset du feu, et de le poser sur une brique un peu chaude, et frappera doucement sur le bord et le laissera refroidir.

Il serait pourtant nécessaire qu'il eût un cornet dans son laboratoire, parce qu'il ne sera pas obligé de rompre son creuset qui lui servira aux autres fontes pour la purification du régule, et que de plus il ne perde pas tant de temps ni de feu inutilement, car il fera ses quatre fontes de suite et dans un même vaisseau.

L'un des deux vaisseaux étant refroidi, il faut ou renverser le cornet, et frapper contre la terre pour en faire sortir le régule, ou casser le creuset, et on trouvera une masse qui semblera uniforme ; mais il faut frapper dessus vers le milieu, et le régule qui est au bas se séparera des fèces qui font au-dessus, qui ne sont rien autre chose que le mars, le soufre et les impureté terrestre de l'antimoine avec très peu de nitre, qui composent aussi une masse compacte à part, qui se résout de jour en jour à l'air, en une poudre sèche qui ressemble à de la limaille de fer qui est sale et terrestre.

Le régule n'est pas encore assez pur à la première fonte ; c'est pourquoi il faut le mettre en poudre, et y ajouter trois onces de nouvelle poudre d'antimoine cru, afin d'en accélérer la fonte, et le mettre dans un nouveau creuset, pour le faire fluer ensuite au feu du four à vent, et lorsqu'il paraîtra en flux, il y faut jeter deux ou trois onces de nitre très sec et chauffé en poudre, et il se fera encore une petite ébullition jetez-le aussitôt dans le cornet et frappez dessus, séparez le régule des scories noirâtres et impures, et il sera le double plus pur et plus blanc. Continuez la troisième fois de même, et les scories seront plus grises ou blanchâtres ; ce qui témoigne qu'il s'approche du point de la pureté ; c'est pourquoi il faut encore la quatrième fonte et toujours avec du nouveau nitre sec et chaud, et donner feu très violent cette dernière fois, afin que le nitre flue comme il faut, et qu'il fasse l'œil de perdrix ; jetez-le promptement et agitez le cornet, qui aura été bien chauffé en rond, et vous aurez un régule étoilé jusqu'à son centre, qui est blanc comme de l'argent, et qui commence à faire connaître sa teinture solaire : car le nitre qui a flué au-dessus, est tout jaune, ce qui est une marque infaillible avec l 'étoile qui est au-dessus, que le régule est au point de sa pureté et de sa perfection, pour être employé à la préparation des bons remèdes qu'on prétend tirer de l'antimoine.

Si l'Artiste veut avoir la curiosité, il peut faire mouler des gobelets et des coupes de ce régule, comme aussi des balles de petit calibre, et il aura ce qu'on appelle *pocula perpetua*, et *pilulae perpetuae*, des coupes et des pilules perpétuelles, qui ne s'épuisent jamais de leur vertu purgative et vomitive, quoiqu'on mette tous les jours du vin en infusion dans les coupes, ou qu'on fasse avaler tous les jours une pilule, qu'on peut rechercher dans les selles, et la laver pour s'en servir à de semblables usages, comme l'expérience le témoigne tous les jours, ce qui prouve bien évidemment que l'antimoine participe autant ou plus, que pas un autre mixte, de la lumière et du feu céleste, qui ne diminue jamais de vertu, quoiqu'il envoie tous les jours ses rayons et sa chaleur : or ce n'est aussi que par une éradiation de vertu que ces coupes et ces pilules agissent et c'est aussi par l'irradiation et par l'influence supérieure ignée et sulfurée de la substance qui les compose, que leur vertu est comme miraculeusement refournie.

§. 29. *La calcination solaire de l'Antimoine*.

Nous avons fait voir ci-dessus que les calcinations de l'antimoine avec le nitre l'ouvraient, le purifiaient et le fixaient : ce qu'il ne pourrait faire, si ce sel ne participait tout à fait de la lumière qui se trouve corporifiée eu lui : mais il faut que nous fassions voir ici pathétiquement, que le Soleil, qui est le père et la source de la lumière qui engendre le nitre, purifie et fixe l'antimoine beaucoup mieux et plus efficacement que nitre ne le peut faire, ce qui est une calcination véritablement philosophique et digne d'un Artiste curieux rechercher les merveilles de la nature et de l'art. Or ceux qui ne savent pas les beaux effets du feu magique et céleste, qui se tire des rayons du soleil par le moyen du miroir ardent, pourront à peine croire ce que nous avons à dire et à démontrer à ce sujet.



Ce digne feu conserve et multiplie l'antimoine, au lieu que le feu commun et les sels le changent et le détruisent. Ce que nous prouvons ainsi. Si l'Artiste prend douze grains d'antimoine minéral ou commun, qui soient réduit en une poudre impalpable, et qu'il les calcine au feu ordinaire ou par le sel, il pousse une fumée d'une couleur et d'une odeur désagréable, qui a du poids, car si cette fumée était reçue dans des vaisseaux sublimatoires, on y trouverait des fleurs qui ne sont que l'antimoine météorisé, comme nous le ferons voir, lorsque nous parlerons de la sublimation de ce minéral, ce qui fait que l'antimoine se trouve diminué de cinq ou six grains, lorsque la calcination est poussée jusqu'en une poudre grise ou blanche, qui est encore purgative et vomitive. Mais si on calcine le même poids d'antimoine avec le miroir ardent, qui concentre les rayons de la lumière du soleil pour la faire agir sur la matière, ce minéral jette aussi des vapeurs, comme lorsqu'on le calcine au feu commun, et par conséquent il devrait aussi diminuer de la même quantité, ce qui ne se fait pourtant pas, car lorsque la calcination a été souvent réitérée, et que l'antimoine est converti en une poudre blanche, on en trouve quinze grains au lieu de douze, et par conséquent il est augmenté de la moitié, puisque les vapeurs qui en ont été exhalées, le devrait avoir diminué d'autant : mais ce qui est encore plus merveilleux et moins concevable c'est que ces quinze grains de poudre blanche ne sont ni vomitif ni

ଔ೫ଔ೫ଔ೫ଔ೫ଔ೫ଔ೫ଔ೫ଔ೫ଔ೫ଔ೫ଔ೫ଔ೫ଔ೫ଔ೫ଔ೫ଔ೫ଔ೫ଔ೫

purgatif, au contraire ils sont diaphorétiques et cordiaux ; ce qui cause avec quelque raison l'étonnement des plus intelligents et des plus sensés Physiciens.

Il faut pourtant cesser d'admirer, lorsqu'on a connu et compris que la lumière est ce feu miraculeux qui est le principe de l'antimoine, et que c'est elle aussi qui la préparé. Ce qui montre que ce noble minéral possède un aimant naturel en soi, d'attirer du plus haut des cieux ce noble semblable qui l'a produit, et qui lui fournit sa vertu. La calcination solaire se fait donc de la sorte.

Il faut que l'Artiste ait un miroir ardent qui soit de trois quarts de pied de diamètre, qu'il soit de deux pièces jointes ensemble, dont les deux concaves soient unis et les deux convexe en dehors et qu'il ait un trou pour emplir la concavité avec de l'eau claire ; car ce miroir concentrera plus les rayons, et calcinera mieux que s'il était d'une seule pièce, et qu'il fût plus large de diamètre. Ce miroir doit être bien collé avec de la colle de poisson, afin que l'eau n'en puisse sortir, et il doit être ajusté sur un pied qui ait une vis, qui le puisse faire monter et baisser selon la nécessité ; il faut qu'il ait de plus des lunettes d'un verre qui soit vert, afin de conduire la pointe des rayons sur l'antimoine, et qu'il le puisse remuer, à mesure qu'il se calcine ; autrement la vivacité de cette lumière endommagerait et ruinerait sa vue. Il faut placer l'antimoine sur un porphyre bien poli, et avoir une molette auprès de soi pour le broyer, lorsqu'il est en grumeaux, l'antimoine doit être en poudre la plus subtile qu'on puisse faire, il faut avoir grand soin de conduire la lumière, de remuer la matière et de la broyer, et continuer ainsi jusqu'à ce quelle soit réduite en une poudre blanche, qui ne s'assemble plus en grumeaux, et qui ne fume plus lorsque l'on y fait darder la lumière, ou qu'on la met sur un morceau de fer rouge et étincelant, ce qui est la preuve de la fixité.

On peut calciner beaucoup mieux et beaucoup plutôt le régule étoilé, que l'antimoine ordinaire. Et de diaphorétique en sera plus efficace et meilleur. La dose en est depuis deux grains jusqu'à douze, pour s'en servir contre toutes les maladies que nous avons dites ci-devant, et on connaîtra par les effets, que ce remède est sans comparaison plus excellent que le diaphorétique ordinaire. La figure qui ici est jointe, démontrera tout ce qui appartient à cette opération, beaucoup plus clairement qu'elle ne se peut décrire. Et ainsi nous finissons les produits de la calcination sèche de l'antimoine, et nous passons à la calcination humide qui est la précipitation.

§. 30. *De la calcination humide de l'Antimoine.*

Il n'est pas nécessaire que nous répétions inutilement ici ce que nous avons dit, lorsque nous avons traité des précipités du mercure, parce que c'est plutôt un calciné qu'un précipité ; c'est pourquoi nous renvoyons l'Artiste à ce que nous en avons dit ci-devant. Nous donnerons deux exemples de ces prétendus précipités, afin de mieux instruire l'Artiste sur toutes les manières de travailler, qui sont capables d'élever son esprit à des choses plus sublimes et plus hautes, dont ces préparations ne son proprement que les rudiments.

ღ₪ღ₪ღ₪ღ₪ღ₪ღ₪ღ₪ღ₪ღ₪ღ₪ღ₪ღ₪ღ₪ღ₪ღ₪ღ₪

Le premier précipité de l'antimoine.

Prenez autant que vous voudrez d'antimoine bien choisi, mettez-le en poudre grossière, jetez le dans un matras qui ait le col long et large, et versez dessus peu de l'eau régale qui soit bonne, en agitant doucement la matière, jusqu'à ce que le menstrue surnage de trois doigts : mais il faut prendre garde à l'action du dissolvant, mettez le vaisseau en digestion aux cendres à une chaleur égale, jusqu'à ce que vous voyez que l'antimoine paraisse au bas du vaisseau en une chaux blanche ; alors versez le tout dans une retorte et retirez l'eau régale par distillation au sable, jusqu'à ce que la poudre qui sera au bas soit bien sèche : il faut alors digérer cette chaux dans de l'eau de pluie distillée, et la bien édulcorer avec de la nouvelle eau, et la faire sécher lentement.

Après quoi, mettez la dans un creuset et la réverbérez durant six, sept ou huit heures, ou jusqu'à ce que sa couleur soit changée et exaltée en rougeur. Si on veut épargner son feu et sa peine, on peut mettre cette chaux dans un creuset, qui soit couvert et bien luté, et le mettre réverbérer dans le four de Potier de terre durant tout le temps qu'il cuira son ouvrage.

Ce précipité rouge purge très heureusement les sérosités jaunes et âcres qui séjournent ordinairement au fond de l'estomac et aux parties circonvoisines, qu'il évacue très bien par haut et par bas. Ce n'est pas qu'il soit violant ne purgatif de soi-même : car il opère autrement en ceux qui ne sont pas farcis de ces sérosités superflues, et qui n'ont pas la fermentation du ventricule viciée : il agit en eux par les sueurs, par les urines ou par la transpiration insensible. La dose est depuis un grain jusqu'à huit, dans des conserves cordiales ou dans la gelée de quelques fruits.

Le second précipité de l'Antimoine.

Prenez autant que vous voudrez d'antimoine qui soit bien choisi, broyez-le en poudre, que vous mettrez dans un matras, et versez dessus de l'eau régale jusqu'à ce qu'elle surnage de deux pouces ; placez le vaisseau aux cendres, et l'agitez de temps en temps, afin de faciliter la dissolution : vous la retirerez par inclinaison bien purement, ou la filtrez dans un entonnoir de verre avec du verre grossièrement pilé : versez la filtration dans une cornue, et distillez lentement au sable jusqu'à sec : versez sur la poudre qui reste, de l'eau de pluie distillée, et digérez au bain-marie jusqu'à ce qu'elle soit teinte d'une couleur rouge ; séparez ce qui est teint, et continuez la digestion et l'extraction avec de nouvelle eau, jusqu'à ce qu'elle ne tire plus de couleur, assemblez toutes les teintures et les filtrez, puis retirez l'eau aux cendres par une lente distillation jusqu'à sec dans une cucurbite : versez sur ce qui reste de très bon vinaigre distillé, et en faites encore l'extraction, jusqu'à ce que le vinaigre ne se colore plus, filtrez la teinture et jetez les fèces blanches qui restent : retirez le vinaigre aux cendres lentement jusqu'à sec, ou plutôt seulement jusqu'en consistance d'un sirop épais, sur lequel vous verserez de l'esprit de vin tartarifié, lutez bien le vaisseau avec se rencontre, et le mettez digérez et extraire au bain

ɞɷɞɷɞɷɞɷɞɷɞɷɞɷɞɷɞɷɞɷɞɷɞɷɞɷɞɷɞɷɞɷ

vaporeux durant trois semaines, et vous aurez une teinture belle et rouge que vous filtrerez et rejetterez encore les fèces, vous retirez l'esprit de vin à la très lente chaleur du bain-marie jusqu'à sec, et vous aurez une poudre ou un précipité qui n'est pas des moindres préparations de celles qui se tirent de l'antimoine.

C'est un remède souverain contre la vérole et contre le scorbut, mais surtout il n'y en a guère de pareil pour dissoudre le sang caillé, et pour résoudre et faire évacuer les abcès internes et la matière qu'ils contiennent, sans aucun danger. La dose est depuis un demi-grain jusqu'à quatre, ou cinq grains dans quelque eau ou dans quelque esprit cordial et stomachique, ou en bol dans quelque confection ou dans quelque conserve.

§. 31. *La sublimation de l'Antimoine*.

Cette opération est une des plus nécessaire est une des plus nécessaire pour ouvrir le corps de l'antimoine, et pour commencer à mûrir les substances indigestes qui sont en lui. Or il faut que l'Artiste apprenne, que quand Paracelse parle de réduire l'antimoine en alcool pour la préparation de son *Lili*, il n'entend pas de le faire triturer sur le marbre, pour le réduire en une poudre impalpable, mais il veut une autre trituration, qui est beaucoup plus philosophique, qui est sa météorisation et son exaltation en vapeurs par le moyen du feu, qui n'est rien autre chose que la sublimation : car il faut remarquer que ce grand et merveilleux Artiste demande que tout le corps de l'antimoine passe, sans qu'il reste aucune petite portion de son soufre ni de son mercure : ce qui ne se peut faire par aucune autre voie que par la sublimation. La sublimation fournit les fleurs et le cinabre. Nous parlerons dans la suite.

§. 32. *Comment il faut faire les fleurs d'Antimoine*.

Il faut placer au four à vent un pot de terre qui ne soit point vernissé, mais cependant d'une bonne matière, qui puisse résister longtemps au feu ; il doit y avoir quatre trous autour du pot pour mieux évaporer le feu ; il faut luter sur ce pot un autre pot qui reçoive le bord de celui de dessous, et que ce pot soit percé au cul de la largeur de trois ou de quatre pouces de diamètre, et qu'il soit aussi percé à côté d'une ouverture d'un pouce de diamètre, afin de pouvoir jeter l'antimoine dans le premier pot. Après cela, ajustez encore trois ou quatre autres pots sur ces deux premiers, et qu'ils soient percés par le cul comme le second, mais que le dernier n'ait qu'un trou de la grosseur du bout du doigt qu'on puisse fermer avec un bouton de terre. Mais que ce bouton soit juste, et qu'il serve à fermer le trou par où on jettera l'antimoine. Les pots étant bien lutés et le lut séché, il faut donner le feu doucement d'abord, puis l'augmenter jusqu'à ce que le premier pot rougisse de tous les côtés, et alors il faut commencer à y jeter deux drachmes d'antimoine en poudre à la fois et non pas d'avantage, il faudra en jeter autant de demi-quart d'heure en demi-quart d'heure, et entretenir toujours le feu, afin que le pot rougisse de plus en plus. L'Artiste continuera autant qu'il voudra l'opération, et il trouvera l'antimoine sublimé en fleurs grises, blanches, jaunâtre et quelquefois rouges, selon qu'il aura gouverné son

feu. On ne se sert pas beaucoup de ces fleurs pour purger les malades, à cause de leur violence, c'est proprement le soufre de l'antimoine, mais elles servent pour en faire d'autres remèdes, lorsqu'elles sont corrigées. On en peut néanmoins donner depuis deux grains jusqu'à quatre, et à six aux personnes les plus robustes, dans de la conserve de roses, ou en infusion dans du vin blanc. Mais ceux qui voudrons se servir des fleurs d'antimoine sans en appréhender la violence, en sublimerons les fleurs, comme nous allons enseigner.

§. 33. *Les fleurs du régule d'antimoine.*

Nous prenons du régule d'antimoine pour cette opération, parce qu'il est déjà privé de la plus grande partie de son soufre impur, et que de plus le sel armoniac qu'on y ajoute, n'élève avec soi que le soufre et le mercure le plus pur de l'antimoine.

Prenez donc une demi-livre de beau régule d'antimoine, et autant de sel armoniac très pur, mettez les en poudre chacun à part et les mêler exactement, mettez les dans une cucurbite au sable, couvrez-la de son chapiteau, adaptez-y un matras pour récipient ; luttez et donnez le feu, jusqu'à ce que ce qui peut monter soit monté. Retirez les fleurs qui seront jaunes et les édulcorez avec de l'eau de pluie distillée, et vous aurez un remède excellent, qui n'a point la violence qu'ont les simples fleurs.

On en donne aux maniaques, aux mélancoliques, et à ceux qui ont la fièvre quarte. La dose est depuis deux grains jusqu'à six dans de la conserve de rose, ou en infusion dans quelque liqueur fermentée.

Notez que si on fait fluer les fleurs simples d'antimoine avec le double de leur poids de salpêtre très pur dans un creuset au feu, et qu'on les édulcore ensuite, puis qu'on les digère dans de l'esprit de vin durant quinze jours, et qu'on l'enflamme après dessus, qu'il reste une poudre diaphorétique qui est merveilleuse pour la purification du sang, dont la dose est depuis quatre grains jusqu'à dix ou douze gains. Or comme les fleurs d'antimoine simple et bien blanches sont un remède admirable dans les maladies les plus enracinées, et que leur violence empêche qu'on ne s'en serve, il en faut enseigner la véritable correction.

§. 34. *La correction des fleurs d'Antimoine.*

Prenez une once de fleur d'antimoine qui soient bien subtiles et bien blanches, mêlez-les avec une once et demie de sel de tartre de Sennert, mettez ce mélange dans un bon creuset, et les faites fondre à force de feu au four à vent, et il s'en fera une masse rouge, qu'il faut mettre en poudre dans un mortier chaud, et y ajouter du magistère de perle soluble et de celui de corail, de chacun une drachme et demie. Il faut mettre cette poudre dans un matras, et verser dessus de l'esprit de vin aromatisé jusqu'à l'éminence de quatre doigts, et boucher le matras avec un autre matras de rencontre, que vous ferez digérer aux cendres lentement durant trois jours naturels ; puis il faut versez-le tout dans une petite cucurbite et retirer l'esprit de vin jusqu'à

sec, à la lente chaleur du bain-marie, et on aura un antimoine bien corrigé et bien agréable, qu'il faut garder pour l'usage dans une fiole bien bouchée, autrement il se résoudrait à l'air.

On le donne dans de la conserve ou dans du vin, depuis quatre grains jusqu'à seize, contre toutes les maladies invétérées, et principalement contre les plus fortes et les plus opiniâtres impressions de la mélancolie, contre les fièvres intermittentes et contre toutes sortes d'obstruction. Son action se fait différemment selon les matières qu'il rencontre dans l'estomac, car il fait quelquefois vomir, mais non pas toujours. Il purge par les selles et par les urines ; mais son principal et son meilleur effet arrive par la transpiration insensible, à cause qu'il fortifie par l'éradiation et par l'écoulement de sa vertu toutes les digestions, et fait que l'archée chasse et pousse du centre à la circonférence tout ce qui est nuisible à l'économie de la santé et de la vie.

§. 35. *Comment il faut faire l'esprit de vin aromatisé.*

Prenez du galanga, du girofle, de la cannelle et du macis de chacun deux drachmes, du safran une drachme, de l'ambre gris, un scrupule et six grains de musc, mettez le tout en poudre et le mêlez, faites-en l'extraction dans un vaisseau de rencontre avec de très bon esprit de vin alcoolisé, retirez la teinture et en continuez l'extraction, jusqu'à ce que l'esprit de vin n'en tire plus rien, joignez le tout et le gardez dans une bouteille, comme un grand confortatif pour le cœur, pour le cerveau et pour l'estomac aussi, aussi bien que pour la digestion et la correction des remèdes chimiques, et particulièrement de ceux qui se tirent du mercure et de l'antimoine.

Nous ne parlerons pas ici du cinabre ou vermillon de l'antimoine, quoiqu'il se fasse par la sublimation, à cause que nous réservons de la dire ci-après, lorsque nous décrirons la distillation du beurre ou huile glaciale de ce minéral, car une de ces opérations ne se peut faire sans l'autre.

ꕥꕥꕥ

§. 36. *La distillation de l'antimoine, qui fournit le vinaigre ou l'esprit acide, l'huile et l'esprit de l'antimoine.*

Il faut que l'Artiste se fournisse de patience pour la distillation du vinaigre d'antimoine, car outre qu'on en tire très peu, c'est que de plus il faut y employer beaucoup de temps et beaucoup de circonspection ; mais comme on trouvera dans les Auteurs que cet acide extrait son propre corps, il est nécessaire qu'on sache une bonne mécanique pour la distiller : ce qui se fera de la manière qui suit.

La distillation du vinaigre d'antimoine.

Vous prendrez de l'antimoine minéral en poudre grossière, et mettrez environ une once dans des pots de terre qui soient faits comme de petites coupelles, qu'il faut agencer en échiquier les uns sur les autres dans une grande capsule de terre, puis il faut la couvrir d'une pareille capsule, la bien lutter et la lier avec du gros fil de fer, placez-la au réverbère clos, et lui adaptez un grand récipient : donnez le feu durant vingt quatre heures, comme pour la distillation de l'esprit de sel ou de vitriol : après quoi, faites cesser le feu et ouvrez les vaisseaux, gardez l'esprit acide qui sera en très petite quantité ; puis remettez de l'antimoine dans les petits pots ; recommencez, et continuez tant que vous ayez assez de cet esprit ou pour le travail que vous voudrez entreprendre, ou pour vous en servir en Médecine.

Mais il faut que l'Artiste mette toujours à part l'antimoine minéral, lorsqu'il a été distillé, et qu'il l'expose à un air ouvert : car il attirera de l'influence des astres et de l'air, de quoi fournir à la distillation au bout de six semaines ou deux mois, et ainsi il n'aura besoin que de sept ou huit livres d'antimoine minéral pour la distillation de cet esprit, parce qu'il en aura toujours du prêt pour s'en servir à la même opération.

Cet esprit acide sert à l'extraction de la teinture de son propre corps : voilà pourquoi il ne faut pas que l'Artiste se laisse surprendre, lorsqu'il trouvera dans les plus célèbres Auteurs, qui ont traité de l'antimoine, qu'il faut l'extraire avec du vinaigre, mais il doit savoir qu'ils demandent du vinaigre qui a été tiré de l'antimoine sans addition.

Cet acide est excellent pour rafraîchir toutes les intempéries des parties du corps, et principalement les ébullitions du sang ; c'est pourquoi on l'emploie avec un très heureux succès dans les fièvres continues, malignes, chaudes et putride : car il pénètre le corps et apporte un grand rafraîchissement aux pauvres malades : il en faut mêler avec l'eau d'alléluia, ou seulement dans de l'eau commune avec un peu de sirop du suc d'alléluia. La dose est jusqu'à une agréable acidité. Outre son usage intérieur, il est encore admirable pour l'extérieur : car il ôte le feu et l'inflammation des brûlures qui ont été faites avec la poudre à canon, si on le mêle avec du sel de Saturne dans de l'eau, et qu'on l'applique avec des compresses, et qu'on en fasse un nutritum ou un liniment avec l'huile, afin d'en oindre les parties brûlées, et on ne manquera

pas d'en voir des effets notables. *Nous donnerons dans l'addition du tome V, une autre manière bien moins difficile de faire le vinaigre d'antimoine tiré de Basile Valentin.*

La distillation de l'huile ou du baume de l'antimoine.

Prenez parties égales de sucre candi blanc et d'antimoine bien choisi, broyez les chacun à part et les mêlez exactement, mettez-les dans une cornue, et placez par-dessus une poignée de chanvre bien nette, afin d'empêcher que la matière ne passe en corps dans le récipient, lorsqu'elle s'élève et qu'elle fait son ébullition, qu'on ne peut empêcher autrement qu'avec cette filasse. Placez cette cornue au réverbère clos et lui adaptez un bon récipient ; commencez le feu doucement et le continuez en l'augmentant peu à peu, jusqu'à ce que l'Artiste connaisse qu'il ne passe plus de gouttes ni de vapeurs. Laissez refroidir les vaisseaux, et versez ce qui sera dans le récipient dans un matras, ajoutez-y de l'esprit de vin tartarifié jusqu'à l'éminence de trois doigts, et les digérez ensemble au bain vaporeux durant trois ou quatre jours, filtrez le tout à froid par le coton dans une petite cucurbite, que vous placerez au bain-marie, et en retirerez l'esprit de vin, gardez cette huile ou ce baume dans une fiole pour le besoin.

C'est un excellent baume pour la guérison subite et comme miraculeuse des plaies récentes, des ulcères et des contusions, si on l'applique simplement dessus ou dedans avec des plumaceaux ou avec du coton. Mais c'est encore un remède surprenant contre les fièvres intermittentes et principalement contre les quarte, pour la cure desquelles on en fait des pilules qui suivent.

§. 37. *Les pilules contre les fièvres.*

Prenez une once de baume d'antimoine, une demi-once d'aloès purifié par le suc de chardon bénit et réduit en extrait, deux drachmes d'ambre gris et une drachme de teinture de bon safran, épaissi et évaporé en sirop épais : réduisez-le tout en une masse dont on puisse former des pilules, que quelques uns appellent du *Laudanum mercuriel*, et contre les fièvres. La dose est depuis quatre grains jusqu'à seize dans de la conserve de pleurs de souci ou dans celle de roses. Elles purgent doucement par le bas et provoquent quelquefois la sueur, ou agissent par une insensible transpiration.

§. 38. *La distillation du beurre ou de l'huile glaciale de l'antimoine.*

Il est nécessaire que nous donnions quelques remarques sur cette opération avant que de la décrire : car elle a été faite de tant de façons, et les Auteurs en ont eu jusqu'ici des sentiments si différents que l'Artiste aurait beaucoup de peine à se fixer à ce qu'il doit en croire. Car ils ont crû *premièrement* que le mercure sublimé contribuait beaucoup à la vertu purgative des remèdes qu'on prépare de cette huile, et que la substance du mercure passait et faisait partie de cette huile, ce qui néanmoins n'est ni vrai ni probable, comme le prouve clairement la sublimation du mercure avec le soufre de l'antimoine, et le reste de ce mercure qui se revivifie en corps d'argent vif coulant ou dans la cornue ou dans le récipient : que si cette huile se fait avec le régule de

l'antimoine, il ne se fait aucune sublimation, à cause que le régule est privé de son soufre externe et grossier ; mais tout le mercure se revivifie en son même poids, à la réserve des esprits des sels, qui l'ont abandonné pour agir sur l'antimoine et le dissoudre pour le faire passer en beurre. Mais la preuve en est encore plus convaincante, lorsque les Artistes prendront la peine de réduire la poudre émétique qui se fait de ce beurre en régule avec du sel de tartre et du nitre, ce qui prouve que cette poudre n'est que pur antimoine. Et la plus sure et dernière preuve est, qu'on peut faire du beurre d'antimoine sans y employer de mercure sublimé : car si on se sert simplement du vitriol, du sel commun et de l'antimoine, on tirera une huile glaciale qui sera de même nature que celle qui sera avec le sublimé, hormis qu'elle ne sera pas si subtile, parce que les esprits de ces substances grossières ne sont pas capables de bien pénétrer ni de bien dissoudre l'antimoine, comme les esprits qui sont coagulés avec le sublimé corrosif.

La *seconde remarque* est pour la dose du sublimé : car quelques-uns en prennent parties égales, d'autres le double, et d'autre plus ou moins ; mais comme il faut que l'Artiste fasse ses opérations sans hésiter, et avec connaissance des matières qu'il emploie et de leur action l'une sur l'autre, il doit poser, pour axiome indubitable, qu'il faut toujours que le dissolvant qui est l'agent prédomine en poids sur le dissoluble, et qu'ainsi il ne manquera jamais de bien réussir, s'il prend trois parties contre une. Il y en a qui mettent cette opération au rang de celle du mercure, et l'appellent mercure de vie : mais nous l'avons voulu mettre parmi celles de l'antimoine, pour les raisons que nous avons rapportées ci-dessus. Elle se fait donc ainsi.

Prenez une livre d'antimoine bien choisi, et trois livres de sublimé corrosif, qui soit bien cristallin, mettez-les en poudre chacun à part, puis les mêlez, versez ce mélange dans une cornue, qui ait pour le moins trois quarts de vide, adaptez-y un récipient qui ait le col étroit, afin que le bec de la retorte n'entre pas plus d'un bon pouce dans le col, à cause de la nécessité qu'il y a de fondre et de faire couler l'huile glaciale, lorsqu'elle se coagule dans le col de la retorte ou dans celui du récipient ; lutez simplement avec du papier, et de la colle faite avec de la farine, donnez le feu peu à peu à nu, jusqu'à ce que les vapeurs et les gouttes commencent à tomber ; alors entretenez-le ainsi modérément, jusqu'à ce qu'il commence à se sublimer quelque chose au haut du col de la cornue, car c'est un signe que le cinabre ou le vermillon monte et se sublime : il faut alors ôter le récipient et en substituer un autre, à cause que ce qui distillerait gâterait en quelque façon ce que le premier contiendrait.

Cela étant fait, il faut pousser le feu comme il faut, et même en entourer la cornue presque jusqu'au haut avec des charbons ardents qu'il y faut poser doucement, afin de chasser toute la sublimation dans le col de la retorte, et le reste du mercure qui n'aura pas assez de soufre pour être coagulé en cinabre, se revivifiera, comme cela se verra après la sublimation achevée. Il faudra séparer le cinabre du mercure coulant, et garder le dernier aux mêmes usages que le vif argent ordinaire : mais on peut employer le cinabre pour en faire des trochisques pour donner le parfum à ceux qu'on traitera de la vérole. On s'en sert aussi en pilules dans la maladie

ꕥꕥꕥ

vénérienne et dans toutes ses dépendances, parce que ce soufre d'antimoine qui s'est joint au mercure et qui l'a coagulé, est d'une vertu beaucoup plus exalté que n'est le soufre commun, si bien que l'un et l'autre joints ensemble purifient insensiblement la masse du sang, et empêchent toutes les corruptions qui s'engendrent dans les parties qui servent à la génération. La dose en est depuis six grains jusqu'à vingt en pilules ou en bol, avec de la térébenthine de Chio, du baume du Pérou ou de l'extrait de succin ou de karabé.

Il faut verser l'huile glaciale qui est dans le premier récipient dans une retorte après qu'on l'aura fait fondre à une chaleur lente, il faut aussi que l'entonnoir soit chaud, afin que rien ne se coagule, faites couler tout ce qui sera dans le col de la retorte qui reçoit, afin qu'il n'y ait rien que de bien pur ; placez cette retorte au sable, appliquez-y un récipient qui soit sec et net, et le rectifiez à une chaleur graduée jusqu'à ce qu'il ne coule plus rien ; que si l'air d'alentour congelait la liqueur qui distille, il faudra la faire fondre avec un charbon bien allumé, qu'on approchera peu à peu du col du récipient et de celui de la cornue.

La rectification étant achevée, il faut mettre le tiers de ce qui est distillé dans une fiole, qui sera l'huile glaciale d'antimoine ou son beurre, qui n'est employé qu'à l'extérieur, pour apaiser et empêcher les gangrènes et les mortifications, si on en frotte doucement et simplement au-dessus de la partie morte, avec un pinceau ou avec un coton. On en peut aussi faire autant sur les charbons pestilentiels, qui s'amortissent aussitôt, et dont l'escarre se sépare avec facilité, sans une plus ample mortification ; et de plus, la cure en est beaucoup plus rapide : surtout cette huile sert aux Chirurgiens pour faire des cautères sur-le-champ, pour arrêter la carie des os et pour en hâter l'exfoliation, c'est pourquoi c'est un caustique commode pour achever la cure des fistules lacrymales. Les deux autres parties serviront à faire la poudre émétique, et le bézoard minéral comme nous le dirons ci-après.

§. 39. *Comment il faut faire la poudre émétique*.

Prenez la moitié de ce qui vous est demeuré de votre huile d'antimoine glaciale, et la faire fondre, si elle est coagulée, sinon vous la verserez comme elle sera dans une terrine où il y ait trois livres d'eau de pluie distillée, et aussitôt elle se précipitera en un corps blanc comme neige, parce que les sels qui tenaient la partie réguline et mercurielle de l'antimoine en dissolution, se joigne à l'eau qui est leur dissolvant ; ainsi ils abandonnent le corps de l'antimoine, comme ils avaient quitté le mercure sublimé dans la distillation précédente. Lorsque la précipitation sera finie, il faut agiter le tout avec un pilon de bois qui soit bien net, afin de bien faire la jonction des esprits salins avec l'eau, puis il faut laisser reposer le tout ; et lorsque l'eau sera bien claire, il faut la séparer par inclinaison autant qu'on le pourra sans troubler le fond, et garder l'eau à part ; puis y reversez de la nouvelle eau jusqu'à ce que la terrine soit pleine, et continuez ainsi la lotion jusqu'à ce que l'eau en sorte insipide. Après cela il faut séparer toute l'eau par filtration, et faire sécher la poudre entre deux papiers fort lentement ; ainsi on aura une poudre émétique, qui sera belle et blanche, que quelques-uns appellent la

poudre d'algarot, à cause d'un Italien nommé Algarotto, qu'on dit en être l'inventeur : et d'autres la nomment improprement et faussement mercure de vie. Il y en a encore qui honorent cette poudre du nom de poudre angélique, ou de celui de l'aigle blanche, à cause de ses rares et précieuses vertus.

La dose est depuis deux grains jusqu'à sept et huit : on s'en sert ordinairement pour nettoyer et pour purger toutes les matières nuisibles de tout corps, et principalement celles de la première région, que cette poudre évacue par le vomissement et par les selles. C'est pourquoi on l'emploie fréquemment dans la peste et dans les fièvres malignes, dans les maladies de la tête, dans la vérole, dans les douleurs vagues, dans la cure des ulcères malins et dans l'hydropisie, où elle agit presque ordinairement sans faire vomir.

Nous avons dit qu'il fallait mettre à part la première eau dans laquelle on a fait la précipitation, à cause qu'elle est empreinte de la vertu des esprits des sels qui avaient servi à la sublimation du mercure, ce qui parait par son goût qui est très acide. Si on retire l'eau par la distillation au sable jusqu'à réduction de trois ou quatre onces de liqueur, on aura ce que les Auteurs appellent esprit de vitriol philosophique, qui est fort efficace pour mettre dans les juleps et dans la boisson des fébricitants et de ceux qui ont la migraine : mais surtout il fait des merveilles à ceux qui ont les douleurs invétérées de la vérole, parce qu'il évacue comme il faut les sérosités malignes, qui picotent toutes les membranes et toutes les parties nerveuses du corps. Que si on ne la distille pas, il faut garder cette eau, et en mêler dans le breuvage des vérolés et dans celui des hydropiques jusqu'à une agréable acidité, et on en verra de bons effets ; parce que ces esprits salins ont encore conservé en eux quelque idée et quelque caractère de la vertu et de l'efficace du mercure et de l'antimoine.

Ceux qui voudront faire une poudre émétique moins violente, et un bézoard minéral plus efficace, distilleront leur huile glaciale, avec du beau régule d'antimoine, mais ils n'auront pas de cinabre.

§. 40. *Comment il faut faire le bézoard minéral*.

Prenez la dernière partie de votre beurre d'antimoine que vous pèserez et verserez dans un matras qui soit assez ample, puis vous jetterez dessus son poids égal de très bon esprit de nitre goutte à goutte au commencement, à cause de la prompte action de cet esprit sur la matière, aussi bien que pour les vapeurs subtiles et âcres qui sortent tout à coup du vaisseau, et qui seraient capable de nuire à l'Artiste ; il faut continuer ainsi peu à peu jusqu'à ce que vous y ayez tout mis, et lorsque la dissolution sera faite, et que la liqueur paraîtra claire, il faut la verser dans une cucurbite que vous placerez au sable sous une cheminée, et laisserez évaporer l'esprit jusqu'à sec : après quoi il y faut encore verser autant d'esprit de nitre qu'auparavant, mais il ne se fera plus aucune action, parce que l'écume du dragon est déjà mortifié par l'esprit du cerbère infernal, (ce sont les termes mystérieux des Artistes) il faut le faire encore évaporer jusqu'à sec,

ᴄᴣᴇᴅᴄᴣᴇᴅᴄᴣᴇᴅᴄᴣᴇᴅᴄᴣᴇᴅᴄᴣᴇᴅᴄᴣᴇᴅᴄᴣᴇᴅᴄᴣᴇᴅᴄᴣᴇᴅᴄᴣᴇᴅᴄᴣᴇᴅᴄᴣᴇᴅᴄᴣᴇᴅᴄᴣᴇᴅ

et y en reverser encore le même poids, pour la troisième fois et dernière fois, et le faire évaporer de même jusqu'à ce que ce qui demeurera au fond de la cucurbite, soit beau, blanc, sec, friable et qu'il n'ait aucun goût : s'il y restait pourtant quelque petite pointe aigrelette et agréable, elle ne nuirait nullement : c'est pourquoi il ne sera pas nécessaire de pousser le feu d'avantage ; Au contraire, il faut retirer le vaisseau, laisser refroidir la matière qui est le bézoard minéral, et le mettre dans une fiole pour le garder au besoin.

C'est un grand alexitaire, qui agit contre toute sortes de venins, et c'est cette belle vertu qui lui a fait donner le nom de *Bézoard*, par excellence, auquel on a ajouté le surnom de minéral, pour en faire la différence d'avec le bézoard animal, auquel on attribue aussi d'être un grand contrepoison : mais il n'approche point de la bonté ni de la vertu de notre remède antimonial, qui possède encore beaucoup d'autres propriétés, qui lui sont particulières et essentielles, à cause de ce soufre solaire qu'il contient en soi, dont l'efficace est inépuisable. Car ce rare médicament chasse puissamment par les sueurs, par les urines, mais surtout par la transpiration insensible, tout ce qu'il y a de malin et de vénéneux dans les corps sains et dans ceux qui sont malades, et spécialement dans toutes les maladies où la sueur est absolument nécessaire. Enfin je puis dire avec une vérité constante, que ceux qui s'en serviront, ne seront jamais frustrés tôt ou tard du secours qu'ils en attendent, pourvu que la maladie provienne des sucs et des sérosités surabondantes et malignes, comme celles qui dominent dans la vérole, dans le scorbut, dans les galles et dans les grattelles.

La dose est depuis deux grains jusqu'à douze, et si la nécessité le requiert, on peut même aller jusqu'à vingt. Mais il faut que ceux qui s'en serviront, aient le soin de faire prendre à leurs malades des bouillons de veau et de volaille avec de la racine de scorsonère, et qu'ils leur tiennent le ventre libre avec des lavements de simple urine nouvellement rendue, et qu'ils mettent de trois jours l'un un scrupule ou une demi-drachme du sel de tartre de Sennert, dans du bouillon que le malade prendra à jeun.

Mais il faut que l'Artiste sache que le bézoard minéral n'est proprement qu'un antimoine diaphorétique, qui a été fixé par l'esprit de nitre, parce que c'était un antimoine qui était passé en liqueur par le moyen des esprits salins, et qu'ainsi il fallait une liqueur ignée pour la fixer, comme le corps du nitre fixe le corps grossier de l'antimoine, et comme ce diaphorétique est plus pur et plus subtil, aussi opère-t-il plus promptement et en moindre dose. Ceux qui s'en voudront servir, auront recours aux vertus que nous avons légitimement données au diaphorétique d'antimoine.

Or comme ce remède est universel, on peut néanmoins le spécifier à quelques parties, et en y ajoutant quelques-uns uns des métaux, soit or, argent, cuivre ou étain, dont on peut mettre un huitième avec le régule, qui se peut fixer avec le triple de nitre pur, ou distiller ce même régule avec trois fois autant de sublimé corrosif, et en faire l'huile glaciale, que l'Artiste fixera avec trois diverses dissolutions et exsiccations de l'esprit du nitre, et l'Artiste en fera par ce moyen ce

qu'on appelle diaphorétique ou bézoard, lunaire, vénérien et jovial, dont on trouvera la description dans les Auteurs : il suffit d'avoir enseigné le travail qui est commun à toutes les préparations.

§. 41. *Comment il faut faire l'eau ou l'esprit d'antimoine composé.*

Prenez de l'antimoine bien choisi, du soufre commun et du nitre bien purifié, de chacun parties égales, mettez-les en poudres chacun à part, puis les mêlez ensemble. Ayez ensuite une cornue de terre qui ait un canal au derrière, long de quatre pouces et large d'un pouce de diamètre, placez cette cornue au réverbère clos, en sorte qu'elle soit enclose et murée de tous les côtés, hormis quatre registres pour évoquer le feu, et le bout du canal pour jeter la matière ; adaptez un très grand récipient où il y ait une livre d'eau au col de la cornue, et le luttez exactement, mettez le feu sous la cornue et l'échauffez en sorte qu'elle rougisse. Commencez alors à jeter une drachme de la matière que vous avez mêlé dans la cornue par le canal que vous boucherez aussitôt, et le récipient s'emplira de vapeurs et de nuages qui proviennent de la matière qui sera enflammée, et prenez garde surtout de n'y mettre pas d'avantage d'une drachme de cette matière à la fois autrement vous feriez tout sauter en l'air, à cause de la violence de la soudaine inflammation : c'est pourquoi je conseille à l'Artiste de se servir en cette opération d'un premier récipient de grès à trois canaux, dont le premier recevra le col de la cornue, et les deux autres chacun un grand ballon de verre, afin que les vapeurs trouvent plus d'étendue à leur sortie, et qu'ainsi l'artiste ni l'opération ne courent aucun risque. Continuez le feu pour entretenir la rougeur du vaisseau, et jetez de la nouvelle matière aussitôt que les récipients s'éclairciront d'eux-mêmes, et cela jusqu'à ce que vous croyez avoir assez de liqueur distillée. Les vaisseaux étant refroidis, retirez la liqueur du récipient et la filtrez, retirez au sable à la chaleur lente l'eau que vous aviez mise dans le récipient, qui emportera avec elle la plus grande partie de l'empyreume de l'esprit, que vous garderez à ses usages.

Ce remède atténue, incise, subtilise, digère et dissout toute sorte de matière tartareuse, glaireuse, crasse et lente en quelque partie du corps qu'elle se rencontre, et quelque fortement qu'elle y soit engagée et enracinée, et la chasse par les émonctoires, appropriés comme par les selles, par les urines, par les sueurs et par la salivation. C'est pourquoi il est excellent contre les obstructions du foie, de la rate, du mésentère, du pancréas, de la matrice et des hypocondres, et principalement lorsque cet esprit est accué du sel de mars. On le donne pendant six semaines dans de l'eau de fontaine avec un peu de sucre, jusqu'à une agréable acidité, si bien que cela fait une vraie eau minérale, dont les malades peuvent boire autant qu'il leur plaira. On peut aussi faire cette même opération avec du tartre au lieu de soufre : mais ce dernier aura plus mauvais goût que le précédent.

ꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥ

§. 42. *La liquation ou la résolution de l'antimoine.*

Cette opération n'est rien autre chose que la résolution qui se fait à l'air humide ou à la cave, des scories ou des fèces du régule qui à été fait avec du tartre, ou bien il faut calciner de l'antimoine, du nitre et du tartre ensemble, et puis exposer à l'air ou à la cave ce qui se trouve dans la cornue. L'union de ces trois matières coule en une liqueur crasse et rouge brune, qui n'a point d'autre usage que pour la mondification et la cure des ulcères rongeants et fétides, et principalement ceux qui sont sinueux, et où il y a des fistules. Car les sels détergent, et le soufre de l'antimoine sert de baume consolidatif.

§. 43. *L'extraction de l'antimoine.*

Nous voici enfin parvenu à la véritable volatilisation de l'antimoine pour en tirer les soufres et les teintures, qui sont les deux plus excellentes préparations qu'on en puisse faire, c'est pourquoi il faut que l'Artiste soit averti de ne pas se hâter dans ce travail, et d'agir ponctuellement selon que l'art le requiert, s'il veut parvenir à la fin qu'il se sera proposé. Nous décrirons donc premièrement la lessive forte, avec laquelle on extraira le soufre de l'antimoine. Ensuite de quoi nous enseignerons l'extraction de ce soufre. En troisième lieu, nous donnerons la fixation du soufre. Après quoi nous parlerons des teintures et du moyen de les tirer ; nous en donnerons deux exemples différents, afin de mieux instruire l'Artiste sur des préparations qui sont de la plus haute et dernière importance, à cause de leurs éminentes vertus et de leur grande efficacité.

§. 44. *Description de la lessive forte pour l'extraction du soufre de l'Antimoine.*

Prenez du sel de tartre, des cendres gravelées, de la chaux vive et de l'alun brûlé, ce chacun parties égales, mettez les en poudre chacun à part, puis les mêlez avec le double de leur poids de cendres du foyer, que vous mettrez dans un linge cru sur un tamis renversé, que vous poserez sur une grande terrine, puis vous verserez dessus de l'eau de pluie qui soit plus que tiède ; il faut cohober l'eau jusqu'à dix ou douze fois, afin de la bien empreindre des sels ; il faut ensuite la filtrer au travers du papier, afin qu'il n'y reste aucune impureté. On peut s'en servir à purifier le mercure, aussi bien qu'à extraire le soufre de l'antimoine comme il s'ensuit.

§. 45. *Comment il faut extraire le soufre de l'antimoine.*

Prenez une livre de cinabre d'antimoine, mettez-le en poudre subtile et le jetez dans un pot de terre vernissé, versez dessus de cette forte lessive jusqu'au tiers du pot, faites-les bouillir ensemble durant trois heures, et même d'avantage, remettez tant toujours de la nouvelle lessive chaude en la place de celle qui s'évapore par l'action du feu. Séparez par inclinaison la lessive du mercure coulant qui est au fond du pot, et la laissez reposer et le soufre de l'antimoine s'affaissera peu à peu au bas de belle couleur rouge, il en faut séparer la lessive doucement et le laver avec de l'eau de pluie distillée, jusqu'à ce qu'elle en sorte insipide, faites-le sécher

lentement, et ainsi vous avez le vrai et le propre soufre de l'antimoine, dont on fait la panacée qui suit.

§. 46. *La panacée du vrai soufre de l'antimoine.*

Prenez de ce soufre d'antimoine et de régule d'antimoine qui soit très pur, de chacun une once, mettez-les en poudre chacun à part et les mêlez exactement ensemble, mettez ce mélange dans une cornue et versez dessus trois onces d'huile de soufre bien rectifiée, ou autant de très bonne huile de vitriol, faites-les digérer ensemble à une chaleur fort lente durant huit jours, puis placez la cornue au sable et distillez jusqu'à sec, cohobez ce qui sera sorti jusqu'à sept fois, et à la septième fois poussez le feu autant que vous pourrez durant douze heures après que toute l'humidité sera sortie. Ou bien ce ne sera pas mal fait de casser la cornue, après que toute la liqueur sera passée, et broyer la matière qui était au fond, et la réverbérez quatre ou cinq heures durant sur un têt sous un moufle, afin d'en chasser toutes les impressions des esprits acides et corrosifs. Mettez ce qui a été réverbéré dans une cucurbite et cohobez quatre fois dessus de l'esprit de vin aromatisé comme nous l'avons enseigné ci-dessus.

On peut donner de ce remède tout seul depuis un grain jusqu'à huit dans des confections cordiales ou dans des conserves. Mais il est beaucoup meilleur, si on le mêle avec deux fois autant de magistère de corail soluble, et qu'on en donne depuis quatre grains jusqu'à vingt dans les même confections ou dans les conserves, et qu'on fasse boire par-dessus un peu de bonne malvoisie ou de quelque autre vin qui soit subtil et vigoureux.

Ce médicament n'en a pas beaucoup de pareil pour chasser par les sueurs tout ce qui gâte et qui infecte la masse du sang, qu'il purifie parfaitement, de sorte qu'il est propre et convenable à toutes les maladies, qui ont besoin de la transpiration sensible, et particulièrement à la lèpre, à la vérole, au scorbut, et à la puanteur et aux éruptions du cuir de quelque nature qu'elles soient. Il en faut répéter la dose selon la fixité ou la volatilité de la maladie : car il sert également contre la colliquation et contre l'obstruction, parce qu'il fortifie les esprits qui sont les maîtres et directeurs des fonctions de la vie et de la santé. C'est particulièrement un spécifique admirable dans toutes les maladies pestilentielles, épidémiques et malignes ; car c'est en celle-là qu'il fait beaucoup plus excellemment paraître ses forces et sa vertu.

§. 47. *Des teintures de l'antimoine.*

Avant que de décrire les teintures en particulier, il faut que nous donnions quelques notions générales aux Artistes, qui contribueront beaucoup à leur instruction, et qui feront voir qu'il vaudrait beaucoup mieux donner les remèdes qui se tirent de l'antimoine sans vin qu'avec du vin, parce que l'esprit volatil du vin augmente toujours sa faculté vomitive et qu'il l'ouvre trop au lieu de le resserrer et le fixer. Il faut donc que l'Artiste remarque et observe généralement que lorsqu'il voudra extraire l'antimoine avec l'intention d'en faire un remède cordial,

corroborant et diaphorétique, il ne doit jamais commencer son extraction ou sa dissolution par l'esprit de vin, ni par aucun autre esprit volatil sulfuré, qui lui soit analogue ; au contraire cela se doit faire avec quelque esprit acide qui ait la vertu de concentrer et fixer, et après cela se servir de l'esprit de vin pour la dernière extraction. De cette sorte, on peut dire que la teinture de l'antimoine n'est rien autre chose qu'une dissolution d'une partie de ce même antimoine et l'extraction de son soufre interne et fixe. La première opération se fait par le moyen d'un esprit acide, et la seconde par l'entremise de l'esprit de vin par la digestion et par la circulation, comme nous allons enseigner dans la suite.

§. 48. *La première teinture de l'antimoine*.

Nous avons enseigné ci-devant la véritable correction de l'antimoine pour en ôter tout le soufre impur, lorsque nous avons décrit comment il en fallait faire le verre sans addition : c'est pourquoi nous ne le répétons pas ici. Nous dirons donc seulement qu'il faut prendre une demie livre de ce verre qui a été fait sans addition, qui soit beau, rouge et transparent comme un grenat oriental, et le mettre en poudre impalpable, le broyant sur le porphyre ; mettez la poudre dans un matras, et versez dessus de l'esprit de vénus jusqu'à l'éminence de quatre doigts ; agitez-le comme il faut dans le commencement, et le faire digérer, dissoudre et extraire aux cendres à une chaleur lente, et votre esprit se colorera dans l'espace de trois ou quatre jours aussi rouge que du plus beau vin de Bourgogne, il faut retirer par inclinaison, cet esprit teint et en reverser du nouveau pour extraire encore durant trois jours et continuer ainsi jusqu'à trois fois.

Cela étant fait, il faut filtrer les teintures et les mettre dans une cucurbite au bain-marie, et en retirer le menstrue à chaleur lente jusqu'à consistance d'un sirop épais, sur lequel il faut verser la hauteur de trois doigts de très bon alcool de vin, et boucher la cucurbite de sa rencontre et la bien luter, puis mettre ce vaisseau au bain vaporeux et l'y faire extraire, circuler et exalter, et l'esprit se chargera peu à peu du soufre centrique et solaire de l'antimoine : lorsqu'il est suffisamment chargé de couleur, il le faut retirer et en remettre de l'autre, et continuer ainsi jusqu'à ce que l'esprit de vin ne se colore plus, joignez toutes les teintures et les filtrez, mettez la teinture filtrée dans une cucurbite à la vapeur du bain, et en retirer les trois quarts de la liqueur, et gardez ce qui reste comme une teinture excellente et qui est remplie de vertus sans nombre. C'est un remède excellent contre toutes les obstructions invétérées du foie, de la rate et de toutes les autres parties du ventre, comme aussi contre celles des poumons, contre la rétention des mois, contre les deux espèces de jaunisse, contre l'hydropisie, la phtisie, asthme, la pleurésie, la cachexie, la mélancolie hypocondriaque, contre toutes sortes d'ulcères tant internes qu'externes, contre la lèpre, la peste, la vérole, toutes espèces de galle et de grattelle, contre la petite vérole, la rougeole, et généralement contre tout ce qui cause l'altération de la santé. Elle purge et chasse tout ce qui nuit au corps, par les sueurs et par la transpiration insensible. La dose est depuis deux gouttes jusqu'à neuf ou dix dans du vin d'Espagne ou dans quelque autre

liqueur analogue, comme l'hydromel vineux ou la malvoisie : il faut que ceux qui s'en serviront, soient au lit et qu'ils attendent patiemment la sueur, on en peut continuer l'usage de trois en trois jours pour les malades et une fois par moi par précaution, et pour décharger la nature de la superfluité des digestions.

Or comme ces teintures ne se peuvent transporter sans danger, on peut évaporer le reste de l'esprit de vin jusqu'à consistance de miel cuit, et ajouter deux onces de poudre de corne de cerf préparée philosophiquement, pour once de sirop épais, et ainsi on aura une confection admirable qui se pourra transporter et envoyer partout, dont la dose sera depuis quatre grains jusqu'à vingt, et l'on boira par-dessus des même liqueurs que nous avons dites, ou bien on mêlera cette confection avec une cuillerée de l'une de ces boissons, et on avalera le reste d'un petit verre par-dessus, avec les mêmes observations que ci-devant.

§. 49. *La seconde teinture de l'antimoine.*

Pour parvenir à faire cette teinture, faut premièrement faire le menstrue, qui reçoit dans sa composition du bon vitriol bien choisi, du sel commun bien pur et de la chaux vive, de chacun une livre, du sel armoniac quatre onces, mettez-les en poudre chacun à part, puis les mêlez et les jetez dans une cucurbite et versez dessus trois livres de très bon vinaigre distillé : il faut boucher la cucurbite de sa rencontre et la luter, et les faire ainsi digérer ensemble à une chaleur lente durant un jour naturel, cela passé, il faut mettre le tout dans une retorte, et retirer l'esprit par un feu bien gradué durant vingt quatre ou trente heures. Pesez ce qui sera passé en liqueur, et y ajoutez autant pesant de sel commun qui soit sec, et le rectifiez à une chaleur bien réglée, en sorte que tout ce qui distillera sorte beau et clair, et que rien ne soit trouble.

Prenez ensuite une livre de verre d'antimoine fait sans addition, qui soit réduit en alcool sur le porphyre, mettez-le dans un grand matras et versez dessus l'esprit que vous avez distillé, agitez-les ensemble et les mettez digérer et dissoudre aux cendres à une chaleur égale, et lorsque le verre sera dissout, il faut verser tout ce qui sera clair par inclinaison et filtrez le reste : mettez-le tout dans une cucurbite, couvrez-la de son chapiteau, lutez et placez le vaisseau au bain-marie et en retirez le menstrue à une chaleur modérée jusqu'à sec ; il restera au bas de la cucurbite une matière épaisse, lente et noirâtre, qu'il faut mettre à la cave sur une table de verre, afin de la faire résoudre en huile, ou plus proprement dit, en une liqueur rouge, qui laissera quelques fèces sur le verre. Versez cette liqueur rouge dans une petite cucurbite et en retirez l'humidité aux cendres jusqu'à ce que la matière soit sèche, qu'il faut retirer promptement avant que l'air s'y soit communiqué, et la mettre dans un pélican ou dans un vaisseau de rencontre et verser dessus du plus excellent alcool de vin, qui ait été déphlegmé sur du tartre calciné, lutez les ouvertures et les jointures du vaisseau, et les faites digérer au bain vaporeux dans la sciure de bois jusqu'à ce que l'esprit soit coloré d'un beau rouge haut en couleur, qu'il faut retirer et en remettre d'autre, et continuer ainsi tant que l'esprit de vin ne se colore plus ; filtrez toutes les teintures et en retirez les deux tiers du menstrue à la très lente chaleur du bain-marie, et gardez

la teinture comme un riche trésor pour la santé. Elle est convenable à toutes les maladies auxquelles nous avons dit que la première était propre, avec les même précautions et en même dose.

Mais notez qu'il ne faut pas que l'Artiste jette les restes de ces deux teintures : au contraire il faut qu'il les garde pour en tirer le sel, comme nous l'enseignerons en son lieu. Il faut aussi que l'Artiste sache que la liqueur rouge qui a été faite à la cave, est un des plus excellents baumes qui soit au monde pour la cure des plaies et de toutes sortes d'ulcères, quelque malins qu'ils soient, et principalement contre ceux qui sont véroliques et contre les nodus, c'est pourquoi il en gardera une partie à part pour s'en servir au besoin.

§. 50. *L'infusion de l'antimoine.*

L'infusion de l'antimoine préparé ou non préparé ne contient pas de grands mystères : c'est pourquoi nous ne ferons pas beaucoup de réflexions : nous dirons seulement que cette opération produit les vins émétiques et les eaux ophtalmiques. Or les vins émétiques ont divers noms chez les Auteurs : car les uns les appellent, l'eau bénite, vin émétique, vin antimonial, vin sacré, et ainsi d'autres noms : quelques-uns ont aussi employé des matières diversement préparées pour faire ce remède, aussi bien que des menstrues différents : car on s'est servi du verre, des fleurs, du *crocus métallorum*, de la poudre émétique et même de l'antimoine cru ; on a extrait la vertu de ces différentes préparations ou avec du vin, ou avec du vinaigre ou avec de l'hydromel, ou avec de la bière, ou avec du cidre, ou même avec de l'eau de vie. De plus, on en a fait des extraits, des électuaires, des tablettes et des sirops, tellement qu'on leur a donné tel masque qu'il a plu à ceux qui s'en sont servis pour la santé. L'Artiste pourrait choisir de toutes ces matières et de ces menstrues ce qui lui agréerait le plus : mais nous lui conseillerons de choisir toujours la matière la mieux préparée, et celle qui contient le moins de souffre impur : c'est pourquoi il prendra le verre fait sans addition, et afin qu'il soit encore plus assuré de son fait, il faut que nous enseignons le moyen de le corriger encore mieux, et d'en faire quelques infusions et quelques préparations qui feront voir, que ceux qui blâment les remèdes de l'antimoine, ne l'ont pas connu, puisqu'on le peut rendre plus sur et plus agréable, que le plus facile et le plus bénin purgatif qui se tire des végétaux. Et comme nous avons dit que le vin volatilisait trop l'antimoine, nous ferons pourtant voir qu'on le peut extraire avec le vin, et lui ôter cependant en même temps cet esprit volatile, qui le chasse et le pousse trop promptement dans son opération.

§. 51. *La correction du verre d'antimoine, ou la poudre émétique corrigée.*

Prenez douze onces de verre d'antimoine fait sans addition, et trois onces et demie de salpêtre très pur et très sec, mettez-les en poudre chacun à part ; puis mêlez-les ensemble très exactement. Après cela mettez un petit pot de terre non vernissée, dans un fourneau sur un culot, entourez-le de feu et de charbon, et l'échauffez peu à peu, jusqu'à le faire rougir : il faut

alors jeter de votre mélange par cuillerées, et lorsque tout y sera, il faut faire rougir doucement la matière sans la faire fondre ; puis retirez le pot et en ôtez la masse qui sera jaunâtre, mettez-la en poudre dans un mortier chaud, jetez cette poudre dans une chopine d'eau de pluie distillée et l'agitez sur-le-champ, afin que le nitre se dissolve vite, et en retirez l'eau aussitôt, séchez la poudre qui reste, avec cette remarque, qu'il ne faut pas mêler ce qui sera de plus grossier au fond du vaisseau, mais qu'il se faut contenter de la plus subtile portion de la poudre ; et ainsi on a une poudre émétique si peu violente et si bien corrigée, qu'on la peut donner en infusion ou en sirop, et même dans le vin aux enfants à la mamelle et aux personnes les plus âgées, sans en appréhender jamais aucun mauvais accident.

La dose pour les enfants est depuis trois grains jusqu'à neuf en infusion dans du vin bouillant en quantité proportionnée, qu'il faut filtrer le matin et le faire prendre au malade. La dose pour les personnes âgées est depuis huit grains jusqu'à un scrupule, de la même façon. Mais pour mieux faire, il en faut faire un sirop comme il suit.

§. 52. *Le vrai sirop de l'antimoine.*

Prenez une once de cette poudre émétique corrigée, et la mettez en infusion au bain-marie dans une cucurbite de verre, avec quatre livres de suc de coings bien dépuré durant trois ou quatre jours, après cela retirez par inclinaison ce qui sera clair, et filtrez ce qui sera trouble, mêlez dans ce suc empreint de la vertu antimoniale deux livres de sucre en poudre, cuisez-le tout en consistance de sirop dans une terrine vernissée à la vapeur du bain, et lorsque le sirop sera achevé, ajoutez-y six gouttes d'huile de cannelle et deux gouttes d'huile de girofle, qui aient été bien mêlées, avec une drachme de sucre en poudre. Ce sirop est un noble purgatif et émétique pour les personnes les plus délicates. La dose en est depuis deux drachmes jusqu'à une once, une once et demie, et jusqu'à deux.

§. 53. *Le vrai tartre émétique purgatif.*

Prenez quatre onces de poudre émétique corrigée, avant que d'avoir été lavée, mêlez-les avec le même poids de sel de tartre qui soit pur et sec, mettez le mélange dans une cucurbite de verre au sable, et versez dessus trois livres d'eau de pluie distillée, faites les bouillir et évaporer ensemble jusqu'à sec, retirez la masse, et la dissolvez dans une quantité suffisante de la même eau, filtrez la dissolution, afin d'en séparer la poudre, puis évaporez la liqueur filtrée en sel, sur lequel vous verserez goutte à goutte du très bon esprit de vitriol, jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus aucune ébullition ni aucun bruit, ce qui est le vrai signe qu'il y en a assez ; évaporez toute l'humidité superflue, jusqu'à ce que vous ayez un sel bien sec qui est d'un goût agréable, qui se donne dans les bouillons ou dans quelque décoction convenable : il n'agit quelquefois que par les selles et par les urines, mais il fait aussi le plus souvent vomir, lorsque l'estomac se trouve rempli de glaires et de matières qui se gonflent et qui se fermentent facilement. La dose est

depuis un demi-scrupule jusqu'à une demi-drachme : c'est un remède qui ne se peut assez recommander, ni assez louer.

Nous conseillons donc à l'artiste de faire son vin émétique avec ce verre corrigé, c'est à savoir, en mettant infuser une once et demie de sa poudre émétique corrigée, dans six livres de vin bouillant au bain-marie, dans un grand vaisseau de rencontre ou dans un pélican durant l'espace de vingt quatre heures, et qu'il le filtre ensuite à travers du papier, dans lequel il aura mis une once et demie de sucre en poudre, qui soit empreint d'un scrupule d'huile de cannelle et d'un demi-scrupule de celle de girofle.

Ainsi il aura un vin émétique auquel il pourra se fier entièrement, et duquel il n'aura jamais de reproches. La dose ne sera depuis une demi-once jusqu'à trois et quatre onces. L'Artiste trouvera les vertus de ces trois derniers remèdes avec celles que nous avons attribuées aux autres préparations purgatives et émétiques où nous le renvoyons, parce qu'il n'est pas besoin de faire ici répétition inutile.

§. 54. *L'eau ophtalmique antimoniale*.

Prenez du verre d'antimoine réduit en alcool, ou en crocus métallorum trituré de même, une demi-once, mettez-le dans un matras avec une drachme de racine d'iris de Florence et six girofles en poudre grossière, versez dessus de l'eau de rue, de celle d'euphraise et de celle de fenouil, de chacune six onces ; mettez-les en infusion au bain vaporeux ou soleil en été, et agitez souvent le vaisseau, lorsque l'infusion se fera, durant quinze jours, et vous aurez une eau ophtalmique qui n'a guère de pareil pour fortifier la vue et mondifier les ulcuscules (c'est à dire les petits ulcères presque imperceptibles) qui se forment aux coins des yeux et aux paupières, qui causent ordinairement la démangeaison, la cuisson et l'inflammation. Mais ce qui est de plus admirable, est que cette eau ne cause aucune douleur, et produit néanmoins de très beaux effets.

§. 55. *La salification de l'antimoine*.

Nous donnerons deux diverses façons de faire le sel de l'antimoine, comme nous avons donne deux différentes manières d'en faire la teinture. Pour la première, il faut prendre le reste du verre d'antimoine, duquel on a tiré la première teinture et le mêler avec son poids égal de soufre en poudre, puis il faut les calciner ensemble de la même sorte qu'on a calciné l'antimoine pour en faire le verre, et bien remuer les matières, jusqu'à ce que tout le soufre soit consommé ; mais il faut bien prendre garde de ne point donner trop de chaleur, autrement la poudre se fondrait et se remettrait en corps d'antimoine. Cela fait, il faut broyer ce qui reste en alcool sur le porphyre, mettre la poudre dans un matras et verser dessus du très bon vinaigre distillé, tant qu'il surnage de quatre doigts, puis vous le mettrez digérer et extraire au sable durant huit jours, après quoi il faut retirer le vinaigre et en remettre de nouveau, jusqu'à ce que tout le sel

soit extrait, filtrez les extractions, et évaporez le vinaigre jusqu'à pellicule, ou ce qui sera mieux, jusqu'à sec, dissolvez le sel qui restera dans du phlegme de vinaigre, filtrez et évaporez, et continuez ainsi jusqu'à ce que le sel soit net et blanc, lorsqu'il sera en cet état, digérez-le durant quinze jours avec de l'esprit de vin alcoolisé, puis retirez l'esprit lentement au bain-marie, et conservez ce précieux sel dans une fiole bien bouchée, duquel nous dirons la dose et les vertus après avoir parlé de l'autre qui va suivre.

§. 56. *La seconde façon de faire le sel de l'antimoine*.

Prenez la matière noire qui est restée après l'extraction de la seconde teinture, et la faites sécher comme il faut dans une écuelle de terre, mettez-la sans aucune autre calcination préalable dans un matras, et versez dessus de l'esprit de vinaigre, qui soit très pur et très subtil, digérez-les ensemble, et en faites l'extraction, la filtration, l'évaporation, la dissolution et la dépuration, comme nous l'avons dit dans la précédente description ; faites-en aussi la digestion avec l'esprit de vin que vous retirerez de ce noble sel, jusqu'à sec et le garderez au besoin.

On met ce sel en parallèle avec celui de l'or, parce qu'il nettoie et purifie le sang, qu'il purge le corps de toutes superfluités et de toutes ordures, guérit la lèpre et la vérole, fait des merveilles pour la goutte, digère et évacue comme insensiblement les abcès internes, il guérit tous les ulcères du dedans et du dehors, et chasse toutes les fièvres et principalement les quartes. La dose est depuis un grain jusqu'à quatre dans les mêmes liqueurs et avec les mêmes observations que celles que nous avons données en parlant de l'usage des teintures de l'antimoine.

Or que personne ne s'étonne, si nous avons attribué tant de belles vertus aux remèdes qui se tirent de l'antimoine, car outre que je n'ai pas suivi les Auteurs les plus hyperboliques, cependant je suis si pleinement convaincu de ses belles, nobles et très excellentes propriétés par les effets que je dis, et confesse hautement que la vie de l'homme est trop courte pour pouvoir anatomiser l'antimoine comme il faut, et que l'esprit est incapable de pouvoir découvrir, ni de pouvoir pénétrer dans les secrets mystères qu'il contient, car l'ignorance humaine est cause qu'on y trouvera toujours de plus en plus à admirer qu'à comprendre.

Nous avons déjà dit ci-devant, que nous ne parlerions pas de l'extraction des mercures des métaux et encore moins de celui de l'antimoine, nous en avons donné quelques raisons, auxquelles nous ajoutons, que quoique nous ayons fait très exactement les expériences d'une infinité de procédés imprimés ou manuscrit, avec toute l'application et la ponctualité requise, nous n'avons pu néanmoins réussir à aucun ; nous ne nions pas néanmoins orgueilleusement l'impossibilité de cette extraction, mais nous aimons mieux en laisser la possibilité é la nature des choses et à l'art, et en donner la faute à notre ignorance ou à celle de ceux qui ont composé les procédés que nous avons suivis jusqu'ici, et laisser la liberté de les rechercher à ceux qui en

voudrons prendre la peine. (*nous donnerons cependant des opérations dans les additions, opérations certaines, puisque nous les avons faites avec sucés*.)

§. 57. *Du bismuth, que quelques-uns appellent l'antimoine blanc.*

Quoique ce marcassite ou cet excrément métallique ne soit pas employé intérieurement en Médecine, il a cependant de très-belles vertus pour l'extérieur ; c'est pourquoi nous joindrons sa préparation à celles de l'antimoine, parce qu'il y en a qui le prennent pour une espèce de ce minéral, & l'appellent l'antimoine femelle, les Français le nomment étain de glace, les Allemands bismuth, & plusieurs l'appellent marcassite par excellence. Nous en décrirons quatre préparations, qui seront le *magistère*, les *fleurs*, la *liqueur*, ou l'*huile* & le *sel*.

§. 58. *Le magistère de l'étain de glace.*

Faites premièrement une eau forte avec parties égales de salpêtre & de sel commun. Prenez une demie livre de cette eau, & y faites dissoudre quatre onces de bismuth bien net & bien choisi, filtrez la dissolution, s'il y a quelque impureté, & précipitez avec de l'esprit de vin tartarisé, retirez la liqueur qui surnagera le magistère, & la lavez avec de l'eau de pluie distillée jusqu'à ce qu'il soit tout à fait adouci.

C'est un bon remède contre tous les vices & toutes les éruptions du cuir & surtout contre les démangeaisons : il efface les taches, & adoucit l'âpreté de la peau du visage & des mains. Mais si on en veut faire un cosmétique qui soit blanc, & s'en servir avec de la pommade ou sans pommade, il en faut faire la précipitation avec de l'huile de vitriol, & on en aura un blanc qui n'a presque point de pareil, il le faut bien adoucir & le sécher pour s'en servit au besoin.

§. 59. *La distillation du bismuth, pour en tirer les fleurs, l'huile ou la liqueur & le sel.*

Prenez cinq livres de bismuth comme il sort de la mine, & qui n'ait point passé par le feu, mettez-le en poudre, & le digérez & macérez avec du bon vin blanc dans un vaisseau de rencontre durant l'espace de trois jours, retirez le vin après la digestion & y en remettez du nouveau, & continuez ainsi de digérer avec du nouveau vin jusqu'à ce que vous ayez employé huit ou dix pintes de vin, enfin reversez le quart du vin qui a été digéré sur ce marcassite, sur son corps dans une cucurbite que vous placerez au sable & la couvrirez de son chapiteau, retirez le menstrue à une chaleur modérée jusqu'au sec, cohobez le second quart, puis le troisième & enfin le quatrième à la même chaleur jusqu'au sec, & lorsque l'Artiste verra qu'il n'en sortira plus aucune humidité, il faut qu'il bouche le bec de l'alambic, & qu'il augmente le feu, & il se sublimera des fleurs blanches & argentées dans le chapiteau, qu'il faut garder comme elles sont dans une fiole bien bouchée, ou les mettre à la cave sur une table de verre où elles le résoudront en huile ou pour mieux dire en liqueur, qu'il faut aussi garder à ses usages. Il faut après cela mettre tout ce qu'on en aura retiré par la distillation, dans une grande cucurbite, afin d'en retirer l'esprit de vin, qui pourra encore servir à quelques autres opérations sur les

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

minéraux, puis vous verserez le reste dans une terrine de grès pour l'évaporer au sable jusqu'a une pinte, puis le laisserez reposer durant trois jours : & si l'Artiste ne voit pas qu'il se fasse aucune cristallisation de sel, il évaporera encore la moitié de ce qui reste, & mettra des morceaux de paille bien nette dans la liqueur qu'il fera encore reposer en lieu frais ; & les cristaux du sel s'attacheront à la paille, il faut continuer d'évaporer & de cristalliser jusqu'a ce qu'il ne le forme plus de sel ; séchez celui qu'on aura fait lentement, & le gardez dans une fiole à ses usages.

Les fleurs sont plus excellentes que le magistère pour l'extérieur de la peau, & la liqueur qui se fait à la cave en ôte toutes les taches. On peut mêler les fleurs dans les pommades. Mais la liqueur & le sel sont des remèdes merveilleux contre toutes sortes d'ulcères, malins & chancreux, & pour la cure des fistules. Enfin le Chirurgien qui s'en saura servir, connaîtra par expérience que ce sont deux remèdes externes qui ne cèdent à aucun autre médicament topique, il les pourra mêler avec les injectons ou avec les eaux vulnéraires, avec lesquelles il seringuera, lavera ou fomentera les ulcères & particulièrement ceux qui tiennent de la nature carcinomateuse : car ce minerai possède en soi un soufre volatil & un sel balsamique qui ne peuvent être assez estimés pour l'adoucissement de la douleur, pour la mondification & pour l'entière guérison des ulcères les plus malins & les plus désespérés.

SECTION CINQUIÈME.

Des sels.

Nous pouvons dire généralement, que les sels ne sont rien autre chose que des minéraux qui sont dissolubles dans l'eau, & qui peuvent après l'évaporation de l'eau être remis & cristallisés en sel. Mais comme nous ne parlons pas ici des sels, en tant qu'ils sont les principes & les auteurs des générations physiques, aussi dirons-nous simplement notre pensée des sels minéraux, naturels ou artificiels qui entrent dans l'usage de la Médecine, & desquels on tire beaucoup de bons remèdes & l'excellents dissolvants par le moyen de la Chimie.

Or comme nous avons parlé ci-devant de la préparation des sels des animaux & as celle des sels des végétaux, il ne nous reste plus que l'examen & la description de la nature des sels minéraux qui sont naturels, & de ceux qui, quoique artificiels ne laissent pourtant pas de garder encore en eux le caractère & l'idée des sels minéraux naturels. Mais avant que de les décrire chacun en particulier, il faut dire quelque chose de leur origine en peu de mots, & donner aussi une idée générale des opérations qui se font sur les sels.

On ne saurait concevoir précisément l'origine des sels minéraux qu'intellectuellement, & par la comparaison que le Philosophe naturel doit faire des choses sensibles & connues avec les choses qui sont cachées & inconnues. Car comme le Naturaliste voit qu'il se fait des substances salines dans les animaux & dans les végétaux, de la surabondance de leur nourriture, ou par quelque

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

action de leur chaleur interne, ou par quelque coagulation de leur tartre, qui naturellement se coagule, aussi croit-il que le grand monde reçoit une nourriture spirituelle & lumineuse pour entretenir sa génération & la production de toutes les choses par le moyen de la chaleur. Lors donc que cet aliment spirituel & lumineux a une fois imprimé son caractère & son efficace, & que cela s'échauffe en soi-même & surabonde, c'est aussi là que les sels minéraux sont engendrés ; & comme les matrices où cette coagulation se fait, sont différentes, aussi se forme-t-il des sels qui sont d'une nature diverse : comme sont le sel commun, le sel gemme, l'alun, le salpêtre & le vitriol, auxquels on ajoute aussi le sel armoniac, quoique artificiel.

Les préparations générales des sels sont, la *purification*, la *calcination*, la *distillation*, la *sublimation*, la *fixation* & la *liquation*. Nous donnerons des exemples de toutes ces opérations, lorsque nous décrirons chacun de ces sels en particulier, afin de mieux instruire l'Artiste & d'agir toujours, comme nous avons fait jusqu'ici, avec le moins de confusion que nous le pourrons.

DU SEL COMMUN.

§. 1. *Du sel commun & de sa préparation chimique*.

Le sel commun n'est rien autre chose que ce qui fait la salure de l'eau salée, soit que cette eau soit de l'eau de la mer, ou que ce soit quelque fontaine qui la fournisse, & lorsqu'on à évaporé l'eau, il en résulte ce que nous appelions sel commun ou sel de cuisine. Or quoiqu'il y en ait diverses espèces sous ce genre, le meilleur cependant est celui qu'on appelle sel marin, & principalement celui qui a été desséché dans les marais salants par la force des rayons du soleil & par le ferment salifique qui est particulier à la terre de ces marais après avoir reçu l'impression de la lumière : voilà pourquoi nous recommandons à l'Artiste de se servir toujours de ce sel, lorsqu'il trouvera le mot de sel commun dans quelque Auteur ou dans quelque procédé manuscrit. Et comme le sel gemme n'est rien autre chose qu'une concrétion naturelle du sel commun dans quelque matrice de la terre, aussi ne lui donnerons-nous point de préparation particulière, puisqu'on le préparera de même que le sel commun.

§. 2. *La Purification du sel commun*.

Cette purification n'est que la simple dissolution du sel, sur lequel on veut travailler, dans de l'eau de pluie ou dans celle de fontaine, pour en séparer quelques impuretés terrestres qui pourraient communiquer quelque mauvaise qualité aux remèdes qu'on en tire. Il faut que la dissolution se fasse dans une quantité d'eau proportionnée, & qu'elle se fasse à une chaleur modérée, après quoi il faut couler la dissolution chaudement au travers d'une chausse de drap ou d'un blanchet, ou si on veut être exact, il faut la filtrer par le papier, & faire cristalliser le sel, & continuer après à faire évaporer l'eau à demi, & la mettre cristalliser au froid jusqu ce qu'on ait retiré tout son sel pur & net, qu'il faut faire sécher & le conserver dans une boite ou dans un

tonnelet qui ferme bien, qu'il faut tenir en lieu chaud & sec, afin de s'en servir à différentes opération.

§. 3. *La calcination du sel commun*.

Il y a deux sortes de calcinations pour le sel, la décrépitation & la fusion. La décrépitation n'est rien autre chose que la calcination du sel dans un pot de terre non vernissée à feu de roue, jusqu'à ce que le sel ne pétille plus, elle se fait à cause du mélange du sel avec d'autres matières, & lorsque le feu agit dessus, il pétille, saute & pète, & ainsi il peut éparpiller les autres matières, ce qu'il ne fait pas lorsqu'il est décrépité, cette calcination le prive aussi de son humidité & de son phlegme : mais si on lui donne trop de chaleur, l'esprit acide se dissipe, c'est pourquoi il faut que l'Artiste gouverne le feu doucement en cette opération, & que ce soit plutôt une dessiccation violente, qu'une calcination, qui prive le sel de son esprit actif.

La calcination qui se fait par la fusion, n'est autre chose que la fonte du sel décrépite dans un creuset dans le four à vent, si on garde ce sel fondu dans un lieu chaud & sec, il se garde en masse dont on se sert au besoin. Mais si on l'expose à l'air, il se résout en eau, qu'il faut filtrer & la mettre dans une bouteille, c'est ce que Paracelse appelle *Sal solutum & aqua salis*, l'eau de sel ou le sel résout. Il y a encore une troisième calcination du sel, qui s'appelle la calcination fixatoire, qui se fait avec parties égales du sel commun & de la chaux vive, que l'on met dans un pot de terre non vernissé, & que l'on couvre de son couvercle, puis on les met dans le four à vent à une chaleur violente, jusqu'à ce qu'ils se fondent en masse, après quoi il faut cesser le feu, & dissoudre la masse dans de l'eau de pluie, la filtrer & l'évaporer jusqu'à sec, il faut réitérer cette calcination trois fois avec de la chaux vive, & à la fin on a un sel fusible, qui sert à l'extraction des teintures des métaux, à quoi l'Artiste fera réflexion, car cela n'est pas sans quelque mystère.

Après avoir donné ces préparations générales, il faut que nous disions quelque chose des vertus générales du sel commun, avant que de venir à l'application particulière de celles que possède chaque préparation qui s'en fait. Le sel commun en général est bon pour mondifier les ulcères pourris & sinueux ; pour résoudre les tumeurs simples & les pestilentielles ; il apaise le feu des brûlures, il dessèche la galle & la grattelle, il ôte les démangeaisons, il résout le sang extravasé, efface la lividité des contusions, il apaise la douleur des dents, celles de la tête & les douleurs de la goûte : mais pour tout cela l'usage n'en est qu'extérieur, mêlé dans de l'eau, dans du vinaigre ou dans de l'urine selon la maladie : celui qui est le plus propre à tout cela, est celui qui a été fondu sans addition, parce que son soufre interne commence à se manifester, comme cela paraît par sa couleur rouge.

Mais si le sel a des vertus pour l'extérieur, il en possède encore beaucoup plus éminemment pour l'intérieur car il échauffe, il dessèche, déterge, & purge, il a une douce astriction, il consomme les superfluités, il pénètre, il digère, il ouvre, il incite, il aiguillonne à l'amour &

résiste à la pourriture & aux venins : c'est pourquoi il est très bon pour corriger les crudités de l'estomac, pour réveiller l'appétit, & pour le rappeler, lorsqu'il est perdu, pour ôter les obstructions du ventre & des reins, & contre les douleurs de la colique ; c'est enfin, selon Basile Valentin, le plus noble & le meilleur aromate, & le vrai baume de la nature.

§. 4. *La distillation du sel commun.*

Quoiqu'il y ait beaucoup d'Artistes qui ont philosophé sur la distillation du sel commun, & qu'entre les autres Glauber ait enseigné le moyen d'en tirer grande quantité en peu de temps, néanmoins je n'ai pas trouvé de moyen plus sur, plus prompt, plus aisé, ni plus net, que celui que j'enseignerai.

Mais il faut que nous fassions quelques remarques qui sont nécessaires avant que de venir à cette description ; car *premièrement* n'est-ce pas une chose étrange, que la plupart de ceux qui décrivent cette opération, veulent que le sel soit décrépité ? or comme nous avons dit ci-devant ; cette violente exsiccation, pour ne point dire calcination, sépare & enlève du sel son esprit volatile, son phlegme & presque toujours la plus grande partie de son esprit acide, ce qui ne doit pas être, puisque l'esprit volatile & le phlegme ont aussi leurs usages en la Médecine, & qu'il ne faut pas que l'Artiste perde, faute de connaissance, ce qu'il peut facilement conserver sans aucun risque de son opération, pourvu qu'il observe bien les degrés du feu.

Il faut que l'Artiste remarque aussi en *second lieu*, que quelques-uns mêlent des matières hétérogènes avec le sel, pour en prétendre faciliter la distillation, comme de l'alun brûlé & du colcotar de vitriol : mais ils ne considèrent pas que c'est altérer & changer la vertu de l'esprit de sel. D'autres y mêlent de l'argile commune, & ne prennent pas garde que cette terre est ordinairement mêlée de quelque semence métallique on minérale, comme on le sent manifestement par l'odeur de la fumée des fourneaux où l'on cuit des tuiles on des briques, & par celle des Potiers de terre.

Si bien que tout bien médité, l'Artiste doit choisir une terre qui soit la plus fixe de toutes, & qui ne contribue que le moins qu'il est possible du sien à l'esprit de sel : or entre toutes les terres, celle qu'on appelle sigillée, ou le bol fin sont d'une nature qui ne peut altérer le sel, qu'en mieux, c'est pourquoi il se faut servir de l'une des deux pour la distillation de cet esprit, qui se fait comme nous l'allons décrire, pour empêcher la fonte du sel.

§. 5. *Comment il faut bien faire l'esprit de sel.*

Prenez deux livres de sel commun purifié, broyez-le au mortier de marbre, & le mêlez par parcelles de deux onces à la fois, avec six onces de bol fin ou de terre sigillée, & lorsque tout le mélange sera bien exactement fait, il faut pister le tout avec de l'eau de sel, qui est le sel fondu résout à la cave, & en former une pâte, dont on fera des boulettes, qu'on fera sécher dans un four, après que le pain en aura été ôté, ou à la chaleur du soleil. Il faut casser une des boulettes

pour connaître si elles seront séchées jusque dans le centre, & cela étant, il en faut emplir une grande cornue de terre, qui soit lutée, & la mettre au réverbère clos, adapter un grand & ample récipient à son col, qu'il faut exactement luter & couvrir le fourneau, auquel il faut laisser un registre dans le milieu au-dessus de la retorte, afin de mieux faire circuler le feu à l'entour.

Lorsque le lut sera bien séché, il faut donner le feu doucement d'abord, afin de simplement échauffer & modifier la matière & le vaisseau, & lorsque les gouttes commenceront à tomber, & que le corps du récipient s'échauffera, il faut aller doucement, car c'est un signe que l'esprit volatile du sel commence à se dégager du commerce de son corps, & comme c'est un esprit subtil & igné, il faut fermer le registre & modérer le feu, jusqu'à ce que cette première furie soit apaisée, car c'est le moment le plus dangereux de toute l'opération, à cause que cet esprit sulfuré ne se coagule que difficilement, cela dure ordinairement quatre ou cinq heures, ensuite de quoi l'esprit acide commence, ce qui paraît par des vapeurs & des nuages blancs qui occupent le récipient, l'Artiste peut alors augmenter le feu, sans appréhender aucun danger & le continuer de plus en plus, jusqu'à ce que la flamme sorte par le registre, & que le col de la cornue paraisse tout de feu au travers du corps du récipient.

L'opération ne peut être bien achevée que dans l'espace de trente heures, après quoi, il faut cesser le feu, & le lendemain ouvrir les vaisseaux, & on trouvera dans le récipient une liqueur mêlée de l'esprit volatile, du phlegme & de l'esprit acide du sel, quelques autres ajoutent aussi l'huile de sel, mais c'est improprement. Il faut verser le tout dans une cucurbite & l'ajuster au bain-marie, afin d'en retirer l'esprit volatile qui monte le premier, qui a une odeur sulfurée, & qui forme des veines subtiles & obliques dans le chapiteau, il le faut recevoir tant qu'elles durent, & lorsque l'Artiste verra que les veines deviendront droites, & qu'il se formera des gouttes qui n'auront plus l'odeur ni le goût de l'esprit volatile, il changera de récipient pour recevoir le phlegme, & continuera le feu plus fort qu'auparavant, à cause qu'il ne monte pas si facilement que l'esprit volatile. Et lorsque les gouttes qui distilleront auront de l'acidité, il faut cesser le feu, car on aurait trop de peine au bain-marie, dont la chaleur n'est pas suffisante pour élever l'esprit acide, à cause de sa pesanteur.

Or si l'Artiste veut se servir de l'esprit de sel en Médecine, il n'aura pas besoin de le rectifier davantage, car il est d'une acidité excellente au sortir du bain-marie, c'est pourquoi il en conservera le tiers ou la moitié pour son usage, & mettra la cucurbite au sable, afin de retirer encore la moitié par la distillation, & il aura un vrai acide du sel qui sera très clair & très agréable, & ce qui demeurera au fond de la cucurbite, sera jaune, pesant & d'un acide mordicant & violent, qui servira à la dissolution des métaux, des minéraux, & principalement des pierres, c'est ce qu'on appelle improprement huile de Sel.

Nous avons marqué ici toutes les circonstances de la distillation & de la rectification des esprits des sels, afin que nous n'ayons pas besoin de le répéter inutilement, lorsque nous parlerons des autres sels, puisque celui qui pourra bien faire l'esprit de sel, ne manquera jamais en la

distillation des autres. Si bien qu'il ne nous reste plus qu'à marquer les propriétés & les vertus des diverses substances qui sont sorties du sel commun.

Premièrement l'esprit volatile sulfuré est céphalique & sudorifique, c'est pourquoi on en peut donner depuis deux gouttes jusqu'à dix dans des bouillons, & dans des eaux appropriées à ceux qui sont tourmentés de la migraine & de quelque autre douleur de tête i il est aussi excellent si on en mêle dans le breuvage ordinaire des fébricitants, parce qu'il étanche la soif, & apaise leurs inquiétudes. Il faut aussi leur faire des fronteaux avec le phlegme, pour ceux qui ont des douleurs invétérées, & pour concilier le sommeil aux malades qui ont beaucoup de chaleur & d'inquiétude. Mais le phlegme est surtout excellent pour laver les plaies & les ulcères y qu'il mondifie admirablement sans douleur, au contraire, il l'apaise s'il y en avait. Il est aussi merveilleux pour fomenter les parties enflées & douloureuses des goutteux, pourvu qu'on y mêle un peu de son esprit volatil & un peu de sel de saturne. L'esprit acide du sel est diurétique & bon contre la pierre & la gravelle, il résout & chasse puissamment le tartre & le mucilage de toutes les parties du corps ; c'est pourquoi il est utile pour ouvrir les obstructions du foie &de la rate, & généralement de toutes les parties du bas ventre, il est excellent contre l'hydropisie, car il éteint la soif de ceux qui en sont attaqués ; il est admirable contre la jaunisse & contre les ébullitions du sang, parce qu'il chasse par les urines tour ce qui causait ces deux maladies. Il est souverain pour arrêter la gangrène, & pour résister à toute sorte de corruption & de pourriture, si on en mêle avec de l'huile de térébenthine ou avec celle de cire, il apaise la douleur des goûtes, & en dissipe les tophes & les nodosités, il ranime aussi & guérit la contraction des membres & leur sécheresse y aussi bien que leur atrophie.

Nous avons parlé ci-dessus de l'esprit de sel doux ou de l'eau tempérée, lorsque nous avons traité du corail & de sa teinture, où nous avons dit aussi ses propriétés & ses vertus : c'est pourquoi nous ne le répétons pas ici. Nous ajouterons seulement encore une distillation d'un esprit de sel extraordinaire qui est bien philosophique, & qui a une vertu toute particulière.

§. 6. *L'esprit de sel essentiel & stomachique*.

Prenez du sel purifié, qui soit bien sec, & qui ait été calciné au feu ouvert dans un creuset jusqu'à blancheur. Mettez-le dans un marras & l'imbibez d'huile de sel, qui est le dernier esprit qui demeure en la rectification an fond de la cucurbite. Faites l'imbibition peu à peu en agitant le vaisseau, jusqu'à ce que le mélange soit réduit en une bouillie claire : il faut luter le matras avec un autre de rencontre, puis le mettre en digestion aux cendres à une chaleur modérée & égale, jusqu'à ce que l'huile de sel soit bien unie avec le sel calciné & qu'il soit desséché, recommencez alors l'imbibition, la digestion, l'union & l'exsiccation, tant de fois & si longtemps que le sel ne veuille plus recevoir l'imbibition, & qu'il soit tellement rassasié de cette huile, qu'elle surnage sans le pénétrer.

Mais le vrai signe concluant, que ce sel fera prêt à être distillé, c'est qu'il sera devenu d'un beau jaune doré, & qu'il aura une odeur agréable & douce : cela étant il le faut mettre dans une cornue, le distiller à un feu bien gradué, & il en sortira des fumées & des nuages très blancs, qui se convertiront peu à peu en liqueur, la distillation étant achevée, il faut rectifier cet esprit au bain-marie pour en séparer le phlegme, & on aura un esprit de sel essentiel & stomachique, qui n'a point son pareil dans la Médecine, pour arrêter en un moment & comme par miracle tous les vomissements dans quelque accident ou dans quelque maladie que ce soit. Il y en a qui croient que cet esprit est capable d'extraire & d'attirer la teinture de l'or en soi, sans une entière dissolution ni désunion de tout le corps. La dose est depuis une goutte jusqu'à quatre, dans un peu de bouillon, dans une cuillerée de sirop de grenades ou d'écorce d'oranges, ou dans un peu de vin.

§. 7. *Comment il faut faire les cristaux doux du sel commun, ou l'esprit de sel coagulé.*

Il faut avoir premièrement une retorte qui soit grande & ample, qui soit faite une bonne terre qui soutienne bien le feu & qui ne soit point poreuse, il faut que le col de la retorte soit large de trois bons doigts de diamètre, afin de donner une plus libre sortie aux esprits qui sortent en abondance, il faut encore qu'elle ait au haut un canal en forme d'entonnoir, qui soit haut seulement de cinq pouces, & qu'il y ait un bouchon fort juste qui le ferme facilement & qu'on en puisse retirer avec la même facilité sans ébranler la cornue ; il faut de plus murer cette cornue dans le réverbère clos, y laisser quatre registres aux quatre coins, & que le canal du haut de la retorte soit justement dans le milieu, cela étant ainsi il faut jeter dans la cornue quatre livres de sel marin bien purifié & bien desséché, adapter un très ample ballon an col de la retorte, & qu'il y ait une livre d'eau de pluie distillée dedans, luter les jointures exactement & laisser sécher le lut qu'il n'y ait aucune fente, puis commencer à donner le feu par degrés, qu'il faut augmenter de telle sorte, qu'il mette le sel en effusion dans la cornue : cela étant, il faut y jeter une ou deux gouttes d'eau froide avec une plume pat le canal d'en haut & le boucher aussitôt, & on verra grande abondance de vapeurs, qui passeront dans le récipient, & lorsque le récipient est éclairci, recommencez d'y jeter encore une ou deux gouttes d'eau au plus, car autrement tout sauterait, & l'Artiste courrait risque d'être blessé ; on doit ainsi continuer l'entretien du feu violent pour la fonte du sel, & y mettre de l'eau jusqu'à ce que tout le sel soit passé en esprits & en vapeurs, après quoi, faites cesser le feu & laissez refroidir les vaisseaux.

Il faut mettre tout ce qui se trouvera dans le récipient au bain-marie dans une cucurbite, s'il est clair & net, sinon il le faudra filtrer avant que d'en retirer le phlegme & l'eau de pluie qu'on y avait ajouté, puis essayer au froid s'il se fera quelque cristallisation : si cela se fait, il faut en séparer les cristaux, & continuer l'extraction de l'humidité superflue & la cristallisation jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus de cristaux, il faut conserver une partie de ces cristaux qui sont doux & agréables, dans une fiole qui soit très exactement bouchée, à cause qu'on les peut transporter

plus facilement, & mettre résoudre le reste à la cave en une liqueur qui aura la même vertu, mais la dose en sera plus grande.

Les cristaux & la liqueur sont deux bons sudorifiques, ils apaisent tout à fait la soif des hydropiques, ils rétablissent dans les corps de ces pauvres languissants l'humidité essentielle que cette maligne maladie épuise tous les jours, ils fortifient leur digestion, & rétablissent tous les viscères qui souffrent & qui sont altérés, enfin c'est un vrai baume vital dans toutes les autres maladies & particulièrement dans la peste & dans toutes les fièvres malignes & ardentes. Ce sont aussi de bons remèdes topiques pour mondifier les mauvais ulcères, & pour résoudre les tumeurs.

DU NITRE.

§. 8. *Du nitre ou du salpêtre, & de sa préparation chimique*.

Quoiqu'il y en ait plusieurs, qui prennent le salpêtre pour un sel universel, à cause qu'ils croient qu'il possède en soi l'âme du monde, nous ne sommes pas néanmoins de ce sentiment, & on entend par le nitre ou par le salpêtre, ce sel cristallin hexagone, qui sert à la composition de la poudre à canon. Mais si on entend par le nitre ou par le salpêtre, un sel mystérieux qui est l'âme de la génération physique, le fils de la lumière & le père de toute germination & de tonte végétation, nous avouons que ce sel à cet égard est universel : mais nous disons en même temps qu'il est plus intelligible que sensible, & que ce divin sel ne peut être compris ni voilé sous aucune autre écorce, que sous l'enveloppe du sel sulfuré volatil & mercuriel de tous les produits naturels, puisque ce sel est doué de toutes les vertus essentielles & centriques des mixtes sublunaires.

Mais pour ce qui est du nitre ou du salpêtre, dont nous nous servons tous les jours, nous ne nions pas qu'il ne possède en soi beaucoup de soufre volatil & d'esprit mercuriel, qui proviennent de la lumière ; qui sont enveloppés, enfermés & scellés dans une matière saline, grossière & terrestre, qui lui vient de la terre & de l'eau, ce qui est cause qu'il faut beaucoup philosopher & encore plus travailler, avant que de se rendre capable de faire la séparation de ces diverses substances, par le dégagement de cet admirable agent, hors du commerce de sa matière sans perte d'aucune des qualités essentielles & célestes qu'il contient.

Or comme ce n'est pas notre projet de traiter universellement du salpêtre, aussi n'en parlerons-nous ici que comme d'un sel minéral, qui se tire de la terre fertile & grasse, dont on fait une lessive avec l'eau que ce sel coagule avec soi, comme cela se prouve par la fonte du nitre, qui perd dans cette action du feu ce qu'il y avait d'aqueux en lui, en sorte qu'il ne lui reste que le goût & la vertu d'un sel urineux & lixivial, qui n'est proprement autre chose, que ce sel gras & fertile qu'on a tiré de la terre, que le feu a séparé de l'eau que la nature ou l'art y avait mêlée, ce qui n'est pas un des moindres mystères de la Chimie, si on y prend garde & qu'on médite bien

là-dessus. Car il faut confesser que le nitre est un des plus merveilleux & des plus puissants agents que la nature ait prêté à l'art, comme l'Artiste l'aura pu remarquer par les opérations où nous l'avons employé, ce qu'il remarquera encore par celles que nous décrirons dans la suite.

Disons-donc que le salpêtre est un sel sulfuré volatil en partie, & qui est mêlé d'un autre sel terrestre d'un goût salin & amer, qui se tire des terres grasses, & des démolirions des bâtiments antiques, aussi bien que des voûtes des caves & des écuries, à cause que la terre a reçu l'impression des excréments & de l'urine des animaux, dont le sel volatil s'est joint & corporifié avec le sel de la terre, & qui se sont joints & unis comme indivisiblement ensemble par l'action de la lumière & de l'air, & par celle de l'archée de la terre, qui est le directeur de toutes les générations minérales.

Les Chimistes l'appellent le cerbère chimique, le sel infernal, le sel sulfuré, le dragon de la terre & le serpent ailé. Or comme nous avons toujours commencé par recommander à l'Artiste, de faire un bon choix des matières avant de les mettre en œuvre, aussi faut-il qu'il prenne bien garde à choisir le salpêtre, & qu'il sache faire la différence encre celui qui sera bon de soi, sans aucune séparation préalable, & entre celui qui contient encore beaucoup de sel fixe, qu'il faut nécessairement dépurer & séparer de ce sel, afin qu'il soit sans mélange. Les marques visibles de cette pureté, sont la longueur des aiguilles, leur blancheur & leur transparence, & la figure à six pans que ce sel prend toujours dans sa cristallisation : il y a de plus le goût, qui doit être d'une acidité acerbe & un peu amère, qui se termine en un acide salin. Néanmoins toutes ces marques ne sont pas encore concluantes pour sa bonté & sa pureté ; c'est pourquoi l'Artiste aura recours à l'épreuve qui s'en fait par le feu ; il faut donc qu'il prenne un charbon ardent & qu'il mette une drachme ou deux de nitre dessus, & qu'il le laisse brûler & évaporer en l'air, s'il ne reste rien sur le charbon, lorsque l'action du feu est passée, c'est un vrai signe de la bonté & de la pureté du salpêtre : mais il jugera de son prix & de sa bonté par le moins ou le plus de sel fixe qui demeurera sur le charbon.

Les Médecins disputent entre eux des premières qualités du nitre, car il y en a qui le croient froid & les autres le croient chaud. Mais sans nous amuser à cette minutie, disons généralement les vertus du nitre, qui feront paraître que les derniers ont plus de raison que les premiers, puisqu'il résiste à la pourriture, qu'il étanche la soif & qu'il rafraîchit puissamment les malades, particulièrement les fébricitants, or il ne produit pas ce bel effet par quelque qualité froide, mais par la subtilité de ses parties, qui insinue & qui fait pénétrer le breuvage des malades depuis le centre du corps jusqu'à sa circonférence ; de plus, ce sel a un soufre & un esprit subtil en soi, qui recrée & qui fortifie l'archée, en sorte qu'il le dispose à améliorer les fonctions qu'il exerce : de plus le nitre incise & atténue les glaires, les mucilages & les coagulations tartarées qui causent les obstructions, il résout le sang caillé, & apaise les douleurs.

On le donne aux malades qui sont travaillés de la pleurésie, des fièvres ardentes & putrides, contre la gravelle des reins & de la vessie, & dans les chaudes pisses. Son usage est aussi fort

recommandable en gargarisme contre les inflammations je la gorge & contre la squinancie. On l'applique avec beaucoup de succès extérieurement en fomentation, avec des compresses pour ôter la chaleur & la douleur des brûlures, & des autres inflammations qui proviennent de quelque effervescence du sang. Mais c'est assez parler de son usage général, il faut attendre d'en parler plus particulièrement en la description de ses préparations, qui sont sa purification, sa calcination, sa fixation & sa distillation.

§. 9. *La purification du nitre.*

Prenez dix livres de nitre commun, qui est celui qu'on appelle de la première cuite, mettez-le dans un pot de terre vernissée, placez le pot au four à vent, & lui donnez le feu peu à peu, jusqu'à ce que le nitre fonde, lorsqu'il sera en fonte, il y faut jeter peu à peu deux onces de poudre d'alun & de sel armoniac, qui aient été broyés ensemble. Ces matières feront une effervescence à chaque fois, qui chassera la graisse & les impuretés du nitre, qu'il faut ôter avec une cuillère de fer qui soit chaude, & lorsque la poudre sera achevée, il faut bien nettoyer la superficie du nitre de tout ce qu'il y a d'impur, puis le jeter dans un mortier de bronze qui soit bien net & bien chaud. Lorsque le nitre est refroidi dans le mortier, il le faut broyer & le dissoudre dans de l'eau de fontaine à la chaleur d'un feu de bois qui soit bien clair, puis le couler au travers d'un blanchet de drap, & verser aussitôt dans cette colature chaude, quatre onces de bon vinaigre distillé, puis mettre le vaisseau en un lieu frais, & l'y laisser durant vingt-quatre heures, & vous trouverez votre nitre bien cristallisé en beaux cristaux clairs & transparents : il faut en séparer l'eau, & la faire évaporer par une ébullition lente jusqu'à la réduction de la moitié, qu'il faut aussi faire cristalliser au froid.

Mais l'Artiste doit remarquer, qu'il est nécessaire qu'il se serve toujours du nitre qui est provenu de la première cristallisation pour toutes les préparations qui doivent être prises par la bouche, & qu'il doit se servir de celui qui reste pour faire les eaux forces, & des opérations qui sont de moindre conséquence. Il faut faire sécher doucement le nitre encre deux tamis renversés, & couverts de linge ou de papier, afin qu'il ne soit point souillé, puis le mettre dans des boites qui soient bien fermées en quelque lieu sec & chaud, pour s'en servir aux opérations qu'il est nécessaire d'avoir dans la boutique chimique.

§. 10. *La calcination du nitre, pour faire le cristal minéral.*

Prenez dit nitre purifié de la première cristallisation qui soit bien sec, mettez-le fondre au feu ouvert dans un bon creuset qui résiste bien au feu, qui ne fende pas, & qui ait été bien recuit. Lorsqu'il sera fondu, il y faut jeter peu à peu une demi-drachme de fleurs de soufre pour chaque once de nitre : cela fait, il le faut jeter dans une bassine de cuivre qui soit très nette, & l'agiter, afin qu'il s'étende en forme de plaque, dont on puisse couper des tablettes en losange, ou bien il en faut former des rotules avec une petite cuillère de fer qui soit chaude, en le versant

sur une platine de fer poli, ou sur un marbre. Si on ne veut pas se donner cette peine, il faut simplement verser ce nitre ainsi préparé, & fondu dans un mortier qui soit net & chaud.

Or je prends cette calcination plutôt pour une réitération de purification, que pour une vraie préparation du cristal minéral : c'est pourquoi il faut avoir de l'eau qui ait été distillée du suc de la chicorée sauvage, de la buglosse ou de la bourrache, & faire fondre ce prétendu cristal minéral dedans une portion convenable de cette eau, & le filtrer par un papier, qui soit rempli de roses de Provins, ou de fleurs de buglosse & de bourrache, qui aient été humectées avec un peu d'esprit de soufre, de sel ou de vitriol, & ainsi vous aurez un cristal minéral agréable par son goût, par sa couleur & par sa vertu, qui aura véritablement en soi les propriétés que nous avons attribuées au salpêtre : mais surtout ce sera un vrai anodin, & un excellent sédatif je la soif & des inquiétudes des fébricitants, auquel on peut & doit donner légitimement le nom de *Lapis prunellae,* ou *sel prunellae*, car c'est un souverain remède contre ces fièvres malignes & putrides, qu'on appelle les fièvres prunelles, comme qui dirait ardentes, du mot latin *pruna*, qui signifie une braise, ou un charbon ardent.

La dose est depuis un demi-scrupule jusqu'à une drachme, dans la boisson ordinaire des malades, dans quelque décoction, dans des bouillons, ou dans une eau distillée, appropriée à la maladie.

Ce cristal minéral est un remède général, qui peut être spécifié par l'addition de beaucoup de sels, qui se peuvent unir & incorporer avec lui, comme le sel de saturne, duquel nom avons parlé en traitant du plomb, celui des perles, celui de corail & ainsi des autres, & par-là on aura un cristal minéral, cordial, hépatique, splénétique ou stomachique, selon la vertu du sel qu'on aura joint & coagulé avec ce nitre bien préparé.

§. 11. *La fixation du nitre*.

Faites fondre six livres de nitre bien pur dans une marmite de fer au feu ouvert, & lorsqu'il sera fondu, jetez-y continuellement par parcelles de la poudre de charbon, qui s'allumera aussitôt, & qui consumera doucement par l'action de son feu & de son souffre, l'humidité aqueuse que le sel de la terre avoir coagulé & uni à soi dans la cristallisation. Il faut continuer de jeter de la poudre de charbon, tant & si longtemps qu'elle ne s'enflamme plus, & que ce qui reste du nitre, devienne épais & d'une couleur bleuâtre & verdâtre ; alors il faut cesser & retirer ce sel du pot dans un mortier chaud : que si l'Artiste en veut conserver entier, il faut qu'il le mette tout chaud & tout sec dans une bouteille y & qu'il la bouche exactement avec un bouchon qui ait été trempé dans de la cire fondue.

Ceci est véritablement du nitre fixe, & qui a bien changé de nature, car il n'est plus volatil, ni ne se cristallise plus ; au contraire, il se résout à l'air en liqueur ignée, subtile & pénétrante, qui a un goût urineux & lixivial comme le sel de tartre, mais qui est pourtant plus piquant & plus

pénétrant. On a l'obligation de cette liqueur à Monsieur Glauber, qui nous en a donné la description sous le nom de la liqueur *alcaest*, pour tirer par son moyen les teintures de tous les corps naturels : soit animaux, soit végétaux, soit minéraux, & véritablement cette liqueur a quelque chose en soi qui est très considérable, puisqu'elle est capable d'extraire les soufres des métaux, pourvu qu'on les ait bien ouverts auparavant, ceux des minéraux lui cèdent très facilement ce qui doit faire conclure qu'il se charge comme en un instant des soufres & des sels volatils des animaux & de ceux des végétaux. Les Apothicaires Chimiques qui seront curieux de ces belles opérations, les trouveront dans les livres que nous a donnés ce grand & célèbre Artiste.

Mais le Naturaliste a beaucoup à philosopher sur cette fixation du nitre, qui se fait par le moyen du soufre végétable du charbon, qui le change en la nature de sel alcali, qui a un goût urineux & laxivial, puisque ce sel est capable de rendre les plus mauvaises terres férales, si on prépare les semences avec une liqueur qui sera composée de ce sel & de quelque autre chose, puisque cet admirable sel anime & nourrit tellement le germe de la semence, qu'il multiplie jusqu'à un nombre si grand, qu'il semble hyperbolique & fabuleux à ceux qui ne comprennent pas le mystère que la nature tire de la lumière, des esprits & des sels. Et comme le sperme végétable de la semence trouve dans celte liqueur saline ce qui est analogue à son principe, il le tire & le suce avidement, ce qui est cause qu'étant fortifié & comme doublé, il pousse des tuyaux beaucoup plus robustes & en plus grand nombre, qui fournissent des épis & des grains au-dessus de la croyance, comme cela s'est vu à Paris depuis quelques années.

Mais afin de rendre cela plus palpable & plus pathétique, il faut méditer sur ce que font les paysans de la Bretagne & des Ardennes, qui rencontrent des terres ingrates & infertiles, qui ne produisent que des bruyères, de la fougère, de méchants joncs & du genêt : ces pauvres gens écorchent la terre de son gazon, ils en arrachent les genêts & la fougère, font sécher le tout par monceaux éloignes les uns des autres, ils y mettent le feu, & laissent agir les influences & la pluie sur cette terre calcinée qui contient l'alcali de toutes ces plantes qui a été fixé par le soufre qu'elles avaient en elles : or ce sel alcali par le moyen de ce soufre, contient une graine & une humidité visqueuse, pesante & lente, qui se communique à la légèreté, à la sécheresse & à la trop grande porosité de la terre, qui la retient avec plaisir comme une nourriture agréable, & lorsque la pluie abonde, il n'en peut être sitôt désuni, ni ne peut être enlevé par la violence de la chaleur du soleil à cause de sa fixité ; & ainsi lorsque ces paysans ont labouré é ensemencé ces terres, il en recueillent beaucoup de seigle la première année & de l'avoine la seconde. Nous n'avons rapporté ceci que pour engager l'Artiste à méditer sur ce sel, & qu'il en remarque mieux l'excellence & la bonté, qui ne lui vient que du mystère de nature qui est contenu dans le salpêtre, & qu'il cherche le moyen de l'en dégager.

ꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥ

§. 12. *Pour faire la terre feuillée dissoluble du nitre fixé*.

Prenez une livre de nitre fixé que vous aurez réservé dans la bouteille, versez dessus deux livres de bon vinaigre distillé, faites les digérer ensemble durant vingt-quatre heures aux cendres, puis distillez & retirez la liqueur jusqu'à sec, & votre vinaigre montera en eau insipide, réitérez la même opération & de la même sorte avec de nouveau vinaigre distillé, jusqu'à ce que le vinaigre en sorte avec la même acidité que vous l'y aurez versé, alors desséchez-le comme il faut & le dissolvez dans de très bon esprit de vin alcoolisé & le filerez, digérez-les ensemble durant quatre jours naturels, puis les distillez au bain-marie jusqu'à sec, afin d'en retirer l'esprit de vin, qui sera encore bon à toutes sortes d'usages. Mettez ensuite la cucurbite où est le sel au sable, & lui donnez le bon feu, & le sel se purifiera de tout ce qui lui peut être resté d'impureté, & restera au fond du vaisseau en une substance talqueuse, blanche, d'un goût très agréable, & dissoluble dans toutes sortes de liqueurs, & qui fond à la chaleur comme de la cire.

C'est un des meilleurs remèdes qui soit sorti de la boutique chimique, car il ouvre toutes les obstructions, & purge doucement & sans préjudice de la faculté digestive de l'estomac, par les selles, par les urines & par la sueur. Il corrige la malignité de tous les purgatifs, & augmente leur vertu au double. C'est un des plus souverains médicaments dont on se puisse servir contre les maladies chroniques & en racinées. La dose est depuis un demi-scrupule jusqu'à une demi-drachme & deux scrupules, dedans de l'infusion de rhubarbe faite avec ce sel, un peu de candie & de vin blanc, ou dans du bouillon.

§. 13. *La distillation du nitre pour faire l'esprit de nitre*.

Prenez deux livres de salpêtre dépuré, broyez-le peu à peu avec six livres de bol commun, & lorsqu'ils seront bien mêlés, formez-en une pâte avec de l'eau qui soit aussi chargée d'autant de salpêtre pur qu'elle en aura pu dissoudre à froid, malaxez bien la masse, & la roulez pour en former des boulettes qui puissent entrer dans une grande retorte de terre qui soit bien lutée, qu'il faut placer au réverbère clos, & adapter un grand récipient au col delà cornue, qui soit exactement luté d'un lut salé.

Lorsque le lut sera sec, il faut commencer à donner le feu par degrés & le continuer durant vingt ou vingt-quatre heures, avec la même gradation que nous l'avons enseigné en la distillation de l'esprit de sel. Il y à pourtant cette différence qu'il n'y a que le seul salpêtre qui pousse les esprits rouges, à cause de son âme & de son soufre interne qui est le fils du soleil ; car tous les autres sels ne poussent que des vapeurs blanches, c'est ce que les anciens ont appelé le sang de la salamandre, comme qui dirait le sang & l'âme du feu. Telle est la plus ordinaire façon de faire l'esprit de nitre pour s'en servir à toutes les dissolutions & aux autres opérations chimiques. Mais il y a encore une autre manière de le faire plus subtil pour l'usage intérieur, afin qu'il serve de remède : ce qui se fait ainsi.

Prenez du plus fin salpêtre qui se puisse trouver, qui soit très sec, mettez-en deux livres en poudre dans un mortier chaud en un jour bien sec & bien serein, mettez aussi en poudre six livres de pots de terre ordinaire qui aient seulement été travaillés & séchés, mais qui n'aient point été cuits, mêlez cela exactement ensemble & le versez dans une cornue de verre qui soit ample, & dont le col soit fort large, & principalement du coté du ventre de la cornue : il faut que la cornue soit lutée d'un bon lut bien adhérent & qui soit permanent au feu sans se détacher, & sans faire de fentes, adaptez au col un très grand récipient luté simplement d'une vessie mouillée, commencez le feu très lentement, & continuez de même en l'augmentant peu à peu, jusqu'à ce que tout le flegme soit passé, & que le récipient commence à rougir, alors il faut vider le récipient ou en substituer un pareil en sa place qui soit sec & net, qu il faut luter avec de la même terre, avec laquelle on aura luté la cornue, il faut alors augmenter le feu, le continuer tant & si longtemps que l'Artiste apercevra que les goûtes tomberont rouges ou jaunes, ou que le récipient commence à perdre de sa haute rougeur, durant même la plus forte expression du feu, car c'est le vrai signe de la fin de l'opération, & non pas attendre qu'il s'éclaircisse, car cela ne se ferait jamais, à cause des vapeurs rouges que cet esprit pousse continuellement.

Mais il faut que l'Artiste soit averti de se précautionner, lorsqu'il viendra à déluter les vaisseaux, & à verser cet esprit qui sera rouge, fumeux & tellement subtil & volatile, qu'il serait capable de le suffoquer ou de lui faire tout perdre & tout casser : c'est pourquoi il se mettra au-dessus du vent & bouchera son nez, n'ouvrira point la bouche, & versera cela avec grande circonspection ; ce qui est cause qu'il faut qu'il tienne la bouteille & l'entonnoir de verre tout prêt, afin de ne point tarder. Il faut boucher très exactement la fiole où sera cet esprit avec un bouchon de verre qui joigne justement de tous les côtés, afin que rien n'en puisse expirer. Cet esprit a des vertus admirables pour la médecine & pour la métallique : mais comme il est si subtil & si volatil, qu'à peine le peut-on conserver, & encore moins le transporter ni l'envoyer, il faut le mêlée & le circuler comme il s'ensuit.

§. 14. *L'esprit de nitre circulé pour la Médecine.*

Prenez six onces de l'esprit rouge de nitre, douze onces d'eau de mélisse & deux onces d'esprit de fleurs de muguet, mettez-les ensemble dans un pélican qui soit ample ou dans des matras de rencontre qui aient le col fort long, & les placez au bain vaporeux dans de la paille d'avoine ou paille hachée, & les digérez à une chaleur extrêmement douce & humaine durant sept jours continuels, puis il faut mettre cet esprit circulé & uni à l'autre esprit & à l'eau dans une fiole forte qui soit bouchée comme nous l'avons dit de l'esprit : c'est un admirable remède contre l'apoplexie & contre l'épilepsie, contre les coliques, & généralement contre toutes sortes d'obstructions, il est aussi très bon contre les fièvres & contre la peste. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une drachme & une drachme & demie, dans du vin, dans des bouillons, dans quelque décoction ou dans quelque eau distillée, qui soit appropriée à la maladie.

Or comme les eaux fortes & les eaux régales ne tirent proprement leur vertu dissolvante que du nitre, quoiqu'on y mêle ordinairement des autres sels, tels que sont l'alun, le sel commun, le sel gemme, le vitriol & le sel armoniac ; aussi faut-il que nous donnions leur description, en cet endroit comme nous l'avons promis ci-devant.

§. 15. *Comment il faut faire une bonne eau forte*.

On a donné ce nom d'eau forte à l'esprit, qui se tire du nitre & du vitriol, à cause qu'il a la force de dissoudre les corps de tous les métaux, à l'exception de l'or, auquel cette eau ne touche point qu'elle ne soit réalisée, c'est-à-dire, qu'elle ne soit rendue capable de dissoudre l'or, qui est le Roi des métaux, ce qui a fait nommer cet autre dissolvant eau régale ou royale. L'eau forte se sait ainsi.

Il faut prendre parties égales de salpêtre de la seconde cristallisation, & de vitriol qui soit simplement desséché, auxquels il faut, ajouter la moitié de leur poids, de farine de briques bien sèche & les mettre dans une bonne retorte de terre exactement lutée. Adaptez-y le récipient & en faites l'opération & la distillation avec les mêmes précautions que celles que nous avons remarquées pour la distillation de l'esprit de sel. Il faut pousser le feu durant vingt-quatre heures, & les huit dernières, heures doivent être chassées au feu de flammes, afin de tirer les derniers esprits du centre de leur propre terre, dans laquelle ils sont étroitement engagés. Or il reste un sel d'une nature moyenne dans la tête morte, qui a beaucoup de vertu, à cause du mélange & de l'action & réaction du vitriol & du nitre l'un sur l'autre, dont on peut faire un très-bon remède, aussi qu'il s'ensuit.

§. 16. *Le nitre vitriolé, autrement l'arcane, eu la panacée double*.

Faites digérer la tête morte de l'eau forte dans de l'eau de pluie distillée, qui soit bouillante, & l'agitez souvent, afin d'en mieux extraire le sel, filerez la dissolution, & en faites l'évaporation lentement aux cendres dans une terrine de grès ou dans un vaisseau de verre, & lorsqu'il se formera une pellicule au-dessus de la liqueur, mettez cristalliser ; après quoi continuez l'évaporation jusqu'à ce que vous ayez retiré tout le sel, qu'il faut tant de fois dissoudre, filtrer, évaporer & cristalliser jusqu'à ce qu'il soit clair, net & pur.

Prenez alors deux parties & demie de sel & une demi-partie de cristal minéral, qui soit préparé comme nous l'avons enseigné, mettez-les dans une cucurbite qui soit bien lutée, après les avoir trituré ensemble en poudre très subtile, il faut les calciner à feu ouvert dans cette cucurbite en donnant le feu par degrés jusqu'à ce qu'ils fluent ensemble ; puis retirez la matière après que le vaisseau sera refroidi, & la broyez encore une fois avec un huitième de cristal minéral, & recommencez encore la calcination & la fonte dans une nouvelle cucurbite lutée. Après cette seconde calcination, il faut dissoudre ce qui sera resté dans de l'eau de pluie distillée, filtrer la dissolution, puis l'évaporer à la vapeur du bain-marie jusqu'à sec. Après quoi, broyez ce sel

ainsi desséché sur le porphyre en alcool avec une huitième partie de chaux d'or qui soit très bien ouverte, & les mêlez comme indivisiblement ensemble par la trituration, puis remettez ce mélange dans une nouvelle cucurbite lutée, & le calcinez à un feu bien gradué jusqu'à ce qu'il ait flué. Alors il faut cesser le feu & laisser refroidir le vaisseau, & en retirer ce grand remède, dont on a plusieurs belles expériences contre toutes les maladies mélancoliques, & dans toutes sortes de fièvres, tant continues qu'intermittentes ; contre la gravelle & le scorbut, & enfin contre toutes sortes d'obstructions.

La dose est depuis un demi-scrupule jusqu'à deux dans quelque confection, dans quelque conserve ou dans quelque liqueur propre. On ne saurait trop louer les vertus de ce sel ni sa façon d'agir ; car il provoque doucement le sommeil, & remet l'archée du ventricule dans sa tranquillité ordinaire, lorsqu'il est dérangé, enfin il y a un certain mystère caché la-dessous, dont il est bien difficile de pouvoir rendre aucune raison, si ce n'est que nous concevons qu'il faut que ce sel ait reçu les éradiations du soufre anodin du vitriol, par le moyen de la grande expression du feu, ou qu'il ait suffisamment ouvert le sel pour lui faire communiquer ses bénignes influences, mais nous croyons plutôt le premier que le dernier.

§. 17. *Comment il faut régaliser l'eau forte.*

Les Artistes ont accoutumé de régaliser leurs eaux fortes avec du sel décrépité ou avec du sel armoniac. Les uns en font la simple distillation de l'un ou de l'autre dans l'eau forte, savoir une partie de sel & quatre pâmes d'eau forte. D'antres mêlent deux parties de nitre & une partie de sel armoniac avec trois parties de la tête morte de l'eau, & distillant cela à l'ordinaire ; Il y en a encore d'autres qui font des eaux qu'ils nomment gradatoires, avec le sublimé, l'arsenic, l'orpiment, le soufre, le cinabre, de l'aes-ustum, du verdet & ainsi avec beaucoup d'autres choses : mais comme tout cela ne sert pas à la Médecine, & que de plus, les mauvaises vapeurs qui en sortent tuent,& hébètent le cerveau & donnent des tremblements fâcheux, nous n'en mettrons aucune description ici, puisqu'elles ne sont rien pour notre objet, qui est de conserver & de rendre la santé, & non pas de la détruire ou de l'affaiblir. Mais comme nous avons besoin d'une bonne eau régale qui soit pure & bien faite pour réduire l'or en une chaux subtile & bien ouverte, l'Artiste la fera comme il suit.

§. 18. *Comment il faut faire la vraie eau régale.*

Prenez six onces de rouge esprit de nitre, & quatre onces de sel gemme en poudre, mettez le sel gemme dans une cornue assez ample, versez dessus l'esprit de nitre & les mêlez bien ensemble, placez la retorte au sable, & lui appropriez un très grand récipient, qu'il faut luter sans beaucoup de circonspection, pourvu que le col de la cornue soit ample, & qu'il entre un demi-pied dans le corps du récipient, donnez le feu par degrés, & l'augmentez peu à peu jusqu'à ce que le sel gemme soit tout à fait desséché, & qu'il n'en sorte plus de gouttes ni de vapeurs.

Il faut verser cette véritable eau régale dans une bouteille qui soit d'un bon verre de Lorraine, & qui soit double & bien recuit, qu'il faut boucher avec un bouchon de verre qui ait été rendu juste au col de la bouteille en le tournant dedans avec de l'émeri en poudre & de l'huile, autrement elle s'évaporerait : c'est pourquoi je conseille aux Artistes de ne la point faire qu'ils ne soient prêts à la mettre en œuvre : c'est avec ce dissolvant qu'il sera capable de préparer l'or comme il faut, afin de le réduire en une chaux qui puisse servir aux opérations qu'il voudra entreprendre, ou pour satisfaire sa curiosité, & pour connaître la sphère de l'activité de l'art, ou pour en tirer des remèdes qui puissent servir aux pauvres malades.

DE L'ALUN.

§. 19. *De l'alun & de sa préparation chimique*.

Nous n'entendons ici autre chose par alun qu'une substance saline, qui est dissoluble dans l'eau, quoiqu'il y ait beaucoup d'autres choses qui portent improprement ce nom, qui tiennent plutôt de la nature du talc par leur incombustibilité que de celle de l'alun, dont nous vouions traiter, comme d'une matière qui est propre à cette présente section, ou nous ne parlons que des sels.

L'alun donc nous entendons donner les préparations, est celui qu'on appelle en Pharmacie *alumen rupeum,* & en Français alun de roche, qui n'est autre chose que la salure d'une terre minérale, qui tient de la nature du plomb ou de saturne, qui porte en loi un esprit acide, & un sel âcre & caustique.

Notre alun se fait de trois façons, car on en trouve *premièrement* de tout fait, & condensé de soi-même dans les veines des terres alumineuses *secondement,* il se fait par l'évaporation des eaux minérales alumineuses : & *troisièmement*, on le tire aussi par la dissolution des terres, des pierres ou des autres minéraux qui abondent en sel alumineux.

Les vertus générales de ce se sont de dessécher, de resserrer & d'épaissir ou d'incrasser. On ne s'en sert pas beaucoup intérieurement sans préparation, quoiqu'il y en ait qui le donnent contre les fièvres ; mais on s'en sert beaucoup dans les gargarismes qu'on emploie pour la guérison des maux de gorge, & principalement dans l'enflure & l'inflammation des amygdales & dans la rélaxion, l'enflure & l'inflammation de la luette : il est encore bon contre la, squinancie, contre la pourriture & les ulcères des gencives, tant ceux qui proviennent du venin scorbutique, que du venin vérolique, c'est aussi un bon résolutif, qui ôte l enflure & la tumeur œdèmateuse des pieds, si on en met dans le bain, qu'on appelle un lave-pieds, parce qu'il résout & qu'il apaise l'ardeur des esprits qui ont été attirés & irrités dans ces parties basses, ou par la fatigue, ou par la maladie.

Les préparations qui se font ordinairement sur l'alun, sont la *purification* ou la cristallisation, la *calcination* ou l'ustion, la *distillation* & *l'extraction* ou la subtilisation : nous donnerons des

exemples de chacune de ces opérations, afin que l'Artiste soit pleinement instruit du travail & de la vertu des remèdes qui en résultent.

§. 20. *La purification de l'alun.*

On ne fait pas la purification de l'alun avec la simple intention de séparer les impuretés & sa terrestréité ; mais il faut que l'Artiste ait une vue & une fin plus excellente, qui est la correction de son acerbité, de son austérité & de l'ingratitude de son mauvais goût. Pour y parvenir, il faut faire dissoudre autant qu'on voudra d'alun de roche dans de l'eau de pluie distillée, qui ait été échauffée dans une terrine non vernissée, car il ne faut pas que l'alun soit mis dans aucun vaisseau métallique, à cause qu'il agit aussitôt dessus, & qu'il en tire le goût & la teinture par son esprit acide & pénétrant. Lorsque l'alun sera dissout, il le faut filtrer, & faire ensuite évaporer l'humidité superflue à une chaleur lente comme est celle du bain vaporeux bouillant, jusqu'à pellicule, puis mettre le vaisseau en un lieu frais, afin de le faire cristalliser, & continuer l'évaporation& la cristallisation jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. Il faut réitérer ce travail jusqu'à quatre fois, & ainsi vous aurez un alun subtil & agréable, duquel vous vous servirez pour le dedans & pour le dehors avec plus de succès, plus sûrement & plus agréablement que du commun.

§. 21. *La calcination ou l'ustion de l'alun.*

Ce ne serait pas la peine de parler de cette opération, à cause de sa facilité, si nous n'avions quelques remarques à y faire, car il n'y a personne qui ne soit capable de mettre un morceau d'alun sur une platine de fer, & de lui donner le feu par-dessous, jusqu'à ce que le phlegme & l'esprit en soient évaporés, & que ce morceau qui était uni, pesant, clair & serré, soit devenu léger, opaque, spongieux & blanc. Or, puisque l'Artiste a besoin du phlegme & de l'esprit de l'alun, & que ce qui reste après leur extraction par la distillation, a la même vertu que ce qui demeure sur la platine de fer, il est beaucoup plus à propos qu'il le distille pour le calciner, afin de conserver le phlegme & l'esprit qui se perdent inutilement.

L'alun brûlé est excellent pour consumer peu à peu & sans beaucoup de douleur les chairs baveuses & fongeuses, & les excroissances des lèvres & des bords des plaies & des ulcères, il sert aussi pour empêcher la corruption, parce qu'il dessèche & qu'il résout leurs superfluités. On en tire aussi le sel fixe de l'alun, comme nous le dirons après avoir parlé de la distillation qui sert à le calciner.

§. 22. *La distillation de l'alun.*

Prenez autant que vous voudrez d'alun, mettez-le en petits morceaux dans une ample retorte de verre jusqu au tiers, que vous placerez au sable, & adapterez à son col un ample récipient, donnez-y le feu, peu à peu, afin d'en tirer le phlegme avec un feu qui soit bien & dûment gradué, & lorsque les vapeurs blanches commenceront à sortir du col de la cornue, changez de

récipient & augmentez le feu par degrés, jusqu'à ce que tout l'esprit soit sorti, & on trouvera l'alun calciné au fond de la retorte.

Mais comme cet esprit est ingrat & mauvais, il a besoin de rectification, de correction & d'adoucissement, ce qui se fait avec l'esprit de vin, avec lequel il le faut rectifier trois ou quatre fois, il devient doux & agréable ; en sorte que c'est un excellent remède pour mêler dans la boisson ordinaire de ceux qui ont la fièvre, parce que sa petite pointe & sa subtilité rafraîchit & tempère la chaleur qui les domine & leur ôte la soif. Il est diurétique & désopilatif, c'est pourquoi il est très-bon pour ouvrir toutes les obstructions du bas ventre.

S'il est bon pour le dedans, il ne l'est pas moins pour le dehors, car il nettoie & guérit admirablement bien tous les ulcères de la bouche, & particulièrement les uscules ou les aphtes, qu'on appelle le chancre des petits enfants. La dose en est depuis quatre gouttes jusqu'à dix dans du vin ou dans quelque décoction convenable. Le phlegme de l'alun sert à tempérer l'inflammation des yeux, aussi bien que celle des phlegmons & des érysipèles ; il est aussi très utile à laver & à fomenter les plaies, les ulcères & les brûlures.

§. 23. *Comment il faut faire passer l'alun en un magistère liquide*.

Prenez autant que vous voudrez d'alun purifié & cristallisé, mettez-le dans une cucurbite de verre, & l'arrosez d'eau de pluie distillée ; & mettez le vaisseau en un lieu frais, jusqu'à ce que tout l'alun soit résout en liqueur, qu'il faut filtrer & distiller aux cendres jusqu'à sec ; arrosez encore l'alun qui est resté avec de la liqueur distillée & le faites encore résoudre, & le redistillez aux cendres jusqu'à sec comme auparavant, & continuez ainsi cet arrosement, la résolution & la distillation, jusqu'à ce que tout le corps de l'alun soit passé en liqueur par le bec de l'alambic, qui est ce qu'on appelle le magistère liquide de l'alun, ou pour mieux dire, son vrai esprit astringent ; car ce remède est un des plus nobles & des plus assurés styptiques & astringents qui soient en la Médecine, &qui ne le cèdent pas aux préparations du mars, à celles du bol, ni à aucune autre, soit pour le dedans, soit pour le dehors, ainsi que l'expérience en fera foi.

La dose pour l'intérieur est depuis quatre gouttes jusqu'à douze, dans les flux immodérés, dans les gonorrhées & dans les chaudes pisses, pourvu qu'on ait ôté le venin par quelque excellente purgation, qui soit appropriée au sujet malade & à la maladie. On en peut mêler, avec l'espérance d'un succès prompt & heureux, dans les eaux épulotiques, car il n'y a rien qui hâte mieux la cicatrisation & la réunion des diverses solutions de continuité.

§. 24. *Comment il faut faire le sucre de l'alun*.

Mettez deux ou trois livres d'alun dans une bonne retorte de verre, que vous placerez au sable pour en tirer le phlegme tout doucement à une chaleur bien graduée, dès que cela est fait, il faut cesser le feu, & lorsque la cornue sera refroidie, cohobez le phlegme sur l'alun desséché, & les faites digérer ensemble à une simple chaleur du bain vaporeux durant vingt-quatre heures,

après quoi, remettez la cornue au sable, retirez-en le phlegme, & continuez ainsi sept fois de suite la cohobation, la digestion & l'extraction du phlegme, & lorsque cela sera achevé, il faut mettre ce qui sera au fond de la cornue après la septième séparation du phlegme à la cave ou en quelque autre lieu frais, pour le faire résoudre en liqueur ; la résolution achevée, il faut filtrer ce qui est résout bien nettement, & mettre digérer cette liqueur dan& un vaisseau de rencontre aux cendres à une chaleur lente, durant douze jours naturels ; après quoi il le faut mettre dans une cucurbite aux cendres, & en retirer toute l'humidité jusqu'à sec, & le sucre d'alun vous restera ; c'est un remède tout particulier contre les maladies, de la poitrine, & qui apaise la douleur des dents, si on en applique sur la gencive ; surtout, il est recommandable pour ceux qui ont la poitrine infectée de quelques vapeurs métalliques, minérales, arsenicales, mercurielles & autres semblables.

La dose est depuis cinq grains jusqu'à quinze dans des bouillons ou dans quelques décoctions pectorales & diurétiques. Il sert aussi pour apaiser la soif des fébricitant, & fait beaucoup de bien à ceux qui sentent des chaleurs & des douleurs périodiques vers la région du *sternum*, ou au haut de la poitrine, à cause des sérosités malignes, âcres & piquantes, que le venin vérolique envoyé ordinairement en ces parties à ceux qui en sont attaqués il y a longtemps ; ce remède agit par les urines, par les crachats, par les sueurs, & par une transpiration insensible & naturelle.

§. 25. *La salification de l'alun*.

Pour avoir le fixe de l'alun, il faut prendre une livre ou deux de la tête morte de la distillation de l'esprit de l'alun, & les mettre dans une cucurbite, puis versez dessus de l'eau de pluie distillée jusqu'a l'éminence de six doigts, mettez digérer cela aux cendres à une chaleur médiocre, vous l'augmenterez peu à peu, jusqu'à faire, presque bouillir la liqueur, que vous agiterez de temps à autre avec une spatule de bois, après quoi, filtrez le tout & évaporez ce qui sera filtré à la vapeur du bain bouillant dans une terrine de grès ou de faïence jusqu'à pellicule, & laissez ensuite cristalliser le sel en un lieu frais, ou le faites évaporer jusqu'à sec en l'agitant toujours jusqu'à son entière exsiccation.

Ce sel est beaucoup plus actif que l'alun brûlé, parce qu'il est séparé de sa terre, c'est pourquoi on s'en peut servir en beaucoup moindre quantité aux mêmes usages. On en peut donner aussi intérieurement a ceux qui ont l'estomac rempli de glaires ou d'autres impuretés qui tuent l'appétit, car il les incitera & atténuera, & les chassera par les selles ou par le vomissement. La dose en est depuis six grains jusqu'à douze ou quinze, dans du bouillon, ou dans de la décoction de racines de chicorée sauvage & de scorsonère d'Espagne.

§. 26. *L'extraction de l'alun.*

Prenez six livres d'alun bien net sans aucune préparation préalable, faites-le cuire à une chaleur modérée dans un pot de terre non vernissée jusqu'à ce que tout le phlegme soit bien évaporé, augmentez alors le feu comme il faut, & faites que le pot & l'alun rougissent de tous les côtés, cela étant, ayez une grande terrine où il y ail trois ou quatre livres de vinaigre distillé, dans lequel vous jetterez cet alun calciné & tout rouge, & aussitôt le vinaigre se chargera de l'essence & du magistère de l'alun, & le reste de son corps se précipitera au bas de la terrine en une poudre blanche, qu'il faut laver après l'avoir séparée jusqu'à douceur, la faire sécher & la garder au besoin.

Mais il faut filtrer ce qui est resté du vinaigre empreint des vertus de l'alun, y joindre une demi-once de teinture de grains de sureau qui aura été faite avec son propre esprit fermenté, mettre le tout dans une cucurbite au bain-marie & en retirer par la distillation toute la liqueur superflue jusqu'à la consistance de miel cuit ou d'un sirop, après cela il faut placer la cucurbite en un lieu bien frais, & l'y laisser reposer quatre ou cinq jours, & l'on trouvera au bout de ce temps, qu'il se sera formé des cristaux dans cette liqueur, qu'il faut séparer & faire sécher, & continuer l'évaporation & la cristallisation jusqu'à ce qu'une se forme plus de cristaux.

Ces cristaux font sudorifiques, diurétiques & stomachiques : c'est pourquoi, c'est un très bon remède contre le scorbut : on en peut donner deux fois la semaine, dans de la décoction de racines d'orties ou dans du suc de cerfeuil bien dépuré, mêlé avec un peu de vin blanc, on peut en donner aussi par trois fois à ceux qui ont la fièvre tierce un peu avant leur accès dans les mêmes liqueurs : la dose est depuis six grains jusqu'à un scrupule.

DU SEL ARMONIAC.

§. 27. *Du sel armoniac & de sa préparation chimique.*

Les anciens font mention d'un sel armoniac naturel, qui se formait & se sublimait à ce qu'ils disent dans les sables de la Libye, par le mélange de l'urine des chameaux des caravanes, qui sont ordinairement leurs posées en des lieux marqués pour cela. Mais nous n'en avons pas à présent, & nous n'en connaissons pas, d'autre que celui qui est artificiel ; il est composé du sel commun ou du sel gemme, du sel de la suie de cheminée & de l'urine, ce sel a an goût acerbe, mêlé d'une amertume acide qui est subtile & piquante. Les Chimistes l'appellent le sel solaire, l'aigle blanche, la pluie blanche mercurielle & le sel mercuriel des Philosophes. Il faut choisir celui qui est le plus pur, le plus clair & le plus blanc. Celui qui vient de Venise est le meilleur, & celui qui vient d'Anvers tient le second rang en bonté ; mais celui qui vient d'Hollande est le plus grossier & le moins bon. Ses vertus générales sont de provoquer les sueurs & les urines, & d'agir aussi par la transpiration insensible, il est très efficace contre toutes les fièvres & principalement contre la fièvre quarte, il résiste à la corruption & à la pourriture.

La dose est depuis quatre grains jusqu'à un scrupule. On s'en sert aussi extérieurement contre la gangrène, & pour consumer les chairs superflues & corrompues. Il est aussi très bon en gargarisme contre la squinancie : & de plus on en mêle dans les eaux pour le mal des yeux.

De plus, il faut que l'Artiste remarque, que le sel armoniac est un des plus puissants agents de tout le travail de la Chimie pour l'extraction des soufres des métaux & des minéraux par le moyen de la sublimation ; c'est pourquoi ce n'est pas sans raison, que la plupart des plus célèbres Auteurs, qui ont traité de notre art, l'ont déguisé de plusieurs noms énigmatiques & figurés.

Les préparations du sel armoniac sont, la *purification* ou la *cristallisation*, la *sublimation*, la *calcination*, la *distillation* & la *liquation*, nous traiterons dans la suite de toutes ces opérations en particulier, & nous donnerons des exemples des remèdes & du travail, afin de si bien instruire l'Artiste, qu'il ne soit pas surpris des divers changements qui arrivent par le mélange de ce sel, avec plusieurs matières différentes, sur lesquelles il agit avec tant de puissance, que cela ravit en admiration ceux qui ont le plus de connaissance des mystères qu'il fait paraître, & qu'il tire du sein & du centre des choses naturelles : & principalement à cause que ce sel est composé de diverses parties, qui font union entre elles, qui produit un sel qui est différent de tous les autres sels, & qui agit aussi par conséquent d'une toute autre manière, ainsi que l'éprouveront manifestement ceux qui le mettront en pratique.

§. 28.*La purification & la cristallisation du sel armoniac.*

Cette purification ne se fait pas autrement que par le moyen de la dissolution avec de l'eau de pluie distillée à une chaleur très lente, après quoi il le faut filtrer & l'évaporer à la même chaleur, puis le mettre cristalliser en un lien froid, & continuer ainsi jusqu'à ce qu'on ait retiré tout le sel armoniac beau, net & clair. Ce sel n'est pas plus efficace que le simple sel armoniac en pains, quoiqu'il soit un peu plus net : c 'est pourquoi nous ne lui attribuerons pas aussi plus de vertu, ni ne lui prescrirons pas d'autre dose.

§. 29. *La sublimation des fleurs du sel armoniac.*

II faut prendre autant de sel qui ait été fondu, que de sel armoniac, & les mêler exactement ensemble, puis verser ce mélange dans un matras ou dans une cucurbite, puis en faire la sublimation au sable ; il faut réitérer cette sublimation quatre fois, afin de purifier, de subtiliser & volatiliser d'autant mieux le sel armoniac. Quelques-uns veulent qu'on mêle également de la limaille d'acier avec le sel armoniac, afin de les sublimer ensemble ; mais ils s'abusent & se trompent : car lorsque le sel armoniac est mêlé avec le mars, il agit aussitôt dessus, & le sel ronge tout le mars, dont on peut après cela faire un très bon vitriol.

Mais comme l'intention de ceux qui ajoutent le mars a cette sublimation, n'est autre, que de faire que les fleurs de ce sel soient plus incisives, plus apéritives & plus splénetiques &

hépatiques, nous conseillons à l'Artiste de mêler un quart de cette vitrification opaque & verdâtre ou bleue, qui se trouve dans les forges où se fait la première fonte du fer, ou bien qu'il y mêle le quart de ces paillettes de fer, qui tombent de l'enclume : mais il faut remarquer qu'il ne faut pas que l'une on l'autre de ces deux matières soit en poudre fort subtile : au contraire, il se faut contenter de la mettre en poudre grossière, afin que le sel armoniac ne fasse que les lécher en se sublimant, & qu'ainsi il n'en tire que l'âme ou qu'une portion de son soufre interne, qui le rend beaucoup plus excellent & plus efficace.

Il faut que l'Artiste considère que comme ces fleurs sont plus subtiles & plus pénétrantes que le sel armoniac simplement purifié & cristallisé : aussi doit-il avoir beaucoup plus de vertu, & particulièrement, lorsqu'on veut se servir de ce sel contre la fièvre quarte, & contre les autres fièvres intermittentes. Ces fleurs sont aussi excellentes pour corriger la crudité du ventricule & pour en ôter les mauvaises fermentations, si on en fait prendre tous les matins à jeun au malade dans un verre de vin d'absinthe, ou dans une infusion du bois de sassafras, qui soit faite dans du vin blanc : mais il faut que l'usage en soit continué quinze jours on trois semaines entières.

Que si on donne ce remède contre la leucophlegmatie ou contre quelque hydropisie naissante, qui suit ordinairement les longues maladies & les diverses agitations des mauvaises fièvres, il faut prendre garde que le malade soit dans le lit lorsqu'il prendra le remède, & qu'il soit couvert, afin qu'il aide à la provocation de la sueur, à la sortie de laquelle il ne faut pas manquer de nourrir le malade avec quelque chose qui soit de facile digestion, & surtout de le bien essuyer, à cause des mauvaises impressions que ces sueurs communiquent aux linges qui enveloppaient le malade, &qui peuvent produire quelque chose de malin sur une peau, qui est ouverte & qui exhale encore quelque chose qui est capable de nuire.

La dose de cas fleurs est depuis trois grains jusqu'à quinze, on peut même passer jusqu'à vingt grains, si les forces du malade le permettent, & qu'on y ait accoutumé la personne qui s'en doit servir par de moindres doses en augmentant.

§. 30. *La calcination ou la fixation du sel armoniac*.

Nous avons toujours suffisamment fait connaître à l'Artiste, qu'il ne faut pas qu'il perde ce que les substances, qui lui servent de matière au travail, ont de bon. C'est pourquoi nous ne pouvons permettre qu'il fixe ou qu'il calcine simplement le sel armoniac dans un pot de terre au feu de roue ou au four à vent, parce qu'il perd par ce moyen tout l'esprit urineux volatile de ce sel mystérieux. C'est pourquoi nous disons qu'il faut en faire l'opération dans la cornue ouverte de M. Glauber décrite en la seconde partie de ses fourneaux philosophiques : car on conservera par ce moyen, ce qui s'en dissipe inutilement en l'air, on y procédera donc de la sorte.

Prenez une partie de chaux vive, qui soit bien conditionnée & non pas éventée, & une partie & demie de sel armoniac, métrez-les chacun à part en poudre, puis mêlez-les ensemble & les

réduisez en bouillie avec de l'urine nouvellement rendue. Mais avant que de faire ce mélange, il faut que l'Artiste ait mis le feu sous la cornue & qu'il l'ait tellement rougie, qu'elle ait fondu le plomb, qui est dans la rigole, & qui doit servir de lut au couvercle : cela étant ainsi, il faut mettre une petite cuillerée de cette matière à la fois, & couvrir aussitôt la retorte de son couvercle, & les vapeurs entreront dans le récipient qu'on aura adapté à son col & qui sera exactement luté. Il faut continuer de cette sorte jusqu'à ce que toute la matière soit consumée, ou jusqu'à ce que l'Artiste ait assez d'esprit volatile, si c'est son intention de le tirer, ou jusqu'à ce qu'il ait assez de sel armoniac calciné ou fixe, s'il ne travaille que pour cela.

L'Atiste tirera l'esprit hors du récipient & le rectifiera ; nous en parlerons dans la distillation du sel armoniac ci-après : mais il faut qu'il prenne la masse restée dans la cornue pendant que le feu règne dans sa force, parce qu'elle est molle, & qu'on la peut avoir aisément avec une petite cuillère de fer, qui ait le manche un peu long. Il faut dissoudre & digérer la matière qu'on aura tirée, dans de l'eau de pluie, puis filtrer la liqueur, & continuer ainsi tant qu'il n'en sorte plus de sel, après cela faites évaporer toutes les liqueurs filtrées jusqu'à sec, en les agitant sur la fin continuellement, jusqu'à ce que toute l'humidité soit évaporée ; on pourra garder une partie de ce sel tout sec, dans une fiole qui soit exactement bouchée & mettre l'autre à la cave pour la résoudre en liqueur, qui sert à l'extraction de beaucoup de teintures, comme le sel peut servir à la cémentation.

Nous ne parlons pas de la dose de ce sel fixe, à cause qu'où ne s'en sert jamais intérieurement aux maladies. On peut néanmoins se servir extérieurement de la liqueur résoute de ce sel, pour amollir & pour dissoudre les corps & les callosités qui se forment aux pieds, & qui causent quelquefois beaucoup de douleurs : on peut aussi s'en servir avec un peu d'esprit de vin, pour frotter les duretés des goutteux, afin de résoudre & d'atténuer la dureté de la matière gypsée & pierreuse, que ces nodosités contiennent.

§. 31. *La distillation du sel armoniac.*

Plusieurs ont équivoqué sur la distillation de cet admirable sel : car les uns ont voulu que ce fût l'esprit volatile, qui fût la partie principale de ce composé mystérieux, & les autres ont crû qu'il en fallait tirer l'esprit acide, pour avoir ce que les anciens Philosophes demandaient. Il faut avouer que les uns & les autres allèguent beaucoup de raisons : mais ils n'ont pas encore décidé la question, parce que ceux qui l'ont voulu rendre plus claire, n'ont pas bien considéré la double nature du sel armoniac, qui est composé du sel commun qui est acide & comme fixe, & du sel volatile de l'urine : or le mélange & l'union de ces deux sels est si parfaite, qu'il est très difficile, & même presque impossible de les faire passer en liqueur l'un avec l'autre : au contraire, le sel urineux & volatile emporte le corps de l'acide, ce qui ne produit que la sublimation du même sel. Mais ceux qui ont tenté de les avoir tous deux ensemble n'ont pu y réussir, que par l'addition de quelque autre corps, qui pût retenir le sel acide, afin de faire monter un esprit

d'urine & un sel volatile, qui ne sont tous deux qu'une seule & même chose, comme cela paraît par la sublimation de cet esprit en corps de sel volatile.

Ce serait pourtant un excellent remède, si l'art avait pu parvenir à faire monter ce sel armoniac en esprit, qui fût également doué des vertus au sel volatile, & de celles du sel commun sans aucun mélange étranger : à cause que comme l'action de ces deux sels l'un sur l'autre, a produit un sel tout différant de saveur, d'odeur & de vertu de tous les deux séparés, aussi aurait-on un esprit subtil & pénétrant qui serait capable de plusieurs beaux effets dans la Médecine, & pour la préparation de beaucoup d'autres beaux remèdes, si on pouvait une fois faire monter le sel armoniac en un esprit qui fut rempli des vertus de ce qui le composent. Mais comme il y en a plusieurs qui ont tenté inutilement de faire cette opération, je suis aussi obligé de confesser ici mon ignorance, & de dire qu'il faut se contenter des fleurs du sel armoniac, jusqu'à ce qu'une main plus habile nous ait rendus plus savants & plus experts, ou que notre propre travail nous y ait fait parvenir, afin d'en faire-part à la république de la Médecine chimique.

Nous donnerons néanmoins deux moyens de tirer l'esprit du sel armoniac & son sel volatil urineux. Le premier n'enseignera que le moyen d'en tirer le seul esprit & le seul sel urineux, mais le second enseignera aussi la séparation de son esprit acide, qui a beaucoup plus de vertu, que n'en possède l'esprit du sel commun, à cause du mélange & de l'action du sel volatile de l'urine, qui a éteint une partie de sa faculté corrosive.

§. 32. *Pour faire l'esprit & le sel volatile urineux du sel armoniac.*

Prenez une livre de sel armoniac bien choisi, & autant de sel de tartre bien purifié & qui toit bien sec, mettez le sel armoniac en poudre dans un mortier chaud, puis y ajoutez le sel de tartre qu'il faut mêler exactement, & mettre tout aussitôt ce mélange dans une cornue de verre qui ait le col bien large qu'il faut placer au sable & lui adapter un ample récipient, puis donner le feu par degrés, & vous aurez en peu de temps l'esprit volatil, qui passera en liqueur : le sel se sublimera en une substance claire & blanche comme le camphre, cette opération peut être achevée en trois, quatre ou cinq heures au plus.

On peut dissoudre le sel volatile avec son propre esprit & les garder ensemble pour s'en servir aux mêmes usages où sont employés l'esprit & le sel volatile de l'urine, parce que c'est une seule & même chose. Nous devons seulement ajouter ici que ce sel volatile & cet esprit sont très importants, parce qu'ils corrigent & empêchent plus que toute autre chose la pourriture & la corruption, & même le venin de la peste & toutes les maladies qui ont quelque analogie avec elle, il remédie à l'humeur corrompue, qui tue par une mauvaise fermentation les esprits naturels : aussi faut-il que les Médecins aient le soin de se servir de cet admirable remède, tant pour préserver de cet épouvantable fléau, que pour en empêcher le progrès, lorsqu'elle a déjà commencé ses ravages dans les corps humains.

ઙ಄ઙ಄ઙ಄ઙ಄ઙ಄ઙ಄ઙ಄ઙ಄ઙ಄ઙ಄ઙ಄ઙ಄ઙ಄ઙ಄ઙ಄

Nous dirons même que ce sel volatile & cet esprit sont plus subtils & plus pénétrants, ils ont même moins de mauvais goût & de mauvaise odeur, que ceux qui sont tirés de l'urine simple, parce qu'ils n'ont pas été fermentés & dépurés par le sel commun. C'est pourquoi nous les recommandons, particulièrement pour préserver de la corruption & de la pourriture qui se fait dans l'estomac par le vice de la digestion, aussi bien que pour tuer & pour éteindre toutes les mauvaises fermentations acides qui se font dans le ventricule : on peut s'en servir aussi contre les maux de mer, contre les anciens maux de tête, & on en verra des effets surprenants.

§. 33. *Comment on doit tirer l'esprit du sel armoniac.*

Quoique nous ayons déjà montré comment l'Artiste peut tirer l'esprit & le sel volatil de ce mixte, nous ne pouvons néanmoins enseigner comment on tirera l'esprit acide de ce sel, que nous ne fassions en même temps la séparation de son esprit volatile. Or comme nous avons ci-devant fait voir cette opération, lorsque nous avons parlé de la fixation du sel armoniac, nous ne répéterons pas inutilement ce que nous en avons déjà dit : nous ajouterons seulement qu'il faut ici mettre partie égale de bonne chaux vive, & de sel armoniac, & les réduire en bouillie avec de l'urine, puis en faire la distillation par la retorte de fer bien rougie, & continuer comme nous l'avons dit ci-dessus. Il faut que l'Artiste mette toute la liqueur qui se trouvera dans le récipient après la distillation, dans une cucurbite qui soit haute d'une coudée, & qui soit étroite d'embouchure qu'il faut placer au bain-marie, & la couvrir de son chapiteau, qu'il faut luter exactement, aussi bien que le récipient qu'on y adaptera, puis il faut donner le feu par degrés, afin que tout l'esprit volatil, & le sel volatile urineux se sépare, & monte à cette chaleur, & lorsqu'il ne montera plus rien, il faut mettre la liqueur qui reste dans une cornue, & la rectifier au sable, & on aura un esprit acide qui est plus agréable que l'esprit du sel commun, & qui a les mêmes vertus, c'est pourquoi on aura recours à ce que nous en avons dit ci-dessus.

L'Artiste se souviendra seulement que cet esprit peut être comparé à l'égard de l'esprit du sel commun à un homme parfait, & que celui qui provient du sel commun, ne peut être mis parallèle qu'avec un adolescent, d'où il tirera les conséquences que nous prétendons lui insinuer par cette comparaison. L'esprit & le sel volatil qui se tire par ce moyen a les mêmes vertus que nous avons dites ci-dessus.

§. 34. *La liquation du sel armoniac.*

Il n'y a pas grand mystère à faire cette opération, car ce n'est que la résolution du sel armoniac fixé par la chaux vive en liqueur par la fraîcheur d'une cave, ou c'est la résolution du même sel armoniac purifié, cristallisé & réduit en poudre, dans des blancs d'œufs cuits en dureté tout nouvellement, puis arrangés dans une terrine à la cave, afin de résoudre ce sel en une liqueur, que les Artistes nomment l'eau de sel armoniac : ces deux liqueurs qui se font par résolution, ne servent point à la médecine, sinon qu'elles entrent en la préparation des métaux & des minéraux,

ଓଃ୭ଓଃ୭ଓଃ୭ଓଃ୭ଓଃ୭ଓଃ୭ଓଃ୭ଓଃ୭ଓଃ୭ଓଃ୭ଓଃ୭ଓଃ୭ଓଃ୭ଓଃ୭ଓଃ୭

qu'elles fixent ou qu'elles ouvrent selon l'intention de ceux qui les emploient.

DU VITRIOL.

§. 35. *Du vitriol & de sa préparation chimique*.

Nous avons montré au commencement du chapitre des métaux, les principes principiants du vitriol, c'est pourquoi nous y renvoyons l'Artiste, afin de parler ici seulement du vitriol, qui est réduit en corps ou naturellement ou artificiellement. Car on trouve du vitriol tout fait & tout cristallisé dans la terre des mines où les métaux abondent, comme on en voit, que les curieux des choses naturelles ont apporté des Indes, de Hongrie, d'Allemagne, d'Italie & de beaucoup d'autres endroits de l'Europe. Mais celui qui est artificiel, se tire des marcassites vitrioliques qui se trouvent ordinairement dans les terres grasses ; qui accompagnent toujours les lieux qui abondent en semences métalliques, & qui ont une disposition naturelle à la génération du soufre.

Ceux qui auront la curiosité de se bien instruire là-dessus, chercheront dans les lieux, d'où se tire la terre grasse qu'on emploie pour faire les tuiles & les briques, où ils trouveront de ces marcassites vitrioliques qui ne sont rien autre chose, que ce que les Grecs appellent *Pyrite* qui est ce que nous appelons pierre d'arquebuse, pierre de tonnerre & pierre à feu, & les faiseurs de tuiles, Mâchefer, & lorsqu'ils auront de ces pierres, ils en feront l'examen au feu, qui ne leur fera paraître que du soufre, par la vapeur qui en sortira qui frappera le nez & la poitrine comme du soufre allumé : Mais lorsqu'ils auront exposé les restes à l'air, ils se résoudront en une poudre grisâtre & noirâtre qui poussera des petites pointes blanches à sa superficie, qui se fondent en la bouche, & communiquent d'abord une douceur, qui se termine en une austérité vitriolique. Il faut alors dissoudre cette poudre dans de l'eau de pluie à une chaleur lente, filtrer & évaporer jusqu'à pellicule, & laisser cristalliser, & vous aurez un excellent vitriol verdâtre. Ainsi avec cette légère anatomie l'Artiste se sera contenté & aura connu par le démembrement de cette pierre une partie du moyen, dont la nature s'est servi pour son assemblage, & pour sa coagulation.

Les plus savants de ceux qui ont traité du vitriol, & qui en ont bien conçu & bien connu la nature, ont cous unanimement confessé que c'était un mixte qui possédait en soi de quoi fournir des remèdes pour la troisième partie de la Médecine, & même qu'il y avait en lui de quoi remplir une boutique toute entière. Basile Valentin, Paracelse, Phedro, Sala & plusieurs autres ne se sauraient lasser d'en publier les louanges : & ceux des Philosophes Chimiques, qui lui ont donné le beau nom de *Vitriolum*, l'ont fait à ce qu'ils disent, parce que l'assemblage de ces lettres contient dans chacune d'elles les mystères que ce sel minéral recèle dans son centre. *Visitabis inteiora terrae, rectificando invenies optimum Lapidem veram Medicinan*. Ces paroles insinuent où il faut chercher le vitriol, comment il le faut préparer, & la louange du remède qu'on y trouvera.

Or le vitriol est si connu, que nous ne perdrons pas notre temps à parler de ses divers noms, il suffira que nous en fassions connaître le choix, & que nous en disions les vertus générales, avant que de venir aux préparations que la Chimie nous fournit sur ce beau composé, qui n'est proprement qu'un sel minéral qui approche fort de la nature métallique, & particulièrement de celle du cuivre & du fer, ou de Vénus & de Mars.

Il y en a de trois genres qui en contiennent diverses espèces sous eux. Car il y a *premièrement* le vitriol qui est bleu comme le Saphir, qui est en cristaux durs, solides, clairs & secs, qu'on appelle ordinairement vitriol de Chypre, & vitriol de Hongrie. Il y a une *seconde* sorte de vitriol qui est verdâtre de couleur herbacée, qui est moins compact & en moindres cristaux, qui est grumeleux comme le sel commun, qui est un peu onctueux, & qui adhère à la main de ceux qui le touchent sans avoir toutefois beaucoup d'humidité, tel est celui qu'on peut avoir du Pays de Liège, qui se fait auprès de Spa, où il y a des fontaines acides, sulfurées & vitrioliques. Mais il faut bien prendre garde de ne se point laisser tromper & surprendre par celui qui est bleuâtre & blanchâtre, qui est fort menu, & qui mouille la main de ceux qui le touchent, parce que c'est le pire de tous. La *troisième* & dernière sorte de vitriol est celui qui est blanc, qui se trouve chez les droguistes en petits pains, qui est serré, dur & sec, qui est ce que nous appelons en France de la couperose blanche, qu'on emploie ordinairement pour faire vomir, & pour mettre dans de l'eau pour les yeux.

Il faut que l'Artiste prenne pour son sujet la seconde espèce de vitriol, s'il veut en tirer des remèdes, tels qu'il se le promet de ce sel : car celui qui est le premier, qui tient d'argent ou de cuivre, a trop de terre métallique, & n'a pas beaucoup d'esprit acide. Le second qui est bleuâtre, est alumineux & terrestre, n'a presque pas de bon acide, & n'a qu'une terre grossière & excrémenteuse, & peu ou point de teinture métallique : c'est pourquoi il prendra toujours généralement du second pour ses opérations, si ce n'est qu'il ait quelque intention particulière de soi-même, ou que l'Auteur qu'il suivra le lui prescrive de la sorte.

Après le choix du vitriol, il faut venir à ses propriétés & à ses vertus générales, qui sont d'échauffer, de dessécher, de resserrer, de faire vomir avec violence, de constiper & d'ouvrir, & même de tuer les vers. Pour l'extérieur, il fait éternuer si on le met dans le nez, il arrête le sang si on l'applique à l'orifice des vaisseaux ouverts & dans les plaies. Nous avons aussi parlé plus particulièrement des puissances du vitriol au chapitre des métaux, lorsque nous avons parlé du cuivre, ou l'Artiste aura recours pour se satisfaire plus amplement.

Les préparations générales que la Chimie exerce sur le vitriol sont, la *purification*, la *calcination*, la *distillation*, la *sublimation*, la *précipitation*, la *salification* & *l'extraction.* Il faut que nous donnions des exemples de toutes ces opérations, afin que l'Artiste puisse chercher de soi-même dans ce noble minéral, les vertus & les merveilles que Dieu & la nature y ont concentrées, pour le soulagement des misères humaines.

§. 36. *La purification du vitriol, & la façon de faire le gilla.*

Nous avons déjà tant de fois parlé de la purification des sels, qu'il sera facile de faire comprendre celle du vitriol. Elle se fait de deux façons & à deux diverses intentions. La *première*, n'est qu'une simple dissolution au vitriol dans de l'eau de pluie, la filtration, l'évaporation jusqu'à pellicule, & sa cristallisation. La *seconde*, se doit faire dans de l'eau de rosée de Mai, qui ait été distillée : mais il faut que la dissolution & la filtration faite, l'Artiste mette digérer la liqueur au bain-marie pendant le mois philosophique, & il trouvera que la liqueur aura jeté une écume, & qu'elle aura déposé au fond des fèces, qu'il séparera par la filtration ; il faut continuer la digestion, jusqu'à ce que le vitriol ne jette plus aucune impureté, après quoi, évaporez lentement l'humidité, & la faites cristalliser. La première cristallisation ou purification n'ôte que les ordures superficielles & externes, mais la seconde sépare celles qui sont jusque dans le centre. Le premier vitriol peut être employé à toutes les opérations ordinaires ; mais il faut réserver le second pour les préparations extraordinaires, qui sont les teintures & les arcanes.

Or l'Artiste rencontrera dans plusieurs Auteurs, des préparations qu'ils appellent *Gilla*, qui ne servent qu'à faire vomir, & qui ne sont proprement que des vitriols purifiés & séparés de leur terres métalliques : mais comme ces remèdes sont ordinairement violents, & particulièrement le *Gilla,* qui se fait avec le vitriol bleu, je conseille de s'en abstenir & de se servir de la purification du vitriol blanc, qui se fait en le dissolvant quatre fois dans de l'eau de petite centaurée, le filtrant, l'évaporant & le réduisant en cristaux : car cette eau n'augmente pas seulement la faculté émétique ; mais elle le spécifie de plus à devenir un bon fébrifuge.

La dose est depuis dix grains jusqu'à quatre scrupules, dans du bouillon, dans de la bière tiède, dans quelque décoction ou dans quelque eau convenable : il fait vomir assez doucement, & nettoie l'estomac de toutes les impuretés qui causent le dégoût, le mal de tête & les catarrhes : il est bon contre les maladies du ventricule, contre les fièvres tierces & quotidiennes, contre les vers, contre la peste & contre l'épilepsie naissante.

§. 37. *La calcination du vitriol.*

La calcination du vitriol se fait de diverses manières, & pour diverses intentions. Or entre les calcinations du vitriol, il y en a qui doivent plutôt être appelées des exsiccation, comme celle qui se fait au réverbère des rayons du soleil durant les jours caniculaires, pour en faire ce fameux remède magnétique, qu'on a si justement vanté, & qu'on appelle la poudre de sympathie. Il y a encore l'exsiccation qui s'en fait au soleil, dans une poêle ou sur le cul d'un four qui est chauffé tous les jours, afin de le priver de son humidité superflue, & de le faire servir ensuite à la distillation des eaux fortes, & à diverses autres préparations Chimiques.

Mais comme la principale intention qu'ont les Artistes, est de réduire le vitriol en colcotar, & que cette intention est accomplie de tous points dans la distillation du vitriol, je ne trouve pas

nécessaire de perdre ce qui en sort par une ignition violente à découvert, puisque le tout est utile en Médecine : c'est pourquoi nous n'en donnerons pas la façon qui est trop simple pour être ignorée : mais nous enseignerons comment on pourra calciner le vitriol d'une belle calcination philosophique, sans perte d'aucune de ses parties essentielles, pourvu que l'Artiste suive ponctuellement ce que nous lui prescrirons à ce sujet.

§. 38. *La calcination philosophique du vitriol.*

Prenez du vitriol qui ait été purifié par la digestion, comme nous l'avons enseigné ci-dessus, séchez-le entre deux papiers à une chaleur très lente, jusqu'à ce qu'il se mette de soi même en une poudre blanche, qu'il faut mettre dans un ou dans plusieurs marras, qui aient le cul plat ; jusqu'à l'épaisseur du dos d'un couteau & non pas davantage, autrement on ne réussirait pas en son dessein : il faut sceller les vaisseaux du sceau d'Hermès, & les placer aux cendres jusqu'à la hauteur de la matière, & environ un demi-doigt au-dessus : puis y donnée le feu, qui ne doit point excéder la chaleur du soleil en Eté, il faut la continuer sans aucune interruption durant l'espace de quarante jours qui est le mois philosophique, ainsi le vitriol passera peu a peu du blanc au jaune, & du jaune au rouge, qui doit être comme celle du sang en poudre.

Alors il faut cesser le feu, casser les vaisseaux, & garder ce vitriol philosophique comme une chose excellente au dedans & au dehors : mais qui possède en soi la vraie âme & la vraie teinture éventuelle de ce mixte, qui se peut tirer avec le vrai alcool de vin tartarisé, pourvu que l'Artiste ait de la patience, & qu'il ne prenne pas l'ombre pour le corps de la chose même.

§. 39. *La distillation du vitriol.*

Nous ne voulons pas enseigner ici la simple distillation du vitriol, pour en tirer un esprit acide ou un esprit corrosif, qu'on appelle ordinairement & improprement son huile : mais nous en voulons faire une exacte anatomie, afin que l'Artiste puisse beaucoup mieux comprendre tout ce qu'il contient en soi, & qu'ainsi son esprit soit bien & dûment informé des diverses substances, qu'on en tire & de leurs propriétés médicinales.

§. 40. *Pour faire la rosée du vitriol.*

Prenez autant que vous voudrez de vitriol purifié, mêlez-le dans une cucurbite qui soit large d'embouchure & qui ne soit haute que de huit pouces, placez la au bain-marie, couvrez-la de son chapiteau & y adaptez un récipient, lutez les jointures avec de la vessie mouillée de blancs d'œufs, puis donnez le feu peu à peu jusqu'à ce que l'eau du bain bouille, & continuez ainsi cette distillation jusqu'à ce que ce degré de chaleur n'en pousse plus rien, & qu'il n'en tombe plus aucune goutte.

Il faut mettre ce qui sera dans le récipient, dans une bouteille qu'il faut boucher avec de la cire & de la vessie, à cause d'un peu d'esprit volatile, qui est mêlé avec cette rosée, & qui cause sa

plus grande vertu. On donne depuis un scrupule jusqu'à deux & trois drachmes de cette rosée de vitriol, dans du bouillon ou dans quelque liqueur convenable, à ceux qui sont tourmentés de la migraine & des autres douleurs de tête, elle apaise aussi les chaleurs & les ébullitions du sang, & fortifie les entrailles.

§. 41. *Pour tirer l'eau aigrelette du vitriol.*

Comme l'Artiste doit travailler avec méthode & avec étude, s'il veut profiter : aussi faut-il qu'il ne perde point le temps, le feu ni les vaisseaux inutilement. C'est pourquoi, il tiendra un fourneau avec une capsule & du sable chaud, lorsqu'il aperçoit que le bain-marie ne pousse plus rien de son vitriol, parce qu'alors la matière a besoin d'un degré de chaleur plus fort pour en extraire autre chose. Il tirera donc la cucurbite du bain, & l'essuiera pour en ôter l'humidité & la placera toute chaude & toute lutée sur la hauteur d'un pouce & demi de sable chaud, & en mettra aussi de celui qui sera également échauffé, jusqu'à la hauteur de sa matière ; il remettra le récipient & poussera le feu peu à peu, & continuera ainsi sa distillation au sable jusqu'à ce que le chapiteau s'emplisse tout à fait de vapeurs blanches, & qu'il ne tombe plus aucune goutte par le bec de l'alambic. Alors il cessera le feu, & laissera refroidir les matières & le fourneau.

II faut mettre aussi la liqueur qui est dans le récipient, dans une bouteille & la boucher comme l'autre : car ce n'est pas un phlegme inutile, comme plusieurs se le sont imaginé, qui l'ont jette & qui l'ont méprisé, parce qu'ils ne connaissaient pas bien le vitriol ni les liqueurs qui en sortent par le moyen de la distillation. Cette eau n'a que très peu d'acidité en foi, mais elle participe déjà de la vertu apéritive & anodine du vitriol : ce qui fait qu'on en use avec beaucoup d'utilité pour nettoyer les reins & pour adoucir les corrosions internes. Elle étanche la soif des fébricitants & les fait uriner copieusement. Cette liqueur est aussi excellente pour laver les yeux, si on y ajoute un peu de sel de saturne, elle ôte aussi l'inflammation & apaise les douleurs des ulcères rongeants & malins, si on les en lave chaudement. Si on y mêle quelque peu de sel de tartre, elle ôte les démangeaisons du cuir, & dessèche la grattelle.

§. 42. *Pour faire l'esprit acide & l'huile corrosive du vitriol.*

Prenez la matière sèche qui est restée dans la cucurbite, après la distillation des deux liqueurs précédentes, mettez-la en poudre grossière, versez la poudre dans une cornue de verre ou de grès, qui soit garnie de l'épaisseur d'un doigt d'un bon lut qui soit capable de résister au feu le plus violent, placez cette retorte au réverbère clos, & lui adaptez un grand & ample récipient, qu'il faut bien luter & sécher le lut, puis donner le feu par degrés comme nous l'avons enseigné, lorsque nous avons parlé de la distillation de l'esprit de sel, mais on doit pousser le feu beaucoup plus longtemps avec la flamme d'un bois bien sec, & la continuer trois jours & trois nuits sans aucune interruption, en sorte que le récipient soit toujours plein de vapeurs & de

nuages blancs, & qu'à la fin il en sorte des gouttes rouges & noirâtres, qui sur la fin deviennent plus claires, ce qui témoigne la fin de l'opération, & que le feu a tiré de la matière tout ce que l'Artiste en peut & doit espérer, quoiqu'il y en ait qui se tourmentent inutilement, & qui continuent encore le feu douze & quinze jours : mais ils font paraître par cette façon de faire, qu'ils ne connaissent pas la matière sur laquelle ils travaillent, & encore moins la sphère de l'activité du feu de flamme qu'ils ont employé.

Il faut donc que l'Artiste cesse le feu, lorsqu'il apercevra les signes que nous avons marqués, & qu'il commence d'humecter le lut du col du récipient avec un peu d'eau chaude, s'il ne veut attendre au lendemain, ce qui serait mieux : il faut aller doucement, afin de ne rien casser & de ne point perdre par une action précipitée, ce qui a coûté tant de travail & tant de frais : il faut donc tirer le récipient doucement & verser ce qui s'y trouve dans une cornue de verre, qu'il faut placer au sable, puis y ajuster un récipient & donner le feu par degrés, jusqu'à ce que les gouttes commencent à tomber, qu'il faut goûter de temps en temps, afin de changer de récipient aussitôt que l'Artiste connaîtra qu'elles seront acides, & lorsqu'il aura tiré les deux tiers de la liqueur qui était dans le récipient, il cessera le feu.

Ainsi il aura *trois liqueurs*, dont la *première* sera comme insipide ; mais elle aura une odeur sulfurée, qui témoigne l'esprit volatile, il la mêlera avec la liqueur aigrelette, ou il la gardera à part aux mêmes usages. La *seconde* est d'une acidité agréable & pénétrante, qui est ce qu'on appelle proprement l'esprit acide du vitriol, duquel on se sert en Médecine : car il est diurétique, diaphorétique, apéritif, incisif, & résiste à la pourriture & aux inflammations. C'est pourquoi il est admirable contre toutes les fièvres ardentes, qui sont occasionnées par les matières putrides & malignes, & même contre les obstructions du foie, de la rate & du mésentère. Il est bon pour redonner l'appétit lorsqu'il est perdu ; il rétablit les facultés de l'estomac & en corrige les défauts, il apaise la douleur des dents, si on en mêle avec du vin chaud, & qu'on en gargarise la bouche. Si on mêle de cet esprit avec de l'eau du suc de grande chélidoine, & qu'on frotte la tigne de ce mélange, il en coupe la racine & tue le mauvais suc, âcre & corrosif, qui infecte la peau. On le donne dans des bouillons ou dans la boisson ordinaire des malades. La dose est jusqu'à une agréable acidité, car autrement il agacerait les dents, & ferait de la peine à ceux qui s'en serviraient.

Il faut filtrer la liqueur qui est restée dans la cornue après la distillation de l'esprit acide au travers du verre en poudre ; car autrement elle rongerait toute autre matière, à cause qu'elle est tout à fait corrosive, il la faut mettre dans une fiole de verre, double & la boucher avec un bouchon de verre qui ferme juste. C'est ce qu'on appelle huile de vitriol, quoique improprement, puisqu'elle ne s'enflamme pas & qu'elle n'est pas onctueuse, mais on est contraint de suivre le langage des Auteurs, qui ont donné le nom d'huile à cette liqueur, qui est trop âcre pour remède, & qui ne sert que pour le travail.

Nous ne parlerons pas ici de la préparation de la terre douce du vitriol, que quelques-uns appellent terre damnée, lorsqu'elle est dépouillée de son sel : cette terre & ce sel se tirent de la matière qui est restée dans la cornue après la distillation de l'esprit & de l'huile de vitriol, que les Chimistes appellent, *Caput mortuum*, la tête morte. Nous réservons ces deux choses, lorsque nous parlerons de la salification, il faut seulement que l'Artiste mette cette tête morte à l'air perméable, en un lieu où il ne pleuve pas, afin qu'elle puisse attirer les influences du Ciel & de l'air.

Nous pourrions mettre ici la description de plusieurs esprits de vitriol composés & spécifiés à quelque maladie particulière : mais nous en laissons le choix à la capacité de l'Artiste ou aux procédés qu'il en trouvera chez les Auteurs qui en ont amplement traité, nous nous contenterons seulement d'en donner deux échantillons, afin qu'ils lui servent de guide pour le travail qu'il entreprendra. La première, sera à un esprit de vitriol doux & agréable ; & le second un apéritif très considérable, & un dissolvant très rare. Tous les deux partent d'une même source ; mais ce n'est que pour montrer la différence du travail.

§. 43. *Pour faire l'huile ou l'esprit doux du vitriol.*

Prenez trois livres de vitriol calciné entre jaune & rouge dans un pot de terre non vernissé à feu ouvert, métrez-le en poudre, versez-le dans une cucurbite & l'arrosez de très bon vinaigre distillé jusqu'à ce qu'il soit réduit en bouillie, agitez continuellement le vaisseau, & y versez du nouveau vinaigre distillé jusqu'à ce qu'il surnage de trois doigts, menez la cucurbite au bain vaporeux & la couvrez de sa rencontre, puis donnez le feu de digestion durant trois jours naturels. Le quatrième, l'Artiste doit retirer le vinaigre par inclination, & en reverser du nouveau dessus, puis le digérer durant trois jours & retirer : continuez ainsi jusqu'a sept fois sans manquer à la digestion.

Filtrez tout le vinaigre distillé, qui est empreint des facultés vitrioliques, & les mettez dans une cucurbite aux cendres, retirez-en le menstrue superflue par la distillation à un feu lent & gradue jusqu'en consistance de miel cuit, que vous réduirez en boulettes avec des cailloux calcinés en poudre, vous mettiez ces boulettes dans une cornue & en tirerez l'esprit & l'huile, comme on parle, avec la graduation du feu qui est requise, il faut environ vingt-quatre ou trente heures de feu pour cette distillation. Rectifiez la liqueur qui se trouvera dans le récipient dans une cornue de verre au sable & la gardez au besoin.

Cet esprit ou cette huile est d'un goût agréable & douçâtre, qui a les vertus mêlées du vitriol & du tartre subtil qui est dans le vinaigre distillé : c'est pourquoi on en peut donner avec beaucoup de succès dans toutes les maladies qui proviennent des matières grossières & tartarées, comme dans le scorbut, dans la gravelle, d'ans la vérole dans les goûtes dans les rhumatismes & les catarrhes : & généralement dans toutes les maladies où il y a grande abondance de sérosités malignes, grossières & âcres, comme dans la lèpre, dans la galle & dans

la grattelle : car cet esprit admirable rectifie toute la masse du sang, par les urines, par les sueurs & par la transpiration insensible.

La dose est depuis un demi-scrupule jusqu'à une demi-drachme, dans des bouillons, dans des décoctions, dans du vin blanc ou dans des eaux appropriées. Nous aurions beaucoup de remarques à faire sur la théorie & sur le travail de cet esprit, mais comme nous en avons parlé lorsque nous avons fait mention du premier menstrue pour l'extraction de la teinture de corail, où nous avons parlé de l'action & de la réaction du vitriol & du tartre, nous y renvoyons l'Artiste.

§. 44. *L'esprit du vitriol tartarisé.*

Prenez deux livres de vitriol qui soit bien purifié & simplement desséché, prenez aussi une livre de tartre blanc de Montpellier qui ait été lavé dans du vin blanc & séché, mettez-les en poudre chacun à part, mêlez-les exactement & les mettez dans uns cornue de verre qui soit lutée, distillez-en l'esprit au feu du réverbère clos avec les précautions requises ; surtout, il faut que ce soit un très ample récipient, ou en mettre un à trois embouchures, afin qu'il y ait d'autant plus d'espace pour retenir la fougue de cet esprit, qui est fort violente : poussez le feu durant quarante-huit à soixante heures, puis le cessez. Il faut rectifier tout ce qui sera sorti dans une retorte au sable jusqu'à trois fois, mais mettre cet esprit dans une bouteille qui soit bien bouchée.

Après cela prenez la tête morte qui est dans la retorte, mettez-la en digestion dans de la rosée de vitriol au bain vaporeux durant vingt-quatre heures, il faut séparer le menstrue par inclination & recommencer la digestion avec du nouveau menstrue, jusqu'à ce qu'il en sorte avec le même goût qu'on l'y aura versé, filtrez toutes les extractions & les évaporez lentement aux cendres jusqu'à pellicule, puis les laissez cristalliser : mais il vaudra mieux pour épargner le temps, sécher toute la matière saline en un sel blanc & pur à la vapeur du bain bouillant dans une terrine de grès ou de faïence : car il ne faut pas se servir de métal à cause que ce sel se charge facilement & promptement du goût & de la couleur des métaux.

Si ce sel n'était pas assez pur ni assez blanc, il faut le dissoudre dans de nouvelle rosée de vitriol, & le digérer à une chaleur fort douce au bain vaporeux ; afin que s'il y avait quelque impureté, qu'elle s'affaisse au tond du vaisseau, il faut filtrer la liqueur à froid, puis l'évaporer & la dessécher lentement & nettement. Mettez ce sel dans un vaisseau de rencontre & versez son esprit rectifié dessus, bouchez & lutez la rencontre, & la mettez digérer & circuler au bain-marie à une chaleur moyenne l'espace de trois semaines, après quoi ouvrez le vaisseau, versez tout ce qu'il contiendra dans une cornue après en avoir remarqué le poids, & en faites la distillation au sable, jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus rien par l'augmentation du feu ; pesez la liqueur qui en sera sortie, & la cohobez sur le sel qui est resté dans la cornue ; réitérez la distillation & vous trouverez que l'esprit est augmenté en poids, ce qui témoigne que le sel

monte en esprit ; il faut cohober & distiller, tant que tout le sel soit passé en esprit ; cela fait, mettez cet esprit dans une cucurbite & en retirez l'esprit doucement aux cendres, & poussez le feu un peu plus fort à la fin, & le sel restera au fond du vaisseau, qu'il faut placer au sable & lui donner le feu de sublimation, & le sel montera pur & net, & laissera en bas ce qu'il avait de corporel & d'impur, il faut mettre ce sel dans un pélican & verser son propre esprit dessus, puis luter l'orifice du vaisseau circulatoire avec un bouton de verre, du blanc d'œuf & de la chaux vive, & digérer & circuler ces matières durant sept jours naturels, & on aura le plus excellent & le plus pénétrant esprit qui se puisse faire, auquel nous ne pouvons pas attribuer assez de vertus & d'efficace pour la santé.

C'est un apéritif universel, qui ne manquera jamais au besoin. Ceux qui en connaîtront l'excellence pour la Médecine & pour le travail de la Chimie, ne douteront point de cette vérité : mais j'avertis l'Artiste qu'il soit circonspect dans cette opération, & qu'il ne s'ennuie point de sa longueur, parce qu'il en recevra toute la satisfaction qu'il s'en peut légitimement promettre. Ce travail ne regarde pas ceux qui se croient habiles, lorsqu'ils savent faire du cristal minéral, de la crème de tartre, du crocus métallorum : au contraire, il est digne de l'application de ceux qui sont les plus consommés dans l'étude & dans le laboratoire chimique. C'est aussi en faveur de ces derniers que nous avons mis cette excellente, mais laborieuse préparation, parce qu'ils savent que *Dii laboribus omnia vendunt*.

§. 45. *La précipitation du vitriol*.

On confond ordinairement la simple résidence de la dissolution du vitriol, qui n'est qu'une terre métallique, ou un ocre, avec les véritables précipitations, qui ne se font que par l'instillation de quelques sels ou de quelques esprits : mais il y a une grande différence entre ce qui en provient : c'est pourquoi nous en parlerons avec l'ordre nécessaire.

§. 46. *Pour faire la terre métallique ou l'ocre du vitriol*.

Prenez autant que vous voudrez de vitriol purifié, dissolvez-le dans une quantité suffisante d'eau de pluie distillée, mettez cette dissolution dans un grand matras, & le placez en un lieu modérément chaud, & l'y laissez durant quarante jours, & toute la terre métallique ou l'ocre du vitriol s'affaissera au fond du vaisseau, il faut séparer l'eau par inclination & laver cette terre, puis la sécher, on s'en sert en la sublimation.

§. 47. *Pour faire le soufre doux du vitriol*.

Prenez du vitriol le plus par que vous pourrez avoir, & le faites dissoudre dans de l'eau de la rosée de Mai, digérez la dissolution durant sept jours naturels au bain vaporeux, filtrez-la le huitième, & en retirez la moitié du menstrue par distillation au bain bouillant, retirez le vaisseau, lorsqu'il est encore chaud, & précipitez le soufre que la liqueur contient avec de l'huile de tartre par défaillance ; il faut laisser éclaircir la liqueur peu à peu & la retirer par inclination,

ଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌଔଌ

puis édulcorer par diverses affusions d'eau de pluie distillée le soufre qui reste, le faire sécher très exactement, & le garder au besoin.

C'est un bon remède contre les affections de la poitrine, on en peut donner depuis deux grains jusqu'à dix dans quelque sirop, dans quelque looch, dans des tablettes ou dans quelque conserve appropriée à la maladie. On s'en sert aussi heureusement, pour mondifier & pour cicatriser les mauvais ulcères. On le peut aussi sublimer.

§. 48. *Pour faire le soufre purgatif du vitriol.*

Prenez deux livres de vitriol du pays de Liège qui soit très bien dépuré, vous le mêlerez exactement avec six onces de limaille d'acier, qui soit pure & nette, mettez ce mélange dans un grand matras & versez dessus de l'eau aigrelette de vitriol, jusqu'à l'éminence de quatre pouces, mettez-les digérer au bain-marie durant quatre jours, & les agirez cinq ou six fois par jour, cela fait, filtrez la liqueur & en retirez la moitié par la distillation aux cendres, puis précipitez le reste avec de l'huile de tartre par défaillance ; s'il y a trois livres de liqueur, il y faut verser goutte à goutte cinq onces d'huile de tartre, & s'il y en a plus ou moins, il y en faudra mettre à proportion : il faut laisser affaisser le soufre, puis verser la liqueur claire par inclination, & faire l'édulcoration & l'exsiccation comme nous l'avons enseigné ci-devant.

Ce soufre est un purgatif commode & bénin, qui est bon pour ceux qui ont des affections de poitrine & la fièvre lente, on la peut donner depuis deux grains jusqu'à six dans de la conserve des racines d'enula campana ou dans celle du fruit de l'aiglantier, qu'on appelle *Cynosbata* ; mais je conseillerais à ceux qui voudront encore mieux réussir, & qui seront curieux de bons remèdes, de digérer ce soufre a une chaleur très lente, dans un marras qui soit scellé hermétiquement, l'espace de quarante jours & il doublera sa vertu, & la dose en sera moindre de la moitié.

§. 49. *Pour faire le soufre fixe & le soufre volatile du vitriol.*

Faites dissoudre six livres de vitriol de Liège qui soit très-bien purifié, dans une quantité suffisante d'eau de pluie distillée, cela fait, mettez une livre de limaille d'aiguilles qui soit fort nette dans une terrine vernissée, versez cette dissolution dessus & les agitez ensemble, puis mettez cette terrine en quelque lieu qui soit exposé au soleil, & l'y laissez jusqu'à ce que la matière s'épaississe peu à peu, laquelle il faut agiter souvent, & enfin la faire sécher entièrement, alors il faut la mettre en poudre & y ajouter encore une demie livre de nouvelle limaille d'aiguilles, puis les arroser avec de la nouvelle eau de pluie distillée, jusqu'à ce que le tout soit réduit en une bouillie fort claire, qu'il faut encore faire sécher au soleil en remuant fort souvent, & continuer ainsi jusqu'à sept fois ou jusqu'à ce que la matière soit changée en un rouge qui soit haut en couleur, alors il faut la priver de toute humidité aqueuse, puis la mettre dans un grand matras, & verser dessus de très excellent vinaigre distillé jusqu'à l'éminence de

quatre pouces, faites-les digérer au sable & les agitez souvent, continuez la digestion jusqu'à ce que le vinaigre soit bien teint en rouge, alors vous l'ôterez & y en verserez de nouveau, & continuez ainsi, jusqu'à ce que le vinaigre n'en tire plus aucune teinture.

Filtrez ensuite toutes les extractions & les partagez en deux parties égales, il faut mettre l'une dans une cucurbite aux cendres & en retirer tout le menstrue par la distillation à une chaleur graduée jusqu'à sec, puis faire la lotion & l'édulcoration de la matière avec de l'eau de pluie distillée jusqu'à ce que l'eau en sorte insipide, & après cela la séchez doucement entre deux papiers à une chaleur lente & égale, ainsi on a le soufre brûlant & volatile du vitriol, qui est mêlé de celui du mars, qui s'enflamme & se consume presque tout si on le brûle, & qui jette une flamme pourprée comme le cinabre qui a beaucoup de soufre en soi.

Il faut le garder pour le donner à ceux qui sont affligés de l'asthme, au lieu des fleurs de soufre, & on y trouvera beaucoup plus d'efficace & de vertu si on le donne depuis quatre grains jusqu'à un demi-scrupule en tablettes avec des fleurs de benjoin ou en bol avec la conserve de fleurs de pied de chat ou de tussilage.

Il faut après cela mettre l'autre moitié de la liqueur filtrée au bain-marie dans une cucurbite, & en retirer la moitié ou les deux tiers du menstrue, puis précipiter le reste avec de l'huile de tartre par défaillance goutte à goutte, jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus aucune précipitation ; laisser affaisser le soufre fixe au bas de la cucurbite durant quelque temps, puis séparez-en la liqueur, lavez & édulcorez ce qui reste & le faites sécher selon l'art, mettez ce soufre dans un matras ou dans un œuf philosophique & le cuisez & mûrissez à une chaleur égale & fermentative durant quarante jours, qui est le mois des Artistes, & il deviendra beau, rouge & haut en couleur.

C'est un vrai remède pour conserver la santé & pour la restaurer, si on en donne quatre fois le mois pour un préservatif, & trois fois la semaine pour curatif, depuis un grain jusqu'à huit dans de la confection d'hyacinthe à jeun, & faire boire par-dessus deux doigts de quelque bon vin ou de quelque boisson cordiale & stomacale : car ce soufre pousse l'éradiation de sa vertu par tout le corps, & chasse tout ce qu'il y a d'impur, ou sensiblement par la sueur ou par les urines, ou insensiblement par la transpiration douce & amiable. On le peut même pousser plus loin ; mais nous réservons cela pour la fin, lorsque nous parlerons de l'extraction du vitriol.

§. 50. *La sublimation du vitriol.*

Nous venons présentement d'enseigner comment il fallait séparer par la précipitation le soufre du vitriol ou sa terre métallique, & la sublimation enseigne comment on peut aussi en séparer les fleurs, qui ne sont rien autre que la substance du cuivre ou du fer qui se rencontre dans toutes les espèces de vitriol. Or nous ne donnons cette préparation que pour mieux faire connaître la vérité de la composition des choses à l'Artiste.

Il faut donc prendre parties égales de terre métallique ou d'ocre de vitriol & de sel armoniac, les mettre en poudre chacun à part, puis les mêler exactement ensemble, & les sublimer au sable dans une cucurbite un peu basse qui soit couverte de son chapiteau, donnez un feu lent d'abord & l'augmentez peu à peu jusqu'à ce que l'Artiste remarque qu'il ne monte plus aucune vapeur, alors il faut cesser & laisser refroidir les vaisseaux, puis retirer du chapiteau ou des parois de la cucurbite, se qui sera sublimé, & le mettre dans un matras, & verser dessus de l'eau commune, puis placer le vaisseau au bain-marie, & l'y faire digérer durant vingt-quatre heures à une chaleur modérée, & l'eau dissout le sel & la substance des fleurs métalliques, martiales & vénériennes tombe au fond en poudre subtile, qu'il faut séparer de la liqueur, puis la laver, édulcorer & sécher.

C'est un très bon remède astringent & dessiccatif pour toutes sortes d'ulcères, & principalement pour ceux des yeux ; il incarne, mondifie & cicatrise mieux que tout autre remède.

§. 51. *La salification du vitriol*.

Nous avons réservé jusqu'ici de parler de la tête morte du vitriol, qui reste après sa distillation, nous avons seulement dit ci-devant, qu'il fallait l'exposer aux influences du Ciel & de l'air en un lieu couvert, & qui soit perméable aux vents, mais nous voulons enseigner ici d'en tirer le sel, après qu'elle aura été pénétrée de l'air durant l'espace de six semaines ou plus. Il la faut donc prendre en ce temps-là & la mettre dans une cucurbite, ou ce qui sera mieux, dans une terrine, & verser dessus de l'eau de pluie ou de l'eau de rivière qui soit frémissante, & agiter la madère à mesure qu'on y jette l'eau, autrement elle s'endurcit au bas, faites digérer le tout au sable & l'agitez souvent, afin de mieux faire l'extraction du sel, puis il faut filtrer la liqueur, & l'évaporer lentement jusqu'à pellicule, faire cristalliser, continuer ainsi l'évaporation & cristallisation, jusqu'à ce qu'il ne se faite plus de sel, qu'il faut faire sécher lentement entre deux papiers & le garder au besoin. Ensuite ayez soin de bien édulcorer la terre rouge-brune, qui reste après l'extraction du sel, & la faites sécher, & la gardez à ses usages, qui sont pour le dedans & pour le dehors.

Pour le dedans c'est un très bon remède contre la diarrhée & contre la dysenterie, elle est aussi excellente pour dessécher les chaudes pisses, pour arrêter le flux des gonorrhées, le flux blanc & rouge des femmes & les hémorragies, & surtout contre le crachement de sang. Pour le dehors, c'est un remède emplastique & balsamique, qui mondifie & qui cicatrise doucement & sans douleur les plaies & les ulcères : c'est pourquoi il entre dans les onguents, dans les cérats, dans les liniments & dans les emplâtres.

Le vrai sel de vitriol que nous avons tiré de cette terre doit être blanc avec un œil rougeâtre de couleur de roses, & il se cristallise comme le sel de saturne en petites aiguilles longuettes & subtiles, il a un goût qui tire sur le nitre mais sans acerbité : car il ne faut pas qu'il conserve l'i-

dée ni le caractère du vitriol, ni qu'il prenne la figure losangique, autrement ce ne serait pas le vrai sel de vitriol.

Lorsque ce sel a les conditions que nous marquons, il a de belles vertus, ce qui fait qu'on le donne à ceux qui sont travaillés de l'épilepsie, & à ceux qui sont tourmentés des maux de tête, qui proviennent de la corruption de la superfluité des matières qui chargent l'estomac. On le donne aussi contre la pleurésie, contre les fièvres malignes & pestilentielles, & dans les faiblesses & les syncopes qui sont occasionnées par quelque réplétion du ventricule, même contre les obstructions du foie, de la rate & contre celle des reins. On en tire aussi dans le nez pour décharger le cerveau des matières séreuses & excrémenteuses, qui le chargent & qui font la distension de ses membranes : car c'est un sternutatoire excellent & spécifique.

La dose est depuis six grains jusqu'à deux scrupules & même une drachme, dans du bouillon, dans de la bière ou dans quelque décoction appropriée.

§. 52. *L'extraction du vitriol.*

Nous entendons ici par l'extraction du vitriol, l'opération qui se fait pour en tirer la teinture, qui ne peut provenir que de son soufre, c'est pourquoi nous enseignerons deux différentes extractions de ce soufre. *La première* se tirera du soufre volatil, & la *seconde* du soufre fixe, afin que comme ces procédés sont divers, aussi l'esprit de l'Artiste en soit aussi plus éclairé pour pouvoir pénétrer plus avant dans la recherche, & dans le travail qui lui sera nécessaire pour parvenir à la possession des plus grands arcanes que possèdent les corps naturels.

§. 53. *Sa teinture ou l'essence du soufre du vitriol.*

Avant que de venir à l'extraction de la teinture, il faut avoir ouvert le corps du soufre & l'avoir dépouillé de ce qu'il avait de grossier & de matériel, afin qu'il puisse communiquer son âme au menstrue qu'on emploie : pour cet effet, il faut prendre une livre de soufre doux du vitriol qui soit bien sec, & le mêler avec une demie livre de sel de tartre qui soit très blanc, très pur & très sec, il faut mettre ce mélange dans une cornue, qu'il faut placer au réverbère clos dans une capsule de terre où il y ait un pouce de sable dessus, & y adapter un récipient qu'il faut bien luter, puis donner le feu par degrés, & continuer toujours en augmentant, jusqu'à ce que l'huile rouge commence à sortir par gouttes ; alors il faut entretenir le feu en même degré, & le continuer jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus rien par cette chaleur ; ce qui est un signe qu'il faut donner le dernier & l'extrême degré du feu, qu'on appelle le feu de suppression, le plus violent dessus & dessous, que vous continuerez durant quatre heures ; après quoi, laissez refroidir les vaisseaux. Mettez, la liqueur ou l'huile rouge dans une petite cucurbite, & versez dessus goutte à goutte du très bon vinaigre distillé, jusqu'à ce que le soufre interne du vitriol qui était monté en liqueur, soit précipité en une poudre ronge, pourprée, violette, qu il faut ensuite séparer de la liqueur & la laver pour l'édulcorer, & la faire sécher très lentement.

Mettez cette poudre précieuse dans un matras de rencontre, & versez dessus du vrai alcool de vin tartarisé jusqu'à l'éminence de trois doigts, puis fermez la rencontre & la lutez d'une triple vessie mouillée dans du blanc d'œuf battu en eau. Placez cette rencontre au bain vaporeux dans de la paille coupée l'espace de trois semaines, ou jusqu'à ce que l'Artiste aperçoive que l'essence de ce soufre ait été dégagée du commerce de sa matière, & qu'elle surnage au-dessus de l'esprit de vin en forme d'huile distillée de cannelle, qu'il faut séparer par l'entonnoir, après que les vaisseaux seront refroidis, & la garder précieusement dans une fiole qui soit bien bouchée.

Tous ceux qui ont traité de cette essence du soufre du vitriol, lui attribuent des vertus admirables, & la font aller de pair avec la teinture d'antimoine. On la donne depuis une demie goutte jusqu'à six dans de l'eau de mélisse qui soit faite de la plante digérée & fermentée avec son propre suc, pour chasser par une action insensible & naturelle tout ce qui nuit au corps, & qui peut être la cause occasionnelle des irritations de l'Archée, elle chatouille l'appétit de l'estomac & celui de vénus, elle fortifie la matrice & en apaise tous les mouvements déréglés, elle rectifie & augmente la semence & la rend prolifique en l'un & en l'autre sexe : elle fait des miracles dans l'hydropisie, si on la donne avec de l'eau de persil, elle empêche cous les météorismes & toutes les fougues de la rate dans celle de sassafras : enfin on peut dire que c'est une panacée du vitriol. Il faut remarquer qu'il en faut continuer l'usage selon la grandeur & la fixité des maladies, mais il suffira d'en prendre deux ou trois fois le mois pour la conservation de la santé.

§. 54. *La teinture du soufre fixe du vitriol.*

Nous avons dit ci-dessus que nous remettions à parler en cet endroit de l'extraction du soufre fixe du vitriol, donc nous avons enseigné la préparation, ce qui se fait de la sorte. Prenez quatre onces de ce soufre fixe de vitriol, qui ait été cuit & mûri par soi-même, & le mettez dans un pélican : prenez aussi six onces d'esprit de vitriol tartarisé & autant de très pur alcool de vin, unissez-les ensemble par la distillation au bain-marie, puis les versez sur le soufre dans le pélican, lutez-en exactement les jointures & le mettez en digestion & en circulation au bain vaporeux, tant & si longtemps que vous voyiez que la liqueur sera devenue toute comme le sang, alors il faudra cesser le feu & verser ce qui sera pur & net par inclination dans une petite cucurbite, afin d'en retirer le tiers ou la moitié du menstrue, & garder le reste comme un remède qui est encore plus universel & plus précieux que le précédant.

Nous ne lui attribuerons néanmoins aucune autre vertu ni faculté, car quiconque le pourra faire, ne manquera jamais de bien savoir le moyen de s'en servir. La dose n'est que d'une goutte jusqu'à quatre dans du bouillon ou dans du vin.

SECTION SIXIEME ET DERNIERE.

Des minéraux sulfurés ou des soufres.

Il ne nous reste plus pour achever notre œuvre, que de parler des minéraux qui sont inflammables & sulfurés. Et comme nous avons dit que le Philosophe chimique ne pouvait comprendre la génération des métaux ni celle des minéraux, que par la comparaison qu'il en fait avec d'autres productions naturelles, qui sont plus palpables & plus sensibles, nous pouvons dire aussi légitimement la même chose de la génération des substances sulfurées, qui ne peut être conçue que par la comparaison, qu'on en fait avec les substances grasses & onctueuses que la teinture digère, cuit & mené à leur perfection dans le règne des végétaux & dans celui des animaux.

Car comme les huiles, les résines & les gommes des végétaux, la graisse, le suif, l'axunge & les excréments onctueux des animaux se font en eux de la surabondance des parties grasses & sulfurées de leurs aliments ; de même les minéraux sulfurés proviennent de l'introduction du caractère du soufre & de la lumière dans le sein des matrices des minéraux, où ce feu travaille incessamment à la génération, à l'augmentation, à la digestion, à la cuite & à la perfection des divers mixtes sulfurés selon leurs espèces, qui sont l'*arsenic,* le *soufre*, le *bitume*, le *succin*, *l'ambre gris*, le *sperme de baleine*, l'*asphalte*, le *naphte*, l'*huile de pétrole*, le *charbon de terre*, le *jayet*. Nous donnerons des exemples du travail qui se doit faire sur les principaux, afin d'achever ce que nous avons commencé avec la même ponctualité, la même clarté & méthode que nous avons continuée jusqu'ici.

DE L'ARSENIC.

§. 1. *De l'arsenic, & de sa préparation chimique*.

L'arsenic est une suie ou un suc minéral coagulé, qui est gras & inflammable. On rappelle aussi orpiment : il y en a de trois espèces ; le *premier* est *blanc*, qui est proprement celui qui se met en usage & qui se nomme arsenic ; le *second* est *jaune*, qu'on appelle réalgar ou orpiment, & le *troisième* est *rouge*, que les Grecs appellent Sandaraque.

L'arsenic blanc & cristallin n'est pas naturel, mais artificiel, il se fait de parties égales de sel commun & de fragments l'orpiment, mêlés & broyés ensemble, puis sublimés entre deux pots. Le plus dangereux & le plus malin, de tous est le rouge, le jaune ne l'est pas tant, à cause qu'il n'est pas si chaud, & qu'il n'est pas encore si exalté que le rouge ; & le blanc est le moins mauvais, à cause qu'une partie de sa chaleur, de sa corrosion & de son venin a été corrigée par le sel avec lequel il a été sublimé.

Tons les trois sont des poisons mortels & très dangereux ; car ils sont doués d'une si mauvaise & si étrange acrimonie, & si ennemie même du baume de la vie, qu'ils causent des accidents

horribles, s'ils font pris intérieurement, ou s'ils sont appliqués extérieurement : car ils excitent des convulsions, la perclusion des pieds & des mains, des sueurs froides, des palpitations de cœur, des syncopes & des défaillances, des vomissements, ces érosions, des tranchées, des tonnerres & des vents, une soif épouvantable & des chaleurs intolérables.

Néanmoins on peut ôter & corriger toute cette malignité par la préparation chimique, & rendre le poison même capable de faire beaucoup de bien au dehors & au-dedans. On ne laisse pourtant pas de se servir de l'arsenic sans préparation ; car on en porte en forme de périapte ou d'amulette, pendu au col en temps de peste, pour servir de préservatif. On s'en sert aussi parmi les dépilatoires, on en mêle aussi quelquefois avec les cautères.

Or tout le but de la préparation sur l'arsenic, ne doit tendre qu'à le priver de son acrimonie & a le dulcifier, afin d'en séparer l'impression & l'idée du poison. On ne peut parvenir à cette fin que par le moyen de la préparation chimique, qui est triple, la *sublimation*, la *fixation* & la *résolution* ou la liquation.

§. 2. *La sublimation de l'arsenic, pour faire l'arsenic dulcifié.*

Prenez autant que vous voudrez d'arsenic cristallin, qui soit bien pur & net & mettez-le en poudre & le sublimez seul dans un matras à feu gradué de sable. La sublimation étant achevée, il faut laisser refroidir le vaisseau, puis le casser, & jeter ce qui sera le plus volatile & élevé comme de la folle farine : mais il faut broyer dans un mortier de marbre ce qui est compact, & le mettre dans un creuset couvert d'un autre creuset & luté, qu'il faut placer au feu de roue & le digérer, & cuire doucement durant trois ou quatre heures. Il faut après cela mêler cet arsenic ainsi préparé avec des paillettes de cuivre qui tombent de l'enclume des chaudronniers, & les sublimer encore une fois : car ce cuivre demi-calciné retient à soi tout ce qu'il y a de poison grossier & malin dans l'arsenic, comme la digestion & la cuite l'ont privé de ce qu'il avait de volatile & de noir. Cela fait, il faut le sublimer trois fois de suite avec du sel commun, qui ait été fondu, & ce sel achèvera de le cuire & de l'adoucir, en sorte qu'on pourra s'en servir en dedans & au dehors après l'avoir bien lavé avec de l'eau de pluie distillée, jusqu'à ce que l'eau en sorte insipide.

Mais avant que d'en user, il faut éprouver s'il est corrigé comme il faut, ce qui se connaîtra en le jetant sur du cuivre fondu, car s'il se blanchit, & que cette blancheur soit belle & qu'elle lui demeure encore en une autre fonte, c'est un signe évident, qu'il est privé de sa malignité ; mais s'il gâte & noircit le métal, c'est tout le contraire. On peut aussi le juger en quelque façon par l'odorat : car l'arsenic qui est cru & qui n'est pas bien préparé, a une odeur mauvaise & ingrate, qui frappe incontinent le cerveau, & qui cause des maux de cœur, au lieu que celui qui est bien corrigé n'a rien qui choque.

Il y en a qui prêchent hautement les vertus de cet arsenic dulcifié : mais je concilie à ceux qui connaissent bien les remèdes, de se servir plutôt de ceux qui se tirent du mercure & de l'antimoine que de celui-ci, parce qu'on aura toujours l'esprit plus tranquille & plus assuré : mais on peut s'en servir utilement au dehors pour la guérison des ulcères les plus malins & les plus opiniâtres, & principalement lorsqu'il est réduit en liqueur par la résolution à la cave. S'il y a néanmoins quelqu'un qui s'en veuille servir aux maladies désespérées, & où il semble qu'il faille jouer à quitte ou double, il pourra se servir de ce sublimé ou arsenic doux en infusion depuis trois grains jusqu'à huit.

§. 3. *Pour faire les rubis diaphorétiques de l'arsenic.*

Il faut sublimer trois fois l'arsenic sans aucune addition, cette sublimation se dois faire dans une cucurbite, afin que le soufre volatil se puisse mieux séparer au haut de l'alambic : car il s'élève en la forme d'une poudre très subtile, qu'il faut jeter à chaque sublimation, parce que c'est la plus maligne & la plus vénéneuse portion de l'arsenic. Prenez donc ce qui sera en cristaux & compact, & le broyez avec son poids égal de fleurs de soufre & le sublimez au sable, & vous aurez l'arsenic en cristaux rouges comme le rubis.

On donne de ces rubis contre les maladies de la poitrine, & particulièrement lorsque les poumons sont remplis de matières crasses, tartarées & mucilagineuses. On en donne aussi pour provoquer la sueur dans les maladies malignes & envenimées. La dose est depuis trois grains jusqu'à huit dans des conserves pectorales ou dans de l'extrait des baies de genièvre. Ce remède est aussi très excellent pour guérir toute sorte d'ulcères opiniâtres, corrosifs, fistuleux, chancreux & malins : car il tue tout le venin qui les cause, pourvu qu'on ait soin de faire purger le malade en même temps avec quelque bon remède mercuriel, & qu'on lui fasse prendre tous les jours de la teinture d'antimoine dans des potions vulnéraires.

On peut faire de même des rubis de l'orpiment : car comme nous avons déjà dit ci-dessus, l'arsenic n'est que de l'orpiment qui a été sublimé avec le sel, & qui est déjà corrigé en quelque sorte. On en peut donner en même dose, & contre les mêmes maux.

§. 4. *La fixation de l'arsenic.*

Prenez une partie d'arsenic cristallin & pur, ou ce qui sera mieux, de l'arsenic qui aura été déjà sublimé, & deux parties de salpêtre purifié, mettez-les en poudre chacun à part, puis les mêlez exactement & les mettez dans un grand creuset, qu'il faut couvrir d'un autre creuset qui soit percé par le cul, afin que les vapeurs malignes puissent facilement sortir, lutez les creusets ensemble, & laissez bien sécher le lut : mettez-le au feu de roue peu à peu durant trois heures, afin de faire exhaler ce qu'il y a de plus malin ; après quoi, il faut augmenter le feu & le continuer encore huit ou dix heures, & que le creuset soit bien entouré de charbons sur la fin.

Lorsque les vaisseaux seront refroidis, il faut en tirer la matière & la laver avec de l'eau de pluie afin d'en retirer le sel, &quand l'eau en forcira insipide, il faut faire sécher la poudre qui sera au fond, qui sera très-blanche & fixe. Ceux qui voudront être encore plus assurés de la fixation de l'arsenic, recommenceront trois fois l'opération avec du nouveau nitre ; & laveront aussi toutes les fois la matière. On ne se sert de cette poudre fixe que pour faire l'arsenic fixe sudorifique, & pour en faire aussi l'huile d'arsenic par défaillance à la cave.

§. 5. *Pour faire l'arsenic fixe sudorifique.*

Prenez autant que vous voudrez de la poudre fixe de l'arsenic, imbibez-la d'huile de tartre par défaillance jusqu'en consistance d'une bouillie liquide, puis faites sécher lentement cette bouillie au sable ou aux cendres, en l'agitant avec une spatule de verre ; recommencez cette imbibition & cette exsiccation jusqu'à trois fois. Broyez ensuite ce mélange dans un mortier de marbre avec de l'eau de vie commune, & la poudre demeurera au fond après la dissolution du sel de tartre, laquelle poudre il faut édulcorer & sécher.

On peut le donner en bol depuis un demi grain jusqu'à cinq dans de la thériaque ou dans de l'extrait de grains de sureau, pour provoquer la sueur, mais cependant pour l'intérieur, il vaut mieux se servir du bézoard minéral que de ce remède, si ce n'est qu'on l'applique extérieurement.

§. 6. *La liquation ou la résolution de l'arsenic.*

Cette liquation est la résolution de la poudre fixe de l'arsenic en liqueur à la cave, ou c'est la résolution du beurre d'arsenic en huile par défaillance ; ce beurre se fait de la même façon que celui de l'antimoine : c'est pourquoi nous ne l'avons pas mis ici.

On se sert de ces deux liqueurs contre les ulcères malins de quelque nature & condition qu'ils puissent être ; mais il ne les faut pas appliquer toutes seules : au, contraire, il les faut mêler dans de l'eau du suc de plantin ou dans celle de persicaire, jusqu'à ce que ces eaux puissent & encore être souffertes au bout de la langue, il les faut faire chauffer & en laver les ulcères véroliques, chancreux, sinueux, fistuleux, aussi bien que les morsures des chiens enragés, il les faut aussi appliquer sur les ulcères avec des plumaceaux trempés ou avec des compresses.

DU SOUFRE.

§. 7. *Du soufre & de sa préparation chimique.*

Ce n'est pas fans raison que les Grecs ont appelle le soufre, Θειον qui est à dire *Divin* : car il faut avouer que les soufres ont tous en eux quelque chose de céleste & de grand, puisque ce ne sont que les produits du sel, de l'esprit & de la lumière ; & comme la lumière pénètre & s'étend

facilement par tout les soufres aussi s'étendent & se communiquent de tous côtés par leur odeur & par leur couleur, & cela avec une si grande efficace, qu'à peine est-il concevable.

Or ce n'est pas ici le lieu de parler des soufres internes des choses qui constituent la meilleure partie de leur essence : nous ne voulons traiter à présent que de cette résine & de cette graisse de la terre, qui est mêlée de quelque portion d'une substance acide & vitriolique, qui est ce qu'on appelle ordinairement du soufre dans les boutiques & dans le laboratoire chimique.

Il y en a de *deux sortes*, l'un qui est *naturel*, & l'autre qui est *artificiel.* Le naturel est celui qu'on appelle du soufre vif ou qui n'a point passé par le feu, & l'artificiel est celui qui se tire de ces pierres à feu, dont nous avons fait mention dans les opérations du vitriol ; ceux qui voudront savoir comment cela se fait, consulteront le très docte George Agricola, qui a écrit de la Métallique & des Minéraux.

L'Artiste doit choisir pour ses opérations le soufre le plus pur, comme celui qui est en petits canons, qui est d'un gris verdâtre, qui s'allume facilement, qui brûle sans s'éteindre, & celui qui jette une flamme plus bleue que blanchâtre. S'il ne peut recouvrer de ce soufre, il aura recours au soufre jaune, qui est en plus gros canons, qu'il substituera en la place de l'autre : il faut néanmoins qu'il fasse l'épreuve s'il brûle facilement & constamment : car si cela n'est pas, il est trop indigeste & témoigne par sa facile extinction, qu'il est encore trop vitriolique.

Les qualités & les vertus du soufre sont belles & efficaces avant sa préparation : car il est généralement dédié à la poitrine & à toutes les maladies qui l'affligent, il ouvre, il incite, il résiste à la pourriture & au poison, aussi bien qu'à la morsure des animaux vénéneux, il provoque la sueur, il adoucit & apaise les irritations & les mouvements irréguliers de l'archée. C'est pourquoi on l'emploie contre la phtisie, contre la toux, contre l'asthme, contre la peste, & généralement contre toutes les fièvres putrides, malignes & pestilentielles. S'il est appliqué en dehors, il résout puissamment la dureté des tumeurs, il guérit les dartres malignes, la galle, la grattelle, & empêche les démangeaisons.

Mais si le soufre cru a des propriétés si belles & si grandes, que ne doit-on pas attendre de ce minerai, lorsqu'il sera ouvert ou fixé, dissout ou coagulé, précipité ou sublimé, selon les préceptes de la Chimie, qui ne tendent qu'à la correction & à l'amélioration des sujets, sur lesquels les Artistes travaillent ? Il faut donc que l'Apothicaire chimique emploie son temps & les soins à bien travailler sur ce mixte, comme sur un des principaux instruments que Dieu lui met en main, pour en tirer beaucoup de beaux & de bons remèdes, avec lesquels il pourra charitablement subvenir à la nécessité des pauvres malades.

Les préparations générales qui se font sur le soufre, sont la sublimation, la précipitation, la distillation, l'infusion & l'extraction. Nous donnerons selon notre coutume, des exemples de

toutes ces opérations, afin que l'Artiste puisse bien comprendre le travail, & qu'il apprenne aussi les vertus, les doses des remèdes qui en proviennent.

§. 8. *La sublimation pour faire les fleurs du soufre*.

Comme nous avons dit ci-devant que le tartre se purifiait par la dissolution, par la colature & par la cristallisation, & l'antimoine par réduction en régule, aussi nous disons ici que le soufre ne se purifie de ses fèces & de ses superfluités terrestres que par la sublimation en fleurs ; qui ne sont tien absolument qu'un soufre bien purifié.

Pour bien faire ces fleurs, il faut avoir du meilleur soufre & le broyer grossièrement, puis le mettre au sable en une cucurbite de terre, qui ait le fond proche de la platine, en sorte qu'il n'y ait qu'un doigt de sable entre la platine de fer qui le soutient & le cul de la cucurbite ; il y faut mettre une demi-livre de soufre à la fois, & la couvrir d'un chapiteau qui ne doit point être luté, & en tenir un autre tout prêt & qui soit chaud, afin de le substituer en la place de celui qui sera sur la cucurbite, lorsqu'il sera rempli de fleurs. Après que l'Artiste aura, donné le feu de sublimation peu à peu, il faut qu'il y ait aussi un petit matras pour récipient, afin de recevoir d'abord un peu d'esprit aigrelet, qui s'élève avant les fleurs, & qui le condense en liqueur dans le chapiteau. Il faut continuer ainsi de retirer les fleurs, & de substituer un chapiteau à l'autre jusqu'à ce que l'artiste connaisse que la plus grande partie du soufre est montée en fleurs, dorés quoi il en peut remettre une autre demi-livre & continuer de la même sorte, tant & si longtemps qu'il en ait assez.

Mais il faut que l'Artiste prenne garde à changer prestement les chapiteaux, de peur que l'air ne fasse enflammer le soufre, si néanmoins cela lui arrivait, il l'éteindra avec des cendres ou avec de l'alun brûlé. Il faut aussi qu'il règle le feu comme il faut, jusqu'à ce que la sublimation commence & qu'il l'entretienne dans ce même point, autrement les fleurs se fondraient par trop de chaleur avant que d'être élevées jusque dans le chapiteau.

Or il y en a qui ajoutent du colcotar avec le soufre & du sel fondu, afin de pouvoir donner le feu plus sûrement, & qui croient aussi en tirer des fleurs plus pures & plus subtiles. D'autres y mêlent aussi du bol fin ou de la terre sigillée, ce que nous approuvons beaucoup mieux que ceux qui se contentent d'y mêler de la farine de briques, parce que le bol oriental ou la terre sigillé ont en eux un soufre solaire, qui se joint aux fleurs du soufre, & qui les rend plus efficaces. Mais nous désapprouvons ceux qui mêlent avec le soufre des gommes & de l'aloès, à cause que la sublimation ne se peut faire sans que les gommes ne se brûlent, quelque précaution qu'on y apporte : c'est pourquoi il vaut beaucoup mieux que l'Artiste mêle les gommes en poudre avec les fleurs de soufre qui seront déjà sublimées, ou ce qui sera encore meilleur, qu'on en tire la vertu conjointement par le moyen de l'extraction ; comme nous l'enseignerons ci-après. On pourra sublimer les fleurs de souffre jusqu'a, trois ou quatre fois pour les mieux dépurer, pour les cuire & pour les mûrir par la réitération de l'action du feu, qui achève ainsi

peu à peu ce que la nature n'avait pas accompli, à cause du mélange hétérogène & terrestre des matières.

Les fleurs de soufre résistent à la pourriture, provoquent la sueur & dessèchent. On les donne avec une grande utilité contre la peste & contre toutes les fièvres malignes, soit qu'on s'en serve de remède curatif ou de remède préservatif. On les emploie aussi avec succès pour soulager les flegmatiques, les poumoniques, ceux qui ont des toux enracinées, & eux qui sont sujets aux suffocations de la poitrine & aux catarrhes.

On ne passe pas un demi-scrupule pour préservatif, mais on en donne depuis un scrupule jusqu'à une drachme pour la guérison des maladies. On les mêle ordinairement dans des tablettes ou dans des opiates, on les fait prendre aussi dans des œufs mollets : mais lorsqu'on les veut donner avec beaucoup d'effet, il les faut faire prendre avec de la thériaque, de la conserve des racines d'énula ou dans de l'extrait de baies de genièvre.

Il y en a d'autres qui font la sublimation des fleurs de soufre avec du corail rouge, puis ils en tirent la teinture avec de l'huile d'anis dont ils donnent aux phtisiques, comme un vrai spécifique pour leur guérison : mais comme tout cela dépend de la science & de l'expérience de Messieurs les Médecins, nous n'en donnerons ici aucun exemple : car il suffit d'avoir enseigné le meilleur & le plus sûr moyen de faire la sublimation, parce que quiconque saura faire les fleurs simples, manquera encore beaucoup moins au travail de celles qui seront composées.

§. 9. *La précipitation pour faire le lait, la crème, le beurre ou le magistère du soufre.*

Nous avons toujours recommandé la netteté & le choix des matières, c'est aussi pour cela que nous recommandons encore ici de ne point épargner le sel de tartre le plus parfait pour la dissolution du soufre, quoiqu'il y ait beaucoup d'Auteurs qui se contentent des cendres gravelées ou de la soude grossière, qui est le sel de l'herbe kali, pour faire cette préparation : mais outre qu'ils ne peuvent bien filtrer leur teinture à cause de la viscosité des cendres, c'est que de plus le remède n'en est pas si bon ni si beau, & n'a pas même la vertu requise, parce que ces sels n'ont pas la force pénétrante & ignée qui est nécessaire pour la dissolution du soufre, & pour la cuite & la maturation de ce minéral, or c'est à quoi l'Artiste doit regarder, parce que le bien ou le mal de son opération en dépend ; il y faut donc procéder de la manière suivante.

Prenez des fleurs de soufre qui aient été sublimées deux fois au moins, une partie, & trois parties de sel de tartre très pur & très blanc, mettez-les dans un pot de grès ou dans une cucurbite de verre, & versez dessus douze ou quinze parties d'eau de pluie distillée, faites les bouillir ensemble au sable durant l'espace de cinq on six heures, ou bien jusqu'à ce que toute la substance du soufre soit dissoute, & que la liqueur soit nette & d'un rouge haut en couleur ; & comme l'ébullition, fait diminuer le menstrue, il en faut ajouter de l'autre qui soit chaud, il faut aussi que l'Artiste agite continuellement la matière, afin que la dissolution soit plutôt achevée

de plus, le mélange du sel de tartre & des, fleurs de soufre doit avoir été fait dans un mortier de marbre chaud & sec. Lorsque la dissolution sera bien faite, il faut faire chauffer une grande terrine de grès, & y mettre ce qui sera clair & dissout, sans qu'il soit besoin d'aucune filtration, qui ne se peut faire assez promptement, parce que le soufre se recorporifie, dès que le menstrue devient froid, versez sur la teinture du très bon vinaigre distillé en l'arrosant partout, jusqu'à ce que le tout soit changé en une liqueur blanche comme du lait : lorsque cela est ainsi, il faut achever d'emplir la terrine avec de l'eau de fontaine, qui soit pure & nette, afin d'en commencer l'édulcoration & l'affaissement, puis la couvrir & la laisser en un lieu sûr durant vingt-quatre heures, séparez alors la liqueur claire par inclination, puis versez de la nouvelle eau claire sur le lait qui est au fond, & continuez ainsi la lotion jusqu'à ce qu'il ait perdu la mauvaise odeur & le goût lixivial du sel de tartre. Mais notez qu'il ne faut pas jeter la première eau, au contraire il la faut évaporer, & vous retrouverez votre sel de tartre, qu'il faut réverbérer au creuset jusqu'à rougeur, puis le dissoudre & le filtrer, & il sera aussi bon & aussi pur qu'auparavant, pour l'employer à la même opération ou à quelque autre que ce soit. Ce magistère de soufre doit être lavé pour la dernière fois dans parties égales d'eau de cannelle & de roses, puis séché lentement, & gardé pour le besoin.

Mais comme ce magistère ne se peut faire qu'en petite quantité, & que les Artistes ne sont pas toujours fournis de sel de tartre, ni de vinaigre distillé, nous leur voulons apprendre un bon & sûr moyen de faire à peu de frais & en tout temps, un lait de soufre qui ne cédera point en vertu au précédent, duquel nous dirons les propriétés & la dose après la préparation de l'autre.

§. 10. *Le moyen infaillible de bien faire le lait de soufre*.

Prenez de bonne chaux vive qui ne soit point éventée, deux parties, & une partie de bon soufre vert en petits canons, mêlez-les exactement ensemble dans un mortier de fer par une longue trituration, puis les mettez bouillir dans un grand chaudron de fer, dans une grande quantité d'eau de pluie, en les agitant continuellement avec une spatule de fer, jusqu'à ce que les trois quarts de l'eau soient consommés, & que ce qui reste soit devenu rouge comme du sang, par la dissolution du soufre : alors faites la colature chaudement à travers de la chausse, laissez refroidir la liqueur coulée, puis la précipitez avec de l'urine nouvellement rendue sans qu'elle ait été refroidie, il faut laisser reposer le magistère, & en séparer la liqueur qui surnage, puis le laver douze ou quinze fois avec de l'eau de fontaine oui soit chaude, & lorsqu'il n'aura plus de mauvais goût ni de mauvaise odeur, vous le laverez comme le précédent avec de l'eau de roses & de cannelle, & ferez sécher lentement, puis le garderez pour le besoin.

On appelle ce remède le baume des poumons, qui consume & qui dessèche par l'éradiation de sa vertu toutes les superfluités séreuses & malignes. C'est pourquoi on le donne utilement à ceux qui sont affligés de catarrhes fondants & suffoquant, aux asthmatiques, aux phtisiques, à ceux qui ont des toux invétérées, à ceux qui sont sujets à la colique, pour empêcher les vents &

les dissiper. On le donne aussi à ceux qui ont les articles abreuvés de sérosités malignes, il facilite l'expectoration, & fortifie merveilleusement la poitrine.

La dose est autant qu'il en faut pour blanchir de l'eau de cannelle ou celle de mélisse comme du lait, on en donne tous les jours aux malades soir & matin une cuillerée à la fois. Quoique ce remède ait mérité beaucoup d'éloges parmi les Auteurs, nous conseillons néanmoins de se fier plutôt aux teintures qu'on en tirera, qu'à ce corps, qui est encore trop grossier pour en espérer tous les bons & louables effets qu'on lui attribue ; nous laissons pourtant la liberté de s'en servir, en attendant qu'on ait reconnu la vérité de ce que nous en avons dit, par l'étude & par le travail, qui sont les deux pierres de touche pour bien connaître les choses.

§. 11. *La distillation du soufre*.

Il y a longtemps que les Artistes cherchent le moyen de distiller le soufre pour en tirer un bon esprit acide, qu'ils appellent improprement de l'huile de soufre, & de le tirer en quantité, ce qui a fait qu'il y a cent sortes de procédés sur ce sujet. Ils ont aussi cherché à pouvoir faire passer le soufre en huile onctueuse, propre aux maladies du dedans & à celles du dehors. Chacun a aussi contribué de son expérience & de son industrie pour en venir à bout ; mais comme nous avons reconnu que le soufre a été vitriol avant que de parvenir au vrai caractère de soufre, nous nous étonnons qu'ils se soient tant tourmentés pour avoir cet esprit acide, vu qu'eux-mêmes confessent & disent que l'esprit de vitriol est pareil en vertus à celui du soufre : or on aura plutôt fait dix livres de l'un qu'une demi-livre de l'autre.

Il faut avouer néanmoins qu'il y a quelque chose de plus subtil dans l'acide du soufre que dans celui du vitriol, parce que le sujet duquel on le tire a été plus exalté, plus cuit & plus mûri que le vitriol, qui est beaucoup au-dessous & par conséquent plus indigeste. C'est pourquoi nous donnerons ici deux moyens qui nous ont toujours bien réussi pour tirer l'acide du soufre : après quoi nous donnerons aussi la méthode de faire passer le corps du soufre en une huile proprement dite, qui sera onctueuse & inflammable, & qui est un remède qui est très-utile dans la Médecine & dans la Chirurgie.

§. 12. *Première manière de faire l'esprit de soufre*.

Nous avons fait dessiner & graver la figure des vaisseaux pour ces deux opérations, parce que cette représentation frappe plus sensiblement l'esprit de l'Artiste, & lui fait beaucoup mieux comprendre comment il placera les choses, car les objets émeuvent mieux les puissances que ne sont les paroles, c'est pourquoi nous y renvoyons ceux qui voudront travailler à l'opération qui va suivre.

Prenez une grande terrine de grès, au milieu de laquelle vous placerez un trépied qui soit de fer, qui puisse soutenir une écuelle de terre qui soit vernissée dedans & dehors, il faut remplir cette écuelle de soufre réduit en poudre grossière, & le faire fondre à une chaleur lente, puis y

mettre le feu avec une allumette ou avec un fer rougi au feu. Après cela suspendez une cloche de verre, dont on se sert à couvrir les melons, & qui ait été humectée d'eau de vie, suspendez-la au-dessus de l'écuelle, en sorte que la flamme entre dans la cloche, mais qu'elle n'en frappe pas le haut, il faut prendre garde aussi qu'il n'y ait pas plus de distance entre le contour de la terrine & celui de la cloche, qu'un pouce ou un pouce & demi, parce que cet espace suffis pour entretenir la flamme du soufre, & empêcher qu'il ne s'éteigne. Si néanmoins cela arrive, il faut avoir un grand soin de le rallumer, afin que cela agisse sans interruption : & lorsque le soufre sera consumé, il faut avoir une autre écuelle toute prête pour substituer en la place de la première. Ainsi on aura du véritable esprit de soufre par la campane, qui sera pesant, très aigre & d'une couleur rouge brune, si le temps n'a pas été trop humide, & que le soufre ne soit pas trop chargé de sel vitriolique. Si la liqueur qui a distillé est seulement jaune & claire, il la faut rectifier & en cirer le phlegme superflu.

L'Artiste pourra mettre autant de terrines & de cloches, qu'il en pourra tenir sous une large cheminée, afin qu'il ait plutôt fait, car il gouvernera aussi facilement quatre ou cinq cloches qu'une seule. Surtout, il faut choisît le temps de deux équinoxes du Printemps & de l'Automne, pour travailler à cet esprit, parce que cette saison est ordinairement humide & pluvieuse, ce qui est nécessaire pour cette opération, autrement on ne tirera que très peu d'esprit d'une livre de soufre, parce que si l'air est trop sec par le moyen du chaud ou du froid, il n'est pas capable de retenir & de coaguler l'esprit acide & vitriolique du soufre, au contraire, il se dissipe tout avec la substance grasse & inflammable du soufre. Nous parlerons des vertus de cet esprit après que nous aurons enseigné l'autre manière de le faire.

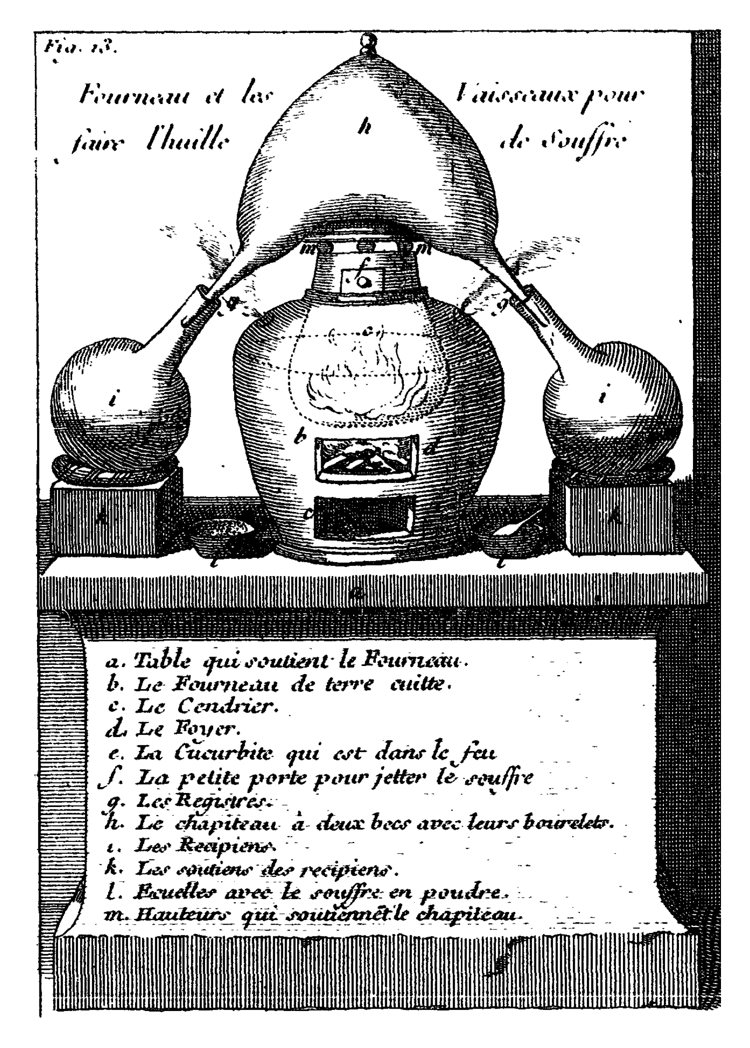
§. 13. *Seconde manière de faire l'esprit de soufre*.

Il faut avoir un petit fourneau de terre cuite, qui puisse recevoir une cucurbite de terre qui résiste bien au feu, qui ait une ouverture quarrée au ventre, qui se puisse bien fermer avec un morceau qui soit bien approprié ; il faut aussi que la cucurbite ait quatre petites hausses également distances les unes des autres, qui soutiennent le bord du chapiteau qu'on appliquera dessus, afin qu'il y ait de l'air pour évacuer une partie de la fumée, qui monte du soufre qui s'enflamme, autrement on n'aurait que des fleurs acides, & une liqueur blanchâtre.

Cela étant ainsi, il faut échauffer la cucurbite doucement d'abord, puis augmenter le feu jusqu'à ce qu'elle rougisse, alors il faut avoir de bon soufre bien choisi & bien sec qui soit en poudre grossier, & en jeter environ deux drachmes à la fois dans la cucurbite par l'ouverture, & la refermer aussitôt, & continuer ainsi jusqu'à ce que les vapeurs, qui sont élevées commencent à se condenser dans le chapiteau, & à distiller dans les récipients qu'on aura appliqués aux deux becs du chapiteau. Il faut aussi choisir un temps humide & pluvieux pour travailler à cet esprit, si on en veut tirer beaucoup, lorsque le temps est propre, que le soufre est bon, que l'Artiste est attentif à bien entretenir le feu & à jeter du soufre, aussitôt que la flamme cesse, on en peut espérer une once & demie de chaque livre de soufre. L'Artiste verra mieux les proportions du

fourneau, & des vaisseaux nécessaires à ce travail dans la figure ci-jointe, que nous ne l'avons pu décrire, c'est pourquoi il y aura recours. Il cherchera aussi les vertus de l'esprit acide du soufre avec celles que nous avons attribuées à l'esprit du vitriol.

Nous ajoutons néanmoins que cet esprit est spécifique contre la peste, & contre toutes les autres maladies qui sont occasionnées par la pourriture & par la corruption, & même contre l'asthme, surtout il conserve la santé, il on en prend tous les matins trois gouttes dans du vin blanc ou dans du bouillon, parce qu'il corrige des défauts du ventricule, & qu'il le fortifie suffisamment pour empêcher les indigestions, qui sont les causes & les sources de la plupart de nos maladies. On employé aussi heureusement cet esprit mêlé dans de l'eau de plantin, dans la chute du fondement, en fomentant & étuvant doucement la partie avec une éponge trempée dans cette liqueur.





§. 14. *Comment il faut distiller la vraie huile du soufre.*

Tous ceux qui connaissent la philosophie naturelle, savent que les minéraux ne sont cru & indigestes, que parce qu'ils sont tels d'eux-mêmes, ou encore parce qu'ils ont ère tirés prématurément de leur matrice, comme un fruit vert & non mûr qu'on a détaché de son arbre. Or il n'y a que le manque de maturité qui les rende incapables de produire tous les beaux effets que la nature y a logés : mais l'intention de cette bonne mère a été frustrée par le mélange de quelque matière, ou par l'interruption qu'on a fait à son ouvrage, qu'elle n'a pu achever, à cause de la privation de la chaleur interne & externe qui le fomentait pour le digérer, & le conduire au plus haut point de sa prédestination naturelle : c'est pourquoi tous les Philosophes, qui ont connu & qui ont suivi la nature comme pied à pied, se sont toujours appliqués à commencer par l'art, où la nature avait fini, & où elle avoir été interrompue, afin de digérer & de mûrir les choses indigestes pour en réparer les défauts. Ils se sont servis du feu visible & de sa chaleur pour exciter celle du feu invisible qui est dans le centre des mixtes, & qui fait le principal de leur âme, de leur essence, de leur efficace & de leur vertu. Si ce seul moyen n'a pas été capable de les

faire parvenir à leur but, ils ont cherché dans les autres mixtes quelque chose qui eût de l'analogie, de la sympathie & de la chaleur correspondante à celle qu'ils voulaient multiplier & accomplir. C'est aussi cette même voie que nous voulons suivre pour mûrir le souffre commun, afin de le corriger, & de réveiller par ce moyen les puissances & les vertus admirables, qu'il cache sous l'ombre de son corps, qui est l'enveloppe de la lumière & du feu qui l'a produit.

Pour cet effet, il faut que l'Artiste prenne autant qu'il lui plaira de soufre commun, qui soit bien choisi, qu'il le mette en poudre & qu'il le digère aux cendres à une chaleur moyenne dans un matras sans qu'il se fonde aucunement, durant l'espace de quarante jours sans aucune interruption, cette digestion corrigera la puanteur du soufre, & augmentera ses vertus au quadruple, ce qu'il connaîtra, s'il fait dissoudre une petite portion de ce soufre digéré dans quelque huile, & qu'il fasse la même chose avec du même soufre qui n'aura pas été cuit & mûri, car l'un sentira mauvais à l'ordinaire, & l'autre réjouira plutôt l'odorat qu'il ne le choquera. Il faut ensuite de ce premier moyen, se servir du second, qui ne peut être autre qu'une huile subtile, éthérée & volatile, qui ouvrira le corps de ce soufre & le rendra capable de passer en une huile subtile & agréable. Cette huile n'est que celle de la térébenthine, comme nous avons enseigné de la tirer. Et comme nous avons posé pour un axiome infaillible, qu'il faut que ce qui doit ouvrir & subtiliser, passe de beaucoup ce qui doit être ouvert & subtilisé, aussi faut-il que l'Artiste mette huit parties de cette huile sur une partie de soufre digéré, qui soit en poudre fort subtile, & qu'il les mette en digestion au bain-marie, jusqu'à ce que cette huile ait dissout presque toute la substance du soufre, & qu'elle soit devenue rouge comme le rubis oriental.

Cela fait, il faut faire la distillation de l'huile de térébenthine & la retirer à la très lente chaleur des cendres, jusqu'à ce que ce qui restera dans la cornue, s'épaississe comme un sirop ; alors il faut cohober ce qui en est sorti & les digérer ensemble durant trois jours, puis réitérer la distillation comme auparavant, & continuer ainsi sept fois de suite à digérer, cohober & distiller, mais la septième, il faut retirer l'huile de térébenthine à l'ordinaire jusqu'à la consistance d'un sirop liquide, puis vous augmenterez le feu d'un petit degré & changerez de récipient, & ainsi continuez la distillation & vous aurez une vraie huile de soufre, rouge, odorante & pénétrante, qui est un vrai baume tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, dont l'efficace & la vertu ne se peut assez louer.

C'est un très excellent vulnéraire qui guérit les ulcères internes, qui résiste puissamment à la pourriture, qui apaise toutes les irritations de la matrice ; c'est un miracle contre la peste, contre la colique, contre les catarrhes, contre l'asthme & contre l'empyème : il provoque abondamment les sueurs & les urines, & agit aussi par insensible transpiration.

La dose est depuis une goutte jusqu'à six dans quelque sirop approprié ou dans le jaune d'un œuf mollet le matin à jeun. Pour l'extérieur c'est un remède sans pareil, pour résoudre & pour digérer les tumeurs tartarées & scrofuleuses, même pour apaiser les douleurs & principalement celles de la sciatique ; enfin on peut dire que cette véritable huile de soufre n'est pas un des

꧁꧂

moindres chef-d'œuvres de l'art, pourvu que l'Artiste ait été ponctuel & assidu, & qu'il ait bien digéré & mûri le soufre, comme nous lui avons prescrit.

Il faut donc qu'il suive l'exhortation de ce grand & renommé Philosophe & Médecin Helmont, lorsqu'il dit en parlant aux Artistes curieux d'apprendre quelque chose de bon. *Hortor itaque tyrones : addiscant sulfura mineralium spoliare vi peregrina ac virulenta sub cujus custodia abditur ignis, Archeum in scopos desidiratos placidiffime deducens.*

« C'est-à-dire je conseille aux commençants de s'appliquer à dépouiller les soufres des minéraux des qualités étrangères & venimeuses, qui empêchent l'action du feu qu'ils retiennent, & qui seul peut rendre l'archée dans son état naturel.

Or comme cette opération est longue & pénible, & que tous n'ont pas le temps & la capacité pour y parvenir, il faut que nous donnions encore une autre façon de distiller une huile balsamique du soufre qui ne servira que pour l'extérieur, & qui pourtant contient beaucoup de belles vertus.

§. 15. *Comment on fera l'huile puante du soufre.*

Prenez une livre de soufre en poudre subtile, que vous mêlerez avec une livre & demie d'huile de lin dans une terrine vernissée, puis vous mettrez cette terrine sur un feu lent au commencement, & agiterez continuellement la matière en augmentant le feu peu à peu, jusqu'a ce que tout soit cuit & uni en une masse qui ressemblera à du sang de bœuf coagulé, laissez refroidir la matière pour la mêler après avec deux livres de vitriol calciné, & la mettre dans une cornue ample & qui soit lutée, pour en faire la distillation au réverbère clos selon les degrés du feu ; après la distillation, séparez l'huile de la liqueur aqueuse, rectifiez l'huile au sable avec deux fois son poids de tel de tartre, & cela la subtilisera & corrigera beaucoup sa puanteur.

C'est un secret admirable durant la peste, pour mûrir les bubons, & pour guérir les ulcères après la chute de l'escarre des charbons : il hâte aussi la chute des escarres, & empêche le venin de passer trop avant.

§. 16. *L'infusion & l'extraction. Comment il faut faire les baumes & les teintures du soufre.*

Nous mettons l'infusion & l'extraction l'une avec l'autre, parce que la dernière suit nécessairement de la première. L'une & l'autre nous fournissent les baumes & les teintures, qui sont des remèdes qu'il faut estimer beaucoup, à cause de leur efficace & de leur vertu. Car comme le soufre est de soi-même incorruptible, & qu'il préserve les corps morts de pourriture, a plus forte raison empêchera t-il aussi la corruption & la pourriture des corps vivants, & rétablira-t-il même les défauts du baume radical de notre vie, lorsqu'il est une fois altéré ? C'est

pourquoi nous recommandons sur toutes choses à l'Artiste de travailler sur les baumes & les teintures du soufre, qui lui fourniront des médicaments, qui manqueront moins dans leurs opérations que les autres : car il faut avouer que tout ce que les plus excellents remèdes ont de puissance, de faculté, d'efficace & de vertu, ne provient que du seul rayon de lumière & du soufre qui réside dans leur intérieur, soit qu'on les tire de l'animal, du végétable ou du minéral, c'est aussi pour cette seule raison que nous avons tant recommandé la conservation du sel volatile sulfuré dans les choses, parce que c'est la dernière enveloppe de l'esprit & de la lumière, desquels proviennent toutes les vertus & les actions.

Nous donnerons trois diverses façons de baume de soufre, & autant de manières d'en faire la teinture, afin que l'Artiste soit d'autant mieux informé de la façon de travailler, & qu'il puisse mieux comprendre la nature des choses & leur vertu.

§. 17. *Le baume de soufre simple*.

Il faut mettre quatre onces de fleurs de soufre qui aient été sublimées deux fois avec du vitriol calciné dans un matras à long col, & verser dessus huit onces d'huile essence de térébenthine qui ait été distillée comme nous l'avons enseigné, il faut placer ce matras au sable & lui donner un feu modéré d'abord, qu'il faut augmenter peu à peu jusqu'à ce que les fleurs de soufres soient dissoutes, & que l'huile de térébenthine soit teinte d'une couleur fort rouge ; alors il faut le laisser refroidir, puis le filtrer par le coton & le mettre dans sa bouteille pour s'en servir au besoin. Il y en a qui se servent de l'huile distillée de l'anis, de celle du fenouil ou même de celle des baies de genièvre pour extraire ce baume ; nous en laissons le choix & la liberté aux Artistes, parce que cela ne peut être que bon pour augmenter les vertus de ce baume, qui sont excellentes.

Il sert contre la phtisie & pour ôter la mauvaise haleine, il est bon pour guérir les ulcères des poumons, mais surtout, il est recommandable contre la peste & contre toutes les autres maladies contagieuses, soit qu'on le donne pour préservatif, soit qu'on en fasse prendre aux malades pour remède curatif. La dose est depuis trois gouttes jusqu'à vingt, dans de l'eau de pétasites & dans celle de la racine de nula.

§. 18. *Le baume de soufre composé*.

On appelle ce baume composé, l'élixir contre la peste ou le baume de vie, à cause des admirables vertus qu'il possède. Il se fait avec huit onces d'huile distillée de bayes de genièvre, trois onces de celle de succin, deux onces de celle de rue & une once de celle de camphre, qu'il faut mettre dans un matras à long col & y ajouter trois onces de lait ou de magistère de soufre, deux onces de myrrhe, une once d'aloès succotrin & une demi-once de safran bien choisi. Il faut digérer le tout ensemble aux cendres à une chaleur égale l'espace de sept jours naturels, ou jusqu'à ce que le tout soit converti en un baume fort, rouge, qu'il faut filtrer par le coton, & le

garder comme un précieux trésor contre la peste & contre toutes les maladies malignes. La dose est depuis deux gouttes jusqu'à douze, dans des sirops appropriés ou dans quelque esprit.

§. 19. *Le baume du soufre vulnéraire.*

Prenez quatre onces de bon soufre bien choisi, mettez-le en poudre subtile, & le mêlez avec autant de sel de tartre qui soit bien sec, mettez ce mélange dans une écuelle de terre qui soit vernissée, posez-le sur un feu lent & modéré, & l'agitez, continuellement avec une spatule de fer, jusqu'à ce que le tout soit réduit en une masse, qu'on appelle le foie de soufre : lorsque cela est ainsi, il faut cesser & laisser refroidir la matière, puis là réduire en poudre, qu'il faut mettre dans un matras, & y ajouter une once d'aloès succotrin, une demi-once de myrrhe fine & deux drachmes de safran, le tout en poudre subtile, & verser dessus une partie d'huile jaune de térébenthine & deux partis de son huile rouge, que quelques-uns appellent son baume, & cela jusqu'à ce que les huiles surnagent les matières de quatre doigts : il faut placer le matras aux cendres & l'y tenir en digestion, en augmentant le feu peu à peu jusqu'à faire frémir les matières ; alors il faut que l'Artiste voie si les matières sont extraites & dissoutes, si cela est, il filtrera le baume par le coton pour s'en servir au besoin ; sinon il continuera le feu jusqu'à ce que cela soit fait.

Nous pouvons assurer que ce remède ne trompera jamais ceux qui sauront bien l'employer dans la cure des plaies, des ulcères & des contusions : car c'est un des plus excellents baumes que l'on puisse fournir pour l'extérieur, & dont il faut que l'Apothicaire chimique & curieux de son métier se serve, lorsqu'il voudra faire l'emplâtre diasulphuris, s'il veut qu'on y rencontre les vertus qu'on lui attribue.

§. 20. *La première teinture du soufre*.

Lorsque l'Artiste aura fait le baume de soufre simple, & que ce baume sera empreint de la rougeur interne du soufre, il faut le mettre dans une cucurbite de verre & verser dessus deux fois autant d'eau de pluie distillée, puis placer le vaisseau au bain-marie & en retirer l'eau par la distillation, & l'esprit éthéré ou l'huile de térébenthine éthérée quittera le soufre qu'elle avait extrait & montera avec l'eau, & le vrai baume de soufre demeurera au fond de la cucurbite, dont on peut donner depuis trois gouttes jusqu'à huit, contre toutes les maladies auxquelles le baume simple est propre, car celui-ci est même plus efficace.

Et pour en faire la vraie teinture, il faut verser de l'esprit de vin très bien alcoolisé sur ce qui reste dans la cucurbite jusqu'à l'éminence de quatre doigts, puis la couvrir d'une rencontre & les luter ensemble avec de la vessie & du blanc d'œuf, & les mettre digérer & extraire au bain vaporeux, jusqu'à ce que l'esprit de vin soit fort haut en couleur, il le faut retirer & y en verser de l'autre & continuer ainsi, jusqu'à ce que l'esprit ne se colore plus, il faut filtrer toutes les teintures, & les distiller au bain-marie jusqu'à la réduction d'un tiers. Ceux qui ajouteront deux

drachmes de bon safran dans un nouet en faisant la dernière distillation, augmenteront de beaucoup les vertus de cette teinture, & ainsi il sera libre d'y ajouter encore autre chose, selon le jugement & la science de ceux qui la feront, & qui voudront l'approprier à quelque usage particulier, mais il est bon de l'avoir simple, à cause qu'on y peut toujours mêler quelque autre chose selon la nécessité & les différentes espèces des maladies.

Cette teinture est encore plus souveraine que les baumes, parce qu'elle est plus ouverte & plus exaltée par le moyen de l'esprit du vin qui est le menstrue qui est le plus analogue, & qui a le plus de rapport avec nos esprits naturels, ce qui fait qu'il pousse & qu'il fait pénétrer les remèdes qu'il a volatilisés, jusque dans les dernières digestions. C'est pourquoi on s'en servira pour les maladies internes avec un tout autre succès, que ne peuvent produire les baumes, on en donnera depuis deux gouttes jusqu'à dix, dans du vin qui soit empreint de la vertu des baies de genièvre, dans des œufs frais ou dans quelque sirop pectoral & aléxitère.

§. 21. *La seconde teinture de soufre*.

Il faut mettre en poudre une livre de salpêtre bien pur & bien sec, & quatre onces de soufre bien choisi, puis les mêler ensemble : ensuite de cela il faut placer un bon creuset ou un pot de terre non vernissée, qu'on appelle communément un camion, dans le four à vent sur un culot & les entourer de charbons noirs & vifs, pour échauffer le vaisseau peu à peu, jusqu'à ce qu'il soit rouge de tous les côtés, alors il y faut jeter la matière qui a été mêlée, une cuillerée à la fois, & recommencer d'en mettre autant, après que le bruit de la détonation précédente sera cessé, & continuer ainsi jusqu'à ce que le tout soit achevé, cela fait, augmentez le feu & ouvrez toutes les portes au four à vent, & le poussez jusqu'à ce que le tout soit réduit & resserré en une masse rouge, qu'il faut retirer du feu & la mettre en poudre dans un matras & l'arroser d'esprit de vin tartarisé, jusqu'à ce qu'il surnage de trois doigts ; il faut aussi boucher le matras avec son vaisseau de rencontre & le luter, puis le mettre digérer & extraire aux cendres, jusqu'à ce qu'il soit chargé d'un rouge fort haut en couleur, cela étant, il faut cesser le feu & filtrer la teinture, puis en retirer la moitié du menstrue par la distillation au bain-marie à chaleur très lente, & il restera dans le fond de la cucurbite une vraie teinture de soufre qui est excellente & spécifique contre la peste, contre les fièvres & contre le scorbut, contre les obstructions du foie & contre toutes les maladies du poumon. La dose est depuis trois gouttes jusqu'à douze, dans des liqueurs ci-dessus marquées.

§. 22. *La troisième teinture de soufre*.

Comme il y a plusieurs personnes délicates, qui ne peuvent souffrir l'odeur des baumes & des teintures du soufre, à qui néanmoins ces remèdes sont absolument nécessaires pour la cure de plusieurs maladies, qui sont grandes & malignes ; aussi les Artistes Chimiques ont tâché de faire en sorte de pouvoir venir à bout de recorporifier la teinture de soufre, & de la priver de la

ઙ ઙ ઙ

mauvaise odeur, qui fait de la peine aux cerveaux & aux estomacs de ceux qui sont délicats, ce qu'ils ont fait ainsi.

Prenez autant que vous voudrez de la première teinture du soufre, comme nous avons prescrit de la faire, retirez en la moitié de la liqueur, & mettez ce qui restera en un lieu frais ou en une cave, afin que la fraîcheur de l'air corporifie & coagule cette teinture en cristaux, qui contiennent en eux la quintessence & les vertus centriques du soufre : séparez de ces cristaux la liqueur qui les accompagne, & les dissolvez dans du nouvel esprit de vin, puis le retirez par la distillation jusqu'au tiers, remettez ce tiers à la cave & le faites cristalliser, & recommencez ainsi jusqu'à sept fois, ou bien jusqu'à ce que ces cristaux aient tout à fait perdu la mauvaise odeur qu'ils avaient acquise dans leur première préparation.

Ainsi vous aurez un vrai magistère ou une vraie teinture sèche du soufre, qui vous servira aussi utilement, que les remèdes précédents, pourvu qu'on s'en serve un peu plus longtemps. La dose en est depuis deux jusqu'à dix & douze grains, dans quelque liqueur convenable, dans des tablettes, dans quelque conserve ou dans un électuaire, qui soient tous appropriés à la délicatesse du malade & à la maladie.

§. 23. *La salification pour faire le sel du soufre*.

Il reste ordinairement au fond des écuelles qui ont servi pour tenir le soufre enflammé, lorsqu'on distille l'esprit du souffre, de certaines fèces on une tête morte qui est noirâtre, légère & comme feuillée, laquelle il faut calciner & réverbérer dans un creuset jusqu'à ce qu'elle soit convertie en gris blanc. Faites ensuite la lessive avec de l'eau de pluie distillée ou avec de la rosée de vitriol, qu'il faut filtrer & évaporer lentement aux cendres jusqu'à pellicule ou jusqu'à sec, car comme il y a peu de matière, aussi y a-t-il très peu de sel, c'est pourquoi on peut toujours légitimement substituer celui de vitriol en la place de celui de soufre, sans être obligé d'en faire aucun scrupule, parce qu'ils viennent d'une même source, & qu'ils ont les mêmes vertus, qui sont de nettoyer & de fortifier l'estomac, d'en ôter le séminaire des vers & de les en chasser. Voilà tout ce que nous avons cru devoir marquer sur le soufre pour la pleine instruction des Artistes, qui pourront pousser plus loin leur travail si bon leur semble.

DES BITUMES.

§. 24. *Des bitumes*.

Nous avons généralement compris dans cette section les soufres proprement dits & les bitumes, & comme nous avons parlé des premiers, il faut achever par les bitumes qui sont les derniers. Or les bitumes se prennent généralement pour tout minéral, qui est très-gras : c'est pourquoi il y en a de diverses espèces, comme le *karabé* ou le succin, l'*ambre gris*, la *nature de baleine*, le *bitume*, l'*asphalte*, le *pétrole*, le *charbon de terre* & le *jayet*.

꧁

Nous traiterons ici des bitumes qui sont les plus considérables, & sur lesquels la Chimie travaille pour en tirer des remèdes & pour en séparer le pur de l'impur. Or entre tous, le karabé & l'ambre gris tiennent le premier rang : c'est pourquoi nous ne parlerons que de ces deux bitumes ; surtout parce que les autres souffrent si peu de préparation, qu'il serait inutile d'en dire quelque chose, puisque nos opérations sur le karabé, suffiront pour instruire l'Artiste sur tous les autres.

§. 25. *Du succin ou karabé.*

Les sentiments des Auteurs qui ont traité du succin, sont fort différents, mais principalement ceux des anciens, parce qu'ils n'ont pas eu les lumières de la Chimie, pour pénétrer dans la connaissance des choses naturelles : mais les modernes qui sont éclairés de ce beau fanal, & qui s'en sont servis pour faire l'anatomie des mixtes, sans aucune autre prévention d'esprit, que du seul désir de découvrir la vérité pour eux-mêmes, & de l'apprendre aux autres, nous apprennent que le succin ou le karabé est un suc bitumineux ou une résine bien digérée, qui s'écoule des veines de la terre dans la mer ou elle s'assemble, se coagule & se durcit de plus en plus.

Il y en a de trois sortes principales. Le *premier* qui est le plus précieux & le plus recherché est blanc & opaque, il est le plus digéré & le plus mûr de tous, ce qui se manifeste par sa pureté, par sa bonne odeur & par la quantité de son sel volatil, qui est le signe le plus infaillible de sa bonté & de ses vertus. *Le second* est le jaune qui est lucide & transparent, qui abonde plus en huile qu'en sel, & qui par conséquent est moins digéré & moins estimable. Le *troisième* est celui qui est mêlé des deux, qui tient du blanc & du jaune, mais qui a quelque mélange de terrestréité & d'impureté qui le mettent au-dessous des deux précédents. Tous trois ont des vertus qui ne sont pas communes : mais si quelqu'un se veut servir du succin en Médecine sans aucune autre préparation que de la trituration sur le porphyre ; il faut toujours prendre le plus blanc, qui a une odeur balsamique qui se rapporte à celle du romarin en fleur, lorsqu'il est un peu frotté pour lui faire pousser son odeur.

C'est donc le blanc qu'il faut prendre pour en faire la teinture ou l'essence comme nous l'enseignerons. Mais on se peut servir du second & du troisième pour la distillation, à cause qu'il se fait séparation du pur de l'impur, & que la rectification peut réparer les défauts de la première distillation, qui a déjà corrigé le vice de la digestion naturelle du karabé, & qui en a séparé par l'action du feu ce qu'il y avait d'hétérogène & de grossier. *Karabé* signifie en la langue Persique, tirepaille, qui est une propriété du succin ou de l'ambre.

Les vertus générales du succin sont d'échauffer, dessécher, fortifier & resserrer légèrement : on le dédie principalement à la tête, à la rate & à la matrice. C'est pourquoi on l'emploie très utilement contre les catarrhes, l'épilepsie, l'apoplexie, la léthargie & le vertige, aussi bien que pour apaiser toutes les irritations & tous les méthéorismes de la rate. C'est aussi un spécifique

ଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓ

merveilleux contre tous les maux de la matrice & principalement contre son enflure & les suffocations qu'elle cause. C'est aussi un vrai baume coagulé qui sert contre le flux de sang & contre celui de la semence, & surtout contre les fleurs blanches, enfin on peut dire légitimement du succin, qu'il est l'âme des remèdes qui sont destinés à nettoyer la matrice & à corriger tous ses défauts. Quelques-uns croient que ceux qui portent des colliers d'ambre ne sont pas sujets aux maux des yeux ni à ceux de la gorge, dont ils disent qu'il empêche l'enflure. La dose du succin préparé est depuis demi-scrupule jusqu'à une drachme dans des oeufs mollets, dans quelque sirop, dans des caillettes ou dans quelques conserves.

Les préparations Chimiques du succin sont, la *dissolution* ou l'extraction, pour en faire la teinture ou l'essence & le magistère ; & la *distillation* par le moyen de laquelle on en tire l'esprit mercuriel, l'huile subtile, l'huile balsamique, le sel volatile & la colophane.

§. 26. *Comment il faut faire la teinture ou l'essence de succin.*

Il faut prendre trois ou quatre onces de succin blanc préparé sur le porphyre que vous mettrez dans un vaisseau de rencontre. Versez dessus de l'esprit de vin très alcoolisé jusqu'à ce qu'il surnage de quatre doigts ; fermez la rencontre & la lutez, puis la mettez digérer, dissoudre & extraire aux cendres à une chaleur modérée, jusqu'à ce que la liqueur soit devenue d'un beau jaune doré. Alors il faut ouvrir le vaisseau, retirée la liqueur par inclination, & continuer la dissolution & l'extraction de la même sorte, jusqu'à ce que l'esprit de vin ne se colore plus. Filtrez, ensuite toutes les teintures, & retirez les trois quarts du menstrue par la distillation à la chaleur lente du bain-marie, & l'essence du succin restera avec le goût & l'odeur de son mixte qui est capable de très beaux effets, à cause de la subtilité de ses parties.

Quelques-uns en prétendent faire le magistère par la précipitation de cette teinture dans de l'eau commune ; mais ils se trompent : car c'est proprement défaire ce qu'on a eu bien de la peine à travailler, puisque l'eau tire à soi l'esprit de vin, & ainsi le corps du succin s'en sépare, & donne une gomme ou une résine, qui ne vaut pas mieux que le succin blanc qui est préparé, sinon qu'il est un peu puas pur. L'Artiste gardera donc cette essence en liqueur, & s'en servira à toutes les maladies, auxquelles nous avons approprié les vertus générales du karabé.

Mais il faut qu'il donne ce remède dans quelque sirop, comme dans celui de cannelle, de corail, dans celui de fleurs de péone ou des jaunes d'œufs : il le peut aussi donner dans des esprits ardents ou éthérés, comme dans celui de baies de genièvre ou de sureau, dans celui de cerises noires ou dans l'esprit de fleurs de muguet, fait avec le vin d'Espagne, parce que s'il se donnait dans quelque liqueur aqueuse, le succin se recorporifierait, & ainsi il ne produirait pas des effets si bons ni si prompts que lorsqu'il est donné en liqueur, & que toutes ses parties sont désunies & volatilisées, afin que l'archée du ventricule réduise toutes ses puissances en acte jusque dans leur plus grande perfection.

La dose est depuis six gouttes jusqu'à vingt, & même jusqu'à trente gouttes.

§. 27. *Comment il faut faire le magistère de l'ambre ou du karabé.*

Comme nous avons condamné avec raison le faux & le prétendu magistère du succin, il faut que nous recommandions celui qui est véritable, & qui peut produire quelque chose de bon pour la santé. On y procédera de la sorte.

Prenez du succin blanc qui soit réduit en poudre impalpable, autant que vous voudrez, mettez-le dans un matras ou dans une cucurbite, & versez dessus de très bon & très subtil vinaigre distillé jusqu'à l'éminence de quatre doigts, mettez le vaisseau au sable & les faites bouillir ensemble durant trois ou quatre jours, en remettant toujours de nouveau vinaigre distillé qui toit bien chaud, à mesure que le premier s'évaporera, ce qu'il faut continuer jusqu'à ce que la liqueur soit devenue rouge. Alors filtrez & retirez le menstrue aux cendres jusqu'à sec, & le magistère demeurera au fond de la cucurbite, qu'il faut dissoudre dans parties égales d'eau de roses, d'eau de mélisse & d'eau de cannelle, & les digérer ensemble durant vingt-quatre heures, puis en retirer les eaux aux cendres lentement, ce que vous pratiquerez aussi la première fois, lorsqu'on retirera le vinaigre, à cause que la précipitation & le trop de feu perdent tout le travail & la vertu des choses. Réitérez cette digestion & cette distillation jusqu'à trois fois, mais la troisième, il faut cesser le feu lorsqu'on en aura tiré les trois quarts ; ajoutez au reste une once de suc de citron bien filtré ou une drachme d'esprit de vitriol bien acide & bien rectifié. Cela étant fait, continuez la distillation lentement, jusqu'à ce que la matière soit bien desséchée, que vous mettrez en pondre & la garderez au besoin : car c'est un excellent médicament pour provoquer la sueur, & pour fortifier le cœur & ses fonctions ; on le peut donner avec l'espérance d'un bon effet dans la rougeole, dans la petite vérole & dans la pleurésie : mais surtout, c'est un spécifique contre le scorbut & contre ses suites. La dose est depuis six grains jusqu'à quinze & vingt grains, dans de la conserve d'œillets, dans de la confection d'hyacinthe on dans du *Diacordium fracstorii* ; mais qu'on fasse boire au malade des eaux de chardon bénit ou d'ulmaria par-dessus.

§. 28. *Comment il faut faire la distillation du succin.*

Nous conseillons de prendre pour ce travail la troisième sorte de karabé, dont nous avons parlé, parce qu'il contient en soi beaucoup d'huile, & qu'il abonde aussi en sel volatile. On en prendra donc trois ou quatre livres, qu'on mettra dans une grande retorte, de manière que la matière n'en occupe que le tiers, qu'on placera au réverbère clos, dans une capsule avec deux doigts de cendres dessous le cul de la cornue, ce qui lui servira de lut, il adaptera au col de la retorte un grand récipient, qu'il lutera exactement, puis donnera le feu peu à peu jusqu'à ce que les gouttes de l'esprit acide soient passées & que l'huile commence à paraître. Alors il l'augmentera tant soit peu & le réglera de telle sorte, que les gouttes se suivent l'une l'autre. Mais il faut commencer à le renforcer & à le pousser, lorsqu'on apercevra que l'huile s'épaissit & que le sel

volatile se sublime, ce qu'on connaîtra par les vapeurs & les nuages épais qui sortiront de la cornue, il faut ainsi continuer le feu jusqu'à ce que le récipient s'éclaircisse de soi-même, ce qui est un signe infaillible de la fin de l'opération.

Ce qui est dans le récipient après la distillation, contient trois êtres distincts qui proviennent d'un seul & même mixte. Le premier, est l'esprit ou la liqueur mercurielle, aqueuse & acide du succin qui sort la première. Le second, l'huile qui est mêlée de beaucoup de sel volatil, ce qui l'a rend un peu épaisse, ingrate à l'odorat & haute en couleur. Et le troisième être est le sel volatil sulfuré, qui n'est pas le moindre des trois en efficace & en vertu. Or il faut que l'Artiste sache séparer adroitement ces substances les unes des autres, afin de les pouvoir employer chacune à part, selon les propriétés qu'elles contiennent. Ce qui se fait ainsi.

§. 29. *Comment il faut séparer l'esprit de succin.*

Il faut mettre dans un matras à long col tout ce que l'Artiste trouvera dans le récipient après la distillation du succin, le boucher avec un autre matras, & le mettre digérer au bain vaporeux dans de la sciure de bois à une chaleur humaine durant trois ou quatre jours, afin que ce qu'il y a de liqueur acide & mercurielle se sépare de ce qu'il y a d'oléagineux. Cela fait, versez l'huile qui surnage par inclinaison, & lorsqu'il n'y en aura plus guère, il faudra mouiller un filtre de papier avec de l'eau de mélisse ou de roses, & verser dedans peu à peu la liqueur qui sera au fond du matras, & ce qu'il y a de substance oléagineuse demeurera sur le filtre, parce qu'il est humecté d'eau & l'esprit coulera clair au travers, qu'il faudra rectifier aux cendres lentement jusqu'à sec, afin que s'il y a du sel volatil qui se soit dissout dans l'esprit, qui est presque de sa même nature, il demeure au fond sans se sublimer & sans se brûler.

Il faut garder cet esprit dans une fiole bien bouchée, afin de s'en servir au besoin. C'est un souverain diurétique, désopilatif & céphalique, qu'on peut employer partout où le succin peut être utile : mais principalement contre les obstructions & le schirre de la rate, lorsqu'il est accué de son sel volatil. La dose est depuis quatre gouttes jusqu'à douze dans de la teinture de sassafras, dans du vin blanc ou, dans des bouillons.

§. 30. *Comment il faut séparer & rectifier le sel volatil du succin.*

Après que l'Artiste aura fait la séparation de l'esprit acide & mercuriel de l'huile du succin, il faut qu'il en mette environ une demie livre à part qui lui puisse servir dans la nécessité pour le dehors & pour le dedans, quoiqu'elle ne soit pas fort agréable : mais comme elle est animée de son sel volatil, aussi peut-elle beaucoup mieux servir contre les suffocations de la matrice & contre les insultes de l'épilepsie, & même pour appliquer sur les membres contrats, atrophiés & paralytiques, où elle est sans comparaison plus excellente & plus active que n'est pas celle qui est privée de ce sel admirable.

Il faut donc prendre tout ce qui reste d'huile & la mettre dans un grand matras ou dans un grand vaisseau de rencontre, & verser dessus de l'eau de pluie distillée jusqu'à ce qu'il y en ait autant ou plus que d'huile, il faut couvrir & luter le vaisseau & le faire digérer aux cendres à une chaleur moyenne, & l'agiter d'heure en heure, afin de mieux faire la séparation & la dissolution du sel volatil d'avec son huile ; car quoiqu'il y soit intimement mêlé, à cause qu'elle est de la nature volatile & sulfurée, cependant il s'en séparera avec le temps, se dissoudra & se joindra à l'eau à cause de sa nature saline, qui se joint & s'unit très facilement avec l'eau.

Lorsque l'Artiste verra que l'eau sera bien chargée, il fera cesser le feu, séparera l'huile, & filtrera l'eau qui est chargée, du sel volatil du karabé, comme il le connaîtra par son goût qui est acide & piquant. Il faut retirer les trois quarts de l'eau par distillation lente aux cendres ; puis mettre le vaisseau en un lieu froid & l'y laisser deux jours, & on trouvera que le sel volatil se sera cristallisé & coagulé en une substance rouge & brune, qu'on séparera de l'eau, & qu'on fera sécher entre deux papiers à une chaleur lente & modérée. Continuez l'évaporation de l'eau superflue & retirez tout le sel, faites le sécher & le joignez au premier qui est toujours le plus pur & le meilleur. Il faut en garder une partie comme il est, si on veut ; sinon il faut mettre le tout dans une petite cucurbite qui soit couverte d'un alambic aveugle, & le sublimer au sable à une chaleur graduée, & ainsi ce sel s'élève & se sublime beau, blanc, pur & net, & laisse toutes les impuretés au fond du vaisseau.

Ce sel volatil est la plus excellente partie du succin, & qui mérite que les Artistes la recherchent curieusement à cause de ses hautes vertus, qui sont encore plus générales & moins bornées que celles du succin, de son esprit ou de son huile, puisqu'il en est l'âme & l'essence intérieure. C'est un remède admirable dans l'hydropisie naissante, & particulièrement dans la leucophlegmatie où il fait des merveilles, à cause qu'il dégage puissamment la rate & toutes les autres parties du bas ventre par les urines & par la transpiration, outre cela il possède au quadruple toutes les vertus que nous avons attribuées au succin, j'en recommande donc encore une fois l'usage à l 'Artiste, avec promesse qu'il n'y sera pas trompé.

La dose est depuis trois grains jusqu'a vingt dans du vin, dans des bouillons ou dans quelques autres liqueurs qui soient appropriées à la maladie & au malade.

§. 31. *Comment il faut bien faire la rectification de l'huile de succin.*

Après la séparation & la rectification de ces deux premières substances, il faut venir à celle de la troisième qui est l'huile, car comme elle est rouge-brune, puante & grossière, il faut enseigner crois moyens à l'Artiste pour la purifier & la rendre fluide, subtile & pénétrante, afin qu'elle puisse mieux produire les merveilleuses propriétés qu'elle cache en elle.

Pour le premier de ces moyens, il faut mêler l'huile qui est restée après la séparation du sel volatile, avec deux parties de cendres du foyer & une partie de sel décrépite, & y en mettre

autant qu'il en faudra pour réduire le tout en une masse de pâte dont on puisse former des boulettes, qui puissent entrer par l'embouchure du col d'une cornue de verre, dans laquelle il les faut mettre, en sorte néanmoins qu'elle ne soit que demi-pleine, & la placer au réverbère clos avec un récipient qui soit bien luté, il faut donner le feu doucement jusqu'à ce que l'huile commence à distiller belle & claire, & l'entretenir ainsi ou l'augmenter peu à peu & de degré en degré, jusqu'à ce qu'on remarque que les gouttes qui tombent commencent à devenir jaunes ou rougeâtres ; alors il faudra changer de récipient & en substituer un autre & le luter comme il faut, puis presser le feu un peu plus fort, afin de contraindre l'huile de se séparer des moindres atomes des corps avec lesquels elle est mêlée, & le continuer en l'augmentant de plus en plus, jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus rien.

Le second moyen de rectifier cette huile, est de la mettre dans une vessie avec de l'eau de roses, de celle de marjolaine, & de celle de mélisse de chacune trois ou quatre pintes, & la distiller par la tête de maure avec le tonneau & le canal, avec les mêmes observations que nous avons marquées pour la distillation des huiles des végétaux, & on aura une huile de succin, qui sera fluide & claire pour s'en servir à tous les usages, auxquels les Auteurs la destinent dans leurs écrits.

Le troisième & dernier moyen de rectifier cette huile, est de la verser dans une morte, & de jeter dessus goutte à goutte son poids égal d'esprit de sel, placer la cornue au sable & la distiller avec un feu bien gradué, & l'huile en sortira claire & pure autant qu'on la peut délirer. Nous ne répéterons pas inutilement les vertus de cette huile, parce qu'on-les trouvera avec les vertus générales que nous avons attribuées au karabé. Ceux qui en voudront apprendre davantage, consulteront ceux qui en ont traité & qui l'estiment un remède divin.

§. 32. *De l'ambre gris & de sa préparation chimique*.

L'ambre gris est un mixte dont l'origine a beaucoup embarrassé les esprits : mais ceux qui ont été aux Indes Orientales & qui l'ont le mieux recherché, disent tous unanimement que l'ambre gris n'est autre chose qu'un bitume qui s'élève du fond de la mer, qui le coagule par le moyen de son sel, & qui est digéré & mûri par les rayons du soleil ; on le trouve ordinairement le long des côtes de Sofala, de Mozambique & de Melinde, même vers les îles Maldives & vers le Cap Comorin.

Le meilleur ambre gris est celui qui est d'un gris jaunâtre qui se fond facilement, & qui coule lorsqu'on y fourre une aiguille chauffée : mais la meilleure épreuve est celle de sa dissolution dans de très subtil esprit de vin, car celui qui est le plus pur & qui laisse le moins de terrestréités & de fèces, est toujours le meilleur.

On s'en sert dans les parfums & peut l'intérieur, il échauffe, il dessèche, il résout, il fortifie l'estomac & le cerveau, il récrée & augmente les esprits vitaux & les esprits animaux, par son

soufre volatil & doux, qui est ami de notre nature. Nous avons donné le moyen d'en faire un bon parfum dans la préparation du benjoin. Mais comme on le peut ouvrir & dissoudre pour plus facilement réduire sa puissance en acte, nous donnerons deux façons d'en faire l'essence ou la teinture, afin de finir par la préparation de cette noble production de la mer.

§. 33. *Première essence de l'ambre gris.*

Prenez de l'ambre gris le plus pur deux drachmes, & douze grains de très bon mute, de sucre candi blanc un scrupule, broyez le tout ensemble très exactement, & lorsque le tout sera bien mêlé, ajoutez-y peu a peu en broyant une demi-once d'esprit ardent de roses, mettez ce mélange dans un matras, & versez dessus deux onces d'alcool de vin, bouchez le matras d'une rencontre & le mettez digérer quatre jours au bain vaporeux, après cela filtrez cette teinture par le coton & la gardiez au besoin, comme un des plus grands confortatifs qui soient pour les vieillards & pour les refroidis ; elle augmente l'humide radical & rend le mâle & la femelle habiles à la génération. On la dose depuis une goutte jusqu'à six dans du vin d'Espagne, dans de la malvoisie, dans de l'hypocras ou dans quelque autre boisson analogue, qui agrée au goût & à l'odorat des infirmes.

§. 34. *Seconde essence de l'ambre gris.*

Comme il y a beaucoup de personnes qui seront bien aises d'avoir de l'ambre ouvert & dissout, sans aucun autre mélange, & que même cela est nécessaire, tant en santé qu'en maladie, aussi voulons nous donner le moyen de faire cette dissolution toute ingénue & toute simple. Il faut donc prendre deux drachmes de très bon ambre gris & les broyer avec autant de sucre candi blanc, jusqu'à ce que ces deux substances soient réduites en une poudre impalpable, & qu'elles soient tellement unies, qu'elles ne fassent presque qu'un même corps.

Lorsque cela est ainsi, il faut mettre ce mélange dans un matras & verser dessus le quadruple de son poids d'esprit de vin, qui ait passe trois fois sur le sel de tartre, puis il faut boucher le matras & le mettre digérer au bain vaporeux durant sept jours à une chaleur lente & continuelle, & agiter souvent la matière, lorsque l'Artiste verra que la dissolution & l'union du sel, du soufre & de l'esprit sera faite, en sorte que la liqueur soit claire, jaune & nette, hormis quelques petites impuretés qui viennent de l'ambre gris qui seront au fond du matras, cela étant ainsi, il faut filtrer le tout chaudement par le coton dans sa fiole & le boucher, & lorsque cette essence sera refroidie, elle sera coagulée & congelée en une substance pareille au du beurre blanchâtre, qui se résout à la moindre chaleur, même à celle de la paume de la main, en une liqueur jaune, qui est très subtile.

Elle est excellente pour ambrer les bouillons, les gelées, les confitures, les conserves, & toutes sortes de boissons : on s'en peut servir contre les faiblesses & pour fortifier l'estomac, & pour

corriger la mauvaise odeur de la bouche. La dose est depuis une goutte jusqu'à huit dans les liqueurs que nous avons dites.

Voilà ce que nous avions à dire pour achever la préparation chimique des animaux, des végétaux & des minéraux, nous croyons n'avoir rien omis de ce qui peut servir à bien instruire ceux qui s'adonneront à la Chimie : c'est pourquoi nous exhortons les Artistes de suivre ponctuellement les voies que nous leur avons tracées, afin qu'ils le rendent de plus en plus habiles en sa recherche des vérités physiques : & surtout nous encourageons les Apothicaires, qui ne sont pas encore inities aux mystères de la Chimie de s'y employer avec soin & de bonne grâce, sans qu'ils se laissent emporter au torrent de l'opinion vulgaire, qui n'est grossi que par l'ignorance, la présomption, l'envie & la malice, afin que tous ensemble puissent, selon mes légitimes souhaits, se rendre capables de servir le public, comme j'ai tâché de leur être utile en particulier.

C'est la seule passion que j'ai pour le bien des pauvres malades & pour l'instruction de ceux de ma profession, qui m'a poussée & engagé de communiquer ce que j'ai acquis d'expérience depuis plus de trente années d'étude & de travail, afin que le tout puisse servir à la gloire de Dieu, au bien du prochain, & à l'exaltation de la Médecine & de la véritable Pharmacie.

Fin de la Chimie de N. le Fèvre.

ꟹ

ADDITIONS POUR LE TOME TROISIEME.

1. *Remède centre la rage.*

Prenez la coquille de dessous d'une huître mâle, c'est-à-dire de celles donc le poisson a un bord noir, & dont l'écaille a en dedans des marques noires, quand l'huître est vieille, & jaune quand elle est encore jeune. Faites la dessécher au four jusqu'à ce qu'elle se rompe facilement. Réduisez-la en poudre impalpable que vous passerez au tamis de soie, & vous la ferez prendre au malade.

Il y a trois manières d'employer ce remède. La plus efficace est de le donner en bol comme le quinquina, en mettant cette poudre dans du pain à chanter mouillé. On peut le donner aussi dans du vin blanc ; ou bien faire une omelette de cette poudre battue dans quatre ou cinq œuf frais. Mais cette omelette doit être cuite avec de l'huile, car le beurre détruirait l'effet du remède. Et le malade la doit manger fans pain & sans boire, & ne manger ensuite que quatre heures après.

Ceux qui n'ont été que pincés, léchés ou éraflés, & ceux qui se trouvent dans une grande crainte peuvent se contenter de prendre une seule fois *deux gros* de cette poudre, les autres en doivent prendre trois fois.

La première dose pour ceux qui font dans l'accès, est de *six gros* qu'on leur fait prendre le plus promptement qu'il est possible : les deux jours suivants on leur en donne *quatre gros* à jeun, & on ne leur permet de manger que trois ou quatre heures après.

Pour ceux qui sont mordus à sang, & pour ceux qui ayant été à la mer, n'ont pas été guéris, la dose est de *quatre gros* pour chacun des trois jours.

Le premier jour on le donne aux malades au moment qui se présente, & les deux jours suivants à jeun, en observant de même de les empêcher de manger pendant trois ou quatre heures.

A l'égard des animaux on proportionne la dose à leur grosseur, & il faut s'attacher à leur donner ce remède avec quelque chose qu'ils aiment, pourvu qu'il n'y ait point de beurre. L'effet en est plus prompt, quand on peut le leur faire avaler avec de l'eau ou de vin.

Cette poudre ne se corrompt point & se garde tant qu'on veut, pourvu qu'elle soit mise en un vaisseau bien fermé.

NOTA, que lorsqu'on a pris le remède, si les excréments du malade sont enveloppés d'une espèce de boue blanche, à coup sûr il y avait de la rage ; & s'ils ne le sont point, il n'y avait rien à craindre. *Ce remède se trouve aussi dans le parfait Maréchal de Soleissel, mais moins détaillé & moins bien circonstancié que celui-ci.*

ଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓ

2. *Autre remède pour la rage.*

Vous ferez une Omelette de six œufs que vous ferez cuire sans sel dans de l'huile de chènevis, & que vous mangerez quatre heures après avoir mangé, & vous ne mangerez rien de quatre heures après.

C'est le remède dont on se sert à l'Abbaye de Saint Hubert aux Ardennes, & qui est assuré.

On trouve difficilement de l'huile de chènevis à Paris, il faut la tirer de Troyes en Champagne, où il s'en fait beaucoup. Il faut avoir pour le mieux de l'huile vierge, c'est-à-dire, celle qui se tire sans feu.

3. *Autre remède contre la rage, ou morsure d'homme ou de chien enragé.*

Prenez de la valériane, de la petite ortie, de l'éclairé, polipode de chêne, guimauve, angélique sauvage, angélique cultivée de chacune quatre onces : de l'écorce de la racine de lauriola qui est une espèce de titimale, trois onces, des bayes de solanum, ou *herba pacis*, une trentaine. Vous digérerez le tout dans une suffisante quantité de vinaigre. Il suffit que le tout soit imbibé pendant deux jours. Faites sécher les simples au soleil, ou à un feu très léger, puis mettez le tout en poudre, & le réduisez en forme d'électuaire, dont la dose est d'une dragme dans du vin, du bouillon ou autre liqueur appropriée. Pour les hommes, joignez-y dix grains de sel volatil de corne de cerf on de vipère, qui feront merveilles. L'électeur de Saxe Jean-Georges IV. faisait grand cas de ce remède. *Chambon*, en son Traité des mines, pag. 474.

4. *Autre remède contre la morsure d'un chien enragé.*

Prenez de la rhue, armoise, bétoine à petites feuilles, du chardon à foulon, de la semence du même, une once de la petite sauge, une poignée de chacune de ces plantes. Etant coupées & hachées, versez dessus une livre, c'est-à-dire, chopine de bon vinaigre, & laissez le tout en digestion pendant cinq on six heures. Après quoi pressez le tout, & mettez sur la morsure ces herbes pressées, & tenez toujours la plaie de la morsure ouverte. Mettez dans trois onces de ce vinaigre deux gros de thériaque & les faites avaler aux grandes personnes, & a proportion pour les personnes délicates ou plus jeunes. Il fout continuer cette boisson pendant neuf jours plus ou moins suivant le besoin, & renouveler l'application des herbes tous les jours. Je tiens ce remède d'un Officier qui avait soin de la meute des chiens de l'Electeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume. *Chambon* en Son Traité des Mines. pag. 489.

5. *Spécifique contre les fièvres tierces & double-tierces.*

Faites bouillir dans un vaisseau de verre un poisson d'eau commune, dans laquelle vous ferez dissoudre une once de sel de tartre bien pur & bien blanc : filtrez ensuite la liqueur par le papier gris, & la versez dans une fiole de verre que vous boucherez. Dissolvez autant de sel armoniac dans pareille quantité d'eau, filtrez-la & versez la liqueur dans une autre fiole à part. Mêlez huit

ou dix gouttes de chacune de ces liqueurs dans un bon verre d'eau de mélisse distillée, & faites-le prendre au malade dans le temps du frisson, après l'usage des remèdes généraux, observant de le tenir bien chaudement dans le froid, de lui changer de linges dans le chaud, & surtout de réitérer l'usage de ce remède, s'il ne fait pas son effet dès la première fois.

Outre que ce remède est infaillible pour les fièvres tierces, il est encore très salutaire pour les petites véroles, puisqu'en purgeant les humeurs, il fait transpirer, & pousse au dehors la malignité, qui se trouve répandue dans toute leur masse, & fait par ce moyen lever incontinent des pustules remplies des excréments & des impuretés du sang, d'où s'ensuit la guérison du malade. *Glaser*.

6. *Autre remède contre la fièvre tierce ou double tierce.*

Prenez du vitriol blanc ou couperose blanche depuis un grain jusqu'à cinq, faites-en des tablettes avec de la farine & du sucre. Vous le ferez avaler au malade, & lui ferez prendre un bouillon gras par-dessus. Ce remède agit par le vomissement avec grande douceur, & il n'intéresse jamais l'estomac. *Chambon* en son Traité des Mines, page 290.

7. *Spécifiques contre les fièvres quartes & double-quartes.*

Comme on ne voit guère de maladies plus fréquentes que les fièvres intermittentes, & qu'il y en a de si obstinées, qu'il est très difficile de les vaincre par l'usage des remèdes ordinaires, on a bien voulu diminuer quelque chose du chagrin & de la peine que les Médecins ont à les traiter, en leur communiquant des remèdes spécifiques, donc les effets sont confirmés par une infinité d'expériences, qui ont réussi heureusement.

Versez un demi septier d'esprit de vin bien rectifié dans une cucurbite de verre, & y ayant fait dissoudre quatre dragmes de camphre en poudre mettez le vaisseau légèrement couvert d'un morceau de papier, au bain-marie, dont vous entretiendrez doucement la chaleur toujours égale, jusqu'à ce qu'il se soit élevé & formé sur la superficie de la liqueur une substance oléagineuse tirant sur la couleur du jaune doré, que vous séparerez après avoir remarqué qu'il n'en monte plus. Conservez cette liqueur dans une fiole de verre bien bouchée, pour en donner au malade trois gouttes avec une goutte d'essence de cannelle dans un grand verre d'eau de mélisse distillée au commencement du frisson, observant de le bien couvrir pendant le froid de la fièvre, & de le changer ensuite de linges chauds dans le temps qu'il suera.

Ce remède a tant de fois été expérimenté, qu'on ne fait point de difficulté d'assurer qu'il est infaillible, étant pris avec les précautions nécessaires, qui sont de saigner une fois ou deux au plus, & de bien purger le malade dans les intervalles des accès, & de réitérer aussi l'usage du remède jusqu'à ce qu'il ait fait entièrement cesser la fièvre, ce qui arrive à la seconde ou troisième prise, & quelquefois même dès la première fois. *Glaser*.

8. *Quinquina prépare par l'eau de vie.*

Prenez un matras qui tienne au moins trois pintes, vous y mettrez deux onces de bon quinquina en poudre avec une pinte d'eau de vie par-dessus. Bouchez légèrement le matras & le faites infuser sur la cendre chaude pendant deux fois vingt-quatre heures. Filtrez voue infusion par un linge blanc & pressez le marc. Enfermez cette infusion dans une bouteille, puis prenez ce marc avec une bonne poignée de feuilles d'absinthe, faites bouillir le tout ensemble dans trois demi-septiers d'eau, que vous réduirez à moitié.

Passez & pressez votre infusion, mettez dans cette décoction demi-livre de sucre, & en faites un sirop que vous mêlerez avec votre première infusion de quinquina.

La dose est de trois cuillerées, trois fois par jour pour les grandes personnes. On peut éloigner les doses & la quantité suivant l'état du malade. Cette préparation est souveraine, & a été plusieurs fois éprouvée. *ChAmbon* en Son Traité des Mines, page 194.

9. *Préparation de plusieurs eaux minérales artificielles, dont les propriétés ont les mêmes effets que les naturelles.*

De tous les secours que l'on reçoit dans la Médecine, pour la guérison des maladies longues & rebelles, il n'y en a guère de plus salutaires que l'usage des eaux minérales, qui font souvent des cures surprenantes, après avoir inutilement tenté l'effet des remèdes ordinaires. Mais parce que la vertu de ces eaux consiste principalement dans certains esprits subtils & vaporeux, dont elles se chargent en passant par les minières des métaux & des minéraux, il arrive que, si elles ne sont promptement bues sur les lieux, ces parties spiritueuses sont si volatiles, qu'elles s'exhalent presque toutes, quelque soin que l'on prenne de bien boucher les bouteilles où l'on transporte ces eaux, & qu'ainsi étant destituées de vertu, elles n'opèrent pas les mêmes effets que si elles étaient prises immédiatement au sortir de leurs sources.

C'est ce qui a fait penser, que s'il était possible, pour le soulagement d'un grand nombre de malades (qui n'ont ni la commodité, ni le moyen d'aller sur les lieux) de remédier à cet inconvénient, en préparant des eaux artificielles, qui eussent les mêmes propriétés que les naturelles, on rendrait un service d'autant plus considérable au public, que la santé est le plus grand de tous les biens de la vie. On s'est donc appliqué dans cette vue, à rechercher les moyens les plus propres pour y parvenir, & l'on s'y est conduit avec tant d'exactitude, que la chose a réussi comme on l'avait espéré. Car après avoir examiné l'analyse, que plusieurs habiles gens ont faite de la plupart des eaux minérales, & remarqué la nature des principes, qui entrent dans leur composition, on a choisi de semblables substances qu'on a préparées de la même manière, & dans les mêmes doses & proportions qu'elles se rencontrent dans ces eaux naturelles ; & on a trouvé par une infinité d'expériences, que les eaux artificielles qu'on a composées, produisaient les mêmes effets que celles qui sont prises dans leurs propres fontaines.

Il est vrai que quelques personnes ont déjà, voulu exécuter ce dessein, mais faute d'avoir assez examiné les principes des eaux donc ils ont prétendu imiter la nature, & de savoir bien régler leurs préparations selon les lois de la Chimie, le succès leur a fait connaître qu'ils se sont trompés dans leur entreprise, puisque l'usage qu'ils ont fait des eaux de leur composition dans les mêmes maladies que les eaux minérales guérissent, n'a nullement répondu à leur intention, les malades n'en ayant reçu aucun soulagement.

C'est pourquoi, après avoir remédié à ce défaut par une composition plus juste & plus exacte, tant de la part de la matière que de celle de la préparation, & ayant fait ensuite quantité d'expériences qui ont toutes heureusement réussi, on n'a pas crû en devoir plus longtemps garder le secret, ni priver le public des avantages qu'il en peut tirer dans les plus grands besoins de la vie. Voici donc la manière qu'il y faut procéder poux réussir sûrement. *Glaser*.

10. *Eaux minérales artificielles semblables à celles des sources & des fontaines de Bourbon-l'Archambault, de Nerry, de Vic-le-Comte, de Vichy, du Mont-d'Or, &.*

Faites fondre une livre de râpure d'étain dans une grande cuillère de fer, puis joignez-y quatre onces de sel commun, & agitez le tout sur le feu avec une spatule de fer pendant un quart d'heure ; versez ensuite par inclination cet étain fondu dans quelque autre vaisseau, & vous trouverez au fond de la cuillère une masse de matière terrestre, saline & grisâtre, dont une dragme en poudre mise en infusion & dissoute avec autant de sel polycreste, dans chaque pinte d'eau commune tiède, est un excellent remède contre un grand nombre de maladies chroniques & rebelles, dont nous allons marquer quelques unes des principales, si on fait prendre de cette eau tous les matins à jeun pendant dix ou quinze jours, depuis deux verres jusqu'à quatre ou cinq.

Les principales propriétés de cette eau étant de purger, déterger, résoudre, atténuer, échauffer & fortifier, elle corrige les humeurs peccantes, évacue les sérosités, purifie & subtilise le sang, guérit la diarrhée, la dysenterie, & l'hydropisie naissante, incite & purge la pituite & la mélancolie, & emporte les fièvres tierces & quartes, les plus longues & difficiles à vaincre. *Glaser*.

11. *Eau minérale artificielle aigrette & rafraîchissante*.

Mettez une demie livre de limaille d'acier, avec deux drachmes de soufre vif ou minéral en poudre, dans une petite poêle de fer neuve, sur quoi vous verserez goutte à goutte un demi-verre d'eau commune chargée d'une dragme d'esprit de soufre, & ayant exposé cette matière à l'air, en la remuant de temps en temps avec une spatule de fer, jusqu'à ce qu'elle paraisse couverte de rouille, vous y joindrez une demi-livre d'alun de roche en poudre & mettrez le tout dans un pot de terre vernissé, large d'ouverture, avec huit pintes d'eau commune que vous meniez en digestion sur un feu de sable modéré pendant douze heures, & ayant ensuite filtré la

liqueur par le papier gris, vous la garderez dans un vaisseau de verre bien bouché pour en donner huit ou dix gouttes dans chaque pinte d'eau de fontaine au malade, qui en doit user de la manière qui suit.

Cette eau étant prise tous les matins à jeun & trois heures après le dîner, depuis deux verres en augmentant peu à peu jusqu'à six, pendant quinze ou vingt jours après s'être fait saigner & purger selon l'indisposition du malade, produit les mêmes effets que celle de Spa, de Fougues, de Provins, de saint Myon, &c. puisqu'elle tempère les chaleurs du foie & des entrailles, purge, nettoie & fortifie l'estomac, décharge le sable des reins, tempère les ardeurs d'urine, déterge & cicatrise les ulcères de l'uretère, de la vessie & de l'urètre, apaise les coliques bilieuses & néphrétiques, & tempère toutes les parties du bas ventre, de sorte qu'en les rétablissant dans leur constitution naturelle, elle les met en état de bien faire toutes leurs fonctions. *Glaser*.

12. *Eau minérale artificielle aigrette & désopilative.*

Mettez dans une poêle de fer neuve, une demi-livre de ces petites écailles, qui se détachent du fer rouge, lorsqu'on le bat sur l'enclume, & que les forgerons appellent *frasier*, & versez dessus à petites gouttes un demi-verre d'eau commune mêlée en deux drachmes d'esprit de sel ; laissez le tout à l'air pendant trois ou quatre jours, puis étant sec & pulvérisé, mettez-le dans un pot de terre vernissé, comme ci-dessus, avec trois drachmes de vitriol commun calciné à blancheur ; sur quoi vous verserez huit pintes d'eau commune, & laisserez le- tout en digestion pendant vingt-quatre heures, ensuite ayant filtré la liqueur par le papier gris, vous la garderez dans des bouteilles de verre bien bouchées pour en donner au malade huit ou dix goûtes dans chaque pinte d'eau de fontaine.

Cette liqueur étant composée de semblables principes que les eaux de Forges, de saint Paul, de Rouen, de Bourberouge, de Pont-Normand, de Vahls, &c. outre les propriétés qu'elles de rafraîchir, d'humecter, d'ouvrir, pénétrer & déterger comme la précédente, elle a encore celles de lever les obstructions du foie, de la rate & du mésentère ; résout les schires, ouvre & déterge les abcès, purge & arrête les flux bilieux hépatiques & dysentériques, provoque & règle les ordinaires des femmes, fortifie les parties naturelles, & les rend habiles à la génération, débouche les obstructions des vaisseaux, guérit les rhumatismes, en adoucissant l'acrimonie des sérosités qui picotent les membranes des nerfs, fortifie les parties & empêche les tremblements de tête, de bras & de mains ; elle purge les sérosités, incise la pituite crasse & visqueuse, évacue l'eau des hydropiques, étant prise avec les précautions que nous avons marquées ci-dessus.

13. *Emplâtre pour les hernies, ou descentes de boyaux, de Glaser.*

C'est une chose déplorable, que tant de personnes soient incommodées des descentes, & que peu de gens se soient appliqués à chercher d'autres remèdes que les Brayers ou bandages ordinaires, pour remédier à de si fâcheuses infirmités. Il est vrai que la chose n'est pas

impossible ; mais le profit qu'en retirent ceux qui en ont trouvés d'assurés, les aurait toujours fait tenir fort secrètement cachés, si une personne désintéressée ne s'était résolue de communiquer au public la préparation de cet emplâtre, qui a la propriété de réunir & cicatriser l'ouverture du péritoine, & de guérit par ce moyen presque toutes sortes d'hernies, étant appliqué comme il faut.

Mettez dans un pat de terre vernissé sur un petit feu, l'huile tirée de vingt-cinq jaunes d'œufs durs, puis cette huile commençant à bouillir, mêlez-y quatre onces de résine avec autant de mastic le tout en poudre, en remuant continuellement avec une spatule de bois jusqu'à ce que le tout soit fondu & bien incorporé, après quoi, tirez le pot du feu, & y ajoutez quatre onces d'huile d'aspic, deux onces d'huile de romarin & deux onces de baume blanc d'Egypte, remuant toujours tant que toutes ces drogues soient parfaitement liées ensemble, & ne paraissent plus faire qu'une même substance uniforme. Alors, couvrez le pot d'un plat d'étain avec une serviette par-dessus, jusqu'à ce que l'onguent soit refroidi. Etendez-en l'épaisseur d'un demi-écu blanc sur une peau de chien bien préparée, que vous appliquerez sur l'ouverture du péritoine après avoir fait doucement rentrer l'intestin, & ayant mis le brayer par-dessus, vous laisserez cet emplâtre six semaines sur la partie sans le lever, après lequel temps vous trouverez l'ouverture réunie par une cicatrice formée que vous laisserez consolider, en vous servant encore du brayer pour quelque temps.

14. *Remède sympathique pour les Hernies*.

Au printemps ou plutôt dans le courant du mois de Mars, menez dans un bois celui qui est attaqué de cette maladie. Coupez un jeune chêne & le fendez depuis la racine jusque près la pointe du chêne. Vous lierez cette pointe pour l'empêcher de le fendre entièrement. Alors que deux personnes tirent chacun de son coté la moitié du chêne, faites passer le malade tout nu a travers ces deux moitiés de chêne. Lorsqu'il y aura passé, il faut avoir soin de lier le chêne en plusieurs endroits. Et à mesure que le chêne se consolidera, l'hernie se guérira. Ce remède vient d'un Médecin Juif de Léopol, dans la Russie Rouge ou petite Pologne. *Chambon*, en son Traité des Mines, page 490.

15. *De la fièvre continue*.

La fièvre en général est une contraction véhémente, & quelquefois convulsive du cœur, causée par l'acrimonie des esprits animaux, accompagnée de la fréquence du pouls, de la chaleur, de la soif & d'autres symptômes.

Les fièvres qui ne quittent point depuis qu'elles ont commencé jusqu'à ce qu'elles finissent sans retour, sont nommées continues simples, mais si elles ont d'autres accès, & que l'un revienne avant que l'autre soit fini, ce sont des continues composées, elles pourront encore être conti-nues, vagues ou réglées.

ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬

Le pouls indique d'ordinaire l'état du cœur, si cet état est naturel, le pouls est réglé, si le mouvement du cœur est violent & trop fréquent, le pouls se dérègle à proportion, & indique la fièvre. Par la véhémente contraction du cœur, le sang le raréfie davantage ; son mouvement intestin est augmenté, il s'échauffe, & tout le corps se ressent d'ordinaire de sa chaleur.

Les symptômes ordinaires des fièvres continues sont un frisson, un trémoussement des parties membraneuses, une douleur de tête, une lassitude, un dégoût, avec la chaleur & la soif. S'il n'y a pas d'autres symptômes fâcheux, le danger n'est pas grand.

La bile est souvent viciée, de même que les autres humeurs des premières voies la salive, le suc pancréatique, l'acrimonie de ces humeurs fermente, & dissout l'humeur mucilagineuse, qui tapisse les intestins : il s'en forme une humeur âcre qui parvient avec le chile dans la masse du sang, & entretient l'agitation & la fièvre ; que les esprits animaux ont produit.

Curation pour guérir cette fièvre : si ce n'est qu'une simple pléthore fermentative, on désemplira les vaisseaux par une saignée ou deux, & l'on donnera des remèdes rafraîchissants. On videra par quelques lavements émollients, avec le miel rosat ou le lénitif. Si ce n'était qu'une simple éphémère ou fièvre d'un jour, on se contenterait de faire diète, de boire de la tisane & de prendre du repos : mais si la fièvre passe vingt-quatre heures, c'est une fièvre continue, il faut saigner si rien ne s'y oppose.

Si le malade ne reposait pas à l'entrée de la nuit on pourrait lui donner ce julep.

Prenez deux onces d'eau de chicorée, autant d'eau de laitue, & cinq à six gros de sirop de nénuphar ou de diacode, & demi-scrupule d'yeux d'écrevisses préparés.

Les bouillons peuvent être faits avec le mouron & le veau, ou la volaille, on en prend un de quatre heures en quatre heures, & dans les intervalles quelques verres de titane faite avec la racine de chiendent, ou de chicorée & la réglisse.

Si la fièvre persévère, on réitérera la saignée & les autres rafraîchissants susdits. La fièvre étant beaucoup diminuée, on purgera de la sorte ou autrement.

Prenez deux gros de senné, six gros die tamarin, un gros de rhubarbe, une pincée des tiges cendres de guimauve, ou deux onces de casse écrasée avec ses pépins, en faire une ébullition douce dans trois verres d'eau, pour qu'il en reste deux ou trois petits verres : on passe la liqueur, & on y dissout deux onces de manne & un gros de sel végétal. On prend ces deux ou trois petits verres à une heure de distance ; deux heures après le dernier verre on prend un bouillon. S'il était nécessaire d'une évacuation plus grande ou de vomir, on ajouterait à ce second verre deux, trois ou quatre grains de tartre stibié.

Les personnes délicates se purgeront comme elles ont accoutumé.

Si après cela il y avait des retours périodiques, on pourrait donner le quinquina. Je me sers avec succès d'une teinture de roses, qui n'est pas la commune, & que je décrirai ailleurs. On en prend, depuis six gouttes jusqu'à douze dans un peu d'eau sucrée & citronnée, y passant quelques zeste de citron, ou dans de la tisane ; elle rafraîchit & guérit, c'est un agréable fébrifuge. *De Saulx*.

THERIAQUE.

Composée publiquement par la Compagnie des APOTHICAIRES de Paris, en présence des Magistrats, & de la Faculté de Médecine.

PROPRIETES.

La Thériaque a été considérée dans tous les temps comme un puissant cordial, & comme un remède excellent dans toutes les maladies contagieuses & pestilentielles. Elle est regardée depuis un grand nombre de siècles comme un préservatif des plus assurés contre le mauvais air, & comme le meilleur antidote contre les poisons froids & coagulants, & contre les morsures des bêtes venimeuses.

Elle prévient souvent la gangrène, & dans quelques cas elle y remédie. Elle est d'un très grand secours dans les fièvres malignes, dans la rougeole, dans la petite vérole, & dans les maladies où il s'agit de déterminer la transpiration.

Elle calme les irritations spasmodiques des nerfs & les mouvements convulsifs des tendons : elle apaise les inflammations d'où ces accidents proviennent, & concilie le sommeil.

Elle modère les douleurs vives de la goûte des rhumatismes, ainsi que des coliques d'estomac, d'entrailles, & même de la néphrétique.

Elle soulage les vapeurs, les palpitations, & réveille l'appétit dépravé. Elle facilite l'accouchement & est employée avec succès dans ses suites. Elle soulage les asthmatiques. Elle apaise les toux violentes, rend l'expectoration plus aisée, & digère la crudité de la pituite.

Par cette raison elle est excellente pour calmer les coqueluches des enfants. Elle arrête le hoquet, les vomissements &les coliques, & tue les vers.

Elle modère le trop grand effet des purgatifs que l'on a pris. Elle est salutaire dans la diarrhée, la lientérie, la dysenterie & toutes sortes de dévoiements surtout lorsque ces maladies sont invétérées, & n'ont pas cédé aux remèdes généraux & à la diète. Elle a été souvent employée avec succès dans les fièvres intermittentes y & particulièrement dans la quarte, en la donnant à l'entrée du frisson.

☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧

USAGE.

On emploie ce remède intérieurement & extérieurement : intérieurement ou seul, ou mêlé avec d'autres substances. Lorsqu'on l'emploie intérieurement seul, on peut le prendre sur la pointe d'un couteau, ou si on en craint le goût, en bol enveloppé dans du pain à chanter, ou entre deux soupes ; quelques personnes trouvent plus de facilité à l'avaler délayé dans deux cuillerées d'eau, de tisane, ou de vin de Bourgogne ou d'Espagne.

Lorsqu'on le prend intérieurement mêlé avec d'autres substances, on peut user de toutes ces mêmes manières. On préfère cependant communément la forme du bol. Si la thériaque est mêlée avec des poudres purgatives, même celles qui ont de t'activité, elle en tempère la trop grande vivacité, les adoucit, en ralentit l'effet, évite les tranchées.

On la marie tous les jours avec des poudres altérantes & digestives.

On l'applique extérieurement seule sur les tumeurs, les clous, les bubons, les charbons, & sur les morsures des bêtes venimeuses, & en forme d'épithème sur l'estomac, quelquefois mêlée avec le vin, l'eau vulnéraire, l'eau de vie, l'esprit de vin, &c.

La dose ordinaire de la thériaque est pour les enfants, depuis dix jusqu'à quinze, vingt & vingt-quatre grains, selon l'age, le tempérament & la maladie.

Les personnes délicates en peuvent prendre depuis vingt-quatre jusqu'à trente & trente-six grains.

On en peut donner aux plus robustes depuis un demi-gros jusqu'à un gros, & même jusqu'à deux dans des occasions pressantes.

Observation par rapport aux Bestiaux.

L'on verrait tous les jours de nouveaux succès de cette composition sur tous les animaux domestiques ou autre, si toutes les fois que l'on veut & que l'on croit leur donner de la thériaque, on employait ce médicament fidèlement composé. L'appas du bon marché fait recourir souvent à une drogue qu'on apporte des Provinces, & que l'on vend à fort vil prix, mais qui n'ayant que le nom de la thériaque, n'en a pas les vertus. On croit avoir employé sans succès un remède que l'on n'a pas réellement mis en œuvre. La modicité seule du prix devrait inspirer de la méfiance, & tenir en garde contre un piège si grossier, qui fait souvent perdre un animal de prix.

On l'emploie depuis une demi-once jusqu'à une once & une once & demie pour les chevaux. On en enveloppe dans du linge, & on leur en fait des billots qu'on leur passe dans la bouche, & qu'on leur laisse mâcher une heure ou deux le matin, & autant le soir, on leur en fait avaler délayée dans un demi-septier ou chopine de vin.

On la donne aux bœufs & aux vaches a la même dose, à peu de chose près, ou par proportion à tous les autres animaux.

Cette composition se distribue en boites cachetées de différentes grandeurs, au Bureau des Apothicaires, Cloître Sainte Opportune, & en leur Jardin de l'Arbalêtre, Faux-bourg saint Marcel à Paris.

17. *Eau minérale céphalique, & purgative tout ensemble, tirée de Christophe Glaser*.

Broyez exactement dans un mortier de métal, une once de fine limaille d'argent, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en poudre fort déliée & noirâtre, alors ajoutez-y une drachme de fleurs de soufre que vous broierez de nouveau, tant que le tout soit si bien mêlé, qu'il ne paraisse plus faire qu'une même substance uniforme, que vous mettrez dans un bon creuset, à un petit feu modéré, l'entretenant toujours égal jusqu'à ce qu'il commence à paraître au bord de la superficie de la matière contre les côtés du creuset, un cercle d'une petite flamme couleur de l'arc-en-ciel, alors, vous l'agiterez promptement avec une verge de fer, en sorte qu'elle ne se puisse mettre en grumeaux (ce qui rendrait la préparation inutile) & continuez cette agitation, tant que la partie combustible du soufre s'étant entièrement évaporée, la flamme cesse de paraître, & qu'il ne reste au fond du creuset qu'une chaux de couleur de gris argenté, de laquelle ayant mis deux drachmes en poudre infuser dans chaque pince d'eau de fontaine, elle se trouve incontinent teinte d'une couleur de violet pâle.

Outre que cette eau étant prise depuis un verre jusqu'à trois tous les matins à jeun, pendant huit jours, après s'être servi des remèdes généraux, est un souverain spécifique contre les maladies du cerveau, guérissant les douleurs de tête, les migraines, vertiges, épilepsie, mélancolie, hypocondriaques, palpitation de cœur, veilles immodérées, inquiétudes nocturnes, tintement d'oreilles, & inflammation des yeux, elle est encore un excellent purgatif, qui débouche doucement les vaisseaux, tempère l'ardeur des viscères, évacue les impuretés du bas ventre, purifie la masse du sang & rétablit les esprits animaux dans leur harmonie naturelle.

Mais parce que toutes ces préparations d'eaux minérales artificielles se peuvent altérer par le temps, ou par la négligence de ceux qui les gardent, n'ayant pas le soin de bien boucher les vaisseaux ou elles sont contenues, voici une composition qui n'est point sujette à cet inconvénient, parce qu'étant presque aussi solide qu'une pierre, les parties en sont si bien liées, qu'elles ne s'en peuvent détacher ni évaporer, que lorsqu'on la met infuser quelque temps dans l'eau chaude, d'où vient qu'elle peut même être transportée partout, sans aucun inconvénient.

Mettez fondre à petit feu & fort lentement, demi-livre de souffre commun grossièrement concassé, dans un vaisseau de terre vernissé & large d'ouverture & puis étant en fusion, mêlez-y peu à peu deux drachmes de *Crocus martis*, avec autant d'alun en poudre fort fine, &quatre drachmes de sel de nitre fixe, le tout bien pulvérisé & exactement mêlé ensemble, agitant toujours ces matières avec une spatule de bois, tant qu'elles ne fassent plus qu'un corps liquide

parfaitement uniforme, & observant de ne donner qu'autant de feu qu'il en faut pour entretenir simplement la matière en fusion. Cela fait, vous donnerez telle figure qu'il vous plaira à cette masse, en la versant toute chaude dans de petits vaisseaux de terre vernissés ou sur un marbre, après les avoir humecté d'eau pour empêcher que cette matière ne s'y attache, parce qu'elle prendra la figure du vaisseau ou elle sera versée.

Cette espèce de pierre communique sa vertu, en la mettant infuser pendant cinq ou six heures, dans le sextuple de son poids d'eau bouillante un peu d'abord, puis passablement chaude sans une diminution notable de son volume, en sorte qu'elle peut servir fort longtemps au même usage. Cette infusion étant prise dans la même quantité & avec les mêmes précautions que les eaux précédentes, opère à peu près les mêmes effets ; puisqu'elle humecte, rafraîchit, ouvre, pénètre, résout, purge, déterge & fortifie les viscères & toutes les autres parties du corps avec tout le succès qu'on en peut attendre.

18. *Or végétable ou arbre soleil*.

Prenez une drachme d'or en limaille, en feuille ou en chaux, plus trois drachmes de limaille d'argent, avec douze drachmes de mercure tiré du cinabre ordinaire, ou même tiré du sublimé. Mêlez bien le tout dans un grand marras & le boucherez seulement avec du coton, vous le mettrez sur un feu médiocrement chaud, & vous verrez la matière croître & végéter de jour en jour en forme de feuilles, ce qui peut arriver en moins de trois semaines. C'est une curiosité de l'art ; mais Quercetan prétend qu'on en peut faire, usage pour la Médecine.

Fin du Tome troisième.

ଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓ

COUR DE CHYMIE

POUR

SERVIR D'INTRODUCTION

à cette Science.

PAR

NICOLAS LEFEVRE

Professeur Royal en Chimie, & Membre de la Société Royale de Londres.

CINQUIEME EDITION,

Revue, corrige & augmentée d'un grand nombre dOpérations, & enrichie de Figures,

PAR M. DU MONSTIER, Apothicaire de la Marine & des Vaisseaux du Roi ; Membre de la Société Roy aie de Londres & de celle de Berlin.

TOME QUATRIEME.

A PARIS.

Chez JEAN-NOËL LELOUP, Quay des Augustins, à la descente du Pont Saint Michel, à Saint Jean Chrysostome.

M. DCC. L I.

ઉ৩ઉ৩ઉ৩ઉ৩ઉ৩ઉ৩ઉ৩ઉ৩ઉ৩ઉ৩ઉ৩ઉ৩ઉ৩ઉ৩ઉ৩ઉ৩

Table des Matières.

SECTION PREMIERE.

SECTION II.

SECTION III.

ଔଡ଼ଔଡ଼ଔଡ଼ଔଡ଼ଔଡ଼ଔଡ଼ଔଡ଼ଔଡ଼ଔଡ଼ଔଡ଼ଔଡ଼ଔଡ଼ଔଡ଼ଔଡ଼ଔଡ଼

ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼ଓଡ଼

SECTION V : Des Animaux.

DISSERTATION

Sur la Nature, l'Analyse & la propriété des Métaux & des Minéraux, pour la Pharmacie & la Médecine.

NOUVELLES ADDITIONS.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

TRAITE DE JEAN ISAAC HOLLANDAIS.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

ʤʥ

ଔ୫ଔ୫ଔ୫ଔ୫ଔ୫ଔ୫ଔ୫ଔ୫ଔ୫ଔ୫ଔ୫ଔ୫ଔ୫ଔ୫ଔ୫

ADDITION AU TRAITE DE CHIMIE.

SECTION PREMIERE.

CHAPITRE PREMIER.

Il faut éviter de distiller dans des vaisseaux de plomb, parce qu'ils impriment une qualité maligne aux liqueurs, les rendent vomitives, leur ôtent leur saveur naturelle, & souvent même ces vaisseaux sont rongés par l'acrimonie des vapeurs de la chose distillée. Et Gallien, aussi bien que les plus Sages Médecins ; réprouvent l'eau qu'on fait couler dans des tuyaux de plomb, à cause d'une certaine malignité dangereuse qu'elles empruntent de ce métal. On a même fait une épreuve sur les eaux distillées qui séjournent dans des vases de plomb, qui déposent au fond une céruse, dès qu'on y jette quelques gouttes de Vitriol. On peut dire la même chose des vaisseaux d'étain, de fer & de cuivre, si on y distille des acides.

II.

Plus les cucurbites de verre sont hautes pour la distillation des esprits, plus elles sont utiles. On sait qu'une distillation bien faite, vaut mieux que trois rectifications. Ainsi ces cucurbites devraient avoir au moins deux pieds. Mais il faut qu'elles soient plus basses pour la distillation des huiles, de la ciré & autres choses semblables.

III.

En quelque distillation que ce soit, il ne faut pas trop remplir les vaisseaux. Les cucurbites & les cornues ne se doivent ordinairement remplir qu'à la moitié, & les réfrigératoires jusqu'aux trois quarts. Il y a néanmoins des matières qui demandent une exception à cette règle.

IV.

Les mixtes qui sont flatueux comme la cire, la résine & autres de même nature doivent pour la distillation, être mêlés avec du sable, de la cendre, bol, farine de briques ou autre corps qui empêche leur trop grande effervescence, & qui puisse désunir & séparer leurs parties, parce que les matières grasses venant à se concentrer ne montent pas aisément. D'ailleurs, il faut qu'elles soient mises dans de plus grands vases & en plus petite quantité.

ঔঌঔঌঔঌঔঌঔঌঔঌঔঌঔঌঔঌঔঌঔঌঔঌঔঌঔঌঔঌ

V.

La distillation par le bain est propre aux choses qui sont d'une mixtion légère. Il faut cependant prendre garde en distillant les plantes aromatiques qui abondent en huile, comme l'absinthe, la sauge, le romarin & autres semblables, de ne pas donner un feu trop faible ; autrement au lieu de leur huile & de leur essence, on ne tirera que du flegme. Mais en distillant la laitue & autres plantes qui abondent en flegme ou en substance plus subtile, il suffit d'employer un feu modéré, quelquefois même la seule vapeur du bain. qui ne dissipe point les parties les plus subtiles & qui n'imprime aucun empyreume, c'est-à-dire, une odeur de feu.

VI.

La distillation par le sable convient donc aux matières d'une plus solide consistance, comme racines, bois, semences & autres semblables.

VII.

La distillation par le réfrigératoire ; convient tant aux choses légères & spiritueuses, qu'à celles qui sont de forte composition ; ces dernières néanmoins doivent être auparavant macérées dans le menstrue qui leur est propre, par exemple, la semence d'anis dans l'eau d'anis même, ou dans l'eau de pluie distillée.

VIII.

La distillation par la retorte ou cornue ne tire pas seulement les esprits les plus pesants des minéraux, mais elle extrait encore les eaux & les huiles des choses les plus subtiles, comme des bois, semences, gommes, racines, résines & autres choses semblables.

IX.

Quand on veut distiller des herbes récentes & pleines de leurs sucs, il les faut piler, puis en exprimer le suc & le distiller au bain, en une cucurbite qui soit haute. On peut cependant les faire quelquefois macérer & putréfier pour en tirer les esprits plus purs & avec plus d'abondance.

X.

Les herbes qui sont naturellement sèches, ou celles que l'on a desséchées, doivent être pilées, puis arrosées de leur eau propre ou d'eau commune distillée, ou de rosée de Mai, ou enfin de vin, mais de manière qu'elles se puissent macérer dans leur

ঔৣ☬ঔৣ☬ঔৣ☬ঔৣ☬ঔৣ☬ঔৣ☬ঔৣ☬ঔৣ☬

menstrue. Et dès qu'elles seront suffisamment macérées, on les distillera au bain ; & si l'on veut les distiller par le réfrigératoire, il faut sur chaque livre d'herbe verser trois livres d'eau, puis distiller selon l'art.

XI.

On distille de même par le réfrigératoire toutes les substances aromatiques, soit racines, écorces, bois, semences, feuilles, fleurs & tout autre végétable, mais remarquez que l'huile sort avec l'eau, & il faut ensuite les rectifier.

XII.

Il y a des choses qui demandent un grand feu pour leur distillation : cependant il faut toujours aller par degré, & prendre garde que dans le commencement il soit toujours modéré, soit pour ne point brûler les substances, soit pour ne pas faire rompre les vaisseaux.

XIII.

Il faut prendre garde que le lut dont on se sert, ne rende quelque mauvaise vapeur, afin que la liqueur ne soit pas infectée par une qualité étrangère, surtout lorsqu'il faut employer un feu violent.

XIV.

Dans la distillation des acides, comme vitriol & vinaigre, la partie la moins noble fort toujours la première & là plus noble ne vient que la dernière. Ainsi en les rectifiant, il faut toujours en séparer le flegme qui sort le premier, & qu'il faut ou jeter ou le réserver pour quelques, opérations particulières, au lieu que dans les choses spiritueuses comme le vin, l'esprit sort le premier & laisse le flegme après soi.

XV.

Si les eaux distillées sentent l'empyreume, c'est-à-dire, un goût & une odeur de feu qui affecte l'odorat ou, le palais, il suffira de laisser reposer la liqueur dans un verre pendant quelque temps en lieu froid, ou sur du table humide & froid.

XVI.

Quand on veut rectifier au soleil les liqueurs distillées au bain-marie, il faut remplir les deux tiers, ou tout au plus les trois quarts du vaisseau de verre, & trouer de plusieurs trous d'aiguilles le parchemin qui ferme le vase, tant pour taire sortir le flegme inutile que pour empêcher que le vaisseau ne se casse.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

XVII.

En distillant quoique ce soit, il faut continuer la distillation tant que la liqueur qui sort n'ait plus l'odeur ni le goût de la substance qu'on y a mise. C'est ce qu'on doit observer dans la distillation des végétaux, comme fleurs, herbes, racines, écorces, semences & bois.

XVIII.

Les sucs & esprits distillés de substances végétables, se conservent beaucoup mieux si après les avoir distillées, on en calcine les fèces, ou même des matières entières de la même espèce pour en tirer le sel, que l'on mêle avec l'eau qu'on en a distillé ; où l'on peut aussi les cohober sur leurs propres fèces, pour leur donner plus de force & de durée.

XIX.

Et comme il y a des matières oui demandent un feu violent, que le vaisseau a souvent beaucoup de peine à soutenir, Il faut prendre les voies convenables d'accommoder l'une avec l'autre, soit par le lut, soit par quelque autre moyen convenable. Par exemple, les vaisseaux de verre ne se cassent pas au feu, si on les frotte deux ou trois fois avec du suc de rhue, les laissant sécher doucement à chaque fois. On peut rendre les cornues de terre à creuset capable de souffrir la distillation de l'eau force. Pour cela, faites chauffer votre cornue &, y jetez de petits morceaux de cire, que vous y ferez fondre & tournez la cornue de manière que la cire aille partout. S'il y en a trop vous la verserez. Voilà pour l'intérieur ; quant à l'extérieur de la cornue, il faut pareillement la chauffer avec du suif de bœuf, & la mettre en cet état au fourneau, afin que les pores se bouchent, tant au-dedans qu'au dehors. La même chose se peut faire pour les cucurbites de terre, & par ce moyen on pourra s'en servir pour la distillation des eaux-fortes, eaux régales, & esprit de sel & de tout autre corrosif ou acide.

XX.

Les degrés de feu se comptent différemment. Les uns commencent par le plus faible & en comptent quatre jusqu'au plus violent. Au lieu que d'autres commencent par le feu le plus fort, & en mettent douze degrés; 1°. Le feu de flamme qui calcine & réverbère tous les corps ; 2°. Le feu de charbon, qui cimente, colore & purifie les métaux & minéraux. Il donne à l'or & à l'argent un plus haut degré de perfection 3°. Le feu de la mine de fer ardente, par lequel on éprouve les teintures des métaux ; 4°. Le feu de limaille de fer ou d'acier : 5°. Le feu de sable : 6°. le feu de cendres, il est bon qu'elles soient lessivées, c'est-à-dire, dessalées, parce que leur sel peut

quelquefois faire casser le vaisseau; 7°. Le feu de lampe qui sert à fixer tout corps volatil : 8°. Le bain-marie, ou se font plusieurs sortes de sublimations, distillations & coagulations : 9°. Le bain de vapeur pour les matières extrêmement spiritueuses : 10°.Le fumier de cheval, que quelques-uns nomment le ventre du cheval 11 °. Le bain de cendres au bain : 12° . le feu du soleil qui est le feu de la nature. Mais tous ces différents feux ont encore divers degrés entre eux.

XXI.

Outre les menstrues ordinaires, il y en a d'extraordinaires ou singuliers, nommés alcaest ; par exemple :

.Prendre sel de tartre pur, ou du nitre fixé six parties ; cristal ou cailloux calcinés mis en poudre. Vous fondrez le tout bien mélangé à feu violent dans un bon creuset ; puis le versez dans un mortier de pierre échauffée ; laissez refroidir, pulvérisez & mettez en délict à la cave, pour se faire résoudre en huile ou liqueur propre à tirer la quintessence des végétaux, animaux & minéraux. Ainsi en travaillant sur les métaux, réduisez les en chaux, & après les avoir édulcorés & séchés, faites-les bouillir dans cette liqueur que vous mettrez derechef en poudre, puis en délict a la cave, & dès que le métal sera pénétré de la liqueur, vous y verserez de l'esprit de vin très pur qui en tirera la quintessence. Les minéraux se mettent seulement en poudre & sont digérés huit jours dans cette liqueur, puis on en fait l'extraction par l'esprit de vin. On peut faire la même chose sur les végétaux & les animaux, mais en purifiant bien & filtrant l'alcaest.

Le même ou pareil menstrue se peut faire par le moyen du nitre Philosophique que nous marquerons dans la suite.

XXII.

Le lut est encore une observation nécessaire dans toute sorte de distillation. Si le vaisseau de verre vient à se fêler comme il arrive souvent, prenez de la folle farine, bol fin, en poudre & chaux vive. Vous détremperez-le tout avec glaire d'œuf bien battu, trempez des linges dans cette composition, & les appliquez promptement sur endroit fêlé.

Pour fortifier les vaisseaux de verre contre la violence du feu, mêlez des blancs d'œufs bien battus & réduits en eau avec de la limaille de fer, du colcothar en poudre, & un peu de verre calciné & pulvérisé. Vous en donnerez plusieurs couches avec un pinceau sur la cornue ou le vaisseau de verre que vous désirez mettre au feu : & ce lut est si fort qu'il résiste à la violence du feu comme le fer même.

꧁

Deux autres luts servent encore pour le même usage, aussi bien que pour joindre le récipient au vase distillatoire. Prenez de la chaux vive bien triturée, que vous pétrirez avec au fromage mou, tant qu'elle soit comme un onguent liquide, mettez en sur du linge ou sur du papier gris sans colle. & l'appliquez sur les jointures ou fentes des vaisseaux. Maïs ne la préparez que quand vous en aurez besoin. La même chaux en poudre mêlée avec folle farine, 'bol fin bien pulvérisé & blanc d'œufs battus, mise sur un linge, & appliquée promptement sur ta fente des vaisseaux de verre est aussi excellente.

Mais voici un lut qui sert toujours. Prenez douze onces de litharge, autant de minium, demi-once de mastic, partie égale de sandaraque & de vitriol blanc ; pilez bien le tout, & le mettez dans un demi-pot de bonne huile de lin, & le faites cuire doucement jusqu'en consistance de bouillie. Joignez-y de la terre à four lessivée, lavée & reposée quelques heures en eau commune, autant de blanc d'Espagne & la moitié de litharge ; pulvérisez le tout & le mêlez bien. Prenez partie égale de cette poudre bien mêlée avec le vernis précédent, cuisez-les ensemble d'une manière plus ou moins ferme ; on enduit avec cette pâte les jointures des vaisseaux en la pressant un peu ; ce lut ne peut être pénétré par quelques esprits que ce soit. Lorsqu'il est trop sec, on le mêle avec de nouveau vernis.

Les autres luts que nous ne marquons pas, se trouvant dans les Livres ordinaires. Mais comme il arrive quelquefois que les vaisseaux que l'on doit luter sont gras ; & par cette raison ne retiennent pas le lut. Il faut pour les dégraisser, les frotter avec une gousse d'ail coupée en deux.

Voici encore un lut donc je me sers : 1°. Limaille de fer ou plutôt mâchefer en poudre bien tamisée, deux onces; 2°. Ardoise calcinée & tamisée, deux onces : 3°. Sel décrépité mis en poudre, une once : 4°. De la bourre suffisamment : 5° Blanc d'œufs en eau ; 6°. Urine & Vinaigre suffisamment, faites un peu bouillir, luttez, laissez sécher, & votre vaisseau souffrira le feu le plus violent

CHAPITRE II.

Des Opérations Chymiques ; des Dissolutions.

Ces principes établis, il faut venir aux opérations. Elles consistent, en ces deux mots *Dissolvez &* coagulez, ce qui comprend toutes les opérations de l'art ; sans en excepter même la pierre Philosophale» (supposé qu'elle soit possible) où il ne s'agit que de dissoudre & coaguler, suivant ceux qui s'en mêlent.

En général les dissolutions se font par le moyen de quelque liqueur, que l'on appelle *menstrue* ou *dissolvant*. Les extractions se font aussi par des menstrues ; auxquels les Chimistes donnent souvent le nom de *clefs,* parce qu'ils ouvrent les corps, pour en tirer l'essence & la partie la plus excellente. Les dissolutions & les extractions se font l'une & l'autre, par le moyen d'un menstrue & ne différent entre elles que du plus au moins. La dissolution résout totalement le corps en ses premières parties ou plutôt en ses principes, & l'extraction ne tire que la partie la plus noble du corps sans le résoudre entièrement. Par exemple, une lessive faite avec le sel de tartre résout l'aloès en ses plus petites particules : & l'eau simple ne fait qu'en extraire la partie mucilagineuse. La première opération est donc une dissolution parfaite & la dernière une simple extraction.

Le menstrue est universel ou particulier.

Le menstrue universel est celui qui résout tout les corps indifféremment, & le menstrue particulier est celui qui ne résout que certains corps qui lui sont proportionnés. L'action de ces deux menstrues est secondée par le feu qui agite, & met en mouvement leurs plus petites parties, & leur donne moyen de se mieux insinuer dans les corps pour les dissoudre ; ce qui fait pareillement connaître l'utilité des digestions, pour faciliter la dissolution des mixtes.

Il y à différents menstrues particuliers ; & qui ont chacun leur force dès qu'on l'applique à leur objet. Par exemple, le vinaigre distillé & bien rectifié, a plus de force que l'eau simple ; mais il est plus faible que l'esprit de vitriol. La raison en est que tout menstrue ne dissout pas toutes sortes de corps. Il faut de la proportion entre le menstrue & le sujet à dissoudre ; & si l'un & l'autre ne conviennent pas radicalement, l'opération ne réussira jamais. Cette convenance radicale consiste, dans une proportion réciproque des particules du menstrue & des pores du corps, qui doit être dissout, ce qui néanmoins n'a lieu que dans les menstrues particuliers.

Le sucre, par exemple, se dissout promptement dans l'eau, mais il ne se dissout pas si aisément dans l'eau-de-vie, & encore plus difficilement dans l'esprit de vin ; parce que le sucre est d'une nature saline, & se joint facilement à un fluide aqueux. Mais l'esprit de vin bien rectifié, quoique très pénétrant, ne dissout pas le sucre, parce que l'esprit de vin est d'une nature sulfureuse, qui par la conformation de ses parties a de la répugnance avec les matières salines.

La même chose arrive dans les extractions, ainsi quand on mec infuser du jalap dans de l'eau simple, jamais on n'en tirera la vertu purgative, au lieu que si vous la faites infuser dans de l'esprit de vin à une chaleur légère vous en tirerez promptement une belle teinture rouge, parce que la vertu purgative du jalap, réside dans la partie résineuse, qui demande un menstrue sulfureux ou huileux.

Il en est de même dans la famille minérale. Le mercure se joint promptement à l'or, & il a de la peine à se joindre au cuivre & au fer, parce que l'or contient un mercure très pur, auquel le mercure vif se joint facilement à cause de la proportion & de la convenance réciproque qui se trouve dans leur tissure, c'est-à-dire, dans la disposition de leurs parties, mais il ne pénètre pas le Mars qui contient très peu de mercure, & beaucoup de sel & de soufre impur, comme il parait par la difficulté qu'il y a pour le mettre en fusion.

Les menstrues particuliers sont de trois sortes, savoir: *aqueux, huileux*, ou *sulfureux* & *salins.*

Les menstrues sont premièrement l'eau, qui sert à extraire tant les sels, que les sujets aqueux & mucilagineux, & tous les végétaux non résineux. C'est pourquoi on en fait ordinairement les décoctions, les infusions & les teintures végétales, qui sont beaucoup meilleures si on y emploie l'eau de la petite centaurée, jointe au sel de tartre simple ou lixivieux ou à la crème de tartre. Cette eau est pareillement bonne pour extraire & corriger les purgatifs, qui ont leur vertu dans la partie mucilagineuse, & non dans la résineuse. Tels sont le séné & la rhubarbe. Enfin l'eau simple est employée pour extraire les vertus des animaux par le moyen de la cuisson, je veux dire, les bouillons, les gelées & autres. La calcination Philosophique des cornes & des os, se fait de même par le moyen des eaux.

La rosée de Mai est du genre des menstrues aqueux : elle abonde en nitre volatil & lorsqu'elle est distillée elle donne un flegme salin, admirable pour tirer les essences ou faire les extraits des Végétaux. Ce flegme est quelquefois préférable à l'esprit de vin même, que sa chaleur & son inflammabilité rendent suspect. La rosée de Mai bien préparée dissout l'or, & en tire une essence excellente, & la

ЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖЖ

vertu qui fait la végétation des végétaux, dépend en partie du sel de la rosée de Mai.

L'eau de pluie surtout celle du mois de Mars demande ici sa place. Elle est empreinte des vertus séminales, tant des plantes que des autres corps terrestres : elle est fortifiée par le sel volatil qui exhale des corps terrestres, &en particulier des végétaux qui bourgeonnent. Et lorsqu'on la distille, elle donne un menstrue excellent pour tirer l'essence des végétaux. Quelques-uns même ont prétendu que c'était un menstrue universel, & le fameux Cavalier *Borri* a été si loin, qu'il en a voulu composer la pierre Philosophale, & soutenait qu'elle contenait en elle toute la substance des astres, & qu'elle était chargée de l'esprit universel du monde ou du mercure des Philosophes ; mais cet artiste n'a pas réussi, car les plus habiles Philosophes conviennent qu'il ne faut pas un menstrue universel, mais plutôt un menstrue salin pour résoudre l'or & en tirer le germe ou la semence.

Je dirai à ce sujet, ce que j'ai vu pratiquer à Vienne en Autriche. & ce que j'ai depuis éprouvé moi-même. Etant au mois de Mars dans cette Capitale de l'Autriche, je remarquai que tous les Bourgeois & surtout les Domestiques des grandes maisons, recueillaient avec soin l'eau sur la fin de Mars pour la monter au sommet des Hôtels où il y a des réservoirs pour la conserver. On m'assura que comme cette eau était la seule qui ne se corrompait pas, en faisait des amas dans les grandes maisons en cas d'incendie. A mon retour j'en ai fait l'épreuve, & après l'avoir gardée près de trois ans, je l'ai trouvée aussi bonne au bout de ce temps, que quand je la fis recueillir, sans fèces, sans mauvais goût & sans altération. La raison en est claire comme cette eau tombe dans un temps où toute la masse de l'univers commence à être en mouvement, elle entraîne avec elle le nitre de l'air, qui la conserve dans sa pureté.

Il y a des Philosophes qui font passer la neige pour un menstrue, ce que je ne pense pas néanmoins. On se trompe quand on croit qu'elle contient un sel salé. Quelques-uns prétendent même en tirer du soufre & de l'huile, plutôt par curiosité que pour le profit. Sur quoi voyez Bartholin dans le Traité qu'il a fait sur ce Phénomène.

Tous ces menstrues aqueux pénètrent aisément les corps salins, mais ils ne se mêlent nullement avec les corps sulfureux, & ne sauraient en faire la dissolution.

Les menstrues sulfureux ou huileux, sont principalement l'esprit de vin qui est d'une nature sulfureuse & spiritueuse, on s'en sert pour tirer les teintures huileuses & sulfureuses. Les esprits ardents des végétaux sont de ce genre, ainsi

que les huiles distillées, qui sont proprement des sels volatils, concentrés dans une graisse acide : c'est pourquoi elles font la dissolution des corps sulfureux ; tels sont les aromates, qui renferment un sel volatil huileux, qui se joint d'abord aux menstrues sulfureux, tels sont encore les corps résineux comme l'ambre, le benjoin & autres, dont on tire les teintures avec l'esprit de vin. Cet esprit bien rectifié attaque même les soufres des métaux, pourvu qu'ils aient été auparavant ouverts, & corrodés par un autre menstrue plus fort ; par exemple, par le Vinaigre distillé, & que les parties métalliques en aient été écartées.

Les huiles distillées de genévrier, d'anis, &c. sont de ce genre. Elles font la dissolution non seulement du soufre commun ; comme il paraît par la préparation du baume tiré de ce minéral, mais même du soufre calciné de l'antimoine, qui est une substance extrêmement sulfureuse. Par exemple, avec l'huile distillée d'anis & le soufre d'antimoine, on fait une belle dissolution qu'on nomme le baume d'antimoine; & Glauber avec la même huile titre le soufre volatil du nitre.

Les menstrues salins, tant acides qu'urineux sont de divers genres, suivant, leurs diverses familles. Les menstrues acides de la famille végétale, sont les sucs de citron, : de berberis, de coins, les préparations de ces sucs par la fermentation & les esprits acides des bois. Tous ces menstrues sont tempérés & moins corrosifs que ceux des minéraux ; c'est pourquoi on les emploie ordinairement pour les corps poreux, comme les yeux d'écrevisses, les coraux. les testacées, les perles & le Mars, qui sont assez ouverts pour donner entrée à ces menstrues végétaux propres à dissoudre leurs sels.

Dans la dissolution de ces corps poreux par ces menstrues acides, il se fait ordinairement une effervescence, causée par l'alcali occulte de ces corps, qui combat contre l'acide.

Le Vinaigre tient le premier rang entre les menstrues acides des végétaux, il est si puissant dès qu'il est séparé de ses crasses, c'est-à-dire, dès qu'il est distillé, qu'il dissout même jusqu'aux métaux, pourvu qu'ils aient été un peu ouverts par la calcination. Ainsi le Vinaigre distillé tire la teinture du verre d'antimoine. Il dissout le Saturne qu'il réduit en sel saccarin, il change le Mars en safran, qui est un remède très utile & le cuivre en verdet, & ce dernier en cristaux, dont on tire l'esprit de verdet, opération très estimée pat Zwelpher, Lefèvre & de Saulx.

On y procède de la manière suivante pour faire le verdet : on mêle des lames de cuivre avec le marc, dont on a tiré le vin : on les met en un lieu chaud, où le marc venant à fermenter jette un esprit acide qui corrode le cuivre, & en fait du verdet

qu'on distille avec l'esprit de tartre, pour en tirer un esprit acide très pénétrant & plus puissant qu'aucun autre : on prépare encore ce même esprit en distillant les cristaux de verdet. Sur quoi voyez Balise Valentin dans sa manifestation des mystères, aussi bien que Zwelpher & Lefèvre. On dit que cet esprit de verdet agit sans réaction, en sorte que le même esprit peut toujours servir pour une infinité de dissolutions, au lieu que tous les autres menstrues ne sauraient rien dissoudre, sans perdre ou tout ou partie de leur vertu. Zwelpher prétend même que cet esprit ne fait pas la moindre perte de ses forces, ce qui n'est pas absolument vrai, car il s'attache toujours quelque chose au sujet corrodé & à la fin il s'affaiblit comme le marque Glaser.

Les menstrues acides minéraux sont l'eau-forte, l'eau régale, l'esprit de nitre, &. Qui sont tous corrosifs, puisqu'ils font la dissolution des corps les plus compactes, surtout l'or & l'argent. Il faut cependant remarquer que l'eau-forte toute corrosive qu'elle est, ne dissout pas toutes fortes de métaux, à cause de la diversité des tissures : par exemple, elle ne dissout pas l'or, à moins que d'y ajouter du sel commun ou du sel ammoniac. Alors elle dissout l'or & ne dissout plus l'argent : car aucun menstrue ne saurait dissoudre celui-ci, s'il n'y a du nitre. Le Vinaigre distillé ne dissout point le saturne en sucre ou en sel sans une calcination qui doit avoir précédé ; mais d'abord il dissout le Mars.

On demande s'il est des menstrues insipides ? *Rolsincius, Billichius*, & *Angelus Sala* sont pour la négative, mais l'expérience & la vraisemblance sont pour l'affirmative, car ce n'est pas la qualité corrosive, comme telle qui dissout les mixtes, mais les particules aiguës & affilées du menstrue, qui s'insinuent dans les pores des mixtes. Or rien n'empêche qu'il n'y ait des particules de cette configuration dans des menstrues insipides, qui agissent par manière de pénétration. Le mercure vif est insipide au goût, il dissout pourtant l'or & l'argent, l'huile commune dissout le Mars & même l'argent, où on la tient longtemps, elle est cependant presque insipide. *Lauremberg* assure dans ses aphorismes, qu'il a vu un menstrue insipide dans lequel l'or se fondait comme de la neige.

Les menstrues salins urineux, font pareillement les lessives fortes, comme la lessive de la chaux vive, & celle du sel de tartre, qui font la dissolution de tous les soufres, & tirent même ceux des métaux, sans parler de la dissolution du soufre commun pour faire le lait de ce minéral. On sait que les lessives conviennent radicalement avec les corps sulfureux, parce que les sels fixes dont se font les lessives, se forment dans la calcination, des corps du sel volatil & de l'acide ou soufre, qui se change en un troisième sel salé ; & c'est à raison de ce principe sulfureux, que ces lessives agissent sur les corps sulfureux. Ainsi la lessive de chaux vive dissout l'antimoine

en soufre antimonial, & la lessive de sel de tartre dissout le soufre crud.

Il y a plusieurs menstrues spiritueux, propres à dissoudre divers sujets sulfureux trop fixes. Tel est l'esprit d'urine pour tirer la teinture de l'or. Tel est l'esprit de vin animé par un sel volatil urineux pour tirer les parties sulfureuses, tant des végétaux que des minéraux. Tels sont enfin plusieurs esprits sulfureux des végétaux, comme l'esprit de genévrier & de térébenthine, qui extrait le soufre de l'antimoine même. Ceci soit dit des menstrues particuliers.

Mais y a-t-il un menstrue universel capable de dissoudre tous les corps ? Plusieurs disent que non : cependant les plus habiles Artistes prétendent qu'il y en a, savoir : Paracelse, Van Helmont, Beckerus, Starkey. Ces Auteurs nomment ce menstrue *alcaest,* terme dont on ignore l'origine, peut-être vient-il d'*Alcali*, parce que c'est avec les Alcalis qu'il faut préparer ce menstrue. Mais sans nous arrêter au nom, Van Helmont assure que c'est une liqueur qui dissout tout corps visible jusqu'à la tissure séminale. C'est pourquoi on l'appelle aussi l'eau de géhenne : & c'est de cet Alcaest ou menstrue universel que se doit entendre ce Proverbe des Chimistes, le Vulgaire brûle tout avec le feu & nous avec l'eau.

Le menstrue *Alcaest* a la vertu non seulement de dissoudre tous les corps, mais même d'agir sans réaction ; & on peut le tirer cinq cens fois de dessus les dissolutions qu'il a faites, sans le trouver affaibli, il opère seulement par voie de pénétration & il dissout sans détruire la tissure séminale ; en quoi il est contraire aux autres menstrues, il change enfin tous les corps en les réduisant en l'eau élémentaire. Quand on dit que l'Alcaest dissout tous les corps ; il faut en excepter le mercure, qu'il fixe tellement au lieu de le dissoudre, qu'il souffre la violence du marteau.

La composition de ce menstrue a toujours été cachée au Public jusqu'à nos jours, & il est resté entre les mains, non des Chimistes vulgaires; mais des véritables adeptes supposés qu'il y en ait. *Starkey* fameux Chymiste Anglais, le décrit comme s'il en était bien instruit, & dit que *c'est un corps salin qui paraît sous deux formes, qui n'est ni tout volatile ni tout fixe, ayant radicalement deux natures, quoique en apparence il n'y en ait qu'une.* M. *Pelletier* de Rouen croit l'avoir trouvé, au moins l'a-t-il avancé dans le Traité qu'il en a fait imprimera Rouen en 1704, fous le Titre d'Alcaest : & il incline vers l'esprit d'urine ; *Becker* Chimiste & Métallurgiste Allemand, croit parler plus clairement en assurant que c'est un corps salin composé de la terre mercuriale, qui est le troisième principe des métaux, & que cette terre se trouve dans le sel commun ; mais son sentiment expliqué aussi obscurément, n'a pas fait fortune, *Glauber,* autre Chimiste

Allemand retiré à Amsterdam, prétend composer cet Alcaest universel par le nitre.

Au reste jusqu'à ce que vous soyez assuré d'avoir trouvé cet Alcaest, apprenez à volatiliser le sel de tartre, & vous aurez une liqueur succédanée à l'Alcaest, c'est-à-dire, qui vous en tiendra lieu & sera une espèce de menstrue universel. Il y a plusieurs manières de volatiliser le sel de tartre. Les uns le font avec l'esprit de vin bien rectifié, d'autres avec le Vinaigre distillé & l'esprit de vin, d'autres par le moyen de l'air, nous en rapporterons ci-après quelques-uns unes. Mais cependant

Voyer le célèbre Zwelpher.

CHAPITRE III.

De l'Effervescence.

LORSQUE l'acide & l'alcali concourent ensemble, il se fait un mouvement ou une ébullition considérable ; sur quoi il y a deux choses à remarquer ; la première que ces deux sels se détruisent mutuellement, la seconde qu'ils ne se rencontrent jamais sans causer une agitation plus ou moins grande.

Quant à la première observation, qui est la destruction de ces deux sels, ce n'est pas que l'acide cesse d'être acide, ni l'urineux d'être urineux. Mais le mélange mutuel de ces deux sels les tempère tellement, que l'acide & l'alcali ne se font plus sentir sous cette qualité ; mais il s'en forme un troisième sel salé composé, qui n'est ni l'un ni l'autre.

La seconde observation est que ces deux sels ne se joignent jamais sans quelque agitation : ce qui demande quelque inflexion. Cette agitation se nomme tantôt *effervescence*, tantôt *fermentation*, suivant deux sortes d'états où les sels se trouvent, car ou ils sont purs & sans aucun mélange, alors ils font *effervescence*, ou bien ils font impurs & mêles avec d'autres matières, & alors ils ne font que *fermenter.* La raison est que ces sels n'étant point mélangés, se touchent de plus près & agissent l'un sur l'autre beaucoup plus efficacement, ce qui fait effervescence ; au lieu que quand ils sont mêles avec d'autre particules, celles-ci empêchent que les sels ne s'approchent & n'agissent avec violence, ce qui fait une *simple fermentation*. Par exemple, il se fait une *effervescence,* quand on mêle l'esprit de vitriol avec le sel de tartre, ou quelque autre esprit acide.

Au contraire il ne se fait qu'une simple *fermentation* dans le moût de vin, parce que les sels qui le composent, sont mêlés avec beaucoup d'autres parties

matérielles. Le vin nous fournit des exemples de *l'effervescence* & de la *fermentation.* Car le vinaigre est le sel acide pur du vin, comme le sel de tartre est le pur sel alcali du vin, & par conséquent si on les mêle ensemble, ils feront effervescence. Quand le vin dégénère en vinaigre, alors l'acide & l'alcali du vin se trouvant entremêlés avec toutes les autres particules, qui composaient le vin, n'ont pas toute la liberté d'agir l'un sur l'autre, ni d'exciter une *effervescence*, ainsi il ne se fait qu'une *fermentation.*

Il n'y a donc que les sels purs qui fassent proprement *effervescence*, savoir l'acide & l'alcali : ainsi dès qu'on mêle de l'esprit de vitriol, avec de l'huile distillée de térébenthine, il se fait une effervescence très violente avec une chaleur extrême, à cause du sel volatil huileux de l'huile de térébenthine, qui combat contre l'acide du vitriol. Ainsi l'huile de tartre par défaillance, versée sur du sel où l'acide est fortement concentré, excite une grande *effervescence.* L'eau simple versée sur la chaux vive fait *effervescence,* à cause de l'urineux qui attaque l'acide. Outre les alcalis manifestes, il y a certains corps terrestres, qui absorbent l'acide, soit qu'ils contiennent un alcali occulte ou non, & ils font une douce effervescence, lorsqu'on les mêle avec des acides.

Certains métaux ont rapport ici surtout le Mars & le Saturne, qui excitent des *effervescences,* à cause de leurs parties terrestres qui absorbent l'acide. Le corail fait effervescence avec le suc de citron ou de limon, la craie avec des acides, & le marbre même avec l'esprit de Sel. Le Mars avec l'esprit de vitriol excite une effervescence & une chaleur très forte. Mais il s'en fait encore une plus violence, lorsqu'on verse de l'esprit de nitre fur la limaille d'acier ; & si l'on verse de l'huile de tartre par défaillance sur cette mixtion, l'effervescence sera si grande que les vaisseaux s'en rompront.

Les parties dures des animaux comme la dent de Sanglier, la corne de Cerf, les yeux d'Ecrevisses, la Nacre, tous les coquillages testacées font *effervescence*, avec les acides, parce qu'ils renferment un alcali volatil, qui se manifeste dans la distillation ; ainsi lorsque l'acide les dissous, le sel alcali volatil se présente, & lui livre le combat. Les *effervescences* sont tantôt froides & tantôt chaudes : elles sont chaudes quand l'acide combat avec les sels fixes tirés des corps sulfureux, ou avec des sels volatils huileux. Elles sont froides ou sans chaleur, quand un sel volatil pur combat avec un acide pur. Ainsi l'esprit de sel ammoniac ou l'esprit d'urine combat: avec l'esprit de sel sans chaleur. Ce qui fait que ces sels font *effervescence*, ensemble, n'est rien autre chose que la conformation mécanique de leurs particules, qui venant à nager ensemble & à se mêler dans un sujet fluide se heurtent réciproquement à cause de la diversité & de

l'inégalité de leurs figures. L'acide corrodant l'alcali, & ce dernier absorbant l'acide, jusqu'à ce que ces deux sels se trouvent en égale situation & qu'ils s'unissent. Pour mieux comprendre ceci, on peut s'imaginer que les particules des acides sont coniques & pointues, & celles des alcalis fendues & creuses & que le combat dure jusqu'à ce que les pointes des acides soient entrées dans les fentes des alcalis, & que tous deux soient réunis en un troisième sel, qui ne soit plus ni l'un ni l'autre de ces deux premiers.

CHAPITRE IV.

De la Fermentation.

La fermentation comme je l'ai déjà dit, e un mouvement de l'acide & de l'urineux ou alcali, qui combattent ensemble & donnent du mouvement aux autres particules qui composent le mixte. Ce sont les sels qui font le lien du mixte, tant qu'ils sont unis entre eux, & qu'ils lient les autres particules, les corps demeurent dans leur état naturel. Mais s'ils viennent à se dissoudre eux-mêmes, & à lâcher les autres particules, la *fermentation* s'enfuit. Elle ne manque jamais de causer l'altération du mixte, laquelle arrive, parce que les sels durant le mouvement fermentatif, tâchent de se rejoindre & d'entraîner toujours avec soi quelques particules du mixte, pendant que celles qui sont incapables d'union, surnagent si elles sont légères, ou prennent le fond en forme de fèces, si elles sont pesantes, ce qui donne une tissure nouvelle au mixte.

Par exemple, dans la *fermentation* du moût, le combat de l'acide & de l'alcali, donne une nouvelle tissure ou une nouvelle altération à la liqueur qu'on appelle vin. Mais si par une autre *fermentation,* l'acide du vin s'exalte & l'urineux prend le dessous, il se fait encore une autre altération & une nouvelle mixtion qu'on appelle vinaigre. Ces fermentations & ces combats durent jusqu'à ce que l'acide & l'alcali aient à force d'agir, perdu leur caractère ou tissure naturelle, & retournent en leur premier & dernier être qui est l'eau, à moins qu'il ne survienne quelque nouveau levain fermentant, qui les fasse recommencer.

L'air est d'une grande nécessité dans cette action, & il est la principale cause de *fermentation* : il est du moins très assuré que le moût ne saurait fermenter dans un tonneau bouché & rempli faute d'air, à moins qu'il ne rompe le vaisseau. C'est que l'air se mêlant avec les sels, & venant à s'étendre par sa vertu élastique, agite de plus en plus les sels & accélère la fermentation. Ceci est

꧁꧂

éclairci par une expérience de M. Boyle rapportée dans son *Traité de la vertu élastique de l'air.* Il verte du suc de Limon sur du corail, puis il met le tout dans un récipient, dont il pompe l'air, il ne se fait presque point *d'effervescence* ; mais quand il y a remis de l'air, il s'en fait une très forte. Sur cette fermentation artificielle, il est aisé de mesurer celle qui se fait dans notre corps.

Sur ce que l'acide & l'alcali se détruisent l'un l'autre, on peut fonder un principe constant dans la pratique ; savoir que quand un de ces deux sels affecte notre corps contre nature, il doit être détruit & chasse par son contraire. Par cette raison, quand l'acide pèche, les alcalis sont salutaires, & quand les alcalis troublent l'économie du corps, il faut employer des acides. Par exemple, dans la chaleur de l'estomac, où l'acide pèche & fait *effervescence* avec la bile ou quelque autre alcali, on donne à propos la craie, les yeux d'écrevisses, l'ivoire brûlée, la poudre de tuiles, &c. parce que ces remèdes absorbent l'acide & apaisent *l'effervescence.* Les Brasseurs jettent de la craie dans la bière qui s'aigrit pour absorber & précipiter l'acide, après quoi la bière reprend sa première douceur. Dans la dysenterie où l'acide fait des effervescences viciées, & exulcère l'intestins, les coraux, le cristal préparé, la verge de Cerf & le crâne humain préparé ou calciné, sont d'une grande utilité, parce qu'ils absorbent l'acide, & empêchent le progrès de l'érosion. Le safran de Mars astringent fait le même effet.

Les douleurs de la strangurie sont causées par l'acide, & calmées par les yeux d'écrevisses, qui adoucissent jusqu'au vinaigre même. Les écorces d'Orange & leur huile distillée font la même chose, parce que leur sel volatil huileux, tempère & corrige l'acide. Dans la pleurésie, c'est l'acide qui pèche & coagule le sang, d'où s'enfuit une inflammation, qui excite la fièvre continue, par la fermentation de l'acide avec le sel volatil. C'est pourquoi les sels volatils y sont bons, comme celui de corne de Cerf, de suie, de mâchoire de Brochet, &c. qui absorbent l'acide & guérissent souvent cette affection sans aucune saignée. Dans la mélancolie hypocondriaque, il n'est rien de mieux pouf absorber l'acide morbifique, que le Mars & les préparations, qui acquièrent une vertu vitriolique dans le corps, & entraînent par les selles ou par les urines les acides qu'ils ont absorbés. Les excréments sont noirs, parce que les acides ont été absorbés par le Mars, puis précipités par la bile en forme d'encre. Dans le scorbut, c'est un acide rance qui pèche, lequel se corrige par des sels volatils, à moins qu'il ne soit rebelle, alors les sels volatils nuisent, ils causent des chaleurs vagues & des mouvements convulsifs par *l'effervescence* trop violente, qu'ils font avec ce sel rance : c'est pourquoi il faut quitter les sels volatils, pour s'attacher aux fixes, savoir au Mars, aux yeux d'écrevisses, à l'ivoire, &c. Les fièvres intermittentes & particulièrement la fièvre quarte dépendent de l'acide morbifique, qui est

détruit ou poussé par les urines avec l'esprit de sel ammoniac, avec les sels végétaux, comme les sels d'absinthe, de petite centaurée, de chardon bénît, avec les corps fixes métalliques calcinés, avec les fébrifuges, de Strobelberge, de Crollius, &c. Dans les fièvres ardentes lorsque le sel volatil huileux, où la bile pèche, & fait des effervescences viciées, de là s'ensuit la chaleur, la soif, & le délire.

Les acides faibles conviennent comme le suc de Ribes & de Berberis, & même les acides minéraux, comme l'esprit de sel, celui de nitre, de vitriol, les *Clyssus*, &c. d'autant que ces acides corrigent & détruisent le sel volatil ou la bile, & arrêtent *l'effervescence.* Le nitre déparé par un alcali sans le dépouiller de son acide, a lieu ici. Il faut joindre ici les vulnéraires, qui contiennent un alcali tempéré, qui absorbent l'acide, soit dans les premières voies, soit dans la masse du sang : alors en absorbant les acides, ils apaisent l'effervescence. On défend le vin dans les plaies à cause de son acide, qui causerait des effervescences nuisibles aux plaies, à moins que d'y ajouter des yeux d'écrevisses. Alors il acquiert une saveur urineuse, & il devient salutaire. l'usage du vin produit la podagre, la goûte vague, le calcul & d'autres maladies causées par l'acide vicié, à quoi l'esprit de sel ammoniac convient, parce qu'il détruit l'acide & le pousse, tantôt par les sueurs, tantôt par les urines. Le vin le plus acide comme celui du Rhin, perd sa saveur lorsqu'on y mêle de l'esprit de sel ammoniac.

La *fermentation* naturelle dure dans nos corps jusqu'à la mort, & voici comme elle se passe naturellement dans l'estomac. L'acide de cette partie combat avec le sel volatil des aliments, & tous deux se changent en un sel salé volatil. Si cette première fermentation est viciée ; si le chyle se trouve acide en sortant de l'estomac, hors duquel tout acide est nuisible, alors il rencontre la bile qui corrige le vice du chyle, & le change en sel volatil. Si nonobstant cette correction le chyle reste acide, il combattra avec le sel volatil de la bile dans les cellules des intestins, où il excitera beaucoup de vent.

Lorsque la fermentation naturelle est viciée, comme il arrive aux hypocondriaques, on y remédie par des aromates, qui corrigent l'acide & calment l'effervescence. La masse du sang est dans une fermentation continuelle, ce qui se prouve par le battement du pouls, l'effervescence excessive & contre nature du sang fait les fièvres, qui se connaissent, surtout les ardentes par l'élévation du pouls, sa fréquence & sa célérité. Dans la Cakexie où l'effervescence naturelle pèche par défaut, le pouls est rare & tardif, on connaît encore les degrés de fermentation par les urines qui sont grossières, quand les particules excrémenteuses sont précipitées. Ainsi l'urine claire & tenue au

commencement des fièvres aiguës, mais qui se trouble successivement, donne bonne espérance : les douleurs des lombes, la fièvre, & les autres symptômes qui arrivent aux femmes, vers le temps de leurs mois, démontrent que la fermentation de la masse du sang en augmentée.

CHAPITRE V.

De la Précipitation.

QUAND la dissolution est faîte, l'opération par laquelle on sépare le Corps dissout d'avec le dissolvant, se nomme *Précipitation.* Elle est diamétralement opposée à la dissolution, puisque dans celle-ci l'objet que l'on dissout, est absorbé & imbibé par le menstrue ou dissolvant. Le corps dissout se sépare du dissolvant, où il se précipite par deux causes. La première quand les pores du menstrue sont trop étroits pour retenir ou contenir les particules du corps dissout. La seconde, quand les particules du même corps dissout sont trop pesantes pour être soutenues & portées par la liqueur. Donnons des exemples pour éclaircir cette doctrine.

La première sorte de précipitation paraît dans la dissolution, ou l'extraction de quelque végétal avec l'esprit de vin, lorsqu'on y verse de l'eau commune, qui s'insinue dans les pores de l'esprit de vin, les rétrécit & en chasse ou précipite les particules résineuses qu'on y a dissoutes. Il en est de même de la belle teinture pectorale de Benjoin, tirée par l'esprit de vin, si on y mêle de l'eau commune ou de l'eau rose, la liqueur devient blanche comme du lait, par la raison que les particules aqueuses s'unifient promptement avec l'esprit de vin, & remplissent ses pores, ce qui fait tomber au fond les particules que cet esprit contenait.

La seconde manière de précipitation par la pesanteur des particules dissoutes, se démontre dans la dissolution de l'or par l'eau régale, lorsqu'on y ajoute du Mercure. Car d'abord l'or prend le fond, parce que le Mercure en s'unifiant aux particules de l'or augmente leur pesanteur, & les entraîne au fond. La précipitation du lait par le vinaigre distille est de cette sorte.

La précipitation est spontanée ou violente ; la première se fait quand les particules dissoutes, se séparent d'elles-mêmes de leur menstrue. Par exemple, la dissolution des perles ou du corail dans le suc de citron est claire d'abord ; mais dans la suite elle se trouble & les particules dissoutes, tombent d'elles-mêmes au fond.

ઇઉઇઉઇઉઇઉઇઉઇઉઇઉઇઉઇઉઇઉઇઉઇઉઇઉઇઉઇઉઇઉઇઉઇઉ

La précipitation violente est lorsqu'on ajoute quelque chose pour la procurer. Par exemple, le magistère néphrétique qui est une dissolution des esprits néphrétiques, faite avec l'esprit de sel se précipita par le moyen de l'esprit de vitriol, qu'on y ajoute.

La précipitation se divise encore en totale & en partiale, la première se fait lorsque les particules dissoutes, se détachent & se précipitent totalement, & tombent avec impétuosité au fond de la liqueur. La partiale arrive quand les particules dissoutes ne vont pas jusqu'au fond, mais sortent tant soit peu hors des pores du menstrue. Par exemple, si on jette un peu de sel dans de l'urine, celle-ci ne fera qu'une précipitation partiale des parties salines. De même si on verse un peu d'eau simple, non pas en grande quantité sur une dissolution de racine de jalap avec l'esprit de vin, qui fait une belle teinture rouge & claire ; elle devient tout à coup pâle ou blanchâtre, & la résine se précipice au fond.

Je vais donner quelques expériences, qui éclaircissent la doctrine de la précipitation. Tous les acides & tous tes austères précipitent le lait, parce qu'en coagulant son corps grossier, ils rétrécissent & joignent les pores du petit-lait ; ce qui fait la séparation parfaite du lait & du fromage. Tous les alcalis étant mêlés avec le lait, empêchent qu'il ne se coagule, parce qu'ils atténuent l'humeur grossière du lait, en dilatent les pores, ce qui en empêche la coagulation. On voit souvent que les teintures ou essences de certains végétaux, sont fort claires & bien colorées dans un lieu chaud, mais dès qu'on les expose à l'air froid, elles deviennent troubles & opaques. La raison de ceci, est que la chaleur atténuait les pores du menstrue lesquels absorbaient entièrement les particules du corps dissout. Le froid au contraire resserre les pores du menstrue, & oblige les particules dissoutes de s'en tirer plus ou moins, ce qui fait une précipitation partiale.

Les dissolutions faites avec les acides, sont précipitées par les alcalis, & les dissolutions faites par les alcalis, sont précipitées par les acides. Par exemple, dissolvez de l'or dans l'eau régale, qui est un menstrue acide, versez-y ensuite de l'huile de tartre par défaillance, qui est un alcali, l'or se précipitera avec bruit en forme de poudre grise, & c'est ce qu'on appelle or fulminant.

La dissolution du soufre doré d'antimoine, faite avec la lessive de sel de tartre, qui est un alcali, se précipite par le vinaigre distillé ou quelque autre acide en forme de poudre blanche, qui se nomme lait de soufre.

Les magistères des végétaux se font par ce moyen ; par exemple, pour le magistère d'absinthe : *Prenez ce qu'il vous plaira ai cette plante, que vous ferez, cuire dans une lessive imprégnée de quelque alcali. Filtrez la colature, & jetez-y de l'alun en poudre & les particules dissoutes se précipiteront au fond.* La raison en est, parce que l'acide de l'alun se joint à l'alcali de la lessive, & en resserre les pores, ce qui nécessairement précipite les parties dissoutes du végétable. Mais il faut remarquer dans ces précipitations, par le moyen de l'alun, que la terre fixe de ce minéral le précipite en même temps, parce que l'alun est composé de l'acide, du soufre & d'une terre pierreuse. C'est pourquoi tous ces magistères ne sont pas simples. Ce qui fait donc que les alcalis précipitent les acides, & que ceux-ci font la même chose sur les alcalis, est que ces sels cherchent toujours à s'unir ensemble, & dès qu'ils sont joints, il faut que les parties dissoutes tombent par leur propre poids, ou faute d'avoir place dam le mixte. Cette opération de la nature, est le fondement de l'encre & de toute autre teinture artificielle. Si l'on ajoute à une dissolution claire de vitriol, une décoction de noix de Galles pareillement claire, les deux mêlées ensemble donnent une ligueur noire & opaque ; ce qui arrive parce que l'alcali volatile des noix de Galles absorbe l'acide du vitriol, & que celui-ci laisse tomber les particules métalliques de cuivre & du Mars, qui troublent la liqueur. Si on mêle de l'esprit de vitriol avec de l'esprit de sang humain, la mixtion sera verte. C'est qu'alors l'esprit de vitriol absorbe le sel volatil alcali du sang humain & précipite les particules du cuivre, qui font la couleur verte. Si vous dissolvez de l'argent dans de l'eau-forte, ou dans de l'esprit de nitre rectifié, la dissolution sera fort claire : jetez-y des lames de cuivre, & vous verrez que le nitre qu'il faut un peu affaiblir avec de l'eau simple, quittera l'argent pour s'attacher au cuivre, & l'argent se précipitera en forme de poudre blanche. Pendant ce temps, l'eau forte dissout le cuivre & se charge de ses particules. Mettez une verge ou lame de fer dans cette dissolution, & les particules du cuivre tomberont, ainsi qu'a fait l'argent & l'eau forte dissoudra le Mars. Jetez enfin dans cette dissolution de Mars, du zinc ou, quelque autre corps métallique terrestre, & l'eau-forte s'attachera à ce nouveau corps, pendant que le Mars se précipitera en forme de poudre.

Non seulement les acides précipitent les alcalis, & ceux-ci les acides ; mais les acides mêmes sont précipités par d'autres acides, savoir les faibles par de plus forts. Par exemple, la dissolution du corail faite par le vinaigre distillé, se précipite par l'huile de soufre. Dissolvez des yeux d'écrevisses, la dissolution se précipitera en y ajourant de l'esprit de vitriol. La raison en est claire, parce que les plus forts acides s'insinuent dans les pores du flegme, le remplissent, attaquent les particules terrestres corrodées & rétrécissent les pores, d'où

ઌઈઌઈઌઈઌઈઌઈઌઈઌઈઌઈઌઈઌઈઌઈઌઈઌઈઌઈઌઈ

s'enfuit la précipitation du mixte. Ceci n'a lieu qu'à l'égard des forts acides insinués dans de plus faibles ; car les acides également forts ne précipitent rien.

C'est par ce moyen, comme nous l'avons déjà dit, que se font les magistères. Mais ces sortes de compositions sont de peu d'utilité; parce que la tissure des simples est entièrement détruite par la dissolution faite dans des menstrues trop âcres. En effet, la vertu de ces remèdes, est d'absorber les humeurs viciées du corps, & principalement des premières voies, & de les pousser par les urines. Ce qu'ils ne sauraient faire, puisqu'ils sont déjà rassasiés d'acides. En un mot les simples qui sont salutaires de leur nature se changent par ce moyen en des chaux indissolubles, qui ne font aucun effet, sinon qu'elles restent dans l'estomac, & lui causent souvent de grands maux ; ainsi donnez un vomitif trois jours après avoir pris ces magisters, vous rejetterez une poudre blanche qui n'est rien autre chose que le magistère, qui est toujours joint à des particules du corrosif que les lotions ne sauraient retirer. Ainsi les magistères simples sont beaucoup plus utiles.

De quelle utilité sont donc ces magistères ? Est- ce pour fortifier ? Mais ils n'y servent de rien. Et Zwelpher a introduit, des magistères solubles, ainsi nommés, parce qu'ils sont dissous dans toutes sortes de liqueurs. Ils se font sans précipitation, par l'infusion, l'abstraction & l'édulcoration de l'esprit de verdet seul. Ils sont un peu moins mauvais que les autres, parce qu'ils ne détruisent pas tous les sujets.

Des précipitations artificielles & mécaniques, passons aux naturelles. Nous voyons que dans la fermentation les fèces quittent la liqueur pour tomber au fond, parce que les deux sels par leur union, chassent les particules terrestres ou les laissent aller. Mais s'il arrive que la fermentation soit empêchée ou par l'acide qui prédomine, ou par le mélange de quelque corps étranger, la précipitation se fait aussitôt. Par ce moyen la bière aigrie, précipite son acide dès qu'on y ajoute de la craie. Et la bière nouvelle cesse de fermenter & devient potable dès qu'on y jette du sel. Le vin s'aigrit souvent, parce qu'il est chargé de trop de tartre, qu'on précipite avec deux coques d'œufs, à cause de la pesanteur de l'acide. Enfin la fermentation viciée du vin se corrige par l'addition des alcalis fixes ; par exemple, de la pierre de ponce calcinée, ou les lessives de quelques autres chaux. La raison est que ces alcalis s'attachent à l'acide, & le précipitent avec lui.

La même précipitation, ou du moins quelque chose de semblable, se pratique dans le corps humain, comme on le voit dans les fièvres intermittentes, où la masse du sang est chargée de particules étrangères, qu'elle pousse au-dehors par le moyen de la précipitation. C'est sur ce fondement que les Médecins donnent en ce cas des remèdes qu'ils nomment précipitants, pour séparer les

particules étrangères de la masse du sang, & les chasser ou par les urines, ou par les sueurs, ou par les selles.

Les signes de la coction de l'urine, & le pouls dépendent de la précipitation ; car les urines qui sont claires dans l'augment de la maladie, auront beaucoup de sédiment dans l'état, quand la bile cause l'effervescence du sang, par exemple, dans les fièvres ardentes on doit donner des acides: au lieu que quand l'acide excite l'effervescence, comme dans les fièvres intermittentes, alors il faut donner des alcalis.

Les précipitants impropres sont ceux qui ont la force de changer les acidités viciées, qui causent plusieurs inflammations & diverses effervescences en différentes parties. Ces sortes de remèdes qui absorbent ou fixent plutôt qu'ils ne précipitent, sont appelles mal à propos précipitants, tel est le Mars qui absorbe simplement l'acide, qui pèche dans la mélancolie hypocondriaque & dans le scorbut. Telle est la craie dans le *Soda* ou ardeur d'estomac, qui ne fait qu'y fixer l'acide vicié qui excite l'effervescence. Telle est la dent de Sanglier dans la pleurésie qui corrige la masse du sang, en absorbant l'acide contre nature. On peut dire la même chose des remèdes anti-dysentériques, &c.

CHAPITRE VI.

De la Calcination.

La calcination est la corrosion &la dissolution d'un corps compacte en ses plus petites particules. Elle se fait au feu actuel ou au feu potentiel. La calcination par le feu potentiel. Se fait ordinairement par des menstrues acides de deux manières, ou par la vapeur du menstrue ou par l'immersion.

La calcination par la seule vapeur du menstrue, est assez connue dans la préparation du plomb en céruse par la vapeur du vinaigre ; ou de l'or, par la vapeur du plomb ou du mercure. La calcination par immersion se fait ou par la voie humide ou par la voie sèche.

Celle qui se fait par l'immersion humide, est quand le corps qu'on veut calciner est jeté dans le menstrue; par exemple, le cuivre ou l'argent dans l'esprit de nitre, ou le plomb dans le vinaigre. Mais la calcination par l'immersion sèche est quand on stratifie ce qu'on veut calciner avec le menstrue : c'est ce qu'on appelle *Cémentation.* Elle a lieu quand on veut calciner quelque métal qu'on divise par petites lames fort minces, que l'on place par couches avec quelques sels. On met le tout sur le feu, afin que les sels venant à se dissoudre, rendent leurs esprits acides, lesquels corrodent le métal. C'est ainsi qu'on purifie quelquefois l'or & quelques autres métaux.

La calcination au feu actuel, se fait en exposant à un feu bien vif la matière qui doit être calcinée. C'est ainsi que l'on calcine le corail & les autres corps semblables.

CHAPITRE VII.

De la Coagulation.

La coagulation est l'autre partie des opérations Chymiques. Les grands Artistes ont dit : *Dissolvez & coagulez.* Elle se fait donc quand les mixtes dissous dans leur menstrue sont réduits en une substance solide, par la privation de leur humidité. Il y a de deux fortes de coagulation, l'une froide & l'autre chaude, & se coagulent ou cristallisent au froid. D'autres se fondent au froid & se coagulent à la chaleur : de cette dernière sorte sont les sels lixivieux tirés des cendres des plantes, qui se fondent au froid en forme d'eau, & se coagulent à la chaleur ; ou ce que je croirais encore plus volontiers, ces sels alcalis étant exposés à l'air, en attirent l'humidité, ou même si vous voulez, ils attirent l'esprit universel & font corps ensemble. Cette différence entre ces deux sortes de sels vient de la présence ou de l'absence des esprits. Les sels qui donnent beaucoup d'esprits, se fondent à la chaleur & se coagulent au froid, comme le nitre, le vitriol, l'alun, le sel commun ; au lieu que les autres font le contraire.

SECTION II.

CHAPITRE PREMIER.

Des principes salins des modernes, & particulièrement du sel acide.

J'entends par *sel*, certaines particules de la matière qui se fondent alternent dans l'eau, & qui par l'impression vive qu'elles font sur la langue, causent le sentiment du goût & de la faveur. Ces particules sont d'une grande considération, parce que ce sont elles qui composent les corps naturels & leur donnent de l'efficacité. Le pouvoir des sels est d'une très grande étendue. Il était déjà connu par Hippocrate, qui en a parlé sous le nom de *saveurs*.

Il y a deux sortes de sels, le sel universel & le sel particulier. Le premier fut répandu dans la création du monde par tout l'Univers, & on le nomme l'esprit du monde, lorsqu'il est confondu dans l'air ; quelques-uns le nomment l'oiseau d'Hermès. Et lorsqu'il est caché dans les entrailles de la terre, pour donner l'accroissement à tant d'espèces de végétaux, il est appelé le sel central de la terre. C'est ce sel universel qui selon quelques Philosophes, sert à expliquer l'énigme d'Hermès ; ce qui est dessous, ressemble à ce qui est dessus : & ce qui est dessus, est comme ce qui est dessous ; &

ꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥ

tout se fait d'un & par le moyen d'un.

Le Sel universel engendre dans les différentes matrices le sel particulier qui est de deux sortes, savoir ; *l'acide & l'alcali*, ou l'urineux. Ces deux sels unis ensemble, composent un troisième sel, nommé le *sel salé*, qui n'est ni l'un ni l'autre, & participe cependant de tous les deux. Par exemple, l'esprit de vitriol est un sel acide, le sel de tartre est un sel urineux, & tous les deux ensemble en forment un troisième qui est le sel salé. Il faut cependant remarquer que tout sel n'est pas toujours en forme sèche : car les sels ont deux états, un de dissolution, & l'autre de coagulation. Les sels dissous donnent les esprits liquides, & les sels coagulés produisent les sels en forme sèche.

Les sels acides se trouvent dans les trois familles, à commencer par les minéraux, l'acide du soufre y parait avant tout, & c'est de lui que les minéraux tirent leur acidité, savoir le vitriol, l'alun, le sel commun, &c. Les métaux même jusqu'à l'or tirent leur acidité de l'esprit acide du soufre : car l'or a de l'acidité. Ce qui se prouve par l'or fondu, dans lequel on enfonce une verge de fer, qui en un moment se change en rouille, comme si on l'avait brûlé avec du soufre allumé. Le Mars contient tant d'acide qu'il se dissout à l'air humide, & cet acide ronge son propre corps, qui se change en une rouille que les Chimistes appellent safran de Mars, ou *crocus martis.* Vénus ou le cuivre n'a pas moins d'acide qui se dissout par l'humidité & engendre le verdet ou un safran vert subtile, qui corrode son propre corps. Le Saturne ou le plomb a aussi beaucoup d'acide ; ce qui se connaît par la purification de l'or & de l'argent dans la coupelle : car à mesure que les autres métaux attachés à l'or & à l'argent se fondent avec le plomb, celui-ci les prend tous, excepté l'or & l'argent qui vont au fond. La raison est que le Saturne, qui abonde en acide cherche à se rassasier ; & comme l'or & l'argent sont des corps parfaits & trop compactes, il les laisse pour s'attacher au Mars & à Vénus, & aux autres métaux moins purs.

Il y a pareillement beaucoup d'acides dans les minéraux, & il ne faut même que les examiner superficiellement pour s'en convaincre.

Les végétaux ne sont pas aussi sans acide, car les fruits ne mûrissent qu'en passant d'un acide austère à une saveur moins rude, & ensuite à une saveur très douce. Différentes sortes de vinaigre qui se font avec les fruits par le moyen de la fermentation, prouvent encore l'acide des végétaux, sans parler des fruits dont toute la substance est acide, comme les groseilles & l'épine-vinette. Il faut s'arrêter aux sucs de presque tous les végétaux qui fournissent par la fermentation des liqueurs acides. Ainsi le suc de pommes & de poires qui semble doux devient vinaigre, & le sucre malgré sa douceur, fournit un esprit acide, dès qu'on le distille au feu de sable.

ঌ৩

Que les Semences des végétaux renferment de l'acide, c'est ce qui est démontré par le pain distillé à un feu modéré, qui donne un esprit acide, capable de dissoudre même sans feu le cuivre, le mars, le corail, la pierre hématite, & en tire les teintures. Il agit même sur certains minéraux plus puissamment que ne fait l'eau-forte. Le vinaigre que l'on tire de la bière le confirme, aussi bien que les décodions de quelques plantes que ce soit, faites dans l'eau simple, qui s'aigrissent dans un lieu chaud, ou lorsqu'elles sont exposées au Soleil.

Il y a de l'acide caché dans tous les bois, que l'on en retire par la distillation comme du genévrier & du sassafras ; la suie même distillée dans une retorte, donne un esprit acide très subtil & beaucoup de sel volatil.

Il paraît peu d'acide dans le règne des animaux, parce qu'il est caché sous l'écorce de l'onctueux & du sulfureux, c'est pourquoi, suivant Tachenius, on fait du savon avec tous les sels urineux & de la graisse, ce qui montre que toutes les graisses tirées des parties des animaux, contiennent un acide concentré, & qu'étant jointes à des alcalis, elles donnent un troisième sel salé. Je ne dis rien de l'acide de l'estomac, dont personne ne doute. Les matières même qu'on vomit, le font voir & corrodent les bassins de cuivre où elles tombent. Il n'y a point jusqu'aux ulcères qui n'aient un acide corrosif, qui agit sur les os & les carient. Il est bon de remarquer que partout, où il y a de l'acide, il y a aussi de l'urineux ; qui chacun ont le dessus, selon qu'il a de force pour dominer.

৩ঌ

CHAPITRE II.

Du sel alcali ou urineux, tant fixe que volatil.

Les sels alcalis sont nommés urineux, parce qu'ils ont la saveur de l'urine, il y en a de deux sortes, le volatil & le fixe. Le premier s'envole de lui-même en l'air, ou à une chaleur légère. Le fixe est celui qui soutient le feu sans s'envoler, comme sont tous les sels tirés des cendres. Par exemple, les sels de tartre, d'absinthe, de fumeterre, de petite centaurée, &c. Quelques-uns veulent expliquer le mot de volatil & de fixe, par la légèreté & la pesanteur ; mais nous aimons mieux nous attacher aux choses mêmes qu'à leurs qualités.

Les sels volatils abondent dans le règne animal, ils sont rares dans le végétal, & très rares dans le minéral. Toutes les parties des animaux mêmes les plus abjectes, comme la fiente, l'urine, le poil, la sueur, & les cornes fournissent grands quantité de sel volatil, & il reste si peu de sel fixe dans la tête morte,

ᏣᏰᏣᏰᏣᏰᏣᏰᏣᏰᏣᏰᏣᏰᏣᏰᏣᏰᏣᏰᏣᏰᏣᏰᏣᏰᏣᏰ

qu'un homme entier calciné n'en donnerait pas une dragme. Ce qui volatilité les sels dans les animaux, n'est autre chose que la digestion fermentative avec l'inspiration continuelle de l'air.

La famille animale n'est pas la seule qui possède des sels volatils, il s'en trouve dans la végétale, surtout des sels âcres, par exemple, dans les oignons, dans le cresson, le raifort & dans les autres plantes antiscorbutiques & anti-hypocondriaques. Quelques végétaux renferment des sels volatils tempérés par l'union d'une matière onctueuse, comme la menthe, la sauge, le romarin & tous les aromates. D'autres ont des sels volatils occultes comme les plantes vulnéraires, qui la plupart sont insipides, & dont le sel ne se manifeste que par ses effets, lors par exemple, qu'elles revivifient le mercure sublimé ou le mercure précipité. Car dès que le mercure qui a pris diverses formes par le moyen des sels acides, est mêlé avec le suc des herbes vulnéraires, il se fait une ébullition, pendant laquelle les acides quittent le mercure, & sont absorbés par les alcalis des plantes vulnéraires. Alors le mercure délivré reprend sa première forme & sa liberté.

Malgré cette expérience, il s'en trouve encore qui doutent, si les végétaux ont des sels volatils, & disent que s'ils en ont, ils ne sont ni purs ni simples. Il faut donc les convaincre par les sens : ne voyons nous pas qu'on tire des sels volatils urineux de la suie, selon Horstius ; & que si on met de l'absinthe desséché dans une retorte, ou dans le fourneau de Glauber, on en tire beaucoup d'esprit & de sel urineux très subtile, comme on tire des végétaux fermentés un esprit aussi inflammable que l'esprit de vin. On tire des mêmes végétaux putréfiés, un esprit urineux. On tire du pain par la distillation un esprit inflammable ; & si on sait gouverner le feu, on en tirera un sel volatil très excellent. Le tartre ne vient-il pas des végétaux ? On en tire cependant un sel volatil excellent, surtout si on se sert de la lie de vin.

Les sels alcalis fixes sont tirés des cendres des végétaux, & ils se trouvent particulièrement dans la famille végétale. Il y en a peu ou point dans la famille animale, & encore moins dans la minérale, savoir le sel nitre fixe. Les sels fixes des Végétaux ; sont le sel de fumeterre, le sel d'absinthe, de rhue, &c. Mais ces sels fixes n'existent pas naturellement dans les végétaux comme les volatils urineux, ou comme les acides dans les minéraux, ils se font artificiellement par le feu qui fond & réunit l'acide, & l'urineux volatil de la plante. Voici de quelle manière cela se fait. Pendant que la plante brûle, & que les parties du mixte se dissolvent, le sel volatil de la plante s'accroche, en s'envolant, à une partie du soufre du même mixte, à quoi il se joint & se fixe en sel alcali. Le reste qui n'a point de soufre, pour s'accrocher, se

dissipe en l'air, & constitue le corps de la suie ; & c'est la raison pourquoi les végétaux huileux donnent beaucoup de sels fixes. Voici par conséquent le moyen de tirer quantité de sels fixes ou de cendres gravelées des bois.

Prenez du bois de pin, & le brûlez dans un vaisseau ou un lieu bien fermé, le sel volatil s'attachera par ce moyen à beaucoup de soufre, & l'un & l'autre se fixeront en alcali artificiel très abondant, ce qui n'arrivera pas si on brûle le même bois au grand air ; car il fera moins de cendres, & par conséquent peu de sel fixe. Les bois pourris, quelque feu qu'on leur donne, ne fournissent aucun sel fixe, parce que tout leur sel volatil s'est dissipé avec leur soufre par la pourriture. Le sel nitre servira pour illustrer la génération des sels fixes des végétaux. Si on brûle le nitre seul, il s'envole en l'air, mais si on y ajoute un peu de soufre, il demeure un sel nitre parfait, & en d'autant plus grande quantité qu'on y aura mis plus de soufre.

Ces sels fixes sont nommés sels lexivieux, à cause qu'on les tire en forme de lessive les Arabes tes appellent Alkalis, du nom de Kali, herbe qui croit en Egypte, sur les bords du Nil, Fleuve rempli de nitre, elle est d'une saveur nitreuse, & les anciens Egyptiens la brûlaient pour en tirer du sel qu'ils appelaient Kali. On y a joint depuis la particule al, pour marquer son excellence & l'on a dit Alkali, pour Kali. On trouve quantité de cette herbe auprès des Salines de Trieste, & en Languedoc proche de la Mer. Elle ressemble à la petite joubarbe.

Le nom d'alcali ne se donnait au commencement qu'aux sels fixes des végétaux, mais comme on a remarqué que les sels volatils n'étaient pas moins contraires aux acides que les fixes, on a étendu ce nom à tous les urineux volatils & fixes, & on les a nommés alcali. Et nous nous servirons toujours dans la suite de ce mot alcali pour désigner le sel urineux, soit fixe, soit volatil.

CHAPITRE III.

Du Sel salé.

Lorsque l'acide & l'alcali combattent ensemble, ils composent un troisième sel, savoir le sel salé, qui n'est ni acide, ni urineux, mais composé de l'un & de l'autre, car la nature de ce sel est de participer aux deux natures. Zwelfer met souvent le sel salé pour le sel urineux, ce qu'il faut savoir pour ne se pas tromper en lisant cet excellent Auteur.

Les sels salés, suivant la nature des alcalis combinés avec les acides, sont sels salés fixes, ou sels salés volatils. Les premiers se font quand les acides s'accrochent à des alcalis volatils, & qui ne sauraient soutenir le feu, mais s'évaporent, tel est le sel ammoniac qui se forme, comme je dirai ci-après, du sel alcali de l'urine, & de l'acide

du sel commun. Les sels salés fixes sont quand un alcali fixe se joint à un acide. Tel est l'esprit de vitriol, & le sel de tartre. Les sels salés sont, comme il a été dit, hermaphrodites, & ont deux natures, de manière pourtant que l'une domine sur l'autre car il faut que l'acide détruise l'alcali, ou que l'alcali détruite l'acide pour régner & faire un troisième sel salé, qui ne soit ni l'un ni l'autre, mais composé de tous les deux.

Il est à remarquer que quoique les acides & les urineux ne puissent se mêler ensemble sans faire effervescence, néanmoins les sels salés se joignent aux urineux & aux acides, sans aucun combat & sans aucune action.

CHAPITRE IV.

Du Sel Ammoniac ou Armoniac.

Nous avons dit ci-dessus que le sel ammoniac était un sel salé volatil, mais le nôtre n'est pas celui des Anciens : le nôtre est artificiel, & celui des Anciens était naturel, & se trouvait dans les sables de la Libye vers le Temple de Jupiter Ammon, d'où il a tiré son nom. C'est la coutume des Marchands de ce pays-là de se servir de Chameaux dans leurs voyages ; & c'est l'urine de ces Animaux fermentée avec le sable qui produit le sel ammoniac naturel. Le nôtre, ou le sel ammoniac artificiel, est composé du sel commun dissout dans beaucoup d'urine humaine ; ou même dans celle des animaux, à quoi on ajoute un peu de suie, on cuit le tout ensemble jusqu'à certaine consistance, puis on le laisse dans un lieu froid, où il se cristallise en un sel blanc, qu'on appelle sel ammoniac.

Voici de quelle manière se fait cette génération. Le sel volatil de l'urine & de la suie qui monte après l'évaporation du phlegme, se joint avec l'acide du sel commun, & forment tous deux la masse salée ou le sel ammoniac.

Le sel ammoniac sert à la Médecine & à la Chimie : à l'égard de la Médecine, c'est un stomachique singulier pour déterger les ordures adhérentes de l'estomac, & il n'est rien de meilleur pour l'apepsie ou les indigestions, si on le joint avec quelques aromates, comme la cannelle, le poivre, les espèces diatrion pipereon, ou les cabebes. C'est aussi un fébrifuge excellent pour les fièvres intermittentes, quand on le donne avant le paroxysme, mais cependant après avoir fait précéder les remèdes requis, & principalement le vomissement. Il chasse les fièvres quartes, & il réussit mieux en le mêlant avec les yeux d'Ecrevisses, par exemple :

Prenez quinze grains de sel ammoniac dépuré ; huit à dix grains d'yeux d'Ecrevisses. Mêlez le tout pour une poudre à : prendre avant le paroxysme ; on n'en prendra pas deux fois que la fièvre quarte ne s'arrête, ou il faut qu'elle soit bien enracinée. C'est

pareillement un puissant diurétique avec les mêmes yeux d'Ecrevisses : il déterge les canaux des reins & des urines, & il empêche par ce moyen la génération du calcul, il est pareillement d'une grande efficacité dans l'iscurie causée par le sang grumelé, ou par quelque autre cause. Mais on ne s'en sert en Médecine qu'après l'avoir dépuré, ce qui se fait en le dissolvant dans de l'eau simple. On filtre la dissolution, & après en avoir fait évaporer un peu de phlegme, on met le tout à la cave où il se forme des cristaux en forme de sel.

Les fleurs de sel ammoniac se font en sublimant du sel ammoniac dissout dans de l'eau. Il y en a qui y ajoutent de la Limaille de fer, mais mal à propos. Car l'acide du sel ammoniac corrode le Mars, & s'unissent ensemble, d'où il se forme un vitriol, pendant que le sel volatil urineux s'envole en l'air. Il est vrai qu'à force de feu il monte des fleurs salines, mais elles sont acides & vitriolées, & beaucoup moindres que le sel ammoniac.

A l'égard de la Chimie, le sel ammoniac ; y sert pour volatiliser les soufres fixes des métaux & des minéraux, suivant la doctrine de Basile Valentin ; c'est pourquoi on le nomme *aquila alba*, ou *aquila cœlestis* ; la pierre hématite pulvérisée, avec le sel ammoniac & mise dans une cucurbite, s'élève en forme de fleurs rouges excellentes dans la Médecine, & principalement dans toutes sortes de fièvres. Zwelfer dans son *Mantissa hermitica*, enseigne la manière de sublimer l'or avec le sel ammoniac : les coraux dont le soufre est fort engagé dans le mixte, se subliment pourtant très bien avec le sel ammoniac en forme de fleurs rouges ; on réitère la sublimation pour rendre ces fleurs plus fortes, & l'on peut ensuite en tirer une belle teinture.

La tête morte du vitriol de Vénus ; bien calcinée, puis édulcorée & mêlée avec le sel ammoniac, donne dans la sublimation des fleurs de couleur d'orange, qui renferment beaucoup de vertus, & spécialement une faculté hypnotique, ou somnifère. Marcus Marci sublime le vitriol de la même manière pour composer la pierre de Buttler.

Pour séparer l'acide de l'urineux volatil dans le sel ammoniac, il ne faut qu'y ajouter des sels alcalis comme le sel de tartre, le sel des cendres gravelées ou la chaux vive, car alors le sel alcali fixe se joignant avec l'acide du sel commun qui est dans le sel ammoniac, met en liberté le sel volatil du même ammoniac, lequel monte en sa forme naturelle, ou en forme de fleurs d'esprit.

Pourquoi, dira-t-on, l'acide du sel ammoniac quitte-t-il son sel alcali volatil, pour s'attacher à l'alcali fixe ? Je réponds, que les fixes se joignent aisément aux fixes, parce qu'ils sont de même nature.

D'autres sujets que les alcalis se joignent à l'acide, surtout a celui du sel ammoniac, par exemple, la limaille d'acier, le minium, &c. La raison en est, que ces corps Métalliques acides, ne sont pas rassasiés, ainsi ils absorbent l'acide du sel ammoniac, & laissent en liberté son sel urineux, qui s'élève en forme de sel ou d'esprit urineux ; l'esprit du sel ammoniac est ordinairement de couleur blanche, mais on lui peut donner une belle couleur d'or avec le soufre commun, de la manière qui suit.

Prenez du sel ammoniac & du soufre commun, cinq onces de chacun ; pilez le tout & le mêlez avec six onces de chaux vive, distillez le tout dans une retorte, & il sortira un esprit de couleur d'or, mais puant à cause du soufre, dont il prend jusqu'à l'odeur.

Remarquez en passant que quand les alcalis volatils se joignent à des sujets sulfureux, il en résulte une couleur rouge, ce qui peur servir de guide pour trouver la raison de la couleur du sang.

L'esprit de sel ammoniac est un bon sudorifique & fort pénétrant. La dose est de trente & quarante goûtes, jusqu'à cinquante suivant les forces du sujet.

Et comme c'est un sel volatil, il détruit tous les acides superflus du corps, & les change en sels salés, pour être poussés en partie par la sueur, & en partie par les urines ; sa pénétration dissout la masse du sang & la rend fluide & ténue, ce qui fait que cet esprit est un excellent remède ; lorsqu'il s'agit de détruire l'acide & de dissoudre le sang coagulé, par exemple, dans les inflammations, les érésipèles, les pleurésies, &c. L'expérience confirme ceci, car si on injecte de l'esprit de sel ammoniac dans la veine d'un chien, le sang se dissoudra tout.

L'esprit de sel ammoniac n'est pas moins fébrifuge que le sel même, & M. Michaël le nommait par excellence l'esprit fébrifuge : il est merveilleux dans la paroxysme de la suffocation de matrice, en le présentant au nez. Il réveille bien mieux que le castoreum & les plumes brûlées : & en le donnant intérieurement dans de l'eau de mélisse ou de pouliot, il chasse la cause morbifique par les sueurs. Il est d'une efficacité admirable dans les maladies chroniques comme le scorbut, la mélancolie hypocondriaque, le mal de rate, & en général dans toutes les affections longues causées par des obstructions, on le mêle avec les esprits volatils appropriés à chaque maladie. Par exemple, dans le scorbut avec l'esprit de cochiaeria : dans l'obstruction des mois, avec le castoreum & la myrrhe, tant en forme sèche, qu'en forme liquide & tant intérieurement qu'extérieurement ; il calme les douleurs de la goûte, en détruisant l'acide d'autour des articles, étant appliqué avec le double d'esprit de vin camphré. Glauber savait l'employer avec un certain instrument dans l'obstruction

des mois, en quoi il réussissait toujours.

L'esprit de sel ammoniac & l'esprit de vin joints ensemble, suivant les règles de l'art, composent une masse ou une bouillie épaisse qui est un très bon menstrue pour extraire la myrrhe & l'élixir de propriété, sans acide, destiné pour les femmes: ce même menstrue sert à dissoudre la terre foliée de tartre en une essence dorée très salutaire dans la mélancolie hypocondriaque, & étant versée sur de la limaille de fer, elle fournit une essence de Mars merveilleuse dans les maladies longues. La tête morte de l'esprit de sel ammoniac étant dissoute dans l'eau chaude en filtrant la dissolution, puis la laissant coaguler, donne un sel salé qui est un excellent digestif, qui a diverses facultés eu égard aux choses avec lesquelles le sel ammoniac a été joint pour être distillé. Par exemple, si ç'a été avec des cendres gravelées, la tête morte donnera un sel qui servira de digestif dans la mélancolie hypocondriaque & dans le scorbut. La dose sera d'un scrupule. Sylvius usait de ce sel comme de digestif dans la fièvre quarte, & les autres fièvres intermittentes, avec un heureux succès. Si la distillation s'en est faite avec chaux vive, on tirera de la tête morte un sel lithontriptique, ou contre la pierre, qui se donnera jusqu'à un scrupule dans quelque eau appropriée. La même tête morte dissoute dans l'eau, puis versée sur de la limaille de fer, produit un crocus martis, ou safran de Mars beaucoup meilleur que celui qu'on fait avec les sels.

CHAPITRE V.

Du Tartre vitriolé.

On a déjà dit que le tartre vitriolé est un sel salé composé du sel de tartre & de l'esprit de vitriol qui n'aura presque point de saveur sensible sinon un peu d'amertume, pourvu néanmoins qu'on sache trouver le point de saturation. Le tartre vitriolé est appelle par Herman le digestif universel, & il est effectivement tel. C'est le meilleur de tous les aiguillons pour les purgatifs ; & quand on le joint à quelque purgatif, le quart de la dose du purgatif suffit pour bien purger. Par exemple :

Prenez demi scrupule de tartre vitriolé, deux grains de scammonée passée au soufre, un grain des trochisques alhandal, une ou deux goûtes d'huile d'anis. Mêlez le tout pour une poudre purgative.

Quoiqu'il n'y ait que la quatrième ou cinquième partie des purgatifs, cette poudre ne laisse pas de procurer sept ou huit selles, d'autant que le tartre vitriolé augmente la force des purgatifs fans causer pourtant aucune tranchée. Il faut pour cela que l'esprit de vitriol soit bien rectifié & séparé des particules

métalliques de Vénus qu'il a enlevées avec foi dans la première distillation, sans quoi il causerait des nausées. Le tartre vitriolé est aussi un diurétique très puissant, qui pousse non seulement les urines, mais qui dissout & déterge même les coagulations & les ordures qui se trouvent dans & autour des conduits urinaires.

CHAPITRE VI.

Des Sels minéraux.

Tous les sels minéraux sont de quatre sortes, savoir : le sel commun, le nitre, le vitriol & l'alun. Tous ces sels peuvent être dissous dans des menstrues aqueux, quoi que chacun de ces sels ait le sien propre, avec lequel il a plus de convenance par rapport à la conformation de ses parties. Nous avons une expérience de ceci dans Gassendi, qui fit dissoudre divers sels dans une même eau. Il prit de l'eau commune, il y mit autant de sel commun qu'elle en pouvoir prendre, cette eau rassasiée du sel commun, s'imprégna encore d'une quantité proportionnée de nitre ; après le nitre elle absorba une quantité requise de vitriol, & âpres le vitriol une certaine portion d'alun. Ce qui fait voir que tous ces sels s'insinuent, chacun dans les divers pores de l'eau, sans que l'un chasse l'autre.

Les sels n'ont pas moins de disproportions avec les menstrues huileux & sulfureux, que de convenance avec les aqueux. Par cette raison aucun sel ne peut se dissoudre dans l'esprit de vin bien rectifié, pas même le sucre, qui est un mixte tartare salin.

Les sels donnent dans la distillation chacun un esprit acide différent, suivant la diversité de sa tissure, & de la conformation de ses particules : car l'esprit de vitriol est différent de l'esprit de sel, celui-ci de l'esprit de nitre, & ce dernier de l'esprit d'alun. Quoique tous ces esprits conviennent radicalement dans leur acide salin.

Pourquoi, dira-t-on, ces sels qui sont secs donnent-ils des esprits humides? Je réponds que cela arrive en deux manières, savoir par le renversement des particules salines, & par le mélange de l'humeur du corps qu'on y ajoute, & de l'air qui environne. Le renversement des particules consiste en ce qu'étant agitées par la violence du feu, elles s'arrachent les unes d'avec les autres & se dissipent & se brisent mutuellement avec impétuosité ; puis venant donner en forme de nuage ou de fumée dans le récipient, elles s'y rassemblent & se réunifient en forme de liqueur avec la partie humide, ou les atomes aqueux de l'air. Le corps qu'on ajoute pour distiller les sels, comme l'argile, & le bol, contribue beaucoup au renversement des particules salines : car on ne l'ajoute ordinairement, que pour empêcher que les sels

qu'on veut distiller, ne se fondent. Le même renversement des particules salines, fait que le sel commun se réduit en eau toute pure à force de solutions & de coagulations. Voyez le savant Discours d'Olaus Borrichius, sur l'origine & le progrès de la Chimie.

CHAPITRE VII.

Du Sel commun.

Le sel commun est de trois sortes, le sel marin, le sel des fontaines & le sel fossile, ou gemme, celui des fontaines se fait en évaporant l'humidité de l'eau salée, dans de grands bassins de plomb où on fait bouillir. C'est une chose fort curieuse, que ceux qui le font y ajoutent du fiel ou du sang de bœuf, pour le faire plutôt granuler : la raison de cela est, afin que le sel volatil du fiel combatte & se joigne avec l'acide du sel commun ; car l'acide caché dans l'eau salée, étant contraire à l'alcali, ne manque pas de l'accrocher, & en combattant l'un contre l'autre, ils se brisent en petites particules jusqu'à ce que l'alcali se trouvant moins fort que l'acide, qui est en plus grande quantité, se coagule, & s'unifie à lui. Cette union & cette jonction réciproque des particules réduit en grain le sel des fontaines. Le sel marin se fait par une semblable évaporation, mais il donne les grains beaucoup plus gros, & plus durs & les cristaux plus beaux que le sel des fontaines.

Le sel marin est le plus usité dans la Médecine & dans les opérations de Chimie, & l'esprit de sel marin est beaucoup meilleur que l'esprit des deux autres, il se trouve même du soufre vif véritable & inflammable dans le sel marin & on sent en le distillant, effectivement, une odeur sulfureuse ; il est pour ainsi dire, le père sel des fontaines & du sel fossile, car soit que le sel marin pénètre avec l'eau de la Mer, jusqu'au centre de la terre, suivant la pensée de Beccherus, & que se résoudant en vapeurs, il remonte du centre à la circonférence de la terre, où il se condense en eau, soit qu'il coule ou se filtre par les pores de la terre, par une manière de pression suivant l'opinion commune, l'eau de la Mer doit toujours perdre quelque chose de son acrimonie, & être moins salée dans les fontaines que dans la Mer. Lorsque la même eau de la Mer s'arrête dans quelque cavité de la terre, elle y forme un sel fossile, qui est un peu meilleur que le sel des fontaines.

Tous ces sels communs sont des sels salés, c'est-à-dire, composés de l'acide qui prédomine & de l'urineux qui est prédominé ; les opérations suivantes prouvent ceci.

Versez de l'esprit de sel sur quelque alcali, par exemple, sur le sel de tartre, ou sur des cendres gravelées, en proportion requise pour coaguler le tout, dissolvant & épaississant la masse comme il est requis, & vous aurez un sel commun, beau & bien

fait ; de même si on verse de l'esprit de sel commun sur la chaux vive, en distillant le tout, on tirera de la tête morte par le moyen d'une lessive, un sel semblable au sel commun.

Quant aux préparations du sel commun, on en tire par la distillation un esprit acide, mais il le faut décrépiter ou calciner auparavant, de la manière qui suit. On met du sel commun dans un pot de terre sur du feu, & à mesura qu'il s'échauffe, il pétille, ce qui vient des particules aqueuses qui se sont concentrées dans le sel qui sortent avec bruit & impétuosité, étant poussées par le feu qui est leur antagoniste. On décrépite ainsi le sel commun avant la distillation, de peur que les particules salines & les aqueuses venant à sortir dans l'opération, ne rompent lis vaisseau. On ajoute au sel, du bol & de l'argile, ou de l'alun brûlé, de peur qu'en demeurant longtemps dans le feu, il ne vienne à se fondre. Quelques-uns y ajoutent du vitriol pour faciliter la séparation des particules salines. Quoique cette conduite ne soit pas approuvée de tout le monde, elle n'est pourtant pas mauvaise, & l'esprit de sel sort toujours tout seul, le vitriol demeurant au fond de la cornue, à cause de sa pesanteur, ce qui se démontre par l'opération suivante.

Prenez du sel commun, versez dessus de l'esprit de vitriol, distillez le tout dans un alambic ou retorte de verre, il sortira au lieu de l'esprit de vitriol, un esprit de sel beau & bien fait, & il demeurera au fond un sel blanc cristallisé d'une saveur agréable, Glauber nomme ce sel, sel admirable.

La manière de distiller le sel avec un soufflet dans une retorte, à long col est dangereuse : car il est à craindre que l'air froid qu'on introduit dans le vaisseau qui est fort chaud, & l'effort des esprits qui, sortent ne le rompent, ou que le sel en fluant ne pénètre le fond de la retorte, & n'aille dessous les charbons, & ne mette fin à la distillation, Glauber enseigne une manière plus aisée. Il prend dix charbons allumés qu'il imbibe d'eau, dans laquelle on a dissout du sel commun, & quand les charbons sont secs, il les distille dans un fourneau particulier, d'où le sel dissout, se jette en forme d'esprit acide dans le récipient ; mais il y a deux inconvénients, le premier est que les fuliginosités sulfureuses du charbon montent avec l'esprit de sel & le gâtent, le second est que cette calcination produit un sel fixe lixivieux, qui détruit l'acide de l'esprit de sel, & le rend plus faible.

l'usage de l'esprit de sel commun est salutaire pour détruire tous les alcalis huileux, ou la bile qui domine dans le corps, & pour calciner les effervescences fiévreuses. Pour cette raison, on a coutume, d'en prescrire dans les juleps ; il éteint la soif des fébricirans & des hypocondriaques. Il est outre cela fort diurétique & propre pour pousser les eaux des hydropiques par les urines ; lorsqu'il est concentré avec quelque alcali fixe, il devient sel salé, & un excellent diurétique, il vaut mieux que

l'esprit de soufre ou de vitriol pour mettre dans l'élixir de propriété ; il ôte la pourriture & la gangrène qu'il empêche de passer outre, lorsqu'on fait un cercle avec cet esprit, suivant les bords de la partie saine, le beurre d'antimoine fait la même chose ; quelques goûtes d'esprit de sel mêlées avec le miel Rosat, font merveille contre la pourriture des gencives dans le Scorbut ; comme l'acidité extrême de l'esprit de sel, pourrait corroder les intestins, il n'est pas sur d'en donner intérieurement : & pour cette raison, les Chimistes ont cherché les moyens de l'adoucir, & ils ont préparé un esprit de sel doux, en y ajoutant parties égales d'esprit de vin bien rectifié, qu'ils mêlent exactement par deux ou trois cohobations, cette mixtion fait une liqueur très suave, qu'on appelle esprit de sel doux ; c'est un excellent stomachique, pour réveiller l'appétit abattu, pour corriger les crudités nidoreuses, le vomissement & la nausée, on le donne jusqu'à dix ou quinze goûtes, & même davantage, suivant les circonstances, dans un véhicule approprié ; on peut prendre en place d'esprit de vin, quelque autre esprit approprié, par exemple, l'esprit thériacal avec lequel on fait un esprit de sel merveilleux contre la peste.

Certains Chimistes prétendent rectifier & radoucir l'esprit de sel sans y rien ajouter, en le laissant simplement digérer doucement & longtemps à une chaleur légère, mais ils entreprennent l'impossible, puisque l'esprit de sel ne se peut radoucir, à moins qu'on ne change, & qu'on ne renverse entièrement la tissure ou la disposition de toutes ses particules acides, qu'on ne change leur figure, & qu'on n'en fasse un nouveau mixte qui ait de nouvelles vertus, ce qui renferme beaucoup de difficultés & même de l'impossibilité.

L'addition du sel de tartre dans la première distillation du sel commun est une pure supercherie, car le sel de tartre absorbe les esprits acides, & au lieu de l'esprit de sel doux, on n'a qu'un phlegme limpide aigrelet.

L'esprit de sel est d'un grand usage dans la Chimie, lorsqu'il est concentré & rectifié, il sert de menstrue pour dissoudre l'or ; & si on le rectifie si bien qu'il ne perde aucune de ses parties acides, non seulement il dissoudra l'or, mais même il le sublimera & l'enlèvera avec soi en forme d'esprit, pour ainsi dire, l'esprit du sel concentré de la manière qui suit, fait la même chose.

Prenez de la pierre calamine pulvérisée, imbibez-la d'esprit de sel, puis la distillez ; il sortira d'abord un phlegme insipide, d'autant que la pierre calamine absorbe tout l'acide. Mêlez la tête morte avec du sable, puis pressez le feu, & l'esprit de sel concentré sortira ; il est très acide & il dissout presque tous les métaux & les minéraux, excepté l'or & l'argent, car il ne dissout le corps du premier que superficiellement, & en apparence d'autant que la solution parfaite de l'or est impossible par le moyen du sel, quant à l'argent il le laisse en son entier, ou bien il

le précipita lorsqu'il est dissout.

Poterius prépare d'excellents cristaux, en versant de l'esprit de vin de raisins distillés en temps de vendange, sur la tête morte de l'esprit de sel ; il met le tout en digestion durant quelques jours dans du fumier de cheval, puis à la cave où il se forme des cristaux doux & d'une saveur agréable, qui sont un excellent Stomachique.

CHAPITRE VIII.

Du Sel Gemme.

Le sel de montagne ou fossile, se nomme vulgairement sel gemme, parce qu'il est en forme de pierre, & très souvent transparente. C'est une chose assez remarquable que le sel gemme qui est léger dans la minière devient beaucoup plus pesant, dès qu'il a été exposé à l'air, en sorte que ce qu'un homme emporte facilement dans la minière, cinq hommes auront peine à le porter quand il en sera tiré, il est extraordinairement dur, on en trouve cependant du mol dans les mines de Calabre, on y imprime même quelques figures, mais dès qu'il a été à l'air il s'endurcit ; il sert aux mêmes usages que le sel de fontaine, sinon qu'il est plus efficace & plus diurétique. Si on mêle du sel gemme & du sel d'ambre avec de l'eau ou du vin, on aura une boisson qui poussera puissamment par les urines, tant le sable que le calcul des reins & de la vessie ; on en ajoute ordinairement jusqu'à une dragme aux clystères, pour ramollir les excréments endurcis.

Eau régale.

L'esprit de sel composé, se prépare avec partie égale de nitre & de sel commun, ou gemme, il est principalement compote de l'esprit de nitre, qui sort en forme de fumée rouge, & de quelques particules de l'esprit de sel, & c'est ce qu'on appelle l'eau régale, dont on se sert pour dissoudre l'or. C'est une chose digne de remarque que l'esprit de nitre seul bien rectifié, dissout tous les métaux excepte l'or, & que si on y ajoute du sel commun ou de l'esprit de sel commun, il dissout parfaitement l'or sans dissoudre l'argent, ce qui fait connaître la sympathie du sel minéral commun avec l'or, & son antipathie avec les autres métaux.

A l'occasion de l'esprit composé de sel, qui se fait de la plus grande partie de nitre, je vais parler de celui-ci.

CHAPITRE IX.

Du Sel nitre, ou Salpêtre.

Le nitre est un sel admirable d'une nature sulfureuse, c'est-à-dire, composé d'un

soufre extrêmement volatil, à raison de quoi le nitre est si inflammable. II prend son origine dans une terre grasse, d'où on le tire en forme de lessive ; cette terre ou matière grasse, lui sert de matrice qui est humectée par les urines & les gros excréments des animaux, dont le sel volatil urineux imprégné de beaucoup de soufre combat successivement avec le sel acide de la terre ou le central, ce qui les altère & change tellement l'un & l'autre, que les deux en font un troisième qu'on appelle nitre.

On peut faire du nitre avec toute sorte de terre, en la ramassant en un monceau : qui ne soit ni à l'air, ni à la pluie, qu'on aura soin d'imbiber de l'urine d'homme on de quelque animal ; car en faisant une lessive de cette terre & évaporant l'humidité, il se formera un véritable nitre, il s'en forme pareillement contre les pierres & les vieilles murailles, parce que le sel de la chaux vive, dont les murailles sont enduites se dissout & s'altère successivement par le sel acide ou central qui exhale de la terre : & comme le sel de la chaux vive tient de l'alcali, le sel acide de la terre se joint facilement à lui & tous les deux unis ensemble font le sel nitre. Ceci fait voir comme Beccherus prépare du nitre avec des vers de terre, & Glauber avec des végétaux, par le moyen d'un certain fourneau qu'on peut voir chez cet Auteur. Le nitre est donc un sel salé, composé de l'acide du soufre, & d'un sel alcali joints ensemble, ceci se démontre, parce que si on prend quelque sel fixe ou alcalisé avec des charbons, pour le joindre à quelque esprit acide, on aura un nitre parfait : comme aussi si on verse de l'esprit de nitre sur du sel de tartre, le soufre dont le nitre est composé est fort volatil, ce qui fait qu'il enlevé l'acide, & qu'il est inflammable.

On ne se sert jamais du nitre en Médecine ni en Chimie, qu'il n'ait été auparavant dépuré, ou, comme parlent les raffineurs de nitre, qu'il n'ait été purifié de son sel hétérogène, c'est-à-dire, du sel commun, qui se trouve mêlé avec les urines & les excréments des animaux, & qui est entré dans la composition du nitre durant fa génération, ainsi il se trouve seulement dans le nitre qu'on tire des latrines, où les hommes déchargent leur ventre, & non ailleurs. La raison de ceci est, que le sel commun dont nous usons avec nos aliments est inaltérable dans notre corps, & qu'on le rend de la même manière qu'on l'a pris. Une preuve pour connaître si le nitre contient beaucoup de sel hétérogène, c'est de le mettre sur des charbons allumés, s'il est pur il s'enflamme d'abord, & il ne reste rien, mais s'il n'est pas pur, il demeure un sel blanc & caustique, qu'il faut séparer du nitre avant que de mettre celui-ci en usage.

Parmi tous les sels, il n'en est point de pareil au nitre cru pour là Médecine. Le nitre dépuré convient aux fièvres ardentes, bénignes & malignes. La dose du simple est d'un scrupule, & du nitre antimonié, de demi scrupule : on peut fort bien mettre

demi once ou six dragmes de nitre dépuré dans la boisson ordinaire, dans les fièvres continues, & dans les effervescences de la masse du sang, & contre la soif, de quelque cause qu'elle vienne, même des hydropiques, d'autant que le nitre est un excellent diurétique. Il est pareillement souverain pour arrêter le satyriasis : & à en prendre souvent on pourrait devenir totalement impuissant. C'est un remède éprouvé que le nitre, contre toutes forces d'hémorragies, surtout par anastomose, soit qu'on en donne intérieurement ou extérieurement, il est pourtant à remarquer, qu'il relâche & affaiblit l'économie & les fondions de l'estomac & des intestins.

Dépuration du nitre. Sel de prunelle. Nitre fixé par les charbons.

On dépure ordinairement le nitre avec le soufre, & on le nomme ainsi dépuré sel de prunelle. Voyez le Chapitre du sel polycreste de Glaser. Si on ajoute des charbons au nitre, on aura un alcali fixe parfait après la déflagration, parce qu'il n'aura pas pu se remplir du soufre des charbons.

La meilleure de toutes les dépurations du nitre, est celle qui se fait par les alcalis fixes. On prépare une lessive très forte de sel de tartre & de chaux vive, ou de cendres gravelées, on y jette du nitre, & l'alcali fixe prend tout l'acide vicié, & tout ce qu'il y a de corrosif & d'excrémenteux ; & après avoir un peu consumé ou évaporé de l'humidité, le nitre se prend en cristaux très dépurés.

Esprit de nitre.

L'esprit de nitre se distille par une retorte, en y ajoutant du bol commun, ou de l'argile calcinée, pour l'empêcher de fondre. Plus on met de bol & d'argile, plus on tire d'esprit, par exemple, si on met dix ou douze parties de bol sur une de nitre, presque tout le nitre s'en ira en esprit ; & si on n'y met qu'une troisième partie on tirera peu d'esprit mais il restera beaucoup de sel fixe dans la tête morte, cet esprit étant remêlé avec le sel de tartre, donne un nitre parfait.

Esprit doux du nitre.

L'usage de l'esprit de nitre est dans les fièvres malignes avec des juleps, & il est meilleur en cette rencontre, que tous les autres esprits acides des minéraux. Il convient à la colique venteuse, aux tympanisés, à la colique néphrétique & au calcul. Mais comme l'esprit de nitre cru est trop corrosif, on le mêle avec de l'esprit de vin, ou avec quelque autre semblable : on prend, par exemple, une partie d'esprit de nitre bien rectifié, & trois parties d'esprit de vin, on laisse le tout en digestion durant quelques jours, puis on le distille par une retorte au feu de sable, par ce moyen il devient tempéré & très utile en Médecine, on le nomme l'esprit doux de nitre. La dose est de demi dragme à une dragme, dans un véhicule approprié, quand

ces deux esprits sont bien rectifies, ils excitent une telle effervescence, qu'il faut les mêler peu à peu pour empêcher qu'ils ne rompent les vaisseaux.

Sel volatil d'esprit de vin. Esprit anticolique.

On tire par le moyen du nitre, le sel volatil d'esprit de vin, ce qui est un beau secret. On prend, par exemple, de l'esprit de vin qu'on mêle peu à peu avec une livre d'esprit de nitre, & on laisse le tout jusqu'à ce que le bruit & l'effervescence soit finie, alors on tire la liqueur par une retorte à un feu très lent, (remarquez bien cette condition) & il reste un sel d'une faveur aigrelette qui est le sel volatil de l'esprit de vin fixé par l'esprit acide de nitre. Ce sel en y ajoutant quelque alcali fixe se peut distiller en un esprit urineux ou esprit de vin ; l'esprit de nitre dulcifié par l'esprit de vin, se nomme esprit anticolique, spécialement s'il a été distillé sur de la Camomille Romaine, il est excellent pour la colique. La dose est d'une dragme, il guérit la pleurésie par les sueurs : il convient à la squinancie & toutes les fièvres jointes à quelque inflammation, ainsi qu'à la néphrétique, & à l'ardeur ou inflammations des reins ; ce qui est éprouvé.

Eau-forte.

Le nitre & son esprit sont la base de toutes les eaux fortes & régales. Les premières se font avec une partie de nitre, & deux parties de vitriol qu'on distille ensemble, par une retorte pour faire l'eau forte qui n'est rien autre chose que l'esprit de nitre ; car quoi qu'on y ajoute du vitriol ; il n'en sort pourtant rien dans la distillation. Effectivement on fait autant avec l'esprit de nitre qu'avec l'eau-forte : & le premier bien rectifié dissout l'argent, aussi bien que la dernière. Que si on mêle de l'or & de l'argent ensemble, & qu'on verse de l'esprit de nitre sur ce mélange, il dissoudra l'argent sans toucher à l'or.

Eau régale.

L'eau régale se fait en distillant deux parties de nitre, avec une partie de sel ammoniac, d'où il sort un esprit de nitre affilé par le sel ammoniac.

Méthode pour bien préparer l'eau forte, & l'eau régale.

Prenez du vitriol, ajoutez-y du nitre dissout dans l'eau commune, distillez le tout sur le fable par une retorte, vous aurez un esprit de nitre ou eau-forte parfaite; & en y ajoutant du sel commun ; vous aurez une eau régale.

Quoique j'ait dit qu'il ne demeurait rien du vitriol dans l'eau-forte, il est pourtant certain que le nitre emporte avec soi quelques particules métalliques

ꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥ

de Vénus. La preuve de ceci, eu que si on met un couteau dans l'eau-forte lorsqu'elle bout, il se rouille incontinent, par la raison que les particules acides qui exhalent de l'eau-forte, corrodent le fer : ainsi : quoi qu'il ne reste rien du vitriol dans l'eau-forte, néanmoins suivant la pensée de Glauber, il se joint quelques particules métalliques à l'esprit de nitre qui montent avec lui.

Nitre vitriolé. Arcanum duplicatum. Sel fébrifuge.

A l'égard de la tête morte de l'eau-forte, elle est composée de vitriol & d'esprit de nitre, & étant calcinée, puis coulée à lessive avec de l'eau commune, elle donne un sel blanc qu'on peut appeler fort à propos nitre vitriolé. Le sel alcali du nitre, s'unit dans cette mixtion à la partie métallique du vitriol, & tire quelque chose de son soufre fixe. Ce nitre vitriolé s'appelle ***l'arcananum duplicatum*** **de Mynsicth son inventeur, il contient une vertu anodine ou somnifère qui le rend recommandable contre les longues veilles, & autres affections semblables, il convient aux maladies chroniques, aux fièvres intermittentes & au scorbut. C'est un bon stomachique, & il sert de base à la poudre stomachique de M. Michaël : la dose du nitre vitriolé est jusqu'à un scrupule. Il fait des opérations merveilleuses dans la suppression des mois, étant mêlé avec six grains de myrrhe. Il est d'un grand usage dans les affections mélancoliques, & dans la manie étant donné avec du camphre, lequel renferme la guérison parfaite de ce mal. Il agit ici par sa vertu somnifère qu'il tient du soufre du corps métallique du vitriol. Il est encore appelle sel fébrifuge, à cause qu'il chasse puissamment la fièvre, si on le donne en qualité de digestif les jours d'intermission, ou une heure avant le paroxysme.**

Comme l'eau-forte emporte avec soi quelques particules métalliques, il faut au lieu de vitriol, y ajouter de l'alun, qui n'ayant aucunes particules métalliques, rendra l'eau-forte meilleure & plus pure.

L'eau régale est composée de nitre & de sel commun ou ammoniac, car quand on ajoute du sel au nitre, on en fait toujours une eau régale. Celle-ci sert à dissoudre l'or, & l'eau-forte à dissoudre l'argent.

CHAPITRE X.

Du Vitriol.

Le vitriol s'engendre dans les entrailles de la terre, par le moyen de quelque calcination qui s'y fait, lorsque la mine du mars ou du cuivre vient à être rongée par l'esprit acide du soufre qui se coagule avec la mine, & forme le corps qu'on appelle vitriol. Ce mot de vitriol appartient proprement au mars ou au cuivre, & c'est improprement & par métaphore, qu'on le donne aux autres métaux,

comme au sucre de Saturne : que quelques-uns appellent vitriol de Saturne, & aux cristaux purgatifs de lune que d'autres appellent, vitriol de lune, &c.

Comme le vitriol s'engendre de la corrosion du mars ou du cuivre, par la liqueur acide du soufre, le vitriol doit être différent suivant que la mine corrodée est différente, si c'en est une de cuivre, le vitriol est bleu, si c'en est une de mars, le vitriol est vert, si c'est l'une & l'autre, le vitriol partage ces deux couleurs.

Vitriol artificiel.

Le vitriol de Chypre & celui de Hongrie, qui sont fort bleus participent du cuivre, & le Romain qui est vert, tient du mars, ainsi que celui d'Allemagne. La manière donc on fait le vitriol artificiel, nous enseigne la manière dont le naturel s'engendre. On prend de l'esprit acide de soufre, on le délaye avec de l'eau, puis on y ajoute du mars ou du cuivre, que l'esprit acide de soufre ne manque pas de corroder. Apres cette calcination corrosive, on filtre & on laisse évaporer la matière calcinée, puis on la met à la cave où il se forme des cristaux de vitriol bleus ou verts, c'est-à-dire, tenant du mars, ou du cuivre : & ce vitriol artificiel est si semblable en tout au naturel, qu'un œuf n'est pas plus semblable à un autre œuf ; au reste à l'occasion de l'esprit de soufre, avec lequel le vitriol se fait, ont sait que le soufre a deux substances, l'une bitumineuse & inflammable, l'autre saline, qui se détache dans la déflagration, & se réunissant ensuite compose l'esprit acide.

La manière la plus belle & la plus utile de composer le vitriol artificiel, est de prendre des lamelles de fer ou de cuivre, de les stratifier & cimenter dans un creuset avec de la poudre de soufre, & de les calciner ainsi sur le feu, car lorsque le soufre s'enflamme, l'esprit acide s'en détache pour corroder la substance du mars ou du cuivre. La calcination faite, on met ce mélange dans l'eau simple, qui devient verte, si c'est du mars, & bleue, si c'est du cuivre qu'on employé. Filtrez la liqueur, & faites-la évaporer à la quantité requise, & vous trouverez au fond des cristaux très beaux. Ce vitriol artificiel est le même que le naturel, il a le même usage & les mêmes effets. Si on distille l'un ou l'autre avec les préparations requises on tirera de part & d'autre un phlegme insipide, & un esprit acide très semblable à l'esprit de soufre commun. La tête morte qui reste, étant calcinée ou fondue avec les borax, donne un véritable mars ou un véritable cuivre. Ce qui nous fait conclure avec tous les Chimistes, que le vitriol est composé, d'une mine métallique & spécialement de mars ou de cuivre, corrodée par l'esprit acide soufre. Voyez l'Anatomie du vitriol d'Angélus Sala, où Kirkerus a copié mot pour mot ce qu'il a écrit touchant le vitriol, en

supprimant le nom du véritable Auteur. Le vitriol naturel se trouve en terre en forme de vitriol, ou sous la forme d'une pierre sulfureuse nommée pyrites, qui participe du mars, du cuivre ou du soufre, de laquelle on fait ensuite le vitriol de la manière qui fuit: on concasse cette pierre, on la calcine, & ensuite on l'expose à l'air, pendant quoi le vitriol se forme de lui même, ou bien on le tire avec de l'eau par une lessive qu'on en fait. Le fondement de cette préparation est que pendant que ces pierres se calcinent, le soufre enflammé donne son esprit acide qui se prend au métal avec lequel il est joint pour le corroder & après quand elles sont ensuite exposées à l'air, les humidités de celui-ci s'y insinuent peu à peu, elles se joignent à l'acide du soufre, elles le dissolvent, &, le vitriol se produit successivement.

On trouve peu de vitriol pur ou simple, si ce n'est celui de Chypre & de Hongrie, celui de Rome & d'Allemagne, sont ordinairement mêlés. Quand on veut en avoir de pur pour l'usage de la Médecine, on le prépare de la manière qui suit. On dissout du vitriol de mars ou de cuivre, dans de l'eau simple, on fait bouillir la dissolution sur le feu, & pendant cela on y met des verges de fer, ce qui fait précipiter le cuivre au fond, d'autant que l'acide qui est dans le vitriol quitte le cuivre pour s'attacher au mars. On a par ce moyen un vitriol de mars allez pur.

On calcine le vitriol en blancheur pour le distiller, & il sort en premier lieu un phlegme qu'on appelle autrement rosée de vitriol : & quand la liqueur devient acide on augmente le feu, & il se forme des nuages qui se coagulent & forment l'esprit de vitriol. L'huile de vitriol sort la dernière, & termine la distillation ; l'huile & l'esprit de vitriol ne différent que par le plus ou moins d'acidité. L'huile qui souffre la dernière violence du feu, enlève avec soi des particules métalliques, ce qui la rend grossière & obscure, & l'esprit est mêlé avec plus de phlegme ou d'eau, & par cette raison il est moins acide que l'huile, dont l'acide est concentré, & qui a besoin d'un feu plus violent. Une preuve de ceci, c'est que si on rectifie exactement l'esprit de vitriol, & qu'on en tire tout le phlegme à chaleur lente, il aura la même acrimonie & la même consistance que l'huile ; au contraire si on verse de l'eau simple distillée sur l'huile corrosive de vitriol, & qu'on distille le tout pour rectifier l'huile comme on a fait l'esprit de vitriol, l'huile prendra la forme de l'esprit.

Sel de Vitriol. Terre douce de vitriol.

La tête morte paraît tantôt noire, tantôt brune, quand elle paraît noire, elle est privée de tous ses esprits, quand elle paraît brune, c'est une marque que tous les esprits n'en sont pas sortis. Cette tête morte calcinée & dissoute dans de l'eau commune, donne un sel qui est acide & joint à quelque partie de mine. La tête morte dont a tiré

le sel fixe par la lessive, se nomme terre douce de vitriol, c'est proprement un safran styptique des métaux, ou la partie de la mine métallique qui est restée après la réparation de l'esprit de soufre, qui par sa corrosion a changé le métal en vitriol, en un mot, c'est la mine même corrodée par l'esprit acide qui en est alors séparé.

Si on expose à l'air la tête morte de vitriol, sans qu'elle puisse être altérée par la pluie ou par les rayons du Soleil, on la trouvera au bout de quelque temps imprégnée d'un nouvel esprit : ce qui n'arrive pourtant qu'en certains temps de l'année, savoir au Printemps & en Automne, car en Eté & en Hiver elle ne se remplit point. On demande si cet esprit de vitriol, qui se retrouve dans la tête morte, est le même que le premier, ou un nouveau que l'air a régénéré ? Chacune de ces opinions a ses défenseurs, il est certain que l'esprit de vitriol vulgaire approche de la nature du nitre, & que si on tire parfaitement tout l'esprit de la tête morte, celle-ci n'en attirera point à l'air. Et sur ce fondement je tiens le milieu entre ces deux opinions, & je dis que l'esprit de vitriol régénéré était un certain acide caché dans la tête morte, laquelle recevant encore de l'air un acide nitreux, il se forme des deux un troisième esprit qui est d'une nature moyenne encre l'esprit de vitriol & l'esprit de nitre.

Il est bon d'examiner les autres préparations du vitriol, auquel Paracelse attribue la quatrième partie de la Pharmacopée. En effet sans donner dans l'entêtement de ceux qui cherchent la pierre philosophale dans le vitriol, trompés par le verset latin qui suit : *visita interiora terrae, rectificando, invenies optatum lapidem, veram Medicinam*, dont toutes les lettres initiales composent le mot *Vitriolum :* j'avoue que ce minéral renferme de grandes vertus.

Le phlegme de vitriol qu'on rejette ordinairement comme inutile, n'est pas sans de grandes facultés, il est imprégné d'un soufre de vitriol de mars qui lui donne quelque acidité, & étant pris intérieurement, il rafraîchit agréablement les chaleurs d'entrailles, il refait le sang par sa rosée sulfureuse, & étant appliqué sur le front en forme d'épithème, il apaise puissamment les douleurs & les chaleurs de tête.

Le même phlegme exalté par quelques cohobations &, digestions sur du vitriol, est estimé comme un remède excellent dans la phtisie causée par la corruption des viscères, & spécialement par l'abcès du poumon. Van Helmont le fils, guérissait par ce moyen toutes les inflammations des viscères, & les abcès qui s'en ensuivaient.

L'eau céleste de Basile Valentin, qu'il nous a laissé dans son Testament, n'est rien autre chose que le phlegme sulfureux de vitriol séparé de l'esprit de vitriol

avec le sel de tartre qu'on a tort de rejeter, d'autant que c'est un remède admirable dans les maladies ci-dessus.

Esprit coagulé de vitriol.

Quant à l'huile & à l'esprit de vitriol qui ne différent qu'en ce que l'huile est un esprit concentré, & l'esprit de vitriol une huile de vitriol dissoute. Outre leurs différents usages dans la Chimie, pour la précipitation du mercure, &c. Ils sont merveilleux dans les maux d'estomac ; si on en donne quelques goûtes dans un véhicule approprié, & étant mêlés avec la troisième ou quatrième partie de l'élixir de propriété ou de menthe, il n'est rien de meilleur pour les indigestions, pour le dégoût & pour les autres affections de cette nature. Paracelse dit que l'esprit vitriol fortifie tellement l'estomac, qu'il le rend capable de digérer le fer comme les Autruches. C'est un peu trop dire, mais à parler sérieusement, c'est un excellent digestif propre pour les fièvres ardentes, ou on le donne dans les juleps & la boisson ordinaire, il est doué d'une vertu astringente qui fortifie tous les viscères & le cœur, il déterge les ordures des reins & pousse le sable des néphrétiques, suivant Panarollus & tous les Praticiens. L'esprit de vitriol coagulé vaut encore mieux pour ce dernier usage. On le coagule lorsqu'on lui donne quelque consistance par le moyen d'un alcali qui l'absorbe, & qui en forme un troisième sel salé, ce qui le rend plus diurétique. Il est pourtant bon de savoir que cet esprit, comme tous les acides, est contraire aux poumons ; tant à cause de son acidité, que des particules métalliques du mars, ou du cuivre dont il est chargé. Il a un second défaut, qui est de gâter les dents, & lorsqu'on les en frotte, certaines particules corrodées de la mine se précipitent, & noircissent les dents. On doit en ce cas préférer l'esprit de sel à l'esprit de vitriol ; j'ai déjà dit qu'il était ennemi des testicules, & qu'il refroidissait trop les mâles.

J'ai avancé que l'esprit de vitriol était chargé de particules métalliques qui s'enlèvent avec lui dans la retorte ; ce qui paraît, en ce que, s'il n'est pas bien rectifié, quoi qu'il soit très clair au commencement, il devient dans la suite du temps jaunâtre, & il précipite certaine matière semblable à de l'ocre, qui n'est rien autre chose que la partie métallique du vitriol, laquelle est si étroitement unie à l'esprit & à l'huile de vitriol, qu'il est presque impossible de la séparer : si pourtant on y verse de l'esprit d'urine ou de sang humain, l'un & l'autre paraîtra vert par la précipitation des particules métalliques du cuivre.

Esprit hermaphrodite de vitriol.

Les esprits de vitriol différent entre eux, suivant qu'ils sont tirés du vitriol de cuivre, ou du vitriol de mars. On prépare même un esprit de vitriol

Hermaphrodite, c'est-à-dire, de deux natures, qu'on distille des deux vitriols, savoir de celui de Mars, & de celui de Vénus. Cet esprit est en réputation pour les maladies des femmes, & Hartman l'employé dans l'élixir utérin de Crollius. Mais il faut savoir qu'il est peu différent de l'esprit de vitriol vulgaire, puisque celui-ci se trouve rarement simple & sans participer du mars & du cuivre. L'esprit, l'huile & le phlegme entrent tous dans un même récipient durant la distillation, & on les sépare ensuite en les rectifiant. Ce que Zwelpher n'approuve pas, par la raison qu'en tirant le phlegme, l'esprit volatil sulfureux du vitriol monte en même temps, & l'esprit qui reste est dépouillé de sa plus noble partie.

Esprit de vitriol édulcoré.

L'esprit de vitriol est suspect à plusieurs Médecins, à cause de sa vertu corrosive, & ils veulent le dulcifier avant de s'en servir. Les uns prétendent le faire par lui-même, mais cela est difficile, quoi qu'il ne soit pas absolument impossible ; car puisque les digestions & les cohobations sont capables d'altérer les tissures des corps, elles doivent aussi altérer leurs qualités, & il ne faut pas douter qu'à force de cohobations & de digestions, l'esprit de vitriol ne puisse être beaucoup changé. Mais c'est un travail qui demande trop de peine. La plupart édulcorent palliativement l'esprit de vitriol, en le digérant & cohobant avec l'esprit de vin. D'autres imbibent la tête morte de vitriol, de son propre esprit, & ils le distillent une seconde fois : mais la tête morte absorbe exactement tout l'esprit, & on n'en retire que du phlegme, à cause que l'esprit de vitriol s'est concentré & retranché fortement dans la tête morte. D'autres distillent l'esprit de vitriol sur du mars, & sur de l'urine humaine, mais cette édulcoration est trompeuse, d'autant que durant la distillation, le mars absorbe l'esprit acide qui sort, & l'urine le change en sel salé ; ainsi on ne retire qu'un phlegme salé acide. L'esprit de vitriol de mars artificiel n'est pas sans douceur : celui qui est tiré du vitriol de mars naturel, a une saveur astringente ; & celui qui est tiré du vitriol de Vénus, a ordinairement une faveur qui cause des nausées.

Esprit apéritif de Penot.

L'esprit apéritif de Penot a lieu ici. On le prépare avec le vitriol calciné, les cailloux calcinés, & la quatrième partie de tartre calciné en blancheur. On met le tout fermenter à la cave, puis on le distille à un feu qu'on pousse avec violence. On en tire un peu d'esprit acide qu'on anime en le rectifiant. Cet esprit de Penot est plus doux que l'esprit de vitriol, parce que le mélange du tartre & des cailloux a détruit l'acidité de l'esprit de vitriol.

Esprit volatil de vitriol.

L'esprit vulgaire de vitriol ne contente point les Chimistes raffinés, & ils prétendent le volatiliser. Cet esprit de vitriol volatilisé est fort recommande par Paracelse dans la cure de l'épilepsie. Cet Auteur lui donne mille louanges sans rien dire de sa préparation, sinon qu'on le rectifie neuf fois.

L'esprit de vitriol volatilisé, n'est pas au reste un être de raison, ni l'esprit ordinaire de vitriol. Premièrement, parce qu'il s'élève facilement par le feu & qu'il retombe comme l'esprit de vin, suivant l'alambic en forme de gouttières. Secondement au lieu que l'esprit de vitriol vulgaire, est peu sulfureux, & frappe peu le nez, l'esprit de vitriol volatil est très pénétrant & fort puant. C'est assurément un remède fort désiré, mais chacun le prépare à sa fantaisie.

Voici quelques observations nécessaires pour le bien préparer. Premièrement, on se servira de vitriol non calciné ; car la plus noble partie s'envole avec le phlegme dans la calcination.

Secondement, le feu ne sera point trop violent, de peur que l'esprit fixe vulgaire ne sorte, qui fixerait le volatil.

Troisièmement, dans la préparation, quand les vaisseaux sont échauffés, il faut retirer le récipient, parce que l'esprit volatil rentrerait dans la tête morte, qu'il s'y fixerait & n'en sortirait plus.

Quatrièmement, il ne faut pas oublier les digestions, car quand il est une fois sorti avec son phlegme, il le faut mettre en digestion & le cohober sur la tête morte pour le mieux volatiliser, ce qu'on doit réitérer jusqu'à ce qu'on puisse le distiller par des vaisseaux & long col. On tire par ce moyen, à la vérité, peu d'esprit de vitriol, & plusieurs livres de vitriol commun, donneront à peine deux dragmes d'esprit volatil, mais aussi c'est un remède précieux.

Esprit de vitriol épileptique. Esprit céphalique.

Quelques-uns volatilisent l'esprit vulgaire de vitriol avec l'esprit de vin, de même qu'on prépare l'esprit de vitriol épileptique. On prend la tête morte du vitriol, après qu'elle a été quelque temps à l'air pour se remplir, on la distille, & on en tire l'esprit volatil de vitriol qu'on appelle esprit régénéré. On y ajoute de l'esprit de vin mis en digestion avec des espèces épileptiques, après quoi on distille la mixtion par une retorte, & on tire l'esprit anti-épileptique ; M. Michaël prépare son esprit céphalique de la même manière. Il prend de l'esprit de vin mis en digestion avec des herbes céphaliques, puis distillé. Il le verse sur du

vitriol de mars calciné en blancheur, après quoi il distille le tout dans une retorte, & en tire un esprit céphalique admirable dans les maladies malignes, avec convulsion & dans les maux de tête.

Quercetan a inventé une autre manière de volatiliser l'esprit de vitriol, avec l'urine humaine, laquelle est recommandée pareillement par Hartman. On mêle la tête morte de vitriol, avec huit fois autant d'urine, & on distille le tout par une retorte. Il fort en premier lieu un phlegme grossier qui est un excellent anodin pour les douleurs de la goûte, à cause qu'il est animé par le sel de l'urine & par le soufre du vitriol. En second lieu, il sort un phlegme subtile, qui est au rapport de Mindererus, un excellent ophtalmique, à cause du sel volatil urineux qu'il contient, lequel est changé en un troisième sel fort pénétrant. C'est une liqueur recommandée presque dans toutes les affections des yeux, comme les cataractes les suffusions, les ongles, &c. l'esprit de vitriol sort le troisième qui a été changé par l'urine en un troisième sel volatil d'une grande utilité dans l'épilepsie des enfants.

Terre douce & balsamique de vitriol.

Après que l'esprit & l'huile sont sortis, il reste la tête morte du vitriol, qu'on appelle vulgairement colcothar, qui est un nom fait exprès par Paracelse, par lequel on entend maintenant la tête morte du vitriol seul, restant après la distillation de l'esprit & de l'huile. Quand ce colcothar a été exactement distillé, il paraît noir & il n'y reste rien, mais s'il paraît brun en versant de l'eau chaude dessus, on en tire à la lessive le sel de vitriol, qu'on laisse cristalliser, & qui a la faculté de faire vomir. Angélus Sala en fait beaucoup d'estime, & il le nomme manne vomitive de vitriol, dont la dose est d'un scrupule à demi-dragme, mais il en faut user avec circonspection, & je fais conscience de donner de ce sel pour faire vomir d'autant qu'il tient du cuivre qui affaiblit l'estomac, & détruit son état tonique. Si même ce sel vient à se fourrer dans les replis de l'estomac, il causera des envies de vomir opiniâtres & des efforts inutiles durant plusieurs semaines : il est encore à craindre que l'air venant à entrer dans l'estomac, il ne change ce sel en véritable vitriol, qui perdrait pour lors entièrement l'estomac. Mindererus défend de s'en servir, à cause qu'il est ennemi des poumons. Remarquez en passant qu'il n'y a que le sel tiré du vitriol de cuivre qui fasse vomir, & que le sel du vitriol de Mars ne le fait jamais. Quand le sel de vitriol à été tiré de fa tête morte, il reste une terre vide qu'on appelle terre douce & balsamique de vitriol, laquelle n'est rien autre chose qu'un safran de Mars, ou le Mars, ou le cuivre calciné jusqu'au dernier degré. Cette terre s'emploie intérieurement & extérieurement dans toutes les maladies où il est besoin

d'astriction, on la nomme terre balsamique, à cause de sa vertu à guérir les plaies. C'est par cette raison qu'on la joint salutairement aux baumes vulnéraires, & qu'elle entre dans l'onguent gris de Félix Vurtz, qui est si admirable dans la cure des Plaies.

Teinture de soufre de vitriol. Soufre anodin de vitriol de Vénus.

La raison en est que la terre de vitriol étant calcinée, & dépouillée de tout acide, absorbe avec avidité toutes les humeurs acides des plaies, elle les édulcore, & resserre en même temps les bords des mêmes plaies ou ulcères, qui sont ensuite ; promptement guéries par le baume naturel. La même terre, sert intérieurement contre les hémorragies de quelques parties que ce soit, ou bien on en fait une teinture astringente nommée teinture de soufre de vitriol, qui n'est qu'une teinture de Mars, laquelle est un remède assuré pour toutes les hémorragies. On la compose avec la tête de vitriol de Mars, ou la terre douce & balsamique de vitriol, sur quoi on verse de l'esprit de sel commun ou de l'esprit de sel, composé avec l'alun. On filtre la dissolution, & on la distille au feu de sable, & de la matière qui reste, on tire avec l'esprit de vin une teinture astringente extrêmement rouge, qui réussit dans toutes les hémorragies, dans la dysenterie, la diarrhée, le crachement de sang, &c. la dose est de vingt à trente goûtes, dans un véhicule approprié. Le soufre anodin de vitriol est fort recommandé par Paracelse & par Van Helmont, pour sa vertu anodine à apaiser les douleurs & les furies de l'archée, pour parler comme ces Auteurs. Ce soufre n'est rien autre chose que le soufre fixe du cuivre. On ne le prépare pourtant pas immédiatement du cuivre, mais du vitriol de cuivre ouvert par l'esprit acide du soufre. Il y a un soufre qui a rapporta ce soufre anodin dans le Mars, mais il s'en faut beaucoup qu'il ait les vertus du soufre de vitriol de cuivre, ou de Vénus.

Elément du feu de Vénus.

Van Helmont tire par la distillation de ce soufre anodin, une huile verte plus douce que le miel, qu'il nomme élément du feu de Vénus. Cette huile verte, en y ajoutant le mercure précipité rouge dont on a tiré la liqueur ou le menstrue nommé alcaest, se fixe par le même alcaest, & fait l'or horizontal de Van Helmont. Le Drif du même Auteur, ou le succédanée de la pierre de Buttler, se prépare avec le même anodin de vitriol, mais comme il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe, quelques-uns se contentent de préparer un soufre fixe de vitriol, approchant de celui-ci. D'autres distillent la tête morte du vitriol de cuivre sur le sel ammoniac & en tirent un remède admirable. Starkey fait cuire & bouillir le sel de tartre avec le colcothar de vitriol. Il croit que l'alcali

fixe, à cause de la convenance, attire à soi le soufre du cuivre, & le volatilise, & par conséquent il vante son remède comme quelque chose de grand. Mais ce qu'il prétend est très difficile, & l'art de volatiliser le sel fixe est connu de peu de personnes.

Fleurs de soufre de vitriol de Vénus. Premier être de Vénus.

Le Chevalier Boyle qui ajoute beaucoup de foi aux Ecrits de Van Helmont compose des fleurs du soufre de vitriol de Vénus sublimées avec le sel ammoniac, lesquelles il regarde comme un remède sacré dans les maux d'estomac ; il prend du sel ammoniac, il le mêle avec la tête morte du vitriol de cuivre bien édulcorée, sans quoi le remède retiendrait le goût du vitriol ; il sublime le tout, & le dissout dans l'eau pour l'édulcorer, & par ce moyen il a des fleurs de couleurs d'orange, qu'il nomme premier être de Vénus ; il leur attribue une vertu anodine, il assure que c'est un fébrifuge éprouvé contre la fièvre quarte, & un remède assuré dans le rachitis. Quelques-uns prennent du vitriol de cuivre ou du vitriol commun, ils le dissolvent dans de l'eau, puis ils précipitent la dissolution avec le sel de tartre, & ils appellent les matières précipitées, le soufre anodin de vitriol. Mais ils se trompent lourdement ; car c'est la mine métallique qui est tombée au fond par son propre poids, lorsque le tel de tartre a absorbé l'acide qui la soutenait.

Poudre de sympathie.

La tête morte du vitriol de cuivre ou de Vénus, renferme la vertu de la poudre de Sympathie qui guérit les plaies par une faculté magnétique. On expose du vitriol de cuivre durant les jours caniculaires aux rayons du Soleil pour le calciner à blancheur ; il ne faut pas que les rayons soient trop chauds, car la vertu sympathique, ou le soufre de Vénus en quoi elle consiste, se dissiperait ni que la pluie tombe sur la préparation, car elle en serait un véritable vitriol. Voyez M. Dygbi, & ce que nous en marquons au Tome V^e^, de cet Ouvrage.

CHAPITRE XI.

De l'alun.

L'ALUN approche du vitriol, celui-ci est composé de l'acide du soufre & d'un métal corrodé, & l'alun du même acide du soufre & d'un corps pierreux, ou terrestre dissout & changé en une substance alumineuse, transparente. Par cette raison, on tire de l'alun par la distillation, un esprit semblable à celui de vitriol, sinon qu'il est un peu moins acide, à cause qu'en corrodant le corps pierreux,

ഗ്ഗ ഗ്ഗ ഗ്ഗ ഗ്ഗ ഗ്ഗ ഗ്ഗ ഗ്ഗ ഗ്ഗ ഗ്ഗ ഗ്ഗ ഗ്ഗ ഗ്ഗ ഗ്ഗ ഗ്ഗ ഗ്ഗ ഗ്ഗ

l'esprit acide a changé la tissure de ses particules, & a perdu sa première qualité.

Pour illustrer ceci, il ne faut que prendre l'esprit de soufre préparé par la campane, & y dissoudre de la terre sigillée, d'abord la terre se coagulera en un corps alumineux ; mais si on dissout du Mars, il se fera du vitriol. Ces deux corps distillés, par une retorte, fournissent chacun leur esprit, mais l'esprit du dernier est plus âcre que celui du premier.

La génération de l'alun par l'esprit & un corps pierreux, est confirmée par l'expérience suivante. On prend de l'esprit de soufre tiré par la campane, on y dissout de la craie, on laisse évaporer la liqueur, puis on met le tout & la cave où il se forme en alun, c'est une expérience qu'on m'a communiquée comme véritable, & que chacun peut faire pour s'en convaincre. La pierre pyrites calcinée, engendre quelque fois de l'alun, ensuite du vitriol ; savoir, lorsque après avoir corrodé le métal, l'esprit acide au soufre corrode encore le terrestre, & on trouve ordinairement de l'alun où il y a du vitriol & du soufre.

Il en est de la tête morte de l'alun, comme celle du vitriol, & elles se remplissent à l'air toutes deux d'un nouvel esprit. Il y a plusieurs sortes d'alun. Le rouge était inconnu aux Anciens, parce qu'il se prépare par diverses solutions & calcinations qui sont depuis peu en usage. Pour récompense, leurs aluns liquides nous sont inconnus. L'alun de plume est plus doux, & moins âpre que l'alun de roche ; on le confond ordinairement avec le lapis amianthus. Mais il y a deux grandes différences. La première, est que l'alun de plume est friable & d'une saveur astringente, & le lapis amianthus est insipide. La seconde est que l'alun de plume se brûle au feu & perd de sa substance, au lieu que le lapis amianthus résiste au feu. On file ce dernier, & on en fait des bourses dans lesquelles on met du sel, qui se fond au feu dans la bourse, sans que cette-ci se détruise en rien. J'en ai vu une chez l'ingénieux Septalius. Quant à l'alun de roche, ses vertus sont assez connues. Il sert comme on sait dans le vomissement opiniâtre, dans la diarrhée, & dans le flux immodéré des mois, on en prend demi dragme tous les jours. Il est outre cela, singulier contre les fièvres, après avoir fait précéder les remèdes requis. Il retarde les paroxysmes & les diminue ; mais il a certaine crasse excrémenteuse dont il faut le dépouiller avant de le mettre en usage. Voici comme on le dépure. Dissolvez ce qu'il vous plaira d'alun, dans l'eau chaude, versez de l'urine humaine sur cette dissolution, la crasse se précipitera au fond, & l'alun pur demeurera.

Cristaux d'alun.

Voici une autre manière de le préparer pour la fièvre, on le calcine dans un pot de terre suivant la coutume, & on verse du vinaigre sur la calcination, lorsqu'elle est encore rouge ; l'alun se dissout par ce moyen, on filtre la dissolution, puis on la laisse évaporer à la cave, où il se forme de beaux cristaux, dont l'usage est assez célèbre. La dose est d'un scrupule.

On a parlé ci-devant au phlegme, de l'esprit d'alun, en distillant l'alun avec le sel commun, on tire l'esprit de sel composé.

Le sucre d'alun n'est que l'alun tiré & imbibé tant de fois de son propre phlegme, qu'il est sans acrimonie & insipide ; ce sucre alun est spécifique dans la dysenterie, & dans la fièvre hétique. L'alun sert extérieurement, étant dissout dans les lavements & les lotions des plaies, des ulcères caverneux, profonds & malins, ou à rétrécir le conduit de la pudeur après l'accouchement. Il n'est rien de meilleur pour l'uvale relâchée que l'alun dissout avec du sel ammoniac, dans une décoction de prunelle. La même décoction est bonne pour les gencives relâchées par le scorbut. L'alun entre dans la teinture de laque, si recommandée dans les ulcères & la gangrène scorbutique des gencives.

Angélus Sala faisait des suppositoires avec l'alun, & cette méthode est encore en usage. L'alun est fort estimé contre l'atrophie de quelque membre, ensuite des plaies des parties nerveuses. On prend de l'alun bien calciné, on le dissout dans l'eau commune, & il se précipite une poudre qu'on édulcore avec de l'esprit de vin, on la mêle ensuite avec quelque onguent approprié pour en frotter la partie ; le même onguent est salutaire pour la sciatique, c'est assez parler des sels végétaux & minéraux.

CHAPITRE XII.

Des eaux aigrelettes minérales.

Nous avons dit au Chapitre du vitriol, que celui-ci étant dissout dans l'eau simple, & bouillant sur le feu si on y fourre des verges de fer, le cuivre se précipice au fond, par la raison que l'acide qui est dans le vitriol, s'attache au Mars, & quitte le cuivre, & que par ce moyen, on a un vitriol de Mars tout pur.

Ce Phénomène nous conduit à la connaissance des eaux acides naturelles, lesquelles ne sont rien autre chose que du vitriol de Mars, dissout par l'acide du soufre, elles se font, suivant les observations des Physiciens les plus exacts, quand l'eau qui passe par les conduits souterrains s'imprègne en passant de certain esprit salin, que Paracelse & Van Helmont appellent l'esprit acide affamé du soufre qui est encore embryon. L'eau ainsi imprégnée venant à passer par des veines métalliques, par exemple, par des veines de fer, elle devient acide ou un peu amère. Que si elle passe par une mine de cuivre, elle en recevra une saveur nauséeuse ou dégoûtante L'expérience rapportée dans le Traité de Chimie de Rochas, Auteur Français, qui a été très exact dans la recherche & l'examen des eaux minérales, confirme ceci. Il fit souir bien avant en terre, jusqu'à ce qu'il fût parvenu & l'origine d'une fontaine d'eau acide, & il trouva de l'eau saline, tirant sur l'acide, qui en passant par une veine de fer, la corrodait & l'absorbait tellement, qu'elle était médicinale au sortir de là. Il est aisé sur ce principe de découvrir les venus des eaux minérales : car à raison de l'acide du soufre embryon qui est singulier dans son espèce, & duquel tous les différents acides que nous avons n'approchent point, les eaux minérales acides, sont d'une saveur qui pénètre, incise, dissout & pousse puissamment par les urines. Et à raison de la veine de Mars corrodée, elles ont la vertu de corriger & d'absorber les sels sauvages du corps, soit acides ou austères, ou de quelque autre saveur nuisible qui sont dans les premières voies ou dans les autres régions, spécialement dans la mélancolie hypocondriaque & le scorbut. D'abord que les eaux ont été avalées, les sels viciés du corps accourent à la terre de la veine du fer dont elles sont chargées, ils s'unissent à elle, ils l'absorbent & ils sortent ensemble parles selles & cette précipitation de la veine du fer, avec les sels sauvages, rend les selles noires.

D'un autre côté, l'acidité de ces mêmes eaux, pénètre les veines du mésentere ; elle ouvre & déterge tous les conduits, & purifie tout le corps. Par cette raison elles conviennent aux maladies chroniques, au scorbut, à la mélancolie hypocondriaque, à la jaunisse noire, où les forces manquent, & où il n'y a point de meilleur remède que nos eaux.

La bonne méthode de boire ces eaux ; est d'augmenter par degrés, de commencer par une petite dose, passer de-là, à une dose médiocre, & enfin à la plus grande qu'il se pourra. Mais il y a deux choses à remarquer : la première est que ces eaux demandent un estomac vigoureux, autrement elles détruisent sa force & toutes ses fonctions, & font beaucoup de mal. La seconde, c'est qu'à cause de leur nature vitriolique, elles sont contraires à ceux qui craignent la phtisie, & ceux-ci meurent hydropiques par l'usage de ces eaux.

Sur ce que nous avons dit que l'esprit acide des eaux rongeait & absorbait le Mars, avec lequel il se précipitait en forme de cuivre ou de terre noire & insipide. Cela se remarque toujours lorsque ces eaux ont été longtemps dans un vaisseau, & nous donne à connaître qu'elles ne valent rien lorsqu'on les transporte de leur lieu naturel en un autre ; mais quand on n'en a point de naturelles, on peut en faire d'artificielles, qu'on prépare en diverses manières, & le fer en fait toujours la base.

Eaux minérales acides, artificielles.

Les uns éteignent du fer ou de l'acier rougi au feu dans du vin blanc sec pour faire boire dans la Cakexie des filles : d'autres prennent de la limaille de fer, ils là mêlent avec du vinaigre distillé d'hydromel, & y ajoutent un peu de vitriol, puis ils délayent le tout avec une suffisante quantité d'eau, pour user dans les maladies chroniques. Les meilleures se font avec le phlegme acide, ou de vitriol distillé jusqu'à ce que les goûtes commencent à être un peu acides, on verse ensuite ce phlegme sur de la limaille d'acier, puis on s'en sert avec succès. La plus sûre de toutes ces manières, est de délayer les cristaux de vitriol de Mars dans leur propre phlegme, avec du vin blanc sec. On a par ce moyen des eaux artificielles, acides, excellentes.

Clyssus Teinture d'Amelungius.

Le Clyssus a lieu ici : car quoi que cette composition ne tienne rien du Mars, néanmoins elle contient un acide affamé qui approche de la pureté de celui des eaux acides naturelles, & de l'acide du soufre embryon ; ce Clyssus se compose avec parties égales d'antimoine & de nitre, & la moitié de soufre, on distille le tout qui donne un esprit acide agréable, excellent pour rafraîchir dans les fièvres & dans les maladies aiguës ; il agit en précipitant ; on tire avec ce Clyssus les teintures de plusieurs végétaux, qui sont d'une très belle couleur ; la teinture d'Amélungius n'est proprement qu'un Clyssus qui se prépare de la manière suivante. On prend de l'antimoine, du tartre, & des cailloux, parties égales de chacun, on pulvérise le tout, après quoi on dissout du nitre dans de

l'eau chaude, & on ajoute les espèces ci-dessus à cette dissolution qui font un corps grossier qu'on laisse durant quelques semaines à la cave, après quoi on le distille par une retorte à long col. On en tire un esprit urineux salin, très salutaire dans le calcul.



SECTION III.

Des corps sulfureux.

CHAPITRE PREMIER.

Du second principe actif de Paracelse & des Chimistes, qui est le soufre.

Le second principe actif de la Chimie, se nomme le soufre, sur quoi il n'y a pas eu moins de disputes entre les Chimistes, que touchant le principe salin. Le tout par l'ignorance de Paracelse & de ses sectateurs. On entend précisément ici par soufre, ou corps sulfureux, une graisse très inflammable, telle qu'il s'en trouve particulièrement dans le soufre cru, duquel elle tire son nom ; & comme les corps huileux tant naturels qu'artificiels, sont tous inflammables & gras, le mot d'huile a été aussi mis en usage pour signifier le principe sulfureux de sorte que soufre & huile disent la même chose. La graisse sulfureuse ne se trouve jamais seule, elle est toujours incorporée avec diverses autres particules ; ainsi ce n'est pas un premier principe, puisqu'elle a quelque composition; elle s'unit & se coagule principalement avec l'acide, qui ne manqua point de se trouver dans tous les soufres ou corps sulfureux, où les pointes sont cachées & tempérées par la partie sulfureuse. Il y a de l'acide dans le soufre commun & dans celui d'antimoine, qui est composé d'acide & de graisse. L'ambre, & toutes les sortes de bitume, soit qu'ils soient de la famille minérale, ou de la végétale, ont chacun leur acide, comme il paraît par l'esprit acide qui en fort dans la distillation. Les résines graisseuses, la poix & la térébenthine, renferment de l'acidité dans leur graisse sulfureuse, & dans la distillation de la poix & de la térébenthine, l'esprit acide sort toujours avant l'huile. Quelques-uns tirent à force de feu un esprit acide de la suie, qui n'est proprement qu'un soufre sublimé des végétaux, & plus les bois sont graisseux, plus ils fournissent d'acide.

Les charbons contiennent un soufre composé d'un acide & d'une graisse comme les minéraux, & on tire ce soufre des charbons par des alcalis fixes, qui séparent le soufre en imbibant l'acide.

La myrrhe tout amère qu'elle est, paraît acide au goût quand elle est distillée, & l'huile commune renferme un acide assez fort pour corroder & faire rouiller le fer, ainsi que les lamelles d'argent & de cuivre ; on peut même tirer artificiellement de l'huile commune, un acide très pénétrant. Mais une marque incontestable de l'acidité de l'huile commune, c'est que si on en met une goûte dans l'œil, elle causera des douleurs beaucoup plus cuisantes que l'acide de citron. L'huile de lin n'est pas aussi sans acidité. Les huiles distillées qui ne sont que des sels volatils concentrés, & de nouveaux êtres produits par le feu qui étaient matériellement, & non pas formellement dans les sujets, d'où on les a tirés. Tout sels volatils qu'ils sont, ils ne sont pas sans quelque graisse sulfureuse concentrée avec l'acide, de même que l'acide de l'huile se concentré avec l'esprit de sel ammoniac dont il est absorbé, & avec lequel il se coagule. Les huiles distillées des aromates ont pareillement chacune leur acide ; & si on peut bien gouverner le feu dans la distillation de la cannelle, il en sortira un phlegme acide avant l'huile, mais il est important pour cela de bien gouverner le feu comité j'ai déjà dît.
Les graisses des animaux ont toutes leurs acides, puisqu'en les unissant avec un alcali fixe, on en fait du savon. Ce qui arrive de ce que les alcalis imbibent l'acide de la graisse. Je crois même qu'il y a de l'acide dans l'esprit de vin, quoique bien déphlegmé, si on y ajoute de l'esprit de sel ammoniac, ils se coagulent l'un & l'autre en un corps grossier, ce qu'ils ne font que parce que l'alcali très subtil de l'esprit de sel ammoniac, absorbe l'acide volatil de l'esprit de vin avec lequel il s'incorpore. Il y a apparence que les esprits ne sont inflammables, & que la fermentation ne volatilise les huiles, que par le moyen de l'huile concentrée, ce qui n'est pourtant pas sans contredit, c'est pourquoi je m'en rapporte aux expériences. Mais comme il est certain que les sujets qu'on distille, sans que la fermentation précède, fournissent beaucoup d'huile, & qu'au contraire ils n'en donnent presque point, mais beaucoup d'esprit inflammable, si on les fait fermenter, il est probable que c'est la fermentation qui volatilité les huiles de ces sujets, & les change en esprit inflammable. En quoi Beccherus se vante de savoir le secret de changer les huiles mêmes. Je passe ici fous silence, l'opinion de certains Chimistes, qui attribuent au soufre l'origine de toutes les couleurs & des teintures qu'on tire des corps ; quoique cette opinion semble être confirmée par l'esprit de vin, qui est un menstrue sulfureux, par le moyen duquel on tire toutes ces teintures.

Si on me demande s'il y a du véritable soufre dans les métaux ; je répondrai que je ne l'assure pas, d'autant qu'il faut tant de préparation pour avoir le soufre inflammable qu'on tire de quelques-uns, qu'il y a sujet de douter si ce soufre était réellement dans les métaux avant qu'ils eussent passé par le feu, ou s'il s'y est formé depuis, d'autant plus que les métaux sont trop serrés, & qu'ils ne donnent ce soufre qu'après avoir été mêlés avec d'autres corps. Néanmoins comme nous voyons que

ᗢᗣᗢᗣᗢᗣᗢᗣᗢᗣᗢᗣᗢᗣᗢᗣᗢᗣᗢᗣᗢᗣᗢᗣᗢᗣᗢᗣ

les corps sont inflammables à raison de leur soufre. que l'étain s'enflamme dans la préparation de l'antihecticum de Potier, Lorsqu'on remue un peu trop fort les matières, & que l'or fulminant ç la vertu de s'enflammer, de faire effervescence avec le nitre, & d'exciter un grand bruit, ce qui est le propre du soufre solaire, il y a bien de l'apparence que les corps métalliques renferment un véritable soufre.

Je ne décide point ici par conséquent, si les teintures qu'on fait des métaux, sont de véritables extradions de leur soufre, ou des dissolutions simples de quelques-unes de leurs parties métalliques, quoique je me persuade que ce sont plutôt des dissolutions.



CHAPITRE II.

Du soufre commun.

Le Chapitre ci-dessus a traité du soufre en général, c'est-à-dire, de celui tant des végétaux, que des animaux & des minéraux ; celui-ci sera spécialement du soufre minéral ou commun, qui contient deux substances : la première est grasse, bitumineuse & inflammable: la seconde est acide & saline, ce qui se démontre par le moyen du feu : car la partie graisseuse s'y enflamme, & la partie acide sort en forme de vapeur qui frappe le nez, & resserre la poitrine, & se concentre en une véritable liqueur spiritueuse par le moyen de la cloche, comme nous verrons ci-après. Ces deux substances qui composent le soufre, sont confirmées par l'analyse & car la synthèse, en ce qu'on peut composer un soufre artificiel d'une substance huileuse, & d'une substance acide, par exemple.

Prenez de l'huile distillée de térébenthine, avec moitié d'esprit de vitriol, distillez le tout adroitement par une retorte, & vous trouverez au col de celle-ci un soufre parfaitement inflammable, qui tient sa partie huileuse de l'huile de térébenthine, & sa partie acide de l'esprit de vitriol. Quant à l'analyse, elle se fait dans la préparation de l'esprit de soufre par la cloche, car dans cette opération, la partie huileuse du soufre brûle dans l'écuelle, & la partie acide se ramasse en forme d'esprit, contre les parois de la cloche.

Le soufre se divise en naturel, & en artificiel : le naturel est rare, il s'en trouve pourtant dans certaines minières, & on le nomme vulgairement soufre vif, il est gris & le meilleur pour l'usage de la Médecine, d'autant qu'il est plus simple : le

soufre artificiel se fait par la fusion de la mine, ou par l'évaporation des eaux sulfureuses, Hofman parle d'une certaine eau limpide qui dégoûte d'un rocher, & se change en soufre à l'air en préparant la mine du vitriol, on en tire en même temps du véritable soufre.

On purifie le soufre avant de s'en servir en Médecine, ce qui se fait de diverses manières, & spécialement avec la lessive de chaux vive, dans laquelle on fait bouillir le soufre pour le dépouiller de toutes ses ordures : on le dépure aussi, & en fort peu de temps, en le faisant cuire avec de l'urine humaine & un peu de vinaigre. Voici une façon très belle.

Prenez parties égales de cire & de soufre, faîtes fondre le tout ensemble dans un vaisseau, sans que rien s'enflamme, & versez la liqueur toute bouillante dans de l'eau pour séparer le pur d'avec l'impur. La sublimation du soufre sert pareillement à le dépurer, mais nous en parlerons ci-après.

La dépuration du soufre avec la chaux vive, nous montre très bien la génération des eaux minérales sulfureuses qui s'engendrent des mines de soufre, par le moyen de l'effervescence, qui rend ces eaux-là chaudes : leur vertu vient toute du soufre ; l'expérience de Rochas confirme leur génération ; il fit creuser jusqu'à l'origine d'une fontaine d'eau minérale sulfureuse chaude, où il trouva une source d'eau froide d'une saveur salée, qui excitait une grande effervescence dans une minière de soufre, au travers de laquelle elle passait. On compose à cette imitation des eaux minérales chaudes, avec de l'eau de chaux vive & du soufre.

Prenez ce qu'il vous plaira de chaux vive & de soufre, mêlez le tout ensemble, & versez dessus de l'eau commune, laissez bouillir le tout jusqu'à ce que l'eau commence à rougir ; car c'est une marque que le soufre est dissout.

On peut substituer cette eau aux eaux, chaudes naturelles, & y faire bouillir quelques aromates ou plantes destinées pour les nerfs qui la rendront encore meilleure.

J'ai dit que la chaleur de ces eaux venait de l'effervescence, & leur vertu du soufre, c'est par cette raison Qu'elles conviennent aux maladies chroniques, aux ulcères externes, aux fistules, aux affections des nerfs, à la paralysie.

Les artincielles y sont bonnes aussi, & dans les érésipèles exulcérés, dans la gangrène qui menace, dans la galle opiniâtre, dans les dartres, & les autres vices de la peau, qu'elles guérissent efficacement.

ꕥꕥꕥ

Fleurs de soufre.

La sublimation du soufre, est simple ou composée, la première est la meilleure de toutes : quelques-uns ajourent du sel décrépité, de l'alun brûlé, de la tête morte de vitriol, pour empêcher que le soufre ne flue au feu, & qu'il ne donne moins de fleurs ; à l'égard du colcothar ou tête morte du vitriol, il faut qu'il soit bien calciné, sans quoi les fleurs de soufre seraient corrosives & chargées de l'acide corrosif du vitriol, & au lieu d'être le baume des poumons, elles en seraient le poison. On fait des fleurs de soufre composées avec l'aloès, la myrrhe, & le benjoin, mais elles se valent rien ; car il n'y a que le soufre pulvérisé qui monte, le reste se brûle au fond du vaisseau & sent l'empyreume ; on fait aussi des fleurs de soufre saccarines qui ne valent pas mieux, parce que le sucre se brûle & rend les fleurs de mauvaise odeur & demeure au fond du vaisseau, enfin on fait des fleurs de soufre corallées, en mêlant du corail broyé avec le soufre, & en exposant le tout au feu, on prétend que l'acide du soufre s'attachant au corail, en enlèvera les parties les plus volatiles, & qu'ainsi les fleurs de soufre seront corallées & plus efficaces, il est vrai qu'il s'exhale assez d'acide dans la sublimation du soufre pour dissoudre le corail, mais cependant rien du corail ne se sublime ainsi, cette opération est inutile.

A l'égard de l'usage des fleurs de soufre, chacun, sait que le soufre est un bon pectoral, & que les Chimistes l'appellent le baume des poumons, ce qui se doit entendre de la partie graisseuse du soufre ; car la partie acide est très contraire à la poitrine ; comme celle-ci se sépare difficilement de l'autre, on se sert de plusieurs infusions dans diverses sortes d'huiles pour faire les baumes de soufre ; on prépare par ce moyen le baume de soufre térébenthine : toutes les corruptions des poumons, les abcès & les ulcères, se guérissent par la vertu balsamique du soufre, ainsi que ceux des reins & des autres parties. Il n'y a rien de meilleur pour les ulcères malins, surtout des mamelles, dans les cathares pour corriger l'acidité & l'acrimonie de la lymphe & dans la toux qui en dépend. Les fleurs de soufre préparées avec la myrrhe & le benjoin y sont surtout recommandées, à cause que ce dernier égale presque le soufre en bonté. Le soufre est d'une efficacité éprouvée contre la colique causée par l'acide ; j'en donnai un jour demi dragme à un Gentilhomme qui en était affligé, & il fut guéri d'abord.

Quant à l'usage externe, le soufre sert à mondifier & à guérir toutes sortes de plaies & ulcères malins : il est admirable contre la peste, & recommandé par Hippocrate même ; ainsi les fleurs de soufre sont la base de tous les remèdes anti-pestilentiels, elles conviennent aux maladies des femmes pour pousser les mois & faire sortir tant

le fétus que l'arriére-faix. Le soufre est l'unique remède de la galle, on peut employer le baume de soufre, sans craindre qu'elle rentre, pourvu qu'on l'anime par quelque alcali, nommément avec l'huile de tartre en forme d'onguent, on ne manquera jamais de réussir, quand même la galle serait dégénérée en lèpre par la corruption des sels. Pour plus de sûreté, en doit donner les vipères & l'antimoine intérieurement pendant qu'on applique le soufre au-dehors.

Le soufre se dissout par des alcalis fixes, & par des huiles distillées ; le soufre dissout par les alcalis donne le lait de soufre de la manière qui suit. On dissout le foutre dans une lessive de chaux vive ou du sel de tartre, & quand la dissolution est devenue rouge, on verse du vinaigre distillé, il se fait du lait qui étant lavé dans de l'eau se précipite en forme de poudre blanche, qu'on croit bonne dans plusieurs maladies de la poitrine, mais elle ne vaut rien car ce magistère ou lait de soufre, n'est rien qu'une chaux inutile, par la raison que la nature du soufre a été détruite par h jonction des sels, & le soufre s'étant uni en partie avec l'alcali, & en partie avec l'acide, il s'est fait un nouveau corps fixe de nulle valeur; en effet une once de fleurs de soufre opérera mieux qu'une once entière de ce lait. D'autres imbibent le lait de soufre avec l'esprit de sel dont ils font une bouillie par une retorte, & en tirent un lait de soufre utile dans l'hydropisie & dans la peste.

Baume de soufre.

Lorsqu'on dissout le soufre dans les huiles distillées, on nomme cette dissolution le baume de soufre, on se sert ordinairement d'huile d'anis pour la poitrine, & d'huile d'ambre, pour la passion céphalique & hystérique.

Baume de soufre de Ruland.

Pour avoir un baume de soufre composé, on ajoute au soufre de la myrrhe & du benjoin, puis on procède comme dans le baume simple, avec quelque huile distillées. Quelques-uns prennent au lieu du soufre commun, le soufre doré d'antimoine, qui je crois, se dissout mieux par les huiles distillées, & a plus d'efficacité. Ruland prépare son baume de soufre externe avec l'huile de navette ou de lin. On ajoute quelquefois du camphre à ces baumes pour les rendre plus pénétrants & plus appropriés aux affections malignes.

Teinture de soufre.

En distillant le baume de soufre, le menstrue monte, & il demeure au fond certain coagulum, dont on tire par le moyen de l'esprit de vin bien rectifié, une très belle teinture de soufre.

L'usage du baume de soufre sert dans les ulcères & les corruptions des ulcères & principalement des poumons ; on s'en sert fiévreusement dans la phtisie ; mais il faut de la circonspection, qui consiste à ne donner jamais ce baume seul ou trop souvent, mais en y ajoutant du baume du Pérou & du sucre de Saturne, dont on fait des trochisques utiles dans la toux, & dans les autres affections invétérées. Si on donne du baume de soufre avec le laudanum, sur le soir, il fera merveille dans la toux invétérée, & spécialement dans la dysenterie maligne. Les malades s'en préservaient ou s'en guérissaient presque tous avec le baume de soufre, dans celle qui régnait il y a quelque temps en Allemagne ; ce qui n'est pas surprenant, puisque le baume de soufre, & le sucre de Saturne remédient promptement & sûrement aux ulcères des intestins.

Il est bon extérieurement pour l'usage de la Chirurgie, dans les plaies & les ulcères, dans les tumeurs, pour mondifier & mûrir les charbons, & pour empêcher qu'ils ne dégénèrent en ulcères malins. Les ulcères dangereux des mamelles, se guérissent parfaitement par le baume de soufre. Mêlez avec l'huile de momordica, & il n'est point de remède pareil. Le baume de soufre seul guérit les panaris, suivant Ruland, & avec parties égales du baume du Pérou, il guérit les plaies récentes & nouvelles, & les empêche de devenir ulcères.

Esprit de soufre.

La seconde substance, ou la partie acide du soufre, se nomme vulgairement esprit de soufre, qu'il est presque impossible de séparer de la partie graisseuse, si ce n'est par le moyen de la flamme. Voici comme on s'y prend : on met le feu à ce qu'on veut de soufre, & on place un peu au-dessus de la une terrine large renversée qu'on appelle cloche pour arrêter les vapeurs à mesure qu'elles montent : celles-ci le ramassent en forme de goûtes contre les parois de la cloche, d'où elles tombent dans un vaisseau de verre placé au-dessous, & sont l'esprit acide de soufre : mais on en tire si peu, qu'à peine une livre de soufre, donne une dragme d'esprit, le reste se perd, c'est-à-dire, le gaz incoercible de Van Helmont, il faut avoir soin durant la distillation, d'humecter la cloche avec un peu d'eau, pour faciliter la coagulation des vapeurs acides ; il est vrai que l'esprit en est plus phlegmatique, mais on le peut rectifier.

On doit choisir un temps humide pour cette distillation, afin d'avoir plus de cet esprit. C'est l'acide universel de tous les minéraux, & il a beaucoup d'affinité avec le sel central de la terre, dont il approche le plus. Cet esprit de soufre avec une terre pierreuse forme l'alun : avec la mine de fer, il forme le vitriol de mars, & il prend diverses modifications suivant les différents sujets auxquels il se joint. Il a les mêmes vertus que l'esprit de vitriol, sans être chargé d'aucunes

particules métalliques comme lui. L'esprit de soufre détrempé d'eau & mis à la cave, donne des cristaux d'une saveur salée, à ce que dit Billichius.

La fumée du soufre préserve le vin de toute sorte de corruption, & par le moyen de la même fumée, les Chimistes empêchent les sucs végétaux de se corrompre, Van Helmont va plus loin, & il recommande de soufrer les boissons dans la toux & dans les maux de poitrine, sans dire comment cela se fait. Suivant sa coutume de faire un mystère de tout. Voici pourtant comme on s'y prend.

Prenez une bouteille demi-pleine de boisson, & quelques allumettes que vous tiendrez allumées dedans, jusqu'à ce que la bouteille soit remplie de fumée, alors, vous la boucherez & la remuerez pour unir la liqueur sulfureuse avec la liqueur ; après quoi la vapeur disparaît, & la boisson ne sent rien. La boisson soufrée est admirable dans les maladies malignes, & elle fut d'un grand secours dans la peste de Londres, ou il mourait plus de neuf cent personnes par jour.

Après le soufre commun, il n'y a point dans toute la famille minérale, de corps plus sulfureux que l'antimoine, c'est pourquoi nous allons l'examiner.

CHAPITRE III.

De l'antimoine & de ses préparations.

L'ANTIMOINE est un sujet minéral qui approche de la nature des métaux, & comme eux il est composé de beaucoup de soufre minéral, de beaucoup de mercure métallique, & enfin d'une substance saline, terrestre, alcaline ; telles sont les trois substances qui composent l'antimoine, & qu'il faut démontrer. La substance sulfureuse de l'antimoine a de infinité avec le soufre commun ; mais elle est mieux digérée & plus fixe, en quoi on croit qu'elle approche du soufre de l'or, d'autant plus qu'on remarque que l'or dépouillé de son éclat & de sa couleur, les recouvre lorsqu'on le fond avec l'antimoine. Mais ce fait ne prouve pas qu'il y ait dans l'antimoine, un soufre de la nature de l'or, car il se peut faire que l'or ait perdu sa couleur par diverses matières hétérogènes qui cachent son éclat pour un temps, & qu'étant fondu avec l'antimoine, celui-ci absorbe ces matières étrangères, & par ce moyen, redonne à l'or sa véritable couleur. Il faut pourtant avouer de bonne foi que le soufre de l'antimoine, est beaucoup plus noble que le soufre commun, & par conséquent plus approchant du soufre de l'or ; c'est à quoi on attribue la vertu corroborative, céphalique, anti-épileptique & alexipharmaque, que possède l'antimoine.

Mais enfin, ce soufre de l'antimoine, comment se démontre-t-il ? Par toutes les préparations de ce minéral, par son inflammabilité, par son odeur sulfureuse, par

ses vapeurs acides, par détonation avec le nitre & le tartre, par teinture qu'on tire avec des alcalis qui attirent promptement les soufres des minéraux ; par l'odeur sulfureuse du beurre d'antimoine, qui est composé de mercure sublimé & d'antimoine, parce qu'on fait un véritable cinabre avec l'antimoine vulgaire, & le soufre d'antimoine. Enfin parce qu'on tire de l'antimoine beaucoup de soufre semblable en tout au soufre commun, excepté qu'il n'est pas si jaune, & qu'il tire un peu sur le vert.

Il y a deux méthodes pour tirer le soufre minéral de l'antimoine : la première est la distillation ; on pulvérise l'antimoine, & on le met quelque temps en digestion avec de l'esprit de vitriol, après quoi on distille le tout à un feu violent, & sur la fin de la distillation, le soufre s'élève & s'attache au col de la retorte. La seconde méthode est la dissolution, on dissout l'antimoine dans l'eau régale, composée d'esprit de nitre, dans lequel on a dissout du sel commun, & on verse sur la dissolution de l'antimoine de l'eau commune, qui précipite un véritable soufre tirant sur le vert. Il n'est pas nécessaire pour confirmer l'existence du soufre de l'antimoine, de dire que par le moyen des huiles distillées, & par expression, on prépare avec l'antimoine comme le soufre commun, un baume de soufre beaucoup plus précieux que le vulgaire.

La seconde substance de l'antimoine ; est le mercure métallique, lequel participe de la nature du Saturne. C'est la substance qui se sépare du soufre, dans la préparation du régule d'antimoine, & qui se coagule pour former ce régule. Basile Valentin dit, que ce régule se peut changer en véritable Saturne ou plomb, cet Auteur appelle l'antimoine hermaphrodite, parce qu'il a deux natures, celle de métal à cause de sa partie de Saturne, & celle de minéral à cause de son soufre, & des autres sels surplus. Quelques-uns appellent l'antimoine un Soleil lépreux, *Sol leprosus,* à cause de son soufre, approchant du soufre solaire, sans avoir une véritable fixation ; on l'appelle Loup, *Lupus*, à cause qu'à l'exemple de cet animal vorace, il dévore tous les métaux excepté l'or. Enfin le soufre d'antimoine absorbe tous les autres ; métaux sans toucher à l'or, soit parce que celui-ci est trop compacte, soit parce que le soufre solaire & le soufre d'antimoine, ont quelque rapport entre eux ; le soufre d'antimoine est encore plus absorbant que le plomb : car celui-ci absorbe tous les métaux, excepté l'or & l'argent, mais le soufre d'antimoine n'épargne que l'or qui reste seul au fond de la coupelle. Enfin l'antimoine est nommé Prothée, à cause des divers changements qui lui arrivent, & les Chimistes assurent que toutes les couleurs & toutes les saveurs sont dans l'antimoine, témoins ses fleurs qui sont tantôt blanches, tantôt jaunes, tantôt rouges, & les verres d'antimoines qu'on fait de diverses couleurs.

ꕥꕥꕥ

On choisit pour l'usage de la Médecine, l'antimoine qui se trouve dans les mines d'or, parce qu'il est le plus parfait, qu'il est rempli d'un soufre qui approche du soufre solaire, ainsi l'antimoine de Hongrie est le meilleur, à cause de la quantité des mines d'or qui sont en ce Royaume-là.

Les marques de sa bonté sont des raies blanches, parsemées de point rouges, ceux-ci marquent l'abondance du soufre, & celles-là le mercure & le régule.

Quant à, l'usage, l'antimoine cru pris intérieurement, n'a aucune faculté vomitive ni purgative. Quelques modernes recommandent l'antimoine cru, jusqu'à trois grains, avec d'autres précipitants appropriés, pour l'épilepsie. Quelques-uns, comme Borellus & Zwelpher, ajoutent un nouet d'antimoine aux décoctions sudorifiques pour la vérole ; l'antimoine cru donné quelquefois au bétail, avec la nourriture ordinaire, purifie leur sang ; on en peut donner demi-dragme aux Cochons ladres, ce que Basile Valentin avait déjà vu réussir de son temps. Le Journal des Savants de France remarque que l'antimoine cru est bon pour engraisser les Chevaux & les Cochons.

Les préparations de l'antimoine sont fort différentes ; la première est la calcination, qui se fait simplement en faisant calciner de l'antimoine pulvérisé, dans un creuset placé sur des charbons ardents, jusqu'à ce que le soufre soit évaporé, & que l'antimoine reste au fond du creuset, en forme de poudre grise. Pour marque que le soufre s'exhale dans cette opération, c'est parce qu'il s'arrête beaucoup de fleurs d'antimoine dans la cheminée, où l'on doit faire cette calcination, pour éviter la malignité des vapeurs. Il faut toujours remuer l'antimoine qui est dans le creuset avec une spatule de fer, pour empêcher qu'il ne se fonde : car alors il ne se calcinerait plus : mais quand il est une fois réduit en poudre, on peut y en ajouter de cru, sans craindre qu'il se fonde.

Il y a une autre calcination de l'antimoine qu'on fait aux rayons du soleil, par le moyen du miroir ardent, & tous les Chimistes demeurent d'accord, que l'antimoine est plus pesant après cette calcination, qu'après la calcination commune, l'antimoine calciné au soleil, est un vomitif très doux, & un diaphorétique assuré que Bartholin appelle Besoard, d'une vertu merveilleuse.

Dans toutes ces calcinations, il faut éviter soigneusement la fumée de l'antimoine, qui est corrosive & chargée de particules arsenicales ; pour éviter tout inconvénient, avant de travailler à cette opération, on mangera du pain avec du beurre, afin que la graisse de celui-ci, tempère la vertu corrosive de la fumée ; & durant l'opération même, on mâchera de la racine de zédoaire pour en corriger la malignité.

ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬

Le verre d'antimoine.

Pour faire le verre d'antimoine, on fait fondre l'antimoine calciné dans un creuset, puis on jette la matière sur un marbre bien échauffé, où elle se congèle en forme d'un beau verre de couleur de pourpre.

Il est important dans cette préparation de bien prendre la quantité & la qualité du temps. La première consiste en ce que l'antimoine soit suffisamment fondu, ce qui se connaîtra en introduisant dans la matière le bout d'une verge de fer, car si celle-là ne fume plus, elle est assez fondue. La qualité du temps consiste à choisir pour cette opération, un jour clair & bien serein, & je verre en sera plus beau & plus transparent, ce qui se doit observer non seulement ici, mais dans les autres préparations de l'antimoine, comme sa sublimation & le régule.

Si on calcine l'antimoine avec le quadruple de borax de Venise, le verre sera de couleur jaune. Si on presse le feu, il deviendra blanc ; que si on calcine l'antimoine avec huit fois autant de borax, le verre sera, de couleur verte.

Le verre d'antimoine ne se doit jamais donner en substance, c'est un vomitif trop violent, & deux ou trois grains sont capables de causer une superpurgation mortelle ; on le donne en infusion & plus corrigé que cru : & la vertu de l'infusion se mesure plutôt par la dose de la liqueur, que par la dose du minéral. On corrige donc le verre d'antimoine avant de le mettre infuser, & on se sert pour cette correction, de quelque acide, on prend du verre d'antimoine pulvérisé, on l'imbibe plusieurs fois de vinaigre distillé, d'esprit de nitre, ou d'esprit de sel, & par ce moyen on en fait un purgatif ou un vomitif assez : doux. On versera, par exemple, sur deux ou trois onces de verre d'antimoine pulvérisé de l'esprit de sel, qui surpasse la matière d'un doigt, & par le moyen du feu, on en tire une liqueur grossière qui n'est rien autre que le beurre d'antimoine, laquelle étant dissoute dans l'eau, fournit une poudre qu'on peut donner sûrement jusqu'à trois ou quatre grains.

La meilleure correction est de mêler le verre d'antimoine pulvérisé dans du vinaigre de vin, & d'en tirer une teinture rouge, qui étant versée par inclinaison laisse la poudre du verre d'antimoine au fond, on verse sur cette poudre de l'esprit de vin, on met le tout en digestion durant quelques jours, puis on allume l'esprit de vin qui brûle sur la matière qu'on réduit ensuite en régule, ou en forme de verre par le moyen du feu ; de cette façon, le verre d'antimoine conserve une vertu vomitive assez douce. Ses infusions dans du vin sont bonnes pour faire vomir, surtout dans les maladies chroniques ; elles se font de diverses manières. Ruland a mis en crédit certain Gobelet de bois de genévrier qu'on enduit de poix pétrie avec de la poudre de verre d'antimoine, & les liqueurs spiritueuses qu'on verse chaudement dedans,

reçoivent la vertu de l'antimoine & deviennent vomitives. On compose aussi un anneau vomitif, en y enchâssant quelques morceaux de régule d'antimoine ; on le met infuser dans du vin, ou dans quelque autre liqueur, à laquelle il communique la vertu de faire vomir, & il sert cent fois sans rien perdre de sa vertu. Si on prend bien son temps pour administrer ce remède, il aura des effets merveilleux ; car l'antimoine purge heureusement ce que les purgatifs végétaux n'ont su purger ; & Van Helmont est trop sévère lorsqu'il dit, qu'un homme d'honneur ne doit pas se servir d'antimoine, à cause qu'il fait vomir, puisque la nécessité de vomir est indispensable en certains cas.

Chacun sait la difficulté qu'il y a pour déterminer l'antimoine à ne purger que par en bas ; on y a perdu & on y perdra toujours sa peine ; la raison en est que la vertu purgative de l'antimoine consiste en ce que son soufre ne soit pas trop volatil, & qu'en le fixant il devient diaphorétique : ainsi le milieu est difficile à trouver.

Foie d'antimoine. Safran des Métaux, Crocus metallorum. **Crocus** *d'antimoine.*

Pour mieux calciner l'antimoine, on y ajoute parties égales de nitre & de tartre, on met le tour dans un creuset, & on y met le feu avec un charbon, il se fait une grande détonation & une masse tirant sur le rouge, à laquelle on a donné le nom de foie d'antimoine ; dans cette détonation, le foutre de l'antimoine s'enflamme avec le nitre, & en se fixant l'un l'autre, ils forment un alcali. La matière est rouge à cause du soufre de l'antimoine ; si on dissout ce foie d'antimoine dans de l'eau commune, il se précipitera au fond, une poudre d'un jaune obscur, qu'on appelle ordinairement le safran des métaux, ou *Crocus metallorum,* safran à cause de sa couleur, & des métaux à cause de l'antimoine, qui est considéré comme le père de tous les métaux. Lorsque ce *Crocus* d'antimoine se fait avec partie égale d'antimoine & de nitre seulement, c'est le véritable *Crocus metallorum* de Ruland, il n'est pas sans quelque malignité, mais il opère plus doucement que le verre d'antimoine, & même avec plus de promptitude & d'effet. Néanmoins la meilleure composition est celle, où l'on met parties égales d'antimoine, de nitre & de tartre, parce que ce dernier fixe la vertu purgative de l'antimoine, quelques-uns se servent de sel d'absinthe au lieu de tartre, ou de nitre, comme a fait Minsicth, mais sans raison. Bartholet au Traité de la respiration, fait mention d'un certain safran ou *Crocus* d'antimoine, tiré par la sublimation, lequel sent le musc, & qui étant radicalement dissout avec l'esprit de vin & avalé jusqu'à un scrupule, devient un excellent purgatif par en bas, sans causer aucun vomissement ; au reste, qu'on ne soit point surpris de l'odeur du musc que Bartholet donne à son *Crocus* d'antimoine, car Finckius dans son Enchiridion

Chymicum fait des fleurs d'antimoine, qui ont une semblable odeur.

Quoique le crocus métallorum agisse assez doucement en infusion, on ne laisse pourtant pas de le corriger. La meilleure manière est celle de Locatel, qui verse de l'esprit de vin sur le crocus, il laisse le tout en digestion durant quelque temps, puis il met le feu à l'esprit de vin. La bonté de cette correction consiste en ce que les parties les plus volatiles du crocus se dissipent insensiblement & s'évaporent avec l'esprit de vin, ainsi il ne reste que les plus fixes. Le verre d'antimoine & le safran des métaux sont la base de toutes les infusions vomitives tant d'oxymel que d'autres liqueurs. Sur quoi il ne faut pas comme dit, Valleus, & comme je l'ai déjà dit, s'attacher à la dose du remède qu'on infuse, mais à la dose de la liqueur ; d'autant que la vertu de l'antimoine est inépuisable, Les sirops vomitifs de Tilleman & de Silvius, se préparent de la manière qui suit.

Sirop vomitif.

Prenez du suc de coins, ou du moût, mettez-y infuser du verre d'antimoine ; filtrez le tout & le laissez évaporer jusqu'à la consistance de miel, la dose est de quelques grains.

Les infusions d'antimoine font très salutaires dans les maux des yeux. On met infuser, par exemple, du verre ou du crocus d'antimoine dans quelque eau ophtalmique, comme de cyanus, de cicorée, ou d'euphraise ; il y en a qui préfèrent la tête morte de beurre d'antimoine pour infuser dans les mêmes eaux.

Régule d'antimoine.

Le régule d'antimoine que Basile Valentin regarde comme quelque chose de miraculeux, n'est point autre chose que la plus noble partie de l'antimoine, & la plus métallique, ou même le mercure de l'antimoine concentré & rassemblé, qui n'a retenu qu'autant qu'il faut de son soufre pour faire corps. Ce régule est de la nature du plomb, ou un plomb imparfait, que Basile Valentin, comme j'ai déjà dit, réduit en véritable plomb, par le moyen du sel de Saturne.

La préparation du régule consiste à séparer par le moyen des alcalis, le soufre superflus de l'antimoine, & à donner les moyens à la partie métallique mercurielle de se réunir en un corps. Voici comme la chose se passe ; les alcalis qui ont une convenance radicale avec les soufres, se rassasient & remplissent du soufre de l'antimoine, & celui-ci quittant le mercure lui donne lieu de tomber au fond, où il se réunit & forme le régule. C'est ainsi que l'on procède.

Prenez parties égales d'antimoine, de nitre & de tartre, faites détonner le tout dans

☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧

un creuset, & vous trouverez le régule au fond.

La détonation qui arrive ici, est la même que celle de la poudre à Canon ; car comme il y a dans la dernière du nitre & du soufre avec l'alcali des charbons ; de même il y a dans la première, le soufre de l'antimoine, du nitre, & l'alcali du sel de tartre. Ce sont ces trois choses qui excitent la détonation, pendant laquelle le nitre & le tartre se brûlent, & composent un alcali âcre qui absorbe le soufre de l'antimoine, dont le régule se trouve dépouillé & tombe au fond du creuset ; les scories qui se trouvent au-dessus, sont les alcalis teints & remplis du soufre de l'antimoine.

Il y en a qui ne demandent pas tant de façon, & qui se contentent de calciner l'antimoine avec le sel de tartre seul, ou quelque autre sel alcali, qui corrodent assez l'antimoine pour en séparer le soufre. Mais comme ces sels sont trop corrosifs, & qu'ils imbibent beaucoup de soufre, il est à craindre dans la préparation du régule, qu'ils n'absorbent non seulement tout le soufre superflu, mais encore celui du régule même, à moins qu'on y ajoute de la poudre de charbon, ce que plusieurs font, pour empêcher, ces sels de prendre trop de soufre, & pour avoir un régule plus abondant & plus efficace, par exemple.

Prenez. trois livres d'antimoine, une livre & demi de sel de tartre, quatre onces & demie de poudre de charbon, brûlez le tout suivant l'art, & vous aurez un régule bien pesant & en assez grande quantité, mais beaucoup plus impur que celui qu'on prépare suivant la méthode ordinaire.

De ce que les alcalis absorbent le soufre des charbons, on peut fort bien tirer de ceux-ci un soufre inflammable, de la manière qui suit.

Prenez des charbons concassés que vous ferez fondre avec du tel de tartre, & dissoudre ensuite dans de l'eau commune. Versez sur cette dissolution du vinaigre distillé, & le soufre que l'alcali avait absorbé tombera au fond. Ce soufre de charbon est tantôt plus, tantôt moins inflammable ; & dépend du plus ou du moins de force du vinaigre : car si on se sert d'un vinaigre trop âcre, il fixera trop la volatilité du soufre, & lui ôtera de son inflammabilité : au contraire si le vinaigre est peu âcre, le soufre conservera plus de son inflammabilité.

Zwelpher prépare un régule d'antimoine avec le charbon, de la manière suivante : il prend de l'antimoine avec une quantité suffisante de charbon, il met le tout en poudre, & le fait fondre dans un creuset ; l'alcali du charbon corrode l'antimoine, lui ôte son soufre & l'imbibe ; après quoi le régule reste au fond, on remêle les scories avec d'autre charbon, & en procédant comme la première fois, on en tire encore du régule. Mais comme l'alcali du charbon est en quelque façon rassasié de son propre

ঙ৪ঙ৪ঙ৪ঙ৪ঙ৪ঙ৪ঙ৪ঙ৪ঙ৪ঙ৪ঙ৪ঙ৪ঙ৪ঙ৪ঙ৪ঙ৪

soufre, il n'absorbe pas promptement ni beaucoup de soufre d'antimoine ; ce qui fait que le régule est en plus grande quantité & moins dépuré que le régule ordinaire ; quelques-uns préparent le régule d'antimoine avec la poix ou la colophone, en mettant parties égales de poix ou de colophone, & d'antimoine, ou bien suivant quelques-uns, trois parties d'antimoine, & deux de colophone, fondre dans un creuset. On a par ce moyen un beau régule & en bonne quantité ; la raison en est, que dans les préparations communes du régule d'antimoine, la partie la plus volatile du soufre, consomme & emporte beaucoup de la partie mercurielle, ce qui fait qu'il se trouve peu de régule ; au lieu que dans cette dernière préparation, la graisse de la colophane imbibe le soufre de l'antimoine à cause de leur affinité, ainsi toute la partie métallique se change en régule. Au reste l'antimoine seul bien calciné & séparé de son soufre, se forme en régule par la force du feu, sans l'addition d'aucune autre chose ; mais la question est de savoir bien calciner ce minéral. Tous les régules ci-dessus sont simples, passons aux composés.

Les régules composés, sont ceux où il entre d'autres métaux, par exemple, le Mars, le Jupiter, le Soleil : & chaque préparation a ses remarques particulières, par exemple, dans la préparation du régule avec le Mars.

Il est à observer que l'antimoine & l'acier ont de la peine à se bien fondre ensemble, d'autant que l'antimoine se fond facilement, au lieu que l'acier ne se fond qu'avec peine, & qu'il demeure longtemps rouge avant de se fondre au feu, or pour bien faire, il faut mettre dans le creuset une livre, ou du moins huit onces de limailles de fer, ou de clous, & les faire rougir jusqu'au dernier degré, & alors on ajoutera seize ou dix-huit onces, ou suivant quelques-uns, douze onces seulement d'antimoine pulvérisé. Tous les deux se fondront par ce moyen en même temps, & se réuniront en une masse à force de feu, par la raison que le soufre de Mars a radicalement de l'affinité avec celui de l'antimoine. On continuera le feu pour faire fondre cette masse, & quand elle sera fondue, on y jettera de la poudre de nitre échauffée, jusqu'à quatre ou cinq onces, à plusieurs reprises & quand les détonations seront finies le régule sera fondu, jetez-le promptement dans un culot, sans quoi les scories formeraient une croûte qui empêcherait la matière de couler, comme ce régule n'est pas bien dépuré, on le refond deux ou trois fois avec la même quantité de nitre pour le purifier & le polir.

Pour faire le régule avec le Jupiter ou l'étain, ou ajoute une quantité suffisante de Jupiter, & on le fond avec l'antimoine en une masse presque argentée.

Pour faire le régule avec le Soleil ou l'or, on met foudre six fois autant d'antimoine sur le simple d'or, & le régule se trouve au fond.

Soufre doré d'antimoine.

Les scories qui se trouvent à la superficie du creuset dans les préparations du régule, sont des alcalis qui ont absorbé le soufre d'antimoine, & pour en séparer ce soufre, il ne faut que dissoudre les scories dans de l'eau, puis verser quelque acide & spécialement du vinaigre sur cette dissolution. Mais il faut observer que la première fois le soufre qui se précipite, est de couleur obscur, qu'il purge en bas & n'est point inflammable, & que la seconde fois & les autres suivantes, il se précipite un soufre fixe qui devient un excellent diaphorétique en le faisant brûler avec de l'esprit de vin. C'est ce qu'on appelle le soufre doré d'antimoine, si on verse sur la même dissolution de l'esprit de vitriol en place de vinaigre, on excitera une puanteur horrible, mais on en aura un soufre plus diaphorétique, parla raison que les acides arrêtent la vertu purgative de l'antimoine.

La dissolution ou lessive des scories du régule d'antimoine, est très salutaire dans l'obstruction des mois, il faut en recevoir la fumée dans les parties génitales, elle est admirable pour les lotions des ulcères malins dont elle mondifie & déterge toutes les ordures, & les Chirurgiens doivent toujours en avoir : elle est même très efficace, lorsque la gangrène commence, & si la partie est totalement gangrenée, on croit qu'en la mettant deux ou trois fois dans cette lessive, il sort de la partie certaine matière grossière, après quoi elle recouvre sa santé. Elle guérit aussi la galle qui dépend d'un acide ; mais il ne faut pas y mêler rien d'acide, car elle imprimerait sur la peau certaines taches blanches, qui seraient longtemps à s'en aller : enfin cette lessive est bonne pour les clystères, pour ramollir & purger les excréments endurcis.

Antimoine diaphorétique.

La préparation de l'antimoine diaphorétique, est la même que celle du safran des métaux, car il ne s'agit que de fondre l'antimoine avec le nitre pour le fixer. Toute la différence qu'il y a c'est qu'on prend dans la préparation du safran des métaux, parties égales d'antimoine & de nitre, & dans la préparation de l'antimoine diaphorétique, on prend trois parties de nitre & une d'antimoine pour fixer celui-ci, lui ôter sa venu purgative, & le rendre diaphorétique. La masse ayant été fondue suivant l'art, on la dissout dans de l'eau, à laquelle le nitre se mêle pendant que l'antimoine prend le fond en forme de poudre grise. Cet antimoine diaphorétique étant gardée six mois, redevient émétique, parce que l'air lui fournit pendant ce temps-là un nouveau soufre volatil.

Pour empêcher cet inconvénient, on doit se servir dans cette préparation du régule, plutôt que de l'antimoine cru, ainsi l'air ne pourra pas altérer si

facilement l'antimoine diaphorétique, ni le rendre vomitif. En second lieu on doit laver exactement dans l'eau chaude, l'antimoine diaphorétique nouvellement préparé, afin d'en détacher tout le nitre, la lotion faite, on le met digérer quelque temps avec l'esprit de vin, puis on y met le feu, & par ce moyen on a un très bon remède.

Céruse d'antimoine.

L'antimoine diphtérique préparé avec le régule se nomme céruse d'antimoine, qui excite non seulement la transpiration, mais même la salivation comme le mercure.

Durant la calcination de l'antimoine avec le triple de nitre, celui-ci se brûle & donne son esprit : c'est pourquoi si on prépare l'antimoine diaphorétique dans une retorte à long col bien échauffée, en y jetant les ingrédients, cuillerées à cuillerées, l'antimoine se calcinera & se fixera, & l'esprit de nitre ira dans le récipient où il emportera quelque partie du soufre d'antimoine, & cet esprit sera une espèce de clyssus. La masse qui reste au fond de la retorte sera dissoute & lavée comme celle ci-dessus, puis on la gardera pour l'usage.

Nitre antimonié.

On tire encore de cette dissolution, un nitre qu'on appelle nitre antimonié, dont la plus grande partie se forme en cristaux, & la plus grossière reste au fond. Celle-ci est un alcali qui est beaucoup plus en usage dans l'alchimie que dans la Médecine.

Pour l'antimoine diaphorétique, il est d'une grande utilité. La dose est depuis six grains jusqu'à un scrupule : il est meilleur dans les maladies malignes, & pétéchiales, & dans les fièvres intermittences, que le spécifique fébrifuge de Strobelberger, ou de Rivière, surtout si on le mêle avec le sel ammoniac, comme il détruit l'acide il convient à la pleurésie, aux érésipèles, aux affections qui dépendent du sang grumelé, aux chaleurs d'estomac & aux rots, il n'est pas à mépriser dans la galle & dans les maladies vénériennes, le nitre antimonié est fort salutaire dans les fièvres ardentes, tant bénignes que malignes, la dose est d'un scrupule, mais ordinairement on en met une dragme ou deux sur une mesure de bière ou de quelque autre boisson.

Magistère d'antimoine.

En versant du vinaigre sur la lessive, dans laquelle on a dissout la masse d'antimoine diaphorétique, il se précipice une poudre qu'on appelle le

magistère d'antimoine, qui opère plus en demi-dose, que l'antimoine diaphorétique en dose entière.

Antihecticum de Potier.

Du régule simple d'antimoine & des autres métaux, on tait diverses compositions. Par exemple, du régule avec l'étain, on forme l'antihecticum de Potier.

En voici la formule corrigée, car celle de l'Auteur ne vaut rien.

Prenez quatre parties de régule d'antimoine, & cinq parties de Jupiter ou étain, faites fondre le tout dans un creuset, puis jetez-y peu à peu le triple de nitre, il se fera une détonation durant une heure entière pour séparer tout le soufre inflammable & le rendre blanc, ordinairement il est bleu, mais cette couleur n'est pas bonne ; car c'est une marque que le soufre de Jupiter n'est pas encore fixé. On peut néanmoins le séparer facilement en continuant le feu. Ce remède est très salutaire pour la fièvre étique, pour les maladies de la matrice, le pourpre, les fièvres ardentes & les fièvres malignes ; on compose quelquefois l'antihecticum avec le Mars, par exemple.

Prenez parties égales de limaille d'acier & de régule d'antimoine, faites fondre le tout avec le triple de nitre, & calciner durant une heure ; enfin dissolvez la masse dans de l'eau commune, & la poudre de l'antihecticum prendra le fond. Ce remède est bon pour la jaunisse, pour la Cakexie des filles & pour la Galle. Si on mêle la crème de ce remède avec partie égale de Mercure sublimé, on aura une liqueur semblable au beurre d'antimoine. Si on dissout là tête morte dans de l'eau commune, celle-ci deviendra verte & aigrelette, & tiendra lieu d'eau acide minérale artificielle, puisqu'elle est composée de l'antimoine & du Mars corrodés par l'esprit de sel, l'acidité vient de celui-ci, & la verdeur, du Mars. Tous ces remèdes sont excellents, pris de l'avis du Médecin.

Fleurs d'antimoine.

On sublime l'antimoine, ou seul, ou avec le sel ammoniac dans une cucurbite, avec plusieurs alambics placés les uns sur les autres en forme d'aludels, ou avec une retorte à long col. Tout l'artifice consiste à bien ménager le feu, car s'il est trop faible, les fleurs ne se sublimeront point, & s'il est trop fort, la masse se tondra sans donner des fleurs. Pour bien faire, il faut prendre une cucurbite à long col, & y mettre l'antimoine pulvérisé avec le triple de sable, par ce moyen il se sublimera des fleurs, celles qui s'attacheront au haut de l'alambic, seront blanches, celles du milieu seront jaunes, & celles d'en bas seront rouges. Les

premières sont fort malignes, & les dernières sont les meilleures ; parce qu'elles sont les plus fixes. Toutes ces fleurs sont les parties volatiles de l'antimoine, ainsi il n'est pas sûr de s'en servir, particulièrement des blanches, à moins qu'on ne les corrige par des acides qui font les correctifs de tous les sels volatils.

Teinture sèche d'antimoine. Lilium antimonii.

Les fleurs d'antimoine sont composées de la partie sulfureuse de l'antimoine, qui a enlevé avec soi la partie mercurielle, & a laissé la partie alcaline au fond ; partant on peut redonner leur premier corps d'antimoine avec le sel de tartre, ou quelque autre alcali fixe, les fleurs rouges d'antimoines sublimées avec le sel ammoniac, sont admirables dans la Cakexie, & les autres indispositions semblables, on les nomme vulgairement la teinture sèche d'antimoine. Le Docteur Gantzland s'en servait heureusement. Il est fait mention dans Paracelse & ses sectateurs des fleurs d'antimoine, cheiri, ou jaunes, qui ne sont rien autre chose que les fleurs sublimées du régule d'antimoine, & tellement fixées, qu'elles en paraissent jaunes ou rouges. Voyez Basile Valentin. De ces fleurs rouges sublimées avec le sel ammoniac, se fait la teinture d'antimoine, nommée *Lilium antimonii*, dont Paracelse & Hartman étalent les vertus.

Vinaigre d'antimoine.

De la sublimation de l'antimoine passons à sa distillation. On le distille seul, ou avec quelque autre corps qui lui sert de véhicule. Lorsqu'on distille la mine d'antimoine seule & brute, dans une retorte, on en retire une liqueur ou un esprit acide qui est, à la vérité, en petite quantité, mais en récompense très utile en Médecine. On appelle cet esprit le vinaigre d'antimoine, qui est proprement l'esprit du soufre minéral de l'antimoine. J'ai dit qu'on distillait la mine d'antimoine, toute seule & brute, pour marquer qu'elle n'a point encore senti le feu, à cause que cet esprit acide ou vinaigre se perd dans la calcination ; il ne suffit pas de distiller une fois cet esprit, il faut le rejeter plusieurs fois sur la nouvelle mine, le laisser en digestion & le distiller autant de fois qu'on voudra, & on tirera par ce moyen toujours plus de ce vinaigre, & il en sera beaucoup meilleur. Quelques-uns font rougir au feu & éteindre plusieurs fois dans de l'eau la mine de l'antimoine, jusqu'à ce que l'eau en devienne aigrelette. Ils déphlegment celle-ci qui donne un peu d'esprit d'antimoine.

Clyssus d'antimoine.

Si on ajoute un véhicule salin à la mine d'antimoine, on en tirera beaucoup plus de vinaigre, & par l'addition du soufre & du nitre, on en prépare un esprit acide

qu'on nomme ordinairement Clyssus d'antimoine.

L'usage du vinaigre d'antimoine est fort étendu, il est recommandé dans les fièvres malignes pour éteindre la chaleur des fébricitants, & pour tuer les vers, mais il ne peut pas servir de menstrue universel, comme quelques-uns le prétendent, qui se persuadent que l'antimoine est la racine de tous les autres métaux, & qu'il doit par conséquent contenir un menstrue universel. Il est vrai que c'est un menstrue excellent pour tirer la teinture de l'antimoine, & spécialement de la rubine d'antimoine : car c'est une règle des Chimistes, que le menstrue propre pénètre mieux sa substance qu'aucune autre, à cause de la convenance radicale des pores.

Esprit sucré d'antimoine. Huile miellée d'antimoine.

Lorsqu'on distille l'antimoine avec quelque autre corps, il faut que celui-ci soit capable de corroder, de dissoudre, & d'enlever avec soi l'antimoine. Tel est le sucre qu'on y ajoute ordinairement, lequel dans sa distillation, donne un esprit acide qui corrode & enlève avec soi l'antimoine, & fournit ce qu'on appelle l'esprit d'antimoine sucré. Tel est le miel qui étant distillé avec l'antimoine à petit feu, de peur que celui-ci ne bouille, & ne se jette seul dans le récipient, fournit l'huile miellée d'antimoine : l'usage des deux dernières préparations, regarde la Chirurgie seulement, & elles sont l'une & l'autre excellentes pour consumer les chairs baveuses.

Esprit anti-épileptique.

Quelques-uns distillent l'antimoine pulvérisé avec du pain par une retorte, & ils en rirent un très bon esprit anti-épileptique ; car le pain fournit dans la distillation un esprit acide volatil qui dissout l'antimoine, & l'enlève avec soi. L'esprit acide de pain est d'ailleurs un menstrue très propre pour tirer la teinture de l'antimoine, & il a beaucoup d'autres usages parmi les Chimistes.

On distille pareillement l'antimoine avec le sel commun, ou les préparations de ce sel, par exemple, avec l'esprit de sel, ou avec le mercure sublimé.

Beurre & huile glaciale d'antimoine. Cinabre d'antimoine.

Les distillations de l'antimoine avec ce dernier, sont grossières & visqueuses, & on les appelle beurre d'antimoine, huile glaciale d'antimoine & l'écume des Dragons venimeux, c'est-à-dire, de l'antimoine & du mercure sublimé, qu'on appelle ordinairement Dragons. Voici comme on y procéder. On prend parties égales d'antimoine & de mercure sublimé, on mêle le tout exactement dans un

mortier de marbre, puis ont la distille par une retorte à long & large col, placée dans un fourneau au feu de sable à chaleur médiocre, pour tirer le beurre d'antimoine, qui s'attache quelquefois au col de la retorte, & alors il faut le faire fondre adroitement avec un charbon rouge. Quand tout le beurre est sorti, on augmente le feu, & on le fait réverbérer pour faire monter le cinabre d'antimoine qui s'attache au col de la retorte.

L'esprit de sel qui est dans le mercure sublimé, corrode par le moyen du feu, la partie mercurielle ou métallique de l'antimoine, il l'emporte avec soi dans le récipient, & ils forment ensemble une liqueur grossière d'une odeur fort sulfureuse, à cause du soufre dissout de l'antimoine, laquelle liqueur est appelée beurre d'antimoine, à cause de sa consistance. Le mercure vif que l'esprit de sel a quitté, sort en partie avec le beurre d'antimoine, & il se joint en partie avec le soufre, & ces deux derniers sont ensemble un troisième corps composé, qu'on nomme cinabre d'antimoine, à raison de sa couleur.

Remarquez que si on veut avoir plus de cinabre que de beurre d'antimoine, il faut mettre deux parties de mercure sublimé sur une d'antimoine ; mais si l'on veut plus de beurre que de cinabre, il faut mettre parties égales de l'un & de l'autre. Pour rendre le beurre d'antimoine plus fluide, laissez la masse à la cave quelques jours avant l'opération, afin que les espèces humectées rendent un beurre plus liquide. Le mercure sublimé doit être pur sans falsification & sans arsenic ; pour le reconnaître, jetiez sur le mercure sublimé une goûte ou deux d'huile de tartre par défaillance, s'il jaunit, il est bon, mais s'il noircit il est falsifié & il y a de l'arsenic.

On demande de quelle nature est le beurre d'antimoine, s'il est mercuriel, ou antimonial ? Billichius & Angélus Sala, disent qu'il est d'une nature mercurielle : mais c'est contre la vérité ; car outre que le mercure de vie qui est une production du beurre d'antimoine, retourne en antimoine quand on le fond dans un creuset, c'est qu'on peut fort bien faire du beurre d'antimoine sans mercure sublimé ; car si en place de mercure on imbibe l'antimoine pulvérisé avec l'esprit du sel, ou si on mêle l'antimoine avec du nitre & du vitriol, & de la poudre de brique, l'esprit de sel commun corrodera dans la distillation le corps de l'antimoine, & en fera une liqueur grossière, ou le beurre d'antimoine.

Le beurre d'antimoine n'est donc proprement que le régule d'antimoine, corrodé par l'esprit de sel & changé en une liqueur épaisse. Pourquoi, dira quelqu'un, l'esprit de sel quitte-t-il le mercure pour s'attacher à l'antimoine ? Je réponds que c'est à cause que les minéraux ont plus de disposition à se joindre avec les métaux, & comme l'antimoine est un corps à demi métallique, les

acides minéraux s'unifient plutôt à lui qu'au mercure qu'ils abandonnent.

On peut faire encore le beurre d'antimoine avec les autres préparations antimoniales, savoir avec le régule & le verre d'antimoine, & l'antimoine diaphorétique, avec cette différence, que si on distille le régule avec le mercure sublimé, on aura du beurre d'antimoine, & du cinabre ; au lieu que si on distille le verre d'antimoine, ou l'antimoine diaphorétique avec le même mercure sublimé, on aura le beurre d'antimoine sans avoir aucun cinabre, par la raison que la détonation dans la préparation de l'antimoine diaphorétique, & la calcination dans la préparation du verre d'antimoine, ont brûlé tout le soufre qui se doit joindre avec le mercure pour composer le cinabre.

Le beurre d'antimoine sert en Médecine & en Chirurgie, c'est-à-dire, intérieurement & extérieurement. Il sert extérieurement à ouvrir des cautères, en l'appliquant sur la peau par le moyen d'un tuyau de plume à écrire, & il fait une escarre qu'on traite suivant l'art. Il est très efficace dans la gangrène, ou plutôt dans le sphacele, la partie morte qu'on en enduit se sépare elle-même de la vive, après quoi on emploie les mondificatifs ordinaires pour guérir l'ulcère ; il est merveilleux pour le bubon pestilentiel, lorsque le malade à la peau dure, on en applique à la pointe du bubon, ou il se fait un escarre, qu'on ouvre facilement pour y faire les remèdes convenables. Quand la peau est délicate, avec le *magnes* arsenical, & l'emplâtre arsenical, on ouvre l'escarre quand elle est faite, puis on consolide suivant l'art.

Magnes arsenical.

Pour composer les magnes arsenical, on fait fondre dans un creuset au feu de sable, parties égales d'antimoine, de soufre & d'arsenic, ce qui forme, une masse caustique qu'on a nommé le magnes arsenical, parce qu'on le peut porter comme amulette durant les maladies malignes, & la peste même dont il défend par une vertu magnétique.

Enfin le beurre d'antimoine s'applique, salutairement aux abcès, aux ulcères désespérés, putrides, & menacés de la gangrène.

Il n'est pas sur de le donner intérieurement, à cause des sels qui le rendent corrosif, je l'ai vu néanmoins ordonner avec succès dans une fièvre quarte, le malade en avala deux goûtes, donc il fut purgé trois ou quatre fois, il en avala encore une autre fois cinq goûtes qui le purgèrent & le firent suer suffisamment, & il fut parfaitement guéri, mais je ne voudrais pas le risquer. Il y a de quoi s'étonner, que ce remède pris intérieurement ne fasse point vomir, c'est peut-

꧁

être que les acides renfermés dans le beurre de l'antimoine, empêchent sa vertu volatile, car ce remède est composé, comme on sait du régule d'antimoine & de l'esprit de sel concentré.

Le cinabre d'antimoine n'est point mis en usage par les bons Médecins, qu'il n'ait été plusieurs fois sublimé & jusqu'à ce qu'il soit parfaitement rouge, & qu'il ait dépouillé toutes ses impuretés avec le mercure superflu. Par cette purification, il devient un remède véritablement polychreste, & il fait la base du spécifique céphalique du Docteur Michaël, ou de la poudre céphalique d'Hartman. La vertu de ce remède vient toute du cinabre ; car ses magistères qui y entrent n'opèrent rien, & la fécule qu'on y ajoute est ridicule.

Le cinabre est singulier pour les parties nerveuses ou spermatiques, & il n'a pas son pareil dans les maladies convulsives. Quoique la plupart des Praticiens passent sous silence ces sortes de maladies, elles ne laissent pourtant pas d'être les plus fréquentes de toutes, car toutes les douleurs de la colique, de la néphrétique, & de toutes les parties de l'abdomen sont effectivement convulsives, vous n'avez qu'à lire Willis pour vous en convaincre, or le cinabre est si bien le remède de toutes ces affections convulsives, que Craton cet heureux Médecin des trois Empereurs appelait le cinabre naturel, l'aimant de l'épilepsie, éloge qui est dû avec bien plus de justice au cinabre d'antimoine, qui est beaucoup plus noble & meilleur que le naturel.

Il n'est rien de plus salutaire que le cinabre dépuré d'antimoine, pour le tremblement & les autres maladies des articles ; pour ceux qui travaillent aux mines où ils contractent des retirements de nerfs, des contractions, des convulsions & tremblements, pour les maladies & fièvres malignes, & pour la peste même. Ce cinabre est le sudorifique anti-pestilentiel de Potier, la dose est de demi-scrupule à un scrupule ; il le donnait heureusement dans les fièvres malignes, tant aux enfants qu'aux adultes, dans la petite vérole mêlée de l'épilepsie, & dans le délire il y ajoutait des tels volatils, spécialement celui de corne de Cerf, ou d'ambre ; il n'est rien de plus présent pour les vieillards, dans les maladies catarrheuse de la tête, & des autres parties. Si on leur donne deux parties de sel volatil d'ambre sur une partie de cinabre d'antimoine, on fera des merveilles, on le donne aux femmes grosses dans l'appréhension de l'avortement, lorsqu'elles ont eu peur, & dans les fièvres malignes, non seulement pour guérir les mères, mais pour préserver encore les enfants de l'épilepsie, à laquelle ils sont sujets lorsqu'ils naissent si ces inconvénients sont arrivés à leurs mères pendant leur grossesse.

L'érésipèle de la tête qui est une maladie si délicate, que la moindre faute la

rend mortelle, se guérit parfaitement par le cinabre d'antimoine mêlé avec les sels ci-dessus, pour procurer la sueur. Il en est de même de la vérole, & des galles malignes, surtout des dernières, que le cinabre d'antimoine, déracine heureusement par le moyen de la sueur. Les douleurs vagues causées par le scorbut, cèdent au cinabre, ainsi que la passion hystérique, la néphrétique, & les autres passions convulsives, où l'on fait prendre le cinabre seul, ou avec le laudanum ou le camphre, spécialement aux adultes, car il n'est pas si sûr pour les enfants.

Quant à la purification du cinabre, on la fait en le dépouillant de son mercure vif par le moyen des alcalis, par exemple, avec une lessive de savon, ou de sel de tartre ; car alors l'alcali s'attache au soufre d'antimoine, & laisse aller le mercure au fond. On précipite ensuite le soufre de l'antimoine avec du vinaigre.

Bésoard minéral.

On prépare encore avec le beurre d'antimoine deux remèdes internes, savoir le mercure de vie & le bésoard minéral ; celui-ci se fait communément en versant de l'esprit de nitre sur le beurre d'antimoine, alors il y a une grande effervescence, pendant laquelle il se précipite une poudre jaune, de laquelle on retire l'esprit de nitre par trois distillations, en sorte qu'il ne reste qu'une poudre fixe, sur quoi on fait encore brûler de l'esprit de vin. Si on s'est servi d'esprit de nitre, si bien rectifié qu'il se soit uni avec le beurre d'antimoine, sans faire aucune précipitation, une seule abstraction ou distillation pourra suffire. Quelques-uns uns brûlent le Bésoard minéral, pour dissiper tout l'esprit de nitre, mais cela n'est pas nécessaire, car un peu d'esprit acide peut plutôt servir que nuire dans les maladies malignes, l'esprit de nitre ainsi distillé, & uni avec l'esprit de sel ou beurre d'antimoine, s'appelle esprit de nitre Besoardique, on le regarde communément comme l'eau forte, mais c'est mal à propos.

Pour avoir plutôt fait, on prépare le Bésoard minéral en calcinant le safran des métaux avec le tartre & le nitre dans un fourneau à vent, puis on tire par six distillations, l'esprit de nitre d'avec le safran des métaux, après quoi on a un véritable Bésoard minéral.

On fait outre ce Bésoard minéral simple, des Bézoards minéraux, composés par l'addition des autres métaux, & spécialement du Soleil, de la Lune, du Mars, & du Jupiter, dont vous pouvez voir les compositions dans Crollius & Beguin.

Bézoards Solaire & Lunaire.

Dans la composition des Bézoards Solaire & lunaire, il faut que l'or & l'argent soient tout à fait dépouillés de leur cuivre, car s'ils en contiennent encore, leur Bézoards ne seront pas parfaitement diaphorétiques, & à cause du mélange du cuivre, il exciteront le vomissement, & ils auront une saveur vitriolique.

Bésoard martial.

Le Bésoard martial se fait du régula d'antimoine avec le Mars, qu'on distille avec le mercure sublimé, d'où on tire un beurre d'antimoine martial, qui étant mêlé avec l'esprit de nitre, donne une poudre rouge qu'on nomme Bésoard d'antimoine martial.

Bésoard jovial.

Le Bésoard jovial, se compose avec le beurre d'antimoine jovial, & celui-ci avec le régule jovial d'antimoine, & le mercure sublimé. Mais pour mieux faire on y ajoute quatre onces de Jupiter qu'on mêle avec autant de mercure sublimé, d'où on tire le beurre, puis avec l'esprit de nitre, on fixe le Bésoard jovial, qui est un remède singulier dans les maladies des femmes, dans la passion hystérique, dans le pourpre des Accouchées, & pour préserver de l'Hydropisie, ou de la-Cakexie, après une trop grande hémorragie du nez ; il convient aussi aux affections externes des mamelles causées par la terreur, dans les tumeurs des mamelles, & pour empêcher la coagulation du lait.

Le Bésoard martial est salutaire dans l'Hydropisie, dans la Cakexie & la Galle qui s'ensuit, & il arrête heureusement la diarrhée & la dysenterie épidémique.

Le Bésoard minéral simple, eu un excellent sudorifique, dans les maladies malignes, dans la Peste & dans les Galles malignes ; il sauva beaucoup de monde dans une des dernières Pestes de Naples. La dose est de six à huit grains.

CHAPITRE IV.

Des Extraits d'antimoine.

Ces Extraits se font pour tirer le soufre de l'antimoine, qui étant en quelque façon exalté & uni avec les menstrues, fournit les teintures d'antimoine, ainsi c'est à ce soufre qu'elles doivent leur vertu aussi bien que le cinabre. Il y a plusieurs maniérés de faire là séparation, & l'extraction du soufre d'antimoine. La plus commune est celle où l'on se sert des alcalis ; on fait cuire ; par exemple, de l'antimoine cru, ou le régule d'antimoine, ou le safran des métaux, ou quelque autre semblable préparation dans une lessive âcre, ordinairement de

sel de tartre, & de chaux vive, ou des cendres gravelées, afin que les alcalis absorbent le soufre de l'antimoine : en effet ils font ensemble un extrait rouge, de même qu'il arrive dans la préparation du régule d'antimoine, car les scories qui se séparent dans la calcination, donnent par le moyen de la précipitation avec quelque acide, & spécialement avec le vinaigre distillé, le soufre antimonial solaire de couleur rouge, ou le soufre doré d'antimoine dont nous avons parlé ci-dessus. La raison qui fait que les alcalis corrodent l'antimoine & tirent son soufre, c'est en partie parce qu'ils conviennent radicalement avec ce soufre, & en partie parce que ce soufre même contient un acide occulte, avec lequel les alcalis cherchent à se joindre ; mais quand on y ajoute du vinaigre distillé, celui-ci reprend les alcalis qui abandonnent le soufre d'antimoine, lequel tombe d'abord an fond n'étant plus soutenu, ce soufre extrait par le moyen des alcalis n'est pas pur, ni le soufre seul de l'antimoine, il est mêlé de quelques particules dissoutes du régule, de quelques sels de la lessive, & de quelques acides du menstrue avec lequel on a fait la précipitation. Ce qui se prouve, premièrement, en ce que faisant tondre ce soufre avec du borax, il recouvre sa première forme de régule, secondement, parce que le soufre d'antimoine est diaphorétique, & celui-ci est vomitif, ce qu'on ne peut attribuer qu'aux particules du régule. Troisièmement, tout soufre est inflammable, ce que celui-ci n'est pas, à cause de la jonction des sels ci-dessus ; ainsi le soufre commun qui est de soi inflammable, étant dissout dans une liqueur alcalique, puis précipité en lait de soufre, perd son inflammabilité à cause de la même jonction des sels qui fixent sa volatilité & empêchent qu'ils ne s'enflamment.

Tartre tartarifié d'antimoine.

Pendant qu'on prépare le régule d'antimoine a on peut sans beaucoup de travail, composer le tartre tartarifié d'antimoine, en dissolvant les scories du régule composées de sels alcalis & du soufre de l'antimoine, dans de l'eau chaude ; car si au lieu de vinaigre, on se sert de crème de tartre pour précipiter la dissolution, le soufre ira au fond, & en évaporant la liqueur il se fera des cristaux qu'on appelle vulgairement tartre tartarisé, parce qu'ils sont composés de l'acide de la crème de tartre qui a imbibé les sels acides des scories du régule, qui n'ont pas exactement été précipités.

L'usage de ces cristaux ou du tartre tartarisé, est admirable dans les fièvre intermittentes, on en donne après les remèdes généraux de quinze à vingt-quatre grains avant le paroxysme. Starkey, au lieu de précipiter les scories du régule d'antimoine, les volatilise avec des alcalis volatils, & il acquière un soufre exalté d'antimoine d'une grande vertu.

Chacun sait de quelle estime sont les sels fixes volatilisés, quoi qu'il soit inutile de séparer le soufre pur d'avec le cinabre d'antimoine, on le peut pourtant séparer si l'on veut, ou par des alcalis, ou par la limaille d'acier. Par des alcalis en faisant bouillir durant quelques heures le cinabre d'antimoine dans une lessive âcre, & les alcalis absorberont le soufre de l'antimoine & le mercure prendra de soi-même le fond, sinon on y jettera du vinaigre, & il tombera en forme de grumeaux. Popius qui a écrit un Traité de Chimie met digérer dans de l'esprit de vin bien rectifié, le soufre précipité de l'antimoine, puis il distille le tout par une retorte. Le menstrue ou l'esprit de vin fort le premier, & après lui une huile rouge douce au goût, qui a de grandes vertus, & fort au-dessus du cinabre d'antimoine ; je ne sais si la chose est ainsi qu'il le dit, car je ne l'ai point éprouvé.

Pour séparer le soufre du cinabre avec la limaille d'acier, on mêle deux parties de cinabre d'antimoine, avec une partie de limaille d'acier, puis on distille le tout par une retorte, le mercure vif fort, & le soufre demeure uni avec la limaille. On pulvérise cette masse ou tête morte avec du sel ammoniac, puis on la sublime en forme de fleurs & le soufre d'antimoine monte avec le sel ammoniac. On dissout ces fleurs dans l'eau, après quoi on les précipite avec du vinaigre distillé, & par ce moyen le soufre va au fond.

Les teintures d'antimoine tendent ; comme j'ai déjà dit, à tirer le soufre le plus fixe de l'antimoine, & celui qu'on prétend qui soit de la nature de l'or & d'une grande vertu dans la Médecine, lequel agit beaucoup plus promptement & beaucoup mieux sur notre corps, quand il est uni avec un menstrue convenable. Une véritable teinture d'antimoine, est un chef-d'œuvre dans la Chimie, & on croît que demi-once de cette teinture suffit pour donner là couleur de l'or à vingt once d'argent. C'est avec quoi Basile Valentin forme sa fameuse pierre de feu d'antimoine, qui n'est rien autre chose que la teinture d'antimoine distillée par une retorte & fixée. On l'appelle la pierre de Basile Valentin, qui selon lui, diffère de sa pierre Philosophale, en ce qu'elle ne change que l'argent seul en or, & non pas les autres métaux. Voyez l'Auteur qui est digne de foi sur cette matière : pour moi je suis persuadé que tout ce qu'il dit de sa pierre de feu peut être vrai.

Or la teinture véritable d'antimoine consiste en deux points : le premier est l'extraction requise du soufre solaire, le second est l'exaltation convenable de ce soufre extrait. L'extraction se fait par des menstrues acides, spécialement par le vinaigre distillé, l'esprit de verdet, l'esprit de sel, &c. L'exaltation du soufre extrait dépend de sa digestion avec l'esprit de vin, & de sa dissolution suivant

l'art : les acides qui servent à l'extraction du soufre d'antimoine le fixent, & lui ôtent sa vertu émétique, pour le rendre sudorifique : la digestion avec l'esprit de vin ensuite de cette fixation, le détermine à purger par le bas, car si on faisait cette digestion avant sa fixation, la vertu émétique qui consiste dans la volatilité s'exalterait & se volatiliserait bien davantage, au lieu de se fixer.

Le verre d'antimoine eu ordinairement choisi pour tirer la teinture d'antimoine, parce qu'il a perdu la plus grande partie de son soufre, & qu'il ne lui reste plus que le soufre solaire dont il tire sa couleur de pourpre. Par cette raison, Basile Valentin le prend pour faire sa teinture & sa pierre. Et Helvétius Premier Médecin des Princes d'Orange Guillaume II & III, qui a fais un Traité de la vertu du soleil, se sert des verres des métaux pour tirer ses teintures, mais il ne nomme point là menstrue qui est à ce que je crois, l'esprit des cristaux de cuivre.

Willis, au Traité de la fermentation, admire avec raison l'antimoine qui a d'un côté de certaines parties si faciles & se détacher que l'huile de térébenthine ou de lin, suffit pour en tirer des teintures, & d'un autre côté des parties si fixes, que l'eau-forte ne pouvant les dissoudre, il faut avoir recours à l'eau régale. Cela fait pour nous : car toutes ces teintures vulgaires & artificielles, ne sont que simples érosion & superficielles du corps de l'antimoine, divisé en de petites parties, & par conséquent de peu de valeur, au lieu que les véritables teintures, sont des portions de la substance propre du corps qui a été tirée par un menstrue propre avec sa vertu & sa couleur concentrée. Spécialement les teintures des métaux qui sont réservées aux plus heureux Chimistes ; les teintures d'antimoine avec les huiles distillées, ne sont pas de véritables teintures, car les huiles n'agissent point sur le soufre fixe d'antimoine, & il n'y a que les sels capables de dissoudre l'or qui le puissent faire. Voyez ce que dit Basile Valentin de sa teinture d'antimoine, & considérez en bien toutes les circonstances.

Teinture d'antimoine.

Paracelse fixe les fleurs d'antimoine, d'où il tire une teinture, mais c'est un mystère de Paracelse expliqué différemment par les Chimistes Ceux qui ne peuvent pas attraper ces teintures sublimes, se doivent contenter des communes : en voici une qui n'est pas à mépriser. C'est la teinture d'antimoine tartarisé, qui se prépare avec parties égales d'antimoine, & de tartre fondus ensemble dans un creuset, & calcinés jusqu'à ce que la mixtion soit parfaitement jaune ; alors on la retire du creuset pour la dissoudre dans de l'eau chaude, on extrait la poudre qui reste avec de l'esprit de vin, & on évapore la liqueur

jusqu'à une consistance requise. Cette teinture est bonne dans les maladies chroniques, dans la Cakexie, les fièvres intermittentes, la galle, les maladies cutanées, la suppression des mois, & les autres affections des femmes. Elle purifie le sang, elle en précipite les impuretés qu'elle pousse par les urines. Le vulgaire prépare une teinture des scories d'antimoine concassées, puis extraites avec l'esprit de vin rectifié, après une digestion requise, mais c'est plutôt une teinture des sels que de l'antimoine : car l'esprit de vin dans quoi on met infuser des sels alcalis, se teint d'abord d'une couleur rouge qu'il tient de la digestion, comme il parait dans la préparation de la teinture de tartre. La meilleure de toutes les teintures d'antimoine, se tire avec l'esprit de vin & le vinaigre, & Freitagius a raison de dire que qui sait faire celle-ci, se peut aisément passer des autres.

ଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓ

SECTION IV.

Des Végétaux.

CHAPITRE PREMIER.

Du vin & de son esprit.

Je parlerai de la famille végétale le plus succinctement qu'il me sera possible, & je ne dirai que ce qu'il faut pour entendre les principes de la Chimie ; & comme le vin avec les productions y tiennent le premier rang, je commencerai par expliquer sa génération, & les changements qui lui arrivent. Ce que nous dirons du vin, de l'esprit de vin, du vinaigre, du tartre, &c. & pourra facilement appliquer à tous les autres végétaux, particulièrement aux liqueurs vineuses qu'on tire des fruits par expression, au miel & à l'esprit de miel ; ce qui nous épargnera la peine de traiter de chacun en particulier.

Le vin n'est rien autre chose que le suc des raisins tiré par expression, puis dépuré & exalté par la fermentation. Le vin se dépure, lorsque dans la fermentation actuelle il se décharge de ses fèces, & il s'exalte, parce qu'en fermentant ses esprits se développent & le volatilisent. Avant la fermentation on l'appelle moût, qui fermente en ce que l'acide & l'alcali combattent ensemble. Alors les particules hétérogènes se séparent, & celles qui sont capables d'union, s'unissent ensemble, d'où s'ensuit la génération du vin, c'est-à-dire, le changement de la tissure du moût par la fermentation.

Il faut dire ici un mot en passant, de la concentration du moût & des bières selon Glauber. Le but de cet Auteur était de dépouiller ces boissons de leur phlegme, & après les avoir réduites en consistance de miel, de les rendre plus faciles à transporter par Mer ou par terre dans les Pays Etrangers ; alors en versant de l'eau dessus, il prétendait leur rendre leur phlegme & leur premier état. Je dis qu'il prétendait, car au lieu de réussir, Glauber vit changer sa masse déphlegmée en vers ; ce qu'on devait espérer; car en ôtant le phlegme au moût & à la bière, les autres particule s'unissent si étroitement que l'eau ne peut plus les dissoudre, ni par conséquent faire fermenter les sels, puisque ceux-ci ne sauraient agir sans être dissous.

Les raisins passés ou raisins secs, font plutôt un moût concentré ; car en y versant de l'eau & du sucre, il se forme une liqueur vineuse qui devient par la fermentation assez semblable à du vin d'Espagne. Avec les raisins passés & le suc de poires muscatelles, on fait par le moyen de la fermentation un vin

composé, excellent pour corriger la masse du sang dans les Cakexies, & le suc de pommes de rénette fait un vin artificiel, propre dans la maladie hypocondriaque & la mélancolie. Nous avons dit que les particules du moût se volatilisaient & s'exaltaient en esprits, par le moyen de la fermentation, & c'est ce qui fait la différence entre le moût & le vin.

Le moût étant bu fermente facilement, à cause de ses particules hétérogènes, & produit des diarrhées, des dysenteries, & des *choléras morbus*, ce que le vin ne fait pas ; celui-ci enivre par son esprit qui fixe ou cause des mouvements irréguliers aux esprits de notre corps, mais on a beau boire du moût, il n'enivre point, d'autant que ses particules sont confondues, & non encore exaltées e esprits.

Les particules hétérogènes & immiscibles qui se séparent par la fermentation, constituent la lie du vin.

Il est à remarquer, que si on jette de la limaille d'acier dans le moût, il ne fermentera plus. La raison est que les particules acides du moût, agissent sur le corps du Mars & le corrodent, pendant quoi elles ne combattent point avec les particules contraires, ce qui fait cesser la fermentation. On peut par ce moyen préparer avec le moût, une excellence essence de Mars.

L'Anatomie ou Analyse du vin, s'attache à trois choses: à l'esprit de vin, à la terre tartareuse fixe, & à la partie acide du vin ou vinaigre.

L'esprit de vin n'est autre chose qu'un sel volatil huileux, délayé par beaucoup de phlegmes ou bien une huile exaltée par la fermentation & convertie en esprit, car l'huile enlève avec soi le sel volatil, & l'une & l'autre volatilisés par la fermentation actuelle sont l'esprit. Celui-ci à raison de sa partie huileuse, contient un acide volatil qu'elle tempère; & cet acide de l'esprit de vin se démontre en ce que mêlant de l'esprit de vin, avec dé l'esprit de sel ammoniac, ou du sel volatil d'urine, il se fait une espèce de bouillie, parce que le sel volatil de l'esprit de sel ammoniac, s'attache à l'acide volatil caché dans l'esprit de vin, avec lequel il se coagule. L'esprit de vin n'est donc qu'un sel volatil huileux, dissout ainsi que les esprits de tous les végétaux doués d'un sel volatil, & d'une odeur aromatique, qui fournissent par le moyen de la fermentation & du feu, assez d'esprit mais peu ou point d'huile. Les Chimistes ont par conséquent raison de dire que les esprits inflammables volatils font des huiles dissoutes par la fermentation, & les huiles distillées, sont des sels volatils concentrés par un acide un peu graisseux. Ceci fait voir que l'esprit de vin, & les autres de cette nature, sont de nouvelles productions, ou de nouveaux mixtes engendrés par la

fermentation, & bien différents des corps auxquels ils étaient unis, & par conséquent qu'il n'y a aucun esprit ardent qui existe de soi, mais qu'ils sont tous formés de quelque autres corps, par le moyen de la fermentation.

Esprit de vin alcoolisé. Esprit de vin tartarisé.

L'esprit de vin bien rectifié, se nomme vulgairement esprit de vin alcoolisé. On connaît qu'il est bien rectifié lorsqu'on en répand une goûte. & qu'au lieu de tomber à terre, elle se dissipe en l'air ; ou bien si en faisant brûler de l'esprit de vin avec de la poudre à Canon, il se consomme tout, sans laisser aucune marque. Une troisième preuve est de mouiller un linge dans l'esprit de vin, & d'y mettre le feu. Le linge doit rester sec & sans aucune moiteur, si l'esprit de vin est bien rectifié. Il ne faut pas confondre l'esprit de vin alcoolisé avec l'esprit de vin tartarisé, car pour mieux rectifier l'esprit de vin, on a coutume de le distiller sur du sel de tartre bien calciné, qui prend ce qu'il y a de phlegme dans l'esprit de vin, & celui-ci prend à son tour quelques particules du sel de tartre pendant la digestion, ce qui le rend plus efficace & lui donne le nom d'esprit de vin tartarisé, qui est un menstrue beaucoup meilleur que l'esprit de vin simple pour extraire les vertus des végétaux.

Esprit de vin Philosophique.

L'esprit de vin distillé de la lie, enlevé avec soi des particules salines volatiles, qui le rendent plus pénétrant, & plus propre pour servir de menstrue aux végétaux. La distillation de l'esprit de vin de Paracelse, ou dans feu, est de laisser geler le vin au froid, il se trouve au milieu de la masse gelée de l'esprit de vin, qu'on nomme esprit de vin Philosophique. Il est très pur & préférable au vulgaire, qui contracte toujours quelque empyreume qui change sa tissure.

La partie acide du vin, est la base & le fondement de tout : le mixte : c'est par elle que le moût se change en vin : c'est par elle que le vin se change en vinaigre : c'est par elle que le tartre s'engendre: enfin c'est par elle que toutes les altérations du vin le font.

Quant à l'usage médical du vin, il est très grand & très salutaire : & comme il a deux substances, l'une volatile & spiritueuse, l'autre acide & fixe ; à raison de la première, il est bon pour réjouir les esprits de notre corps, ce qui fait qu'il est appelle par un Savant, l'or végétal potable, & par Paracelse, le Prince & le nectar des végétaux. Cette partie spiritueuse du vin a la faculté de tempérer les humeurs acides ramassées dans notre corps, de même que nous voyons l'esprit de vin édulcorer les esprits acides végétaux. Il résiste à la corruption, par sa

substance pénétrante, & il est d'un grand secours dans les ulcères putrides & enclins à la corruption, si on le mêle avec la thériaque ou quelque chose de semblable. L'esprit de vin camphré convient aux parties gangreneuses. & il adoucit puissamment les douleurs de la goûte, il guérit les érésipèles, en dissolvant l'acide qui les cause, spécialement si on le mêle avec le rob de sureau pour en oindre la partie. Mais il faut observer que l'excès de vin dissipe la faculté animale, pour parler le langage des Anciens, attendu qu'il fixe les esprits, comme il paraît par l'envie de dormir, à quoi les ivrognes sont sujets.

A ration de la partie acide, le vin est favorable à l'estomac & à ses affections. Il convient même dans les fièvres ardentes, & on peut le donner en sûreté, nonobstant le vulgaire qui crie que le vin échauffe, cela n'est pas considérable ; car on a vu cent fois que le vin faisait beaucoup mieux dans les fièvres continues & intermittentes, que les juleps & les autres compositions plus laborieuses. Il faut pourtant ici de la médiocrité ; car l'abus du vin cause de grands maux à nos corps. C'est de là que le calcul vient, ainsi que la goûte, en tant que l'acide du vin bu trop abondamment affaiblit à la longue le ventricule qui ne retient plus l'acide dans sa capacité ; mais le laisse couler des premières voies jusque dans la masse du sang, par le moyen duquel il est porté aux parties nerveuses & sensibles, où il cause les douleurs de la goûte, ou de quelque autre sorte. Le parésis, ou la stupeur des membres, les contractions des parties, &c. dépendent du même acide, qui est le plus grand ennemi des nerfs.

CHAPITRE II.

Du vinaigre.

LE vinaigre se fait, non pas lorsque les particules volatiles salines s'exhalent, mais quand elles sont dominées & déprimées successivement par l'acide du vin : ou bien quand l'acide du vin s'exalte, fait prendre le dessus, & fixe la partie huileuse & spiritueuse : car l'esprit du vin n'est pas séparé du vinaigre, il est seulement déprimé & fixé. Ce qui se démontre en ce que si on renferme du vin défait dans un vaisseau bien fermé, il s'y fera du vinaigre, quoiqu'il ne se fasse aucune exhalation de l'esprit de vin. On tire de l'esprit de vin du vinaigre même, joint au sucre de Saturne. De plus, si on met infuser du corail dans du vinaigre, celui-ci se radoucit. Ce qui arrive parce que le corail concentre l'acide du vinaigre, & donne le moyen à la partie volatile de s'exalter.

Plus le vin est fort, plus le vinaigre en est vigoureux, & quelques-uns y ajoutent des choses douées de beaucoup de sel volatil, comme la semence de Moutarde, de Roquette & le Poivre, pour le rendre plus âcre.

Comme l'esprit de vin est fixé dans la génération du vinaigre, il s'enfuit que dans la distillation de celui-ci, le phlegme doit sortir le premier, & l'esprit de vin ne sort qu'après le phlegme. Le contraire arrive dans la distillation de l'esprit de vin. La distillation du vinaigre se doit faire au bain-marie, & une seule fois, car plus on le rectifie, plus il est faible : on doit au reste faire un feu lent, de peur que l'esprit ne sente l'empyreume. On aiguise le vinaigre avec le sel ammoniac, pour s'en servir à faire des extractions : si on distille, par exemple, quatre livres de vinaigre, avec demi-once de sel ammoniac, on aura un vinaigre très âcre & très propre à dissoudre certains métaux, & certains minéraux. Que si on le distille avec du nitre & du sel gemme, il enlèvera les esprits de ces derniers avec soi, & sa vertu s'exaltera considérablement. L'acide du vinaigre est volatil, pénétrant & préférable aux esprits acides des minéraux, qui se concentrent avec les sujets dissous, & les resserrent trop, ce que le vinaigre ne fait pas.

Quant à l'usage du vinaigre en Médecine, c'est un alexipharmaque souverain dans la peste, & beaucoup plus sûr que la thériaque. C'est la raison pourquoi nous avons tant de vinaigres besoardiques. Il corrige la virulence ou la malignité des végétaux, spécialement de l'opium & des purgatifs. Le vinaigre fait revenir ceux qui ont trop pris d'opium, & il corrige la fumée maligne des charbons.

Il est inutile de demander si le vinaigre est chaud ou froid ? Son acidité styptique & la coagulation qu'il cause au sang démontrant en quelque façon qu'il rafraîchit, mais les particules spiritueuses volatiles, & inflammables dont il est composé disent le contraire. On se sert même du vinaigre pour dissoudre le sang coagulé, & alors on le mêle avec les yeux d'Ecrevisses, les perles & le corail, parce qu'il ouvre ces mixtes & facilite leur opération. Le vinaigre a pourtant ses inconvénients ; & son acide pénétrant ne permet pas de l'employer sans jugement. Il est contraire aux parties nerveuses & aux hypocondriaques qui sont déjà remplis d'un acide assez corrosif. Enfin il ne convient point aux femmes hystériques, à cause des effervescences qu'il est capable d'exciter dans leurs intestins, & par conséquent la suffocation de matrice.

CHAPITRE III.

Du tartre du vin.

LE tartre du vin, est suivant Paracelse; un enfant beaucoup plus noble que son père, dont la génération est bien dépeinte par Van Helmont, au Traité intitulé, du tartre du vin : nous avons dit ci-dessus, que l'acide faisait la base du vin : je

dirai plus ici, savoir que le vin reçoit non seulement son être de l'acide, mais encore toutes ses altérations. Voici donc comment le tartre s'engendre. Pendant que l'acide du vin corrode la lie, il se coagule lui-même avec les particules salines qu'il dissout, il retire en même temps les parties terrestres, & l'union de ces trois choses fait le tartre.

La lie du vin se fait comme j'ai déjà dit, en ce que dans la fermentation la partie terrestre hétérogène se précipice au fond. La lie n'est pourtant pas toute terrestre, elle a ses principes salins, c'est-à-dire, beaucoup d'acide & d'alcali fixes & volatils embarrassés, & faisant corps avec elle. Pour preuve de cela, c'est qu'on tire par la distillation de la lie de vin, un esprit ardent très excellent, & même en procédant bien, un sel volatil en forme de neige, avec un esprit très volatil. L'acide ne saurait corroder la lie du vin qu'il ne se coagule en même temps avec les particules corrodées suivant la règle qui porte, que tout acide se coagule avec les corps qu'il dissout. Et c'est ce qui fait le tartre, comme il a été dit ci-dessus; le tartre s'attache aux côtés du tonneau, pour deux raisons : la première est que le vin a plus d'acide en cet endroit, comme il paraît lorsqu'on expose un tonneau rempli de vin à un grand froid, car le vin se gèle vers les côtés du vaisseau, & l'esprit de vin prend le milieu : la seconde raison que les sels ne sauraient se coaguler qu'ils n'aient un sujet ferme auquel ils s'attachent, comme est le bois de chêne, duquel les tonneaux sont ordinairement faits.

Le mot de tartre a trois significations ; il signifie premièrement l'acide du vin inséparablement, lequel est plus ou moins fixe dans divers vins. L'acide de certains vins, par exemple, du vin d'Espagne monte dans l'alambic, & ne laisse qu'une liqueur insipide, celui des autres, en plus fixe & embarrassé avec des parties terrestres, qui sont que les parties volatiles montent dans la distillation, & que les fixes demeurent en forme de chaux. Ceci est manifeste dans le vin de Jéna : car si on en répand le soir sur une table, on y trouvera le lendemain au matin le tartre attaché. L'acide du vin se démontre en ce que si on y laisse un œuf durant quelque temps, celui-ci paraîtra couvert de petits cristaux, attendu que l'acide du vin corrode l'alcali de la coque de l'œuf, & forme avec lui un troisième sel salé en forme de cristal : de plus en ce que les yeux d'Ecrevisses infusés dans du vin, lui ôtent son acidité, c'est-à-dire , qu'ils imbibent l'acide ; en second lieu, le tartre se prend pour la lie du vin, donc nous venons de parler. En troisième lieu, il signifie proprement une pierre fort dure, qui le trouve adhérente aux parois des tonneaux du vin, & c'est de ce dernier dont nous entendons parler ici.

Le tartre est blanc ou rouge, selon la couleur du vin qui l'a produit, l'un & l'autre ont presque les mêmes vertus. Quant aux principes du tartre, il contient beaucoup de sel acide, plus ou moins fixe, avec beaucoup de sel urineux, entremêlés de parties terrestres fixes, & d'une huile qui lie & soude les parties du mixte. Cette analyse montre assez les vertus du tartre : car en tant qu'il eu composé d'un acide & d'un alcali, en sorte que le premier domine comme volatil, il doit être bon pour inciter & déterger les mucosités tant de l'estomac que des intestins. C'est un doux laxatif, spécialement si on joint deux ou trois grains de diagre de & demi-dragme de crème de tartre : & celle-ci prise avant les purgatifs, avance beaucoup leur opération. De plus le tartre est fort diurétique, & il déterge puissamment les canaux des reins. Néanmoins comme le tartre renferme beaucoup de terre & de lie qui ne se peut digérer dans l'estomac, & se précipite au fond en forme de chaux, on prépare le tartre avant de s'en servir.

Cristaux de tartre.

La préparation consiste à le purifier de sa partie terrestre par des dissolutions & coagulations réitérées, qui nous donnent la crème & les cristaux de tartre ; quelques-uns s'imaginent que plus ces cristaux sont dissous & coagulés de fois, plus ils sont purs, mais ils se trompent ; car plus on les dissout, plus on les affaiblit, à cause que l'eau retient toujours quelque portion de l'acide volatil, & diminue leur vertu, une solution & une cristallisation suffisent. D'autres pour avoir des cristaux plus blancs & en plus grande quantité, jettent un peu d'alun dans la dissolution. Mais que gagnent-ils, sinon qu'au lieu de cristaux laxatifs, ils en font des styptiques & astringents.

Hépatique rouge.

Le tartre ainsi préparé & dépouillé de sa terre, ne convient pas encore à toutes sortes de maladies, il y est même quelques fois contraire à cause de son acidité. En ce cas on emploie les cristaux ci-dessus avec le sel fixe de tartre, ou bien on les fait fermenter avec le sel de tartre, & par ce moyen on a des cristaux salés, bien plus efficaces & plus utiles que les cristaux acides de tartre, parce qu'ils se sont remplis ou rassasiés de leur propre sel & devenus détersifs ; ce qui les rend d'une grande recommandation dans le mal hypocondriaque, dans l'Hydropisie, la Cakexie, le scorbut, &c. Zwelpher enseigne dans son Mantissa, la manière d'altérer le tartre avec les végétaux. Le tartre avec la limaille d'acier, donne des cristaux très salutaires dans les maladies chroniques, & on trouve dans les boutiques de la crème ou des cristaux de tartre rouges, appelles vulgairement hépatique rouge, qui sont très bons, pour corriger les grandes chaleurs qu'on

ressent en Eté, pour éteindre l’ardeur & la soif des fièvres tierces, & pour dissiper l’ivresse.

Dans la distillation du tartre à feu ouvert, il sort en premier lieu un esprit phlegmatique, puis une huile puante, & il reste au fond de la retorte une tête morte noire composée du sel alcali, & des parties terrestres, comme le tartre est acide de sa nature, on demande que devient son acidité ? Elle demeure dans l’huile. Le tartre étant composé d’alcali & d’acide, & ces deux sels venant à combattre ensemble, il se fait une effervescence ou gaz sauvage au langage de Van Helmont qui rompt tout, à moins qu’il ne trouve un passage. Dans ce combat, ces deux sels se concentrent ensemble, & rencontrant un corps graisseux avec lequel ils s’unissent, ils forment une huile pendant que le reste se change en alcali fixe par la force du feu. Il faut séparer l’esprit d avec l’huile, & le rectifier plusieurs fois, afin de le rendre volatil, on ne doit pourtant pas prétendre qu’il le devienne parfaitement, par cette méthode, c’est-à-dire, qu’il soit un peu alcali, dépouillé de tout acide ce qui est réservé aux Chimistes les plus raffinés.

Esprit de tartre volatil.

Quelques-uns pour avoir un esprit de tartre très volatil, rectifient l’esprit de tartre sur sa tête moite, d’autres avec la chaux vive, d’autres avec un alcali approprié, par ce moyen l’alcali fixe absorbe ce qui reste d’acide dans l’esprit de tartre & il ne monte que l’esprit le plus pur, & l’alcali le plus volatil, qui se peut tirer au feu de fable. La meilleure méthode de toutes, eu de laisser fermenter le mercure cru avec son sel propre, puis distiller le tout. On tire par cette conduite un esprit de tartre très volatil, & d’une grande vertu en Médecine.

Le sel de tartre distillé avec la chaux vive, donne un esprit très efficace, mais en petite quantité. Le même sel distillé avec l’alun cru ou brûlé, fournit un esprit volatil urineux, qui fait avec le camphre, la base de la teinture bézoardique de Paracelse, où il entre trois parties d’esprit volatil de tartre, une partie d’esprit volatil de vitriol, & quatre ou cinq parties d’esprit thériacal camphré. Ceci fait voir la différence des teintures bézoardiques vulgaires préparées avec des esprits tout phlegmatiques, & de la teinture bézoardique de Paracelse qui demande des esprits tout volatils.

Les vertus de l’esprit volatil de tartre, sont à la vérité si grandes, qu’on n’a point de paroles assez énergiques pour les exprimer, car comme il renferme un alcali volatil très pur, il absorbe & radoucit quelque acide que ce soit, il n’est point par conséquent de meilleur remède pour le mal hypocondriaque, la goûte, la

paralysie ensuite de la colique, qui est endémique en Moravie, la pleurésie, hydropisie & toutes les maladies chroniques, qu'il guérit en chassant leur cause matérielle par les urines, ou par les sueurs. En un mot étant pris intérieurement, ou appliqué extérieurement il absorbe, corrige & radoucit l'acidité qui picote les nerfs ou les tendons. Enfin il empêche qu'il ne produise aucune coagulation. Tout volatil ne détruit pas tout alcali, chacun combat le sien ; il n'y a que l'esprit de tartre volatil à qui cède toute sorte d'acide, ce qui marque son prix & son excellence.

L'huile de tartre puante.

Dans la distillation du tartre, l'esprit est suivi de l'huile de tartre puante, qui n'est rien autre chose qu'un alcali concentré par un acide graisseux. Cette huile rectifiée & clarifiée sur de la corne de Cerf brûlée est un excellent sudorifique, deux ou trois goûtes procurent puissamment la sueur dans les maladies malignes, où l'on a de la peine à suer, & sont un présent secours, dans la colique & dans la passion hystérique. Elle convient extérieurement aux douleurs de la goûte & au calcul des reins, elle guérit & mondifie salutairement les bubons pestilentiels ; & si on y ajoute de l'esprit de vin, sa puanteur se changera en odeur de Romarin.

Sel fixe de tartre.

Il nous reste à considérer dans la distillation du tartre, la tête morte de couleur noire, & le sel fixe de tartre qu'on en tire. C'est le maître de tous les tels fixes, & il n'a point son pareil tant en Alchimie qu'en Médecine. Il augmente la vertu de tous les menstrues, soit d'eau, soit d'esprit de vin, & il facilite beaucoup l'opération des décodions & des infusions purgatives. C'est un bon diurétique & diaphorétique, il est spécifique pour les fièvres, il tient le premier rang entre les cosmétiques, surtout pour remédier aux dartres, aux pustules, aux taches & à la couperose, &c. Enfin l'onguent de céruse avec l'huile de tartre par défaillance, est connue & éprouvé contre la galle.

Les Alchimistes n'ont point de meilleur menstrue que le sel de tartre pour dissoudre, presque tous les minéraux, & extraire leur soufre : il est excellent pour revivifier les métaux & travailler leur mercure ; c'est pourquoi il est appelé sel récuscitatif.

Terre foliée du tartre.

Avec le sel de tartre & l'acide volatil du vinaigre, on fait la terre foliée du tartre qui est proprement un tartre régénéré, dont on peut tirer comme du tartre, de

l'esprit de l'huile & du sel fixe. Cette terre foliée avec de l'esprit de sel ammoniac, est un remède salutaire contre le mal hypocondriaque, les maladies de l'urine & des filles. Voyez Schuvalbe sur l'acide & l'alcali.

Les Chimistes non contents de ce sel fixe de tartre prétendent le volatiliser ; mais il ne faut pas confondre ici le sel volatil, tiré de la lie du vin, avec le sel de tartre volatilité. Celui-ci est recherché avec d'autant plus d'empressement par tous les Chimistes, que Van Helmont assure que c'est le menstrue universel des Alchimistes, & outre cela un remède qui pénètre jusqu'à la quatrième digestion, que cet Auteur place dans les artères, & qui déterge & purifie toutes les ordures du corps par sa venu saponaire.

On tente la volatilisation du sel de tartre en plusieurs manières, les uns se servent du vinaigre, & procèdent comme dans la terre foliée. Les autres cohobent & digèrent plusieurs fois le sel de tartre avec l'esprit de vin comme dans le baume Samech de Paracelse, mais en vain : d'autres comme Van Helmont, emploient inutilement l'huile fétide de tartre, d'autres entreprennent cette opération par le moyen de l'air. Zwelpher met fondre le sel de tartre & la cave, & il se persuadent ridiculement qu'il se volatilise à mesure qu'il s'empreint du sel acide volatil de l'air. Il est vrai que celui-ci altère le sel de tartre liquéfié, mais il le change en un sel salé nitreux, non pas en un sel volatil : une marque que le sel de tartre attire le sel acide de l'air, c'est qu'ayant été dissout à l'air il fait effervescence avec de nouveau sel de tartre.

Teinture de sel de tartre.

C'est perdre sa peine que d'extraire la teinture du sel de tartre, avec de l'esprit de vin rectifié, car le sel de tartre se change dans le feu en un corps calciné rouge qui donne facilement une teinture rouge à l'esprit de vin, mais celle-ci vient moins du sel de tartre que des parties sulfureuses terrestres. Si on tirait une teinture du sel de tartre avec de l'esprit de vin non déphlegmé, elle pourrait servir de quelque chose & avoir quelque vertu.



CHAPITRE IV.

Des herbes & de leurs vertus.

Nous n'examinerons ici que sommairement les constitutions & les vertus des autres végétaux, par rapport aux principes de Chimie on a coutume d'exprimer les qualités des Plantes par les mots de chaud, de froid, d'humide & de sec comme si le goût pouvait juger de la chaleur, du froid, & des autres qualités qui appartiennent au toucher, & comme si une saveur mordicante qu'on trouve dans une Plante, pouvait faire connaître quel est son degré de chaleur. Les Chimistes jugent bien mieux de ces qualités, en les attribuant aux différents mélanges des sels. Lorsqu'au lieu de dire comme les Galénistes, qu'une Plante âcre, par exemple, est chaude, ils disent qu'elle contiens un sel volatil âcre.

On demande si les sels fixes existe : dans les végétaux, avant l'incinération ? Je réponds que non avec Schuvalbe. Il n'y a point en effet de sel fixe dans aucun des végétaux, avant qu'il ait passé par le feu actuel, qui en rompant les liens du mixte, donne moyen à l'alcali & à l'acide de s'approcher & de se joindre, & la force du feu les fixe dans la cendre d'où ils sont tirés en forme de sel fixe. Le feu, continue cet Auteur, engendre les sels des végétaux, & ils ne les trouve pas tous fixés, il les produit & ne les tire pas. Pour preuve de cela, le bois pourri ne donne aucun sel fixe, & les végétaux desséchés à l'air, en donnent très peu, parce que le sel volatil, acide & alcali s'est envolé en tout ou en partie avant l'incinération, au lieu que si on brûle du bois vert & des végétaux tout frais, on aura beaucoup plus de sel. Mais pour garder ici quelque ordre & remplir la promesse que j'ai fait d'être succinct, je diviserai toutes les Plantes en cinq classes.

La première classe comprend les Plantes aqueuses, & presque insipides, comme le pourpier, la joubarbe, la laitue, les endives, &c. qui contiennent toutes un sel volatil tempéré & caché, & on les nommé rafraîchissantes, parce qu'à raison de ce sel elles corrigent l'acide, qui cause les chaleurs & les inflammations. L'alcali caché de ces Plantes se démontre en ce que leurs essences précipitent les dissolutions du Saturne, faite avec le vinaigre, ce qui arrive à cause que l'alcali de ces herbes, s'unit avec l'acide du menstrue, & chasse le Saturne des pores qu'il occupait. On demande si les eaux distillées des Plantes qu'on trouve communément dans les boutiques, sont de quelque efficacité? Van Helmont dit que non. Il appelle ces eaux des tueurs simples des herbes, & assure qu'elles ont très peu de vertu ; ce qui est vrai des eaux insipides & fans odeur, non pas de

celles qui gardent l'odeur & la faveur de leurs simples, & qui ont ère préparées par plusieurs digestions & cohobations.

La seconde classe contient les Plantes aqueuses, mais acides, comme toutes les espèces d'oseilles d'alleluya, & toutes celles qui ont une saveur acide. Ces Plantes ont un acide retenu dans un alcali caché, leurs eaux ne sont pas bonnes comme leurs sucs, surtout à l'égard du suc rouge de l'oseille qui est d'une saveur très agréable, toutes ces Plantes sont bonnes pour l'estomac, & très utiles dans les fièvres ardentes pour tempérer la chaleur de la bile. Leur suc évaporé suivant l'art, donne un véritable tartre ou sel essentiel cristallin de la même saveur & figure que le tartre du vin.

La troisième classe renferme les Plantes d'une saveur amère sans odeur, qui ont un sel subtil de la nature des alcalis, ou nitreux celles sont la chicorée, le chardon bénit, le chardon de Notre-Dame, l'houblon. la sumeterre, la petite centaurée, la dent de Lion, &c. On tire de leurs sucs par l'évaporation, un sel essentiel qui étant dépuré par une lessive, donne un sel inflammable. Ces Plantes à raison du nitre font détersives, diurétiques & sudorifiques : elles conviennent par conséquent dans les maladies chroniques, où il s'agit de nettoyer les ordures & rétablir la constitution de la masse du sang. On s'en sert heureusement dans les décoctions, auxquelles elles communiquent promptement leurs vertus, & dans des nouëts diurétiques altérants, &c.

La quatrième classe est composée des Plantes âcres & pénétrantes, lesquelles possèdent un sel volatil très âcre. Telles sont le cresson, la cochlearia, la moutarde, l'armoracia, le raifort, la roquette, le poivre, &c. Ces Plantes sont nommées antiscorbutiques, & se donnent pour corriger l'acide qui pèche dans le mal hypocondriaque, dans la Cakexie, &c, Les eaux distillées de ces Plantes, entraînent avec soi quelque portion de sel volatil âcre, ce qui leur donne quelque efficacité. Ces mêmes Plantes par le moyen de la fermentation fournissent un esprit qu'elles n'avaient pas avant la fermentation, & qui s'est formé des particules salines, oui se sont volatilisées & jointes avec les huileuses, & enfin se sont changées en esprit à force de fermenter.

Est-il nécessaire, dira quelqu'un, de faire fermenter ces Plantes pour en tirer l'esprit, puisqu'elles sont remplies de beaucoup de sels volatils ? Ceux qui tiennent la négative disent que les sels les plus volatils dans lesquels la vertu de ces Plantes consiste, s'exhalent dans la fermentation. Ce qu'ils confirment par l'odeur de ces Plantes qui se fait sentir dans tout le voisinage durant qu'elles fermentent. Ceux qui tiennent l'affirmative, disent que la fermentation sert à ouvrir ces mixtes, & à volatiliser les sels qui y sont fixés, & que le peu qui

s'exhale n'est d'aucune considération, parce que ces sels sont tellement liés & embarrassés ensemble, qu'il est difficile qu'ils s'envolent. *En* effet l'esprit de la cochlearia préparé par la fermentation est beaucoup plus âcre que celui qu'on tire par la distillation seule. Ordinairement on distille ces herbes, on remet la liqueur distillée sur des nouvelles pour la rectifier, puis en faisant fermenter le reste, on en tire encore un esprit très bon.

La cinquième classe est des Plantes odoriférantes & aromatiques, comme la sauge, le romarin, le pouliot, le thym, le serpolet, le lévistie, l'angélique, la semence d'anis, de fenouil, de cumin, &c. Ces Plantes ont un sel volatil huileux, & elles donnent dans la distillation, une eau surnagée par une huile dans laquelle la vertu de la Plante eu concentrée. Le sel fixe reste dans la tête morte. Elles fournissent aussi de l'esprit par le moyen de la fermentation, mais il vaut mieux en tirer l'huile, parce que la vertu de la Plante y est moins altérée.

Ces Plantes à raison de leurs facultés sont dites céphaliques, stomachiques, nervines, utérines, cordiales, &c. Elles sont la base de toutes les eaux apoplectiques & épileptiques ; à cause de leur sel volatil aromatique, très salutaire aux nerfs que l'esprit de vin exalte.

A raison de leur partie huileuse ; elles sont bonnes contre les vents, en empêchant la fermentation contre nature qui les engendre.

CHAPITRE V.

Des Fleurs.

ON peut les diviser en trois classes. La première classe contient les fleurs sans odeur comme celles de nimphée, d'antirrhinum, d'ancolie, de cyanus, ou bluet. &c. L'eau tirée de ces fleurs est inutile, mais leur suc épaissi n'est pas toujours à rejeter.

La seconde classe comprend les fleurs qui n'ont qu'une odeur superficielle comme le muguet, les roses, la violette, le jasmin, l'hyacinthe, &c. qui se dissipe facilement, on en tire par la distillation peu ou point d'huile odoriférante, si ce n'est par le moyen de l'infusion. Par exemple, on stratifie des fleurs de jasmin, avec de l'huile de behen qui se charge de l'odeur du jasmin ; mais ces huiles sont plutôt cosmétiques que médicales.

La troisième classe renferme les fleurs odoriférantes & aromatiques, dont la vertu est concentrée, comme la lavande, le thym, le serpolet, &c. Ces fleurs ont la même vertu que les Plantes aromatiques, & sont nervines : on en peut tirer de

l'huile, & elles donnent avec de l'esprit de vin, un véritable esprit de vin aromatique.



CHAPITRE VI.

Des Bois.

Les bois sont presque tous d'une même nature, & on en tire par le moyen du feu premièrement de l'eau simple, secondement un esprit acide troisièmement une huile grossière, puante & empyreumatique, quatrièmement il se trouve dans la tête morte un sel fixe avec une terre noire.

L'esprit des bois contient de l'acide & un esprit ardent, car si on le verse sur du corail ou sur d'autres corps terrestres fixes, ceux-ci prennent & retiennent la partie acide & abandonnent dans la distillation la partie volatile ardente qui est presque semblable à de l'esprit de vin. L'esprit de bois est un excellent sudorifique, la dose est de demi dragme à une dragme. Tous les bois sont en un mot sudorifiques, soit en décoction, soit en forme d'esprit ou d'essence, celle-ci est salutaire pour les affections cutanées & catarrheuses.

L'huile des bois est pareillement un puissant sudorifique. Elle convient aux bubons pestilentiels, aux ulcères, à la vérole, &c. La suie qui procède du bois, est l'esprit acide qui s'envole, lequel est composé d'un acide volatil, & d'un sel volatil urineux. On tire de la suie les mêmes choses que du bois dont elle vient, c'est-à-dire, un phlegme, un esprit, un sel volatil, une huile & la tête morte. L'esprit de suie pousse par les Sueurs, & est salutaire à la pleurésie, la dose est d'une dragme. L'emplâtre de térébenthine & de suie, est admirable pour appliquer aux pouls dans les fièvres longues, & il est l'une grande utilité dans les ulcères chancreux, à raison de son sel volatil.

CHAPITRE VII.

Des Semences.

Les unes sont nourrissantes, les autres sont médicales ou altératives. Les premières sont tempérées & les dernières excèdent en chaleur ou en odeur. On en peut faire commodément trois classes.

La première comprendra les semences qui excédent en odeur ou en saveur, & sont nommées carminatives : elles renferment un sel volatil huileux, comme la semence de fenouil, d'anis, de carvi, de cumin qui se tire tantôt par distillation, tantôt par expression, & qui fait toute leur vertu. Etant infusées dans du vin, elles chassent puissamment les vents, elles sont pareillement nervines, & remédient aux convulsions qu'on a coutume d'attribuer aux vapeurs âcres.

La seconde classe contiendra les semences d'une saveur excessive & très âcre comme la semence de la moutarde, de cochlearia, du poivre ; elles ont beaucoup de sel volatil âcre joint à quelque peu d'acide, à raison de quoi elles conviennent au scorbut où l'acide rance & vicié domine ; elles ne fournissent aucunes préparations, excepté un esprit qu'elles donnent par la fermentation.

La troisième classe sera composée des semences tempérées, & particulièrement de celles qui sont nourricières, à raison d'un certain mucilage qu'elles contiennent qui est tantôt plus aqueux, comme dans la semence de persil, de fenugrec, les quatre semences froides, fie les quatre petites. Tantôt plus huileux, comme dans la semence de lin, & des amandes douces. On tire de l'huile par expression de ces dernières semences, & on peut tellement volatiliser & subtiliser les autres qu'elles donnent un esprit, comme il est manifeste dans la bière, & les autres boissons préparées avec l'orge & le froment qui enivrent. On tire même un esprit ardent & inflammable, par le moyen de la fermentation ; lequel enivre puissamment.

Le pain se forme quand les principes fermentatifs du grain sont arrêtes au milieu de leur volatilisation, & quand les acides fixes sont réduits en une masse avec les autres particules.

La préparation du pain consiste particulièrement dans la fermentation, par la moyen de laquelle l'acide volatil du levain qu'on y a ajouté, ôte la viscosité de la farine, & ouvre la porte aux parties salines & sulfureuses, qui sortent de leurs entraves, se volatilisent, & se convertissent en esprit volatil ardent. Avant que toutes ces parties soient volatilisées, il faut mettre la pâte au four, ou pendant qu'elle cuit, une portion des particules volatilisées, s'envole en forme d'esprit qui remplie tout le lieu d'une odeur très agréable, & qui est un confortant plus excellent que toutes les eaux des Perles. Kerker, enseigne la méthode de ramasser cet esprit. L'autre portion des sels imparfaitement volatilisés, à cause de l'action qui arrête la fermentation, demeure embarrassée avec les autres particules. Mais on peut la tirer par le moyen du feu & d'une retorte en forme d'esprit volatil, qui tire sur l'acide d'où dépend l'acidité subtile du pain.

Voilà les vertus générales des végétaux qui ne doivent pas être confondues avec les vertus spécifiques de chacun en particulier, laquelle est fondée sur la constitution individuelle du mixte. Il se trouve, par exemple, beaucoup de Plantes qui conviennent entre elles en saveur âcre, & qui sont toutes différentes à raison de leur spécifique : ainsi l'absinthe & la petite centaurée conviennent en amertume, & différent en ce que l'un fortifie l'estomac et l'autre guérit les fièvres.

On doit dire la même chose de toutes les parties des Plantes, les fleurs de muguet guérissent l'épilepsie, celles de primevère & de romarin, la paralysie, & le safran est pour la suppression des mois des femmes. Tous les bois sont généralement sudorifiques, mais spécifiquement le buis est anodin, le coudrier anti-épileptique, le sassafras convient aux catarrhes, & le gayac à la vérole. Les semences d'anis, de fenouil, de roquette & de moutarde, sont presque semblable en saveur, non pas en vertu spécifique, la semence de moutarde est salutaire à l'estomac, celle de roquette à l'asthme, celle d'anis aux vents & celle de fenouil aux yeux.

CHAPITRE VIII.

De la correction de la malignité de certains végétaux malins.

LA préparation de végétaux consiste à leur ôter ou à empêcher leur crudité maligne, & à réunir la vertu qui est dispersée dans tout le mixte. Le premier s'appelle correction, ce qui se doit entendre d'une correction véritable, & non palliative, non pas d'une castration, car souvent, on les prive de leur vertu au lieu de les corriger.

La véritable correction consiste à ôter les propriétés nuisibles ou virulentes du remède, & à conserver sa venu salutaire. Lorsqu'on mêle des aromates aux purgatifs comme correctifs, par exemple, la zédoaire à la scamonée, le mastic & le gingembre au turbith, le cumin à la colokinte, les amandes douces & le safran à l'euphorbe, le fenouil au jalap, &c. Ce n'est qu'une correction palliative, qui diminue simplement leur malignité, sans la leur ôter, & ce n'est pas de quoi il s'agit ici, car les purgatifs ont besoin pour la plupart d'une véritable correction, ainsi que l'opium & les narcotiques. On ne peut pas nier que les purgatifs n'aient besoin d'être corrigés, puisqu'on ne peut pas douter de leur virulence, qui est si manifeste dans leurs opérations, qu'un homme sain qui en prend d'un peu forts, devient triste & chagrin, ressent des tranchées cruelles dans le bas ventre, & plusieurs autres symptômes terribles, l'hellébore produit des

convulsions, le jalap des surpurgations mortelles, des tranchées, des coliques, l'épilepsie, & souvent la passion hystérique.

L'opium non corrigé cause la manie, la stupeur des sens, des songes terribles, & plusieurs autres cruels symptômes. Tous les hypnotiques & narcotiques font la même chose, savoir le jusquiame, le solanum, le pavot, &c. A l'égard de la scammonée, la notre est fort différence de celle des Anciens, que Dioscoride recommande, qui était un suc tiré de la racine d'une Plante de Syrie bien mûre & creusée, qui donnait un remède si doux, que Musué, assure qu'on en donnait jusqu'à une dragme. Ce qui ne se peut dire de notre scammonée, qui est un suc lacté épaissi & coagulé de tithymale, tiré par expression de toute la Plante, & non de la racine par incision : aussi est-ce un purgatif puissant, qui purge avec violence les humeurs faines & morbifiques également.

Tous les tithymales ont un suc caustique ainsi que la scammonée, à cause d'un sel volatil très âcre qu'ils contiennent, ce sel fermente également avec le chyle & les sucs excrémenteux, & purge tant les matières saines que les morbifiques, ce qui ne se fait pas sans causer de grandes irritations aux intestins, des tranchées & des superpurgations mortelles. Ceci montre que notre scammonée a besoin d'être corrigée autrement que par des aromates.

Les acides minéraux dont on se sert pour corriger la scammonée, détruisent moins ce sel âcre qu'ils ne lui ôtent sa venu purgative. Il en est de même de tous les purgatifs végétaux, l'hellébore, par exemple, perd son efficacité avec l'esprit ou le phlegme de vitriol. La gomme-gutte & l'ésula qui approche de la scammonée, perdent la leur avec les acides, spécialement avec l'esprit de soufre.

Ainsi la scammonée passée au soufre, quitte quelque chose de sa virulence ; mais ce n'est pas sans perdre beaucoup de sa vertu purgative. La raison de ceci, est que le soufre allumé laisse aller son esprit qui s'insinue dans la scammonée, tempère son sel volatil, le fixe & le détruit successivement. La scammonée ainsi préparée, est plus ou moins purgative, selon qu'elle a été plus ou moins soufrée, & il faut bien prendre garde que la scammonée ne se fonde dans cette préparation, car si cela était, la fumée du soufre ne pourrait pas pénétrer sa substance, & elle garderait toujours sa même violence, il faut donc la pulvériser, afin que la fumée du soufre la pénètre mieux, & corrige en quelque manière sa malignité.

Le magistère de scammonée préparé avec les acides, mérite la même critique. On dissout ordinairement la scammonée pulvérisée, dans l'esprit de vitriol bien rectifié, on distille la dissolution, puis on précipite la liqueur distillée avec

l'huile de tartre par défaillance. La dose de ce magistère est d'un scrupule à un scrupule & demi, & suivant quelques-uns, depuis une dragme jusqu'à quatre scrupules, au lieu que la véritable scammonée ne se donne que jusqu'à six ou neuf grains au plus. Les sucs acides des végétaux, sont meilleurs ici que les acides minéraux, celui de coin dompte le diagrede, & les sucs. de citron & de limon adoucissent puissamment la scammonée. Mais toutes ces corrections par les acides, surtout par les minéraux, sont de véritables castrations qui lui ôtent fa vertu laxative.

Ceci nous montre que la raison pourquoi les mêmes purgatifs agissent mieux les uns que les autres ; vient du levain de l'estomac, qui est plus ou moins acide en divers sujets. Les purgatifs, par exemple, opèrent peu sur un homme qui a le levain de l'estomac trop acide, ou qui boit quelque acide après avoir pris le purgatif. Ce qui se confirme par les mélancoliques & les hypocondriaques, que les purgatifs émeuvent difficilement, & très peu, à cause de l'acide des premières voies. L'expérience nous apprend que les purgatifs avalés par un Chien, même le verre d'antimoine jusqu'à plusieurs grains, n'opèrent que peu ou point du tout sur cet animal, au lieu qu'étant injectés dans ses veines, ils opèrent assez promptement. Ce qui arrive manifestement de ce que le levain de l'estomac du Chien est trop acide.

Ce qui a été dit des purgatifs se peut attribuer à l'opium qui opère plus doucement, ayant été corrigé par les acides. On le corrige ordinairement par le soufre, & l'esprit de vitriol, ou par plusieurs dissolutions dans le vinaigre : mais ces acides détruisent plutôt la vertu de l'opium, qu'ils ne corrigent sa malignité. Sa vertu consiste dans un sel volatil huileux, ou joint à un soufre abondant & puant, qui sont l'un & l'autre détruits par l'acide. Quelques-uns laissent évaporer l'opium pour lui ôter une partie de son soufre narcotique, pour ne pas énerver un remède si excellent & si désirable, que Sylvius assure qu'il aimerait mieux n'être pas Médecin ; que d'être sans laudanum.

Si les acides adoucissent l'opium & les purgatifs, l'esprit de vin au contraire exalte leur vertu, & on s'en sert pour tirer les résines des purgatifs, lesquelles purgent en très petite dose. C'est assez parler des corrections palliatives & des castrations des végétaux, passons à la véritable correction qui consiste dans la fermentation ou dans la préparation avec des sels alcalis.

Quant à la fermentation, elle renverse entièrement la tissure du mixte, & on la nomme par cette raison, la clef qui ouvre la porte aux poisons renfermés dans les végétaux, & spécialement dans les purgatifs. L'élaterium même s'adoucit entièrement par le moyen de la fermentation ; pour marque de cela, j'ai pris

moi-même du suc récent de concombre sauvage, que je laissai fermenter, & épaissir, j'en eus un rob très amer, mais si bien corrigé, qu'on en pouvait prendre vingt deux grains sans rien craindre, au lieu qu'on n'en donne pas ordinairement jusqu'à quinze grains. La coloquinte qui eu un purgatif très violent, perd pareillement beaucoup de sa malignité par la fermentation suivante. Mêlez des pommes de coloquinte avec du suc de pommes de reinette, laissez bouillir le tout, après quoi vous y ajouterez un peu de levure de bière pour faciliter la fermentation. Quand celle-ci aura assez duré, ce qui se connaîtra par l'odeur amère qui se fera sentir, on extraira la tout avec un menstrue approprié : vingt grains de cet extrait purgent avec moins de violence, que dix grains de l'extrait ordinaire. Ce n'est pourtant pas fans tranchées.

L'opium se corrige de même par la fermentation, Van Helmont le fait fermenter avec le suc de coin ou de pommes de reinette, où il le laisse digérer, après l'avoir laissé un peu évaporer, puis il le laide fermenter & épaissir. Trois grains d'opium ainsi préparé, opèrent plus doucement que demi grain de l'autre. Durant la fermentation, l'opium jette une odeur de pavot, ainsi que l'esprit d'opium. Quand on le tire par la fermentation, cette correction de Van Helmont est très bonne. Voici la préparation du laudanum, donc Cnoringius se servait en diverses rencontres. Il prenait l'opium, il y ajoutait de l'extrait de castoreum, des espèces de diacalamintha, & un peu de pierre de bésoard, mêlant le tout exactement, il donnait pareillement la scammonée préparée avec le suc de coin dans les passions hystériques. La correction par les sels alcalis, est encore meilleure que celle par la fermentation, témoin la Coloquinte à laquelle cette dernière laisse toujours quelque malignité qui donne des tranchées, ce qu'elle n'a pas quand elle a été corrigée avec des sels alcalis, qui doivent être fixes ou volatilisés ; ce n'est pas à dire volatils, mais qui de fixes ont été exaltés jusqu'au degré de volatilité. Alors ils sont très propres à corriger les malignités des végétaux, même celle du napel, oui suivant Boyle, dans sa Philosophie expérimentale, page 163 devient salutaire, par une légère digestion avec le sel de tartre fixe ou volatilisé, sur quoi on peut voir l'Abbé Rousseau, qui par la fermentation en faisait une liqueur très saine & fort agréable. Mais comme la méthode de volatiliser les sels fixes, n'est pas connue de tout le monde, on peut faire ces corrections avec l'esprit du vin tartarisé. Les sels fixes corrigent pareillement les purgatifs. On choisit ordinairement ceux de tartre & de nitre. Le sel de tartre est le meilleur correctif de l'opium & des purgatifs, celui du nitre le suit qui s'alcalise avec le charbon.

Ce sel nitre fixe digéré en forme de lessive avec les végétaux, corrige leurs mauvaises qualités. Pour mieux corriger l'opium, on joint le sel fixe de tartre à

l'huile distillée de térébenthine. Enfin la terre foliée de tartre faite avec le sel de tartre, imprégné du vinaigre distillé, est après le tartre le meilleur correctif de tous les végétaux, spécialement de la scammonée. A la place de cette terre, le bon vin du Rhin imprégné de sel de tartre, suffira pour corriger l'opium & tous les autres végétaux.

La correction de l'opium sert à le rendre anodin, sûr, innocent & salutaire, dans la plupart des maladies, au lieu qu'il est narcotique. On le joint donc au cinabre ou antimoine fixe, dans les maladies malignes & aux sels volatils d'ambre & de corne de Cerf dans les maladies chroniques, surtout dans la passion hystérique & l'épilepsie.

La correction des purgatifs les rend, souvent diurétiques ou diaphorétiques, ou s'ils retiennent quelque chose de leur vertu purgative, ils sont tellement adoucis qu'ils opèrent sûrement & promptement sans picoter l'estomac, ni causer de tranchées dans les intestins. La rhubarbe, par exemple, digérée avec le sel de tartre, perd toute sa vertu purgative, & l'Asarum, ou Cabaret devient un diurétique, puissant contre les fièvres quartes, lorsqu'on la fait bouillir dans l'eau.

SECTION V.

Des Animaux.

CHAPITRE PREMIER.

Des Animaux parfaits & imparfaits.

IL n'y a pas beaucoup de différence entre les animaux en général, à l'égard des procédés qui s'en font en Chimie, qui conviennent tous à raison d'un sel volatil de même genre, excepté les insectes qui ont quelque chose de particulier. Toutes les parties des animaux tant solides que liquides, contiennent beaucoup de sel volatil huileux qu'on tire par le feu, comme on le remarque dans la distillation du poil, de la corne, des os, du sang & des excréments mêmes. Ceci nous fait comprendre que le sel urineux est le principe qui domine dans tous les animaux. Ce principe y est rassasié de son acide, & ce dernier domine même dans quelques-uns, comme dans les grandes Fourmis, qui jettent certaine odeur acide lorsqu'on les écrase, & qui dans la distillation donnent un esprit acide, capable de corroder le fer & de le convertir en rouille. L'acide des Fourmis est néanmoins tempéré par son alcali, témoin l'esprit urineux & alcali, que quelques-uns tirent de l'esprit acide de Fourmis ci-dessus, en le distillant après y avoir ajouté de la chaux vive, & un peu d'eau froide pour y exciter

l'effervescence. Il y a pourtant une méthode plus courte de séparer l'urineux d'avec l'acide, qui est de renfermer les Fourmis dans un vaisseau de verre bien bouché, jusqu'à ce qu'elles soient réduites en putréfaction ; car alors l'acide & l'urineux combattent ensemble, s'altèrent & se changent en un esprit urineux de la nature des alcalis.

Le sel volatil des animaux est salé, lorsqu'ils sont dans leur vigueur, c'est-à-dire, qu'ils sont composés d'un acide & d'un alcali volatils, qui en s'unissant, font un sel salé volatil, dominé pourtant par urineux. Ceci paraît manifestement dans les excréments des animaux. Tachenius enseigne la manière de séparer ces deux Sels.

Dans la distillation des animaux ou de leurs parties, il sort premièrement un phlegme spiritueux qui se ramasse en forme de gouttières, ce qui n'arrive à aucun phlegme pur, mais uniquement aux esprits seuls.

Secondement;, il sort beaucoup de sel volatil qui s'attache aux parois du récipient, & qui représente souvent la figure de son mixte, comme j'ai remarqué en distillant de la corne de Cerf, & de l'eau de sperme de Grenouilles, d'où j'ai tiré un sel qui avait la figure de petites Grenouilles, Et un Chimiste de ma connaissance a vu un sel volatil d'absinthe qui ressemblait exactement à cette Plante. Ce sel volatil des animaux varie suivant les sujets, soit qu'il vienne des parties molles ou des parties dures. Il est plus âcre dans les animaux sauvages, que dans tes animaux domestiques, & beaucoup plus volatil & pénétrant dans les mâles que dans les femelles. Il est plus tempère dans les animaux châtrés, que dans ceux qui ne le sont pas, à cause que le levain des testicules rend la masse du sang plus âcre.

On me dira peut-être que si le sel volatil des animaux vivants est salé, comme je l'ai dit, il n'en devrait pas sortir dans la distillation un sel volatil urineux, joint à très peu d'acide. Mais je répondrai que l'acide des parties des animaux, s'attache au volatil urineux & se coagule avec lui.

Troisièmement, l'huile sort après le sel volatil, qui n'est encore rien autre chose qu'un sel volatil concentré par l'acide graisseux. Pour preuve qu'il y a de l'acide dans les huiles, c'est qu'en les mêlant avec leurs sels volatils propres, elles dégénèrent avec le temps en forme de savon, qui est une marque de l'union mutuelle de l'acide & de l'alcali qui fait le Savon,

Quatrièmement. il reste une tête morte noire & vide : car on y trouve aucune acidité, ni aucun sel fixe, d'autant que tour a été volatilité, tant par la

fermentation que par l'inspiration continuelle de l'air dans le corps de l'animal. Comment pourrait-il y rester du fixe ? Il ne sert de rien de dire qu'on a tiré quelquefois un peu de sel fixe des animaux, car ce n'était pas leur sel naturel, mais du sel qui avait été uni dans leurs aliments, & que le levain de l'estomac n'avait pas encore séparé. Ce qui est si vrai, que quand on a distillé cette sorte de sel, on en a tiré un esprit acide, semblable à l'esprit de sel commun. Quoique la tête morte des parties des animaux soit ordinairement noire, on peut néanmoins la rendre blanche en la calcinant à un feu violent, de même que nous voyons un charbon noir se changer en cendres très blanches à force d'être calciné. Ce changement de couleur vient du changement de tissure. Sur quoi voyez le Chevalier Boyle.

Les insectes ont pareillement beaucoup de sel volatil, mais nitreux, & non huileux, en quoi il est beaucoup volatil & plus pénétrant que le sel volatil des animaux parfaits. Beccher tire un véritable nitre des vers de terre putréfiés, & les préparations des insectes qui vivent dans les caves, les vieilles mâtures, & les lieux souterrains, comme les Cloportes, les Carpeaux, les Vers de terre, &c. possèdent une vertu diurétique admirable, qu'elles tiennent du nitre.

Les parties molles des animaux se changent quelquefois entièrement en une liqueur spiritueuse, par exemple, l'arrière faix humain dépouillé de sa peau qui est très mince, puis haché & putréfié au bain-marie, s'en ira tout dans la distillation en une liqueur spiritueuse. Il en est de même des cerveaux de tous les animaux. Les Vers de terre putréfiés se changent entièrement en esprit, excepté la peau seule. On met, par exemple, des Vers de terre dans une fiole non exactement bouchée, de peur qu'elle ne se casse ; on expose le tout au soleil durant quelques jours, & les Vers se dissolvent en trois sortes de substances. Premièrement, on voit au fond une terre noire. Secondement, les peaux sont au-dessus. Troisièmement, on voit entre-deux une liqueur de couleur d'or, qu'on sépare pour l'usage. Si on enfouit sous terre ces peaux vides des Vers, il en naîtra un nombre prodigieux de Vers.

Esprit essencifié.

Quant a l'usage des productions Chymiques des animaux, premièrement le phlegme spiritueux qui sort le premier est rarement mis en usage tout pur, on le rejoint ordinairement avec son sel volatil, & alors on le nomme esprit essencifié. Par exemple, le phlegme spiritueux de corne de Cerf, mêlée avec le sel volatil de corne de Cerf, se nomme esprit essencifié de corne de Cerf.

Secondement, le sel volatil étant de la nature des alcalis, est par conséquent

contraire à tout acide contre nature, & à raison de sa pénétration il va chercher à détruire son ennemi jusque dans les parties les plus reculées, d'où il le chasse & le fait sortir par la tueur; ainsi il n'y a rien de meilleur dans la goûte que les sels volatils des animaux ; rien aussi n'est plus propre pour résoudre le sang grumelé, & dissiper les inflammations qui s'ensuivent, ni pour pousser la sueur, & c'est par cette raison qu'ils sont d'un secours surprenant dans l'érésipèle, la pleurésie, & les autres affections semblables qui se guérissent par la sueur. Par la même raison ces sels sont excellents dans les fièvres malignes, dans la petite vérole, la rougeole, le pourpre des femmes, &c. Ils sont outre cela salutaires aux douleurs vagues des scorbutiques, en tant qu'ils détruisent l'acide morbifique. Ils ne cèdent à aucun autre remède dans l'épilepsie, l'apoplexie, & la paralysie. pourvu qu'on fasse précéder les remèdes requis. Enfin ce sont les plus sûrs sudorifiques de là Médecine.

Troisièmement, l'huile toute désagréable qu'elle est, n'est pas à rejeter, on la rectifie plusieurs fois sur sa tête morte, pour lui ôter quelque chose de son acidité, & pour corriger son odeur & sa faveur désagréable. Après quoi elle est salutaire pour oindre les parties dans la paralysie & le tremblement, & pour frotter les tumeurs dures & squirreuses : trois ou quatre goûtes prises intérieurement, poussent puissamment par les sueurs.

La tête morte pour être dépouillée de toute acidité & vide à cela de commode qu'elle en est plus propre à absorber toutes les humidités, & elle devient par accident très utile en Médecine, soit intérieurement, soit extérieurement. Elle absorbe si bien l'acide, que si on verse de l'esprit de vitriol sur la tête morte de corne de Cerf, il perd d'abord toute son acidité. Ce qui fait voir que ces sortes de têtes mortes seraient admirables dans le soda, ou mal d'estomac, oui dépend de la surabondance de l'acide vicié dans les premières voies. Il ne faut pas confondre ceci avec la calcination Philosophique, ou la calcination sans feu des parties des animaux, qui se fait ou par la vapeur, comme quand on rend leurs os friables à la faveur de la vapeur, ou par immersion, comme quand on en tire la gelée par une coction simple. Il se perd beaucoup de sel volatil dans cette calcination Philosophique, mais il en reste toujours, comme il paraît, de ce qu'en distillant la corne de Cerf calcinée Philosophiquement, on en tire de l'huile, de l'esprit, & assez de sel volatil. Voilà en général les procédés qu'on fait en Chimie sur les animaux.

Quant à leurs vertus, les sels volatils de tous les animaux conviennent en général par rapport à leur pénétration, mais ils ont outre cela chacun leur vertu spécifique, qui fait que le sel volatil de l'un est plus propre à certaines maladies,

que le sel volatil de l'autre, par exemple, le sel volatil de corne de Cerf est propre aux fièvres malignes : celui de Vipère aux affections cutanées : celui de Carpeaux eu diurétique & anti-hydropique : l'esprit & le sel volatil des Vers de terre, absorbe & chasse l'acide des goûteux ; le sel ammoniac est expérimenté contre la fièvre quarte : le sel volatil des yeux d'Ecrevisses est vulnéraire, & les décoctions de ces yeux sont très salutaires contre les plaies & les ulcères. Enfin les écrevisses sont bonnes pour la brûlure, & elles étaient en réputation dès le temps de Gallien. Le sel volatil de sang humain est souverain contre l'épilepsie, & celui d'urine pour le calcule Le crâne humain passe pour l'antidote de la dysenterie. L'urine ou mousse du même crâne, arrête toutes les hémorragies, & fait la base de l'onguent magnétique. Le cerveau humain donne par la putréfaction un esprit merveilleux contre l'épilepsie. L'arrière faix humain par le moyen de la putréfaction, fournit un esprit salutaire pour pousser le fétus mort ou vivant. La dose est de trente ou quarante goûtes dans de la bière. Il pousse pareillement les vidanges après l'accouchement, apaise les douleurs d'après l'enfantement. Le sang menstruel renferme plusieurs facultés ; un linge trempé dans celui d'une vierge, guérit par application, les érésipèles, les douleurs violentes de la goûte, & même la fièvre tierce, au rapport d'un de mes amis. Voyez Paracelse. Le Priape de Cerf est le spécifique de la dysenterie, on le donne en décoction avec des foies de Vipère, & des cristaux préparés. Le Priape de Baleine est anti-pleurétique. Les fientes des animaux ont de grandes vertus par leur sel volatil. La fiente de porc arrête toutes fortes d'hémorragies, on en donne une dragme en forme de poudre, ou en forme d'électuaire, il y a un an qu'une femme eut ensuite d'une fausse couche une perte de sang extraordinaire, son mari lui donna de la fiente de porc à son insu, & par mon conseil, & d'abord le flux cessa, & la malade fut bien rétablie. La fiente de Cheval est le remède de la colique & de la passion hystérique. On en donne le suc exprimé avec de la bière ou du vin. Ce même suc convient à la petite vérole & à la rougeole des enfants, ainsi qu'à la pleurésie.

CHAPITRE II.

De la préparation légitime de certains médicaments.

LA préparation des médicaments a deux buts. Le premier est d'avoir les vertus pures des simples, & séparées des scories excrémenteuses. Le second est d'ôter, de corriger, ou d'altérer leurs qualités nuisibles ; car rarement on emploie les simples crus & sans préparation, à cause des excréments terrestres des végétaux & du soufre arsenical & narcotique des minéraux.

Mais les préparations Chimiques, dira quelqu'un, opèrent-elles par leur vertu

naturelle, ou par une nouvelle vertu que l'art leur a donné ? Je réponds à cela qu'il y a peu de remèdes Chimiques qui aient leurs vernis naturelles, après l'examen du feu, & qu'ainsi ils acquièrent de nouvelles vertus, où les leurs se trouvent extrêmement altérées. Ce qui arrive en partie par le changement du tissu naturel de ces simples, en partie des additions qu'on y joint ; & en partie de la diversité des opérations s car plus un remède est composé & travaillé plus ses vertus se changent. L'or fulminant nous servira d'exemple. Ce métal ne fulmine point de lui-même, c'est par le moyen des choses qu'on y ajoute. Il en est de même de la poudre à Canon, dont chaque ingrédient en particulier ne fulmine point ; il faut qu'ils soient joints tous ensemble pour faire du bruit. Ceci nous démontre que les diverses combinaisons font les différentes vertus : l'argentine purge point de soi, mais il purge puissamment les humeurs séreuses, étant joint avec l'esprit de nitre dans la Lune Hydragogue ; & il perd sa vertu purgative, dès qu'on le sépare d'avec l'esprit de nitre.

Elixir de propriété.

Ainsi dans l'Elixir de propriété, il ne faut pas s'arrêter à examiner la vertu, de chaque ingrédient. Et il ne sert de rien de dire par exemple, que l'aloès est un bon détersif, que la myrrhe est balsamique, & que le safran réjouit le cœur. On doit plutôt confédérer le composé, d'autant que les vertus des ingrédients ont pu être exaltées ou altérées. Pour extraire l'Elixir de propriété, on se sert communément de l'esprit acide de soufre ou de vitriol, mais celui de sel commun vaut mieux, pourvu qu'on tire chaque ingrédient en particulier pour joindre ensuite les extraits, & leur donner une juste consistance. C'est un remède salutaire pour l'estomac, il déterge puissamment l'abondance des mucosités acides dont il est rempli, & il convient à cet égard mieux aux personnes humides, qu'aux sèches : il préserve de la corruption & de toute pourriture, tant interne qu'externe, & il tue les Vers qui s'y engendrent. Cet Elixir est plus salutaire aux maladies des femmes, quand on le prépare avec des alcalis fixes ou volatils, qui dissolvent facilement les ingrédients, par exemple, avec des sels fixes.

Prenez du sel de tartre & de nitre, parties égales de chacun. Faites détonner le tout ensemble, pour réunir ces deux sels en un sel urineux, donc vous ferez une lessive avec de l'eau simple, puis vous y dissoudrez l'aloès, la myrrhe & le safran, vous ferez évaporer la dissolution jusqu'à la consistance requise, après quoi vous y verserez de l'esprit de vin pour extraire les espèces nommées.

Si l'esprit de vin est bien rectifié, il ne tirera rien du sel de tartre.

ઌ઎ઌ઎ઌ઎ઌ઎ઌ઎ઌ઎ઌ઎ઌ઎ઌ઎ઌ઎ઌ઎ઌ઎ઌ઎ઌ઎ઌ઎ઌ઎ઌ઎

L'Elixir ainsi préparé est spécifique pour les maladies des femmes surtout pour la suppression des mois & des vidanges après l'accouchement.

Pour composer l'Elixir de propriété avec un alcali volatil, on y joint l'esprit de sel ammoniac avec l'esprit de vin. Ce mélange dissout parfaitement le safran & la myrrhe, & donne une teinture anti-scorbutique admirable. Que si on dissout & évapore suivant l'art, les ingrédients de l'Elixir de propriété, on aura un remède exquis pour les maladies malignes, pour se préserver de la petite vérole, & du pourpre, pour la galle, & autres affections cutanées qui accompagnent la vérole.

Le meilleur Elixir de tous, est lorsqu'au lieu des esprits acides, on aiguise l'esprit de vin avec la terre foliée de tartre, qu'il dissout parfaitement, pour le verser ensuite sur les espèces, & procéder comme il a déjà été dit. Ce même menstrue est un puissant diurétique, & d'une saveur agréable.

Dans la préparation de l'Elixir de propriété, on a quelquefois en vue de le rendre simplement altératif, & quelquefois de le rendre purgatif. Pour la première vue, il suffit de l'extraire avec de l'esprit de vin aiguisé par quelque acide ; & pour la seconde, il faut extraire l'aloès avec de l'eau animée par un peu de sel de tartre, ce qui suffit pour en extraire le mucilage purgatif, les autres ingrédients seront extraits avec l'esprit de vin, & leurs extraits joints avec le premier pour les réduire tous à la consistance requise : on peut voir dans Van Helmont la manière dont il prépare l'Elixir de propriété, & les vertus qu'il lui attribue.

Mais pour revenir à notre sujet, nous avons dit que les préparations Chimiques acquerraient de nouvelles vertus, ou qu'elles altéraient considérablement les vertus naturelles des mixtes. Ces altérations viennent principalement des dissolutions & des extradions, où il reste toujours quelque chose du menstrue dont on s'est servi avec le changement de tissure qui ne se peut concevoir sans le changement de vertu.

Vous observerez en passant que la méthode ordinaire n'est pas bonne de se servir de l'esprit de vin, pour faire l'extraction des végétaux, d'autant qu'il ne tire que les parties résineuses & sulfureuses, sans toucher aux salines qui lui sont disproportionnées, l'eau simple aiguisée par l'alcali de nitre ou de tartre, est beaucoup meilleure, car elle dissout non seulement les résineux comme l'esprit de vin, mais les mucilagineux, & les Salins.

Ces extractions se séparent & s'épaississent en forme de rob ou de miel, dont on

tire ensuite l'essence avec l'esprit de vin, qui ne souffre plus de précipitation, & opère très promptement. Si tant de changements ne sauraient arriver aux végétaux sans altérer leurs venus naturelles, que deviendront les minéraux dont on ne fait les dissolutions & les extradions, que par des menstrues corrosifs, qu'il est impossible de séparer entièrement des corps dissous, suivant la règle des Chimistes, qui porte que tous les menstrues corrosifs se coagulent & se fixent avec les corps qu'ils dissolvent.

La fermentation ne cause pas moins de changement, elle renverse toute la tissure du mixte, fait envoler ce qu'il y a de volatile, & aller au fond ce qu'il y a de fixe, après leur avoir ôté leur vertu naturelle. Les purgatifs purgent toujours moins après la fermentation, & quelquefois point du tout. Il en eu de même de l'opium ; du jusquiame & des autres narcotiques qui perdent beaucoup de leur malignité par la fermentation. C'est elle qui forme les esprits qui n'existent point dans le mixte qu'après cette opération, & après la violence du feu, & c'est assez de dire que ce sont de nouvelles productions ; pour donner & entendre qu'ils ont des vertus nouvelles, dont ils sont redevables à l'art. Les huiles pareillement sont formées par le moyen du feu, de divers principes salins de la matière, & ce sont de nouvelles productions qui n'existaient point actuellement dans les simples, ainsi on ne trouve pas la moindre goûte d'huile dans l'acorus des boutiques, avant que le feu ait concentré, & réduit en huile ses principes salins. C'est par cette raison que les vertus de ces huiles sont toutes différentes de celles des simples : les premières étant beaucoup plus pénétrantes & de plus dure digestion, témoins les Rots qui suivent l'usage de ces huiles, parce que l'acide graisseux qui concentre le sel volatil, empêche que l'estomac ne les puisse digérer.

Enfin la digestion altère considérablement la tissure des simples, en fixant les volatiles, par exemple, le mercure en une poudre rouge, ou en volatilisant les fixes, le tout par le moyen du feu qui métamorphose les mixtes en cent manières différentes. Tant il est vrai que les productions Chimiques sont comme revêtues d'une nouvelle nature, & que pour connaître les vertus d'un médicament, il faut moins considérer chaque simple qui y entre, que le tout qui en résulte, sans négliger le menstrue, qui détruit, altère, ou augmente toujours les venus des simples.

J'ai encore un mot à dire des teintures, à qui on a donné ce nom de couleur dont le menstrue se trouve teint dans l'extraction ou l'opération. Ainsi la fameuse pierre Philosophale supposé qu'elle existe, est nommée teinture, à cause qu'elle teint les métaux moins nobles de la couleur des métaux plus nobles. Les

teintures sont universelles, ou particulières ; les premières sont ce mystère des Philosophes qu'on prétend qui teint toutes sortes de sujets, les dernières sont celles qui teignent un ou deux sujets seulement, telle qu'est la pierre de feu de Basile Valentin, qui ne fait que la transmutation de l'argent en or. Ces teintures particulières servent dans la Chimie ou dans la Médecine. Laissons celles-là pour examiner celles-ci.

Les teintures médicales sont des extraits liquides colorés, ou bien les extradions de la plus noble substance du mixte en forme de teinture ou essence avec l'esprit de vin, qui imbibe toute la vertu du sujet, & laisse le corps du mixte sans l'efficacité & la vertu la plus noble qu'il a perdue. La chose est plus embarrassée à l'égard des minéraux, & des métaux. Les spagyriques disent que les teintures de ceux-ci sont des métaux tellement changés en une teinture liquide, que la réduction artificielle en est impossible. Telle est la fameuse & véritable teinture du Soleil. La teinture de Vénus de Van Helmont, la teinture d'antimoine par soi, &c.

Peut-on tirer une véritable teinture des métaux & des pierres ? Avant de répondre à cette question, il est à remarquer que les Chimistes supposent que la vertu & la couleur des métaux consistent dans leur soufre. Cela supposé il faut premièrement, pour préparer les teintures des métaux en tirer le soufre pur, en sorte que le corps métallique reste dépouillé du soufre qui fait la teinture. Secondement, il faut que les teintures rie puissent se réduire en leur premier corps. Voilà les deux régies suivant lesquelles les teintures des métaux doivent être faites & examinées, quelques-uns considérant la ferme liaison des métaux, disent qu'il est impossible d'en tirer de véritables teintures. Beccher est de ce sentiment. Il n'importe pourtant pas que le reste du métal ne soit pas de la couleur de la teinture, ni que les teintures préparées avec des acides se revivifient par des alcalis, &c. Pour les teintures des Perles & de quelques pierreries, elles sont ou impossibles ou très difficiles, & j'ose bien dire qu'elles sont toutes sophistiquées, & dépendent en partie du changement arrive au mixte pendant la digestion, & en partie de la vertu du menstrue. Ainsi les teintures du soleil ne sont que de fausses solutions de l'or, & quoi que la poudre blanche, en quoi il est changé, résiste à l'eau régale, elle ne résiste pourtant pas à la coupelle. La même chose se doit dire de la teinture de corail qui n'est due qu'au menstrue. Le sel de tartre calciné, donne à l'esprit de vin une teinture rouge qu'on appelle teinture de tartre sans raison ; puisque l'esprit de vin prend toujours cette couleur quand on le verte sur quelque alcali, si on n'aime mieux dire que l'esprit de vin a imbibé les fèces du sel de tartre, qui lui ont donné cette

couleur rouge ; car par le moyen de la calcination, le sel de tartre s'est changé en fèces qui ne sont d'aucune efficacité, & d'aucune utilité.



CHAPITRE III.

Des non-être Chimiques.

AVANT de finir les opérations Chymiques, il est bon d'examiner certains non-être, c'est-à-dire, des productions, qui n'existent que dans l'imagination de quelques souffleurs, qui nous les débitent comme des effets de leurs opérations, en quoi il faut beaucoup de circonspection pour ne pas prendre, comme eux l'ombre pour le corps, ou le corps pour l'ombre. On ne peut pas tout savoir, & pour n'avoir pas vu ce que quelque autre a vu, ou pour l'avoir vu sous quelque autre forme que lui, il ne faut pas se récrier d'abord, ni l'accuser d'être visionnaire.

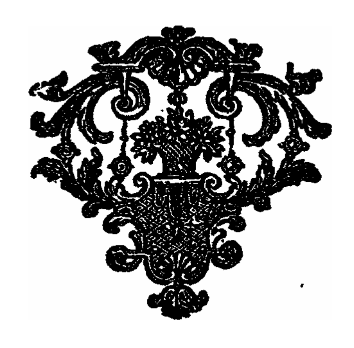
En second lieu, il eu important de connaître la différence qui se trouve entre une véritable extraction, & une nouvelle production : par exemple, autre chose est de regarder le mercure tiré des métaux comme une partie qui entrait dans leur composition, & autre chose de le regarder comme un corps, en quoi le métal a été changé par le moyen de l'art & du feu.

En troisième lieu, on doit supposer pour fondement, que les non-être doivent avoir de la contrariété en leur racine : par exemple, de ce que la convenance du mercure minéral ou métallique, avec le mercure des végétaux est impossible, je suis fondé à dire, que le mercure vif du sang des animaux est un non-être ; car quoi qu'effectivement on ait tiré un véritable vif-argent ou mercure coulant du sang d'un certain homme, ce n'était pas une nouvelle production, mais plutôt un mercure qui y avait été mis, cet homme ayant peut-être été Orfèvre, a manié du mercure qui s'était insinué dans son corps & dans son sang. Et chacun sait que ceux qui touchent au mercure, s'ils ont des pièces d'or, ils les trouvent argentées & blanchies, à raison de la sympathie singulière de l'or avec les atomes du mercure. J'ai vu une vallée proche de Milan, où il croît des herbes dont on peut aisément tirer le mercure vif, peut-on dire pour cela que ce mercure soit un principe de ces herbes ? Non, c'est l'effet d'une mine de

mercure qui se trouve dans ce lieu-là. De même l'or qui dore, à ce qu'on dit certaines vignes & certains raisins de Hongrie, n'est pas de l'essence décès vignes ni de ces raisins, mais l'effet des mines d'or qui sont fréquentes en ce pays-là. Le petit homme de Paracelse engendré artificiellement sans père & sans mère, est un non-être.

Les quintessences se font avec beaucoup de peine & de travail, mais elles ne sont pas des non-être, car puisque tous les corps ont cinq principes, trois actifs & deux passifs, ne peut-on pas tirer la partie la plus simple, & la plus pure des premiers qui est ce qu'on appelle quintessence. J'en ai vu chez un de mes amis, dont trois goûtes croient capables de faire un effet sensible sur un pot entier de vin.

La transmutation des métaux, n'est point un non-être, quoique la plupart des Chimistes disent le contraire : car s'il est vrai, comme nous l'avons prouvé ci-dessus, que tous les métaux n'ont qu'une même racine, & qu'ils ne différent entre eux que par le degré de fixation & de maturité, n'est-ce pas une chose possible de perfectionner les imparfaits, en fixant par le moyen de l'art, ce qu'ils ont de trop volatil, & en mûrissant ce qui n'est pas assez mûr, de plus, nous voyons les végétaux se changeriez les uns en d'autres, le Froment en Avoine, le Seigle en Ivraie, & le Cresson en Menthe, parce qu'ils conviennent en leur racine, & en leurs principes matériels : pourquoi la même chose n'arrivera-t-elle pas aux métaux, où les mêmes raisons se rencontrent, & encore plus fortes. J'ai vu un morceau de bois qui n'était pas simplement recouvert d'une croûte de pierre, mais effectivement changé en pierre, quant à sa substance. Il y avait même dans le Cabinet du Roi à Paris, un tronc d'arbre de trois pieds de long sur deux pieds ou environ de circonférence, qui a été changé réellement en pierre. Or si la transmutation est possible à l'égard des substances de différents genres, comme le bois & la pierre, peut-on nier qu'elle le soit à l'égard des métaux, qui n'ont qu'un même principe séminal & une même espèce. Enfin l'expérience est pour nous, y a-t-il rien de plus fort au monde ?



DISSERTATION

Sur la Nature, l'Analyse & la propriété des Métaux & des Minéraux, pour la Pharmacie & la Médecine.

CHAPITRE PREMIER.

Des Métaux en général.

Les métaux, sur lesquels doivent rouler tous les Chapitres & les opérations suivantes, sont des mixtes, composés de diverses matières, dont le mélange fait un corps qui est nommé métal, & chacun de ces corps qui renferment divers principes, ne laissent pas d'être homogènes, indestructibles & essentiellement indivisibles.

Les Chimistes, pour donner une explication plus exacte des métaux & de leurs Phénomènes, disent qu'ils sont composés de mercure, de soufre & de sel ; doctrine qui est fort ancienne & qui était reçue dès le temps de Raymond Lulle. c'est-à-dire, à la fin du XIIIe Siècle. On n'entend pas ici par ces noms le sel, le soufre, ni le mercure qui sont vulgaires ; mais on entend, par exemple, par le soufre, une substance acide oléagineuse, ou même une gomme qui donne aux métaux la faculté de s'enflammer & de rougir au feu : le mercure, est leur humidité radicale qui leur donne la faculté de se fondre, & par le sel on entend une substance fixe & presque alcaline, qui lie le soufre & le mercure ensemble, & forme une substance métallique. Ces principes ont rapport entre eux ; le sel est un principe passif qui donne le corps, le soufre donne la forme & l'essence du métal, & le mercure sert à mieux unir & à joindre le soufre & le sel ensemble. Ceci revient à l'explication de certains Chimistes, qui ont donné aux métaux, un corps, une âme & un esprit ; entendant par corps le sel, par âme le soufre, & par esprit le mercure ; celui-ci pour lier & maintenir les deux autres. Si on veut expliquer ceci suivant la Philosophie des corpuscules, on entend par le mercure certaines particules très faciles à se mouvoir dans le feu, d'où vient la fusibilité des métaux. On entend par le soufre certaines particules qui s'enflamment aisément dans le feu, ce qui fait que les métaux rougissent au feu. Enfin par le sel on entend certaines particules qui fixent le soufre des métaux, & empêchent qu'ils ne s'envolent. Il est facile après cela de connaître la nature des métaux, pourvu qu'on ne s'imagine pas le soufre, le sel & le mercure comme des parties qui constituent essentiellement les corps des métaux, & comme y étant avant la dissolution : car quoiqu'on puisse tirer artificiellement, un soufre inflammable de quelques métaux, comme on tire du mercure vif des corps métalliques, &

꧁꧂

même un sel parfait ou vitriolique, il ne faut pas croire pour cela qu'ils existassent actuellement avant la transmutation qui leur est arrivée dans les opérations de Chimie ; ce sont de nouvelles productions de l'art, qui n'étaient point auparavant.

Ainsi le soufre solaire que quelques-uns montrent, n'était point dans l'or, mais il a été produit de nouveau par l'union du soleil avec d'autres corps. Le mercure qu'on tire des métaux, est pareillement un nouvel être produit par l'union de ces corps avec d'autres. Cette critique se doit étendre aux teintures vulgaires des métaux & des minéraux, que les Chimistes ont l'imprudence de nous débiter pour de véritables teintures.

Quant à la génération des métaux, il est certain qu'il s'élève du fond de la terre. certaines fumées onctueuses & volatiles qui sont reçues & retenues dans les pores ou écroues d'un corps pierreux, & qui deviennent métaux par succession de temps, Ces mêmes fumées au défaut d'un semblable corps dégénèrent en fleurs ou en aiguilles de diverses manières, selon la diversité des métaux.

Le soufre est celui de tous les principes des métaux qui mérite plus d'attention, puisqu'il a le plus de vertu dans la Médecine. Ce soufre renferme toujours de l'acide, & il est en autant plus grande quantité, que le métal est plus sulfureux. L'acide abonde par conséquent dans l'Or & dans le Mars, dont les soufres sont plus excellents que ceux des autres métaux. L'acide de l'or se démontre en ce que si on enfonce le bout d'une verge de fer dans de l'or fondu, celle-ci paraîtra corrodée, ce qui ne peut venir que de l'acide du soufre solaire, qui est assez corrosif. L'acide qui abonde dans le Mars, se dissout par les liqueurs aqueuses. Ce qui se démontre, en ce que te Mars se change tout en *Crocus.* L'étain contient beaucoup de soufre, c'est pourquoi lorsqu'il est remué sur le feu avec du nitre, il s'enflamme aussitôt. C'est par ce soufre que tous les métaux causent un sentiment de saveur acide vitriolique, selon Hartman.

Tous les métaux conviennent donc en leur racine, puisqu'ils ont les mêmes principes, & ils ne différent que par le plus ou le moins de maturité, & à raison de la proportion de leurs principes.

Par leur maturité ; les métaux se divisent en fixes, mûrs & nobles, tels sont ceux dont le soufre est parfaitement fixé, comme l'or & l'argent : & en moins fixes, moins mûrs & moins nobles, qui n'ont ni la fixité, ni la proportion requises dans leurs principes : ces derniers sont durs, ou mous. Les mous sont tels, parce qu'ils contiennent beaucoup de mercure, & à proportion peu de soufre & de ce sel, qui fait qu'ils se fondent avant que de rougir dans le feu, tel est l'étain & le

plomb. Les durs, au contraire, contiennent beaucoup de soufre, & peu de mercure ; c'est pourquoi ils rougissent facilement dans le feu, & s'y fondent avec peine par le défaut de mercure. Il faut distinguer ici la densité d'avec la dureté, le fer & l'acier sont également durs, non pas également denses, le mercure est le plus dense de tous les métaux, & en même temps le plus mou. L'or est très dense, & plus mou que le verre, & celui-ci beaucoup moins dense, & moins pesant que l'or.

Par la proportion des principes, les métaux sont parfaits ou imparfaits. Ce qui nous apprend la raison pourquoi dans la purification de l'or & de l'argent, le plomb absorbe les autres métaux, sans toucher aux deux premiers, car puisque le plomb contient beaucoup d'acide sulfureux, il doit chercher & se rassasier ; &, comme l'or & l'argent sont trop fixes & trop compactes pour pouvoir être absorbés par le plomb, celui-ci est obligé de s'attaquer aux métaux moins nobles, savoir au cuivre, au Mars ou à l'étain qui sont plus terrestres, & par conséquent il doit corroder & absorber ces derniers dans la coupelle, sans toucher à l'or ni à l'argent.

Ce n'est pas assez d'avoir dit que tous les métaux convenaient en leur racine, il faut le prouver. Pour en venir à bout, il suffit de considérer que tous les métaux participent chacun de quelque autre métal, surtout les moins nobles qui conviennent avec les plus nobles ; ainsi le plomb tient toujours quelque chose de l'argent, l'argent bien examiné, fournit toujours quelques grains d'or. Le Mars contient un soufre solaire, dont quelques-uns uns se servent pour fixer le soufre d'antimoine. Il y a dans le cuivre la matière première de l'argent. Par cette raison ils conviennent radicalement, & jamais l'un ne se trouve sans l'autre. Ils donnent tous deux des teintures, de couleur de saphir, & ils excitent des vomissements assez violents. Outre cela, il y a dans le cuivre quelque chose de l'or.

Je ne parle point ici de la convenance du grand monde avec le petit, c'est-à-dire, du rapport des sept métaux avec les sept Planètes, ni avec les principales parties de notre corps. C'est une chose trop commune : mais après avoir établi que les métaux conviennent radicalement, & qu'ils ne différent qu'en degrés de perfection, que dirons-nous delà transmutation des métaux ? Je suis persuadé qu'il n'y a point de répugnance à ce que les métaux imparfaits, & qui ne sont point encore murs, montent à un plus haut degrés de perfection & de maturité. Van Helmont a vu changer du plomb en or, & l'expérience nous apprend que les autres métaux s'y transforment tous les jours. Il est encore constant que tous les métaux n'ont aucune différence formelle, & qu'ils ne différent que du plus

ஐஐஐஐஐஐஐஐஐஐஐஐஐஐஐஐஐஐ

au moins de maturité, laquelle seule leur manque, pour être de l'or. Qui sait fixer parfaitement l'argent, fait de véritable or ; & s'il n'en a pas la couleur, on sait qu'on peut la lui donner avec le poivre, qui participe de l'or. C'est pourquoi Basile Valentin fait ainsi parler l'argent ou la Lune : *Je suis blanche, mais Vénus me fait rougir, lorsqu'elle s'accorde avec le Soleil.*

Quant à l'usage des létaux, on demande si étant crus, ils sont de quelque efficacité dans notre corps. Je réponds qu'ils n'y font aucune opération active, puisqu'ils sont trop compactes, & qu'on tes rend comme on les a pris. Ils y opèrent pourtant passivement, attendu que les sels viciés de notre corps perdent leur acrimonie, en attaquant & corrodant le métal avalé. Par exemple, quoique le Mars cru pris en poudre n'ait aucune efficacité, il ne laisse pas d'être utile dans les maladies causées par l'acide des premières voies, parce que ces sels acides venant à corroder le Mars, non seulement ils en perdent leur acrimonie, mais ils s'attachent même au Mars, & sont poussés dehors avec lui par les selles. Il en est de même du Saturne que Paracelse appelle *le quatrième pilier de la Chirurgie.* Les préparations du Saturne qu'on applique aux ulcères chancreux, n'opèrent que passivement, & en tant que les sels acides se radoucissent en s'associant avec le Saturne. Disons-en autant du cuivre qui fait vomir les humeurs contre nature.

Il faut raisonner tout autrement des teintures & des autres préparations métalliques, qui participent au soufre essentiel des métaux. Nous en voyons des effets surprenant, sans savoir comment elles opèrent. La vertu irradiative de Van Helmont me passe, elle peut satisfaire quelque spéculatif, mais non un praticien.

J'aimerais mieux dire que ces préparations agissent par une vertu anodine, qui est attachée à chaque métal ; & c'est par elle que le soufre de l'antimoine & du cuivre, calme le désordre des humeurs viciées & les remet sous l'obéissance de la nature.

Au reste les teintures des métaux demandent une préparation bien plus sublime que les dissolutions qu'on fait des métaux avec des menstrues corrosifs ; celles-ci ne sont que des érosions superficielles du métal en petites parties, qu'il est facile de revivifier & de remettre en métal par le moyen de quelques alcalis, & spécialement par le sel de tartre & le borax, qui en s'unissant à l'acide, délivrent les parties métalliques de leurs liens, & celles-ci ne sont pas plutôt en liberté, qu'elles tombent au fond. C'est ainsi qu'on peut faire l'épreuve des teintures. Les alcalis végétaux sont singuliers pour faire la réduction des métaux, surtout le sel de tartre qu'on nomme par cette raison, *sel privilégié.*

Le mercure des corps ne se tire que par les alcalis fixes, & principalement par le sel de tartre, ou par le sel ammoniac. Ces sels sont nommés *Ressuscitatifs* par les Chimistes, & il ne se peut faire de vrai mercure que par leur moyen.

CHAPITRE II.

Du Mars ou Fer.

LE Mars est un minéral, ou métal qui se trouve ordinairement en pierres sur les montagnes ; quelquefois néanmoins il a diverses figures, avant que d'être fondu. Il contient beaucoup de sel acide, peu de mercure, une assez grande quantité de soufre combustible, & quelque peu d'acide, mais ce dernier est en quelque façon fixe, ce qui fait que le Mars est celui de tous les métaux qui approche le plus de l'or, & l'on prétend même que sa partie fixe sulfureuse peut être convertie en ce précieux métal. Ces trois principes du Mars sont unis par une terre fixe, sèche, alcaline & rougeâtre, qui l'empêche d'être malléable, avant que d'avoir été fondu. Cette même terre & sa forte tissure, font que le fer s'enlève ou se sépare & tombe en paillettes sous le marteau ; c'est de cette terre que le Mars tire la faculté d'absorber tous les acides : c'est d'elle que ce métal tient sa vertu astringente ; c'est d'elle enfin que procède toute la vertu médicale du Mars, qui est d'imbiber les humeurs viciées & acides de notre corps.

L'acier & le fer ne différent qu'en dureté. L'acier se forme artificiellement avec le fer, on stratifié des lames de fer dans un grand fourneau avec des alcalis, savoir des charbons & des cornes, ou des ongles d'animaux, on fait dessous un feu très violent, les ongles s'enflamment, calcinent & endurcissent le fer. Cet endurcissement consiste en ce que l'acide abondant du Mars, absorbe les sels alcalis fixes des charbons, & les volatils des cornes, ce qui resserre le principe terrestre, & augmente la dureté du fer. On forme encore l'acier en trempant le fer bien rougi au feu, dans de l'eau de vers de terre, & dans l'eau de racine de raifort & de poireau. D'autant que les sels volatils qui sont dissous dans ces eaux, s'insinuent dans le Mars ouvert par le feu, & rassasient l'acide qui donne la dureté requise à l'acier. On prétend qu'en Médecine la limaille de fer est meilleure que celle d'acier, parce que le feu & les drogues que l'on joint au fer, pour en former l'acier, font perdre au fer son soufre volatil & spiritueux.

On donne vulgairement deux vertus fort contraires au Mars, l'une apéritive, & l'autre astringente. On attribue la première aux parties terrestres & fixes, & la dernière aux parties volatiles. Et sur ce fondement, afin de faire un safran de Mars astringent, on calcine le fer jusqu'à ce que toutes les parties volatiles soient dissipées, & qu'il ne reste que les fixes. Mais cette hypothèse est établie sur un

faux principes car le Mars est un corps homogène qui demeure toujours au même état dans la plus grande violence du feu. Ce qui a donné lieu à cette erreur & à cette distinction, c'est qu'on a vu que le Mars était d'une grande utilité dans les maladies qu'on croyait venir des obstructions & de l'amas des humeurs grossières ; comme la cachexie, la fièvre quarte, la suppression des mois, la mélancolie hypocondriaque, &c. Et de là on a crû qu'il possédait une vertu apéritive. Et comme on a remarqué d'un autre côté qu'il était salutaire dans la dysenterie, la diarrhée & les autres flux contre nature, on a conclu de même qu'il avait une vertu astringente, mais d'un faux principe on ne pouvait en tirer que de fausses conséquences ; car il n'est pas vrai, comme on le suppose, que les maladies ci-dessus dépendent des obstructions, & des amas d'Humeurs grossières, & il est certain que le Mars eu toujours astringent de sa nature, & que la terre du Mars est purement stiptique. Toutes les préparations du Mars en convainquent par le sentiment de faveur astringente, qu'elles donnent au goût. Si le Mars est apéritif c'est par accident; en ce qu'il absorbe & entraîne avec soi les sels acides viciés qu'il trouve dans le corps, qui auraient en se coagulant causé des obstruions, ainsi en ôtant la cause, il ôte l'effet. On a donc raison de dire que le Mars est un digestif admirable, pour la mélancolie, puisque la cause matérielle de cette maladie n'est, suivant les Modernes, que l'acide vicié des premières voies, qui s'attache aux Mars, perd son acrimonie en le corrodant, & sort ensuite par les selles avec lui. C'est par cette raison que les selles sont ordinairement noires après l'usage du Mars & des eaux minérales acides ; & si elles ne le sont pas, c'est un mauvais signe qui marque que le Mars n'a pas imbibé les sels viciés.

Les excréments sont noirs, parce que le Mars imprégné de l'acide se trouve précipité par la bile. Ces raisons ont fait mériter au Mars les beaux noms de *digestif & d'alexipharmaque de la mélancolie, de panacée de la cakexie* des hommes & des filles, tant simple que scorbutique ; & il entre avec justice dans toutes les poudres cakectiques, qui sont d'autant plus efficaces, qu'elles sont simples ; ainsi la poudre du safran de Mars seul avec un peu de cannelle, & quelques grains d'ambre, est plus utile simple, que composée.

II ne faut pas manquer de faire quelque exercice ou mouvement corporel, après avoir pris le Mars, & même de s'abstenir de toutes sortes d'acide dans le boire & le manger, d'autant que ceux-ci rassasieraient le Mars qui ne toucherait plus aux acides viciés.

La limaille d'acier crue peut-elle se donner intérieurement avec sûreté ? Oui bien à ceux qui ont l'estomac bon, non pas à ceux qui l'ont faible : car il serait à

craindre que le Mars ne s'arrêtât au fond de l'estomac, qu'il n'y contractât une vertu vitriolique & vomitive, qu'il n'excitât des nausées, & qu'il ne ruinât entièrement l'appétit. Panarolle assure qu'il a trouvé de la limaille d'acier toute crue au fond de l'estomac de quelques sujets morts, qui avaient usé du Mars. C'est qu'ils avaient l'estomac faible.

Les préparations du Mars sont en forme liquide, ou en forme sèche : les premières se nomment teintures, les dernières prennent le nom de safran. Les teintures du Mars sont, à mon avis, préférables au safran, parce que le Mars est plus dissout dans celles-là, & plus compacte dans celui-ci, qui fatigue par conséquent d'avantage l'estomac.

Le safran de Mars tire son nom de sa couleur jaunâtre ; c'est proprement la rouille du fer. C'est mal à propos qu'on le divise en astringent & en apéritif puisqu'il n'est apéritif que par accident, comme j'ai déjà dit. Pour faire le safran de Mars astringent, on calcine le Mars à un feu violent, jusqu'à ce qu'il soit réduit en une poudre rougeâtre, qui est ce qu'on appelle *safran de Mars astringent.* Le poids du Mars s'augmente par la calcination, en sorte qu'une livre de Mars avant la calcination, pèsera une livre & deux onces après la calcination. Cette augmentation de poids vient de l'acide des charbons qui s'est insinué dans le Mars. Sans tant de façon, quelques-uns se contentent de ramasser avec une patte de Lièvre, la poudre rouge qui se trouve attachée aux barreaux des fourneaux & qui est un safran de Mars fort bon. Quelques-uns même prennent la rouille qui s'amasse sur les Canons de fer qui sont exposés à l'air. l'usage de ce safran a lieu dans les affections qui ont besoin d'astringent, comme dans tous les flux de sang & d'excréments, dans la dysenterie & la diarrhée. Il entre dans la poudre styptique de Crollius, dans les emplâtres vulnéraires & styptiques des Chirurgiens, & dans l'emplâtre *Opodelok* de Paracelse. Et il est excellent dans les ulcères pour absorber l'acide corrosif.

La terre douce de vitriol qui est un safran de Mars ou de Vénus, a les mêmes propriétés, & vaut même mieux que le simple safran de Mars.

Le safran de Mars apéritif mériterait mieux le nom d'altératif, puisqu'il redonne par son usage l'état naturel à la tissure viciée de la masse du sang, & qu'en absorbant les sels viciés, il corrige les vices de toutes les digestions. Il ne faut pas préparer ce safran de Mars avec des acides qui le rempliraient, après quoi il ne toucherait plus à ceux du corps : & comme le Mars se laisse facilement corroder par tous les acides, tant minéraux que végétaux, on aura recours à des menstrues insipides, ou du moins à de faibles acides, pour corroder doucement le corps du Mars. En voici une préparation fort estimée.

Prenez de la limaille de fer, versez dessus un peu d'eau simple, & laissez le tout au Soleil durant la canicule. Au bout de quelques jours la limaille sera changée en safran après une grande effervescence ; l'acide qui abonde dans le Mars étant dissout dans l'eau, puis agité par la chaleur du soleil, s'attache à son propre corps, y le corrode & le changé en ce safran qui est d'autant plus apéritif qu'il n'a point eu d'acide externe pour le rassasier. Le fer exposé simplement à l'air s'humecte & se change pareillement en rouille ou en safran, qui s'engendre par le moyen de l'acide de l'air qui s'insinue dans les pores du Mars. Ce qui est si vrai qu'on empêcherait ce fer de se rouiller par le moyen de quelque alcali ; & spécialement avec l'huile de tartre par défaillance, parce que les alcalis détruisent les acides : & c'est contre la raison qu'on enduit ordinairement d'huile commune, les épées & les autres armes ou instruments de fer pour les défendre de la rouille, puisque l'huile commune contient beaucoup d'acide, & que par conséquent elle est capable de faire plutôt rouiller ces instruments.

Zwelpher donne encore une autre préparation du safran de Mars. Prenez du nitre très pur, une livre que vous ferez fondre en un creuset. Jetez-y peu à peu de la limaille de fer très nette, tant qu'il en pourra recevoir. Augmentez le feu jusqu'à ce que le nitre s'enflamme & se calcine. Retirez la masse & la mettez en eau chaude, qui doit prendre une teinture rouge ; décantés, filtrés, & en 24 heures il se précipitera un crocus très rouge que vous sécherez, & qui est bon pour la cakexie, mélancolie & maladies des filles, depuis un demi-scrupule jusqu'à un scrupule, & même jusqu'à une dragme dans de la conserve, ou dans d'autres véhicules convenables.

Quelques-uns pour préparer le safran de Mars apéritif, animent l'eau simple avec quelques alcalis, surtout avec le sel d'absinthe, puis ils versent le tout sur de la limaille d'acier, dans un lieu tiède où elle se rouille facilement. M. Michaël versait sur la même limaille une lessive faite des cendres d'herbes apéritives, savoir, de sumeterre, d'absinthe, &c. Mais le safran de Mars ainsi préparé ne vaut rien : car dès que les sels contenus dans la lessive s'attachent au Mars, ils font une espèce de chaux ou de calcination qui est inutile, & nullement apéritive. On a beau cuire le Mars avec des sels, il n'en reçoit aucune altération ; l'eau seule agit sur l'acide du Mars qu'elle dissout. Ceux qui préparent le safran de Mars apéritif avec du vin, n'ont pas un mauvais remède.

Pour faire le tartre martial, on dissout du tartre dans l'eau des Forgerons, & on jette de la limaille d'acier dans la dissolution. L'acide du tartre corrode le Mars ; après quoi on filtre & laisse évaporer la dissolution : on la réitère, puis on l'expose dans un lieu froid ou à la cave, où il se forme des cristaux admirables

dans les maladies chroniques, & spécialement pour la suppression des mois. La préparation secrète de Willis, *au Traité de la Fermentation*, & de Bartholin, *dans ses Epîtres,* a lieu ici, elle se fait avec la crème de tartre & l'esprit de vin.

Les préparations avec les forts acides sont ridicules, & doivent être rejetés ; telle est la calcination du fer avec des billes du soufre, celui-ci s'enflamme, corrode le Mars par le moyen de son esprit acide, & le Mars tombe par grains dans un vaisseau qu'on a placé au-dessous. Enfin on pulvérise ces grains qui sont le safran de Mars, ou plutôt une chaux fixe, qu'aucune liqueur ne saurait dissoudre, & qui charge simplement l'estomac sans produire aucun bon effet dans le corps, d'autant que le Mars est déjà rassasié & rempli de l'acide du soufre. Il se fait une préparation du Mars par le soufre que je trouve beaucoup meilleure, en calcinant de cette limaille plusieurs fois par le soufre en poudre, dont l'acide pénètre plus intimement les parties du Mars, de manière que la teinture simple s'en fait très bien par la seule affusion de l'eau chaude que l'on peut filtrer, pour l'avoir plus épurée. Et si on fait évaporer cette eau, on aura un très beau vitriol de Mars.

Par la même raison, les teintures de Mars préparées avec des acides trop forts font peu d'effet, elles en font au contraire beaucoup quand on les prépare avec des alcalis, ou avec des acides modérés. Telle est la teinture de vitriol de Mars de Zwelpher qui se fait avec le vitriol de Mars, & la terre foliée de tartre. Voyez ce qu'en dit l'Auteur qui est en ceci assez véridique.

L'essence de Mars tartarisée n'est pas inutile : on dissout pour la faire, parties égales de vitriol de Mars & de cristaux de tartre ; on fait évaporer la dissolution jusqu'à consistance de miel, puis on verse dessus de l'esprit de vin pour en tirer l'essence ci-dessus. C'est un excellent remède dans les affections des reins, de la vessie & de l'urine.

Le vitriol de Mars de Rivière, peut être ici placé. On le prépare de la manière qui suit. Prenez une partie de vitriol de Mars, deux parties d'esprit de vin ; mettez infuser le tout dans un vaisseau de fer, & après la digestion requise, menez la dissolution dans un lieu frais, il se fera des cristaux d'une grande utilité, parce que l'acide du Mars a été adouci & édulcoré par l'addition de l'esprit de vin.

Les préparations liquides du Mars, sont ordinairement appelées *Teintures,* & divisées en astringentes & en apéritives, ce qui se doit entendre dans le sens que nous avons déjà dit.

ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬ଔ୬

L'eau des Forgerons est l'une & l'autre : elle est salutaire, par exemple, dans la dysenterie & la diarrhée, comme astringente : & dans la cakexie & la jaunisse, comme apéritive. On tire pareillement une teinture altérative d'une grande vertu, en éteignant le Mars rougi au feu dans un menstrue aigrelet tiré des végétaux, ou dans une liqueur alcaline ; pour mieux faire, on n'a qu'à mettre infuser de la limaille d'acier dans du vin, car l'acide de celui-ci corrode & imbibe le Mars. Ce vin se boit avec un peu de cannelle, & produit des effets merveilleux dans la cakexie, dans la mélancolie hypocondriaque, & dans les autres maladies des femmes. On fait aussi des nouëts altératifs avec quelques végétaux & la limaille d'acier ; on les met infuser dans du vin pour boire dans les maladies chroniques, à quoi le Mars n'est pas inutile.

Les uns tirent la teinture du Mars, avec du suc d'oseille, quelques-uns avec le suc de tamarins, les autres avec du moût, ou avec du suc de berberis, mais le suc de pommes de reinette est meilleur que tout cela. On épaissit la dissolution, puis on y verse l'esprit de ces sucs ou quelque autre convenable, pour en tirer une essence de Mars, salutaire dans les maladies chroniques rebelles, & spécialement dans la fièvre quarte.

Panarolle prépare une teinture de Mars excellente, avec une dissolution de limaille d'acier, dans du suc de chicorée : & on peut tirer une teinture rouge de Mars avec l'esprit acide volatil du pain qui dissout le Mars promptement.

La principale des préparations du Mars en forme sèche, sont les fleurs. Sur quoi on peut lire Zwelpher, qui s'est ici surpassé, aussi bien que Charas dans sa Pharmacopée. Cette opération se fait par le moyen du sel armoniac, avec lequel le Mars se sublime en fleurs rouges, d'autant que l'acide du sel corrode le Mars, & enlève les particules qu'il a corrodées.

Les Chimistes les plus curieux, ont trouvé le moyen de rendre le *Mars fulminant* ; ce que quelques-uns croient impossible, mais à tort : car la vertu fulminante du Mars consiste dans la convenance du soufre martial avec le soufre solaire, qui ne différent entre eux, qu'en, ce que celui-ci est plus fixe que l'autre : pour faire le Mars fulminant ;, on le dissout dans de l'eau régale, puis on le précipite avec de l'huile de tartre par défaillance : mais il y a deux choses a observer dans cette préparation. La première est le point exacte de *Saturation*, sans quoi il n'y aura aucune fulmination à espérer. La seconde est que la précipitation ne soit point trop subite ; car si l'effervescence est trop grande, rien ne fulminera. La cause de la fulmination du Mars & de l'or est la même, & consiste dans le combat du soufre & du nitre avec le sel fixe du Mars.

Le bésoard martial se forme du régule d'antimoine martial distillé en beurre, & précipité par l'esprit de nitre : on s'en sert dans hydropisie où il est spécifique, suivant *Rosenkreufer*, dans la cakexie & la jaunisse. Voyez *Rolsinck.*

CHAPITRE III.

Du Cuivre ou de Vénus.

LE cuivre est un métal qui a beaucoup d'affinité avec le Mars, tant pour ses principes que pour sa composition, excepté que le premier est plus noble.

Le soufre dont il est rempli, est plus fixe que celui du Mars, qui participe beaucoup moins du mercure que le cuivre, qui contient bien autant de soufre que de mercure, mais plus de terre. C'est par cette proportion de mercure & de soufre, que le cuivre se fond & s'enflamme plutôt que le fer : car le premier s'enflamme d'abord avec le sel ammoniac qui ouvre son soufre & le rend inflammable. Le mercure, du cuivre fait qu'il se mêle avec l'or & l'argent, sans leur ôter la fusibilité, qu'ils perdent dès qu'on les mêle avec d'autres métaux.

A l'égard du soufre du cuivre, Basile Valentin assure qu'il donne la couleur de l'or à l'argent, & Poleman en a fait un Traité entier dans le Livre intitulé : *De sulphure Philosophorum*, qui est beaucoup plus curieux & agréable pour la théorie, qu'utile pour la pratique : & il paraît que quand il a écrit ce Traité, l'Auteur ne savait pas encore volatiliser le sel de tartre.

Quant au soufre bienheureux avec lequel Van Helmont prépare le Soleil ou le feu de Vénus, il est sans doute dans le cuivre, & c'est lui qui fait les cures magnétiques.

C'est en vertu de ce soufre de Vénus, que la tête morte du vitriol du cuivre, guérit la dysenterie qui s'arrête aussitôt qu'on a jeté des excréments du malade dessus. Knaephelius s'est rendu fort recommandable par ce secret.

Le soufre & le mercure, qui sont en égale proportion dans le cuivre, rendent ce métal volatil, au point que quand le feu est fort, il se dissipe presque entièrement en l'air, parce que la partie mercurielle enlève avec soi la partie terrestre.

Le cuivre & l'argent ont tant d'affinité, que l'un se trouve rarement sans l'autre dans la mine. L'un & l'autre produit la couleur de saphir ou d'outremer, & possède la vertu purgative : il est en effet un argent hydragogue très excellent dans hydropisie, & chacun sait que le cuivre ne pousse que trop par haut & par le bas, ce qui fait qu'il est dangereux d'en donner intérieurement.

ଔ

Cependant Konig rapporte que le cuivre mis en fine limaille, & donné au poids d'une dragme dans du bouillon, est un remède contre la rage & contre la morsure des animaux enragés : ce qu'il confirme par l'autorité de quelques Médecins. Il assure même que l'un d'entre eux faisait calciner des Ecrevisses vivantes dans une poêle de cuivre rouge sur un grand feu de flamme, & qu'il les mettait en poudre, & en donnait en dose convenable pour ce mal, & même pour purger & purifier la lymphe corrompue dans le corps humains qu'elle évacuait puissamment : mais je ne voudrais pas m'en servir.

Si on mêle le cuivre avec la pierre calamine, savoir cent parties du premier sur trente parties de la dernière, on aura du *Léton.*

Tous les acides corrodent le cuivre, les fixes & les forts en vitriol, les doux & les volatils en *Verdet*. Les alcalis volatils dissolvent le cuivre sans coucher au Mars, par la raison que les alcalis s'attachent au soufre qui est plus abondant dans le cuivre que dans le Mars. L'esprit d'urine teint le cuivre en couleur d'outremer ou de saphir, qui désigne le soufre métallique, mais les dissolutions du cuivre par les acides sont toutes vertes. Poleman & ses Sectateurs, disent que le soufre de Vénus se doit tirer par des sels volatils, ou par des alcalis fixes volatilisés.

Pour faire le verdet, on stratifié des plaques du lames de cuivre avec du marc de raisins, on verse dessus une partie de vinaigre, & trois ou quatre parties d'urine de petits garçons ; on laisse le tout quelque temps dans un lieu chaud, après quoi l'on trouve les lames corrodées & réduites en verdet par l'acide volatil que le marc fournît durant l'effervescence modérée du vinaigre & de l'urine. Si on distille ce verdet, on aura l'esprit acide volatil de Vénus engendré du marc de raisins, de l'urine & du vinaigre, que Zwelpher débite pour la liqueur *Alcaest.* Tacbenius veut que cet esprit ne soit rien autre chose que du vinaigre distillé ; mais celui-là est bien différent, & il renferme beaucoup plus de vertus. Il y a deux méthodes de faire l'esprit de Vénus : la première est de dissoudre du verdet dans du vinaigre distillé, de filtrer la dissolution, & d'en former des cristaux verts qu'on distille ensuite pour avoir l'esprit acide. C'est l'opération telle que l'a donnée Basile Valentin, & après lui le célèbre Nicolas Lefèvre, dans son excellente Chimie : ce dernier croit même que cet esprit est une espèce de dissolvant universel. Hadrien Mynsicht, au lieu de vinaigre distillé, n'emploie que de l'eau de pluie. On donne encore une autre manière de distiller le verdet avec partie égale de sable, ce qui donne un esprit volatil très efficace dans la Médecine & dans l'Alchimie. On s'en sert principalement dans la léthargie, & les autres affections soporeuses. On prépare avec le même verdet & la gomme armoniac, un esprit acide volatil composé qui est admirable dans les affections

asthmatiques. On prend deux parties de verdet, & une partie de gomme armoniac, ou bien quatre parties de verdet, deux de gomme armoniac, & une partie & demi de soufre vulgaire, puis on distille le tout.

Van Helmont fait encore une autre opération sur ce métal. Il en tire l'être étranger de Vénus qui se fait ainsi. Prenez de l'esprit d'urine acué par son propre sel volatil, & le mêlez avec partie égale d'esprit de vitriol ou de nitre, à votre choix ; ou même avec de l'esprit de sel commun, mais il faut que ces esprits soient volatils.

Par ce moyen, vous en tirerez un sel qu'il faut sublimer par soi-même. Cet esprit ainsi sublimé volatilité toute la substance du sel de tartre. Cette volatilisation se peut multiplier à l'infini par le moyen d'un nouveau sel de tartre. Cette sublimation se doit faire de la manière suivante : Prenez le colcothar du vitriol dé Hongrie, fait par la distillation ordinaire du flegme & de l'esprit. Joignez ce sel avec partie légale de l'être étranger de Vénus, qu'il faut sublimer trois fois. Après la troisième sublimation, procédez comme le marque Van Helmont, (*De Lithiqsi cap. 8. Num. 9.*). Prenez ensuite du sel marin fixe trois parties ; du colcothar sublimé par l'être étranger de Vénus, trois parties ; de l'usnée de crâne humain une partie : & votre opération sera finie. En voici l'usage : par ce moyen, on tire la quintessence des perles & coraux : aussi bien que de la chaux d'or & d'argent, bien ouverte & bien édulcorée, qu'il faut sublimer avec son poids de l'être de Vénus & cette Sublimation, ne saurait être réduite en corps métallique, & devient un vrai or potable.

Le verdet cru n'est point employé en Médecine, excepté dans la Chirurgie pour l'usage externe. Il fait ordinairement la base de l'onguent Egyptiac, de l'onguent de Hildanus, &c. qui ont lieu dans les ulcères cakoëtiques & dangereux : il entre dans les eaux vertes qu'on compose pour les ulcères scorbutiques, véroliques, &c.

CHAPITRE IV.

Du Plomb ou Saturne.

Les métaux les plus mous font le plomb & l'étain, ils ont beaucoup de mercure ce qui fait qu'ils se fondent aisément. Le plomb surtout, en contient plus que l'étain ; mais comme il n'est ni fixe, ni bien mûr, il s'exhale facilement & le plomb perd beaucoup de son poids dans la fusion, cause des scories ou impuretés que le feu lui fait jeter au-dehors. Il y a dans le plomb peu de soufre, c'est-à-dire, autant qu'il en faut seulement pour corroder le mercure, mais très

ঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣ

peu de sel : ainsi le Saturne est entièrement contraire au Mars, quant à ses principes & à sa composition.

Le mercure abondant qui se trouve dans le plomb, fait qu'il absorbe tous les métaux, excepte l'or & l'argent ; aussi l'on s'en sert pour éprouver ces deux deniers par la coupelle. Il absorbe donc tous les autres, parce que le mercure du plomb est affamé de leur terre saline, & il épargne l'or & l'argent, dont le soufre acide est trop fixe pour être absorbé par le plomb. Il a pourtant beaucoup de convenance avec l'argent, comme il parait en ce qu'on en trouve ordinairement dans le plomb calciné. On dit même, que si on calcine le plomb au soleil, par le moyen du miroir ardent, on y trouvera quelques graine d'or au lieu d'argent, ce qui n'est pas incroyable.

La première préparation du plomb est sa calcination au feu de réverbère, par le moyen duquel il se convertit en *Minium*, qui augmente ordinairement en poids. Si on a pris, par exemple, douze onces de plomb cru, il s'en trouvera treize après la calcination. Ce qui vient du soufre du charbon, dont les particules acides se sont attachées à la substance dé ce métal.

Le plomb calciné dissout par un acide, surtout par l'acide volatil du vinaigre, acquiert une saveur douce, & se change en une chaux nommée vulgairement *Sucre de Saturne*. On verse par inclination là dissolution qui a été faite dans du vinaigre distillé, on la filtre, on la laisse évaporer, puis on la laisse reposer, & alors il se forme des cristaux qu'on purifie par plusieurs dissolutions réitérées. Remarquer qu'il ne faut pas tirer tout le vinaigre du plomb dissout, car il pourrait fulminer ; comme il m'est arrivé. On fait de semblables cristaux, en dissolvant la mine de plomb dans du vinaigre distillé, animé par l'esprit de nitre. Ce sucre de Saturne pris intérieurement absorbe tous les acides, & il est spécifique dans le mal ou mélancolie hypocondriaque, dans la fièvre, quarte rebelle, où un homme de ma connaissance en a donné jusqu'à deux scrupules pour une seule dose. Il est bon d'y ajouter quinze grains d'yeux d'Ecrevisses. Il est éprouvé dans les inflammations causées par l'effervescence des sels viciés, aussi bien que dans les érésipèles. Et à raison de sa vertu alumineuse astringente, il eu salutaire dans la dysenterie.

On croit ridiculement que le plomb pris intérieurement rend les personnes stériles, à cause de la convenance qu'on lui suppose avec le Saturne céleste, à qui Jupiter ôta la vertu d'engendrer : mais ce sont des opinions sans fondement,

On tire du sucre de Saturne avec le vitriol de Mars ou de cuivre bien dépuré, & l'esprit de vin, la *Teinture antiphtisique*, qui est bonne pour consolider les ulcères des poumons, des reins & des autres parties.

Le sucre de Saturne distillé par une retorte avec le vitriol de Mars, donne la pierre *Hématite* artificielle, qui est entièrement semblable à la naturelle, ce qui fait connaître la composition de celle-ci.

Le plomb calciné à la vapeur du vinaigre, dans un lieu chaud fait la céruse qui est d'usage dans la Chirurgie ; mais si on le calcine avec du vinaigre distillé, dans lequel on a dissout du tel armoniac, on aura une céruse beaucoup plus belle & plus fine pour l'usage des Alchimistes.

Le sucre de Saturne est d'un si grand usage, que Paracelse assure qu'il fait le quatrième pilier de la Chirurgie, ce qui est très véritable, puisqu'il absorbe effectivement l'acide des plaies & des ulcères, & qu'il fait la base de plusieurs onguents. L'emplâtre de céruse avec la semence de Grenouilles, est bon par cette raison pour absorber l'acide qui fait l'inflammation des érésipèles, & le plomb est si utile dans le cancer occulte, pour en absorber pareillement l'acide, que les Médecins veulent qu'on prépare les onguents qu'on y applique, dans un mortier de plomb. Les remèdes où il entre, sont salutaires aux ulcères scorbutiques & malins, à la galle, à la couperose, aux lentilles, & autres vices du visage : en un mot le plomb ne cède qu'au mercure doux, spécialement la céruse, quand il s'agit de corriger l'acide ramassé sous la peau par le défaut de l'insensible transpiration, La dernière avec l'eau de semence de Grenouilles, ou l'eau de chaux & le sucre de Saturne, est admirable contre la brûlure pour absorber l'acide.

Quand on distille le sucre de Saturne dans une retorte, il en sort d'abord un esprit volatil ardent, & en second lieu, deux sortes d'huile, la première rouge, & la dernière noire, celle-ci sent empyreume. L'esprit ardent est, dit-on, de la substance du mercure, ce qui n'est pas, c'est simplement l'esprit du vinaigre, avec lequel on a fait le sucre de Saturne, ou même l'esprit de vin régénéré ; car il est hors de doute que le vinaigre en retient toujours. Pendant que les parties fixes de l'acide corrodent le Saturne & s'y attachent, les plus volatils prennent l'essor dès le premier feu, & quand on augmente le feu, les parties du Saturne suivent avec, & forment un corps huileux. Ce qui découvre manifestement l'imposture de cet esprit de Saturne.

Il en est de même de l'esprit ardent de corail, qui n'est en effet que l'esprit du vinaigre ou l'esprit de vin régénéré. Le vinaigre se forme lorsque le sel acide du

vin fixe les particules salines, volatiles & spiritueuses ; & quand on y dissout du corail, le sel acide du vinaigre s'y attache & quitte les parties volatiles qu'il retenait fixées ; celles-ci remises en liberté, paraissent au moindre feu, sous leur première forme d'esprit de vin.

Si on distille le plomb seul & sans addition, on n'en tirera rien de liquide, non plus que des autres métaux, & la liqueur qu'on en tire quand on y ajoute quelque autre corps, est une nouvelle production qui n'existait pas auparavant. Tel est le beurre de Saturne qui se distille de la manière qui suit. On prend de la mine de plomb, non pas de la vulgaire, mais de la volatile qui vient de Hongrie, on la pulvérise, puis on la mêle avec une partie égale de mercure sublimé, on distille le tout par une retorte, & l'on a une liqueur grossière composée de l'esprit acide de sel commun, qui était renfermé dans le mercure sublimé, & des particules du plomb que l'esprit de sel a enlevées avec soi. Outre cela, il se trouve au col de la retorte quelque cinabre composé du Saturne & du mercure. Le beurre de Saturne se doit rectifier à la manière accoutumée, après quoi on le précipite avec de l'eau simple comme le beurre d'antimoine, en forme de poudre blanche. Son usage est le même que celui du sucre de Saturne, il lâche doucement.

Pour faire le *Besoard Saturnin*, on précipite le beurre de Saturne avec l'esprit de nitre, & après trois abstractions, trois édulcorations & trois calcinations, on a un *Besoard Saturnin simple,* qui ne tient aucunement de l'antimoine, comme les autres bézoards métalliques. C'est un excellent remède dans la peste, dans les fièvres malignes pestilentielles, & dans les maladies qu'on nomme ordinairement *Saturniennes,* savoir le mal hypocondriaque, le scorbut, la goûte vague, la mélancolie hypocondriaque, &c. Il sort dans la distillation du beurre de Saturne, quelque mercure vif, qui est le mercure vulgaire revivifié du mercure sublimé. Si on jette le beurre de Saturne ainsi rectifié sur une nouvelle mine de Saturne, pour distiller le tout par une retorte, on aura, à ce qu'on croit, le véritable mercure vif du plomb ; mais on se trompe, c'est une nouvelle production qui n'était point auparavant.

Le beurre de Saturne distillé avec le sucre de Saturne, donne une huile rouge extrêmement douce & d'une grande efficacité dans les maladies chroniques, spécialement dans les ulcères corrosifs & difficiles à guérir. Il est bon de donner auparavant un peu de Besoard de Saturne.

Ce qui a été dit ci-dessus de l'esprit de Saturne, se doit dire aussi de ses fleurs. Il n'en donne aucune de soi-même, parce que le mercure dont il abonde, le fait fondre d'abord dans le feu. Ordinairement on stratifie le plomb avec au soufre,

afin que l'acide de celui-ci corrode le corps de celui là. On y ajoute parties égales de sel décrépité, & le double de salpêtre. Mettez le tout dans une retorte à deux cols, adaptez un récipient & l'un & un soufflet à l'autre, poussez le feu, vous trouverez dans le récipient de l'esprit de nitre, & au col de la retorte des fleurs que vous ramasserez. Ce n'est rien autre chose qu'une partie du Saturne corrodée par l'esprit de nitre. On édulcore bien ces fleurs avant de s'en servir. On peut revivifier le mercure des corps ou du Saturne, de ces fleurs par le moyen des alcalis.

Quoique le sucre de Saturne soit assez bon, on tâche d'en extraire le *Baume de Saturne.* Pour en venir à bout on met le sucre de Saturne en digestion avec de l'huile distillée de térébenthine ou de genévrier, jusqu'à ce que le tout devienne rouge, ce qui n'arrivera qu'à force de bien remuer celte mixtion. Cette couleur ne vient point du Saturne, mais de la digestion seule.

Si ces huiles pouvaient s'unir à ce sucre, ce serait assurément un baume merveilleux pour les maladies chroniques, mais il n'en est rien. J'en dis autant des teintures de Saturne, car l'esprit devin imbibe, à la vérité, l'huile qu'on y ajoute, mais il ne prend rien du corps de Saturne, ainsi toutes les teintures de Saturne de Schroder ne valent rien, d'autant que ce métal est trop mercuriel, & qu'il a peu de soufre duquel toutes les teintures dépendent. Il n'y a pas apparence par conséquent, qu'on en puisse tirer rien d'huileux avec des esprits sulfureux. Que si la vertu balsamique des huiles se pouvait joindre avec le Saturne, ce serait avec son sucre, alors ou aurait un baume de soufre tempéré, d'une grande utilité dans les affections internes, & beaucoup plus efficace que le vulgaire qu'il n'est pas sur d'employer dans certaines maladies de la poitrine, comme la phtisie, l'hectique, &c. à moins qu'il ne soit préparé avec le sucre de Saturne. Si ce baume se trouve trop âcre pour l'usage externe, on peut le mêler avec de la céruse ou du baume du Pérou, & alors ce sera un assez bon remède.



ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

CHAPITRE V.

De l'Etain ou Jupiter.

L'ETAIN a beaucoup d'affinité, avec le plomb, cependant il ne lui ressemble pas en tout. Quelques Naturalistes assurent que l'étain est le plomb blanc des Anciens, en quoi ils se trompent, car les Anciens avaient l'étain & le plomb blanc comme deux métaux différents. L'étain des Anciens était le plomb cendré, que nous appelions *Bismuth.* On sait qu'il y a trois sortes de plomb, savoir le plomb vulgaire, l'étain, & le bismuth. Quelques-uns appellent l'étain demi-métal, ainsi que l'antimoine. Le bismuth approche le plus de l'argent. A l'égard des principes de l'étain, ce métal contient beaucoup de mercure, mais plus pur & plus mûr que le Saturne; ce mercure n'est pourtant point parfaitement fixe, il est au contraire plus mou & plus coulant que celui des métaux parfaits, il est plus pur, mais en moindre quantité que dans le plomb , ce qui fait que celui-ci est plus pesant & plus malléable.

D'un autre côté, le soufre abonde dans l'étain, & ce soufre est très volatil, mais peu lié avec la terre saline, ce qui fait que l'étain par le défaut de liaison entre les principes, est le plus poreux de tous les métaux, sans en excepter le Mars, par cette raison, il est difficile de le séparer d'avec les autres métaux quand il y a été une fois mêlé avec eux. Si on le fond, par exemple, avec le plomb, il sera presque impossible de l'en retirer. C'est ce qui a donné lieu d'appeler l'étain le *Diable des métaux*, parce qu'il les détruit ou les altère beaucoup. Ceci est vrai, principalement à l'égard du cuivre que l'étain rend friable & cassant, & comme ces deux métaux sont sulfureux, lorsqu'ils sont mêlés & remués ensemble sur le feu, ils s'enflamment aisément.

C'est de ce soufre que vient la couleur bleue, qui est produite par l'étain aussi bien que la qualité émétique de tous les remèdes tirés de l'étain, à moins qu'on en ait retiré tout le soufre. C'est par ce soufre que l'étain s'enflamme dans l'eau-forte, & qu'étant mêlé avec le nitre & quelque alcali, il fulmine comme la poudre à Canon.

L'étain cru se met rarement en usage, & ceux oui s'en servent dans la passion hystérique, font voir leur peu de lumières. Voici les préparations qu'on lui donne avant de s'en servir.

On peut voir premièrement diverse calcinations de l'étain, dans les Livres des chimistes, qui ne se font pas sans beaucoup de difficulté : en second lieu, on granule l'étain, & pour le faire, on le met s un creuset enduit de craie, avec

parties égales de sel décrépite, & l'on remue exactement le tout, alors l'étain se réduit en petits grains qui sont aisément corrodés par quelque acide que ce soit. Et comme on prépare le sucre de Saturne avec le minium ; on prépare de même le *Sucre de Jupiter,* avec l'étain granulé, qui se donne intérieurement pour les affections hystériques & les autres maladies, à quoi le sucra de Saturne convient. On a coutume d'appliquer sur le nombril le sucre de Jupiter avec quelque huile appropriée, pour détourner le paroxysme hystérique, mais il n'y a rien de plus inutile.

Les cristaux laxatifs de Jupiter, sont salutaires dans hydropisie & la cakexie des femmes, & se préparent de la manière qui suit.

Prenez ce qu'il vous plaira de la mine de Jupiter en poudre, dissolvez-la dans de l'esprit de nitre, ou plutôt dans du vinaigre animé par l'esprit de nitre, filtrez la dissolution, laissez-la évaporer comme il est requis, & la mettez dans un lieu frais, pour en former des cristaux. Autrement, versez deux livres d'esprit de vitriol bien rectifié, sur une livre de mine d'étain, avec le double d'eau de Fontaine. Après la dissolution & l'évaporation requise il se forme de beaux cristaux qui sont très bons pour purger doucement les eaux des hydropiques par les selles. La dose est de trois grains.

Le Besoard jovial simple se compose avec le mercure sublimé & l'étain, c'est un remède très excellent dans les fièvres malignes, & dans le pourpre des Accouchées, tant blanc que rouge. Le *Besoard jovial composé* a les mêmes vertus. Voyez sa composition dans les Chimistes. Le *grand sudorifique de Faber,* préparé avec le mercure Sublimé & le Jupiter, distillés ensemble, est bon pour faire suer.

L'*Antihecticum* de Potier est une des plus fameuses préparations de l'étain : mais les autres remèdes internes qu'on tire de ce métal, ne méritent pas notre attention, non plus que les teintures vulgaires de Jupiter : ainsi nous allons passer à l'examen des métaux qu'on estime les plus nobles, savoir l'or & l'argent.



ঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣ

CHAPITRE VI.

De l'Or.

Les principes métalliques qui composent l'or, sont très épurés & très bien liés. La terre fixe saline, y est en médiocre quantité, mais il y a beaucoup de soufre & du mercure très purs, & tous ces principes sont tellement unis par un nœud très étroit qu'ils rendent l'or *indestructible!* car suivant tous les Artistes, *il est beaucoup plus facile de faire l'or, que de le détruire.* Et Van Helmont se moque de ceux qui se vantent de rendre l'or potable : effectivement, on a beau, selon cet Auteur, calciner l'or au feu, on a beau le mettre dans quelque menstrue que ce soit, insipide, acide, on corrosif, la réduction de ce métal est toujours très facile. Si l'indestructibilité de l'or était bien établie, il serait manifeste qu'il ne peut être d'aucun usage, ni dans la Médecine, ni même dans l'Alchimie : ceux qui ajoutent des feuilles d'or à leurs remèdes, les rendent précieux, à la vérité, mais non pas meilleurs. Quelques-uns éteignent de l'or rougi au feu dans une eau appropriée, laquelle devient jaune & épaisse, puis ils en précipitent une poudre, que Locatel recommande dans la jaunisse ; mais cette poudre n'est rien autre chose que des atomes de l'or, qui sont trop compactes pour faire aucune opération, & qu'on peut réduire aisément en or,

(*C'est Chambon, principes de Physique*, p. 193.)

Un Auteur aussi habile dans la Métallurgie que dans la Médecine, a dit que l'or est une résine tirée des entrailles de la terre, fixe au feu, fondante, malléable, d'un grand poids en peu de Volume, de couleur jaune inaltérable. Peut-être est-il un remède, peut-être ne l'est-il pas.

L'Or a plus d'utilité dans l'Alchimie ; c'est, dit-on, avec les principes de ce métal, que les Artistes prétendent composer la pierre Philosophale. Aisne ce n'est point dans le corps, mais dans la racine de ce métal qu'on la doit chercher. L'or reçoit plusieurs préparations, mais il y en a peu qui satisfassent.

Les teintures vulgaires de l'or ne font que des érosions superficielles du corps de l'or en particules très petites, qui peuvent être facilement réduites en métal. Pour dissoudre l'or véritablement & radicalement, les menstrues corrosifs ne suffisent point, il en faut d'insipides ; mais en est-il ? Les uns sont pour la négative. L'affirmative me paraît plus vraisemblable, & l'expérience fait pour elle : car sans parler de ceux qui se vantent de dissoudre l'or avec l'esprit de la rosée de Mai, ni sans rien dire des autres qui prétendent le dissoudre avec un agent tiré de la neige, *Meyer* assure que ceux de l'Amérique ont un menstrue

insipide, qui ramollit tellement l'or, qu'on le manie comme de la cire, & qu'on y enchâsse des pierreries pour en faire des bijoux. I.auremberg témoigne qu'il a vu une eau insipide, dans laquelle l'or se fondait comme de la glace dans de l'eau chaude. Un Archevêque d'Allemagne que je ne nomme point, avait chez lui un Chimiste, qui savait dissoudre de l'or en six heures de temps en une liqueur très rouge, par le moyen d'une eau blanchâtre & insipide. Ces menstrues sont donc possibles, mais chacun n'est pas assez heureux pour les posséder.

Au reste, il faut observer dans la préparation des remèdes tirés de l'or, que ce métal soit le mieux épuré qu'il soit possible, car s'il y restait la moindre portion de cuivre, il pourrait causer des nausées & des vomissements terribles.

Pour purifier l'or de son cuivre, on se sert premièrement du plomb, avec lequel on le fait fondre dans une coupelle, les autres métaux s'attachent au plomb, l'or tombe au fond très pur ; mais cependant mêlé quelquefois avec des portions d'argent. Secondement on se sert de la calcination ou de la cémentation, qui se fait en stratifiant des lames d'or avec le sel armoniac, le sel commun, le sel gemme, &, à quoi on ajoute de la poudre de briques pour empêcher la fusion des sels. On fait du feu dessous, & les sels corrodent les autres métaux, &, en dépouillent l'or, auquel ils ne touchent point. Troisièmement on se sert de l'antimoine, dont le soufre acide absorbe les autres métaux même l'argent, sans toucher à l'or, qui demeure très épuré. On prend, par exemple, une partie d'or, quatre ou six parties d'antimoine ; on fait fondre le tout dans un creuset, & l'on y ajoute sur la fin une once de nitre, & trois dragmes de limaille d'acier. Il paraît diverses couleurs qu'on appelle *yeux de Perdrix* : après la fusion requise, il se forme un régule qui demeure au fond séparé des scories ; on fait refondre celles-ci une seconde fois pour en tirer le régule qui peut y être resté, enfin on fond ce régule à un feu très violent, pendant quoi tout l'antimoine s'évapore, & l'or reste au fond bien dépuré. Cette manière de purifier l'or est la meilleure de toutes, car elle exalte sa couleur, qui devient pâle quand on le fond avec le Saturne.

Les dissolutions vulgaires de l'or dans un menstrue corrosif ne réussissent point, il faut y ajouter du sel commun. Quand on fait fondre de l'or & de l'argent ensemble, ces deux métaux s'unifient si intimement, qu'on ne saurait concevoir une ; union plus forte. Ils se séparent néanmoins assez facilement en dissolvant cette masse dans l'eau-forte, ou dans l'eau régale. La première dissout l'argent & laisse l'or : la dernière dissout l'or, & laisse l'argent. On remarque que s'il n'y a pas quatre parties d'argent sur une d'or, l'eau-forte : ne

dissout pas bien.

Pour redonner son premier corps à l'or ainsi dissout & nageant dans le menstrue, on se sert du mercure ou de quelques alcalis, & on le précipite spécialement avec l'esprit d'urine, ou l'huile de tartre : la réduction de l'or par le moyen du mercure, se fait en ce qu'il attire à soi tous les atomes de l'or avec lequel il s'amalgame, & tombe au fond. En exposant ensuite cet amalgame au feu, le mercure se dissipe en l'air, & laisse l'or très épuré.

L'esprit de sel concentré, & l'esprit bézoardique de nitre, font pareillement la dissolution de l'or, ainsi que les sels desséchés & coagulés de ces esprits. Voyez Zwelpher dans Son *Mamtissa.*

On demande si les sels volatils & urineux, ont la force de calciner & de dissoudre l'or ? Oui, pourvu que l'or ait été auparavant bien ouvert par la calcination ; car alors l'esprit de sel imprégné d'un sel volatil urineux dissoudra parfaitement ce métal, & les autres sels volatils en feront autant. On prépare, par exemple, la corne de Cerf solaire, avec le sel volatil de corna de Cerf, en stratifiant des lamines de ces cornes & des lamines d'or, dont on remplit un creuset qu'on fait calciner dans un four de Potier, jusqu'à ce que la calcination paraisse de couleur de pourpre. Dans cette opération, le sel volatil de la corne de Cerf, corrode le soleil & le réduit en poudre rouge, qui est un remède très salutaire dans les fièvres malignes, & pestilentielles, & surtout dans le pourpre des femmes.

L'or fulminant est une de ces calcinations. Pour la faire, on dissout l'or dans l'eau régale, puis on précipite la dissolution avec de l'huile de tartre par défaillance & on édulcore ensuite la poudre précitée. Il y a deux choses à observer dans cette opération. La première est de dissoudre l'or dans de l'eau régale prépayée, avec le sel armoniac. La seconde, est de ne verser que ce qu'il faut d'huile de tartre pour précipiter l'or : car si on en verse trop, on détruira la vertu fulminante, qui consiste dans le combat du soufre de l'or avec les sels alcalis ; qui fait à peu près le même effet que la poudre à Canon.

On aura peut-être de la peine à comprendre pourquoi la poudre à Canon fait son effort en haut quand on y met le feu, & l'or fulminant au contraire fait ordinairement le sien en bas. Je dis (ordinairement) d'autant que Willis a observé de l'or fulminant qui faisait son effort en montant. Il est probable que l'effort de l'or vers le bas, vient de la pesanteur de ce métal, & que l'action de la poudre à canon vers le haut, dépend de son soufre minéral volatil. De plus, l'or fulminant brûle sans s'enflammer, & la fumée tend en haut, pendant que l'effort

de la fulmination tend en bas. Ceci paraîtra manifestement, si on met de l'or fulminant dans une cuillère de métal ; car après y avoir mis le feu, & la détonation faite, il restera sur les bords de la cuillère une poudre jaune qui n'aura pu s'envoler. La poudre de l'or fulminant est laxative, lorsqu'on la prend avant d'avoir été édulcorée, & elle devient sudorifique par l'édulcoration. L'or fulminant est un bon carminatif contre les vents des enfants & des adultes. On lui été fa vertu fulminante avec les acides, principalement avec l'esprit de sel & de soufre ; par exemple, si on fait fondre deux parties d'or fulminant, avec une partie de soufre, il ne fulminera plus, à cause que l'esprit acide de soufre qui se sera développé dans la fusion, l'empêchera de fulminer.

Potier fait son *or diaphorétique*, avec l'or fulminant & le soufre digéré dans de l'esprit de vin. Et pour faire les *fleurs rouges d'or*, on verse de l'esprit de vin bien déphlegmé sur de l'or fulminant, on place au-dessus une cloche de verre comme on fait dans la distillation de l'huile de soufre, on met le feu à l'esprit de vin, & la fulmination fait son effort en haut, enlevant le soufre de l'or en forme de fleurs, qui sont un sudorifique très efficace. Autrement on met deux grains d'or fulminant dans une retorte à long col bien échauffée, où il fulmine & élève ces fleurs qui se ramassent en partie dans un récipient large qu'on y adapte, & une partie se trouve au col de la retorte : on recommence jusqu'à ce qu'on ait la quantité de fleurs qu'on désire.

Quant à la sublimation de l'or, comme ce métal ne se sublime point de soi-même, on y ajoure du beurre d'antimoine pour l'élever au-dessus de l'alambic. L'esprit bézoardique de nitre enlevé pareillement l'or ; & le sel armoniac sublime l'or en forme de fleurs, qu'on remêle avec de l'or pour en avoir en plus grande quantité, & d'une plus grande vertu. Voyez Zwelpher. Quelques-uns prétendent sublimer l'or avec l'esprit de suie, mais c'est une opération que tout le monde n'entend point. Paracelse demande deux conditions dans les teintures de l'or : la première que l'or soit tellement volatilisé, qu'on n'en puisse jamais faire la réduction. Le seconde, qu'après l'avoir volatilisé on le change en or potable avec l'esprit de vin. Il est certain que l'esprit de vin animé par un sel urineux volatil, ou par celui de corne de cerf, est un menstrue capable de le dissoudre & de l'extraire, ou de préparer le *Crocus du Soleil,* d'où l'on peut ensuite faire l'or potable, & c'est ainsi que le Docteur Hageuvald composait a *Teinture Solaire*, après avoir calciné l'or avec le soufre.

Les teintures qu'on fait vulgairement par le moyen des sels corrosifs, sont de peu de conséquence, parce que ce ne sont que des érosions superficielles du corps de l'or, qu'on peut réduire facilement, & qui rendent souvent les

excréments noirs par la précipitation du corps solaire, & par sa séparation d'avec son menstrue, qui se fait dans les intestins. Mais supposé qu'on fut assez heureux pour rencontrer une véritable teinture d'or, comment opère-t-elle ? C'est sans doute, un remède analeptique ou restauratif, qui agit par sa vertu anodine, & non par aucune faculté irradiative, comme Van Helmont le prétend, ce que personne que lui ne peut concevoir.

On sait que l'or se tire de plusieurs manières. Il s'en trouve quelquefois des morceaux d'un poids assez sensible, comme d'une once ; mais cela est rare. Communément on le tire des terres que l'on lave, ou du *lapis lazuli* que l'on broyé. Sur quoi on peut voir le Traité d'Alonfo Barba qui se réimprime en Français. L'Europe qui avait autrefois quelques mines d'or les néglige aujourd'hui, pour aller chercher celui de Guinée & de Sophala en Afrique, ou même celui des Indes, où il est à proportion moins précieux que l'argent. La découverte du nouveau continent a encore été cause que nos mines Européennes, surtout celles d'Espagne & des Pyrénées ont été fort négligées. Celles de Hongrie ne lassent pas néanmoins d'être toujours fouillées avec succès.

On trouve aussi de ce précieux métal dans quelques rivières, qui sortent des Montagnes, par exemple, de celles des Criions & dans la Carinthie. J'ai su Même à Strasbourg que plusieurs Paysans des environs du Fort-Louis, font cette utile pêche, & en vont vendre le produit dans la Capitale de l'Alsace. On faisait autrefois cette pêche dans les Gaules. C'est de là que l'Ariège, (*Aurigera)* a tiré son nom, *quia aurum gerebat*.

La proportion de l'or en Europe, est aujourd'hui d'un poids de ce métal, pour quinze poids d'argent. Il n'en est pas de même dans l'Aise, surtout à la Chine, où le poids de l'or ne vaut que dix poids d'argent.

CHAPITRE VII.

De l'Argent.

L'ARGENT est moins noble que l'or ; mais plus noble que les autres métaux ; ses principes sont une terre saline, qui est mûre & assez abondante ; il contient plus de moitié de mercure de sa pesanteur & peu de soufre. Comme ces principes ne sont point mélangés dans une juste proportion dans l'argent, il est par-là moins fixe & moins indestructible que l'or. Si néanmoins on le fixe de manière qu'il puisse souffrir la violence du feu, on pourra lui donner la teinture de l'or, par le moyen du cuivre ou de l'antimoine ; car il se trouve toujours quelque partie

d'or dans l'argent. On les trouve même très souvent dans la même mine ; ce qui fait voir qu'ils ont les mêmes principes. Le mercure de l'argent est moins fluide & moins pesant que celui de l'or. On croit que la Lune domine sur la tête, qu'elle sympathise avec le cerveau, & qu'elle remédie à la faiblesse de la mémoire, à la mélancolie, à l'épilepsie, & à l'apoplexie. L'Argent cru pris intérieurement, n'est d'aucune efficacité, & on le rend comme on l'a pris ; & pour être d'usage dans la Médecine, il a besoin d'être préparé. Sa préparation principale consiste à le séparer exactement du cuivre, avec lequel il est ordinairement combiné, & souvent ces deux métaux se trouvent dans la même minière. Sans cette séparation du cuivre, les remèdes tirés de l'argent, causeraient des vomissements dangereux.

Pour Séparer l'argent d'avec le cuivre, on le fait dissoudre dans de l'eau-forte, ou fondre avec du plomb dans la coupelle ; l'eau-forte s'attache au cuivre qui est plus poreux, & laisse tomber l'argent qui est plus compacte. Mais la meilleure purification se fait par la coupelle, dans laquelle le plomb absorbe les métaux, qui se trouvent mêlés avec l'argent, & laisse l'argent dans toute sa pureté.

La calcination de l'argent se fait ou par immersion, ou par cémentation. Dans la première on se sert d'eau-forte, ou d'esprit de nitre, qui étant bien rectifié dissout l'argent, de même que l'esprit de sel dissout l'or. Il y a tant d'affinité entre ces deux esprits, que la dissolution de l'argent avec de l'esprit de nitre rectifié, se précipite quand on y verse de l'esprit de sel. L'Argent ainsi précipité se nomme *argent corné* parce qu'il brûle comme la corne, & se dissipe en l'air. Les dissolution faites avec l'esprit de sel, se précipitent aussi par l'esprit de nitre, comme il paraît dans la préparation du bésoard minéral. L'Argent dissout avec l'esprit de nitre se congelé en cristaux, dont on se sert pour ouvrir les cautères, & c'est ce qu'on appelle *la pierre infernale.* On fait dissoudre de l'argent dans de l'esprit de nitre, puis on fait évaporer une partie de l'humidité, on verse le restant dans un creuset, assez grand à cause des effervescences qui se feraient, & qui casseraient le vaisseau, s'il était trop petit. On le place sur un petit feu, ou on le laisse jusqu'à ce que la matière se fonde. Quand elle est fondue, on la jette dans une petite lingotière, où elle se coagule.

Ces cristaux conviennent aux ulcères putrides, & à la chair gangrenée ; ils préviennent la corruption, ils consomment les excrescences, & empêchent le progrès de la gangrène. Leur vertu dépend de l'esprit de nitre concentré dans l'argent. On peut faire aussi cette pierre avec le Mars & le cuivre.

ҨϿҨϿҨϿҨϿҨϿҨϿҨϿҨϿҨϿҨϿҨϿҨϿҨϿҨϿҨϿҨϿ

Les cristaux purgatifs de Lune ou l'argent purgatif se préparent à peu près de la même façon. On dissout l'argent dans l'eau-forte, ou l'esprit de nitre ; & on fait évaporer la dissolution au feu de sable, en remuant toujours, afin que l'esprit de nitre s'évapore également. La matière se coagule en cristaux, si on en touche la peau, ils y laisseront une tache, qui durera plusieurs semaines : quatre grains de ces cristaux réduits en forme de pilules, avec de la mie de pain poussent puissamment les eaux des hydropiques, & se donnent salutairement dans la cakexie & les affections catarrheuses. Ils sont en usage en Angleterre, & y ont un heureux succès. Il faut pourtant observer que ce remède relâche l'état tonique du ventricule, par conséquent il serait bon d'y ajouter du Mars pour le maintenir, ou le rétablir.

Ces cristaux de Lune sont de couleur grise & ceux que Tackius composait, par le moyen du nitre artificiel, fait avec la chaux-vive & le sel commun, sont singuliers, en ce qu'ils sont verts, d'autant plus que tous les remèdes tires de l'argent sont bleus.

La calcination de l'argent par cémentation, se fait en stratifiant de l'argent avec le double de fleurs de soufre, on sublime le tout sept fois à un feu convenable, & on reverse chaque fois la matière sublimée sur la matière restante, excepté la dernière fois qu'on jette la matière sublimée. Dans cette opération l'acide du soufre corrode l'argent, & il le change en un corps vitriolé ; on y ajoute une eau céphalique pour les affections de la tête ; de l'eau d'hipéricon pour la manie, & l'eau des Philosophes de Crollius pour fortifier la mémoire. La dose est d'une cuillerée deux fois le jour, plus ou moins suivant l'âge, & le véhicule.

Les teintures de Lune sont toutes d'un beau bleu : mais cette couleur leur vient-elle de l'argent ou du cuivre ? L'union intime de ces deux métaux me persuadent le dernier, d'autant plus que ces teintures se font ordinairement avec le sel armoniac qui donne cette couleur au cuivre qu'il a corrodé, & que le même sel armoniac, ou le sel volatil d'urine étant mis en former sèche dans une boëte d'argent, il s'y forme une espèce de *Crocus* qui donne avec l'esprit de vin une teinture bleue, qui est plutôt; une extraction superficielle des parties corrodées de l'argent, qu'une véritable teinture.

Les uns prennent de l'argent dissout dans l'eau forte, puis ils en tirent une teinture bleue par le moyen de l'esprit de vin aiguisé ou animé avec le sel armoniac. Les autres subliment, plusieurs fois l'argent avec le sel armoniac, puis ils en tirent l'extrait avec l'esprit de vin animé par ce même sel, & ils laissent évaporer le tout jusqu'à la consistance requise d'une teinture. si la teinture perd sa couleur, comme il arrive quelquefois, on la lui peut redonner

par le moyen du sel armoniac. Mais toutes ces teintures ne sont que des érosions superficielles du corps salin du métal, & on peut en faire la réduction avec des alcalis. En un mot les teintures véritables tant d'or que d'argent, sont très difficiles & connues de peu de personnes.

L'Argent se trouve ordinairement dans des mines beaucoup moins profondes que celles de l'or, & souvent en plus grand Volume. Au commencement du règne de Philippe V. il s'en trouva sur une Montagne de l'Andalousie en plusieurs masses, environ quarante mille marcs. L'Argent croit & végète comme les arbres, & pousse ses branches à travers des Rochers & du marbre blanc. J'ai vu moi-même une pièce de ce marbre, dans les fentes duquel un arbre d'argent avait poussé ses rameaux. Le bloc de marbre avait un pied & demi de long, sur demi-pied de large avec un pied d'épaisseur, & pouvait contenir cinq à Six marcs d'argent, dont la végétation s'élevait assez haut. On l'avait trouvé près des bains de Carlesbaden en Bohême. Ce fut le Chevalier Garelli, Premier Médecin de l'Empereur Charles VI. qui me le montra à Vienne en 1725.

CHAPITRE VIII.

Du Mercure vulgaire ou Vif-argent.

Le mercure est appelé vif-argent, tant pour sa couleur, que parce qu'on croit que l'argent n'est autre chose qu'un mercure fixé & le mercure un argent liquide. Ce qu'on dit ici de l'argent, d'autres le disent du Saturne. Il est nommé *Vif*, à cause de sa mobilité, de sa fluidité & de sa grande volatilité.

Il y a trois sortes de mercure, qui sont le mercure vulgaire, le mercure des corps, enfin le mercure des Philosophes. Le mercure vulgaire est connu ; il n'est pas hors de propos de marquer ici en peu de mots, ce qu'on dit de la mine du mercure ; il y a deux sortes de mercure, l'un naturel & l'autre artificiel. Le naturel actif & fort épuré, se trouve en Almaden, près de Calatrava dans la Castille, où l'on en trouve, soit coulant, soit coagulé en cinabre, que l'on tire par le feu. Cette mine qui est fort estimée, est connue de toute ancienneté. M. de Jussieu en a donné une relation curieuse, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences ; année 1749. Il y en a aussi une mine très-fertile qui est la seconde en bonté dans le Comté de Goritz, au Village d'Idria dans les Alpes Juliennes, de laquelle nous avons une relation fort curieuse dans les transactions Philosophiques de Londres année 1665. C'est une chose digne d'admiration, dit Béguin, qui avait été sur les lieux, que quoique les Villages voisins d'Idria, soient presque tous les ans affligés de peste, cependant ce

ꟹ

Village n'en est jamais atteint, ce qui fait voir que le mercure est une sorte d'Alexipharmaque, contre toute corruption & pourriture. Et ce qui est encore surprenant, est que Béguin vit dans ce Village un homme fort âgé qui tremblait continuellement, pour avait employé toute sa vie à préparer le cinabre, lequel prenant dans sa main une pièce, la blanchissait de manière qu'il lui faisait perdre sa couleur naturelle. Il se trouve encore une autre mine de mercure dans le Mont Gionovoda, à six lieues à l'Est de Cracovie en Pologne. En certain temps ce mercure sort jusqu'à la superficie de la terre, surtout en Automne, mais il est fort inférieur à celui d'Espagne & de Goritz. Il nous en vient aussi de la Chine, mais qui est le moindre en bonté, & qui tout au plus ne peut servir qu'à faire le tain des miroirs. Il s'en trouve encore dans plusieurs autres endroits & quelquefois dans les mines d'or & d'argent, comme on le verra ci-dessous.

Le mercure des corps se tire des métaux parfaits ou imparfaits, & des autres minéraux, comme l'antimoine & l'arsenic. Il y a de la dispute entre gens de médiocre doctrine & de peu d'expérience, pour savoir si on peut tirer des métaux & des minéraux un mercure vif & coulant. Le plus grand nombre des Artistes ignorants sont pour la négative, & le plus petit tient pour l'affirmative & avec plus de raison. Il est constant qu'on tire du mercure vif de l'argent & des autres métaux. Je ne cite pas ici d'autorité étrangère, puisque je l'ai fait moi-même. Les métaux qui donnent le plus de mercure coulant sont l'or, l'argent et le plomb.

On dispute encore si ce mercure des corps y est comme une partie qui entre dans la constitution & la composition du mixte, ou si c'est une production de l'art. Plusieurs Naturalistes pensent que ce mercure est plutôt une production nouvelle de plusieurs opérations artificielles, qu'une partie essentielle du métal. Le premier sentiment est celui de Van Helmont & de ses sectateurs, qui assurent que le soufre métallique retient & lie le mercure, qui reparaît dès qu'on l'arrache des prisons du soufre. Ce sentiment est vraisemblable, & se trouve confirmé par ce que rapporte Alonso Barba, Curé & célèbre Métallurgiste du Potosi, *en sa métallurgie, lib.* I. *cap*. 19. que dans une mine de ce Pays, le minerai d'argent que l'on fondait, déposait dans la cendre une grande quantité de vif-argent que l'on recueillait, & dont on s'est ensuite servi pour travailler les métaux.

Le mercure des Philosophes est la matière, dont on forme la fameuse pierre Philosophale. Ce mercure ne se tire d'aucun métal parfait, mais de la matière première & prochaine des métaux & de leur racine. Quand les Artistes disent

ᏒᏕᏒᏕᏒᏕᏒᏕᏒᏕᏒᏕᏒᏕᏒᏕᏒᏕᏒᏕᏒᏕᏒᏕᏒᏕᏒᏕᏒᏕᏒᏕ

que la matière de cette pierre se trouve partout jusque dans les étables, & que chacun la porte avec soi, ils parlent ou d'un agent ou de l'esprit universel, qui dispose les semences métalliques à la formation des métaux.

Le mercure vulgaire est une liqueur métallique Saturnienne & solaire : mais qu'elle est sa nature ? Est-ce un corps simple indivisible & indestructible, ou un corps hétérogène, composé de parties distinctes ? C'est sur quoi les Philosophes ne s'accordent pas. Van Helmont soutient que c'est un corps simple : & Beccher assure que c'est un Amalgame, ou un corps métallique composé parfaitement ou imparfaitement, lequel a été résout par des fumées souterraines. Ce qui est assez probable & confirmé par l'épreuve ordinaire, qui se fait pour éprouver la pureté du mercure. On en fait brûler un peu dans une cuillère d'argent, s'il laisse une tache obscure, on croit qu'il participe du Saturne, s'il en laisse une jaune, il participe de l'or ; au lieu que si la tache est blanche, il participe de l'argent. Le mercure est appelle par les Anciens, *Esclave fugitif*, pour sa volatilité. On a beau le fixer, le feu le fait toujours renaître ou envoler, & quelque fixe qu'il paraisse, il est aisé de le revivifier. Les Chimistes mettent néanmoins de la distinction entre le mercure fixé & le mercure coagulé. Ils entendent par mercure fixé, celui qui souffre constamment le feu ; lequel se fond & se manie comme les métaux ; & le mercure coagulé n'est chez eux, que le mercure privé de sa fluidité, endurci & en quelque façon malléable. Heureux ceux qui possèdent le premier. Pour le second, il est facile à préparer avec la fumée de plomb. On fait fondre du plomb dans un creuset, on le laisse un peu refroidir, on en retire la croûte de dessus, puis on fait un trou dans le milieu du plomb, on y jette du mercure, qui se coagule aussitôt en une substance solide. Le mercure ainsi coagulé, est un composé de mercure & de plomb ; les particules du premier s'étant infirmées dans le corps do Saturne. On peut se servir d'étain eu place de plomb ; mais l'opération ne se fera pas aussi facilement. Quelques-uns font un petit trou à un œuf, dont ils tirent le blanc, pour y remettre du mercure. Ils rebouchent le trou, puis ils versent du plomb fondu sur l'œuf, & par ce moyen ils coagulent le mercure.

Pour ce qui regarde la fixation du mercure, on ne la saurait faire exactement qu'avec le soufre des métaux parfaits. Heureux comme je l'ai déjà dit, ceux qui possèdent ce secret, ils ont par-là de quoi faire une grande fortune. Souvent on fixe assez ce minéral pour le faire refluer quelque temps au feu ; mais à la fin il s'évapore, ou s'il ne s'évapore pas, on le peut revivifier par des alcalis ou par la limaille de fer. Car comme il se coagule par des acides, il doit se liquéfier par des alcalis ou par le Mars, qui en absorbent & en détruisent les acides, & remettent en liberté le mercure qu'ils font revivre.

ജ്ഞ

On trouve du mercure coulant dans quelques mines, surtout dans la Carinthie & dans la Hongrie, ce dernier est très-estimé & tient quelque chose de la nature de l'or. On les nomme mercure-vierge, parce que le feu ne les a point dépouillé de leur soufre. Mais communément on le tire du cinabre, qu'on distille à un feu violent avec quelques alcalis.

Comme le cinabre est un composé de soufre commun & de mercure vif, les alcalis qu'on y joint, absorbent l'acide sulfureux & le mercure se revivifie. Ceux qui tirent le cinabre des mines, sont sujets au tremblement à cause du mercure, & dès qu'ils manient de l'or, il devient blanc entre leurs mains. Il est néanmoins surprenant qu'ils ne se plaignent point de la salivation.

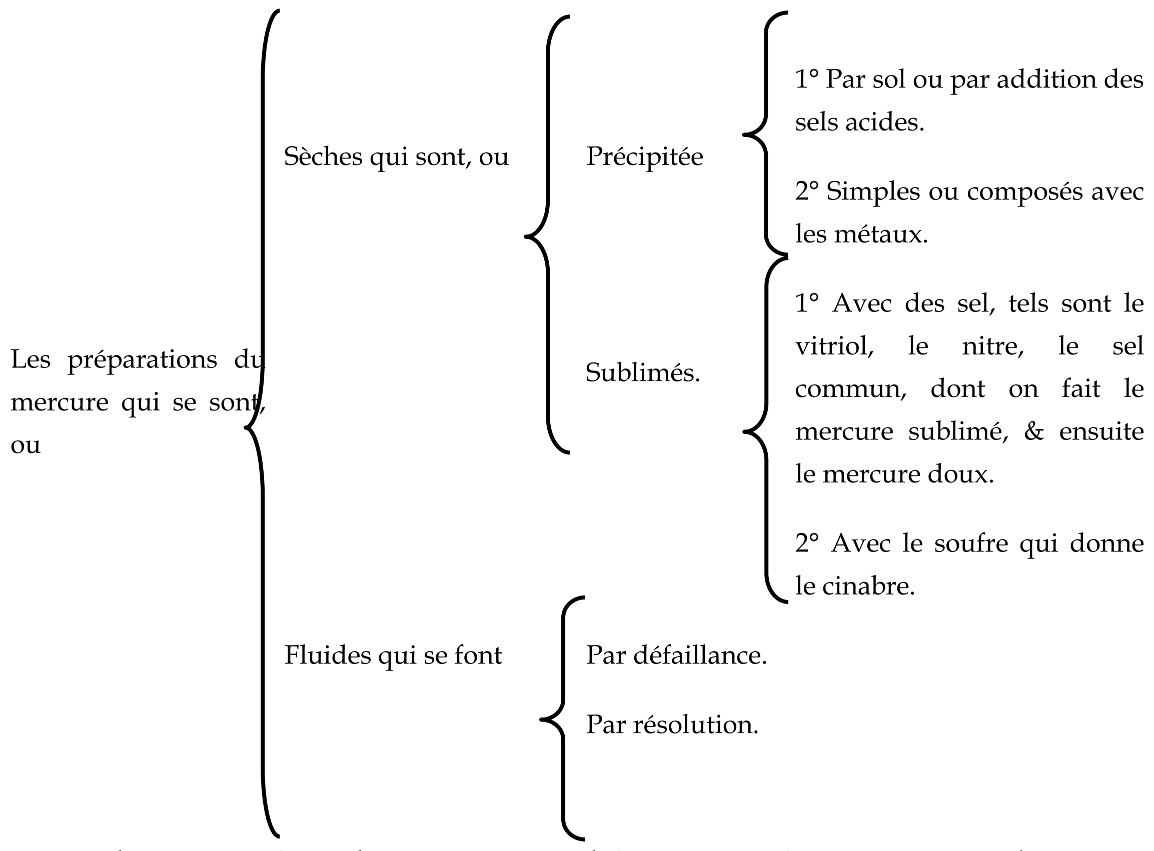
Le mercure a beaucoup de sympathie avec les métaux. Sa plus grande est avec les deux métaux parfaits & avec les deux mous, & sa moindre avec le Mars & le cuivre. Quoique l'or soit le plus compacte & le plus fixe de tous les minéraux, & le mercure extrêmement mou, celui-ci néanmoins blanchit, pénètre & calcine le premier en un instant, l'or pénétré par le mercure se nomme Amalgame, qui est un or presque dissout ; & suivant Beccher, tous les métaux sont des Amalgames, fixés par les feux souterrains. C'est pourquoi ces sortes d'Amalgames ne se doivent pas mettre dans des cuillères de métal, parce que le mercure se joint aux métaux avec plus ou moins de facilité.

Le mercure est différent suivant sa pureté, celui qui vient de la Chine & de Pologne, est fort imparfait & très impur, il est rempli d'un soufre impur qui tient du Saturne ; nous avons déjà dit un mot de la pureté des différents mercures, nous avons omis de dire qu'autrefois il y en avait une aune près de Caen. Son grand usage est de mondifier le sang, de guérir la vérole, la galle, les affections de la peau, de tuer les vers & toutes les autres vermines. Il guérit parfaitement les maladies vénériennes, lorsqu'il est sagement administré, soit en forme de parfum, ou de liniment ou de poudre. Il a cela d'incommode qu'il procure presque toujours une salivation fâcheuse, & quelquefois la paralysie, le tremblement des membres & l'ébranlement des dents. La salivation vient du soufre étranger volatil & arsenical contenu dans le mercure : car la pénétration de ce soufre dissout également les humeurs utiles & les nuisibles, elle les subtilise & les pousse enfin par les glandes de la bouche. C'est ce soufre étranger, qui fait que le mercure se change dans le feu en poudre rouge. Pour preuve que tous ces effets viennent de la malignité du mercure vulgaire, c'est que celui qu'on tire des corps métalliques ne procure point la salivation, & s'emploie sans danger. Zacutus, Médecin Portugais, remédie à tous ces symptômes du mercure avec un onguent d'or, qui étant appliqué, attire hors du

ૡ₻ૡ₻ૡ₻ૡ₻ૡ₻ૡ₻ૡ₻ૡ₻ૡ₻ૡ₻ૡ₻ૡ₻ૡ₻ૡ₻ૡ₻

Corps le mercure errant, après quoi la santé se rétablit. Une pièce d'or tenue dans la bouche fait le même effet, & se blanchit en un instant. Ce fut par ce moyen que Rivière délivra un jour un homme d'un grand mal de tête procuré par le mercure.

On l'emploie dans la galle & dans les autres maladies cutanées, tant en forme de liniment, qu'en forme de teinture. Mais il faut user ici de circonspection ; car outre les symptômes ci-dessus, il est à craindre que la peau ne se ride, & que les dents n'en soient ébranlées. Le mercure tue les vers, & l'eau hermétique d'Augenius y convient par cette raison. Schroder dit que le mercure se peut réduire en poudre avec quelque suc végétable, c'est-à-dire, avec le sucre, & cette poudre est un remède assuré contre les vers. Le mercure est un remède innocent de soi, & même on en peut prendre une livre sans danger. S'il nuit, c'est plutôt à cause des sels corrosifs avec lesquels on le prépare & qui s'unissent à lui, ou à cause du soufre arsenical qu'il contient. Point de mercure aux scorbutiques, il est l'ennemi des gencives, qui se trouvant déjà corrodées dans le scorbut, pourraient s'exulcérer & contracter des cancers malins. Quoique le mercure paraisse homogène, il est pourtant divisible & reçoit diverses formes. Ce n'est pas qu'on puisse en tirer de l'esprit, de l'huile & du soufre, comme prétendent certains Chimistes que Van Helmont traite de Sophistes ; mais les choses qu'on y ajoute, le transforment diversement, de sorte qu'il faut des alcalis pour revivifier. Pour bien connaître toutes les préparations du mercure, remarquez que toutes



Toutes les préparations du mercure ; ne doivent être mises en usage qu'avec une extrême circonspection, sans quoi elles feraient plus de mal que de bien. Ce qui a fait dire à Van Helmont, qu'il n'est pas d'un homme d'honneur d'employer le mercure tant qu'il peut se revivifier, à cause de la malignité de la matière arsenicale, ou du soufre étranger arsenical, que contient le mercure naturel. Il est entièrement contraire aux nerfs & nous voyons tous les jours que les Orfèvres sont par cette raison sujets aux tremblements de mains, à la paralysie, aux contractions des nerfs, & par conséquent des membres, sans parler de l'atténuation du corps & des autres accidents, qui suivent la salivation mercurielle. Voici deux précautions nécessaires, pour prendre le mercure sans danger. La première qu'il soit bien préparé ; la seconde qu'on s'en serve toujours avec prudence.

La première préparation du mercure est sa purification, pour en séparer les ordures & une terre noire, dont il est infecté. Il ne suffit pas de le passer simplement par le chamois, ni de le purifier par le vinaigre & le sel, il faut d'autres opérations plus laborieuses & plus essentielles. Quelquefois on le met dans une bouteille avec de l'esprit de vin, & l'on remue le tout tant que l'esprit ait tiré la noirceur du mercure ; & l'on recommence la même opération tant que le mercure soit purifié. Je l'ai fait avec de l'eau claire, ce qui réussit également :

l'esprit de vin qui a servi à ces opérations, peut être employé pour des teintures mercurielles. Mais pour parler naturellement toutes ces purifications sont très superficielles ; la meilleure de toutes eu de revivifier le mercure sublimé. C'est le moyen de rendre le mercure très-pur, & d'en tirer proprement l'âme. Mais c'est un travail qu'il faut réitérer plusieurs fois, ainsi que l'enseigne Basile Valentin dans sa manifestation des mystères.

La seconde préparation du mercure est la précipitation, nommée par quelques-uns calcination, mais c'est par abus. On précipite communément le mercure avec des esprits acides, savoir l'esprit de vitriol, de soufre, de nitre ou d'eau-forte ; on y dissout le mercure, qui reste au fond de la cornue, en une espèce de chaux. Si la précipitation se fait avec l'esprit de vitriol, le précipité sera jaune, si c'est avec l'esprit de soufre il sera blanc : au lieu que si on se sert d'esprit de nitre ou d'eau-forte, la poudre sera rouge. Toutes ces couleurs dépendent moins de la diversité des esprits qui servent à la précipitation, qu'au propre soufre du mercure, différemment altéré & séparé de son mixte. La rougeur du précipité par l'esprit de nitre ou l'eau-forte, vient des soufres de ces esprits, qui altèrent & portent beaucoup de soufre, qui se joint à celui du mercure. Ceci nous engage à parler de la précipitation singulière du mercure par soi-même, qui se fait en mettant une certaine quantité de ce minéral, dans une cucurbite à fond large & à col fort étroit, on laisse le tout en digestion sur un feu lent de cendres ou de sable ; & par succession de temps, le mercure se change en une poudre rouge qu'on appelle *mercure précipité par lui-même.*

Mais, dira-t-on, d'où vient cette calcination & cette rougeur du mercure ? Je répond qu'elle vient du soufre hétérogène qui s'en sépare & qui procure cette couleur. On croit le prouver en montrant que le mercure des corps, qui n'a point de soufre étranger, ne le calcine pas ce même, serait-il un an en digestion. Si on calcine de la même manière du mercure analogue à l'or, on aura un précipité solaire par soi-même, qu'on fera digérer, & sur lequel on fera brûler de l'esprit de vin, pour en faire un mercure diaphorétique spécifique dans la maladie vénérienne, la galle, la lèpre, &c. Tous les autres précipités solaires, tant par soi-même, qu'avec des esprits acides minéraux, sont de violents purgatifs par le haut & par le bas, à moins que le mercure n'en soit fixé, & rendu diaphorétique par ce moyen, encore faut-il être fort circonspect, & n'en pas trop ordonner, si on est jaloux de sa réputation.

On prétend fixer ces précipités en cohobant plusieurs fois sur la matière, l'esprit acide qui les a dissout, en faisant brûler ensuite de l'esprit de vin plusieurs fois : mais ces fixations ne sont que palliatives. La meilleure après que l'on a précipité

le mercure par l'eau-forte de vitriol, d'alun calciné & de nitre, est de retirer le menstrue par plusieurs cohobations, de mettre le précipité en digestion avec de l'esprit de vin, & d'y mettre le feu chaque fois ; enfin de l'édulcorer avec de l'eau de sel de tartre. C'est le moyen d'avoir un mercure rouge fixe, diaphorétique.

Quelques-uns précipitent le mercure avec la teinture d'émeri, dont ils se promettent des merveilles ; mais inutilement. On s'appuie sur un fondement ruineux, en supposant que l'émeri tient quelque chose du Mars, & qu'il est par conséquent propre à tirer les teintures des métaux, & à coaguler le mercure. La preuve de la fausseté de cette opération, est que ce précipité exposé au feu, ne donne qu'une poudre fixe d'émeri, & le mercure s'évapore avec sa couleur.

Comme les précipités marqués ci-dessus, sont très-dangereux, on a inventé un mercure précipité avec d'autres métaux, & spécialement avec le Soleil. On dissout ce dernier dans l'eau régale & le mercure dans l'eau-forte. On joint les deux dissolutions qu'on distille & cohobe plusieurs fois : après quoi on édulcore la poudre avec l'esprit de vin. On s'en sert utilement tantôt comme vomitif dans la maladie vénérienne, tantôt comme purgatif dans l'hydropisie. C'est l'or de vie d'Hartman.

L'*Antiquartarium* de Rivière ou son fébrifuge contre la fièvre quarte, est de ce genre, c'est un précipité composé du mercure, de l'or & du régule d'antimoine, à quoi il ajoute la scammonée. Ce remède pousse par le haut, par le bas & par les sueurs, mais avec quelque violence. On précipite pareillement le mercure avec le cuivre, ce qui donne un précipité vert. C'est un remède infaillible dans la Gonorrhée virulente ou maligne. Il semble d'abord qu'il augmente le mal ; mais il le guérit parfaitement dans la suite.

L'*Arcane corallin* de Paracelse a lieu ici ; c'est un purgatif excellent, & un remède assuré pour la fièvre & la goûte. On l'appelle corallin, parce qu'il approche de la couleur du corail. Pour le préparer, on dissout le mercure dans la liqueur alcaest, on distille la dissolution pour en tirer le menstrue ; & il reste une poudre fixe, qu'on distille avec de l'eau de blanc d'œufs, ce qui lui donne la forme ou plutôt la rougeur du corail. Et comme le mercure 'précipité par l'esprit de nitre est rouge, on lui a donné faussement le nom d'Arcane corallin. Mais ce précipité est entièrement différent du véritable Arcane corallin. Le *Calcinatum majus* de Potier & le *Chaos magnum* du même Auteur se doivent rapporter ici. Le premier est un mercure dissout dans l'eau-forte, & précipité par l'eau salée, avec lequel on prépare ce dernier, qui est un remède extraordinaire & de peu d'usage.

Le mercure précipité ne doit pas se donner intérieurement, son usage est externe, dans les maladies de la peau, la galle, la vérole, les ulcères cacoëtiques ou qui tendent à la gangrène, pour lesquelles il n'est rien de plus salutaire que ces précipités mêlés avec les onguents convenables.

La troisième préparation du mercure est la sublimation : on le sublime ou avec des sels corrosifs, ou avec le soufre. Par la première opération on a le sublimé corrosif, & la dernière donne le cinabre. Telle est la manière de sublimer le mercure, on prend parties égales de mercure dissout dans l'eau-forte, de sel décrépité & de vitriol desséché. Quand on a mêlé le tout fort exactement, on le sublime à feu de sable dans une cucurbite basse, & le mercure s'élève en roche de couleur blanche. Mais il faut observer que si on sublime le mercure à un feu violent, avec le double de nitre & de vitriol calciné, il s'élève un mercure rouge oui n'est pas corrosif, ni plus pesant qu'il était avant le mélange des sels, qui ne lui donnent par conséquent aucune pesanteur, par la raison que le soufre du nitre, agit seul sur le soufre du mercure & le calcine en forme de poudre rouge. Mais si on sublime le mercure avec le sel commun, ce mercure devient corrosif & plus pesant par le sel commun qu'il reçoit, & dont il tire sa qualité corrosive.

En ajourant du mercure vif & bien purifié au mercure sublimé, il s'en forme un mercure doux, en ce que celui qu'on y ajoute, désunit & écarte les sels corrosifs ; & par ce moyen, il s'en fait un remède très doux qu'on appelle *dragon mitigé,* & *Panchimagogue minéral*, parce que le mercure doux est un excellent purgatif, dont la dose est d'un scrupule, soit avec l'extrait d'ellébore noir, ou l'extrait Panchimagogue de Crollius, ou même avec quelque autre purgatif, & sert dans la vérole, la lèpre, l'hydropisie, les cathares, &c. qu'il guérit parfaitement.

Il est bon de savoir que le mercure purgatif convient mieux aux phlegmatiques qu'aux bilieux, & qu'il nuit même à ces derniers. L'antimoine au contraire est salutaire aux bilieux, & est nuisible phlegmatiques. Le mercure doux mêlé avec l'extrait d'élaterium & donné en forme de pilules est d'un grand secours aux hydropiques.

En mettant infuser le beurre d'antimoine rectifié dans de l'eau froide commune, la liqueur prendra une couleur de lait ; & insensiblement il se précipite au fond du vaisseau une poudre blanche, nommée communément mercure de vie. C'est un vomitif célèbre, mais trop violent. Quelques-uns pour le rendre plus doux, le précipitent avec une lessive de tartre calciné. Ceux qui crient contre ce mercure, & qui le nomment mercure de mort, ont tort en ce qu'ils croient que le beurre d'antimoine est une production du mercure & non de l'antimoine. Je puis assurer le contraire, c'est uniquement le régule dissout & corrodé par l'esprit de

sel. Et quand on met le beurre d'antimoine dans l'eau, les sels acides se séparent du régule, qui tombe au fond en forme de poudre.

Le mercure de vie est de quelque usage dans les fièvres intermittente, aussi bien que dans les affections mélancoliques & dans la manie, pourvu qu'on le donne à propos. C'est un vomitif spécifique dans paralysie de la langue, dans la difficulté d'avaler & dans l'apoplexie. Il fait vomir facilement ; après qu'on en a soufflé un grain ou deux dans la bouche du malade, ou même si on le met sur sa langue. En un mot, c'est le vomitif le plus présent, & on le préfère à plusieurs autres. On le donne en substance jusqu'à deux grains, & en infusion jusqu'à six. Pour cela on le fait infuser dans deux ou trois onces de vin durant la nuit, on filtre l'infusion le matin, puis on la donne au malade. Il est plus sur de cette manière qu'en substance, où l'on doit craindre qu'il n'en reste dans les replis du ventricule, ce qui causerait des super purgations mortelles.

La faculté du mercure de vie est inépuisable ; on le peut faire infuser cinq cent fois, sans qu'il perde rien de sa vertu. Mais comment cela se peut-il faire ? Quelques-uns, disent qu'il opère par une action radiative ; mais cette action est difficile à comprendre. Il vaut mieux dire qu'il perd quelque chose de sa force quoique imperceptiblement ; & qu'il se ranime de nouveau par l'esprit universel qui la lui rend, comme l'antimoine diaphorétique, qui recouvre au bout de six mois la vertu vomitive qu'il avait perdue ; le mercure de vie sera beaucoup plus doux, si on le fait par le régule martial d'antimoine, ou même par le régule simple ; parce que durant sa calcination avec les sels, le soufre le plus subtile de l'antimoine se sublime & se détache, & il est corrigé par le soufre fixe du Mars, On peut même tellement réduire le mercure de vie, qu'il ne purge que par le bas. Il faut pour y parvenir, prendre du beurre d'antimoine distillé du régule martial, & en précipiter le mercure de vie, avec une lessive de tartre calciné, puis l'édulcorer doucement : mais il faut que le beurre d'antimoine ait été auparavant bien rectifié. Le mercure de vie ne purgera pareillement que par le bas, si on distille plusieurs fois dessus de l'esprit de vin tartarisé. Les sels alcalis déterminent aussi le mercure de vie à purger par le bas, si on ajoute sur trois onces de nitre fondu à un feu modéré, deux onces de mercure de vie, alors ce mercure deviendra purgatif, mais si aux trois onces de nitre on n'ajoute qu'une once de mercure de vie, alors il deviendra feulement sudorifique. Mais si on distille sur le mercure de vie six fois son poids de nitre, on aura le bésoard minéral, oui est an excellent sudorifique.

Si avec deux grains de mercure de vie, on pile quinze grains de mercure doux, on aura un purgatif qui fera son effet seulement par en bas, à cause que l'esprit

acide qui est dans le mercure doux, fixe le mercure de vie. La même chose arrivera si on pile exactement le mercure de vie, avec le sel commun ; & si on le distille plusieurs fois. Par ce moyen, l'acide du sel commun fixe le mercure de vie, & en fait un purgatif doux & très assuré. Par là on peut découvrir la raison pour laquelle le mercure de vie n'opère point dans les hydropiques ; qui est que l'eau salée dans l'hydropisie, corrige & fixe le mercure de vie.

On prépare avec le mercure de vie, *la rose de vie minérale* d'Angélus Sala, qui se prépare avec l'essence de Santal, faite par l'esprit de vin & réduite en consistance de miel. On y ajoute quelques goûtes d'huile de girofle, & quelques grains d'ambre & de musc, avec quoi on mêle exactement le mercure de vie.

Si on distille l'eau dans laquelle on a précipité le mercure de vie, pour le séparer de son phlegme, on aura un esprit acide, qu'on appelle vulgairement *l'esprit de vitriol Philosophique*, comme si dans la distillation il était monté quelque chose du vitriol ; ce qui n'est pas. C'est uniquement l'esprit de sel commun délayé par les particules d'eau, lequel a les mêmes propriétés.

Le mercure sublimé est employé extérieurement, il entre, par exemple, dans la fameuse eau phagédénique, qui se compose avec l'eau de chaux-vive, dans laquelle on dissout du mercure sublimé ; & on y ajoute de l'esprit de vin suivant les circonstances. Cette eau est également efficace pour prévenir & pour guérir la gangrène. S'il y a ardeur ou inflammation, il est bon d'y ajouter le suc d'Ecrevisses. On s'en sert outre cela contre la galle la teigne, les vermines de la tête, & on la mêle ordinairement avec l'onguent de Nicotiane.

Pour revivifier le mercure sublimé, on le fait bouillir avec de l'eau commune dans un pot de fer, qui absorbe les sels acides corrosifs, après quoi le mercure se présente en sa première forme coulante. La même chose arrive quand on y ajoute des alcalis, pour absorber les sels acides. Le mercure vif dissout dans quelque acide que ce soit, se changera en poudre blanche, si on verse de l'esprit de tartre fur la dissolution ; mais si on y verse de l'huile de tartre par défaillance, il se précipitera une poudre jaune : au lieu que si le mercure sublimé est dissout dans de l'eau commune, ou dans quelque eau distillée, il tombe en poudre rougeâtre, par l'infusion d'huile de tartre par défaillance ; & cette poudre se nomme *Turbith minéral*, pour le distinguer du végétable. Si on le précipite avec des alcalis volatils, la poudre sera blanchâtre, si on le fait avec des alcalis fixes, la poudre sera cendrée ou brune, suivant le degré de fixité de ces alcalis.

J'ai dit an commencement que Van Helmont traitait d'imposteurs certains

Chimistes qui se vantent de tirer du corps du mercure de l'eau, de l'esprit, de l'huile & du sel. Sur quoi je suis de son sentiment, contre ceux qui prétendent tirer du mercure la liqueur *Alcaest* ; car où ils ne tirent point d'eau, ou s'ils en tirent, elle vient de l'air ambiant. Voyez Zwelpher, qui vous apprendra la manière de distiller le mercure. Cet Auteur néanmoins n'en a jamais tiré aucune eau.

CHAPITRE IX.

Du Cinabre minéral & artificiel.

Le mercure sublimé avec le soufre commun donne le cinabre. Pour cet effet, on prend demi-livre de mercure cru, & trois onces de soufre, on mêle-le tout pour le sublimer, & on en fait le cinabre artificiel. Il est surprenant qu'il sorte un corps rouge de l'union de deux substances, l'une blanche & l'autre jaune.

Ce Phénomène prouve assez bien la doctrine de M. Boyle & des Modernes, qui assurent que les couleurs dépendent du changement de la tissure des corps qui reçoit & brise les rayons solaires.

Le fondement de la préparation du cinabre, consiste en ce que l'acide du soufre corrode le mercure, auquel il se joint pour l'enlever avec soi. C'est ainsi que se forme le cinabre, comme il parait en ce qu'on en peut revivifier le mercure, par le moyen des alcalis ou de la limaille de fer avec quoi on distille le cinabre, mis l'un &, l'autre en poudre & mêlés ensemble. Les alcalis n'ont pas plutôt absorbé les acides du soufre, qui lie le mercure, que celui-ci reprend sa liberté & sa forme de vif-argent. Et cette opération purifie le mercure, parce qu'il dépose dans la cornue une partie de ses impuretés.

Il y en a qui préparent un cinabre bleu, en prenant deux parties de soufre, trois parties de mercure vulgaire, & une partie de sel armoniac. Tous ces corps mêlés & sublimés ensemble donnent un corps bleu, au lieu que le mercure avec le soufre en donne un rouge.

La production du cinabre artificiel nous conduit à la connaissance du cinabre naturel, qu'on tire de la mine. Ce n'est rien autre chose que le mercure vif coagulé par le soufre en un corps rouge & terre pierreuse, par le moyen d'un feu souterrain. En pulvérisant & sublimant cette mine, on aura un cinabre naturel de la même qualité que le vulgaire. Le cinabre naturel est différent suivant la mine dont on le tire, c'est-à-dire, selon que le soufre & le mercure qui le composent dans cette mine sont différents.

Les mines de Hongrie & d'Espagne sont les meilleures de toutes à cause qu'elles abondent en or & en argent, & par conséquent le cinabre participe de l'âme de ces deux métaux. Il y en a aussi une mine près Saint Lo, en Basse-Normandie. Védélius rapporte vingt qualités particulières du cinabre, pour être employé dans la Médecine ; mais elles ne sont pas de notre sujet. Voyez la Pharmacopée Chimique sur la purification du cinabre naturel.

Si l'on veut purifier le cinabre naturel on le fait bouillir plusieurs fois dans de l'eau, on digère la partie la plus pure qui s'élève toujours, &. l'on y fait brûler l'esprit de vin, par ce moyen on lui ôte ses imperfections les plus grossières.

On fait encore un cinabre artificiel solaire, en sublimant un Amalgame d'or, de mercure & de soufre commun ; sur quoi on peut voir Greiff dans son Traité de la Thériaque céleste.

Opération métallique sur le Cinabre.

Je crois pouvoir marquer ici une opération singulière sur le cinabre, dont on pourrait tirer quelque avantage, si elle était portée aussi loin qu'elle peut aller. On ne doit pas en soupçonner la vérité, puisqu'elle a été faite par le savant Père Kircher Jésuite, grand Naturaliste & ennemi déclaré de la transmutation des métaux.

Vous prendrez du cinabre que vous mettrez en morceaux, gros environ comme de petites fèves ou des clous, vous les ferez bouillir dans du vinaigre distillé dans lequel vous aurez fait dissoudre un peu de vitriol de Hongrie. Vous prendrez de la Lune de coupelle, le double poids de ce qu'il y aura de cinabre, vous la mettrez ou ferez mettre en limaille que vous ferez pareillement bouillir dans du vinaigre distillé où vous aurez fait dissoudre un peu d'alun de glace & ferez sécher exactement l'un & l'autre.

Mettez d'abord un lit de limaille d'argent dans un creuset un peu bas, puis un lit de vos clous de cinabre, sur lequel vous mettrez un lit de votre limaille de Lune : mais il ne faut pas que les clous se touchent, ni qu'ils touchent le bord de votre creuset, ainsi ferez lit sur lit de vos deux matières, de manière que le dernier soit de limaille d'argent. Mettez fur la limaille un lit de chaux-vive pour retenir les esprits de la Lune ; fermez exactement votre creuset avec un couvercle que vous luterez si exactement, que rien ne puîné transpirer. Laissez sécher le lut & mettez le tout au bain de sable ou de cendres, qui doivent même couvrir votre creuset de deux bons doigts dessus, comme il doit y en avoir autant par-dessous : donnez un feu doux ou de digestion par-dessus, pendant

deux jours ; puis donnez feu dessus & dessous pendant deux autres jours naturels, & sur la fin il faut que le creuset rougisse. Laissez refroidir le tout ; prenez vos clous qui seront un peu noirs, & desquels vous séparerez la limaille d'argent avec une patte de Lièvre. Mettez-les en poudre, & les réverbérez à un feu modéré, tant qu'ils aient acquis une blancheur de neige.

Ces clous de cinabre seront remplis de l'âme ou esprit de la Lune, mais votre Lune sera diminuée de poids. Faites un bain d'argent & y projetez votre poudre de cinabre, enveloppée dans de la cire, qui en retiendra les esprits ; & vous aurez une augmentation d'argent de ce que vous y mettrez de cinabre.

Il vous est libre au lieu de clous, de mettre votre cinabre en poudre, de le faire bouillir comme auparavant, & de le réduire en pâte avec de l'eau de blanc d'œufs, mais il faut que la pâte soit fort mince, puis la faire sécher au soleil ou à lente chaleur que vous cimenterez comme il est dit ci-dessus.

On pourrait en cas de besoin, au lieu du lit de chaux-vive, marqué ci-dessus. mettre un lit de sels fixatifs, savoir du sel commun quatre onces, de nitre huit onces, de sel alcali, tiré de la soude quatre onces & d'alun une demi-once. Ceci doit servir pour les proportions en plus grand volume ; on les doit dissoudre, filtrer & coaguler jusqu'à trois fois dans de l'eau commune, & que l'on mettrait sur le dernier lit de limaille d'argent. Cette opération pourrait encore être portée plus loin, comme nous le dirons ailleurs. Mais dans l'état où elle est, elle fait voir du moins la réalité de la transmutation du mercure en métal fixe ; quoique ce soit sans profit & avec bien du travail. M. Lémery convient du fait, mais il veut attaquer cette transmutation par de mauvais raisonnements, qui portent à faux, parce qu'il a fait l'opération sans aucune des précautions marquées ci-dessus.

CHAPITRE X.

Des Pierreries.

Des métaux, je passe aux pierreries qui tirent leur vertu médicale du principe métallique sulfureux. Elles sont composées d'une eau très simple & très pure, coagulée par un sel spécifique. Les pierreries sont colorées ou non colorées. Les dernières sont formées d'une eau très simple, coagulée par un sel simple, ce qui se prouve par la génération de la glace, qui est d'autant plus claire, que l'eau dont elle est formée est pure. On assure que Van Helmont par un alcali qui nous est inconnu, réduisait toutes les pierreries en une eau élémentaire très simple, il y a tout lieu de croire que les pierreries se forment de cette manière ;

puisque quand elles sont pulvérisées chaque grain de la poudre parait transparent comme du cristal, quand on le regarde avec un microscope.

Les pierreries colorées tirent leur couleur d'un principe métallique, comme il paraît dans la vitrification des métaux, par le miroir ardent ou par la fusion du verre avec les métaux, qui lui donnent diverses couleurs. Je croirais volontiers que la chose se passe de la manière suivante. L'eau saline qui fait la base des pierreries, venant à passer dans des lieux souterrains, où la matière première des métaux est renfermée en forme liquide, elles combattent ensemble & la première absorbe & coagule avec soi des particules colorées métalliques, qui font la couleur de la pierre. Ce que je propose est confirmé par les expériences de *Kefler*, qui a enseigné la manière de composer des pierreries, & qui attribue leur couleur aux principes métalliques. Celles qui sont de couleur de feu, comme le Rubis, l'Escarboucle, le Grenat, &c. doivent leur couleur à un soufre aurifique. Le Saphir doit la sienne à l'argent, qui renferme en soi une couleur céleste : les vertes, comme l'Emeraude, tirent leur couleur du cuivre ; les jaunes ou brunes, comme la Chrysolite & le Topaze, la tirent du fer, il en est de même des autres.

Quant à l'usage médical des pierreries, les Chimistes travaillent beaucoup pour les volatiliser, afin d'en tirer des teintures. Chacun vante la sienne, & le corail a la même destinée que les pierreries. Je ne nie pourtant pas absolument la possibilité de ces teintures.

Les pierreries & autres madères indissolubles prises intérieurement sortent du corps telles qu'on les a prises, comme en sort le mercure, oui cependant n'y est pas sans effet, si les pierreries produisent des effets extérieurement en restant entières par une mécanique que nous ne connaissons point, pourquoi ne feront-elles pas la même chose intérieurement ? Voyez la Pharmacopée Chimique. Elles ne sont pas inutiles extérieurement en forme d'amulette. On sait par expérience que le jaspe pendu au col est un secours présent dans les hémorragies du nez & de la matrice. Si on tire un cerne autour d'un charbon pestilentiel avec un saphir, le charbon deviendra bientôt noir & tombera. La même pierre est ophtalmique & convient aux maladies des yeux, on a coutume de tirer autour de l'œil un cerne avec le saphir, pour préserver la vue dans la petite vérole & dans la rougeole. La pierre néphrétique portée est utile contre le calcul & les affections des reins, selon Bauhin. Et pour parler de pierres moins précieuses, on sait que la pierre d'Aigle attachée à la cuisse d'une femme en travail, la fait accoucher plus aisément : mais il faut avoir soin d'ôter la pierre dès que l'enfant est Sorti. Ce sont-là des choses de fait qui démontrent la vertu amulérique des pierreries. On dit communément qu'elles

ঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣঔৣ

agissent par vertu irradiative. Mais d'où vient cette vertu ? Je crois pour moi qu'elles tirent leurs vertus de leur soufre métallique qui est très épuré, & dont elles tiennent ainsi leur teinture. Comme ce soufre est très pur on a travaillé inutilement jusqu'ici à le tirer. Elles en contiennent si peu, que le Grenat qui est assez rouge, devient blanc quand on le réduit en poudre. Enfin quand il y aurait beaucoup de soufre, il est tellement concentré, que je ne crois pas qu'il soit possible de le séparer. Toutes ces raisons font connaître que les dissolutions des pierreries sont superficielles, & doivent leur couleur à leur menstrue. Ce n'est pas que la couleur que l'on attribue au soufre métallique, ne puisse encore venir d'ailleurs. La teinture d'Emeraude, par exemple, tirée de cette pierre, pilée dans un mortier de fer, par le moyen de l'esprit de vin, imite la couleur du soufre métallique. Mais cette couleur vient des particules du Mars qu'on a détachées du mortier par la trituration, & la dissolution qu'on en fait par l'esprit de vin, animé de l'esprit d'urine, représentent la couleur verte.

Quelques-uns pour avoir la teinture des pierreries, les subliment en fleurs rougeâtres avec le sel armoniac, pour les extraire ensuite avec l'esprit de vin. Mais quoique cette dissolution soit imposante, il est certain que le sel armoniac ne saurait tirer radicalement le soufre des pierreries, ainsi qu'il ne les corrode que superficiellement, & que ces teintures n'ont pas les vertus qu'on leur attribue.

Améthyste en Diamant.

Je terminerai ce Chapitre par deux curiosités ; la première est la conversion de l'Améthyste en Diamant. Prenez émail blanc bien pulvérisé, au milieu duquel vous mettrez en un creuset bien fermé un Améthyste blanc ; faites le rougir pendant quatre ou cinq heures, laissez refroidir vingt-quatre heures : faites le tailler, & il passera pour Diamant.

Saphir en Diamant.

L'autre curiosité est de convertir le Saphir en Diamant, en la manière suivante. Prenez un Saphir d'une couleur faible, & l'enveloppez de terre grasse. Laissez sécher & le mettez en un creuset dans de la limaille d'or, vous le mettrez au feu pendant trois heures, de manière que tout rougisse, & ensuite que l'or fonde, & le tenez une de-mi'heure en fusion, laissez refroidir 24 heures : tirez en la pierre qui sera blanche & très dure, vous la ferez brillanter, & elle aura l'éclat du Diamant le plus parfait.

ଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓଔଓ

NOUVELLES ADDITIONS.

Huile merveilleuse & divine de Fioravent, au second de ses caprices, Chap. 69 laquelle se prend dans la quantité d'une goutte ou deux avec vin, bouillon, ou autre liqueur.

Prenez sang d homme ou de Cerf, qui serait encore meilleur, sperme de Baleine, moelle de Taureau, de chacun une livre, musc, une once, cendre d'Olivier, deux onces, eau-de-vie fine, deux livres, mêlés & distillés dans la retorte selon l'art, jusqu'à Ce que toute la substance en soit tirée, & les quatre élément réparés. Car il distillera premièrement une eau blanche, secondement une huile citrine, troisièmement une liqueur roussâtre de grande vertu, utile à diverses maladies, tant prise par la bouche qu'appliquée au-dehors.

Fiéraventi ne dit pas que trois liqueurs sortent de cette distillation ; mais il veut qu'aussitôt que la distillation est faite, qu'on la distille encore trois fois par le bain-marie, & qu'on la laisse reposer, & qu'on la garde en un vaisseau de verre.

Urine distillée.

Pour empêcher l'urine de monter dans ta distillation, il faut y mettre du beurre suffisamment. *Kunkel.*

De l'Urine.

De l'urine des animaux, celle d'une jeune Vache, qui soit grasse, & qui paisse à la Campagne est un remède que l'on a mis en usage, pour être pris au Printemps trois verres chaque jour à une heure de distance d'une de l'autre, pendant une quinzaine. Il faut la passer par un linge, pour l'avoir plus claire. C'est ce qu'on appelle eau de mille fleurs. Après l'avoir prise, on se promène & deux heures après, on prend un bouillon. On dit remède excellent contre les sérosités peccantes, la Jaunisse, la goûte, le rhumatisme, les vapeurs, & l'hydropisie.

Eau de Gallega.

Le Gallega est une Plante qui vient dans les lieux humides.

Pour en faire l'eau il faut couper la Plante, la concasser & battre dans un mortier de Marbre. Vous la mettiez en un pot qui la puise contenir : versez dessus du vin blanc, de manière que la Plante en soit imbibée, laissez la, fermenter à la cave huit ou dix jours, & la distillez non au bain-marie qui est trop faible, niais à feu de sable pour tirer toute la vertu de la Plante. Cette eau est très sudorifique,

& pousse au-dehors toutes les humeurs peccantes qui occasionnent les maladies.

Elle est aussi très souveraine dans la petite vérole, parce qu'elle fait sortir en peu de jours les pustules & les boutons de cette maladie en parfaite maturité. Cette eau n'est pas moins utile contre l'épilepsie. La décoction de cette Plante prise dans du vin, est aussi très-utile que son eau ; mais il faut cueillir l'herbe en pleine fleur, la faire sécher à l'ombre, & non au soleil, qui enlève toute sa vertu.

On se sert aussi de cette Plante extérieurement dans les maux de cerveau & même dans le transport, en appliquant le sus & le marc de l'herbe sur la tête.



TRAITE DE JEAN ISAAC HOLLANDAIS.

Sur la manière, de tirer toutes les teintures par l'esprit d'Urine.

TOUTES teintures au blanc ou au rouge, se travaillent de la même manière. Prenez donc une grande cucurbite de terre vernissée, dans laquelle vous mettrez de vieille urine clarifiée, couvrez-la de son Chapiteau avec un récipient, distillez-en tout ce qui en pourra sortir. Il vous restera dans le fond des fèces noires qu'il faut calciner à blancheur pendant trois heures ; dissolvez cette calcination dans de l'eau commune, faites bouillir pendant deux heures ; laissez clarifier, versez par inclination ce qui sera clair ; & faites évaporer votre infusion jusqu'à pellicule ; mettez en un lieu frais, & il se formera des cristaux. Tirez ces premiers sels, évaporez derechef, & laissez cristalliser, comme auparavant. Faites sécher en une terrine vos cristaux, que vous ferez calciner doucement dans le même vaisseau ; mais prenez garde que les sels ne se fondent ; c'est ce qu'il faut éviter. Dissolvez de nouveau ces cristaux calcinés en eau distillée ; mettez les pendant un quart d'heure sur le feu, retirez votre dissolution que vous laisserez refroidir & clarifier, & versez par inclination ce qui fera clair.

Faites évaporer cette eau jusqu'à ce que vous aperceviez que les sels commencent à se former, & les mettez comme auparavant en lieu frais, pour en avoir les cristaux que vous retirerez : recommencez vos évaporations & cristallisations ; calcinez encore ce sel en une terrine & le réservez pour l'usage, tel que je vous le marquerai. Distillez maintenant votre première extraction d'urine, & si à la superficie il s'amasse de l'huile ou une graisse jaunâtre, retirez-la toute avec une plume ou une cuiller. Distillez pour la seconde fois cette urine dans une cucurbite vernie, ce que vous recommencerez jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus de fèces au fond de votre cucurbite, & vous les jetterez comme inutiles.

Mettez maintenant votre distillation au bain-marie, il vous restera d'autres fèces noires mais inutiles, réitérez votre distillation au même bain, & ce tant que votre eau sorte claire, & qu'il ne reste plus aucunes fèces, toutes ces fèces doivent être jetées. Prenez maintenant votre sel desséché, marqué ci-dessus, & le mêlez avec cette dernière eau clarifiée en une cucurbite, que vous boucherez bien, & la mettrez en digestion au bain de cendres, pendant trois ou quatre jours, jusqu'à ce que votre sel soit fondu en eau, très claire, sans aucune résidence.

Observez que quand, votre sel est dissout dans votre eau, sans laisser aucunes fèces, alors votre matière est bien préparée ; ainsi votre première opération est parfaite, & vous êtes parvenu à faire un sel pur & bien exalté, sans aucunes fèces, ou impuretés.

Prenez donc six parties de cette urine purifiée ; Quatre parties de vinaigre distillé ; Trois parties d'eau-de-vie ; demi-livre de sel commun épuré, & préparé ; Demi-livre de sel armoniac ; Et demi-livre de chaux-vive ordinaire.

Mettez-le tout ensemble, & le faites dissoudre dans vos six parties d'eau ou d'urine clarifiée, & vous aurez une matière admirable propre à résoudre les chaux des corps parfaits en leur première matière, c'est-à-dire, en mercure : cette eau sert encore attirer la quintessence de l'antimoine, & de tous les corps parfaits soit, blancs ou, rouges. Quand vous vous ferez servi dix ou douze fois de cette eau, & que vous l'aurez distillé de dessus vos matières, elle conserve toujours sa même force, il suffit seulement de la rectifier.

Manière de tirer les teintures des corps avec l'eau précédente.

Prenez du soufre, de l'orpiment, de l'ocre, ou tel autre corps qu'il vous conviendra pour en extraire la teinture, mettez-les en poudre impalpable, broyez-les avec du vinaigre distillé, de manière que tout soit réduit en consistance, épaisse. Vous mettrez cette matière en un grand matras ou ballon avec votre eau ou urine ci-dessus clarifiée, vous n'emplirez votre vaisseau qu'à moitié, & vous le placerez au bain de cendres ou de sable, vous le couvrirez & le mêlerez bien pour incorporer vos matières. D'abord vous ferez un feu très lent pour échauffer peu à peu vôtre vaisseau. De temps en temps vous lui donnerez de l'air, autrement tout se briserait, & vous aurez soin de mêler vos matières, & quand vous verrez que vos eaux seront teintes, versez-les par inclination, mais prenez garde qu'il ne passe aucunes fèces. Conservez bien ce que vous aurez tiré en un vase bouché très exactement. Remettez sur vos matières de nouvelle eau ou urine claire, avec une partie de vinaigre distillé, & mêlez exactement comme auparavant. Lorsque cette seconde liqueur sera teinte, versez-là & la conservez comme la première ; ce que vous répèterez avec de nouvelle urine clarifiée, & de nouveau vinaigre distillé, tant que vos matières vous donneront de la teinture. Après quoi jetterez les fèces restantes, ou les réservez pour d'autre usage.

Versez maintenant toutes vos eaux teintes en un évaporatoire. Vous les ferez évaporer doucement jusqu'à pellicule ; laissez les refroidir & les métrez ensuite dans une cucurbite, à laquelle vous appliquerez un chapiteau & un récipient, &

tirerez toute l'humidité à feu doux ; il vous restera la teinture du corps que vous y aurez mis, qui sera sa quintessence. Si vous avez mis de l'argent, votre quintessence sera aussi blanche que la neige, & la rouge sera aussi brillante que l'or le plus pur.

On peut tirer de même la quintessence du mercure sublimé, soit du blanc, soit du rouge. Vous pouvez faire la même chose sur la limaille de Mars, sur le vert-de-gris, le cinabre, l'es-ustum, aussi bien que sur la chaux d'or & d'argent, & généralement sur tout ce que vous y mettrez. Faite attention que pour fortifier votre urine ou dissolvant, il faut à chaque distillation ajouter un gros de sel armoniac, & autant de sel commun purifié, & vos teintures se tireront plus aisément.

Observez encore que ces teintures extraites vous pourront servir à cimenter, ou stratifier des métaux, ce qui eu très-important.

Enfin remarquez que par le même moyen, vous pouvez faire une eau forte rouge & brillante comme un Rubis, avec laquelle on peut opérer des choses admirables, mais qu'il ne nous est pas permis de révéler. Tiré *du Théat. Chymiq. Tome* VI.

Manière de faire parfaitement l'huile de jaunes d'œuf, de Fioraventi.

L'huile de jaunes d'œufs est une liqueur de très-grande vertu, qui sert à plusieurs choses : c'est une huile qui ne se consomme jamais : & qui sert à plusieurs opérations ; d'Alchimie, pour donner fixation aux Médecines quand elles font volatiles. Elle se fait en cette manière.

Prenez les jaunes d'œufs qui soient durs, & en faites une masse, étant pilés dedans le mortier, puis les mettez en un vaisseau de cuivre sur le feu, leur donnant bonne chaleur de charbons, les remuant toujours avec la spatule, tant que de soi-même ils viendront à se convenir en huile.

Et dès que vous verrez cela, à l'instant vous les coulerez par un linge, & vous aurez l'huile de jaunes d'œufs, qui sera précieuse & admirable de couleur noire. Ce travail est simple, mais il est de si grande vertu, qu'on ne le pourrait croire ; car il guérit promptement les plaies, noircit la barbe & les cheveux, ôte les cicatrices des plaies, les en oignant, apaise les douleurs des hémorroïdes, résout les douleurs de côté, & sert à plusieurs autres choses.

Autre Huile d'œufs.

ᘓᘐ

Prenez jaunes d'œufs cuits durs une quinzaine. Froissez-les avec les doigts. Joignez-y une dragme de Piretre en poudre distillez, le tout en une basse cucurbite ou en petite cornue de verre d'abord à petit feu de cendres & ainsi par degrés, jusqu'à ce que les cendres, rougissent, & cela tant que la liqueur soit extraite. Après quoi prenez encens blanc, Castoreum, Laudanum en poudre, de chacun une demi-once ; mêlez avec l'huile distillée & cohobez quatre fois sur les mêmes poudres ou matière. On doit faire la première & seconde distillation à un feu tempéré, & laisser cette huile ainsi distillée en un verre bien bouché.

Son usage est pour les vices des yeux, y en mettant une seule goûte ; mortifie & guérit les fistules, chancres & ulcères malins : déracine les poireaux, dessèche la teigne des enfants, les rasant & frottant de cette huile, soulage par son onction les douleurs de la goûte, réitérant deux ou trois fois le jour ; adoucit la douleur venant des brûlures.

Autre huile d'œufs.

Prenez une douzaine d'œufs ou tant qu'il vous plaira, que ferez durcir, prenez, les jaunes, que froisserez entre vos mains, mettez-les ensuite en une poêle ; cuisez-les: en les remuant avec la cuiller, jusqu'à, ce qu'ils commencent à se liquéfier, & viennent en bouillie claire, tirant sur le jaune foncé. Mettez-les en un linge & les pressez, soit avec les mains, soit à la presse. Vous la digérerez pendant un mois au bain-marie, dans une quantité suffisante d'eau de roses, pour corriger l'huile & empêcher qu'elle ne devienne rance. Cette huile est pareillement bonne pour les brûlures, & si elle est digérée & ensuite distillée & cohobée sur les poudres de l'opération ci-dessus, elle est bonne pour les bruits des oreilles. Bue avant le repas, empêche l'ivresse, apaise les douleurs ; facilite le sommeil employée en onction & mêlée avec graisse d'Oie, soulage ou guérit les hémorroïdes.

Usage des Coquilles d'œufs calcinées.

Prenez là quantité de coquilles œufs qu'il vous plaira, faites les calciner dans un feu ouvert, ensuite retirez-les, & les réduisez en poudre très-subtile.

Faites bouillir une once de cette poudre dans trois chopines de bon vin, réduites à pinte ; retirez-les du feu, laissez-les refroidir, & les passez. On en prend un verre de quatre heures en quatre heures, comme du Quinquina infusé dans du vin.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

On peut prendre aussi cette poudre en substance dans la même quantité, qui est depuis un demi-gros jusqu'à un gros, & dans le même ordre que le Quinquina, observant en tout le régime marqué ci-devant.

La découverte de ce remède commun est très-utile pour tout le monde, & surtout pour les Pauvres de la campagne, puisqu'il ce trouve partout, & qu'il ne coûte que le soin de l'amasser. Ses effets sont presque aussi certains que ceux du Quinquina. Il opère par les sueurs, & par les urines, & adoucit les levains de la fièvre, mais en cas qu'il ne réussisse point, on aura recours au, Quinquina.

Au reste la poudre fébrifuge purgative, dont nous avons parlé dans le corps de ce Mémoire, est encore très-propre dans les maladies longues & invétérées, qui sont ordinairement entretenues, & causées par les obstructions dans les viscères du bas-ventre, & par une abondance d'humeurs crues & bileuses, comme dans les langueurs, dans la jaunisse, dans l'hydropisie, &c. Elle produit de très-bons effets dans les fluxions de Poitrines pourvu qu'il n'y ait point d'inflammation considérable, & qu'on ait fait précéder les saignées, & elle soulage les asthmatiques, ceux qui sont attaqués de goûte, de rhumatisme universel, & de douleurs de reins.

On la donne dans toutes ces maladies de trois ou quatre jours l'un, jusqu'à ce que le malade soit soulagé ou guéri, & dans les intervalles on emploie la boule martiale, l'antihectique de Poterius, le diaphorétique minéral, ou autre remède convenable.

On peut aussi s'en servir pour se purger par précaution dans les changements de saison, & alors il est bon de s'y préparer par la saignée du bras, si l'on se sent en avoir besoin, & par quelques bouillons faits avec les herbes de la saison, la tisane d'avoine, ou autres boissons rafraîchissante pour s'humecter, & pour détremper les humeurs, afin qu'elles puissent s'évacuer plus aisément. Avec ce secours, on est sur de prévenir un nombre infini de maladies communes & populaires, qui surviennent ordinairement en certaines saisons de l'année. *Méthodes d'Helvétius*.

Le lait la Médecine & la nourriture nécessaire tant aux hommes qu'aux bêtes.

Le lait est une liqueur, laquelle par la mécanique de la nature se trouve dans les mamelles, pour la nourriture tant des hommes que des bêtes. Du lait des animaux, comme de Vache, de Brebis, de Buffle, se tire une substance onctueuse, laquelle vient, comme une fleur en la superficie du lait ; c'est la

crème, dont on fait le beurre. Le lait donc, & le beurre le peuvent dire presque une même chose, servant l'un & l'autre en plusieurs & divers remèdes, tant, intérieurs, qu'extérieurs, même à ceux qui sont oppressés de poitrine, en mangeant sur des rôties de pain, & s'en oignant la poitrine par dehors. Et quand les Chirurgiens ont appliqué le cautère, ou actuel, ou potentiel, qui est un feu mort en quelque partie du corps, ils y appliquent après le beurre pour apaiser la douleur, & putréfier l'escarre causé par le feu, tant vif que mort.

Il sert en plusieurs viandes & divers remèdes Médicinaux.

Le beurre se distille par la retorte, duquel on retire une liqueur admirable en toutes ses opérations, & qui pénètre merveilleusement, de laquelle si une femme s'oint les mains & la face, elle lui rendra la chair belle, polie & naturelle, & ne laisse jamais rider lesdites parties. Cette distillation sert encore aux catarrheux, si on leur en donne une once à boire le matin avant déjeuné, parce que soudain qu'elle est arrivée dedans l'estomac, elle mollifie la cathare de telle sorte qu'il s'en va par la bouche. Le lait d'ailleurs es une douce & bonne nourriture : aussi nous voyons que l'Ecriture Sainte dit : *Butirum & lac comedet ut sciat reprobare malum & eligere bonum.*

Bouillon pour la poitrine d'Helvétius.

Prenez la moitié d'un vieux Coq, qu'on aura, tué sans le faire saigner, en lui tordant le col, ou lui cassant la tête. Après l'avoir plumé, laissez-le refroidir, videz-le ; coupez-le par- morceaux, & lui écrasez les os. Ajoutez-y des jujubes, des Sébestes, des Dattes, des Raisins, de chacun une demie-once, deux Pommes de Reinette : le tout nettoyé, & coupé menu ; faites le bouillir dans une suffisante quantité d'eau pour être réduit à quatre bouillons médiocres, & le passez par une étamine, avec expression.

Il faut prendre un de ces bouillons le matin à jeun, & l'autre quatre heures après le dîné.

On peut réduire ce même bouillon en gelée, en y ajoutant deux livres de Jarret de Veau. Après que le tout aura bouilli quatre heures, on le passera à la manière ordinaire des autres gelées, ensuite on y ajoutera quatre onces de sucre candi : & si on le juge à propos, le jus d'une Orange de Portugal.

Le malade prendra de temps en temps une cuillerée de cette gelée, tant le jour que la nuit, & en continuera l'usage jusqu'à ce qu'il Se trouve rétabli.

☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧☙❧

Manière de préparer la Poudre d'Ecrevisses.

Prenez deux douzaines d'Ecrevisses en vie, lavées dans de l'eau bouillante, & les mettez ensuite dans une terrine vernissée sécher au four. Après quoi vous les réduirez en poudre subtile, que vous garderez dans une bouteille bien bouchée. *Helvétius.*

Eau des Vipères.

L'eau distillée par alambic des Vipères, mais sans leur tête & queue, est singulière pour les écrouelles, & fistules, si la partie malade en est arrosée ou fomentée ; même le marc de la distillation appliqué en forme d'emplâtre sur le mal. *Fumanel.*

Eau qui conserve la vue longtemps, & nettoie les yeux de toutes ordures & macules.

Prenez du vin blanc mûr & fort bon, douze livres : pain frais lavé diligemment, trois livres : esclete, fenouil, échalote, squille, c'est à-dire, oignon marin, de chacun quatre onces : clou de girofles, demi-once, mettez le tout dans une cucurbite garnie de son chapiteau, & de son récipient : distillez au bain- marie, tirez en cinq livres d'eau, que vous garderez à part ; elle est bonne connue j'ai dit aux yeux, bue tous les matins continuant un mois entier, & garantit le corps de plusieurs maladies. *Fioraventi.*

Eau expérimentée pour la vue quasi perdue, insinuée souvent dans les yeux.

Prenez Fenouil, Esclere, Sauge, Romarin, Rue, Verveine de chacune une poignée, & distillés à l'alambic.

Eau ou Liqueur distillée pour exciter le sommeil.

Prenez Opium de Thèbes, Aulx pelés, de chacun deux onces, pilez à part les Aulx dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, & l'Opium à part : puis incorporez les deux ensemble, pour en faire comme un Opiate. Distillez à la cornue sur les cendres à petit feu : de cette eau, s'il est besoin, frottez les tempes, front, poignets, & gardez-vous d'en user sinon en temps de nécessité, comme ès maniaque, selon qu'il semblera être raisonnable.

ଔ଼ଷଔ଼ଷଔ଼ଷଔ଼ଷଔ଼ଷଔ଼ଷଔ଼ଷଔ଼ଷଔ଼ଷଔ଼ଷଔ଼ଷଔ଼ଷଔ଼ଷଔ଼ଷଔ଼ଷ

Eau qui guérit incontinent les plaies, en toutes parties du corps, tant récentes que ulcérées, même les fistule ; remède éprouvé.

Distillez du Vin blanc, deux livres, Eau de Romarin, Eau de Sauge distillés de chacun cinq livres ; Sucre blanc, dix livres, faites distiller le tout ensemble : puis prenez une bouteille pleine de feuilles de Romarin & de Sauge, autant d'une que d'autre, & la mêlez avec cette distillation, & laissez ainsi reposer un jour entier, puis coulez & mettez dans un vaisseau de verre : la manière de s'en servir est de baigner une pièce de linge dans cette Eau, & l'appliquer sur l'endroit ulcéré & la renouveler dès qu'elle sera séché.

Eau qui ôte les Fistules & Poireaux.

Prenez huile de tuiles, cinq livres, chaux non éteinte récente, trois onces, arsenic pur, deux onces, euphorbe, une once, & distillez le tout par alambic & l'appliquez. *Fumanel.*

Pour, extraire le Sel, des Herbes ou Racines.

Faites sécher vos herbes & vos racines ; brûlez-les & les rédigez en cendres. Quand vous en aurez une assez grande quantité, versez dessus de l'eau de pluie claire & nette ou eau distillée, faites digérer quelques jours en remuant les cendres plusieurs fois le jour. Tirez l'eau claire par inclination & la filtrez pour l'avoir plus claire. Versez de nouvelle eau sur les premières cendres, & réitérez tant que l'eau en sorte sans aucun goût, & filtrez de même. Mettez toutes ces eaux en un évaporatoire de verre sur cendres chaudes, & le sel restera au fond, que vous pourrez filtrer de nouveau & évaporer pour l'avoir plus pur, & conservez votre sel en un vaisseau, de verre propre & bien bouché. Si vous voulez que votre sel conserve quelque odeur de la Plante, ne le calcinez qu'à moitié pour en faire la lessive.

Médecine de petite patience, propre à guérir de toute sorte de Catarrhes, &c. Fioraventi.

Il y a quatre sortes de patience, suivant ce qu'écrit Dioscoride, mais il faut prendre celle qui s'appelle la petite patience (qui est la sauvage) toute entière avec ses feuilles, & racines, à distiller par l'alambic toute l'eau qui s'en pourra tirer, & en garder l'eau dedans un vaisseau de verre, pour s'en servir selon la nécessité contre le catarrhe. Et quand on s'en voudra servir, qu'on prenne de ladite eau, quatre onces.

Miel blanc cru, une once & demie, & ayant bien mêlé & incorporé le tout ensemble, le prendre le matin au saut du lit un peu chaud, & être pour le moins cinq heures après sans manger. Il faut régler sa manière de vivre, ne mangeant aucune chose qui offense le catarrhe. Et qui usera de ce remède l'espace d'un mois, guérira parfaitement de toute sorte de catarrhe, par la vertu que le Seigneur a mise particulièrement en elle, de guérir une si fâcheuse maladie. Je puis rendre témoignage de ceci en ayant usé une infinité de fois en telle manière de catarrhe, pourvu que le catarrhe soit simple non causé par l'éthisie. En ce cas même il pourrait beaucoup aider : cependant il ne le guérirait pas, mais étant tel que j'ai dit, ce remède le guérira toujours sans aucune difficulté.

Eau de Fleuri de Romarin.

Eau merveilleuse des fleurs de Romarin. Emplissez une bouteille de fleurs de Romarin, enfoncez là en du sable jusqu'à moitié, & l'y laissez un mois entier ou plus jusqu'à ce que les fleurs soient converties en eau. Puis la mettez au Soleil l'espace de quatre jours, elle s'épaissira, & aura la vertu de baume. Elle fortifie le cœur, le cerveau & tout le corps, elle est bonne pour la mémoire ; ôte la tache de la face & des yeux, si l'on en met seulement une goûte dans l'œil deux ou trois fois. Elle ranime les membres engourdis, guérit la paralysie, démangeaisons qui viennent de pituite salée, fistules, chancres qui sont autrement incurables.

Autre Eau de Fleurs de Romarin.

Elle conserve l'homme en santé, & toutes les autres parties en leur entier, fortifie la vue, ôte la douleur d'estomac & du ventre, rend la personne gave, & fait plusieurs autres biens. Elle est distillée des fleurs de Romarin par alambic : la dose est de quatre onces une fois la semaine.

Extrait de Pavot rouge.

Mettez de l'esprit de vin sur les fleurs de Pavot rouge, que vous digérerez jusqu'à ce que l'esprit soit bien teint, tirez cet esprit par inclination & par expression, & le remettez sur de nouvelles fleurs & digérez comme la première fois ; tirez encore cette teinture par expression, que vous filtrerez. Distillez-en l'esprit de vin, jusqu'à ce qu'il demeure au fond en consistance d'Opiat, dont dix ou douze grains sont la dose. On s'en sert au lieu de Laudanum, & avec beaucoup plus de succès & moins de danger pour faire dormir & causer une sueur douce, qui dégage l'estomac de toute humeur superflue.

Eau de Roses.

La meilleure manière de distiller l'eau de Roses, est de prendre dès Roses incarnates, de les piler dans un mortier de marbre, en les arrosant avec de vieille eau de Roses ; laissez les infuser ainsi pendant trois ou quatre jours, puis les distiller au bain & vous aurez une eau très odoriférante, qui garde son odeur plusieurs années.

On pourrait ensuite prendre le marc de cette première eau, & le laisser macérer l'espace de huit jours dans de l'eau commune, puis la distiller par le bain ou par le réfrigératoire, & l'on en tire une eau qui n'est pas moins bonne que celle qui se vend communément chez les Apothicaires.

ꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥ

Esprit de Roses.

On tire encore, des Roses un esprit ardent, en prenant des Roses incarnates cueillies en temps serein, & après que la rosée en-a été dissipée. Vous les pilerez & mettrez en une cucurbite de verre bien lutée & les laisserez fermenter, & lorsqu'elles commenceront à sentir l'aigre, prenez-en une partie & la distillez au bain ; après quoi vous verserez votre eau distillée sur une autre partie de vos Roses fermentées, ce que vous réitérerez tant que vous n'ayez plus de Roses fermentées. Vous rectifierez cette-eau ou esprit sur de nouvelles Roses ; & vous aurez un esprit très agréable & très odoriférant. Vous pouvez en faire une liqueur, en y mêlant, du sucre clarifié & l'adoucissant comme vous jugerez à propos selon votre goût. C'est un grand confortatif.

La même chose se peut faire sur les autres fleurs odoriférantes.

Teinture de Rose.

L'on prend de la vieille eau mère ou lie de nitre, on la fait évaporer dans un vaisseau de cuivre rouge neuf jusqu'à consistance de Miel, que l'on met résoudre à la cave, l'on filtre la liqueur, & si l'on réitère l'évaporation & la résolution, alors elle sera claire comme le cristal.

Faites fermenter cinq livres de cette eau avec une livre d'esprit de nitre, pendant cinq à six jours ; on distille ensuite au bain de sable, on en réserve une partie, & l'autre on la distille avec une chopine d'eau mère, après une préalable fermentation : rectifiez cette seconde eau par l'alambic, en sorte qu'on compte 50. entre chaque goutte ; & lorsqu'il en aura passé le quart, l'on cesse la distillation. On dulcifie ce qui est resté dans l'alambic, en versant un quart d'eau de Fontaine dessus : on distille encore à feu lent cette même quantité d'eau, & l'on met en ce qui reste dans la cucurbite, le plus de Roses communes qu'on peut ; on laisse fermenter cinq à six jours, & on exprime le tout parla presse, c'est la teinture de Roses.

L'on peut volatiliser cette teinture ; elle sert alors à dissoudre les fleurs de l'or & de l'argent.

La première teinture sans être volatilisée est insipide, & se donne depuis six jusqu'à dix goures, elle purifie le sang, & elle est bonne contre le scorbut, & les fièvres ardentes dans de l'eau, avec un peu de sucre & zest de Citron. Elle fortifie l'estomac, & rétablit de la cacochymie, étant prise en Vin d'Espagne. *De Saulx*.

ॐ

Autre Teinture de Roses.

Mettez deux onces de Roses rouges sèches, en trois pintes d'eau tiède, & trois gros d'esprit doux de vitriol ou d'huile de soufre, ou d'huile de Sel ; tenez-les en digestion pendant trois heures, filtrez la liqueur & la gardez pour l'usage : elle est agréable au goût, on y ajoure demi-livre de sucre blanc. Son usage est dans les fièvres contagieuses & putrides, elle réjouit le cœur, réprime l'ardeur de la fièvre, & éteint la soif. *De Saulx.*

Baume souverain contre la Gangrène, Brûlure, faiblesse de Nerfs, mal de Tête, Indigestion, Colique & Paralysie.

Vous prendrez une poignée de tous les simples ci-dessus, savoir : Roses rouges, feuilles de Pimpernelle, de Sauge, de Mille feuilles, de Baume ou Menthe, de Marjolaine, de Sarriette, d'Hyssope, & de Pêcher. Huit onces de bon vin, huit onces d'huile d'Olive.

Vous mettrez le tout dans un pot de grandeur convenable, faites bouillir jusqu'à ce que le vin soit consommé, mais toujours à petit feu, afin que les herbes ne se brûlent pas, & remuant souvent avec une cuillère de bois, sur la fin de la cuisson, ajoutez trois onces de sel bien desséché & pulvérisé. Après quelques bouillons, passez votre composition dans un gros linge, dans lequel vous presserez les herbes pour en exprimer le jus.

Pour s'en servir, il faut en frotter la partie, jusqu'à ce que le Baume soit tout à fait imbibé dans la chair, chauffant de temps en temps les doigts pour le faire mieux pénétrer. Après quoi il faut envelopper la partie avec un linge bien chaud, duquel il faut toujours se servir sans en changer ; & vous frotterez la partie malade trois ou quatre fois par jour.

Pour faire une Médecine de Mercuriale, de très grande vertu. De Fioraventi.

La Mercuriale est de grande vertu ; même les Philosophes lui ont attribué une vertu céleste. Elle conserve les hommes en leur fraîcheur, retarde les accidents de la vieillesse, & préserve de toute maladie, rend le cœur joyeux : la manière de se servir de cette herbe, est telle, qu'au mois de Mai, ou quand ladite herbe est fleurie, on en prend une grande quantité, & l'on en tire le suc qui se clarifie par le filtre, tant qu'il soit bien clair, & puis on en fait la composition suivante, à savoir :

D'une livre dudit jus ; Huit onces de Julep ou Sirop de roses simples ; Six onces

d'esprit de vin rectifié ; Deux dragmes d'huile de vitriol ; Deux Karats de musc.

Mettez toutes ces choses ensemble avec le suc de l'herbe dedans un vaisseau de verre, & le bouchez si bien que rien ne transpire, & le laissez au Soleil pendant quarante jours continuels, mais prenez garde que la nuit il ne demeure au serain, parce qu'il lui serait dommageable. Les quarante jours passés on pourra commencer d'en user en la manière qui s'en suit. On en doit prendre le matin à jeun une once avec deux ou trois onces de bouillon de chair ou de Poulet, quatre heures avant que de manger. Si on continue ainsi deux mois de suite, il serait presque impossible d'avoir jamais mal par la force de cette composition, pour la vertu de la Mercuriale qui entre, outre le julep fait de sucre, lequel est très cordial & stomacal. Et l'Eau Rose qui conserve les choses qu'on y met de putréfaction : il y a encore le mule qui fait conserver la mémoire, je suis assuré de sa vertu pour en avoir fait de belles expériences. Entre autres choses j'ai va avec cette composition guérir un Paralytique âgé de trente deux ans, lequel avait porté cette maladie vingt & un mois, & qui ne trouvant aucun remède à son mal, on lui fit prendre de cette composition, de laquelle il commença à se servir le deuxième jour d'août, & le mois de mai suivant fut guéri de sa Paralysie. Depuis j'ai vu faire plusieurs autres expériences de ce remède qui ont réussi fort heureusement à l'honneur du Médecin, & au profit du malade.

Eau distillée de bouillon Blanc fermentée.

avec peu de vin blanc, puis distillée par alambic, est un remède admirable, & expérimenté en toute douleur de la goûte & des dents. Je l'ai fait & éprouvé.

Eau de Fleurs de Tilleul.

Eau de Fleurs de Tilleul distillée, clarifie la face, & nettoie les taches & vestiges imprimées par le Soleil : l'on trempe un linge & on le met sur le visage trois nuits, il guérira en quatre jours.

Eau de Fleurs de Tilleul.

Eau distillée de Fleurs de Tilleul est bonne contre le mal de mer, la pierre, gravelle & l'épilepsie : elle doit être gardée en un verre bien bouché, afin qu'elle ne perde pas son odeur. Prenez une cuillérée de cette eau, trois ou quatre cuillerées de rosée de Mai, mêlez ensemble, & en lavez les aisselles & mamelles puantes ; & l'homme peut semblablement en user pour sentir bon.

ꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥ

Eau de fleurs de Sureau.

Pour la douleur provenant d'une acrimonie d'urine. Prenez eau distillée des fleurs de Sureau, trois onces, de sucre un peu. Buvez & usez de ce remède dix jours entiers tous les matins.

L'eau distillée est bonne contre le halo su Soleil, en s'en lavant le visage.

Eau de Sperme de Grenouilles.

Eau distillée au mois de Mai, du Sperme de Grenouilles, appliquée sur la goûte des pieds, en apaise les douleurs, & les ôte entièrement.

Eau excellente contre la manie, remède éprouvé.

Prenez fleurs de Romarin, Bourache, racine de Buglose de chacune une poignée, Safran une dragme, Coings quatre onces, vin blanc bon, bien mûr & bien clair deux livres, mêlez le tout, & après avoir exactement pilé laissez reposer un jour naturel, puis mettez dans le fumier de cheval l'espace de quinze jours en un vaisseau de verre ; ensuite distillez en un vaisseau de verre deux ou trois fois. Cette eau doit être gardée précieusement& a été éprouvée en toutes maladies mélancoliques, & en la douleur & palpitation du cœur : la prise est d'une dragme.

Eau pour mal Caduc.

L'eau distillée des fleurs de Tilleuls; Ortie menue, & Cerises, est fort bonne contre le mal caduc ; quelques personnes sujettes à ce mal en ont été guéries.

Eau distillée pour dessécher les Ulcères & les Fistules.

Prenez de bonne Eau-de-vie distillée trois fois un quarteron ou tant que vous voudrez, en laquelle mettez Béthoine, Verveine, Romarin, Mîllepertuits, faites les bouillir, ou les distillez encore une fois avec cette Eau-de-vie, & en lavez les ulcères.

Eau contre les Chancres.

Jetez de l'eau alumineuses sur une Tuile toute rouge de feu, & la pierre étant refroidie & penchante, amassez l'eau qui distille, puis baignez un linge dans cette eau que mettrez sur l'ulcère, par ce moyen en peu de jours on guérit toutes sortes de Chancres. *Fumanel.*

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

Eau & Huile des fleurs de bouillon blanc.

L'eau & l'Huile de fleurs de bouillon blanc, sont bonnes contre la goûte des pieds, ainsi que je l'ai plusieurs fois éprouvé. Cette eau est un peu aigre, on connaît par là que cette herbe a trempe premièrement en vin : prenez donc fleurs & racines de bouillon blanc, pilez-les & les fanes tremper en vin blanc, & les laissez fermenter l'espace de deux mois, puis distillez. Trempez un linge dans cette eau, & l'appliquez le plus chaud qu'il se pourra endurer sur le lieu malade, trois ou quatre fois par jour, frottez de l'huile trois jours, & si la douleur revient, usez en de nouveau, & elle ne reviendra plus.

Eau Thériacale.

Prenez vieille Thériaque une livre, oseille trois poignées, fleurs de camomille, pouliot, chiendent, chardon bénit, de chacun deux poignées : trempez le tout dans du vin blanc : & vous en distillerez l'eau & la garderez pour en user à la quantité de deux onces, avec trois onces d'eau d'oseille & buglose, lorsque le malade se met au lit. Cette eau guérit les douleurs de la vérole, si elle est prise toute seule, ou avec décoction de milium solis, ou d'esqiline, ou de bardane. On a guéri heureusement avec cette eau plusieurs enfants, vieillards & autres personnes, ou en ajoutant seulement quelques goûtes à la décoction commune de gayac : car elle pénètre & pousse le mal au-dehors. Cette eau Thériacale, avec l'eau où est éteint l'or, corrige tout le vice du mercure qui est resté dans le corps.

Eau Somnifère.

Prenez semence de Pavot blanc & noir de chaque demi-once. Vin blanc & fiel de Lièvre, deux dragmes de chacun. Eau-de-vie quatre onces, faites digérer le tout pendant quatre pu cinq jours à lente chaleur ou au Soleil ; puis distillez par l'alambic. Une goûte fait dormir une heure ; deux goûtes deux heures, & ainsi une heure par chaque goutte d'augmentation.

Huile de Muscade.

Pilez grossièrement de bonnes Muscades bien pesantes, que ferez ensuite chauffer modérément, l'arrosant de temps en temps avec vin d'Espagne, en une poêle sur le feu, puis l'arrosez avec de bonne eau de roses ; vous les placerez en une toile claire & les mettrez à la presse pour en tirer l'huile, qui sort d'une manière assez épaisse & de couleur de cire.

Cette huile appliquée extérieurement sur l'estomac qui en sera frotté feulement de la grosseur d'un pois, le fortifie très-bien, pris intérieurement au poids d'un grain est excellent pour les faiblesses d'estomac.

On pourrait encore tirer cette huile de Muscade par le moyen de l'huile d'Amandes douces, avec laquelle on fait digérer à petit feu les Muscades pilées : & on la tire ensuite par la presse, & pour la prendre intérieurement on en met deux ou trois grains avec du sucre, dont on fait un *Eleo saccharum*, & il a toujours les mêmes vertus.

Ou même vous pouvez piler des noix muscades & les faire infuser dans de bonne eau-de-vie rectifiée, réitérez l'infusion jusqu'à ce que l'eau-de-vie ne donne plus de teinture, distillez doucement votre infusion : l'esprit de vin sortira, & l'huile restera au fond de la cucurbite. Elle a les mêmes vertus que celles qui sont marquées ci-dessus.

Essence de Genièvre.

Prenez trois livres de bayes de Genièvre avec une livre de son bois ; broyez les bayes, & râpez le bois, mettez le tout en fermentation avec trois livres de miel, & douze livres d'eau de Rivière bien clarifiée. La fermentation étant finie, distillez par l'alambic jusqu'à parfaite siccité ; broyez les fèces & en tirez l'huile fixe par la cornue, brûlez & réduisez en cendres le résidu de la matière pour en avoir le sel par lexiviation & évaporation ; rectifiez cet esprit pour en séparer le flegme ; quand vous l'aurez bien pur, vous le digérerez avec l'esprit & le sel ; & l'on assure que cette essence supplée à celle du cèdre ; que l'on regarde comme un arbre de vie pour son incorruptibilité.

Eau excellente pour la mémoire.

Il faut prendre noix muscades : clous de Girofles, cardamome ; grains de Paradis, & gingembre, trois onces de chaque. Poivre long & noir; aloès succotrin, zédoaria, réglisse, une once & demie de chaque.

Mettez le tout bien pilé dans une cucurbite, avec malvoisie ou bon vin blanc amant qu'il en faut pour mettre vos poudres en une espèce de liqueur, & distillez à feu de cendres gradué. Conservez cette eau dans un vaisseau de verre. Remettez d'autre vin sur les fèces & le distillez derechef, & vous en tirerez une eau un peu moindre que la première. Le marc qui reste peut servir pour fortifier le vinaigre.

La première eau fortifie les esprits & réjouit le cœur, s'en servant en façon de baume, auquel il peut suppléer.

Elle est encore admirable pour guérir les infirmités froides, & dissiper tout abcès tant intérieur qu'extérieur. Elle ôte l'inflammation des yeux, en y en insinuant une goûte. Elle guérit tout chancre ou plaie en y appliquant un linge trempé dans cette eau, elle soulage dans l'hydropisie & l'épilepsie, en prenant une once de cette eau le matin, aussi bien que la goûte, guérit la surdité en insinuant une goûte dans l'oreille avec du coton ; est excellente contre tout poison, même contre morsure des bêtes venimeuses, facilite la parole en prenant sept à huit goûtes dans du vin blanc, renouvelle la mémoire, en l'appliquant le soir sur le front ; cette eau a été éprouvée plus d'une fois par le Docteur Joseph Quinti, Médecin Vénitien.

Huile d'anis : & la manière commune pour distiller toutes les autres Huiles des Semences.

Prenez anis une livre, mettez-là dans la cornue garnie de son récipient, bien lutés ensemble sur le fourneau aux cendres à petit feu, distillez & recevez l'eau & l'huile ensemble. Vous tirerez l'eau par distillation ainsi qu'avons dit ci-dessus, & l'huile demeurera, laquelle est singulière pour la colique, passion & douleur des boyaux. Au surplus on fait un électuaire de son eau avec du sucre, on peut user d'une tablette après le dîné & soupé, pour fortifier l'estomac, aider la digestion, & dissiper les vents. Elle est utile prise en tout temps, mais principalement au matin : c'est un souverain remède pour les poumons, toux, obstructions, cholériques passions, flux cholériques & parties internes offensées : l'on s'en sert aussi aux goûtes : l'huile d'anis est de plus grande vertu que l'anis même : parce que la chaleur naturelle ne peut aussi exactement attirer ou séparer la vraie substance de l'anis entier, que peut faire la préparation artificielle, & industrieuse des hommes. Car comme toute viande, si nous voulons qu'elle profite, a besoin d'une préparation extérieure, savoir d'être bien cuite & bien mâchée, de même dans les médicaments, les parties plus subtiles doivent être séparées des plus épaisses, avant que d'entrer dans le corps : par ce moyen tous médicaments peuvent plus facilement faire leurs actions propres au corps sans aucun danger : cette huile aussi est fort utile pour le tournoiement de la tête difficulté de respirer causée par un catarrhe étouffant, faiblesse d'estomac, ventosité, hydropisie & autres maladies froides, & causées de flatuosités : surtout elle est souveraine pour les parties nerveuses & qui ont peu de sang, elle arrête les fleurs blanches aux femmes : on la peut prendre par goûtes en les donnant avec vin ou bouillon le matin & en temps de nécessité.

La manière d'extraire les huiles des Semences.

Parce que les semences des herbes qui portent bouquets de large étendue comme le fenouil, l'anis, le sureau & autres, de la plus grand part sont de substance chaude, ainsi que plusieurs choses aromatiques, c'est pourquoi il est nécessaire qu'elles aient quelque peu de substance oléagineuse. Or les huiles sont distillées des semences tant chaudes que froides en cette manière. Pilez les semences, mettez-les dans un alambic de verre bien luté de mortier, puis faites distiller sur le sable : Pour chaque distillation mettez seulement sept ou huit onces de semence triturée selon la capacité de la cucurbite : jetez dessus six ou sept livres d'eau fort claire, & les mêlez exactement ensemble ; la distillation en sera beaucoup meilleure si vous laissez ces choses ainsi mêlées quelques jours, savoir huit ou dix, tremper ou digérer en quelque lieu chaud, puis mettez la cucurbite dans un vaisseau plein de sable, & qu'il y en ait au moins un pouce sous la cucurbite, surtout que la distillation soit faite à petit feu, & que ce qui est contenu dans la courge ne bouille & ne s'enfle pas trop, parce que de quelques semences comme l'anis, à raison de leur substance rare, & de leur viscosité, elles bouillent largement, c'est pourquoi il ne faut pas sitôt les couvrir de leur chapiteau, mais quand vous verrez des bulles élevées, & la vapeur monter en haut, ôtez soudain le chapiteau, & remuez les matières avec un bâton, ainsi l'écume se résoudra en vapeur, qui se pourra modérer par un petit feu. Cela fait, remettez le chapiteau soudainement, & lutez toutes les jointures de bon mortier, puis distillez jusqu'à ce que vous conjecturiez qu'il n'y a plus d'huile dedans, ce que vous apercevrez à la vue & au goût. Car quand vous sentirez que les goûtes qui distillent, n'auront plus de goût de la chose aromatique, alors cessez la distillation, afin que la matière ne tienne pas au fond ; & qu'elle ne se brûle point.

L'eau pectorale sert à beaucoup de maladies, principalement à celles où il y a faiblesse d'estomac, à cause des humeurs visqueuses, parce que cette eau mollifie les viscosités & facilite la digestion, & est outre cela très-cordiale, voici le moyen de la faire.

Prenez Figues Sèches ; Dattes ; Pignons ; Amandes ; de chacun quatre onces, Anis deux onces, Miel commun une livre. Faites infuser le tout ensemble en vingt livres d'eau commune, & faites bouillir tant qu'il s'en consomme six livres, n'en restant que quatorze livres, la couler par un linge, & fera faite : puis y ajouter quatre onces de notre quintessence, & la garder en un vaisseau de verre. Voilà l'eau pectorale de notre invention, laquelle est de grande vertu,

beaucoup plus que toutes les autres eaux pectorales qu'on a coutume de faire ordinairement suivant l'ordonnance des antidotaires anciens.

Eau de Noix Avellaines.

Eau distillée des noix avellaines nouvelles, bue au poids de deux dragmes est un remède prompt contre la colique & les tranchées, chose sûre & expérimentée, *Alex. Bened,*

Eau de Noix communes.

Quelques-uns distillent les eaux de noix communes, non-mûres avec leur coque, qui est souveraine contre la peste, & pour fomenter les membres attaqués de la goûte, *Gratarole.*

Eau de Limons.

Eau distillée par alambic de Limons ; ou le jus d'iceux, le poids de deux onces, avec trois onces de la décoction de raves pour une prise, profite beaucoup pour le gravier des reins.

Eau de Scabieuse.

Eau distillée de l'herbe scabieuse bue, dissout le sang caillé dans le corps. *Alex. Bened.*

L'Eau de maître Pierre Espagnol, qui anime la vue, clarifie les yeux, ôte les taches & boutons de l'œil.

Prenez graines de fenouil, persil, âche, sileri de montagne, anis, carvi, graines des deux toute bonne, racine d'esclere, de galanga, béthoine, feuilles d'aigremoine, tormencille, ruë, verveine, faites les tremper le premier jour en urine de jeûne enfant vierge, le second en vin blanc, le troisième en lait de femme ou d'ânesse, le quatrième faut distiller tout ce1a, & garder l'eau distillée comme un baume, dans un vaisseau bien bouché, autrement sa vertu s'éventerait.

Eau distillée pour la difficulté d'ouïr.

Prenez béthoine, un gros oignon cru rond & blanc, romarin, amandes amères, une grosse anguille blanche, faites le tout distiller par alambic, & ce qui sera distillé, mettez-en dans les oreilles.

Eau-de-vie aromatique contre les froideurs de l'estomac, tirée de

ↅↅↅↅↅↅↅↅↅↅↅↅↅↅↅↅↅↅ

Fioraventi.

Prenez noix muscade, clous de girofle, galenga, cardamome, cubebes, macis, cannelle, gingembre, safran, encens : une once de chaque, pilez grossièrement & mettez en une cucurbite bien lutée avec une rencontre, versez-y six livres de bonne Eau-de-vie, laissez infuser dix jours ; puis distillés sur les cendres avec son chapiteau & son récipient. Vous aurez une eau orangée très précieuse, elle est utile dans les maladies froides, consolide les plaies sans douleur, aide la mémoire & la liberté d'esprit, & maintiens le corps en santé.

Eau balsamique contre l'Apoplexie l'Epilepsie.

Prenez gingembre, clous de girofle, noix muscade, grains de Paradis, demi-once de chaque. Feuilles de sauge une livre. Cardamome, cucubes, mastic, galanga, romarin, lavande, marjolaine, mélisse & béthoine, de chacune deux dragmes. Triturez & pulvérisez le tout, que vous ferez tremper dix jours en neuf livres de fort bon vin, ou en eau-de-vie en un vaisseau de verre, que la liqueur surnage les matières, & distillez.

Cette liqueur est spécifique pour la paralysie, l'étourdissement, l'apoplexie, convulsion, faiblesse de mémoire, froideur de cerveau & d'estomac. Elle rectifie & corrige le vin gâté ; prenez-en chaque fois trois ou quatre goûtes en quelque liqueur convenable, & frottez le derrière de la tête. Elle est bonne contre l'hydropisie, mélancolie, & même pour les yeux.

Eau de Fraises.

L'Eau distillée des Fraises, est un remède excellent contre les chaleurs intérieure des poumons & du foie, & pour éteindre la soif.

Eau de fleurs d'Orange.

Eau des fleurs d'Orange, distillée par la campane à force de feu, est de si grande suavité & odeur, qu'elle surpasse toutes les autres eaux odoriférantes : les Médecins Espagnols en usent depuis long-temps pour un léger émétique, comme le marque Esprit Amat Portugais sur Dioscoride, & avant lui Platine en son Livre de l'honnête volupté, on recommande pour cette effet de la boire tiède : a été éprouvée plusieurs fois.

Eau dorée, ou Elixir de vie.

Prenez sauge trois quarterons, noix muscade, macis, gingembre, grains de Paradis, doux de girofle, cannelle, de chacun deux dragmes, rhubarbe,

castoreum, aspic, de chacun demi-once ; huile laurin deux onces : les épiceries & drogues aromatiques soient mêlées à part, & trempées un mois entier en six pintes de fort bon vin dans un vaisseau vernis bien couvert : le mois expiré, coulez le vin, & pilez menu les drogues, afin qu'elles soient réduites en forme de poudre : faites les tremper derechef dans le même vin l'espace de trois jours, puis les distillez avec un alambic : il sortira une eau aussi claire que le cristal, que vous garderez en un vaisseau de verre bien bouché, pour vous en servir. Poissons, Oiseaux, chair de bêtes sauvages, & autres choses arrosées de cette eau, se garderont aussi longtemps qu'il vous plaira. Le vin éventé, moisi & de mauvaise odeur sera rétabli, & recouvrira son odeur accoutumée, si vous jetez dans le tonneau quelque peu de cette eau. Bue ou appliquée par dehors, elle guérit les abcès intérieurs, fortifie les parties nobles & contre la colique : les plaies en reçoivent guérison, si elles sont fomentées avec linges baignés en cette eau bue ou appliquée, préserve d'apolexie prochaine, elle guérie les affections de la bouche, & des gencives, corrige l'haleine mauvaise qui provient de la pourriture des gencives, narines & oreilles : elle nettoie les taches de la face, les yeux & de tout le corps. *Liebaut.*

Goûtes d'Angleterre.

Prenez l'écorce de Saxifrage, racines d'Adarum ; de chacune deux onces. Bois d'Aloès une once. Opium de Thébaïde Six gros. Sel volatil de crâne humain ; sel volatil de sang humain de chacun un gros. Esprit de vin rectifié deux livres, faîtes digérer le tout en un matras bien luté, au bain-marie pendant, quinze jours. Laissez refroidir ; filtrez par le papier gris. Si on veut distiller le tout, les goûtes seront blanches, au lieu que par la simple filtration elle retiennent la teinture des matières qu'on a fait infuser dans l'esprit de vin. Il y a encore quelques autres compositions, mais celle que l'on donne ici est au - dessus de toutes les autres. *Chambon. Principes de Physique. pag.* 449.

Autres gouttes d'Angleterre.

Prenez de la Soie crue, remplissez en une cornue lutée, donnez feu doux, il sortira un flegme, un sel volatil & une huile, qui se fige comme du beurre. Prenez quatre onces de ce sel volatil, une dragme d'huile de lavande & huit onces d'esprit de vin ; vous mettrez le tout dans une petite cornue de verre, à laquelle vous joindrez un récipient, dont les jointures seront bien lutées. Placez-la sur un feu de sable, d'abord le sel passera en forme sèche, ensuite viendra l'esprit éthéré de lavande & de vin, qui seront imprégnés du sel volatil. Telles sont les goûtes d'Angleterre, inventée par le Docteur Goddar Médecin Anglais. Mais ces goûtes ne sont bonnes que dans certaines maladies, *Senac.*

CSEOCSEOCSEOCSEOCSEOCSEOCSEOCSEOCSEOCSEOCSEOCSEOCSEOCSEOCSEO

Electuaire bénit de Léonard Fioraventi, lequel purge le corps sans travail, est miraculeux en ses opérations.

Cet électuaire est composé de l'invention de Fioraventi il y a long-temps, & l'a ainsi appelé pour ses opérations. Il n'a jamais été fait ni des Anciens ni des Modernes avec cet ordre. Et ayant remarqué les expériences qu'il en a vu, il ne l'a point voulu tenir secret, afin que le public s'en puisse servir, la manière donc de le faire est telle.

Prenez des fruits de nerprun qui soient mûrs & noirs, telle quantité qu'il vous plaira, pilez-les & en tirez le suc à la presse, coulez ledit suc par le filtre, & pour chacune livre dudit me, mettez les choses qui s'en suivent : Cannelle, Safran, Girofles, Noix muscades, Gingembre, Séné, de chacun une dragme. Aloès quatre dragmes. Mêlez le tout & exposez au soleil, afin qu'il se sèche en pâte, & comme il sera essuyé rendez-le derechef liquide avec les choses qui suivent, savoir : Eau rose, Quintessence de chacun deux onces pour livre. Musc deux carats pour livre. Myrrhe une dragme pour livre. Toutes lesdites matières bien incorporées ensemble, soient remises au soleil tant qu'elles soient bien sèches, & se puissent mettre en poudre très subtile, & de laquelle on prend telle quantité qu'on veut, & se mêle avec autant de miel cuit & écume. Tel est l'électuaire de Fioraventi, lequel fait merveille à ceux qui ne prennent pas volontiers les Médecines, parce qu'il purge le corps sans provoquer aucunement à vomir : conserve l'estomacs décharge la tête, guérit les fièvres putrides, & fait beaucoup d'autres bonnes opérations. On le garde six mois après qu'il est mêlé avec le miel. La prise est de quatre dragmes, jusqu'à une once. Il se prendra en pilules, en tablettes, avec un Bouillon, avec du vin, avec de l'eau, & en toutes autres manières qu'il fera toujours grande aide à ceux qui le prendront pour quelque maladie ou autres accidents que se soit.

Eau, Esprit & Huile des aromates, surtout de Cannelle.

Faites infuser une livre de Cannelle grossièrement concassée, racine de dictame de Crète & d'angélique de chacune deux onces dans quatre pintes d'eau de Rivière très épurée pendant 24 heures à froid, remuant de temps en temps ; après quoi portez votre alambic bien jointe à son chapiteau sur un feu de sable ou feu de charbon ; & les esprits, l'eau & l'huile sortiront par le bec de l'alambic. La première eau sera très forte, la seconde plus faible & la dernière insipide. Prenez votre eau distillée & la passez plusieurs fois sur de nouvelle Cannelle, & la distillez. Cette eau de Cannelle est infiniment meilleure que celle des Apothicaires, qui la tirent avec le vin blanc, & sont plutôt un esprit de vin qu'une eau de cannelle.

ЖЖЖЖ

L'eau & l'huile de Cannelle fortifient le cerveau & le cœur. Dans les syncopes ou défaillances, elle se donne avec l'eau de mélisse, ou dans du vin blanc ; on en peut aussi frotter les tempes & la région du cœur. Elle sert dans les accouchements difficiles, chasse le fruit & l'arrière-fait, guérit & préserve de peste, remédie à la colique venteuse.

La dose est d'une cuillerée ou demi-cuillerée cuillerée suivant l'âge & la force du malade.

L'huile non plus que celle de Girofle ne se donne jamais seule, parce qu'elle est trop caustique ; une goûte appliquée avec du coton sur une dent malade, en apaise la douleur. *Davissone. Elément de la Philosophie, pag.* 315.

Eau ou Baume d'Ormeau.

Dans la sève de Juin, fendez l'écorce de la racine d'Ormeau, ou bien coupez la pointe de ses branches & les pliez, vous y mettrez & y ajusterez de petites bouteilles pour récipient, ou même vous pouvez tirer l'eau qui se trouve dans de petites vessies qui sont sur cet arbre au mois de Juin, & la garder dans de petites fioles bien bouchées. Vous placerez ces fioles dans un vaisseau de verre, & vous les entourerez de sel pour mieux clarifier cette eau, que vous exposerez ainsi au soleil de la Canicule. Filtrez cette eau cinq ou six fois de six jours en six jours, à commencer du temps que vous l'aurez recueillie, elle brûle un peu en l'appliquant, mais la douleur passe en un instant.

Si vous n'aviez pas l'eau d'Ormeau, vous prendrez la seconde peau de la racine de cet arbre, de la grosseur de deux poings, que vous concasserez, sur quoi vous mettrez trois chopines de gros vin rouge mesure de Paris, faites bouillir le tout à petit feu, jusqu'à diminution des deux tiers, appliquez chaudement & fera presque le même effet que l'eau d'Ormeau.

Cette eau est spécifique pour toutes les plaies fraîchement faites par tranchant, toutes têtes cassées, contusions, membres bleues de coup de bâton, de pierre ou autrement, en bassinant d'abord la plaie ou l'endroit affligé avec du vin chaud où aura bouilli de la sauge, puis frotter la plaie ou l'endroit avec ladite eau d'Ormeau un peu chaude, en couler même dans la plaie si elle est profonde. S'il y a dissolution rejoignez les chairs avec un point d'aiguille, & y appliquer une compresse trempée dans cette eau & sera guérie en quatre ou cinq jours. Le plus sûr est de renouveler l'application de l'eau deux fois le jour. Ce remède est spécifique & a été plusieurs fois éprouvé.

ꕥ

Quintessence laxative de Fioraventi.

La quintessence laxative est une composition qui purge toutes les parties du corps qui sont empêchées d'humeurs visqueuses, résout les tumeurs, éteint les douleurs, conserve la vue, tue les vers, fait bon appétit & plusieurs autres choses la manière de la faire est telle.

Prenez bois d'aloès, Cannelle, Turbits, Aloès hépatique, de chacun une once. Coloquinte deux onces. Girofle, Safran de chacun trois scrupules. Musc du Levant une dragme, Julep violat une livre. Toutes ces choses soient mises en une bozze de verre avec deux livres de notre quintessence, & les laisser ainsi 12 jours, & sera fait. C'est un médicament donc je me suis servi utilement à Rome. Elle se prend avec bouillon ou telle sorte do Sirop qu'on voudra. La prise est de deux dragmes jusqu'à quatre, & se prend le matin à jeun sans aucune diète, & à tous opère en bien sans travailler.

Eau tiré du bois de Frêne.

Faites tremper du bois de Frêne par morceaux ou copeaux dans de l'eau très claire, & ce pendant quatre à cinq jours ; retirez ce bois & en jetez d'autre pareille quantité, faites tremper de même cinq jours, ce que vous répéterez quatre ou cinq fois. Filtrez votre eau & la distillez au feu de cendres.

Pour bien rectifier en une seule fois l'esprit de vin.

Ss vous voulez avoir esprit de vin par une seule distillation aussi parfaite que s'il avait été rectifié vingt fois, mettez une éponge fine qui ferme l'ouverture de l'alambic, après quoi vous y accommoderez sa chape à bec, & y ajusterez un récipient bien luté. Par ce moyen les esprits du vin monteront, & le flegme restera dans l'éponge. On ne saurait dire combien cet esprit est parfait, même dès la première distillation.

Esprit de vin particulier, par le moyen duquel on fait sur-le-champ des Essences.

Prenez cinq onces d'esprit de vin ; mettez-le dans une cucurbite sur deux onces & demie d'alun pilé. Distillez ; versez sur cinq onces d'autre alun & distillez, ce qu'on réitère jusqu'à trois fois de dessus sept onces & demie d'alun : & l'on a un esprit de vin très-capable de prendre la vertu des végétaux.

Essence de Cannelle.

Prenez une demi-once de l'esprit de vin précédent, un gros d'huile de Cannelle ; mêlez ensemble & l'essence est faite, ou bien prenez deux onces de bonne Cannelle en poudre fine ; versez dessus six onces de l'esprit de vin précédent, mettez la matière en digestion jusqu'à ce qu'elle soit rouge ; que vous filtrerez & garderez.

Telle est la manière de faire toutes sortes d'essences des simples & des huiles. *Roche.*

Quintessence de l'esprit de vin.

Prenez de l'esprit de vin bien rectifié, que vous mettrez en un Pélican ou vaisseau de rencontre, dont vous luterez exactement les jointures avec du lut de fleurs de farine & blanc d'œufs sur du papier gris. Vous le mettrez en digestion ou à la vapeur du bain-marie, ou au fumier qu'il faut renouveler tous les cinq jours pendant six semaines ou deux mois ; ou même pendant trois mois selon d'autres. Ce terme expiré, vous verrez au fond du vase des fèces blanches, qui seront un signe évident de la séparation qui se fera faite des plus pures parties & l'esprit igné sera au-dessus d'une odeur très agréable & très douce. Vous verserez doucement cet esprit dans un autre vaisseau sans rien troubler & le conserverez précieusement.

Vertu de cette Quintessence.

En général cette quintessence est excellence pour toutes les infirmités qui peuvent arriver au corps humain de quelque cause qu'elles proviennent. Elle conserve la chair incorruptible, elle peut se mêler aux qualités particulières des herbes, fleurs, aromates & autres choses de cette nature, dont elle augmente la force & la puissance. Quiconque s'en servira, en sentira d'abord un prompt effet dans le soulagement & la guérison, qu'il recevra en peu de temps des maladies dont il est affligé.

La dose de ce remède est d'une demi-once environ, suivant l'âge & la complexion. Les jeunes gens doivent en user rarement, parce qu'il multiplie le sang & en augmente la vivacité par les esprits subtils qu'il contient : mais les personnes âgées peuvent s'en servir plus souvent, il rétablit les forces abattues, & ranime la chaleur naturelle. Cette quintessence guérit les éthiques, les pulmoniques & ceux qui ont la rate ou le foie attaqué. Elle apaise la migraine & le mal de tête, quelque violent qu'il soit, en prenant sept ou huit goûtes dans du bouillon ou autre liqueur appropriée, parce qu'elle n'est ni froide ni chaude ;

ainsi elle est très convenable à tout âge dans les deux sexes. Joseph Quinti Médecin de Venise, marque qu'elle est très usitée dans cette grande Ville, où l'on s'en fort avec succès & que lui-même en a vu des effets merveilleux.

Autre manière de faire cette Quintessence.

Vous prendrez d'excellent vin vieux, comme serait celui de Bordeaux, que vous mettrez en un grand matras avec son vaisseau de rencontre bien luté pour le faire digérer & circuler pendant un mois dans le fumier chaud de Cheval que vous renouvellerez tous les quatre ou cinq jours ; vous le distillerez au bain-marie dans de hautes cucurbites ; & vous le rectifierez du moins quatre fois, & gardez cet esprit à part. Prenez ensuite le restant flegme & fèces, distillez jusqu'à consistance de miel liquide. Torréfiez les fèces que vous mettrez en poudre, sur laquelle vous verserez du flegme distillé ; faites digérer à lente chaleur pendant vingt-quatre heures, filtrez, puis distillez la moitié de votre liqueur & la mettez en lieu froid, il s'y formera des cristaux, distillez la liqueur restante pour tirer vos cristaux. Quand vous les aurez rassemblés, vous les dissoudrez dans votre flegme & les coagulerez tant de fols, qu'ils soient comme une glace claire & transparente.

Vos cristaux étant bien purifiés, broyez-les subtilement, puis venez dessus de votre esprit, que vous ferez digérer pendant trois jours au bain de cendres, & distillez ; ensuite. Recommencez ce procédé jusqu'à ce que l'esprit soit bien empreint de sa propre âme, & que le corps desséché mis sur une lame de fer rougie au feu, ne rende pas de fumée. Ce corps étant bien calciné jusqu'à blancheur, versez dessus la huitième partie de son poids d'esprit animé, puis digérez & distillez à la chaleur lente du bain ; versez ensuite la sixième partie de l'esprit, digérez & distillez de même, continuez ce procédé en versant la cinquième, puis la quatrième & ainsi de suite jusqu'à ce que la plus grande partie du corps, mis sur une lamine ardente, ou rougie, s'en aille en fumée.

Cela étant fait, mettez un chapiteau à bec fur votre cucurbite, donnez feu de cendres l'espace de deux jours, jusqu'à ce que le soufre du végétable s'attache comme du talc aux parois de votre vaisseau. Alors prenez une once de ce soufre que vous joindrez avec quatre onces de votre premier esprit rectifié, que vous mêlerez, digérerez, distillerez & cohoberez sur cendres chaudes, tant que tout le corps soit passé dans le récipient avec l'esprit, distillez deux fois au bain bouillant, & circulez votre esprit pendant soixante jours, & séparez l'hypostase ou fèces subtile qui reste au fond du Pélican : & vous aurez la quintessence de vin que vous garderez pour vous en servir au besoin. Béguin qui donne cette opération marque néanmoins qu'elle peut se faire en cinq semaines, comme lui-

même l'a éprouvé & qu'avec cette dernière quintessence, il a tiré la teinture de l'or.

Quintessence de Sang.

Prenez dix ou douze onces de sang nouvellement tiré d'un homme sain & robuste, qui soit entre vingt & trente ans. Ou pour le mieux je choisirais du sang de Cerf.

De ce sang vous en séparerez le flegme & sur douze onces vous ajouterez une livre de sel blanc bien purifié, que mettez en une grande cucurbite avec sa rencontre bien lutée que rien ne transpire, placez au fumier de Cheval ou au bain de vapeur, pendant quarante jours, alors le sang sera entièrement putréfié & converti en eau, que vous distillerez au sable fort lentement, & cohoberez trois ou quatre fois sur la tête morte. Vous aurez une eau spiritueuse très claire, que vous ferez circuler dans un vaisseau de rencontre, pour en séparer les plus pures parties ; & les fèces iront au fond du vaisseau. Retirez ce qui sera clair pour vous en servir en la manière suivante.

Séparation des quatre Eléments du Sang.

Prenez ce sang réduit en eau & en tirez à très-lente distillation aux cendres, ce qui pourra monter : cette liqueur claire est l'élément de l'eau, remettez cette première eau sur la tête morte, mêlez bien le tout & faites digérer pendant huit jours au bain bouillant, les jointures du vaisseau de rencontre bien lutées. Distillez aux cendres, & vous tirerez deux éléments en même temps, savoir l'eau & l'air, que vous séparerez à la vapeur du bain : l'eau monte la première, & l'air reste au fond du vase. Vous conserverez cet air à part, alors pour séparer l'élément du feu, ou le soufre vital, vous prendrez quatre livres de l'élément aquatique pour chaque livre de la tête morte, & les ayant bien mêlés ensemble, digérez les environs huit jours & les distillez à feu de sable gradué, & très-fort sur la fin. Il sortira une eau rouge comme du sang vermeil oui contient l'élément du feu & de l'eau, dont vous ferez la séparation au bain, l'eau montera l'élément du feu ou l'huile sulfureuse demeure en bas. Il reste dans la cucurbite une liqueur noire comme de l'ancre, qui est l'élément de la terre, que vous devez circuler, distiller & cohober selon l'art, & il vous restera une terre diaphane comme cristal, très-pure & très-efficace.

Vertus de ces quatre Eléments.

L'élément de l'eau est spécifique pour les infirmités froides ou chaudes, fortifie le cœur, remet les poumons dans leur état naturel, guérit le flux de toute espèce,

La dose eu une cuillerée selon l'âge & la force dans une liqueur convenable. L'air ou sel volatil a plus de force pour les mêmes infirmités & conserve la vigueur, multiplia & ranime le sang ; eu très-efficace pour la migraine, mal de tête, mal caduc, vertiges & autres infirmités, mais il en faut une bien moindre dose que de l'eau. L'élément du feu où le soufre est encore plus efficace pour les vieillards, & peut être regardé comme le baume ou élixir de vie ; on peut le mêler & digérer avec les cristaux ou terre transparente ; mais pour venir à bout de ce travail, il faut être habile Artiste & avoir de la patience. *Rupescissa* de la quintessence, Liv. &. Canon, XII.

Quintessence de l'Argent.

Ayez du vinaigre distillé, dans lequel vous ferez dissoudre de bon tartre calciné, avec du sel ammoniac, mettez-le sur de la chaux d'argent bien faite en un matras bien bouché & luté. Placez-le dix ou dix jours au fumier de Cheval : puis le versez en un alambic de verre, avec son chapiteau, distillez le vinaigre, poussez le feu & vous verrez monter la quintessence d'argent sur laquelle vous verserez de l'esprit de vin bien rectifié pour en faire l'extraction : & vous aurez une quintessence qui a des vertus admirables, approchant de celle de l'or.

Quintessence du Mercure commun Vitriol & Couperose.

Faites sublimer l'argent vif avec le vitriol, la couperose & le sel commun ; dans cette sublimation se trouve le soufre des Philosophes ; faites dissoudre ce sublimé en eau-forte de salpêtre & vitriol, distillez le dissolvant, sublimé le mercure, & vous trouverez au fond les impuretés du mercure en poudre noire ; triturez votre sublimé avec vitriol & sel, puis le faites sublimer pour la troisième fois, toujours avec nouveau vitriol & sel ; prenez ce sublimé & le dissolvez en pareille eau-forte que dessus. Retirez le dissolvant, puis sublimez derechef & trouverez encore des fèces noires au fond de la cucurbite ; broyez encore ce sublimé avec autre vitriol & sel, & faites dissoudre de nouveau ce sublimé en pareille eau forte que dessus ; distillez le dissolvant, sublimez la matière & vous aurez peu de fèces. Si néanmoins il en restait encore, il faut réitérer la dissolution tant qu'il ne reste plus de fèces. Cette purification du mercure est de *Basile Valentin.*

Pour séparer la quintessence du mercure de celle de vitriol, faites fondre votre dernier sublimé dans de bon vinaigre distillé & le vif-argent se revivifiera, & la quintessence du vitriol restera dans le vinaigre. Séparez le vif-argent, distillez le vinaigre & il vous restera une quintessence plus belle que l'or, laquelle est très bonne pour appliquer extérieurement sur les plaies.

ଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃଓଃ

Quintessence du Soufre.

Ayez de la fleur de soufre, que vous ferez dissoudre en vieille urine à feu très lent ; quand l'urine sera bien colorée, versez-la par inclination & en remettez d'autre & ainsi de suite, tant que de nouvelle urine se colorera ; mêlez vos urines & les faites évaporer, & la quintessence de soufre restera au fond de couleur rouge : vous mettrez cette quintessence en vinaigre distillé, & s'il est resté quelque huile du soufre, il la faut ôter, puis faire un peu évaporer, & gardez pour vous en servir.

Quintessence d'Antimoine.

Pulvérisez subtilement de l'antimoine minéral, & le mettez en vinaigre distillé, & le digérez sur un feu de cendres très lent, quand il sera teint videz par inclination, remettez de nouveau vinaigre, & videz de même tant qu'il se colorera. Continuez tant que vos vinaigres prendront de la teinture, mêlez tous vos vinaigres & les filtrez, distillez à feu doux, retirez ledit vinaigre & poussez le feu, afin que l'huile rouge tombe dans un nouveau récipient. Conservez précieusement cette liqueur qui est très douce pour vous en servir à la guérison des plaies, qu'elle guérit comme miraculeusement, si auparavant vous la faites digérer dans le fumier pendant quarante jours en une fiole bien bouchée.

Feu secret Philosophique.

Prenez de la quinte essence de mercure & vitriol ci-dessus marquée, joignez-la par égales parties, arec du sel ammoniac sublimé de sept à dix fois. Menez en délit à la cave, & il se dissoudra en huile qui a tant de force qu'elle percerait la main si on y en mettait une goûte ; mais elle perce le fer, le cuivre & l'argent. Mettez dans cette eau, argent, étain ou autres métaux en limaille, elle les dissout en forme de perles ou de mercure.

Sel & Huile de Tartre excellente.

Faites calciner du tartre blanc à blancheur, ou le calcinez avec égale partie de nitre fin, mis l'un & l'autre en poudre. Versez ensuite dessus de bon esprit de vin, à la hauteur de trois doigts, que vous distillerez. Réitérez ces infusions & distillations de nouvel esprit de vin, tant que l'esprit en sorte aussi fort que vous l'y aurez mis ; faites tomber en délit à la cave, & vous aurez une huile de tartre admirable qui guérit toute plaie en un instant. Cette eau revivifie le mercure du sublimé à lente chaleur. L'opération des distillations doit se faire en cucurbites de terre bien lutée, car ce tartre a tant de force, qu'il casse les vaisseaux de verre & de terre ordinaire. *Tiré des Remèdes de Joseph Quinti,*

Médecin Vénitien.

Remède pour rajeunir ou du moins retarder la vieillesse.

Vous prendrez la quintessence d'esprit de vin dans laquelle vous mettrez de la quintessence d'or & de perles, il en faut prendre soir & matin une petite cuillerée jusqu'à ce qu'on se sente dans la force & l'agilité de l'âge de quarante ans, après quoi il en faut user prudemment & tout au plus une fois tous les huit ou quinze jours. On la doit prendre dans de bon vin, dont il faut user à ses repas ordinaires.

Usage de la Quintessence pour un malade à l'extrémité.

Il en faut donner à un moribond, & s'il est impossible de le guérir, elle rappellera ses esprits, ranimera sa connaissance pour mettre ordre à ses affaires ; & s'il en peut revenir, elle le guérira en peu de temps & le fera aller jusqu'au terme fixé par la providence, sans aucune infirmité.

Ratafia de Coquelicot, de Poitrine dans les constitutions séreuses du fang. Méthodes d'Helvétius.

Prenez une livre de fleurs de coquelicot fraîchement cueillies, bien épluchées, mettez-les dans un coquemard de terre, & versez dessus une pinte d'eau bouillante. Laissez les infuser pendant vingt-quatre heures, & passez le tout par une étamine avec expression. Ajoutez-y une livre de sucre Royal, de la Cannelle fine & du clou do Girofle en poudre, de chacun un gros, faites bouillir le tout en consistance de sirop un peu clair, que vous clarifierez avec un blanc d'œuf : ensuite vous l'ôterez du feu, & vous y mêlerez une pinte de bonne eau-de-vie. Laissez-le refroidir & le gardez dans des bouteilles bien bouchées.

Ce Ratafia est agréable à boire, il fortifie la poitrine, & convient dans les coqueluches, & toux opiniâtres. On en prend le matin à jeun, depuis une demi-cuillerée à bouche jusqu'à deux ou trois cuillerées à la fois, pures ou mêlées avec autant d'eau, & une pareille dose le soir en se couchant.

Si l'on manque de Coquelicot, on peut employer le safran à sa place : mais il ne faut en faire entrer que quatre onces dans cette composition. Il produit les mêmes effets. Il est même plus cordial, & convient dans toutes sortes d'occasions, où la confection d'Iacinthe & les autres cordiaux sont indiqués. Les enfants en peuvent user très utilement dans leurs maladies, comme la petite Vérole, Rougeole, faiblesses & autres.

La dose est d'une cuillerée à Café, jusqu'à deux ou trois cuillerées, pure ou mêlée dans une tasse d'eau.

Eau magistrale pour les yeux & les nettoie de toute tache.

Cette composition se fait de matières propres pour les yeux.

Prenez du meilleur vin blanc qu'il soit possible, douze livres, Pain frais levé, quatre livres, Chélidoine, Fenouil, Pignon de Scille, de chacun quatre onces, Girofles, quatre dragmes. Mettez tout en une cucurbite avec son alambic & récipient à distiller au bain, & lui donnez tant long-temps le feu qu'il en force cinq livres d'eau, qu'il faut garder à part, & telle eau sera excellence pour les yeux, parce qu'elle conserve la vue, & nettoie l'œil de toute tache. Si on en prend par la bouche cous les matins une once durant un mois, elle maintiendra le corps en santé. Bref en toutes choses où elle est employée, elle fait très-bien. J'en ai usé une infinité de fois avec grand honneur & profit des malades.

Pour faire du Vinaigre.

Râpez du bois d'if dans du vin, & il sera bientôt converti en vinaigre.

Autre.

Mettez dans du vin de la racine de bête ou carde de poirées, & en trois heures vous aurez vinaigre.

Ce vinaigre reprend sa qualité de vin, si ôtant la racine de bête, vous y mettez de la racine de choux.

Vinaigre distillé.

Pour fortifier le vinaigre distillé, il faut le rectifier sur un peu de sel armoniac, par ce moyen il tire bien plus aisément la teinture du verre d'antimoine; mais il n'y faut pas mettre de plus de ce sel qu'il en peut dissoudre à froid. C'est la vraie proportion. *Rothe*.

Sel de Tartre excellent.

Distillez de, l'eau de pluie à feu de cendres très doux ; étant distillée vous la ferez chauffer & y jetterez du tartre blanc de Montpellier mis en poudre une quantité suffisante pour être dissoute. Filtrez cette liqueur, puis faites évaporer à feu doux de cendres jusqu'à pellicule : laissez cristalliser, faites fondre ces cristaux dans de nouvelle eau de pluie distillée. Evaporez tant qu'il vous reste un sel blanc fixe & fusible & permanent au feu, sans fumer. En cet état ce tartre

congèle le mercure. Deux ou trois grains de ce sel pris dans un véhicule convenable sont un remède souverain pour rétablir les forces.

Sel de Tartre volatilisé.

Il faut avoir du sel de tartre bien blanc que vous ferez dissoudre dans de bon vinaigre distillé, puis filtrez & évaporez jusqu'à pellicule. Mettez son double poids de sablon blanc, bien net & les réverbérez ensemble l'espace de douze heures dans un vaisseau de terre non vernissé. Prenez cette matière que vous ferez dissoudre derechef dans du vinaigre distillé : filtrez & évaporez comme devant. Mêlez avec sablon, réverbérez & dissolvez tant que le sel de tartre soit aussi blanc que neige. Prenez ce sel que vous ferez dissoudre de nouveau dans du vinaigre distillé, que vous ferez évaporer au bain ; dissolvez & distillez tant que votre vinaigre sorte âcre & piquant. Faites sécher doucement ce sel & y ajoutez son poids d'esprit de vin, les digérant ensemble & distillez à lente chaleur. Remettez de nouvel esprit de vin, & digérez. Continuez tant de fois que votre esprit de vin en sorte aussi fort que vous l'y avez mis. Après quoi faites évaporer doucement, puis sublimez le sel par degré de feu, & le gardez soigneusement : & il dissoudra l'or & tous les autres métaux.

Cristal de Tartre.

Vous prendrez une livre de bon tartre blanc en poudre que vous pulvériserez *Se* laverez, & l'ayant mis en une terrine, vous verserez dessus quatre pintes d'eau de Rivière bien clarifiée: faites bouillir jusqu'à pellicule, filtrez par la chausse ou le blanchet & mettez cristalliser en lieu froid l'espace de six heures : puis versez l'eau par inclination ; faites évaporer l'eau de nouveau jusqu'à pellicule & laissez cristalliser, réitérez tant que vous ne tirerez plus de cristaux. Prenez tous vos cristaux & les faites bouillir dans de nouvelle eau, filtrez par le papier gris, & laissez cristalliser derechef en lieu froid ; réitérez la même opération trois ou quatre fois pour avoir vos cristaux plus purs & plus blancs.

La dose est depuis une dragme jusqu'à deux dans un bouillon chaud. Ce remède purge & incise les humeurs grossières, & il en très-utile dans les maladies tartareuses, en le prenant ainsi, savoir :

Deux dragmes de Séné & une dragme de cristal de tartre, que vous ferez dissoudre dans un bouillon chaud, auquel vous ajouterez votre séné, que vous ferez infuser doucement & passerez. *Davissone Eléments de la Philosophie, pag* 488.

Liqueur Alcaest ou de Cristal.

Vous aurez du sel de tartre très-pur ou au nitre rixe, six parties, cristal ou cailloux calcinés deux parties : faites fondre à feu violent dans un bon creuset ; puis l'ayant versé dans un mortier de marbre échauffé, laissez-le refroidir, mettez en poudre à la cave, & il se résoudra en huile ou liqueur propre à tirer les quintessences des métaux, minéraux, végétaux & animaux. *Qinti.*

Quintessence des Métaux.

Lorsqu'ils sont dissous édulcorez & séchez, digérez-les avec cette liqueur, & en faites ensuite l'extraction avec de bon esprit de vin.

Quintessence des Minéraux.

Prenez le minéral que vous mettrez en poudre impalpable, versez dessus la même liqueur, digérez pendant huit jours, puis en faites l'extraction par l'esprit de vin,

Quintessence des végétaux.

Pilez les feuilles, fleurs, écorces ou racines, digérez-les avec la liqueur alcaest pendant cinq ou six jours, & ensuite avec l'esprit de vin, que vous réduirez en extraits selon l'art.

Quintessence des Animaux.

Il faut en piler les parties comme on a fait les végétaux, les digérer dans la liqueur pendant quelques jours, puis en faire l'extrait par l'esprit de vin.

Sel de Tartre très pur.

Pour bien faire le sel de tartre, il faut le faire bouillir dans six fois son poids d'eau de Rivière ou de pluie bien clarifiée ; quand tout sera dissout vous le passerez dans une chauffe & laissez reposer. Faites évaporer & le tartre se formera en cristaux que vous ramasserez & ferez sécher.

Prenez une livre de ce tartre avec poids égal de nitre fin, que vous mettrez en on creuset pour en faire la détonation. Vous l'exposerez à l'humide, & il se résoudra en huile, qui étant privée de son humidité par la chaleur se convertit en sel.

Le moyen de faire la pierre végétable qui transmue les corps d'une complexion en une autre, les entretenant en bonne santé toute la vie, par Fioraventi.

Voici l'ordre qu'il faut tenir pour faire cette pierre. Vous prendrez du tartre de vin blanc qui soit gros & luisant. De la térébenthine qui soit pure & claire, de

l'herbe d'aloès qui porte les feuilles longues comme le bras, dentées par les bords, grosses & pleines d'humeur gluante, qu'aucuns appellent semperviva.

Vous prendrez donc de ces trois choses une livre de chacune & les pilerez ensemble en forme de pâte, que vous mettiez distiller dans une cucurbite avec son alambic & récipient, lui donnant toujours le feu jusqu'à ce que toute l'humidité soit sortie. Alors vous tirerez de la cucurbite ce qui y sera demeuré, qui sera de couleur noir & puant, & le pilerez en faisant derechef une pâte avec l'eau qui en sera distillée, & remettrez le tout ensemble distiller dans la même cucurbite, ou une autre si la première est rompue, augmentez si bien le feu à la fin de la distillation que ce qui reste dedans la cucurbite, soit brûlé & bien sec que vous tirerez derechef & pilerez avec son eau, pour redistiller comme devant : & vous ferez cela jusqu'à quinze ou vingt fois tant que les fèces ayant bu & consommé toute leur eau, soient blanches comme sel.

Alors il faudra mettre ce sel sur le marbre à l'humide, & il se convertira en eau très claire, qu'il faudra garder en un vaisseau de verre bien bouché. Ainsi vous aurez l'eau de la pierre végétable, qui a tant de vertu qu'un scrupule mêlé avec deux onces de julet violat donné parla bouche à tel malade que ce soit, en moins de quarante jours, il sera délivré de toute maladie. Cela se doit prendre le marin à jeun, quand l'estomac est vide, & la viande digérée, alors il opère beaucoup mieux : c'est un bon remède contre les vers, de le faire prendre en la manière susdite. Il mondifie le foie, dessèche l'humidité de la rate, adoucit la toux, guérit le catarrhe, provoque l'urine, & a plusieurs autres vertus.

Gomme ammoniac.

Cette gomme qui vient d'Egypte, découle d'un arbre qui croît dans les environs du lieu où était autrefois le temple de Jupiter Ammon. Elle est non seulement employée au-dehors dans les emplâtres résolutifs & attractifs, mais encore au-dedans en opiate contre le schirre du foie. Il faut la mettre en poudre en hiver, car en été on a de la peine à le faire. Mais surtout gardez-vous bien de la dissoudre dans le vinaigre ou pur ou distillé, c'est le moyen de la priver de sa plus grande vertu. C'est néanmoins ce que font la plupart des Apothicaires.

On peut la distiller pour en tirer l'esprit, mais avec beaucoup de circonspection en une cornue de verre lutée, dont tes deux tiers restent vides. Séparez-le de son huile par le papier gris, & le rectifiez en une petite cucurbite à feu de sable. Sa dose est de huit à seize goûtes contre la peste & autres maladies malignes, même contre le scorbut & contre toutes sortes d'obstructions.

ᘓᘐᘓᘐᘓᘐᘓᘐᘓᘐᘓᘐᘓᘐᘓᘐᘓᘐᘓᘐᘓᘐᘓᘐᘓᘐᘓᘐᘓᘐᘓᘐᘓᘐ

La Médecine du Flos-cœli.

Le flos-cœli n'est autre chose qu'une vapeur qui sort du centre de la terre, jusqu'à la superficie au temps des équinoxes, celle du mois de Mars est appelée la femelle, & celle de septembre le mâle, lesquels ne manquent jamais, savoir la femelle depuis le vingt et un Mars jusqu'au vingt et un Avril de se manifester & sortir avant le Soleil levant, ce que vous connaîtrez en portant l'oreille à terre, par un bouillonnement de sève avec une senteur comme de soufre, elle prend toutes sortes de formes selon la disposition des pores par où elle passe, elle est de couleur verte plus transparente qu'émeraude, approchant de la couleur de l'huile, épaisse comme du verre, ce qui a fait dire à plusieurs Philosophes, pour la cacher, que c'était leur vitriol, il y en a de grandes feuilles comme du papier, & elle se cueille ès lieux les plus sablonneux plus volontiers qu'ailleurs, il la faut cueillir en lieu regardant vers le Soleil levant ; le même se fait en Septembre dès le 21 jusqu'au 21 Octobre ; s'il faisait par hasard grand vent ou grande pluie, il n'en sortirait point, c'est proprement une espèce d'herbe sans racines, baveuse & de couleur verte qui ne sort qu'après la pluie desdits mois, & si vous attendez de la cueillir après le Soleil levé, & qu'il ait donné dessus, elle sera évanouie, vous n'en apercevrez plus ou du moins elle sera toute rôtie tombant en poussière, sans qu'il reste rien de sa sève ou de son humidité.

Lorsque vous l'aurez cueillie à son temps & heure favorable, il la faut laver en eau de fontaine, & qu'il n'y reste aucune terre ni limon, la bien essuyer avec un linge blanc en étendant un linge sur le plancher, où avec la main vous la taperez contre le linge, & vous la laisserez ainsi jusqu'au lendemain, afin qu'il ne lui reste aucune humidité superficielle. Cela fait, vous la pilerez dans un mortier de marbre ou de verre, & la mettrez dans un vaisseau de verre bien lutté, que rien ne respire, & laisserez ainsi reposer par quarante jours fans feu, passé lequel temps il la faut presser dans un linge bien blanc au pressoir d'un Apothicaire, & elle vous rendra plus de moitié pesant de son jus, couleur même de sang, qui est la résolution où elle est tombée pendant ledit temps d'elle-même, & s'étant ainsi transmuée naturellement d'un règne à l'autre, & changée de terre en eau, mettez cette extraction dans un alambic de verre jusqu'à moitié plein, luttez-le bien avec farine & blanc d'œuf, y adaptant un récipient d'égale grandeur que vous exposerez sur une fenêtre ou autre lieu semblable, le jour & la nuit, & elle se distillera toute seule d'elle-même, par l'agitation des mouvements célestes, qui lui ont donné l'être, dont il sortira une eau belle & claire, mais il n'en sortira qu'environ la dixième partie, ce que vous n'aurez pas peine à discerner, parce qu'elle n'agit que quarante jours, & cet esprit est appelle dissolvant universel qui contient en soi les vertus du feu & de la rosée, qui font soufre & mercure, &

enfin toutes les productions de la nuit & du jour, de la Lune & du Soleil ; elle dissout par injection le calcul de la vessie.

Quand vous voudrez en faire une médecine universelle pour toutes les maladies, il la faut mettre dans un matras & la cuire doucement à un feu de lampe bien réglé, ledit matras doit avoir sa rencontre. Si vous avez un Pélican il sera encore mieux, si vous n'en avez point le susdit matras tiendra lieu, en sorte que la matière se cohobera d'elle-même, & se congèlera de même en cristaux, au lieu que si vous la mettez dans un alambic & que l'eau ait distillé, il faudra cohober en remettant ladite eau sur la partie qui sera sèche, & il y aura plus de perte de temps & de matière, & il faudra cohober sept fois, après quoi votre eau sera sans peine dans le Pélican, ce qu'on appelle réincruder les corps ou purifier ; enfin ces sels qui se faisaient en gros cristaux pendant l'œuvre de ces corporifications se calcineront d'eux-mêmes, & se mettront & réduiront en une poudre impalpable, laquelle vous garderez soigneusement, parce qu'elle renferme en soi la vertu de toutes les substances terrestres & éthérées, propres principalement pour la conservation de notre chaleur naturelle & humide radical ; & pour passer plus avant & pénétrer les merveilles qu'elle contient en soi, vous procéderez en tout & partout avec le flos de Septembre, comme vous avez fait dans l'opération de la femelle.

Cela supposée, vous joindrez ces deux poudres ensemble à poids égal, & pour lors un atome a plus de vertu qu'une dragme entière. Etant donc jointes ensemble, elles sont appelées élixir, par lequel on peut parvenir & atteindre les hauts mystères de la transmutation métallique, selon qu'il sera fermenté par le Soleil & par la Lune.

Il faut observer le poids de la nature en prenant dix onces de cet élixir & une once d'or en feuilles, & les broyer sur le marbre, puis mettre cette poudre dans un vase qui sera lutté hermétiquement, cuisez pendant quarante jours à feu fort doux de lampe sans discontinuer ou de cendres, & en vingt jours l'élixir résoudra cet or en sa première matière, qui sera plus noir que le noir, dix jours après ce grand noir produira une blancheur de neige, en autre dix Jours paraîtra une couleur verte, puis citrine, puis violet obscur, puis tout d'un coup en quatre jours les derniers sera rouge & fera la projection sur le mercure mis au creuset jusqu'à fumer, jetant dessus de cette poudre une part sur sept parts de mercure, & fera fixé *si credere fas est.*

Prenez une once de votre poudre, dissolvez-la dans sept onces de votre susdit sang, mettez au bain-marie un matras, & mettez le feu de cendre par dix ou douze jours, le tout deviendra comme une gomme fondue; pour lors enterrez-le

dans le sable jusqu'au col continuant le feu par deux fois vingt-quatre heures & fera médecine qui va un poids sur cent de mercure, & le fixera en fin métal suivant le ferment, & ainsi procédez à l'infini : je n'en crois rien cependant.

Remarque sur le procède du Flos-cœli.

Il faut tirer le sel de ce qui reste après la distillation pour la première eau qu'elle a rendue. Pour marier le mâle avec la femelle, il faut conserver la femelle ou le mâle pour cela, c'est-à-dire le premier qui aura été le premier cueilli, pour qu'il puisse attendre la récolte de l'autre.

On l'enfermera dans une bouteille une nuit avant que l'on veuille faire ce mariage, il faudra tremper la sèche dans de l'eau, où elle deviendra comme elle était quand elle fut cueillie, après quoi on les unira comme il est porté ci-dessus, une cuillerée de cette eau avec de son propre sel, guérit toutes sortes de maladies, & principalement les fièvres, & si l'on est obligé de réitérer, l'on le peut faire jusqu'à deux & trois fois de deux en deux jours à jeun.

Emplâtre dudit Flos-cœli.

Mettez telle quantité qu'il vous plaira de flos-cœli dans un pot vernissé, versez dessus de l'huile d'olive autant qu'il en faudra pour bien couvrir ladite fleur, faites-le digérer à froid pendant trois ou quatre jours, ensuite de quoi vous verserez le tout dans un poêlon, ou le ferez bouillir dans ledit pot, jusqu'à ce que ladite fleur demeure sèche au fonds dudit poêlon : coulez votre huile dans laquelle vous mettrez semblable quantité audit flos-cœli, digérez-les & les cuisez comme dessus, réitérant cela une troisième fois, après quoi vous pèserez votre huile & prendrez son pesant de bonne litharge réduite en poudre, sur laquelle vous verserez de bon vinaigre clairet une quantité suffisante, & les ferez bouillir tant soit peu, après quoi l'ayant laissé un peu reposer pendant quelques heures, vous tirerez doucement ledit vinaigre empreint du sel de ladite litharge, prenant garde que vous n'y mêliez point du trouble, après quoi mêlerez ledit vinaigre avec votre huile susdite du flos-cœli dans un poêlon & les cuirez doucement sur le feu remuant toujours jusqu'à ce que ce mélange devienne de couleur brune obscure & qu'il ait acquis une juste consistance, ce que vous éprouverez sur le cul d'un mortier, & étant refroidi le roulerez en magdeleons ou rouleaux, que vous garderez pour le besoin.

Cet emplâtre est employé pour la guérison des loupes & des écrouelles.

La Pierre de feu Basile Valentin, & les préparations nécessaires pour la faire, tirées du Char triomphal de l'Antimoine.

Prenez de l'antimoine minéral, de celui qui se trouve dans les mines d'or, & partie égale de sel nitre, (l'Auteur dit simplement nitre, sans parler de nitre préparé, il faut pourtant le préparer de la manière qui sera enseignée ci-après.) Broyez-les en poudres subtiles, & les mêlez. Mettez-les sur un feu modéré & les brûlez ensemble fort doucement ; (c'est en cette manipulation que consiste principalement cette opération,) votre minière deviendra noirâtre. Faites en du verre, comme il sera ci-après enseigné. Broyez ce verre en poudre subtile, & en tirez la teinture rouge de couleur haute, avec le fort vinaigre distillé, & fait de la propre minière d'antimoine, de la manière qu'on le dira ci-après. Retirez le vinaigre par distillation au bain, il restera une poudre ; (prenez bien garde, dit le Commentaire de Kerkring, de ne pas brûler les ailes de votre oiseau, qui s'élève sur les hautes montagnes ;) de laquelle poudre vous ferez l'extrait avec l'esprit de vin très-rectifié, ainsi qu'il sera ci-après enseigné. Les fèces resteront & vous aurez une belle teinture rouge & douce, qui est en grand usage dans la Médecine. C'est le pur soufre d'antimoine le mieux séparé qu'il eu possible.

Si vous avez deux livres de cet extrait, prenez quatre onces de sel d'antimoine préparé, comme on dira ci-après ; versez votre extrait dessus, & les circulez du moins pendant un mois dans un matras scellé hermétiquement, le sel s'unira au soufre de l'extrait. S'il se fait des fèces, il faut les séparer & en tirer encore l'extrait au bain-marie, avec l'esprit de vin préparé. Poussez à feu très fort la poudre qui restera, il passera une huile douce de plusieurs couleurs, transparente & rouge. Rectifiez encore cette huile au bain-marie & en tirez la quatrième partie, & alors l'huile sera préparée.

Cette opération étant achevée, prenez du mercure vif d'antimoine fait de la manière qu'on le dira ci-après : (le Commentaire dit. qu'il faut le véritable mercure des Philosophes, sans quoi on ne fera rien. On enseignera ci-après la manière de le faire.) Versez sur ce mercure de l'huile rouge de vitriol faite sur le feu, c'est-à-dire, avec de la limaille d'acier mêlée avec le vitriol, laquelle soit très rectifiée. Distillez le flegme du mercure à feu de sable, & vous aurez un précipité précieux d'une couleur admirable. Il est excellent dans les maladies chroniques & dans les ulcères, il dessécher puissamment les humeurs qui causent les maladies martiales, à quoi il est fortement aidé par l'esprit de l'huile, qui est resté avec le mercure, & qui s'est uni avec eux.

Prenez de ce précipité & de l'huile douce d'antimoine préparée, comme il est enseigné ci-dessous, parties égales. Mettez les ensemble dans un matras bien

scellé. Le Commentaire dit qu'il faut plusieurs mois, & qu'il ne faut pas presser cette union martiale, (*puta 6* mois,) & au feu convenable, (*puta* feu de lampe,) avec le temps le précipité se dissoudra dans cette huile & se fixera, le flegme même en est consumé par le feu, & il s'en fait une poudre rouge, sèche & fixe, qui se fume point.

Voilà, dit l'Auteur, la Médecine des hommes & des métaux. Elle est agréable & douce, sans danger, pénétrante & chasse le mal sans provoquer de selles. L'usage en doit être proportionne au tempérament, afin de ne pas accabler la nature par l'excès, & de ne pas la priver de l'effet par le défaut. Il ne faut pourtant pas si scrupuleusement craindre l'excès, car il n'est pas nuisible ; mais il est propre à procurer le recouvrement de la santé, & résiste au venin lorsqu'il y en a de caché. La dose ordinaire & suffisante est de trois ou quatre grains à chaque fois dans de l'esprit de vin ordinaire mêlé & tempéré avec de l'eau pure, ou dans un bouillon, ou enfin dans un véhicule convenable. Elle guérît les vertiges, & toutes les maladies qui proviennent du poumon, la difficulté de respirer, la toux, la lèpre, la vérole, & souvent la peste, la jaunisse, l'hydropisie, toutes sortes de fièvres, le poison qu'on a avalé, les philtres, & maléfices. Elle fortifie tous les membres, & le cerveau, la tête & tout ce qui en dépend, l'estomac & le foie. Elle guérit toutes les maladies qui viennent des reins, purifie le sang, rompt & pousse la pierre dehors, provoque l'urine retenue par les flatuosités, restaure & rétablit les esprits vitaux, guérit les suffocations de matrice ; arrête & provoque les menstrues, mettant la nature dans l'état & la disposition qu'elle doit avoir, procure la fécondité en rendant la semence saine & prolifique tant aux hommes qu'aux femmes. Si on la mêle aux onguents convenables, & qu'on l'applique extérieurement, elle guérit les cancers, les fistules, les os cariés, tous ulcères corrosifs, même le *noli me tangere*, & tout ce qui vient de l'impureté du sang : enfin, c'est un remède qui guérit les accidents qui peuvent arriver au corps humain.

Préparation du Nitre.

Quoique Basile Valentin ne parle dans ce livre d'aucune préparation du nitre, néanmoins on le doit préparer.

Le meilleur eu celui qui se cristallise le premier dans la première eau, comme contenant toutes les plus essentielles qualités du nitre.

L'on peut le purifier parfaitement en le dissolvant & coagulant avec de l'eau de pluie pure, distillée, tant de fois qu'il n'y reste plus d'alun, ni de sel commun

dont il est beaucoup mêlé, & que le nitre en sorte au même poids qu'on l'y aura mis.

Mais il ne doit pas être calciné ou fixés parce que dans la calcination il perdrait avec sa partie inflammable volatile, presque tout ce qu'il contient d'acides, qui doivent servir à la calcination de l'antimoine.

Pour faire le verre d'antimoine.

Prenez votre poudre impalpable on mélange d'antimoine & de nitre, calcinez-la parfaitement & doucement dans un fourneau à vent sur une tuile rebordée, évitant de recevoir la fumée, (car elle est dangereuse.) Remuez incessamment avec une verge de fer, jusqu'à ce que la matière ne fume plus. Broyez-la de nouveau en poudre impalpable, & la recalcinez & réitérez tant de fois, qu'elle ne se coagule plus en grumeaux, & qu'elle soit blanche comme de la cendre pure ; puis mettez votre matière dans un bon creuset dans le fourneau, donnez-lui feu de fusion très-fort, jusqu'à ce que votre antimoine soit fluide & clair comme de l'eau, & le tenez en bonne fusion pendant trois ou quatre heures pour le cuire & rendre bien pur, clair & transparent, jetez-le ainsi dans un vaisseau de cuivre, large, plat & très chaud, & vous aurez un beau verre d'antimoine.

Vinaigre d'antimoine ou Vinaigre des Philosophes.

Pour le faite, prenez six livres de minière d'antimoine pulvérisé très subtilement ; faites-la digérer dans un matras avec quatorze livres d'eau de pluie distillée ; il faut que le matras soit demi-plein, bien scellé, & le mettez à chaleur naturelle, ou dans le fumier de cheval pendant quarante jours, qui sera le temps que la matière commencera à écumer & à fermenter & non davantage. Puis mettez cette matière dans une cucurbite, adaptez-y son chapiteau avec un récipient rempli jusqu'au quart d'eau pure, le tout bien luté, en sorte que le bec de l'alambic, entre assez avant dans le récipient, afin que l'eau qui sera dedans & celle qui distillera avant l'esprit puisse en touchée le bec, & le surpasser de deux doigts.

Faites distiller l'eau à feu doux, & quand elle sera toute passée, augmentez le feu pour faire passer le sublimé, broyés, les fèces avec le sublimé que vous aurez retiré & séparé de l'eau par la distillation, & remettez sur le tout la même eau en nouvelle digestion, jusqu'à ce que la matière commence à écumer ou fermenter, & puis retirez-la avec le sublimé, elle sera plus âcre. Réitérez toute

cette opération jusqu'à ce que l'eau soit aussi forte que le plus fort vinaigre du vin distillé ; plus vous réitérer, plus votre sublimé diminuera.

Quand vous aurez fait le vinaigre ou acide, prenez de nouvelle minière, versez le vinaigre dessus, & qu'il la surpasse de trois doigts. Mettez en digestion pendant douze jours dans un Pélican à chaleur douce, votre vinaigre deviendra rouge & bien plus fort qu'auparavant. Versez le vinaigre par décantation, & le distillez sans addition au bain-marie, le clair passera, & le rouge demeurera au fond, la teinture tirée avec l'esprit de vin est une excellente Médecine. Rectifiez de nouveau ce vinaigre au bain-marie, pour le délivrer de son flegme ; enfin dissolvez dans quatre onces de ce vinaigre une once de son propre sel, & le poussez fortement à feu de cendres ; le vinaigre en deviendra plus fort & d'une plus grande vertu. Il rafraîchit incomparablement plus que le vinaigre commun, & c'est un remède expérimenté contre la gangrène causée par la poudre à canon, & contre toutes les inflammations ; on l'applique en onguent avec le sel ou sucre de Saturne, si on le mêle avec l'eau d'endive & le sel prunelle, il guérit l'esquinancie & l'inflammation de sang ; mêlé avec la troisième partie d'eau du frai de Grenouilles, & appliqué sur les bubons pestilentiels il en tire le venin, & pris intérieurement par cuillerées une fois le jour dans un temps de peste, il rafraîchit très-bien.

Préparation de l'Esprit de Vin.

Tour la faire, prenez quatre onces de sel armoniac sublimé trois fois, dix onces d'esprit de vin rectifié sur le sel de tartre, & parfaitement déflegmé. Mettez ces matières en digestion dans un matras bien clos, pour charger l'esprit de vin du soufre ou feu du sel armoniac, puis distillez à l'alambic. Réitérez toute l'opération trois fois, & vous aurez le véritable menstrue pour tirer la teinture rouge du verre d'antimoine. Elle se tire aussi par son propre vinaigre, & devient ensuite un très-excellent remède.

Préparation du sel d'antimoine & de son esprit.

Prenez une livre d'antimoine, deux tiers de sel de tartre, & l'autre tiers de salpêtre. (Le Commentateur dit que le nitre est inutile, qu'il ne faut que du sel de tartre autant que d'antimoine, au lieu du tartre cru que l'Auteur dit de prendre avec le nitre, savoir, autant de tartre que d'antimoine, & la moitié autant de nitre que de tartre.) Broyez le tout ensemble en poudre subtile, & faites fondre au fourneau à vent. Jetez dans le bassin de cuivre, laissez refroidir le régule : réitérez pour le moins trois fois toute l'opération, & jusqu'à ce que le régule soit blanc & luisant comme de l'argent de coupelle.

L'huile de genièvre, ou l'esprit de térébenthine pur & clair qui sort le premier de la distillation, tire au bain-marie, de ce régule pulvérisé, une huile rouge comme du sang, qu'on rectifie avec l'esprit de vin. Cette huile a les mêmes vertus que le baume de soufre d'antimoine. On en donne trois ou quatre goûtes dans du vin chaud trois fois la semaine pour guérir les maladies du poumon, la toux, l'asthme, le vertige, les points dans les reins & la vieille toux. Broyez ce régule en poudre impalpable, & le mettez dans un grand vaisseau de verre rond, à un feu doux de sable, l'antimoine se sublimera, abattez tous les jours avec une plume ce qui sera sublimé, & le faites tomber au fond du vaisseau, jusqu'à ce qui ne se sublime plus rien, & que tout reste au fond. Vous aurez un régule d'antimoine fixe & précipité : mais ne vous lassez pas, car cela demande beaucoup de temps & de peine. Broyez le précipité en poudre impalpable ; mettez-le dans une cave humide pendant six mois sur un marbre ou pierre qui soit propre & plate. Il commencera se résoudre en liqueur rouge & pure, dont les fèces se sépareront, c'est seulement le sel oui se résout. Filtrez la liqueur, mettez-la dans une cucurbite ; retirez le flegme par l'alambic pour l'épaissir jusqu'à pellicule. Remettez à la cave, & vous aurez de beaux cristaux. Séparez-en le flegme, ils seront transparents, mêlez de couleur rouge ; purifiez-les encore une fois dans leur propre flegme, ils deviendront tous blancs, & vous aurez le véritable sel d'antimoine, séchez ce sel, & y mêlez les trois parties de terre de Venise appelée tripel ; distillez à feu fort, l'esprit blanc passera le premier, ensuite l'esprit rouge qui devient aussi blanc. Rectifiez doucement cet esprit & sublimez au bain sec, ou au bain-marie. Vous aurez une autre huile blanche du sel d'antimoine distillé, qui est beaucoup inférieur au sel ci-dessus fait de la teinture rouge.

Cet esprit de sel guérit les fièvres quartes & autres ; il rompt la pierre dans la vessie ; il provoque l'urine, guérit les goûtes & purifie le sang.

Pour faire le Mercure d'antimoine.

Prenez du régule fait comme il est enseigne ci-dessus huit parties, une partie de sel d'urine humaine clarifié & sublimés, une partie de sel armoniac, & une partie de sel de tartre. Mêlez tous vos sels dans un vaisseau de terre, versez dessus du vinaigre distillé & fort : scellez hermétiquement, & digérez pendant un mois entier à feu convenable. Puis mettez le tous dans une cucurbite, & distillez le vinaigre au feu de cendres, jusqu'à ce que les sels restent seuls. Ajoutez aux sels trois parts de terre de Venise, & poussez par la cornue à feu fort, vous aurez un esprit admirable. Versez cet esprit sur votre régule en poudre, & les mettez en putréfaction pendant deux mois. Distillez-en

doucement le vinaigre. Mêlez ensuite avec le résidu quatre fois autant pesant de limaille d'acier, & distillez par la cornue à feu violent: alors l'esprit de sel qui passe emporte avec lui le mercure en fumée dans le récipient qui doit être fort grand & à demi plein d'eau. L'esprit de sel se mêle avec l'eau, & le mercure se rassemble en mercure vif coulant au fond du vinaigre.

Huile de Mercure d'antimoine.

Pour la faire, prenez du mercure dont on vient de parler, passez-le par le cuir, versez dessus quatre parties d'huile de vitriol très rectifié ; retirez l'huile, les esprits demeureront avec le mercure. Poussez à feu fort, il se sublimera quelques parties. Remettez ce sublimé sur le résidu, mettez sur le tout de nouvelle huile au même poids que ci-devant ; recommencez toute l'opération trois fois, & à la quatrième fois, broyez ce qui sera sublimé avec la terre, il deviendra clair & pur comme du cristal. Mettez-le dans un vaisseau circulatoire, avec autant d'huile de vitriol : & trois fois autant d'esprit de vin ; circulez jusqu'à ce que la séparation se fasse, & qu'enfin le mercure se résolve en huile qui surnage comme de l'huile d'olive : cela fait, séparez cette; huile de tout le reste ; mettez-a dans le vaisseau circulatoire avec de fort vinaigre distillé, & les laissez ainsi environ vingt jours: l'huile qui avait surnagé, reprendra son poids & tombera au fond ; & tout ce qu'il y a de reste du venin demeurera dans le vinaigre qui restera troublé. Cette huile merveilleuse est le remède des Lépreux. Elle est aussi excellente contre l'apoplexie, parce qu'elle fortifie le cerveau & les esprits : elle rend l'homme industrieux & le rajeunit ; car l'Auteur dit qu'elle fait tomber les ongles & les cheveux aux malades de longues maladies ; elle guérit toutes sortes de maladies en purifiant le sang ; elle guérit radicalement toutes les maladies vénériennes, & il serait difficile d'en rapporter toutes les vertus. Si on prépare bien ce remède, on peut se vanter d'avoir une teinture qui ne cède en mérite qu'à la pierre philosophale.

Fixation du Mercure commun.

L'Auteur dit que le mercure commun se fixe par le moyen des esprits métalliques, dont la mère de Saturne abonde, sans quoi il est impossible de le fixer; à moins que ce ne soit avec la pierre philosophale qui le rend fusible & malléable comme les autres métaux. La méthode de tirer ces esprits métalliques est la même que celle que l'Abbé Rousseau a observée sur toutes les minières ou terres métalliques.

ꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥ

Du moyen d'extraire l'esprit minéral. **Tiré de Moras de Respour.**

Plusieurs ont écrit la manière de préparer les métaux, tant pour la santé que pour les richesses, mais comme leurs livres demeurent inutiles, faute des agents nécessaires qu'ils ont cachés, je mets ici la manière de les faire, pour réussir dans les belles opérations qu'ils ont mises en lumière par le moyen de leur dissolvant nommé, Alcaest, ou eau Alcalisée. Peu de gens le possèdent, faute de connaître la cendre du vrai Alcali mercuriel, qui est enveloppée dans le soufre universel au centre de toutes les choses du monde, quoique le meilleur se tire d'une matière nommée vulgairement espiauter, ou zinc d'antimoine. En voilà, manière : faites, la fondre à petit feu, dans un creuset assez large, & bas ; quand elle sera rouge, remuez-la avec une spatule de fer, qui ait le manche assez long pour vous défendre de la chaleur, après l'avoir un peu ému à la superficie, comme en écumant, il recommencera à flamber, qui est signe que le Δcru se détache du soufre étranger ; ôtez avec votre spatule tout ce qui sera élevé en apparence de coton ou laine blanche, que quelques-uns ont appelle sericon, & le mettez dans une terrine, ce peu d'eau qui teste dans le creuset semblable au plomb fondu, s'allumera plus qu'auparavant. Quand il s'en sera sublimé encore environ la hauteur d'un demi-doigt, vous la tirerez, ainsi que la première fois, & la mettrez avec l'autre. Faites ainsi, jusqu'à ce que tout soit réduit en fleurs, ou coton : prenant garde à chaque fois que vous en tirerez, de cueillir cette fleur adroitement, sans prendre de métal. Alors vous aurez cette eau sèche, donc les sages ont tant parlé : disant qu'elle se tire des rayons du soleil, pour faire entendre que pendant l'opération, la matière jette une lueur claire, éblouissante à la vue, ainsi que le Soleil. On a donc très-bien dit, qu'elle se tirait de ses rayons, & même de ceux de la Lune. Quand cette eau se convertit avec les eaux, & que les eaux se convertissent avec cette eau, ils ont feint que cela se faisait par la force d'un acier, comparant le zinc à l'acier, à cause de leur ressemblance & vertu. L'acier étincelle, celui-ci s'enflamme, l'un & l'autre argentent & dorent les métaux, & ont la puissance de concentrer les esprits & de resserrer les corps, il y a seulement cette différence, que l'un est difficile à fondre, & l'autre nullement, étant très mou & très obéissant à l'artiste. Aussi est-il dit, à quoi bon chercher cela dans une matière dure, puisqu'il y en a une, qui de soi est molle ; dès qu'elle est sublimée, comme je vous ai enseigné, elle peut convertir toutes choses liquides & enaigries, dès la première fois en ce sel central ou Δ philosophique ; que l'on a tant cherché. Voici comme je l'ai fait avec le vinaigre commun.

J'en ai pris une partie, & l'ai mise dans du vinaigre distillé, tant que tout fut à peu près dissout, puis après l'avoir fait filtrer & évaporer jusqu'en consistance d'huile

ꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥ

grasse ; je l'ôtai du feu, & il se congela en forme de sel, que je mis dans une grande retorte de verre à petit feu, & le tout se fondit, commençant à distiller par veinules, comme un esprit de vin qui brûle, ainsi que celui d'ordinaire, quoiqu'il soit insipide : après quoi il sortit un flegme gras & roussâtre, alors toute la matière de dedans la cornue se gonfla à plus grand feu, moyennant quoi il s'éleva un esprit en forme de neige en grande quantité apparente, comme de l'épaisseur un pouce, qui retombait en partie quelquefois au fond, à cause de l'abondance, & ce qui s'en échappait malgré le papier qui bouchait le récipient, rendait une si bonne odeur, ainsi qu'avoua le Trévisan en sa parole délaissée ; que cela me surprit les sens comme à lui.

Après que tout fut refroidi, & que le vaisseau fut ouvert. Je trouvai autour un corps délicat, qui avoir l'éclat de l'argent commun, plus beau à l'œil, que les perles Orientales. Ce Δétait obéissant au doigt, & d'odeur de camphre, on le peut avoir quelquefois en Δ liquide, (voyez le Trévisan au Traité de la nature de l'œuf.) qui est bon, & c'est un corps resplendissant, & coagulé qui est encore meilleur & en poudre blanche qui est très-bonne.

Ainsi vous venez d'apprendre la manière de tirer l'humide métallique non pas qu'il soit humide comme l'on dit en toute sa substance ; telle qu'on pourrait imaginer de l'eau, au contraire ce n'est qu'accidentellement qu'elle nous parole ainsi, quand la chose est résoute : c'est pourquoi les Philosophes l'ont nommée air, & lui, ont donné plusieurs autres noms : aussi la raison pourquoi les Anciens & les Modernes ont dit qu'ils se servaient de rosée de Mai, d'eau d'équinoxe, d'esprit de vin, d'urine & de sang ; c'est qu'il n'importe avec quoi on tire ce Δ parce que, comme l'ai dit, toutes choses liquides peuvent servir moyennant cette cendre minérale. Voici la raison qu'ils ont rapportée, que leur Δ est partout, le nommant universel, quoique indéterminé, car autrement, il ne serait pas besoin de ce vaisseau qui est cette fleur, pour l'extraire ; ainsi qu'une herbe attire à soi des autres êtres, & nui lui est nécessaire pour sa subsistance. C'est la dessus que les Anciens ont feint qu'ils avaient des vaisseaux différents pour extraire cet esprit des corps liquides, parce que l'on peut extraire cette matière spécificative de divers métaux ou minéraux métalliques, toutes fois dans un lieu elle se trouve moins embarrassée qu'en un autre.

Entre tous les minéraux, il ne s'en trouve aucun plus disposé par la nature que celui-ci, & il est seul entre les corps métalliques, qui souffre la division des parties fixes du volatil, ainsi que le bois au feu. Sa cendre a des vertus admirables ; elle lie tout ce qui est disjoint, comme par exemple l'huile de

métaux ou minéraux, faisant qu'ils ne se précipitent plus, après qu'elles ont été seulement une fois distillées avec elle : cette cendre divise aussi ce qui est assemblé. Séparant par même moyen l'esprit de sel, & autres qui se trouvent dans les eaux-fortes ordinaires, de forte qu'on les peut recevoir à part chacune avec augmentation de ses forces, tant pour les hommes, que pour les métaux, parce qu'elle rend manifeste ce qui est occulte en chaque composé. Elle se change facilement en toutes sortes d'apparences. Si le reste des cendres qui ne se veulent dissoudre que difficilement sont réduites en sel, il paraîtra ni plus ni moins que du Talc de Venise, & à cause de sa ressemblance, les Philosophes l'ont nommé ainsi, ce qui a trompé tant de gens jusqu'aujourd'hui, croyant que c'était le Talc vulgaire, duquel ils ont essayé de tirer de l'huile pour blanchir le teint, comme, les Anciens ont dit, déguisant leur secret par le rapport d'une chose à une autre. Cette cendre minérale a en soi, tout ce qui est nécessaire aux curieux, ceux qui l'ont connus, ont eu la matière, dont on la tire, en grande recommandation, & de crainte-qu'on sût qui elle était, ils lui ont imposé plusieurs noms ; comme de lunaire, d'herbe saturnienne, & autres, aucuns l'ont comparée à la Salamandre, à cause qu'elle vit dans le feu. Ils ne l'ont jamais mieux dépeinte qu'en parlant du Phénix, qui renaît de ses cendres: d'autres l'ont nommée Lucifer ou porte lumière, Vénus engendrée de l'écume de la Mer, parce qu'on la tire en écumant, on l'a nommé Dragon, à cause qu'elle brûle comme le Salpêtre ; Aigle, parce que l'on en tire l'armoniac mercuriel ; ils ont dit que c'est le Roi, d'autant qu'il est le plus considéré entre eux, & le Lion à cause de sa grande force, ils disent que c'est l'âme métallique, à cause qu'elle vivifie tous les métaux, & qu'elle est corps parce qu'elle corporifie les esprits. Mais communément entre les Philosophes, elle est entendue par le miroir de l'art, parce que c'est principalement par elle que l'on a appris la composition des métaux dans les veines de la terre, comme je ferai voir ensuite ; aussi est-il dit que la seule indication de nature nous peut instruire. C'est le soufre & le Δconjoints par nature ; le cinabre des Sages, duquel on a tant écrit, nous assurant, que de ces deux, on sépare un corps moyen de si grande vertu. Il est soufre à cause de sa partie tingente & combustible, & Δ parce qu'il est l'humide radicale des métaux, congelé par nature ; on le tire en deux façons, à savoir en volatil, & en fixe. Je vous ai appris l'extraction du volatil : voici maintenant de quelle, minière on procède pour avoir le fixe.

Mettez une part de cendre métallique, avec deux parts de salpêtre pur, dans un pot de terre, que vous mettrez au feu l'espace de douze heures, en le mouvant quelquefois avec un bâton, lorsque la matière s'enflera, il faut que la chaleur soit telle que le pot ne devienne nullement embrasé. Les matières étant refroi-

dies, rompez le pot, & mettez la masse en poudre grossière, puis en emplissez des creusets que vous mettrez au feu, l'un après l'autre, comme il s'ensuit. Ayez un fourneau qui ait depuis la grille, trois fois la hauteur de votre creuset, ou environ : il doit être de petites briques ou tuiles, bâti contre une muraille, percé à jour, que le trou soit un peu plus grand que la carrure d'une demie brique ordinaire, & qu'il donne dessous la grille, afin que le vent puisse exciter le feu : ce qui étant ainsi vous poserez un de vos creusets, & ferez faire une aussi grande chaleur que vous pourrez : quand vous verrez que votre creuset commence à se vitrifier, levez le petit couvercle, & voyez si la matière est de couleur de pourpre, ce que vous connaîtrez lorsqu'elle sera ternie, comme manque de feu, l'autre signe est, qu'un peu devant il y paraît une belle Etoile. Retirez aussitôt votre creuset, de crainte qu'ayant passé le moment nécessaire, l'esprit mercuriel ne s'enfuie en forme de fumée, de telle sorte qu'étant hors du feu, il ne cesse de s'exhaler, & quand il est parti, la matière demeure d'une couleur grise, & il ne peut venir d'autre esprit en sa place, c'est à vous de tâcher d'y réussir, parce qu'il n'est pas difficile.

Quand vous aurez retiré votre matière du fourneau, & qu'elle sera refroidie, elle aura la couleur de laque foncée tirant sur le pourpre, celte opération se fait dans une heure.

Je vous ai dit la manière comme je l'ai faite, quoique les Anciens y aient mis beaucoup plus de temps, & même les Modernes n'en ont pu en venir à bout qu'en trois heures. Ils ont nommé ceci le salpêtre rouge : il ne tient qu'à vous d'éprouver ce qu'ils en disent, puisque vous le savez faire ; on le laisse résoudre de soi-même si l'on veut, & ainsi il se sépare de ses fèces en forme de gomme, quand cette gomme est jointe à une autre gomme, savoir à celle du Soleil, alors elles deviennent comme une eau coulante, sous l'éclat métallique : cette gomme est encore nommée ambre, à cause de sa vertu attractive du soufre corporel, savon, parce qu'elle nettoie les corps : & sperme, à cause de son odeur. Quand ce sperme se met en huile par un plus long temps, les Philosophes l'appellent huile de tartre, qui a tant fait travailler de personnes en vain sur le tartre vulgaire ; ils l'ont nommé vitriol ; voulant dire, *vitri-oleum* ou huile de verre ; parce quelle se tire comme je vous ai dix par feu de vitrification. Après que le creuset vitrifiant est refroidi, la matière paraît comme une rose, environnée de feuilles vertes ; c'est pourquoi ils l'ont nommée rose.

Le sel que l'on en tire, par l'eau commune, a des vertus innombrables, il volatilise tout ce qui est fixe, & fixe tout ce qui est volatil ; il ôte le venin du sublimé, & de l'arsenic, aussi bien que de toute autre chose dangereuse, comme

ꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥ

des herbes, racines, fleurs & grains &c. Etant réduit. ainsi que vous apprendrez, il dissout l'or & l'argent, comme l'eau chaude liquéfie la glace, sans aucun bruit, ni corrosion, montant ensemble par l'alambic : bref, il fait tant de choses admirables, que les Livres Chimiques ne sont remplis que de ses effets. C'est pourquoi, je vous renvoyé à ceux qui ont écrit le moyen de s'en servir.

Comme il faut extraire le sel fixe & essentiel, des Métaux imparfaits. **Tiré des opérations de le Crom.**

Vous aurez une terrine de grès, dans laquelle vous mettrez une livre de limaille d'acier, de vert-de-gris en poudre, ou de Jupiter calciné, sur lequel vous verserez un menstrue composé de vinaigre distillé & d'esprit volatil de Vénus, partie égale, qui surnage la matière de deux travers de doigts, ayant soin de bien remuer le tout avec une cuillère du même métal que celui que vous employez ; couvrez ensuite votre terrine avec une autre terrine plus petite, laquelle entrera dans la grande, en sorte que rien ne puisse exhaler. Exposez-la dans un lieu tempéré, ni trop chaud, ni trop froid, pour laisser agir le menstrue du matin au soir, ou du soir au matin, découvrez votre terrine, & s'il s'est élevé de l'écume au-dessus de la liqueur, ôtez-la avec la cuillère, & la mettez à part, remuez la madère, puis couvrez-la, & vous réitérerez la même chose tous les jours deux fois, jusqu'à ce que votre menstrue soit bien coloré en rouge, en bleu, ou en jaune, suivant là nature de votre métal. Alors vous verserez par inclination votre menstrue teint dans un ou plusieurs filtres de papier gris sans gomme, y ajoutant la liqueur provenant des écumes que vous aurez ramassées. Versez ensuite de nouveau menstrue sur la matière & opérez de la même façon que vous avez fait ci-devant, filtrez encore, & recommencez jusqu'à ce que vous ayez une suffisante quantité de teinture.

Mettez votre liqueur teinte dans une cucurbite de verre, & distillez aux cendres jusqu'à sec. La distillation étant finie, délutez & cohobez la liqueur distillée sur les fèces, lutez & distillez, ce que vous réitérerez sept fois en tout, & faites en sorte que vos distillations finissent le soir pour recommencer le lendemain, afin d'éviter la fracture de la cucurbite, que l'on ne doit jamais toucher qu'elle ne soit bien refroidie.

Prenez la tête morte qui sera restée au fond de la cucurbite, broyez-la bien sur le marbre en poudre impalpable, ou bien en l'imbibant avec son menstrue, ensuite mettez le tout, eau & terre, dans une cornue de verre dont la partie inférieure soit lutée, & lui ayant adapté un demi-ballon, distillez au sable, petit feu au commencement, en l'augmentant par degrés jusqu'à ce qu'il ne distille plus rien ; mais surtout vous devez prendre garde aux gonflements de la madère,

laquelle se dégorgeant dans le ballon, vous obligerait à recommencer la distillation, ce que l'on peut prévenir avec des linges mouillés que l'on appliquera au-dessus, de la cornue, lorsque l'on verra la matière se gonfler : que s'il en était passé un peu, il ne faudrait que rectifier la liqueur distillée dans une cucurbite de verre.

Vous prendrez votre eau rectifiée que vous pèserez, & y joindrez la dixième partie de la tête morte que vous trouverez dans la cornue, laquelle vous broierez exactement fur le marbre en l'imbibant de son eau, après quoi vous mettrez le tout dans une cucurbite de verre que vous couvrirez d'une autre plus, petite cucurbite, laquelle servira de rencontre, que vous luterez bien avec des bandes de vessie imbues de blancs d'œufs battus, lesquelles étant bien séchées, vous placerez votre vaisseau dans un bain-marie, que vous entretiendrez tiède au moyen de quelque lampe ou autrement, pendant quatre-vingt-dix jours sans interruption. On entretiendra aussi l'eau pendant tout ce temps à la hauteur du menstrue, avec une bouteille renversée, que l'on aura soin de remplir quand elle sera vide. Je me fers d'une armoirie dans laquelle mon bain est placé, & où je fais mes digestions avec facilité,

Quand les trois mois sont expirés, il faut éteindre le feu, & laisser refroidir la cucurbite que vous déluterez pour lui adapter son chapiteau, & pour distiller tout le menstrue aux cendres, alors vous verrez paraître votre sel sur la superficie de ses fèces. Rendez-lui la moitié de son eau distillée, & gardez l'autre moitié dans une bouteille bien bouchée pour vous en servir dans la suite à achever la séparation du sel restant dans sa terre.

Couvrez votre cucurbite de sa rencontre, & lutez comme vous avez fait ci-devant, faites digérer dans le même bain-marie pendant dix jours, lesquels étant expirés, délutez votre vaisseau, & versez la liqueur qu'il contient dans un filtre pour la séparer de sa terre, puis jetez sur cette terre l'autre moitié de son eau distillée, couvrez votre vaisseau & faites encore digérer pendant dix autres jours ; délutez ensuite, & faites passer cette eau par le filtre pour la joindre avec l'autre, lesquelles eaux étant distillées dans une cucurbite de verre aux cendres jusqu'à siccité, vous trouverez au fond de votre cucurbite votre sel qu'il faudra purifier comme il va être dit.

Comme la terre contient encore un peu de sel, il la faudra laver avec le menstrue que vous venez de distiller, lequel étant filtré, vous l'en ôterez par la distillation, & vous joindrez ce sel avec l'autre. Ayant mis votre sel dans une cucurbite de verre bien nette, vous y verserez de l'eau de pluie distillée autant qu'il en faudra pour le dissoudre, faites évaporer cette eau aux cendres, versez-

y en de nouvelle que vous ferez encore évaporer ou distiller, & recommencez jusqu'à ce que les goûtes n'aient plus le goût ni l'odeur du dissolvant ; cela étant fait, versez-y encore de nouvelle eau de pluie, & votre sel étant fondu, faites-le filtrer pour le séparer de quelques fèces, après quoi faites évaporer, & votre sel restera pur.

Mais pour l'avoir encore plus pur & le clarifier, vous le ferez dissoudre dans de l'eau-de-vie rectifiée, puis distillez au bain-marié jusqu'à siccité ; votre sel sera parfait pour l'usage de la Médecine.

NOTA. Le menstrue qui a servi à cette opération, doit être bien gardé, parce qu'au lieu d'avoir perdu de sa venu, il en est rendu meilleur pour l'impression du sel dont il est aiguisé.

La terre restante laquelle est effectivement morte, peut être gardée comme un des meilleurs astringents pour les plaies.

Que l'on ne soit pas surpris de la longueur d'une opération qui ne peut être achevée qu'en quatre ou cinq mois : ce temps est court en comparaison de deux années entières que j'y ai employées la première fois que je l'ai faite, n'ayant pas eu le même avantage que celui que je présente aux autres.

NOTA. Je sais qu'il y a une voie plus courte, & plus aisée pour extraire, & purifier nos principes, laquelle est connue des savants ; si je n'en parle pas ici, c'est qu'il est juste que chacun jouisse seul d'un bien qu'il s'est acquis souvent avec bien de la peine.

Pierre médicamenteuse ou Boule de Mars.

C'est une composition d'une partie de limaille d'acier de deux parties de tartre de vin, réduits l'un & l'autre en poudre subtile, & de seize parties d'eau-de-vie la plus vieille.

Manière défaire ladite Pierre.

Prenez une livre de fine limaille d'acier ou de fer, 6 sols, plus deux livres de tartre de vin en poudre, 1 l 10 s. faites infuser & digérer le tout dans une terrine neuve, vernie avec une pinte, c'est-à-dire, deux livres d'eau-de-vie, pendant vingt-quatre heures, après quoi vous ferez cuire doucement ladite composition, jusqu'à ce qu'elle soit un peu épaisse. Retirez-la de dessus le feu : mettez-y une seconde pinte d'eau-de-vie que vous brouillerez & laissez infuser comme la première fois pendant vingt-quatre heures, ensuite vous la remettrez sur un feu

doux, & ferez évaporer une partie de l'eau-de-vie, jusqu'a ce que la matière soit un peu épaisse, comme vous avez fait d'abord.

Lesdites opérations, c'est-à-dire, infusion & cuisson, doivent être réitérées huit fois en différents jours. A la huitième opération ou huitième pinte d'eau-de-vie, (huit pintes font huit livres Tournois ou environ) laissez épaissir votre composition pour en faire des boules rondes du poids d'environ trois onces, vous en pourrez avoir une vingtaine, que vous ferez sécher & durcir à l'ombre : vous les envelopperez dans une toile de batiste claire ou mousseline pour vous en servir ainsi que je dirai ci-après. J'en ai appris la composition & l'usage d'un Chimiste du Duc Léopold de Lorraine en 1712.

En faisant soi-même l'opération chaque boule de trois onces qui se vend 3 livres, peut revenir à 8 sols ou 10 tout au plus. On pourrait même en faisant évaporer l'eau-de-vie dans une cucurbite en tirer deux pintes d'esprit de vin. On peut encore pour rendre cette boule plus efficace, faire infuser l'eau-de-vie avec des vulnéraires de Suisse. Mais on le doit faire dans l'infusion qui s'en fera, en se servant d'eau-de-vie, qui aura tiré la teinture desdits vulnéraires.

Usage de ladite Boule.

Prenez votre boule telle qu'elle est enveloppée dans sa toile, & la faites tremper ou infuser en eau chaude, en l'agitant un peu dans ladite eau. Quand l'infusion sera de couleur de café clair, retirez votre boule, laissez-là sécher & la serrez. Mettez dans cette infusion le quart d'eau-de-vie de ce qu'il y a d'eau, & tout deviendra couleur de fer, ce qui sera bien.

On doit se servir de cette eau un peu chaude, ou plus que tiède. Voici ses effets & propriétés.

Elle est utile pour guérir toute sorte de plaie, faite par armes à feu ou par instrument tranchant ; pourvu qu'il n'y ait point de fracture d'os ou de crâne, dans ce dernier cas il faut appeler le Chirurgien.

Quand ce fera donc une plaie ordinaire, si elle est profonde, on y seringuera de ladite eau un peu chaude, après quoi on prendra une tente que l'on trempera dans ladite eau ; on la mettra dans la plaie, & par-dessus un plumaceau & une compresse de linge blanc de lessive trempé dans la même eau, & l'on bandera la plaie. Si on peut humecter la compresse sans donner de l'air à la plaie, on le fera afin de tenir toujours ladite compresse humide. Si néanmoins il y avait suppuration, il faudrait lever l'appareil & nettoyer la plaie avec la même eau un peu plus que tiède.

ఆఴఆఴఆఴఆఴఆఴఆఴఆఴఆఴఆఴఆఴఆఴఆఴఆఴఆఴఆఴఆఴఆఴఆఴ

Les plaies superficielles ne seront guères plus de vingt-quatre heures à guérir. Les autres seront un peu plus longtemps, selon leur profondeur.

Si la plaie pénètre dans le corps & qu'il y ait du sang épanché dans la capacité de l'estomac, on fera boire au blessé de ladite eau un peu chaude, en y mettant un peu de sucre.

Elle est souveraine pour résoudre le sang caillé où épanché. Elle dissipe & résout tout sang extravasé par contusion ou par choc. Elle apaise toute inflammation des plaies ou des parties, toute érésipèle ; elle prévient la gangrène & toute corruption du sang & ranime les chairs. Elle apaise les douleurs de la goûte froide, rhumatisme & toute autre douleur externe ou superficielle en bassinant de ladite eau la partie douloureuse de quatre heures en quatre heures, & y appliquant une compresse trempée dans ladite eau.

Quand il y a fracture, cette eau peut toujours être employée en compresse, parce qu'elle ôte ou prévient toute inflammation & corruption. C'est encore un excellent stiptique pour arrêter le sang.

Cette eau sert intérieurement ou extérieurement par tout où la teinture de Mars est ordonnée, mais en y mêlant seulement une sixième partie d'eau-de-vie.

Lettre de M. Beissiere Chirurgien Major des Hôpitaux du Roi, sur les bons effets de la susdite Boule. À Namur le 30 Décembre 1708.

« Je ne saurais me dispenser de vous rendre compte, Monsieur, du bon effet que j'ai moi-même éprouvé de la boule médicamenteuse dissoute dans l'eau-de-vie, que vous avez eu la bonté de m'envoyer depuis un mois. Quelques jours après que je l'eus reçue, il me survint un Capitaine d'une Compagnie Franche, nommé M. Caje. Il reçût sept coups d'épée, le plus dangereux fut derrière l'oreille un peu au-dessous de l'épophise mastoïde, large de deux travers de doigt & se plongeant dans l'œsophage, le blessé perdit beaucoup de sang, & le bouillon qu'il prenait par la bouche, sortait par la plaie derrière l'oreille. Sur-le-champ j'y fis mettre de cette teinture, & je réitérai le lendemain. J'ai l'honneur de vous dire que dix heures après l'œsophage fut réuni ; les aliments ne sortirent plus par la plaie & prirent leur route naturelle. Il y a dix-huit années que je sers le Roi dans les Hôpitaux ; mais je n'ai jamais vu une si prompte réunion. » *Tiré des Méthodes d'Helvétius.*

Je puis marquer ici l'épreuve que j'en ai faite à Vienne en Autriche l'an 1722, un Secrétaire d'Ambassade me fit dire qu'au lieu d'urine il ne rendait que du sang ; je lui envoyai de la teinture de cette boule, avec le tiers d'eau-de-vie, il s'en

seringa ; d'abord il eut une cuisson très-vive; il urina une heure après, moitié urine & moitié sang, & en deux fois vingt-quatre heures il fut guéri de cette incommodité, & je lui dis de se faire ensuite purger & panser, pour éviter de plus grands accidents.

Préparation de l'Eau minérale de Mars.

Prenez une once de la limaille d'aiguille, lavée à plusieurs fois dans l'eau chaudes laissez-la sécher, pilez-la ensuite avec deux gros de macis, & mettez le tout dans une bouteille de verre ; après quoi vous verserez dessus une pinte d'excellent vin de Champagne vieux, bouchez bien la bouteille, & la laissez infuser à froid pendant six jours, & plus longtemps même, si vous voulez avoir une teinture plus forte. Dans cet intervalle vous observerez de remuer la bouteille trois ou quatre fois par jour. Le septième jour, vous verserez cette pinte de teinture dans une terrine de grès, & vous y ajouterez six pinces d'eau de Fontaine. Quand le tout fera bien mêlé, vous le verserez dans sept bouteilles, que vous aurez le soin de bien boucher, pour en user comme il est maqué. *Helvétius en ses Méthodes*.

Préparation de l'argent pour la Médecine.

Il faut prendre une once d'argent de coupelle, que vous ferez dissoudre dans trois onces de bon esprit de nitre dans un matras. Vous retirerez votre dissolvant jusqu'à la sécheresse. Prenez de l'eau-rose, assez pour dissoudre votre matière. Filtrez la dissolution par te papier gris ; évaporer la liqueur jusqu'à consistance de sel. Puis ayez deux onces de salpêtre raffiné, que vous ferez dissoudre dans de l'eau-rose. Filtriez la dissolution, que vous ferez évaporer. Joignez ensemble votre lune calcinée, & votre nitre ainsi clarifié & les faites dissoudre dans de nouvelle eau-rose.

Après quoi vous ferez exhaler cette liqueur sur le sable, tant qu'il vous reste un sel blanc, que vous laisserez refroidir. Vous prendrez ensuite deux onces de fine fleur de froment. Vous broierez d'abord votre sel d'argent en un mortier de marbre ou de verre, vous y joindrez votre farine, broyant bien l'une avec l'autre, en y joignant un peu d'eau-rose pour en faire une pâte, dont vous formerez des pilules de la grosseur d'un poix, que vous ferez dessécher à l'ombre entre deux papiers. Elles deviendront couleur de pourpre, que vous garderez en une boëte de bois.

Usage des Pilules dans l'hydropisie.

Vous prendrez une de ces pilules à six ou sept heures du matin. Deux heures

après il faut prendre un bouillon à la viande ou vous aurez mis huit ou dix goûtes d'esprit de Sel.

L'évacuation se fait par des selles liquides & par les urines ; continuez ce remède jusqu'à guérison. Si le malade se trouvait faible, il suffirait de lui faire prendre cette pilule de deux jours l'un. Dans tous les bouillons & breuvages, il faut toujours mettre la même dose d'esprit de sel.

S'il est besoin de faire suer le malade, il faut employer les étuves sèches & faire prendre les sels suivants. Savoir ; sel d'urine, sel d'absinthe, de chacun deux dragmes, y ajouter un demi-scrupule, c'est-à-dire, douze grains d'huile d'ambre & autant d'esprit liquide d'urine, bien mêler le tout avec deux dragmes de sucre fin dans un mortier de verre ou de marbre. La dose est de quatre, scrupules dans un demi verre de vin blanc, lorsque le malade est dans les étuves sèches, & non dans le bain d'eau. De trois en trois jours il faut donner ce remède, & l'on sera guéri à la troisième fois, quelquefois même à la seconde. La guérison le fait par une grande abondance de sueurs & d'urine.

Préparation d'argent contre les affections du Cerveau.

Pour préparer l'argent & le rendre propre à guérir les plus fâcheuses maladies du cerveau, il faut le calciner philosophiquement, c'est-à-dire par un amalgame de mercure & de sel purifié & desséché, puis faire évaporer le mercure & adoucir la chaux avec de l'eau tiède. Faites dissoudre cet argent dans d'excellente huile de vitriol de Chypre, qui seul a la vertu de réduire en liqueur les métaux parfaits sans le secours du salpêtre. Quand vous aurez dissout l'argent, vous distillerez la moitié du dissolvant, & mettrez le reste en lieu froid, & il se formera des cristaux de Lune, que vous pourrez résoudre dans de l'huile de sauge, pour vous en servir contre la manie & autres affections de cerveau. *Quercetan.*

Huile d'Argent.

Prenez des lames d'argent très-pur, coupées par petits, morceaux & les faites dissoudre en eau-forte rectifiée sur du sel de tartre, ou composée avec le même sel. Et lorsque votre Lune sera dissoute dans cette eau, versez-y un peu de bonne eau-de-vie bien rectifiée, & la laissez reposer vingt-quatre heures en un lieu frais, & au fond il se formera de petits cristaux.

Prenez ensuite des blancs d'œufs que vous battrez en eau & les distillerez, & dans cette eau distillée, vous y ferez digérer vos cristaux deux ou trois jours ;

puis vous mettrez le tout dans un alambic, vous ferez distiller par le bain, & il vous restera une huile d'argent très précieuse. *Quercetan*.

Autre Huile d'Argent.

Ayez de la chaux d'argent bien faite, ce qu'il vous en faut, mettez-la en bon vinaigre distillé, & il se dissoudra en peu de jours de couleur bleue céleste, faites évaporer le vinaigre au bain de cendres, & vous formerez des cristaux, que distillerez pour en tirer l'huile.

Cristaux de Lune.

Dans une petite cucurbite de verre» mettez trois parts d'esprit de nitre très pur ; avec une partie d'argent de coupelle. Quand l'argent sera dissout, faites évaporer doucement le tiers de votre dissolvant, laissez refroidir & il se formera des cristaux que vous séparerez & ferez sécher à petit feu sur un papier ; & les mettrez en une bouteille bien fermée, réitérez l'évaporation de votre dissolvant & il vous donnera de nouveaux cristaux ; continuez l'évaporation tant que vous tirerez de ces cristaux.

Il n'est pas sûr de faire prendre ces cristaux intérieurement, quoique M. Boyle l'ait conseillé au poids de deux ou trois grains dans de la mie de pain.

Pierre infernale.

Faites dissoudre une partie d'argent dans trois parties d'esprit de nitre. Faites évaporer les deux tiers de votre dissolvant. Mettez le reste dans un fort creuset d'Allemagne un peu grand, faites feu léger votre matière après s'être gonflée s'affaissera ; donnez feu plus fort, & votre argent deviendra en huile, que vous verserez en une lingotière chauffée & graissée, le tout se figera & vous le mettrez en une fiole bien bouchée. Telle est la pierre infernale, qui ne sert que pour l'extérieur en Chirurgie pour ouvrir les abcès, ou pour faire les cautères.

Fin du quatrième Volume.